

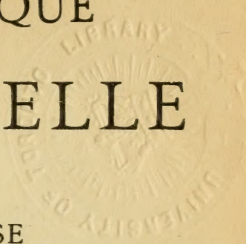
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

P
Fr. Lit.
B

4075



BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET
REVUE SUISSE

CENT-VINGT-SIXIÈME ANNÉE

TOME CIII

171473
16 v.22



LAUSANNE

BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE
23, Avenue de la Gare, 23.

SUISSE: Chez tous les libraires.

PARIS: LE SOUDIER, 176, Boulevard Saint-Germain.
FISCHBACHER, 33, rue de Seine.

LONDRES

HACHETTE & C^{ie}, 18, King William Street, Charing-Cross.

NEW-YORK

G.-E. STECKERT & C^o, 151-155 W. 25th Street.

BUENOS-AIRES

H. IMSAND, 3574 Corrientes.

1921

Tous droits réservés.



LAUSANNE — IMPRIMERIES RÉUNIES (S. A.)

Sa plus belle fleur.

Kees sortit par la porte de derrière et se traîna péniblement le long de l'étroit sentier sablonneux qui menait au petit pavillon. Il s'appuyait lourdement sur une canne, le torse maigre courbé en deux ; sous son bras droit, amputé au coude, il tenait convulsivement une planchette et quelques outils enveloppés dans un morceau d'étoffe.

Il avançait à petits pas, prudemment et, se reposant chaque fois plus longtemps sur sa jambe artificielle, il déplaçait son unique jambe, s'y appuyant le moins possible, pesant presque tout son poids sur la canne flexible qui fléchissait.

Très lentement, à pas saccadés et hésitants, il avançait peu à peu ; il regardait attentivement tout ce qui se trouvait à sa portée. Quand il apercevait un cail-lou sur le sentier, il l'éloignait avec sa canne. Ses regards erraient sur les fleurs et les plantes du jardin, qui avait à peine vingt mètres carrés.

Chaque feuille, chaque brin d'herbe lui était familier. Un instant, il s'arrêta pour s'intéresser à un buisson d'asters en fleurs, au bord du chemin.

Kees se pencha ; ce mouvement était douloureux, car son visage se crispa. Il posa la canne et les outils à terre, cueillit un petit bouton qui venait d'éclore, en fleurit sa boutonnière, ramassa sa canne et ses outils et, clopin-clopant, il continua son chemin. Le plancher

du petit pavillon était un peu plus élevé que le sol. Grande difficulté pour lui. Il lâcha sa canne et ses outils et, rassemblant toutes ses forces, il monta en s'appuyant à l'un des piliers. Cela fait, il alla s'étendre sur une chaise longue, poussa un ressort à la hauteur de sa hanche et souleva la lourde jambe artificielle pour la poser sur la chaise longue. Puis, avec d'innombrables précautions, il étendit sa pauvre jambe malade.

Il se reposa quelques instants et, les yeux fixes, il regarda droit devant lui. Tant d'efforts l'essoufflaient.

Après quelques instants de repos, il reprit sa planchette, qu'il posa sur ses genoux. C'était le couvercle d'une boîte. Il tira les canifs du sac et de son pouce il s'assura qu'ils étaient bien aiguisés. De la main gauche il se mit à découper le bois, tandis que son bras droit serrait la planchette sur ses genoux. De cette main osseuse et couverte de cicatrices, il faisait dans le bois des incisions tantôt longues, tantôt courtes.

Quelquefois il s'arrêtait. D'un mouvement de tête, il rejetait en arrière ses longs cheveux et contemplait son ouvrage, puis dessinait quelques lignes, rassemblait prudemment les copeaux, les déposait par terre, à côté de lui, se penchait de nouveau et continuait son travail.

— Vous êtes venu sans aide au pavillon ? grinça, comme une serrure rouillée, la voix de la mère Stronck.

— Comme vous le voyez, répondit Kees, sans lever les yeux.

— Et le docteur est de cet avis ?

Pour toute réponse, Kees secoua les épaules nonchalamment.

— L'avis du docteur m'importe peu, vous le savez. Mais comment ferez-vous pour déjeuner, continuait-elle en s'approchant de lui.

— Comment je ferai pour déjeuner, dites-vous ?

— Les pommes de terre sont presque cuites. Allez-vous revenir ?

Plein de dédain, Kees évita de la regarder. Calmement il fit signe que non.

— Faudra, sans doute, que je serve monsieur ici. Ha, oui, monsieur se fait servir comme si c'était tout naturel.

— Je ne déjeunerai pas aujourd'hui, dit-il d'un ton bref.

— Non, vous ne déjeunerez pas ?

Ne pas déjeuner était pour la mère Strouck une chose inconcevable.

— Mais il faut bien manger. La semaine passée, le docteur l'a encore dit. Et je lui ai répondu que, sous ce rapport, il pouvait être tranquille, car vous aviez toujours faim, et vous mangiez pour deux.

Les derniers mots étaient dits d'un ton de reproche.

— Aujourd'hui je ne déjeunerai pas, répéta Kees, d'un ton obstiné.

Il se pencha sur sa planchette et continua son travail.

Les mains sous son tablier, la mère Stronck haussa les épaules, marmotta entre les dents : « entêté comme un mulet » et rentra à la maison.

Depuis deux ans déjà, Kees était son pensionnaire. Dans ce fait, elle croyait trouver une raison pour prétendre qu'elle le connaissait ; mais, comme aux premiers moments de son séjour dans sa maison, ses faits et gestes lui étaient sujets à étonnement. Et cet étonnement était pour elle une cause d'irritation, ainsi que c'est le cas chez les gens de bon sens, mais peu cultivés.

Kees n'avait pas les moyens de payer le prix de sa

pension. Son grand-père, le seul parent qui lui restait, l'avait payée pour lui jusqu'à l'année dernière. Après la mort de celui-ci, le médecin du village avait su intéresser quelques habitants charitables à son triste sort. Bientôt la somme qui devait servir, non seulement à son entretien, mais aussi à payer les multiples soins médicaux, s'était trouvée complète. Depuis que ce secours avait dû lui être prodigué, Kees se repliait de plus en plus sur lui-même. Quelques-unes de ces dames lui avaient rendu visite ; il les avait à peine remerciées du bout des lèvres.

Il avait été membre d'un club de déclamation jusqu'à une date récente. Une fois par semaine, on se réunissait gaiement chez lui. Cependant, il avait fait comprendre sans ambages, à ses camarades, que leur société lui était désagréable : non seulement pour le bruit, qui le fatiguait, mais pour le peu de plaisir qu'il éprouvait à converser avec eux.

De son plein gré, il s'isolait de tout et de tous. Il ne s'occupait que de son art et de lecture. Il dévorait livre sur livre, ne s'intéressant à rien autre. Il était difficile pour son entourage et bien irritable.

— C'est un type insociable, bien qu'il soit à plaindre, disait la mère Stronck aux voisines, assez haut pour être entendu de Kees.

Kees se repliait de plus en plus sur lui-même, et vivait une vie intérieure que personne ne connaissait ni ne soupçonnait. Son mal empira. La jambe malade s'ulcéra. Avec une résignation héroïque dans l'inévitable, il supporta sa misère, bien qu'il en présumât l'issue fatale.

N'avait-il pas déjà passé par là, d'abord pour l'autre jambe, puis pour son bras !

Quand on s'informait de sa santé, il donnait une

réponse vague, telle que toute envie d'insister s'en trouvait découragée.

La semaine précédente le médecin avait proposé un séjour à l'hôpital.

— L'autre jambe devra-t-elle y passer aussi ? avait demandé Kees, calme et froid.

Avec une certaine hésitation, le médecin avait secoué la tête.

— Laissez, docteur. Je n'ai pas l'argent nécessaire, et cela ne servirait à rien.

— On pourrait trouver l'argent, avait répondu le docteur, d'une voix bienveillante.

— Merci, je n'aime pas ces sortes de secours, quand ce n'est pas absolument nécessaire.

— Il vous restera toujours cette chance, et le médecin hésita à ajouter : « de rétablissement ».

— Merci, docteur. Ne revenez plus là-dessus, je vous en prie. Vous ne pouvez pourtant pas me faire une jambe neuve.

Et avec une immuable conviction, il leva les yeux vers le docteur. C'était le regard de ceux qui vivent des rentes de leur expérience.

* * *

Par une belle matinée d'automne où, dans les rues du village, régnait le calme dominical, Kees était assis dans le petit pavillon, et se réchauffait aux rayons d'un soleil pâle.

Une fillette de dix ans parut sur le seuil de la porte du jardin. Timide, elle s'arrêta un moment et sembla chercher quelqu'un.

Dès qu'elle eut aperçu Kees, elle se dirigea, avec une certaine grâce, sur ses longues jambes, vers le pavillon.

— C'est vous, Kees Homan, qui sculptez sur bois ?
C'était une voix flûtée d'enfant. En disant ces mots, elle lui tendit la main.

— C'est moi-même, répondit Kees.

— Ah ! j'en suis bien aise, fut la réponse enjouée.

— Je demeure à Olmenborg. Vous me connaissez, peut-être ?

— Mademoiselle Lous, demanda Kees, intéressé.

— C'est cela ! Vous me connaissez déjà ? C'est gentil. Je passe souvent en voiture devant votre maison. Mais je ne regarde jamais par la fenêtre, car je conduis toujours moi-même, vous savez. Et ici, près de votre maison, le chemin fait une si vilaine courbe que je dois toujours faire attention au mulet. Et cette grande pompe devant la maison ! J'ai toutes les peines du monde à le faire avancer.

L'air grave elle déclara :

— Un mulet est encore plus têtue qu'un âne.

— C'est bien possible !

Kees ne s'était jamais embarrassé de la question.

Elle s'assit. Elle paraissait ne pas être encore tout à fait à l'aise. Avec une certaine retenue dans son attitude, elle laissa glisser ses regards du côté de Kees, en se contraignant à ne pas voir les membres infirmes du malheureux. Cela mettait un frein à ses pensées. Kees s'aperçut de la chose par instinct, sans doute, et voulant la distraire, lui dit :

— Vous sculptez sur bois ?

Il lui montra son ouvrage. Lous en fut émerveillée.

— Moi aussi, je fais des figures sur bois. À mon anniversaire, il y a de cela deux mois, grand-père m'a donné une planchette. Mais, à vrai dire, je ne m'y connais pas ; car les mêmes figures que je découpe ne se ressemblent pas. Je sais bien comment il faut

s'y prendre, mais je n'y parviens pas. Montrez-moi comment je dois travailler.

— Tiens, vous voudriez m'imiter ? Mais c'est le secret professionnel, mademoiselle.

Une grande gaieté pétilla dans les yeux de Lous.

— Si vous ne voulez pas me le montrer, je vous observerai en cachette.

Elle examina du regard le fond du pavillon.

— Voilà des fentes que laissent les planches. Je me cacherais derrière, pour vous épier facilement.

Kees rit et se mit à découper. Lous, curieuse d'apprendre, regarda de tous ses yeux. L'homme, conscient de son savoir, dessina une figure symétrique et la découpa merveilleusement, lisse et polie. Lous se mit à battre des mains.

— Voulez-vous me la vendre ? Est-ce cher ? J'aimerais tant l'acheter.

Elle dit ces mots d'une voix suppliante, comme si elle réclamait une faveur.

— C'est une boîte, elle vaut deux florins cinquante, répondit Kees, en homme d'affaires.

— Volontiers.

Elle tira de sa poche une petite bourse rebondie et, affairée, se mit à compter sur la table une quantité de petites pièces.

— Mon argent de poche pour la semaine, expliquait-elle.

— Mais la boîte n'est pas encore achevée. Vous pouvez donc remettre le paiement à plus tard.

— C'est bien dommage !...

Le charmant petit visage fut assombri par le désappointement. Kees regretta d'avoir parlé ainsi, et ajouta :

— Oh, si vous voulez payer d'avance, faites-le. Cela me sera bien agréable.

Lous se mit donc à recompter son trésor. Tout à coup, elle eut l'idée que ça pourrait bien ne pas être convenable de compter son argent comme cela, sur la table. Cela se fait quelquefois ainsi pour l'aumône. Elle découvrit une boîte sur la table :

— Je le mets là-dedans.

Et sans attendre la réponse, elle ouvrit la main au-dessus de la boîte et l'argent tinta en tombant.

— Qu'est-ce qui vous a amenée ? interrogea Kees avec curiosité.

— Moi !

Elle eut un frais éclat de rire. Kees se mit à rire avec elle.

— C'est comme ça. Le docteur avait parlé de vous à la maison. Alors je suis entrée ici, tout simplement. J'ai choisi le dimanche matin, car alors Miss Crew, c'est ma gouvernante anglaise, a congé. Elle n'est pas méchante, mais toute seule on est plus libre.

— Comment trouvez-vous l'anglais ? J'ai une fois parcouru une de ces méthodes pour apprendre tout seul la langue anglaise.

— Comme ci, comme ça. J'aime à parler anglais. A vrai dire, je le parle mieux que le hollandais, mais je déteste ces règles de grammaire, ou plutôt elles me paraîtraient moins désagréables, si les leçons de Miss Crew n'étaient pas aussi assommantes. Elle est trop sévère ; et plus elle est sévère, plus je suis désobéissante, c'est bien simple. Mais les gouvernantes ne comprennent pas cela.

Sans mettre un frein à son esprit communicatif, Lous continua ainsi à babiller, de ce bavardage d'enfant primesautier et naïf. Tout à coup, elle dit, en détournant la tête, de telle sorte que Kees ne vit plus que les boucles blondes de l'enfant :

— Votre jambe vous fait-elle bien souffrir ?

— Parfois, fit-il doucement. Il ne voulait pas attrister la fillette. Mais souffrir c'est peu de chose.

Lous le regarda de tous ses yeux, avec une surprise où se mêlait l'admiration.

— Ah ! vous trouvez ?

Et, sentant instinctivement que c'était là une question très délicate, elle continua aussitôt :

— Je ne crois pas être jamais capable de travailler le bois comme vous le faites. Je ne saurai jamais saisir votre secret, non, jamais.

— Pour le comprendre, venez me voir souvent, mais sans regarder à travers les fentes du pavillon.

— Volontiers, fut la réponse, dans laquelle s'exprimait tout le désir de l'enfant. Elle se leva, mit ses gants de peau et tendit la main à Kees.

— Au revoir !...

Elle réfléchit un instant pour se demander si elle devait ajouter : monsieur. Mais elle trouva cela froid ; l'appeler Kees tout court, lui parut trop familier. Elle avait oublié son nom de famille. Kees devina son hésitation et lui demanda de l'appeler Kees.

— Adieu, Kees, au revoir.

Et elle se mit à rire comme font les enfants, par plaisir de rire. Elle s'éloigna d'un pas léger. Arrivée près de la porte, elle se retourna en agitant la main. Kees, pareillement, salua de la main.

* * *

Ce soir-là, au dîner, Lous était encore plus bavarde qu'à l'ordinaire. Elle était assise à la grande table familiale, où le grand-père et Miss Crew tenaient les deux bouts. Quand la sensible enfant avait un projet en tête, tout son être était pris par ce seul sujet. Sans prononcer

le nom de Kees, elle s'informait des choses qui se rapportaient à sa vie : le prix du bois, de la pension, etc., des détails sur un séjour à l'hôpital.

Tandis qu'on servait la crème au caramel, — le dimanche, il y avait toujours un plat sucré froid, — elle oublia de se servir. Et brusquement, elle demanda, d'un air préoccupé, à son grand-père :

— Est-ce qu'une jambe artificielle s'use ?

Le grand-père, qui ne réussissait pas toujours à saisir les pensées de sa petite-fille, se mit à rire du coup et interrogea Miss Crew du regard. Elle dit que Lous avait été dans la matinée chez l'artiste malade.

Tant mieux. Grand-père était au courant, maintenant ! Lous s'en trouva soulagée. Pourquoi lui avait-elle caché cette visite ? Mais il en était toujours ainsi. Ce qui lui tenait au cœur, elle évitait d'en parler en présence de Miss Crew et du domestique. Elle réservait ses petits secrets pour les moments qu'elle passait seule avec son grand-père. Elle s'était d'abord proposé de ne pas parler de Kees pendant le dîner. Mais la chose lui avait été impossible. En se levant de table, elle accompagna son grand-père au fumoir, comme elle le faisait tous les dimanches. Elle disparut dans les profondeurs d'un grand fauteuil et croisa ses longues jambes.

— Daddy, j'ai entendu dire du médecin, — tu sais bien de qui je veux te parler, le sculpteur sur bois — eh bien, que cet homme-là n'aurait pas assez d'argent pour être opéré de nouveau. Et j'ai aussi entendu dire que dans le village il y a des dames qui donnent de l'argent. Mais il n'aime pas cela. Je comprends cela très bien. C'est pourquoi je suis allée le voir. Il est très gentil, tu sais.

Grand-père écoutait attentivement. Lous, avec le

vif intérêt qu'elle portait à toute chose, était peut-être celle qui le renseignait le mieux sur tout ce qui se passait au village.

— Ah ! Il n'aime pas à être aidé par les dames. Le pauvre diable ne peut pas se suffire à lui-même.

— Ah oui, bon-papa, c'est vraiment un malheureux. Je n'ai pas bien osé le regarder, mais ce bras-là lui manque.

Elle se leva et sauta sur le fauteuil du grand-père.

— Ce bras-ci, puis cette jambe, et la jambe qui lui reste lui fait encore bien mal. Songe donc, grand-père, il sait à présent que la jambe qui lui reste doit être opérée à son tour, et le médecin dit qu'il n'acceptera pas d'argent... et pourtant j'aimerais tant....

Elle s'arrêta et caressa la joue du bon vieillard, sans avoir conscience de son rôle de petite Cléopâtre, qui, par ses cajoleries intéressées, tâche de faire des conquêtes.

— Oui, c'est un pauvre diable, Lous.

— Non, grand-papa, ne dis pas que c'est un pauvre diable. Je n'aime pas ce mot, quand il s'agit de ce qui me touche.

Sans le savoir, elle s'identifiait avec Kees.

Le grand-père contempla le visage animé de Lous, suppliante.

— Qu'as-tu pensé à faire pour lui ? Raconte-moi tes projets !

— Me permettrais-tu de prendre des leçons avec lui ?

— Toi, prendre des leçons avec lui ? Non, ma petite, n'y songe pas ; le pauvre garçon est trop malade. Cela ne te vaudrait rien.

Lous eut un sursaut. C'était trop fort. Elle n'avait jamais songé à un tel argument. Mais sa tête était trop

pleine de projets pour qu'elle pût surmonter en un seul moment son désappointement.

— Sais-tu, bon-papa, qu'il ne trouve pas acheteur pour tout ce qu'il fabrique ? Alors, je pensais que si nous lui venions en aide, il pourrait gagner beaucoup d'argent. Par exemple, on pourrait placer dans le bois ou dans la grande allée une vitrine à étalage. Les promeneurs verraient alors son adresse, ou encore une charrette sur laquelle les objets seraient étalés. Mais on ne pourrait pas la laisser seule....

Elle n'osait pourtant pas ajouter qu'elle aimerait bien être la vendeuse.

Le vieillard s'était toujours opposé à toutes sortes d'installations de marchands ambulants sur le Olmenberg. Aussi, n'allait-il pas changer d'avis d'emblée. Cependant, dans la largesse de son cœur, il se rapprochait toujours le plus possible de son unique petite-fille.

— Y a-t-il tant de promeneurs ici, après tout ? Et lequel d'entre eux se donnera la peine d'aller le trouver ? Je ne sais pas si c'est la meilleure manière pour le secourir, mais je réfléchirai à tout cela, ma chère petite.

Lous insista :

— Mais il n'est pas nécessaire que ce soit chez nous, dans le parc. Dans un hôtel, ou près du kiosque du tramway, cela conviendrait également très bien. On donnerait la clef au garçon ou à la dame, et ils pourraient vendre tout de suite. Son adresse serait peinte sur la vitrine, en grandes lettres blanches, pour qu'on pût la lire la nuit venue. Que penses-tu de cela ?

— J'y réfléchirai. Et ma résolution prise, je te la dirai.

— Oh ! je déteste qu'on réfléchisse toujours sans

agir, soupira Lous, bien qu'elle sût parfaitement qu'avec son grand-père l'action suivait souvent la réflexion.

Son envie, qui l'entraînait aux actions, s'accommodait mal de l'attente. Pour cette ardente fillette, le plus grand martyre était toujours le temps qui s'écoulait entre l'idée d'un projet et son exécution.

Ce soir-là, Lous se déshabilla lentement. Elle ne se servait que de son bras gauche, et maintenait la jambe gauche toute raide. La femme de chambre remarqua la maladresse avec laquelle elle défaisait les lacets de ses bottines, et demanda si sa main droite lui faisait mal. Lous s'effraya et, d'un ton dégagé :

— Oh ! non, fit-elle.

Une fois dans son lit, se sentant en sûreté dans la sombre solitude, une grande compassion s'empara de son cœur, déjà débordant de tant d'émotions. La douleur de Kees, son infirmité, la hantaient au point de l'en faire souffrir elle-même. Sa pitié se traduisait sous toutes les formes : tantôt elle se voyait courant dans les rues pour attraper un tramway, mais elle ne réussissait pas, la jambe artificielle étant trop lourde, et l'autre jambe trop douloureuse. Tantôt c'était la rue couverte de verglas, et avant de s'en douter, elle glissait et tombait. Et, durant des semaines, elle était clouée sur sa chaise longue, et il lui tardait de se lever et de courir çà et là, comme les autres enfants, insouciante et joyeuse.

— Mais pourquoi ne pas aller à l'hôpital pour être opéré, disait le docteur.

— Je ne veux pas accepter l'argent, docteur.

Le médecin répondait que les douleurs augmentaient alors.

— Souffrir, c'est peu de chose.

En même temps, ses pieds heurtaient violemment le bois du lit. Et pendant qu'elle s'entendait dire cela, elle vit tout à coup, devant elle, les yeux bruns de Kees, qui semblaient venir d'un autre monde.

— Grand-père m'aidera bien, pensa-t-elle.

Son impétuosité s'ancra dans cet espoir. Il n'était pas possible que grand-père ne pût trouver rien de bon !

De nouveau, elle eut la sensation de monter le grand escalier de l'hôpital, très lentement appuyée sur sa canne....

Mais pourquoi ne veut-il pas accepter l'argent de ces dames ?

Ici, ses idées se brouillaient. Elle ne saisissait qu'à moitié. Vaguement, elle se rendait compte de son refus d'accepter de l'argent, elle ne réussissait pas à le comprendre.

La soirée était déjà très avancée, quand elle entendit grand-père monter dans sa chambre à coucher. Elle l'appela doucement. Il entendit sa voix et entra dans sa chambre.

— Tu ne dors pas encore ? demanda-t-il avec tendresse.

Il s'assit sur le bord du lit. Lous se dressa dans son petit lit, et appuya sa tête brûlante sur la poitrine du vieillard. L'orpheline portait à son grand-père une affection presque religieuse.

— Prends garde, ne te blesse pas à ma chaîne de montre.

Il la détacha et la fit glisser dans son gousset. Il ne posa pas de question, et cela même marquait la grande intimité qui régnait entre eux. Lous le savait. Grand-père n'avait jamais besoin de savoir et comprenait pourtant tout. Elle sentit la caresse de sa main froide et sèche sur son front et ses cheveux, et du coup rede-

vint la Lous saine de corps et d'esprit d'aparavant. Quelle sécurité que la présence de grand-papa ! Son cauchemar se dissipa. Pourtant, il lui en resta une affliction mal déterminée.

— Je ne peux m'endormir, bon-papa. Ce n'est pas de ma faute. Mais j'ai tant pitié de Kees.

Voilà, c'était dit. En une fois. Elle s'en trouva soulagée. Et son cœur était délivré d'un grand poids.

— Oui, darling. Il y a beaucoup de choses tristes, dans le monde. Mais tâche de t'endormir bien vite.

Il se leva, tira la couverture d'une main maladroite, et voulut la border. Mais la gaieté pétillante de Lous prit le dessus, comme toujours dans de pareilles circonstances.

— Oh ! non, ne me borde pas. Tu ne sauras jamais le faire. J'étouffe quand tu m'emmures. Tire plutôt le drap. Là. Ça y est !

Grand-père arrangea le drap.

— Et maintenant, donne-moi un petit baiser sur le front, ordonna l'enfant.

Le vieillard obéit.

— Tire aussi ma natte de dessous ma tête. Je me sens couchée comme sur un monticule. Le vieillard posa, avec précaution, la lourde natte blonde sur l'oreiller. Lorsqu'il fût près de la porte, elle dit doucement :

— Grand-père, va doucement, pour que Miss Crew ne t'entende pas.

— Elle ne me grondera pas, ma chérie !

— Non, je sais bien. Mais, grand-père, écoute encore un moment, veux-tu. Elle n'a pas besoin de savoir que je suis si bête. Et Kees ne doit jamais l'apprendre ; je serais furieuse.

— Je l'ai déjà oublié moi-même, Loulou.

Et grand-père sortit de la chambre sur la pointe des pieds.

A demain, bon-papa.

Lous poussa un soupir de contentement et s'endormit aussitôt.

* * *

Presque tous les dimanches, Lous alla visiter Kees. Elle babillait sans cesse, semblable à l'eau de source, qui ne s'arrête jamais. Elle lui parlait de ses leçons, de ses bêtes, de son chien berger écossais, de son mulet, de ses nombreuses distractions ; c'étaient de ces conversations insouciantes qui, pareilles aux plantes sauvages, poussent vite et sans direction ; conversations insouciantes qui, quant aux faits, paraissent insignifiantes, et qui, pourtant, créent l'atmosphère où respire l'âme humaine.

Toute la délicatesse de l'esprit de Kees se manifestait dans ces visites : il disposait la chaise de Lous de telle façon que le soleil ne la gênât point. Il s'ingéniait à trouver de nouveaux dessins. Et non seulement des dessins ordinaires, mais des choses « épatantes », comme disait Lous. Par exemple, des monogrammes, des initiales savamment entrelacées. Il avait découpé sur sa cravache une petite tête de cheval. Et, en outre, Kees lui accordait sa confiance. Quand il écoutait, il y mettait tout son cœur. Quand il riait de ses gamineries, c'était comme si une chaleur intense émanait de lui. Il était au courant de tout ce qui remplissait la vie de Lous : son ravissement à l'occasion de la nouvelle maîtresse de piano, son supplice à propos d'une leçon d'histoire qui, pour elle, ne servait qu'à lui bourrer la tête de dates ; il savait comme on fêtait au châ-

teau l'anniversaire du grand-père. Il y avait alors une tarte avec de la crème dorée sur le dessus, et de la confiture de fraises en dessous. L'évocation de ces douceurs par cet esprit printanier, réveillait Kees à une nouvelle vie.

Le soir, longtemps après le départ, résonnaient encore à ses oreilles les gammes de sa voix légère. Cette confiance d'enfant, il la choyait au plus profond de son cœur, comme une joie tranquille. Son âme renfrognée renaissait tout doucement. Peu à peu, comme s'il avait peur de froisser l'âme susceptible de l'enfant, il lui racontait sa propre vie. C'étaient toujours des histoires gaies : la fête de Noël à l'hôpital ; comment une fois le médecin s'était travesti en saint Nicolas, et comment la sœur, chargée du service de la porte, ne l'avait même pas reconnu. Lous l'écoutait, ouvrant de grands yeux interrogateurs. Tandis qu'il parlait de lui-même et de sa propre existence, il ne pensait pas aux misérables circonstances où il se trouvait, et ne cédait qu'à l'intérêt que Lous lui portait. Comme tous les attachements véritables, cette affection lui fit oublier son propre moi.

* * *

La petite vitrine à échantillons fut suspendue dans le kiosque du tramway et, dès ce moment, de nombreux objets en bois sculpté prirent le chemin du Olmenborg. Grand-père s'en apercevait, souriait et se taisait.

* * *

La jambe malade empira, la blessure devint plus large et plus profonde. Souvent Kees avait la fièvre

et sentait une lassitude de plomb qui le déprimait complètement. Le docteur insista pour qu'il consentît à se faire opérer.

— Je n'ai pas d'argent pour cela, répondit Kees d'un ton bref et décidé.

Le docteur alléguait que la chose pourrait bien s'arranger.

— Merci, docteur. Si ce n'est pas nécessaire, j'aime mieux ne pas dépendre de la charité.

Le docteur répondit qu'une opération s'imposait d'urgence.

— Guérirai-je, alors ? demanda Kees d'une voix blanche.

Le docteur regarda par la fenêtre et tourna la pointe de ses moustaches.

— Si vous y mettez de la bonne volonté, il y a toujours plus de chance, dit-il après un silence.

— Merci, dans ce cas-là je ne veux pas être opéré, répondit-il, un pli d'entêtement au coin des lèvres.

Et un sentiment de fière obstination s'empara de lui ; l'obstination de quelqu'un qui se sent prisonnier et qui pourtant se défend.

* * *

Quelques jours plus tard, Lous était assise, appuyée contre son grand-père. Sa petite figure exprimait un grand souci. Ses yeux vifs trahissaient une grande préoccupation.

— Tu as quelque chose à me demander, je m'en aperçois. Allons parle, fit le grand-père, d'un ton légèrement moqueur.

— Non, rien à demander, grand-père. Un conseil seulement. Il faudrait que je gagne de l'argent. Je ne

sais pas au juste comment et combien, mais en tout cas il faut que ce soit beaucoup.

Elle devina les pensées du vieillard.

— Non, bon-papa, je ne veux pas toucher à ma tire-lire ; je ne veux pas non plus accepter de l'argent, il faut que j'en gagne. Mais je ne sais pas comment m'y prendre. C'est si difficile. J'ai déjà pensé à me priver de mon œuf le matin. Je ne les aime pourtant pas, avoua-t-elle naïvement. Et, le soir, je laisserais passer volontiers le plat sucré que j'aime bien ! Mais cela ne me rapporterait pas gros ; la cuisinière dit que cela ne ferait même pas dix sous par jour. Et maintenant, j'ai pensé — elle hésita comme quelqu'un qui va risquer le saut périlleux.

— J'ai pensé : si tu me permettais de te raser. Je suis très adroite. Et j'ai demandé à Jorissen (c'est ainsi que s'appelait le coiffeur qui venait chaque matin au château), il m'a dit que je réussirais très bien.

Et, toute confiante, Lous regarda ses mains d'enfant, encore si débiles. Grand-père sourit un peu :

— Tu me permettras bien d'y réfléchir, Loulou, nous pourrions en reparler ce soir.

— Il faudra bien, bon-papa, mais tu sais que je déteste qu'on réfléchisse. Les personnes qui réfléchissent n'agissent pas, déclara-t-elle d'un ton décidé, à la manière de quelqu'un qui en a fait l'expérience.

Le soir, grand-père vint s'asseoir sur le bord de son lit. Il ne refusa pas tout d'abord ce qu'elle lui avait proposé, mais lui fit comprendre que, probablement, il avait trouvé mieux.

— Si nous organisions, à nous deux, une petite loterie ! Vers la Saint-Nicolas, tout le monde prendra un billet. Mais une loterie d'importance, avec quelques

centaines de billets à cinquante centimes, dont un quart avec des lots que toi et Miss Crew feriez ensemble.

Proposer et agir, il ne pouvait rien dire de plus attrayant à Lous. Elle se trémoussa et bondit sous ses couvertures, débordante de plaisir.

— Tu es le meilleur des grands-pères, mon plus grand trésor. Est-ce vraiment possible ? Tout le monde prendra des billets, tous les oncles et tantes, cousins et cousines, et les gens du village. Nous gagnerons beaucoup, et toi, tu seras le président.

Elle savait combien elle était négligente elle-même.

— Non, Lous, moi, je tiendrai les écritures, en qualité de secrétaire ; Miss Crew, qui organiera la loterie, sera présidente, et toi, puisque tu fabriqueras tout toi-même, tu seras l'ouvrière.

* * *

Ce soir-là, Lous s'endormit dans une griserie indicible. On travailla ferme pendant les semaines qui suivirent. Lous ne cessait pas d'inventer des lots : avec des restes de laine, on tricotait des mitaines ; on remplissait de cigares de choix de petits cornets de papier de soie, gracieusement arrangés ; on ornait de jolis dessins du papier à lettres ; on faisait des couvertures de livre. Le tout aurait suffi à remplir un bazar.

Au bout d'un mois, on avait recueilli une assez grosse somme d'argent. Grand-père changea la menue monnaie en belles pièces d'or. Lous les serra d'abord dans une enveloppe, puis dans sa propre bourse. A la fin, cependant, elle finit par placer les pièces d'or en pile, dans un étui.

L'après-midi, elle se rendit auprès de Kees. D'abord

elle causa de choses et d'autres. Tout à coup, d'une voix indifférente, elle demanda quand il irait à l'hôpital, pour subir l'opération. Kees répondit simplement que ce n'était pas là son intention.

— Mais le docteur déclarait la chose nécessaire ; je le lui ai demandé moi-même, insista Lous. Cela lui toucha l'âme !

— Vous avez parlé de moi au médecin ?

— En effet.

Kees sentit ses paroles plutôt qu'il ne les entendit. Il se taisait. Dès qu'il s'agissait d'argent, il se raidissait. Le fait qu'il n'avait jamais été question d'argent dans ses rapports avec l'enfant en avait fait jusqu'ici le plus grand charme. Lous de sa main toute chaude tournait et retournait l'étui aux pièces d'or dans la poche de son manteau. Avec une intuition toute féminine, elle comprenait qu'il serait plus prudent de ne pas insister. Elle se leva, en disant avec une froide indifférence, comme si la chose ne la regardait pas du tout :

— Moi non plus, je n'aime pas à recevoir d'argent. Je n'en accepterais jamais, Kees. Mais savez-vous ce que je trouverais très bien ? C'est d'en gagner, comme les ouvriers, comme vous, par exemple, avec les objets que vous découpez.

Kees ne comprit pas bien où elle voulait en venir, et dit malicieusement :

— Il faut vous faire journalier, mademoiselle.

Lous éclata de rire :

— Oh, je le suis déjà ! J'ai déjà fait du commerce pendant tout un mois, avec grand-père et Miss Crew. Mais à vrai dire, c'était mon petit commerce à moi. Et je peux faire de l'argent ce que je veux.

Un visage d'enfant est pareil au ciel de mars, tantôt clair, tantôt couvert. Le visage de Lous s'était assombri. Elle se sentait de nouveau sur le point d'aborder la question si difficile à résoudre.

— Je n'aime pas l'argent, dit Kees, d'une voix rêveuse. Rien qu'à le voir, je me sens ennuyé. L'argent ne donne pas le bonheur. Retenez bien ce que je viens de vous dire. Quand les gens riches le disent, c'est un non-sens ; mais quand un pauvre diable le dit, il y a du vrai.

Le visage de Lous s'éclairait. Elle allait toucher au but.

— Vous êtes déjà ennuyé rien qu'à voir de l'argent ?

Kees fit oui de la tête.

— Allons, Kees (et elle alla se placer près de sa chaise longue), allons, je vous demande une toute petite faveur : Si le docteur trouve bon que vous alliez à l'hôpital, ne vous y refusez pas. Moi, je réglerai avec l'infirmière... Elle s'arrêta, car elle voulait éviter le mot « compte ». Alors, elle et moi, ferons en sorte que vous ne vous apercevrez de rien.

Kees ferma les yeux. Une rougeur subite couvrit son visage pâle de malade. Sa voix trembla un moment :

— Je veux bien vous faire un petit plaisir, ma petite demoiselle, mais....

— Voilà qui est bien, interrompit Louise, joyeusement, dans son impétuosité et sa crainte de perdre de nouveau sa cause, à peine gagnée. Vous n'êtes pourtant pas si difficile que je croyais. Vous ne vous apercevrez de rien.

Puis, tout à coup, avec une sorte de bravade, elle retourna sa poche et fit voir le rouleau de pièces d'or.

— Rien qu'un petit moment. Voilà tout ce que vous en verrez. Au revoir, Kees.

Et sans attendre la réponse, elle disparut en courant.

Kees la suivit des yeux. Elle était si absorbée dans ses pensées qu'elle passa devant sa fenêtre sans le saluer. Ce soir-là, Kees souffrit beaucoup. Sa blessure cuisait, mais la souffrance ne parvint pas à troubler la joie tranquille qui enveloppait tout son être. Cependant, il ne pouvait surmonter l'aversion qu'il avait pour les grandes salles d'hôpital. Là, il sentait beaucoup plus qu'ailleurs les souffrances de son mal incurable. Il croyait percevoir le chloroforme et le phénol, dont il avait le dégoût. Et pourtant, ces sensations ne pouvaient l'absorber tout entier. Peu à peu, prédominait en lui la conscience d'une joie indicible. C'était comme si, malgré lui, dans son for intérieur, quelque chose s'épanouissait, quelque chose de chaud, de léger, pareil aux rayons du soleil printanier. Tandis que la douleur lui arrachait des gémissements, il entendait encore comme un écho de la voix claire de Lous, tantôt joyeuse, tantôt grave....

L'automne et l'hiver s'étaient succédé. On était en plein printemps. Dans une petite chambre du grand hôpital était couché Kees, le visage pâle, plongé dans l'oreiller.

Son mal s'était aggravé. La plaie de sa jambe s'étendait maintenant jusqu'à la hanche. Et toujours, toujours, cette lassitude.... La fièvre ne lui laissait aucun répit; elle courait comme un feu dans ses veines pour se concentrer dans sa tête, et y semblait faire une ronde de sabbat. Des visites, il n'en voulait pas ;

il était trop las, trop malade. La seule chose à laquelle il portât intérêt était une jardinière. Sa garde-malade lui apportait souvent des fleurs de la part d'autres malades. Tous les lundis matin, on lui envoyait une belle gerbe de l'Olmenborg.

Cette paisible jardinière, aux couleurs vives, au parfum délicieux, faisait la joie de ses yeux.

Aussitôt que les fièvres et les souffrances lui laissaient quelque répit, il ne se lassait pas de contempler d'un air rêveur, dans la tranquillité de sa chambrette, les différentes formes et couleurs de ses fleurs. Cela lui faisait l'effet d'une musique douce, dans laquelle il se créait toutes sortes de fantaisies. Il y avait entre autres une jacinthe violette, dont les grosses fleurs se frayaient un passage à travers le corselet de ses feuilles, et quelques arums d'une blancheur immaculée, inertes, tendant leur calice comme s'ils attendaient une aumône qu'ils ne recevaient jamais.

Un vase surtout avait sa prédilection. Il contenait trois petites branches d'un châtaignier bourgeonnant, aux feuilles duvetées de blanc, à peine déridées et colantes de leur première glu.

Il appelait ces branches « les trois petits enfants », les arums « les moines défunts », et la jacinthe violette « la bourgeoise endimanchée ».

Les garde-malades s'amusaient de ces boutades qu'il débitait sans le moindre sourire sur sa face impassible. Elles ne reconnaissaient plus le Kees d'autrefois, tant il était doux et résigné.

Lous venait le voir le dimanche matin. Cependant, dans la dernière quinzaine, elle ne s'était pas montrée. Kees devint inquiet et impatient.

Le troisième dimanche s'était passé, sans que Lous

lui eût rendu visite. Il lui était arrivé de murmurer dans un accès de fièvre : « Ma plus belle fleur, ma sœur, donnez-la moi, ma plus belle fleur ! » Et son unique main avait doucement caressé le drap.

Jusqu'à présent, Kees n'avait jamais déliré. La sœur réfléchit à sa demande.

— La nuit, il faut toujours sortir les fleurs de la chambre, fit-elle, mais demain matin on les rentrera toutes.

— Non, ma plus belle fleur, ma sœur, laissez-la moi.

— Vous attendez donc quelque chose, demandait-elle ?

Mais il ne répondit pas. Non, il n'attendait rien ; il désirait quelque chose. Il désirait ardemment une visite de Lous.

— Quel jour est-ce, aujourd'hui ? demandait-il souvent d'une voix traînante à la garde-malade.

Quelquefois même, il demandait le nom du mois, car il avait perdu la notion du temps.

Enfin, plusieurs semaines après, arriva un billet de Lous, dans lequel elle demandait à Kees s'il ne désirait pas quelque friandise. Elle aimerait tant lui envoyer quelque chose de bon. Elle ne parlait pas d'une visite.

Soudainement, poussé par ce désir étrange qu'ont quelquefois les grands malades pour tel ou tel mets, il demanda du papier et un crayon, et d'une main tremblante, il écrivit : « du poisson au court-bouillon bien chaud. Les malades n'en reçoivent jamais ».

Mais il n'envoya pas le billet. A plusieurs reprises, il voulut ajouter quelque chose, prenait le crayon, et le déposait ensuite sans avoir rien écrit. Enfin, après trois jours, il demanda à la sœur si elle voulait envoyer le billet. Il n'avait rien ajouté.

Le lendemain, Lous apporta le poisson elle-même. De la morue fraîche, dans un poêlon chaud, enveloppé dans un châle. Ce qui ne lui arrivait pas souvent, cette fois elle n'avait pas conduit elle-même, mais s'était assise à côté du cocher, tenant le poêlon serré sous sa pèlerine. En le remettant à la sœur, elle la pria de ne pas dire qu'elle l'avait apporté elle-même. Cependant, Kees apprit le fait par un malade qui venait de temps en temps le voir et qui l'avait vu de ses propres yeux.

De nouveau, une grande inquiétude s'empara de lui. Il cherchait et continuait à chercher ce qui la tenait éloignée de lui. Il se creusait la tête, mais ne trouvait rien. Il ne lui avait jamais rien fait. L'oublier, ce n'était pas possible. Cette énigme rampait à travers son cerveau fatigué, l'irritait, mettait son esprit en feu.

Un matin, au moment du pansement, il vit que l'infirmière en chef, qui s'était penchée sur sa jambe pour laver la plaie, détournait tout à coup la tête.

Une idée traversa son esprit comme un éclair.

Il la pria de lui acheter un flacon d'eau de Cologne et le lui donna.

— Vous pourrez vous en servir pendant le pansement, je crois, dit-il à l'infirmière en chef, en lui présentant le flacon.

Elle ne refusa pas, et ajouta seulement :

— Mais, Kees, quel grand dépensier vous faites.

Un jour, il demanda à une jeune garde-malade, qu'il pouvait faire causer en lui posant des questions prudemment couvertes, si son mal était toujours contagieux. Evitant de donner une réponse directe, elle dit naïvement :

— Les jeunes gens et les enfants surtout sont les plus susceptibles.

Et il comprit.

Dès ce moment, son inquiétude se dissipa.

Les douleurs les plus poignantes, il les supportait, il est vrai, en gémissant ; il ne pouvait s'en empêcher, mais c'était comme si cela se passait hors de lui-même. Dans les heures de repos relatif, il était étendu, immobile, sa main toute blanche, la seule main qui lui restait, reposant sur le drap.

Il ne parlait presque pas.

Aucune des garde-malades n'aurait pu dire ce qui se passait en lui.

Le plus souvent, il avait les yeux fermés, sinon, ils étaient sans expression, et comme étonnés.

Une nuit que la fièvre intense l'empêchait de dormir, l'infirmière en chef vint auprès de lui. On l'avait appelée. Il était exténué. Elle posa, sur son front brûlant, un mouchoir mouillé. Il geignait doucement.

— La vie est souvent difficile, Kees.

Elle caressa doucement son front moite. D'un geste inattendu, il la repoussa de sa main. Un rire plein d'amertume tordit sa bouche, ses yeux s'agrandirent démesurément.

— Difficile, ma sœur, difficile !... Elle est cruelle, cruelle !... dit-il d'une voix rauque.

— Ce que j'avais de plus beau dans ma vie... Non, vous ne comprendriez pas. Cela vaut mieux. C'est déjà si loin.

Il ferma les yeux ; ses doigts, sur le drap, semblaient vouloir saisir quelque chose. La fièvre l'agitait de plus en plus. Tout mouvement lui était pénible. Malgré les brûlures de ses plaies, il devait rester couché, immobile, ce qui était presque au-dessus de ses forces. A chaque moment, il essayait de se retourner un peu.

La bouche grande ouverte, il respirait, jetant une plainte à chaque soupir. Dans la nuit, un grand calme se fit en lui. Il demeura immobile. Ses yeux chercheurs et inquiets s'éteignaient et devenaient fixes. Ses paupières s'alourdissaient. Il perdit connaissance.

Dans les premières heures de cette matinée de mai, tandis que les coqs annonçaient joyeusement le retour à la vie, que les premières alouettes montaient dans le ciel azuré, que la rosée blanche brillait encore sur les feuilles et les fleurs, Kees s'endormit et fut délivré de cette vie et de son fardeau.

H. LAMAN TRIP DE BEAUFORT.

*(Traduit du hollandais par
S.-A. Althuisen Hoertel.)*

La nuit vient...

Un nouveau moyen âge ?

Mais, ma pensée, es-tu toi-même bien nouvelle ?

N'es-tu point déjà née et morte quelque part ?

(GUYAU, *Vers d'un philosophe.*)

Depuis longtemps on prédit le « grand soir », ce soir rouge d'incendies et de meurtres qui, après les tentatives dont nous avons été et sommes les témoins, consacrera l'avènement définitif des classes sociales les plus incultes. Ce sera peut-être aussi le soir de notre civilisation, telle qu'elle a évolué du début du moyen âge à nos jours. Il semble que, du haut des monts, les ombres tombent grandissantes... « *Majoresque cadunt altis de montibus umbrae...* »

Plusieurs esprits chagrins prophétisent cette chute de notre culture ; ils cherchent, dans les phénomènes actuels, les signes annonciateurs d'une prochaine barbarie ; ils constatent, dans la ligne sinueuse de l'évolution, que nous présente l'histoire millénaire, une descente, et ils ne croient point à cette chimère

sentimentale d'un progrès conduisant l'humanité à une ascension graduelle vers le mieux¹.

Le passé ne nous explique-t-il pas le présent ? et n'est-ce pas là la principale utilité des sciences historiques ?

Ce ne serait pas un fait isolé dans l'histoire. Le monde européen a, plus d'une fois déjà, vu la décadence succéder à une brillante culture matérielle et spirituelle, et l'humanité revenir à son point de départ, pour gravir lentement à nouveau la même pente que bien des siècles plus tôt. Il n'y a pas un unique « moyen âge », si l'on entend par ce terme une époque où l'homme, après la clarté de la civilisation, s'enfonce momentanément dans la nuit de l'ignorance et de la grossièreté.

Peut-être y eut-il un premier moyen âge après la civilisation paléolithique². Dans ses œuvres magdaléniennes, elle est le terme final d'une longue évolution. Mais, à l'époque néolithique, cet art, d'une technique fort habile, a disparu. « Une sorte de moyen âge succède à la brillante époque du renne. La sculpture en ronde bosse revêt alors, dans le sud de la Gaule,

¹ Romain Rolland, *Clérambault, Histoire d'une conscience libre pendant la guerre*, 1920, p. 20 : « Le grand courant passait ; et ces âmes paresseuses, plutôt que de continuer leur route sur la rive, trouvaient plus simple et bien plus enivrant de se laisser porter. Où donc ? Nul ne se fatiguait à y songer. Bien à l'abri dans leur Occident, il ne leur venait pas à l'idée que leur civilisation pût perdre les avantages acquis ; la marche du progrès leur paraissait aussi fatale que la rotation de la terre ; cette conviction permettait de se croiser les bras ; on s'en remettait à la Nature, et elle, creusant son gouffre, les attendait en bas. » P. 99 : « Le progrès ? la grande illusion. L'humanité n'est-elle pas soumise à une loi de niveau, qui veut que lorsqu'on le dépasse une soupape s'ouvre et le récipient se vide ?... Un rythme catastrophique... Des cimes de civilisation et la dégringolade. On monte. On fait le plongeon.

² Deonna, *L'archéologie, sa valeur, ses méthodes*, 1912, III, p. 41-3.

une forme plus barbare et plus grossière que les premiers essais des imagiers de Brassempouy ou de Brunn ¹... » « En réalité, c'est presque une nouvelle humanité qui commence, et si celle des temps quaternaires avait mis des milliers d'années à évoluer, jusqu'à produire de véritables œuvres d'art, il faudra attendre au moins trente ou quarante siècles avant que des œuvres d'art dignes de ce nom soient exécutées dans notre pays ² ».

Dans le bassin de la Méditerranée orientale, c'est, après la ruine de la civilisation égéenne, amenée par les invasions répétées des peuples du nord, Achéens, Doriens, à partir du XI^e siècle avant notre ère, ce que l'on a appelé le « moyen âge hellénique », où, de nouveau, règne la barbarie ³. « Après la période préhellénique, et avant la période hellénique, la Grèce traversa des siècles de nuit... et quand elle en sortit, ce fut moins un réveil qu'un premier éveil, moins une Renaissance, c'est-à-dire un retour au passé retrouvé, qu'un recommencement de tout. Pour la sculpture, particulièrement, il n'est pas douteux que, postérieurement à l'invasion doriennne, tout recommence ; les anciens sculpteurs en sont revenus... aux instruments les plus imparfaits, aux premiers balbutiements de l'art... ⁴ » Et, de nouveau, l'art va recommencer sa marche ascendante à travers les siècles de la civilisation grecque et romaine, sortir peu à peu de la barbarie, produire les chefs-d'œuvre classiques, pour s'acheminer dès le III^e siècle de notre ère vers une nouvelle décadence.

¹ Déchelette, *Manuel d'arch. préhistorique*, I, p. 583.

² Reinach, *Apollo*, p. 9.

³ *L'archéologie*, III, p. 45 sq.

⁴ Lechat, *La sculpture attique avant Phidias*, p. 19.

C'est la nuit du moyen âge chrétien ¹, qui dure jusque vers le X^e siècle. Mais, comme la civilisation grecque était sortie du moyen âge hellénique, le christianisme va créer des formes originales de l'art et de la pensée, qui nous amènent, après des vicissitudes diverses, aux temps contemporains.

Entre ces points les plus bas de la courbe ², l'évolution se poursuit suivant un rythme analogue d'ascension et de descente. « La chronologie, dit Renan, n'est presque rien dans l'histoire de l'humanité. Voilà comment, à la veille des temps modernes, et après la grande civilisation de l'antiquité, le moyen âge rappelle de nouveau les temps homériques, et l'âge de l'enfance de l'humanité ³ »

Par le procédé discuté du parallélisme entre les sciences naturelles et historiques, on a plus d'une fois voulu démontrer que ces régressions de la civilisation correspondent aux régressions biologiques. Des organismes vivants ne sont-ils pas dégénérés de formes jadis plus parfaites ⁴ ? Les parasites des crabes, les sacculines, ont l'aspect d'un petit sac placé sous l'abdomen du crabe, où ils plongent leurs suçoirs ; mais ces animaux naissent sous les mêmes formes que les crevettes ; comme les larves de ces crustacés, ils ont

¹ *L'archéologie*, III, p. 48 sq. ; Secrétan, *La fin de l'empire romain et l'origine du moyen âge*, 1911 ; G. Boissier, *La fin du paganisme* ; G. Sorel, *La fin du monde antique* ; Gautier, *La chute de l'empire romain*, Mercure de France 1919, etc.

² Deonna, *L'archéologie*, III. Les rythmes de l'art ; id., *Les lois et les rythmes de l'art*, 1914.

³ Renan, *L'avenir de la science*, III, p. 2.

⁴ Ex. : Weismann, La régression dans la nature, dans *Essais sur l'hérédité et la sélection naturelle*, trad. de Varigny, 1892, p. 381 sq. ; Demoor, Massart et Vanderwelde, *L'évolution régressive en biologie et en sociologie*, 1897 ; Depéret, *Les transformations du monde animal*, 1907, p. 223 sq.

des yeux, des pattes, et nagent, avant d'avoir rencontré le crabe sur lequel, une fois fixés, ils commencent à regresser ¹. En présence d'organismes rudimentaires, il est souvent difficile de discerner s'il s'agit de formes ancestrales persistantes, de survivances, ou de produits d'une telle dégénérescence ². Au bout d'une évolution, on peut retrouver les apparences primitives.

Le psychologue cite de fréquents exemples de ces retours ³. Dans les cas pathologiques les acquisitions les plus récentes de la mémoire, du sentiment sont celles qui s'effacent les premières, ne laissant subsister que les strates les plus anciennes et les moins évoluées ; les souvenirs qui paraissaient oubliés resurgissent ; les patients se mettent à parler les langues étrangères entendues dans leur enfance ; c'est la loi de « réversion ou de régression ».

On a comparé aux faits précédents, et à bien d'autres analogues, les régressions des sociétés, en particulier celle qui entraîne la civilisation romaine vers la barbarie renaissante. Les acquisitions de la culture spirituelle et matérielle sont instables ; il faut se méfier de leur solidité, et songer qu'une tourmente peut anéantir l'œuvre des siècles. Lors des grands bouleversements sociaux, ce vernis s'écaille, tombe, et les strates sous-jacentes paraissent au jour ⁴. La décadence des

¹ Perrier, *A travers le monde vivant*, 1916, p. 213.

² Déperet, *op. cit.*, p. 83-4, 225.

³ De Greef, *Le transformisme social*, p. 365 sq. ; 444 sq., 435 sq. ; Ribot, *Psychologie des sentiments*, p. 414 sq. La dissolution de la vie affective, etc.

⁴ Demoor, Massart et Vandervelde, *op. cit.* ; Paulhan, *Les transformations sociales des sentiments*, 1920, p. 134 sq. ; 33, Tarde, *Rev. phil.*, 1889, 28, p. 329 ; de Greef, *Le transformisme social* (2^e édit. 1901), p. 440 sq. ; Tarde, *Le transformisme social*, *Rev. phil.*, 1895, 40, p. 37 sq. ; Brinton, *The basis of social relations, a study in ethnic*

sciences, des arts et des industries, dans une société en train de retourner à la barbarie, par l'effet de désastres sociaux, répondrait à la loi de dissolution de la mémoire, à la régression biologique. Les formes de la pensée, les techniques, qui sont alors les moins atteintes, sont celles qui sont le plus profondément ancrées dans les habitudes des populations, tandis que les acquisitions spirituelles et techniques les plus avancées et délicates, les plus récentes, sont d'abord anéanties.

On a contesté la vérité de ce processus régressif, et proclamé l'irréversibilité de l'évolution¹. « Ni l'homme, ni l'humanité ne peuvent revenir en arrière² ». Une société qui décline, dit-on, ne parcourt jamais identiquement, en sens inverse, les phases qu'elle avait parcourues pour progresser ; la déconstruction d'une civilisation n'est pas le pendant exact de sa construction. Les dernières inventions acquises ne disparaissent pas au profit d'inventions antérieures ; elles cèdent la place à des inventions différentes, peut-être inférieures, mais nouvelles ; et ainsi, la décadence elle-même ne serait pas une régression. Cependant, dans l'histoire des pensées et des techniques, on constate plus d'une fois l'abandon de procédés perfectionnés ; les procédés grossiers qui se substituent à eux parviennent à en faire oublier le souvenir. Pendant la nuit du moyen âge chrétien, la sculpture en ronde bosse est entièrement ignorée, et ne reparait que vers le X^e siècle, avec les mêmes gaucheries, les mêmes

psychology, 1902 ; Krauss, *Der Völkertod, eine Theorie der Dekadenz*, 1903 ; de Candolle, *Hist. des sciences et des savants*, II, 1885, p. 171 sq. ; Nordau, *Le sens de l'histoire*, trad. 1910, p. 169 sq. ; Lacombe, *De l'histoire considérée comme science*, p. 289 sq., etc.

¹ Tarde, *Les lois de l'imitation* ; id., *L'opposition universelle*.

² *Pensées de Tolstoï*, éd. Ossip-Lourié, 1898, p. 38.

difficultés qu'au début de son évolution, quelques siècles plus tôt ¹. Sans doute, il n'y a jamais, dans l'histoire, d'identité complète, car toujours les différences s'unissent aux ressemblances et, quelles que soient les analogies frappantes entre le moyen âge chrétien et le moyen âge hellénique au point de vue des apparences matérielles et spirituelles, nul ne saurait négliger les grandes divergences qui séparent un Grec des IX^e-VIII^e siècles avant notre ère, d'un chrétien des VIII^e-IX^e siècles après.

Il est certain qu'à diverses époques, des populations à l'état barbare ont joui, plus anciennement, d'une culture supérieure ², ceci dit sans songer aux vieilles discussions qui tendent à savoir si les « sauvages » sont des peuples arrêtés dans leur développement, ou régressés. Quelques-unes possèdent encore des instruments légués par leur aïeux, dont elles ne connaissent plus l'usage. Les Tasmaniens conservaient par tradition des baguettes à faire le feu, dont ils ignoraient l'emploi. La technique très simple des Veddas de Ceylan ³, leur religion décomposée, comme celle des Chukchis ⁴, sont plutôt une régression que la persistance d'un état primitif. Les indigènes des Nouvelles-Hébrides ne savent plus écrire, mais le mot « écrire » persiste dans leur langue ; ils ont perdu la technique, mais ils en ont gardé le souvenir obscurci ; ils ne se servent plus de poteries, mais on en retrouve dans leurs anciens tombeaux ⁵. Les Indiens d'Amé-

¹ *L. archéologie* III, p. 127 sq.

² Taylor, *Civilisation primitive*, I, p. 39 sq., 48 sq. ; de Greef, *op. cit.*, p. 229, etc.

³ Seligmann, *The Veddas*, 1911.

⁴ Bogoras, *Chukchee mythology*, New-York, 1910.

⁵ *Rev. philosoph.*, 1906, 61, p. 105.

rique¹, les habitants des Canaries, des peuplades du continent africain, ont rétrogradé². Le Mexique et le Pérou se trouvaient sur cette voie de retour lors de la conquête espagnole³. Après la chute de Byzance, les progrès des Turcs, l'expulsion des Maures d'Espagne, « à certains égards les populations côtières avaient rétrogradé jusqu'à l'époque prémycénienne⁴ ». Les Fartscherotes de l'Albanie seraient les descendants de colons italiens qui, d'agriculteurs, sont devenus pasteurs nomades et ont subi une déchéance au point de vue matériel et économique⁵. A la suite des misères, des guerres perpétuelles, après la longue guerre de Cent ans, on oublie le luxe et le confort antérieurs. Les pairs d'Angleterre recommencent à manger avec leurs doigts, et quand la fourchette reparait sur les tables pendant le règne d'Elisabeth, on parle de cet instrument comme d'une véritable nouveauté⁶, alors qu'il était connu bien des siècles auparavant⁷. La victoire remportée sur les Anglais à Blannockburn, en 1314, a des conséquences déplorables pour les Ecossais vainqueurs. Jusqu'alors, l'Ecosse avait reçu sa culture du sud ; elle cesse d'être alimentée au point de vue du commerce, de l'art et de l'industrie ; les Anglais doivent quitter le pays ; tout rétrograde ; redevenus sauvages, les Ecossais arrivent à ne plus savoir fabriquer leurs armes, qu'ils doivent importer de France et des Flandres.

¹ Boas, *Pop. Science Monthly*, 1903, LXIII, p. 481 sq.

² E. Reclus, *L'homme et la terre*, IV, p. 228.

³ *Ibid.*, p. 418.

⁴ *Ibid.*, p. 476.

⁵ Giuffrida-Ruggeri, *I Valaschi del' Adriatico*, Rivista ital. di sociol., 1916, 20, n° 5-6.

⁶ Denton, *England in the fifteenth century*, p. 51.

⁷ Saglio-Pottier, *Dict. des antiquités*, s. v. Fuscinula.

Ces régressions ne portent souvent atteinte qu'à une partie du monde civilisé, et pour un temps restreint. Lors du moyen âge hellénique, ce fut, pendant quelques siècles, en Grèce, la barbarie et le recommencement. Mais les civilisations orientales, qui n'avaient point été atteintes par les mêmes événements, continuaient à jouir de leur culture ; et si l'an 1000 est funeste à la Grèce, n'est-ce point au contraire l'apogée de la thalassocratie phénicienne ? D'autre part, la régression à la fin de l'antiquité n'atteignit pas une nation seule ; elle frappa le centre même d'où la civilisation rayonnait sur le monde antique conquis par Rome ; et c'est pourquoi la nuit s'étendit sur tout ce monde civilisé.

Serions-nous aujourd'hui à la veille d'un nouveau moyen âge, et, dans cette Europe déséquilibrée par le cataclysme de ces dernières années, devrions-nous reconnaître les symptômes d'une régression partielle et momentanée, ou générale et durable, symptômes analogues à ceux qu'offre le monde romain dès le III^e siècle, alors qu'il s'achemine vers la décadence ?

On a plus d'une fois déjà tenté ce rapprochement, et fait valoir, en sa faveur, des arguments divers. N'est-ce pas au moment même où l'empire romain semble avoir atteint son point culminant de puissance matérielle et d'extension géographique, que se produit brusquement la chute ? Et l'on a rappelé la puissance matérielle et industrielle très grande à laquelle les Etats européens sont parvenus dans les premières années du XX^e siècle. L'Etat romain a sombré, non seulement sous les coups réitérés des barbares, mais par l'effet d'une sorte de ferment interne de dissolution, qui amène à leur ruine les organismes les plus évolués ;

et l'on a comparé la complexité des organismes romains et modernes à celle des organismes vivants qui, précisément à ce moment-là, ne pouvant pousser plus loin, sont appelés à décliner. La paléontologie montre que les êtres les plus spécialisés et les plus parfaits, ne pouvant plus se perfectionner, se sont éteints rapidement. « Ils ne pouvaient plus produire de formes nouvelles et, comme le propre de la plupart des créatures est de changer ou de mourir, ils sont morts ¹. » De même, chaque peuple, « après avoir réalisé la perfection dont son type de civilisation est susceptible, c'est-à-dire après avoir déroulé jusqu'au bout son écheveau d'inventions originales, se perpétue quelques temps encore et se propage par rayonnement d'imitation. Mais comme l'imitation s'alimente d'une dépense de foi et de désir qui se perd en se communiquant, et demande à se renouveler par de nouvelles découvertes pour ne pas s'amoindrir, il vient un moment où l'affaiblissement est sensible à tous les yeux, et où des peuples neufs, à demi barbares, riches d'imagination enveloppée encore, éteignent d'un souffle cette lumière déclinante du passé ² ». On a parlé de « gigantisme » des sociétés antiques et modernes, et rappelé que le gigantisme en biologie est signe d'extinction prochaine ³.

On a montré que l'industrie romaine était éprise du même désir de surproduction effrénée qu'aujourd'hui, et tendait à la quantité plutôt qu'à la qualité, bien qu'ignorant les méfaits du machinisme moderne ⁴.

¹ Tarde, *Rev. phil.*, 1884, 17, p. 631.

² *Ibid.*

³ Gautier, *La chute de l'empire romain. Mercure de France*, 1919, octobre, p. 601 sq.

⁴ Sur les causes de l'absence de machinisme dans le monde antique, en Grèce : Clotz, *Le travail dans la Grèce ancienne*, 1920, p. 456 ; S. Reinach, *Comptes rendus*,

M. Ferrero parle de civilisation « quantitative », à propos de l'empire allemand. M. Jullien répète ces termes à propos de l'empire romain, car il est frappé de l'amas énorme de débris pour un même type d'objets. « Voici le potier Mommo, de la Graubesenque, qui signe d'un seul coup un bordereau de 8000 vases rouges marqués à son nom. Au sanctuaire des Lardiers, dans les Basses-Alpes, M. de Gérin-Ricard vient de découvrir 15 000 lampes gallo-romaines. Les amoncellements d'écailles d'huîtres à Saint-Michel en L'Herm, doivent être évalués à plusieurs milliards. Les débris de scories de fer en Auxerrois dépassent 2000 tonnes pour un seul ferrier, m'écrit M. de Tryon-Montalembert. Les débris de cendres végétales en Vendée, résidus de marais salants, ou de fabriques de potasse, forment de véritables collines. On a découvert au port de Châlon 24 000 pointes d'amphores. La production industrielle s'est donc manifestée, avec la circulation et la diffusion comme corollaires, par des proportions extravagantes. Il a dû y avoir *folie de produire*, et accumulation de stocks. Et qu'en définitive (Rome ne se créant pas de nouveaux marchés), cela ait amené une sorte d'épuisement et de lassitude, c'est possible¹. » Cette surproduction et les conséquences économiques qui en dérivent, qui déterminent une crise de l'industrie, ne sont-elles pas comptées parmi les causes de la guerre et du malaise actuel ?

N'était-ce point aussi, dans l'empire romain déclinant, le même affaiblissement du pouvoir de l'argent, la même crise monétaire qu'aujourd'hui, avec la suite de difficultés économiques qu'elle comporte ?

Acad. Inscr. et Belles-Lettres, 1918, p. 277 ; Gina Lombroso-Ferrero, *Pourquoi le machinisme ne fut pas adopté dans l'antiquité. Revue du mois*, 1920, p. 448 sq.

¹ Jullian, *Rev. des ét. anciennes*, 1918, p. 194.

L'empire romain était épuisé par les guerres incessantes, offensives et défensives, comme l'Europe d'aujourd'hui sort ruinée de la guerre de 1914-1918. Or, loin d'être un agent de progrès, la guerre fait au contraire reparaitre dans un Etat civilisé les instincts de la brute primitive, et en ramène la population, de ses classes inférieures aux plus élevées, à toutes sortes de régressions mentales et matérielles. N'avons-nous pas vu pratiquer et même justifier des actes auxquels on n'aurait songé qu'avec horreur quelques années auparavant, et que l'on aurait supposé impossibles : violation de la parole donnée, meurtres et viols, tortures de tout genre, pillage ? Des Etats n'ont-ils pas retrouvé les conceptions du droit primitif ? Un général autrichien proclame, en Montenegro, que, si son adversaire et ses deux frères ne se livrent pas, leur père et leur quatrième frère seront pendus, ce qui est exécuté. Ainsi les primitifs rendent la famille responsable de l'acte de l'un de ses membres¹. Par la guerre, « les peuples se retrouvent les uns vis-à-vis des autres à l'état de horde primitive. La guerre européenne a montré ce que deviennent alors ces luttes. Certains actes de l'envahisseur nous ont ramené aux époques les plus lointaines de l'histoire² ». L'effet régressif de la guerre n'a-t-il pas atteint son point culminant en Russie, où il a entraîné la chute de cette civilisation et son retour vers la barbarie la plus caractérisée ? L'histoire offre de fréquents exemples de ces ravages. Après la guerre de Trente ans, « en Bohême, sur 35 000 villages, il en restait 6000. En Saxe, le nombre des habitants était tombé de 3 millions à 800 000. Dans l'ensemble de l'empire, la population, diminuée presque

¹ Le Bon, *Premières conséquences de la guerre*, 1916, p. 198.

² *Ibid.*, p. 275-6.

de deux tiers, était de 6 millions au lieu de 16. Partout le bouleversement, la ruine, le désert. Plus d'agriculture, plus d'industrie, plus de commerce, plus de finances. La décadence morale n'était pas moindre. L'esprit, les mœurs, les croyances, remarquablement cultivés aux XV^e et XVI^e siècles, étaient retombés dans la barbarie¹. »

La guerre a été « comme un coup de drague, qui ramène des profondeurs du passé les engins primitifs, contemporains des civilisations ensevelies, des organismes qu'on croyait disparus avec les époques géologiques favorables à leur développement. C'est tout au plus si l'on n'a pas vu reparaître dans les tranchées, autour de Reims, les arbalètes figurées dans les tapisseries de sa cathédrale, tissées au XV^e siècle² ». On a sorti des arsenaux les vieux mortiers, lancé les grenades, façonné les casques du moyen âge abandonnés avec les progrès des armes à feu, mais que la vie des tranchées a rendu indispensables. Les gaz délétères, inaugurés par les Allemands, n'étaient-ils pas déjà employés par les Indiens de l'Amérique, dès le XVI^e siècle³? Les difficultés économiques ont remis en honneur des techniques abandonnées. La cherté du combustible a fait tourner les ailes des vieux moulins à vent. Les étoffes de coton ayant énormément renchéri, et les stocks de ce textile étant accaparés pour les besoins de l'armée, les paysans ont recommencé à cultiver le lin, à le traiter eux-mêmes, et les rouets ont reparu dans les ménages⁴.

¹ Boutroux ; cf. Le Bon, *op. cit.*, p. 320.

² De la Sizeranne, *L'art pendant la guerre*, 1919, p. 247 ; *Vieux procédés ou engins de guerre. Bulletin hispanique*, 1916, n° 1, p. 52.

³ Nordenskiöld, *Palisades and noxious gases among the South American Indian*, Ur Ymer, Tidskrift utgiven at svenska Suleskapet for Anthropologi och Geografi, 1918.

⁴ *Tribune de Genève*, 30 avril 1920.

Le monde romain était menacé par les populations barbares qui, longtemps tenues en respect, allaient triompher et consacrer le déclin de la civilisation antique, tout en admirant celle-ci et en l'adaptant à leurs besoins grossiers. Notre monde moderne est menacé par l'invasion délibérément avouée de ceux qui, ayant renversé dans leur propre pays un État jadis puissant, mais affaibli par la guerre et la corruption intérieure, ont réussi, en quelques années, à en ruiner la richesse, le commerce, l'industrie, la vie intellectuelle, et l'ont ramené à un stade voisin de la barbarie, dont il présente les divers effets. L'image de la Russie actuelle, livrée au bolchévisme, est celle de l'empire romain revenu à la grossièreté. Nos gouvernants ne se rappellent pas assez ce qu'il y a de force latente dans les classes inférieures d'un État policé, apparentées à tous les primitifs par leurs actes, comme par leurs pensées, et la supériorité brutale de celles-ci sur des organismes affaiblis par une longue civilisation.

Le monde romain était épuisé par les guerres civiles pour la conquête du pouvoir ; le monde moderne l'est aussi par les luttes des partis politiques pour la possession du gouvernement, par la lutte des classes, devenue plus âpre que jamais. Aussi, comme jadis, et comme dans tous les temps où les liens sociaux se relâchent, l'anarchie reparait sous diverses formes. Un d'Annunzio, à la tête de ses « arditi », rappelle ces généraux romains qui, avec une poignée de soldats, résistaient au pouvoir central, essayaient de le renverser, et y parvenaient souvent. Cette folle équipée est caractéristique d'une époque où les gouvernements ne savent plus se faire respecter, mais subissent et pactisent avec ceux qui les narguent. Comme les pro-

vinces romaines, aujourd'hui des provinces sont en révolte. Une Irlande est en pleine insurrection, et le monde hindou et musulman est en effervescence. Il nous semble tout naturel de lire dans les quotidiens qu'un bateau corsaire répand la terreur dans les stations de pêche de la Sibérie et de l'Alaska, tue, pille impunément¹ ; que des bandits opèrent en nombre, sans être inquiétés, dans des centres populeux. Ce sont là symptômes de la dissolution interne des Etats. Car la dégénérescence d'une civilisation, la régression, se produisent toutes les fois que les liens sociaux se relâchent, et qu'il y a ébranlement des traditions. « Les lois perdent alors de leur puissance, l'anarchie en résulte, et si elle persiste, ramène le civilisé à la barbarie. Ce n'est jamais sans danger qu'un peuple se soustrait aux liens du passé²... » « En un siècle qui a perdu l'équilibre ancien, sans avoir encore trouvé l'équilibre nouveau, il est naturel de voir reparaitre au grand jour tous les instincts animaux et barbares³. »

Dans ce relâchement général des liens sociaux, c'est aussi le déclin du patriotisme, au profit de l'internationalisme prêché par le socialisme, les anarchistes, les bolchévistes, qui fait tant de progrès dans tous les milieux, malgré les haines entre peuples, exaspérées par la guerre. Prolétaires et intellectuels⁴ ne rêvent-ils pas de cette bienheureuse et illusoire fraternité ? Ainsi, à l'époque romaine, le chrétien se désintéresse du sort de l'empire ; il ne voit d'autre patrie que la patrie céleste ; le reproche qu'on lui fait de manquer

¹ *La Suisse*, 31 décembre 1920.

² Le Bon, *Premières conséquences de la guerre*, 1916, p. 77-8.

³ Fouillée, *Psychologie du peuple français*, 1898, p. 141.

⁴ Ex. : Romain Rolland ; tout dernièrement son roman, *Clérambault, histoire d'une conscience libre pendant la guerre*, 1920.

de patriotisme est fondé¹, car il affaiblit les esprits à lutter contre le barbare.

A Rome, une vie spirituelle et matérielle très raffinée avait amolli les caractères, et ne les avait point rendus aptes à lutter contre les revendications des gens moins policés, mais plus énergiques, du dedans comme du dehors. Or, de deux éléments en opposition, c'est en général le moins évolué qui l'emporte. « N'est-il pas à craindre que la culture exquise de l'esprit et du cœur, affinant l'un et l'autre en développant la délicatesse de la conscience, ne mettent ceux qui la reçoivent trop au-dessous des réalités grossières, ne les rendent incapables des folies et des violences qui sont en partie les éléments du succès, et n'amènent la défaite des familles dans lesquelles se transmet un héritage trop beau et trop pur² ? Ainsi en fut-il lors du contact entre les Egéens, héritiers d'une longue culture, et les Achéens, puis les Doriens, plus grossiers ; ainsi lors du contact entre les Romains et les Barbares, les Romains des classes supérieures, et ceux des classes inférieures. Ainsi en est-il aujourd'hui, dans cette lutte que soutiennent les Etats, les classes « bourgeoises », « capitalistes », non seulement contre l'étranger, mais contre la menace populaire désireuse de tout balayer, et qui ne savent lui opposer que le désarroi, les hésitations, les concessions dangereuses. L'Etat romain se révélait désemparé devant les ferments nouveaux de dissolution, devant les chrétiens dissolvants.

(*La suite prochainement.*)

W. DEONNA.

¹ Gerosa, *Sant'-Agostino e la decadenza dell' Impero romano*, Turin, 1916 ; cf. *Rev. hist. rel.*, 1920, LXXXI, p. 187 sq.

² Martin, *L'éducation du caractère*, 1887 ; cf. *Rev. phil.*, 1887, 24, p. 547



Le nouveau piano à deux claviers

avec pédale d'accouplement, système Emmanuel Moor.

La *Bibliothèque Universelle* a déjà parlé en son temps de l'ingénieuse invention de M. Emmanuel Moor. A ce moment-là le principe était trouvé, mais il fallait l'appliquer d'une façon précise et s'adresser à un facteur de pianos distingué pour le mettre en pratique. C'est chose faite. La fabrique de pianos de M. Schmidt-Flohr, à Berne, a réussi à résoudre l'ardu problème au delà de toute espérance, avec une habileté remarquable, selon les derniers et les plus minutieux perfectionnements exigés par la facture moderne.

D'après l'article que M. Emmanuel Moor, l'inventeur du nouvel instrument, a publié dans la *Bibliothèque Universelle* et *Revue suisse* en juin 1920, la nouveauté consiste en ceci :

« Le piano que je présente au public, dit-il, ne modifie en rien, pour le moment, le système actuel ; même nombre de cordes et de marteaux, même position des mains ; mais il facilite, dans de notables proportions, l'exécution de toute la musique actuelle, en rapprochant les distances, en permettant aux mains d'évoluer dans la même direction, en facilitant à l'infini des combinaisons nouvelles et imprévues. Ce nouveau

mécanisme, dont j'ai demandé le brevet, n'exige donc pour l'instant aucun changement dans l'étude ordinaire du doigté, ni dans l'écriture musicale. (En ce qui concerne ce dernier point, un changement dans l'écriture deviendra certainement indispensable pour la clarté de l'exécution.) C'est un piano ordinaire auquel j'ai adapté un second clavier un peu au-dessus du clavier habituel, où les touches du même ton sont vis-à-vis les unes des autres avec cette différence essentielle qu'elles donnent l'octave supérieure dans toute l'étendue du piano. Ce simple procédé n'est pas autre chose qu'un auxiliaire pour faciliter considérablement l'exécution de toute musique écrite jusqu'à présent et ouvre des perspectives nouvelles pour la musique future, tant au point de vue de la sonorité, qu'à celui de la virtuosité.

» Toutes les octaves peuvent être exécutées avec le pouce et l'index dans un espace très restreint. Les accords les plus étendus d'un bout à l'autre du piano peuvent être frappés simultanément avec une résonance parfaite. Il devient inutile désormais de croiser les bras pour atteindre les notes lointaines, au risque de se déchirer l'emmanchure ; il devient superflu, du moins jusqu'à un certain point, d'arpéger les larges accords pour atteindre les notes qui échappent aux dix doigts. »

De plus, le point capital de l'invention de M. Moor, c'est l'admirable et géniale adaptation d'une pédale d'accouplement qui assure à ce nouveau piano une incontestable supériorité sur l'ancien, tant par sa superbe et poétique sonorité que par les diverses et incalculables combinaisons nouvelles qui peuvent en résulter à l'avenir, soit pour l'exécutant, soit pour le compositeur. Cette pédale fait parler le clavier supérieur au clavier inférieur. Ce procédé permet de doubler, de tripler, de quadrupler la sonorité selon le nombre de notes que l'on joue simultanément et

on arrive ainsi à obtenir des effets surprenants à l'instar de l'orgue, où l'accouplement joue, comme l'on sait, un si beau et un si grand rôle. Aussi les morceaux de Bach, de Händel, des grands classiques, deviennent-ils des plus intéressants, joués sur ce nouveau piano. La sécheresse du toucher disparaît et une sonorité poétique, avec une remarquable variété de timbres, vous charme et vous enveloppe irrésistiblement. Cet accouplement poétise surtout le jeu fugué. Pour s'en rendre compte, il faut avoir eu le privilège d'entendre M. Moor exécuter sur son instrument des fugues de Bach et l'on se rend facilement à l'évidence. Cette pédale d'accouplement permet aussi de jouer facilement les octaves avec une vélocité surprenante, une précision parfaite et surtout, ce qui n'est pas à négliger, avec un *legato* absolu. Tous les ornements musicaux possibles et réalisables sur un clavier peuvent se jouer en octaves. C'est vraiment fabuleux, ce que l'on peut faire de ce côté-là.

Par une heureuse disposition du premier clavier on obtient avec un doigt un *glissando chromatique* de toute beauté. Encore une nouvelle ressource d'effets inattendus et complètement nouveaux pour les compositeurs. On peut imiter, en outre, par un procédé spécial, le *clavecin*. J'ai eu le plaisir d'entendre exécuter plusieurs morceaux pour clavecin par M. Moor et je n'ai pas assez pu admirer le charme archaïque, la pénétrante poésie, les sentiments fins et délicats, l'esprit scintillant qui animent et vivifient ces compositions. C'est une magnifique évocation du passé.

Les réels avantages que l'on peut tirer de ce nouveau piano sautent aux yeux et les conservatoires, ainsi

que les écoles de musique, ne tarderont certainement pas à l'introduire. Il se dessine du reste déjà, chez les principaux facteurs de pianos du monde entier, un grand intérêt en sa faveur et des artistes d'indiscutable valeur ne cessent de le recommander et d'en faire grand état. Ce sont certainement là les plus heureux augures en faveur de sa propagation et de son brillant et éclatant avenir.

GUSTAVE RÖLLIN.

Vevey, le 10 juin 1921.

N.-B. — On ne s'étonnera pas qu'ayant, la première, signalé l'étonnante invention qui a été faite dans notre pays, la *Bibliothèque Universelle* en salue le succès avec joie. Voici, pour confirmer les impressions de M. Röllin, quelques extraits d'une lettre qui rapporte celles du directeur de la maison Pleyel, à Paris, et que nous sommes autorisés à faire connaître.

« Cher monsieur Moor,

» Je rentre à Paris sous une impression profonde, aussi vive qu'au moment où je vous ai quitté.

» La démonstration que vous m'avez faite des ressources nouvelles que fournit votre deuxième clavier octaviant et surtout l'accouplement à volonté du clavier normal au jeu d'octave, m'a permis de mesurer combien la sonorité est transformée en puissance, en couleur, en chaleur; la virtuosité de l'exécutant est, instantanément, prodigieusement augmentée par la réduction automatique de certaines difficultés techniques.

» Je vous renouvelle donc, et de tout cœur, mes plus cordiales félicitations pour la conception de cette double idée d'octaviment et d'accouplement.

» Je félicite mon confrère M. Schmidt - Flohr, de la première réalisation que j'ai vue dans votre délicieuse propriété de St-Eloi.

» J'estime qu'il est du rôle et je dirais presque du devoir de Pleyel de vous aider à répandre dans le monde la connaissance et l'usage de l'aide nouvelle que vous offrez aux virtuoses et aux compositeurs.

» Signé : G. LYON.





Après la mort.

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE¹

Voici *La mort et son mystère*, de Camille Flammarion, dont le tome I^{er} a pour titre *Avant la mort*, les tomes II et III devant paraître sous les titres de *Au tour de la mort* et *Après la mort*. Evidemment, c'est le troisième volume qui se rapportera le plus au problème. Dans le premier, seul paru encore, on trouve toutefois des récits fort curieux relatifs à la télépathie, à la lecture à travers la matière, ou vue sans yeux, à la prévision de l'avenir, c'est-à-dire à des phénomènes impliquant des facultés supranormales.

Le second ouvrage est *Raymond, ou la vie et la mort*, par Sir Oliver Lodge, l'éminent physicien (Payot, Lausanne). Le sujet de l'ouvrage est Raymond, fils de Sir Oliver, qui fut tué à la guerre en septembre 1915. Sir Oliver, qui s'adonnait de longue date aux recherches psychiques, ne pouvait manquer d'évoquer son fils défunt. Et c'est le résultat de ces évocations qu'il relate.

A vrai dire, pour Lodge, les phénomènes intéressants commencèrent avant le drame. Lodge avait été l'ami de Richard Hodgson, de Myers, et d'autres spirites convaincus. Et après leur mort, ceux-ci s'entretenaient souvent avec lui. En avril 1915, six mois avant la mort de Raymond, Myers et Hodgson, envoyèrent

¹ Pour la première partie, voir la livraison de juin.

par Mme Piper, en Amérique, un message pour Lodge. « Myers vous fait dire de prendre le rôle du poète ; il prendra celui de *Faunus*. Myers protège. Demandez à Verrall. Elle aussi comprendra. »

Que fallait-il comprendre ? Lodge s'adressa à Mme Verrall qui répondit : « C'est une allusion au récit que fait Horace (Ode II, XVII, 27-30) ; il a échappé à la mort (par la chute d'un arbre) grâce à la protection de Faunus. Le sens ? C'est que Lodge est menacé d'un grand malheur, mais que Myers interviendra et protégera. » Ce fut l'interprétation admise par Lodge au commencement de septembre, pour le message transmis en avril, et considéré par Mme Verrall, le 8 septembre, comme devant être compris ainsi qu'il vient d'être dit. Raymond est tué le 14 septembre.

En quoi Myers joua-t-il le rôle de Faunus ? En amortissant le coup par les facilités qu'il donna aux communications entre Raymond et ses parents.

Dès le 25 septembre, Raymond se manifestait par la table. « Dites à mon Père que j'ai trouvé ici des amis à lui. — Pouvez-vous donner un nom quelconque ? — Oui, Myers. » Ce fut tout.

Le 27, Raymond exprimait (médium en transe) sa première surprise. Beaucoup lui viennent en aide. « Il me semble que j'ai deux pères maintenant. Je n'ai pas perdu l'un, et l'autre ne le remplace pas ; j'en ai deux, l'ancien, et un autre *protecteur* (Myers sans doute) Tout lui apparaissait confus au début. Il n'arrivait pas à s'adapter à ses nouvelles conditions. Il ne savait pas de prime abord où il était. Mais, dit-il, cela n'a pas duré longtemps. Je pense que j'ai eu de la chance. On m'a vite expliqué où j'étais. » Sans doute, on éprouve un certain ahurissement à entrer dans l'au-delà.

Sir Oliver Lodge insiste beaucoup sur un autre

fait : « une preuve évidente de survie ». Il s'agit de l'affaire de la photographie. Elle revient à ceci, que Raymond fait allusion, en novembre, à une photographie collective, où il figure, que ses parents ignorent totalement, photographie prise en août, dont un exemplaire ne fut envoyé aux parents qu'en décembre. Le médium a, d'avance, donné une fort bonne description du groupe, dont l'existence était inconnue de tous. Il ajoutait (séance tenue *incognito* par Lady Lodge) que Raymond tenait particulièrement à ce que l'on dise à la mère : « Dans l'un des groupes, vous voyez sa canne. » Mais un autre médium dit qu'il n'est pas sûr d'avoir sa canne. En fait, il l'a ; mais quel intérêt cela offre-t-il ?

C'est tout. Raymond, toutefois, s'est souvent présenté ; il a donné bon nombre de détails sur l'au-delà : il en sera parlé plus loin.

Un incident curieux. On demande à Raymond, à Birmingham, par un médium, qu'il fasse dire Honolulu à un autre médium, à une séance qui se tient vers le même moment à Londres, en présence d'autres membres de la famille (qui ignorent qu'il se passe quelque chose à Birmingham). Le mot désiré est prononcé. Un ou deux autres incidents sont interprétés comme démontrant que c'est bien Raymond qui parle par les médiums, car on trouve, dans ses discours, des allusions possibles à des faits insignifiants, d'ailleurs, mais très personnels, ignorés du médium, et en partie oubliés par la famille.

Le livre de Sir Oliver Lodge est certainement intéressant, et commande le respect. Est-il convaincant ? Pas plus qu'aucun des ouvrages similaires.

Enfin, il faut signaler *La Nouvelle Révélation* (Payot), de Conan Doyle. La nouvelle révélation, c'est la révé-

lation scientifique, par le spiritisme, de l'au-delà et de l'immortalité. Elle a eu son prophète. En 1899, M^{me} Piper, un médium bien connu, vaticina ainsi qu'il suit : « Au siècle prochain, le spiritisme sera étonnamment accessible à l'entendement humain. Je vous annoncerai, en outre, une chose dont vous constaterez l'accomplissement. Une terrible guerre, bouleversant diverses parties du monde, précédera la perception évidente de nos rapports avec l'au-delà. » Nous avons eu la « terrible guerre », et maintenant voici la révélation. Elle consiste essentiellement en un résumé de la façon dont les humains survivent à ce que nous appelons la mort, ce résumé ayant pour base les propos tenus par divers défunts, par l'intermédiaire de moyens divers.

On ne peut dire que Conan Doyle fût un croyant. Il s'était même fortement gaussé des phénomènes spirites, et trouvait tout cela parfaitement absurde. Cela ne l'empêcha pas de participer à quelques séances de tables tournantes avec des amis. « Je dois, à regret, convenir que la seule impression qu'elles firent sur moi fut que je regardai mes amis avec une certaine suspicion ; il y eut souvent de longs messages qui nous parvinrent épelés par soulèvement de la table, et il était impossible qu'ils fussent dus au hasard. »

Pourtant, Conan Doyle sentit sa curiosité éveillée, et il lut ce qu'il put rencontrer sur la matière. Le fait que des hommes tels que Crookes, Wallace, Flammarion défendaient le spiritisme, alors que Darwin, Huxley, Tyndall, Spencer l'attaquaient, lui donna à penser que la doctrine en question n'était pas totalement négligeable. D'autre part, les communications « n'étaient pas toujours stupides ». Ainsi, une fois que Conan Doyle demanda à la table de dire combien

il avait de pièces de monnaie dans sa poche, elle répondit : « Nous sommes ici pour instruire et élever les âmes, non pour deviner des énigmes ».

Deux communications firent sur l'esprit de l'auteur une assez vive impression. L'une était d'une parfaite inconnue, morte cinq ans auparavant, à Melbourne, à l'âge de 16 ans ; elle avait été à la même école qu'une des dames présentes à la séance, et désigna (exactement) le nom de la directrice. Elle donna force détails sur son existence présente dans une sphère entourant la terre ; on n'y avait pas de maux corporels ; la religion ne comptait pour rien ; on n'était ni riche ni pauvre, il y avait des plaisirs honnêtes ; de la musique, de la lumière, de la gaieté, et on était plus heureux que sur terre, mais on mourrait pour pénétrer dans un monde supérieur.

L'autre communication fut d'un officier, qu'il avait connu, et qui mourut au cours d'une expédition en Afrique. La libre pensée de Dodd — c'était son nom — ne lui avait pas fait de tort dans l'au-delà. Les esprits y vivaient en famille, les époux aussi, — si cela leur disait.

Conan Doyle continua donc ses études, lectures et expériences. Sans doute, il constata des tricheries : et il élimina les données faussées par les médiums suspects ; et d'autre part, comme il admettait le droit absolu à la recherche, il fit le cas qu'il fallait des protestations indignées des pasteurs contre la « science illicite ». Au reste, Conan Doyle était parti du matérialisme et n'avait nulle sympathie pour le christianisme. « Le christianisme, dit-il, doit évoluer ou disparaître. » La chute de l'homme est une légende, le péché originel, l'expiation, la rédemption, sont de purs mythes. Il semble bien que, pour Conan Doyle, les

enseignements du Christ n'aient été recueillis que très incomplètement, et qu'en réalité ils ne nous soient pas parvenus ; il semble que le Christ ait été un spirite pratiquant. Mais tout ceci est de la théologie et de la conjecture : à l'auteur de s'arranger avec les théologiens. Entre l'arbre et l'écorce, inutile de mettre le doigt.

Venons-en donc à la conclusion où arrive l'auteur, et voyons ce qui, pour lui, ressort du spiritisme, en ce qui concerne la vie future. « L'évidence, sur ce point, est complète », dit-il. Si l'on rassemble et compare les faits recueillis en tous pays, si l'on dissèque l'ensemble des messages adressés aux croyants par l'intermédiaire des médiums, on se trouve en présence d'indications concordantes et, en somme, très rassurantes.

Tous les morts sont d'accord « pour déclarer que le passage dans l'autre monde est à la fois facile et sans souffrance, et suivi d'une profonde réaction de paix et de bien-être. » On se retrouve dans un corps spirituel pareil au matériel, mais sans maladies, faiblesses ou difformités, corps spirituel qui flotte à côté de l'ancien et est conscient de celui-ci et des personnes environnantes. Il y a là une forme de matière dont nous, vivants, n'avons point l'idée. Et c'est celle-ci qui apparaît aux vivants dans les cas d'apparition. Mais cette matière se spiritualise, pour ainsi dire, avec le temps, et assez vite. Aussi, les apparitions ne se présentent-elles que très près de la mort. Sur 250 cas réunis par M. Gurney, 134 se sont produites au moment même du passage. Tout au début, le corps spirituel est assez matériel pour être perçu par l'œil des vivants ; plus tard, il perd de sa matérialité, au moins pour l'œil humain.

Mais pourquoi les apparitions sont-elles si rares ? Car, enfin, quantité de croyants sont morts, laissant derrière eux des incrédules très chers, et on s'attendrait à ce qu'ils eussent le souci d'éclairer ceux-ci, et de leur faire savoir ce qu'il en est, en se manifestant à eux. A cette objection, Conan Doyle répond que le mort est « trop occupé par ses étonnantes expériences particulières pour penser aux vivants. » (Pourtant, il y a des cas où il y pense et pas toujours à des vivants qui l'intéressent autrement.)

Le mort constate bientôt que, malgré ses efforts, sa matière et son énergie sont incapables d'impressionner les organes des vivants. Peut-être, d'ailleurs, la physique trouvera-t-elle le moyen d'établir une liaison.... Mais restons dans le présent. Notre mort, donc, est là, à côté de sa dépouille mortelle. Mais il n'est pas seul, avec les vivants qui le veillent. Ses amis et parents perdus sont là aussi, qui lui font accueil. Et avec eux il s'envole, à sa grande surprise.

Il reste ce qu'il était, avec ce qu'il avait de force et de faiblesse, de sagesse et de folie. Aussi existe-t-il beaucoup de frivolité dans les messages de l'au-delà. Mais des changements peuvent se produire aussi : et il s'en produit. Le soldat tué sur le champ de bataille ne songe d'abord qu'à se battre. Ce n'est qu'après un temps qu'il se fait plus calme. Une période d'inconscience suit, qui varie de durée : de quelques heures à quelques mois. Raymond a raconté être resté six jours inconscient ; Myers accuse aussi un certain temps d'insensibilité.

Le mort en sort très faible et atténué, — comme un enfant qui vient de naître, — puis il reprend vigueur et sa nouvelle vie commence. Elle n'est pas la même pour tous. Il n'y a pas d'enfer, et l'odieuse conception

du Dieu de l'Ancien Testament, vindicatif et sanguinaire, n'est justifiée par rien. Mais il y a un certain purgatoire pour les âmes plus viles, reléguées dans ses sphères inférieures, où elles sont punies pour un temps, d'une façon qui n'est pas précisée. Cette période pénible est abrégée par les efforts des esprits supérieurs, qui se dévouent à l'œuvre consistant à instruire et élever ces âmes. Le purgatoire — pour prendre un nom commode — est plutôt un hôpital pour âmes faibles qu'une maison de correction. Et, assurément, cette conception satisfait plus le sens de la justice et de la proportion de l'homme, que l'abominable doctrine des feux éternels et des supplices sans nom infligés à des malheureux qui n'ont jamais connu que misère, ignorance, vice, et le reste, du fait du temps ou du milieu où ils sont nés. Qui donc osera dire sincèrement qu'il a vraiment tant de mérite de ses mérites, et tel infortuné, tant de démérite de ses démérites ?

Que fait-on dans la vie de l'au-delà ? A en croire les messages de l'autre monde, l'existence est très variée. On se groupe par affinités électives, et on s'occupe, non pas à chanter des cantiques, ou à se mettre au dos des ailes dont on n'a pas le maniement, mais à travailler. L'idéal n'est pas de ne rien faire, comme il le paraît dans la Bible, où l'on voit le travail imposé à l'homme comme châtement, — alors que c'est la bénédiction par excellence. Ce n'est pas non plus de s'abîmer dans une adoration extatique, — occupation qui doit devenir infiniment fastidieuse à la longue, — c'est de s'occuper.

Chose singulière, les morts se désintéressent fort des vivants. Une fois que leurs proches et amis les ont rejoints, ce qui se passe sur terre ne les intéresse

plus. Et c'est pourquoi les morts qui parlent sont toujours des sujets morts depuis peu, ayant parents et amis encore sur terre. On ne connaît guère qu'une exception, celle de Morton, enterré en 1677. Un homme de ce nom a vécu, qui fut chapelain de Cromwell. Morton n'a pas donné ce détail, mais c'est de lui qu'on tient l'indication de son lieu de naissance et de sa date (et du lieu) d'inhumation.

Il faut dire, du reste, que la vie dans l'au-delà proche est de courte durée. Les morts n'y restent qu'un temps, et après, passent par des phases d'évolution, dans des sphères successives, sans doute de plus en plus éloignées, d'où il est peut-être impossible d'envoyer des messages aux vivants. Au reste, comme il a été dit, on n'y tient pas du tout, à en envoyer : on est tout à fait désintéressé des vivants. On ne les connaît pas et on se dit, après tout, égoïstement, qu'ils « verront bien » quand leur tour viendra.

Un fait fâcheux est signalé par Conan Doyle : « Les esprits inférieurs ne peuvent s'élever ; mais le contraire est possible. »

Par contre, surtout eu égard aux circonstances où nous vivons actuellement, c'est avec satisfaction qu'on apprendra que la vie de l'au-delà est bien plus spirituelle que corporelle : les préoccupations matérielles de nourriture, argent, sensualité, souffrances, etc., n'existeront plus. Ce à quoi on s'occupera, c'est tout ce qui touche au domaine intellectuel : arts, musique, sciences, lettres. D'où l'on peut conclure qu'une terrible proportion de sujets s'ennuyera à un degré prodigieux, en attendant d'avoir, par la culture, acquis les goûts nécessaires et, par l'impossibilité de les satisfaire, vu dépérir ceux qu'ils ont apportés.

Dans l'au-delà, on est habillé : la décence l'exige.

Tous sont à l'âge moyen : les enfants atteignent l'âge adulte, et les vieillards rétrogradent. Mais il n'y a ni mariages, ni naissances. On conserve sa nationalité, mais on ne parle pas, « la pensée étant le seul moyen d'être en contact. » Mais sous quelle forme cette pensée s'exprime-t-elle, intérieurement, et extérieurement ?

Aucune religion n'est mieux traitée qu'une autre : il n'y a pas de « peuple élu ». Ce qui procure des avantages par contre, c'est l'ensemble des qualités individuelles et la perfectibilité.

Fait singulier, les nouveaux venus, dans l'au-delà, ne se rendent pas compte qu'ils sont morts. Par là, sans doute, il faut entendre qu'ils ne se rendent pas compte qu'ils ont passé d'une scène sur une autre, et ceci ne fait l'éloge ni de leur perspicacité ni de leur sensibilité. Ils oublient donc les êtres chers restés sur terre. Ils se croient en état de rêve, et cette perplexité leur est nuisible : elle retarde leur progression. Et Conan Doyle estime qu'il est du plus haut intérêt pour les vivants d'être avertis, afin qu'aussitôt morts ils se mettent à la besogne. Surtout, qu'ils n'apportent pas des opinions rigides : il faut de l'aptitude à se plier, à s'adapter. Plus on est rigidement orthodoxe, plus on est désarmé. Il est essentiel aussi, dit Conan Doyle, que tous sachent la nécessité de perfectionner leurs facultés intellectuelles. Car c'est par l'intelligence qu'on vit dans l'au-delà : il faut donc apporter une intelligence nourrie et un bagage mental.

Mais, dira-t-on, il est très matériel, cet au-delà. Evidemment, dans une très grande mesure. Mais les esprits le décrivent tel. On n'y peut rien.

Telle est la « nouvelle révélation », celle de l'expérimentation et du spiritisme. Beaucoup y adhèrent.

Certains sans le savoir, inconsciemment. « Beaucoup de la tranquille résignation que nous remarquons chez des personnes ayant perdu un être cher (des personnes pour la raison desquelles nous avons des craintes après une telle perte), provient de ce qu'elles ont revu leur bien-aimé, et quoique l'oubli soit complet, et que ces personnes soient incapables de se souvenir de quoi que ce soit des expériences spiritistes survenues durant leur sommeil, un adoucissement à leur peine leur a cependant été apporté par leur subconscient », dit Conan Doyle. La thèse peut se défendre.

En passant, notre auteur touche à différentes questions intéressantes. Pourquoi les morts ne font-ils pas ceci, ou cela ? entend-on souvent demander. Mais parce qu'ils ne le peuvent pas. Les morts ne sont pas des êtres surnaturels, dit Conan Doyle. Ou encore, pourquoi ne s'occupent-ils pas davantage de nous ? Pourquoi le père, la mère, dont nous fûmes le souci exclusif, presque, semblent-ils se désintéresser de leur enfant ? C'est qu'ils ont autre chose à faire.

D'aucuns diront : Cela ne les empêche pas de faire des sottises, d'en dire, surtout. D'accord, répond le prophète de la nouvelle révélation. Mais cela tient à ce qu'il y a beaucoup d'esprits vulgaires, ordinaires, dans l'au-delà : il y a même des imposteurs, des mystificateurs qui se donnent pour tel ou tel défunt illustre. Pourtant, jamais il n'y a eu de messages « blasphématoires, malveillants ou obscènes », et ceci prouverait que les morts sont en sensible progrès. Pourtant, beaucoup restent bêtes, et sont les auteurs des mystifications attribuées aux « Polter Geister ». « La mort ne nous change pas, dit Léon Denis, et nous sommes seulement, dans l'au-delà, ce que nous nous sommes

faits durant cette vie. De là l'infériorité de tant d'êtres désincarnés. »

Que faut-il penser de la doctrine ? Assurément, le nombre de ses adeptes s'accroît considérablement. Les Eglises s'en émeuvent, car une foi nouvelle et hostile à celles-ci s'élève. « Si cette révélation semble destructive à ceux qui acceptent les dogmes du christianisme avec une extrême rigidité, elle a un effet opposé sur les penseurs, si nombreux de notre temps, qui en sont arrivés à regarder la structure du christianisme comme une énorme erreur. » Ceci, d'ailleurs, est sans importance. *Amicus Plato sed magis amica veritas*. Seulement, est-ce la vérité ? C'est toute la question. Et, sur ce point, il semble n'y avoir que deux conclusions possibles : folie pure ou immense consolation. Folie pure, suite de fraudes et de mensonges, vaste et sinistre erreur ; ou bien commencement de démonstration d'une immortalité que tant d'hommes rêvent depuis si longtemps.

Devine si tu peux et choisis si tu l'oses. Il faut l'avouer, il n'y a rien de sensationnel dans la nouvelle révélation. Elle nous présente un système très humain, que l'homme moyen peut très bien concevoir et comprendre. Est-ce à l'actif ou au passif de la doctrine ?

Et, d'autre part, qu'est-ce qui importe le plus ? La vérité, ou la croyance ? Ce qui est ou ce qu'on croit. Ne peut-il pas y avoir plus de profit — de bonheur, par exemple — à croire en telle erreur qu'à connaître la vérité ? A croire le faux, qu'à savoir le vrai ? Surtout si, en l'espèce, on ne doit jamais savoir ce qu'était le faux ni ce qu'était le vrai. La question peut se discuter. On peut défendre la thèse qu'il y a plus de profit à vivre sur une erreur, une illusion, qu'à se tenir en regard d'une désolante vérité. En

sommes-nous là ? Nul ne peut l'affirmer. Nul ne peut dire où est la vérité, où est l'erreur. Chacun tient sa propre croyance pour seule exacte, et la contraire pour certainement inexacte. Et nul ne peut départager et juger. Là est le tragique de l'existence, du moins c'est là que nous le mettons, ce qui revient au même pour le temps présent.

Rien de plus contradictoire que la philosophie. Chez elle, le pessimisme domine. « La mort est la meilleure invention de la vie et on ne saurait trop la louer », dit Sénèque. « La nature n'a rien donné de meilleur à l'homme que la brièveté de la vie », dit Pline, et c'est souvent vrai. « Le plus heureux est celui qui n'est jamais né », dit l'Ecclésiaste : mais ceci est proprement une ânerie, car celui qui n'est jamais né ignore son bonheur, s'ignorant lui-même, n'existant pas.

Il y a le plus souvent, dans l'athéisme, et les croyances qui en résultent, une intrépidité métaphysique au moins égale à celle des religions, une certitude équivalente. Certains philosophes inclinent à l'immortalité. Mais laquelle ? « Des choses sont réservées aux hommes après leur mort, auxquelles ils ne s'attendent pas et qu'ils ne peuvent même pas se figurer », dit Héraclite. Propos énigmatique, que chacun interprétera selon son sentiment intime. La religion, elle, est catégorique. Mais combien fragiles et incertaines sont ses bases. Combien contradictoires ses enseignements. A cela rien de surprenant, car, par un côté, le christianisme confine au pur paganisme, et, par l'autre, il aboutit au pur rationalisme irréligieux. Et alors, où est le vrai ? Il faut, dit-on, croire les histoires dont les témoins se font tuer. Quelle erreur. De tous temps, et avec la même véhémence, au point

de se faire tuer pour leur croyance, les hommes ont tenu pour vrai ce que les autres tiennent pour faux, et pour faux ce qui est vrai aux regards des autres. La conviction, même *usque ad mortem*, n'a jamais rien prouvé, que la conviction même. Mais conclure de la fragilité de la religion au néant de l'univers, n'est pas licite ; la conclusion ne découle nullement des prémisses. Les religions constituent des systèmes approximatifs, successifs, rien de plus. Le dernier mot n'est pas dit, à beaucoup près. Il ne faut donc pas leur attribuer une portée exagérée. Mais il faut être juste et reconnaître les services qu'elles ont rendus et leur utilité sociale surtout. Elles ont toutes répondu à un besoin, pour un temps, et pour un état déterminé de l'humanité. Et cela reste encore vrai. Telle religion qui semble, à certains, attardée, reste bonne pour beaucoup d'êtres qui n'ont pas encore atteint un certain degré d'évolution. Et c'est une grande erreur de croire que, dans un même pays, au même temps, une même religion convient à tous. Beaucoup d'hommes, au temps présent, sont en retard, comme culture, comme instruction, comme développement moral, de 200, de 300 ans. D'autres, en avance d'autant, peut-être. Dès lors, il convient que des religions diverses existent simultanément, adaptées aux différents degrés d'évolution. Dans *Over the teacups*, O.-W. Holmes écrit à ce sujet un passage intéressant : « Dans la mesure où j'ai observé des personnes approchant du terme de la vie, les catholiques romains, dit-il, s'entendent mieux à la besogne de la mort que les protestants. Ils ont, à leur côté, un expert, armé de spécifiques spirituels auxquels, prêtres et mourants, ils croient avec une confiance implicite. » Ils ont confiance, ils croient. « J'ai vu beaucoup de catholiques

sur leur lit de mort, et il m'a toujours paru qu'ils acceptaient l'inévitable avec une possession de soi montrant que leur croyance, qu'elle fût ou non la meilleure comme guide dans la vie, était meilleure comme guide, au moment de la mort, que la plupart des croyances, plus dures, qui l'ont remplacée. »

Mais cette croyance est erronée ! objecte-t-on... Qu'en sait-on ? Rien, absolument rien. Et, encore une fois, le fût-elle, où est le mal ? Pour l'immense majorité des hommes, la plupart des humains sont morts dans l'erreur. Et nul ne tient la vérité. L'autobiographie de M^{me} Asquith, récemment publiée, renferme un propos de Jowett, qui est curieux à ce point de vue. Jowett avait une grande amitié pour sa jeune amie, et un jour, vers la fin de sa vie, il parlait avec celle-ci de ses impressions de mourant. Il avait été très près de la mort. Qu'avez-vous éprouvé, demanda la jeune femme ? Jowett répondit : « Aucune extase, aucune béatitude.... » Puis, la regardant soudain, en lui prenant la main : « Ma chère enfant, il vous faut croire en Dieu en dépit de ce que vous dira le clergé. »

Autrement dit, croyez malgré les dogmes. Ils sont sans importance fondamentale. S'ils attirent les uns, c'est bien ; s'ils repoussent les autres, que ceux-ci n'en fassent pas état.

C'est là l'état d'esprit à la fois de croyants qui se rattachent, en apparence au moins, à une des formes de la religion, et aussi d'autres esprits qui espèrent et croient par-dessus les formes doctrinales et, en réalité, malgré elles, malgré l'antipathie qu'elles leur inspirent.

Il y a assurément une vérité qui existe, permanente. Mais assurément aussi, il y a des formes de croyances

éphémères, transitoires. Et à celles-ci, il ne faut pas attacher une importance exagérée. L'homme est en proie à une étrange aberration. Il sait, maintenant, de plus en plus, que dans le domaine de la connaissance il n'en est qu'aux balbutiements initiaux. Il n'en est plus à croire avoir dit le dernier mot en physique, et pourtant il se persuade qu'en métaphysique il a tracé le point final. En métaphysique, il tiendrait la vérité absolue, alors que dans les autres domaines il sait n'en être qu'aux commencements. De là l'autoritarisme doctrinal des religions.

A-t-il existé des singes métaphysiquement orientés, ayant élaboré un système du monde ? C'est possible. Et ils ont dû tenir leur doctrine pour définitive. Ils étaient excusables. Ils ignoraient l'évolution et leurs propres limitations. L'homme n'ignore pas la première, mais n'en tient pas assez compte, ni des dernières non plus. Dès qu'il le fait, il devient moins assuré, et se résigne, en espérant qu'après lui on fera mieux. L'homme actuel n'est peut-être pas l'apogée de la matière et de l'évolution : d'autres vues surgiront, peut-être, plus approchées que les siennes. Et les nôtres pourront bien, dans dix mille ans, n'avoir pas plus d'intérêt pour les hommes futurs que n'en ont pour nous les vues des hommes d'il y a dix mille ans. C'est là un point de vue à envisager.

Ignoramus, dit le philosophe : c'est vrai. *Ignorabimus* ne l'est peut-être pas. Nous n'en savons rien. En tous cas, c'est une étrange prétention, semble-t-il, de la part de l'homme, de croire tenir le définitif en matière de religion et de métaphysique, alors qu'il sait ne le tenir dans aucun autre domaine.

Nos idées actuelles passeront comme ont passé celles qui les ont précédées, car l'évolution des idées

est certaine. Mais nous ne comprenons pas assez qu'elles évolueront encore comme elles ont déjà évolué. Si l'homme doit durer, s'il doit rester le point final de l'évolution, ce qui n'est pas certain, il évoluera encore. Il a élaboré des religions et philosophies nombreuses, tour à tour délaissées, et celles du présent périront pour faire place à des conceptions mieux élaborées, plus approximativement vraies. Si un autre être le remplace à la tête de la nature vivante, ses dogmes et doctrines ne compteront pas plus que ceux des singes philosophes dont il a été parlé plus haut.

Si l'homme est le chef-d'œuvre, il faut se dire qu'il arrivera à des conceptions et à des réalisations dont nous ne pouvons pas plus avoir l'idée que l'homme primitif ne pouvait avoir l'idée des conceptions et réalisations actuelles de sa progéniture du vingtième siècle. La religion et la philosophie ne sont pas plus achevées que la science. « Toutefois, lisons-nous dans *Les Pensées de Charles Vénient* (le Père Loyson), toutefois nous en savons assez pour cesser de voir en lui (le christianisme) une révélation positive et surnaturelle, et l'économie définitive de l'humanité. » Il n'y a rien de définitif. L'homme est le dernier venu de l'évolution, rien ne dit que c'en soit le terme. Mais après ? Viendra-t-il un surhomme ? L'homme s'est posé l'énigme et ne la résout pas. Peut-être, plus obscurément, se posait-elle avant lui. Après lui, un être viendra-t-il, dérivé de lui, ou bien d'autres organismes, plus intelligents, de raison plus haute, à science plus élevée, d'esprit plus ouvert, qui, lui, comprendra ? Des notions peuvent nous manquer, faute de sens adéquats, des idées nous faire défaut, en l'absence d'un cerveau suffisant.

Nous ne savons pas, et ne pouvons savoir. Ce que

nous croyons ou ne croyons pas ne changera rien à ce qui, sera, d'ailleurs, semble-t-il. Est-ce bien certain, encore ? Rien ne le prouve. On imagine très bien un Créateur ayant de l'ironie, qui donnerait le néant à qui a rêvé le néant, et l'immortalité à qui a rêvé l'immortalité. Cette ironie, toutefois, du genre de celle dont use le chat à l'égard de la souris, n'apparaît pas comme d'une moralité et d'une équité supérieures.

Nous ne *savons* rien, mais, de façon générale, nous inclinons vers une foi ou une autre, c'est-à-dire, en réalité, vers une forme préférée d'ignorance, pour voir les choses comme elles sont. Chacun croit, dans un sens ou dans l'autre, selon ses possibilités, son intelligence — ou sa stupidité — selon les idoles Baconiennes dont il a l'esprit encombré et polarisé.

En passant, observons que pour la masse, il n'y a qu'une alternative : le blanc ou le noir. Elle dit — ou sous-entend — nécessairement « de deux choses l'une : le néant ou l'immortalité : il n'y a pas d'autre issue possible ! » Cela est vite dit. Et tous les jours nous raisonnons de la sorte en d'autres matières, pour constater, en fin de compte, que nous nous trompions, qu'il y avait d'autres solutions. Rien ne nous assure qu'il n'y a d'autres issues que celles que nous supposons.

La « nouvelle révélation » est-elle un acheminement vers une connaissance plus certaine ? A-t-elle une valeur scientifique, démonstrative ? Beaucoup le contestent et, en fait, ils ne manquent pas de bonnes raisons. Beaucoup, par contre, l'affirment, et il faut le reconnaître, il y a des cas curieux, troublants, même déconcertants, à l'appui de leur thèse. Mais il ne faut pas oublier certain passage de Bacon. « J'aime beaucoup, dit-il, la réponse de celui à qui l'on montrait,

suspendus dans un temple, les tableaux votifs de ceux qui avaient échappé au péril du naufrage, et qui, pressé de déclarer devant de tels témoignages s'il reconnaissait la providence des dieux, répondit : « Mais où donc » a-t-on peint ceux qui, malgré leurs vœux, périrent ? » Les hommes, enchantés de ces sortes de chimères, tiennent note des prédictions réalisées, mais de celles bien plus nombreuses, que l'événement déçoit, ils ne tiennent nullement compte et passent outre. »

Est-ce bien de la science, que la « nouvelle révélation ? » Sont-ce bien des raisons de croire qu'elle donne ? Qui se trompe, des croyants, quels qu'ils soient, ou des négateurs ? En tout cas, les uns et les autres y mettent une certitude magistrale.

Qu'advientra-t-il de nous ? Sera-ce

La longue retombée d'une nuit éternelle ?

La pensée humaine répugne à cette solution. Elle veut croire et espérer. Espérer surtout. C'est la grande chose — sinon pour l'avenir, au moins pour le présent, sinon pour la vie future, du moins pour la présente. La foi, la charité, tout cela est excellent, dit Péguy, — l'une des plus nobles victimes de la grande guerre, — « mais sans l'espérance tout ça ne serait qu'un cimetière ». Rien n'est plus fécond et vivifiant, rien ne donne plus de forces que l'espérance. Elle fait des miracles — et nous en avons tous été témoins — non dans la légende, mais dans la vie réelle. Et nul n'a le droit de nous la refuser. Au nom de qui, de quoi le ferait-on ?

La philosophie n'est, peut-être, pas toujours très encourageante, il est vrai. Elle donne plutôt des occasions d'exercer la résignation qu'elle ne fournit des raisons de joie débordante. Mais qu'est-elle, à tout

prendre ? Que vaut-elle ? Nous ne savons que trop la faiblesse de la raison humaine. Et l'agnostique lui-même ne se défend pas d'espérer. Au fond il se répète la parole de Frédéric II et de Jacques Arago : « Mon Dieu, s'il y en a, sauvez mon âme, si j'en ai une, et faites pour votre humble serviteur ce que vous voudriez qu'il fût pour vous, si vous étiez à sa place, et lui à la vôtre. »

Nous ne *savons* pas, nous ne saurons peut-être jamais. De là un grand trouble. « L'intrépidité d'un homme incrédule, mais mourant, ne peut, dit Vauvenargues, le garantir de quelques troubles, s'il raisonne ainsi : Je me suis trompé mille fois sur mes plus palpables intérêts, et j'ai pu me tromper encore sur la religion. Or, je n'ai plus le temps ni la force de l'approfondir, et je meurs.... »

Nous n'approfondirons probablement jamais, en la matière. Mais l'espérance n'est pas défendue. Il est vrai, on nous dit qu'en fin de compte il pourrait n'y avoir que désappointement amer, la plus sinistre des tragédies. Mais pourquoi désappointement, si nous disparaissions ? Rien n'existera qui en prenne conscience. Le néant ne peut se connaître lui-même : ni lui-même, ni rien.

HENRY DE VARIGNY.



Le rénovateur de la littérature serbe.

Vouk Stefanovitch Karadjitch.

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE ¹

III

Nul n'est prophète en son pays ! Tandis que Vouk voyait ses efforts appréciés en Allemagne, en Russie, en Bohême, quelle était sa situation vis-à-vis de ses compatriotes, vis-à-vis de la principauté naissante de Serbie ?

Dans les mémoires de la Société de littérature serbe de Novi Sad ², au cours de l'année 1908, un historien distingué, M. Michel Gavrilovitch, a consacré à cette question un travail fort développé. Je demande la permission d'en extraire quelques détails. Figurons-nous bien d'abord les deux personnages. D'un côté Miloch, une sorte de bouvier ou de porcher, complètement illettré, de l'autre, Vouk, un Malherbe ou un Vaugelas de village, mal dégrossi, qui porte dans son cerveau sans en avoir conscience l'avenir litté-

¹ Pour la première partie, voir la livraison de juin.

² C'est le chef-lieu intellectuel des Serbes de Hongrie; en magyar, Ujvidek, en allemand, Neusatz.

³ On trouve une étude détaillée sur cet écrivain dans mon volume : *Serbes, Croates et Bulgares*. (Paris, Maisonneuve, éditeur.)

raire de sa nation. Evidemment le lettré a plus besoin de l'ignorant que l'ignorant du lettré.

Un Auguste aisément peut faire des Virgile,

a dit le poète ; mais Miloch n'était pas plus un Auguste que Vouk n'était un Virgile.

Vouk vivait à Vienne lorsque Miloch eut l'idée de l'appeler en Serbie au cours de l'année 1820 et de lui demander des leçons de lecture et d'écriture. Mais Vouk en sa qualité de novateur avait beaucoup d'ennemis. Les leçons à peine commencées, ils s'empressèrent de démontrer à Miloch qu'elles étaient indignes d'un souverain tel que lui et le précepteur resta sur le pavé. Il sollicita une pension qui lui permît de continuer ses travaux littéraires. Il ne l'obtint pas et dut quitter la Serbie dans des circonstances assez critiques. Il y avait recueilli les éléments d'une biographie de Miloch. Au mois de juillet 1822 ce prince capricieux et sans éducation le rappela et lui promit cinq cents ducats pour la publication de cette histoire, plus une subvention pour l'édition du troisième volume des chants populaires. Mais dans ce volume il y avait des poèmes relatifs à l'insurrection serbe où la personnalité de Miloch n'était pas mise en scène comme il l'aurait voulu. Miloch d'autre part prétendait exercer une sévère censure sur la biographie de Karadjitch. Grande fut sa fureur quand il apprit que cette biographie, dont on avait dérobé le manuscrit, avait déjà paru en langue russe à Saint-Pétersbourg. Il finit par s'apaiser et accorda au malencontreux historien une nouvelle subvention. Les égards de Miloch pour Vouk s'accrurent lorsqu'il reçut une lettre de l'amiral Schichkov, ministre de l'instruction publique, président de l'Académie russe,

qui recommandait l'écrivain à sa bienveillance et l'instruisait de la pension que l'empereur de Russie lui avait accordée.

L'ouvrage de Vouk parut à Bude en 1828 sous ce titre : *Miloch Obrenovitch, prince de Serbie, contribution à l'histoire serbe de notre temps.*

Il ne déplut point au héros qui invita l'historien à se rendre à Kragouïevats pour rédiger les lois de la jeune principauté. Le point de départ de ce travail était une traduction du Code Napoléon qui devait être achevée pour la fin de l'année 1829. Cette tâche ne plaisait guère à Karadjitch ; Miloch finit par l'en dispenser et l'invita à traduire l'Evangile, dont une version serbe lui avait été demandée par la Société biblique.

Au cours de l'année 1829, Miloch nomma Karadjitch membre de la cour suprême à Kragouïevats. Le philologue n'avait fait aucune étude juridique ; mais dans un pays de formation nouvelle, comme était alors la Serbie, un intellectuel devait être bon à tout. On le nomma en même temps membre de la commission législative et on le chargea de traduire le code de procédure. Kragouïevats était un misérable bourg où manquaient absolument les installations confortables. On décida que les membres de la commission seraient logés tous ensemble dans la même maison. Karadjitch eut en partage une cellule misérable. On mangeait en commun et la nourriture assez grossière ne faisait point l'affaire de son estomac délicat. Vouk demanda un congé pour aller se soigner à Semlin. Il l'obtint.

Au début de l'année suivante il fut rappelé en Serbie. La commission législative était désormais trans-

férée à Belgrade. Le 29 mars 1831 il fut nommé président du tribunal de cette ville.

Le poste eût été tolérable sans la mauvaise éducation du prince qui intervenait personnellement dans les affaires judiciaires et qui ne ménageait les grossièretés ni au président ni aux assesseurs, et sans les mauvais procédés de certains collègues. Au mois d'octobre 1831 Vouk donna sa démission, bien résolu à retourner à Vienne pour continuer ses travaux littéraires.

Il s'établit provisoirement à Semlin, où il avait laissé sa famille. En attendant une pension qu'il sollicitait du prince, il le priait de lui envoyer du bois pour se chauffer et un cochon pour nourrir sa famille. Elle se composait alors d'une femme et de cinq enfants.

Cette requête patriarcale ne fut point exaucée. Vouk se plaignait de l'oubli où le laissaient ses compatriotes. « J'ai quarante-cinq ans, écrivait-il à un ami, mais au point de vue de la santé j'en ai plus de soixante-cinq.... L'île de Chio encore soumise aux Turcs a décerné une pension à l'écrivain grec Coraï qui vivait à Paris, et j'imagine que la Serbie est aujourd'hui dans une situation bien meilleure que n'était alors l'île de Chio. »

Tout ce que Karadjitch put obtenir du prince, ce fut un secours momentané de cent florins ; mais on lui fit entendre qu'il lui fallait s'ôter de la tête l'espoir d'une pension.

L'année 1832 vit se produire en Serbie une grave innovation. Un matériel d'imprimerie fut envoyé de Russie et pourvu de caractères fondus en Autriche.

Une question se posait. En quelle orthographe allait-on imprimer ? Se conformerait-on aux ancien-

nes traditions ou bien adopterait-on les innovations de Vouk ? En sa qualité d'illettré le prince était nécessairement conservateur. Toutefois pour mettre sa conscience en repos il s'adressa au métropolitain de Karlovats, le grand chef de l'Eglise serbe. Le prélat était naturellement favorable aux anciennes traditions. Il émit un avis conforme à celui du prince. Karadjitch eut beau protester : « La seule récompense que j'espère, écrivait-il à Miloch, est celle-ci. Après ma mort les connaisseurs diront que j'avais raison. » Et en effet sa cause est depuis longtemps gagnée devant la postérité.

Karadjitch ne se contentait pas de défendre ses idées en matière d'orthographe, de langue et de littérature. Il prenait sur lui de mettre en garde Miloch contre les abus de son despotisme patriarcal. Il lui demandait des réformes dans le sens constitutionnel. Il lui en demandait aussi au point de vue de sa conduite privée. Miloch était loin d'être un bon mari. C'était un Louis XV, moins les élégances. Le memorandum de Karadjitch n'était pas fait pour lui plaire ; il entra dans une violente colère et envoya trois de ses familiers signifier au malencontreux Mentor l'expression de ses sentiments indignés.

Il fit pis. Il manifesta son mécontentement aux autorités autrichiennes et les pria d'interdire à Karadjitch les régions frontières de sa principauté. Le coupable, mis désormais dans l'impossibilité de résider à Semlin, fut provisoirement interné à Bude. Miloch poussa plus loin la rancune ; il s'efforça de faire supprimer à Vouk la pension qu'il recevait de l'empereur Nicolas.

D'autre part, défense fut faite à l'imprimerie natio-

nale de Kragouïevats d'imprimer aucun ouvrage en orthographe réformée.

Trois ans plus tard, en février 1835, à la suite d'un mouvement insurrectionnel, Miloch était obligé de reconnaître la justesse des arguments de Karadjitch et d'accorder à son peuple un semblant de régime constitutionnel. A cette occasion vingt-sept pensions furent attribuées à des Serbes qui avaient bien mérité de la patrie ou de la dynastie. Parmi les titulaires figurait Vouk pour une rente annuelle de cent cinquante thalers, qui l'année suivante fut portée à deux cents.

Miloch s'était-il sincèrement réconcilié avec son adversaire de la veille ? Non évidemment. Mais il supposait que Karadjitch aurait probablement l'idée de réimprimer en la complétant sa notice biographique et il tenait à se le rendre favorable.

Karadjitch mis en appétit demanda au bout de deux années une augmentation qui lui fut refusée.

Ce succès relatif ne fut pas accompagné d'un triomphe qui peut-être lui tenait plus à cœur. Les réformes orthographiques continuèrent d'être interdites dans la principauté.

Le 1^{er} juin 1839, à la suite d'incidents politiques sur lesquels nous n'avons pas à insister ici, Miloch dut quitter la Serbie. Karadjitch était fort inquiet sur le compte de sa pension. Il invoqua le souvenir de l'opposition qu'il avait faite naguère au prince détrôné. Sa pension fut sauvée. Le procédé n'était pas des plus héroïques, mais il fallait vivre.

Le nouveau souverain, le prince Michel Obrenovitch, éleva le chiffre de la pension au taux de quatre cents thalers. Entre le souverain détrôné qui résidait à Vienne et son successeur qui régnait à Bel-

grade et qui payait, le pauvre Vouk était naturellement bien empêché.

Au mois d'avril de l'année 1842, Michel fut à son tour obligé de quitter la Serbie et le gouvernement provisoire, considérant Vouk comme un partisan des Obrenovitch, supprima tout simplement la pension. Le 15 juin 1843 la dynastie des Karageorgevitch remontait sur le trône dans la personne du prince Alexandre qui devait régner jusqu'en 1858. La pension resta supprimée. A force d'importunités et, disons franchement le mot, de platitudes, Vouk réussit à la faire rétablir à dater de janvier 1845. D'autre part, il jouait parfois auprès du prince Miloch un rôle qui rappelait quelque peu celui du valet Lebel auprès de Louis XV. Et Miloch avait de fâcheuses ressemblances avec l'amant de la Pompadour. Par bonheur, après la révolution de 1848, Miloch quitta Vienne pour aller vivre dans les domaines qu'il possédait en Valachie. Vouk s'arrangea avec le nouveau gouvernement et au cours de l'année 1850 il obtint même une bourse pour son fils Dimitri qui était élève de l'Académie des ingénieurs à Vienne.

En 1859 une nouvelle révolution ramenait Miloch à Belgrade. Immédiatement Karadjitch profita de son retour pour réclamer l'arriéré des mensualités qui ne lui avaient pas été payées du 26 juillet 1842 au 1^{er} janvier 1845. Sa requête fut renvoyée au Conseil d'Etat qui décida que, vu les grands services qu'il avait rendus à la littérature et à la nation serbe, il y avait lieu de régler cet arriéré qui fut arrêté à la somme de 977 thalers, 4 zwanzig et 13 kreutzer argent. La Serbie n'avait pas encore de monnaie nationale. Elle n'en eut qu'en 1868.

Karadjitch ne survécut que quatre ans à Miloch. Il mourut au mois de janvier 1864. Il était resté fidèle aux idées de sa jeunesse et il avait fini par les voir triompher. On lui demandait un jour : « Où parle-t-on le mieux la langue serbe ? » Il répondit : « Là où il n'y a pas de savants. » De 1841 à 1862 il avait publié à Vienne, en quatre volumes, une nouvelle édition de ses chants populaires serbes. Un cinquième volume était sous presse quand il mourut, et parut en 1865. Dans la préface du quatrième volume, dédiée au prince régnant Michel Obrenovitch, il donnait quelques détails sur les personnages qui lui avaient fourni le texte de ses poèmes, sur les localités où ils avaient été recueillis. Parmi ses collaborateurs figuraient le prince Pierre II de Monténégro, l'évêque d'Oujitsa et d'autres personnages considérables.

Il n'était pas toujours facile d'obtenir des chanteurs le texte correct des poèmes. Il fallait généralement les entendre de plusieurs bouches pour arriver à une rédaction intégrale. Tel *gouslar* était toujours altéré et de nombreuses rasades lui étaient nécessaires pour l'amener à produire un poème en entier. Tel était ce Milia dont parle Karadjitch dans la préface de sa première édition, qui se refusait à chanter s'il n'avait pas de l'eau-de-vie devant lui :

« Or, à peine y avait-il goûté qu'il s'embrouillait tellement qu'il devenait incapable de chanter avec tant soit peu d'ordre et de régularité.

» Pour sortir d'embarras, je ne vis d'autre moyen que de lui faire chanter la même *pesma* à plusieurs reprises et jusqu'à ce qu'elle se fixât dans ma mémoire assez pour remarquer si quelque passage était omis. Je le priais alors de répéter encore une fois lentement,

en appuyant sur les mots, et j'écrivais en même temps le plus vite possible et en quelque sorte sous sa dictée. Puis je le faisais chanter encore une fois.

» L'oisiveté et le travail que je lui imposais commençaient à peser au vieillard. Puis il se trouva de ces gens bien intentionnés qui se font un plaisir de tourner tout en ridicule. Ces gens se mirent à lui dire :

» — Comment toi, un homme d'âge et de bon sens » es-tu devenu bête à ce point ? Ne vois-tu pas que » Vouk est un fainéant qui s'occupe de futilités ? Re- » tourne donc chez toi et occupe-toi de tes affaires. »

» Le gouslar écouta ces mauvais conseils et partit un beau jour sans crier gare. »

Les débuts de Vouk avaient été encouragés par le Slovène Kopitar. Ce fut un autre Slovène, le professeur Miklosich qui l'aida dans ses vieux jours. Miklosich corrigea les épreuves du quatrième volume.

Le cinquième parut après la mort de Vouk en 1865. Avant de mourir il avait eu la joie de voir triompher à Belgrade ses idées de réforme orthographique. A dater de l'année 1863, le *Glasnik* ou Recueil de la Société des sciences devenue depuis l'Académie serbe, est imprimé dans la nouvelle orthographe désormais officiellement autorisée. Le recueil des chants, traduit en toutes les langues, a fait le tour de l'Europe. Karadjitch avait fait également un recueil de contes serbes qui fut traduit en allemand par sa fille Wilhelmine, avec une préface de Jacob Grimm, resté fidèle aux sympathies et aux admirations de sa jeunesse.

A propos de ce recueil, Edouard Laboulaye écrivait dans le *Journal des Débats* (feuilleton du 31 décembre 1854) :

« L'auteur de cette collection est bien connu. C'est

Vouk Stefanovitch, l'habile et patient collecteur de chants serbes, qui ravissaient Goethe, que l'Allemagne admire et que nous avons tort de négliger, car, depuis l'antiquité on n'a rien fait de plus épique, de plus naïf et de plus grand. Vouk a rendu à sa patrie un de ces services qui immortalisent ; il l'a fait comprendre, il l'a fait aimer. Quand on lit les chants des Serbes, on aime ce peuple héroïque, comme on aime les Grecs quand on vient de lire Homère. Vouk Stefanovitch vit à Vienne, hors de son pays, plus estimé des étrangers que du peuple qu'il illustra. Un jour, sans doute, les Serbes, en prenant la civilisation de l'Europe, auront comme nous la maladie des statues et, ce jour-là, ils élèveront à Vouk un buste couronné ; mais ne feraient-ils pas bien de ne point ajourner trop loin leur reconnaissance et d'honorer dans sa vieillesse celui qui a rétabli au loin la gloire et le nom de sa patrie. »

Les Serbes ont répondu au vœu de Laboulaye. Dans mon dernier voyage à Belgrade — c'était en 1913 — j'ai pu voir se dresser sur la promenade favorite du Kalimagdan, non pas la statue, mais le buste de l'illustre écrivain. Pour le moment, il ne faut point penser à des statues. Le bronze est trop précieux, et on doit le réserver pour les canons.

Ce buste, les Autrichiens l'ont-ils respecté ? Question douloureuse, dont nous n'avons pas encore la réponse.

A l'époque où vivait Karadjitch, personne, ni à Berlin, ni à Vienne, ne rêvait d'arriver à Salonique en anéantissant la nation serbe. Ce n'était pas seulement la Russie qui avait apprécié les services qu'il avait rendus à la littérature serbe. Le tsar Nicolas, en dehors de la pension qu'il lui avait accordée, lui avait fait offrir une chaire à l'université de Pétersbourg.

Le prince de Monténégro l'avait fait chevalier de son ordre. Le roi de Prusse l'avait agrégé à l'ordre de l'Aigle blanc. L'empereur Ferdinand d'Autriche lui avait offert une bague enrichie de diamants ; l'empereur François-Joseph lui avait conféré une médaille d'or et l'ordre qui porte son nom. Il était docteur *honoris causa* de l'université d'Iéna, membre des Académies de Pétersbourg, de Vienne et de Berlin. De toute l'Europe, c'était peut-être la Serbie qui lui avait témoigné le minimum de reconnaissance. Le moment devait venir où elle aussi acquitterait sa dette envers le restaurateur de la littérature nationale.

IV

Depuis la mort de Karadjitch, son action n'a fait que grandir dans les pays serbes. Il avait dû passer la plus grande partie de sa vie en Autriche ; il reposait dans un cimetière de Vienne. Au lendemain de sa mort, le prince Michel avait exprimé le désir de ramener ses restes dans sa patrie. La nation s'était rencontrée avec le prince ; mais la vie de Michel avait été interrompue par le poignard d'un assassin ; depuis sa mort tragique, les événements politiques n'avaient guère laissé à la nation serbe le temps de respirer. D'autre part, une fille de Vouk, qui vivait à Vienne, s'opposait au transport des cendres de son père.

En 1887, fut fondée l'Académie serbe. Cette année coïncidait avec le centenaire de la naissance de Karadjitch. En ouvrant la première séance de l'Académie, mon regretté ami, le poète diplomate Kouïondjitch, alors ministre de l'instruction publique, invita l'Académie à célébrer le glorieux anniversaire, qui tombait le 26 octobre suivant, et à prendre les mesures nécessaires pour obtenir le transport de Karadjitch à Bel-

grade. Le centenaire fut bien célébré à la date indiquée. Mais, sur l'opposition de la fille de Vouk, M^{me} Mina Voukomanovitch, le transfert fut ajourné.

M^{me} Voukomanovitch mourut le 31 mai 1894. Dès lors, rien ne s'opposait à l'exécution des vœux de la nation serbe. L'Académie exprima le désir que la dépouille de Vouk fût ensevelie près de la cathédrale, non loin de celle d'un autre restaurateur de la littérature nationale, Dosithée Obradovitch¹.

Dès le mois de mars 1895, une somme fut portée au budget pour les frais du transfert et du monument à ériger. Le 20 janvier 1897, l'Académie constitua un comité spécial. Parmi les membres, je vois figurer deux noms familiers à notre public, celui de M. Pachich, alors président de la commune de Belgrade, et celui de M. Vesnitch, alors professeur à la Haute Ecole (université).

A Vienne, reposait également le philologue slovène qui avait été le grand ami et l'*excitateur* de Vouk, Kopitar. La capitale intellectuelle de la Carniole et du peuple slovène, Lubiana (Laybach), avait exprimé le désir de ramener ses restes dans sa patrie. L'Académie serbe entra en relations avec la *Slovenska Matica*, qui est l'organe intellectuel des pays slovènes, et il fut décidé que les deux transferts auraient lieu le même jour.

Le 2 mai 1897, le roi Alexandre — celui qui devait périr de façon si tragique — promulgua un ukase fixant au mois de septembre la translation, et chargeant l'Académie des soins de l'exécuter.

Elle décida d'inviter à la cérémonie, qui devait avoir lieu à Vienne, la colonie serbe et le curé serbe de cette

¹ On trouvera une étude détaillée sur cet écrivain dans mon volume *Serbes, Croates et Bulgares* (Paris, Maisonneuve, éditeur).

capitale, le président de la municipalité, et celui de l'Académie des sciences, dont Vouk avait été membre.

Le 28 septembre eut lieu, à Vienne, l'exhumation, en présence d'une nombreuse députation serbe, et d'une non moins nombreuse délégation autrichienne ; le ministre autrichien de l'instruction publique était représenté par l'historien tchèque Rezek, à ce moment-là conseiller de son ministère, l'Académie des sciences par l'illustre philologue croate Iagic, l'université de Vienne par le professeur tchèque Constantin Jireczek, le petit-fils de Schafarik, l'historien des Bulgares et des Serbes, la municipalité par son maire, le fameux antisémite, Dr Lueger, le Parlement par son vice-président, le Dr Kramarz, dont le nom a depuis, bien souvent retenti dans la presse. Les rites religieux furent accomplis par le pope serbe, un prêtre de l'Eglise russe, et un de l'Eglise grecque.

Sur un char traîné par six chevaux, la dépouille mortelle de Vouk traversa la capitale pour se rendre à la gare. Du discours prononcé par le bourgmestre Lueger, je ne détacherai que ces paroles :

« Vouk est un homme dont les Serbes ont le droit de s'enorgueillir. Parti du plus bas, il s'est élevé au plus haut. Et la nation allemande s'enorgueillit d'avoir vu, en rapport avec lui, les Grimm, les Humboldt, les Goethe et tant d'autres. Ils remercient Vouk de leur avoir fait connaître les chants populaires, qui sont très lus en Allemagne. Vienne peut être fière d'avoir abrité des restes si précieux. Et maintenant, qu'ils aillent reposer dans leur pays natal ; qu'ils attestent qu'il est au moins un domaine où règne la paix, le domaine de la science. »

Le Dr Matias Murko, professeur à l'université de Vienne, parlant en langue slovène, attesta la fra-

ternité intime des Slovènes et des Serbes, le rôle considérable que jouait l'œuvre de Vouk dans le monde slave, et particulièrement chez les Slaves méridionaux. dont l'orateur affirmait l'unité.

A la gare de Budapest, le cercueil de Vouk fut salué non seulement par les députations serbes, mais par un délégué de l'Académie magyare.

Un accueil enthousiaste l'attendait dans la capitale intellectuelle des Serbes de Hongrie, à Novi Sad, que les Allemands appellent Neusatz, et les Magyars Ujvidek. Novi Sad était avant la guerre le siège d'une société littéraire, la *Matica*, que j'ai eu l'occasion de mentionner plus haut. Le secrétaire de cette société se joignit au cortège, en compagnie de quelques notabilités locales, qui l'accompagnèrent jusqu'à Belgrade.

Le cercueil fut encore salué par des vivats et des hymnes nationaux, aux gares de Karlovtsi et de Semlin.

L'arrivée à Belgrade prit les proportions d'une solennité nationale. Tous les grands corps de l'Etat serbe étaient représentés à la gare. Le cercueil de Karadjitch fut porté à la cathédrale par deux membres de l'Académie, deux membres de la municipalité, deux professeurs de la Haute Ecole, deux professeurs de l'Académie de guerre, deux professeurs de l'enseignement secondaire et deux instituteurs.

Désormais, les restes de Vouk reposent à côté de ceux de Dosithée Obradovitch, à l'ombre de la cathédrale de Belgrade. Dieu sait quand les circonstances permettront à ses compatriotes de lui ériger un monument définitif.

LOUIS LEGER.

L'Amérique contre l'Angleterre.

La rivalité entre les marines marchandes
de l'Angleterre et des Etats-Unis.

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE ¹

LA MARINE MARCHANDE DES ETATS-UNIS ²

La marine marchande des Etats-Unis présentait, avant la guerre, une quantité à tel point insignifiante, par rapport à la totalité des opérations commerciales de ce pays, que le 10 % des transports maritimes seulement s'effectuait sous le pavillon américain, les 90 % restant de tout le mouvement d'importations et d'exportations des Etats-Unis se faisant sous des pavillons étrangers. Parmi les multiples raisons ayant déterminé ce faible développement de la marine marchande américaine, on doit noter surtout celles-ci : 1^o la construction de navires aux quelques chantiers qui existaient aux Etats-Unis avant la guerre coûtait 40 % plus cher qu'aux chantiers anglais, et 2^o l'exploitation des navires de la flotte commerciale des

¹ Pour la première partie, voir la livraison de juin.

² G. Lecarpentier, op. cit. : *La Marine marchande américaine*, « L'Economiste français », nos 10 et 11 (1920).

Etats-Unis coûtait 60 % plus cher que celle des navires anglais ¹.

La grande guerre avait privé le commerce maritime des Etats-Unis, d'un coup, des 4/5 du tonnage dont il disposait auparavant, par suite de la réquisition de la majeure partie des tonnages anglais et français par leurs gouvernements respectifs, et par suite de l'immobilisation du tonnage allemand. Le commerce extérieur des Etats-Unis s'était trouvé ainsi dans une situation très difficile. Dès lors, on se préoccupa, en premier lieu, d'acheter le tonnage neutre disponible. A cet effet, on édicta deux lois, celle du 18 août 1914 et celle du 4 mars 1915, qui eurent pour effet de faciliter l'inscription de navires aux registres de la marine marchande américaine et de simplifier les formalités de recrutement d'équipages ².

Les résultats de ces mesures ne se sont pas fait attendre, le tonnage américain s'est considérablement accru. Au 31 juillet 1915, 132 navires d'un tonnage global de 322 000 tonnes figurèrent déjà sous le pavillon des Etats-Unis, et au 1^{er} janvier 1917 ce chiffre atteignit 651 000 tonnes. Toutefois, ces résultats ne pouvaient encore répondre aux besoins du pays ; par ailleurs, la guerre sous-marine allemande, poussée

¹ Notons que, de cette cherté relative des constructions navales aux Etats-Unis, ce pays était redevable pour beaucoup au *dumping* pratiqué par le trust de l'acier américain. Ainsi, à une séance de la Commission de la marine marchande, en 1905, un des propriétaires des chantiers avait déjà montré que la maison Carnegie lui vendait une tonne d'acier 32 dollars, alors qu'elle fournissait aux chantiers anglais du même acier à raison de 22 dollars la tonne, livrée en Angleterre.

² Avant la publication de ces lois, un navire ne pouvait être inscrit aux registres de la marine marchande américaine que s'il répondait aux conditions suivantes : 1^o Appartenir à des citoyens américains ; 2^o être commandé par des citoyens américains, et 3^o être construit sur un chantier américain. La seconde de ces conditions a été atténuée, et la troisième abolie par les lois en question.

jusqu'à un degré extrême, et qui avait causé la perte d'un grand nombre de navires marchands, fit que vers le milieu de 1916, le défaut d'un tonnage suffisant se fit sentir d'une manière d'autant plus pressante que des transports maritimes dont la fréquence augmentait nécessairement, en exigeaient toujours davantage. La situation menaçait de prendre les proportions d'une catastrophe pour les puissances de l'Entente. Les mesures prises par le gouvernement anglais en vue de la reconstruction du tonnage perdu ne pouvaient apporter à elles seules une solution à la crise. En présence de l'impossibilité où ils se voyaient d'apporter cette solution par leurs propres moyens uniquement, les Anglais entreprirent une campagne spéciale aux Etats-Unis, destinée à décider ce pays à construire d'urgence des navires marchands, pour compléter le tonnage manquant.

Cette campagne trouva, d'ailleurs, un écho favorable dans les milieux d'affaires américains. Nous avons déjà parlé de la situation difficile où se trouva le commerce maritime américain au commencement de la grande guerre. L'augmentation vertigineuse des frets qui s'est produite ensuite, surtout après la déclaration de la guerre sous-marine et, d'un autre côté, l'exportation de plus en plus croissante de marchandises américaines en Europe, a créé un terrain particulièrement favorable à la campagne entreprise par les Alliés aux Etats-Unis, si bien que le 7 septembre 1916, le Président signa l'« Administration Ship Purchase Bill », qui permet aux Etats-Unis de sextupler presque leur tonnage au cours d'une période de quatre ans.

Conformément à cette loi, il fut formé un Comité

spécial, composé de cinq membres, nommés par le Président, d'accord avec le Sénat, et qui devint le créateur principal de la marine marchande américaine. Le Shipping Board fut chargé de l'achat et de la construction de navires pour la flotte commerciale, en vue de quoi il lui fut ouvert un crédit de 800 millions de dollars, soit environ 12 milliards de francs au cours actuel. Outre l'achat et la construction des navires, le Shipping Board devait encore effectuer toutes opérations commerciales ayant trait à leur exploitation. Tous ces objectifs furent réalisés par la création de sociétés anonymes spéciales, dont les capitaux étaient fournis, pour la plupart, par le Shipping Board. Ce sont ces sociétés qui réalisèrent le programme du Shipping Board ou, au moins, la majeure partie. Ce programme prévoyait la construction de navires marchands d'acier d'un tonnage global de 18 millions de tonnes. Pendant la période de 1916 à 1920, il fut lancé environ 9 millions de tonnes, c'est-à-dire environ la moitié du tonnage prévu. De cette manière, au moment de la conclusion de la paix, les Etats-Unis possédaient une marine marchande de 12 416 000 tonnes, alors qu'en 1914 ils n'avaient que 2 027 000 tonnes. Ce nouveau tonnage représente 25 % du tonnage global existant dans le monde, et de quatrième place qu'ils occupaient avant la guerre, au point de vue de l'importance de leur flotte commerciale, les Etats-Unis passèrent au second rang, venant immédiatement après l'Angleterre.

* * *

La rivalité entre les marines marchandes
de l'Angleterre et des Etats-Unis après
la conclusion de la paix.

Nous avons vu que l'armistice trouva l'Angleterre en possession d'une flotte commerciale presque entièrement reconstruite et prête à réoccuper la place qu'elle tenait auparavant dans l'économie mondiale. Mais elle rencontra alors, sur l'arène d'où venait de disparaître la puissance maritime de l'Allemagne, un concurrent nouveau : les Etats-Unis — situation nouvelle qui devait nécessairement conduire à une lutte entre ces deux alliés de naguère. Cependant, cette lutte ne s'était pas encore manifestée nettement pendant la première année qui suivit la paix, car les flottes étant encore réquisitionnées, pour une partie considérable, par les gouvernements pour le rapatriement des troupes, le tonnage disponible faisait encore défaut aux deux pays, et les frets étaient encore élevés partout. Mais déjà en 1920, les flottes étant libérées, le transport des troupes à peu près terminé, la rivalité anglo-américaine commença à se dessiner distinctement. Cette rivalité va constituer, à notre avis, un des facteurs importants dans l'établissement de nouveaux rapports économiques dans le monde, qui vont résulter de la grande guerre.

C'est sur les taux de frets que la rivalité des deux puissances porta en premier lieu ¹. Prenant avantage de ce que la construction de la flotte commerciale, pendant la guerre, avait coûté aux Etats-Unis un prix

¹ *La situation économique et financière*, N° 43 (1920) : « La Marine marchande américaine ».

bien plus fort que celle de la marine marchande anglaise, et que, par conséquent, les frais d'exploitation de la flotte américaine devaient être nécessairement supérieurs aux mêmes frais en Angleterre ¹, et disposant, en outre, d'énormes réserves monétaires accumulées pendant la guerre, par suite de bénéfices de guerre exceptionnellement considérables, les compagnies de navigation anglaises ont inauguré la lutte contre la marine marchande américaine par un fort *abaissement du fret*. La revue *The Merchant Marine* caractérise cette concurrence dans les termes suivants : « Vers le milieu de 1920, la lutte entre les flottes commerciales américaine, anglaise et japonaise, emprunte un caractère particulièrement aigu. Dans le Pacifique, les compagnies de navigation anglaises et japonaises abaissent constamment les taux de fret, obligeant les compagnies américaines à procéder à un abaissement identique. C'est le Shipping Board qui est le plus atteint par cette lutte, car il subit des pertes telles qu'il n'arrive pas à couvrir les frais d'exploitation de sa flotte commerciale. En définitive, un grand nombre de ses navires ne quittent plus leur port, tandis que les marchandises qu'ils ne peuvent transporter vont aux concurrents anglais et japonais de la marine marchande américaine. » Une lutte semblable a lieu, d'après le

¹ Les navires marchands anglais construits pendant la guerre, ont coûté, en général, environ 40⁰/₀ de moins que les navires marchands américains. D'ailleurs, déjà en temps de paix, la construction de navires marchands coûtait 40 à 50⁰/₀ de plus qu'en Angleterre. Les navires construits par le Shipping Board ont dû coûter cher tant en raison de l'urgence avec laquelle ils durent être bâtis, qu'en raison de l'établissement de nouveaux chantiers, que cette entreprise nécessitait, et de la cherté générale de vie à ce moment-là. Le Shipping Board a payé un prix moyen de 225 dollars la tonne. Après la guerre, en 1920, la construction d'un bateau en acier du même type aux chantiers américains ne coûtait plus que 180 dollars par tonne. Un navire identique peut être construit en Angleterre à raison de 145 dollars la tonne.

même périodique, dans l'Atlantique également, avec cette différence que là, parmi les adversaires des compagnies américaines, on trouve encore des compagnies françaises.

L'abaissement des frets et les pertes qui en étaient résultées pour la flotte commerciale américaine, avaient suggéré à l'amiral Benson, président du Shipping Board, et en quelque sorte dictateur de la marine marchande des Etats-Unis, le projet d'une convention internationale entre les compagnies de navigation anglaises, japonaises et américaines, ayant pour but le maintien des frets à un certain niveau fixe et tout au moins égal aux frets dits normaux. Mais cette idée subit un échec, fort compréhensible d'ailleurs, étant donné que la lutte entre l'Angleterre et le Japon, d'un côté, et les Etats-Unis de l'autre, n'avait pas pour objectif un partage pacifique de zones d'influence, mais bien l'affaiblissement, sinon l'évincement d'une puissance concurrente, grandie pendant la guerre.

Le Shipping Board, qui se vit alors impuissant à continuer l'exploitation de ses navires par ses propres moyens, décida de recourir à un moyen héroïque : la vente de toute sa flotte à des particuliers, à des prix notablement inférieurs aux prix de revient et à des conditions de paiement très avantageuses, le prix de vente devant être échelonné sur un nombre considérable d'années. Cette mesure avait pour but de faciliter aux propriétaires privés des navires l'abaissement de leurs frais d'exploitation, et de leur donner ainsi la possibilité de concurrencer efficacement les compagnies anglaises et japonaises.

Le gouvernement américain ne borna d'ailleurs pas là son aide à la marine marchande. Il fit plus. Vers le milieu de 1920, le Congrès et le Sénat des Etats-

Unis votèrent le Merchant Marine Act 1920, connu sous le nom de la « loi de Jones »¹ et qui produisit une impression énorme non seulement en Amérique, mais encore en Europe. Cette loi se place délibérément sur le terrain du protectionnisme le plus net en ce qui concerne la marine marchande. Elle institue un nouveau Shipping Board, composé de six membres et chargé de vendre à des particuliers toute la flotte commerciale appartenant à l'Etat. Sur les sommes produites par les ventes, 25 millions de dollars doivent être versés chaque année à un fonds spécial destiné à accorder des crédits aux Sociétés ou aux particuliers qui voudraient construire des bateaux sur des chantiers américains. Outre cette aide financière, la loi en question libère les propriétaires de bateaux, pour une durée de dix ans, de l'impôt sur le revenu et de l'impôt sur les bénéfices, à condition que les sommes rendues ainsi disponibles soient employées à construire de nouveaux navires. Ensuite, la même loi accorde aux navires américains toute une série d'avantages spéciaux sur les navires étrangers. Ainsi, par exemple, elle ne fait appliquer les tarifs réduits des chemins de fer (25 % de réduction sur les tarifs normaux) qu'aux marchandises exportées sous pavillon américain. Les navires étrangers ne peuvent transporter des marchandises d'un port américain à un autre port américain, s'ils font escale dans un port américain. Les compagnies étrangères n'ont pas le droit d'établir dans les ports américains, des taux de fret inférieurs à ceux fixés par la marine marchande américaine. Les navires commerciaux étrangers faisant

¹ D'après des informations récentes, le président Wilson a opposé son *veto* à cette loi ; mais la victoire des républicains aux élections ne laisse pas de doute sur la mise en vigueur plus ou moins prochaine du Merchant Marine Act.

escale dans un port américain sont tenus de payer une taxe spéciale. Enfin, les marchandises importées aux Etats-Unis sur les navires américains ont droit à une réduction de 5 % sur les tarifs de douanes, etc. Au moment de la discussion de cette loi, il était même question de dispenser les navires américains de tout paiement de droits pour le passage par le canal de Panama.

La loi Jones, qui rappelle le célèbre « Navigation Act », d'où est sortie, à son époque, la puissance maritime anglaise, fut votée grâce à l'intervention du parti républicain, dont la politique, à ce moment, commença déjà à prévaloir, tant au Congrès qu'au Sénat. Il est permis de croire que le regain d'influence du parti républicain et la défaite de la politique de Wilson ont été déterminés, dans une notable mesure, par cette lutte anglo-américaine pour la prédominance maritime, lutte qui concorde mal avec l'idéalisme économique du président Wilson ¹.

Cette loi ultra-protectionniste, qui n'est, en somme, qu'une expression économique outrée de la doctrine Monroe, obligera le gouvernement des Etats-Unis, s'il veut l'appliquer, à renoncer à vingt-quatre traités de commerce, conclus avec diverses nations. Elle a provoqué des protestations vigoureuses de la part de l'Angleterre et du Japon, protestations suivies, du reste, de mesures de représailles à l'égard de la flotte commerciale américaine. Ainsi, le Lloyd anglais a refusé d'assurer les navires américains. Un certain

¹ Le quatrième des quatorze points du programme Wilson dit : « Abolition, dans la mesure du possible, de toutes barrières économiques existant entre Etats particuliers et établissement de conditions commerciales égales pour tous les Etats désireux de conclure la paix et de contribuer par toutes leurs forces à la sauvegarde de la paix ».

nombre de compagnies de navigation japonaises ont suspendu le service entre le Japon et les ports américains. D'autre part, on se propose de frapper les navires américains à leurs escales aux ports européens, de taxes semblables à celles que la loi Jones impose, aux Etats-Unis, aux navires étrangers.

Et la lutte entre les marines marchandes anglaise et américaine ne s'en tint pas là. Tout récemment, elle revêtit, de la part des Américains, des formes tout à fait sensationnelles ; nous voulons parler du rapprochement économique entre les Etats-Unis et l'Allemagne.

Parmi les défauts principaux de la marine commerciale américaine figure, comme on sait, l'absence d'une organisation appropriée, d'un vaste système d'agences à l'étranger et d'un personnel expérimenté. Défauts compréhensibles, si l'on songe que la marine marchande américaine a surgi brusquement, en deux ou trois années et que la création d'une organisation technique et commerciale, pour une flotte de 9 millions de tonnes, demande de longues années de travail obstiné et toute une réserve longuement accumulée d'expérience, de science, de relations. Parfaitement conscients de ce défaut fondamental de la marine américaine, les milieux d'affaires des Etats-Unis tournèrent leurs regards vers l'Allemagne qui, ayant perdu, en vertu du traité de Versailles, presque toute sa flotte commerciale, a conservé cependant entièrement son excellente organisation technique et commerciale, s'étendant au monde entier. L'un des trusts américains de navigation les plus puissants, l'« American Ship and Commerce Corporation », contrôlé par le groupe financier Harriman, conclut une convention avec le plus important des trusts allemands, la Hamburg-

America-Linie, et bientôt après une combinaison analogue a été mise sur pied entre une puissante compagnie américaine, la United States Steamship C^o et le Norddeutscher-Lloyd. La teneur de ces conventions ¹ tend à l'utilisation, par la marine marchande américaine, de l'organisation technique des compagnies de navigation allemandes, en vue de combattre la concurrence anglaise. A cet effet, toutes les lignes desservies avant la guerre par les compagnies allemandes vont être rétablies et de nouvelles lignes seront créées.

Les contrats prévoient, en outre, qu'une partie du tonnage nécessaire sera construit sur les chantiers allemands. Notons, à ce propos, ce fait curieux. D'après le traité de Versailles, l'Allemagne s'est obligée, en outre de la livraison aux Alliés de presque toute sa flotte commerciale, à construire pour les Alliés, sur leur demande, des navires commerciaux jusqu'à la concurrence de 1 million de tonnes, à raison de 20 000 tonnes par an. Or, les Alliés n'ont pas encore exigé, jusqu'à présent, l'exécution de cette clause. L'explication de ce fait se trouve dans la pression exercée par les constructeurs de bateaux des pays alliés, qui ont fait valoir que de telles commandes passées à des chantiers allemands auraient pour résultat de paralyser l'industrie nationale des constructions navales. De sorte que les chantiers allemands, libérés en fait des obligations imposées par le traité de Versailles, vont préalablement être utilisés en vue de la construction de navires marchands pour les nouveaux trusts germano-américains. Un autre fait à noter également, c'est que les conventions édifiées entre les compagnies de navigation américaines et allemandes ne semblent pas devoir leur origine à l'initiative privée uniquement, mais pourraient

¹ Voyez la *Gazette de Francfort*, du 9 septembre 1920.

bien être inspirées par le gouvernement des Etats-Unis lui-même, représenté dans l'espèce par le Shipping Board, et cela ne manquerait pas de donner à toute la combinaison un caractère politique d'une importance exceptionnelle ¹.

De cette manière, si la grande guerre a débarrassé l'Angleterre du principal concurrent de sa marine marchande, l'Allemagne, cette même guerre, par les nouvelles conditions qu'elle avait créées, a fait surgir en face de la Grande-Bretagne, un autre compétiteur redoutable, les Etats-Unis qui, surtout s'ils s'unissaient avec l'Allemagne, pourraient réaliser une combinaison de forces matérielles et de talent d'organisation devant laquelle l'ancienne concurrence allemande ne se trouverait plus être qu'un jeu.

Du reste, la lutte entre les Etats-Unis et l'Angleterre ne s'arrêta pas longtemps à des combats à coups de taux de fret ou à la concurrence entre des trusts de navigation. Elle s'étendit bientôt à d'autres domaines.

L'Angleterre ayant manifesté des tendances à s'emparer du contrôle des richesses pétrolifères du monde, les Etats-Unis se dressèrent devant elle pour essayer de lui barrer la route.

L'invention de moteurs à combustion interne, qui eut lieu au commencement du siècle courant, constitue, dans le domaine industriel, comme on sait, une révolution semblable à celle que produisit, à son époque, l'invention de la machine à vapeur. Les perfectionnements apportés à ces nouveaux moteurs au cours

¹ Voyez à ce sujet l'article de fond du *Temps*, du 13 septembre 1920 : « New-York et Hambourg ».

des quelques années dernières en ont tellement étendu l'application que la question du combustible liquide dont ils sont alimentés, c'est-à-dire, en somme, la question du pétrole, présente aujourd'hui un intérêt économique tout aussi considérable que la question du charbon. Si le XIX^e siècle peut être appelé le siècle des machines à vapeur et de la houille, le XX^e siècle sera apparemment le siècle des moteurs à combustion interne et du combustible liquide. Depuis quelque temps, du reste, le combustible liquide commence à être employé, et cela sur une vaste échelle, pour le chauffage des navires. Sans doute, on ne peut pas parler d'un évincement total du charbon par le naphte ; il n'en est pas moins vrai, cependant, que les multiples avantages techniques et économiques qu'offre ce dernier assurent au naphte, en tant que combustible, dans un avenir prochain, une place de premier plan dans l'industrie mondiale.

Nous avons vu plus haut qu'un des facteurs de la puissance économique de l'Angleterre a été sa richesse en houille. Grâce à tout un réseau de stations charbonnières disséminées sur toutes les mers, aucun navire du monde ne pouvait se passer du charbon anglais ; le charbon constituait, en outre, une cargaison directe et toujours toute prête pour les unités de la marine marchande anglaise. La notable réduction des exportations de charbon anglais, après la guerre, a naturellement diminué cet ancien avantage spécial de la flotte commerciale anglaise, et le remplacement du charbon par le naphte dans les navires est susceptible de réduire un jour cet avantage complètement à néant. Il faut se rappeler que, jusqu'en ces derniers temps, l'Angleterre ne disposait point de pétrole propre. Ce sont les Etats-Unis qui produi-

saient les 70 % de la consommation de pétrole dans le monde entier. Les Etats-Unis auraient pu, donc, devenir le fournisseur principal de pétrole pour toutes les flottes du globe, quand le charbon aurait été définitivement abandonné par elles en tant que combustible.

Les milieux d'affaires dirigeants en Angleterre ont vu le danger et se sont préoccupés, surtout depuis les deux dernières années, de s'assurer la possession des richesses pétrolifères du globe. Nous ne pouvons entrer ici dans les détails de tout un système compliqué d'accords, de conventions internationales, quelquefois de corruptions, dans d'autres cas de combinaisons boursières, grâce auxquelles l'Angleterre, puissamment servie par son gouvernement et par l'énergie des chefs du principal trust de pétrole anglais, connu sous le nom de « groupe Shell », a réussi à mettre la main sur d'énormes richesses pétrolifères, presque sur tous les points du globe terrestre ¹. Sans doute, le trust américain du pétrole, la Standard Oil Co, produit toujours trois fois autant de pétrole que le trust anglais. Mais les réserves pétrolières des Etats-Unis, dont le sol, suivant les évaluations de géologues américains, ne contient que 7 milliards de barils, vont nécessairement être épuisées dans un bref délai. Les réserves du reste du monde sont estimées à 50 milliards de barils, et la majeure partie de ces réserves a passé, au cours des deux années dernières, entre les mains des Anglais.

* * *

L'influence de la guerre sur la répartition du tonnage mondial, l'accroissement fantastique de la marine marchande américaine, la lutte pour la prédominance maritime entre les Etats-Unis et l'Angleterre, les efforts

¹ Fr. Delaisi, *Le Pétrole*, p. 58.

faits par l'Angleterre en vue de s'assurer une grande partie des réserves mondiales de pétrole et ses tentatives d'ébranler la situation à peu près unique des Etats-Unis en tant que producteur de pétrole, enfin, le rapprochement économique, déjà commencé, entre les Etats-Unis et l'Allemagne, tous ces faits si disparates et si fragmentaires soient-ils, offrent cependant des éléments permettant de dégager les tendances économiques d'un proche avenir.

Pendant la grande guerre, deux courants opposés s'étaient ébauchés dans l'économie mondiale.

D'un côté, la guerre avait déterminé dans beaucoup de pays une recrudescence aiguë de *nationalisme économique*. Il suffit de se rappeler, notamment, le raffermissement du protectionnisme presque dans tous les pays, sans excepter l'Angleterre, qui jusqu'alors était le pays du libre échange par excellence. On pourrait rappeler également l'implantation, en Angleterre, avec le concours financier de l'Etat, de toute une série d'industries nouvelles, dites industries-clés, *key-industries*, c'est-à-dire des industries « nécessaires aux buts de défense nationale et d'indépendance économique du pays. » Rappelons encore le regain des tendances au protectionnisme agraire presque dans tous les pays, y compris l'Angleterre, etc.

Mais, parallèlement avec ce courant, se précisa une autre tendance que nous pourrions appeler *internationalisme économique*. Celle-ci a trouvé son expression dans la création de nouvelles méthodes internationales de répartition, entre les pays alliés, de matières premières, de tonnage, de crédits financiers, etc. De cette seconde tendance sont issues, notamment, les diverses organisations internationales, créées pendant la guerre en vue de la répartition entre les Alliés et les neutres,

de céréales, de graisses, de sucre, de nitrates, de tonnage ; de là est sortie également cette admirable solidarité économique dont la dernière guerre offre d'innombrables exemples, et qui seule a permis à l'Entente de vaincre finalement l'Allemagne. Ces deux courants divers, le nationalisme économique et l'internationalisme économique, qui ont co-existé durant la guerre, ont par la suite constitué la base de deux programmes différents de liquidation de la guerre, l'internationalisme économique ayant inspiré les célèbres quatorze points du programme Wilson et le nationalisme économique ayant formé la base des traités de paix par où la guerre fut terminée.

La lutte pour la prédominance économique qui se déroule sous nos yeux, entre l'Angleterre et les Etats-Unis, semble indiquer que le nationalisme économique est en train de revêtir, après la guerre, des formes encore plus aiguës. En même temps, on est obligé de constater un affaiblissement considérable du courant d'internationalisme économique et la liquidation complète de tous les centres internationaux de répartition de tonnage, de matières premières, de crédits, etc.

Peut-on, cependant, en se basant sur tous ces faits, pronostiquer d'ores et déjà un triomphe complet de l'idée de nationalisme économique et une défaite tout aussi définitive des nouvelles formes de solidarité économique, ébauchées par la guerre ? Nous ne le pensons pas.

Nous estimons que seul le raffermissement de la solidarité économique internationale est susceptible d'amener la solution des problèmes économiques et financiers posés par la guerre. Cette solidarité devrait se traduire par la création d'organismes centraux internationaux destinés à répartir les matières premières,

le tonnage, les combustibles, certains crédits, comme l'ont fait, pendant la guerre, les organisations créées à cet effet, mais avec cette différence qu'aujourd'hui toutes les nations devraient participer à ces organisations et que celles-ci devraient avoir pour but le rétablissement de la situation économique et financière, ébranlée dans ses bases par la guerre.

La lourde crise économique, traversée actuellement par le monde entier, la lenteur du rétablissement de l'Europe après la guerre, la désorganisation complète du marché financier, etc., sont autant d'arguments qui, dans notre conviction, militent en faveur de cette thèse. Du reste, le manifeste du Conseil économique supérieur, adressé au monde, les résolutions de la Conférence financière de Bruxelles et les délibérations prises à la dernière séance du Conseil de la Ligue des Nations, recommandent la même méthode de raffermissement de la solidarité internationale, en vue de la solution des problèmes créés par la guerre.

Nous sommes fermement convaincu que, de même que, pendant la guerre, les conditions objectives ont obligé les puissances de l'Entente à s'engager dès la seconde année des hostilités dans la voie de coalition politique et économique, de même les conditions économiques actuelles obligeront bientôt toutes les nations à adopter la méthode de solution internationale de problèmes économiques et financiers suscités par la guerre.

A. MICHELSON,

privat-docent à l'Ecole des hautes études commerciales
de l'université de Lausanne.

Chronique parisienne.

Retour. — Ciel pluvieux, âmes maussades. — Nostalgie des lieux où les hommes sont rares. — Les expositions artistiques et les centenaires : Ingres, Fragonard, les Hollandais, les sculptures de Degas, Flaubert, Baudelaire. — De Brunetière à M. Gonzague de Reynold. — Influence de la poésie anglaise sur Baudelaire et sur Verlaine.

Paris, 14 juin 1921.

Partir, c'est rajeunir un peu. Je ne dis pas cela pour parodier une phrase célèbre : l'état sédentaire vieillit prématurément ceux qui ne trouvent pas en eux-mêmes de quoi se renouveler, et c'est la plupart des hommes. Je suis parti, comme l'hiver finissait à peine, pour des régions stériles où végètent pittoresquement Arabes et Berbères. J'ai un goût inexplicable pour l'Afrique, et non pour l'Afrique policée que l'Europe arrange et corrompt à son image, mais pour l'Afrique stérile et sauvage où l'on n'entend que mugir les chameaux et souffler le vent porteur de sable. Dans cet autre monde, je me sens un autre homme. C'est sans doute parce que les hommes y sont rares, que je suis attiré par les hommes de ces monotones pays-là. J'aime l'Afrique désertique comme d'autres aiment la mer : « c'est immense, et il n'y a rien dessus », me disait un marin....

Et j'ai retrouvé, hier, le délicieux Paris que je connais trop, avec ses grâces printanières, ses touristes cosmopolites, son ciel changeant et son âme immuable. Et j'ai repris le joug parisien, et je vais de nouveau où tout Parisien doit aller, docilement, mais en rêvant des lieux où l'on chemine de longs jours sans rencontrer un de ses semblables.

Il y a pourtant ici beaucoup de feuilles aux arbres et même beaucoup de fleurs dans les jardins publics. Ces

charmes devraient vaincre ma nostalgie barbare, si j'avais vraiment le cœur d'un civilisé. Hélas !...

* * *

Il y a aussi beaucoup d'expositions d'œuvres d'art ; il y en a trop, à mon gré, car mon choix, ma réflexion, ma curiosité s'y égarent. Il y a Ingres, il y a les Hollandais, il y a Fragonard, il y en a d'autres, et il y a encore la sculpture de Degas. J'ai cru longtemps que j'aimais la peinture ; je crois aujourd'hui que je ne l'ai jamais aimée d'un amour convenable, fidèle, désintéressé. Il me semble que j'aimais surtout les peintres, leurs aspirations, leurs négations, leurs controverses. Jeune, j'ai vécu parmi eux. Nous nous considérions comme des « esthètes ». C'était le déclin de la période des « longs cheveux ». L'impressionnisme en était encore à ce qu'on nomme l'âge héroïque ; mais déjà les marchands lui préparaient un âge serein, une vie « rangée. » Je ne m'en apercevais point. J'étais très sensible à l'éloquence d'atelier. De Montmartre à Montparnasse, la beauté régnait sur les toits où s'ouvraient les fenêtres de mes compagnons. Leur foi et leurs fureurs étaient les miennes. En art, il y avait d'un côté les Philistins ou les Bourgeois ; de l'autre, il y avait mes amis.

Parmi ces amis, quelques-uns travaillaient assidûment et parlaient rarement : ils nous paraissaient un peu ternes, mous, même suspects. D'autres discouraient avec tant de véhémence et d'abondance qu'ils n'avaient ni le temps de peindre, ni le temps de graver, ni le temps de modeler. Ces esthéticiens-là expliquaient et jugeaient, dans la même tirade, Raphaël et Schopenhauer, Rodin et Nietzsche, Manet et Zola. La littérature se confondait avec l'art, et les littérateurs novices s'en montraient flattés. C'est une des raisons qui nous laissaient croire que nous aimions la peinture. Une autre raison était que tout art subversif ou soi-disant nouveau plaisait à notre adolescence avide de justice, de franchise et de mouvement. Nous étions impressionnistes avec les impressionnistes, parce que les impressionnistes étaient symbolistes

avec nous. L'impression ni le symbole n'avaient aucune influence sur nos dilections ; mais le monde où nous venions de naître était si mensonger, si cupide, si hostile à l'enthousiasme, à la méditation, à la lumière, à la passion, aux idées, — que nous nous enrôlions tout de suite dans les rangs de ceux qui le voulaient châtier, bouleverser, transformer. Petits bourgeois, conservant au fond de notre esprit tout le sérieux, toute la prudence, tout l'égoïsme de notre caste, nous nous flattions d'être pareils aux anarchistes, qui se commettaient parfois dans nos cénacles. Le procès des Trente était de la veille. Nous avions le culte du « beau geste ». Nous nous nommions « les ouvriers de la pensée », et les ouvriers aux mains noires nous voyaient venir à eux avec une sorte de méfiance narquoise et jalouse. Mais avec beaucoup de vanité, nous avions beaucoup de sincérité et de candeur. Et par là, nous méritions déjà le pardon que, cessant d'être des enfants prodigues, nous nous sommes depuis accordé à nous-mêmes.

Notre vision, notre humeur changèrent. Montmartre et Montparnasse ne furent plus pour nous que des quartiers excentriques. Nous devînmes citoyens des Boulevards. Nous nous adaptâmes peu à peu à l'illogisme, aux préjugés, aux erreurs que nous avions condamnés. Nous fûmes des « gens sérieux » dont l'ambition ou la nécessité commandait les opinions, sinon la pensée. Nous suivîmes, tristement quelquefois, le précepte *Primum vivere*, et nous commençâmes de hausser les épaules devant les exagérations de la jeunesse montante.

Puis vint le temps où nous pûmes nous souvenir et comparer nos illusions de naguère à nos illusions d'aujourd'hui. C'est ce que je viens de faire devant Ingres, devant Fragonard, devant les Hollandais. Ceux-là ne sont pas de la chapelle montparnassienne ou montmartroise, où nous adorions en même temps l'art et la subversion. Ceux-là sont venus par hasard et ont grandi sans l'appui d'aucune théorie. Le génie germe où il veut, quand il veut. Les « écoles », c'est le chœur dans le temple du dieu. C'est souvent moins que cela : c'est l'assemblée des imitateurs impuissants qui essaient de ravir

ce qui leur manque en se nourrissant de la substance divine. Ce sont des indigents qui célèbrent la richesse.

Il y a même des théoriciens qui ont la figure tragique des désespérés. Avez-vous connu Charles Morice, l'auteur de *La Littérature de tout à l'heure*, cette prophétie qui étonna, troubla, scandalisa le public français sous Sadi Carnot? C'était un tribun maigre et long, de visage ascétique. Il avait un extraordinaire don de parole. Il groupait des disciples rien qu'en proférant des discours. Il était le grand homme du Quartier latin de 1890. Il est mort en ne laissant rien que quelques phrases brillantes et creuses. Et la littérature dont il fut l'évangéliste s'est épanouie en d'autres jardins que ceux qu'il avait clos de ses principes épineux et des ronces de son esthétique novatrice.

Ingres, s'il suivit la mode de son époque, que David, dit-on, avait quelque peu corrompue, mit partout en son œuvre la marque de sa force, de sa science, de sa probité. Ses dessins, ses croquis sont peut-être encore plus édifiants que ses morceaux achevés. Il montre l'effort que certains artistes doivent accomplir pour réaliser leur conception, à quelle discipline ils doivent se plier; — et le labeur qu'évoque une exposition comme celle de la rue Ville-l'Evêque oblige vraiment les bavards à se taire. Sans doute, Ingres reste souvent conventionnel et guindé, mais la vie est tout de même en toutes ses attitudes et le sang coule bien sous ses chairs bleuâtres ou ocreuses.

Fragonard exprime plus de légèreté, plus d'allégresse et, dirait-on, plus de spontanéité. Ses plein-air sont enivrants. Voyez cette fête galante où les « donneurs de sérénade et les belles écouteuses » goûtent, près de la fraîcheur des jets d'eau, la douceur voluptueuse d'un après-midi de l'Île-de-France. Admirez ces arbres magnifiques et si hauts, qui composent le « temple de la nature ». Les arbres de Fragonard m'en imposent plus que ses amours et ses galanteries. Ils sont démesurés, envahissants; l'élan de leur tronc et de leurs branches est prodigieux, leur envergure grandiose, comme infinie, leur ombre comme surnaturelle. Les personnages dis-

paraissent sous ces voûtes immenses, sous ces piliers vertigineux. Il y a là une amplification de la nature où je prétends découvrir le signe d'une dévotion merveilleuse. Celui qui voyait ainsi les paysages ne devait pas seulement aimer la beauté en libertin, mais aussi en poète lyrique.

Les Hollandais ! Ici, je me perds et, comme un bon élève, je vais tout de suite aux tableaux illustres. La série des Rembrandt est émouvante. Les visages surtout reflètent une humanité presque hallucinante. Analyse ni exégèse ne doivent pouvoir révéler les secrets d'un tel peintre. Du reste, je préfère admirer ces chefs-d'œuvre en ignorant. Que m'importe la « pâte », l'opposition des ombres et des parties éclairées et toute cette chimie à laquelle certains critiques et certains peintres voudraient m'initier. Je suis devant le génie qui a fait de la vie avec un carré de toile et des couleurs. Cela suffit à mon émotion et à mon contentement.

Degas est pour nous tous un dessinateur et un peintre. Il paraît qu'en réalité il était un sculpteur. M. Adrien-A. Hébrard expose dans sa galerie une trentaine de bronzes de cet artiste fameux. Ce sont des statuettes, toutes représentant des danseuses dans leurs postures professionnelles ou familières. Le mouvement seul est indiqué. Les visages, le plus souvent, ne sont même pas faits : une masse ovale les remplace. Il y a, en chacun de ces petits corps, une grâce vraie, une eurythmie réaliste qui les rendent très vivants.

Degas aurait considéré ces ébauches comme le meilleur de son œuvre. Il se serait toujours refusé à les vendre, jugeant que c'était assez de distribuer ses peintures et ses dessins aux amateurs. Mais cette œuvre plastique, réalisée dans le mystère de son atelier, c'était son bien à lui. Or, comme ces trente bronze représentent une fortune, la discrétion jalouse de Degas témoigne de sa sincérité.

Mais vous ai-je assez démontré que je n'aime point la peinture ? J'ai passé devant ces trésors comme en courant. Sorti de chez les Hollandais, je me suis retrouvé au bas de cette allée triomphale que couronne l'Arc napoléonien. Et

les arbres bruissants m'en ont paru plus beaux encore que ceux de Fragonard. D'avoir trop écouté les disputes des peintres, j'en suis arrivé à n'aimer que la vie, dans les choses et dans les êtres. Et même toute dissertation sur l'art d'écrire me paraît vaine à présent. Les romantiques et les classiques ne viennent-ils pas de rouvrir leur querelle? Je vous le dis, ce sont, aux époques les plus déshéritées, les gens les plus pauvres qui discutent le plus de l'emploi des richesses.

* * *

Cette saison n'est pas seulement celle des expositions artistiques ; elle est celle aussi des centenaires. Le hasard semble vouloir procurer à nos pensées des prétextes d'oublier les années dernières que nous vécûmes dans l'angoisse, dans la colère et dans le deuil. Ces anniversaires ont permis de célébrer la gloire de quelques grands hommes, et ç'a été l'occasion de redire beaucoup de sottises.

Je passe sur celle qu'a commise M. Frédéric Masson à propos de Flaubert. Cet académicien n'aime pas Flaubert. C'est son droit strict. Pourquoi le lui reprocher? Quand on entre à l'Académie française, on ne s'engage pas à avoir du goût, à aimer les belles-lettres, les idées ingénieuses ou profondes. L'Académie française est une assemblée de quarante personnes où se rencontrent quelquefois des écrivains notables ; mais ce n'est pas une assemblée spécifiquement littéraire. On y reçoit de dignes gentilshommes qui portent de grands noms français, et des généraux qui ne se piquent ni d'être des philosophes ni d'être des stylistes. Je sais bien que M. Frédéric Masson écrit. Mais tout le monde écrit depuis que l'instruction est obligatoire dans les pays civilisés. On peut écrire sans se proposer d'être un écrivain. M. Frédéric Masson n'a qu'une prétention, celle d'être un historien. Et encore sa curiosité professionnelle se limite-t-elle à un seul personnage de notre histoire, et encore n'ambitionne-t-il de l'étudier que selon la méthode qui plaît au plus grand nombre de lecteurs, ce qui permet à son éditeur de vendre

le plus grand nombre possible de ses ouvrages. M. Frédéric Masson n'a donc rien de commun avec Flaubert, qui apportait, dans le culte qu'il rendait aux belles-lettres, une inquiétude et des scrupules pour ainsi dire fanatiques. Ce qui serait choquant, c'est que M. Frédéric Masson aimât Flaubert. Et cet amour ne pourrait s'expliquer que par un snobisme dont ce rude historien est incapable — ou plutôt par une sorte de sadisme dont l'auteur de *Napoléon et les femmes* ne saurait être soupçonné. En effet, dans toute l'œuvre de Flaubert, les gens de la trempe de M. Frédéric Masson sont dénoncés et sévèrement condamnés — de *l'Education sentimentale* à *Bouvard et Pécuchet*. Depuis quand exige-t-on des victimes qu'elles admirent leur bourreau? Non, laissons M. Frédéric Masson abhorrer légitimement Flaubert et relisons *Madame Bovary*.

Charles Baudelaire, qui naquit il y a cent ans, eut aussi de vindictifs détracteurs. Brunetière estimait qu'il n'était point poète et que sa littérature était « infâme ». Brunetière, cependant, était moins étranger aux lettres que M. Frédéric Masson. Mais il professait *ex cathedra* des vérités premières. Certaines vérités sont comme des cuirasses : on n'est plus sensible à aucun souffle, à aucun frisson, à aucun choc quand on les a revêtues. M. Brunetière allait dans la vie engoncé dans ses vérités. Il était tout bardé d'absolutisme. Et il foula lourdement les *Fleurs du mal*, après avoir fait sur elles le geste de l'exorcisme. Il y a une critique littéraire qui, usurpant la mission et les droits de l'*Index* romain, ne sait que sanctifier ou excommunier. Un poète n'est pas lyrique ou épique, prosaïque ou harmonieux : il est orthodoxe ou « infâme ». Et Charles Baudelaire était infâme. C'est donc qu'il y a une infamie délectable et que le crime est parfois plus beau que la vertu.

L'un des vôtres, M. Gonzague de Reynold, professe, du haut de la chaire bernoise, des vérités plus humaines. Ce professeur est un baudelairien fervent. Peut-être analyse-t-il trop scrupuleusement, trop minutieusement sa ferveur. On dirait qu'il veut justifier sa foi par des fiches et son admiration

par des références. S'il me fallait expliquer pourquoi j'aime Baudelaire, je répondrais en récitant *Le Voyage* :

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage !
Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui !

..Nous nous embarquerons sur la mer des Ténèbres
Avec le cœur joyeux d'un jeune passager.
Entendez-vous ces voix, charmantes et funèbres,
Qui chantent : « Par ici ! vous qui voulez manger

Le Lotus parfumé ! C'est ici qu'on vendange
Les fruits miraculeux dont votre cœur a faim ;
Venez vous enivrer de la douceur étrange
De cette après-midi qui n'a jamais de fin » ?

..O Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre !

Et cela dirait en même temps pourquoi Brunetière jugeait infâme cette hautaine nostalgie et même pourquoi, si M. Frédéric Masson lisait Flaubert, il n'en éprouverait aucune délectation. Mais M. Gonzague de Reynold n'en a pas moins écrit un excellent ouvrage et qui certes est plus probant que mes citations paresseuses. M. John Charpentier, dans le *Mercur de France*, a lui aussi parlé doctement et intelligemment de notre grand poète : « La poésie britannique et Baudelaire ». La rêverie anglaise et son expression poétique auraient eu une heureuse influence sur le poète apparu « en ce monde ennuyé ». M. Maurice Barrès me disait de même un jour que Verlaine, ayant beaucoup lu les Anglais, ne les avait point oubliés. Tant mieux. Plus riche est la sève, plus beaux sont les fruits.

JEAN LEFRANC.



Chronique scientifique.

La communication par T. S. F. avec les sous-marins en plongée. — L'utilisation de la houille bleue : projets et études en cours. — La paille comme matière de construction. — Les inconvénients des anesthésiques pour le foie. — L'anaphylaxie chez les végétaux. — Le train amphibie. — Le cuivre chez les animaux. — Oiseaux et aviation. — Publications nouvelles.

Parmi les nombreux problèmes qui se sont présentés au cours de la guerre, il en est un d'un intérêt considérable pour l'art naval. Peut-on, par la T. S. F., communiquer avec les sous-marins en plongée ? Cette question a été abordée par M. de Broglie, qui, non content de porter un nom illustre, s'est mis au premier rang de ses condisciples en entrant premier à l'Ecole navale, et en sortant avec le même rang, puis, attiré par la science, a su se faire une place éminente parmi les physiciens de ce temps. Elle a été abordée et résolue.

Les premiers essais se firent en 1917, à Toulon. Et, vers la fin de cette année, tous les sous-marins recevaient un appareil leur permettant de recevoir, en plongée, les messages de la T. S. F. Non pas des messages spéciaux, émis par des postes voisins, mais tous les messages se croisant dans l'atmosphère et venant des postes les plus lointains. Ce qu'il passe des ondes de T. S. F. par l'eau des océans, normalement, est bien peu de chose : c'est ce peu de chose que M. de Broglie a su capter et amplifier. Dès ce moment, les communications des postes à grandes puissances, et à grandes longueurs d'onde, furent reçues par les sous-marins, à plus de 1000 kilomètres, à condition que le sous-marin ne fût pas à plus de 5 mètres de profondeur.

Ainsi, en plongée, à Gibraltar, les sous-marins entendirent Nantes, Lyon et l'Allemagne du nord (1250 kil.), et Brindisi (1750 kil.). C'est là un très beau succès. Mais on pourrait le rêver plus complet. L'idéal est évidemment que le sous-marin puisse recevoir en plongée complète, à 10 et 15 mètres, et plus,

Et qu'il puisse, en cas de besoin, émettre aussi. Il faut qu'on puisse arriver, en particulier, à ce qu'un sous-marin, en plongée, puisse faire savoir où il est et dans quelles conditions, et à ce qu'on puisse lui répondre, et aller le chercher — dans la mesure où l'on peut aller chercher un sous-marin, or elle est faible actuellement. On n'en est pas encore là. Mais déjà des sous-marins pourvus de l'appareil de Broglie ont pu recevoir, à dix mètres de profondeur, et, d'autre part, ils ont pu émettre en plongée complète des signaux pouvant être reçus par des bâtiments de surface voisins. Il y a donc un acheminement vers la solution d'un problème de grande importance. Il faut féliciter le physicien français des succès obtenus, et lui souhaiter ceux qu'il mérite.

— Verra-t-on, décidément, tenter le captage de la houille bleue ? On en parle depuis assez longtemps. Nul n'a vu la mer sans se dire qu'il s'y dépense une quantité considérable d'énergie, que l'homme saurait bien utiliser s'il pouvait seulement s'en emparer. Le soleil travaille bien : pourquoi le travail de la lune ne serait-il pas utilisé, lui aussi, puisque la marée est due, principalement, à l'action de la lune ? Beaucoup d'ingénieurs y ont pensé, et l'un d'eux, M. Maynard, des ponts et chaussées, en France, a publié, il y a deux ans, une étude fort complète sur ce sujet.

L'énergie de la houille bleue se présente sous deux formes. Il y a l'énergie des vagues, due aux vents, tenant eux-mêmes, en dernière analyse, à un ensemble de causes où le soleil joue le rôle principal ; et il y a celle des marées, due à l'attraction lunaire et luni-solaire.

Assurément, au cours d'une tempête, il se libère une quantité formidable d'énergie. Les vagues battent la côte avec fureur, et on se dit qu'à emmagasiner la force de leurs coups, on ferait une belle provision d'énergie, dont on tirerait beaucoup d'utilité. Seulement, la tempête est un état aigu, non pas chronique : les vagues sont intermittentes, et la production d'énergie manquerait de continuité. D'autre part, là où les vagues rendraient le plus d'énergie, les travaux à faire seraient

extrêmement onéreux, car il les faudrait d'une solidité exceptionnelle, et très élevés aussi, car il faut pouvoir utiliser la tempête à marée basse aussi bien que durant la haute mer. Les récentes recherches de MM. Parenty et Vandamme font voir un des moyens qu'il y a d'utiliser les vagues (à comprimer de l'air).

Il sera, peut-être, plus sage de chercher à utiliser les marées. Mais on ne peut les utiliser partout : sur les côtes de France, par exemple, il y a un certain nombre de points où, par le fait de la configuration géographique, la différence de niveau entre la haute et la basse mer, l'utilisation serait beaucoup plus avantageuse qu'en d'autres.

Depuis longtemps, depuis l'époque romaine au moins, la marée a été employée, en tant que courant, à faire tourner des moulins : il existe encore, en France, de ces moulins de la mer. Certains même ont été perfectionnés récemment en ce sens qu'on a substitué des turbines aux roues hydrauliques. Il y a, à cette utilisation, un inconvénient : c'est que, durant la période d'été, le captage d'énergie cesse forcément. Or, l'industrie aime la production continue, pour ses besoins. On cherche donc à tourner la difficulté.

Une société importante s'est constituée à Rennes, pour l'aménagement de l'estuaire de la Rance, et ses projets ont été examinés et encouragés par la Commission de la houille bleue, du ministère des travaux publics. Elle se propose de tourner la difficulté au moyen de réservoirs compensateurs, qui fonctionneraient durant les périodes mortes, du plein et du bas de la marée, en actionnant des turbo-alternateurs. Le lit de la Rance semble, par sa structure géologique, se prêter très bien à l'établissement des barrages nécessaires. Il se fait des expériences, aussi, dans deux estuaires du Finistère, l'Alber-Benoit, et l'Alber-Vrach, et M. Maynard, — car, par une exception extraordinaire, on a attelé à la besogne un homme qui connaît la question : un calculateur, au lieu d'un danseur (pour ne pas dire un sauteur) — de son côté, étudie l'aménagement des baies de Rothéneuf. D'autre part, en Angleterre, des études

similaires se poursuivent : on songe à utiliser l'estuaire de la Severn. Les calculs — mais c'est quelquefois trompeur, un calcul — font voir qu'à la Rance la dépense serait de 210 francs par cheval, ce qui mettrait à trois dixièmes de centime le prix de revient du cheval-heure à l'usine génératrice, alors qu'elle est, en montagne, pour la houille blanche, de 400 ou 500 francs par cheval, et en plaine, pour la houille verte, du double ou du triple de cette somme.

On observera, avec M. Aimé Witz, qui a publié des articles très appréciés sur la question, dans la *Revue générale des sciences*, que le rayon d'action des usines hydro-électriques deviendrait onéreux au nord de la ligne La Rochelle-Strasbourg. Or, c'est justement au nord de celle-ci que la houille bleue est la plus abondante.

En passant, remarquons qu'on se demande pourquoi on ne songe pas davantage à utiliser les courants comme source d'énergie. Imaginez des bateaux à fond plat, pourvu de roues à aubes, actionnées par le courant, dès que les bateaux sont immobilisés, ancrés. En rivière, ces roues tournent tout le temps. Et il semble que le nombre des batteries de ce genre, pouvant être utilisées sur le parcours des grandes rivières et des fleuves à cours rapide et puissant, puisse être très considérable. Des batteries similaires peuvent être établies dans les estuaires, aux embouchures de rivières. Les roues tournent dans un sens à marée montante, dans l'autre à marée baissante, et il n'y a guère d'interruption du fait de l'étalement. Assurément, le rendement ne sera pas très considérable : mais si on peut installer beaucoup de batteries — et, en fait, le nombre possible est considérable, l'espacement à mettre entre une roue et une autre étant insignifiant — et si le prix de premier établissement n'est pas considérable, comme il semble, on pourrait obtenir une énergie considérable. Jamais on n'utilisera toute l'énergie d'un Rhône ou d'un Rhin par les turbines : il faudra toujours laisser de l'eau dans le lit et l'énergie du courant devrait être employée. Il vaudrait la peine d'étudier le problème. Et si les résultats étaient satisfaisants, que de

rivières on équiperait pour remplacer la houille et travailler à déverser dans le réseau général qui s'élabore et se verra, un jour, une énergie qui, pour le moment reste inutilisée.

— Le chaume représente, avons-nous vu, une toiture très recommandable. Elle est chaude en hiver et fraîche en été. Mais elle brûle facilement ; aussi, dans les agglomérations, est-elle défendue, avec raison. Ceci n'empêche pas M. G. Lamache, dans *La Science et la Vie* pour mai, de préconiser la maison en paille, imaginée par M. Feuillette, à qui l'on doit la grenade à fusil. La maison en paille existe : on peut la voir à Montargis, et ailleurs aussi. Nulle paille sur le toit : celui-ci est en ardoises, en tuiles ou en zinc. Mais elle constitue les parois, les murs. La toiture repose sur des montants en bois, ou en métal, formant cadres, et entre les montants sont placés des moellons en paille, à la place de pierre, ou de plâtre. Ces moellons sont faits en paille pressée, à la dimension.

On commence par établir la charpente et assembler les poteaux et fermes, reposant sur des fondations légères, la construction étant elle-même légère. Entre les fondations et les murs, on met une couche hydrofuge, pour empêcher l'humidité de monter par capillarité. Puis on place les moellons de paille pressée, de forme parallélépipédique, de largeur correspondant à celle des murs, de longueur correspondant à l'espacement des poteaux, après quoi, sur les deux faces, le mur est recouvert d'un grillage à mailles fines, sur lequel est ensuite plaqué un enduit. A l'extérieur, on ajoute un crépi moucheté, ou quelque autre revêtement, à l'intérieur, un enduit de plâtre. Il va de soi que la maison de paille ne vise pas à se pavaner dans les villes : mais la méthode Feuillette fournit de fort économiques hangars et des maisons de village très décentes et pas chères. Dans le nord de la France dévastée, des maisons de ce genre peuvent rendre de très grands services. Il va de soi qu'à la paille on peut ajouter ou substituer le roseau, l'ajonc, la ronce, le genêt, etc. Le grand avantage de la maison en paille est son isothermie. La température n'y varie guère, grâce au matelas d'air que renferme le moellon de paille.

— Les cliniciens savent qu'un des inconvénients des anesthésiques généraux est le retentissement de ceux-ci sur le foie. L'anesthésie en effet a des inconvénients pour le foie sain et plus encore pour le foie malade. Peut-on se rendre compte du point où en est le foie ? Sans doute : rien qu'en comptant les leucocytes du sang, après absorption d'un verre de lait ; c'est l'épreuve de l'hémoclasie digestive, de MM. Widal, Abrami et Hutinel. Cette épreuve a été appliquée par eux à l'étude d'un certain nombre de sujets, et elle a fait voir que les trois grands anesthésiques, chloroforme, éther et protoxyde d'azote, provoquent des troubles hépatiques. Ces lésions sont constantes avec le chloroforme, — qui va, par là, connaître un peu plus de défaveur que par le passé, — quelle que soit la durée de l'anesthésie. Avec l'éther et le protoxyde d'azote, elles apparaissent si la narcose se prolonge seulement. Par contre, un anesthésique local comme la novocaïne, même administrée à fortes doses, ne produit aucune altération fonctionnelle du foie. Ce sont là des constatations de réel intérêt pratique.

Car si, chez les sujets dont le foie fonctionne normalement avant l'opération, l'insuffisance protéo-pexique déterminée par l'anesthésie générale ne semble pas constituer une contre-indication à la narcose, puisqu'il s'agit d'un trouble fugace, en somme, qui disparaît en quelques jours au plus, la situation est tout autre en ce qui concerne les sujets ayant une tare hépatique. Chez ceux-ci, en effet, on risque de voir se présenter, après l'anesthésie générale, et à cause de celle-ci, des accidents plus ou moins graves d'insuffisance hépatique. La conclusion est que de façon générale il faut préférer l'éther au chloroforme, et que chez les sujets à foie médiocre, on emploiera plutôt un anesthésique local, comme la novocaïne, qui, elle, est sans action sur le foie. Voilà les chirurgiens avertis, car c'est à eux que ce discours s'adresse.

— C'est un fait bien connu que, chez les animaux, l'injection d'une albumine étrangère les sensibilise à tel point qu'une nouvelle injection déchaîne des accidents importants. L'ana-

phylaxie — car tel est le nom qu'a donné Ch. Richet, qui l'a découverte, à ce phénomène, qui a pris en biologie une place considérable — existe-t-elle aussi chez les végétaux ? MM. A. Lumière et Couturier se sont posé la question, et y ont répondu à l'Académie des sciences. Ils ont opéré d'abord sur l'oseille sauvage. A deux feuilles, ils ont injecté un peu de sérum de cheval, sans effet visible : ces feuilles restent pareilles aux autres. Au bout d'un mois, à l'une d'elles, nouvelle injection. Rien d'anormal d'abord, mais au cinquième jour, la feuille commence à se flétrir : elle est morte le dixième jour, alors que l'autre, qui n'a pas reçu l'injection déchaînante est normale, comme les autres feuilles de la plante. Autre expérience, sur des oignons de jacinthe. Dans le bulbe de deux de ceux-ci, injection de sérum de cheval. Aucun effet. Après trois semaines, à l'un des bulbes on fait l'injection déchaînante : quatre jours après, la plante dépérit. Et à la coupe, le bulbe se montre noir, comme pourri. D'où la conclusion que l'état anaphylactique peut être créé chez les végétaux. Il va de soi que MM. A. Lumière et Couturier sont occupés à pousser leur étude et à multiplier les expériences sur l'anaphylaxie chez les plantes.

— De curieux essais ont été faits, en Belgique, sur un train qui se met à l'eau, approprié aux pays de lacs et de rivières. Ce train amphibie, dû à MM. Goldschmidt et Vanderhaegen, a été imaginé pour le Congo belge, où de nombreux rapides interdisent la navigation continue sur les rivières. Il se compose d'une locomotive-remorqueur pouvant traîner plusieurs wagons-péniches d'une capacité de 15 ou 20 tonnes chacun. Le train complet peut transporter jusqu'à 300 tonnes de charge utile. Dans les expériences faites à Petit-Willebroeck, on a vu le train, roulant sur son rail, descendre tranquillement, en suivant celui-ci, dans l'eau, y flotter, y naviguer grâce à ses hélices, puis remonter, se replacer sur son rail, et reprendre sa promenade sur terre ferme. Le nouveau train doit ses aptitudes amphibies à son mode de construction. La locomotive et chaque wagon sont formés de deux flotteurs latéraux symé-

triques, reliés par un joug central cintré. Sur terre, le train est en équilibre sur un seul rail, placé sur un chemin surélevé, en maçonnerie ; dans l'eau, il flotte par ses caisses latérales. Le même moteur actionne sur terre les roues terrestres et, dans l'eau, l'hélice. Un chenal de guidage suffit pour le passage, l'embrayage soit de l'hélice, soit des roues, se faisant à volonté.

Ce train curieux semble tout à fait au point et va fonctionner au Congo. Il ne manque pas de pays où il pourra rendre tout autant de services qu'en Afrique.

— Chez bon nombre d'invertébrés marins, et certains poissons aussi, on trouve du cuivre en quantité appréciable. M. R.-A. Muttkowski, dans *Science* (13 mai), a fait des recherches sur ce fait, analysant le sang et les cendres de plus de trente espèces d'insectes, et de nombreux crustacés, araignées, vers, mollusques, serpents. Partout, la présence du cuivre a été nettement décélée. Mais parmi les animaux mis à l'épreuve, aucun vertébré n'a présenté la réaction de ce métal.

On sait que chez les mollusques et crustacés, il forme le noyau d'une protéine respiratoire ; chez les anthropodes, il forme le noyau de l'hémocyanine. Certaines formes animales tirent le cuivre de l'eau où elles vivent ; les animaux terrestres doivent le tenir de leurs aliments. Le cuivre existe généralement, en petites quantités, chez les plantes, mais d'après l'auteur il n'y remplirait aucun rôle vital, au lieu que chez les animaux, il aurait une utilité réelle.

— En matière de vol, les oiseaux sont passés maîtres. Aussi convient-il de les consulter, en vue de l'aviation. C'est ce que fait M. Magnan, qui a publié une note intéressante (Académie des sciences) sur le rapport existant entre la surface alaire et la surface caudale chez les oiseaux. Après avoir montré que, chez les oiseaux qui volent au-dessus des terres, ce rapport est toujours inférieur à 5, en moyenne de 3,5 ou 4, et que chez ceux qui volent au-dessus des mers, ou fréquentent les rivages, le rapport est toujours supérieur à 5 (entre 7 et 8), M. Magnan indique qu'une machine volante, construite sur le modèle d'un oiseau bon voilier, tel qu'un rapace, devrait disposer, à

certains moments du vol et pour l'atterrissage, en particulier, d'une surface caudale de 5 mq., pour une surface portante de 20 mq. Un appareil conçu pour voler au-dessus de la mer devrait, par contre, être pourvu d'une surface portante plus réduite, celle-ci n'étant que de 2 mq. 8 au maximum, pour une surface alaire de 20 mq.

— Publications nouvelles. Le volume *Des Phénomènes prémonitoires*, de M. E. Bozzano (*Annales des sciences psychiques*, 175, boul. Péreire, Paris), constitue l'ouvrage le plus complet et le mieux fait sur un ensemble de phénomènes curieux, pressentiments, rêves prophétiques, clairvoyance dans le futur, etc. Assurément, on peut discuter sur l'interprétation et l'explication. Mais il est bon d'avoir un document bien établi, sur lequel faire porter la discussion. Avec les *Principes de biologie végétale*, du très distingué et regretté Noel Bernard (F. Alcan, Paris), nous avons un bel exposé général, intelligent et ample, des faits fondamentaux de la nutrition des végétaux. A signaler deux chapitres particulièrement intéressants sur les lichens et sur l'immunité chez les plantes.

Voici ensuite toute une série de volumes se rapportant à l'évolution : *Organic Evolution*, par M. R. Lull, professeur de paléontologie à Yale, ouvrage très complet et intéressant sur les faits que fournit la paléontologie à l'appui de l'idée de l'évolution des plantes, des animaux et de l'homme aussi (Macmillan, Londres). Chez le même éditeur, a paru un fort bon petit livre de vulgarisation de M. C. Schmucker, *The Meaning of Evolution*, exposé des faits et des idées se rattachant à l'évolution. Dans le même ordre d'idées, et chez le même éditeur, voici *The Causes and Course of Organic Evolution*, par M. J.-M. Macfarlane, le professeur de botanique à l'université de Pennsylvanie. Ce beau volume constitue une étude fort instructive de bioénergétique. L'auteur fait une large place à la question de l'évolution de l'homme, par conséquent au côté intellectuel et moral du progrès humain. Enfin voici, toujours chez Macmillan, *The idea of Progress*, de M. J.-B. Bury, étude historique de l'idée du progrès et de ses formes variées, de son origine

et de son évolution, concluant de façon fort personnelle que, peut-être bien le règne de l'idée du progrès pourra cesser, quelque autre idée maîtresse prenant sa place pour un temps. Si l'évolution est la loi, le changement pourra bien se produire, en effet. Pour les biologistes, voici une œuvre curieuse de M. H.-E. Howard, *Territory in Bird Life* (J. Murray, Londres), d'où il ressort que, dans chaque espèce, les oiseaux ont une façon de se partager le territoire et de se considérer comme maîtres de leur fraction à l'égard de leurs congénères. La propriété n'est pas née chez l'homme : l'animal en a le sentiment et le démontre. Dans *Rupert vit* (P. Leymarie, Paris), le pasteur Wynn entreprend d'exposer les preuves, d'ordre métapsychique, qu'il a réunies, de la survivance de l'âme de son fils Rupert, tué à la guerre. Que valent-elles ? Assurément, il y a des choses fort curieuses parmi les observations de M. Wynn, mais on se demande, étant donné ce que l'on devine de sa nature et de son tempérament, si ce n'est pas lui qui les y a introduites et non son fils défunt. A coup sûr, *Rupert vit* paraîtrait, à première vue, plus démonstratif que le *Raymond* de Sir Oliver Lodge. Redescendons sur terre, et aussi dans les eaux, avec M. E. Juillerat et son *Elevage industriel des salmonidés* (Delagrave). Son manuel de pisciculture est l'œuvre d'un praticien et sera certainement apprécié. Avec *La radiologie et la guerre* (F. Alcan, Paris), M^{me} P. Curie nous apprend ce qu'on a fait des rayons X durant la guerre, et comment la besogne a été pratiquement organisée. Avec *Le Cinéma*, de M. E. Coustet (Hachette, Paris), dans la Bibliothèque des Merveilles, ressuscitée et rajeunie, nous entrons dans les coulisses des innombrables cinémas où se rue la foule, et nous apprenons comment ils fonctionnent, quels sont les trucs, à qui sert le cinéma, etc. Ouvrage très intéressant. Mais on aimerait voir le cinéma servir une autre cause que celle de la futilité et de la sottise. *La destinée des étoiles*, de Svante Arrhenius (F. Alcan), est un livre d'études d'astronomie physique, très instructives. Aimez-vous la botanique ? Voici la quatrième volume de la superbe *Flore complète de France, Suisse et Belgique*, de Gaston

Bonnier (Libr. Gén. de l'Enseignement), de cette collection d'atlas magnifiquement illustrés, avec texte admirablement compris, faisant connaître, famille par famille, toutes les espèces constituant la flore de la région indiquée. La guerre a un peu ralenti cette publication, déjà classique, mais celle-ci reprend son essor, à la grande satisfaction des amateurs de botanique. Aux archéologues et préhistoriens, signalons le *Handbook of aboriginal American Antiquities*, publié par le *Bureau of American Ethnology* (Washington). Ce tome I^{er} (*Introductory. The Lithic Industries*) est consacré à l'exposé du but général de l'ouvrage et à l'étude des industries de la pierre, tant préhistoriques qu'historiques. D'autres suivront et, à coup sûr, l'œuvre de M. W. H. Holmes recevra un excellent accueil.

Voici pour les physiciens *La Structure de la matière* (Gauthier-Villars, Paris), l'ensemble des travaux présentés et discutés au Conseil de physique, en octobre 1913, à Bruxelles, sous les auspices de l'Institut Solvay (mémoires de Thomson, Bragg, Laue, Wood, etc.). Pour l'orateur et le chanteur, le physiologiste et le physicien, nous avons la *Physiologie de la voix, à l'usage des chanteurs et des orateurs*, par M. Marage (Gauthier-Villars, Paris), œuvre très personnelle d'un praticien expérimenté, riche en renseignements curieux. Pour les physiciens, encore, trois brochures d'A. Einstein : *L'Ether et la théorie de la Relativité*; *La Géométrie et l'expérience*, et enfin *La théorie de la relativité, restreinte et généralisée, mise à la portée de tout le monde*, du moins à la portée de ceux qui ont les connaissances mathématiques suffisantes. Pour ceux qui s'intéressent à la question de l'azote, voici *La Cyanamide calcique, son emploi dans l'industrie et l'agriculture*, par M^{lle} C. Granier (Gauthier-Villars, Paris), exposé de la manière de préparer la cyanamide et de l'utiliser.

HENRY DE VARIGNY.

Chronique politique.

La Haute-Silésie et l'Orient Turc. — Les rapports de la France et de l'Angleterre et la visite de lord Curzon. — Dans les parlements. — Organisations de paix.

Le mois de juin n'a point fait avancer les questions en cours et comme, de tous côtés, on a déployé de louables efforts pour découvrir des solutions satisfaisantes, on ne peut que s'étonner de l'impuissance de la diplomatie qui, même quand elle veut créer un accord, ne le peut pas.

On a un peu moins parlé de la Haute-Silésie ; non pas que le mal disparaisse, mais comme la lutte à fond entre Polonais et Allemands a pu être évitée jusqu'ici, on espère qu'elle n'éclatera pas du tout. Quant au désordre qui se prolonge sur un territoire dont le sort devrait être fixé depuis longtemps, on s'y habitue ; et c'est significatif.

Aux dernières nouvelles, les insurgés polonais tiennent la plus grande partie du pays minier ; mais, bien qu'ils soient suffisamment pourvus d'armes et de munitions, leur valeur militaire n'est pas considérable. Ce sont des mineurs et des paysans, insuffisamment encadrés, qui s'étonnent de voir s'allonger une aventure qu'on leur avait décrite comme courte et dont beaucoup reviennent à leurs travaux. Le général Hoefer, au contraire, a formé avec d'anciens sous-officiers et soldats une armée d'élite, parfaitement organisée et équipée, avec laquelle il balayerait promptement les troupes interalliées et les bandes de M. Korfanty, si le ministère du Reich dont il prend les avis ne l'engageait à la prudence. La situation est, en effet, très complexe : tandis que la commission d'Oppeln somme les belligérants de se retirer, les gouvernements de l'Entente multiplient les notes à Varsovie et à Berlin, réclamant l'évacuation de la Haute-Silésie. Et, pour l'Allemagne menacée d'une occupation de la Ruhr, il y aurait quelque

inconvenient à se montrer intransigeante. Et cela peut durer encore quelque temps.

En Orient, la situation n'est pas plus nette. Les nationalistes turcs, sur qui les effets de la victoire agissent puissamment, persistent dans leur intransigeance. Ils semblent avoir resserré les liens qui les attachent aux bolchévistes, bien que la nouvelle de l'arrivée d'une armée rouge aux abords d'Erzeroum n'ait été inventée que pour frapper l'Europe d'une inquiétude salutaire.

Les Grecs paraissent avoir hésité assez longtemps. La nation se refusait à de nouveaux sacrifices ; ne lui avait-on pas dit que le retour de son roi bien-aimé, c'était la paix ?... Brusquement, dans l'entourage du souverain, on a décidé de reprendre la guerre. On craignait que, si l'on transigeait pour Smyrne, la Thrace n'y passât aussi ; alors c'était le prestige qui sombrait, la dynastie qui chancelait.... Le pays a fait un suprême effort : des troupes en nombre considérable, un matériel de guerre imposant ont été acheminés sur l'Asie. Pour stimuler un enthousiasme qui n'existait pas, Constantin est venu se mettre à la tête de ses braves soldats. Il a lancé une proclamation retentissante, s'est comparé aux anciens Croisés, a confié à des journalistes éblouis qu'il était sûr de la victoire... et n'a rien fait. Maintenant les deux armées stationnent face à face, l'une achevant ses dispositions d'offensive, l'autre fortifiant ses lignes de défense.

C'est d'ailleurs ce qu'elles ont de mieux à faire. Car les Grecs, si bonne que soit leur préparation, n'ont ni les moyens, ni l'énergie, ni l'humeur de pousser la guerre à fond, jusqu'à Angora et au delà dans les âpres montagnes, pour briser l'orgueil des Kémalistes et les obliger à une paix humiliée. Et les Turcs, bien qu'on dise qu'un mouvement national ait soulevé l'Anatolie en face de la menace de l'ennemi détesté, ne possèdent ni l'organisation, ni les armements suffisants pour jeter à la mer les troupes helléniques et s'emparer de Smyrne sous le canon de la flotte. Le moment serait donc venu d'une énergique intervention de l'Europe qui fixerait des

conditions et les soutiendrait par la menace. Mais, pour cela, il faudrait que les puissances pussent encore donner l'impression qu'elles sont prêtes à agir. Il faudrait surtout qu'elles fussent unies et c'est ce qui manque le plus.

— La France et l'Angleterre ne réussissent pas à se mettre d'accord : voilà le mal qu'il faudrait guérir avant tout. Car l'Italie, tout en ayant des idées arrêtées sur les points en litige, est prête à adopter les solutions moyennes qui rapprocheraient ses deux alliées.

Pour supprimer le conflit, des hommes aux intentions droites ont proposé un remède héroïque. Ils ont émis l'idée d'une alliance étroite qui unirait les deux pays et les forcerait à marcher en toute circonstance la main dans la main. La France, se sentant désormais protégée en face de l'Allemagne, cesserait de subordonner toute sa politique à une seule donnée. Et l'Angleterre, en échange d'une garantie qui lui coûterait peu, pourrait compter sur une collaboration de grand prix. Le plan est de belle allure ; on comprend qu'il ait de chauds partisans des deux côtés du détroit. Jadis, en 1904, sous l'influence du profond politique que fut le roi Edouard VII, les deux nations avaient procédé à un échange de vues et résolu tous leurs différends. Ne devraient-elles pas agir de même aujourd'hui avec l'alliance comme couronnement ? Mais de nombreuses critiques s'élèvent et elles ne manquent pas de valeur.

La France fait remarquer qu'il serait infiniment dangereux de se lier avec une puissance aux intérêts mondiaux, comme la Grande-Bretagne, qui l'entraînerait dans de nombreuses aventures, l'obligerait à lâcher ses clients et risquerait de la brouiller avec ses amis. En Angleterre, la répugnance est encore plus marquée. La plus grande partie de la presse s'inscrit contre le projet : elle invoque la tradition qui ne veut pas que la puissance insulaire aliène sa liberté dans des combinaisons continentales. Parmi ceux qui avancent cet argument, les uns sont de bonne foi, d'autres ne songent qu'à éviter des sacrifices coûteux avec une guerre à l'horizon.

Pourtant la nécessité d'une action commune est comprise par chacun.... C'est pour créer l'accord sur les principaux points en litige que lord Curzon a fait le voyage de Paris où il a été chaleureusement accueilli car, en France, on se réjouissait de l'arrivée d'un véritable homme d'Etat avec qui l'on pût jouer le grand jeu sans plus être exposé aux brusques changements d'opinion et d'humeur de M. Lloyd George. Malheureusement, l'entrevue n'a pas tenu toutes ses promesses ; elle semble même avoir révélé que les divergences étaient plus profondes encore qu'on ne l'avait supposé.

L'Orient est entré d'abord en discussion. Là-dessus, le noble lord a développé la thèse anglaise qui est d'assurer aux Grecs un règlement aussi favorable que possible, dût-on se départir en leur faveur de la neutralité. M. Briand, qui lui donnait la réplique, a exposé que, dans l'opinion des cercles dirigeants français, la paix n'était réalisable en Asie-Mineure que moyennant une revision profonde du traité de Sèvres. En fin de compte, les deux hommes d'Etat, auxquels s'est joint l'ambassadeur d'Italie, ont décidé de proposer au gouvernement hellénique d'abord et éventuellement à celui d'Angora d'arrêter les hostilités et de laisser à l'Europe le soin de régler leur querelle. C'était à peu de chose près en revenir à la décision de Londres du mois de mars dernier, que les Turcs avaient acceptée sous diverses conditions, tandis que les Grecs la repoussaient. Cette fois, l'inverse paraissait probable. Le roi Constantin ne devait pas être aussi sûr du succès qu'il voulait bien le dire, car ce n'était évidemment pas sans son consentement que lord Curzon s'était placé sur ce terrain. Le gouvernement hellénique allait, disait-on, donner une réponse affirmative tout en faisant des réserves. La résistance viendrait des Turcs qui, depuis leur victoire d'Eski-Cheir, s'estimaient irrésistibles.... Aux dernières nouvelles, ces hypothèses se sont révélées fausses. Le gouvernement grec, qui a besoin pour le roi de succès militaires, a refusé la médiation avant que le canon ait parlé. On va donc se battre en Asie : l'Entente a éprouvé un échec. Peut-être cette affaire n'a-t-elle pas été fort bien menée.

L'attitude des puissances occidentales en Haute-Silésie n'a pas été fixée. La France, comme on sait, veut agrandir le lot de la Pologne ; l'Angleterre entend le réduire à la portion congrue. Comme M. Briand et lord Curzon se rendaient compte que leurs points de vue ne s'accorderaient pas, ils ont chargé la Commission interalliée de réaliser l'entente à leur place. Elle devra préparer un rapport sur lequel l'union puisse se faire ; si elle n'y parvient pas, on est prêt à lui adjoindre des experts. Comme il est d'élémentaire convenance que des délégués reflètent l'opinion de leurs gouvernements, on ne voit pas très bien comment ces infortunés commissaires de Haute-Silésie, qui ont déjà tant de difficultés sur les bras, pourront triompher de celle-là, la plus grosse de toutes. Mais il ne coûte rien d'espérer.

Après quoi on dit qu'il a encore été question de l'Allemagne et que, tandis que l'homme d'Etat anglais déclarait qu'il était temps d'en finir avec les sanctions établies sur le Rhin, son collègue de France estimait qu'avant d'abandonner cette précieuse ressource de persuasion il importait que le Reich prouvât de façon plus évidente sa volonté d'exécuter le traité. Mais cette affaire ne paraît pas avoir tenu une grande place dans l'entretien : le reste suffit. Cela suffit à montrer que les deux puissances qui, pendant toute la lutte, ont lié leur sort de la façon la plus étroite dans les bons et les mauvais jours, sont devenues incapables de sacrifier des intérêts secondaires au salut de la cause commune. Pourtant tout le monde sait que, si l'on veut sauvegarder les résultats de la guerre et assurer la paix de l'Europe, il faut que la France et l'Angleterre s'entendent. Elles finiront donc par le faire un jour ou l'autre. Mieux vaudrait que ce fût tout de suite.

— L'opposition constante qui se manifeste entre les deux Etats n'est pas due uniquement aux hommes politiques qui les gouvernent ; elle a des causes plus profondes : les débats parlementaires en font foi.

Sans doute, en Angleterre, la Chambre des communes accepte avec une bonne volonté extrême toutes les affirmations

de M. Lloyd George. On pourrait croire parfois qu'elle a perdu sa capacité de jugement.... Cependant elle a diverses opinions fort bien arrêtées. L'accord avec les bolchévistes ne l'enchanté pas et elle ne veut consentir aucun sacrifice pour sauver la cause de Constantin de Grèce, beau-frère du kaiser Guillaume II ; mais elle entend rétablir sur le continent des relations de commerce pour remédier au chômage qui s'étend sur la Grande-Bretagne comme une plaie ; elle réclame la paix avec l'Allemagne qui doit devenir une cliente. Les Etats nouveaux, dont la puissance d'achat est presque nulle et dont le cas s'aggrave d'ambitions territoriales, ne lui disent rien de bon. La Pologne surtout, qui est en querelle avec tout le monde et dont le change va tomber à zéro, lui paraît mériter le pire destin. Moyennant que le premier ministre tienne compte de ces quelques données, elle est disposée à le laisser agir à peu près comme il voudra.

La Chambre française, elle aussi, désire le retour des rapports de paix ; elle le réclame surtout en Orient. Mais elle estime que le ministère a fait assez de concessions aux alliés d'outre-Manche. Elle n'en veut plus ! M. Briand, qui lui parle le langage de la raison, a obtenu jusqu'ici de fort belles majorités. Mais elle le soupçonne vaguement d'aller trop loin dans la voie de la conciliation. Le jour où ce soupçon deviendra une certitude, le ministère sera balayé. M. Briand, qui a toujours inspiré sa politique de préoccupations parlementaires, n'apprécie aucunement cette perspective-là. C'est pour l'écarter qu'il termine tous ses discours par des airs de bravoure. Mais cela ne facilite pas son travail politique.

D'autres parlements encore ont fait parler d'eux pendant le mois qui va finir.

En Allemagne, les louables intentions du Dr Wirth ont été, à plus d'une reprise, approuvées par le Reichstag ; ce qui ne signifie pas qu'il dispose d'une majorité solide. Les attaques des partis de droite qui lui reprochent sa faiblesse font d'autant plus d'impression qu'elles répondent certainement aux sentiments des masses. Car l'Allemagne est ainsi faite qu'elle s'incline

très bas devant la menace d'invasion, mais qu'elle se redresse bien vite dès que reparait la sécurité.... Le chancelier joue donc une partie difficile quand il prend des mesures pour faire face aux échéances financières ou quand il réclame de la Bavière qu'elle exécute le désarmement ; peut-être sa position serait-elle déjà intenable si, dans la question de Haute-Silésie, il ne prenait une attitude patriotique jusqu'à l'intransigeance. Mais, tandis que ses adversaires l'attaquent furieusement, ses partisans le soutiennent mollement : la vie du ministère est à la merci d'un incident de séance.

En Italie, le roi a ouvert la nouvelle législature par un discours où il a dit tout ce que les souverains ont l'habitude de dire en pareil cas ; ce qui signifie qu'il a constaté beaucoup de bonnes choses, signalé quelques dangers, réclamé de patriotiques efforts et fait briller de magnifiques espoirs ; puis l'assemblée a passé à ses travaux constitutifs et abordé quelques discussions générales. Mais tout de suite les oppositions ont éclaté entre socialistes et fascistes et, comme ces hommes ont le tempéramment chaud, on a immédiatement passé des paroles aux actes.... La Chambre a déjà été le théâtre de bagarres ; elle en verra sans doute encore. Les gens paisibles s'effraient de ce désordre ; mais le président du Conseil ne s'en émeut guère. M. Giolitti a toujours l'impression que les violences finiront par déconsidérer ceux qui en abusent et qu'autour de lui se formera un grand parti, réclamant à la fois l'ordre public et le progrès social, qu'il pourra conduire à son gré. Mais, avec cela, l'État ne remplit plus ses devoirs, il laisse le champ libre à l'anarchie ; et quand le pays voudra en finir avec ces agitations, ce n'est apparemment plus en M. Giolitti qu'il mettra sa confiance.

Cependant, l'ouverture de ce parlement, le premier qui représente toutes les parties de la nation renouvelée, est une grande date pour l'Italie. Il a une belle tâche devant lui ; il ne tient qu'à lui de la bien remplir.

— Tandis que l'Europe cherche péniblement à reprendre son équilibre après la crise de la grande guerre, le Conseil de

la Société des nations, qui siège à Genève, s'efforce de lui faciliter la tâche. De délicates questions étaient à son ordre du jour : Vilna, Dantzig, les îles Aland.... L'affaire de Vilna n'a pas encore été abordée. Celle de Dantzig s'est trouvée résolue avec une rapidité inespérée ; car, brusquement, tous les intéressés ont constaté que la seule manière de se sortir de difficulté était d'appliquer exactement le traité de Versailles : ce qui va être fait. Quant aux îles Aland, le Conseil, en les attribuant à la Finlande, conformément à l'avis des experts et contre celui des juristes, a étonné beaucoup de gens. Sans doute, il a assuré aux insulaires suffisamment de garanties pour qu'ils ne courent aucun danger d'être persécutés. Mais on comprend mal qu'une population, qui s'est détachée de la Russie au moment de la dissolution de l'Empire des tsars et a demandé son rattachement à la Suède avant la constitution de la République finlandaise, soit ramenée contre son gré à cette république...

Mais il est à peu près impossible, dans notre pauvre humanité, de faire des heureux sans faire aussi des malheureux. La sagesse des initiés ne correspond pas toujours à celle des simples ; et, plutôt que de nous mettre à critiquer la décision du Conseil de la Société, nous devons nous estimer heureux qu'il ait pu prendre une décision : car, durant quelque temps, on était tenté d'en douter.

Tel qu'il est, l'organisme qui fonctionne à Genève, est dans tous les cas préférable à la pâle esquisse que vient de tracer M. Harding de la société nouvelle. Quelques articles en résument tout le fonctionnement : l'association, y lit-on, n'aura aucune constitution écrite ; le conseil qui sera à sa tête donnera, non pas des ordres, mais de simples avis ; la cour internationale de justice ne possèdera qu'un pouvoir d'arbitrage non obligatoire... Si ces renseignements sont exacts, la Société chère à M. Harding ne gênera certainement personne et ne provoquera aucune critique ; mais c'est qu'elle ne fera rien du tout.

Ed. ROSSIER.

Lausanne, 26 juin.

Chronique suisse romande.

L'incident Mussolini. — Le programme des nationalistes italiens et le Tessin. — La session des chambres fédérales. — La politique des étrangers. — Le « Roi David » à Mézières.

Parlons tout de suite du dernier incident, celui que M. Mussolini a fait naître et qui vient de donner lieu à une interpellation de la députation tessinoise aux Chambres fédérales.

M. Mussolini est un ancien socialiste, de teinte assez écarlate, que la guerre a violemment ramené au patriotisme et le patriotisme au nationalisme. Ayant pris ainsi l'habitude de passer d'un extrême à l'autre sans transition, peut-être, après nous avoir assez malmenés, deviendra-t-il un ami fervent de la Suisse. C'est la grâce que nous lui souhaitons.

Faisant ses débuts à la Chambre italienne et répondant, au nom du parti nationaliste, à une phrase du discours du trône où le roi se félicitait que l'Italie eût atteint ses frontières naturelles, M. Mussolini aurait dit, si les dépêches sont exactes, que l'Italie a pour frontière naturelle le Gothard et ne saurait demeurer indifférente au sort du Tessin, « germanisé et abâtardi », qui peut devenir un danger pour la Lombardie et les provinces septentrionales de la Péninsule.

Grand émoi chez nos Confédérés du sud des Alpes. Y a-t-il lieu de considérer ces propos intempérants autrement que comme une boutade ? Ce qui nous importe est de savoir quelle en est la signification en Italie et quel peut en être le retentissement chez nous.

Si, en Italie, ils n'expriment que l'opinion individuelle de M. Mussolini, l'incident n'est qu'un accident ; s'ils traduisent les sentiments du groupe nationaliste dans son ensemble, c'est-à-dire des fascistes, nous ne pouvons faire autrement que de les prendre au sérieux. Les nationalistes sont en Italie

une minorité, mais remuante, énergique et pleine de confiance dans ses forces à cause des incontestables services qu'elle a rendus au pays. On sait ce que peut une minorité tenace.

Au moment où j'écris ces lignes, l'interpellation des Tessinois au Conseil national n'est pas venue encore en discussion ; elle ne saurait guère aboutir à autre chose qu'à des déclarations patriotiques ; par contre, si le « fascisme » signifie désormais une entreprise contre la Suisse, il est évident que nous ne pouvons tolérer d'organisation fasciste sur notre sol, quelque sympathie que nous ait inspirée l'action de ce groupe pour la régénération de l'énergie dans la bourgeoisie italienne.

De là trois postulats ou trois vœux, des vœux pies, sans doute, mais qui traduisent le possible et le désirable, en la circonstance.

Le premier, c'est que les fascistes modifient leur programme en ce point. Ils pourraient trouver un autre objet, une autre orientation de l'expansion italienne, par exemple dans la politique coloniale. Ce serait tout profit pour eux. Je ne me permets pas de leur donner un conseil ; je considère une situation. La situation, la voici : le roi avait dit, dans le discours du trône, que l'Italie était en possession de ses frontières naturelles et que ses buts de guerre étaient atteints. Là-dessus, M. Mussolini répond : Mais non, ils ne sont pas atteints ; mais non, nous n'avons pas nos frontières naturelles ; il y a le Gothard.

Le nationalisme, évidemment, s'ensevelirait dans son triomphe, s'il devait reconnaître que l'Italie a reçu tout son dû. Que lui resterait-il à faire ? Vers quel point, assez visible et pourtant assez éloigné, appeler les regards, pour diriger les esprits et s'en emparer ? Il n'y aurait plus que le programme intérieur, la lutte contre le socialisme ; elle restera populaire dans la mesure où les socialistes resteront communistes et recourront à l'action directe, mais pas un jour de plus. Et le socialisme, précisément, et en partie à cause de la résistance des nationalistes, se détourne de Moscou. De telle sorte que l'avenir du nationalisme paraît borné.

Cependant, le nouvel objet de leurs revendications, celui qui leur permettrait de continuer à représenter quelque chose, condition essentielle du succès pour un parti politique, il n'y a pas besoin d'être Suisse pour le juger mal choisi. On pouvait enflammer les Italiens pour les provinces irrédimées, parce qu'elles souffraient, matériellement et moralement. Elles gémissaient sous le même oppresseur que l'Italie connaissait bien pour avoir été déchirée par lui dans son âme et dans son corps, pour avoir été en proie à son abominable politique de dissolution morale.

Voilà ce qui a fait l'irrédentisme. Voilà ce qui fait qu'un irrédentisme pour le Tessin n'aurait pas de chance de succès en Italie. En se donnant la peine de chercher, les nationalistes trouveraient aisément autre chose, ailleurs, et bien mieux.

Tel est le premier vœu ; voici le second : c'est que les nationalistes de M. Mussolini n'organisent pas d'agitation artificielle dans le Tessin. On peut toujours exciter quelques jeunes gens. Eh ! sans doute, cela n'irait pas loin. Déjà le sieur Carmine, avec sa petite séquelle de jouvenceaux, s'y était pris trop tard. Le danger, ce n'est pas du tout la formation d'un irrédentisme tessinois ; le danger est d'une tout autre nature, et aussi fâcheux pour les Italiens que pour nous.

Précisons. Une exaltation d'idéalisme et de « latinité » aurait pu se produire quand l'Italie, tout entière en armes, luttait désespérément pour l'existence. Arsiero, Asiago, le Carso, exerçaient sur les imaginations une attraction puissante. Cette période héroïque est passée. Que signifierait aujourd'hui, pour les Tessinois, le rattachement à l'Italie ? Une cote d'impôts formidable et rien de plus. Cette perspective agirait à elle seule comme un puissant réfrigérant. Venir après coup, sans s'être battus, se l'entendre rappeler à l'occasion et se voir traiter en petits frères par ces fascistes mêmes dont on aurait suivi les invites, non, décidément, cela n'aurait point le charme rêvé.

Mais il y a surtout autre chose. Imaginerait-on Genève dévorée de l'ambition de devenir une préfecture française ? Qu'est-ce que le Tessin dans la Suisse ? La Suisse italienne,

c'est-à-dire toute une civilisation dans une nationalité, un élément considérable de la vie nationale et qui le deviendra davantage à mesure que la civilisation italienne jouera un plus grand rôle dans le monde. Hors d'Italie, le Tessin représente donc quelque chose d'important, et, de plus, il a sa vie propre, son développement individuel. En Italie, serait-il même une sous-préfecture ? Englobé dans le faisceau d'intérêts d'une collectivité de quarante millions d'âmes, que deviendraient les siens ? Ce serait la noyade sans phrase. Ce suicide du Tessin ne serait pas même utile à l'Italie. Avoir au dehors un missionnaire indépendant, propagateur de sa civilisation, de sa pensée de ses arts, quel avantage !

Le danger, donc, n'est pas où l'on pourrait croire. Il est tout entier dans l'état d'esprit que la campagne des nationalistes risquerait de faire naître.

On signale un groupe de « fascisti » à Lugano, parmi les jeunes gens de la colonie italienne. Comment voulez-vous qu'ils ne soient pas suspects désormais ? Si l'autorité les dissout et qu'en Italie le « fascio » exerce des représailles — de quelque ordre que ce soit — contre les Suisses, voilà des querelles, des polémiques de journaux, de l'amertume. Les nombreux Suisses établis en Italie en souffriront ; les Italiens, nombreux et sympathiques, que nous avons en Suisse, n'y trouveront pas avantage. Ils ne pourront plus parler de Silvio Pellico, ni même de Fabius Cunctator sans que des regards inquiets se dirigent vers le Gothard.

Mettons-y de la bonne volonté des deux parts.

Après cela, le bien sortirait du mal si les propos de M. Mussolini donnaient occasion, de manière ou d'autre, à un échange de déclarations officielles et catégoriques. Ayant contribué à former un nuage, M. Mussolini l'aurait crevé, ce qui est une façon de le dissiper.

On nous annonce que l'interpellation de la délégation tessinoise ne sera pas développée aux chambres dans la présente session, le Conseil fédéral devant faire une enquête. D'ailleurs la session est des plus chargées. Police des étrangers, restric-

tions d'importation, tarif douanier, impôt de guerre, modification de la loi pénale, tout cela intéresse directement la Suisse romande ; même le rachat de la ligne du Seethal a de l'intérêt pour nous, comme romands et non pas seulement comme Suisses, parce qu'il nous fait mesurer nos chances. Par quoi je veux dire que, luttant contre l'étatisme, contre l'extension de la bureaucratie, nous constatons chaque jour combien il est nécessaire de redoubler d'efforts. Les chemins de fer fédéraux sont en déficit de 92 millions ; il était au moins superflu d'ajouter à cette charge celle d'une ligne secondaire. Le grand argument de M. le conseiller fédéral Haab, a été que la situation étant telle, le rachat du Seethal ne saurait l'empirer. Et il a gagné la partie ! Dans une assemblée où l'étatisme a si peu à faire pour l'emporter, il est surprenant que nous puissions quelquefois obtenir quelque chose.

Eh bien, nous avons obtenu, du moins en apparence, une modification du régime des étrangers. La situation s'améliorera, quoi qu'il soit bien tard, pourvu que les réformes promises soient mises réellement à exécution. On donnera, entre autres, à nos consuls à l'étranger, l'ordre de délivrer le permis de trois mois libéralement et même régulièrement. Hélas ! ne nous avait-on pas dit déjà que ces instructions étaient données depuis longtemps ? Cependant notre consul à Ceylan, entre autres, n'accordait de visa qu'aux personnes qui pouvaient s'autoriser de deux références au moins en Suisse ! Quand nous réclamions avec insistance l'institution du visa d'un an, on nous répondait avec ironie que nous l'avons avec la France depuis 1919 ; mais on négligeait curieusement de nous dire que le consul ne pouvait le délivrer sans en référer à Berne. Lettre, transport, cartons verts, enquête, compléments d'enquête, réponse : deux mois. Le voyageur avait renoncé, ou, pendant l'intervalle, il avait fait le tour du monde et se reposait. Nous aurons donc à voir si et comment l'arrêté de juillet sera mis en application.

Il y aurait beaucoup à dire sur la politique fiscale du Conseil fédéral. Mais elle est devenue celle des chambres. Industriels et agrariens rivalisent pour nous imposer des droits et des limi-

tations qui vont à prolonger la crise de mévente. Ne s'en rendront-ils pas compte à la fin ?

— C'est du roi David que je voudrais dire deux mots, en terminant. Les représentations de Mézières attirent des foules. Tradition heureuse et bien établie. On a parlé des décors, de la musique, du jeu des artistes, et certes, ce sont là des éléments importants du drame. Le texte, cependant, n'offre pas moins d'intérêt. M. René Morax a voulu figurer dans une succession de scènes la vie entière d'un personnage. Ce n'est pas, sans doute, pour suivre de plus près le texte biblique, c'est pour produire une impression d'ensemble et pour varier plus richement ses tableaux, rachetant l'unité par l'ampleur et la vie. En somme, la poésie qu'il a vue dans l'Ancien Testament est faite de pittoresque et de sauvagerie grandeur. Cela s'y trouve, assurément. Seulement les événements du règne de David sont beaucoup moins frappants que ceux de sa jeunesse et, des plus hauts en couleur, comme la révolte d'Absalon, le poète, gêné sans doute par l'abondance de la matière, n'a donné qu'un aperçu rapide. De sorte que la gradation des effets se trouve sacrifiée dans le drame. Le début, l'onction de David, les scènes que le prophète Samuel remplit de solennité et de grâce, puis toutes celles où se dresse la stature tragique de Saül, inspirent un intérêt croissant. Après la bataille de Guilboa, que restait-il à peindre ? Le spectacle de l'opulence, du pouvoir sans bornes, de la volupté ? Cela n'est pas dramatique. Il n'y avait qu'un moyen de continuer le drame en le relevant, c'était de le rendre psychologique. Mais, depuis assez longtemps, M. Morax a répudié ce procédé ; je ne sais pourquoi, sinon que son instinct le porte à rendre ses effets de plus en plus extérieurs, concrets, tangibles. Ou bien, est-ce là une condition du théâtre populaire, du drame qui n'est pas joué par des artistes professionnels ? Nous en toucherions ici les limites ? Ou encore, le souci d'exotisme, la crainte de n'être pas assez oriental, a-t-elle empêché l'auteur de creuser, dans son sujet, la source des émotions simplement et largement humaines ?

Je me reporte aux grands modèles. Racine a fait de l'exo-

tisme, et beaucoup, dans *Athalie*. De plus, avec une divination étonnante pour son siècle, il avait pressenti ce qu'il y a de fatalisme dans l'idée que les anciens Hébreux se faisaient de Dieu. Mais il ne laisse paraître la fatalité divine qu'à travers les passions des hommes : elle s'en dégage et, tout à la fin, éclate, en faisant aboutir la tragédie à un oratorio, au pur lyrisme, dans une scène d'hallucination prophétique d'une hardiesse et d'une intensité merveilleuses.

M. Morax excelle à peindre en pied des personnages au geste héroïque, par un procédé de simplification qui est une des belles ressources de l'art. Que n'a-t-il tâché à faire ressortir son David à l'égal de son Samuel et de son Saül ? Tout compte fait, d'ailleurs, le drame est vivant, bigarré à souhait, original et fort. Nous n'en demandons pas davantage.

MAURICE MILLIoud.



D'ANDIRAN & C^{IE} VEVEY

Manufacture suisse d'aiguilles et de crochets.

Spécialités :

Aiguilles à tricoter "HELVÉTIA"

se trouvent dans toutes les bonnes merceries.



SOUBOL „KATZ“

Savon dentifrice antiseptique à base de phénol, mentol et eucalyptol, blanchit les dents, désinfecte la bouche et cicatrise les gencives.

Se vend partout.

Prix par boîte : 1 fr. 50.

REVUE DES LIVRES

TRAITÉ DE DROIT INTERNATIONAL PUBLIC, par *Paul Fauchille*, membre de l'Institut de droit international, membre correspondant de l'Institut américain de droit international, membre associé de l'Académie royale de Belgique. Tome II (Guerre et neutralité), 1 vol. in-8°, 1921. Paris, Rousseau, 1095 pages.

La science du droit international public a reçu un si grand apport de faits, de problèmes et de théories nouvelles, que les ouvrages écrits avant 1914 paraissent aujourd'hui démodés et vieilliss. On ne saurait étudier, notamment, les droits de l'occupant envers les populations du territoire envahi, les moyens licites d'attaque ou de défense, la guerre aérienne, les prises maritimes ou la liberté commerciale des neutres, sans tenir compte largement des événements militaires et diplomatiques de 1914-1919. Il n'est point toujours facile de réunir une documentation complète et impartiale en ces matières. Aussi, les internationalistes apprécieront-ils particulièrement le *Traité* que M. Fauchille publie sous forme de deux gros volumes consacrés respectivement aux relations pacifiques entre Etats et à la guerre¹. Le style en est clair, la doctrine sûre, la documentation exacte, et enrichie de bibliographies étendues. La lecture de l'ouvrage de M. Fauchille est de nature à détruire la légende qui veut que le droit international « ait fait faillite » et à faire mieux connaître par quels efforts patients les juristes s'efforcent d'endiguer le vieux fond de barbarie de l'humanité.

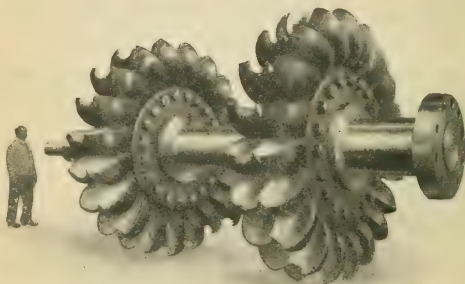
A. R.

¹ Le second volume paraît avant le premier.

ATELIERS DE CONSTRUCTIONS MÉCANIQUES DE VEVEY, S.-A.

Téléphone n° 69.

Adresse télégr. : *Fonderie VEVEY*.



Turbines

et

Régulateurs

Charpentes

métalliques

Engins

de

levage

Roues motrices turbines Pelton 14300 HP., de l'Usine d'Amsteg,
(C.F.F.)



La suprématie de la machine à écrire

UNDERWOOD

a été établie et maintenue partout par sa
RAPIDITÉ, son EXACTITUDE et sa DURABILITÉ

César MUGGLI, ZURICH 21, Lintheschergasse, 21
Téléphone Selnau 16.62

FRIBOURG : O. Wintsch, av. du Moléson, 2.
GENÈVE : Machines à écrire Underwood
S.A., Place Métropole, 2.
LAUSANNE : Agence Underwood, Place
Bel-Air, 4.
LUGANO : C. Garbani-Nerini, Piazza Rif.
NEUCHÂTEL : R. Legler, rue St-Honoré, 3

LA CHAUX-DE-FONDS : Mettler S.A.
AARAU : Ernst Wanner, Rathausg., 20.
BALE : H. Huber, Freiestrasse, 75.
BERNE : Fr. Gall, Waisenhauspl., 25.
LUCERNE : Karger & Co, Stadthausstr. 1
ST-GALL : Markwalder & Cie.

COMPTOIR D'ESCOMPTE DE GENEVE

Fondé en 1855

Capital-action Fr. 40 000 000

Réserves Fr. 21 200 000

Siège social : Rue de la Corraterie, Rue de la Confédération
et Rue de la Cité, Genève

Succursales à Genève : 1, Rue de la Rive et 14, Rue du Mont-Blanc

Service des Livrets d'épargne : 62, Rue du Stand

BALE - FRIBOURG - LAUSANNE - ZURICH

**Toutes opérations de Banque aux conditions
les meilleures.**

NOTARIAT - BUREAU TECHNIQUE

A. MERCIER

Notaire, géomètre officiel

Place de la Gare, 2 **RENENS** Téléphone 84.99

Abornements. — Levée de plans. — Remaniements parcellaires. — Drainages.
Projets de routes, chemins. — Adductions d'eau. — Nivellements. — Expertises, etc.

REVUE DES LIVRES (*suite*).

HISTOIRE RELIGIEUSE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, tome IV, par *Pierre de la Gorce*. 1 vol. in-8°. Plon-Nourrit & C^{ie}, Paris. — LE VOTE DES FEMMES, par *Joseph-Barthélemy*. Cours professé à l'Ecole des Hautes Études sociales. 1 vol. in-8°. Alcan, Paris. — LA CHAIR ET L'ESPRIT, par *Henry Bordeaux*. 1 vol. in-16. Plon-Nourrit & C^{ie}, Paris. — UN DRAME DANS LE MONDE par *Paul Bourget*. 1 vol. in-16. Plon-Nourrit & C^{ie}, Paris. — LE DISCIPLE, par *Paul Bourget*. 1 vol. in-16. Plon-Nourrit & C^{ie}, Paris. — AVENTURES DE GUERRE ET D'AMOUR, un complot sous Louis XIV, par *Du Cause de Nazelle*. 1 vol. in-16. Plon-Nourrit & C^{ie}, Paris.

Je regrette de n'avoir pas eu sous les yeux les trois premiers volumes de l'œuvre substantielle consacrée par M. Pierre de la Gorce à l'histoire religieuse de la Révolution. Une synthèse aussi considérable ne souffre guère d'être frag-

Société suisse d'Ameublements & Mobilier Complet

(anciennes maisons Heer-Cramer & F. Wanner réunies)

Installations complètes de Villas, Chalets
Appartements et Hôtels

Meubles en tous genres. Ebénisterie, Literie et Tapisserie garanties, fabriquées dans nos ateliers.

Exposition nationale Berne. Médaille d'or.

Seule maison à LAUSANNE, 6. Avenue du Théâtre.

Maison à MONTREUX, Avenue des Alpes, vis à vis de l'Hôtel de l'Europe

„Mercure“

La plus grande maison suisse de
Cafés, Thés et Chocolats

Autres spécialités :

Confitures, Conserves, Biscuits, Bonbons, etc.

Expéditions au dehors par toutes les succursales et par La Centrale,
à Berne, 8, rue de Laupen.

Antigoitreux Jurassien le « Strumasan »
seule friction efficace inoffensive pour la guérison rapide

DU GOITRE ET DES GLANDES

Prix : 1 flacon, 5 fr. ; demi flacon, 3 fr.

Succès garanti, même dans les cas les plus opiniâtres.

Dépôt : Pharmacie du Jura, BIENNE, place du Jura.
Prompte expédition au dehors.

GRELLET & C^{ie}

Vins fins

Yverne Association 1917

Pour reprendre rapidement les forces demandez le merveilleux fortifiant tonique

Marque déposée **Régénérateur Royal** Marque déposée

à base de jaunes d'œufs frais et d'extrait de viande associés à des toniques puissants.

Son assimilation parfaite fait reprendre rapidement le poids et les forces, comme le prouvent de nombreuses attestations. S'emploie pour adultes et pour enfants.

Spécialement recommandé dans les cas de Faiblesse Générale, Manque d'Appétit, Mauvaises digestions, Maux de tête. Pour guérir rapidement l'Anémie Chlorose, Neurasthénie et toutes maladies causées par le surmenage physique et mental prendre le

Régénérateur ROYAL Ferrugineux

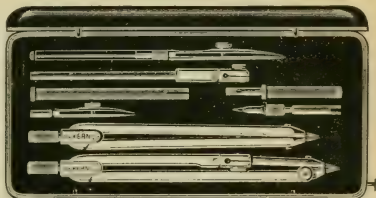
En vente à Martigny à la PHARMACIE MORAND — Expéditions par retour du courrier.

La Grande bouteille 8 fr. — La Grande ferrugineuse 9 fr.

Kern
AARAU

Fondé en 1819

Catalogues gratuitement.



REVUE DES LIVRES (*Suite.*)

mentée. Je m'en voudrais pourtant de ne pas signaler à mes lecteurs ce tome quatrième, qui retrace les événements survenus au cours des cinq années séparant ces deux dates essentielles : le 9 Thermidor et le 18 Brumaire. Dans une succession de chapitres savamment composés, où le récit ne se voit pas noyé par une documentation que l'on sent abondante et précise, M. Pierre de la Gorce retrace les premiers essais d'émancipation religieuse par où se distingua, entre autres, la période dite Réaction thermidorienne, puis la politique indécise du Directoire, les mouvements de l'opinion en matière de liberté de pensée ainsi que les circonstances ayant accompagné le coup d'Etat du 18 Fructidor.

Parmi ces pages d'un intérêt inégal, il convient de mettre en relief le curieux tableau des sectes religieuses qui prirent naissance à la faveur du désarroi des esprits. Le phénomène n'est pas sans analogie avec l'époque où nous vivons ; mais, sans doute, le monde actuellement en train de s'élaborer, n'attend-il pas, comme la France d'alors, la poigne et le génie d'un Bonaparte pour resserrer et concentrer l'énergie nationale que menace une dispersion prolongée.

ROBES - BLOUSES - MANTEAUX

Toute la confection pour dames et enfants

:: :: Aux prix les plus avantageux :: ::

Demandez nos nombreux catalogues illustrés envoyés partout gratuitement

GRANDS MAGASINS

INNOVATION

Rue du Pont

BIGAR FRÈRES

Lausanne

Le plus puissant **Dépuratif du Sang**, dont toute personne soucieuse de sa santé, devrait faire au moins deux cures par an, est certainement le

THÉ BÉGUIN

Qui guérit: dartres, boutons, démangeaisons, eczéma, et **qui fait disparaître** : constipation, vertiges, migraines, digestions difficiles, etc. **Qui parfait la guérison** des ulcères, plaies, varices, jambes ouvertes, etc. **Qui combat avec succès** les troubles de l'âge critique.

La boîte : fr. 2.— dans toutes les pharmacies.

Dépôt général et expéditions pour la Suisse :

PHARMACIES RÉUNIES, La Chaux-de-Fonds.

Banque Union de Crédit

Siège social: **Lugano** Succursale: **Chiasso**

Toute opération de banque

Anglo Swiss Biscuit Co

~~~~~ *Winterthour* ~~~~~

Élégantes & précises

Chez tous les bons horlogers



*Longines*  
7 Grands Prix

Meubles et malles  
en osier.

BROSSERIE ET VANNERIE

Jouets d'enfants.

**F. JEANNIN-LECOULTRE**

Nattes.

Boissellerie.

LAUSANNE — LOUVE. 6

Téléphone 849.

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

— Je ne vous cache point que je ne suis aucunement partisan du vote des femmes, l'étant à peine de ce que l'on dénommait assez improprement jusqu'ici le « suffrage universel ». Ce qui ne m'empêche pas de m'intéresser au mouvement féministe en général et à ses manifestations politiques en particulier.

Aussi bien, ne s'agit-il guère ici d'un plaidoyer pour ou contre le susdit vote féminin. M. Joseph-Barthélemy, qui est professeur à la Faculté de droit de Paris et à l'Ecole libre des sciences politiques, est bien trop avisé pour cela. Il faut voir d'abord, dans son livre, une manière de rapport intégral — si je puis ainsi dire — sur une des grosses questions à l'ordre du jour, un rapport impartial aussi pour notre instruction et notre édification. Cela étant donné, M. Joseph-Barthélemy étudie d'abord le suffrage féminin en tant que *droit* légitime et naturel, pour le considérer ensuite comme *institution* de droit public dans nombre de pays anciennement, voire nouvellement civilisés.

# ROYAL

QUALITY SERVICE



Une machine de confiance et de grande simplicité, nettoyant tapis, meubles et tentures, sans les déplacer, presque magiquement.

La vie moderne exige les machines modernes. Les hommes n'hésitent pas à acheter des machines pour assurer le rendement du travail dans leurs bureaux. Le dépoussiéreur électrique ROYAL, véritable domestique mécanique, coûte avec tous ses accessoires moins que la moitié d'une seule machine à écrire et cependant son rendement est relativement deux fois plus grand... Le home ne mérite-t-il pas au moins autant que le bureau?

Demandez une démonstration chez vous, sans aucun engagement. Ecrivez une carte postale.

AGENCE AMÉRICAINE

GENÈVE — 17, Boulevard Helvétique — GENÈVE



## RHUMATISMES

**L'ANTALGINE** guérit toutes les formes de rhumatismes, même les plus tenaces et les plus invétérés.

Prix du flacon de 120 pilules **fr. 7.50**, franco contre remboursement.

**PHARMACIE DE L'ABBATIALE, PAYERNE**

Brochure gratis sur demande.

# LAYTON'S

ŒUFS CONGELÉS ET ŒUFS FRAIS ÉVAPORÉS

EN achetant les "Produits Layton" vous réaliserez de **grosses économies.**

EN employant les "Produits Layton" vous obtiendrez le **maximum de rendement.**

EN travaillant avec les "Produits Layton" vous êtes certains d'avoir **des marchandises fraîches et saines.**

**Spécialités :** Œufs congelés, Œufs évaporés, Poulets, Canards, Gibier, Saumons congelés, Langues, Jambons en boîtes, Corned beef, etc., etc.

Représentation générale pour la Suisse

des ETABLISSEMENTS de JOHN LAYTON & Co, Ltd.

E. SCHÆFFER, 11, rue du Port, GENÈVE

## Alimentation générale

# CH. PETITPIERRE

115 succursales de vente en Suisse

*Maison réputée par ses prix bon marché  
et la bonne qualité de ses marchandises.*

### REVUE DES LIVRES (*Suite*).

C'est là le gros morceau du gros volume que vient de publier la librairie Alcan, et, si la discussion philosophique du principe même du suffrage féminin provoquait un certain intérêt, les constatations et jugements de l'auteur sur les faits d'observation directe n'en provoquent pas un moindre. Le développement continu et les succès du féminisme politique, naguère encore cantonné dans des territoires clairsemés, mais qui, depuis la guerre, a fait tache d'huile, amènent le savant professeur à cette conclusion que le vote des femmes a l'avenir pour lui, n'en déplaît aux esprits chagrins et aux mâles jaloux de leurs prérogatives séculaires. Mais il accepte personnellement cet avenir avec optimisme et se refuse à croire



NOUVEAU

TISSAGE DE SOIERIES

SOC.  
ANONYME

ci-devant

EMILE SCHAERER & C<sup>IE</sup>, ZURICH, TALSTR. 32

fabrique de

*Tissus de soie unis et nouveautés***JEANRENAUD & MARGOT**

LAUSANNE, 15, Place St-François

CIGARES, CIGARETTES, TABACS, PIPES et ARTICLES pour FUMEURS  
de : meilleures marques.

Le plus grand assortiment. Envois à choix. Prompte expédition.





Au premier rang

se place une fois de plus au Concours  
chronométrique de l'Observatoire de  
Neuchâtel en 1920, la montre

# ZENITH

Elle obtient :

**le prix de série** entre fabricants  
pour les 6 meilleurs chronomètres  
de poche et de bord.

et

**16 premiers prix** pour chro-  
nomètres de poche 1<sup>re</sup> classe.



EN VENTE CHEZ LES BONS HORLOGERS

**Grippe, Influenza** *Dans toutes les pharmacies*  
Catarrhe, aff. pulmonaires *prescrite par les médecins* **Siroline Roche**

## REVUE DES LIVRES (Suite).

que cette réforme politique altérera sensiblement la physionomie de ses compatriotes du beau sexe. Ce serait là, évidemment, un irréparable dommage : c'est pourquoi nous voulons admettre avec lui que les lois sociales, en dépit de désordres temporaires, sont incapables de transformer les lois naturelles.

— Même après le *Vicomte de Bragelonne* ou le *Bon plaisir*, on peut parcourir sans ennui les aventures de du Cause de Nazelle, petit officier de Louis XIV, qui participa aux guerres de Flandre et de Hollande, ainsi qu'à la malheureuse expédition de Candie, et fut mêlé, de par les circonstances, à une histoire assez peu connue: le complet ourdi par Natréaumont et Van den Enden, sous le patronage du duc de Rohan, du reste incomplètement renseigné, contre le roi et la

# FABRIQUE DE MEUBLES

## J. KELLER & C<sup>ie</sup>, ZURICH

ST. PETERSTRASSE  
BAHNHOFSTRASSE



OBJETS D'ART, ANTIQUITÉS  
DÉCORATION D'INTÉRIEURS



MAIER & CHAPUIS LAUSANNE  
Pl. & Rue du PONT

MAISON SPÉCIALE  
de **VÊTEMENTS**

sur MESURE et CONFECTIONNÉS.  
Coupe moderne — Travail soigné.

**MANTEAUX DE PLUIE**

..... **COSTUMES SPORT** .....

Prix avantageux, marqués en **chiffres con-**  
**nus.** — Envois à choix. Collections échantil-  
lons à disposition.

**FABRIQUE DE REGISTRES Vve X. KOST, LAUSANNE**

===== Maison Suisse fondée en 1875 =====

**SPÉCIALITÉ :** Registres à dos élastiques pour tous systèmes.

Registres à feuilles mobiles — Cartes comptabilité. — Dossiers pour classements verticaux

**BRODERIES  
DEPIERRE  
LAUSANNE**

Succursale à  
**MONTREUX**  
A la Ville de St-Gall

## PETITS VERS

intestinaux, blancs, fins  
(oxyuris vermicularis)

excellents résultats. — Indiquer l'âge. — Prix par cure, **Fr. 10.**—

*Envoi par la poste contre remboursement :*

**Pharmacie Dr. E. Plattner, Granges** (Soleure)

### REVUE DES LIVRES (*Suite*).

monarchie. Il ne s'agissait de rien moins que de renverser le souverain, s'emparer de la personne du dauphin, qu'on livrerait aux Hollandais, soulever la Normandie et la Bretagne, où de formidables impositions avaient déjà provoqué des émeutes. etc., etc. Van den Enden, Hollandais, curieuse figure de savant et de philosophe doublé d'un théoricien politique, avait même préparé un projet de constitution républicaine. C'était évidemment un peu prématuré !

Quelle chance le projet aurait-il eu de réussir, même en profitant de l'éloignement des troupes royales, alors occupées par la lutte étrangère, et aussi de l'appui de l'Espagne et de la Hollande ? C'est ce qu'il est difficile d'évaluer. A la veille d'éclater, il fut découvert précisément par du Cause de Nazelle, alors en inactivité de service, dont la brève carrière avait été jusque-là pas mal remplie d'aventures assez romanesques, qui faillit en tirer un brillant profit et fut un moment grand favori à la Cour, mais retomba assez vite dans l'oubli, dont le destin l'avait capricieusement tiré.

Ce qui frappe surtout le lecteur, c'est la sincérité, je dirai même l'ingénuité qui inspire les mémoires du jeune officier, jusque dans ses fautes. L'astuce et la diplomatie, si employées autour de lui, répugnaient à son caractère : c'est sans doute pourquoi il ne sut pas exploiter la faveur de ce roi, à qui il témoigna tant de fidélité et tant d'admiration.

J'ai omis de vous dire que ce petit volume fait partie de la Bibliothèque Plon, et qu'il est présenté, introduit et annoté par M. Ernest Daudet, une autorité dans le domaine de l'histoire policière, si l'on peut ainsi dénommer celle qu'il affectionne plus particulièrement.

— Puisque nous en sommes à la librairie Plon, je m'empresse de signaler la réimpression du *Disciple*, de M. Paul Bourget. J'ai toujours eu un faible pour ce

# UNION DE BANQUES SUISSES

**VEVEY****LAUSANNE****MONTREUX**

2. Place St-François, 2

Capital et Réserves : Fr. 85 500 000.—

Délivre des certificats de dépôt au porteur ou nominatifs avec  
coupons semestriels aux taux les plus avantageux.

Carnets de dépôts.

Achat et vente de titres. — Gestion de fortunes.

Ouverture de Crédits commerciaux avec ou sans garantie.

Avances sur titres. — Escompte d'effets de commerce.

Change de monnaies et billets étrangers.

## Grand choix

pour Enfants, Dames, Messieurs

## en Chaussures

de ville, de sport, du soir

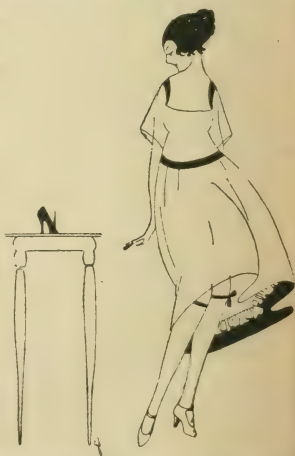
**François JATON**

S. A.

**Galerie St-François**

Téléphone 31.95

Téléphone 31.95

**LAUSANNE**

---

---

# Transports Internationaux GEORGES HELMINGER & C<sup>IE</sup>

Téléphone :  
5527

**BALE**

Télégrammes :  
Helmingér

---

---

N'expédiez pas des marchandises sans avoir consulté notre bureau de tarifs.

---

---

## Kurhaus Tarasp

**Basse Engadine** (alt. 1200 m). Gare : **Schuls-Tarasp**.

Seul hôtel situé directement près des sources principales et ayant des bains minéraux dans la maison. La cure de bains et de boisson de Tarasp, bien plus efficace que celles de Karlsbad, Marienbad, Vichy etc., soutenue et favorisée par un climat alpestre extrêmement salubre est sans pareil dans ses effets et garantit absolument des résultats excellents. **Faites un essai avec 1 caisse de 10/1 bouteilles « Source Lucius » à fr. 10.50 ou 15/2 bouteilles à fr. 12.— et vous serez convaincus.** Prospectus par

**Kurhaus Tarasp, 350 lits.**

---

### REVUE DES LIVRES (*Suite*).

roman, que je tiens pour une des œuvres les plus fortes de la littérature contemporaine. Elle a été, lors de sa parution, âprement et passionnément discutée, et restera l'œuvre maîtresse d'un écrivain qui a commencé par être plus psychologue que moraliste, pour finir par être plus moraliste que psychologue. Aussi bien, sont-ce-là plutôt des nuances que des déterminations nettement tranchées, et M. Paul Bourget a-t-il simplement évolué dans le sens de son tempérament.

Il ne faut pas s'en plaindre, pas plus que demander à un pommier de produire des noix. Il est entendu, depuis belle lurette, que l'auteur de tant de livres graves, où le problème moral occupe toujours le premier plan, est « un conducteur d'âmes », selon l'expression d'un critique écouté, et que si, comme tous les conducteurs, il a été un peu raillé, sa renommée littéraire se porte en somme assez bien. Sa santé intellectuelle aussi.

Je n'en donnerai pour preuve que la régularité de sa production, la vigueur d'un esprit resté étonnamment jeune, et l'intérêt toujours actuel qu'il porte aux drames de la conscience. Tant d'écrivains ne la connaissent plus aujourd'hui qu'il convient à quelques-uns de maintenir les vieilles croyances !



# SOCIÉTÉ DE BANQUE SUISSE

SWISS BANK CORPORATION

Bâle - Zurich - St-Gall - Genève  
 Lausanne - Neuchâtel - Chaux-de-Fonds  
 Bienne - Chiasso - Hérissau - Le Locle - Nyon  
 Aigle - Morges - Rorschach - Vallorbe.  
 Londres E. C.

|                                 |                 |
|---------------------------------|-----------------|
| CAPITAL-ACTIONS VERSÉ . . . . . | fr. 100,000,000 |
| RÉSERVES . . . . .              | fr. 31,000,000  |

Le Siège de **LAUSANNE**, 11, Grand-Chêne, traite  
**toutes opérations de**  
**BANQUE, de BOURSE et de CHANGE.**



Spécialité :

**Biscômes**  
 de Berne

Confiserie-Pâtisserie  
**J. Hächler, Berne**

13, Neuengasse, près de la Gare.

**FABRIQUE DE MEUBLES PAUL LEIBZIG**  
**FRIBOURG**

Vente directe sans intermédiaires

---

# Chars à ponts

---

# Krauss

ZÜRICH, Stampfenbachstr. 46 / 48  
Bahnhofquai 9  
Catalogue gratuit.

---



---

## CHARLES GUINCHARD

COMMERCE DE TIMBRES - BERNE

J'envoie à choix timbres de guerre (timbres d'avenir), colonies anglaises, françaises et Europe, aux meilleures conditions. — Achète également vieux timbres.

---

MAISON  
DE  
MUSIQUE



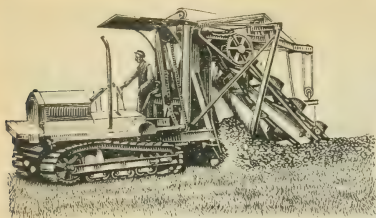
PIANOS  
HARMONIUMS  
ABONNEMENTS

HUG & C<sup>o</sup> BALE

---

### REVUE DES LIVRES (*Suite*).

— Ce qui m'amène tout naturellement au dernier livre du maître : *Un drame dans le monde*. Un assassinat commis dans la plus haute société, pour laquelle M. Paul Bourget a témoigné, dès ses débuts dans la carrière, une prédilection marquée, et ses tragiques conséquences sur la sensibilité et sur la vie de la grande dame qui s'en est rendue coupable : telle est la donnée de ce roman. Thème qui n'offre rien en soi de particulièrement original, mais valant seulement par la façon dont il a été traité. Or, il l'a été d'une façon largement humaine. Mais, à côté, et par là l'auteur se révèle un sagace et toujours vigilant observateur de son époque, l'époque même où se passent les événements confère au récit la signification d'une chronique contemporaine, où se confrontent les deux tendances accusées chez



**Machine à creuser**  
**les fossés de Drainage et Canaux**

Combinée avec tracteur brevetée  
**Système Scheuchzer**

**Tracteur spécial**  
 pour défrichement de marais.

**A. SCHEUCHZER, constructeur, Renens-Lausanne.**

**„DACTYLOTRAD“**

22, Petit-Chêne

LAUSANNE

Téléphone 39.90

Bureau spécial de Dactylographie et de traductions en différentes langues  
 Exécution rapide et soignée. — Prix minimes !

**Articles de Caoutchouc en tous genres**  
*Caoutchouc Industriel*

**A. BRUNNER**  
 SUCC. DE **FRED. BRUNNER** • **BALE** •



**Citrovin**



**Imprimeries Réunies, S. A., Lausanne**  
**Commerce. Industrie. Administration.**

Tous les travaux sont livrés  
 dans les meilleures conditions de bienfaisance,  
 de rapidité et de prix.

# SANATORIUM DU LÉMAN

## GLAND

MÉDECIN EN CHEF: Dr A. SCHRANZ

**Hydrothérapie, Electrothérapie, Massage, Régime.**

Médecine interne. Maladies nerveuses.

Convalescence. Repos.

Vaste parc. - Situation superbe au bord du lac. - Confort  
Ouvvert toute l'année. Prix modérés.

---

### REVUE DES LIVRES (*Suite.*)

les Français d'après la guerre : ceux qui cherchent à s'étourdir pour en oublier les souffrances et les ennuis, et ceux qui, d'une qualité d'âme supérieure, y trouvent un prétexte à spéculation morale, et s'appliquent à en comprendre et en pratiquer les leçons.

Ainsi, l'œuvre s'apparente au *Disciple*, dont nous parlions tout à l'heure, de même qu'à l'*Etape*, ou au *Démon de midi*, par ses caractères généraux, mais elle offre, en outre, l'intérêt de l'actualité la plus immédiate, sans être ce que l'on appelle un roman à clef. Avec un tact et une discrétion qu'il convient de relever, le moraliste ne veut point contraindre notre esprit et forcer notre sentiment. Il n'entend pas poser ni démontrer de thèse, mais seulement, derrière une affabulation déjà intéressante en soi, entreprendre une étude des causes sociales, et mettre en relief quelques-unes des grandes lois spirituelles trop méconnues de tout temps, mais que la société, au lendemain de la crise mondiale, paraît méconnaître à un degré, si possible, particulièrement inquiétant.

— C'est un souci du même ordre qui a inspiré à M. Henry Bordeaux les deux volumes conjugués sous ce titre symbolique : *La Vie recommence*. Nous avons, en son temps, parlé à cette même place, de la *Résurrection de la chair* : il n'y a pas grand'chose à ajouter à notre chronique d'alors. *La Chair et l'Esprit* fait à ce premier roman une suite naturelle, un développement du thème initial, en mettant en lumière les conséquences de l'acte ; une faute aux yeux de la morale populaire, — mais une faute dont la signification sociale, pour ne pas dire biologique, dépasse de beaucoup la portée mesquine reconnue à des événements aussi privés que celui-là.

**Société Anonyme**  
de  
**LAMINOIRS ET CABLERIE**  
**Usines à COSSONAY-GARE**  
**et DORNACH**

---

Fonderie, laminoirs, tréfilerie de cuivre  
laiton, bronze, aluminium et alliages de nickel.



Fabrication de fils et câbles  
pour applications de l'électricité



Matériel divers pour installations électriques.





## NERVEUX !!!

remplacez le café colonial par le

### CARAMEL CEREAL

Marque  
du Dr Kellogg

succédané par excellence. Le Caramel Cérééal n'excite pas, ne fatigue pas l'estomac. 25 années de succès. III

En vente dans les épiceries fines. — Où il n'y a pas de dépôt, s'adresser à

## Aliments hygiéniques "Phag"

GLAND (Vaud)

## J. VÉRON, GRAUER & C<sup>ie</sup>

GENÈVE - BELLEGARDE - VALLORBE - LA CHAUX-DE-FONDS - BRIGUE  
PONTARLIER - DOMODOSSOLA

### TRANSPORTS INTERNATIONAUX

### VOYAGES ET ASSURANCES

### AGENCE PRINCIPALE DE LA COMPAGNIE

### INTERNATIONALE DES WAGONS-LITS

### REVUE DES LIVRES (*suite*).

Une telle largeur d'idées, chez un esprit sérieux tel que M. Henry Bordeaux a quelque chose de réconfortant. Le simple fait de la voir pratiquer par des personnages sympathiques constitue un exemple à suivre même pour ceux qui se targuent d'être débarrassés de toutes les préventions et de tous les préjugés qui encombrant notre vie sociale et morale. Le courage moral est précisément la vertu la plus rare qui soit au monde : il faut savoir gré à M. Bordeaux de l'avoir ici glorifié.

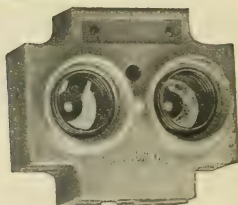
Et, sans doute, prendra-t-on aussi plaisir, ne fût-ce que par un besoin de digression bien naturel, à des descriptions vivantes et largement brossées, telles que la Fête de l'Alsace, où le cœur du pays, tout palpitant d'émotion, s'ouvre à la Mère Patrie, venue célébrer dans sa vieille capitale son retour au « sein national ».

R. F.

**ELECTRO-MATÉRIEL****Zurich I ::**

Téléphone : SELNAU 48. 01

Ad. télégr. : KILOWATT

**Matériel complet****d'installation****électrique :****Lumière****Force****Téléphone****Sonnerie****Magasins de vente :****ZURICH :**

Löwenstrasse, 30.

**LAUSANNE :**

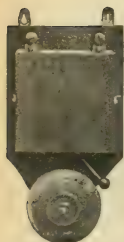
Avenue du Tribunal Fédéral, 9

**BERNE :**

Monbijoustrasse, 22

**ST-GALL :**

Katharinengasse, 22



## En route vers Tombouctou.

LE LAVANDOU, 5 décembre 1920.

« Vous prie être rendu Marseille le 19 ct, afin d'embarquer le 21 sur steamer *Stella* à destination Dakar. »

J'ai ouvert le télégramme avec un battement de cœur. Ne sont-elles pas trop souvent messagères de tristesse ou de deuil, les petites enveloppes bleues ?

Ce n'est que l'ordre de départ prévu, l'invitation à aller reprendre sous le ciel africain la chère vie de brousse que nous aimons tant.

Nous l'attendions avec une certaine impatience, ce télégramme, depuis que l'hiver est là, qu'il fait gris et froid, même au Lavandou, patrie du soleil et des fleurs. Mon mari, trouvant le temps long, est justement parti pour Marseille afin de se rappeler au souvenir de l'Administration, et il ne peut être de retour avant demain soir au plus tôt. Je frémis en pensant à tout ce qu'il y a de besogne accumulée dans ces deux jours de répit que nous octroie généreusement l'Administration. En hâte, je commence à remplir des malles, à bourrer des caisses.... Une lessive étendue depuis trois jours au jardin a gelé. Le linge est raide, cassant comme du carton et il faut faire de grands feux pour le dégeler, le sécher tant bien que mal.

Dehors, le thermomètre marque huit degrés en dessous de zéro et, dans la maison exposée au mistral, il ne monte guère plus haut. Depuis bien des années déshabituée de pareilles températures, je souffre atrocement et maudis le Midi trompeur où l'hiver s'est ainsi installé. Afin de reprendre courage, j'évoque les chers pays de lumière, bientôt retrouvés, la belle terre rouge d'Afrique flamboyant sous l'ardent soleil, les nuits tièdes où l'on dort dehors, le nez dans les étoiles....

Mes dents claquent, mes doigts engourdis sont maladroits à tout ce qu'ils font et la maisonnette est glacée, semble morte déjà, comme un logis qu'on abandonne après y avoir été heureux. Au dehors, tout est gelé dans le jardin, autour de la lessive raidie. Certains feuillages ont l'air d'avoir été bouillis puis confits dans du sucre, tant ils sont raides et cassants sous leur couche de givre. Les fleurs ne sont plus que d'informes loques presque sans couleur. Sans couleur aussi, sous le ciel gris, la mer, la Grande Bleue, semblable aujourd'hui à un Océan triste du Nord.

Froid et tristesse au dehors. Tristesse aussi dans le cœur malgré la hâte de reprendre, après ces six mois de congé, notre vraie vie, utile et si remplie, dans la brousse africaine.

Mais nous l'avions rêvé autre, ce départ, avec du temps devant nous pour le préparer, du temps surtout pour revoir celle qui se hâte là-bas, en Normandie, pour nous rejoindre, et à qui je viens de télégraphier, le cœur gros : « Partons dans deux jours ».

Les amis d'ici sont accourus. Des cousines qui s'ingénient à m'aider et tous nos braves amis pêcheurs,

navrés de perdre en mon mari un camarade. Puis la nuit est venue, encore plus triste et plus glacée que le jour et, avec elle, tout le cortège des petits soucis matériels dominant, noyant presque le chagrin du départ.

« Il ne faudra pas oublier ceci.... Il faudra acheter cela à Marseille.... » Les heures ont passé dans cet énervement des grands départs que je connais depuis tant d'années et dont jamais je n'ai pu me guérir.

16 décembre..

Je suis allée attendre mon mari au train du soir, bien persuadée, cependant, qu'il ne pouvait y être.

La petite gare est jolie d'habitude, riante avec ses haies fleuries de roses, avec les groupes de fillettes dont c'est le rendez-vous habituel à chaque arrivée de train. Ce soir, sous la pluie glacée, c'était lugubre, l'attente dans l'obscurité où ma lanterne seule mettait de pâles lueurs sur des ombres emmitouflées. Le train avait à son habitude quelques quarts d'heure de retard, mais d'en voir descendre celui que je n'espérais pas voir, m'a consolée de toutes mes misères. Ensemble, nous avons tout d'abord copieusement maudit l'Administration et ses lenteurs à nous prévenir. On a trois jours en France pour maudire ses juges. Nous n'en avons que deux, c'est vrai, mais nous mettons les bouchées doubles.... Puis nous avons récapitulé tout ce qui restait à faire, et lui, prenant sur ses épaules les plus lourdes charges, nous avons vu que nous arriverions à bout de tout. Ce départ, en somme, ne sera pas plus difficile que tant d'autres préparés en bousculade.

Nous avons parlé des êtres chers si peu vus pendant ce congé et dont nous nous éloignons pour longtemps,



A l'heure qu'il est, avertis par télégrammes, tous nous suivent par la pensée, s'affligent avec nous de la séparation et avec nous aussi se réjouissent, car ils savent combien nous l'aimons, notre existence de broussards.

19 décembre.

Les deux jours d'affolante hâte ont passé comme passent tous les jours de notre vie, les bons et les mauvais. Un pâle soleil nous a accompagnés ce matin sur les chemins, dans nos courses à travers le village et la Grande Bleue nous sourit dans son cadre de forêts. Malgré le vent encore glacé, deux ou trois petites roses entr'ouvertes souriaient dans la haie de la gare, afin que nous n'emportions pas de notre cher Lavandou un trop attristant souvenir.

Et voilà ! Nous sommes partis ! C'est si simple, si vite accompli, ces grands événements de la vie dont on s'était d'avance effrayé.

Si simples matériellement, ces départs, mais si pleins d'incertitude et d'angoisse pourtant. Une époque de notre vie se termine là, avec ses jours heureux et ses jours sombres. Devant nous, c'est le grand inconnu d'une existence nouvelle qui recommence et qui sera peut-être absolument différente de ce que nous espérons. Je me prends à envier certaines braves femmes que je connais ici, et qui jamais n'ont pris le train, jamais n'ont quitté, même pour un jour, leur paisible Lavandou. J'ai rêvé autrefois, il y a très longtemps, d'une existence semblable, auprès de ceux que j'aimais, sans jamais m'éloigner du nid.... Nous avons commencé par faire le tour du monde par les chemins les plus longs et, pendant vingt-sept ans, nous avons roulé sur tous les continents et navigué sur tous les Océans, « Lui » et moi....

celui pour qui j'ai renoncé jadis à tous mes rêves de vie tranquille....

Le train est parti, les amis ont fait quelques signes encore, et très vite se sont éparpillés, chacun pressé de regagner le coin de son feu. Il fait cruellement froid dans les wagons mal chauffés et plus froid encore à Toulon, pour traverser la ville d'une gare à l'autre. Toulon, si riante, si gaie quand le soleil rôtit le carré du port, quand les marins arborent la tenue blanche et leurs petites amies de fraîches robes de mousseline. Aujourd'hui, sous le ciel triste, la ville est morne et glacée. Plus triste encore et plus glacée, Marseille à la nuit tombée, le mistral balayant les rues....

20 décembre.

Une journée où les averses ont alterné avec les rafales de vent glacé. C'était dimanche et nous avons en vain arpenté les rues espérant trouver quelque magasin ouvert. Il va falloir nous embarquer sans avoir fait un seul des achats indispensables et arriver, manquant de tout, dans un pays où l'on ne trouve rien. Elle sait bien pourtant, notre maternelle Administration, que ses enfants coloniaux ont besoin de mille choses au moment de partir pour leurs deux ans de lointain séjour. Pourquoi donc ne pas leur donner le temps de se reconnaître avant l'embarquement ? Une fois de plus, nous avons récriminé contre les « Bureaux » avec des amis rencontrés par hasard dans un café de la Cannebière. Eux passaient leur congé au fin fond de la Bretagne. Pour arriver aujourd'hui à Marseille, ils ont dû laisser en arrière le plus gros de leurs bagages, brusquer les adieux à leurs enfants. La vie des fonctionnaires coloniaux, plus qu'aucune autre, a de ces déchirements sans cesse renouvelés.

Le marin, tout au moins, laisse au pays sa femme pour garder le foyer, élever les enfants.... La femme coloniale a le devoir d'accompagner son mari pour lui faire, dans la solitude absolue où parfois il faut vivre, l'existence plus douce et plus digne. Mais ce sont les enfants, alors, qu'il faut sacrifier, mettre en pension ou confier à des parents. C'est le foyer détruit, la nichée éparpillée et les pauvres cœurs de femmes éternellement déchirés. Heureuses celles qui n'ont pas d'enfants et peuvent se donner tout entières, sans arrière-pensée, au compagnon de leur vie, le suivre partout où il lui faut aller, sans souci des climats mauvais ou des voyages difficiles.

M<sup>me</sup> P. a trouvé moyen, je ne sais comment, malgré ce dimanche qui ferme toutes les boutiques, d'acheter une très grande casserole réclamée par son cuisinier noir pendant tout leur dernier séjour en Côte d'Ivoire. Mais on a refusé de la lui emballer et elle a dû la loger dans son carton à chapeaux. On a toujours ainsi, au dernier moment, de ces achats très encombrants qu'on ne sait où caser et qui vous rendront la vie amère tout le long du voyage. Je me souviens de certaine cafetière de faïence trimballée ainsi, parmi nos bagages à main, du Havre à Tahiti à travers l'Amérique. Nous pensions arriver là-bas dans un pays perdu et nous nous étions avisés à la minute du départ que cette cafetière manquerait à notre bonheur. Nous étions très jeunes alors et dépourvus de philosophie. Depuis lors, nous avons appris à nous passer joyeusement de choses bien plus utiles qu'une cafetière.

23 décembre.

A bord du *Stella* en vue des côtes d'Espagne. Le pont devient peu à peu le joyeux rendez-vous des

passagers que le froid ou le mal de mer avaient jusqu'ici retenus dans leurs cabines. Il fait plus doux déjà et l'amabilité du commandant et de ses officiers aura vite fait de fondre la glace entre tous ces voyageurs inconnus les uns aux autres. Des groupes se forment, des coteries où l'on potine parfois.... Quelle peine on se donne pour chercher les défauts du voisin et les mettre en lumière, alors qu'il y aurait tout profit à ne voir que le bon côté des choses et des gens ! Mais, à bord plus que partout ailleurs, je crois, on manque d'indulgence. Est-ce l'effet du mal de mer ou l'ennui des longues traversées qui prédispose ainsi les esprits ?

« L'Espagne, pays des fleurs et des orangers, des villes riantes et des jardins ombreux.... » C'est ainsi, du moins, que je me plaisais à l'imaginer, semblable à notre côte d'Azur : un paradis verdoyant au bord de la mer bleue.

Depuis deux jours, nous longeons une côte abrupte. Des montagnes pelées, pierreuses, terreuses, et sans beauté. Pas un arbre. Pas une habitation, sauf, de ci de là, dans une gorge plus sauvage, les murs revêches de quelque couvent à l'allure de forteresse. C'est tragique et sombre comme toute l'histoire de ce pauvre pays.

Le commandant nous a dit :

— Je préfère allonger un peu la route en passant près de terre que de couper au plus court, risquant du mauvais temps au large des Baléares.

Décembre n'est pas une bonne saison pour naviguer en Méditerranée et, quoique la mer soit très calme depuis le départ de Marseille, il ne s'tarde de trouver sur les côtes du Maroc les alizés qui nous pousseront tout droit sur Dakar, sans un coup de roulis ni de tangage.

Les tirailleurs sénégalais embarqués à Marseille retrouvent à mesure que la température se réchauffe toute leur gaité d'enfants bruyants. Ils sont encore enveloppés, empaquetés de couvertures, de cache-nez, de vêtements de toute sorte par dessus leur tenue kaki. Mais les visages sont moins gris qu'au départ et les yeux brillent davantage. La pâleur chez les noirs est une teinte grisâtre et terne qui donne l'air encore plus malade que la pâleur des hommes blancs.

Beaucoup de ces tirailleurs n'ont rien vu de la guerre et n'ont fait qu'un temps de service à Saint-Raphaël ou à Hyères. Les idées qu'ils rapportent de leur séjour à la côte d'Azur ne font certes pas honneur aux femmes qu'ils ont pu rencontrer là-bas. Et leur intelligence bornée les poussant à tout généraliser, ils ont perdu presque totalement cette vénération de la femme blanche qu'ils avaient autrefois à un si haut degré. Il en va résulter moins de respect et moins de sécurité pour celles qui s'en vont dans la brousse lointaine. Et ce n'est pas, tant s'en faut, la seule notion fausse que les tirailleurs noirs rapporteront de leur séjour en pays civilisés. Peut-être un jour s'apercevra-t-on qu'il aurait mieux valu ne pas mêler ces races primitives à nos querelles entre civilisés, non plus que de leur enseigner, comme le summum du progrès, l'art de massacrer son prochain. Beaucoup d'entre eux, heureusement, de retour dans leur village perdu, oublieront très vite tout ce qu'ils ont vu et se replongeront avec délices dans leur nirvâna intellectuel et moral.

— Voilà la mère des tirailleurs qui va encore se faire voler par ses enfants, dit quelqu'un.

Et les passagers de se précipiter vers l'arrière d'où



l'on domine le faux-pont envahi par les noirs. Une femme âgée est au milieu d'eux et toutes les mains se tendent, les visages noirs se font suppliants :

— Madame, donne-moi cinq francs....

— Madame, donne-moi vingt francs....

Elle distribue des billets bleus à qui les demande, sans compter. Mais un lieutenant est intervenu :

— Ils vont vous dévaliser, madame, si vous vous laissez faire.

— Oh !... croyez-vous ? Ils sont si naïfs et si bons, ces pauvres enfants. Et si reconnaissants de ce qu'on fait pour eux.

— Naïfs ?... jusqu'à un certain point et pas méchants, je vous l'accorde. Quant à leur reconnaissance, je crains qu'elle ne se traduise surtout par des exigences nouvelles à voir ainsi s'ouvrir trop facilement votre bourse.

— Mais tout ce que je possède est à leur service. Je vais en Afrique pour me dévouer à eux, pour être leur mère, selon la mission que le Saint-Esprit m'a donnée.

Avec un sourire de pitié le lieutenant se détourne. Comme tout le monde à bord, il se moque un peu de la mère des tirailleurs et de sa mission providentielle.

La pauvre femme avait gagné dans le dur métier de garde-malade des petites rentes dont elle vivait modestement à Saint-Raphaël. Vint la guerre et l'envahissement de la côte d'Azur par les contingents noirs arrivant d'Afrique.

— J'ai eu tout de suite grand' pitié de ces pauvres gens qu'on amenait un peu comme du bétail à la boucherie. La plupart d'entre eux ignoraient tout de cette France qu'ils venaient défendre et je trouvais

révoltant que, par la loi du plus fort, on les eût obligés à donner leur vie pour el'e. Je me suis attachée à ces enfants rieurs et eux aussi m'aiment bien.

— Parbleu, interrompt le lieutenant, avec tout l'argent que vous leur prodiguez n'importe qui se ferait adorer d'eux.

— Eh oui. peut être,... il ne faut pas leur en vouloir, pauvres enfants.

Il est facile de rire de certains dévouements un peu ridicules, inutiles peut-être. La mère des tirailleurs part pour l'Afrique le cœur plein d'illusions qui s'éparpillent très vite. Son enthousiasme connaîtra de lourds déboires, mais elle aura connu aussi les joies du sacrifice. Combien, parmi ceux qui la traitent de folle, ont jamais cherché ces joies-là, très pures et très élevées ?

24 décembre.

Gibraltar au coucher du soleil est une des plus belles choses qui soient au monde. Depuis quelques heures, la côte s'abaissait, les montagnes se faisaient moins farouches et laissaient voir, nichée dans une échancrure, quelque petite ville aux maisons blanches, toute riante dans la verdure. Le Commandant nous a dit avec son bon sourire affable :

— Vous avez de la chance. Nous passerons Gibraltar avant la nuit.

Bientôt le rocher profile sur le ciel clair sa formidable pyramide. Il est tout hérissé de forts et de bastions, tout bardé de ciment et de fer. Du sommet jusqu'au niveau de la mer, sur une pente vertigineuse, un formidable bloc de maçonnerie cache tout un pan de la montagne, met dans la fraîcheur du paysage une vilaine tache grise. C'est, paraît-il, un réservoir d'eau destiné à alimenter la place forte en

cas de siège. Mais qui donc oserait assiéger ce nid d'aigle, si haut perché sur son rocher ?

La vue des embrasures où sans doute les canons sont braqués me remet en mémoire l'émotion que souleva, jadis, l'installation de certaines pièces d'artillerie apportées là par les Anglais. On disait leur tir d'une telle puissance que les artilleurs, avant de mettre le feu aux poudres, étaient obligés de se maintenir la bouche ouverte au moyen d'un petit bout de bois serré entre les dents. Sans cela, affirmait-on, ils eussent été infailliblement rendus sourds par la violence de la déflagration.

Qu'étaient ces canons de 1860 à côté de ceux qui garnissent les forts de la montagne ? Cette artillerie du temps passé suffisait cependant à fermer, au moindre caprice des Anglais, la Méditerranée. Malgré que leur portée fût bien moindre que celle des canons modernes, ils tenaient sous leur feu l'étroite ouverture où notre bateau s'engage maintenant, glissant sur l'eau calme et bleue comme celle d'un beau lac.

En face de Gibraltar, Ceuta dresse un rocher tout semblable de forme, mais de bien moindre hauteur. Entre ces deux montagnes à pic, les colonnes d'Hercule, où jadis finissait le monde, toute la civilisation ancienne a passé, marchant à la conquête de l'inconnu. Petites barques légères, d'abord, qui longeaient les côtes, craignant la haute mer. Les premiers navigateurs qui s'aventurèrent au delà du détroit et descendirent vers le Sud virent la végétation peu à peu diminuer sur les côtes inhabitées, puis disparaître tout à fait. Et devant l'infini du sable et l'infini de la mer, ils se persuadèrent aisément que le monde finissait là.

Quel courage ne montrèrent pas ceux qui, malgré

vents et marées, poussèrent plus loin dans cet inconnu plein d'effroi, jusqu'aux îles, jusqu'à ce qui est maintenant le Sénégal ? On dit qu'arrivant à la pointe où plus tard on a construit Dakar, ils furent ravis au delà de toute expression par la vue de ces mamelons verts, d'un peu de végétation après tant de côtes arides. Plusieurs s'établirent là, se croyant de bonne foi parvenus au paradis. Le Sénégal n'a pourtant rien de paradisiaque, dans son climat pas plus que dans ses paysages.

Le crépuscule descend, calme et serein, sur les deux rochers sombres, sur la mer endormie. Il éteint les rayons roses qui erraient encore sur la forteresse et noie les contours des baies où brillent des lumières. C'est Tarifa avec Tanger en face, étalant ses maisons blanches entre deux montagnes. A peine si l'on distingue, dans le lointain, le cap Trafalgar avant que la nuit noire n'ait tout enveloppé de ses plis. Nous avons franchi les portes du monde. Nous laissons derrière nous la vie douce et paisible auprès de ceux que nous aimons et nous allons vers l'inconnu.

En avant.

24 décembre.

Peu à peu, dans la foule anonyme et indifférente des passagers, des figures se détachent, qu'on remarque, qui intéressent par un détail futile, par un trait plaisant du visage ou par un mot, peut-être, surpris au passage. Un peu à l'écart des autres, installée sur ma chaise longue, je regarde la vie autour de moi, je m'essaie à déchiffrer les caractères, à deviner les drames cachés et les passions de ce monde en miniature qu'est le pont de notre bateau.

Deux petits jeunes gens, deux gamins de dix-huit ans, sont parmi ceux que j'aime à suivre du regard.

Ils arpentent le pont côte à côte pendant des heures entières et, à voir l'air grave et important qu'ils prennent, on dirait qu'ils portent le fardeau du monde sur leurs épaules. Tous deux vont débiter dans quelque maison de commerce de la côte ou de l'intérieur et ce voyage est leur première entrée dans la vie.

Je les entends discuter leurs chances d'avenir, leurs occupations futures et se donner mutuellement de très sages conseils. Tout les amuse de la vie de bord, mais ils n'ont garde de se montrer novices et savent, lorsqu'ils se sentent observés, voiler d'indifférence leur trop vif intérêt. Si l'on signale des poissons volants ou quelque dauphin, ils iront comme tout le monde se pencher sur le bord pour les apercevoir, mais sans hâte excessive, comme s'ils étaient blasés déjà de ces spectacles. Un matin, par hasard, passant devant la porte du fumoir, je les ai vus attablés, plus graves que jamais. Ces gamins prenaient leur apéritif.

Parmi les tentations sans nombre qu'offre la vie coloniale, l'apéritif est la plus dangereuse. On débute comme ils débutent là, ces petits, par une boisson fraîche, si réconfortante dans les grosses chaleurs. Puis on en prend deux ou trois, mettant toujours moins d'eau et davantage d'alcool. Un beau jour, sans savoir comment cela s'est fait, on ne peut plus se passer d'alcool et la dégringolade physique et morale commence. Qui dira les vies brisées, les bonheurs détruits par l'habitude des apéritifs, surtout aux colonies?

VAHINE PAPAA.

*(La suite prochainement.)*

---





## La guerre future.

---

QUELQUES ENSEIGNEMENTS DE LA GUERRE PASSÉE. —  
QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR LA STRATÉGIE DE LA  
GUERRE FUTURE.

Le sentiment est général que la paix actuelle est une simple suspension d'armes et que la guerre est plus ou moins proche. Aussi, les états-majors des pays anciens belligérants, comme ceux des pays neutres, travaillent-ils activement à mettre en formules définitives la doctrine nouvelle et à réorganiser les armées en s'inspirant des expériences faites au cours de la guerre.

De ce qu'il est possible de glaner de ci de là sur l'orientation de ces activités, — dans des articles de revue, dans des articles de journaux, dans quelques polémiques, dans quelques conversations, — on peut tirer des conclusions, qu'il est permis de commenter, non sans intérêt peut-être, à l'heure où l'on n'est point sorti encore de la période des tâtonnements, pour entrer dans celle des réalisations définitives.

### 2. — *Quelques enseignements de la guerre passée.*

Il semble tout d'abord que l'on a une tendance à cristalliser la doctrine nouvelle sur ce qui « fut » et que l'on ne s'inspire pas assez de ce qui « sera ». On est visiblement hypnotisé par le passé et l'on oublie d'interroger l'avenir. On fait trop exclusivement œuvre

d'analyse et de synthèse et pas assez œuvre d'imagination.

L'armement, pendant la guerre, s'est perfectionné rapidement. Dans l'artillerie, on a non seulement augmenté d'une façon considérable le nombre des canons, mais allongé leur portée et perfectionné l'effet destructif de leurs projectiles.

En ce qui concerne les gaz toxiques, on a passé des gaz chlorés de 1915, aux arsines, aux gaz cyanurés. Dans l'infanterie, on tendit à substituer l'arme à l'homme, le matériel au personnel, on associa l'arme automatique à la grenade, on inaugura la collaboration des armes à trajectoires tendues et des armes à trajectoires courbes.

On adjoignit à l'infanterie le char d'assaut pour ménager le personnel humain. Dans l'aviation, les progrès ne furent pas moindres. Non seulement on employa l'avion comme moyen d'observation ou de proie, comme chasseur, mais encore comme moyen de bombardement. Les progrès techniques qui assurèrent à cette arme, au cours de la campagne, plus de vitesse, plus de résistance, qui augmentèrent ses facultés manœuvrières, furent constants.

Si les moyens de destruction ont augmenté en perfection et en nombre, les moyens de protection suivirent la même progression. Les méthodes d'emploi tactique de ces armes nouvelles se modifièrent suivant le même rythme. A chaque innovation technique correspondit une innovation doctrinale.

Or, il semble que, pour réorganiser les armées d'après-guerre, on perd un peu de vue le caractère essentiellement évolutif de cette progression. On prend volontiers pour schéma de cette réorganisation, l'état de l'armement à la fin de la guerre, dans le plein épa-

nouissement de son développement, sans paraître se douter que ce ne devrait être qu'un point éphémère de son évolution et que, dans le sens du progrès, le champ est illimité. On regarde trop en arrière et pas assez en avant.

Et d'une.

En outre, les états-majors ou les organes chargés de la défense nationale ont une tendance — elle se retrouve à peu près dans tous les pays — à exercer leur activité réorganisatrice dans le seul cadre d'avant-guerre et à n'accorder un intérêt actif qu'aux choses dites militaires, suivant la conception d'avant 1914.

On réorganise l'infanterie, l'artillerie, l'aviation, on prévoit le ravitaillement de *l'armée*, les transports de *l'armée*, les communications de l'armée, le service sanitaire de l'armée, etc., etc., tout cela sur le bon vieux schéma d'avant 1914. On oublie que la guerre s'est NATIONALISÉE. Ce phénomène de la nationalisation de la guerre est conséquent à celui de l'augmentation prodigieuse de la consommation de matériel. A notre époque, le matériel est un facteur de succès important. Il est indispensable que le combattant puisse en disposer dans la mesure de ses besoins, — qui sont énormes si l'on songe à la complication du matériel de guerre moderne : obus de tous calibres, canons, armes automatiques, chars d'assaut, toxiques, avions, etc. C'est l'élément non combattant les armes à la main qui doit fournir cela à temps voulu en quantité et en qualité suffisantes. C'est lui également qui devra assurer les transports de personnel, de matériel nécessaires à l'alimentation du front en hommes, en armes, en munitions et en vivres, et opérer les évacuations. C'est lui qui assurera la production et les transports indispensables à l'équilibre de l'économie

nationale. C'est lui qui fournira le contingent intellectuel, qui inventera des moyens de destruction ou de protection nouveaux, qui perfectionnera la science de tuer ou de guérir, et qui assurera l'équilibre de l'économie nationale en substituant aux matières qui font défaut des succédanés appropriés.

Au cours de la grande guerre, cette mobilisation des forces nationales s'opéra, en France, sous la pression de la nécessité, au jour le jour, d'une façon toute empirique. Combien n'aurait-elle pas été plus aisée et moins perturbatrice de l'équilibre économique national si elle avait été réalisée sur la base d'un plan méthodique, dûment élaboré à l'avance. Beaucoup de gaspillages en hommes et en matériel auraient été évités et les finances nationales s'en porteraient mieux,

Sans doute, au cours de la guerre, le geste spontané de la France, raidie tout entière dans l'effort, pour la mise en œuvre de toutes ses forces nationales, sollicita l'admiration du monde et détermina la victoire. Mais que de forces eussent été mieux employées ou récupérées si, à l'improvisation, on avait pu substituer la réalisation méthodique, si cette mobilisation de toutes les forces nationales avait été préparée comme la mobilisation militaire !

Il faut reconnaître qu'il était impossible de prévoir l'importance que prendrait le « matériel », l'évolution vertigineuse de son perfectionnement et les capacités de consommation du front national.

Maintenant, il est possible de prévoir et surtout il n'est pas permis d'oublier.

Et de deux.

Enfin, la guerre a démontré qu'à notre époque tout conflit international armé tendait à se généraliser. Ce phénomène résulte de l'enchevêtrement des intérêts

internationaux et de la solidarité qui naît des relations et des échanges toujours croissants. Une tierce grande puissance ne peut assister passivement à un conflit armé qui éclate entre deux autres grandes puissances. Il arrive un moment où elle est obligée de se prononcer pour l'agrédi ou pour l'agresseur.

Une guerre amène donc, au ciel de la politique mondiale, des constellations nouvelles.

Mais à l'encontre de ce qui se passe en temps de paix, ces constellations de guerre sont beaucoup moins inspirées par des considérations de cabinet, par le souci de réaliser l'équilibre international ou telle combinaison économique ou militaire, que par un mouvement d'opinion plus ou moins irrésistible. Elles sont beaucoup plus l'œuvre des peuples que l'œuvre des gouvernements.

En temps de guerre, les passions politiques sont déchaînées. Dans les Etats qui ne sont pas directement engagés dans le conflit, l'opinion publique prend position avant le gouvernement, et exerce sur lui une pression souvent déterminante.

A notre époque, l'éducation civique et intellectuelle des masses est relativement avancée, la diffusion des idées est extrêmement rapide et générale, l'opinion se prononce vite. C'est elle qui manœuvre le gouvernement et non le gouvernement qui manœuvre l'opinion. D'ailleurs, les gouvernements démocratiques ne demandent, à l'heure des responsabilités redoutables, qu'à se laisser faire une douce violence par une opinion publique nettement orientée.

L'Allemagne faisait exception à la règle : l'opinion du public était le reflet de celle du maître. Cette absence d'opinion indépendante en Allemagne eut pour conséquence de faire oublier au gouvernement impé-



rial qu'il y avait encore une opinion mondiale rebelle à la corruption, que les idées peuvent avoir une puissance aussi destructive que les balles et que les obus. N'est-ce pas pour avoir méconnu la force de cette puissance tour à tour dissolvante ou créatrice, infernale ou divine, *l'idée*, que les Hohenzollern ont perdu la partie ?

L'opinion publique a, de nos jours, où triomphe la démocratie, une *valeur* qu'elle n'avait pas jadis, avant la chute des régimes autocratiques.

Il faut donc que le belligérant, non seulement ménage l'opinion publique des non-belligérants, mais la travaille, la manœuvre, puisque c'est cette opinion qui, finalement, déterminera l'attitude des Etats non engagés initialement dans le conflit, mais qui seront amenés à y prendre part activement, en vertu du principe que tout conflit armé entre grandes puissances tend à se généraliser. Il est indispensable, donc, que parallèlement à la campagne par les armes qu'il mène pour atteindre son but de guerre par la force, le belligérant organise une campagne intellectuelle pour faire valoir auprès des non-belligérants son droit subjectif.

Cette campagne intellectuelle a une importance presque égale à celle des armes, puisque c'est d'elle que dépendra l'orientation des non-belligérants.

Il faut donc proportionner l'importance des moyens et la perfection de l'organisation de cette campagne à l'importance du but à atteindre.

Dans ce domaine encore, pendant la guerre, la France a improvisé. Et cette improvisation a eu un caractère individuel, spontané et forcément empirique.

Mais combien de forces auraient été récupérées, si l'on avait pu coordonner l'effort des bonnes volontés innombrables qui se présentaient, si l'on avait assigné

à chaque intellectuel de haut vol qui offrait son talent à la défense de son pays, un secteur à défendre, une zone à battre, une résistance à vaincre, un objectif à atteindre, une mission à remplir suivant un plan minutieusement élaboré par le service de propagande ; non plus une mesquine propagande selon la conception d'avant-guerre, mais une organisation puissante, armée de moyens également puissants, proportionnés à l'importance primordiale du but à atteindre : *la manœuvre de l'opinion*.

Il faudrait donc créer un organe permanent qui, dès le temps de paix, servirait à des buts de propagande pacifique, mais qui, en temps de guerre, formerait le cadre d'un vaste système de propagande minutieusement agencé.

En France, parmi les institutions déjà existantes, il semble bien que ce soit l'état-major général de l'armée qui soit le plus à même de réaliser cette œuvre, d'autant plus qu'il pourrait s'affilier beaucoup d'éléments de haute valeur intellectuelle, qui s'empresseraient de lui offrir une ardente et précieuse collaboration. L'armée n'est-elle pas l'institution la plus puissamment hiérarchisée et possédant les plus fortes traditions de discipline ? En outre, en matière d'expansion intellectuelle, le Grand quartier général français a fait ses preuves. N'est-ce pas un de ses plus beaux titres de gloire que d'avoir, pendant et immédiatement après la guerre, formé à l'image de l'armée française, l'armée anglaise, l'armée américaine, les armées serbes, polonaises, tchéco-slovaques, roumaines, etc... ? Dans les milieux dirigeants de l'armée française, on paraît ne pas se douter de la possibilité d'assumer cette tâche, et cependant il semble indispensable de constituer, dès le temps de paix, un organe permanent de pro-

pagande, dont les rouages simplifiés devraient pouvoir être amplifiés rapidement en une machine formidable....

Et de trois.

Enfin, voici une observation d'ordre politico-financier. On pourrait croire qu'entre deux États dont l'un est le débiteur de l'autre, c'est le débiteur qui sera l'obligé moral du créancier, que ses obligations financières seront doublées, dans une certaine mesure, d'obligations politiques, morales s'entend.

En réalité il n'en est pas ainsi. C'est l'État créancier qui, politiquement, porte la chaîne, et non le débiteur. Le créancier sacrifie invariablement la politique que, logiquement, il devrait poursuivre à celle que paraît lui imposer la sauvegarde de sa créance.

La question des milliards à récupérer a dominé, malheureusement, toute la politique de la France vis-à-vis de la Russie, après la guerre. Et pour en arriver à quoi ?

Inversement, il est vraisemblable que, si Guillaume avait emprunté de l'argent aux Américains plutôt qu'à ses sujets, l'Amérique n'aurait jamais déclaré la guerre à l'Allemagne.

Il résulte de ce qui précède que, pour mettre en harmonie la politique financière d'un pays avec les nécessités de sa défense, il serait indispensable que les dirigeants s'inspirent des principes suivants : Emprunter beaucoup aux États que l'on désire entraîner politiquement à sa suite.

Prêter très peu au dehors et employer ses disponibilités au développement de l'industrie nationale.

La réalisation de ce second postulat est d'autant plus importante qu'en activant la production on accroît les *forces* nationales, dont, en cas de conflit, le concours intensif est indispensable à la défense du pays.

Il paraît donc de plus en plus nécessaire que l'orientation des crédits extérieurs ne soit plus abandonnée à la haute finance, dont le mobile n'est trop souvent que le seul intérêt immédiat, mais qu'une législation rigoureuse impose cette tâche à l'Etat, puisque cette question des crédits extérieurs est liée si intimement à celle de son avenir politique. Et même, ne serait-il pas désirable que, dans le gouvernement, l'organe chargé de la défense nationale soit entendu à ce propos, au moins à titre consultatif? Je sais bien que cette dernière suggestion va faire bondir ceux qui ont coutume de répéter — en temps de paix s'entend — que l'armée est un péril, un Etat dans l'Etat, et qui sont hantés par le spectre des dictatures imaginaires. Mais, n'est-ce pas dans cette institution que l'on retrouve le patriotisme le plus pur et le plus dévoué, garant de loyalisme, et surtout la constance dans la tradition, cette constance qui, parfois, fait défaut aux démocraties?

Parmi les nombreux enseignements qu'il est possible de tirer de la guerre passée, il semble qu'il est bon de retenir spécialement ceux-ci :

1. Importance primordiale de l'armement comme facteur de succès, d'où nécessité de *continuer* le perfectionnement et la multiplication de cet armement suivant une progression au moins équivalente à celle qui fut réalisée pendant la guerre.

2. Nécessité de préparer la mobilisation de toutes les forces indispensables à l'alimentation du front national, où se développe l'action par les armes, et du front mondial, où se développe l'action intellectuelle.

3. Nécessité d'orienter la politique des crédits dans un sens favorable à l'intérêt national : expansion pacifique ou défense offensive ou défensive.

Ces principes doivent servir de base à l'organisation de la guerre future. Mais, avant d'ériger un système

de préparation, il est indispensable de se demander quel sera l'objectif stratégique de la guerre future, car seule la détermination de cet objectif stratégique nous permettra d'organiser les moyens de l'atteindre.

## L'OBJECTIF STRATÉGIQUE.

### 2. — *Quelques considérations sur la stratégie de la guerre future.*

La stratégie d'avant 1914 proposait comme objectif aux commandements suprêmes la destruction des armées ennemies. Cette doctrine était généralement admise. Elle était logique, en un temps où, dans la recherche de la décision, l'importance du personnel l'emportait sur celle du matériel. La notion du « combattant » pouvait être restreinte aux seuls éléments armés belligérants en présence. Actuellement, l'importance du matériel a augmenté démesurément. Elle grossira encore. Sans supériorité dans l'armement, point de *décision* possible. Or, ce *matériel*, indispensable facteur de succès, est le produit de toutes les forces de l'activité nationale, et la décision ne pourra être obtenue que par leur collaboration intense. Comment alors définir le combattant ?

Est-ce, seul, l'homme de première ligne auquel il arrive parfois *de voir* l'adversaire ? Est-ce encore l'artilleur-pointeur dont l'activité se limite à actionner certaines manivelles, conformément aux ordres qu'il reçoit au bout d'un fil téléphonique ? Est-ce l'approvisionneur qui apporte l'obus ? Est-ce le soldat du train des équipages qui le conduit à pied d'œuvre ? Ou bien le mécanicien-pilote qui l'amène à la gare de distribution ? Est-ce celui qui fabrique l'obus ? Est-ce celui qui l'invente ? Est-ce l'intellectuel, le journaliste



qui fanatise les masses et leur inculque la volonté de vaincre ? Quel critère adopter pour déterminer cette notion du « combattant » ?

Irons-nous chercher une norme en droit international public ? Le droit international public ne s'est pas prononcé sur la situation actuelle du combattant. Il ne nous en donne aucune définition. Antérieurement à la guerre, quelques règles de protection avaient été émises en faveur des sanitaires, des femmes, des enfants, à un moment où les femmes et les enfants ne fabriquaient pas d'obus. Ces règles sont vieilles. D'ailleurs elles sont fragmentaires. Elles ne résolvent pas le problème. Elles ne peuvent pas le résoudre, puisqu'elles ont été arrêtées en un temps où le problème ne se posait pas de la même façon. C'est donc le combattant de fait et non de *droit* qu'il faut rechercher.

A l'aide de ce « *distinguo* », il semble que l'on doive s'arrêter à la formule suivante, pour définir le combattant : *Est combattant, celui qui collabore à la destruction de l'adversaire.*

On peut entrevoir immédiatement les conséquences stratégiques d'abord, morales ensuite, de cet axiome, en un temps où la guerre est machinisée à outrance. Nous avons vu que la conduite de la guerre moderne comportait la mobilisation de toutes les forces nationales. Toutes ces forces nationales collaborent donc à la destruction de l'adversaire, ce qui revient à dire que la nation entière est combattante. La dernière guerre a donné, pratiquement, une extension considérable à la notion de combattant, puisque toutes les forces nationales ont concouru à la destruction de l'adversaire. Ce principe, réalisé empiriquement, va, dans l'avenir, passer dans la doctrine. Mais cette extension de la notion de combattant entraîne logi-

quement celle de l'objectif stratégique. L'objectif stratégique assigné aux commandements supérieurs ne sera plus limité à la destruction des armées ennemies, mais il sera étendu à *la destruction de toutes les forces nationales ennemies*. Pratiquement, la mise à exécution de ce principe a été inaugurée pendant la grande guerre, par le blocus et par la guerre sous-marine. La doctrine nouvelle osera-t-elle ouvertement arborer ce principe ? Il vaudrait beaucoup mieux qu'elle l'affichât franchement, sans fausse honte. De la sorte, les peuples en mal de guerre pourront soupeser à l'avance les conséquences morales de l'aventure dans laquelle ils se précipitent. Car elles sont effroyables, ces conséquences morales. Qu'on se représente deux grandes puissances belligérantes, — je dis deux pour simplifier la vision, car elles ne seront pas longtemps deux seulement à mener la guerre, — qu'on se représente deux puissances belligérantes utilisant, pour détruire, toutes les ressources de la technique moderne, depuis la bombe d'une tonne, apportée en avion, à 500 km. de distance, en quelques minutes peut-être, jusqu'aux gaz les plus subtilement vénéneux, qui figeront dans la mort des cités entières, jusqu'aux petites bombes incendiaires d'un kilo, à base de phosphore ou de magnesium, qui allumeront en quelques instants des milliers de foyers d'incendie.

C'est sur les agglomérations urbaines que s'acharneront les belligérants, parce que les grandes villes sont les centres nerveux des Etats, et parce qu'elles attirent dans leur périphérie toutes sortes d'industries indispensables au bon fonctionnement de l'économie nationale.

Les femmes, les vieillards, les enfants seront atteints, puisque attachés à l'usine pour faire face aux besoins

de la production de guerre. D'ailleurs, seraient-ils libres, ou fuiraient-ils ? Les arrières les plus reculés du pays ne sont point à l'abri des destructions de l'adversaire.

Cette théorie de l'extension de l'objectif stratégique à la destruction de toutes les forces nationales de l'adversaire, est moralement une conception de démente qui fait frémir tout ce qu'il y a d'humain en nous.

Et, cependant, elle est horriblement logique et indispensable à la conduite de la guerre. Les vieillards, les femmes et les enfants étant employés à l'usine, à la production des engins destructifs, aux transports, au ravitaillement, il est logique que le belligérant cherche à les atteindre.

L'histoire de la guerre a connu des innovations d'une portée morale peut-être moindre, mais aussi subversives à certains égards.

L'introduction des armes à feu d'infanterie et d'artillerie renouvela complètement l'art de la guerre. Cette innovation fut donc révolutionnaire au point de vue technique et tactique. Elle put, à juste titre, être considérée, au point de vue moral, comme une régression, puisqu'elle marquait la fin de la guerre chevaleresque en permettant à un ennemi caché de détruire un adversaire qui ne l'était pas.

La première République inaugura les armées nationales, qu'elle promena de victoire en victoire à travers le monde. En apparence, par conséquent au point de vue moral, cet événement fut, en réalité, le point initial d'une évolution qui devait aboutir à la nationalisation actuelle de la guerre.

Par la force des choses, entraînée par les nécessités toujours croissantes de son armement, la troisième République a mobilisé, pour sa défense, toutes ses

forces nationales. Elle va, sans doute, ériger cette nécessité en principe doctrinal. Si les groupements intellectuels chargés de définir et d'enseigner la doctrine nouvelle se déroberont à cette tâche, reculant devant les conséquences morales de leur enseignement, *les principes essentiels de cette doctrine n'en seront pas moins appliqués de fait au prochain conflit, car ces principes ne sont que la mise en formules des conditions stratégiques dans lesquelles se développera la guerre, et ces conditions appartiennent beaucoup plus au Temps qu'à l'Humanité.*

Certains arts, ou certaines sciences, — stratégie ou science sociale, par exemple, — sont régis dans leur évolution par des événements dont la puissance de causalité échappe souvent à leurs auteurs.

L'inventeur du premier avion n'a certainement pas pensé qu'il révolutionnerait la stratégie, pas plus que les protagonistes de l'instruction obligatoire universelle, l'inventeur du cinématographe ou du gramophone n'ont prévu qu'ils contribueraient à la diffusion du socialisme. Des faits d'apparence insignifiants peuvent amorcer en stratégie, comme en matière sociale ou politique, des mouvements ou des conséquences souvent inattendus, parfois redoutables, que ce soit en théorie ou en pratique.

C'est pourquoi l'on peut dire que les conditions stratégiques dans lesquelles se développera la guerre future ont, dans leur ensemble, un rapport de causalité bien plus étroit avec l'époque où elles se réalisent, qu'avec l'Homme, agent souvent inconscient du hasard. L'époque qui a vu la souveraineté de la machine dans l'industrie, sera fatalement amenée à la reconnaître dans l'art de la guerre. Et, avec cette logique implacable qu'ont souvent les événements et les choses, et que n'ont pas toujours les hommes, on verra les

peuples, pour obéir à cette loi fatale, organiser toutes leurs forces pour réaliser cette machinerie de la destruction et, par un retour plus implacablement logique encore, on les verra employer tous les moyens pour détruire ces forces chez l'adversaire.

Les hommes pourraient, *peut-être*, empêcher la guerre, mais si elle éclate ils ne pourront pas empêcher qu'elle ne se développe suivant certaines lois.

Que la doctrine le veuille ou non, l'objectif stratégique de la guerre future sera *la destruction des forces nationales* de l'ennemi.

Ce principe sera mis en pratique dès les premiers jours de la mobilisation.

Il n'y a pas à faire œuvre de beaucoup d'imagination pour se représenter ce qui se passera : Les armées belligérantes de couverture tendront à se stabiliser, dès le contact, pour permettre les mobilisations nationales respectives.

D'autre part, dès le début des hostilités, les belligérants déclencheront le maximum de leur puissance offensive sur les arrières de leur adversaire, pour empêcher ou gêner la mobilisation de toutes ses forces nationales. Cette action devra être foudroyante. Elle ne peut être qu'aérienne. Ce sera l'*attaque brusquée* de l'avenir.

Ce principe de l'action sur les arrières de l'ennemi n'est pas nouveau Il est essentiellement napoléonien. Ce qui est nouveau, c'est l'extension de la notion d'*arrière* et certains moyens d'agir sur ces arrières. Les arrières vitaux de la guerre moderne sont les centres de production et les capitales. L'armement formidable nécessaire à la conduite de la guerre ne pourra pas être réalisé *avant* la guerre : impossibilité financière, impossibilité de mobiliser en permanence dès le temps de paix une grande partie de la production nationale



pour créer un armement qui sera vieilli dès qu'il aura vu le jour. Nous verrons plus loin la possibilité d'organiser *en puissance* cette production, dès le temps de paix.

Mais ce qu'il importe de déterminer dès maintenant c'est le point de vue stratégique : la nécessité, pour le belligérant de paralyser ou de détruire ces centres de production, d'où vont sortir les moyens matériels d'obtenir la décision, et ces capitales qui sont les officines de la conduite intellectuelle de la guerre.

Cette action sur les arrières ne peut être qu'aérienne, C'est donc d'une armée aérienne puissante que le belligérant doit pouvoir disposer dès le *premier* jour de la mobilisation.

Voici donc précisée la notion d'objectif stratégique et celle d'arrière. Il est indispensable d'étudier rapidement celle d'offensive ou de défensive stratégique.

Il est probable que, dans l'avenir, un Etat ne s'engagera plus de gaieté de cœur dans une guerre de conquête « fraîche et joyeuse ». La défaite de l'Allemagne est une leçon qui, on peut l'espérer, portera ses fruits. Le bon sens des peuples, et la certitude que l'opinion mondiale finira par triompher des velléités brutalement ambitieuses d'un peuple, empêcheront la guerre de conquête. Mais il n'y a pas que la guerre de conquête. Il y a la guerre de *revanche* qui, parfois, peut avoir un caractère fallacieusement légitime. A ces deux guerres correspond la guerre de *défense*.

Mon but n'est point ici de rechercher si la guerre future sera pour l'un ou l'autre belligérant une guerre de conquête, de revanche ou de défense, mon intention est tout uniment de rechercher la manière de mener stratégiquement cette guerre, que ce soit une guerre de conquête, de revanche ou de défense. Est-ce par

la défensive ou par l'offensive stratégique ? C'est évidemment par l'offensive stratégique.

Le fait de réussir à transporter le théâtre des opérations sur le territoire de l'ennemi, de lui imposer la défensive stratégique, était considéré, avant la guerre de 1914-18, comme un très sérieux avantage, surtout par le prestige moral qu'en retirait l'envahisseur. La guerre a précisé cet avantage d'une façon inattendue, et non pas seulement au point de vue moral. On s'est aperçu que, par suite de l'augmentation et du perfectionnement de l'armement, les destructions qu'opéraient deux armées adverses en campagne causaient un tort irréparable à celui des deux belligérants qui les subissait. De plus, l'occupation de territoires plus ou moins vastes est, pour l'envahi, une charge très lourde, — financière, notamment. En outre, si l'occupation s'étend à une région industrielle, comme ce fut le cas infligé à la France pendant la guerre, cette occupation devient tout à fait désastreuse et perturbatrice de l'économie nationale et de la production de guerre du belligérant auquel est imposée la défensive stratégique. Enfin, l'offensive stratégique conduite avec succès permet de rapprocher de ses objectifs les bases de l'armée aérienne.

Réussir à conduire la guerre par l'offensive stratégique, c'est-à-dire transporter le théâtre des opérations en territoire ennemi, constitue pour un belligérant une première et grande victoire.

Peut-être les arguments exposés ci-dessus suffiraient-ils à établir en principe la nécessité de l'offensive stratégique. Cependant, je n'ai envisagé jusqu'ici qu'une faible partie de la question : je ne l'ai considérée que dans le passé. Pour être complet, il faut la situer dans l'avenir.

Nous avons vu que, dès la prise de contact des armées de couverture, les belligérants chercheraient à attaquer les arrières nationaux adverses au moyen d'armées aériennes, puissamment organisées dès le temps de paix.

L'objectif stratégique assigné à l'armée aérienne sera, d'une façon générale, la *destruction des arrières* de l'ennemi. Cet objectif est un objectif géographique, puisqu'il est représenté par des usines, des agglomérations urbaines, des nœuds de communications ferroviaires, etc. Il est donc *indispensable* que, pour l'atteindre, l'armée aérienne prenne l'offensive stratégique, aille opérer ces destructions là où elles doivent être opérées, c'est-à-dire en pays ennemi.

Mais pour remplir cette tâche, il est indispensable également que cette armée acquière, aussitôt que possible la maîtrise de l'air. Car l'adversaire ne va pas tolérer sans réagir l'invasion aérienne. Il réagira non seulement avec ses défenses locales, mais surtout avec son armée aérienne de campagne, qu'il opposera à l'envahisseur en prenant tour à tour l'offensive ou la défensive tactique. Il est donc indispensable de proposer au commandement supérieur de l'armée aérienne un premier objectif stratégique : la *destruction des forces aériennes de l'adversaire*, objectif préalable à l'objectif stratégique géographique : la destruction des arrières.

Il est probable que la guerre aérienne *tendra* à se scinder en deux phases ; 1<sup>re</sup> phase : engagements des deux armées aériennes belligérantes, jusqu'à la conquête de la maîtrise de l'air par l'une d'elles ; 2<sup>me</sup> phase : destruction systématique des arrières de l'ennemi par le vainqueur de la première phase. Il est probable, également, que la première phase sera relativement courte. Les forces adverses seront obligées de s'affron-

ter, car, en se déroband, l'un des belligérants reconnaîtrait implicitement son infériorité et permettrait à l'autre de passer à la seconde phase. Mais, si les deux partis s'affrontent, la supériorité de l'un s'affirmera assez vite : La guerre aérienne devant être, au point de vue tactique et technique, une innovation absolue, les chances d'équilibre des forces en présence diminueront en raison directe de l'augmentation du facteur « inconnu ». En outre, les vides seront certainement beaucoup plus difficiles à combler que dans l'armée terrestre<sup>1</sup>. La guerre aérienne aura beaucoup plus de similitude avec la guerre navale qu'avec la guerre terrestre.

Un point de la stratégie de l'avenir certainement intéressant à étudier, est le problème de la décision. Aura-t-elle lieu en l'air ou sur terre ? Ne peut-on pas concevoir et réaliser une force aérienne capable de briser la volonté de vaincre de l'adversaire et d'anéantir ou de bouleverser ses organisations de guerre ? Il est évident qu'une armée de quelque cent mille avions. *maîtresse de l'air*, venant déverser sur les agglomérations de l'adversaire ou ses organisations de productions des milliers de tonnes d'explosifs, et allumer des milliers de foyers d'incendie, pourrait obtenir des effets décisifs<sup>2</sup>.

Mais, ce qui manquera vraisemblablement longtemps encore à l'aviation, même si l'on reporte à leurs limites maxima ses capacités destructives et manœuvrières, c'est la faculté de consacrer une victoire par une occupation. L'infanterie est seule à pouvoir réaliser cette

<sup>1</sup> A la fin de la guerre la production française d'avions était cependant de 2080 unités par mois.

<sup>2</sup> Les Alliés avaient environ 15 000 avions à l'armistice. L'Allemagne 28 000.

occupation. L'armée aérienne aura vraisemblablement des effets tactiques analogues à l'artillerie à longue portée.

En 1914, on disait : « l'infanterie conquiert. » Plus tard, on a dit : « l'artillerie conquiert. » Dira-t-on : « l'aviation conquiert ? » Il faut bien se rendre compte de ce qu'ont d'excessif ces formules raccourcies, et ne pas oublier que toute doctrine *a priori* ne résiste pas à l'épreuve des événements.

Cependant, de ce qui précède, il est bon de retenir :

1. Que l'objectif stratégique assigné aux commandements suprêmes belligérants, sera « la destruction des forces nationales de l'adversaire. »

2. Qu'il est beaucoup plus nécessaire que par le passé de traiter la guerre terrestre par l'offensive stratégique.

3. Que, par suite de l'extension considérable de la notion stratégique « d'arrière », et de la faculté d'agir sur ces arrières par voie aérienne, la guerre future sera marquée, dès le début des hostilités, par de puissantes actions aériennes sur les arrières du belligérant dont la capacité offensive aérienne sera la plus faible.

Capitaine GLASSON,

ancien commandant 6<sup>e</sup> c<sup>ie</sup> régt marche Légion,

Anc. attaché à la Mission militaire française à Berlin.

(G<sup>al</sup> Dupont.)







## San Gimignano.

---

La ville aux belles tours.

---

Une ville d'un aspect sombre,  
Avec ses tours et ses clochers,  
Qui montent dans les airs sans nombre,  
Comme des mâts ou des rochers.

Th. GAUTIER, *Le Voyage*

Elle apparaît de loin, rébarbative et formidable, ceinte de murailles, hérissée de ses treize tours carrées, sur une haute colline du Val d'Elsa, à peu près à égale distance de Florence et de Sienne. Le chemin de fer n'y monte pas, ni aucune route importante. Elle vit dans un isolement superbe, au-dessus des bruits et des fumées industrielles, figée dans son luxe barbare, immuable dans ses rudes architectures gothiques, résolue à garder longtemps encore sa figure médiévale, hostile à tout commerce, inhabile à toutes affaires, riche de sa seule agriculture et de sa criante originalité.

On y entre par trois portes qui donnent accès dans trois rues principales, rues escarpées, sans trottoirs, complètement dallées, que l'usure des pas a creusées en leur milieu, où les eaux forment, en temps de pluie, un torrent furieux et où les voitures vous frôlent, comme à Sienne et à Orviété. On

s'étonne de ne pas les voir se fermer d'une chaîne au couvre-feu, ainsi que cela se pratiquait aux siècles d'insécurité, et que les passants ne doivent pas donner leur nom à l'homme du guet dès qu'ils veulent y pénétrer après ce moment. Elles sont bordées d'anciennes maisons patriciennes, presque toutes semblables entre elles, et que le temps a recouvertes d'une patine sombre, la patine des ruines sur lesquelles s'acharnent de séculaires intempéries. Toute la ville, habitations, tours, églises, a cette couleur crépusculaire, mêlée de taches mordorées qui tranchent sur l'ensemble et sont comme du jour et de la nuit superposés, du soleil et de la pluie, de la chaleur et du brouillard transi. Et rien pour égayer cette austère uniformité des murs, pas même les contrevents verts de Florence, les tuiles rouges de ses toits, le blanc de ses balcons de marbre ! Ici, c'est la vieillesse exténuée, le recueillement de la grisaille, la stagnation, le sommeil des choses mortes.

Il semble que jamais on ne change rien à l'aspect de la ville, qu'on n'y fasse pas de constructions nouvelles, qu'elle soit destinée à rester éternellement ce qu'elle est : « La Pompéi du moyen âge », comme a dit Massimo d'Azeglio. Si vous mettez à part quelques palazzi — Pesciolini, Ricci, Pratellesi — où l'on a tenté des reconstructions du style du XIII<sup>me</sup> siècle, aucune façade ne brille. Les églises attendent depuis leur fondation le revêtement de marbre que prévoyait le plan primitif. Elles ont extérieurement l'air provisoire et incomplet, triste et pauvre des bâtiments dont le propriétaire a fait faillite au cours des travaux.

Les maisons patriciennes qui s'échelonnent le long

des trois rues déjà nommées, Via San Giovanni, Via San Matteo, Via del Castello, ont, conformément à une loi de 1255, toutes la même hauteur, la même largeur, la même profondeur : deux étages de hauteur et deux fenêtres par étage ; douze brasses, soit six mètres de largeur ; vingt-quatre brasses de profondeur. On n'y trouve pas de chambres noires, comme on pourrait s'y attendre d'après ces chiffres ; c'est qu'elles ont deux expositions et prennent la lumière au moins de deux côtés. On n'y voit pas non plus de cours intérieures, ni d'escaliers monumentaux, parce qu'elles datent des douzième et treizième siècles, c'est-à-dire d'une époque où la vie n'était pas organisée pour le confort et la volupté, et où les immeubles particuliers étaient étroits et mesquins.

Mais il ne faudrait pas croire que ceux de San Gimignano le fussent alors autant qu'aujourd'hui. Cette ville est une de celles dont Guy de Maupassant dit que, de très aristocrates qu'elles étaient, elles sont tombées au pouvoir d'une populace et cette affirmation est encore plus vraie de San Gimignano que de Gênes, de Florence, de Venise, de Sienne, où les familles patriciennes ne sont pas toutes éteintes et ont conservé quelque prestige, où les demeures seigneuriales ne sont pas rares ni les spectacles de richesse et d'élégance, tandis que la ville des treize tours n'a presque plus d'aristocratie indigène <sup>1</sup> et que ses palais, à quelques exceptions près, ont été transformés en logis bourgeois ou en cavernes populaires. Les « Logge » aux sveltes colonnes et qui étaient des salons d'été

<sup>1</sup> Seuls les Pesciolini ont conservé de la fortune. Les autres descendants des anciens maîtres de la ville exercent des professions libérales. L'un est pharmacien, place de la Cisterna, un second est avocat, un troisième est procureur du roi.

où l'on recevait ses amis, où l'on passait les soirées de la canicule, sont devenues les chambres closes d'un troisième étage. Les fenêtres bilobées ou trilobées à meneaux de marbre blanc, du XIII<sup>me</sup> siècle, surmontées de l'arc mauresque en fer à cheval et en brique, mis à la mode par les Templiers, ont fait place à de petites croisées rectangulaires comme on en voit partout. Les grands portiques ont été réduits à n'être plus que des guichets, les arcades ont disparu. San Gimignano, comme Gênes, était, au temps de sa prospérité, une ville arcadée, toute blanche de son travertin et de son *macigno*, deux pierres que le temps noircit regrettablement, et toute rouge de la brique de ses églises, de ses tours, de ses trois places qui en étaient pavées, et qui maintenant montrent un sol nu que la pluie amollit.

Ces trois places — Piazza della Cisterna, Piazza del Duomo, Piazza delle Erbe — communiquent entre elles et forment le centre et le point culminant de la ville. Les trois rues principales y aboutissent. La place de la Citerne doit son nom à une citerne qui s'y trouve et où les gens viennent puiser l'eau tant que dure le jour, comme il était d'usage dans toutes les villes, avant qu'on eût l'eau de source, courante et in comptée. La seconde est formée par la Collégiale, les deux Palais du Podestat, l'ancien palais des Ardinghelli, où fonctionne la poste, le palais Chigi. La place des Herbes, ou place du Marché, est un peu à l'écart. Les deux premières s'animent à certaines heures du jour. Si San Gimignano est une ville morte en ce sens qu'elle ne trafique point, qu'elle ne fabrique rien, qu'elle végète du produit de sa terre, dont les Guicciardini de Florence et les Chigi de Sienne possèdent une

bonne partie, il ne faut pas croire que l'herbe y croisse entre les pavés et que le seuil de ses maisons soit vert de mousse comme à Orviéto. Elle n'est la Pompéi du moyen âge que sous le rapport de la pierre. Un peuple de causeurs intarissables, un peuple sympathique et beau s'y réunit tous les soirs et les dimanches jusqu'à des heures tardives, sans compter les jours de marché, les jours de comice, les jours de fête, où un fleuve de visages parcourt les rues. Les fronts pâles des habitants de l'enceinte s'y rencontrent avec le masque bronzé des paysans qui ont peiné sous l'ardent soleil. La grand'messe de la Collégiale a plus d'assistants campagnards que citadins. Ils se placent sur les bancs qui courent le long des murs historiés par le Barna, Bartotolo di Fredi, Giovanni d'Asciano. Vous ne les voyez pas suivre l'office dans leur missel. Leurs regards errent alentour. Ce sont des gens avertis qui se signent au bon endroit, se prosternent quand il faut et n'ont pas, pour cela, l'air dévot le moins du monde. « L'Ite, missa est », étant prononcé, la foule s'étant écoulée, il n'est pas rare de voir, au milieu des fumées d'encens qui parfument et bleussent l'atmosphère de l'édifice, quelque vieillard au geste aisé, à l'œil vif, commenter à des jeunes gens et à des femmes les fresques du temple. Il a le terme précis, le délié du discours d'un homme qui a fait des études. On sent que l'italien littéraire est son parler naturel, comme le patois, toujours incomplet et toujours vulgaire, est celui des professeurs et des aristocrates des autres régions d'Italie. Il n'est pas jusqu'à son aspiration des consonnes C et T placées entre deux voyelles qui n'ait du charme dans sa bouche, ou sa manière rapide de prononcer les finales et qui fait croire qu'il a un marron chaud sur la



langue : « la'ura, la'asa, andiamo a vedere, le darò una pettinatha ». Il n'y a que les ignorants et les sots pour se moquer des particularités du langage toscan.

Aux premières heures de l'après-midi, heures de sieste et de répit, les places appartiennent aux pigeons, qui, comme à Venise, sont les oiseaux sacrés de la ville. Il en tombe de subites averses sur la Citerne, sur la Collégiale, sur les tours, sur le sol, où de temps en temps quelqu'un leur jette du grain. Des plumes volent, les toits roucoulent, l'air bruit comme une étoffe de soie. Au-dessus des pigeons familiers, dans le ciel éclatant, autour des citadelles où ils abritent leurs amours, des choucas croassent, se querellent, partent et reviennent tumultueusement.

Mais l'intérêt de San Gimignano n'est pas uniquement dans sa vétusté, dans son gothisme authentique et inviolé, dans son aspect de ville médiévale, obstinée à rester telle, dans ses tours que hantent des oiseaux noirs, dans ses vieilles femmes qui filent au fuseau en marchant dans les rues, dans ses ménagères qui passent en portant sur leur tête des planches de pâte en couche ou de pain odorant, dans sa population qui fait de ses places des salons de conversation et vit comme une grande famille villageoise. Il est dans la décoration picturale et sculpturale de ses églises et de son palais communal, où les plus grands primitifs toscans et ombriens ont laissé des témoins de leur génie : Ghirlandaio, Benozzo Gozzoli, Benedetto da Maiano, Signorelli, Filippino Lippi, Pinturicchio. Ajoutons-y une précieuse fresque en grisaille de ce raffiné qu'est le Sodoma, fresque que l'on voit au Palazzo del Podesta et qui, à elle seule, justifierait une visite à San Gimignano : saint Yves rendant la justice. Cette œuvre est

assez bien conservée et donne au contemplateur une joie presque complète. Il n'en est pas de même d'un grand tableau de chevalet du Pinturicchio, visible au même palais, et de l'histoire de saint Augustin, dont Benozzo Gozzoli a illustré le chœur de l'église du même nom. Ces admirables créations dont les « bleus » avaient pâli, ont été « restaurées » si maladroitement qu'elles en restent déshonorées. Il faut dire, à la décharge des « restaurateurs », que la couleur bleue ne résiste pas à l'influence de l'atmosphère italienne, ni dans l'intérieur des maisons, ni dans les tableaux, ni dans les étoffes. Les cheviotes bleu marine tournent au violet, le manteau de la Vierge, que les peintres ont toujours fait d'azur, a changé de nuance et détruit l'harmonie de l'ensemble partout où la pleine lumière l'a couvé. Le bleu est réfractaire à la sympathie des Transalpins. M<sup>me</sup> de Rambouillet, qui était à demi Italienne et avait passé son enfance à Rome, l'avait en dilection. Elle en revêtit son salon, qui devint ainsi la fameuse « chambre bleue ». Ce faisant, elle n'entendait pas protester contre le rouge que la mode d'alors mettait partout : elle réalisait à Paris une fantaisie qui n'était pas possible au delà des Alpes.

Pour que tant d'artistes de premier ordre vinssent travailler à San Gimignano, y créer des chefs-d'œuvre et ériger en musée son Palais Public et deux de ses églises, la Collégiale et Saint-Augustin, il fallait que cette petite ville eût une oligarchie puissante et riche, un nom dans le pays, un rayonnement de gloire, et fût en relation suivie avec les centres artistiques, Sienna et Florence. Une brève incursion dans son histoire nous renseignera sur ce point.

D'abord, d'où vient ce nom de saint Giminien, ou saint Géminien, un saint dont ne parle pas la « Légende dorée », et que l'on n'invoque pas en dehors de Modène, dont il a été évêque, et de la localité dont nous nous occupons ? Il avait la réputation, aux septième et huitième siècles, de faire des miracles en faveur des populations italiques qu'affolaient les invasions barbares. On racontait que le roi Totila, grâce à l'intervention de saint Géminien, passa avec ses Ostrogoths devant Modène sans la voir. Parvenu au delà, il s'aperçut du prodige, en fut effrayé et n'osa revenir sur ses pas. Cet événement rendit populaire en Toscane le nom du pieux évêque. On fonda sous son vocable une église, où les pèlerins ne tardèrent pas à accourir et autour de laquelle s'éleva une bourgade fortifiée. C'est là l'origine probable de San Gimignano, qui s'appela d'abord Castello di San Gimignano ou Selva di San Gimignano, parce qu'il était entouré de forêts, ou simplement la « Terre », mot qui désigne non seulement la ville, mais aussi la campagne qui l'entoure et avec laquelle elle formait un Etat.

Nous disons l'origine probable, car aucun document authentique ne le mentionne avant le X<sup>me</sup> siècle. Il faisait alors partie des domaines du prince-évêque de Volterre, la vieille cité étrusque. En 1199, il secoua ce joug et s'érigea en république indépendante. A l'instar de ses illustres voisines, Florence et Sienne, il abattit la puissance des turbulents barons campagnards, les contraignit à venir habiter l'intérieur de la ville, eut bientôt ses factions rivales des Guelfes et des Gibelins et par conséquent ses luttes fratricides, ses guets-apens, ses proscriptions. On a de la peine à comprendre qu'au

milieu de tant de ferments de dissolution, San Gimignano ait réussi à s'élever au rang de ville intelligente et cultivée, de ville prospère et luxueuse. C'est que la rivalité des familles patriciennes s'exerçait autant dans le domaine des arts que dans celui de la politique. Ils cherchaient à s'éclipser les uns les autres par la décoration et la dimension de leurs palais, par l'embellissement des églises, qui toutes étaient peintes, et que le XVII<sup>me</sup> et le XVIII<sup>me</sup> siècles ont recouvertes de badigeons sacrilèges, ne respectant que les œuvres les mieux conservées de Benozzo Gozzoli, de Ghirlandaio et de Sodoma. Il fallut que la commune créât des lois somptuaires pour mettre un frein aux excès de l'émulation artistique entre les citoyens. Elle ordonna que toutes les habitations seraient construites désormais sur le même modèle. Les tours, qui étaient un privilège des nobles, un témoignage de leur puissance et un perpétuel défi jeté aux voisins, ne devaient pas dépasser la hauteur de la « Rognosa » (51 mètres), celle qui surmontait l'ancien Palais du Podestat, et que le dépit public avait affublé de ce sobriquet : la chercheuse de noises. Ces tours ont toutes été élevées dans les premiers siècles après l'an mille, qui fut la seule époque d'indépendance et de prospérité de cette singulière ville. Elles étaient bien alors au nombre de 50. Il en restait encore 25 en 1500. Si l'on calcule qu'un édifice abandonné à lui-même se ruine dans un espace de 50 ans, il faut convenir que les Sangéminiens ont dû faire bien des sacrifices pour en conserver treize jusqu'à nos jours, étant donné l'état de dénuement dans lequel ils ont traversé les XVII<sup>me</sup>, XVIII<sup>me</sup> et XIX<sup>me</sup> siècles. Les particuliers n'auraient pas demandé mieux que

de laisser faire le temps destructeur, mais le Conseil communal ordonna à diverses reprises aux quelques patriciens survivants de réparer les donjons qui étaient réparables et de refaire ceux qui avaient disparu. C'est ainsi que la ville a gardé jusqu'à nos jours sa physionomie si caractéristique, sa silhouette cyclopéenne<sup>1</sup>.

Au XIV<sup>me</sup> siècle, l'oligarchie de San Gimignano était dominée par deux puissantes familles, les *Salvucci* et les *Ardinghelli*, entre qui la rivalité guelfe et gibeline se perpétuait en assumant les caractères d'une lutte d'influence personnelle et de haines mesquines, comme entre les légendaires Montaigu et Capulet de Vérone. Chacune de ces familles avait ses partisans, ses tenants, ses sicaires, et la ville se divisait en deux groupements qui s'entredéchiraient : toutes les fêtes, toutes les cérémonies publiques, toutes les rencontres se terminaient par des tueries. Saint Géminien, qui avait arrêté les barbares ; sainte Fine, qui est à la ville ce que sainte Catherine est à Sienne, ne pouvaient rien pour la paix. Le spectacle était si affligeant qu'en mars 1298 le pape Grégoire VIII envoya aux Sangéminiens son légat, le cardinal d'Acquasparta, pour les exhorter à la concorde. Le Conseil délibéra pour savoir s'il convenait de mettre un terme à la fureur des adversaires. Il y eut 80 voix pour la proposition et 78 contre.

Chacun prévoyait qu'une trêve signée dans ces

<sup>1</sup> Les cités hérissées de tours étaient assez nombreuses dans l'antiquité et au moyen âge : Virgile parle d'Automna, dans la Campagne romaine, comme ayant cette particularité. Le président de Brosses, qui a visité Sienne en 1740, affirme que la patrie de sainte Catherine était garnie « d'une quantité de tours carrées, de briques. » Il ajoute que « chaque famille de considération en avait autrefois une dans sa maison. Pavie était appelée communément « la ville aux cinq cents tours. »



conditions ne serait pas durable. Les déchirements intérieurs recommencèrent presque aussitôt. Il vint s'y ajouter des guerres contre les villes voisines. La Terre s'endetta, eut recours aux usuriers florentins, ruina son agriculture et son industrie de la laine, se mit à deux doigts de la faillite. Enfin, fatigués d'une liberté qui n'engendrait qu'anarchie, meurtres et trahisons, les Sangéminiens, fait unique dans l'histoire, résolurent d'en faire abandon entre les mains des Florentins. Le Grand Conseil de la République du Lys rouge les reçut à une seule fève noire de majorité, ce qui montrait que le cadeau n'avait rien d'agréable. San Gimignano eut dès lors un gouverneur florentin, fut organisé sur le modèle de la Commune florentine, dut édifier une forteresse, la Rocca, contre les insurrections possibles. Les tribulations des Sangéminiens ne cessèrent pas pour cela. La Terre suivit l'orageuse destinée de sa métropole, et, en revanche, participa à son essor artistique. Entraînée par son exemple, elle employa ses dernières ressources à décorer ses églises et son palais public, chargea Benozzo Gozzoli d'écrire sur les murs de Sant'Agostino l'histoire de l'évêque d'Hippone, et Ghirlandaio celle de sainte Fine dans une chapelle de la Collégiale ; appela sur sa colline tous les beaux artistes qui passaient par les chemins, tous les grands moines qui prêchaient dans les cathédrales, entendit les premières invectives de Savonarole contre la corruption de l'Eglise, avant même qu'il eût fait retentir sa rude voix bourrue à Sainte-Marie de la Fleur. Elle se donna tous les luxes et toutes les modes, eut le superflu et manqua du nécessaire, fut riche en bijoux et se trouva dépourvue de pain ; enfin, épuisée par l'effort,

elle contracta auprès de ses maîtres des emprunts à dix pour cent, dut loger et nourrir à diverses reprises des bandes mercenaires pour le compte de Florence, subit de leur part des déprédations et des humiliations, de la part de la République des pressurages et des usures. Cosme I<sup>er</sup> lui extorqua sa bibliothèque. La tyrannie médicéenne alla jusqu'à interdire à la Commune de voter aucun crédit pour la réparation de ses monuments sans en référer aux conservateurs de la Métropole et jusqu'à détruire son boulevard et sa forteresse.

C'était la condamner à mort.

San Gimignano n'avait plus qu'une apparence de vie. La misère y était telle qu'en 1569 aucun des conseillers de la ville n'ayant payé ses impôts, ils étaient, par cela même, déchus de leurs fonctions. La population qui, depuis deux siècles, n'avait cessé de diminuer, se réduisit à trois mille âmes.

On comprend qu'il n'ait pas été nécessaire, dès lors, de créer de nouveaux immeubles, ni d'édifier de nouvelles églises, ni d'agrandir le palais public. Aujourd'hui la ville est telle, ou à peu près, qu'en 1353, l'année où elle fit don de soi à Florence. Incapable de se développer, elle est résignée à son *statu quo* pittoresque, ne permet pas qu'on grave sur les plaques indicatrices de ses rues et de ses places les noms trop neufs du « Risorgimento » italien : Cavour, Vittorio Emanuele, Mazzini, Garibaldi. Elle entend garder le parfum des dénominations surannées, se vante de se complaire dans ses vieilles murailles croulantes, dans ses vieux palais décrépits, dans ses églises sans style et sans figure extérieure. Elle est campée sur son puy comme un nid d'aigle au sommet d'un

rocher. Tous les chemins qui en sortent tombent dans des précipices.

Elle vous reporte six siècles en arrière. Elle est énorme et ingénue.

Quand vous en aurez fait le tour, qu'elle vous aura révélé son joli visage moderne dans un farouche cadre ancien, que vous aurez lu sa triste histoire dans le sang mal effacé de son pavé, sur les murs renfrognés de ses palais et de ses treize donjons, passez derrière la Collégiale, montez le raidillon qui conduit à ce qui reste de la Rocca. Une paysanne qui, de sa fenêtre, surveille le chemin, vous a vu venir et s'empresse de vous ouvrir la porte d'un jardin. Vous êtes chez un fermier du comte Guicciardini. Vous traversez une petite olivaie à laquelle se mêlent des vignes et des figuiers, vous gravissez un escalier et vous voilà sur une étroite galerie hexagonale, d'où la vue s'étend au loin. Le soleil se couchera dans une heure. Il couvre d'or et d'améthyste tout ce qu'il regarde. La ville dresse, du milieu des maisons, ses treize tours inégales, massives, anachroniques, qui, étant donnée l'éclatante lumière du moment, paraissent moins lugubres, moins « prisons » qu'à l'ordinaire....

Mais, tout à coup, les cloches du Palais Public se mettent à sonner. Des nuées de choucas sortent des monuments avec des piailleries confuses, décrivent de grands cercles, rentrent au repos dès que le métal a cessé de vibrer. Sant'Agostino sonne à son tour. La noire tribu s'agite de nouveau, vole en rond comme la première fois, pousse des clameurs. Les pigeons inquiets se mêlent à elle.... Quand le soleil aura disparu, elle ira dormir dans les forêts, là-bas, du côté

de Certaldo et de Castelfiorentino, pour revenir aux premières heures du lendemain peupler les vieilles tours grises.

Le paysage toscan est à vos pieds. Il court en vallonnements mous jusqu'à la ligne onduleuse et bleuâtre de l'horizon, se développe en courbes si douces, si gracieuses qu'il éveille l'image d'une vie sans secousse, semée d'épisodes heureux et où l'énergie semble inutile, l'image d'une richesse généreuse, d'un sourire indulgent. Ça et là, des cyprès austères s'élèvent sur des puys souplement arrondis autour d'une villa de maître ou d'une chapelle. Un rideau de peupliers frissonne le long d'une eau courante. Le reste est couvert de vigne, d'oliviers, de figuiers, de maïs, de luzerne, couvert sans parti-pris d'ordre et de méthode. Les cultures se pénètrent, les couleurs se marient harmonieusement. Une chaleur féconde couve ce paisible jardin de terre rouge où il n'y a pas apparence que personne puisse jamais souffrir ou manquer de quoi que ce soit.

HENRY AUBERT.



---

# La bourgeoisie et le prolétariat en Italie

depuis les dernières élections politiques.

---

Le nombre des sièges socialistes est tombé de 156 à 123, aux élections politiques du 15 mai 1921 ; mais, bien plus que cette réduction, c'est la manière dont les élections se sont faites, l'esprit qui y a régné, et leurs résultats qualitatifs qui montrent que la position de la bourgeoisie italienne s'est notablement raffermie au début de la 26<sup>me</sup> législature.

C'est là la résultante d'un ensemble d'événements qu'on a appelés « une contre-révolution survenue à la suite d'une révolution qui n'a pas eu lieu ; » mais on oubliait d'ajouter : qui a eu, cependant, les mêmes conséquences que si elle s'était produite.

Dans les sociétés à structure complexe, à organisation élastique, comme la nôtre et comme les démocraties occidentales, une révolution est techniquement impossible, mais des événements sont possibles qui, par leurs résultats, fussent-ils passagers, ressemblent singulièrement à une révolution. Dans la période qui va de l'automne 1919 au printemps 1920, nous avons eu bel et bien une substitution de classes dans la gestion du pouvoir, quand même nous n'avons pas eu de changement de régime qui



consacrât cette substitution par une règle de droit public.

Au Parlement et dans le pays, la bourgeoisie avait cédé le pouvoir au prolétariat, représenté par ses organes syndicaux et politiques, les syndicats de métiers et le parti socialiste.

Au Parlement, la bourgeoisie, dans la personne de ses représentants légitimes, n'était plus qu'un fantôme errant qui votait des ordres du jour très semblables à des sentences de mort avec tant de désinvolture qu'elle semblait « ivre de dissolution ». Dans le pays, la classe dirigeante, qui aurait dû trouver dans les préfets des soutiens de cet ordre sans lequel elle ne pouvait rester la classe dirigeante, voyait au contraire les préfets aux ordres des Chambres du travail. Du reste, si les préfets étaient aux ordres des Chambres du travail, le gouvernement était aux ordres de la Confédération du travail : voilà comment il a pu se faire que les cheminots se soient refusés à transporter les gardes royales ou les marchandises qu'ils soupçonnaient être des munitions pour la Roumanie ou la Pologne ; que les postiers et les télégraphistes aient dédaigné de s'occuper aucunement des postes, des télégraphes ou des téléphones ; voilà comment il a été possible qu'à Bologne la Chambre confédérale — Bucco régnant — ait frappé d'une sorte de dîme les denrées que le propriétaire-agriculteur voulait introduire dans la ville, et que, dans la province de Ferrare, les ligues de paysans aient incendié des fenils pour une valeur de onze millions, environ, et soient restées impunies.

Il est donc évident que le pouvoir n'était exercé par la bourgeoisie que nominalement et qu'il l'était effectivement par le prolétariat : c'est bien la sub-

stitution d'une classe à une autre, ce qui est la caractéristique du fait révolutionnaire.

Ce phénomène a eu des causes multiples, les unes d'importance secondaire, les autres fondamentales. Parmi les causes secondaires, il faut mettre en première ligne la politique de défaitisme de certains gouvernants, déjà avant les élections politiques de 1919, politique qui atteignit son point culminant lors de la publication de l'enquête sur les faits de Caporetto.

Une partie de la presse bourgeoise elle-même contribua à cette action déprimante : elle cherchait à se rendre propice par anticipation ceux dont elle jugeait inévitable l'avènement au pouvoir. Rappelez-vous, par exemple, le *Resto del Carlino*, de Bologne, et tel autre. En outre, le sentiment de dégoût provoqué par la folie des nouveaux riches dans la majeure partie de la classe dirigeante, lui ôtait l'énergie combattive et l'accroissait, au contraire, chez ses adversaires.

Ce furent là, avec quelques autres, les facteurs secondaires de la crise de la bourgeoisie. Il faut chercher ailleurs les facteurs principaux, qui nous fourniront l'explication profonde, tant de la crise que de la « contre-crise », phénomènes d'une complexité vraiment extraordinaire. Car la crise est triple ; elle est économique, sociale et politique. Le plus important est d'étudier l'interdépendance de ces trois aspects, puisqu'il n'y a que cet examen synthétique qui puisse nous amener à l'intelligence du phénomène en son fond.

Constatons avant tout que la crise économique italienne n'est qu'un épisode de la crise économique mondiale et qu'elle a les mêmes caractères : une contraction de la consommation qui va jusqu'à déterminer un fort déséquilibre entre la production et la circulation des marchandises, d'où réduction des horaires de travail, diminution du nombre des entreprises, chômage croissant, fret inemployé par millions de tonnes dans les ports. La « Fédération internationale des filateurs et manufacturiers du coton » a publié au mois de mars passé les résultats de son enquête pour le semestre août 1920 à janvier 1921, et a signalé le fait qu'on avait des renseignements pour 83,2 millions de fuseaux, sur les 99,2 millions qui existent en Europe, et que 29,3 seulement sont restés actifs de façon continue pendant le semestre, tandis que 53,8 ont eu des suspensions de travail partielles. En Amérique (Etats-Unis) on a eu des informations pour 36 millions de fuseaux, dont 4,5 en arrêt de travail ; mais, en décembre 1920, ce dernier chiffre approchait de 6 millions. Des phénomènes analogues se produisirent dans l'industrie métallurgique et, en moindre proportion, dans toutes les autres branches de l'industrie. Ainsi, si l'on a en Italie 250 000 chômeurs environ, le nombre s'élève pour l'Angleterre, en mars 1921, à un million et 350 000 <sup>1</sup> et, aux Etats-Unis, à 3 millions environ. Dans les quatre premiers mois de l'année courante, les exportations anglaises ont perdu 114 millions de livres sterling, en comparaison de la même période de l'année précédente <sup>2</sup>. Les faillites survenues aux

<sup>1</sup> Voir *Labour Gazette*, avril 1921, p. 187.

<sup>2</sup> Voir *The Economist*, 14 mai 1921.

Etats-Unis sont bien connues ; ce qui l'est plus encore, c'est la dépréciation des titres qui a eu lieu dans le monde industriel entier. A preuve le cas de l'Ulva, dont les journaux italiens furent remplis en mai 1921. Entre temps, les prix du grain, du charbon, du coton, du fer diminuent rapidement.

Qu'est-il arrivé ? Que s'est-il donc passé, puisqu'il y a deux ans le monde tremblait encore de la crainte de n'avoir pas en suffisance les choses nécessaires à la vie, de la crainte de la pénurie, en somme ? Question à laquelle on ne peut répondre qu'en répondant à cette autre : Pourquoi les hommes se sont-ils mis à consommer tellement moins qu'il y a deux ans ou même un an ?

Je commence par dire que je n'ai pas l'intention d'analyser la crise économique, mais simplement de *chercher la corrélation* entre la crise économique et la crise sociale et politique. Cependant, il est nécessaire d'esquisser l'ensemble des causes pour montrer ensuite dans laquelle de ses parties il est possible de découvrir cette corrélation. Dans cette crise aussi, comme d'ordinaire, les causes sont de deux ordres : les causes objectives et les causes subjectives.

Parmi les causes objectives, on trouve les suivantes :

a) La suppression, depuis la paix, des commandes de l'Etat.

Rappelons-nous, à ce propos, que le foyer de la crise est aux Etats-Unis et que c'est là qu'elle s'est déclenchée d'abord. Les Etats-Unis étaient les grands fournisseurs des belligérants de l'Entente ; plus que tout autre, ils avaient augmenté leurs entreprises.

Or, quand — après l'armistice — ils se sont retirés de la Société des Nations et ont coupé les crédits à

l'Europe, il s'est produit un véritable effondrement des commandes européennes en Amérique, effondrement qui, naturellement, a entraîné une diminution des achats américains sur les marchés européens. D'autre part, la suppression des commandes d'Etat agissait aussi d'elle-même à l'intérieur des autres systèmes économiques. Il s'est produit, en somme, en plus grande proportion, ce qui était arrivé après les guerres napoléoniennes ; et, coïncidence curieuse, de même que ce fut, alors le véritable vainqueur, l'Angleterre, qui souffrit le plus de la crise d'après guerre, aujourd'hui, c'est chez le vrai ou du moins le principal vainqueur, dans la nation américaine, que la crise s'est produite en premier lieu : elle y est plus accentuée qu'ailleurs.

b) Le déséquilibre monétaire international, qui a pour effet de diviser les nations en deux groupes, celles dont le change est élevé et celles dont le change est déprécié. Ces dernières, évidemment, cherchent à acheter le moins possible aux premières, et, parmi les premières, se trouvent précisément les Etats-Unis et l'Angleterre. Mais, vendant moins, celles-ci sont forcées d'acheter moins. Nous voyons, en effet, que, non seulement les exportations, mais aussi les importations sont en diminution, tant pour l'Angleterre que pour les Etats-Unis.

Les causes d'ordre subjectif sont :

a) Le retour au régime de la liberté économique, que je classe parmi les causes subjectives à cause des répercussions d'ordre psychologique qu'il a déterminées. C'est chose bien connue que le système de la réglementation économique, avec tous ses instruments de torture, — cartes, commissions des vivres, — n'a fait qu'augmenter la consommation en pro-



pageant parmi les classes inférieures des besoins qui n'existaient pas auparavant, en faisant naître chez tous les individus le sentiment de l'insuffisance des biens disponibles par rapport aux besoins, et, par suite, en provoquant les accaparements, les réserves domestiques, les consommations destructives causées par les prix artificiels, etc.... La liberté économique, au contraire, donne la sensation que la quantité des biens disponibles suffit aux besoins et évite toutes ces conséquences.

b) Le retour des classes à leur position d'équilibre. C'est là le facteur sur lequel je me propose de m'étendre, de façon particulière, par ce que c'est ici qu'on peut découvrir la corrélation dont il a été question plus haut et que c'est ce facteur qui agit plus que tout autre dans notre pays.

Commençons par établir une donnée de fait. La circonstance que les pays à change plus élevé achètent moins n'a pas une influence directe et décisive sur la crise économique en Italie : cela est si vrai qu'à fin janvier 1921 les exportations italiennes n'étaient pas en diminution ; au contraire, en 1920, la valeur de nos exportations fut de 7803 millions contre 6065 en 1919, et, en janvier 1921, elle fut de 503,1 millions, contre 492,9 en janvier 1920 <sup>1</sup>. En réalité, l'Italie trouve dans son change défavorable un élément de protection ; elle continue à vendre aux pays à monnaie plus recherchée. Donc, le resserrement des ventes est affaire de marché intérieur : c'est là que la contraction de la consommation s'est produite. Comment et pourquoi ce phénomène a-t-il eu lieu ?

<sup>1</sup> Ministère des Finances : *Statistique du commerce spécial d'importation et d'exportation du 1er au 31 janvier 1921*, Rome 1921, p. 317.

Durant la guerre et à cause d'elle, *l'importance sociale* du travail manuel augmenta considérablement dans tous les pays. C'est un phénomène qui est toujours survenu à l'occasion de toutes les grandes guerres de l'histoire et qui s'est traduit par une augmentation de la rémunération du travail ou, d'une façon générale, par une plus grande participation du travailleur aux biens sociaux.

Ce phénomène devait se produire avec une intensité d'autant plus grande, durant cette guerre, que les nécessités militaires requéraient la mobilisation de toutes les énergies ouvrières et leur utilisation au maximum.

Pendant la guerre, le travailleur « marginal » disparut parce qu'il fut toujours possible d'adjoindre utilement un ouvrier à la masse de ceux qu'employait une usine, ce consommateur insatiable qu'était la guerre n'ayant jamais assez de produits à détruire. Alors devint possible la disparition de toute loi des salaires et ceux-ci s'élevèrent à des hauteurs vertigineuses. Ce fait inspira à l'ouvrier des usines et à celui de la campagne la *sensation immédiate* de l'accroissement de son importance sociale et ce sentiment s'amplifia peu à peu jusqu'à engendrer un véritable impérialisme du prolétariat qui faisait que le travailleur prétendait confisquer tout le profit. C'était là le point culminant du développement d'une tendance qui avait caractérisé tout un siècle d'histoire, tendance à une participation relative toujours plus grande du travailleur au profit, tendance à attribuer au travail une importance sociale toujours croissante.

Or, cette tendance, dans cette phase culminante, opérant dans une classe sociale qui, de sa nature, est « non-économique », en ce sens qu'elle n'est pas portée

à l'épargne, détermina une course à la plus forte consommation telle qu'il ne s'en était jamais vu dans le passé. Naturellement, la circulation plus rapide des besoins, que la stupide mentalité des « nouveaux riches » détermina dans toutes les classes, par l'effet de l'esprit d'imitation, contribua à l'accroissement de la consommation dans la grande masse des consommateurs, c'est-à-dire des travailleurs manuels. Mais, essentiellement, le phénomène fut un cas d'impérialisme prolétaire : la classe ouvrière croyait que cette course où l'accroissement du salaire rivalisait avec celui de la consommation s'achèverait par la confiscation totale du profit en sa faveur.

Mais voici qu'à un certain moment la classe ouvrière se convainc de l'inutilité de cette course et de la nécessité de l'arrêter, au contraire. Alors, les masses des consommateurs, c'est-à-dire des travailleurs, ayant saisi la nécessité de cet arrêt, tout l'édifice construit mentalement s'écroule : le mouvement rétrograde s'ensuit inévitablement et la tendance au rétablissement des positions normales s'affirme non moins inévitablement.

Ce phénomène se produit parce que, dans tous les pays en général, en une certaine mesure, le prolétariat a la sensation que la bourgeoisie *résiste* ; et en Italie, en particulier, par ce que le « mythe » révolutionnaire s'écroule.

Ce mythe avait créé dans les masses un état d'exaltation religieuse grâce auquel, par exemple, dans le Bolonais et le Ferrarais, vers le temps des élections politiques de 1919, on ne faisait plus de contrats d'achat et de vente de terres, par ce que les paysans étaient convaincus que, sous peu, la Chambre du Travail les leur distribuerait gratuitement.

A cette exaltation religieuse correspondait dans la bourgeoisie une « terreur religieuse » parce qu'elle avait « cru » au mythe révolutionnaire, la bourgeoisie italienne peut-être plus que les autres, mais, sans doute les autres aussi. C'est un fait que, depuis la guerre, dans toutes les nations belligérantes, la bourgeoisie a eu peur : seulement, en Italie, elle a eu plus peur qu'ailleurs, tellement que, du milieu de l'année 1919 à septembre 1920, elle a été en état de demicatapsie. Mais, d'une part, des bourgeoisies étrangères qui avaient fortement conscience de soi, réagissaient d'elles-mêmes, comme la bourgeoisie française, tandis que la bourgeoisie anglaise demeurait sauve, quoique en butte à des assauts puissants. Et, d'autre part, des expériences sociales se faisaient qui devaient avoir une importance décisive pour l'écroulement du mythe révolutionnaire : avant tout l'expérience russe, dont les résultats étaient révélés aux masses ouvrières par leurs propres chefs, ainsi que des expériences locales, comme la tentative de révolte dans les Marches, en juin 1920, puis les événements survenus à Bologne et dans quelques autres centres, — tous démontrant l'impossibilité technique d'une révolution dans une société à structure complexe et à constitution élastique.

Ces expériences eurent leur point culminant lors de l'épisode de l'occupation des fabriques, en septembre 1920. En suite de quoi les masses ouvrières durent se rendre compte que le capital n'était pas encore devenu un instrument hors d'usage ; la conséquence en fut une véritable désorientation du mouvement socialiste.

Certes, le « mythe » constitue une force de premier ordre pour les partis populaires, mais l'erreur

fondamentale des chefs est de fixer une échéance pour sa réalisation. Or, les chefs socialistes italiens avaient précisément assigné une échéance pour une réalisation de ce genre ; et, quand les masses s'aperçurent que l'échéance était passée sans que le mythe se réalisât, elles durent éprouver, en effet, si l'on peut dire ainsi, un grand écroulement spirituel.

Cet écroulement de la croyance agit plus ou moins violemment selon la psychologie plus ou moins primitive des masses : par exemple, dans le Ferrarais, on vit des passages en masse de ligues de paysans au fascisme, tandis que, dans les masses industrielles de la Lombardie, qui sont plus évoluées, l'écroulement se manifesta comme un abandon de l'extrémisme et un retour à la raison.

C'est ce qui a été démontré à l'évidence par les résultats des élections politiques du 15 mai : l'abstention des communistes de Turin montre combien perdaient de leur assurance ceux qui, plus que personne, avaient accueilli le mythe révolutionnaire. La perte de sièges subie par le parti socialiste dans l'Italie septentrionale et centrale exclusivement, montre que, dans la partie plus consciente des masses il s'est formé une vision plus claire de la réalité et un sens plus clair des rapports. Tandis que la conquête d'un petit nombre de sièges dans l'Italie méridionale et péninsulaire dénote la possibilité de faire pénétrer encore le « mythe », mais seulement dans les masses plus pauvres de culture et d'expérience sociale.

Dans l'ensemble, il s'agit donc d'un retour des classes ouvrières à la raison, tel qu'on peut parler, au moment où j'écris, d'une collaboration des socialistes au pouvoir exécutif.

En d'autres termes, il s'agit d'un retour des classes



sociales à leur position d'équilibre, de la reconstitution de la hiérarchie normale des valeurs, après l'inversion à laquelle elles avaient été soumises. Or, l'abandon par la classe prolétaire de l'attitude impérialiste a d'abord ralenti puis contracté la consommation. C'est ainsi que la crise économique, caractérisée par la diminution de la consommation, est, en dernière analyse, une conséquence de ce fait que la crise sociale se résolvait, un des aspects économiques de la « resystématisation » sociale d'après guerre.

\* \* \*

Les conséquences politiques de cette resystématisation sont évidentes : c'est la consolidation de la position politique de la bourgeoisie comme classe dirigeante et le renforcement de l'autorité de l'Etat. Mais la bourgeoisie commettrait une erreur grossière si elle voulait tirer motif de cette consolidation pour adopter des programmes réactionnaires ou même simplement pour s'immobiliser dans une attitude de résistance. Il y a des mesures qu'il faut prendre et qui nous donneront l'apparence de faire machine arrière, comme la revision de la législation fiscale d'après-guerre, mesure qui s'impose, non seulement dans l'intérêt de la bourgeoisie, mais dans celui de toutes les classes.

Je n'ai pas mentionné la législation fiscale d'après-guerre parmi les causes de la crise économique, parce qu'il m'importait de mettre plus en évidence les lignes générales du phénomène que je voulais décrire ; mais il est hors de doute que cette législation a contribué à produire une « vague de fatigue » parmi les chefs d'entreprises qui se sont vus pris entre deux

feux, le fisc, d'une part, et les ouvriers de l'autre, et ç'a été là un facteur dont l'action s'est ajoutée à celles dont la convergence déterminait la crise. Cela, d'autant plus que la législation fiscale d'après-guerre a eu, dans notre pays, le caractère d'une propre et véritable sanction pénale et, par suite, a contribué puissamment à engendrer, en même temps que la défiance dans le capital, une profonde dépression morale chez le capitaliste.

Il est donc évident que la revision de cette législation démagogique est urgente et que c'est là un devoir élémentaire de l'Etat. Mais ce serait sottise que de penser que faire machine arrière en cela signifierait faire machine arrière en tout. Le retour des classes et des valeurs sociales aux positions d'équilibre ne signifie pas un retour aux positions d'avant guerre : c'est que la guerre a déterminé des déplacements dont on ne peut plus faire abstraction. S'il est vrai que le prolétariat exagérât énormément quand, du fait de l'accroissement de son « poids social », il concluait à un droit de dictature qu'il s'arrogeait, il n'en est pas moins vrai que son poids social est accru : pour toute œuvre de reconstruction économique, spirituelle, politique, il faut tenir compte de cet élément.

Au début de la 26<sup>me</sup> législature, le prolétariat a les mêmes besoins que la bourgeoisie, à savoir que la loi retrouve tout son empire, car ses chefs comprennent quelle garantie il y a pour lui dans ces institutions que la bourgeoisie a créées depuis la révolution française jusqu'à nos jours et qui sont indéfiniment susceptibles d'amélioration.

Mais, pour que ce perfectionnement soit adéquat aux exigences du formidable dynamisme des classes,

à cette terrible dialectique de l'histoire que nous avons vécue, il est nécessaire de regarder de l'avant avec un esprit sincèrement et largement libéral : sans aigreur et sans parti-pris, sans la fièvre des passions et sans le poids mort des préjugés. « En politique, comme le dit un écrivain français, il faut toujours être en avant, sous peine d'être en arrière. »

Au fond, à y bien regarder, la période qui va du commencement de la 25<sup>me</sup> législature au commencement de la 26<sup>me</sup>, a servi, en Italie, bien que ce soit à travers le douloureux tumulte de ses actions et réactions, non point à éloigner, mais à rapprocher l'un de l'autre les deux grands partis de la société contemporaine, la bourgeoisie et le prolétariat, parce qu'elle les a amenés à une plus claire compréhension l'un de l'autre : et la compréhension mutuelle est la première condition pour qu'on s'aime. Ou, au moins, pour qu'on ne se hâisse pas.

FILIPPO CARLI.





# La nuit vient....

---

## Un nouveau moyen âge ?

---

### SECONDE PARTIE <sup>1</sup>

Un des résultats de la crise que nous traversons, c'est la diminution de la vie intellectuelle. La difficulté croissante de l'existence détourne des recherches scientifiques et artistiques ceux qui doivent désormais songer tout d'abord à gagner celle-ci : « primum vivere » ; la science, qui rarement a enrichi son homme, ne le fait guère aujourd'hui que mourir de faim. La cherté de la main-d'œuvre, de la matière première, entravent l'imprimerie, cet agent de culture, fait disparaître livres et revues, ou détourne les acheteurs. Il y a un ralentissement dangereux de la pensée, dont on s'inquiète à bon droit, puisqu'on parle beaucoup, ces derniers temps, d'organisation du travail intellectuel <sup>2</sup>, de reconstruction intellectuelle. Si les artistes, les savants et les lettrés furent nombreux et brillants pendant les deux premiers siècles de notre ère à Rome, ne voyons-nous pas un fléchissement progressif de

<sup>1</sup> Pour la première partie, voir la livraison de juillet.

<sup>2</sup> Delemer, *D'une organisation du travail intellectuel*, 1920 ; de Reynold, *La reconstruction intellectuelle et la Société des Nations*, « Journal de Genève », 24, 28, 30 janvier 1921, etc.

la pensée et de l'art depuis le III<sup>e</sup> siècle ? Les préoccupations religieuses orientaient les esprits dans une autre direction, mais j'imagine que les préoccupations économiques durent jouer un rôle important.

C'est, dès le III<sup>e</sup> siècle, la marée montante du christianisme. Issu des couches populaires, recueillant ses adeptes dans la masse illettrée, parmi les humbles, les déshérités de ce monde, il est, en même temps qu'un levain nouveau d'idéal, un agent de décadence de la société romaine, un dissolvant du pouvoir antique. Il constitue un Etat dans l'Etat, il veut substituer sa propre autorité à celle de Rome<sup>1</sup>. A la hiérarchie des classes de la société antique, il oppose, avec la notion de fraternité, celle de l'égalité de tous. En face de cet adversaire de plus en plus fort, le pouvoir romain n'a qu'une politique hésitante ; il recourt parfois à des répressions, mais il est obligé de céder, et l'édit de Milan reconnaît la légalité de la religion chrétienne, qui va devenir non seulement religion officielle, mais maîtresse du pouvoir civil. Et la décadence commence aussitôt. Héritiers que nous sommes du christianisme, nous ne devons pas nous dissimuler qu'il fut destructeur de la société, avant d'être arrivé à édifier lui-même notre civilisation sur de nouvelles bases.

Aujourd'hui, les rôles sont changés. La civilisation chrétienne, elle aussi, a fait son temps ; cette religion, qui enthousiasmait les masses aux premiers siècles, les laisse maintenant indifférentes. Elle avait l'attrait de la nouveauté ; elle remplaçait des rites surannés, figés dans la routine et la mort. Elle était jeune, naïve, émue. A son tour, comme son ancienne adversaire, vieillie, elle ne répond plus aux aspirations nouvelles.

<sup>1</sup> Bouché-Leclercq, *L'intolérance religieuse et la politique*, 1917.



La masse des sectes que l'on voit surgir au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècles, tout en prouvant ce besoin éternel des âmes de recourir à une croyance, prouve aussi l'impossibilité du christianisme de leur donner ce qu'elles désirent. N'en était-il pas de même dans les derniers siècles de l'empire romain et, avant le triomphe définitif du christianisme, ne voyait-on pas se multiplier les cultes venus de l'Orient, les superstitions les plus variées, à côté de la froide religion officielle, désormais insuffisante aux cœurs passionnés ? Les efforts actuels pour galvaniser un corps de doctrines théologiques qui sont surannées, seront sans doute vains, comme les efforts des artistes pour reconstituer un art religieux, parce que celui-ci ne répond plus aux besoins de la foi populaire, avec sa vieille mythologie de saints et de saintes moyenâgeux. Le peuple se tient devant ceux-ci comme l'homme des premiers siècles du christianisme devant les images des types mythiques créées par la Grèce, refaçonées par Rome, usées par des redites séculaires, devenues des formes vides de tout sentiment et de toute émotion, et ne pouvant plus guère satisfaire que les gens routiniers et les esthètes.

Mais, aujourd'hui, le peuple a une religion nouvelle. Le socialisme la lui fournit, de ses formules les plus atténuées aux plus violentes. Il lui offre, comme jadis le christianisme, en même temps qu'une perspective de vie heureuse, un idéal mystique. Il rêve aussi d'une cité future, d'où le mal sera banni, telle la Jérusalem céleste, où tout ne sera qu'harmonie et beauté, où tous les hommes seront frères, cité qu'il place sur terre, au lieu de l'ériger dans le ciel. Le socialisme n'est plus seulement une conception économique et politique ; il est devenu, on l'a montré avec raison,

une croyance mystique, il a évolué vers la forme religieuse<sup>1</sup>. Ses progrès sont constants, et ils seront toujours plus grands, comme ceux du christianisme naissant. Élément de lutte entre classes sociales, puissante arme entre les mains de ceux qui veulent renverser l'état de choses établi, élément de foi collective qui peut inspirer de grandes actions, ne ressemble-t-il pas au christianisme des origines ? Devant cette menace grandissante, l'État moderne se révèle aussi impuissant que l'État antique, et devra un jour prochain, de gré ou de force, capituler devant elle.

Je ne veux insister ici que sur deux phénomènes contemporains qui me paraissent devoir s'ajouter aux autres symptômes de décadence déjà notés. Dans le domaine de la pensée philosophique, scientifique et littéraire, comme dans celui de l'art, on peut reconnaître de nouvelles analogies avec la vie spirituelle et artistique de la fin de l'empire romain.

Un des traits nouveaux de la production philosophique et littéraire d'aujourd'hui, c'est la très grande part faite à l'inconscient, au subconscient, à tout ce qui, quel que soit le nom employé, ne constitue pas la pensée claire et réfléchie de l'individu, mais ce monde obscur qui vit à son insu dans les profondeurs de son être spirituel, sous le seuil de sa conscience. Le psychologue l'étudie passionnément ; Freud et ses disciples en font leur thème unique, cherchant dans les moindres pensées, les moindres actes, la projection de cet être subconscient, dans ses aspects des plus grossiers aux plus sublimes, de la névrose

<sup>1</sup> Le Bon, *Psychologie du socialisme*, p. 100 sq. ; id., *Les opinions et les croyances*, etc.

à la maladie, au rêve, au mythe, à la création artistique religieuse, politique. Il semble, à les lire, que l'humanité ne se compose plus que d'automates, de somnambules. La philosophie<sup>1</sup>, spécialement avec Bergson, rompt avec les procédés de l'intelligence claire et logique, proclamant la supériorité de l'intuition, « cette espèce de sympathie intellectuelle par laquelle on se transporte à l'intérieur d'un objet pour coïncider avec ce qu'il a d'unique, et par conséquent d'inexprimable ». Il faut revivre l'existence du personnage qui vous occupe, coïncider avec elle, en être non plus un spectateur, mais un acteur. On exalte cette connaissance de la vie, qui doit être « vécue plutôt que représentée, jouée plutôt que pensée ». En esthétique, Lipps est le promoteur de cette compréhension de l'œuvre d'art par la sympathie, l'« empathie », l'introspection, l'« *Einfühlung* », sorte de mysticisme où la conscience du spectateur s'anéantit dans l'objet, s'efforce de s'identifier à lui, sans aucune participation de l'intelligence. De nombreux esthéticiens ont adhéré à cette théorie, qui répond bien à l'état actuel des esprits, Volkelt, Groos, Lange, Cohn, Stein, Witasek, Dessoir, etc., et c'est la tendance générale de l'esthétique allemande contemporaine à laquelle hors d'Allemagne se rattachent encore d'autres érudits, tel que Vernon Lee. Si le critique esthétique doit, dit ironiquement M. J. Benda, « se dresser avec la verticale, s'étendre avec l'horizontale, se rouler sur soi-même avec la circonférence, s'épandre avec le ruisseau, gémir avec le vent », l'enfant qui apprend à dessiner n'y parviendra que par cette communion, cette anni-

<sup>1</sup> Bergson, *Evolution créatrice*, p. 158-190 ; Finnbogason, *L'intelligence sympathique*, trad. Courmont, 1914, etc.

hilation de son moi dans les choses. « Il faut, dit un professeur de dessin, vivre avec les choses, vivre dans les choses, l'art est fait de cela. C'est pour provoquer cette pénétration que j'invite l'enfant à s'identifier avec les lignes, avec les formes, à s'introduire par elles jusque dans les objets extérieurs, et se mettre à leur place. » La critique littéraire ne procède pas autrement. Pour elle, dit M. Benda, il faut « s'installer dans l'intérieur de l'âme à étudier, en vivre les sentiments, et non pas les revivre pour ensuite s'élever au-dessus d'eux, les définir et les juger, mais les revivre et s'en tenir là, pour s'enfermer dans une union mystique avec l'âme en question, en repoussant formellement tout effort de jugement ou de classement qui déforme la réalité. Ce sont ces unions de tête de nos écrivains en vogue avec l'âme de Villon, de Pascal, de Beethoven, de Michel Ange, de Tolstoï, de Saint Augustin, simples états de cœur, simples actes d'amour, qui se prétendent, pour cette raison, la vraie critique, la seule critique. » En préfaçant *Le Baladin du Monde occidental*, de Synge, M. Maurice Bourgeois s'exprime dans la langue du jour : « Ainsi, délaissant à jamais l'attitude tout extérieure de la littérature critique ou descriptive, Synge, par une intuition centrale, se plaça d'emblée au cœur de la vie irlandaise. » Des historiens contemporains sont aussi partisans de l'intuitionnisme<sup>1</sup> et se rattachent ainsi au subjectivisme d'un Thierry, d'un Michelet, pour qui l'homme sincère, « qui compare le monde et son cœur », retrouve « la vraie vie historique... doit sentir et reproduire les douleurs des nations, communier avec le passé.... » « Le cœur ému a la seconde vue, voit mille choses cachées au cœur

<sup>1</sup> Berr, *La synthèse en histoire*, 1911, p. 233 sq.

indifférent. L'histoire, l'historien, se mêlent en ce regard.» Renan n'affirmait-il pas que celui-là est historien, qui sait « reproduire à volonté en soi-même les différents types de la vie ? » N'est-ce pas aussi Nietzsche qui désire « toute l'histoire comme vécue et soufferte personnellement ; ainsi, seulement, elle sera vraie. Pas de descriptions, tous les problèmes traduits en sentiments jusqu'à la passion. »

Certes, la sympathie est nécessaire à l'artiste, au critique, à l'érudit, pour créer ou comprendre. « S'il y a une émotion que vous n'avez jamais ressentie à aucun degré, dit Bain, il vous sera impossible de l'imaginer. » L'artiste créateur cherche ce lien nécessaire entre lui, l'œuvre qui l'extériorise, et le public. « Il vous faut donc, dit Baudelaire, pour bien représenter l'œuvre, entrer dans la peau de l'être créé, vous pénétrer profondément des sentiments qu'il exprime, et les si bien sentir, qu'il vous semble que ce soit votre œuvre propre ! »... « N'importe, dit Flaubert, bien ou mal, c'est une délicieuse chose que d'écrire, que de ne plus être soi, mais de circuler dans toute la création dont on parle. Aujourd'hui, par exemple, homme et femme tout ensemble, amant et maîtresse à la fois, je me suis promené à cheval dans une forêt par un après-midi d'automne... des feuilles jaunes, et j'étais les chevaux, les feuilles, le vent, les paroles qui se disaient et le soleil qui faisait s'entrefermer leurs paupières noyées d'amour. » La création est une communion, répètent tous les artistes. Il y a sympathie entre l'auteur et les sujets qu'il crée ; entre l'œuvre créée et le spectateur ; et, par le moyen de l'œuvre, entre l'artiste et le public. « Si vous exécutez une peinture ou une statue, dit Emerson, elle mettra le spectateur dans l'état d'esprit



où vous étiez quand vous l'avez faite. » Ce sont là phénomènes bien connus, et l'on ne saurait nier cette sympathie utile à la compréhension esthétique.

Mais en proclamer la prédominance sur tous les autres modes de comprendre, et ceci non seulement dans le domaine émotif par excellence, celui de la création artistique, mais aussi dans ceux de la raison, soit de la critique et de la philosophie ; renoncer volontairement à la pensée rationnelle, pour ne chercher de principe explicateur que dans ce qui précisément échappe à celle-ci, voilà une théorie qui, jadis, réduite à sa juste valeur, est devenue maintenant générale, en arrive à vouloir supprimer toutes les autres, à s'ériger en seul juge dans tous les domaines. Ceux qui l'ont critiquée dans ses diverses modalités — et ils sont nombreux — l'ont toujours qualifiée de « sentimentalisme », de « mysticisme », d'« acte de foi, d'amour ». Et, en effet, c'est donner, au détriment de la raison, de la pensée logique, la prépondérance au côté affectif, émotif de notre être, à nos impulsions, à nos croyances spontanées, à tout ce qui n'a pas passé par le contrôle rationnel. On répète, avec le mystique Bernard de Clairvaux :

Quantum diligitur  
Tantum cognoscitur.

Cette évolution de la raison à la croyance dans le domaine de la pensée, on la constate au déclin de l'antiquité. L'histoire qui, depuis les vieux logographes du VI<sup>e</sup> siècle jusqu'à Thucydide, s'était péniblement dégagée de l'imagination poétique et religieuse, qui avait éliminé le surnaturel pour une conception exclusivement rationaliste des faits, retombe, à ses derniers

temps, dans ses premiers errements. Sans doute, depuis Thucydide, de nombreux historiens méconnaissaient la claire méthode de leur grand prédécesseur, manquaient de sens critique, recouraient encore au surnaturel comme moyen d'explication, faisaient œuvre de romanciers et de poètes, de croyants et de mystiques, plus que d'historiens. Mais c'est surtout après le II<sup>e</sup> siècle de notre ère que l'on voit cette tendance prédominer en histoire, éliminer l'explication rationaliste et psychologique des faits, telle que la concevait Polybe. Avec la décadence de la culture, qui augmente dès le III<sup>e</sup> siècle, dominant le mysticisme, la croyance, l'imagination. L'histoire se confond de nouveau avec la religion, dans l'histoire d'un Eusèbe de Césarée (III<sup>e</sup> siècle), d'un Eunape (début du V<sup>e</sup> siècle), « plein de ferveur mystique, dit M. Croiset <sup>1</sup>. » Et, on l'a dit avec raison, « le premier et le dernier mot de l'histoire grecque fut le mot Foi <sup>2</sup> ». Mais, dans tous les domaines du savoir, on constate, dès le III<sup>e</sup> siècle, le déclin de l'esprit critique. La religion pénètre tout ; c'est partout un « mysticisme rationnel » (Croiset), un désir d'allier le mysticisme à la raison, la foi à l'examen <sup>3</sup>. N'y a-t-il pas là quelque analogie avec les tendances contemporaines, qui sont, elles aussi, une sorte de mysticisme scientifique ?

N'est-ce pas, jadis comme aujourd'hui, une immense lassitude des esprits pour tout ce qui est la raison, la clarté, la logique, lesquelles n'ont pu assurer le bonheur, et ont au contraire apporté de si cruelles désillusions ? N'est-ce pas un désir de s'adresser aux sour-

<sup>1</sup> Croiset, *Hist. de la litt. grecque*, V, p. 709, 886.

<sup>2</sup> Oscar Wilde, *Les origines de la critique historique*, trad. Baziles, 1914, p. 115.

<sup>3</sup> Croiset, *op. cit.* p. 760, 765.

ces profondes de notre âme ? Tendances qui se traduit, dans l'antiquité, par l'abandon de la vieille philosophie classique, de la religion gréco-romaine trop abstraite ; aujourd'hui, par le recours aux explications subconscientes, intuitionnistes, mystiques, dans la science et la littérature ? Cette grande vogue du subconscient dans l'art, la littérature, la science, ne serait-elle donc pas tant un progrès qu'un regrès à un stade périmé ? L'histoire intuitionniste de nos jours n'est-elle pas un retour offensif du vieux subjectivisme historique ? La thèse de la sympathie intuitive de Bergson ne se trouve-t-elle pas déjà formulée dans les écrits des vieux savants du moyen âge <sup>1</sup> ?

Il y a, dans la science, une explosion de ce mysticisme qui sommeille en tout homme et qui, latent en temps normal, se réveille en temps de troubles. Il se manifeste, dans les esprits cultivés, par le recours à des explications subconscientes ; dans les classes moins évoluées, par la croyance aux superstitions les plus naïves. La guerre n'a-t-elle pas déterminé une ample production de miracles, de prophéties, de superstitions de tout genre, d'amulettes, de talismans ? N'a-t-elle pas mis en crue lumière cet élément irrationnel dans la vie des peuples en lutte <sup>2</sup> ? Ainsi, jadis, déjà à la fin de la triste guerre du Péloponèse, et plus tard, à la fin du paganisme, c'était une floraison de pratiques étranges, de cultes nouveaux, qui s'adressaient à l'émotion et aux sens.

Les arts du dessin offrent un autre symptôme de

<sup>1</sup> Cf. *Quelques réflexions sur la théorie des origines de l'art, dans ses relations avec les tendances actuelles*, Isis, 1914, p. 100 sq.

<sup>2</sup> Cf. en dernier lieu, *Au héros inconnu*, Mercure de France, 1920, 15 février, p. 85 sq.

déclin. Las du lourd héritage du passé, on cherche à s'en délivrer ; on inaugure des procédés qui, si étranges qu'ils paraissent, sont intéressants par leur désir même d'innovation, préférable à la stagnation. Le dernier mot ne semble-t-il pas avoir été dit par le dadaïsme, sorte de bolchévisme artistique et littéraire, qui est la négation intégrale de tout ce qui a existé, de toute règle logique, de toute contrainte appliquée aux mots, aux formes et aux couleurs ? Il semble difficile d'aller au delà, à moins de décréter que la peinture et la sculpture ne sont plus des arts d'imitation, mais des arts abstraits, subjectifs, analogues à quelque mathématique, et qu'ils doivent s'adresser à d'autres sens que la vision. Dans ce dernier sens, M. Marinetti ne prêche-t-il pas le « tactilisme », formule d'art basée sur le toucher ? Cependant, à vouloir rompre entièrement avec le passé, on revient au passé le plus lointain. En clamant à grands cris qu'il faut nettoyer sa vision de toutes les conventions séculaires, qu'il faut lui redonner sa naïveté primitive, on retourne volontairement aux premiers balbutiements de l'art, et à ceux de tous les arts qui, tombés en décadence, retournent par cela même aux apparences de leurs débuts. C'est là un symptôme curieux et inquiétant.

On constate tout d'abord que les artistes reviennent volontiers aux formules des arts de l'antiquité classique et de l'Orient plus récent. On ne s'étonnera donc pas si, dans son Monument aux Héros inconnus, M. Bouchard s'inspire d'une Niké du VI<sup>me</sup> siècle grec, en même temps que de génies assyriens ; si M. Landowski, pour son bouclier de la Victoire, prend conseil d'Homère, d'Hésiode, de Virgile, et,

pour son groupe central de la Liberté, de l'Égalité, de la Fraternité, imite les femmes en péplos dorien du V<sup>me</sup> siècle hellénique. « On aperçoit dans son art, dit-on du sculpteur Landowski, le désir constant de retremper la plastique aux ondes primitives et toujours vives de la source grecque. » L'œuvre de Bourdelle a la forte saveur des sculptures de l'archaïsme grec, et son Héraklès semble plus ancien que l'Héraklès éginète. La statue d'éphèbe présentée au Salon de 1920 par M. Lejeune est un pur éphèbe du V<sup>me</sup> siècle, et, dit un critique, « tout à fait dans le bel esprit du génie antique. » La peinture revient aux « primitifs », avec des artistes tels que Maurice Denis. L'école bénédictine de Beuron affirme que, pour l'art religieux, il faut retourner au hiératisme des Egyptiens et des Grecs archaïques. Comme l'art français, l'art allemand affectionne les inspirations égyptiennes, mycéniennes, etc. Voyez, dans ces reliefs en calcaire de Hoetger, « Erwachen, Sommer, Schlaf », l'influence manifeste de l'art hindou. On emprunte aussi des procédés techniques. Que de chevelures stylisées à la façon grecque du V<sup>me</sup> siècle ! Voici les Trois Suisses du sculpteur Vibert, dont la puissante musculature fait songer à l'Assyrie, debout l'un à côté de l'autre, dans ce parallélisme cher à l'art moderne qui, on le verra, est un retour à une très vieille formule ; la peau de bête qui les vêt est stylisée à la façon du kaunakès des statues chaldéennes, ou des chevelures des statues trouvées en Espagne, au Cerro de los Santos. Et ce même procédé paraît dans le vêtement d'une statuette étolienne de date récente, œuvre d'un ouvrier inexpérimenté. La recherche savante de la stylisation et l'inexpérience



primitive ont produit des effets analogues. De tels exemples sont nombreux : qu'on parcoure les expositions, qu'on feuillette les revues d'art, on constatera que la peinture et la plastique, depuis plusieurs années, aiment à s'inspirer de formules artistiques anciennes et exotiques. Ce goût pour l'ancien n'a-t-il pas atteint son paroxysme dans le mobilier, malgré les efforts de créer des types nouveaux ?

Ce n'est pas là un phénomène inconnu auparavant. A toutes les époques, dans tous les pays, on note ces retours. Déjà, sous le second empire chaldéen, le goût de l'archaïsme pousse le graveur à reproduire de vieilles intailles, à faire du moderne dans le style antique. En Egypte, sous les pharaons hérétiques, on copie les devanciers, et, sous la XVI<sup>me</sup> dynastie, on imite couramment les œuvres de l'ancien empire ; plus tard, l'art saïte reprend quelques procédés de l'Ancien Empire, et on l'a qualifié de « produit d'une véritable Renaissance artistique. » L'art égéen, détrôné par l'art hellénique, retrouve peut-être une sorte de renaissance au VIII<sup>me</sup> siècle, dont les poèmes homériques donnent une idée ; il inspire la céramique orientalisante, près de 1000 ans après que les artistes crétois ont inventé ces thèmes ; il persiste dans l'ionisme, et reparaît avec la civilisation hellénistique. L'ornementation du style corinthien à motifs végétaux est « la rentrée en scène d'une esthétique qui avait à peu près disparu en Grèce depuis 3 à 4 siècles. » Des monnaies, en particulier celles d'Erétrie, semblent imitées directement d'intailles minoennes, et le type d'un sceau d'ivoire de 400, en Crète, copié sur ceux d'un prince minoen. Des céramistes grecs du V<sup>me</sup> siècle essaient de remettre en honneur le pro-

cédé ancien des zones superposées et même des bandes d'animaux, ainsi que d'autres principes archaïsants. On pourrait aisément multiplier les exemples, en Grèce, à Rome. On pourrait rappeler la renaissance de l'art carolingien qui, s'inspirant de l'antiquité, a rendu aux artistes le sens de la figure humaine à peu près perdu pendant la période barbare ; la renaissance sous l'empereur Frédéric II à Capoue, arrêtée par le développement du nouvel art religieux des XIII<sup>me</sup> - XIV<sup>me</sup> siècles ; l'influence de l'art antique sur Nicolas Pisano à la fin du XII<sup>me</sup> siècle ; la renaissance byzantine du XI<sup>me</sup> siècle, avant la grande Renaissance classique des XV<sup>me</sup> - XVI<sup>me</sup> siècles. N'est-ce pas une erreur, devant ces perpétuels retours au passé, de dire : « Le moyen-âge n'a jamais connu l'archaïsme. Evolution dans la tradition, voilà son principe ou plutôt son instinct ? » C'est le retour à l'antique de la fin du XVIII<sup>me</sup> siècle. C'est l'école de David. C'est Ingres qui s'écrie : « Je suis un Grec, moi ! », et auquel on reproche « cette fantaisie extraordinaire de remettre à la mode les manières de peindre des siècles passés. » C'est le groupe des « Penseurs » ou « Primitifs », qui, par delà les Romains, veut remonter aux Grecs antérieurs à Phidias, et qui s'habille en héros d'Homère. Ce sont les Nazaréens allemands établis à Rome, qui étudient passionnément les primitifs italiens, devançant de 50 ans les préraphaélites anglais. Nous n'avons pas l'intention de traiter ici ce curieux sujet des retours de l'art au passé, effet d'une loi générale de l'évolution artistique.

Phénomène général en tout temps que ces retours à de vieilles formules oubliées, et dépassées par le

progrès spirituel ou matériel. En physique et en chimie, « les opinions auxquelles les savants tendent à revenir aujourd'hui sur la constitution de la matière, ne sont pas sans quelque analogie avec les vues profondes des premiers alchimistes ». En médecine, de vieilles pratiques sont remises en honneur, et « nous avons rétrogradé de plusieurs siècles, acceptant comme de prétendues nouveautés les dogmes les plus bizarres relégués depuis des siècles dans l'arsenal des vieux remèdes ». Dans l'histoire de l'art, la théorie des origines magiques de l'art est un retour à une exégèse fort ancienne. Le langage ne cherche-t-il pas des archaïsmes, par exemple dans la langue des sports, volontairement, ou par recreation spontanée ?

A côté de ces régressions conscientes, volontaires, il y en a d'inconscientes. A toute époque, des artistes maladroits ont involontairement retrouvé des formes primitives, car l'inexpérience, la même dans tous les temps, dans tous les pays, engendre des types et des conventions semblables, que ce soit aux débuts des arts, ou au moment même de leur maturité.

Les régressions, dans un art avancé, sont donc dues, soit à l'inexpérience, soit au contraire à la trop grande habileté, qui cherche la nouveauté dans le passé plus ou moins reculé ; elles sont involontaires ou volontaires.

Je ne connais toutefois pas, dans l'évolution d'une civilisation, d'époque analogue à celle d'aujourd'hui, où l'on ait renié avec un pareil ensemble l'acquis des siècles passés pour se remettre à l'école, pour retrouver à grand'peine, non pas la naïveté des primitifs, — car ce qui est volontaire n'est plus naïf, — mais leurs procédés conventionnels et puérils. Je ne constate

cette unanimité dans la régression qu'au déclin des civilisations, qui tendent à revenir au point initial, à l'aurore d'une ère nouvelle, partant de ce point pour regraver à nouveau les échelons de l'évolution artistique, c'est-à-dire dans ces divers moyens âges que nous avons signalés plus haut. Cette comparaison entre les régressions techniques d'aujourd'hui et celles de l'antiquité depuis le III<sup>me</sup> siècle, à laquelle d'autres ont aussi songé, s'est imposée à moi avec plus de force que jamais, en visitant la récente exposition internationale d'art moderne à Genève (décembre 1920-janvier 1921), qui a réuni environ 1500 toiles d'artistes de tous les pays, choisis parmi ceux qui représentent les tendances les plus avancées.

W. DEONNA.

*(La fin prochainement.)*





## Le fermail d'argent.

---

C'est le mois de mai. Le soleil frappe d'un gai marteau les pierres de l'amène contrée de Sierre. Déjà les pâturages ont reverdi. Aux sarments des vignes de petites feuilles tremblent et, sur les grèves du Rhône, l'épine en fleurs déferle comme une blanche écume.

Dans la salle haute de la tour de Goubin, Petermann de Platéa est venu se reposer. Il n'a point suivi la chasse ordonnée le matin de cette claire journée par sa femme, l'ardente chasseresse Barbe de Chevron, dame de Platéa et de Goubin. Ce même jour, le seigneur abbé de Saint-Maurice n'était-il pas arrivé sur son roussin ? Et Petermann se réjouissait fort de passer avec le bon moine des heures paisibles. Aussi, quand Barbe, hautaine et brusque, lui avait dit : « Les veneurs ont dépisté hier des sangliers dans le val d'Anniviers ; nous allons les traquer dans leurs bauges. Vous joindrez-vous à nous ? » Très doucement il avait répondu : « Amie, ne le prenez point en mauvaise part si je demeure ici en la compagnie de Monseigneur l'abbé de Saint Maurice. J'ai à m'entretenir avec lui. » Un sourire méprisant retroussa les lèvres de la jeune femme : « Restez avec le moine, dit-elle ; vous êtes plus clerc que seigneur. » Et, l'écartant d'un geste de sa dague, elle partit dans une ruine de cris, d'appels et de jappements. A l'escorte



de valets et de piqueurs tenant accouplés les brachets de chasse, devaient se joindre encore quelques donzels du voisinage.

La brise de printemps ridait les petits lacs de Sierre et de Gêronde. Les rousseroles chantaient dans les roseaux où bientôt elles allaient suspendre leurs nids. L'odeur de résine exhalée des pins sous le soleil se mêlait à celle des épines-vinettes en fleurs au flanc des collines, et cette odeur âpre et douce entraînait par les baies ouvertes de la tour de Goubin. Hors du château de Venthône, le seigneur de Platéa avait voulu passer cette quiète journée, dans la salle haute que rafraîchit le souffle de la vallée du Rhône. En compagnie de Monseigneur l'abbé, les heures, sonnées au clocher de Sierre, semblaient couler d'un sablier d'or.... Longtemps et doucement ils devisèrent des choses de l'esprit et de celles qui réconfortent l'âme. Le front appuyé sur sa main débile, son corps si grand et amaigri un peu penché, Platéa écoutait les propos de son pieux ami, suivant des yeux la marche des rais de lumière qui gagnaient lentement les dalles de la salle.

Comme le soleil baissait déjà dans le ciel d'ambre, un petit valet leur apporta une collation ; c'était un enfant de la vallée d'Aoste qu'on appelait Roussignoli. Son seigneur se l'était attaché, car il savait répéter comme un sansonnet les airs et les chansons qu'il avait entendus. Insouciant ou trop paresseux, il ne cherchait point à jouer de la vielle ou de la harpe à l'exemple des jongleurs, mais sa voix haute et flûtée modulait des chants plus vifs que ceux de la fauvette, plus tendres que ceux du rossignol « quand il prend congé en fin d'été. »<sup>1</sup> Tandis qu'il versait le *fendant* contenu dans la channe

<sup>1</sup> Bédier : *Le roman de Tristan et Yseult*.

d'étain, son maître lui dit : « Il est plaisant d'ouïr les oiselets au printemps. Roussignoli, dis-nous aussi quelque chanson.... » Appuyé à la croisée, sa tête brune sertie par le ciel d'or comme en un vitrail, l'enfant chanta d'abord une complainte de son pays, puis une hymne grave et cadencée en l'honneur de la Vierge Marie. Enfin, comme l'alouette, grisée de sa propre mélodie, lance ses notes éperdues dans la lumière, il égréna sans se lasser les longues stances de Gottfried de Strasbourg, celles qui narrent les amours du Chevalier Tristan et d'Yseult la Blonde.

Le soleil, telle une braise qu'attise le vent de la vallée, a disparu derrière les montagnes. Un ramier roucoule dans les pins qui étreignent la base de la tour ; le jeune homme lui répond en imitant ses soupirs. Et Petermann de Platée rêve d'une Iseult aux mains habiles à panser les blessures du corps et du cœur, habiles à faire vibrer la harpe et à tourner le fuseau, claire figure d'une femme que ne hanterait pas l'odeur du sang et le hurlement des bêtes blessées. Par la baie largement ouverte, le seigneur peut contempler les villages, les vignes, la petite ville, les prés et les champs sur lesquels la tour de Goubin dresse son œil de vigie. Mais, perdu dans un songe, il ne voit que le lac de Géronde et celui de Sierre, endormis déjà dans l'ombre, séparés par l'étroite colline ; et il lui ressouvient de Tristan et d'Yseult, dormant l'épée entre eux dans la forêt profonde.

Cependant l'angelus sonne au monastère de Géronde. L'abbé, à demi-sommeillant, les mains dans ses manches, relève la tête et dit la prière. Et voici que l'on entend au loin les pas des chevaux dans les charrières, les voix excitées des chasseurs, les aboiements de la meute que domine l'appel rauque d'une trompe. Alors, avec

un soupir, le seigneur de Goubin prend un coffret de fer. l'ouvre d'un geste las et en tire un bijou bien œuvré. Un marchand lombard lui vendit un jour ce fermail d'argent massif dont il va faire hommage tout à l'heure à sa dame. Ne faut-il pas apaiser le courroux ou prévenir les sarcasmes de Barbe de Chevron qui n'est point endurante ? Or, nulle femme demeurerait insensible à la beauté d'un tel présent. Tandis que l'abbé de Saint-Maurice gravit la colline de Gêronde où quelque affaire l'appelle, Petermann de Platéa prend le chemin de Venthône dont le château s'éclaire, là-haut, du feu des torches. Car, au signal de la trompe de chasse, les serviteurs se sont mis à l'œuvre, activant les flammes où l'on va rôtir les venaisons, affilant les coutelas pour dépecer le gros gibier et préparant bonne chère aux chasseurs harassés.

Ceci se passait au XV<sup>e</sup> siècle.... Depuis lors, les châteaux se sont effondrés ou transformés selon le caprice des hommes. Les grandes forêts, hantées par l'ours et le sanglier, ont connu les morsures de la hache et du feu, les bruns villages de bois, maintes fois incendiés, reconstruits ou abandonnés. Le Rhône lui-même a modifié son cours au fond de la vallée.... Que sont devenus les restes des deux époux : Petermann de Platéa et Barbe de Chevron ? Où gisent-ils ; où sont les biens et les trésors qu'ils avaient amassés ? Tout cela dispersé, tombé dans l'oubli.... Pourtant le lourd fermail d'argent que Barbe reçut de son seigneur en un soir de mai n'est pas anéanti tout entier ; il devait survivre, comme survivent parfois aux êtres, aux édifices, aux renommées même, des bibelots fragiles. Le fermail qui servait à retenir le manteau doublé de vair, ou la ceinture ouvragée, dame Barbe l'a jeté avec tous ses bi-

joux d'argent et d'or dans le creuset de la cloche qu'elle fit fondre pour le village de Lens. Geste de brusque renoncement aux vanités du monde, ou remords d'une femme altière, veuve à vingt sept ans d'un mari trop peu aimé ? Qui sait ?...

Barbe voulut être la marraine de cette cloche qu'elle baptisa *Barbe-Joyeuse*. Mais en dépit de ce nom de liesse, en dépit de la note haute et pure que les métaux précieux donnent au bronze, la sonnerie, certains : oirs, prend je ne sais quoi de complaintif, d'un peu dolent. Les paysans le remarquent bien et disent : « La Barbe pleure ce soir. » C'est ainsi que je l'entendis sonner par un crépuscule de mai, lorsque le souffle frais venu du Rhône froissait les roseaux au cœur des roselières, et que la lune, couleur de miel, surgissait dans l'encoche du Val d'Anniviers. Suivant des yeux la blonde chasse-resse du ciel aux bijoux éphémères, j'écoutais tinter les notes aériennes. Et il m'était doux de penser que le souvenir de la noble dame de Platéa perdurait en terre valaisanne dans le son de cette cloche où chantait encore la voix d'argent des bijoux anciens.

HÉLÈNE DE DIESBACH.



---

## Variété.

---

### LES IDÉES DU PRÉSIDENT BRUM.

L'initiative que le président des Etats-Unis vient de prendre appelle l'attention sur la situation internationale du continent américain tout entier.

Si le président Harding parvient à résoudre la question du désarmement ou de la limitation des armements dans le Pacifique, ce qui n'est pas encore certain, peut-être mettra-t-il en œuvre le projet qu'on lui attribue de fonder une association des nations qui se substituerait à la Société des nations créée par son prédécesseur, le président Wilson.

Quels engagements les Etats-Unis consentiraient-ils à souscrire pour obtenir l'adhésion des Etats européens à cette nouvelle organisation ? Promettraient-ils d'intervenir si l'un des associés se trouvait en péril ? Ce serait évidemment renoncer à la doctrine de Monroe à laquelle les Américains tiennent tant et qui a été leur grand argument contre le Pacte de Versailles. Car la doctrine de Monroe, telle qu'elle a été entendue bien avant d'être formulée par Monroe, depuis la message d'adieu de Washington à ses concitoyens, comprend deux points : le refus de toute immixtion dans les affaires de l'Europe et l'interdiction à l'Europe de toute conquête sur le continent américain.

Ces deux points sont évidemment liés entre eux et l'on ne voit pas comment la doctrine de Monroe



permettrait aux Etats-Unis de s'engager dans une association avec des Etats européens, puisque la réserve expresse faite en faveur de la doctrine de Monroe dans le pacte des nations ne leur a pas suffi.

Or, cette doctrine est en faveur auprès d'eux plus que jamais, et non seulement auprès d'eux, mais dans les deux ou, si l'on veut, dans les trois Amériques. Il faut faire notre compte là-dessus. Cela étant, les Américains, tant du sud que du nord, voudront-ils aider la vieille Europe à retrouver l'équilibre, à se reconstituer pour et dans la paix ? Ce problème est plus que grave ; nous sentons tous que la paix se fera pour tout le monde ou ne se fera pour personne. C'est pourquoi les manifestations qui se font pour ou contre la doctrine de Monroe, les interprétations qu'on en donne, ont pour nous un intérêt immédiat. Le président de la république de l'Uruguay, D<sup>r</sup> Brum, a exposé ses vues à ce sujet dans une conférence adressée aux étudiants de l'université de Montevideo, l'année passée déjà et dont le texte français a paru cette année. Vues très claires et hautement significatives, qu'il vaut, certes, la peine de résumer.

\* \* \*

Le D<sup>r</sup> Brum est un magistrat éminent qui, avant d'être appelé à la présidence, fut chancelier de l'Uruguay, et qui a contribué de tout son pouvoir à l'acte généreux par lequel l'Uruguay se joignit aux Etats-Unis quand ils entrèrent en guerre. On ne saurait le suspecter de particularisme nationaliste, ni même d'égoïsme panaméricain et il y a beaucoup d'apparence que ses opinions correspondent aux sentiments d'une grande partie du public dans l'Amérique du Sud.

Il est partisan fervent de la doctrine de Monroe qui a été, dit-il, la sauvegarde de l'intégrité territoriale de beaucoup de pays américains. Elle a, dit-il encore, protégé l'Amérique latine contre le péril allemand qui se dessinait déjà en 1914 et s'accroît en 1918, tellement que l'entrée en guerre des États-Unis fut considérée comme une application anticipée de la doctrine de Monroe, pour la défense de tous les peuples américains, menacés par le pangermanisme. L'Uruguay comprit le danger et se solidarisa avec les États-Unis.

Ce danger étant aujourd'hui écarté pour longtemps, il n'en convient pas moins de maintenir la doctrine de Monroe ; même, il faudrait la définir dans un acte international, interaméricain, par lequel tous les États de l'Amérique s'engageraient envers chacun d'eux pour le cas d'une agression venue d'un autre continent.

Bien plus : commentant un décret rendu par le président antérieur de l'Uruguay, le 18 juin 1917, qui pose le « principe de la solidarité américaine » comme le régulateur de la politique internationale de l'Uruguay, le Dr Brum souhaite que cette formule s'applique, non seulement aux annexions territoriales, mais à tout acte contraire au droit. Ce principe servirait aussi de sauvegarde contre tout impérialisme interaméricain parce qu'il consacrerait l'égalité des États de l'Amérique. Il se formerait une ligue des États de toute l'Amérique, qui resteraient libres d'adhérer individuellement à la Société des nations.

Cette ligue déclarerait d'abord que tout acte attentatoire aux droits de l'un des peuples de l'Amérique par une nation d'un autre continent, serait consi-

déré comme atteignant l'Amérique entière ; puis, qu'aucune affaire ressortissant aux tribunaux d'un pays américain ne pourra être soustraite au juge naturel par le moyen de réclamations diplomatiques ; que tout fils d'étranger, né sur le sol américain, aura la nationalité du pays de sa naissance, à moins qu'étant majeur et *se trouvant dans son pays d'origine*, il n'opte pour celui-ci. Et enfin, que toute contestation survenue entre des pays américains sera soumise au tribunal arbitral de la Ligue.

La tâche de ce tribunal ne sera pas une sinécure ; il subsiste bien des causes de conflit entre les Etats de l'Amérique du sud. Certaines délimitations de frontières sont singulièrement malaisées. Mais le panaméricanisme, ainsi entendu, n'aurait rien que de séduisant, tant qu'il n'aura pour objet que de régler pacifiquement les conflits.

Les vues du président Brum témoignent du zèle fervent avec lequel on étudie les problèmes du droit international dans l'Amérique du sud ; nous ne l'ignorions point, non plus que la noblesse de l'idéal politique qui inspire, dans ces pays si profondément latins, l'élite des hommes de savoir et de culture. Puisse, cependant, l'Amérique ne pas s'enfermer dans le panaméricanisme ! C'est là notre seule réserve ; la paix de l'Amérique, sans la paix du monde, ce ne serait pas la paix, même en Amérique.

MAURICE MILLIoud.

---

---

## Chronique italienne.

---

Une paix difficile. — Le fascisme jugé à l'étranger. — Origines et phases du nationalisme et du fascisme. — La tyrannie rouge au lendemain de la guerre. — Les deux livres « macabres ». — Les socialistes délivrés de Moscou.

A l'heure où j'écris ces pages, une seule question passionne vivement l'Italie. Est-ce la rentrée présidentielle du charmeur napolitain, de ce jeune De Nicola que, des côtés les plus opposés de la Chambre, on appelle au moins à l'honneur, puisqu'il a refusé le pouvoir ? Non. Sa renommée demeure purement parlementaire et même quelque peu inexplicable pour la masse. Est-ce la durée du ministère Bonomi ? Le pays, qui voudrait être gouverné, n'a aucun parti-pris contre ce « premier » outsider, mais se tient sur ses gardes et réserve ses espoirs, rendu sage et timide par les déceptions subies. Donc l'attention se concentre ailleurs. Les premières séances de la nouvelle législature avaient fait entrevoir la possibilité d'une « paix » civile entre les fascistes et les socialistes. Deux députés de bonne volonté en ont pris l'initiative dans les deux camps et des conversations préliminaires sont entamées. Pourront-elles aboutir ? Les Italiens qui résident à l'étranger le souhaitent encore plus que les habitants du royaume. Dix fois par jour, en Suisse, je devais, la semaine passée, répondre aux demandes anxieuses des plus humbles d'entre nos concitoyens. Un cordonnier, venant à la porte de son pauvre atelier, m'interrogeait : « E questa pace ? Questa pace ! » C'est que, au delà des frontières, la sanglante chronique d'une lutte idéaliste et, à tout prendre, désintéressée, n'apparaît que comme une série de crimes et jette une sinistre lumière sur la vie entière du pays.

Il n'en est pas moins surprenant de voir, dans un pays d'ordre, de liberté, de démocratie et de patriotisme, comme la Suisse, des feuilles d'une parfaite orthodoxie politique et

sociale accueillir avec une complaisance presque excessive la version que les « enfants de Lénine » jugent profitable de donner de leurs tragiques rencontres avec les combattants, les décorés et les mutilés de la guerre. Je ne cacherai point à mes lecteurs qu'un étudiant suisse, revenu de Florence où il a pu constater les causes de la fatale antinomie, était indigné de certains récits qui lui semblaient superlativement partiiaux. Je n'ai, pour ma part, aucun droit, ni même aucune raison de partager son impression juvénile et vibrante. Je m'explique certains comptes rendus d'une froide sévérité en considérant le haut degré de tolérance et de sagesse civique que la Suisse a acquis par une éducation séculaire ; je m'explique aussi certaines pointes d'hostilités contre le fascisme, en considérant encore que le souci de la paix européenne rend, de Zurich à Genève, plutôt suspects tous les courants nationalistes.

Mais, avant tout, quoi qu'on en dise et qu'en disent ses chefs eux-mêmes, le fascisme n'est pas le nationalisme. Il ne l'est pas, d'abord, par les dates. Le nationalisme date de 1910, le fascisme de 1919 ; l'un est de l'avant-guerre, l'autre de l'après-guerre. Le nationalisme a surgi à Florence, dans un mémorable congrès au Palazzo Vecchio, par l'accord d'une élite qui jugeait nécessaire de combattre l'illusion d'une paix universelle et perpétuelle dont se berçait l'immense majorité de la péninsule. On avait poussé l'optimisme trop loin. Des guerres pouvaient encore éclater dans le monde et, après la note sociale, il était temps de faire entendre la note nationale. L'histoire est là pour témoigner que ces prophètes, inquiets dès 1910, ne voyaient que trop clairement ce qui se préparait. Peut-être aurai-je l'occasion d'exposer ici le passif et l'actif du nationalisme italien, mais qu'on me laisse avouer quelque peu d'orgueil pour avoir participé à cette intuition devineresse qui était le fait d'une petite minorité. Avant même qu'au congrès de Rome, en décembre 1912 (utile et éloquente probité des dates !) s'opérât la scission entre nous, nationalistes démocrates et la majorité séduite par la brillante contagion des idées de M. Charles Maurras et l'imitation de l'*Action française*, avant même notre sécession résolue et définitive,



le nationalisme était ce qu'il est demeuré, à savoir une doctrine, un groupement aristocratique, porté — beaucoup plus qu'à la lutte immédiate — à la revision critique des programmes et des écoles de politique étrangère.

Le fascisme, au contraire, est tout action. Le choix entre la Triple-Alliance et l'Entente s'est accompli avant sa naissance. Si, ma foi, il témoigne d'une médiocre satisfaction des traités de 1919, cela peut tenir autant au désir d'une plus véritable réconciliation internationale qu'à son souci fraternel des minorités italiennes de Dalmatie. Sa doctrine sur l'équilibre mondial est plutôt flottante ; ses théories générales paraissent encore à l'état de nébuleuses, mais sa pratique est on ne peut plus précise et plus rapide. Au surplus, tous les Suisses ont pu constater que M. Mussolini, lorsqu'il a voulu, en débutant à la Chambre, toucher à des arguments de politique étrangère, connaissait moins bien son sujet... Le fascisme, donc, est un parti d'urgente réalisation intérieure, et, comme tel, il a eu — dans un pays d'autant plus sensible aux perfides tentations de la guerre civile qu'il est incapable de nourrir des haines de nation et de race — un développement sans comparaison possible, supérieur à celui du nationalisme et plus retentissant. M. Giolitti a parlé de 180 000 fascistes, au bas mot, chiffre que les nationalistes, je crois, n'ont jamais rêvé d'atteindre. Tandis qu'en 1911 les sections nationalistes comptaient des adhérents dans les universités, il s'agit pour le fascisme de toute la jeunesse des écoles, qui est censée en être. En tout cas, je ne connais guère d'étudiants qui veuillent rester simples spectateurs de ce violent conflit. Que sais-je ? J'ose dire que le milieu où je vis, en Suisse, comme professeur : — collègues, élèves, relations intellectuelles, — si je pouvais le transférer, ou en établir l'équivalent exact en Italie, serait fasciste au moins de tendance. Mais voici un témoignage significatif : Le comte de Toggenburg, excellent patriote autrichien et député protestataire du Haut-Adige, a dit quelque part : « Pour sûr, si j'étais Italien, je serais fasciste, mais comme je suis Allemand... »

De l'autre côté de la barricade, il y a, par conséquent, les

alliés naturels de tous ceux qui regrettent la défaite des Centraux, qui espèrent annuler la victoire.

La victoire, dont nos alliés savouraient encore la liqueur énivrante lorsque nous en étions à la lie amère ! On a dit que l'Italie, la première, a traversé la crise la plus aiguë de l'après-guerre. Je ne sais trop et je n'ai dans mon patriotisme aucune *Schadenfreude*, aucune méchante impatience d'y voir passer les autres. Que les Alliés puissent l'éviter, c'est mon vœu, pourvu que, à défaut d'aide, ils comprennent, tout au moins, l'abîme que nous avons côtoyé pour marcher avec eux. Et ils ne sont pas précisément en train de le faire : « Voilà, écrivait l'autre jour M. Paul Bourget, voilà l'Italie qui est revenue aux duels des Guelfes et des Gibelins ». Comme érudition historique, c'est peu, et comme intérêt fraternel, c'est plutôt mince. Il oubliait tout simplement la plus frappante différence entre la situation actuelle et celle du moyen âge ; il oubliait qu'alors la ville gibeline s'opposait à la ville guelfe et que maintenant on trouve des communistes et des fascistes aux prises aussi bien à Palerme qu'à Trieste, à Turin qu'à Trente, dans les plus vieilles provinces et dans les nouvelles.

Mais laissons là les dissertations comparatives et aussi le problème moral et politique de l'intervention tel qu'il s'est posé devant l'Italie. C'est un trop vaste sujet pour l'aborder en passant, fût-ce même pour expliquer l'un des aspects de l'après-guerre, qui en a deux. L'un, antisocial : la vague de paresse, comme partout, mais à l'heure unique où des marchés nouveaux pouvaient être conquis à l'industrie italienne, la course aux gros salaires et plus qu'ailleurs la fascination de l'exemple russe, la croyance messianique au *fiat* révolutionnaire, l'attente fiévreuse de la dictature du prolétariat, jusqu'à l'ordre bolchévisant de l'occupation des usines, donné par les partisans les plus anciens et les plus convaincus de la réalisation graduelle des postulats ouvriers. En somme, l'Italie détenait de 1919 à 1920 le record européen des journées de grève, record que l'Angleterre détiendra, semble-t-il, en 1921. Le second aspect est nettement antinational. Les concessions faites coup

sur coup par le ministère Nitti n'amenèrent aucun apaisement : l'amnistie accordée aux déserteurs, qui aurait été partout une décision précipitée, mais qui en Italie, pays de forte émigration, mettait si injustement sur un pied d'égalité les combattants et les réfractaires ; le renvoi de la célébration de la victoire, la suppression, au mois de juin 1920, de toute manifestation militaire pour la fête nationale,...

Ceux qui n'avaient ni voulu ni compris la guerre exigeaient furieusement leur revanche sur ceux qui l'avaient demandée et gagnée. Les éléments les plus contradictoires collaboraient de droite et de gauche à les exciter ; des prémisses et des conditions très différentes tendaient aux mêmes résultats par cette irrationalité dont, hélas ! les foules subissent l'emprise. L'amertume patriotique due à la situation qui nous avait été faite à la conférence, amertume légitime au point de vue moral, — moins justifiée au point de vue politique, — donnait aux internationalistes un avant-goût du triomphe ; mais l'ampleur incontestable de la victoire qui avait rayé de la carte d'Europe l'ennemi séculaire, nourrissait tout ensemble leur rage et leur espoir d'autres et de plus vastes cataclysmes. Vittorio Veneto et Caporetto, les dévastations des régions envahies, les souffrances des prisonniers, la honte et la gloire, le malheur et le bonheur, tout servait à fonder le même reproche, la gloire parce qu'elle s'était fait attendre et avait coûté cher, le malheur parce que l'Italie, de sa propre volonté, était allée le chercher. Aussi, pendant qu'on flétrissait la discipline et les généraux, qu'on maudissait les armes et l'armée, on militarisait le langage et la propagande révolutionnaires, en se familiarisant avec quelques grenades à main ou en organisant la parade des gardes rouges. « *Notre* guerre, enfin, à *notre* tour ! » Ce mot courait les rues. Il a été question même d'un emprunt communiste. La « *Federazione generale del lavoro* », dirigée par des gens assez modérés, dut faire bonne mine à mauvais jeu, mais — détail comique — elle n'y souscrivit que dix mille liras, moins que le traitement d'un de ses employés. Evidemment, elle préférait tout de même pour ses disponibilités les valeurs de l'Etat !

Des jeunes gens, en rentrant d'un meeting où, peut-être, ils avaient applaudi un déserteur de la « guerre bourgeoise », chantaient :

Malatesta con Serrati  
Ci preparano a pugar<sup>1</sup>

A Ferrare, le préfet se laissait poser cette question : « Pourquoi ne vous en allez-vous pas ? » La bureaucratie fleurissait toujours, mais l'autorité vivotait. On scellait par-ci par-là des plaques portant une inscription de pitié outrageante pour les prolétaires « inconscients » qui étaient morts pour la guerre « capitaliste » ; on abîmait ailleurs les souvenirs de la reconnaissance nationale. Dans certaines journées torrides, la bête humaine déchaîna des « progroms » contre des officiers, des gendarmes, des mutilés même. Et puis, on arbora le drapeau rouge sur les bâtiments publics des administrations conquises ; le drapeau national fut abaissé. Trop souvent aussi, on le vit insulté, déchiré, brûlé. De fait, il se trouva interdit par une tyrannie intolérable.

— C'était le moment où jamais d'affirmer que l'Italie voulait vivre, qu'elle ne se laissait pas traiter en pays vassal, soumis aux expériences de Moscou. En Suisse, cela s'est fait en trois jours : les 11, 12 et 13 novembre 1918. Mais, pour que la majorité morale recouvre et mobilise d'une façon pacifique et imposante la majorité légale et définitive du nombre, pour que les deux tiers du pays puissent faire bloc contre un tiers au maximum, pour déterminer ce vaste et puissant mouvement d'opinion, il fallait et il faut une très ancienne tradition d'indépendance. Or, en Italie, le culte du droit est inné, le sens démocratique date des communes, mais la délivrance est d'hier. Un demi-siècle à peine. Ajoutons que le faisceau des forces modérées et libérales, l'union des partis historiques qui avait, somme toute, guidé le pays en 1915 et l'avait sauvé par l'effort de résistance, en 1917, s'était dissous à cause de la question de l'Adriatique, dont l'importance avait été exagérée, aussi bien par ceux qui réclamaient la Dalmatie que par ceux qui y re-

<sup>1</sup> Malatesta (un chef anarchiste) et Serrati (le directeur de l'*Avanti* !) nous préparent au combat.

nonçaient. C'était pure paresse que de chercher à Valona ou à Sebenico la paix agraire, industrielle, civile, qu'il nous fallait ! Par une erreur très singulière, les grands journaux qui soutenaient la nécessité d'une entente large et loyale avec les Slaves du Sud, n'ont pas compris qu'il fallait se montrer d'une inexorable et inflexible énergie contre les ennemis de l'intérieur, pour ne pas laisser amoindrir ou défigurer la valeur de nos équitables intentions envers nos nouveaux voisins. Et je ne dirais pas ma pensée toute entière si je passais sous silence l'incapacité intellectuelle de notre bourgeoisie. Elle voyait surtout les aspects antisociaux de la situation ; c'est au contraire, la conscience du lien national qui ne résiste pas si nous n'y veillons avec une religieuse ferveur ; c'est la conscience nationale qu'il faut travailler chaque jour à maintenir, pour la paix sociale et humaine, en rétablissant les valeurs idéales et impondérables. Les hommes au pouvoir, les classes dirigeantes n'avaient pas l'élévation morale nécessaire pour sortir de ce marasme. Je ne suis pas loin de croire que tout engager pour une question de drapeau leur semblait assez romantique et littéraire. En quoi ils avaient singulièrement tort parce que les démocraties vivent de symboles librement acceptés et religieusement protégés. Peut-être aussi avaient-ils une sorte de noble pudeur à avouer devant l'étranger que l'Italie en était à défendre son drapeau à l'intérieur. En quoi ils avaient tort encore ; car on n'arrive jamais à faire constater la guérison des maladies qu'on a dissimulées.

Alors la jeunesse alla de l'avant. Elle eut l'intuition qu'il ne fallait intervenir ni pour des grèves insensées, ni pour les institutions proprement dites, ni pour aucune cause de conservation politique et sociale, mais bien et seulement et toujours là où étaient en jeu les idées fondamentales de la patrie : le culte des morts, la reconnaissance due aux héros, le prestige de l'armée, la souveraineté idéale du drapeau sur les emblèmes des partis. Réunie comme elle l'était autour d'anciens socialistes convertis à la patrie par le crime de 1914, elle ne donna pas, hélas ! beaucoup d'autres marques de sagesse. Ce malheur est inévitable lorsque les enfants doivent



jouer le rôle des hommes, lorsque la jeunesse doit prendre sur elle les responsabilités qui incombent à la maturité.

On sait trop ce qui s'en suivit, le sang qui coula. Les socialistes, qui en sont à parler d'une enquête internationale, comme s'il s'agissait des massacres arméniens, ont réuni en un livre leur dossier d'accusation contre le fascisme. Les fascistes ripostèrent en improvisant à leur tour une liste de leur morts, beaucoup plus nombreux. Et la liste, dressée à la hâte, était bien loin d'être complète. Brûlons donc ces deux volumes macabres ! s'est écrié à la Chambre, M. Turati.

Oui, brûlons-les. Les socialistes rendent, sans le vouloir, un hommage bien éloquent à la guerre des peuples, quand ils montrent que ces centaines des morts de la guerre civile pèsent sur la conscience italienne et la troublent bien autrement que les 500 000 morts de l'Isonzo et de la Piave. Et pourtant il y en a parmi les morts « fascisti », parmi ceux qui sont tombés assassinés près de Verceil, dans ce village où ils voulaient effacer une inscription de lâcheté et de haine, à Casale, où des invalides de 1859 ont trouvé la mort à côté de leurs petits fils de 1918, à Ferrare, autour du château d'Este d'où se braquaient sur eux les fusils de l'embuscade rouge, il y en a qui mériteraient de dormir pour toujours là haut vers la montagne et vers la mer, dans les ossuaires des libérateurs.

Les socialistes leur doivent, beaucoup plus qu'ils ne le croient, de s'être libérés de l'esclavage du communisme et de Moscou.

PAOLO ARCARI.

---

## Chronique américaine.

---

L'attitude du président Harding devant l'opinion. — Répercussion des troubles d'Irlande. — La situation économique et la crise du logement. — Le mouvement puritain. — Nécrologe : le naturaliste John Burroughs. — Les livres : un ouvrage de l'ex-ministre Lansing sur la politique wilsonienne ; le renouveau des publications concernant Roosevelt.

Voici déjà plusieurs mois que M. Harding est à la Maison Blanche et l'on est encore dans le doute concernant son opinion sur nombre de questions importantes, capitales même.

Un certain malaise se manifeste clairement dans les rangs du parti au pouvoir, — les républicains. Le président a peu parlé durant la campagne électorale et a laissé planer sur sa politique un vague qui n'était pas, alors, malséant. Toutefois, depuis, il n'a pas beaucoup éclairci la situation. Nul ne sait ce que le président compte faire pour tenir les promesses du programme du parti, en ce qui a trait à la paix *officielle* avec l'Allemagne, la participation des Etats-Unis à la Société des Nations, le remboursement des prêts consentis aux puissances alliées, la réduction des dépenses du gouvernement, la diminution de divers impôts, et l'affaire, de plus en plus grave, depuis la guerre, de l'exercice du droit de vote des noirs dans le Sud. Sur tous ces points et sur d'autres encore, les amis de M. Harding lui demandent de se prononcer définitivement, et surtout d'agir avec promptitude. Il est évident que les fonctions de chef d'Etat sont plus délicates et moins enviables que jamais, à l'heure où nous vivons. Mais M. Harding savait ce qui l'attendait quand il les brigua. Que ne s'affirme-t-il une fois pour toutes ? Il se peut que la crainte d'encourir le même reproche que son autoritaire prédécesseur l'entraîne dans l'excès contraire. Espérons que cette hypothèse est dénuée de fondement !

— Une sérieuse cause de souci pour l'administration est la situation créée en ce moment par les troubles d'Irlande. Les Etats-Unis ont été, de tout temps, l'asile des mécontents des divers pays et, par suite, un foyer d'agitation pour les révolutionnaires de toutes espèces, couleurs et religions. En ce qui regarde l'Irlande, la question se complique singulièrement, à cause du nombre formidable de résidents ou citoyens américains originaires d'Erin. Rien que dans la seule cité de New-York, il y a plus d'Irlandais qu'à Dublin. On conçoit que tous ces gens-là s'agitent sous l'influence des événements qui désolent « l'Île-Sœur ». Néanmoins, la multiplicité des manifestations, meetings, etc., et l'intempérance de langage d'une certaine presse, sont en train de donner des embarras fort désagréables au gouvernement. Le jour de l'anniversaire de St-Patrick — le patron de l'Irlande — date qui est célébrée à New-York

par un grand cortège, les autorités ont eu beaucoup de peine à maintenir les participants dans des limites raisonnables, sinon très convenables. On a interdit la participation au cortège du fameux 69<sup>e</sup> régiment de la Garde nationale de New-York, composé d'Irlandais : mais on n'a pas cru possible de prohiber le port des couleurs de la « république » d'Irlande. Il semble qu'en cela on ait commis une grave bévue. L'inertie des autorités locales et l'inaction du pouvoir central ont produit une pénible impression parmi les résidents anglais, et suscité une irritation très compréhensible en Grande-Bretagne. Lorsque l'on songe au soin jaloux avec lequel nos gouvernants de tout ordre veillaient, au début de la grande guerre, à ce qu'il ne se produisît aucune manifestation anti-allemande, et que l'on constate l'insouciance que nous venons de relever à l'égard de nos alliés d'hier, on reste rêveur.... Un incident est venu, depuis, jeter, comme on dit, de l'huile sur le feu. Le contre-amiral Sims, une des personnalités les plus en vue de la marine militaire américaine, en permission à Londres, a, dans un speech, violemment attaqué certains membres du Congrès, qu'il accuse d'inconvenance vis-à-vis de l'Angleterre. Naturellement, il a reçu une ovation de ses auditeurs britanniques ; mais quelle tempête il a soulevé à Washington ! Le ministre de la marine lui a donné l'ordre de revenir immédiatement. Toutefois, si, ainsi que cela est probable, il reçoit une punition, cela ne fera que mettre le gouvernement en plus mauvaise posture encore qu'il ne l'est actuellement devant la Grande-Bretagne. Quelque sympathie que l'on puisse avoir pour l'Irlande, le moment est mal choisi pour faire le jeu des Allemands, lesquels sont clairement au fond de toute cette agitation et se réjouissent grandement de toutes les dissensions s'élevant entre leurs ex-ennemis.

— Bien que la situation économique des Etats-Unis soit encore bien loin du niveau normal, il est possible de relever quelques améliorations. Celles-ci se manifestent surtout dans le prix des denrées alimentaires. Par exemple, *un dollar* achète aujourd'hui trois douzaines d'œufs au lieu d'une douzaine et demie, l'année passée ; ou 60 livres de pommes de terre, et non plus seulement 30 ; ou encore 14 livres de sucre au lieu de

5. Nombre de syndicats ouvriers, d'autre part, ont accepté des réductions de salaires. En revanche, les loyers montent toujours, ce qui complique de nouveau la question. Le problème du logement, ici comme en Europe, est très grave. Les propriétaires rejettent la faute sur l'élévation des impôts, le coût exorbitant des réparations, etc. En réalité, d'une manière générale, ils abusent de la situation créée par la pénurie des habitations dans les villes. Il y a, là aussi, un cercle vicieux : le manque de maisons ou d'appartements à louer et le taux des loyers font qu'une multitude de gens, qui n'ont pas de « home » à eux, aspirent à devenir propriétaires. Dès lors, ceux qui possèdent des immeubles et qui veulent faire une bonne affaire cherchent, non des locataires, mais des acheteurs. Tout conspire donc à l'augmentation des loyers. Il n'y a pas disette de terrains vagues, ni de bâtisses qui pourraient être transformées en maisons d'appartement ; malheureusement, le prix fantastique des matériaux de construction a amené une stagnation presque totale de l'industrie du bâtiment.

— Mais il n'y a pas que les économistes qui se plaignent. Les moralistes, même les moins rigides, font entendre de multiples protestations. L'adoption de la prohibition des boissons alcooliques et, surtout, la rapidité avec laquelle la loi a été ratifiée par les différents Etats de l'Union, ont ravivé l'ardeur des « puritains », des gens dont l'idéal est de mettre le pays sous le régime de ce qu'on appelle les *Blue Laws* les lois Bleues<sup>1</sup>. Dans ses grandes lignes, l'objet de ces réformistes se résume ainsi : interdiction du tabac, abolition de toutes les distractions du dimanche. Leurs efforts peuvent donner prise à bien des sarcasmes. Nombre d'ecclésiastiques eux-mêmes ne se montrent pas disposés à supporter sans réserves ce programme si radical ; et il leur est possible de s'appuyer, pour fortifier leur attitude, sur des textes du Nouveau Testament. Toutefois, ainsi que nous le disions plus haut, le mouvement pour la ré-

<sup>1</sup> Rappelons que, contrairement à une opinion assez répandue, même aux Etats-Unis, les soi-disant *Blue Laws* n'ont jamais existé dans les colonies puritaines. Toutefois, l'administration primitive de la colonie de New Haven (Connecticut) avait pris le Nouveau Testament comme base de sa législation.

forme des mœurs, dans des limites raisonnables, rallie autour de lui toute la presse et un très grand nombre de personnes appartenant à toutes les classes sociales. Et si nous regardons autour de nous, nous comprenons aisément cette réaction contre des abus qui ont leur source dans certains défauts du caractère américain. Les deux facteurs les plus sérieux en la matière sont le manque de considération pour autrui, et la soif du plaisir. Ces défauts ont atteint un degré d'acuité presque intolérable, s'expliquant d'ailleurs par le fait qu'aux États-Unis, on le sait, la tendance est d'aller aux extrêmes. Il faut remarquer aussi qu'il s'est produit dans les mœurs un relâchement d'autant plus sensible qu'il semble s'être manifesté ici plus rapidement qu'ailleurs. On a assez coutume, en ce pays, de censurer l'Europe sur ce point ; de citer Paris, par exemple, comme un lieu de perdition ; de signaler avec horreur le prétendu étalage de vices qui se voit dans les grandes cités et les stations fashionables du vieux monde. La vérité est qu'aujourd'hui un Européen, même pas très pudibond, pourrait légitimement se déclarer choqué par certaines cartes postales exposées dans les magasins de New-York ou de Chicago, à la vue des enfants, par le cynisme des suppléments comiques lus le dimanche en famille, par le réalisme d'annonces illustrées, imprimées dans des revues et journaux réputés sérieux, et par nombre de spectacles cinématographiques si réalistes, eux aussi, que des femmes se voient obligées de quitter la salle. Mais une dissertation sur cette question nous entraînerait hors des limites de cette chronique. Ce qui précède suffit pour faire comprendre que le mouvement dont nous parlons est fort justifié. Le malheur est qu'ici encore l'on risque de dépasser la mesure, absolument comme on l'a fait en matière de boissons. Il a fallu des années de lutte pour obtenir l'ouverture, le dimanche, des musées et bibliothèques publiques. Allons-nous maintenant perdre ce privilège, si prisé des gens qui travaillent toute la semaine ? Cette discussion a, naturellement, remis sur le tapis la vieille question : « Y a-t-il grand mal à tolérer, le jour du Seigneur, en dehors des heures de service divin, des jeux où l'argent n'est pas en cause ? » Il est de fait



que l'extension de la *prohibition* à la bière, au vin, au cidre, a eu pour résultat de provoquer la fabrication et la vente clandestines de boissons bien plus pernicieuses que le « démon » whisky lui-même. Ne serait-il pas possible qu'on aboutît à une situation analogue en interdisant les quelques distractions du dimanche, et introduisant un régime général de *Blue Laws* ?

Quoiqu'il en soit, le mouvement réformiste est déjà sorti du domaine théorique. Mais, jusqu'ici, on n'a pas lieu de s'en plaindre. Par exemple, dans une des républiques du nord-ouest, le parlement local a voté une loi défendant de fumer dans tous les endroits publics, tels que restaurants, foyers, etc., où les femmes sont admises. Ceci semble avoir été bien reçu par l'ensemble de la population de cet Etat.

— Une figure pittoresque qui vient de disparaître est celle de John Burroughs. Naturaliste avant tout, mais aussi artiste, sportsman et écrivain, il appartenait à ce petit groupe d'hommes éminents qui, quoique suivant dans leur carrière des sentiers très différents, étaient étroitement unis par le culte de la nature et l'amour de la vie simple. De ces hommes, John Muir, Joachim Miller, Roosevelt, Burroughs ne sont plus. Edison et le richissime philanthrope et manufacturier d'automobiles, Henry Ford, seuls survivent. Il n'est pas probable que ce groupe soit jamais remplacé par un autre du même genre, car ses membres étaient imbus d'idées et de traditions qui se perdent. Burroughs, le naturaliste le plus populaire et peut-être le plus éminent des Etats-Unis, fut obligé de gagner sa vie comme fonctionnaire des finances, une occupation bien prosaïque dans laquelle on a quelque peine à se le représenter ! Dès l'âge de 19 ans, il collabora à l'*Atlantic Monthly* ; entre cette époque (1856) et 1913, il écrivit nombre d'articles et de livres. Parmi ces derniers, il se trouve des essais de mérite, n'ayant pas trait à l'histoire naturelle : par exemple, une étude sur *Walt Whitman as poet and person* et *Literary Values*. Aux Etats-Unis, on ne peut aisément séparer les noms de Burroughs et de John Muir. Tous deux, naturalistes, dédaigneux des raffinements de la civilisation, ne se plaisant vraiment que dans les solitudes du Far-West, ils donnaient l'impression d'une telle ressem-

blance que le public en arriva à les confondre, presque, en une seule personnalité. Burroughs — Jean des Oiseaux — et Muir — Jean des Montagnes — avaient pourtant dans leurs études des champs d'action différents. Aux personnes qu'intéresseraient des détails sur la vie et l'œuvre du savant auquel nous ne pouvons consacrer ici que quelques lignes, nous recommandons les deux biographies dues à la plume de M<sup>me</sup> Clara Barrus : *Our Friend, John Burroughs* et *John Burroughs, boy and man*<sup>1</sup>.

— Puisque nous voici sur le terrain bibliographique, il est impossible de passer sous silence le livre écrit par M. Lansing, ex-ministre d'Etat du cabinet de M. Wilson, pendant la guerre, et dévoilant des faits très significatifs en ce qui concerne la préparation du fameux *covenant* de la Société des Nations. On se rappelle la rupture survenue, au moment des négociations de la paix, entre le président et son premier ministre. M. Lansing, lequel, soit dit en passant, ne fut pas le seul des collaborateurs du chef de l'Etat à se séparer de celui-ci, donne, dans son ouvrage, les raisons de sa démission. Une analyse, même succincte, de *Peace Negotiations*<sup>2</sup> sortirait du cadre de cette chronique. L'impression générale qui se dégage de sa lecture ne fait que confirmer ce que, seuls, les intimes de l'ex-président se refusent à reconnaître : c'est que M. Wilson, en cette matière comme en tant d'autres, n'a voulu prendre conseil de personne ; qu'il a tenu au courant de ses intentions, non pas les membres de la Commission américaine de la paix, mais bien son confident non officiel, le « colonel » House — l'Eminence-grise de Washington. M. Lansing nous fait comprendre qu'il ne pouvait garder son portefeuille déceimment dans ce cabinet, alors que le dernier sténographe de M. House en savait plus long que le premier ministre sur les plans du président.

L'ouvrage, toutefois, n'est pas conçu dans la forme d'un réquisitoire contre M. Wilson. Mais il va sans dire qu'il a soulevé de violentes protestations de la part du clan qui formait

<sup>1</sup> New-York, Doubleday, Page & Co, 1920.

<sup>2</sup> Houghton, Mifflin & Co, New-York.

la cour au petit pied de la Maison Blanche. Le dépit perçant dans ces attaques montre que le livre de M. Lansing a porté juste ; et l'on doit admettre qu'elles n'infirmen en rien, jusqu'ici, les déclarations de l'ancien ministre. Les défenseurs de Wilson n'ont pas eu, du reste, la main heureuse en faisant écrire un livre de riposte par le chirurgien de marine Grayson, médecin privé du président, — une personnalité qui ne paraît pas très autorisée pour discuter des problèmes aussi ardu de politique internationale.

Quoi qu'il en soit, on est contraint de constater que l'ouvrage de M. Lansing n'a pas causé, aux Etats-Unis, la sensation qu'on était en droit d'attendre. Il produira, probablement plus d'impression en Europe. Cela s'explique croyons-nous, assez facilement. D'abord, on commence à être fatigué, ici, de tout ce qui se rapporte à M. Wilson et à sa politique ; on est heureux d'oublier les moments désagréables qu'ils nous ont fait supporter. En outre, tout le monde, en Amérique, a sa religion faite à ce sujet, soit pour soit contre l'administration sortante.

— Pour en terminer avec les livres de la saison, notons le renouveau des publications concernant Roosevelt. Il est probable que nous devons ce mouvement littéraire au changement d'administration. Les républicains étant derechef au pouvoir, il paraît s'ensuivre que les éditeurs et les libraires comptent sur un regain de popularité du dernier grand leader de ce parti. Ces ouvrages se divisent en deux classes : ceux dus à la plume de Roosevelt ; ceux écrits par ses amis ou admirateurs. Nous avons rendu compte, en son temps, de quelques-uns de ces livres <sup>1</sup>. Les œuvres non mentionnées par nous et qu'on réédite actuellement, sont : *A Booklover's Holiday in the Open* ; *The Rough Riders* ; *Outdoor Pastimes of an American Hunter* ; *Adventure Books* ; *Life History of African Game Animals*.

Quant aux ouvrages écrits ou compilés par des tiers, on peut citer : *Theodore Roosevelt and his Time* (d'après ses lettres),

<sup>1</sup> Pour la première catégorie, voir la livraison de septembre 1902 et celles de janvier 1911 ; mai 1914 ; mai 1915 ; pour la seconde : décembre 1919.

et *Theodore Roosevelt's Letters to his Children*, publiés par J. Buckler Bishop. Le premier de ces deux livres est regardé comme le meilleur à consulter sur la carrière du « colonel », et renferme un grand nombre de faits intéressants sur les États-Unis, au point de vue économique et politique.

Le fils de l'ex-président, M. Kermit Roosevelt, a récemment publié ses souvenirs de la grande guerre dans *War in the Garden of Eden* (La Guerre au Jardin du Paradis). Le style en est vigoureux et brillant.

GEORGES-NESTLER TRICOCHÉ.

---

## Chronique allemande.

---

**Danger nationaliste.** — Un singulier ministre de la justice. — Au Tribunal de l'Empire. — Deux ans de meurtre. — Nouvelle campagne réactionnaire sur les origines de la guerre. — La brochure du pasteur Hartwich. — Le peuple allemand et la République. — Patriotisme et éducation nationale. — Les idées de Walther Rathenau.

Le danger nationaliste que je signalais dans ma dernière chronique n'a fait que s'accroître depuis. L'audace des suppôts de la réaction ne connaît plus de bornes. C'est en plein jour qu'ils assassinent et la police ne parvient pas à mettre la main sur les coupables. On l'a vu lors de l'attentat Gareis. Une prime de 15 000 marks a été promise à qui pourrait donner à la police quelques renseignements utiles. Les 15 000 marks n'ont pas été touchés et le meurtrier court encore. Il est à présumer qu'il courra longtemps et, en attendant, le gouvernement, qui est censé veiller à la sécurité des citoyens, est bafoué en plein Reichstag. La scène qui s'est passée à propos du sieur Jagow, et qui mit en si singulière posture le ministre de la justice Schiffer, mérite d'être rappelée. « Qu'attend le gouvernement pour faire incarcérer cet homme, a dit le député Rosenfeld ? » Quand il s'agit de membres de partis de gauche, la police et les tribunaux agissent avec autrement de célérité et ignorent

les ménagements ; un Jagow, on le laisse circuler et, quand on s'en étonne, le ministre de la justice répond : « Il est malade. » — « Non point, s'écrie M. de Jagow, je me porte comme un charme ! » et il en informe les journaux. Ceux-ci font de l'ironie à ce sujet : « Le ministre voudrait-il peut-être nous faire croire que M. de Jagow simule la santé ? »

Sous ces paroles cinglantes, le pauvre ministre n'a pu que balbutier de piteuses excuses, qui ont soulevé le cœur des honnêtes gens. C'est un autre député de gauche, M. Radbruch, professeur de droit à l'université de Kiel, qui s'est chargé de tirer la morale de l'affaire : « Il ne s'agit pas, a-t-il dit, de la personnalité sans importance de M. de Jagow, mais d'une question de morale publique et de droit constitutionnel. Le ministre de la justice a ordonné l'arrestation du coupable et le Tribunal d'Empire s'y est refusé. Jagow, là-dessus, s'est moqué du gouvernement. Or, qu'a fait celui-ci ? Par la bouche de M. Schiffer, il a affirmé que la procédure avait été correcte. Qui trompe-t-on ici ? Pour édifier le gouvernement, je me permettrai seulement de lui soumettre ces faits : d'après une statistique officielle, il est établi que, sur 705 coupables du coup de main de Kapp, 305 ont été amnistiés, 108 ont échappé à la punition par la mort ou un autre motif, et 174 ont été l'objet d'ordonnance de non-lieu, si bien qu'en fin de compte le nombre des coupables s'est trouvé réduit à 70. Eh bien, combien de ces coupables ont été condamnés ? On vient d'en amnistier 59 et il ne reste ainsi qu'un petit résidu de 11. »

Au cours de son exposé, M. Radbruch a signalé une brochure de M. E.-J. Gumbel, *Deux ans de meurtre*, que je me suis empressé de lire. Ce petit écrit, plein de faits et précédé d'une introduction du professeur Nicolai est d'une lecture singulièrement instructive. On y voit que si le gouvernement du Reich se montre plein de mansuétude à l'égard des impérialistes qui trament des complots contre la sûreté de l'Etat, il laisse courir les assassins des républicains allemands. M. Gumpel a dressé la liste des démocrates qui ont été assassinés depuis deux ans par des nationalistes : ils sont en tout 314 et sur les 314, 22 seulement ont été l'objet de poursuites pénales.



Et l'auteur, de cette constatation conclut, avec logique : « Quel que soit le nom du ministre de la justice, les réactionnaires de l'école de Kapp et les assassins pangermanistes sont toujours assurés de trouver auprès de lui l'impunité. »

Qu'on s'étonne après cela si les monarchistes-nationalistes, enhardis par tant de clémence, reprennent avec plus d'audace que jamais leur propagande ? Ils sont en train, à l'heure qu'il est, d'organiser, par le livre et la brochure, toute une campagne pour établir l'innocence de l'Allemagne dans les origines de la guerre. Naturellement, ils ont, pour les soutenir, un grand nombre de professeurs, surtout les professeurs d'histoire. Ceux-ci, comme le professeur Hans Delbrück, qu'on pourrait croire rompus aux bonnes méthodes de la critique historique, et qui auraient pu, tout au moins exercer leur sens critique en analysant les publications de Kautsky, s'écrient d'une seule voix : « Non, l'Allemagne n'est pas coupable, elle n'a jamais voulu la guerre ! »

J'ai sous les yeux une de ces brochures. Elle est l'œuvre d'un ecclésiastique notable, M. O. Hartwich, prédicateur à la cathédrale de Brême, et elle a pour titre : *Le grand mensonge (Die grosse Lüge)*. L'honorable pasteur s'efforce de prouver que les Allemands, « animés d'un sincère désir de paix, ne songeaient nullement à faire la guerre et à envahir les pays voisins ». Parmi les preuves qu'il en donne, l'une est que la guerre a pris son pays au dépourvu, alors que Français, Anglais et Belges s'y préparaient depuis longtemps. Les Anglais surtout, et tout particulièrement lord Grey, excitent la bile du vindicatif prédicateur. Il croit dur comme fer à l'encerclement de la pauvre Allemagne. C'est l'Angleterre qui a tout préparé ; la France, naturellement, a saisi avec avidité l'occasion de prendre sa revanche de la défaite de 1870, car, depuis cette date, elle préparait en secret la guerre. Tous ceux qui soutiennent le contraire, dit le bouillant pasteur, sont des menteurs. Menteurs aussi sont ceux qui prétendent que l'Autriche avait des visées de conquête dans les Balkans. N'avait-elle pas le droit de châtier les Serbes, ses turbulents voisins ? Menteurs enfin les gens qui assurent que l'Allemagne a mené une guerre cruelle

et barbare ; l'Allemagne, pendant toute la campagne, a été humaine et loyale, selon ses traditions ; aucun reproche ne peut lui être fait à ce sujet.

Telle est cette brochure écrite au printemps de 1921, et qui en dit long sur la mentalité d'une très grande partie des intellectuels allemands, lesquels se donnent comme des conducteurs de la jeunesse. Grâce à leurs propos, ils fortifient la haine dans le cœur des générations nouvelles, et ils préparent la revanche de demain.

On se demande quel remède pourrait combattre le mal ? Un Allemand démocrate, qui envoie des correspondances à la *Nouvelle Gazette de Zurich*, le voit dans un changement radical de l'esprit public. Il constate avec regret que sa nation n'a rien de démocratique et de républicain. Evidemment, on trouve des éléments républicains chez une partie des catholiques du Centre, chez la plupart des socialistes gouvernementaux, et surtout chez les Indépendants, mais parmi ces gens quelle est la personnalité qui s'impose, l'homme qui, à un moment donné, serait capable de devenir le chef ? Il n'en voit aucun. Au contraire à droite, les esprits agissants pullulent. Pour lui, le danger que court la paix en Europe est là, et pas ailleurs.

Ce démocrate, pourtant, ne croit pas à la possibilité d'un retour du régime des *Junker* en Allemagne : il dit que la guerre a complètement discrédité ces gens, comme elle a discrédité l'empereur et son fils, qui n'ont aucune chance de remonter sur le trône. Néanmoins, le peuple n'est pas devenu pour cela ami de la république, et notre correspondant affirme qu'il continue à avoir des sympathies pour la monarchie. « Quiconque, depuis la guerre, dit-il, a eu l'occasion d'être en contact avec les anciens soldats, qu'ils servent dans la *Reichswehr* ou qu'ils soient rentrés dans la vie civile, constate qu'il en est ainsi. Les partis de droite s'entendent à exploiter ce sentiment, comme on a pu le voir aux élections du Reichstag de l'année dernière et à celles de la Chambre prussienne au printemps de cette année. Cependant, cette « réaction » de la masse est résolument hostile aux buts du *Junkertum*. Le gros du peuple ne songe pas à la royauté sous sa forme passée, avec la même puissance poli-

tique qu'elle avait sous l'ancien régime ; moins que jamais il ne consentira à se laisser exploiter économiquement et politiquement par une caste politique surannée. Mais ce qu'on ne doit pas cacher, c'est que le peuple, avec toute la bonne volonté qu'il témoigne, pour la réparation honnête du mal qui a été fait en France, et son désir sincère de collaborer à la reconstruction de ce pays, ne consent pas à reconnaître la victoire française, et ne veut pas voir les conséquences qui en découlent logiquement. Sa susceptibilité sur ce point est extraordinairement grande. Il croit aussi que la victoire de la France n'a été due qu'à un concours de circonstances inouïes et que, sans l'aide de l'Angleterre, la France aurait déjà été battue à la mémorable bataille de la Marne. Si donc il y a chez le peuple allemand une idée de revanche, ce n'est point pour rendre le pouvoir au parti *Junker* abhorré, mais pour redonner à l'Allemagne la place qu'elle a perdue par la défaite. Cette opinion, notre démocrate la voit répandue dans les couches profondes du peuple, « chez l'homme qui conduit la charrue, dit-il, et chez celui qui manie le marteau. Le peuple allemand souffre du tort qu'il croit qu'on lui a fait, et une volonté fataliste le pousse à vouloir le réparer. Le secret de l'avenir est de savoir si un gouvernement parviendra jamais à briser cette résistance. »

Pour briser cette résistance, il faudrait commencer par réformer l'enseignement, surtout celui de l'histoire et de la géographie. On a vu, l'autre jour, au congrès des géographes allemands tenu à Leipsig, combien la chose était nécessaire. L'une des questions à l'ordre du jour était celle du nouvel atlas scolaire. On a trouvé, naturellement, qu'on ne pouvait accepter que les pays arrachés de force à l'Empire figurassent dans les cartes des Etats dont ils font partie maintenant : on les intercalera donc dans les cartes d'Allemagne, avec une teinte particulière, le vert, couleur de l'espérance. Cette résolution suggère à un écrivain libéral, Emile Ludwig, auteur d'une récente biographie de Goethe : « De nouveau, le fantôme de la revanche va, comme une chaîne sans fin, nouer l'âme des écoliers. »

L'Allemagne aura-t-elle jamais l'école qui réponde à ses

institutions, à supposer que ces institutions parviennent à se maintenir. Cette question, qui s'est posée dès le lendemain de la révolution, n'est pas encore résolue, et à voir ce qui se passe dans les universités, qui restent en général des foyers d'agitation réactionnaire, et dans les écoles moyennes, dont les professeurs viennent de prendre la décision que l'on sait au congrès des géographes de Leipzig, on peut craindre qu'il faille attendre encore longtemps. Cependant, la question de la réforme de l'enseignement est à l'ordre du jour. On la discute, dans des brochures et dans les revues de pédagogie. Il y a même eu au printemps de 1920 une *Conférence générale scolaire*, à Berlin, à laquelle ont assisté des représentants de tous les Etats et de toutes les confessions : ils étaient plus de 600 et, pendant dix jours, ils ont discuté les problèmes ; peut-être ont-ils trop parlé, car parfois 80 orateurs étaient inscrits pour une question et ceci nous aide à comprendre pourquoi l'on n'est pas parvenu à mettre sur pied un projet : des commissions ont été nommées, elles feront des rapports, et cela peut durer encore longtemps.

La République allemande sera-t-elle encore en vie quand le rapport final sera présenté ? On discute souvent chez nos voisins la question de savoir si la République allemande est viable. Hellmut de Gerlach a consacré récemment, à cette question, tout un article : *Verspricht die deutsche Republik Dauer ?* Il aboutit à des conclusions positives, bien qu'il considère l'existence de la République comme précaire, parce qu'elle n'est pas l'aboutissement d'un long développement historique et logique, mais une conséquence de la défaite. Il confesse aussi que l'Allemand, qui était libéral et démocrate en 1848, ne possède plus ces qualités. Les conservateurs connaissent si bien la tiédeur de ses sentiments républicains qu'ils tentèrent, à la faveur d'un coup d'Etat militaire, de reconquérir le pouvoir : ce fut le *putsch* de Kapp et consorts. Or, que s'est-il passé alors ? C'est que le putsch n'a pas réussi. M. de Gerlach en infère que si le peuple n'est pas encore républicain, il ne veut pourtant, à aucun prix, du régime des *Junker*. D'autre part, selon M. de Gerlach, deux facteurs militent en faveur de la

République, un d'ordre positif, un autre d'ordre négatif : le positif est que la classe ouvrière, si elle n'est pas « une » par les intérêts politiques, est « une » par les intérêts d'association industrielle (*gewerkschaftlich geeint*) ; sur ce terrain, socialistes gouvernementaux et socialistes-chrétiens forment un seul bloc et, voulant vivre et travailler, ils n'entendent pas qu'on les lance dans les aventures : d'où l'on peut être certain que toute nouvelle tentative à la Kapp serait immédiatement réprimée par eux. Quant au facteur négatif, c'est que les monarchistes n'ont pas un candidat à proposer au trône d'Allemagne. Guillaume II et son fils sont trop décriés pour cela et, d'autre part, l'on n'imagine pas à la tête du Reich un Wittelsbach ou tel autre prince allemand. Tout cela amène M. de Gerlach à cette conclusion : « Mon sentiment est que la République allemande, bien qu'elle ne paraisse point aujourd'hui un roc au milieu de la tempête, a plus sûre chance de durer que d'être renversée. »

M. Wirth partage, sans doute, cette manière de voir, et je ne serais pas étonné si Walther Rathenau a consenti à faire partie du gouvernement, c'est à une considération de cet ordre qu'il a obéi.

Elle est singulière la physionomie de ce Rathenau, homme d'action, doublé d'un philosophe, et qui n'a pas craint d'assumer les ingrates fonctions d'un ministre de reconstruction (*Wiederaufbauminister*). N'appartenant à aucun parti, *outsider* dans toute la force du terme, il déclare qu'il n'est inféodé à aucun système politique et prétend être un homme de faits. Il est intéressant, en tout cas, de relire les livres qu'il écrivit pendant la guerre, et plus particulièrement *Choses à venir* (*Von kommenden Dingen*) et *La nouvelle économie politique* (*Die neue Wirtschaft*). On sait que, dans ces volumes, Rathenau se révèle gartisan de la grande industrie et des grands trusts, sous le contrôle de l'Etat. Ce mouvement de concentration né de la guerre, s'est continué après et même s'est accéléré : M. Rathenau croit qu'il s'étendra finalement à tous les Etats. Dans la lutte qui va s'engager, il dit que c'est le mieux outillé



et le plus fort qui aura la victoire. Il voudrait, naturellement, que cette victoire échût à son pays, mais il déclare aussi que tout le monde en profitera. Le premier article de son programme est que la politique doit faire place aux affaires. Il trouve que la Révolution a été mal emmanchée ou plutôt qu'un vice congénital a présidé à sa naissance. Issue de la défaite, elle a été accaparée par les partis d'opposition, les socialistes majoritaires, les démocrates et le centre catholique. Ces hommes, malgré leur bonne volonté, ne sont pas à la hauteur de leur tâche : il faut qu'ils acceptent d'être conseillés par des hommes d'affaires. D'abord, il s'agit de montrer au peuple où est son intérêt et de faire, dans ce sens, son éducation politique. M. Rathenau ne s'embarrasse pas de théories abstraites : il veut des réalités. La première de ces réalités est que si l'Allemagne veut vivre et prospérer elle doit rompre tout à fait avec la politique d'ancien régime, celle des militaristes et des féodaux de Prusse. « Et faisant cela dit-il, elle ne travaillera pas seulement à sa propre régénération, mais elle collaborera à l'établissement de la paix en Europe. » Cette idée, Rathenau la développe tout au long dans son plus récent livre : *Kritik der dreifachen Revolution*<sup>1</sup>. Il y affirme que tout gouvernement qui entreprendrait de canaliser les courants réactionnaires, encore puissants, et de faire une politique de droite trahirait non seulement la cause allemande, mais la cause de l'Europe.

Tel est le programme d'action de Walther Rathenau et l'on comprend que les conservateurs de tout poil soient si fort montés contre lui. Raison de plus pour l'admirer, le soutenir et lui souhaiter bon succès.

ANTOINE GUILLAND.

<sup>1</sup> Berlin, S. Fischer.

## Chronique scientifique.

---

Météorologie et radiogoniométrie. — Le temps agit-il sur la direction des ondes ? — Météorologie et hauts-fourneaux. — L'anaphylaxie alimentaire. — La mutation physiologique chez les bactéries. — L'huile de pépins de raisin. — L'anaphylaxie chez les plantes. — A quoi servent les glucosides des végétaux ? — Pourquoi le lapin résiste à l'avitaminose. — Le lapin comme protecteur de l'homme contre la malaria. — Le soufre comme engrais. — Publications nouvelles.

Il a été parlé ici des constatations faites par le général Ferrié et MM. Jouaust, Mesny et Pérot, en radiogoniométrie. Ces expérimentateurs ont remarqué qu'à un même poste l'émission d'un autre poste, immobile lui aussi, peut, à des moments différents de la journée, paraître venir de directions diverses, plus ou moins différentes de la véritable et normale. Les choses se passent comme si l'émission suivait des voies détournées, pour arriver du poste émetteur au récepteur. A quoi tient ceci ? M. E. Rothé, directeur de la station météorologique de Strasbourg, a voulu voir quel rôle la météorologie pourrait jouer dans l'affaire, et pendant trois mois, par tous les temps, il a pointé, dans une cabane radiogoniométrique, la direction d'où venaient les émissions de Paris, Nauen et Poldhu. Chaque fois il a été tenu compte de la situation météorologique. L'ensemble des observations fait voir qu'en somme celle-ci est sans influence. Dans l'expérience dont il s'agit, les divergences (de juillet à octobre) n'ont dépassé deux degrés par rapport à la moyenne que dans des cas exceptionnels. Et dans ces cas aucune particularité météorologique ne se manifeste, qu'on puisse relier comme cause à l'effet observé. Le temps ne fait rien à l'affaire.... Pour Nauen, la moyenne est  $29^{\circ}$  : écarts extrêmes  $32^{\circ}$  et  $28^{\circ}$  ; pour Poldhu,  $99^{\circ}$  : écarts extrêmes  $97^{\circ}25$  et  $100^{\circ}5$  ; pour Eiffel, moyenne,  $91^{\circ}$  : écarts extrêmes  $89^{\circ}$  et  $92^{\circ}5$ . Les écarts observés sont de l'ordre d'un ou deux degrés ; les erreurs expérimentales atteignent aisément le degré. Mais il faut observer que, dans l'expérience dont il s'agit,

les pointés se font de jour (matin et après-midi). Et dans les expériences Ferrié-Jouaust-Mesny-Pérot, *faites de jour*, le résultat est le même. Les anomalies d'orientation ne s'observent qu'*après le coucher du soleil*. Comme la situation météorologique présente de nuit toutes les variations qu'on observe de jour, évidemment la météorologie n'est pour rien dans les variations de nuit. M. E. Rothé croit que la cause de celles-ci doit être cherchée dans des variations d'ionisation de l'atmosphère. Il indique l'intérêt qu'il y aurait à pouvoir mesurer par une méthode thermique l'énergie reçue sur antenne et sur cadre pour des signaux de durée déterminée; en même temps que l'énergie serait également mesurée à la station d'émission, on noterait avec soin les données météorologiques aux deux stations d'émission et réception, en suivant aussi les variations du champ électrique de l'atmosphère.

— A propos de météorologie, sait-on que celle-ci a une action marquée sur le fonctionnement des hauts-fourneaux ? A la réflexion, sans doute. Mais on ne réfléchit pas toujours, spontanément. Le poids de l'unité de volume — mettons un mètre cube — d'air varie selon les conditions atmosphériques : pression, humidité, température. Par conséquent une soufflerie fonctionnant toute l'année avec la même consommation d'énergie ne fournit pas toujours la même quantité d'air, et d'oxygène, au haut-fourneau, et le rendement de ce dernier doit varier. C'est ce qui a lieu, d'après une information de la *Revue générale des sciences* (15 juin) se rapportant à des observations faites en Rhénanie, en hiver et au printemps, par température de  $-10^{\circ}$  et de  $+28^{\circ}$  centigrades. La température a une influence considérable : ainsi en janvier, d'après le calcul, les hauts-fourneaux recevaient 14 % d'air en poids de plus qu'en mai : différence appréciable et devant exercer une influence notable sur le fonctionnement. Les variations de pression ont été plus faibles et n'ont provoqué qu'une différence de 5 % dans le poids de l'air.

— On sait qu'il peut y avoir anaphylaxie par ingestion d'aliments, ou de toxines de ceux-ci. Son importance possible, dit M. Kopaczewski (Acad. des sciences) peut se me-

surer à ce fait que dans 14 % des cas d'injection première des sérums curatifs, on voit se produire les accidents du choc. On a vu des accidents se montrer à la première injection de sérum curatif de cheval chez des individus soumis, par prescription médicale, à l'alimentation de viande crue de cheval : il y a même eu des cas mortels. Chez les Tartares on voit des accidents très graves après la première injection de sérum anti-diphtérique du cheval : or les jeunes Tartares sont nourris de lait de cheval. Il y a lieu d'admettre la sensibilisation préalable par la voie digestive. M. Kopaczewski lui-même a observé des accidents graves après injection d'hémoplasie (préparée avec le sang de mouton) chez un sujet qui s'alimentait de viande crue de mouton. La conclusion ? C'est qu'avant d'injecter un sérum le médecin doit s'enquérir du régime alimentaire du sujet. Beaucoup de personnes consomment de la viande de cheval, et chez elles, avant d'injecter du sérum de cheval il conviendra d'injecter d'abord de l'huile camphrée, ou des carbonates alcalins, au préalable : ou bien avec le sérum, un peu d'éther ou d'oléate de soude.

— La mutation n'est pas seulement morphologique ; elle est physiologique aussi. Des mutations de fonction se présentent. M. C. Gorini en a observé chez les ferments lactiques de façon très nette. Certains de ceux-ci sont acido-protéolytiques, solubilisant la caséine en milieu acide, et jouant par là un rôle important dans la maturation des fromages. Cette faculté, comme la saccharolytique, est variable et irrégulière selon les conditions ambiantes. On observe des mutations brusques, spontanées (en apparence, car en réalité rien n'est spontané) et transmissibles. Ainsi le ferment protéolytique d'habitude coagule le lait d'abord puis le redissout, mais il arrive que la peptonisation s'opère sans caillage préalable. Le ferment agissant de la sorte engendre une descendance présentant les mêmes caractéristiques. Par contre, il peut y avoir rétromutation, retour au comportement normal après plusieurs générations. Et ce retour ne se fait pas en bloc chez tous les ferments de la même culture, mais chez partie

de ceux-ci seulement. Les conditions favorables de culture sont, généralement, défavorables à la mutation : pourtant celle-ci se produit alors même que le milieu est optimum.

— On a souvent parlé de l'huile de pépins de raisin, au cours de la guerre. Certains ont paru s'imaginer que c'était là une invention de quelque célèbre « Herr Professor » : il n'en est rien. L'idée paraît avoir été émise au XVIII<sup>me</sup> siècle en Italie ; elle a été étudiée en France, aussi durant la première moitié du XIX<sup>me</sup>, sans donner grand'chose comme résultat pratique. Au cours de la guerre, par suite de la pénurie de matières grasses, l'intendance française a repris la question. Une usine a été établie à Villefranche-sur-Saône, et quelques industriels de l'Hérault et du Var ont fait des expériences aussi. D'après M. Emile André (Acad. des sciences, 23 mai et 6 juin) il y aurait lieu de continuer à développer cette industrie. La viticulture, en négligeant les pépins, méconnaît une source de profits. Et puis, il ne faut rien gâcher : tout doit être utilisé. Que sait-on de l'huile de pépins de raisin ? Cette question intéresse tous les pays viticoles. Et M. Emile André entreprend le résumé de ses recherches sur la question. Tout d'abord, l'huile de pépins varie — non moins que le vin fait avec les raisins. Ayant analysé et étudié des échantillons de provenance variée, M. Emile André constate des différences de coloration nettes, de densité aussi, d'indices de saponification (de 171 à 191), d'iode (94 à 135), de saponification de l'huile acétylée (189 à 231). Il n'est pas possible, dit l'auteur, de fixer aucune limite pour les constantes physiques ou chimiques de l'huile de pépins de raisin. Ce fait ne doit pas étonner outre mesure. Il doit y avoir autant de crus d'huile de pépins qu'il y en a de vin — ou à peu près. La vigne est une plante déformée par de longs siècles de culture, à variétés innombrables encore. Cette variabilité de l'huile de pépins est toute naturelle. Une des propriétés chimiques qui varie le plus est à coup sur l'indice d'acétyle. Mais l'existence de glycérides d'acides-alcools est certaine. M. E. André a élaboré une méthode de séparation dont il donne la description, et ses recherches aboutiront certaine-



ment à des conclusions pratiques et à des méthodes d'utilisation avantageuses.

— Il a été parlé plus haut de l'anaphylaxie. A ce propos il convient de signaler une curieuse note présentée par MM. A. Lumière et H. Couturier à l'Académie des sciences, sur l'anaphylaxie chez les végétaux. Ceux-ci la présenteraient comme font les animaux : l'état de sensibilisation conféré par l'injection d'un albuminoïde étranger est un fait se rencontrant chez les plantes comme chez les animaux. Voici sous quelle forme se présente le phénomène : les expérimentateurs font choix sur un plant d'oseille sauvage de quatre feuilles ayant mêmes dimensions approximatives. Dans le pétiole de deux de celles-ci ils injectent un peu de sérum de cheval : aux deux autres rien. Nul effet apparent. Au bout d'un mois on recommence en injectant du sérum à l'une des feuilles témoins et à l'une des feuilles déjà injectées. La première reste normale ; la seconde se flétrit et meurt. La première injection l'a sensibilisée ; la seconde, déchaînant, la tue. Autre expérience : on prend trois jacinthes, plantées dans le même pot. A deux on injecte du sérum de cheval. Aucun effet. Au bout de trois semaines, seconde injection à l'un des bulbes déjà traités, et au bulbe témoin. Celui-ci reste imperturbable ; l'autre se flétrit et dépérit. En somme une première injection ne produit nul effet apparent ; mais elle sensibilise ; la seconde tue. Les tissus de l'oignon injecté une seule fois sont parfaitement normaux et sains : ceux de l'oignon injecté deux fois sont ramollis et pourris.

L'état anaphylactique peut donc être créé chez les végétaux. Et par là l'anaphylaxie prend rang parmi les grands faits de la biologie. Il s'agit d'étendre ces expériences : d'opérer avec des albuminoïdes végétaux, de voir si la désensibilisation est possible. MM. Lumière et Couturier ont de quoi s'occuper.

— A quoi peuvent bien servir les glucosides, chez les plantes ? C'est là un problème de biologie sur lequel M. A. Goris, auteur de travaux très remarqués, appelle l'attention dans la *Revue générale des Sciences* (15 juin).

On a dit — et c'est la thèse du distingué botaniste belge Léo Erréra — que les glucosides servent à protéger les plantes contre la voracité des herbivores. Assurément cette protection existe, dans certains cas, mais limitée : beaucoup de plantes, munies de glucosides et d'alcaloïdes puissants sont, malgré ceux-ci, attaquées par les animaux. On ne peut défendre sérieusement l'hypothèse du glucoside substance de protection. Restent deux explications : les glucosides seraient ou bien des substances de réserve, utilisées à certains moments, ou bien des déchets.

Substance de réserve ? Il faut reconnaître que les glucosides peuvent jouer ce rôle. Ce sont des sucres : monose, biose, polyose — unis à un noyau phénolique, d'origine douteuse. Le sucre, lui, résulte de la fonction chlorophyllienne, plutôt indirectement d'ailleurs. Les glucosides seraient-ils des groupements ayant pour résultat de fixer momentanément un hydrate de carbone assimilable, de le mettre en réserve ? Et de ce groupement le sucre seul serait-il utilisé, le reste ne pouvant l'être ? Cela se peut. On est étonné toutefois de voir que la graine est très souvent dépourvue de glucosides. Ceux-ci se localisent un peu partout, surtout dans l'épiderme, l'endoderme, les rayons médullaires, la périphérie de la moelle. La localisation ne nous donne pas d'indications précises. Les migrations et variations de ces substances nous indiquent-elles un rôle alimentaire ? Il est vrai qu'on voit, chez quelques plantes, les glucosides disparaître à la reprise de la végétation. Mais chez d'autres la quantité de glucoside ne varie guère. Rien de précis ne s'impose comme conclusion, en faveur de l'idée du rôle alimentaire de cette substance.

Peut-elle seulement nourrir ? Divers expérimentateurs ont cherché à nourrir des moisissures avec des glucosides. Et ils constatent que les premières n'utilisent les derniers que faute de mieux. Les glucosides ne seraient que des aliments de second ordre, et ne seraient jamais directement assimilés : en outre le groupement phénolique serait inutile, souvent nuisible. Au total, le rôle alimentaire des glucosides paraît

médiocre, faible, éphémère. Et M. Goris croit plutôt que ces corps sont des substances de déchet, des déchets de l'activité cellulaire. Les glucosides, dit-il, sont des produits chez lesquels le glucose ou les hydrates de carbone qui se combinent au dérivé benzénique jouent un rôle de solubilisateur de ces corps : ils facilitent la mobilisation de ces composés gênants et quelquefois même nocifs pour la cellule, et deviennent ainsi les convoyeurs de ces résidus. Ils les transportent vers les parties les plus externes où ces résidus s'oxydent après dédoublement. A l'appui de cette façon de voir il faut observer que la répartition des glucosides dans l'épiderme ne peut faire attribuer à ce dernier le caractère de tissu de réserve. Et l'élimination périodique de ces corps s'explique mal s'ils sont alimentaires. D'autre part la formation des glucosides dans la graine les fait envisager bien plutôt comme produits de rebut. M. Goris fait avec raison observer une analogie avec les animaux. Chez ceux-ci, les substances nocives ou gênantes introduites dans l'organisme sont éliminées à l'état de glucuronates, qui sont des sortes de glucosides. La cellule végétale, et l'animale, se comporteraient de la même façon à l'égard des composés nuisibles ou inutiles qu'elles ne peuvent détruire : glucuronates et glucosides seraient des formes de mobilisation des déchets de l'activité cellulaire.

— Nouvelle contribution intéressante de M. P. Portier à la question des vitamines. Comme il le rappelle dans une note, en collaboration avec M. Lopez Lomba, présentée à l'Académie des sciences, les animaux supérieurs, mammifères et oiseaux, nourris avec leur nourriture habituelle, la plus favorable, préalablement chauffée à l'autoclave, stérilisée par la chaleur, meurent assez rapidement après avoir présenté une série de troubles (paralysies, œdèmes, amaigrissement) imputables à la privation de vitamines. La chaleur tue en effet toutes les vitamines contenues dans les aliments : le fait est bien connu. Si, sans aller jusqu'au bout de l'expérience, on cesse de stériliser les aliments, l'animal reprend le dessus et se rétablit. Un seul animal semble faire exception à la règle : c'est le lapin, adulte. En effet, on a

beau stériliser les aliments en les portant à 130° centigrades : il se maintient en parfaite santé. N'aurait-il donc pas besoin de vitamines ? Il le semblerait, à voir comme il conserve sa santé et ses forces à un régime qui tue les autres espèces. La vérité est pourtant que les vitamines lui sont nécessaires. C'est aussi qu'il se les procure, qu'il en a sa suffisance malgré la stérilisation des aliments. De quelle façon ? MM. Portier et Lomba nous le disent. Le tissu lymphoïde de l'intestin et particulièrement de l'appendice est constitué par une culture de bactéries permanente. Or les bactéries sont des végétaux, et les végétaux fabriquent des vitamines : ils sont seuls à pouvoir ce faire. Le résultat est que ce tissu lymphoïde, grâce aux bactéries dont il constitue une culture, fabrique sans cesse des vitamines. Comme ces bactéries sont résorbées par phagocytose et introduites dans l'organisme, celui-ci reçoit sans cesse les vitamines nécessaires. Le lapin apparaît comme un animal possédant une fabrique personnelle de vitamines, grâce à la symbiose existant entre lui et les bactéries intestinales. Il nourrit les bactéries qui prélèvent sur les aliments la part qui leur est nécessaire, et celles-ci l'approvisionnent de vitamines. Les choses se passent comme s'il disposait à l'état permanent d'un pré lui fournissant sans cesse de l'herbe verte, fraîche, non stérilisée, riche en vitamines. Pourquoi, ou plutôt, comment cette exception en faveur du lapin ? On ne sait. Mais le fait est là, et il en profite.

— Ne quittons pas le lapin. MM. Legendre et Oliveau ont présenté à l'Académie des sciences une curieuse note sur le rôle que joue ce quadrupède dans la lutte contre le paludisme. C'est un fait connu que les anophèles ne sont pas rares en Europe, et pourtant on n'y prend guère la malaria. Pourquoi ? C'est que les anophèles recherchent particulièrement le lapin. Et là où ils ont le choix entre le lapin et l'homme, c'est le premier qu'ils préfèrent de beaucoup utiliser pour en tirer du sang. Et de nombreux faits le démontrent. Voici une localité à anophèles : on n'en rencontre pas un dans la maison, mais dans les cages à lapins, voisines, ils abondent, négligeant les hommes, les porcs, le bétail, les poules, les

chevaux de façon manifeste. Que conclure de là ? Evidemment que l'anophèle aime le lapin : car c'est bien le lapin qu'il aime, non la lapinière : les lapinières inhabitées ne présentent pas d'anophèles. Il y a un corollaire. C'est que la cuniculture est un moyen d'éviter les moustiques inoculateurs de malaria. Les lapins attirent les anophèles et les détournent d l'homme. Et c'est sans doute à l'abondance des lapins domestiques, élevés auprès des habitations, que les populations doivent d'ignorer la malaria, bien que les anophèles existent à proximité.

Le fait signalé vient à l'appui de la doctrine récemment proposée par M. Roubaud, de combattre les animaux inoculateurs de virus non en les exterminant, ce qui est souvent impossible, mais en découvrant quels animaux il leur plairait de rencontrer, et en les leur fournissant pour qu'ils se détournent de l'homme même. Parade défensive au lieu d'attaque offensive.

— Voici plusieurs années qu'on parle de l'utilité du soufre comme engrais. A priori, on voit bien celle-ci. Le soufre fait partie des albuminoïdes cellulaires, combiné avec l'azote dans les albuminoïdes phosphorés. Les récoltes exportent beaucoup de soufre : deux d'acide sulfurique pour trois d'acide phosphorique, en ce qui concerne les céréales ; autant de soufre que de phosphore, pour les plantes des prairies ; trois fois plus de soufre que de phosphore, pour les choux ; plus de soufre que de phosphore pour le tabac. Le soufre agit encore en activant les microbes dégradant les matières azotées, et en favorisant la nitrification. Le soufre est un excellent engrais pour la vigne, pour le trèfle, les pois, la vesce, la luzerne ; surtout dans les sols granitiques ou argileux. On a, avec le soufre, obtenu de 50 à 1000 % d'augmentation de rendement, pour la luzerne et le trèfle. C'est principalement aux Etats-Unis que l'on a étudié l'influence du soufre sur la végétation, et M. G. Beauverie a donné dans la *Revue générale des Sciences* (30 mai) un bon résumé des travaux faits à ce sujet de l'autre côté de l'Atlantique. La dose de soufre à employer par hectare varie de 100 à 300 kilo-



grammes que l'on mettra en terre à l'avance : à l'automne pour que la luzerne en profite au printemps.

— Il se consomme une énorme quantité de cuivre, chaque année, pour la fabrication de la bouillie bordelaise, l'anticryptogamique bien connu. Ce serait à tort, d'après M. Robert Lance, dans une note sur l'emploi d'écrans colorés en bleu et en violet pour combattre les maladies cryptogamiques des végétaux. D'après les essais de cet expérimentateur, la chaux et les bouillies zinciques bleutées aux outremer sont plus efficaces que les bouillies au cuivre contre le mildiou et le black-rot, et moins coûteuses. Déjà M. et M<sup>me</sup> Villedieu ont proclamé l'inutilité du cuivre. Il serait très désirable pour les pays non producteurs de cuivre que cette inutilité fût certaine. Car, pour obtenir du cuivre de l'étranger, il faut lui envoyer de l'or ; et, en France, l'abandon des bouillies au cuivre serait fort profitable, car ce pays qui ne produit guère de cuivre, produit beaucoup de bleu d'outremer et de zinc.

Le zinc, dans la méthode de M. R. Lance, joue deux rôles. Il sert de support à des pigments, constituant de la sorte des écrans colorés destinés à combattre les parasites cryptogamiques des végétaux. Et, en outre, son action antiseptique s'ajoute à l'action microbicide des rayons bleus, violets et ultraviolets.

La bouillie zincique de M. Robert Lance se fait en dissolvant dans 100 litres d'eau, 1 kg. de sulfate de zinc ; on ajoute 500 gr. de chaux pulvérisée, pour précipiter le zinc à l'état d'hydroxyde et décomposer ultérieurement la totalité du sel d'alumine employé comme fixatif, puis, dans la masse obtenue on incorpore 80 ou 100 gr. de colorant, pour ajouter ensuite 250 gr. de sulfate d'alumine, ou 575 gr. d'alun. On agite fortement un quart d'heure, on filtre et le remède est prêt.

— Publications nouvelles. Voici pour les physiologistes et les médecins, un livre important, du regretté professeur de Lyon, *Le sucre du sang*, par R. Lépine (F. Alcan, Paris). On sait le rôle capital que joue, en physiologie et en pathologie, la circulation du sucre dans le sang. C'est un problème auquel Lépine a consacré des recherches de très grand intérêt.

Un des faits qui ressortent de ce dernier ouvrage d'un expérimentateur éminent, est qu'il existe dans le sang diverses combinaisons où se trouve dissimulée une partie importante de son sucre, combinaisons assez peu stables pour que tout à coup le sucre libre apparaisse en quantités très accrues, non pas spontanément d'ailleurs, mais sous l'influence d'un ferment. Lépine ajoute beaucoup à ce que l'on savait sur le sucre du sang, même après les travaux de Claude Bernard, et il change considérablement les idées sur les rapports entre la glycosurie et l'hyperglycémie. Avis aux praticiens. — Voici pour les artilleurs : *Traité de balistique extérieure*, par l'ingénieur général P. Charbonnier (G. Doni, et Gauthier-Villars, Paris). Ce monumental ouvrage (il aura six volumes en tout : seul le premier est paru) est l'œuvre d'un précurseur qui a la satisfaction de voir — un peu tard — reconnaître la valeur de ses idées et de ses méthodes. Sujets traités dans ce premier volume : Balistique extérieure rationnelle ; Problème balistique principal ; Les limites du problème ; Balistique rectiligne ; Théorèmes généraux ; Propriétés générales de la **raj**ectoire atmosphérique ; Problème balistique de l'analyse. — Les juristes et les politiques — ne disons pas politiciens : le terme est trop déshonorant.... — liront avec grand profit *Les Constantes du Droit, Institutes juridiques modernes*, de M. Ed. Picard, le professeur à Bruxelles (Flammarion, Paris). C'est le raccourci des principes fondamentaux, permanents, une petite encyclopédie philosophique montrant où nous en sommes et vers quoi l'on tend. Le moraliste et le philosophe trouveront ici une substantielle nourriture, présentée sous forme condensée. — Le botaniste et le biologiste liront avec grand profit *Les mouvements des végétaux, Du réveil et du sommeil des plantes*, par Dutrochet, mémoires célèbres et classiques que réédite Gauthier-Villars dans sa collection des *Maîtres de la Pensée scientifique*, à des prix très raisonnables. On verra que ce botaniste était un excellent expérimentateur, et très apte à faire travailler son cerveau, et qu'il a vu beaucoup de choses. — Pour le chasseur, l'artilleur, aussi, voici la troisième édition, entièrement refon-

due, d'une œuvre devenue classique, *Tir des Fusils de chasse*, commencée par le commandant, achevée par le général Journée. Celle-ci est totalement expérimentale, et l'auteur ne parle que de ce qu'il a vu, et éprouvé. Ce livre est un traité complet de tir, où toutes les questions relatives au fusil, aux munitions, aux projectiles, aux trajectoires, à la balistique intérieure et extérieure, sont examinées à fond. En attendant l'ouverture, le chasseur trouvera ici à s'instruire, et à s'expliquer des phénomènes divers. — Nombreux sont ceux qui s'occupent de graphologie. Voici un livre pour eux : *Les bases fondamentales de la graphologie*, avec 50 planches (F. Alcan, Paris), par M. Crépieux-Jaunin. C'est une étude instructive sur les caractères qu'il y a lieu d'étudier dans le graphisme, sur quantité de détails, qui prennent une importance considérable dans l'expertise en écritures, et, au dire des graphologues, dans l'interprétation psychologique du caractère du scripteur. — Voici encore la seconde édition d'un livre qui a été très lu, *La Survivance de l'âme et son évolution après la mort* (F. Alcan, Paris), par M. Cornillier. L'ouvrage est curieux. Ceux qui l'ont lu apprendront que la jeune Reine, qui était le médium de M. Cornillier, est maintenant décédée. Se manifestera-t-elle, comme, dit-on, l'ont fait Stead, Myers, et d'autres encore (voir *Ruspert vit*, déjà signalé ici-même)? L'ouvrage de MM. Tassy et Lérès, intitulé *Les Ressources du travail intellectuel en France* (Gauthier-Villars, Paris), s'adresse à quiconque voulant travailler, dans un domaine quelconque, veut savoir où trouver des documents. Les auteurs désirent faciliter les recherches de tout ordre, et faire connaître à tous les intéressés les organes publics et privés susceptibles de les aider : laboratoires, sociétés, bibliothèques, archives, collections, publications périodiques, et le reste, y compris les ressources de caractère international existant à l'étranger. C'est un guide précieux dont on ne saurait trop dire l'utilité pour tous les ouvriers de l'intelligence. Enfin signalons la seconde édition de *La Chimie du sol* (J.-B. Baillière, Paris), de M. G. André, publiée dans l'admirable *Encyclopédie Agricole* organisée par l'Institut agrono-

mique. C'est une mise au point qui était nécessaire, d'une très grosse question. L'auteur a étendu avec raison le chapitre relatif aux poisons du sol (intoxications par les protozoaires, et par les toxines émises par les plantes) ; il a introduit un chapitre nouveau sur les auximones qui sont pour les plantes quelque chose comme les vitamines pour les animaux. Au total œuvre très nourrie et substantielle dont tout agriculteur fera son profit.

HENRY DE VARIGNY.

---

## Chronique suisse romande.

---

Considérations d'été sur l'abstentionisme électoral. — Autres considérations sur la crèche fédérale, par rapport aux paysans et aux ouvriers. — Le livre de M. P. Gilliard sur la cour de Russie — *La musique et la vie intérieure*, par MM. Bourguès et Dénéreaz.

Qu'est-ce que cela prouve, que six mille cinq cents électeurs seulement se soient dérangés le 24 juillet, sur quatre-vingt-un mille que compte le canton de Vaud ? Pourquoi crier à l'indifférence et déplorer cette bonhomie civique ? Il est de tradition, dans la Suisse romande, de déplorer l'abstentionnisme. Ce péché mortel a en soi quelque chose de sain et porte la marque de l'intelligence. Je demande à m'expliquer là-dessus.

Frappe, mais écoute, s'écriait l'autre ; déplore, mais analyse, dirai-je aux apôtres de la religion électorale.

En l'espèce, il s'agissait pour les Vaudois d'autoriser l'Etat de Vaud à participer pour la forte somme à l'augmentation du capital de la Banque cantonale. Il faudrait être aveugle et sourd ou n'avoir jamais pénétré dans un café où l'on discute pour croire que les Vaudois se désintéressent du sort de cette banque, ignorent le rôle de régulateur qu'elle joue dans leur canton, l'appui précieux qu'elle a prêté en tout temps et surtout pendant la guerre à leur commerce et à leur industrie, et, malgré les grosses affaires qu'elle traite, l'attention, la

bienveillance particulière qu'elle a pour ses petits clients. Aussi longtemps qu'elle conservera cette tradition, elle demeurera l'une des institutions les plus populaires et, dans le sens large du mot, les plus nationales du pays de Vaud.

Seulement l'électeur raisonne. Le projet de loi n'ayant pas rencontré d'opposition, il juge le vote acquis d'avance ; la plupart du temps, il a raison. Des surprises ne sont pas impossibles, quoique rares ; c'est l'affaire de la presse de les prévenir, de déjouer les coups montés. L'électeur se réserve pour les parties disputées, pour les jours de bataille ; on l'a bien vu l'année passée, le 16 mai. Il ne serait pas bon que l'excitation politique fût perpétuelle : l'un des traits de notre santé morale, le sens des proportions se perdrait. Restons comme nous sommes, nous en valons bien d'autres.

Aussi bien, nous allons avoir, et c'est fâcheux, une belle occasion de nous quereller. Une guerre se déclare dans toute la Suisse, entre les consommateurs et les producteurs ou, plus exactement, entre les paysans et les ouvriers.

Je dirai tout de suite que, pour ma part, je n'aperçois pas de solution radicale. Nous ne pouvons aboutir qu'à l'établissement d'une cote... plus ou moins mal taillée, car les intérêts en présence sont aussi respectables de part et d'autre que nettement opposés.

C'est au sujet des restrictions d'importation et des droits de douane que le conflit se dessine.

Si l'on prend la question dans toute son ampleur, il n'en est pas de plus grave chez nous, en ce moment. Un antagonisme de classes fortement organisées qui se feront tête à travers toute la Suisse, telle est la perspective peu souriante qui se dévoile.

La Confédération s'est résolue à transformer de fond en comble notre régime douanier. Nous n'avions, sur l'importation des marchandises, que des droits fiscaux, c'est-à-dire sans autre destination que d'alimenter les finances fédérales dont ils formaient la ressource essentielle. Encore était-il entendu expressément que les denrées de première nécessité seraient taxées le plus bas possible. La valeur de l'argent ayant baissé,



ou, ce qui revient à peu près au même, les marchandises ayant augmenté de prix considérablement. il est naturel que la Confédération élève ses droits de façon à retrouver la proportion d'autrefois. Un droit fixe de deux francs peut être porté à quatre quand la marchandise qui valait cent francs en vaut deux cents. Mais on nous promet bien autre chose.

Les droits imposés par le nouveau régime, et déjà dans le système des restrictions d'importation qui est en vigueur, ne sont plus de simples droits fiscaux, ce sont des droits protecteurs. En d'autres termes, on arrête à la frontière, par des droits qui les renchérissent, les marchandises qui feraient concurrence aux producteurs suisses.

On nous oblige, de la sorte, à nous fournir auprès des producteurs indigènes à *des prix qui ne sont pas réglés par la loi naturelle de la concurrence.*

Il va sans dire que cela signifie le renchérissement de la vie ou, tout au moins, le maintien de la vie chère. Le paysan, qui s'entretient en grande partie de ses produits, croit avoir peu à souffrir de ce protectionnisme ; c'est lui, c'est la Ligue des paysans, c'est le D<sup>r</sup> Laur, le « roi des paysans », qui en réclament l'institution avec menaces.

Pour le consommateur, ce sera une aggravation très dure des conditions de la vie. Songez, par exemple à nos hôtels. Les prix baissant chez nos voisins, par l'effet de la concurrence et demeurant élevés chez nous, par l'effet de la protection, la situation deviendra pire encore qu'elle n'est, même si notre change baisse. Or, il ne baissera pas, puisque nous achèterons toujours moins à l'étranger ! Et nous avons dans les hôtels un capital d'un milliard qui ne pourra payer d'impôts : les ressources douanières de la Confédération coûteront cher aux fisco cantonaux.

Ce seront les employés à traitement fixe et surtout les ouvriers qui sentiront durement les effets du nouveau régime. Il empêchera la réduction des salaires et, par là, accroissant les prix de revient, rendra plus difficile la situation de nos industries d'exportation ; leurs réserves ayant été épuisées par notre habile politique des impôts sur les bénéfices de

guerre, elle ne pourront faire du stock ; il faudra donc licencier de la main d'œuvre et voilà le chômage... Une bonne partie des bénéfices des douanes s'en ira aux caisses de chômage. Le grand avantage, en vérité !

Vous aimez donc mieux, nous disent les paysans — ou plutôt les théoriciens qui les groupent en une classe sociale et en un parti politique — que l'agriculture retombe dans la situation misérable où elle végétait avant la guerre ?

Non, certes. Mais quel est l'intérêt du paysan ?

Le D<sup>r</sup> Laur raisonne toujours comme si la consommation était une quantité fixe, de sorte que toutes les dépenses que le consommateur ne peut faire au dehors, il les fera dans le pays.

C'est là une erreur dont la crise de mévente qui nous étreint encore aurait dû suffire à l'avertir.

Ce qui a fait les hauts gains du paysan pendant la guerre, ce sont essentiellement les hauts salaires de l'ouvrier, qui dépense à mesure et n'épargne pas. Il devra se restreindre de toute façon, avec un mécontentement violent, et notre marché intérieur perdra en grande partie son pouvoir d'achat.

Tout ce système est faux, mal calculé, nuisible aux uns et aux autres, parce qu'il est fondé sur l'égoïsme de classe. Nous ne pouvons pratiquer le libre échange avec nos voisins qui nous le refusent, mais, puisque la liberté — solution idéale pour la Suisse — est impossible aujourd'hui, il faut à tout prix y suppléer par l'entente.

Pour que notre commerce et notre exportation industrielle soient possibles, à quel taux faudrait-il abaisser le prix de la vie ? A quel taux faudrait-il le maintenir pour que notre agriculture ait une rémunération acceptable ? Et par quelles concessions mutuelles concilier ces deux nécessités ?

Tant qu'on n'aura pas posé le problème en ces termes, on le trouvera insoluble et l'opposition des intérêts prendra la forme que M. Laur lui donne déjà, à notre grand regret, celle d'une rivalité politique, d'une compétition d'influence entre des collectivités égoïstes. Rien de bon n'en peut résulter.

Voici deux livres d'un sérieux intérêt : celui de M. Pierre

Gilliard <sup>1</sup> sur la famille impériale de Russie et celui de MM. Lucien Bourguès et Alexandre Dénéréaz, sur la musique et la vie intérieure <sup>2</sup>.

M. Gilliard a passé treize ans à la cour de Russie. Il raconte très agréablement et le tableau qu'il nous fait de la vie de famille du couple impérial est aussi touchant que son récit des derniers épisodes est émouvant. Il laisse l'impression, je ne dis pas seulement de la sincérité, — qui en douterait ? — mais de la vérité. Cette impression, hélas, n'efface rien de celles que nous avons reçues d'autre part.

Il y a décidément des analogies entre Nicolas II et Louis XVI ; celle-ci, en tout cas, que ni l'un ni l'autre n'était à sa place sur le trône. Bons époux, pères de famille excellents, tout leur manquait pour gouverner un empire.

La pitié, autant que le respect et la reconnaissance, devait, sinon fausser l'optique, du moins influencer le jugement de M. Gilliard. Il ne tarda guère à découvrir un drame intime qui était pour le tsar et pour la tsarine le sujet d'une perpétuelle angoisse. Leur fils était atteint d'hémophilie, maladie qui ne se transmet, paraît-il, qu'aux mâles et par les femmes et dont l'impératrice avait divers cas dans sa famille. La moindre blessure, une égratignure provoquait chez l'enfant des hémorragies qui pouvaient être fatales. Les soins les plus attentifs ne suffisaient pas à l'en préserver. Malgré le charme et l'affection de ses quatre filles, la pauvre mère ne vivait que sous l'obsession de cette menace de mort qui pesait sur son fils.

Ce fut par là que l'influence du thaumaturge Raspoutine eût prise sur elle. Elle le croyait, dans sa ferveur religieuse, capable d'arracher aux puissances divines la guérison de l'enfant. Malgré divers avertissements, elle paraît avoir ignoré la bassesse crapuleuse de cet imposteur. Fut-elle en cela, plus que Marie-Antoinette par l'affaire du collier, la cause de

<sup>1</sup> *Le tragique destin de Nicolas II et de sa famille*, par Pierre Gilliard. Payot, Paris.

<sup>2</sup> Lucien Bourgeois et Alex. Dénéréaz. *La musique et la vie intérieure*. Alcan, Paris ; Bridel, Lausanne.

son propre malheur et de celui de la famille impériale ? On peut en douter. L'assassinat d'Ekaterinenbourg, comme l'exécution de Louis XVI, s'explique par des motifs politiques. Personne ne se fait plus la moindre illusion sur la justice bolchéviste.

Il faut séparer entièrement du règne du tsar la période qui commence à son abdication. A la tête d'un grand empire il s'est montré faible, entêté, d'une intelligence moins que médiocre. Après les émeutes de 1905, la révolution pouvait être encore évitée et les sages conseils n'ont pas manqué à l'empereur. Mais il ne sut jamais s'entourer des hommes qui l'auraient sauvé ; c'est là, il est vrai, l'une des qualités les plus hautes des grands chefs. Il a voulu la guerre avec le Japon ; il n'a pas été loyal envers la Douma ; il a manœuvré pour ruiner la constitution qu'il avait jurée.

Mais son martyre a été poignant. Il fut un héros dans l'ordre de la passivité. Dès le moment où il ne s'est plus agi que de résignation et d'abnégation, sa figure n'a cessé de grandir. Voilà ce que le livre de M. Gilliard nous fait voir, avec une telle sobriété, tant de simplicité et de naturel, que nous croyons partager la vie des captifs. Ce livre est un document qui gardera son prix ; c'est, de plus, une bonne action, un acte de justice et de probité.

Il faut parler en une page ou en vingt de l'énorme livre que M. Dénéreaz et M. L. Bourguès viennent de publier et qui était presque achevé quand la guerre a éclaté. En une page, pour en indiquer l'intention et la conception générale ; en vingt pages ou en trente, si l'on s'engage dans la discussion des thèses et dans la vérification des preuves. Ces vérifications sont l'affaire des spécialistes. On en comprendra l'importance aisément. Ce n'est pas une histoire de la musique que les auteurs nous apportent, mais l'explication de cette histoire et surtout l'explication de la musique. En un mot, il ne s'agit de rien de moins qu'une esthétique musicale fondée sur la psychologie et même sur la physiologie, c'est-à-dire toute scientifique, expérimentale, démontrable, progressive. Tentative singulièrement intéressante et originale. Sans doute, la

voie avait été frayée par Helmholtz et les acousticiens et, d'autre part, par les psychologues qui ont analysé la vie des sentiments, à la suite de W. James, de Lange et de Ribot. Mais nous n'avions que des recherches éparées. Voici la première synthèse, conçue avec toute la hardiesse qu'une telle entreprise comporte dans l'état actuel de la science et poursuivie au travers de beaucoup de risques, de chances d'erreur ou d'illusion, mais enfin menée à chef et destinée à devenir un de ces ouvrages auxquels on se reporte, dont il n'est pas permis de ne point tenir compte et qui sont un jalon sur la route du progrès scientifique.

En deux mots, la conception générale est la suivante : la musique agit principalement sur nos sensations internes, tant organiques que musculaires (kinesthésiques). Elle en augmente le nombre et l'intensité (dynamogénie). Pour expliquer l'œuvre des grands musiciens, il faut donc montrer comment les procédés dont ils ont enrichi l'art agissent sur notre sensibilité organique et motrice. Ce qui conduit à décomposer l'art musical dans ses éléments psychologiques et à démonter la phrase des compositeurs dans ses éléments musicaux, pour chercher ensuite les rapports de ces deux séries d'éléments.

Cela représente un travail d'analyse formidable. Nulle part les auteurs n'ont cédé à la tentation d'esquiver la difficulté. Même, ils sont loyaux jusqu'à l'ingénuité ; par exemple quand ils nous expliquent que l'accord parfait ne s'accorde pas... avec les conditions du plaisir esthétique et ne s'est établi que par une sorte de concession et d'accoutumance de l'oreille ! Il y a d'autres points difficiles. Ainsi, quand ils arrivent aux grands classiques, ils renoncent à la généralisation et déclarent que, la musique s'étant individualisée depuis ce temps, il convient de s'en tenir à des portraits personnels. Hélas, s'il n'y a plus que des cas particuliers, il n'y a plus d'esthétique scientifique !

La plus grosse discussion porterait sur la thèse principale. Elle est juste, incontestablement, mais incomplète et MM. Dénéreaz et Bourguès se trouvent condamnés à lui faire



rendre plus qu'elle ne peut produire. Ils n'ont pas tenu compte de la thèse dite « intellectualiste » pour l'explication de la vie affective. Qu'on me pardonne d'employer les mots techniques : l'espace me manque. Ils insistent d'ailleurs eux-mêmes quelque part sur l'importance de la logique dans la composition ; mais on ne voit pas qu'ils montrent ce qui est de la logique et ce qui est directement émotif dans les œuvres qu'ils analysent. Or, il n'est pas certain qu'il existe un seul sentiment à *l'état pur* au-dessus de la vie simplement organique. Ramener tout à l'émotion et au mouvement, quand il s'agit du style fugué et plus encore quand il s'agit des grandes architectures de Beethoven, n'est-ce pas excessif ?

Mais qu'importe la discussion.... Ce qui importe, c'est que ce très beau travail ait été fait, et qu'il reste. On le corrigera peut-être, on le complètera certainement, mais on partira de là. Grand, rare mérite, dont je félicite sincèrement MM. Bourguès et Dénéreaz.

MAURICE MILLIoud.

---

## Chronique politique.

---

Le conflit de Haute-Silésie. — La guerre en Asie-Mineure. — M. Lloyd George et la question d'Irlande. — La famine en Russie. — Un nouveau ministère en Italie. — La Conférence de Washington.

Si accablante que soit la température de l'été, les hommes n'ont pas cessé d'agir, voire de se disputer ; et la chronique du mois qui finit ne manque pas de matière. Je voudrais pouvoir dire que, à de nombreux événements, ont correspondu tout autant de solutions ; mais ce serait contraire à la vérité.

— L'affaire de Silésie n'a pas avancé d'une ligne. Entre les insurgés polonais et allemands, la petite armée interalliée occupe toujours la plus grande partie du territoire contesté ; elle empêche tant bien que mal les bandes ennemies d'en venir

aux mains ; même, au prix de laborieuses négociations, elle a obtenu que l'étreinte se desserrât un peu. Mais son rôle n'est aucunement enviable : elle ne domine pas la situation comme on se l'imagine faussement à distance ; d'un moment à l'autre, elle peut se trouver engagée dans un conflit, avec la certitude d'être traitée en ennemie si elle veut se servir de la force.

C'est le danger que courent des soldats français, l'impossibilité de laisser se prolonger une situation pareille que M. Briand a fait ressortir dans une note aux puissances alliées. Mais au lieu d'insister sur la nécessité de trancher la question de fond, en se mettant d'accord sur les conditions du partage, le président du Conseil a préconisé une étude accomplie par de nouveaux experts et réclamé des renforts. Or l'Angleterre est d'un tout autre avis. Elle estime qu'une nouvelle enquête ne peut servir à quoi que ce soit ; et il semble qu'elle ait raison ; elle refuse d'expédier en Silésie des soldats, parce qu'elle ne sait pas où les prendre. Et les notes se sont succédé entre Paris et Londres, inspirées d'une aigreur croissante ; et il ne s'agit point encore de la question de fond, mais d'une simple discussion de procédure.

Cependant la France s'est beaucoup engagée. Elle a entrepris une démarche à Berlin pour sommer le gouvernement du Reich de ne pas autoriser plus longtemps le recrutement et le ravitaillement des troupes du général Hœfer ; elle l'a prévenu aussi qu'elle désirait faire passer une division de renfort sur son territoire. La réponse n'a guère été satisfaisante. Le gouvernement assure qu'il n'est pour rien dans les armements de la Silésie et qu'il serait parfaitement injuste de lui adresser le moindre reproche. Les Allemands de la province ne désirent que vivre en paix et, de leur fait, la situation n'est nullement menacée. Quant au passage des troupes, le gouvernement du Reich est fermement résolu à respecter le traité de Versailles ; mais il estime qu'une demande de transport doit être formulée, non par une seule, mais bien par les trois puissances qui assurent l'occupation de la Haute-Silésie ; il prie donc le gouvernement français de lui dire s'il a accompli

sa démarche au nom de ses alliés. Comme chacun sait que ce n'est pas le cas, on se plaît à discerner dans la réponse germanique une certaine ironie.

Cette correspondance n'améliorera évidemment en rien les rapports entre les deux puissances voisines ; d'autant plus que la France, agacée par les condamnations dérisoires ou les acquittements éclatants que prononçait le tribunal de Leipzig, a rappelé la commission qui suivait les débats, déclarant qu'elle reprenait sa liberté d'action : ce que les Allemands ont immédiatement considéré comme un geste hostile, simple prétexte pour prolonger les sanctions sur le Rhin.

Ainsi tout paraît se coaliser pour aggraver l'hostilité entre les deux anciens ennemis. Mais l'opposition entre l'Angleterre et la France encourage l'Allemagne à prendre un ton qu'elle avait oublié depuis sa défaite. Une fois engagé dans cette voie, le gouvernement du Reich a de bonnes raisons d'y persévérer ; aussi longtemps toutefois qu'il pourra le faire sans danger. Mais, en pareille occurrence, nul ne peut dire où commence le danger.

La situation peut donc devenir grave et l'on s'étonne que, pour de simples questions de forme, les hommes qui dirigent la France et l'Angleterre aient laissé les choses se gâter à ce point. Où est le coupable ? Les journaux, des deux côtés du détroit, rejettent, comme on pouvait s'y attendre, les responsabilités d'un pays à l'autre et bien fin celui qui pourrait dire lequel des camps a raison. Mieux vaudrait peut être admettre qu'ils ont tous les deux torts : ils ont créé, pour des mobiles d'amour-propre plus encore que d'intérêt, une situation absurde. Espérons que le remède viendra de l'excès du mal et que, une fois de plus, le public de bon sens, qui entend que l'Angleterre et la France restent d'accord pour sauvegarder les résultats de la guerre, imposera sa volonté aux hommes d'Etat égarés.

— En Orient aussi le prétendu accord des puissances s'est révélé de peu d'effet. Les Grecs, après avoir refusé la médiation qu'on leur proposait, ont pris l'offensive et leurs premières opérations ont été favorisées par la victoire. Ils ont occupé

Kutahia, Eski-Cheir, Afioun-Karahissar, de sorte qu'ils sont maîtres des deux têtes de ligne qui commandent les embranchements du Bagdad : l'un, celui qui conduit à Angora, l'autre, celui qui vient de Smyrne. La presse officieuse d'Athènes célèbre ces succès à grand orchestre et déclare que peu de renommées militaires égalent celle du roi Constantin... qui pourtant n'a jamais paru sur les lignes de feu.

Malheureusement nous restons dans l'incertitude sur un point essentiel : la grande bataille qui démolit les forces de l'un ou l'autre des deux camps et exerce une influence décisive sur le reste de la campagne a-t-elle été livrée ? Les Grecs déclarent que oui, les Turcs que non. Ils disent que l'abandon d'une série de positions rentrait dans leur plan ; ils annoncent des succès partiels...

De fait, personne n'a jamais douté que l'armée grecque, qui avait accumulé les préparatifs durant des mois et était arrivée à un degré fort honorable d'entraînement, n'obtînt des victoires de début. Mais est-elle capable de pousser la guerre jusqu'au bout en détruisant toutes les forces agissantes de l'adversaire ? Cela, personne non plus ne le croit. Et déjà, le gouvernement d'Athènes annonce, comme on s'y attendait, qu'il est prêt à accepter la médiation des puissances sur des bases équitables... C'est le fait de gens qui veulent rester au bénéfice des succès du jour sans compromettre le lendemain. Mais les Turcs d'Angora, dont l'orgueil méritait d'ailleurs une leçon, ne sont peut-être pas disposés à rompre la partie maintenant et surtout ils doivent s'éloigner singulièrement de leurs adversaires quant à la notion des « bases équitables ».

Les deux points de vue en présence se justifient fort bien. Les Grecs en appellent au traité de Sèvres : ils ne peuvent abandonner les frères de race, groupés sur l'ancien rivage d'Ionie, qui ont été un moment réunis à la mère-patrie. Et la question nationale se complique d'une nécessité dynastique ; car le roi ne peut s'exposer à une comparaison désastreuse avec M. Venizelos. Les Turcs déclarent que Smyrne est nécessaire à la vie de l'Anatolie, que, sans ce port, le pays n'a aucune indépendance économique, qu'il est condamné au marasme

et à la misère. Et la responsabilité de l'Entente apparaît très grande : car elle a fait la part trop large aux Grecs sans avoir réduit les Turcs à merci ; plus tard elle a voulu agrandir les Turcs, sans avoir les moyens de se faire obéir par les Grecs.

— Une grosse affaire a brusquement surgi en Angleterre. Tandis que la nation se réjouissait de la reprise du travail par les mineurs dont la grève a fini, comme bien on pouvait s'y attendre, par un compromis, on a appris que M. Lloyd George, par une de ces rapides initiatives dont il est coutumier, venait de convoquer à une conférence M. de Valera, « président de la république irlandaise » et qu'on avait le droit d'espérer que l'éternel conflit allait recevoir une solution. Là-dessus grande joie dans tout le Royaume-Uni.

Le premier-ministre a-t-il été bien inspiré en fournissant cette surprise au monde politique ? Oui, s'il réussit et non, s'il échoue.... On comprend fort bien qu'il ait voulu tenter un dernier effort pour résoudre une question qui devenait un cauchemar et compromettrait les relations extérieures de la Grande-Bretagne. Si l'Irlande en marche pas, disent les admirateurs du geste, c'est qu'elle est incorrigible : M. Lloyd George l'aura mise dans son tort. Et après ?... Croit-on que les *Sinn-feiners* en auront une recrue de moins, soit dans l'Ile-Verte, soit en Amérique ? Le brusque revirement du chef n'aura fait que consterner les loyaux Anglais, dont il défendait la cause jusqu'ici, et décourager les policiers et soldats qui ont soutenu en Irlande une guerre impitoyable et se sont vus brusquement lâchés par celui qui les dirigeait.

Les pourparlers sont restés entourés d'un troublant mystère. Les gens qui prétendent « savoir » disent que, bien qu'aucun résultat décisif n'ait été obtenu jusqu'ici, il y a des raisons d'espérer. La situation est difficile. M. de Valera aurait réclamé, comme base des négociations, le droit pour l'« Ile-sœur » de disposer d'elle-même : ce qui n'est pas incompatible avec l'une ou l'autre des formes de gouvernement que, depuis un demi-siècle, on a octroyées aux Dominions. Reste l'Ulster qui veut, si on ne lui permet pas de rester attaché à la Grande-Bretagne, régir ses destinées, sans rapports avec les comtés



catholiques ; tandis que les nationalistes exigent l'unité de l'île tout entière.

Va-t-on trouver une formule d'accommodement ? Il semble que ce n'est pas impossible si l'on y met de part et d'autre de la bonne volonté ; car un parlement central, siégeant à Dublin, pourrait sauvegarder l'unité en principe, tout en laissant une large autonomie aux gouvernements locaux. Mais il y a tant de passion dans ce conflit séculaire qu'on ne sait si les hommes et les peuples tiennent encore beaucoup à se réconcilier. Attendons, en souhaitant que soient bien informés ceux qui disent d'espérer.

— De Russie arrivent des nouvelles sinistres. La sécheresse, qui règne presque sur toute l'Europe, a causé, dans la région du Volga et dans toute la partie sud-est de la république des Soviets, des dévastations affreuses. La récolte du blé est littéralement anéantie et les paysans affamés fuient vers les villes dans l'espoir de trouver un peu de nourriture.

En face de ce désastre, le gouvernement bolchéviste est, bien entendu, impuissant. Des comités de secours se sont formés, des appels pathétiques sont lancés à l'étranger. Mais que faire ?... Même si, par miracle, de la farine et d'autres subsistances arrivaient en quantité suffisante dans les ports russes, comment les faire parvenir jusque dans les contrées désolées, alors que le matériel de transport est insuffisant est que, dans toutes les villes, des malheureux affamés aussi, civils et soldats, se jettent sur les convois pour les piller ? M. Lénine et sa bande ont jusqu'ici triomphé de toutes les oppositions politiques ou militaires. Mais la détresse économique qu'ils ont créée en Russie apparaît maintenant de façon tragique. La faillite du régime éclate devant le monde entier. Cependant, les maîtres sanglants de Moscou ne témoignent aucune intention de se retirer. Ils renforcent l'armée rouge et font un intéressant effort, après avoir détruit le capital national, pour intéresser à la Russie la finance étrangère.

— M. Giolitti répondait à quelqu'un qui lui recommandait de dissoudre l'ancienne Chambre italienne : « Je n'ai aucun goût pour le suicide. » Le chef du gouvernement savait en effet,

de par sa profonde expérience, qu'un vieux ministre et une jeune assemblée ne font pas longtemps bon ménage. L'événement a justifié son inquiétude. Dès les premières séances de la nouvelle session, il a subi de rudes attaques. Estimant que sa majorité était trop peu nombreuse ou trop incertaine, il a brusquement donné sa démission. Il a d'ailleurs l'habitude de ces gestes rapides qui lui permettent de s'en aller avec un prestige presque intact et de reparaitre quand il juge le moment venu.

Le successeur de M. Giolitti est M. Bonomi qui a commencé sa carrière politique, comme il est de mise maintenant, sous la bannière socialiste, puis est devenu « réformiste », ce qui lui a permis de se poser en chef de gouvernement. On dit grand bien de son caractère, de ses talents et de son énergie. Le ministre des affaires étrangères, qui remplace le comte Sforza et devra déployer tout son effort pour faire aussi bien que lui, est le marquis della Torretta, diplomate de carrière qui n'a pas trop mal réussi jusqu'ici dans les tâches qu'il a entreprises.

La déclaration ministérielle a provoqué quelque surprise, non point en Italie où l'on est habitué à ces choses, mais au dehors : le nouveau gouvernement, en effet, reprenait presque exactement le programme de son prédécesseur. Pourtant il a été bien accueilli, ce qui tend à faire croire qu'à Montecitorio on se préoccupe des hommes plus que des intentions ou des idées... Sur un seul point, M. Bonomi paraît vouloir rompre avec les pratiques des Nitti ou des Giolitti : il s'efforce de faire régner l'ordre et respecter la loi. Serait-il le grand ministre que l'Italie attend ?

— Tandis que l'Europe s'agitait dans des querelles, une nouvelle a passé l'Atlantique : le président Harding convoquait à Washington une conférence qui, à côté de la querelle du Pacifique, s'efforcerait de résoudre la question du désarmement maritime et continental. Les philanthropes de tous pays en ont éprouvé une joyeuse émotion et les gouvernements invités se sont hâtés d'envoyer leur adhésion.

En fait, il faut distinguer. La question du Pacifique est à

l'ordre du jour : elle est discutée à Londres, à la Conférence d'empire ; et tandis que le gouvernement métropolitain est d'avis de renouveler l'alliance avec le Japon et de le soutenir comme par le passé, les Dominions, le Canada en tête, réclament un accord avec les Etats-Unis. Le président Harding a de bons motifs d'encourager ces dispositions. Une conférence où ses représentants préconiseront en Extrême-Orient le principe de la « porte ouverte » et défendront l'indépendance des peuples ne peut que lui assurer un succès diplomatique. Mais une entente sur la question du grand océan est sans importance aucune si elle n'implique pas une limitation des armements navals et, une fois sur ce chapitre, le président américain, engagé par diverses promesses électorales, estime que la question des armées de terre pourrait avantageusement être discutée aussi.

La Conférence de Washington épuiserait-elle tout ce programme ? C'est douteux. Il serait dans tous les cas fort maladroite de la mettre en conflit avec la Société des nations, qui travaille sur les mêmes données, mais considère comme le but principal ce qui pour l'autre n'est que l'accessoire.

ED. ROSSIER.

Lausanne, 26 juillet.

---

# D'ANDIRAN & C<sup>IE</sup> VEVEY

Manufacture suisse d'aiguilles et de crochets.

**Spécialités :**

**Aiguilles à tricoter "HELVÉTIA"**

se trouvent dans toutes les bonnes merceries.



## VIN „KATZ”

Pepto - quino - ferrugineux

Produit suisse.

Dans toutes les pharmacies

Pour  
faiblesses gé-  
nérales, ané-  
mie et surtout  
pour la recon-  
valescence.

**Montana** (Valais) Altit. 1500 m. Reliée par  
un tuniculaire à Sierre (Ligne Simplon)  
Station climatérique la plus ensoleillée de la Suisse

## CURHAUS & CLINIQUE VICTORIA

Méd. en chef: **Dr F.-L. de Muralt.**

Maladies des voies respiratoires et tuberculose sous toutes ses formes. — Maison  
confortable. — Prix modérés. — Prospectus franco. — Dir.: **E. Nantermod.**

## REVUE DES LIVRES

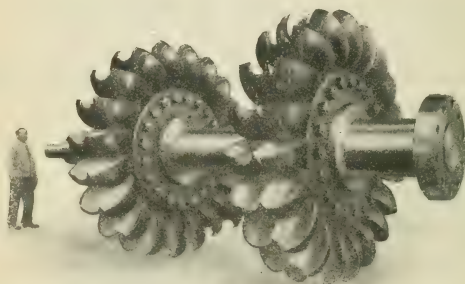
LA RUINE DE LA CIVILISATION ANTIQUE, par *Guglielmo Ferrero*. 1 vol. in-16. Plon-Nourrit, Paris. — LA DIPLOMATIE DE LA FRANCE SOUS LOUIS XVI, par *Paul Oursel*. 1 vol. in-16. Plon-Nourrit, Paris. — LE CURÉ DES AVRANCHES, par *Emmanuel Denarié*. 1 vol. in-16, Plon-Nourrit, Paris. — RAFAEL GATONNA, FRANÇAIS D'OCCASION, par *Maurice Larrouy* (René Milan). 1 vol. in-16. Bernard Grasset, Paris. — LE ROI DAVID, drame par *René Morax*. 1 vol. in-8°. Edition de la Licorne, Lausanne.

M. Guglielmo Ferrero est revenu, après une longue absence, aux études d'histoire qui firent naguère sa célébrité. Son nouveau livre *La ruine de la civilisation antique*, bien que ne rentrant pas dans la série intitulée *Grandeur et décadence de Rome*, en forme la suite naturelle et de conclusion apparemment définitive.

# ATELIERS DE CONSTRUCTIONS MÉCANIQUES DE VEVEY, S.-A.

Téléphone n° 69.

Adresse télégr. : *Fonderie VEVEY.*



Roues motrices turbines Pelton 14300 HP., de l'Usine d'Amsteg.  
(C F.F.)

Turbines

et

Régulateurs

Charpentes  
métalliques

Engins

de

levage



La suprématie de la machine à écrire

# UNDERWOOD

a été établie et maintenue partout par sa  
**RAPIDITÉ, son EXACTITUDE et sa DURABILITÉ**

## César MUGGLI, ZURICH

21, Lintheschergasse, 21  
Téléphone Selnau 16.62

FRIBOURG : O. Wiutsch, av. du Moléson, 2.  
GENÈVE : Machines à écrire Underwood  
S.A., Place Métropole, 2.  
LAUSANNE : Agence Underwood, Place  
Bel-Air, 4.  
LUGANO : C. Garbani-Nerini, Piazza Rif.  
NEUCHÂTEL : R. Legler, rue St-Honoré, 3

LA CHAUX-DE-FONDS : Mettler S.A.  
AARAU : Ernst Wanner, Rathausg., 20.  
BALE : H. Huber, Freiestrasse, 75.  
BERNE : Fr. Gall, Waisenhauspl., 25.  
LUCERNE : Karger & Co, Stadthausstr. 1  
ST-GALL : Markwalder & Cie.



# COMPTOIR D'ESCOMPTE DE GENEVE

Fondé en 1855

Capital-action Fr. 45 000 000

Réserves Fr. 16 000 000

Siège social : Rue de la Corraterie, Rue de la Confédération  
et Rue de la Cité, Genève

Succursales à Genève : 1, Rue de la Rive et 14, Rue du Mont-Blanc

Service des Livrets d'épargne : 62, Rue du Stand

**BALE - FRIBOURG - LAUSANNE - ZURICH**

**Toutes opérations de Banque aux conditions  
les meilleures.**

## NOTARIAT - BUREAU TECHNIQUE

**A. MERCIER**

Notaire, géomètre officiel

Place de la Gare, 2 **RENENS** Téléphone 84.99

Abornements. — Levée de plans. — Remaniements parcellaires. — Drainages.  
Projets de routes, chemins. — Adductions d'eau. — Nivellements. — Expertises, etc.

### REVUE DES LIVRES (*suite*).

On y trouvera plus de vues générales que de faits, plus de philosophie que d'érudition, et toujours cet esprit personnel et indépendant qui s'est affirmé dès les premières œuvres du professeur italien. Car M. Ferrero ne craint aucunement d'opposer ses façons de voir aux opinions reçues, et l'on sait son goût du paradoxe. A ce point de vue, son entrée en matière est significative : « On croit généralement que la civilisation antique s'est éteinte peu à peu, après une agonie de plusieurs siècles. Cette opinion n'est nullement conforme à la vérité, du moins en ce qui concerne l'Occident, etc. »

M. Guglielmo Ferrero possède aussi l'art de soutenir l'intérêt de ses lecteurs par des allusions plus ou moins directes à l'actualité. Nous sommes loin ici de l'histoire purement objective, de l'érudition neutre et indigeste. L'histoire, avec M. Ferrero, redevient une chose vivante, un chapitre de biologie évolutionniste au lieu de constituer un atlas de botanique systématique. Aussi bien, la

# Société suisse d'Ameublements & Mobilier Complet

(anciennes maisons Heer-Cramer & F. Wanner réunies)

Installations complètes de Villas, Chalets  
Appartements et Hôtels

Meubles en tous genres. Ebénisterie, Literie et Tapisserie garanties, fabriquées dans nos ateliers.

Exposition nationale Berne. Médaille d'or.

Seule maison à LAUSANNE, 6, Avenue du Théâtre.

Maison à MONTREUX, Avenue des Alpes, vis à vis de l'Hôtel de l'Europe

## „Mercure“

La plus grande maison suisse de

## Cafés, Thés et Chocolats

Autres spécialités :

Confitures, Conserves, Biscuits, Bonbons, etc.

Expéditions au dehors par toutes les succursales et par **La Centrale**,  
à Berne, 8, rue de Laupen.

Antigoitreux Jurassien le « Strumasan »

seule friction efficace inoffensive pour la guérison rapide

## DU GOITRE ET DES GLANDES

Prix : 1 flacon, 5 fr. ; demi flacon, 3 fr.

Succès garanti, même dans les cas les plus opiniâtres.

Dépôt : Pharmacie du Jura, BIENNE, place du Jura.

Prompte expédition au dehors.



## IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

Fabrique de Timbres en caoutchouc

## MOULIN FRÈRES

BUREAU  
Petit-Rocher, 6 bis  
Tél. 43.63

LAUSANNE

ATELIER  
Petit-Rocher, 6 bis  
Tél. 43.63.

Pour reprendre rapidement les forces demandez le merveilleux fortifiant tonique

Marque  
déposée

# Régénérateur Royal

Marque  
déposée

à base de jaunes d'œufs frais et d'extrait de viande associés à des toniques puissants.

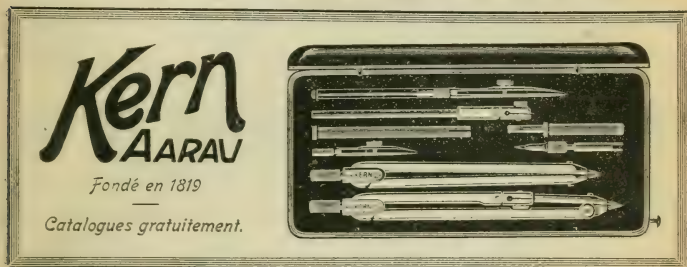
Son assimilation parfaite fait reprendre rapidement le poids et les forces, comme le prouvent de nombreuses attestations. S'emploie pour adultes et pour enfants.

Spécialement recommandé dans les cas de Faiblesse générale, Manque d'Appétit, Mauvaises digestions, Maux de tête. Pour guérir rapidement l'Anémie Chlorose, Neurasthénie et toutes maladies causées par le surmenage physique et mental prendre le

## Régénérateur ROYAL Ferrugineux

En vente à Martigny à la PHARMACIE MORAND — Expéditions par retour du courrier

La Grande bouteille 8 fr. — La Grande ferrugineuse 9 fr.



### REVUE DES LIVRES (*Suite.*)

formidable secousse imprimée au monde par la grande guerre devait-elle avoir pour premier effet cette *actualisation* qui, maniée par des mains inexpérimentées et des esprits superficiels, pourrait offrir le danger de dégénérer en vain bavardage, mais qui, chez des historiens de race, ajoute infiniment de saveur et donne en même temps à leur œuvre une portée insoupçonnée.

C'est ainsi que des cinq chapitres qui forment le sommaire de ce livre, je préfère le dernier, intitulé *Au troisième et au vingtième siècle*. M. Ferrero a toujours passé — et il s'est montré tel encore à nos yeux à son dernier passage à Lausanne — pour un esprit pessimiste encore plutôt qu'optimiste. Au lendemain de la guerre mondiale, ce qui l'effraie, ce ne sont point tant les ruines accumulées dans tous les pays où elle sévit, que la destruction de tous les principes d'autorité. Avec les moyens considérables dont l'Europe dispose, le travail de reconstruction serait facile et rapide, mais il lui manque, sauf deux ou trois exceptions des gouvernements forts et respectés. Or « le principe d'autorité est la clef de voûte de toutes les civilisations ; quand le système politique se désagrège dans l'anarchie, la civilisation rapidement se décompose à son tour. »

## ROBES - BLOUSES - MANTEAUX

*Toute la confection pour dames et enfants*

:: :: *Aux prix les plus avantageux* :: ::

Demandez nos nombreux catalogues illustrés envoyés partout gratuitement

GRANDS MAGASINS

# INNOVATION

Rue du Pont

BIGAR FRÈRES

Lausanne

Le plus puissant **Dépuratif du Sang**, dont toute personne soucieuse de sa santé, devrait faire au moins deux cures par an, est certainement le

## THÉ BÉGUIN

**Qui guérit:** dartres, boutons, démangeaisons, eczémas, et **qui fait disparaître** : constipation, vertiges, migraines, digestions difficiles, etc. **Qui parfait la guérison** des ulcères, plaies, varices, jambes ouvertes, etc. **Qui combat avec succès** les troubles de l'âge critique.

La boîte : fr. 2.— dans toutes les pharmacies.

Dépôt général et expéditions pour la Suisse :

**PHARMACIES RÉUNIES, La Chaux-de-Fonds.**

## Banque Union de Crédit

Siège social: **Lugano** Succursale: **Chiasso**

Toute opération de banque

## Anglo Swiss Biscuit Co

~~~~~ *Winterthour* ~~~~~



Élégantes & précises

Chez tous les bons horlogers

Longines
7 Grands Prix

Meubles et malles
en osier.

BROSSERIE ET VANNERIE

Jouets d'enfants.

F. JEANNIN-LECOULTRE

Nattes.

Boissellerie.

LAUSANNE — LOUVE. 6

Téléphone 849.

REVUE DES LIVRES (Suite).

C'est là la menace qui pèse sur notre avenir immédiat, et le rapprochement naturel à établir avec le troisième siècle de l'histoire. Encore M. Ferrero estime-t-il, pour des raisons que je n'ai point le loisir de développer, qu'une crise d'anarchie serait plus dangereuse, à certains points de vue, à notre époque qu'à celle de Dioclétien-Constantin. Grave leçon que tous les hommes d'Etat et les politiciens auxquels nous faisons confiance se devraient de méditer.

— On a beaucoup médité de l'ancienne diplomatie, ces dernières années. Elle avait du bon, cependant. Preuve en soit son rôle dans le congrès de Teschen où la médiation française réussit à obtenir le règlement amiable d'une situation gravement troublée et à assurer pour un peu plus de vingt ans l'équilibre de l'Europe. Il s'agit ici de l'important épisode de la Succession de Bavière sous le ministère de Vergennes, qui n'avait guère été traité auparavant que par François de Neufchâteau dans son *Histoire de l'occupation de la Bavière par les Autrichiens*

Bon Ami



**NETTOIE ET POLIT TOUT
EN VENTE PARTOUT**

En gros : AGENCE AMÉRICAINE, 17, Boulevard Helvétique, 17, GENÈVE



RHUMATISMES

L'ANTALGINE guérit toutes les formes de rhumatismes, même les plus tenaces et les plus invétérés.

Prix du flacon de 120 pilules **fr. 2.50**, franco contre remboursement.

PHARMACIE DE L'ABBATIALE, PAYERNE

Brochure gratis sur demande.

LAYTON'S

ŒUFS CONGELÉS ET ŒUFS FRAIS ÉVAPORÉS

EN achetant les "Produits Layton" vous réaliserez de **grosses économies.**

EN employant les "Produits Layton" vous obtiendrez le **maximum de rendement.**

EN travaillant avec les "Produits Layton" vous êtes certains d'avoir **des marchandises fraîches et saines.**

Spécialités : Œufs congelés, Œufs évaporés, Poulets, Canards, Gibier, Saumons congelés, Langues, Jambons en boîtes, Corned beef, etc., etc.

Représentation générale pour la Suisse
des ETABLISSEMENTS de JOHN LAYTON & Co, Ltd.
E. SCHÆFFER, 11, rue du Port, GENÈVE

Alimentation générale CH. PETITPIERRE

115 succursales de vente en Suisse

*Maison réputée par ses prix bon marché
et la bonne qualité de ses marchandises.*

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

en 1778 et 1779, datant déjà de 1805, et dans laquelle le rôle de la France n'est pas assez accusé.

Le récent ouvrage de M. Paul Oursel vient combler cette lacune. Ancien consul général, l'auteur s'attache à réhabiliter les diplomates en général, et ceux de l'ancien régime en particulier. Il est vrai que leur action, durant presque tout le cours de la monarchie de Louis XV, s'était révélée déplorable et que, grâce à eux, le prestige de la France avait considérablement pâti. Il importait de le rétablir à la veille de la coopération avec les Américains dans la guerre de l'Indépendance, coopération pour laquelle le gouvernement sut ménager



NOUVEAU

TISSAGE DE SOIERIES

SOC.
ANONYME

ci-devant

EMILE SCHAEERER & C^{IE}, ZURICH, TALSTR. 32

fabrique de

Tissus de soie unis et nouveautés

Comptoir de bijouterie et d'orfèvrerie

Mme M. LASSUEUR (anc. Haldy), Lausanne, Rue de Bourg 7, au 1^{er}

GRAVURES — REPARATIONS



Demandez catalogues illustrés aux Fabriques des Montres ZENITH au Locle, dépt 9.

| | |
|---|--|
| <p>Grippe, Influenza
Catarrhe aff. pulmonaires</p> | <p><i>Dans toutes les pharmacies</i>
<i>prescrite par les medecins</i>
Siroline Roche</p> |
|---|--|

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

les finances et les ressources de l'Etat, si affaiblies cependant par les règnes précédents et les funestes habitudes du temps.

Les matériaux du livre de M. Paul Oursel étaient réunis avant la dernière guerre. Ils sont puisés aux meilleures sources, principalement aux Archives des Affaires étrangères, et ils ont été utilisés avec un tact judicieux. Quant au nom même de Teschen, on sait assez qu'il représente aujourd'hui une cause de profonde hostilité entre les Polonais et les Tchèques. Comme le dit notre auteur « les villes aussi ont leurs destinées. »

— « Le Curé des Avranches traite avec respect, mais sans prudence ni fausse vergogne qui ne sont point de mise chez nous, un sujet assez hardi, qui paraîtra

FABRIQUE DE MEUBLES

J. KELLER & C^{ie}, ZURICH

ST. PETERSTRASSE
BAHNHOFSTRASSE



**OBJETS D'ART, ANTIQUITÉS
DÉCORATION D'INTÉRIEURS**



MAIER & CHAPUIS LAUSANNE
Pl. & Rue du PONT

MAISON SPÉCIALE
de VÊTEMENTS

sur MESURE et CONFECTIONNÉS.
Coupe moderne — Travail soigné.

MANTEAUX DE PLUIE

..... **COSTUMES SPORT**

Prix avantageux, marqués en **chiffres con-**
nus. — Envois à choix. Collections échantil-
lons à disposition.

FABRIQUE DE REGISTRES V^{ve} X. KOST, LAUSANNE

==== Maison Suisse fondée en 1875 =====

SPÉCIALITÉ : Registres à dos élastiques pour tous systèmes.

Registres à feuilles mobiles — Cartes comptabilité. — Dossiers pour classements verticaux

Parfum

„ Illusion Drallé ”

(dans le Phare)

Gouttes de Fleurs sans alcool donnant
l'illusion parfaite de fleurs fraîchement
cueillies.

Un atome suffit. Naturel et exquis.

Violette, Muguet, Rose, Lilas,
Héliotrope, Orchidée,
Foin coupé, etc.

Nouveauté: Le „ Lys d'Or ”

En vente partout.

Agence générale pour la Suisse :

A. RACH

Winkelriedplatz

BALE



REVUE DES LIVRES (Suite).

nouveau et qui est fort ancien : l'éternel choc des novateurs contre les vieilles règles de discipline religieuse ou sociale que l'on croit surannées et qui révèlent à l'usage leur vérité, car elles viennent de l'expérience et sont à l'épreuve du temps. On y retrouvera quelque chose de cette familiarité, venue de la connaissance et de l'amour, de cette verve paysanne, de cette observation profonde et narquoise ensemble, qui donnent tant de prix aux romans de Ferdinand Fabre trop oublié à qui nous devons *Monsieur Jean* et *Les Courbezons*, et tant d'autres belles œuvres où le clergé occupe le premier plan. »

Je ne saurais mieux vous présenter le roman de M. Emmanuel Denarié, un nouveau venu dans les lettres, plus exactement un tard venu, puisqu'il frise la soixantaine, mais avec un cœur demeuré étonnamment jeune et une fraîcheur d'imagination que n'a pas fanée sa carrière officielle, car avant d'être poète, il fut avocat, conseiller municipal, que sais-je encore ?

M. Henry Bordeaux, qui a écrit pour son ami — c'est un Savoyard, comme

UNION DE BANQUES SUISSES

VEVEY

LAUSANNE

MONTREUX

2, Place St-François, 2

Capital et Réserves : Fr. 85 500 000.—

Délivre des certificats de dépôt au porteur ou nominatifs avec
coupons semestriels aux taux les plus avantageux.

Carnets de dépôts.

Achat et vente de titres. — Gestion de fortunes.

Ouverture de Crédits commerciaux avec ou sans garantie.

Avances sur titres. — Escompte d'effets de commerce.

Change de monnaies et billets étrangers.

Grand choix

pour Enfants, Dames, Messieurs

en Chaussures

de ville, de sport, du soir

François JATON

S. A.

Galerie St-François

Téléphone 31.95

Téléphone 31.95

LAUSANNE



Transports Internationaux

GEORGES HELMINGER & C^{IE}

Téléphone : 5527 **BALE** Télégrammes : Helminger

N'expédiez pas des marchandises sans avoir consulté notre bureau de tarifs.

Kurhaus Tarasp

Basse Engadine (alt. 1200 m). Gare : Schuls-Tarasp.

Seul hôtel situé directement près des sources principales et ayant des bains minéraux dans la maison. La cure de bains et de boisson de Tarasp, bien plus efficace que celles de Karlsbad, Marienbad, Vichy etc., soutenue et favorisée par un climat alpestre extrêmement salubre est sans pareil dans ses effets et garantit absolument des résultats excellents. Faites un essai avec 1 caisse de 10/1 bouteilles « Source Lucius » à fr. 10.50 ou 15/2 bouteilles à fr. 12.— et vous serez convaincus. Prospectus par

Kurhaus Tarasp, 350 lits.

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

lui, et comme Xavier de Maistre aussi — une pénétrante préface, dépeint l'homme aussi sympathique qu'il est possible. De là, sans doute la sympathie qu'inspirent tels des personnages de son livre, l'abbé Pierre Le Gallois, tout d'abord qui en est le principal, âme de paladin et cœur généreux, mais prompt à s'illusionner sur lui-même et sur les milieux qu'il voudrait convertir, et l'exquise Jacqueline de Prade, infirmière par intérim, et l'admirable chanoine Virgile, pour ne pas citer d'autres figures tout aussi représentatives, sinon aussi attachantes, de ce très bon livre.

— C'est un tout autre genre que celui auquel appartient *Rafaël Gatonna, Français d'occasion*. Il tient du roman d'aventures à peu près autant que du roman de mœurs, surtout il s'apparente aux œuvres maîtresses de la littérature qu'on pourrait appeler *méditerranéenne* dont le *Maurin des Maures* de Jean Aicard ou *l'Invasion* de Louis Bertrand sont des échantillons familiers. Roman de caractère aussi puisque M. Maurice Larrouy, alias René Milan, dont l'Académie Française et la Ligue maritime couronnèrent il y a trois ou quatre ans les *Vagabonds de la Gloire*, entend faire de son Rafaël qu'il entoure, sinon d'esti-

SOCIÉTÉ DE BANQUE SUISSE

SWISS BANK CORPORATION

Bâle - Zurich - St-Gall - Genève
Lausanne - Neuchâtel - Chaux-de-Fonds
Bienne - Chiasso - Hérिसau - Le Locle - Nyon
Aigle - Morges - Rorschach - Vallorbe.
Londres E. C.

CAPITAL-ACTIONS VERSÉ fr. 100,000,000
RÉSERVES fr. 31,000,000

Le Siège de **LAUSANNE**, 11, Grand-Chêne, traite
toutes opérations de
BANQUE, de BOURSE et de CHANGE.



Spécialité :
Biscômes
de Berne

Confiserie-Pâtisserie
J. Hächler, Berne

13, Neuengasse, près de la Gare.

FABRIQUE DE MEUBLES PAUL LEIBZIG
FRIBOURG

Vente directe, sans intermédiaires

pour gargons
Chars à ridelles
Krauss

ZURICH, Stampfenbachstr. 46 / 48
Bahnhofquai 9
Catalogue gratuit.



CHARLES GUINCHARD

Maison spéciale p. timbres suisses - **BERNE**

J'envoie à choix timbres de tous les pays aux
meilleures condit. Demandez mon prix-courant
de tous les timbres suisses. J'achète également
les vieux suisses et européens.

MAISON
DE
MUSIQUE



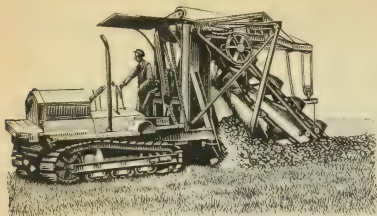
PIANOS
HARMONIUMS
ABONNEMENTS

HUG & C^o BALE

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

me, d'une quasi paternelle sollicitude, un symbole du cousinage apparentant ces races ardentes et variées.

Rien d'amusant et de pittoresque comme la naissance de Rafaël qui ouvre, ainsi qu'il convient, son histoire. La sienne et celle de son inséparable sœur jumelle Archange. Rien de vivant et de bigarré comme les descriptions de la lagune et des ports, des croisières ou encore de cette ineffable République Doradienne sur le dos de laquelle l'auteur exerce sa verve critique abondamment. Car M. Maurice Larrouy, en même temps que coloriste, est un profond humoriste. Un humoriste qui s'élève parfois à la satire. Telle l'avant-dernière page du livre où Archange, dans un discours qui n'est pas sans analogie avec les imprécations



Machine à creuser les fossés de Drainage et Canaux

Combinée avec tracteur brevetée
Système Scheuchzer

Tracteur spécial
pour défrichement de marais.

A. SCHEUCHZER, constructeur, Renens-Lausanne.

„DACTYLOTRAD“

22, Petit-Chêne

LAUSANNE

Téléphone 39.90

Bureau spécial de Dactylographie et de traductions en différentes langues
Exécution rapide et soignée. — Prix minimes !

Articles de Caoutchouc en tous genres Caoutchouc Industriel

A. BRUNNER
SUCC. DE FRÉD. BRUNNER • BALE •

Citrovin

BRODERIES
DEPIERRE
LAUSANNE

Succursale à
MONTREUX
A la Ville de St-Gall

SANATORIUM DU LÉMAN

GLAND

MÉDECIN EN CHEF: Dr A. SCHRANZ

Hydrothérapie, Electrothérapie, Massage, Régime.

Médecine interne. Maladies nerveuses.

Convalescence. Repos.

Vaste parc. - Situation superbe au bord du lac. - Confort

Ouvert toute l'année. Prix modérés.

SOCIÉTÉ des CHAUDRONNERIES du NORD

Soc. anon. au capital de 5 500 000 fr. — Siège social: 10, Rue Vézelay, Paris.

Chaudronnerie fer et cuivre. — Tuyauteries. — Charpentes métalliques. — Chauffage. — Ventilation. — Humidification mécanique. — Générateurs Woodeson « Clarke Chapmann ». — Sur-chauffeurs « Sugden ».

Agent général pour la Suisse: F. BARBIER, Avenue Ruchonnet, 10, Lausanne. Tél. 4122

Remède très efficace

contre l'**eczéma, rougeurs, boutons**, inflammation de la peau accompagnés de démangeaisons irritantes. — Prix du flacon, **Fr. 3.**—

Envoi par la poste contre remboursement :

Pharmacie Dr. E. Plattner, Granges (Soleure)

REVUE DES LIVRES (*Suite.*)

de Camille, flagelle son frère de son mépris et de son dégoût, lui reprochant de n'être rien au prix du moindre Français, et de n'avoir réussi à « bondir sur la grande scène française » à travers moult étapes pleines d'obscurité, que par le moyen du mensonge. Seulement, comme ils sont nés ensemble, elle a peur pour lui autant que pour elle-même, et son cœur se déchire *fraternellement*.

— Il me reste à toucher quelques mots du *Roi David*, drame de M. René Morax, représenté au cours de cet été au Théâtre du Jorat avec le succès que l'on sait. Besogne ingrate entre toutes les besognes du chroniqueur, puisqu'une pièce de théâtre a été écrite pour le théâtre et que, dans le cas particulier, le *livret*, si je puis parler ainsi sans commettre d'irrévérence, se peut moins encore séparer de la musique et de la mise en scène.

Société Anonyme
de
LAMINOIRS ET CABLERIE
Usines à COSSONAY-GARE
et DORNACH

Fonderie, laminoirs, tréfilerie de cuivre
laiton, bronze, aluminium et alliages de nickel.



Fabrication de fils et câbles
pour applications de l'électricité



Matériel divers pour installations électriques.



Crème d'Arachides "PHAG"

25 années de succès. — Remplace avantageusement le beurre de table. — Agréable au goût. — Ne pas confondre avec produits similaires.

En vente dans les épiceries fines. — Où il n'y a pas de dépôt, s'adresser à

Aliments hygiéniques "Phag"

GLAND (Vaud)

J. VÉRON, GRAUER & C^{ie}

GENÈVE · BELLEGARDE · VALLORBE · LA CHAUX-DE-FONDS · BRIGUE
PONTARLIER · DOMODOSSOLA.

TRANSPORTS INTERNATIONAUX

VOYAGES ET ASSURANCES

AGENCE PRINCIPALE DE LA COMPAGNIE

INTERNATIONALE DES WAGONS-LITS

REVUE DES LIVRES (*suite*).

Surtout après avoir vu une des représentations de Mézières. Il faut un certain temps pour dépouiller sa vision intérieure des somptueux décors qui la soutenaient et la coloriaient, ou de la musique qui en approfondissait le sens en la pénétrant de ses nuances. Cependant, ainsi isolé de ses éléments plastique et musical, le drame de M. René Morax, bien que simple paraphrase du récit biblique, n'en possède pas moins une valeur littéraire propre. On y retrouve la force et la netteté, le ton philosophique de ses œuvres précédentes, avec aussi une certaine impression de décousu tenant à la texture même de la pièce, qui est plutôt une série de tableaux qu'une action concentrée et nouée, telle une tragédie de Corneille ou de Racine.

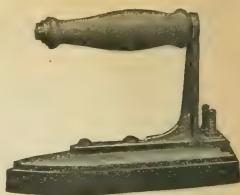
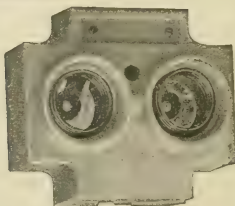
Le théâtre produit chez nous assez peu d'œuvre vraiment hautes pour ne pas nous réjouir d'enregistrer celle-ci. Ajoutons — ce qui constituera un mérite sensible aux yeux du bibliophile, que l'établissement typographique du volume fait le plus grand honneur aux Editions de la Licorne, à laquelle on doit déjà le *Autres pays*, de M. Fréd. Philippe Amiguet.

R. F.

ELECTRO-MATÉRIEL**Zurich I ::**

Téléphone : SELNAU 48. 01

Ad. télégr. : KILOWATT

**Matériel complet****d'installation****électrique :****Lumière****Force****Téléphone****Sonnerie****Magasins de vente :****ZURICH :**

Löwenstrasse, 30.

LAUSANNE :

Avenue du Tribunal Fédéral, 9

BERNE :

Monbijoustrasse, 22

ST-GALL :

Katharinengasse, 22



Le Grand Oeuvre.

Sous le régime de la Conférence de Londres, qui aura peut-être été déjà modifié lorsque ces lignes paraîtront, l'Allemagne a, pour réparer la casse qu'elle s'est amusée à faire, 132 milliards de marks-or à payer, sans compter des annuités pendant un certain nombre de lustres.

Cette somme fantastique, qui prouve en tout premier lieu avec quelle fureur démoniaque les peuplades de la Germanie ont exécuté leurs plans mûrement médités de destruction, cette somme, dis-je, pourrait bien dépasser le produit total des mines d'or depuis que l'on s'est mis à les exploiter. L'or est cependant répandu, en quantités minimes, il est vrai, dans toutes les parties de notre globe terrestre. M. L. de Launay, professeur à l'Ecole supérieure des mines, évalue à quatre centimes en moyenne la valeur de l'or contenu dans une tonne de roche constituant l'écorce de la terre. En creusant donc le sol de la Germanie à deux mètres de profondeur seulement, et en traitant chimiquement le minerai ainsi obtenu, les Allemands se procureraient deux cents milliards. Mais, s'ils ont défoncé le sol de la malheureuse France, et à des profondeurs bien supérieures, ils se récrieraient à l'idée,

après s'être fait la main aux dépens du Latin, de se procurer chez eux, d'une manière aussi simple et si conforme à leurs goûts, de quoi solder leurs dettes.

Quelle carrière superbe, merveilleuse, inouïe, s'ouvrirait par conséquent aux adeptes du Grand Oeuvre : les alchimistes et les chercheurs de la pierre philosophale, si leur profession, ou plutôt le nom de leur profession, ne subissait pas actuellement un temps d'éclipse, conséquence d'une saute de la mode !

Quelle fortune ne feraient pas ces fameux empiriques, rémunérés d'une modeste commission, s'ils découvraient enfin le moyen de transmuier des éléments chimiques quelconques en bon or, bien trébuchant, que les Allemands verseraient à leurs victimes, en lieu et place des « devises étrangères », des obligations et autres assignats munis ou non de leurs signatures légalisées.

Après avoir passé en revue les efforts qui ont été faits depuis le début de l'ère chrétienne pour découvrir la méthode à employer aux fins d'augmenter artificiellement la production de précieux métal, nous examinons les possibilités plus ou moins plausibles que l'avenir réserve à la solution de ce problème.

Le premier fait précis que nous a conservé l'histoire des dix-neuf derniers siècles se trouve relaté par Pline l'Ancien : l'empereur Caligula, à bout d'expédients pour se procurer de quoi couvrir ses énormes dépenses, aurait imaginé de faire extraire de l'or du sulfure jaune d'arsenic, ou orpiment ; il y serait, paraît-il, parvenu, je ne saurais expliquer comment, mais le jeu n'en valant pas la chandelle, il y aurait bientôt renoncé.

Selon Suidas, l'empereur Dioclétien aurait donné l'ordre de brûler, dans ses Etats, tous les livres traitant de la manière de fabriquer l'or et l'argent.

De Rome, lors des invasions des barbares, la science, et, dans le sillage de celle-ci, les sciences occultes, se réfugièrent à Byzance : en 504, nous dit l'histoire, un fabricant d'or y est accusé d'émission de fausse monnaie.

Puis l'alchimie fleurit à Alexandrie. Les conquérants arabes s'y adonnent et l'introduisent en Espagne, d'où elle passe en France pour se répandre, de ce pays, dans toute l'Europe.

On prête à tous les savants, à partir du pape Sylvestre II, qui régnait sur l'Eglise en l'an 1000, la croyance à la possibilité de la transmutation des métaux vils en or et en argent.

Le fait est que moines, médecins et princes avaient pour la recherche de la pierre philosophale, des laboratoires garnis de fourneaux, d'alambics, de cornues et d'athanors, dans lesquels le charbon tombait brin à brin pour y maintenir une chaleur continue.

Le roi de Castille, *Alphonse X, le Savant*, s'occupait du Grand Oeuvre. Son compatriote, *Raymond Lulle*, cherchait aussi à faire de l'or, mais pour le bon motif, c'est-à-dire pour avoir de quoi organiser une croisade contre les infidèles.

En Angleterre, le roi *Henri VI*, contemporain de Jeanne d'Arc, accordait dans l'espace de quelques années à huit alchimistes l'autorisation, par lettres patentes, de faire de l'or et de l'élixir de longue vie. Comme les expériences de ces opérateurs n'étaient rien moins que probantes, le monarque, homme pratique, se contentait de leur faire composer un amalgame de cuivre, propre à la fabrication de la fausse monnaie.

Son successeur, Edouard IV, accordait à l'alchimiste *Richard Carter*, une patente de transmutation,

valable trois ans. La reine *Elisabeth* cherchait aussi avec zèle à produire la fameuse « poudre de projection ».

En France, les rois Philippe le Bel, Philippe de Valois et Jean témoignaient beaucoup de faveur à trois alchimistes, Jean *Rupescissa* ou de *Roquetaillade*, *Orthulain* et *Odomar* qui, s'ils ne faisaient pas d'or, réussisaient fort bien la monnaie de mauvais aloi. Charles V, le Sage, voulant restaurer la vertu par le moyen du bourreau, faisait monter au gibet, le 3 août 1380, le nommé Jean *Barillon*, trouvé détenteur de fourneaux chimiques.

Mais les *souffleurs*, ainsi que les nommait le peuple, n'en prospéraient pas moins dans le royaume de France et de Navarre, et l'on possède encore dans les archives l'original, daté du 5 novembre 1567, du « traicté faict par le Roi Charles IX avec *Jean des Galans*, sieur de *Pezeroles*, qui promettait audit seigneur de transmuier tous les métaux imparfaits en fin or et argent ». — *Pezeroles* touchait sur l'heure 100,000 livres tournois, sans compter les espérances en cas de réussite, plus « chascun mois 1200 escus soleil pour son entretenement », cinq mois lui étant versés d'avance.

Le souffleur, satisfait des conditions, plantait là son laboratoire et levait le pied au bout de huit jours. Mais les gens d'armes le rattrapaient et il allait expier à la potence la faute de s'être laissé prendre. En 1616, la veuve d'Henri IV, Marie de Médicis, fit remettre à *Guy de Crusembourg*, alchimiste prisonnier à la Bastille, 20 000 écus, avec ordre de faire de l'or. A l'aide d'une partie de cette somme, *Crusembourg* corrompit ses gardiens, parvint à s'échapper et à prendre de l'avance. Comme alors, de même qu'aujourd'hui, les passeports n'incommodaient que les honnêtes gens, il passa la

frontière le plus facilement du monde et vécut, dès lors, tranquille à l'étranger.

Vers la fin du règne de Louis XIV, un Provençal, *J. de Troins de Lisle*, mourait à la Bastille, où il était détenu pour crime d'alchimie.

En Italie, le Grec Chypriote *Mamugna*, alias *Marco Bragadino*, émerveillait les Vénitiens par son habileté métallurgique, vendait le secret de la fabrication de l'or au doge et se rendait en Allemagne. On le pendait en 1590 à Munich, pour avoir porté un faux nom.

Au XVII^e siècle, le roi de Danemark Christian IV nomme Gaspard *Harbach* son alchimiste particulier ; l'aventurier italien, Jean-François *Borri* lui succédait dans cette charge deux ans plus tard, auprès du roi Frédéric III. Après une longue carrière, ce même *Borri*, dit *Burrhus*, rentrait à Rome, était emprisonné au château Saint-Ange et exerçait dès lors ses talents « au service de l'Eglise », jusqu'à sa mort, survenue en 1695.

L'Allemagne fut, sans conteste, la terre d'élection, l'Eldorado des faiseurs d'or.

Chaque prince, chaque principule avait son ou ses alchimistes, et, pressé par le besoin de remplir de numéraire sa cassette, commençait par verser à fonds perdus de fortes sommes dans les alambics et dans les poches de prestidigitateurs plus ou moins habiles.

Les margraves de Bayreuth, les landgraves de Hesse, les ducs de Lauenbourg, les ducs de Wurtemberg, et tous les autres, avaient leurs « souffleurs » attitrés.

La réputation de *Valentin Basile* s'étendait au loin au XV^e siècle, de même que celle du médecin suisse *Théophraste Paracelse*.

Souverains et souveraines s'en mêlaient.

Barbara de Cilli, deuxième femme de l'empereur

Sigismond, pourchassait la fortune, avec l'aide de l'alchimiste *Johann von Laaz*.

L'empereur *Frédéric III* était un alchimiste fervent.

L'empereur *Rodolphe II* l'était bien davantage. Délaissant complètement le gouvernement de ses Etats, il s'enfermait durant trente-deux ans, jusqu'à sa mort, en son château de Prague, pour chercher le secret fascinant. Nul n'était admis auprès de lui, qui ne fût alchimiste. Il fallait passer un examen ès sciences occultes pour faire partie de sa cour ou de ses serviteurs. Un de ses valets de chambre, le poète italien *Mardochée de Delle*, célébrait les alchimistes dans ses poèmes et soumettait aux douces lois des vers les traités d'alchimie. A la mort de Rodolphe on trouvait dans son laboratoire quelques milliers de kilos d'argent et d'or que le peuple crut de bonne foi être le produit d'une certaine poudre grise.

Après la guerre de Trente Ans, les empereurs *Ferdinand III* et *Léopold I^{er}* essayèrent de combler les vides du Trésor à l'aide de la poudre de projection que fournirent au premier l'alchimiste *Richthausen*, au second le moine augustin *Zeyler*.

L'électeur *Auguste I^{er} de Saxe* fut alchimiste.

L'électeur *Christian II* aussi; il fit pendre le souffleur Alexandre *Sétonius*.

L'électeur *Auguste II* fit pendre *Klettenberg*, qui n'était pas à la hauteur, et aurait fait subir le même sort au nommé *Böttger*, si celui-ci n'avait au moins découvert la porcelaine.

Un duc de Wurtemberg fit emprisonner l'alchimiste polonais *Sensophax*, dit *Sendivogius*.

Un autre duc de Wurtemberg fit pendre l'alchimiste *Honauer*.

Le margrave Christian-Ernest de Bayreuth nomma

l'alchimiste *Krohnemann* ministre des finances, puis le fit pendre en 1686, ses alambics ne remplissant en aucune façon la caisse de l'Etat, bien au contraire. Un Suisse, Léonard *Thurnheisser*, dit *Zum Thurn*, fut l'alchiste favori de l'électeur de Brandebourg Jean-Georges.

Le margrave Frédéric, premier roi de Prusse, combla de faveurs l'Italien Domenico Caetano, comte *di Ruggerio*, mais la pierre philosophale de celui-ci demeurant inopérante, il le fit pendre.

Frédéric-le-Grand, le sceptique par excellence, entretenait à Potsdam, en 1751, à l'époque même du séjour chez lui du sceptique Voltaire, un laboratoire d'alchimie, où une dame *von Pfuel* et ses deux filles surveillaient les phases décevantes de la transmutation.

A la même époque les chevaliers de la *Rose-Croix* poursuivaient les mêmes recherches dans le sud de l'Allemagne, ainsi que la Société des *Buccinators* (buccina, nom latin de la cornue) dans la région de Nuremberg ; en Westphalie, le médecin et poète satirique *Kortum*, auteur de la « *Jobsiade* », poème où l'on perçoit des intentions d'esprit, présidait aux destinées de la *Société Hermétique*, qui chercha pendant les vingt années de son existence à créer de l'or.

L'alchimiste exerçait en Allemagne sa profession sur un pied d'égalité avec les autres professions libérales. Un médecin, le savant docteur *Joachim von Tancke*, avait proposé, au XVI^e siècle, de créer dans toutes les Universités une chaire d'alchimie.

La loi allemande admettait la possibilité de fabriquer le précieux métal, et les tribunaux d'outre-Rhin se bornaient à discuter la question de savoir si l'or artificiel des alchimistes pouvait être assimilé à l'or naturel, toutes les fois que la pierre de touche ne

révélaît aucune différence entre les titres de ces deux métaux.

En 1668, la chancellerie de Breslau délivrait au maître-tailleur Christophe *Kirchhof*, de la ville de Lauban, en Silésie, un parchemin, revêtu d'un sceau d'argent, qui le légitimait comme alchimiste.

Le jurisconsulte autrichien G. F. *von Rain* rendit en 1680 un jugement pour déclarer coupables de lèse-majesté ceux qui douteraient de l'existence de la pierre philosophale, attendu que plusieurs empereurs d'Allemagne avaient été de zélés alchimistes.

La foi candide de tous ces monarques, dépensant de fortes sommes dans l'espoir de voir se former un jour, au bout de longues années, une once d'or au fond d'un creuset, a quelque chose de touchant. Et l'on s'explique que les adeptes des sciences occultes, dont nous n'avons cité que les plus marquants, aient été légion.

Le métier, somme toute, faisait vivre son homme et l'on pouvait, sur les frais généraux, se ménager de bonnes rentes avant de prendre sa retraite.

Si nous avons énuméré une douzaine d'entre eux qui montèrent au gibet, on peut hardiment les traiter de maladroits et d'étourdis ; avec un peu de savoir-faire et de doigté, ils eussent été les favoris de la fortune, comme les autres.

Les habiles, eux, décrochaient la timbale et même des titres de noblesse : l'Anglais Edouard *Talbot*, dit *Kelley*, fut créé marquis par l'empereur Rodolphe II. L'empereur Léopold I^{er} anoblit le moine Wenzel *Zeyler* et le créa *marquis de Reinersberg*, tandis que son prédécesseur, l'empereur Ferdinand III décernait à son collaborateur, l'alchimiste *Richthausen*, le titre nobiliaire et pittoresque de *baron du Chaos*.

L'alchimiste qui, sans contredit, réussit le mieux sa carrière fut notre compatriote Léonard *Thurnheisser* ; la raison en était, non pas tant ses malheurs en amour, que parce qu'il fut un excellent commerçant ; il était né à Bâle : c'est tout dire.

Il eut l'habileté, au lieu de faire suer de l'or à ses alambics, de vendre très cher le secret de la pierre philosophale à ceux qui avaient les moyens de le payer. Et c'était assez sage.

Il développa son industrie dans toutes les directions possibles et, comme s'il eût été à la tête d'un grand magasin de nouveautés, il ajouta au rayon des poudres de projection celui des almanachs prophétiques, qui eurent une grande vogue. Il fonda à Berlin une imprimerie, où il les publia en trente-deux langues. Et, comme les prophéties n'étaient pas toutes d'une limpidité parfaite, il vendait sous main aux monarques les éclaircissements indispensables.

Le rayon « remèdes et élixir de longue vie » agrandit encore son « *Warenhaus* » qui employait jusqu'à deux cents personnes.

Il recevait une pluie de lettres de beautés surannées qui lui demandaient des cosmétiques, de l'eau de Jouvence, des poudres de sympathie, et le suppliaient de ne pas les nommer et surtout « de n'en pas donner à d'autres ».

Malheureusement pour lui, *Thurnheisser*, qui savait l'art de faire affluer l'or, ignorait celui de le conserver. Négligeant sa comptabilité, il affichait un luxe inouï, portant, par exemple, tous les jours des bas de soie, tandis que son protecteur, le margrave de Brandebourg n'en mettait que les jours de gala. De sorte qu'il mourut ruiné ou à peu près.

On pourrait s'étonner, lorsqu'un alchimiste venait

déclarer à un prince qu'il avait découvert le moyen de fabriquer de l'or, que ce grand seigneur commençât bénévolement par combler de richesses le fanfaron possible et que nul n'ait eu l'idée de reprendre à son compte la réponse que fit le pape Léon X à l'auteur d'un livre sur la pierre philosophale, lequel venait lui faire hommage de son volume : « Puisque vous avez inventé la manière de faire de l'or, je vous ferai donner la plus grande bourse que l'on pourra se procurer dans mes Etats. »

Cependant, vers la fin du XVIII^e siècle, le problème parut résolu. Le théologien allemand Jean-Salomon Semler, professeur à Halle, connu d'abord comme piétiste, puis comme rationaliste, avait reçu d'un adepte, le baron Hirsch, le « sel de vie ». Le précieux sel fut porté par Semler dans son laboratoire, versé dans un alambic placé sur un fourneau, et après de longs essais, ô miracle ! des parcelles d'or apparurent, flottant dans la décoction. L'émotion fut profonde dans le public. La cour de Saxe chargea le chimiste M. H. Klaproth de lui faire rapport. L'enquêteur constata que le « sel de vie » consistait en un mélange de sel de Glauber ou sulfate de sodium et de sulfate de magnésie ; à côté de cela, la présence de l'or était indéniable.

Des expériences répétées firent voir que la transmutation produisait tout à coup au lieu d'or du tombac, c'est-à-dire un mélange de cuivre et de zinc. On surveilla le laboratoire d'un peu près et l'on apprit que le vieux serviteur du bon Semler, touché des efforts infructueux de son maître, avait acheté, de ses propres économies, des feuilles d'or qu'il glissait subrepticement dans la marmite. A la veille d'aller en voyage, le valet avait avoué à M^{me} Semler son pieux subterfuge

et lui avait remis assez d'argent pour continuer le manège pendant son absence. Mais M^{me} Semler trouva plus économique d'acheter du tombac au lieu d'or, et elle employa le bénéfice laissé par la différence des prix à poursuivre ses propres études sur le goût comparé des boissons alcooliques. Ce fut le coup de grâce porté à l'alchimie en Allemagne.

Vers la même époque, un médecin anglais, le D^r Price, de Guildford, de la Société Royale de Londres, réussit brillamment la transmutation d'une certaine quantité de mercure en argent et en or, au moyen d'une « poudre de projection » blanche et d'une poudre noire. C'était au mois de mai 1782. L'or fut présenté au roi Georges III. Mais comme l'expérience avait eu lieu en petit comité, la Royal Society invita le D^r Price à la répéter en séance publique ; celui-ci prétextait n'avoir plus de poudre, mais devant l'insistance de ses collègues il les convoqua chez lui, avala du poison et tomba mort sous leurs yeux.

Au XIX^e siècle, l'alchimie émet timidement les derniers éclats d'une ardeur qui s'éteint.

En 1837, un alchimiste de la Thuringe présenta à la Société industrielle de Weimar une teinture qui devait opérer la transmutation des métaux. La même année un professeur de Munich annonçait un cours public d'alchimie.

Je n'ai pas réussi à découvrir les noms de ces deux personnes, mais je crois reconnaître en Alexandre-Edouard Baudrimont le professeur à la Faculté des sciences de Bordeaux qui prenait publiquement la défense de l'alchimie dans son cours et affirmait, dans son « Traité de chimie », publié à Paris en 1844, qu'il a « quelque espoir de voir réussir l'opération du grand œuvre. »

Il est facile de condamner en bloc et de tourner en ridicule les tentatives millénaires des hommes pour fabriquer de l'or et accroître par ce moyen leurs richesses et leur bien-être. Mais, à la réflexion, il faut reconnaître que l'obscur instinct qui poussait les alchimistes sincères dans une voie apparemment sans issue peut s'expliquer dans une certaine mesure. Ils poursuivirent siècle après siècle la solution d'un problème qui n'est point absurde, en théorie du moins. Pensaient-ils à la fable du roi Midas, dans la main de qui tous les objets se changeaient en or ? Ou à la promesse du Jéhovah du prophète Esaïe de transmuier l'airain en or et le fer en argent ?

Plusieurs des mythes de l'antiquité sont entrés dans la voie de la réalisation et le vol de l'infortuné Icare, fruit d'une imagination qui semblait en délire, a été largement dépassé par les résultats pratiques obtenus par l'aviation.

N'a-t-on pas réussi à fabriquer du diamant et des rubis ; à tirer de l'air des nitrates ? Et les expériences de sir William Ramsay n'ont-elles pas démontré que les émanations du radium, dans des conditions spéciales, produisent d'autres éléments, d'un poids atomique différent, soit de l'hélium, soit du néon, soit de l'argon ? Des perspectives nouvelles n'ont-elles pas été ouvertes ainsi sur la possibilité d'isoler l'élément primordial, base de tous les autres, élément primordial que recherchaient les alchimistes et dont ce qu'ils baptisaient des noms de magistère, pierre philosophale, grand élixir, était censé avoir les effets ?

Il paraît difficile de pouvoir nier radicalement la possibilité de la production artificielle de l'or. Mais les moyens à employer pour cette fabrication paraissent, actuellement du moins, plus que fantastiques. Il s'agi-

rait de décondenser, de volatiliser une certaine quantité de la matière terrestre et de la recondenser selon le mode employé par la nature précisément pour faire de l'or. Or, toutes les forces de la nature ont mis des myriades de siècles pour y parvenir, et le génie de l'homme aurait à trouver tout d'abord un procédé accéléré pour brûler les étapes de ces transformations. Ce n'est donc pas pour demain. Mais cela peut se produire un jour. La richesse publique n'en serait point accrue pour cela et l'or perdrait de sa valeur en raison directe de son abondance. Les alchimistes devaient s'en douter, certainement. Mais ils devaient se dire aussi que le ou les premiers, du moins, qui auraient découvert le secret de la transmutation en profiteraient largement, et ce mobile était suffisant pour soutenir leur zèle.

Si les mots d'alchimistes et d'alchimie ont disparu de la circulation, hommes et choses dans ce domaine ont subsisté sous d'autres dénominations. Jamais il n'y eut autant d'alchimistes qu'au temps où nous sommes. Ils pullulent dans les administrations officielles et les bureaux de l'Etat. La bureaucratie, c'est de l'alchimie, avec cette différence en faveur des alchimistes d'autrefois, que l'on doit à ceux-ci la découverte du phosphore, de l'antimoine, de la porcelaine et de bien d'autres matières utiles.

L'Etat a besoin de sommes énormes, nous verrons à l'instant pourquoi, et il s'en procure par divers moyens : impôts, emprunts, etc.

Or, les impôts, lorsqu'ils dépassent un taux modeste deviennent rapidement vexatoires et nuisibles à la vie du pays. Les bureaucrates ont imaginé la formule : « impôt progressif » et sont parvenus ainsi à jeter de la poudre aux yeux de la foule. L'impôt progressif n'em-

pêche aucun de ceux qui ont à payer vingt francs, par exemple, d'avoir de la peine à acquitter cette petite somme, tandis que ceux qui sont taxés dans les grands chiffres n'en souffrent point et n'ont qu'à restreindre un ou deux chapitres de leurs dépenses ; les restrictions de cette sorte tuent nombre d'industries. Un homme de génie a fort justement résumé l'essentiel de l'économie politique dans cette phrase lapidaire : « Le luxe des riches donne le nécessaire aux pauvres. » En effet, les riches qui ne sont pas rançonnés outre mesure par les impôts font des dépenses dites « de luxe ». Or les métiers de luxe font vivre une infinité de gens.

Les impôts lourds, même baptisés « progressifs », tuent la poule aux œufs d'or, laquelle une fois morte, ne pond plus d'œufs d'or, et même plus d'œufs du tout.

Quant aux emprunts, y a-t-il rien de plus mirobolant que les prospectus par lesquels on incite le public à y souscrire ? Les taux d'intérêts en sont toujours inouïs, et les facilités offertes innombrables. Or, une fois qu'on a le titre en mains, les impôts s'abattent dessus, sur le capital de cet emprunt, aussi bien que sur le coupon, que les droits de timbre viennent écorner. Et ce ne sont pas les riches qui sont atteints par là, mais les petites gens, qui y ont affecté leurs économies. Veut-on revendre ces titres, les cours qui déclinent toujours depuis le moment de l'émission, vous empêchent de vous en défaire. Sans compter que les intérêts que vous sert l'emprunt, c'est vous-même qui vous les payez par la voie des impôts. Et cet or que l'Etat encaisse à grands frais, par les impôts et les emprunts, à quoi sert-il ? En premier lieu, à entretenir les alchimistes, soit bureaucrates. Supprimez la bureaucratie,

vous supprimez du même coup la plus grande partie des impôts.

Les coryphées du socialisme qui s'efforcent aujourd'hui de nationaliser tous les services et de multiplier le nombre des fonctionnaires et des employés de l'État, ne font, en somme, pas autre chose que rétablir la féodalité. La grande masse des taillables et des corvéables peine pour entretenir l'armée des bureaucrates, dont l'utilité équivaut à celle des hobereaux du moyen âge, c'est-à-dire qu'elle est nulle, nuisible et ne peut que paralyser la production et le bien-être d'un pays. Bien plus, reprenant les traditions des prétoriens, les bureaucrates-alchimistes, lorsqu'ils se sentent en nombre, font marcher le gouvernement au doigt et à l'œil, fixent eux-mêmes leurs traitements, qu'ils obtiennent après des menaces de divers genres. Dès que la bureaucratie-alchimie se mêle d'une affaire de production, de transport ou de négoce, c'est-à-dire d'une affaire qui exige du flair, de l'initiative intelligente, de la promptitude de décision et surtout de la psychologie, elle va au devant d'un échec certain et alors la grande masse du public est tenue de combler des déficits qui ne sont pas son ouvrage et qui se renouvellent comme le jour succède à la nuit et la nuit au jour. Car les bureaucrates, en dignes successeurs des alchimistes, traitent les questions et les résolvent selon les formules employées jadis par les souffleurs, c'est-à-dire à rebours du bon sens.

S'agit-il de lever un impôt, les frais de perception en sont si coûteux que le produit en est négligeable. Les bureaucrates-alchimistes ont-ils à gérer une industrie nationalisée, ils ne parviennent qu'à la faire péricliter. Les services de transports, de correspondances,

ne couvrent-ils pas leurs frais, les alchimistes modernes augmentent les taxes et les tarifs, de même que les anciens alchimistes engloutissaient des centaines de mille livres dans leurs cornues, en berçant leurs bailleurs de fonds de l'illusion fallacieuse d'en sortir de la richesse.

Le premier industriel et le premier commerçant venus savent que, si une entreprise ne marche pas, il lui faut reconquérir la faveur du public par la baisse des prix et de multiples facilités, et élaguer toutes dépenses superflues. Ce qui fait la prospérité des grands magasins à l'enseigne du « Petit Bénéfice », du « Gagne Petit », du « Bon Marché », s'applique à mille entreprises aussi bien qu'à une, à l'Etat aussi bien qu'aux particuliers. Jamais les impôts accumulés, les mesures arbitraires de protection industrielle et commerciale, les tarifs élevés et les taxes surfaîtes n'ont enrichi un pays, pas plus que les passeports n'ont jamais empêché l'immigration d'indésirables.

Pour procurer de l'or, ou plutôt de l'aisance à un pays, il n'y a qu'un moyen, c'est d'y supprimer toutes les dépenses superflues, toutes les fonctions, tous les emplois qui, n'étant pas d'une nécessité évidente, aveuglante, peuvent être considérés comme des sinécures déguisées, ruineuses et nuisibles.

Si, au lieu de se poser la question : Quels emplois faut-il supprimer ? on examinait plutôt quels emplois il faut laisser subsister, on serait stupéfait du petit nombre de fonctionnaires vraiment nécessaires pour administrer un pays.

Et une fois le gros œuvre de la bureaucratie tiré à bas et extirpé comme le cancer de la nation, l'on ramène ainsi des bras par dizaines de mille vers des métiers tombés par déshérence aux mains d'étrangers

et vers l'agriculture, où l'on n'a certes jamais eu trop de main-d'œuvre.

Ces ex-alchimistes, en vivant au jour le jour, et en cultivant l'effort, gagneront moins, ou plus, selon leur activité et leur intelligence. Mais ils enrichiront ainsi l'ensemble du pays, au lieu de lui coûter. Car c'est un axiome que celui qui gagne peu trouve le moyen de faire des économies, tandis que ceux qui touchent, sans efforts, de gros traitements ont de la peine à nouer les deux bouts.

En définitive, par la suppression aussi complète que possible de l'alchimie-bureaucratie, la nation résoudrait le problème du Grand Oeuvre étudié en vain par tous les alchimistes du moyen âge, et cela d'une manière moins aléatoire qu'en transmutant un métal en un autre, et en portant le trouble dans le juste équilibre des métaux existant dans notre planète.

Mais combien y a-t-il d'êtres humains qui préfèrent être des hommes plutôt que des numéros ? et qui, après avoir lu la fable du Loup et du Chien, opteraient pour la fierté virile du loup ?

La bureaucratie doit disparaître, du moins sous sa forme néfaste ; mais il ne faut pas se bercer d'illusions : cela n'ira pas tout seul. Le bonhomme La Fontaine signalait déjà la difficulté :

Tout fait sa main : le plus habile
Donne aux autres l'exemple, et c'est un passe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
Veut défendre l'argent, et dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il est un sot.

ANDRÉ LANGIE.



En route vers Tombouctou.

SECONDE PARTIE¹.

26 décembre.

Du bleu, du bleu partout, au-dessus de nos têtes et tout autour de nous.

Bleu pâle et comme lavé du ciel où passent de fins nuages blancs. Bleu plus foncé de la mer que raie parfois d'une traînée rapide le vol d'un goéland. Tout petit dans cette claire immensité, notre *Stella* avance toujours vers le Sud, emmenant à son mystérieux destin sa cargaison d'êtres humains.

Sur le pont, les tirailleurs se pressent, joyeux de revoir le soleil, de sentir leur pays tout proche. Les bonnes figures noires s'épanouissent sous les chéchias crânement plantées, les conversations sont plus bruyantes et les rires plus communicatifs. Ils se plaisent à parler français entre eux, incapables de dire une phrase correcte, mais fiers quand même de la supériorité qu'ils acquièrent ainsi et qui aura toute sa valeur quand ils se retrouveront parmi les ignorants de leur village.

La venue de la mère des tirailleurs est toujours saluée par les mêmes acclamations, par les mêmes demandes d'argent. Tous veulent s'approcher d'elle, lui parler, tendre la main, surtout. Il y a des têtes de auvages qui effraient un peu la bonne dame, bouches

¹ Pour la première partie, voir la livraison d'août.

énormes sous des nez épatés et dents limées en scie. Des visages enfantins aussi, regard naïf et sourire ingénu. Des teints très noirs, d'autres clairs, un peu olivâtres. Les yeux brillent, et les dents très blanches se montrent dans un sourire un peu moqueur ou quémandeur.

Aujourd'hui, au lieu d'argent, leur bienfaitrice a sorti des scapulaires, des images de sainteté qu'elle a distribués en essayant de leur en faire comprendre les vertus quasi miraculeuses. Ils n'ont rien compris du tout, naturellement, et empochent les petits papiers d'un air déçu, un peu goguenards et riant entre eux dès qu'elle a le dos tourné. Puis, étendus sur le pont, ils reprennent leurs parties de cartes ou leurs éternelles rêveries qui tiennent bien plutôt du sommeil que de la pensée.

Sur la passerelle, les passagers, sur leurs chaises longues, mènent à peu près la même existence vide d'effort et de pensée. Dans ce doux farniente qui détend les nerfs, il n'est pas un de nous, je crois, qui ne se souvienne des traversées faites pendant la guerre avec la crainte et la menace constante des sous-marins. Tout le jour, des regards anxieux scrutaient l'horizon, croyant dans chaque creux de lame voir poindre un périscope. Le soir, toutes lumières éteintes, le moindre bruit, un sifflet un peu plus strident, ou la course de quelque matelot sur le pont, semblait annoncer la terrible rencontre. Le cœur battant, on attendait le hurlement de la sirène donnant le signal du sauve-qui-peut....

Ces souvenirs déjà lointains font plus exquise la radieuse paix de ces journées bleues sur la mer bleue, de ces longues heures de rêverie ou de nonchalante contemplation.

A l'abri du vent trop frais encore, un groupe semble personnifier la joie de vivre. Trois générations : la grand'mère, toute jeune sous ses cheveux blonds frisés, la mère et le bébé. Toutes deux, mère et fille, ne vivant que pour ce morceau de chair rose emmailloté de blanc, rapportant tout à lui et sacrifiant tout à son bien-être.

— Ma fille a tant souffert, si vous saviez, de laisser là-bas son mari pour venir faire ses couches en France. Mais nous lui amenons son bébé qu'il ne connaît pas encore. Comme il va être fier.

Et prenant dans ses bras le petit être qui s'agite et gazouille, la grand'mère donne à mon profit une répétition générale des petits talents qui doivent ravir le papa.

— Fais risette à la dame... Fais bonjour avec ta menotte... Fais une bise à grand'mère...

Celles-là, j'en jurerais, n'ont guère regardé la mer ou la mince ligne blanche de la côte devinée parfois par delà le bleu intense de l'eau. L'infini de la mer, pour elles, n'est que le cadre où sourit la toute petite figure dans son bonnet ruché. Leur univers commence et finit là et nulle lumière n'égale le rayon encore incertain de ces yeux gris, nul horizon n'est plus grandiose que cette frêle existence, et devant elle l'immense inconnu de la vie.

A côté de ce bébé tant choyé, cela fait peine d'en voir un autre que sa mère néglige. Celle-là rêve surtout de danse, de plaisir, plus que de maternité. Elle nous entretient souvent de la vie mondaine qu'elle mène à Dakar. Quand donc, au milieu de tout cela, trouvera-t-elle le temps de s'occuper de sa petite ? N'eût-elle pas mieux fait de laisser la pauvrete en France ?

27 décembre.

Au large devant Casablanca, où nous devons embarquer des tirailleurs sénégalais. Le commandant comptait avoir très vite terminé et repartir dans le milieu de la journée. Mais, descendu à terre dès l'arrivée, il est revenu furieux, exaspéré :

— Figurez-vous que personne ne savait rien, que personne n'avait reçu d'ordres et n'en voulait donner. Il me fallait mes tirailleurs, pourtant, puisque c'est uniquement pour les prendre que j'ai fait escale ici. Alors on s'est décidé à les embarquer quand même, mais rien n'était prêt pour leur départ. Nous voilà retenus ici jusqu'à la nuit noire.

Quelques passagers sont allés à terre malgré les difficultés du débarquement. Quoique la mer fût parfaitement calme, une forte houle agitait les embarcations venues de terre. Elles montaient jusqu'à mi-hauteur de l'échelle du bord pour descendre ensuite dans un gouffre bleuâtre, bien au-dessous des derniers échelons. Au passager à saisir l'instant propice pour sauter. Il fallait du sang-froid et beaucoup d'agilité.

Nous sommes restés sur le pont à contempler Casablanca, la bien nommée, la ville aux blanches maisons. Elles sont nombreuses déjà, et hautes, groupées autour d'une place où poussent quelques arbres. Cela ressemble à ces villes d'Amérique trop vite surgies et sans beauté. Tout autour de la ville, le terrain s'élève en molles ondulations recouvertes en ce moment d'un fin gazon. Des maisons trop blanches, des gazons trop verts dans une lumière intense : voilà l'impression que nous emporterons du Maroc.

Tard dans l'après-midi, les tirailleurs ont commencé à arriver par grandes barques pleines. Ils étaient en-

tassés dans le fond avec leurs bagages et lorsqu'il s'agissait de monter à l'échelle, aucun ne voulait se dessaisir, même pour un instant, de ses précieux colis. Avec leurs gros souliers qui les gênaient, ils étaient gauches, maladroits, mais les bateliers de Casablanca sont faits à ces embarquements mouvementés. Pous-sant, tirant, accrochant un bras ou une jambe lorsque l'homme allait manquer l'échelle, ils ont hissé tout le monde à bord sans accident. Un ou deux paquetages ont été trempés, de grosses boules de pain que chacun avait sous le bras sont tombées à la mer, lestement repêchées, tout imbibées d'eau salée. Mais on les a soigneusement fait sécher au soleil et leurs propriétaires s'en sont quand même régelés.

Sur le pont, où déjà il semblait que les noirs fussent serrés à ne pas pouvoir se remuer, tout le monde a trouvé place facilement. La joie est plus exubérante, les rires plus bruyants, mais la plus heureuse de tous, c'est la mère des tirailleurs avec tant d'enfants à aimer.

27 décembre.

Quand, à midi tapant, le lieutenant vient afficher le point à la descente des premières, chacun essaie de trouver sur la carte notre situation exacte et le nombre de milles qu'il nous reste à parcourir. Ce matin, nous étions au large du Rio de Oro où, pendant la guerre, les sous-marins boches s'embusquaient. Ils s'y ravitaillaient d'essence ainsi qu'aux Canaries et les fonctionnaires espagnols fermaient les yeux, soumis depuis longtemps à la nation de proie. Cette connivence d'un pays neutre a permis aux pirates de venir couler des bateaux aux portes même de Dakar.

Plus au sud, en plein sable, en plein désert, c'est la baie du Lévrier, et Port-Etienne où l'on avait installé,

il y a quelques années, tout un village de pêcheurs bretons. Des Bretons, fils de la brume et de la pluie, dans les sables du Sahara ! Il fallait de Dakar les ravitailler de tout, même d'eau douce. De plus, le poisson, fort abondant, ne se conservait pas à cause du sable qui pénétrait partout. Pendant quatre ans, les pêcheurs ont persévéré, salant une partie de leur pêche qu'ils envoyaient au Sénégal ou à Las Palmas, laissant perdre le reste, faute de pouvoir l'expédier. Puis Bretons et Bretonnes regagnèrent leur pays où la vie est si dure et la mer si méchante. Ils en avaient assez du sable et du soleil, et d'être toujours rationnés pour tout, même pour l'eau à boire.

En 1910, de plusieurs ports bretons, des bateaux partirent pour la pêche dans les eaux africaines. Voyage plus aventureux encore que celui de Terre-Neuve, car aucun des patrons n'avait navigué au long cours. Ils se fiaient à leur instinct, un peu aussi à leur étoile. Il faut, de Bretagne au Cap Blanc, quinze à dix-huit jours par beau temps, et souvent la mer est dure sur les côtes du Portugal ou du Maroc. Un premier bateau, parti seul, s'était perdu non loin de Mogador, ruinant son propriétaire qui avait tout vendu pour le faire construire. Un autre partit ensuite, arriva à bon port, mais ne prit rien au début, car ses engins n'étaient pas faits pour cette pêche en eau profonde. Garnissant de plomb ses filets, il essaya encore une fois et ce fut la pêche miraculeuse. Le premier jour, il attrapa plus de quinze mille langoustes.

Maintenant, les pêcheurs bretons affrontent aussi vaillamment la longue traversée et les ouragans de sable de la côte africaine que les tempêtes de neige de Terre-Neuve. Le vent souffle là-bas presque sans interruption du Nord-Ouest, mettant autour d'eux

une brume de sable aussi dangereuse que les brouillards du Nord. Les jours de calme, la chaleur et la réverbération sont atroces, sans compter les risques de fréquents raz-de-marée. Mais ils savent que, leurs viviers pleins de langoustes, ils iront vendre leur pêche à Dakar. Dakar, la grande ville où les cafés, les cinémas et tant d'autres plaisirs les attendent. Je me souviens de les avoir vus un jour, les Bretons du cap Blanc. Nous étions dans la grande salle de l'hôtel Métropole, arrivant de la brousse et très amusés de tout le va et vient cosmopolite autour de nous. Passagers de toutes les nations, descendus pour une heure à terre pendant que leur bateau faisait son charbon. Fonctionnaires du chef-lieu, tirés à quatre épingles dans leur dolman blanc. Des officiers de marine et quelques dames de grande élégance et de vertu douteuse, venues là pour chercher la fortune ou simplement un dîner.

Avec un grand bruit de sabots qui claquaient, cinq ou six pêcheurs bretons vinrent s'installer à une table proche de la nôtre. Insoucieux du soleil et de la chaleur, ils avaient conservé leurs bérets de laine et leurs gros chandails tricotés. Un monsieur les attendait, et, tout d'abord, leur offrit des liqueurs, des apéritifs. Puis on parla d'affaires et le monsieur sortit une liasse de billets de banque : rien que des billets de cinq cents et de mille francs. Chaque Breton en eut deux ou trois pour sa part qu'il serra soigneusement dans sa poche. Puis, claquant leurs gros sabots sur le sol, ils sortirent sans même qu'un sourire eût égayé leurs rudes visages.

Le soir, des gens riches de Dakar vinrent à l'hôtel faire des dîners fins. On leur servit des langoustes énormes, monstrueuses, que, du reste, les dîneurs payèrent fort cher. Il fallait bien que le monsieur aux billets bleus fît son modeste bénéfice.

Lorsqu'il ne fait pas trop chaud sur la côte d'Afrique et pas trop froid dans les eaux de France, que des calmes ou des tempêtes n'allongent pas trop la route, les pêcheurs bretons apportent leurs langoustes jusqu'au pays. Mais souvent elles meurent de froid avant d'arriver, ou, trop tassées dans les viviers, la cargaison presque entière se perd. Cependant, rien qu'en 1913, on a consommé à Paris et dans le reste de la France, trois cent mille langoustes pêchées par des Bretons entre le cap Blanc et le cap Vert.

Pendant la guerre, eux et leurs bateaux étaient occupés ailleurs. Au lieu de pêcher, ils faisaient la chasse aux pirates boches. Un grand nombre sont morts obscurément, sans gloire, leur bateau coulé par le sous-marin dont l'équipage riait de leur agonie. Les autres, sitôt la paix conclue, ont repris le chemin, bien connu maintenant, de la côte d'Afrique et pêchent la langouste sous l'ardent soleil.

28 décembre.

La fin du voyage approche et pour les « broussards » la question se pose, pleine d'anxiété : « Où va-t-on nous envoyer ? » Chacun vante sa colonie de prédilection : la Guinée et ses montagnes, la Côte d'Ivoire avec la forêt sans fin, ou bien les sables du Soudan avec le « Fleuve », l'unique, le roi des fleuves, le Niger aux sables d'or.

Pour moi, je rêve d'un paradis où je sais bien, hélas, que nous ne retournerons jamais. C'étaient cinq ou six cases de terre et de chaume sous l'ombre fraîche des manguiers. Tout autour, la colline était un bois de claire futaie, où les citronniers parés comme des arbres de Noël mettaient l'or de leurs fruits et le parfum de leurs bouquets.

Il faut, pour y aller, des jours et des jours de voyage

par monts et par vaux à travers les contrées jadis dépeuplées et ruinées par Samory. Un merveilleux voyage que l'on fait en hamac : les départs avant le jour ou au clair de lune, les longues étapes où l'on rêve, doucement bercé au pas des porteurs. Et puis le repos dans les villages où l'on finit la journée. On vous accueille avec de grands « tams-tams » bruyants et les vieillards, le soir, autour d'un petit feu, vous content d'une voix qui tremble, l'épouvante du temps où Samory régnait.

Mais je le sais très bien : nous ne parcourrons plus jamais la longue route qui mène de Kan-Kan à Beyla. Il est probable que, cette fois-ci encore, on va nous diriger sur le Soudan, sur Bamako et que là seulement nous connaîtrons notre destination finale.

Un autre rêve de tant d'années, que toujours nous avons cru irréalisable revient nous hanter par moments : Tombouctou la Mystérieuse, et, pour y arriver, la lente et longue navigation sur le Niger... Mais rêver ne sert de rien puisqu'ici-bas les rêves si rarement se réalisent.

Avec un peu de pitié, j'écoute ceux qui n'ont qu'un désir : rester à Dakar pour y retrouver la vie mondaine, les bals et les dîners et le plaisir de faire toilette et de flirter. Ils n'ont jamais connu, ceux-là, les joies de la vie de brousse, de la liberté absolue, d'un peu de sauvagerie... Et aussi, le sentiment très doux d'être, pour les êtres frustes qui nous entourent, comme une manière de petite providence sur laquelle ils comptent pour les aider, les guérir lorsqu'ils sont malades, les gronder un peu lorsqu'ils ont mal fait...

Rêver ne sert de rien. Mieux vaut aller de l'avant, confiants, et se dire que le bonheur dépend beaucoup

moins de l'endroit où l'on se trouve que de la volonté qu'on y apporte de faire son devoir.

Les Mamelles sont en vue. Ces deux collines jumelles qui dominent Dakar se voient de très loin, tantôt devant, tantôt derrière nous, suivant les détours compliqués que fait le bateau pour entrer dans la rade.

Voilà la ville et ses toits rouges qui flamboient au soleil. Encore une cité, celle-là, où l'on n'a pas beaucoup cherché la beauté. Il y a des coins de verdure, cependant, des jardins mêlés aux bâtisses de pierre. Au sommet d'une colline, dominant d'un côté la ville et de l'autre la mer, le palais du gouverneur général perd un peu, à mesure que le temps patine ses couleurs trop vives, l'air de pièce montée qu'il avait au début.

L'îlot de Gorée, premier établissement des blancs à la côte d'Afrique fait face au Gouvernement Général. Un rocher sans verdure, falaise abrupte vers le nord où constamment la mer l'assaille, moins farouche du côté sud où, parmi les vieilles maisons grises, quelques palmiers mettent un peu de gaieté. A la longue vue, on ne distingue guère que des ruines et l'on se demande où peuvent bien loger les citoyens de cette fameuse commune. Car Gorée, comme Dakar, Saint-Louis et Rufisque, est ce qu'on appelle une commune mixte où blancs et noirs ont les mêmes droits civiques. Les noirs qui les habitent, les « électeurs des quatre communes » sont plus turbulents, plus exigeants, plus difficiles à mener et plus inutiles à la société que tous les noirs sauvages ou demi-civilisés de toute l'Afrique Occidentale.

Ce privilège de citoyens leur a été accordé par des politiciens pleins de bonnes intentions, mais qui sûrement n'avaient jamais mis les pieds à la côte d'Afrique.

Les Sénégalais n'en ont vu que les droits sans consentir à en accepter aucun devoir. Demandez donc à ces politiquards à la peau noire combien d'entre eux ont donné leur vie pour la France pendant la grande guerre. Les doigts d'une seule main sont encore trop pour les compter, tandis que ceux de l'intérieur, les pauvres brutes qui ne sont ni citoyens ni électeurs sont restés par milliers dans les barbelés de Flandre et de la Meuse.

Une autre question se pose, plus angoissante, celle-là, de ce qu'il lui faut chercher une immédiate solution.

— Où allez-vous loger ? se demandent les uns aux autres les passagers prêts à débarquer.

Ceux qui ne connaissent pas Dakar ont leur réponse toute prête :

— Mais à l'hôtel, parbleu !

Les autres, ceux qui *savent*, les regardent en souriant de pitié :

— Depuis combien de mois votre chambre est-elle retenue ?

La plupart n'ont rien retenu du tout. Quelques-uns ont câblé de Marseille ou tout simplement, il y a deux jours, par la sans-fil du bord, ont envoyé un message : « Métropole, Dakar, Réservez bonne chambre sur la mer. »

Et depuis lors, ils dorment sur les deux oreilles, comme ils comptent dormir ce soir dans la plus belle chambre du Métropole ou de l'Europe.

Nous avons câblé, je crois, de Marseille, sans grand espoir, par acquit de conscience. Mais le commandant nous a glissé un mot à l'oreille :

— Ne dites rien. Faites comme si vous débarquiez

avec les autres et restez tout simplement à bord. Vous savez bien que les hôtels sont toujours pleins.

En effet, tout est bondé en ville. Le régisseur du Métropole a montré à un de nos compagnons de voyage un volumineux paquet de feuilles bleues. Trois cent soixante-quinze télégrammmes retenant trois cent soixante-quinze chambres pour des dates qui s'échelonnent dans une seule quinzaine. Or l'hôtel compte une trentaine de chambres au plus.

Alors a commencé, pour tous les malheureux débarqués, la course affolante à la recherche d'un introuvable gîte. Le commandant, par pitié, hébergera encore un ménage ou deux qui prendront leurs repas en ville. Les autres, les célibataires, s'arrangeront comme ils pourront. Certains, la première nuit, ont installé leurs chaises longues sur le trottoir et ont dormi avec la crainte d'être dévalisés. D'autres ont pris comme grabats les bancs de la place Protêt. Les plus heureux ont été recueillis à l'hôpital où la vie n'est pas drôle, mais où, du moins, ils ont des lits et un toit sur leur tête.

31 décembre.

Tombouctou ! Nous allons à Tombouctou ! Je voudrais dire à tous ma joie, la crier aux passants dans les rues de Dakar :

— Vous ne le savez pas, Monsieur,... Madame,... Nous allons à Tombouctou !

Il me semble que j'ai les ailes de mon rêve et que pendant le merveilleux voyage je ne vais plus toucher la terre. Cela chante au dedans de moi : « Tombouctou. Tombouctou et le Niger... »

A bord du *Stella*, dans le coin de la salle à manger où maintenant nous sommes seuls avec les officiers, on a ri gentiment de mon enthousiasme sans vouloir cependant souffler dessus.

Ce bateau d'où nous partirons pour le prestigieux voyage me semble être l'antichambre du paradis et jamais traversée ne m'avait paru si belle par le souvenir, puisqu'elle nous amenait ici... pour aller jusqu'à Tombouctou.

A minuit, quand ont sonné toutes les cloches de la ville et des bateaux, quand des fusées et des coups de fusil ont bruyamment annoncé la fin de l'année 1920 j'ai entendu par-dessus l'inférieur tapage, chanter les syllabes magiques : « Tombouctou,... le Niger... »

Quelle merveilleuse fin d'année que cette réalisation de l'irréalisable rêve, que ce grand désir exaucé d'un coup de baguette, comme dans les contes de fées ! La bonne fée, en l'espèce, et le magicien sont notre gouverneur et sa femme qui connaissaient de longue date ma grande envie de voir Tombouctou.

M^{me} O. que nous sommes allés voir sitôt notre débarquement avait sur les lèvres un sourire mystérieux.

— Avez-vous toujours envie d'aller jusqu'à Tombouctou ? m'a-t-elle demandé sans préambule.

— Toujours, madame. Plus que jamais.

— Eh bien, c'est fait. Vous y allez.

Le gouverneur confirmait l'incroyable bonne nouvelle. Il envoie mon mari là-bas pour quelques mois. Puis nous reviendrons dans des contrées moins sauvages occuper un poste près de Bamako. Comme ce doit être agréable de pouvoir donner une si belle joie à qui ne l'attendait pas. Et quelle reconnaissance n'avons-nous pas pour celui qui avec tant de bonté et de délicatesse s'était souvenu de mon rêve et a tout combiné pour le réaliser.

1^{er} janvier 1921.

Aujourd'hui, nous n'étions plus pensionnaires à bord du *Stella*, mais invités de la Compagnie. Il y a eu

un savoureux déjeuner au champagne où les convives n'étaient pas nombreux mais très gais. Le commandant présidait avec son bon sourire affable, s'occupant du bien-être et du plaisir de tous. Parfois un peu de mélancolie passait dans son regard ou dans celui de son second et l'on devinait que tous deux, mariés et pères de famille, songeaient aux chéris si lointains qui sans doute sont un peu tristes en ce jour de fête. Eux, du moins, les officiers, vont retrouver les leurs avant la fin du mois, mais nous ? Deux ans de séjour et un si grand voyage...

Les rues de Dakar ne sont guère agréables en temps ordinaire. Aujourd'hui, on n'y rencontre que des marins faisant la fête ou de graves fonctionnaires en tournée de visites officielles. J'ai préféré passer sur le pont du *Stella* un tranquille après-midi de rêverie. Devant la ville aux toits roses et les falaises de Gorée, j'ai tâché d'évoquer la cité du désert où bientôt nous serons. Des amis rencontrés en ville nous ont dit :

— Tombouctou ? Mais cela n'a rien de bien merveilleux, au contraire. Une ville de boue au milieu des sables... Vous serez bien déçus quand vous verrez cela.

Mais je suis sûre de n'être pas déçue. Eux l'ont été parce qu'ils auraient voulu trouver là-bas les plaisirs et le confort d'une ville de France, la bonne nourriture et les bons logements... Que m'importe à moi que les maisons soient de boue, si la lumière du désert les éclaire ou que les distractions y manquent ? Les vieux murs nous raconteront leur histoire, tant de siècles de luttes et de combats, de splendeurs et de misères alternées. Voilà ce que je cherche à Tombouctou.

3 janvier.

Pour la dernière fois nous avons descendu l'échelle un peu vertigineuse du *Stella* et dit adieu à la mer, à

ce bon bateau et à ses officiers. A trois heures nous prenions le train pour Cothiari, terminus actuel du chemin de fer.

La ligne Dakar-Saint-Louis que nous empruntons jusqu'à Thiès appartient à une compagnie privée qui cherche les économies. Le wagon de première classe où nous sommes empilés, noirs et blancs, est bien le réduit le plus sale qui se puisse voir. On hésite à s'asseoir sur les banquettes dont l'étoffe tachée, poussiéreuse, crevée en mille endroits, laisse jaillir partout le foin qui la rembourre. Le dossier n'est pas en meilleur état et il faudrait être vraiment bien fatigué pour oser y appuyer sa tête.

Un électeur des quatre communes, vauté tout à côté de moi, se met tout de suite à me souffler au visage avec une évidente satisfaction la fumée de sa pipe. Je proteste : il me rit au nez et m'enfume de plus belle. Mon mari est à la recherche d'un de nos compagnons de voyage dans un autre compartiment et ne peut mettre le rustre à la raison.

— Monsieur, lui dis-je, vous n'êtes pas dans un compartiment de fumeurs et la fumée me gêne. Je vous prie d'éteindre votre pipe ou de la fumer sur la plateforme.

Même rire insolent sans réponse. La moutarde me monte au nez :

— Tu vas sortir tout de suite, entends-tu ?

Il me regarde un instant d'un air ahuri, effaré, et prenant ses cliques et ses claques, il enjambe la plateforme et file dans le wagon suivant. Un frémissement a couru parmi les voyageurs :

— Bigre, madame, comme vous y allez, me dit un vieux commerçant de Rufisque qui en a vu de dures avec les noirs. Parler ainsi à un électeur, vous n'y pensez pas ?

— En tous cas, nous voici débarrassés de lui, c'est l'essentiel.

Le paysage, au sortir de Dakar, est affreux comme, du reste, presque tout le Sénégal. Une plaine morne et nue, desséchée par le vent et le soleil. Quelques dunes de sable sur la droite entre lesquelles parfois on aperçoit la mer. Rufisque, la première station, est le grand port où l'on embarque les arachides venant de l'intérieur. Des casernes, une installation de télégraphie sans fil, c'est tout ce que nous avons le temps de voir. Le train se remet en marche avec un grand bruit de ferrailles qui grincent, et des cahots si violents qu'on se demande sérieusement si les roues du convoi sont rondes ou carrées.

Un accident à la machine retarde encore cette marche si lente. A chaque petite station où l'on s'arrête, des gens très compétents et noirs examinent la locomotive, des roues à la cheminée, font des discours et de grands gestes avec des mines importantes. Le train siffle, dérape... et ne part pas. Nouvel examen du sommet de la cheminée jusqu'au rail sous les roues... discours... mines importantes... le train part à la troisième ou quatrième sommation, fait quelques kilomètres cahin caha, s'arrête, repart... Dans les wagons surchauffés où nous sommes entassés, blancs et noirs, voyageurs propres et voyageurs très sales, nous nous demandons si nous arriverons jamais au bout.

Enfin nous sommes à Thiès à dix heures du soir au lieu de sept heures. Trois heures de retard seulement. Il paraît que nous devons nous estimer fort heureux d'en être quittes à si bon marché.

VAHINÉ PAPAA.

(La suite prochainement.)



La guerre future.

SECONDE PARTIE ¹

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR LA TECHNIQUE ET LA TACTIQUE DE LA GUERRE FUTURE.

La tactique est une science quand elle fixe les règles d'emploi des armes, leur collaboration et leur adaptation au terrain. L'application de cette science dans des circonstances diverses de temps et de lieu en face d'un adversaire dont les dispositions sont le plus souvent inconnues, est un *art*.

Mais la *tactique* est l'humble servante de la *technique*, en ce sens qu'à chaque innovation technique correspond en tactique une innovation doctrinale. Cette étroite dépendance de la tactique vis-à-vis de la technique de guerre, faisceau de sciences à caractère essentiellement évolutif et perfectible, fait de la tactique une science également instable.

Dès lors, il serait téméraire de pronostiquer sur la tactique de la guerre future. Toutefois, sans ériger une doctrine que peut-être démentiraient les événements, il est permis de se livrer à quelques considérations auxquelles leur caractère de généralité garantit une certaine constance.

¹ Pour la première partie, voir la livraison d'août

J'ai dit plus haut que la tactique était l'humble servante de la technique : Elle est la science qui règle l'emploi des armes. Mais il s'agit des armes existantes, inventées, fabriquées. Le tacticien — et ce serait ici la revanche de la tactique sur la technique — ne pourrait-il pas suggérer au technicien l'« hypothèse » d'où celui-ci ferait sortir la « thèse » ? Le tacticien, trop souvent, se contente de critiquer l'outil nouveau que le hasard lui livre. Ne pourrait-il pas, parfois, en calculant les probabilités ou les possibilités, imaginer un outil nouveau que le technicien réaliserait ? Ce n'est pas que je refuse de l'imagination aux hommes des sciences dites exactes, mais ne sont-ils pas moins en contact avec les *besoins* présents et *futurs* de la tactique ? Il serait certainement préférable que le tacticien fit œuvre positive en *imaginant* des engins nouveaux plutôt que de faire œuvre négative en critiquant ceux qui existent. Ce serait pour lui l'occasion unique où il lui serait loisible de confondre ses besoins et ses désirs professionnels.

Dans l'artillerie et la marine, où le tacticien se confond parfois avec le technicien, on a pu voir les avantages de ce système de collaboration. Ces cas constituent malheureusement l'exception et non la règle.

La surprise technique a des effets aussi foudroyants que la surprise tactique, à condition que l'on proportionne les moyens à l'effet escompté.

Il est probable que c'est dans le sens de la recherche technique que les belligérants de demain orienteront leurs efforts, puisque, ainsi, ils arriveront peut-être à créer à leur profit un important élément de décision. Dans cet ordre d'idées, il importe beaucoup moins de réaliser dès le temps de paix des armements nouveaux,

coûteux et précocement déclassés, que de ménager la surprise technique en inventant, en organisant la production éventuelle d'une arme nouvelle, en étudiant en secret son emploi tactique ; en un mot, en la préparant en « puissance ». *Car l'effet décisif sera obtenu beaucoup plus par la surprise que par les destructions opérées par l'arme elle-même.* De plus, en sauvegardant la surprise technique, le belligérant rompt l'équilibre des forces en sa faveur, avantage qui disparaît dès que le secret est divulgué, l'adversaire ne devant pas manquer de tendre, aussitôt que possible, à rétablir l'équilibre rompu.

Les postulats à proposer à la recherche technique sont nombreux : perfectionnement des armes automatiques, de la portée des canons, de la rapidité des avions, de la toxicité des gaz, des engins de repérage, etc.,

* * *

La tactique était jadis l'art d'employer des *hommes* armés dans un but déterminé : destruction, occupation, ou combinaison de l'une et de l'autre. Actuellement, la tactique est l'art d'employer des *armes*. Ces armes sont variées. Un simple capitaine d'infanterie ne dispose-t-il pas, au combat, d'un certain nombre d'armes automatiques, fusils-mitrailleuses, mitrailleuses ; de grenades, de fusils-lance-grenades, parfois même d'un canon léger, de plusieurs chars d'assaut ? Pour le capitaine d'infanterie la tactique sera donc l'art de faire collaborer ces armes diverses en les adaptant au terrain.

De cette définition nouvelle de la tactique, il ressort la prépondérance de l'arme sur l'homme comme moyen d'exécution.

Cet envahissement de la machine dans l'art de la guerre est parallèle à un mouvement analogue dans l'industrie, que ce soit l'industrie d'extraction, l'industrie manufacturière, l'industrie des transports. Ce phénomène est donc d'un ordre très général et une des caractéristiques de l'époque contemporaine.

Dans l'art de la guerre, il pourra se formuler ainsi : *L'arme tend à se substituer à l'homme*. Toutefois, si l'importance de l'homme diminue comme agent mécanique d'exécution, elle augmente, par contre, comme agent intellectuel. Ce que le soldat perd en valeur numérique, il le gagne en valeur individuelle absolue.

En effet, il appartient aux plus infimes agents d'exécution d'exercer cette collaboration dont je parlais à propos du capitaine, celui-ci pouvant de moins en moins intervenir dans le détail du développement tactique du combat, dès son déclenchement.

Pour réaliser cette collaboration, il faut que l'homme soit capable d'associer plusieurs idées, qu'il ait acquis, au moins dans sa forme la plus élémentaire, la faculté de synthétiser, qui lui serait superflue dans l'exercice de besognes exclusivement mécaniques.

Le tireur du fusil-mitrailleur qui, au combat, collabore avec le grenadier, associe son tir à trajectoire tendue au tir à trajectoire courbe du grenadier, suivant un rythme utile ; qui force l'adversaire à se terrer, pour permettre au grenadier d'aller le détruire derrière son couvert et cela dans des circonstances de temps et de lieu variables, ce tireur *associe* spontanément plusieurs idées, ce que le jeune homme est généralement incapable de faire en sortant de l'école primaire. Le fait d'occuper cette humble fonction de tireur représente pour lui une ascension intellectuelle s'il s'en acquitte

avec succès. Et, cependant, l'action combinée du fusil mitrailleur et de la grenade est la formule la plus simple de la collaboration tactique. Celle-ci se compliquera un peu pour le tireur fusilier-mitrailleur quand il faudra qu'il assure par le feu ses liaisons latérales avec ses voisins de gauche et de droite.

L'artilleur, le simple artilleur non gradé, n'aura peut-être pas à réaliser, comme son camarade de l'infanterie, des synthèses tactiques. Par contre, en *s'assimilant* un mécanisme compliqué, il réalisera une synthèse technique.

On peut donc voir que ce principe de l'extension de l'armement au détriment de l'homme, agent d'exécution mécanique, comporte le perfectionnement intellectuel du personnel subalterne.

L'extension de la machinerie impose au soldat une activité intellectuelle plus grande, mais en même temps des responsabilités nouvelles, des initiatives à prendre dans des circonstances souvent difficiles, périlleuses. Le fait de triompher de ces difficultés représente donc, non plus seulement un perfectionnement de son intelligence, mais encore un perfectionnement de son *caractère*. Le « moral » du soldat, agent mécanique d'exécution, est un reflet du moral de la troupe, de la collectivité dont il fait partie. Il participe ainsi à tous les soubresauts d'une vie psychique collective plus instable qu'une vie psychique individuelle chez un homme à caractère normalement trempé. Pour faire face aux nécessités nouvelles, il faudra que chez le soldat le moral individuel soit assez vigoureux pour dominer le moral collectif — dans le bon sens, s'entend !

Le mouvement de substitution de l'arme — de la

machine — à l'homme est un phénomène qui se développe suivant un jeu de forces inconscientes. Il est inhérent à l'époque actuelle. Il serait donc vain de chercher à l'entraver. Il appartient aux groupements humains qui savent discerner à temps ces sortes de phénomènes, de les faire servir à leur profit en essayant d'assurer leur développement dans les meilleures conditions possibles et de faire aussi exigüe qu'il se peut la part du hasard.

En ce qui concerne l'avenir, cette loi de substitution de l'arme à l'homme est *inélucltable*. L'amélioration de la valeur intellectuelle et morale du soldat sera parallèle à cette substitution. Dans quelle mesure tel ou tel belligérant futur saura-t-il hâter et organiser à son profit le cours de ces évolutions diverses ? L'avenir répondra.

Ce qui précède, mis en formule, nous donne :
Tendre à substituer l'arme à l'homme, mais augmenter la valeur intellectuelle et morale de ce dernier.

* * *

Y a-t-il des limites à cet envahissement de la machine dans l'art de la guerre ?

Il va sans dire que les organes de commandement restent réservés à l'homme. Et encore ! L'automatisme mécanique ne pourrait-il pas prendre une extension telle que, dans certaines défenses territoriales, antiaéronautiques par exemple, les instances intermédiaires de commandement seraient remplacées par des machines ? Il est peu probable que l'homme oriente l'évolution de sa machinerie de guerre vers l'automatisme mécanique, son rendement, semble-t-il, ne devant pas être proportionné à l'effort qu'exige sa réalisation. Il faut faire une réserve toutefois pour la

guerre aérienne et la guerre navale. Mais il est probable que *l'homme sera peu à peu éliminé* de la guerre *comme agent mécanique d'exécution*. Par contre, il ne sera possible de restreindre l'importance numérique de l'homme sur le champ de bataille comme agent intellectuel d'exécution qu'en restreignant également le nombre des unités mécaniques qu'il actionne. Cette simplification ne peut être opérée qu'en augmentant le champ d'action de chaque unité et sa puissance. Mais cette augmentation est limitée par le relief du terrain, qui compartimente le rayon d'action de chaque unité. Ici, toutefois, il faut distinguer : Le rayon d'efficacité directe des armes automatiques à trajectoire tendue est limité par le relief naturel ou artificiel du terrain. La possibilité de réduire le personnel affecté à ces armes est subordonnée à celle d'en réduire le nombre. Le rayon d'efficacité des armes à trajectoire courbe, par contre, n'est pas limité par le terrain. C'est pourquoi les techniciens de l'artillerie concentreront tous leurs efforts sur *l'allongement de la portée* de leurs canons. Car allonger leur portée, c'est en réduire le nombre, c'est réduire du même coup le nombre des agents intellectuels d'exécution.

Cette étude strictement théorique des possibilités d'économie du personnel résultant de ce mouvement de substitution de l'arme à l'homme peut se résumer ainsi :

Possibilité illimitée d'économie en agents mécaniques d'exécution et en agents intellectuels d'exécution spécialement affectés aux armes à trajectoire courbe.

Possibilité limitée d'économie en agents intellectuels d'exécution spécialement affectés aux armes automatiques à trajectoire tendue.

L'économie de personnel envisagée est relative et non absolue, puisque les disponibilités résultant du jeu de la substitution de l'arme à l'homme sont absorbées par l'extension du matériel et la satisfaction des besoins qu'entraîne cette extension.

* * *

Nous avons vu plus haut que le champ d'action d'une arme automatique était limité par le terrain. Il est donc inutile de doter cette arme et son projectile d'une capacité de portée *utile* maxima supérieure à celle des champs de tir *direct* les plus vastes. Les différents perfectionnements techniques que l'on pourra apporter à cette arme n'auront que des effets tactiques secondaires qui ne vaudront pas ceux que l'on atteindra en perfectionnant l'instruction du tireur, de façon à ce qu'il obtienne de son arme le meilleur rendement en collaboration avec les divers éléments du combat. Ici, il est bon de perfectionner l'homme plus que l'arme.

Il n'en est pas de même pour les armes à trajectoire courbe. Le belligérant qui aura réussi à acquérir la supériorité technique de la portée pourra désorganiser l'artillerie de son adversaire avant que celle-ci ait ouvert le feu. Cet avantage technique aura des effets tactiques considérables. Il est donc utile au suprême degré de poursuivre cet avantage technique de la portée, au détriment même de l'effet destructif du projectile, à condition toutefois que cet effet destructif ne descende pas au-dessous d'un certain minimum indispensable à la réalisation du résultat tactique escompté. Non seulement la technique cherchera à allonger la portée des canons, mais elle cherchera à les rapprocher le

plus possible de leurs objectifs. Pour ce faire, elle renoncera à la traction hippomobile, les placera sur châssis automobile à chenilles et les blindera. Cette réforme aura comme principal avantage tactique de permettre à l'artillerie d'accompagnement de suivre l'infanterie d'assaut et de prolonger l'attaque en profondeur.

En aéronautique, le belligérant qui jouira de la supériorité technique de la *rapidité* aura du même coup acquis, entre autres avantages tactiques, le monopole de l'initiative. Autrement dit, il lui sera loisible de n'accepter le combat ou de le provoquer que quand il se présentera dans des conditions favorables. Ces conditions seront d'autant plus favorables que l'avion sera moins repérable, c'est-à-dire moins visible et plus silencieux. Ces deux dernières conditions sont constantes, indépendantes de telle ou telle condition variable de temps, de lieu, ou celles résultant de l'état de l'atmosphère ou des intentions de l'adversaire.

C'est pourquoi la technique aéronautique cherchera à augmenter la rapidité des appareils, à trouver une matière transparente susceptible de servir à leur construction, à diminuer de plus en plus le ronflement de leur moteur.

Les conditions techniques dans lesquelles se développera le combat aérien futur dominant entièrement les conditions tactiques. Il en est de même pour le combat naval. Les techniciens s'attacheront à développer la rapidité du sous-marin qui est l'unité navale dont la visibilité est la moindre.

En revanche, les instruments optiques et acoustiques de repérage aérien, terrestre et naval seront perfectionnés suivant une progression sensiblement analogue.

Il est probable que la technique future tendra à substituer le gaz toxique à l'explosif partout où cette substitution pourra être réalisée. On peut déplorer cette probabilité, mais il serait puéril de croire que les belligérants futurs renonceront librement à l'usage d'un moyen de destruction aussi opérant. Il eût été vain d'espérer au XV^e siècle que les princes renonçassent à l'arme à feu sous prétexte que cet engin est moins chevaleresque que l'épée. Il est possible, à la rigueur, de concevoir deux armées de métier restreignant de bon gré le choix de leurs armes, mais plus difficilement deux nations belligérantes, animées de toutes leurs haines, armées de toutes leurs forces pour se détruire réciproquement. Il est bien présomptueux de vouloir régler la violence quand elle est déchaînée. On réglemente un sport, mais pas un cataclysme. Peut-être le droit international public arrivera-t-il à empêcher les destructions inutiles, mais pas les destructions stratégiquement ou tactiquement utiles. Il y aurait là une situation illogique de fait. Ces situations se redressent très vite automatiquement. Les plus beaux engagements, les plus solennelles promesses ne tiendront pas longtemps : les belligérants auront vite fait de s'accuser réciproquement de les rompre.

Ce n'est pas la façon de faire la guerre qui peut être immorale. C'est la guerre elle-même.

Voici dans toute sa crudité la *justification tactique* de l'emploi des toxiques, justification qui équivaudra dans l'avenir, on peut le redouter, à une légitimation de fait :

1^o L'obus toxique a un effet plus *durable* que le brisant ou le fusant, en ce sens que sa puissance destructive n'est pas épuisée immédiatement après l'écla-

tement, mais qu'elle peut se prolonger très longtemps.

2^o Il est possible de calculer d'une façon très précise les effets destructifs du tir à obus toxiques.

3^o Il est possible d'atteindre les couverts les plus profonds en alourdissant le gaz.

4^o Les toxiques ont un effet spécialement perturbateur sur les fonctions intellectuelles des organisations défensives : postes de commandement, observatoires, pointeurs, signaleurs, téléphonistes, etc.

5^o Le toxique est le moyen destructif qui démoralise le plus efficacement l'adversaire. Quand il ne lèse pas le « physique » il atteint le « moral ».

6^o Le toxique produit sur l'organisme humain des lésions qui ne se guérissent pas. Dès lors, la possibilité de récupérer le personnel évacué échappe partiellement à l'adversaire.

La guerre future sera marquée par une débauche de toxiques.

La technique s'occupera dès le temps de paix à rechercher un gaz assez vénéneux pour avoir des effets foudroyants et dont l'action toxique soit assez éphémère pour permettre une occupation prochaine du terrain battu.

La technique recherchera également un gaz dont les effets soient foudroyants et durables. Ce gaz sera plus spécialement employé sur les arrières, sur les centres de production, etc.,

* * *

Les perfectionnements apportés aux moyens de protection, aux « couverts », sont-ils destinés à suivre une progression parallèle à celle de l'armement ?

Ici, il est utile de distinguer ! Dans l'offensive, la

guerre a innové le char d'assaut qui est un engin de destruction sur châssis automobile blindé. Autrement dit, le char d'assaut réunit synchroniquement *l'avantage tactique du feu abrité à celui du mouvement*. Ces avantages sont tels que certainement, dans l'avenir, l'emploi de cet engin se généralisera.

La technique cherchera à reconquérir partiellement le bénéfice de la surprise, épuisée pour le char d'assaut en tant qu'arme nouvelle, en perfectionnant son blindage, sa vitesse, sa souplesse. La grandeur du « tank » est et sera limitée d'une façon constante par les deux considérations suivantes : Il faut que le char d'assaut soit aussi petit que possible pour diminuer sa visibilité et sa vulnérabilité. Il faut qu'il soit assez grand pour franchir aisément certains obstacles artificiels tels que tranchées, réseaux, etc., et certains obstacles naturels tels que petits fossés, talus de route, petite rivière, etc.

Quant aux organisations défensives on s'attachera vraisemblablement plus à les masquer par des camouflages qu'à perfectionner leur couvert. Ne vaut-il pas mieux en effet diminuer la visibilité au détriment d'une invulnérabilité très aléatoire sous l'effet des toxiques ? Ce mouvement a été amorcé à la fin de la guerre. Mais l'art du camouflage est destiné à se développer. Il en sera de même pour « l'obstacle » qui, en un point donné ou en une zone donnée, augmente l'efficacité du feu de la défense.

* * *

Il est intéressant d'examiner la valeur du *nombre* au point de vue tactique. Que devient la question si grave de la supériorité numérique dans la guerre moderne ?

Il faut distinguer : le point de vue stratégique n'est pas le même que le point de vue tactique.

La stratégie napoléonienne avait érigé la souveraineté du principe de la *supériorité numérique relative*, en ce sens qu'il suffisait pour qu'elle obtienne son plein effet, tour à tour stratégique ou tactique, que cette supériorité du nombre fût acquise *en un temps et en un lieu donnés*.

La guerre moderne mobilisant toutes les forces nationales, la stratégie devra rechercher la *supériorité numérique absolue* puisqu'elle n'aura plus à faire face aux seuls besoins d'effectifs du *front* mais encore à ceux de l'usine qui sont constants, permanents et incompressibles. Le rendement de l'usine est devenu un important facteur. Il faudra donc que les organisateurs de la guerre moderne créent des effectifs, non point d'une façon relative, mais d'une façon absolue. Ils substitueront la machine à l'homme, développeront le recrutement colonial pour les pays qui ont des colonies, ils recourront à la main-d'œuvre féminine ou enfantine et inciteront leurs gouvernements à contracter des alliances politiques avantageuses.

Mais j'ai ici pour but d'étudier le point de vue tactique. En tactique le principe de la supériorité numérique relative est toujours vrai, à condition qu'on le modernise. Ce n'est plus la supériorité numérique que l'on cherchera à acquérir en un lieu et à un moment donné, mais c'est la supériorité des *forces*. Par cette substitution on rétablit dans cette formule la place légitime qui revient à la machine, à l'arme. Pour être vrai, il faudrait ajouter « forces organisées » et « parfaitement instruites », en visant la part d'humanité qui participe à ce groupement. Le tacticien aurait donc à rechercher à l'avenir *la supériorité de forces organisées et instruites en un temps et en un lieu donné*. Ainsi donc, si

la valeur des effectifs humains reste intacte au point de vue stratégique, elle s'efface au point de vue tactique devant l'importance de la machine, à condition toutefois que la machine, sous l'impulsion de l'homme, « rende ».

* * *

L'exécution unilatérale de la guerre est une vaste collaboration. Cet axiome fut vrai de tout temps, seul le genre de collaboration a changé. Au début, la guerre à coups d'épée, à coups de pique, représentait une collaboration essentiellement *sportive* et numérique, actuellement elle est intellectuelle. De sportive qu'elle était, la collaboration de guerre n'a pas pris d'un coup cette forme intellectuelle : elle a évolué au cours des temps ou au gré des événements, chaque guerre prolongeant d'un bond la courbe de la progression.

Le caractère nettement intellectuel de la collaboration de guerre est une conséquence du régime de la machine. En effet, n'est-ce pas d'une activité d'ordre spécialement intellectuel que sont agités les inventeurs, les techniciens réalisateurs, les destructeurs qui combinent et qui réalisent la coopération des engins de mort qu'on leur livre ?

Nous avons vu à propos de la stratégie de la guerre future que toutes les forces nationales du belligérant collaboreraient à la destruction de celles de l'adversaire. Parmi ces forces convergentes, étudions celles qui réalisent ces destructions, en un mot celles qui intéressent les tactiques de la guerre : tactique terrestre, aérienne, navale.

La collaboration tactique comme la collaboration stratégique est essentiellement *intellectuelle*. Nous lui

avons reconnu ce trait particulier en mettant comme correctif à la formule « substituer l'arme à l'homme, *augmenter la valeur intellectuelle de ce dernier.* »

Ce caractère intellectuel de la collaboration *tactique* croîtra dans l'avenir, en raison directe du perfectionnement de la machinerie de guerre.

Nous avons vu également que cette collaboration intellectuelle s'exerçait au degré le plus infime de l'exécution tactique. En ce qui concerne l'infanterie cette observation peut s'exprimer ainsi : la faculté de manœuvrer est étendue aux échelons inférieurs des organes d'exécution, au *groupe de combat*, cellule du dispositif offensif, voire même au simple fusil mitrailleur qui réalise une manœuvre quand il associe le mouvement à une combinaison de feux.

Cette extension de l'idée de manœuvre est une conséquence de l'accroissement de puissance des armes automatiques et de la vulgarisation de leur emploi dans l'infanterie. Elle peut se formuler comme suit :

Se stabiliser devant les résistances et les manœuvrer par débordement et par rabattement.

Ce principe, vrai à tous les échelons, eut comme suite logique, en ce qui concerne l'emploi des réserves dans l'offensive, l'application de la formule suivante : *Accumuler les réserves non plus devant les « résistances », mais devant les « points faibles »* ; et, pour réplique dans le dispositif défensif, une extension de la *dispersion en profondeur*.

Outre la généralisation de la collaboration tactique, dans sa forme intellectuelle, aux degrés infimes de l'exécution il faut noter la *solidarité* étroite qui lie entre eux tous les éléments de cette collaboration. Cette

solidarité est due tout d'abord à l'extension de la machinerie. Dans un mécanisme compliqué tous les rouages sont solidaires : que l'un d'entre eux manque et la machine stoppe ou grince. Dans l'appareil tactique de la guerre il en est de même. Qu'un tir d'artillerie d'accompagnement, de barrage fixe, faiblisse ou s'égare et l'attaque échoue ! Cette solidarité est également une conséquence de la spécialisation des éléments de la collaboration tactique à des besognes déterminées : observation aérienne, tirs d'artillerie de préparation ou de neutralisation, tirs d'accompagnement d'infanterie, tir d'interdiction, assaut d'infanterie, assaut d'artillerie, liaison, ravitaillement, etc.

Cette solidarité découle également du fait qu'en se développant dans ses parties multiples *l'organisme* de guerre a obéi généralement à la loi naturelle : *la fonction crée l'organe*, ce qui a fait de ces parties un tout synthétique, un ensemble et non une juxtaposition.

Le fonctionnement de cet organisme ne sera assuré que si ses parties pratiquent cette indispensable solidarité en dépit de leur complexité.

C'est ainsi que l'on a pu remarquer, au cours de la dernière guerre, qu'une opération tactique qui mettait en œuvre tous les éléments du dispositif offensif ne pouvait atteindre l'objectif qui lui était assigné que si tous les éléments participant à l'opération dépendaient d'un organe de commandement unique qui réglât dans ses plus *infimes détails* le développement de cette opération. Ce réglage ne peut être réalisé que sur *horaire*. Ce caractère de solidarité et de complexité des éléments de la collaboration tactique ne fera que se développer dans l'avenir en raison directe encore des perfectionnements qu'il apportera au machinisme. La nécessité

de régler sur horaire le développement d'une opération tactique et d'en confier la préparation détaillée à un organe de commandement unique *s'affirmera de plus en plus*. Ce qui veut dire que le combat de rencontre est destiné à disparaître de la tactique future comme incompatible avec les moyens techniques modernes.

Il y aura encore des combats d'avant-garde ou d'arrière-garde, des combats de poursuite ou de rupture, mais le combat proprement dit, au cours duquel tous les éléments de la collaboration tactique seront mis en œuvre, sera certainement *l'attaque préparée*. Le temps matériel indispensable à cette préparation pourra varier suivant l'habileté de la direction de l'attaque, la valeur des organes de transmission et d'exécution, mais le déploiement offensif de l'avenir sera l'attaque préparée.

* * *

Il est également intéressant, en guise de récapitulation, de se demander quels seront les principaux facteurs de succès dans la guerre future.

En faisant abstraction des facteurs *moraux* internes et externes et des facteurs *politiques* de succès, — les premiers surtout d'un poids très lourd, — il reste à examiner *les facteurs stratégiques de succès* et *les facteurs de succès tactiques*. En ce qui concerne les premiers, parmi d'autres, on peut envisager ceux-ci : 1^o *Supériorité numérique absolue* (nationale ou internationale). 2^o *Organisation parfaite de la guerre* : commandement, production, transports, économie nationale, renseignement, propagande, organes du front national. Cette organisation, en tant que facteur de succès, peut être considérée à un double point de vue : organisation avant

la guerre ou *pendant* la guerre. La possibilité de conduire la guerre d'une façon plus ou moins parfaite dépend *entièrement* de l'organisation préalable. Il faut que l'action commune de toutes les forces nationales ou internationales qui doit réaliser tel ou tel but de guerre soit longuement et minutieusement préparée à l'avance. Seule, une telle préparation pourra assurer le succès. Le plus grand génie humain ne saurait y suppléer et le monde ne verra pas deux fois une improvisation à la française, pour la bonne raison que l'agresseur de demain, — quel qu'il soit, — averti par l'expérience d'hier, entassera les moyens de couper court à une improvisation analogue — ou renoncera à la guerre.

Quant aux facteurs de succès tactique, voici les principaux :

1^o *Développement de l'opération dans des conditions stratégiques favorables.* (Voir ci-dessus.)

2^o Si possible, *surprise technique.* Nous avons vu plus haut la valeur tactique de la surprise technique.

3^o *Surprise tactique.* La surprise tactique est *indispensable* au succès de l'« attaque préparée ». Le tacticien qui opère, sans s'être assuré l'avantage de la surprise, s'expose à un échec sur place à moins qu'il ne dispose de moyens écrasants ; mais, dans ce dernier cas, sa victoire risque de ressembler à une défaite. Ou bien il s'expose encore à attaquer dans le vide et à recevoir en retour une contre-attaque redoutable.

La perfection de l'organisation des transports et de l'instruction des organes d'exécution à tous les échelons, en permettant de raccourcir le temps nécessaire à la préparation, contribue largement à assurer la surprise, si bien que l'on peut dire : *Les chances* de

surprise croissent en raison directe de la perfection des transports et de l'instruction des états-majors et de la troupe.

4^o *Constitution d'une supériorité de forces, correspondant, dans le temps et dans l'espace, aux nécessités de l'opération.* Cette supériorité de forces pourra être intrinsèquement un important élément de décision locale. Combinée avec la surprise, elle permettra de conserver l'initiative tactique jusqu'au bout de l'opération, faculté indispensable à la conduite d'une attaque préparée.

Cette supériorité sera constituée par *rapport* aux forces présumées de l'adversaire, sur la base d'une évaluation qui sera elle-même établie d'après les données fournies par le service de renseignements et d'exploration. Dans la défensive, l'importance de ces services n'est pas moindre puisque, au lieu de fournir les éléments qui servent à organiser l'opération, ils apporteront ceux qui permettent de déjouer les intentions de l'adversaire.

5^o Ceci représente déjà la *préparation* de l'opération. De la perfection de cette préparation dépend en grande partie le succès. Plus la machine est compliquée, plus nombreux sont les rouages, plus important il est de la mettre au point pour assurer son fonctionnement. Pour une attaque terrestre le commandement supérieur réglera la collaboration de l'artillerie avec l'infanterie, les rôles des unités d'assaut et de réserves, les liaisons, le ravitaillement, les évacuations, etc., tout cela encore dans le temps et dans l'espace.

6^o Tout ceci constitue la *préparation immédiate* de l'opération. Il est une préparation médiate, non moins important élément de succès : c'est l'instruction des

états-majors et de la troupe, qui assurent la bonne *exécution* de l'opération.

L'importance de ces deux derniers facteurs de succès, perfection de la préparation et de l'exécution, est destinée également à croître en raison directe du perfectionnement de la machinerie de guerre.

* * *

Cette modeste étude paraîtra peut-être bien sèche et bien théorique. Mais comment traiter de la guerre future, si ce n'est de ce point de vue philosophique d'où il est possible d'embrasser dans leur ampleur un certain nombre d'idées générales et d'entrevoir le lien parfois si ténu, mais aussi si cruellement vrai, qui unit certaines causes constantes à certains effets également constants ? Il s'agit, en un mot, de mettre en lumière le rapport de causalité qui subordonne l'un à l'autre les événements et les phénomènes, ensemble d'observations qui permet de jalonner de quelques points lumineux, trop faibles et bien épars, les ténèbres de l'avenir.

Capitaine GLASSON,

ancien commandant 6^e cie régt marche Légion.
Anc. attaché à la Mission militaire française à Berlin.
(Gal Dupont.)





L'irréparable.

Pièce en un acte.

PERSONNAGES :

MAURIZIO FERRIANI.

LUDOVICO BIAMONTI.

CESARE ORENGO.

COSTANZO, domestique de Maurizio.

PAOLA LANFRANCHI.

De nos jours.

ACTE UNIQUE

Une pièce dans la maison de Maurizio. Dans le fond, porte communiquant avec l'antichambre ; portes latérales, une cheminée avec du feu, pendule, bureau, meubles divers. Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

COSTANZO, MAURIZIO, GIORGIO, CESARE, LUDOVICO.

On entend des voix irritées derrière la portière du fond ; une porte que l'on referme avec violence. Costanzo accourt et lève la mèche d'une lampe posée sur le bureau. Maurizio, Cesare font irruption sur la scène en gesticulant, Maurizio, hors de lui, avec des gestes saccadés, fébriles. Ludovico les suit lentement.

MAURIZIO

Réglez tout, vous autres, réglez tout ! L'important est que je le tue , que je le tue comme un chien !

GIORGIO

Nous réglerons tout. Sois tranquille, tu verras.

MAURIZIO

Oui, oui, oui ! (*Il pose son chapeau sur le bureau, y jette ses gants, et enlève son pardessus*). Je vous remercie.

(*Costanzo ramasse le tout et sort. Ludovico s'assied derrière les autres l'air consterné.*)

CESARE

Calme-toi maintenant.

MAURIZIO

Je suis calme.

CESARE

Tu as un peu soulagé ta colère.

MAURIZIO

Soulagé ma colère?... Tu verras comment je la soulagerai.

GIORGIO

Eh ! diable... Un affront pareil accompagné de voies de fait...

CESARE, à Giorgio.

Toi, nē souffle pas sur le feu !

GIORGIO, fâché.

C'est bon, c'est bon ! Parle alors !

CESARE, à Maurizio.

Pas de tentative de conciliation... même... même dans le cas où?...

MAURIZIO, avec violence.

Es-tu fou ?

CESARE

Entendons-nous...

GIORGIO

Eh ! justement. A quoi bon tant d'histoires ? Tout est si clair ! Maurizio bouscule un individu, et a le tort de ne pas lui faire aussitôt ses excuses. Il est vrai que l'autre l'avait immédiatement saisi par le bras, ce qui justifie le mot dont Maurizio l'a cinglé ; mot énergique, mais qui cependant ne valait pas la riposte ! (*Il fait le geste de donner une gifle*).

CESARE, *avec impatience.*

Oui, oui, nous le savons. (*A Maurizio*) Ecoute-moi donc !

MAURIZIO

Inutile. A quoi bon ? Je me remets entre vos mains, vous êtes mes amis et cela suffit. Je vous demande seulement de faire vite.

GIORGIO

Tu verras.

MAURIZIO

A l'aube si c'est possible.

GIORGIO

Heu !

MAURIZIO

Je voudrais qu'en ville on apprît en même temps l'incident et la réparation.

CESARE

Tu n'as rien à ajouter ?

(Il lui serre la main.)

MAURIZIO

Je vous attends.

GIORGIO

A cette heure, nous trouverons les autres témoins au rendez-vous. Au revoir.

MAURIZIO, *les accompagnant quelques pas.*

Faites vite ; faites vite, je vous en prie !

(Giorgio et Cesare sortent rapidement.)

SCÈNE II

MAURIZIO, LUDOVICO, CONSTANZO.

(Maurizio se promène nerveusement de long en large pendant un moment, puis il sonne.)

Costanzo entre.

MAURIZIO

A boire !

LUDOVICO

Oui, tâche de te calmer !

MAURIZIO

Ah !... C'est toi ! Je ne t'avais pas vu.

LUDOVICO

Je suis entré avec toi et les autres... J'étais là.

MAURIZIO

Ah !...

(Costanzo apporte des rafraîchissements et sort.)

LUDOVICO, *allant vers le plateau.*

Du cognac ?... Du kummel ?

MAURIZIO

Non, non, de l'eau. *(Il boit)*. Ah ! Tu y étais ? Tu as vu ? Eh bien, tu comprends que...

LUDOVICO

Qui est-ce ?

MAURIZIO

Qui ?

LUDOVICO

Ton adversaire.

MAURIZIO

Je l'ignore. Il m'a donné sa carte, je l'ai passée à Cesare sans la lire. Je ne l'ai jamais aperçu de ma vie. Pour le tuer, il n'est pas nécessaire de savoir son nom !...

LUDOVICO

Il était dans une loge avec une dame que tu connais.

MAURIZIO

Oui, je crois.

LUDOVICO

Il y est resté deux bonnes heures.

MAURIZIO

Je ne l'ai pas remarqué.

LUDOVICO

Tu l'as parfaitement remarqué ! Si je l'ai vu, c'est justement parce que tu le remarquais ; la direction de ta lorgnette me l'a indiqué. Tu l'as regardé au moins cent fois. Au commencement du second acte, après le lever du rideau, tu es resté debout, au milieu des fauteuils d'orchestre avec ta lorgnette, braquée là, immobile. Je t'ai tiré par le pan de ton habit parce qu'on commençait à rire de toi.

MAURIZIO

Je ne m'en suis pas aperçu.

LUDOVICO

Je le sais bien. (*Après un temps*). Parbleu... tu ne t'apercevais de rien ce soir, sauf d'une chose... C'est bien la peine de garder un secret avec tant de soin pour le trahir ensuite tout entier en un instant... Car ce ne

doit pas être d'hier que !... Quand on songe aux tragédies que peut provoquer une femme !...

MAURIZIO, *brusquement*.

Il ne s'agit pas de femme ! Je montais l'escalier... Un inconnu et moi nous nous bousculons... il me saisit par le bras... Je le traite de manant... il fait le geste !... Les e mmes n'ont rien à voir là-dedans !

LUDOVICO

Es-tu sûr de ne l'avoir pas bousculé exprès ?

MAURIZIO

Très sûr ! Tout ce qu'il y a de plus sûr ! Je ne l'avais pas vu venir ; je montais avec furie... Je montais... puisque tu tiens à le savoir, puisqu'il est possible que j'y reste demain, puisque tu es pour moi un ami sincère et bon, et un homme de jugement... Eh bien, je montais pour me rendre dans cette loge ! Tant que l'autre y était, je n'avais pas voulu y mettre le pied. J'avais remarqué, depuis le moment où ils étaient entrés ensemble, leur accord absolu, sans restriction ; je voulais voir jusqu'où ils en arriveraient. Elle me savait au théâtre ; elle m'a regardé, m'a souri, m'a fait des yeux ce léger signe de monter que j'attendais fébrilement chaque soir, qui chaque soir me faisait tressaillir de joie... Mais ensuite, elle se tournait vers l'autre, et ses lèvres et ses yeux prenaient une douceur que je ne lui connaissais pas, qu'elle n'avait jamais eue pour moi... aussi dès que je le vis sortir de la loge, je m'élançai pour y monter, afin de savoir ! Au tournant du palier nous nous sommes heurtés... Il descendait, lui... Oh ! si je l'avais vu venir, j'aurais fait de même, pis peut-être ! J'ai levé les yeux, et c'est seulement pendant la rapidité de l'affront que je l'ai reconnu ! Ah ! comme je le tuerai !...

LUDOVICO

Bast !... Tu lui feras une estafilade, et cela suffira.

MAURIZIO, *avec violence.*

Non, non, non. Ah ! non ! Ou lui, ou moi ; un de nous deux y restera !

LUDOVICO

A l'épée ?

MAURIZIO

Au pistolet.

LUDOVICO, *après un moment.*

Puis-je t'être utile à quelque chose ?

MAURIZIO

Non, merci.

LUDOVICO

Veux-tu que je reste auprès de toi ?

MAURIZIO

Non, laisse-moi. J'ai beaucoup à faire.

LUDOVICO

Il faut aller dormir, crois-moi.

MAURIZIO

Oui, oui !... Va, va, mon cher vieil ami... Ou, si tu le préfères, mets-toi là, près du feu, et laisse-moi faire... Cela te va ?

LUDOVICO

Oui.

MAURIZIO

C'est bon, reste là !...

(On sonne.)

LUDOVICO

Déjà de retour ?

MAURIZIO

Non, ce n'est pas possible ; ils n'ont pas eu le temps...

SCÈNE III

Costanzo soulève la portière ; Paola entre vivement.

MAURIZIO

Vous ?

LUDOVICO

Je reviendrai.

(Il sort.)

PAOLA

Tu sais que c'est mon frère ?

MAURIZIO

Qui ?

PAOLA

Il ne s'est encore rien passé, n'est-ce pas ? Dis... Il ne s'est encore rien passé ?

MAURIZIO

Que veux-tu dire ? Que veux-tu dire ?

PAOLA

C'est mon frère, sache-le !... Il est arrivé aujourd'hui. Je ne l'attendais pas ; après deux ans d'absence !...

MAURIZIO

Oh !

PAOLA

J'ai vu que tu ne comprenais pas, je t'ai fait signe de monter... Tu étais sombre ; je me divertissais de ton inquiétude ; j'ai eu tort ! Quand j'ai su que vous vous étiez insultés dans l'escalier... Oh ! dis-moi qu'il n'y a rien encore d'irréparable ! Lui, je ne l'ai plus revu... C'est un de ses amis, un officier de marine, Pierli, qui m'a tout raconté... Maintenant j'ignore où il est, comprends-tu ? Il est arrivé pendant le dîner... il fait toujours ainsi. Sa dernière lettre était datée du Siam,

puis il m'a laissée sans nouvelles pour me tomber dessus comme un coup de foudre. Il est si enfant !... Mais parle-moi... Dis-moi qu'il n'y a encore rien d'irréparable... Maurizio ?

MAURIZIO

Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu !

PAOLA

Tu as envoyé tes témoins ?

MAURIZIO

Tu sais l'insulte qu'il m'a faite ?

PAOLA

Je sais, je sais ! Pierli me l'a dit ; je sais. Eh bien, il faut trouver... Voyons, du sens ! Tu comprends bien que vous ne pouvez pas vous battre ?

(Maurizio fait signe que la chose est inévitable.)

PAOLA

Viens là, pense, cherche avec moi ! Il faut y réfléchir, nous trouverons. Je ne veux pas ton déshonneur ; tu le sais, n'est-ce pas ? Je suis à toi. Je suis à toi, corps et âme. Mais toi... toi, tu ne peux !... Oh ! non. C'est Robert ! Pense... Nous avons parlé si souvent de son retour. Nous en avons causé ensemble, t'en souviens-tu ? Tu me disais : « Je pressens que nous deviendrons amis ». Elles te plaisaient tant ses lettres, si gaies, si gaies ! Il m'aime tant, sais-tu, et je n'ai que lui... Réponds, Maurizio ! Maurizio !...

MAURIZIO

Paola, Paola, par charité, tais-toi !

PAOLA

Mais je ne veux pas perdre mon frère. Je ne veux pas risquer de le perdre. Il est mon cadet : je suis sa sœur et

sa mère... L'océan me le prend pendant des mois, et quand nous nous retrouvons, c'est une joie, une allégresse si pleine, si entière ! Je l'adore et il me le rend ! Il est bon, intelligent... hardi !

MAURIZIO

Il m'a offensé ; il m'a si gravement offensé !

PAOLA

On trouvera le moyen, tu verras....

MAURIZIO

Pourquoi n'es-tu pas allée chez lui ? Pourquoi moi, l'offensé, devrais-je ? Tu ne sais, tu ne peux comprendre ! Vous autres femmes, vous ne comprenez jamais ces choses, si ce n'est pour juger ensuite inexorablement les faiblesses que vous-mêmes avez provoquées. Certaines questions ne se discutent pas, elles sont des nécessités claires, implacables. Il a levé la main, il a fait le geste ! On ne vit plus sous le coup d'un pareil affront ; on ne peut plus vivre, voilà ! Va, va chez lui ; cherche-le, trouve-le... Moi, je me contenterai...

PAOLA

Tu sais bien qu'il n'accepterait pas !... Un officier !...

MAURIZIO

Mais !...

PAOLA

Et que lui dirais-je ? Je puis demander à l'homme que j'aime la vie de mon frère, mais non à mon frère celle de l'homme que j'aime ! Il y trouverait une raison de plus de se battre. Il ne peut en être autrement ! Le même fait qui crée pour toi le devoir absolu de le sauver, crée pour lui le devoir de s'acharner contre toi. Voilà !... Ah ! tu m'as poursuivie, n'est-ce pas, de ton amour ? J'ai cherché à te fuir, je t'ai éloigné de moi...

Tu voulais mourir, est-ce vrai ? Tu voulais mourir !... J'ai cédé, j'ai oublié tout au monde. Moi aussi, je puis être une femme déshonorée, d'un moment à l'autre, par l'indiscrétion d'un tiers, que je ne pourrais empêcher. Et voilà l'amour, c'est cela ! On ne raisonne pas. On cède, on tombe. On tombe, comprends-tu ? Et c'est cela !

MAURIZIO, *après avoir réfléchi un moment, se résolvant à un parti extrême.*

Alors c'est bien !

PAOLA, *le regardant fixement.*

Je sais ce que tu penses. Je sais ce que tu feras. Je ne veux pas ! Je ne veux pas que le duel ait lieu ! Voilà ! Je ne veux pas que tu tues Roberto ; je ne veux pas que Roberto te tue ! Je ne sais rien en dehors de cela. Je ne puis raisonner, je ne puis prier. Je sens que ce duel est monstrueux, et je ne veux pas qu'il soit ! De vous deux, je ne puis parler ainsi qu'à toi seul. Regarde-moi bien. Je sens là (*désignant sa tête*) que je ne mesure plus les choses. Je me perds si tu ne trouves pas le moyen d'éviter ce duel... Je ne sais ce que je ferai... Je dirai tout à mon mari ! Je ne sors plus de chez toi, voilà ! On me trouvera ici ; on saura tout, et je serai perdue ! Penses-y. Je te jure que je le ferai !

(*Long silence. — On sonne.*)

MAURIZIO, *se secouant.*

Oh ! (*il court à la porte*) Costanzo !

PAOLA

Que fais-tu ?

MAURIZIO, *à Costanzo.*

Fais-les patienter un moment.

PAOLA, *avec calme.*

Ce sont tes témoins ?

MAURIZIO

Oui, je le crois.

PAOLA

Fais-les entrer ; je ne bouge pas.

MAURIZIO

Paola, Paola, pense à toi, prends garde ; tu perds la raison !

PAOLA

Oui, oui, oui ; je me perds, voilà !

MAURIZIO

Je vais aller les trouver.

PAOLA

Je t'accompagne.

MAURIZIO

Oh !

PAOLA

Je veux leur parler.

MAURIZIO

Oh ! Dieu ! Seigneur !... Tu le veux ? Tu le veux ? Tu le veux ? — Quoi, tu le veux, Paola ? Ah ! non, non, non, je ne puis le supporter !

(Accablé, il se jette sur le divan.)

PAOLA, *résolue.*

C'est bon, j'y vais !

MAURIZIO

Non. *(Il saute sur ses pieds et la saisit.)* Hé bien !... Tu l'auras voulu. Je me rends, es-tu contente ? Va là ! Là ! *(violemment)* Je le veux.

PAOLA

Tu me promets ?...

MAURIZIO

Va, tu verras.

PAOLA

Fais attention que j'écouterai.

MAURIZIO

Oui, oui, oui ! Je te donne ma parole d'honneur...
La dernière que je pourrai donner de ma vie.

(Paola sort. Maurizio ferme la porte à clef et se retourne rapidement pour faire face à Giorgio et à Cesare, qui entrent.)

SCÈNE IV

MAURIZIO, CESARE, GIORGIO.

GIORGIO

Tu dormais ? Bravo ! Compliments !

Maurizio leur serre machinalement la main.

GIORGIO

Donc, écoute : les témoins de ton adversaire sont le capitaine Capolazo et Pilippo Errera.

CESARE

Oui, et tu te bats au pistolet, comme tu le voulais. Pour ne pas quitter le terrain sans résultat, suivant ton désir, on fera usage d'armes rayées... On n'a pas décidé si le duel aura lieu de pied ferme ou en avançant, mais en ta qualité d'offensé le choix te reste.

(Maurizio en proie à une terrible lutte intérieure répond à peine d'un signe de tête.)

CESARE, après avoir en vain attendu un mot.

Les conditions sont dures, mais...

GIORGIO

Mais ce sont celles que tu as imposées toi-même.

MAURIZIO

C'est juste !

(Un silence. — Giorgio et Cesare se regardent avec une certaine surprise.)

GIORGIO

Tu as compris ?

MAURIZIO

Oui, oui, oui !

GIORGIO

C'est bien ! Alors il ne nous reste plus qu'à...

MAURIZIO

Je vous remercie.

CESARE

Pendant que Giorgio va chercher le nécessaire, je cours chez le...

MAURIZIO, *l'interrompont.*

Faites à votre idée, faites comme vous voudrez !

GIORGIO, *levant les épaules.*

On y va. Au revoir.

CESARE

Nous serons ici de bonne heure.

MAURIZIO, *avec violence.*

Non !... Arrêtez-vous ! *(Après avoir jeté un rapide coup d'œil vers la porte par laquelle Paola est sortie).* Attendez revenez là !... *(Avec un terrible effort).* Je ne me bats plus !

Cesare et Giorgio font un mouvement d'extrême surprise.

GIORGIO, *se remettant.*

Voyons ! Tu plaisantes ? Mais vraiment tu dépasses les bornes, sais-tu !

CESARE

Silence ! Nous aurons mal entendu. (*A Maurizio*) Répète.

MAURIZIO, *d'une voix sourde.*

J'ai dit.

CESARE, *sévèrement.*

A savoir que...

GIORGIO, *avec emportement.*

Tu ne veux plus te battre ?

MAURIZIO

Je ne le puis plus !

GIORGIO

Tu dois avoir une raison, j'espère ?
(*Maurizio ne répond pas.*)

GIORGIO

Tu nous la diras ?

(*Maurizio continue à se taire.*)

CESARE, *après l'avoir regardé très attentivement, avec une très vive inquiétude.*

Un moment, un moment !... par charité, raisonnons ! Maurice, prends garde à toi. Un coup sur la figure ne prouve rien contre celui qui le reçoit ; il prouve seulement la brutalité de celui qui le donne. Mais en attendant, la honte rejaillit sur celui qui l'est frappé. Le monde ne lui pardonne pas l'affront subi, s'il ne l'efface suivant l'usage ; c'est un préjugé absurde, féroce, stupide si tu veux, mais actuellement, il en est encore ainsi ! (*Après un bref silence, lui serrant la main avec force.*) Du courage !

MAURIZIO, *se secouant avec un cri de révolte.*

Oh !... Et tu crois que j'en manque ?

GIORGIO

Mais alors par Dieu, qu'as-tu ?

(*Maurizio retombe dans l'attitude sombre de tout à l'heure.*)

CESARE, *profondément attristé.*

Il y a de quoi devenir fou ! Qu'est-il arrivé ? Nous l'avons quitté excité, résolu, furieux, et nous le retrouvons ainsi ! Maurizio ! Ami !... Oh ! pauvres de nous ! Mais pense, imagine... Quand on saura... Quelle situation ! (*avec rage*) Mais sors-nous un mot, réponds, au moins, réponds.

MAURIZIO, *à voix très basse.*

Tout est inutile.

CESARE, *avec énergie.*

Non, non, non ; ce n'est pas vrai ! (*à Giorgio*) Partons ! (*Retournant vers Maurizio*). Nous partons ; réfléchis, nous reviendrons bientôt, et nous te retrouverons prêt à faire ton devoir, c'est le mot ! Oh ! j'en suis certain comme si je le voyais. Cette minute est triste, mais elle sera passée ! Personne ne le saura jamais. Nous oublierons tout nous-mêmes, n'est-ce pas, Giorgio ? Parole d'honneur !

MAURIZIO, *suffoqué.*

Je te remercie du fond de l'âme, Cesare, mais je te prie, je te conjure...

CESARE, *avec une vive anxiété.*

De quoi faire ?

MAURIZIO

De ne plus revenir.

GIORGIO

Cela suffit ! (à Cesare) Laissons-le !

(Cesare se retire lentement en proie à la douleur et à l'indignation.)

GIORGIO, à distance.

Alors... tu nous autorises à déclarer...

(Maurizio lève les épaules en silence ; Giorgio et Cesare sortent sans saluer.)

SCÈNE V

MAURIZIO, PAOLA.

(Maurizio reste un moment immobile, puis il se secoue, s'élance comme pour les rappeler, s'arrête, revient très agité et se promène sur la scène.)

PAOLA, à la cantonade, frappant à la porte, d'abord doucement, puis plus fort.)

Ferriani... Ferriani !... Maurizio !

(Maurizio va lui ouvrir.)

PAOLA

Ah !... Tu es seul ! Alors ! Alors !

(Maurizio ne répond pas ; il se laisse tomber sur le divan et se cache la figure.)

PAOLA

Voyons, dis-moi ? Parle-moi ! Il est sauvé, n'est-ce pas ? Vous êtes sauvés ; vous ne vous battez plus. (Après un moment, avec angoisse.) Maurizio, mon Dieu, mon Dieu, écoute !... Non, non, qu'on ne te voie pas ainsi ! J'ai compris, n'est-ce pas ? Ils ont cru que tu... Oh ! mais les autres ne le croiront pas, personne ne le croira ; ce serait une absurdité, une infamie ! On comprendra que pour faire ce que tu as fait, il doit y avoir une raison... une raison supérieure à tout, à la vie, à la mort, à tout ! Et maintenant, nous allons

nous-mêmes réfléchir, à présent que nous avons un instant de répit. Nous allons réfléchir et nous trouverons, tu verras. Il y a remède à tout, mon ami, sauf... J'ai prié pendant que j'étais seule ; je me suis adressée à Dieu, je me suis recommandée à nos morts... J'ai fait aussi un vœu... donc, donc, du courage ! (*Se penchant sur lui et lui écartant les mains pour voir son visage.*) Du courage ! Du courage !

(*Maurizio lève la tête et la regarde avec égarement.*)

PAOLA, *se levant épouvantée.*

Oh ! Parle, parle, Maurizio, parle-moi !...

MAURIZIO, *d'une voix entrecoupée.*

Que veux-tu désormais que je te dise ? C'est fini, voilà tout, c'est fini... Je suis mort !

PAOLA

Ce n'est pas vrai. Non, non, tu es vivant, tu l'es pour moi. Regarde-moi, je suis là ; je suis là, moi, ta Paola à toi, à toi !... Tu m'as dit si souvent que j'étais tout pour toi... Eh bien, me voici ; je suis là, et si tu veux, je ne te quitte plus ! Te souviens-tu de ce que tu me proposais une fois ? Eh bien, j'irai avec toi, sache-le ; J'irai où tu voudras... Mais secoue-toi, remue-toi, regarde-moi ; parle ! Je souffre, je souffre tant ! Je ne veux pas te voir ainsi ; je ne le puis !... Quelle punition, quelle punition, quelle punition !... Maurizio, j'ai peur !

MAURIZIO

Mais que veux-tu ? Ce que tu désirais, tu l'as obtenu, donc...

PAOLA, *blessée.*

Maurizio !

MAURIZIO

Mais oui ! Je n'ai plus rien, moi ! Tu m'as tout pris

et je n'ai plus rien ! Donc va-t'en, va-t'en ; toi, comme tous les autres !

PAOLA

Tu n'as pas le droit de me parler ainsi. Songe, souviens-toi !

MAURIZIO

Oui, l'amour, les heures de félicité, le passé ! Oh ! tu as été payée de retour. Tu t'es donnée, tu es tombée, c'est bien !... Mais le monde, le monde vous aime, vous veut, vous garde. Vous êtes belles, vous êtes son ornement, sa joie... il a besoin de vous, il vous relève, il vous pardonne, et il oublie ! Mais l'homme qui tombe est foulé aux pieds, lui, et il est perdu !

PAOLA

Mais je te reste, moi, c'est moi qui te prends, c'est moi qui te veux !

MAURIZIO

Toi !... cette nuit, oui, mais demain ? Oh ! et ensuite... toi aussi, peu à peu, tu penseras comme les autres, comme tout le monde. Tu t'en apercevras ! On ne résiste pas à certains courants : la haine, le mépris sont contagieux ! Et moi, la pitié, je n'en veux pas ; je ne la mérite pas ! Tu m'as vaincu, c'est fini.

PAOLA

Maurizio !

MAURIZIO

C'est fini. Je ne te hais pas, non ; je ne te maudis pas ; je te pardonne, voilà, oui, je te pardonne !... Mais je ne t'aime plus !

PAOLA

Oh ! Maurizio, quel déchirement ! Maurizio !

MAURIZIO

Je ne puis plus !... J'ai consumé en une heure ce qui

devait durer des années ! J'ai tout fait, tout essayé, tout ! Il ne faut pas donner certaines preuves d'amour parce qu'alors l'amour s'en va, s'en va, s'en va !...

PAOLA, *avec passion.*

Ecoute, viens là, assieds-toi là... encore ! Ne pense pas, ne pense plus ! Ne pensons pas pour le moment ! Demain, on verra, maintenant, oublie. Tu me le disais toi-même quand je résistais : « Laisse, laisse, ne pense pas, oublie ! » Tu me parlais ainsi. Eh bien, aujourd'hui, c'est moi qui te le répète à toi. Regarde-moi : je suis belle, je suis à toi, et je veux te consoler de tes douleurs, je veux effacer les pensées, les chasser toutes, et rester moi seule, seule dans ton âme. Demain tu auras le temps ; demain, tu assisteras à tes propres douleurs... Maintenant non ; je veux l'oubli, le sommeil, mourir d'amour ! Maurizio... dans quel état es-tu ? Dans quel état ! Tu es glacé, glacé !

MAURIZIO

Laisse-moi, je t'en prie. Tu le vois, en effet, dans quel état je suis ! Tu ne peux croire quel mal tu me fais en restant. Demain, qui sait ? Je serai autre peut-être... Mais à présent, je ne sais plus, je ne sais rien ! Je n'éprouve qu'un besoin immense : être seul ! (*amèrement*) Oh ! je ne me tuerai pas ! va : (*doucement*) Laisse-moi, laisse-moi... veux-tu ?

PAOLA, *avec force.*

Je te verrai demain ?

MAURIZIO

Oui, oui, oui ! (*il lui passe son manteau*). Voilà. Cela va ? Comment as-tu fait pour venir ? Personne ne t'a vue ?

PAOLA

Non, n'y pense pas ; personne ! personne ! J'ai Ambrogio qui m'attend en bas.

MAURIZIO

Bien ! Va, va, va ! Ta voilette encore. (*Il descend sa voilette sur ses yeux.*) Adieu !

PAOLA, *sur le seuil, se courbant vers lui pour l'embrasser.*
Maurizio !

MAURIZIO

Non. (*Appelant*). Costanzo !

PAOLA, *stupéfaite.*

Oh !

(*Elle sort lentement, les yeux fixés sur lui.*)

MAURIZIO

Accompagne Madame et reviens !
(*Il va à son bureau, l'ouvre, prend des papiers, des valeurs, un portefeuille.*)

COSTANZO

Il y a encore Monsieur Ludovico qui attend...

MAURIZIO

Prie-le de s'en aller ; dis-lui que je ne veux plus voir personne !... Je pars avant l'aurore ! (*à part*). Soleil de mon pays, je ne te reverrai plus !

RIDEAU

EDOUARDO CALANDRA.

Traduit de l'italien par M^{me} Claudius Jacquet.

La nuit vient....

Un nouveau moyen âge ?

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE ¹

C'est du même état d'esprit que procèdent les diverses tentatives de rejeter le poids de la culture matérielle, pour retrouver la bonté de l'homme primitif, par dégoût de la civilisation considérée comme mauvaise. Tolstoï prêche le retour à la vie naturelle. Les Doukhobors extravagants aspirent à l'adamisme, prétendent vivre sans vêtements. Ruskin remplace le machinisme néfaste par le travail à la main, ne veut pas voyager en wagon, expédie ses livres par charrette. Dès le début du XIX^e siècle, ne propose-t-on pas, plus d'une fois, d'imiter les bestiaux, les singes lubriques et gourmands ? A toute époque, quelques utopistes, Platon, Campanella, Morus, ont désiré recommencer sur de nouvelles bases la marche de l'évolution humaine, offrant comme idéal la société primitive et la vie pastorale. Un jeune sculpteur contemporain, ayant échoué à un prix, ne veut plus vivre que de la manière des brutes, marche à quatre pattes, mange de l'herbe, par haine éternelle vouée aux hommes qui l'ont déçu. L'imagination des romanciers montre souvent au-

¹ Pour les deux premières parties, voir les livraisons de juillet et août.

jourd'hui des peuples qui rejettent volontairement leur culture plus avancée que la nôtre pour revenir à une vie édénique. L'homme, depuis qu'il a su façonner la matière, l'adapter à ses besoins, a créé un monde artificiel d'une complexité effrayante, et, lassé, il aspire à revenir à ses origines. Cette lassitude est accrue par les troubles sociaux, par les difficultés économiques, par tout ce qui lui montre que la civilisation n'a pu lui procurer le bonheur et que sa poursuite séculaire a été vaine.

Je verrais dans cette tendance actuelle de l'art à remonter à ses origines un tel symptôme de fatigue, aggravé par l'instabilité sociale, par les régressions signalées plus haut, en même temps que le désir de chercher du neuf. On croit y parvenir en reniant toute tradition, en recommençant la marche de l'évolution, en remettant en honneur les formules les plus anciennes, celles qui paraissent au début de tout art. La constatation désabusée de l'Ecclésiaste est toujours vraie, si souvent qu'elle ait été répétée par les philosophes et les savants. Ce retour éternel des choses n'a-t-il pas inspiré la pensée des vieux Chaldéens, avec leur théorie de la grande année, celle d'un Vico aux retours cycliques, celle d'un Nietzsche avec son éternel recommencement ? « Je dus entreprendre de nombreux voyages et me livrer à de nombreuses méditations, dit Le Play, pour découvrir cette vérité si simple ; il n'y a rien à inventer, et le nouveau est simplement ce qui est oublié. » M. Fournier, dans son histoire du « vieux-neuf », a développé cette pensée banale : « Il n'y a rien de nouveau que ce qui est oublié. »

C'est une loi des époques raffinées que de chercher à rafraîchir son inspiration dans un primitivisme volontaire, par lassitude d'une trop grande habileté

technique, accumulée depuis des siècles. Certes, la virtuosité est néfaste et refroidit l'émotion, la sensibilité. Mais de là à tout vouloir renverser, à ne chercher le salut que dans l'ignorance absolue, il y a en art, comme en politique, « la distance de la neurasthénie au suicide. » (Mauclair.)

« Détruis, détruis, détruis ! Détruis en toi-même, détruis autour de toi.

Fais de la place pour ton âme et pour les autres âmes.

Les choses mortes sont démons qui déforment.

Détruis, car toute création vient de destruction.

Et pour imaginer un nouvel art, il faut briser l'art ancien.

Et ainsi l'art nouveau semble une sorte d'iconoclastie.

Il faut détruire les formes. »

(Marcel Schwob, *Le livre de Monelle.*)

Ce qui était jadis erreur de technique, maladresse de débutants, devient licite, et des artistes habiles s'efforcent de désapprendre leur métier pour parvenir à cette bienheureuse naïveté. Beaucoup de prétendues originalités du futurisme sont la réapparition des procédés du dessin des enfants et des arts commençants : renoncer aux lois du raccourci, de la perspective, faire pénétrer les plans les uns par les autres, indiquer l'invisible à travers les corps opaques, et le milieu ambiant sur l'objet lui-même, sous-entendre des éléments dont la reproduction entière n'est pas indispensable à la compréhension logique. Si l'on examine les peintures des tendances avancées d'aujourd'hui, quel que soit le nom d'école dont elles s'affublent, on trouve quantité de traits analogues, qui sont des régressions à des procédés techniques depuis longtemps dépassés par l'évolution.

Gauguin associe des éléments disparates. Severini,

lui aussi, donne à sa « Danseuse obsédante » un œil de face dans une tête de profil. C'est bien ce que font les enfants et les inexpérimentés de tous les temps. Van Dongen va plus loin, puisqu'il n'hésite pas à placer les yeux hors du visage, rejoignant le réalisme logique des enfants, qui ne se soucie pas de coordonner les éléments du corps humain mais se borne à les indiquer pêle-mêle. Cette substitution du réalisme logique au réalisme visuel est une régression patente, que l'on retrouve non seulement chez l'enfant, le primitif, mais chez tous ceux qui, pour quelque cause physique ou morbide, reviennent à ces stades du début. Les yeux deviennent énormes, sans proportion avec le visage : trait général de l'art à ses origines. Plus de modelé. La peinture retourne aux teintes plates. Gauguin enseigne à tracer des images anguleuses que l'on dirait taillées dans le bois, analogues non seulement à celles des vieux calvaires bretons, mais à toutes les œuvres où se révèlent les gaucheries des inexpérimentés, et qu'on retrouve aux premiers siècles de la Grèce, comme aux derniers siècles de l'antiquité. Les gestes sont anguleux. Les têtes sont triangulaires, comme jadis. Pourquoi indiquer tous les détails du visage, puisqu'on n'en cherche pas une copie fidèle, mais seulement l'énoncé : on omettra volontiers la bouche. On voit reparaître le sourire archaïque, les yeux exophtalmiques. Dans les groupements, la composition paratactique est de nouveau en faveur, où les personnages sont alignés de face les uns à côté des autres, non seulement selon le parallélisme cher à Hodler, mais selon le premier principe du groupement. La vieille frontalité, dont les artistes grecs avaient eu tant de peine à se délivrer au début du V^e siècle, et que retrouve l'art de la décadence romaine, reparaît aussi mainte-

nant : voyez cette Femme nue d'Ernesto de Fiori, aux bras tombant le long du corps, aux jambes unies, comme quelque vieille idole des VII^e-VI^e siècles. Qu'est-il besoin de respecter les proportions ? Le pied et la jambe d'un personnage peuvent avancer au premier plan du dessin, mais ils seront quand même tout petits, attachés à un corps très grand. Les proportions peuvent être démesurément élancées, par exemple dans cette statue de Lehmbruck, comme dans les figurines de la Grèce primitive et de l'Etrurie. Les humains sont figés : ils se présentent gauchement au spectateur, en pleine face, immobiles comme des marionnettes ; regardez ce tableau d'Henri Rousseau où Guillaume Apollinaire est à côté de sa Muse : tous deux sont campés devant le public, de face, côte à côte, raides et gauches dans leur frontalité régressive ; on croirait avoir devant les yeux un couple d'un relief romain tardif, d'un relief gallo-romain ou palmyrénien, ou quelque groupe taillé par le sculpteur maladroit du Cerro de los Santos. Telle sculpture de l'Exposition internationale de Genève (1920-1921) paraît descendue d'un chapiteau fruste des IX^e-XI^e siècles, alors que l'artiste s'essaie de nouveau, après un long oubli, à façonner la figure humaine. Cette tête de toréador, de Manolo, si on la découvrait dans une couche archéologique, ne pourrait-elle être prise pour l'œuvre d'un tailleur de pierre ibérique ? Je le répète, il n'est pas un de ces traits qui ne se rencontre dans l'art des civilisations débutantes, comme à l'époque de leur déclin, et tout spécialement lors de la décadence romaine, à partir du III^e siècle.

On admet maintenant comme dernier terme ce qui était jadis une étape, une ébauche, un moyen pour parvenir à un but ; les artistes classiques faisaient déjà

du cubisme, en ce sens qu'ils décomposaient la figure humaine en volumes géométriques, mais uniquement pour la mieux dessiner, et ils faisaient disparaître ensuite les traces de ce premier état.

Ce caractère rudimentaire paraît aussi dans les arts décoratifs. La dentelle à la ficelle, si appréciée aujourd'hui, recommence les procédés qui précédèrent la fine dentelle, et la mode en est aux tissus grossiers, aux couleurs criardes.

Depuis longtemps déjà, on signale cette tendance régressive de l'art et de la littérature — rappelons les violentes invectives de M. Max Nordau : « ...Loin d'être l'avenir, elle est le passé le plus oublié, le plus fabuleux. Les dégénérés balbutient et bégaiement au lieu de parler. Ils prononcent des cris monosyllabiques au lieu de construire des phrases grammaticalement et syntactiquement articulées. Ils dessinent et peignent comme des enfants qui salissent, de leurs mains polissonnes, les tables et les murs. Ils font de la musique comme les hommes jaunes de l'Extrême-Orient. Ils confondent tous les genres d'art, et les ramènent aux formes primitives qu'ils avaient avant que l'évolution ne les eût différenciés. » Quelles que soient les exagérations connues de cet auteur, la comparaison est justifiée, et c'est un fait souvent remarqué que « presque toujours, dans les périodes où l'art vieillit, il se produit un retour vers l'enfance même de l'art. » (Guyau.)

Sans doute, soucieux d'être des novateurs, les artistes ont toujours voulu secouer la lourde tradition, et se refaire une virginité de vision et de moyens d'expression, qui les apparente involontairement aux primitifs. « Enfin, disait Puvis de Chavannes, je puis me vanter d'être un jeune homme, j'ai oublié tout ce qu'on m'avait appris. » On lui a reproché d'avoir voulu faire

de l'archaïsme ; mais c'est que, inconsciemment, il a retrouvé les règles de son art, le simplifiant comme les peintres décorateurs d'autrefois. Par leurs recherches indépendantes, les artistes modernes peuvent se rencontrer avec les anciens ; il y a coïncidence, et non nécessairement imitation. Voici l'œuvre d'Aristide Maillol : « Il n'archaïse pas exprès ; il crée ou renouvelle toutes ses formules. S'il approche parfois des Grecs du temps de Phidias, et cela éclate dans une figure de grandeur naturelle à laquelle il travaille actuellement, ce n'est pas qu'il les comprenne par quelque explication intellectuelle, par l'intermédiaire d'un raisonnement, ou qu'il les copie, c'est qu'il sent directement comme eux, et que leur perfection et leur science est conforme à son instinct. » (M. Denis.)

Nous ne devons pas oublier non plus que toute tentative nouvelle éveille le misonéisme instinctif à l'homme, et qu'elle est qualifiée de laide, d'inconvenante, d'immorale, de folle, enfin de primitive, d'enfantine, de barbare. Peut-être que tous les grands novateurs, à tour de rôle, ont encouru ces reproches. Ce n'est qu'avec le temps que l'innovation s'impose, parce que la vision du public s'est adaptée à celle de l'artiste, et que les liens rattachant l'innovation au passé se révèlent. « Il n'est pas superflu d'observer ici, dit Baudelaire, que beaucoup de gens ont accusé de barbarie tous les peintres dont le regard est synthétique et observateur, par exemple M. Corot, qui s'applique tout d'abord à tracer les lignes principales d'un paysage, son ossature et sa physionomie. » On reprochait à Ingres de vouloir rebalbutier, « de chercher dans un genre non moins détestable qu'il est gothique à faire rétrograder l'art de quatre siècles, à nous reporter à

son enfance, à ressusciter la manière de Jean de Bruges. » — « Il voudrait, dit un autre critique, nous ramener à l'enfance de l'art, dont les peintures semblent sorties de l'école du Pérugin. » — « J'appelle gaucherie, dit M. Maurice Denis, cette sorte de maladroite affirmation par quoi se traduit, en dehors de formules admises, l'émotion personnelle d'un artiste. Ce ne sont pas seulement nos vieux maîtres, les Primitifs gothiques, mais les plus grands parmi les modernes, qui nous ont donné l'exemple de cette « bienheureuse naïveté » (Ingres). M. Ingres, plutôt que de se satisfaire des conventions académiques de l'Ecole de David, se laisse accuser de gaucherie, et il osait dessiner la Thétis. Puvis de Chavannes, à son tour, réagissant contre la décadence de l'Ecole d'Ingres, retrouvait l'ingénuité des Giottesques. Pour échapper à la déplorable facilité de l'art du second Empire, Manet, Renoir, Degas, se contentèrent d'être sincères, méprisant la virtuosité, et le critique plaisante leur ignorance des principes de l'art, de la couleur et du dessin. » Et c'est aussi la « gaucherie sincère » de Cézanne, dont l'art a été plus d'une fois qualifié d'enfantin.

Mais il n'en est pas moins vrai que la technique actuelle témoigne d'un désir très net et conscient de retourner aux origines mêmes de l'art. Les artistes le proclament sans ambage. Leur idéal, c'est d'être des primitifs, de retrouver la naïveté de l'enfance et des « sauvages », sans comprendre que ce retour est factice, parce qu'il est voulu et qu'il lui manque la spontanéité et la fraîcheur des vrais primitifs. « Rien de plus niais, dit Renan, que de vouloir imiter les produits spontanés de l'imagination populaire.... J'ai besoin, pour admirer ces choses, de savoir qu'elles sont originales ; si je vois percer l'imitation, j'ai la nausée. » Et le peintre Blanche :

« Bon pour le dessin de vrais petits enfants, je les adore ; mais à moins d'être le charmant douanier Rousseau, les grands enfants sont bien ennuyeux. »

Etonné par les toiles de Cézanne, le public l'a traité de barbare, de primitif, d'enfant, de fou même, et Huysmans les a dénommées « ébauches enfantines et barbares ». Mais l'artiste s'est fait gloire de cette qualification : « Je reste le primitif de la voie que j'ai découverte ! » Gauguin est dégoûté de la civilisation trop avancée : « Ah ! vieille routine d'Europe ! timidités d'expression de race dégénérée ! » Aussi s'évade-t-il très loin dans l'espace, en Polynésie, et très loin dans le temps, non plus en Grèce, mais aux siècles antérieurs. « La barbarie est pour moi un rajeunissement.... Je me suis reculé très loin, plus loin que les chevaux du Parthénon, jusqu'au dada de mon enfance, le bon cheval de bois. Je suis un sauvage, et les civilisés le pressentent, car dans mon œuvre il n'y a rien qui puisse dérouter, si ce n'est le malgré moi du sauvage... Ayez toujours devant les yeux les Persans, les Cambodgiens, et un peu l'Egyptien. La grosse erreur, c'est le Grec, si beau soit-il. » Aussi son œuvre s'inspire des grossières sculptures bretonnes, des idoles maories, des images populaires, de tout ce qui peut paraître le plus rudimentaire comme technique, « enfin de tout ce que l'humanité a jamais produit de plus naïf, de plus enfantin, de plus simple. » (M. Denis.) — « Gauguin, dit Strindberg, est le sauvage qui hait une civilisation gênante, quelque chose du Titan, qui, jaloux du Créateur, à ses moments perdus, fait sa propre petite création. » Mais cet art rudimentaire, a-t-on dit avec quelque raison, est « en dehors de notre temps ». Les futuristes, eux aussi, clament bien haut qu'ils sont des nouveaux primitifs, des « primitifs d'une sensibilité centuplée.

Nous commençons une nouvelle époque de la peinture. Nous sommes désormais sûrs de réaliser des conceptions de la plus haute importance et de la plus grande originalité. »

On admire l'art nègre, et l'on voit en lui la possibilité de rénover la sculpture moderne, qui, en effet, remontant à sa source, en devient la sœur jumelle. Picasso en lance la mode et passe par une phase nègre de son talent. On a dit que le cubisme, dont il est le chef, est « enfant de la peinture nègre ». Cette sculpture grossière qui, jusqu'à présent, n'intéressait que les ethnographes, passionne maintenant les artistes et les gens du monde ; on l'étudie de près, on lui consacre de luxueuses publications, et l'on fait une enquête auprès du public lettré pour savoir si elle doit être admise au Louvre, à côté des toiles d'un Rubens ou d'un Léonard.

Art nègre, art d'Extrême-Orient, art bouddhique, persan, assyrien, égyptien, gothique, romain, tout le passé attire nos artistes, et leur donne des thèmes et surtout des procédés techniques. Il n'y a pas seulement retour inconscient et coïncidence, parce que les artistes d'autrefois et d'aujourd'hui se rencontrent dans une recherche commune : il y a souvent imitation parfaitement réfléchie.

Ce qui se produit dans l'art romain à partir du III^e siècle de notre ère, ce sont précisément ces tendances régressives, en même temps que les autres symptômes signalés plus haut et qui trouvent, eux aussi, leurs parallèles dans la société actuelle. Pour apprécier le changement survenu, qu'on se rappelle le délicat art augustéen. Dans la sculpture et le relief, il avait utilisé les ressources les plus savantes du modelé, du clair-obscur pictural, il avait poussé à son

maximum l'illusion de la profondeur, et cet art « illusionniste » est plein de charme et de douceur. Si la force créatrice avait fléchi, les procédés techniques s'étaient perfectionnés. Avec le III^e siècle, l'art revient en arrière sur la voie parcourue ; il retrouve les vieilles conventions qu'il avait abandonnées depuis le temps où les observaient les vieux imagiers du VI^e siècle grec, et toutes celles que pratiquent les ouvriers inexpérimentés. Alors reparaissent l'œil énorme par rapport au visage, son exophtalmie, l'oreille mal placée, des erreurs de proportions, des détails de face dans une tête de profil, la frontalité, l'isoképhalie, la perspective par superposition ou par juxtaposition, la vue de face, etc., en un mot, tous les traits que nous avons constatés dans l'art régressif contemporain. Comme l'a dit avec raison Gaston Boissier : « La barbarie de l'art précéda les Barbares. »

N'y aurait-il pas eu, à Rome, ce même désir conscient de retour en arrière qu'aujourd'hui ? La régression moderne est volontaire ; celle de l'art romain ne serait-elle que le résultat de l'incapacité technique des artistes ? Il est difficile de croire qu'au III^e siècle déjà, la tradition technique ait pu se perdre, alors que l'empire était encore puissant, et n'avait pas encore subi les assauts des barbares. On songerait plutôt à un retour délibéré à de vieilles formules. Riegl le croit, et en reconnaît en particulier la preuve dans ces portraits romains aux yeux énormes, au sourire archaïque, aux paupières dont les arêtes sont très vives. En même temps que cette renaissance de vieux procédés, il y a, comme aujourd'hui encore, une forte influence étrangère, qui est alors celle de l'hiératisme oriental, favorisé par l'afflux des cultes orientaux à Rome, et par les empereurs syriens ; elle se révèle

dans les attitudes qui se figent, dans la juxtaposition des personnages, dans d'autres traits techniques.

L'art actuel, dans ses tentatives les plus jeunes, revient de plein gré à des formules primitives, et c'est par un effort volontaire que des artistes de grand talent, reniant tout leur métier, retrouvent ces apparences des arts en enfance ou retombés à l'enfance. Ces mêmes artistes — ils le prouvent facilement — ont une science approfondie des lois du dessin évolué, tel qu'il est admis jusqu'à nos jours. Regardez par exemple les œuvres d'un Matisse, d'un Picasso ; à côté de toiles « primitives », vous trouverez des dessins d'un art savant et raffiné qui ne choqueraient aucun traditionaliste. Parfois, partant de rendus classiques, ils les dénaturent par étapes, pour bien prouver que ce primitivisme n'est point pour eux une ébauche, mais au contraire un aboutissement.

On peut toutefois se demander si, à côté de ces virtuoses qui peuvent pratiquer simultanément l'art traditionaliste et l'art régressif, il ne se trouve pas d'autres artistes vraiment incapables de s'élever au-dessus de ces procédés rudimentaires. Puisque ceux-ci deviennent un résultat et non un début, puisqu'il est admis de façonner et de camper des bonshommes comme s'ils étaient en pain d'épice, de méconnaître les principes séculaires de la perspective, du raccourci, des proportions, des rapports, etc., pourquoi aller au delà et chercher ensuite à désapprendre péniblement cet acquis inutile ? Pourquoi ne pas s'en tenir à ce stade premier ? Cette tendance ne risque-t-elle pas dès lors d'encourager l'ignorance du métier, et de perpétuer un primitivisme qui, cette fois, ne sera plus volontaire, mais involontaire, procédant de l'incapacité technique ? Nous connaissons des artistes qui, igno-

rant tout des principes du dessin, ont acquis cependant aujourd'hui une certaine réputation.

La régression savante et volontaire peut donc devenir une régression spontanée et inconsciente, si ces tendances continuent à gagner du terrain, soit auprès des artistes, soit auprès du public. La vision esthétique est, sur beaucoup de points, affaire de mode, d'accoutumance. Si le public admet ces essais actuels, et s'y habitue, l'art sera mûr pour une régression involontaire et générale, et il aura dès lors rompu avec la tradition technique. Tout le monde admettra qu'il est normal de placer un œil de face dans une tête de profil, comme le font tous les enfants, comme les Egyptiens l'ont fait par convention esthétique pendant des milliers d'années. L'art, se complaisant dans cette régression que pourront fortifier les autres symptômes sociaux, sera retombé définitivement au point initial, et devra gravir à nouveau la courbe ascendante, pour sortir de ce moyen âge contemporain.

Je me demande si ce phénomène ne s'est pas produit à la fin du monde antique. Ne serait-ce point par désir de réagir contre la tradition devenue trop lourde, que les artistes, dès le III^e siècle, sont revenus aux vieilles conventions ? Ce regrès volontaire n'aura-t-il pas encouragé les inexpérimentés, et légitimé l'ignorance technique qui sera devenue dès lors courante ? Elle s'accroît à mesure que l'on descend les siècles ; elle est favorisée par les modifications des esprits, par le christianisme qui dédaigne ce qui n'est pas la vie spirituelle et mystique, par les malheurs publics, les révolutions, les invasions, en un mot par une quantité de facteurs, dont nous voyons les symptômes analogues à notre époque, et qui pourraient développer les mêmes effets, d'ici à une date indéterminée.

Un autre caractère de l'art nouveau, c'est son désir de rompre avec la troisième dimension. Partant de cette notion logique qu'une surface ne présente que deux dimensions, il déclare subterfuge condamnable la représentation par le dessin de la troisième dimension, de la profondeur. Une surface doit être traitée comme une surface, et non comme un espace profond ; elle doit recevoir une décoration tapissante, et non point des illusions de relief, de perspective. Ceci est encore de la tradition dont il convient de se débarrasser. Dès lors, ce sera la prédominance des éléments purement ornementaux, au détriment de la figure humaine, ce seront les teintes plates, au détriment du modelé. La toile tend à n'être plus qu'un tapis. Or c'est encore revenir aux origines de l'art. Il a fallu des siècles pour que le dessinateur apprenne les conventions du raccourci et de la perspective, le modelé, et l'art de la Grèce montre combien lente fut cette évolution, que l'art romain a poussée à sa dernière limite, avec sa tendance illusionniste. A partir du III^e siècle, on revient en arrière. Plus de ces perspectives profondes, de ces paysages qui trouent le fond ; on abandonne la perspective et les ressources du modelé, et petit à petit, le relief tend à devenir un tapis ornementé, conception qui triomphe dans l'art byzantin. La conséquence, c'est la perte des connaissances séculaires du raccourci, de la perspective classique, c'est l'abandon de la figure humaine qui disparaît de l'art au profit de la sculpture purement décorative. et qui ne reparaitra guère qu'au X^e siècle. Y aurait-il aujourd'hui l'annonce d'un tel acheminement ?

De nombreuses analogies nous ont permis d'établir un parallélisme entre la civilisation antique à son déclin et la civilisation contemporaine. L'avenir le

confirmera-t-il ? L'historien, s'il peut noter des ressemblances entre le passé et le présent, est le plus souvent déçu, quand il veut percer les voiles de l'avenir, et déduire des faits réels qu'il constate, ceux qui pourront survenir. L'évolution est une trame complexe, dont les fils s'entre-croisent de façon multiple ; des facteurs nouveaux peuvent surgir, d'autres devenir prépondérants, et déterminer un cours autre des événements. Ce serait témérité, malgré les analogies, que de prophétiser une décadence pareille à celle du monde antique. Les symptômes sont là : *dî omen avertant*.

Faut-il penser à des régressions partielles, qui n'atteignent qu'une partie du monde civilisé ? La Russie, rompant avec le passé, est retournée à la barbarie matérielle et spirituelle. Le même sort attend-il les autres nations ? Ou bien cet état de choses sera-t-il restreint à une partie de notre globe, à un continent, à un pays ? La vieille Europe, lassée, va-t-elle passer le flambeau de la civilisation aux continents plus jeunes et plus vigoureux ? On prétend qu'à mesure que la civilisation devient plus complexe, les régressions importantes sont plus rares, car il est plus difficile qu'elles atteignent l'ensemble. Mais n'avait-on pas prouvé, peu avant la guerre mondiale, que celle-ci était devenue impossible à cause de la connexion financière des divers Etats ?

Devons-nous croire que ces symptômes régressifs ne sont que momentanés et disparaîtront avec le rétablissement de l'ordre, de la vie économique normale ? Ou bien, les circonstances sociales ne s'améliorant pas, vont-ils persister, s'aggraver, engendrer de nouveaux effets, et, comme à la fin du monde antique, amener un nouveau moyen âge ?

Et verrons-nous là un recul utile pour mieux pro-

gresser, songeant que « le retour aux origines est souvent un progrès » ? — « Aux abords d'un monde inconnu, dit Elie Faure, une décadence profonde des forces du précédent ordre semble encombrer tous les chemins. Mais de la fermentation des décadences germe l'organisme attendu ». L'organisme attendu ressemblera peut-être étonnamment à ceux d'il y a des milliers d'années, où la civilisation remontait avec peine la même pente qu'elle avait descendue peu auparavant, suivant le rythme de l'évolution. « On ne reverra plus jamais la peinture et la sculpture s'organiser selon les apparences sous lesquelles elles ont fait l'éducation toujours inachevée de notre esprit », dit encore M. Faure. Je crois plutôt qu'on verra surgir, après ces formes de décadence, d'autres formes anciennes et connues, et que l'art, comme les diverses activités humaines, recommencera éternellement la même marche oscillante.

« Demeure avec nous, car le soir commence à venir, et le jour est sur son déclin. »

W. DEONNA.





Variété.

Sainte-Beuve, d'après M. L. F. Choisy ¹.

Les derniers secrétaires de Sainte-Beuve, Levallois, Pons et Troubat, ont tous trois publié leurs souvenirs. Différentes études ont été mises au jour par Brunetière, MM. Lanson, Michaut, Victor Giraud, Gustave Simon, et les auteurs du *Livre d'or* qui a paru lors du centenaire de la naissance de Sainte-Beuve, en 1904.

M. Choisy s'est attaché à suivre Sainte-Beuve dans toute sa carrière, envisageant en lui l'homme et le poète plutôt que le critique. Son livre est écrit avec une sincère sympathie pour l'auteur dont il raconte la vie. On sait que celui-ci, à plus d'une reprise, a rencontré sur sa route bien des ennemis. De nos jours encore, une certaine antipathie s'est montrée chez quelques-uns de ceux qui ont parlé de lui.

La vie de Sainte-Beuve n'a pas été celle d'un homme heureux. Il a dû, pendant de longues années, et presque jusqu'à la fin, se livrer à un travail absorbant. Des articles de critique, des ouvrages d'histoire littéraire, ne sont pas aussi lucratifs que des pièces de théâtre,

¹ *Sainte-Beuve, l'homme et le poète*, par Louis-Frédéric Choisy, professeur à l'Université de Genève. Paris, lib. Plon-Nourrit, 298 pages.

ou des romans à grand succès. De 1840 à 1848, il a été bibliothécaire : modeste place, que la plus sotte calomnie l'amena un jour à abandonner. Quand il fut appelé en 1848 à occuper une chaire à l'université de Liège, un pamphlétaire belge fit tout ce qu'il put pour lui rendre inhospitalier le pays où il allait s'établir. Quand il fut nommé professeur au Collège de France, en 1855, la jeunesse des Ecoles s'ameuta contre lui, et le força à renoncer à des fonctions qui lui auraient laissé quelques loisirs. Les deux souverains qui de son temps ont été à la tête de la France, Louis-Philippe et Napoléon III, ne lui ont accordé, ni l'un ni l'autre, la juste considération que Louis XIV a su témoigner à Boileau.

Sainte-Beuve, Victor et Adèle Hugo : M. Choisy a consacré trois chapitres de son livre à faire d'une plume délicate, le récit de ce qui s'est passé entre eux. On en a beaucoup parlé, beaucoup écrit ; on a médité Sainte-Beuve avec prodigalité. Il a eu de graves torts sans doute. Mais M. Choisy a presque été le seul à plaider pour lui les circonstances atténuantes. Je crois qu'il a eu raison de le faire.

Quand le feu n'est pas un feu qu'on allume et qu'on surveille, il ne fait guère que du mal, il est redoutable. Et de même, quand l'amour n'est pas simplement le gracieux prélude du mariage, il n'a guère que de mauvais effets, il peut en avoir de terribles. Tous ceux qui ont vécu longtemps, et qui ont jeté les regards autour d'eux, ont vu des vies que l'amour a troublées, des carrières auxquelles il a mis une fin désastreuse.

« La maladie de l'amour est une, constante, *sui generis*, comme on dit dans la science ; elle se retrouve identique dès qu'elle existe. Quiconque l'a pu voir et observer une seule fois, ne la méconnaîtra jamais. C'est un pur

mal, amer, cuisant, et qui n'a de gracieux que les débuts. » C'est ainsi que Sainte-Beuve a caractérisé cette passion : il en parlait en connaisseur.

Cette vue est le point dont il faut partir pour juger ce qui se passa quand Sainte-Beuve, dans l'une des dernières semaines de 1828, reconnut tout à coup qu'il s'était épris de M^{me} Hugo, et quand, deux ans plus tard, celle-ci à son tour, et de façon plus étonnante que lui, fut atteinte du même mal sacré. Tous deux alors furent le jouet de la tempête qui les enveloppait, et le naufrage fut complet. On peut suivre avec confiance le récit de M. Choisy, qui est exact et fidèle. Je ne me sépare de lui que sur le dernier point que je viens d'indiquer ; je ne partage pas le doute qu'il veut garder.

Sainte-Beuve a beaucoup souffert de ne pas être assez apprécié à titre de poète. On eût pu lui rendre plus de justice à cet égard. Dans le *Livre d'or* de 1904, M. Paul Bourget a plaidé sa cause avec talent. Mais pendant quarante ans, des *Méditations* (1820) à la *Légende des siècles* (1859) il y eut tant de beaux recueils de vers, tant de chefs-d'œuvre de Lamartine, de Hugo, de Vigny, de Musset : Sainte-Beuve reconnaissait lui-même leur prééminence ; au milieu de ce magnifique déploiement, c'était peu de chose que les *Conso-lations* et les *Pensées d'Août*.

Plus heureux que lui, dans le dernier tiers du XIX^e siècle, Coppée et Sully Prudhomme, Heredia et Verlaine, n'ont pas trouvé leur carrière de poètes encombrée de rivaux assez redoutables pour tout éclipser autour d'eux.

Il y a deux catégories de romanciers : ceux qui publient des romans en grand nombre, et ceux qui n'en font qu'un seul, comme Rousseau, Benjamin

Constant, Fromentin. C'est à ce dernier groupe qu'appartient Sainte-Beuve. Il a écrit *Volupté*, « roman de riche substance, a dit M. Lanson ; œuvre qui devra rester, comme une des plus fortes de ce temps¹. » Je m'associe volontiers à cette espérance, sans me dissimuler ce qu'elle a de fragile.

En effet, tout autant que la poésie, le roman, au XIX^e siècle, a eu en France une magnifique floraison. Depuis *Atala* et *Corinne* jusqu'aux romans de MM. France et Bourget, combien d'œuvres qui témoignent d'un vrai talent ! Georges Sand, Balzac, Mérimée, Alexandre Dumas, Feuillet, Flaubert ; n'oublions pas nos compatriotes Cherbuliez et Rod : combien de volumes n'ont-ils pas mis au jour, et avec quels succès ! Hélas ! Quelle Cassandre saura nous dire ce que l'avenir voudra garder de toute cette bibliothèque ?

L'histoire littéraire de la France pendant les temps modernes a été le principal champ de travail de Sainte-Beuve. Il a consacré des articles à plusieurs centaines d'écrivains. On lui a reproché, quant à ceux des siècles passés, de s'être appliqué à parler des petits plutôt que des grands ; et quant à ceux du XIX^e siècle, de n'avoir pas été juste pour certains d'entre eux, qu'il n'aimait pas.

Sainte-Beuve préférerait choisir les sujets où il trouvait à dire quelque chose de nouveau : or, avant lui, sur les écrivains de premier ordre, n'avait-on pas déjà su dire à peu près tout ? Tandis qu'en mettant en lumière des écrivains d'un talent réel, quoique modeste, n'a-t-il pas réussi à enrichir, à élargir l'histoire de la littérature

¹ On n'a pas remarqué, je crois, que les *Mémoires du chancelier Pasquier* (I, 154) contredisent tout à fait ce que Sainte-Beuve a dit de Limoelan, personnage historique et réel, qui joue un rôle épisodique dans ce roman.

ture ? Quant à ses contemporains, sans doute il les a vus quelquefois de trop près. Dès qu'il y a antipathie, c'est à une certaine distance seulement que l'impartialité est facile.

En définitive, Sainte-Beuve a été un excellent peintre de portraits. Comme le dit très bien M. Choisy : « Il s'efface pour mettre en lumière son modèle ; il écrit d'un style modeste, afin que le personnage étudié occupe seul la pensée du lecteur. Les portraits de femmes abondent dans les *Lundis*, et sont un des grands attraits de ce recueil. »

Sainte-Beuve s'est occupé de Port-Royal pendant une quarantaine d'années. *Les Larmes de Racine*, où il parle du pieux souvenir que le poète avait gardé de ses études en ce monastère, sont de 1829, et c'est en 1867 qu'il a mis la dernière main à la longue histoire qu'il a tracée du groupe de belles âmes dont ce couvent a été le centre. C'est ainsi que pendant toute sa vie, Sainte-Beuve a côtoyé les idées religieuses, s'y associant par les sentiments, sans jamais y entrer par ses convictions. Il a été constamment sincère ; mais il a eu bien des fluctuations. L'attitude presque hostile qu'il avait prise vers la fin, vis-à-vis du catholicisme officiel, il l'eût abandonnée sans doute s'il avait vécu douze ou quinze ans de plus, et assisté aux victoires de l'anticléricalisme. Toujours est-il que l'Eglise chrétienne lui est redevable d'un chapitre important de son histoire, écrit d'une main amie, avec un grand talent, un soin extrême, et la réflexion la plus mûre.

M. Choisy, qui a en main et qui va bientôt publier plus de cinquante lettres adressées par Sainte-Beuve à M^{lle} Couriard (1831-1918), en a donné, dans un des chapitres de son livre, un choix d'extraits, fort intéres-

sant. Mais je me demande s'il n'eût pas été mieux de commencer par mettre au jour ce petit trésor, et de le commenter ensuite, au moment qui lui appartient dans la biographie de l'écrivain.

Sainte-Beuve en effet avait reçu un jour, de la jeune Genevoise, une lettre où s'exprimait une naïve admiration : ce fut le point de départ d'une correspondance qui dura plus de trois ans. Sans avoir vu la personne distinguée qui lui avait témoigné sa juvénile sympathie, Sainte-Beuve s'éprit d'elle en lisant ses lettres ; il crut pouvoir espérer de trouver en elle une âme dévouée, un appui, une compagne pour le reste de ses jours ; en un mot : une épouse. L'illustre académicien, qui était déjà quinquagénaire, se complut quelques mois dans ce rêve ; il ne put malheureusement le faire accueillir et partager par sa trop raisonnable correspondante, qui continua longtemps à lui écrire, sans paraître l'avoir compris, et comme si de rien n'était.

Ce commerce épistolaire finit pourtant par s'arrêter, comme il était naturel. Quelques années plus tard, M^{lle} Couriard fit à Paris une visite à Sainte-Beuve. Cette unique entrevue paraît n'avoir laissé d'aimables souvenirs ni à l'un ni à l'autre.

* * *

Cinquante ans après la mort de Sainte-Beuve, le jugement qu'on peut porter sur lui se dégage plus facilement. En qualité de critique, d'historien de la littérature, Sainte-Beuve a eu des prédécesseurs : Grimm, La Harpe, Villemain, et aussi de dignes successeurs : Scherer, Brunetière, Faguet, M. Lanson. Mais au milieu de tous, il demeure certainement le premier.

Poète et romancier, sa place est beaucoup plus modeste. Son principal mérite est d'avoir tracé l'image, scrupuleusement vraie, d'une âme tourmentée du mal d'aimer. De tous les portraits qu'il a dessinés, le sien propre est celui qui est le mieux réussi. On en peut recueillir les traits épars dans ses poésies surtout, et dans son roman, ses lettres, et quelques-unes de ses œuvres. M. Choisy les a rassemblés, mis en ordre; et la biographie qu'il a écrite ainsi, est un des meilleurs livres qu'on ait sur un sujet que tant de plumes diverses se sont essayées à traiter.

EUGÈNE RITTER.





La première souffrance

de la petite Agna.

Dans le vieux train cahotant, à petites fenêtres, où je filais sur Terni, à mon retour des cascades, je me trouvais dans un wagon de troisième classe, sale, morne, tout parsemé de débris de papiers et de bouts de cigares.

En face de moi était assise une petite fille, un bout de femme de neuf à dix ans, peut-être même de sept seulement ; ces enfants du sud semblent toujours plus âgés que nos gamines du même âge. Elles vous ont de ces airs entendus, en fronçant les sourcils, raisonnables déjà comme de vraies petites femmes. A côté de la fillette se tenait le frère aîné. A ses habits en forte épaisse futaine et à son gilet en beau tricot, on voyait bien qu'il devait être le fils d'un vigneron aisé ou d'un riche propriétaire de ces belles grandes plantations d'oliviers des environs. Car, si l'on voit encore des gens peu fortunés porter des habits en fine toile, cette belle futaine, bien épaisse, en poils de chèvre ou en laine de mouton, fraîche pour l'été et imperméable au froid et à la pluie, ce tissu très cossu, mat, inusable, il n'y a que les paysans riches et les habitants des petites villes qui en aient. La petite fille portait une espèce de corselet ajusté, comme en ont les toutes jeunes filles

du pays, dans les montagnes, plutôt par une certaine vanité que par ancienne coutume.

Ses cheveux, pareils à de la bourre de soie, d'un blond encore plus clair, souples, brillants, semblaient crépiter au moindre mouvement, et de longs cils dorés abritaient d'adorables yeux gris.

Son petit visage, quoique un peu dur encore, était déjà charmant à voir ; sa peau veloutée, aux reflets rosés, rappelait une pêche encore légèrement verte, sur le point de mûrir. Et cette délicieuse petite créature avait sa pauvre frimousse toute enflée. Des maux de dents ! Songez donc ! Voilà ce que l'on ne rencontre presque pas dans ces pays. C'était une de ces vilaines, méchantes grosses dents, qui vous tourmentent toute la nuit. Et ça brûle et ça vous donne des élancements, on dirait des milliers de petites lances pointues qui fourragent dans la gencive. Et la petite gesticulait avec ses mains, tendant ses doigts les uns après les autres, comme si chacun devait représenter ces terribles, cruelles petites pointes qui l'avaient torturée ; puis, vite, elle cachait de nouveau son petit museau enflé dans ses deux mains. Et quand un nouvel élancement faisait tordre de douleur la pauvre petite figure, elle sursautait comme un poulet effrayé et se serrait contre son grand diable de frère, un garçon de douze ans, dont le visage dur, à la peau mate, ressemblait aussi à une pêche, mais très verte encore. Il en était à sa troisième cigarette, et toute sa fumée il l'envoyait à sa petite sœur. Gardant un silence réservé, il laissait parler la fillette, quoiqu'elle soutînt que ça lui faisait horriblement mal. Elle ne pouvait pas se tenir de raconter.

— On allait chez le dentiste, à Terni. C'est qu'il

est bien célèbre. Tous les jours, il arrache deux cents dents, au moins, des grosses, des dents de lait, des dents d'œil, des marteaux. Il en a tout un grand tiroir plein et il gagne beaucoup d'argent avec ça. Il est si leste, avec ses pinces. On n'a même pas le temps de les voir...

Ici, le gamin approuve pour la première fois de la tête, d'un air d'importance.

— Mais j'ai peur quand même, continue la petite, j'ai de très grosses dents, qui tiennent fort. Je ne sais pas... Oh ! malheur, cette fois j'ai trop parlé, voilà que ça revient... oh!...

Et la petite bavarde poussait des gémissements et se suspendait au cou de son frère, en se serrant fort contre lui. Lui, de sa large bouche, aux lèvres très rouges, lui souffla contre, trois ou quatre bouffées de tabac.

— Ça fait du bien, disait-il, ça fait beaucoup de bien ! Si seulement tu voulais fumer toi-même, ça te soulagerait encore plus.

Et il lui envoya une autre bouffée. C'était drôle comme tout à voir. Il aspirait deux ou trois fois profondément la fumée de sa cigarette, puis, allongeant les lèvres, il envoyait l'énorme nuage dans la pauvre petite bouche malade, que la fillette lui tendait patiemment en fermant les yeux à peine. Il était effrayant à regarder ce garçon ; mais Carletto savait bien, lui, ce qui faisait du bien !

— Si seulement c'était fini chez le docteur, fit tout à coup la petite, rompant le silence de son babil.

— Tu n'as qu'à ne pas y penser, fis-je, pour la consoler. L'on m'a arraché déjà bien des dents : ça va vite. On t'enduit la gencive de quelque chose de très

frais, comme de la neige, et tout de suite tu ne sens plus rien du tout, même si l'on te retournait la tête, ton petit visage est comme gelé. Il n'y a qu'à fermer les yeux, se cramponner au fauteuil, s'appuyer fort avec les pieds... une... deux... trois... tiens, regarde, voilà la dent.

Je tenais mon pouce et mon index tout près du visage de la pauvre enfant, comme si je voulais lui montrer la méchante dent arrachée.

Le gamin m'avait à peine honoré jusqu'ici d'un regard, de ses petits yeux d'acier, à l'expression très dure. Il s'était renversé dans son coin, nonchalant, ses longues jambes minces écartées, d'un air de supériorité, comme si le monde entier était fait pour lui appartenir, à lui, Carletto Amaro.

Cependant, j'avais dû parler à sa sœur d'une façon qui lui avait plu, car il me gratifia tout à coup, oh ! de très haut, et sans même daigner sourire, d'un de ces signes de tête approbateurs ; tenez, celui d'un général à un simple soldat qui, une fois, par hasard, se serait distingué.

— Est-ce vrai, Carletto ? Est-ce vrai ? implorait pendant ce temps la fillette.

— Bien sûr, j'y ai déjà été deux fois, moi ; tu crois que le docteur commence à peine, et voilà qu'il te montre déjà la dent dans ses pinces....

— Houh ! fit l'enfant, et elle frissonnait toute, comme un buisson d'églantines secoué par le vent. Le mot « pinces » avait chassé tout son courage.

— Non, je veux rentrer, criait-elle, comme si elle avait pu faire arrêter où elle voulait le train qui filait.

— Carletto, regarde, ça ne me fait plus mal. Oh ! les pinces sont terribles, je meurs !

Carletto, très froid, souriait à peine de ses yeux gris ; sourire glacé des nuits étoilées d'hiver. Puis, très ferme et résolu :

— Non, cette fois tu viendras... pas comme la dernière fois !

La petite devint toute rouge. Ah ! oui, la dernière fois, elle s'était enfuie vers la maison, à mi-chemin de chez le dentiste.

— Toute la nuit après tu as crié comme une folle, tellement tu avais mal, continua le frère, pâle, de son ton calme, et sans miséricorde. Non, aujourd'hui il faut absolument que tu y passes, conclut-il avec une décision incroyable.

Je voyais nettement ce garçon, plus tard, quand il serait homme et propriétaire à son tour, parlant sur ce même ton implacable aux pauvres vignerons qui n'apporteraient pas les intérêts au terme fixé. Je l'entendais dire, de sa voix nette, appuyant sur les mots : « C'est bien, on vous poursuivra, il n'y a rien autre à faire, *basta* ! »

— Carletto, Carletto, criait la fillette, se représentant toujours plus nettement les pinces affreuses pressant sur la gencive, poussant et arrachant la dent.

Un voyageur assis près de nous voulut s'en mêler :

— Mais, enfant, si ça ne te fait plus mal, eh bien, laisse le dentiste.

Il parlait sur un ton sec de maître d'école. Ah ! cet éclair d'indignation que lançèrent sur lui les yeux de notre futur jeune propriétaire. La voix se tut. Par contre, Carletto, impérieux :

— Ne parlez pas ainsi ; Agna sait bien qu'elle doit venir !

Ciel, comme le gamin prononça ce « doit » ! et pour-

tant, tout en parlant, il passait presque avec précaution sa longue main rude sur les cheveux soyeux et brillants de sa petite sœur.

— Agna, tu me remercieras, je le sais.

Je vis bien à ce moment que cet être jeune, et qui semblait dur comme la pierre, cachait quand même une belle étincelle de chaleur au fond de lui-même. Ceux qu'il aime seront heureux auprès de lui, et il ne pourra rien arriver à ceux qu'il veut protéger. Mais l'enfant pleurait, suppliait :

— Non, tu es méchant avec moi ; je ne veux pas, je ne veux pas !

Et elle frappait des pieds et elle se raidissait...

— Ma jolie Agna, fis-je, avide de gagner non seulement les grâces de la petite, mais aussi celles de son merveilleux gaillard de frère : Écoute donc ce que m'a raconté, là-bas, à Rome, un de mes amis du Quirinal. C'est une petite histoire du roi et encore plus de la reine, mais surtout de leur petite fille Iolanda. Oui, c'est bien ainsi qu'elle s'appelle. Iolanda a exactement le même âge que toi, mais elle n'est pas aussi mignonne, même avec sa gentille petite toque dorée et sa robe de soie ; oh ! non, elle n'est pas aussi jolie.

Agna souriait à travers ses larmes, puis elle demanda vivement :

— La Principessa, la piccola Principessa ? et elle a eu aussi mal aux dents ?

— D'affreux maux de dents. Elle avait, elle aussi, une de ces vilaines, méchantes dents, contre lesquelles toutes les gouttes de genièvre et de gentianes du monde et tout le reste ne pouvaient rien. La mignonne princesse eut de la fièvre pendant la nuit, ses petites joues rondes étaient toutes rouges et brillantes ; le jour sui-

vant, elle avait perdu tout son entrain et sa gaîté.

— Vois-tu, Agna, fit, sérieux, le frère aîné, en me clignant malicieusement de l'œil, pour me montrer qu'il avait compris ma ruse et ne s'y laissait pas prendre, lui, Carletto Amaro, si roublard, le fils d'un propriétaire. « Vois-tu, tout à fait la même chose, répéta-t-il d'un ton ferme. » Et il me lança de nouveau, comme avant, un de ces fameux regards si hautains ; pourtant, ce n'était plus de général à soldat, mais plutôt à capitaine.

— Et ensuite, Signore ? commanda-t-il d'un ton détaché.

— Et bien oui, ensuite il n'y avait rien autre à faire qu'à arracher cette vilaine dent ; c'est ce que dit la reine à l'enfant. Ah ! mais c'est une femme courageuse, la reine. Elle descend de tout là-haut, des Montagnes Noires. Alors la petite principessa courut chez son père, le roi, et elle pleurait, et elle ne voulait pas se laisser faire. Et le roi, tu sais bien, Agna, est un homme très doux, qui ne peut pas supporter la souffrance autour de lui et surtout pas chez ses enfants. Et de son cœur de père, plein de tendresse, il lui dit : « Non, non, tu n'iras pas chez le dentiste, ça ira mieux de soi-même. On va te faire des compresses au vinaigre et au pain noir, comme en font les gens au Piémont, on évitera les courants d'air, on te mettra dans un bon lit bien chaud et le mal disparaîtra. »

— Vois-tu, vois-tu, fit triomphante Agna à son frère, qui recommençait à me regarder comme un soldat ou un caporal maladroit ; moi aussi je ferai comme elle : *A casa ! a casa !*

— Mais, poursuivis-je très vite, voici un bruissement de robe de soie et la reine Elena entre dans la

chambre du roi. C'est une belle grande femme, intelligente et énergique, et elle se met à se moquer de sa petite, devant elle. « Quoi, veux-tu donc rester toujours une poupée ou un bébé dans ses langes ? Des centaines et des milliers d'enfants en Italie et ailleurs se font arracher aujourd'hui une dent malade pour qu'il en repousse après une autre toute bonne. Des centaines et des milliers d'enfants crient un peu et après ils rentrent en courant chez eux, brandissant la dent arrachée, pour la montrer à leur mère comme s'ils tenaient un petit animal méchant rendu inoffensif. Et ils ouvrent toute grande la bouche, et ils montrent le trou dans leur gencive, et eux tous peuvent dire : « Père, j'ai déjà su supporter une petite souffrance. » Mais ma petite princesse ne veut pas endurer de douleurs, elle. Non, il ne faut lui donner que des douceurs et des coussins de plumes. Et pourtant il faudra bien une fois, plus tard, qu'elle souffre, comme toutes les autres, qu'elles s'appellent : Iolanda, Agnes ou Rosina ! » L'enfant se tut, et même le roi n'essaya même plus de contredire la reine. « Mais, continua la reine, veux-tu, toi aussi, mon roi, contribuer à ce que nos enfants soient les plus faibles dans tout le pays ? qu'ils soient les derniers entre les derniers ? Ne doivent-ils pas être à leur poste à l'avant-garde ? Si notre petite Iolanda ne se fait pas arracher cette fois sa dent, ne crois-tu pas, mon roi, qu'un jour viendra où d'autres maux l'attendront, et à mesure qu'elle grandira ce seront d'autres souffrances, toujours plus grandes ? Et celles-là elle saura encore moins les supporter. Quand elle sera adulte, commenceront pour notre enfant les vraies douleurs ; alors Iolanda sera anéantie et mourra d'avance de peur. Elle sera peut-être une

fois reine, mère de tout le pays. Ah ! une bonne mère, vraiment, qui a peur même de se faire arracher une dent de lait. Pas de ça ! Notre enfant doit s'habituer à la souffrance. N'avons-nous pas dû, nous, nous y habituer de bonne heure, toi, mon roi, et moi aussi. Et n'était-ce pas une bonne chose ? Le sais-tu encore Vittore Emmanuele ? » Le roi approuvait de la tête, il revoyait la vieille ville de Monza, la foule, le soleil ardent, un revolver étincelant à côté de la voiture de son père, et il entendait encore comme l'on venait vers lui, hors d'haleine, lui criant : « On a assassiné ton père ! » — « Oui, mon petit trésor, dit-il à Iolanda, d'un ton sérieux, ta mère a raison, tu dois t'habituer à souffrir. Tu dois donner l'exemple à tes sœurs, en brave petite princesse que tu es. » L'enfant royale écoutait muette ; oh ! elle avait quand même une petite âme courageuse ; du sang montagnard coulait dans ses veines, comme à toi, ma petite Agna ; elle le tenait de sa mère, qui est née dans les montagnes. Et là-haut les gens sont plus courageux. La petite princesse, approuvant de la tête, a dit : « Oh ! oui, maintenant je veux, je veux qu'on me l'arrache, cette dent ! Faites seulement venir le docteur tout de suite. Je ne crierai même pas quand il me mettra ses pinces dans la bouche. »

— Et après, qu'arriva-t-il ? fit Agna, anxieuse, les yeux immobiles et grands ouverts.

— Le docteur vint et arracha la dent. C'était une vilaine grosse dent qui tenait ferme. L'on ne pouvait pas comprendre comment ce monstre avait pu se loger dans une bouche si mignonne. La fière enfant ne poussa pas un cri. Rien que quelques larmes dans les yeux, et une petite ride au front quand le médecin lui montra

sa dent arrachée avec une goutte de sang au bout de la racine. Elle était si heureuse qu'elle se mit à rire, et le roi et la reine l'embrassèrent bien fort tous les deux...

— *Brava, brava*, moi aussi, je ferai la même chose, criait Agna, radieuse, sautant déjà d'impatience dans le wagon. Bien sûr qu'il faut l'arracher, ma dent. Ecoutez ! que crie-t-on ? Terni ? On y est déjà. Viens, Carletto, viens !

Je secouai la main de la petite et, après, celle de son frère, qui gardait son air froid.

— *Evviva il re Dolorè*, lui criai-je, et, à mon regard, il ne devait pas comprendre si je m'adressais à la douleur ou à lui, Carletto Amaro.

— *Evviva*, répondit le garçon.

Et en guise d'adieu, il m'adressa un regard !... Oh ! plus question de caporal, ni de capitaine ; cette fois, ça se passait de général à général. Et que j'en aie été très fier, je vous en réponds, de cette distinction !

Agna, elle, avait déjà dégringolé des deux hautes marches du wagon et, de ses pauvres petites lèvres tordues par la douleur, sortit ce cri d'enfant, clair comme le ton d'une clochette d'argent : *Evviva la Principessa !* Vers la porte, Carletto, me poussant poliment du coude, me fit :

— Vous avez inventé ça, Signore. Vous êtes pour sûr un *poeta* ou un *scrittore*... ?

— As-tu entendu ? l'interrompis-je vivement, comme ça vibrait de courage ce : *Evviva la Principessa !* Va vite avec Agna, elle est maintenant pour le moins une petite Italienne aussi brave que Iolanda.

— Mais vous avez inventé, persistait le gamin, encore au bas du wagon.

Je ne l'entendis plus, Agna me faisait de loin des signes joyeux et, de nouveau, l'on entendit retentir la délicieuse petite voix : *Evviva la Principessa !*

Toute la journée, ces paroles me poursuivirent : le son d'une cloche dans un campanile, le rire d'un enfant, le gazouillis d'un oiseau, tout évoquait, pour moi, ce cri joyeux : *Evviva la Principessa !* Et chaque fois que la voix claire chantait à mon oreille, je me disais : « Oui, gloire à toi, royale douleur, qu'aucune beauté, ni aucune puissance humaine ne saurait arrêter. Et gloire, à toi aussi, petite âme du sud et du nord, petite âme de partout et de toutes les épreuves. Toi qui as su tirer de la douleur, la joie, de la souffrance, la force, et qui vas triomphant des peines de ce monde, si tu as su déjà supporter bravement tes premières, légères souffrances d'enfant, tu sauras plus tard ne pas trembler devant la mort. »

H. FEDERER.

(Traduction de Louisa Wenger.)



Chronique suisse allemande.

Les lettres de Jacob Burckhardt à Gottfried Kinkel. — Jacob Burckhardt, la Suisse et l'Allemagne. — Le testament d'un sage. — L'historien Gustave Tobler. — Nouvelles éditions de Gottfried Keller. — Une singulière femme de lettres. — Les premiers vers d'Alfred Huguenberger. — Livres.

Plusieurs fois dans ces chroniques j'ai exprimé le regret qu'on ne publiât point toutes les lettres de Jacob Burckhardt. Les fragments qu'en a donnés Otto Markwart dans sa récente biographie ont encore avivé ce regret. Il est fort probable que les détenteurs de ces lettres ne sont guère pressés de les communiquer au public. Burckhardt s'exprimait souvent avec une extrême verdeur sur ses contemporains. Ce grand esprit avait la naïveté de croire qu'on peut dire ce qu'on pense et que le monde est capable d'entendre toutes les vérités ; il lui en a cuit parfois, mais cela ne l'a point corrigé. Aujourd'hui que la plupart des hommes dont il parle sont descendus dans la tombe, la vérité coûterait moins d'être entendue. Malheureusement, il y a les familles et les amis qui veillent jalousement à ce que rien ne vienne ternir la gloire des gens qui leur sont chers, et je crains bien qu'il ne se passe encore du temps avant que nous ayons la correspondance intégrale de Burckhardt ¹.

En attendant, il faut accueillir avec grande joie les lettres qu'on se décide à publier de temps en temps. En voici de nouvelles et fort intéressantes, celles que Burckhardt écrivit à Gottfried Kinkel et à sa femme de 1841 à 1847.

Gottfried Kinkel est cet esthéticien qui professa quelques années au Polytechnicum de Zurich. Réfugié de la Révolution

¹ *Briefe Jakob Burckhardts an Gottfried Kinkel und Johanna Kinkel*. Herausgegeben von Rudolf Meyer-Kraemer, Basel, Benno Schwabe & Cie, 1921.

de 1848, il appartenait à cette génération de libéraux allemands idéalistes et humanitaires, dont la race semble s'être perdue. Kinkel était un écrivain facile, abondant, ayant beaucoup de chaleur. Enthousiaste et exubérant, il avait complètement subjugué le jeune Bâlois qui était venu faire des études historiques à Bonn, où Kinkel enseignait alors la théologie. Une étroite intimité s'ensuivit, et quand l'historien retourna dans sa ville natale pour s'y établir, une correspondance nourrie s'entretint entre les deux hommes. Le Burckhardt qui s'y révèle est ardent et plein de fougue. Il n'a pas encore pris contact avec l'Italie et c'est l'Allemagne idéaliste qui alors l'enthousiasme. Cette Allemagne, il la voit au travers de ses amis et il ne cesse de la glorifier. « Cette patrie allemande qui nous est commune, écrit-il, cette patrie que je raillais et repoussais au début comme ont coutume de le faire mes compatriotes, je veux consacrer toute ma vie à la faire connaître aux Suisses, à leur montrer qu'ils sont des Allemands et qu'ils doivent être fiers d'appartenir à ce rameau germanique auquel la Providence réserve un bel avenir et sur lequel repose le sort et la culture de tout un monde. »

Il faut reconnaître que cette Allemagne où vivait encore l'esprit de Schiller et de Goethe est fort plaisante à considérer. A Berlin, où Burckhardt se rend au printemps de 1842, il suit les leçons du grand historien Ranke et, au contact de ce rare esprit « il jure de ne jamais écrire que dans un style lisible et de ne s'arrêter qu'aux choses intéressantes ». « C'est une honte, dit-il, que la plupart des historiens allemands ne puissent être que la pâture des érudits. » Lui s'assigne la tâche de traiter l'histoire non comme une science, mais comme un art. Dès 1843, il rêve de peindre de grands morceaux d'histoire, « la vieille Alémanie », par exemple. Après avoir longtemps hésité entre la poésie et l'histoire, il reconnaît que celle-ci l'emporte délibérément dans son esprit. « J'ai douté plus d'une fois, dit-il, de ma vocation d'historien, et pourtant je me convaincs que c'est là que la destinée m'entraîne. Je voudrais surtout peindre le moyen âge d'une tout autre ma-

nière qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, d'une manière vraiment intéressante. »

Burckhardt est déjà à ce moment ce qu'il sera plus tard, un ennemi juré de la méthode philologique en histoire. « La philologie prouve toujours davantage sa banqueroute spirituelle, dit-il, par le fait qu'elle n'a pas encore été capable de nous donner une bonne représentation de l'antiquité. La philologie n'est qu'une science de second rang, malgré les grands airs qu'elle se donne. »

Un séjour que Burckhardt fit à Paris en 1843 le renforça sans doute dans sa manière de voir, mais ce fut surtout en Italie qu'il prit conscience de son art. L'enthousiasme qu'il ressent alors est indescriptible. « Il y a des places, écrit-il de Rome, où je me suis senti envahi d'une joie soudaine. » Cette griserie qui rappelle celle de Stendhal, ne quitte point Burckhardt durant toutes ses pérégrinations à Rome, Florence, Ravenne et Venise. Enfin, il a trouvé sa terre d'élection ! Son retour à Bâle n'en est que plus morose. « Je sais maintenant, écrit-il, que je ne pourrais plus être heureux loin de Rome et que tous mes efforts désormais se concentreront d'une manière folle sur la pensée d'y revenir, même si pour cela je devais servir comme laquais chez un Anglais. » Et quelques jours plus tard : « Dès que j'aurai un peu d'argent, je file sur Rome et j'y reste jusqu'à mon dernier sou. »

On regrette que cette correspondance s'arrête en 1847. Mais Burckhardt cessa d'écrire à ses amis de Bonn, avec lesquels il ne s'entendait guère. La politique avait creusé entre eux un fossé. De plus en plus, Kinkel était entraîné par le tourbillon révolutionnaire qui devait faire de lui un exilé, et Burckhardt, de son côté, s'enfonçait dans la politique conservatrice. Abhorrant les révolutions dont il voyait surtout le côté destructeur, il se réfugiait dans le passé. Dans ses dernières lettres à Kinkel, il exprime des craintes pour l'avenir de la civilisation et devient très pessimiste. Il ne se sent pas heureux à Bâle où souffle aussi un mauvais esprit. Après avoir rédigé quelque temps un journal conservateur, il finit par se

confiner dans son enseignement et évite, autant qu'il le peut, tout contact avec ses compatriotes. « La dignité calme et la paix sacrée, voilà, dit-il, ce que je cherche à sauver vis-à-vis d'importuns indiscrets. » Dès lors, il cacha sa vie et se retira dans l'art. « Etre poli avec tout le monde, dit-il, et ne devoir rien à personne. » Dans Bâle, « où l'on s'enlise », il se crée dans sa chambre de cénobite, une retraite studieuse « loin des philistins et des gens ennuyeux ». « Bâle, dit-il, ne sera jamais mon ciel, *O Krähwinkel, o Vaterland !* » Telle est la vie qu'il inaugure dans sa ville et à laquelle il restera fidèle. Il la résume en ces mots : « Je travaille comme un bœuf à la sueur de mon front ;..... la solitude et le vide se font autour de moi,..... Mais ma nature heureuse et ferme intérieurement me préservent de la mélancolie. » Et c'est ainsi qu'en 1847 on voit déjà se dessiner le Burckhardt que nous a dépeint Carl Spitteler, sous les traits de ce sage, revenu de bien des choses et qui, comme Voltaire dans *Candide*, trouve la raison de vivre dans le travail. « L'essentiel, dit-il, est de travailler. » En dehors de son travail, Burckhardt aimait à s'entretenir avec des amis de choix et, quand il ne les avait pas sous la main, il s'entretenait avec eux par correspondance. Rien n'est plus délectable que ses lettres aux Kinkel. A quand le tour des autres correspondances ?

— Un autre petit livre qui nous entretient de Jacob Burckhardt est celui que M. Carl Neumann, professeur à l'université de Heidelberg, a fait paraître sous ce titre : *Jacob Burckhardt, l'Allemagne et la Suisse*¹. L'auteur y réunit tout ce que Jacob Burckhardt a dit de son pays, et ces *Pages allemandes* constituent une sorte de testament politique de l'auteur de la *Culture de la Renaissance en Italie*. Burckhardt, comme Nietzsche, n'aimait pas l'Allemagne impériale issue des victoires de 1866 et de 1870 : il s'en tenait à la vieille Allemagne idéaliste de Schiller et de Goethe. C'est avec effroi qu'il avait vu poindre le mouvement unitaire qui, de la vieille Allemagne fédéraliste, devait faire une Allemagne centralisée, prussianisée et mili-

¹ *Jakob Burckhardt, Deutschland und die Schweiz*, Gotha, F.-A. Perthes.

tarisée. Il avait prévu ce mal dès 1848 et il ne se consolait point à l'idée que Weimar pût un jour être détrôné par Potsdam. C'était à ses yeux la confirmation de la thèse qu'il avait soutenue dans ses écrits, à savoir que la liberté ne peut exister que dans les petits Etats, la *Polis* grecque ou la cité du moyen âge. C'est avec terreur qu'il voyait se former les grandes agglomérations urbaines modernes, monstres où « l'individu est à la fois étouffé et isolé ». Dans l'Etat moderne il voyait un Moloch, produit de l'industrialisme et du capitalisme. Tous ces grands Etats en formation devaient à ses yeux forcément se ruer un jour les uns contre les autres et il prévoyait les pires catastrophes. Bien des pages de ses *Weltgeschichtliche Betrachtungen* annoncent le grand conflit mondial qui a ravagé le monde. C'est pourquoi — comme dit M. Neumann — il ne se laissa point échauffer par les fanfares du nouvel empire allemand. Il n'attendait rien de bon d'un Etat où la notion de quantité se substituait à la notion de qualité. Avec Nietzsche et Paul de Lagarde, il déplorait la perte des libertés individuelles et flétrissait la politique de puissance. « La force en elle-même, disait-il, est un mal. » M. Neumann nous explique très bien pourquoi, en face de ce monde nouveau qui lui répugnait, Jacob Burckhardt cherchait un refuge dans le passé « conviant tous les amis morts et de tous les pays à un banquet philosophique où l'on s'entretient des choses éternelles. » Dans cette religion de l'*Ueberlieferung* de Jacob Burckhardt, telle que M. Neumann nous l'expose, j'ai été frappé des analogies que présente la pensée de l'historien bâlois avec celle d'Ernest Renan, la similitude de la téléologie pessimiste des deux hommes, leur aristocratie intellectuelle. Bien des *Pages françaises* d'Ernest Renan pourraient être mises en regard des *Pages allemandes* de Jacob Burckhardt, et tous deux aboutissent aux mêmes conclusions. Je crois que M. Carl Neumann n'a point mal fait de réunir ces pages et de les commenter : il rend service à ses concitoyens et je pense que les Suisses aussi auront profit à méditer son livre.

— L'historien Gustave Tobler, qui vient de mourir à Berne

à l'âge de soixante-sept ans, avait ceci de commun avec Jacob Burckhardt qu'il possédait le don si rare de rendre vivante l'histoire. Professeur d'histoire suisse depuis 1896 jusqu'à 1920, il se consacra entièrement à son enseignement et n'écrivit guère que des monographies et de courts travaux sur l'histoire suisse et l'histoire bernoise. Ces monographies se distinguent par la précision du détail et la vivacité du style. Tobler animait tous les sujets qu'il traitait et il n'y avait matière si aride d'où il ne sût extraire la vie. Son succès comme professeur fut très grand. Il avait le goût des idées générales et possédait l'art de dégager les grandes lignes d'un sujet. Tous ceux qui l'ont entendu dans les réunions de la *Société générale suisse d'histoire* ont gardé le meilleur souvenir de ses exposés rapides et clairs, sobres et solides, précis et colorés. Comme Jacob Burckhardt, il savait peindre les grandes fresques historiques, où chaque détail est subordonné à l'idée de l'ensemble. J'ai toujours regretté qu'absorbé par l'enseignement et ses travaux particuliers, il n'ait pas écrit un livre où il eût donné toute sa mesure et qui eût assuré à son nom la durée.

— L'œuvre de Gottfried Keller est entrée cette année dans le domaine public, et les éditeurs allemands s'empressent d'en publier des éditions nouvelles. On se souvient que l'éditeur Hertz, de Berlin, avait acquis du poète le droit de publier ses livres. A la disparition de la maison Hertz, l'éditeur Cotta, de Stuttgart, racheta ce droit et ce fut lui qui jusqu'à cette année le conserva exclusivement. Pourtant, par un accord passé avec la maison Rascher de Zurich, une édition suisse de Gottfried Keller put être mise en vente à l'occasion du jubilé de 1919. Cette édition fut rapidement enlevée et l'on dut même procéder à une réimpression. Aujourd'hui, les éditions nouvelles pullulent. Il y a naturellement l'édition bon marché de Reclam dont les petits volumes à bas prix vont se vendre comme du pain, mais il y a aussi de bonnes et belles éditions dont la direction a été confiée à des critiques compétents. C'est avec plaisir que nous constatons que parmi ces critiques, nos compatriotes tiennent une large place ; ce sont : Emile Ermatinger, qui prépare une édition critique

chez Cotta ; Max Zollinger, professeur à Zurich, auquel est confié le soin de l'édition de la *Goldene Bibliothek* de Bong, à Berlin, et Max Nussberger, professeur à Bâle, qui est chargé d'une autre édition critique, entreprise par le *Bibliographisches Institut* de Leipzig. Si l'on ajoute qu'un éditeur viennois, qui a une maison à Zurich, prépare avec Jonas Fränkel, professeur à l'université de Berne, une édition austro-suisse, on pourra se déclarer satisfait. Malheureusement, tous les éditeurs allemands n'ont pas fait preuve du même discernement dans le choix de leurs collaborateurs : c'est le cas, par exemple, de l'Insel-Verlag de Leipzig, qui fait paraître une fort belle édition, je veux dire bien imprimée, mais qui est ornée d'une singulière préface. Cette préface est l'œuvre d'une femme auteur assez connue, Ricarda Huch. Cette dame n'est pas contente de l'attitude qu'un assez grand nombre de Suisses allemands ont prise pendant la guerre et elle a trouvé spirituel de leur dire des vérités au travers de Gottfried Keller. Pour assouvir ses rancunes, elle se sert de boutades de l'écrivain et, triomphante, elle dit : « Voyez comme votre grand homme vous arrange ! » Seldwyla devient pour elle le miroir de la vie helvétique. Elle affirme que le Suisse est un bourgeois infatué de lui-même, qui se croit le premier peuple du monde, et dont la constitution est supérieure à celle des autres nations, alors qu'en réalité il piétine sur place et est incapable de progrès. M^{me} Ricarda Huch, comme Treitschke, affirme que la guerre est salutaire aux peuples et elle reproche aux Suisses leur pacifisme couard, qui les fait s'enfermer dans la neutralité. « Plus leur impuissance politique s'affirme, dit-elle, plus leur orgueil national s'accroît. » On se souvient que Gottfried Keller, dans *Martin Salander*, a fait le procès de l'arrivisme en démocratie : M^{me} Ricarda Huch voit dans cet arrivisme un mal spécifiquement helvétique. Il était nécessaire de remettre à sa place cette outrecuidante et c'est ce qu'a fait de main de maître M. Edouard Korrodi, dans un feuilleton de la *Nouvelle Gazette de Zurich*. Il y dit avec raison : « Quel poète allemand, dans les années quatre-vingt eût été capable d'écrire un roman d'une telle maturité politique ? » Il y a évidemment des

choses qu'outre-Rhin on est incapable de comprendre, malgré la révolution et la nouvelle république, et M^{me} Ricarda Huch en donne l'éclatant témoignage.

— J'ai eu plaisir à relire les premiers vers d'Alfred Hugenberg, dont l'éditeur Huber, à Frauenfeld, vient de donner une édition nouvelle¹. Il y a juste vingt-six ans qu'ils ont paru et l'auteur était alors très jeune. Son inspiration, toute de prime-saut, était charmante, mais le poète n'était pas encore maître de son métier. Aussi, en se présentant de nouveau au public, a-t-il voulu faire la toilette de ses vers. Il a supprimé aussi quelques pièces dont il n'était pas satisfait. Ce n'est pas sans attendrissement qu'il jette un regard sur ce temps heureux où, libre et sans soucis, il se laissait aller à la joie de vivre. Ces « pages jaunies », comme il les nomme, sont le testament de sa jeunesse. Il s'étonne qu'il ait eu alors tant de chagrins et de rêves. « O jeunesse, s'écrie-t-il, que tes joues sont rouges et quelle force libératrice est en toi ! » On aime l'exubérance de ces premiers vers qui, avec les recueils ultérieurs, *Hinterm Pflug* et *Die Stille der Felder*, constituent l'œuvre poétique de l'écrivain. Mais il faut reconnaître que les œuvres de prose valent mieux. Alfred Hugenberg est un grand romancier, qui nous fait aimer ce coin de terre thurgovienne qu'il a peint avec vérité.

— La *Société suisse des ingénieurs et architectes* a entrepris depuis quelques années la publication de monographies sur *La maison bourgeoise en Suisse*. Les derniers volumes, — le VIII^{me} et le IX^{me} — sont consacrés à la *Maison bourgeoise dans le canton de Lucerne* et à la *Maison bourgeoise dans la ville de Zurich*². A côté des textes explicatifs sur les monuments, dus, l'un à l'architecte A. am Rhyn, l'autre au Dr Conrad

¹ *Wenn der Märzwind weht. Verse aus jungen Tagen*. Neue gesichtete und zum Teil veränderte Ausgabe. — La première édition parut sous le titre *Lieder und Balladen*.

² *Das Bürgerhaus im Kanton Luzern*. Quartform. XLIV Seiten Text und 95 Seiten Abbildungen auf Kunstdruckpapier. — *Das Bürgerhaus der Stadt Zurich*. Quartform. XLVIII Seiten Text und 120 Tafeln Abbildungen auf Kunstdruckpapier. Zurich, Druck- und Verlag Art. Institut Orell-Fussli, 1921.

Escher, on voit reproduits, en excellentes phototypies, les édifices, les bâtiments et les vieilles maisons qui, dans ces deux villes, ont conservé tant de cachet. On sait que les volumes antérieurs nous font connaître les monuments des cantons d'Uri, de Genève, de Saint-Gall, de Schwytz et de Glaris. Quelques-uns de ces volumes sont déjà épuisés.

ANTOINE GUILLAND.

Chronique scientifique.

Le chauffage sans combustible : utilisation de la chaleur dégradée. — L'énergie de la lumière et le radiomètre de Crookers. — La lutte contre le puceron lanigère au moyen d'un parasite importé. — Le zinc dans l'organisme animal. — Pourquoi la grêle est-elle plus rare la nuit ? — Le danger des préparations arsenicales en agriculture. — L'art de nourrir les porcs. — Antimoine et lèpre. — Publications nouvelles.

Peut-on chauffer sans combustible ? Il le semble, d'après un récent article de la *Revue B B C*, analysé par *La Nature*. L'idée émise consiste à utiliser la machine frigorifique à rebours. Voici de quelle façon. Supposons de l'acide sulfureux dans un serpentin évaporateur placé dans une nappe d'eau renouvelée : rivière ou bras de mer. Au moyen du turbo-compresseur on fait le vide dans l'évaporateur. Le liquide s'évapore, en empruntant la chaleur de vaporisation à la nappe d'eau (qui se refroidirait sans le renouvellement constant). Les vapeurs, passant au dehors, dans un autre serpentin, plongeant dans une chaudière, y sont comprimées : elles se condensent, et la chaleur qu'elles ont prise à l'eau, elles l'abandonnent, à température plus élevée, à l'eau de la chaudière. Cette eau peut être envoyée dans une canalisation de chauffage : l'acide sulfureux liquéfié et chaud retourne à l'évaporateur après détente, et après avoir commencé à réchauffer l'eau froide revenant à la chaudière. Il y a bien là utilisation en sens inverse de la machine frigorifique. Ce

qu'il y a d'intéressant, c'est qu'une chaleur faible — celle de la rivière — est montée à un degré plus élevé, et plus utile. On peut se demander ce que pensent les poissons, en aval. Goûteront-ils cette eau refroidie ? Il y en a certainement. Mais, dira-t-on, il faut du combustible pour actionner le turbo-compresseur. Pas nécessairement. Si l'on dispose de l'énergie d'une chute, si l'on a un moulin à vent ou à marée, on a un chauffage rigoureusement sans combustible. C'est l'idée qu'exposait il y a longtemps un physicien hors pair, Lord Kelvin.

Le calcul fait voir que la méthode est pratique. Soit de l'eau courante à 3° C. dont on veut tirer de quoi faire de l'eau à 52° C. Pour produire 10 millions de calories par heure disponibles dans l'eau à 52° il faut un compresseur de 2850 kilowatts. Or 1 kilowatt = 860 calories, par transformation directe ; employé de la façon proposée il en donne 3440, soit quatre fois plus. L'avantage est très grand. Aussi comprend-on que l'auteur de l'article considère comme barbare la façon dont on utilise le courant électrique à produire de la chaleur par des résistances. On obtiendrait mieux — 4 fois plus — en employant le procédé dont il vient d'être parlé. On y songe d'ailleurs. Cela n'est pas permis partout : il faut beaucoup d'eau courante : une rivière ne gelant jamais, ou un bras de mer. Il faut aussi un pays à énergie électrique fournie par la nature. Il en existe, et, en particulier on s'est demandé s'il ne convenait pas d'essayer le procédé en grand en Norvège. Là il y a les chutes pour produire le courant, et les fjords pour donner l'eau. Avec la mer et le courant on pourrait établir de grandes centrales de chauffage. Mais là où l'on ne dispose que d'énergie thermique, l'avantage serait nul. Mieux vaut brûler le charbon et avoir recours à l'antique méthode. Tout en reconnaissant qu'elle est criminelle, d'ailleurs. Jamais on ne devrait brûler du charbon pour se chauffer ; il faudrait utiliser la chaleur des combustions industrielles qui ne sert à rien et est jetée dans les airs comme sous-produit sans valeur. L'homme est un animal essentiellement gaspilleur.

— Il est une source d'énergie dont l'industrie ne tire guère

parti, et qui est au contraire utilisée à un haut degré par la nature : la lumière. La vie tout entière repose sur la photosynthèse s'opérant dans la feuille ; or sur cette forme d'énergie, l'industrie n'a encore édifié que peu de chose. De fort intéressantes recherches ont été faites sur l'énergie de la lumière, par M. Ciamician, et par M. Daniel Berthelot. Il faut y joindre les travaux de M. Georges Lemoine, le chimiste bien connu, qui a publié plusieurs notes déjà sur l'influence qu'exerce la lumière solaire sur les réactions chimiques. On y trouve des indications générales intéressantes.

A propos de l'énergie lumineuse, *La Nature* publiait récemment un article fort opportun sur le radiomètre de Crookers. Chacun connaît cet instrument — qui a près de 50 ans de date, car il fit son apparition en 1874 — pour l'avoir aperçu à la devanture des marchands d'appareils de physique : c'est une ampoule en verre renfermant un tourniquet formé de 4 palettes carrées en mica, dont une face reste brillante, et l'autre est enduite de noir de fumée. Les palettes sont montées sur un croisillon à axe vertical, et le vide a été fait dans l'ampoule. Expose-t-on celle-ci à la lumière, ou au soleil, l'appareil tourne, les choses se passant comme si la lumière pressait sur les faces noircies du mica et les repoussait. Au soleil la rotation est très rapide. Comment faut-il s'expliquer la rotation du radiomètre ?

On a d'abord parlé de la pression de radiation. Maxwell en 1873 a montré que la lumière doit presser sur les objets, bien faiblement d'ailleurs. Ce qui n'empêche qu'avec le sélénium on en est à « entendre » le choc, la chute du rayon lumineux, comme le faisait observer Fournier d'Albe, l'inventeur de l'optophone. Ce serait la pression de la lumière qui ferait tourner l'appareil. Mais une objection s'est aussitôt présentée. C'est que le radiomètre devrait tourner faces noircies à l'avant, parce que la pression est plus forte sur la face réfléchissante. Or la rotation se fait au contraire faces brillantes en avant. La pression de radiation n'est donc pas en cause. Et alors il faut adopter une autre hypothèse : celle d'un effet purement thermique. Le vide n'est pas parfait dans l'ampoule : il reste

un peu de gaz, et c'est l'agitation communiquée aux molécules gazeuses qui provoque la rotation. La face noircie des palettes absorbe plus de lumière et est portée à température plus élevée ; les molécules gazeuses sont plus échauffées et rebondissent plus au contact avec la face noircie qu'au contact avec la face brillante ; les palettes tournent par recul. Ce qui le montre, c'est que l'effet du recul s'observe sur le radiomètre noirci quand on le met sur un flotteur sur l'eau. Les molécules gazeuses dont le rebondissement contre les parois de l'ampoule fait tourner les palettes faces noircies en arrière, font tourner en sens inverse le radiomètre lui-même. Les palettes vont dans un sens, le radiomètre dans l'autre.

Donc, c'est une question de chaleur, et non de pression de lumière.

On remarquera que Fresnel avait observé le phénomène il y a fort longtemps, mais sans en apercevoir la véritable signification.

— Une nouvelle application de la méthode consistant à lutter contre les insectes nuisibles en leur opposant un insecte les parasitant ou les attaquant, vient d'être faite en France. Le puceron lanigère est très nuisible aux pommiers en Europe. Au lieu qu'en Amérique, il l'est fort peu. Or le puceron lanigère est d'origine américaine. Il était donc à supposer que s'il est peu nuisible en Amérique c'est qu'il y est tenu en respect par quelque ennemi naturel. Cet ennemi naturel, M. Paul Marchal, l'éminent entomologiste, l'a trouvé dans un hyménoptère, l'*aphelinus mali*, minuscule moucheron qui, à l'état larvaire, est un parasite interne du puceron. Et aussitôt M. P. Marchal se mit en devoir d'introduire l'*aphelinus* en Europe. Il se fit envoyer, avec les précautions nécessaires, des rameaux de pommier portant des pucerons parasités, et de la sorte il obtint, en France, des mouchérons adultes. On leur prodigua tous les soins, toutes les occasions aussi de parasiter des pucerons, et on les lâcha dans divers vergers où ils parurent se plaire fort. Il faut espérer qu'ils sont acclimatés « pour de bon », et que leur action sur le malfaisant puceron deviendra appréciable. Tout porte à croire que l'acclimatation de cet insecte

sera utile et exercera une action bienfaisante dans les vergers.

— L'analyse chimique des organismes fait voir qu'ils renferment beaucoup d'éléments qu'on ne savait pas y exister. Ainsi le zinc se présente, mais dans des proportions variant avec l'espèce, l'âge et les conditions. Chez le lapin, particulièrement étudié à ce point de vue par M. Gabriel Bertrand, le jeune apporte en naissant une provision assez élevée, et c'est là une bonne précaution, car le lait maternel ne lui en fournit pas. Aussi la proportion de zinc diminue-t-elle chez lui jusqu'au sevrage ; mais à partir de ce moment l'animal trouve dans ses aliments le zinc dont il a besoin, et la proportion normale se rétablit vite.

Où se trouve-t-elle localisée ? Les recherches de M. Gabriel Bertrand le font voir : dans l'appareil reproducteur et ses annexes. Cela est évident chez des animaux aussi différents que le cheval et le hareng. Aussi semble-t-il que le zinc ait, chez le mâle du moins, une fonction particulière dans la reproduction, et peut-être aussi les processus de régulation et de sécrétion interne.

— Innombrables sont les médecins qui tournent autour de l'énigme du cancer, cherchant à discerner ce que c'est, et à quoi cela tient. MM. Bierry et Bathery ont communiqué à l'Académie des Sciences, à ce propos, des observations intéressantes sur le chimisme des cancéreux, montrant que chez ceux-ci, le plasma veineux est particulièrement riche en sucre protéidique — la teneur est parfois le quadruple de la normale, toujours double, ou triple. Cela prouve un trouble profond. Mais quelle est la relation entre ce trouble et le mal ? C'est ce qu'il importerait de découvrir.

— Une lectrice veut bien attirer l'attention de son serviteur sur un fait météorologique, et lui demander l'explication de ce dernier. « Grêle-t-il quelquefois la nuit, et si oui, pourquoi si rarement, alors que les orages nocturnes sont parfois si violents ? »

D'abord, le fait est-il exact ? Oui assurément. Il est rare qu'on entende parler de grêle nocturne. Dans le livre de Zurcher et Margollé sur *Les météores*, dans la vieille *Biblio-*

thèque des Merveilles, il est expressément noté que la grêle de nuit est un cas fort rare. Elle se produit surtout durant les heures chaudes de la journée, et en été. Dans son excellente *Météorologie agricole* (J. B. Baillière) faisant partie de la belle *Encyclopédie agricole* de l'Institut agronomique, le regretté P. Klein, mort au champ d'honneur, indique qu'en Europe centrale 80 % des chutes de grêle ont lieu de midi à 8 heures du soir. La grêle nocturne est donc rare. D'autre part la grêle, en général, est un phénomène local. On observe, par exception, des orages à grêle étendus, tel celui du 13 juillet 1788 qui se propagea de La Rochelle à Utrecht, en 6 heures ; le plus souvent la grêle est localisée, et même étroitement telle : à telle enseigne que dans une même région, ce sont presque toujours les mêmes communes qui sont atteintes, les communes voisines, à une lieue ou deux restant exemptes. Le phénomène est donc saisonnier et très local. On en tire la conclusion qu'il tient plus à des conditions localisées qu'à des conditions générales de l'atmosphère. Et le fait que la grêle tombe surtout de midi à 8 heures du soir, indique que la chaleur joue un rôle important. Comme il fait toujours plus frais la nuit, on comprend que la grêle nocturne soit plus rare que la diurne, bien que l'on ne puisse dire exactement quelle part a la chaleur au phénomène. La chaleur du jour agit-elle en provoquant des courants d'air ascendants, ou d'autres conditions favorisant la production de la grêle ? C'est très probable, mais on ne peut préciser. Le fait de la rareté de la grêle nocturne est acquis : l'explication reste indécise. Quelque météorologiste lisant ces lignes, aura-t-il une raison à proposer ? Qu'il la fasse connaître ; notre lectrice n'est pas seule à s'intéresser au problème.

— Problème agricole et hygiénique à la fois. L'emploi de tant de préparations arsénicales pour la destruction des insectes et parasites végétaux de la vigne, n'a-t-il pas à la longue des inconvénients. Car l'arsenic pénètre dans le sol, par la pluie, et peut entrer dans la plante et dans le raisin. La question a été déjà envisagée, en 1909, par une commission spéciale de l'Académie de Médecine : un rapport a été élaboré

et présenté, et en 1916 le législateur agissait en conséquence. Edifié sur la question, malgré toutes les influences qui furent mises en mouvement pour empêcher de voir la vérité, il défendait l'emploi des arséniate solubles en agriculture ; les préparations insolubles étaient seules tolérées, à la condition d'être additionnées de substances colorées ou malodorantes pour mettre le public sur ses gardes. C'était fort bien. Mais faire une loi et faire appliquer une loi, dans le gâchis anarchico-démocratique, cela fait deux. Les « intérêts » tolèrent encore qu'on la fasse, mais à condition qu'elle ne sera pas appliquée. Elle ne l'est pas, et les produits arsénicaux solubles continuent à être vendus. Résultat, des accidents. A l'Académie de médecine, M. Cazeneuve a relaté une épidémie qui a coûté la vie à 15 personnes. Elle a sévi sur une ferme entourée de vignobles. Toute la population buvait la même eau, fournie par la citerne de la ferme, dont l'eau contenait une forte proportion d'arséniate de sodium. Toute l'épidémie présenta les traits de l'empoisonnement arsénical. Comment l'arsenic était-il arrivé à pénétrer l'eau de boisson ? On ne sait au juste, mais il est très possible que la préparation arsénicale emmagasinée dans une cave — de l'occipyril — ait été en partie entraînée dans la citerne par les eaux d'un orage. Bilan, 15 morts. Conclusion : l'Académie a nommé une commission qui fera observer au législateur que le public se moque de lui. S'il a quelque philosophie il répondra que c'est l'usage....

— Il y a un art de nourrir les porcs. Et le Ministère de l'agriculture britannique l'a rappelé récemment au public des éleveurs. Et ce qu'il dit des porcs est vrai des autres animaux aussi. C'est que la nature de ses aliments a certainement une influence sur la saveur de la chair, sur la composition chimique des tissus. Chacun sait que certains prés donnent du meilleur mouton, et que divers aliments artificiels donnés à la volaille lui communiquent mauvais goût. La farine de poisson serait de ceux-ci. Et administrée au porc, elle lui communique un goût de poisson qui le rend invendable, inutilisable : personne n'en veut manger. Il y a là une

affaire de mesure. La farine de poisson, qui est assez abondamment employée en Grande-Bretagne où on la fabrique avec les poissons inférieurs ou les déchets des autres, constitue un mets nourrissant qu'on offre au bétail. Celui-ci l'accepte volontiers. Mais il ne faut pas lui en offrir trop. Car alors il arrive ce qui est arrivé pour des centaines de porcs, dans la région de Birmingham en particulier : par l'odeur ou le goût, la chair devient huileuse et poissonneuse, et invendable. Le maximum que le porc doit absorber de farine de poisson est le huitième de la ration sèche qui lui est fournie chaque jour. Et encore ne doit-on lui donner que la farine blanche, la *white fish meal*.

— L'antimoine continue à donner de bons résultats dans le traitement de la lèpre. Un médecin de Durban, au Natal, M. G. Cawston, donne à ce sujet une note intéressante dans le *British Medical Journal*. La méthode consiste à administrer le tartre stibié (à 2 %) en injections intraveineuses. Celles-ci semblent exercer une action très favorable sur les ulcères. D'autre part un vin antimoiné paraît agir de façon très favorable sur les lépreux atteints des poumons. On utilise de la sorte, contre la lèpre, diverses préparations d'antimoine en Afrique du Sud, et il semble que ce soit avec un profit marqué.

— Publications nouvelles. Le livre du Dr Apert, sur *La Croissance* (Flammarion, Paris) est de ceux qui intéressent tous les parents, médecins, hygiénistes, directeurs d'école, etc. La vie de l'adulte dépend à tel point des premières années, et de la croissance : tant de personnes sont victimes de fautes physiologiques de leurs parents ou médecins. Et tant d'aliments sont falsifiés et appauvris de façons diverses. M. Apert insiste beaucoup, avec raison, sur ce dernier point : beaucoup d'adultes sont faibles et chétifs pour avoir été alimentés de façon absurde pendant les premières années de la vie. Tous les parents devraient lire le livre du médecin de l'Hôpital des Enfants malades. — Dans *Le ciel* (Bibliothèque des Merveilles, Hachette, Paris), M. Fouché a entrepris de faire connaître les faits principaux de l'astronomie, qui, ces der-

nières années, s'est enrichie de tant de notions nouvelles, et il y a fort bien réussi. Son livre, bien illustré, sans appareil mathématique, contient beaucoup de faits se rapportant à tout ce qui se passe et circule dans l'espace céleste, à tant de questions qui obligent l'homme à sortir de son petit univers et à s'élever au-dessus de lui-même. — Dans un ordre d'idées essentiellement pratique, M. R. Millaud publie dans la même collection *Les chemins de fer*, volume destiné à faire connaître au lecteur tous les problèmes se rapportant au chemin de fer, étudiant tour à tour la plateforme de la voie, en particulier la superstructure, les gares, stations, signaux, locomotives, trains, wagons divers. Ce livre manquait et sera certainement très bien accueilli du public. — En voici un autre qui aura certainement du succès aussi : *Pasteur et son œuvre*, de M. L. Descour (Delagrave, Paris). Sans doute il y a déjà les livres de Duclaux et de Vallery-Radot, sur Pasteur, mais il y a place encore pour celui de M. Descour, qui se propose avant tout de donner l'exposé méthodique des découvertes du grand savant. Cet exposé est très complet et précis et fait voir l'enchaînement des travaux qui tiennent une place si considérable dans la science contemporaine. — Voici un livre pour les botanistes et biologistes : un livre de philosophie botanique, *La constitution des plantes vasculaires révélée par leur ontogénie* par M. G. Chauveaud (Payot, Paris). Il s'agit de savoir si la constitution du végétal provient de la subdivision infinie d'un tronc primitivement indivis, ou bien de la fusion d'unités foliaires primitivement isolées. Les théories proposées jusqu'ici reposent sur un principe classique opposant la structure vasculaire de la tige à celle de la racine. Or pour M. G. Chauveaud, le type vasculaire est le même, ce qui met à bas le principe classique. La constitution du végétal s'expliquerait par une unité fondamentale que dégage M. Chauveaud, la phyllorhize, et la conclusion de l'auteur est que les végétaux pourvus de racines sont formés de plantules élémentaires ou phyllorhizes, et leur constitution présente l'unité de plan morphologique ainsi que l'unité de plan struc-

tural. — Pour les physiciens, voici le tome I^{er} d'une œuvre importante sur *Les édifices physico-chimiques, l'atonômie* (Payot, Paris), par le Dr Achalme. Ce premier volume se rapporte à l'atonômie, à sa structure et à sa forme. Le lecteur saura gré à l'auteur d'avoir voulu clarifier les problèmes et les débarrasser de l'appareil mathématique ; et de leur présenter un exposé intelligible, et « visualisable » de la constitution de la matière. La librairie Armand Colin a entrepris la publication d'une « Collection Armand Colin » destinée à fournir l'initiation aux sciences appliquées. Elle est composée de petits volumes très clairs et simples. Plusieurs volumes ont paru : *Cinématique et mécanisme*, par M. R. Briccard ; *Traité pratique de géométrie descriptive*, par J. Geffroy ; *Théorie cinétique des gaz*, par E. Bloch ; *Statique et dynamique*, par H. Beghin ; *Rayonnement (principes scientifiques de l'éclairage)*, par A. Blanc ; *Les plantes à huile*, par Yves Henry ; *La construction du vaisseau de guerre*, par E. Jammy ; *Télégraphe et téléphone sans fil*, par C. Gutton. Tous ces volumes sont l'œuvre de gens connaissant leur sujet, ayant la compétence et la pratique voulues. A coup sûr ils seront bien accueillis, car un public de plus en plus nombreux est avide de s'instruire, surtout de ce qui sert en pratique. — N'oublions pas ceux qui s'intéressent à ce qui est d'ordre plus philosophique. Ceux-là liront avec un profit et un intérêt extrême le volume que M. Ernest Hovelague vient de publier sur *Le Japon* (Flammarion, Paris), compagnon impatiemment attendu de son livre admirable sur *La Chine*, paru il y a deux ans environ, ouvrage conçu de la façon la plus intelligente, et dont chaque page instruit et attache. A côté de pareil livre, combien d'autres sur le même sujet, tombent dans le néant.

HENRY DE VARICNY.

Chronique politique.

La Conférence de Paris. — La question de Silésie et la Société des Nations. — Au secours de la Russie. — La guerre en Asie Mineure. — L'émir Faïçal. — L'Espagne au Maroc. — M. Lloyd George et la question irlandaise. — Une paix de plus.

La question de Haute-Silésie reste ouverte, ce que bien on pouvait attendre.... Pourtant, au cours du mois qui finit, elle a fait couler beaucoup d'encre et inspiré de nombreux discours.

C'est entre l'Angleterre et la France que la discussion s'est poursuivie ; car on sait que les premiers intéressés, l'Allemagne et la Pologne, n'ont pas voix au chapitre et qu'ils doivent attendre respectueusement qu'on ait statué sur leur bien. Des semaines durant, on n'a même plus parlé de la ligne-frontière, on ne s'est préoccupé que des renforts qu'à Paris on affirmait nécessaires et qu'à Londres on déclarait superflus. La querelle, une fois dans son plein, s'est compliquée d'infimes détails. Puis, quand les notes sont devenues tout à fait aigres et qu'une rupture a paru probable, le revirement habituel s'est produit : on a appris que les deux gouvernements s'étaient mis d'accord et qu'une nouvelle session du Conseil suprême allait s'ouvrir à Paris.

Une fois de plus les tempéraments optimistes, ceux qui veulent espérer contre toute apparence, ont entrevu un avenir meilleur. La haute assemblée devait, comme c'est généralement le cas, s'occuper de toutes les affaires ouvertes ; on disait que c'était pour l'Entente une dernière occasion de se mettre d'accord et d'imposer sa volonté ; et comme les questions qui divisaient les hommes d'Etat n'avaient rien de vital pour aucune des grandes puissances, on s'est demandé sérieusement s'ils n'allaient pas en finir.

La Conférence était animée du meilleur esprit ; c'est au moins ce qu'ont dit les journaux.... Aussi longtemps qu'on

s'est borné à des exposés préliminaires, un accord a paru facile. Mais quand il s'est agi de concilier les thèses anglaise et française sur le partage du « district industriel », la tâche a dépassé les forces des grands hommes assemblés. Cela s'est même gâté tout à fait : un instant on a cru que M. Lloyd George allait partir en claquant les portes, emmenant toute la délégation anglaise avec lui. Puis l'esprit de concorde a repris le dessus, mais seulement quant à la procédure : la solution du litige a été abandonnée au Conseil de la Société des Nations.

Sur les autres affaires en cours, le Conseil suprême ne se montrait guère plus hardi. Il décidait, à vrai dire, de supprimer sur le Rhin les sanctions économiques, tout en maintenant les sanctions militaires ; il annonçait aussi que l'Entente continuerait à observer en Orient une attitude de stricte neutralité. Mais il n'essayait pas de trancher la question des coupables de guerre, pas plus que celle de la surveillance de l'Allemagne : ces affaires épineuses étaient remises à l'examen de comités d'experts. Cependant la Commission financière, qui siégeait en même temps, révélait plus de décision : elle adjugeait les premiers paiements de l'Allemagne à l'Angleterre et à la Belgique, en compensation de leurs dépenses militaires ; la France étant suffisamment rétribuée par les charbons de la Sarre. Cette résolution provoque à Paris un mécontentement extrême.

— Ainsi le Conseil suprême, sans éviter de blesser diverses gens, n'a pas répondu à l'attente universelle. On ne lui demandait guère autre chose que de régler l'affaire de Haute-Silésie, qui devient une obsession, sans parler du danger constant de guerre, locale ou élargie, qu'elle fait courir à l'Europe : il en a été incapable et, tout en se réservant un droit de haute décision, il abandonne ses pouvoirs à la Société des Nations. Présent dangereux car, une fois de plus, la dite société qui, en principe, ne devait qu'assurer le règne de la paix et de la justice dans une Europe réorganisée par la diplomatie, se trouve engagée dans des règlements de l'après-guerre. Elle n'est pas outillée pour cela : ceux qui composent son con-

seil ne sont pas francs d'attaches à l'égard des gouvernements ; dans une question passionnante, il leur est difficile de prononcer avec sérénité un verdict unanime ; s'ils y parviennent, comme la force leur manque, ils risquent de n'être pas obéis.

La Conférence de Paris aurait, dit-on, sombré en pleine discorde si elle n'avait découvert cette échappatoire. Dans ce cas réjouissons-nous, car tout est préférable à une rupture entre les anciens alliés. Mais la Société des Nations va être soumise à une rude épreuve, d'où elle sortira grandie ou diminuée. Le préambule n'a pas été heureux. Le délégué de l'Espagne, M. Quinonès de Leon, chargé de rédiger le rapport sur l'affaire silésienne, refusa de façon tout juste élégante cette ingrate besogne qui risquait de brouiller son gouvernement avec la France ou l'Angleterre, peut-être avec toutes les deux. Comme le temps pressait, le vicomte Ishii, président du Conseil de la Ligue, la prit à son compte : ce qu'on a considéré comme un fort beau geste, ce qui est original aussi ; car voilà un Japonais qui se charge de résoudre une question européenne en face de laquelle soit la Commission internationale, soit le comité d'experts, soit le Conseil suprême se sont révélés impuissants. Qui donc aurait supposé cela, voici un demi-siècle encore, quand l'empire du Soleil-Levant apparaissait, dans des brumes lointaines, comme un bloc fermé qui n'aurait jamais rien de commun avec nous ? Les cadres changent, l'axe du monde se déplace : ce qui reste, c'est le cœur de l'homme qui ne paraît pas près de se transformer.

— C'est vrai pour le mal et aussi pour le bien. En présence de la famine qu'ils sont impuissants à combattre, les Soviets de Russie ont poussé un cri de détresse et tout de suite la charité universelle leur a répondu. Le Conseil suprême, la Croix-Rouge, nombre de gouvernements, toutes les grandes associations de bienfaisance, se sont mis en peine d'organiser des secours pour la Russie. Le zèle est si grand qu'on se demande s'il sera suffisamment ordonné, s'il ne conviendrait pas, avant toute autre chose, de créer un vaste organisme international qui agirait sous une impulsion unique.

Et surtout il importe de soulager les victimes et de ne pas fortifier le pouvoir de M. Lénine, en nourrissant sa bande, ses fonctionnaires et ses soldats rouges.

Or la situation est compliquée : les bolchévistes, tout en acceptant très volontiers ce que veulent bien leur envoyer les bourgeoisies méprisées, prétendent prendre livraison eux-mêmes des provisions sur les quais de débarquement. Ils se réservent de les acheminer jusque dans les districts affamés. Ils affirment, il est vrai, qu'elles seront intégralement livrées aux victimes du désastre ; ils admettent une surveillance étrangère, autorisent la libre élection de comités locaux et s'engagent à remplacer, ou à payer, les convois qui auront été enlevés.

Mais que subsistera-t-il de toutes ces promesses ? Les hommes de Moscou considèrent comme l'un de leurs premiers devoirs de tromper les agents du « capitalisme ». Quels tours de leur façon ne réservent-ils pas aux philanthropes bénévoles qui courent à leur secours ? Pour combattre sérieusement le fléau, il aurait fallu obtenir des commissaires du peuple un désintéressement complet. Mais c'est impossible... De sorte qu'une troublante question se pose : le grand mouvement de charité et de solidarité mondiales atteindra-t-il vraiment son but ? Ne profitera-t-il pas avant tout aux despotes qui, de par leurs procédés criminels, portent la plus grande responsabilité du désastre actuel ? Après quoi l'on ne peut qu'admirer les gens bienfaisants qui s'efforcent de soulager, coûte que coûte, l'une des plus grandes misères qu'ait connues l'humanité

— Le Conseil suprême a aussi stipulé une stricte neutralité en Orient ; mais M. Lloyd George a fait remarquer immédiatement que, si les gouvernements étaient liés par cette décision, les particuliers n'en continueraient pas moins à jouir de toute leur liberté à leurs risques et périls : ce qui est conforme aux traditions du commerce, sans heurter en quoi que ce soit le droit international

Les Grecs, bien ravitaillés par les armateurs anglais, ont un avantage évident sur les Turcs qui en sont réduits à compter sur la république des Soviets. Les troupes helléniques ont

d'ailleurs révélé, au cours de cette campagne, plus d'élan, plus de mordant qu'on ne l'aurait attendu. Ceux qui les représentaient comme n'aspirant qu'à quelques succès locaux, pour rendre à leur roi du prestige et permettre à leur gouvernement de reprendre la discussion diplomatique sur des bases meilleures, leur faisaient tort. Après un temps d'arrêt, succédant à leurs victoires autour d'Eski-Cheir, elles ont repris la suite de l'ennemi et marché sur Angora.

Visiblement Mustapha Kemal et son entourage ont trop présumé de leurs forces. Ils se sont considérés comme les maîtres de l'Empire ottoman, ancienne manière ; ils l'ont pris de haut avec l'Angleterre et la France ; et ils ne se sont pas rendu compte que, pour tenir tête à une armée, organisée selon toutes les exigences modernes, il faut lui opposer autre chose que des soldats improvisés, munitionnés par des moyens de fortune. Maintenant l'état-major turc semble chercher à attirer les Grecs fort loin de leur base d'action pour les affaiblir et livrer bataille dans des conditions favorables. L'issue de la lutte dépend de facteurs que nous ne connaissons pas. Si Mustapha Kemal ne dispose que d'un groupe d'aventuriers et de soldats recrutés par les moyens violents, son pouvoir peut s'effondrer du jour au lendemain, au profit de chefs locaux qui feront bientôt figure de brigands. S'il incarne le sentiment national, il peut tout attendre du temps qui travaille pour lui

Car l'armée hellénique, qui possède une indéniable supériorité tactique sur ses adversaires, n'est pas de force à pacifier l'Asie-Mineure avec ses âpres montagnes et ses vastes plateaux désolés. A vouloir jouer cette partie, elle s'épuisera promptement. Et la Grèce, qui acclamait son roi parce qu'il lui promettait la paix, n'est aucunement disposée à sacrifier ses forces vives dans une guerre indéfinie. Attendons les événements : la bataille décisive n'est pas livrée et, alors même qu'elle le serait, la question n'est pas entendue.

— L'Angleterre, qui soutient les Grecs contre les Turcs, croit sans doute affaiblir encore davantage le nationalisme ottoman en lui opposant l'élément arabe. De là le couronne-

ment, à Bagdad, de l'émir Faïçal, comme roi de l'Irak, que l'Office colonial s'est attaché à entourer d'une pompe fort intéressante. On a estimé dans les sphères dirigeantes britanniques qu'il était plus avantageux et moins coûteux d'introniser un protégé en Mésopotamie que de gouverner directement ce pays brûlé. On se déclare certain de la fidélité du nouvel élu.... Peut-être se trompe-t-on. L'émir Faïçal est, au dire de ceux qui le connaissent, l'un des intrigants les plus parfaits qu'aient produits ces contrées pourtant riches en personnages de cette sorte. Le souvenir d'un bienfait ne l'a jamais ému. Il se retournera contre ses protecteurs dès que cela lui paraîtra avantageux. Et la France est profondément blessée....

La politique orientale de l'Empire britannique joue sur des éléments peu sûrs. Elle enregistre des succès aujourd'hui ; elle se prépare des difficultés pour l'avenir. Mais cet avenir peut être lointain.

— Pour une fois l'Espagne fait parler d'elle pour autre chose que des oppositions intérieures. Forte des droits que lui conférait le traité de 1904, elle s'est efforcée, durant de longues années, d'assurer son autorité sur la côte septentrionale du Maroc ; ce qui n'était point facile, vu le caractère extraordinairement abrupt et sauvage du Rif et le naturel belliqueux des Berbères qui l'habitent. Le gouvernement de Madrid se croyait fort près du but, quand un soulèvement indigène d'une violence extrême a agité toute la montagne et ramené les troupes d'occupation à la côte. Maintenant la domination espagnole ne s'exerce plus que sur Melilla et quelques postes assiégés. Il faut envoyer des renforts, ce que l'excitation politique et sociale, qui règne à l'état endémique dans la péninsule, rend fort difficile. Le danger a ramené au pouvoir M. Maura. On estime que le vieux chef conservateur possède seul l'énergie nécessaire pour imposer au pays des sacrifices en le maintenant dans l'obéissance. C'est possible ; constatons pourtant que l'Espagne ne s'est pas toujours bien trouvée des méthodes de ce ministre.

— M. Lloyd George est un homme fort occupé. Tandis

qu'il clôturait la Conférence d'empire, négociait à Washington sur la question du Pacifique, préparait ses dossiers pour le Conseil suprême de Paris, sa principale préoccupation était ailleurs : elle se portait sur l'Irlande, sur les pourparlers engagés avec M. de Valera.

On connaît aujourd'hui les propositions anglaises. Elles sont aussi larges que possible : elles confèrent à l'« île sœur » tous les droits compatibles avec la sécurité du Royaume-Uni et l'autonomie de l'Ulster. Pourtant les Sinn feiners ne sont pas satisfaits. M. de Valera l'a écrit au premier ministre dans une lettre et il a fait applaudir son intransigeance par son conseil, le *Dail Eireann*. Cela signifie-t-il que l'affreuse guerre va recommencer ? Non pas ! La population irlandaise paraît moins résolue que son chef nominal ; elle est lasse de la lutte ; elle estime que l'offre de Londres mérite d'être examinée sérieusement. S'ils prétendent s'entêter, les extrémistes risquent de se trouver isolés. Il est donc probable que la conversation va recommencer.

— Cette chronique touchait à sa fin quand est arrivée la nouvelle, longtemps attendue, de la signature de la paix entre les Etats-Unis et l'Allemagne. Les négociateurs américains ne se sont pas mis en frais d'imagination : ils ont retenu du traité de Versailles tout ce qui pouvait intéresser leur pays ; ils en ont retranché tout ce qui ne concerne que l'Europe. Ils réservent à la grande république le droit de prendre part aux discussions ultérieures, mais ne lui en font pas un devoir. La partie I qui contient le pacte des nations et la partie XIII consacrée à l'organisation du travail disparaissent. C'est l'exacte contre-partie de la pensée de M. Wilson. Après cela ceux qui prétendent que l'Amérique n'est entrée en guerre que pour des raisons d'intérêt auront beau jeu.

ED. ROSSIER.

Lausanne, 26 août.

Table des matières

CONTENUES DANS LE TOME CENT TROISIÈME

JUILLET-AOUT 1921. — Nos 307-309.

| | Pages |
|--|-------|
| SA PLUS BELLE FLEUR. Nouvelle, par <i>H. Laman Trip de Beaufort</i> | 3 |
| LA NUIT VIENT... UN NOUVEAU MOYEN AGE ? par <i>W. Deonna</i> . | |
| Première partie | 31 |
| Seconde partie | 198 |
| Troisième et dernière partie | 347 |
| LE NOUVEAU PIANO A DEUX CLAVIERS, par <i>Gustave Röllin</i> | 47 |
| APRÈS LA MORT, par <i>Henry de Varigny</i> . | |
| Seconde et dernière partie | 52 |
| LE RÉNOVATEUR DE LA LITTÉRATURE SERBE : VOUK STEFANOVITCH
KARADJITCH, par <i>Louis Leger</i> , membre de l'Institut. | |
| Seconde et dernière partie | 72 |
| L'AMÉRIQUE CONTRE L'ANGLETERRE. LA RIVALITÉ ENTRE LES MARINES
MARCHANDES DE L'ANGLETERRE ET DES ÉTATS-UNIS, par <i>A. Michelson</i> . | |
| Seconde et dernière partie | 86 |
| EN ROUTE VERS TOMBOUCTOU, par <i>Vahiné Papaa</i> . | |
| Première partie | 137 |
| Seconde partie | 290 |
| LA GUERRE FUTURE, par le Capitaine <i>Glasson</i> . | |
| Première partie | 150 |
| Seconde partie | 306 |
| SAN GIMIGNANO, par <i>Henry Aubert</i> | 170 |
| LA BOURGEOISIE ET LE PROLÉTARIAT EN ITALIE, par <i>Filippo Carli</i> | 184 |
| LE FERMAIL D'ARGENT, par <i>Hélène de Diesbach</i> | 214 |
| VARIÉTÉ. LES IDÉES DU PRÉSIDENT BRUM, par <i>Maurice Millioud</i> | 219 |
| LE GRANDE OEUVRE, par <i>André Langie</i> | 273 |
| L'IRRÉPARABLE. Pièce en un acte, par <i>Edouard Calandra</i> | 32 |
| VARIÉTÉ. SAINTE-BEUVE, D'APRÈS M. L.-F. CHOISY | 363 |
| LA PREMIÈRE SOUFFRANCE DE LA PETITE AGNA, par <i>H. Federer</i> | 370 |

CHRONIQUE PARISIENNE, par *Jean Lefranc*.

- Juillet.** — Retour. — Ciel pluvieux, âmes maussades. — Nostalgie des lieux où les hommes sont rares. — Les expositions artistiques et les centenaires : Ingres, Fragonard, les Hollandais, les sculptures de Degas, Flaubert, Baudelaire. — De Brunetière à M. Gonzague de Reynold. — Influence de la poésie anglaise sur Baudelaire et sur Verlaine 103

CHRONIQUE ITALIENNE, par *Paolo Arcari*.

- Août.** — Une paix difficile. — Le fascisme jugé à l'étranger. — Origines et phases du nationalisme et du fascisme. — La tyrannie rouge au lendemain de la guerre. — Les deux livres « macabres ». — Les socialistes délivrés de Moscou 223

CHRONIQUE AMÉRICAINE, par *G.-N. Tricoche*.

- Août.** — L'attitude du président Harding devant l'opinion. — Répercussion des troubles d'Irlande. — La situation économique et la crise du logement. — Le mouvement puritain. — Nécrologe : le naturaliste John Burroughs. — Les livres : un ouvrage de l'ex-ministre Lansing sur la politique wilsonienne ; le renouveau des publications concernant Roosevelt 230

CHRONIQUE ALLEMANDE, par *Antoine Guillard*.

- Août.** — Danger nationaliste. — Un singulier ministre de la justice. — Au Tribunal de l'Empire. — Deux ans de meurtre. — Nouvelle campagne réactionnaire sur les origines de la guerre. — La brochure du pasteur Hartwich. — Le peuple allemand et la République. — Patriotisme et éducation nationale. — Les idées de Walther Rathenau 238

CHRONIQUE SUISSE ROMANDE, par *Maurice Millioud*.

- Juillet.** — L'incident Mussolini. — Le programme des nationalistes italiens et le Tessin. — La session des Chambres fédérales. — La politique des étrangers. — Le « Roi David » à Mézières 130
- Août.** — Considérations d'été sur l'abstentionisme électoral. — Autres considérations sur la crèche fédérale, par rapport aux paysans et aux ouvriers. — Le livre de M. P. Gilliard sur la cour de Russie. — *La musique et la vie intérieure*, par MM. Bourguès et Denéréaz 258

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE, par *Antoine Guillard*.

- Septembre.** — Les lettres de Jacob Burckhardt à Gottfried Kinkel. — Jacob Burckhardt, la Suisse et l'Allemagne. — Le testament d'un sage. — L'historien Gustave Tobler. — Nouvelles éditions de Gottfried Keller. — Une singulière femme de lettres. — Les premiers vers d'Alfred Huggerberger. — Livres 381

CHRONIQUES SCIENTIFIQUES, par *Henry de Varigny*.

- Juillet.** — La communication par T. S. F. avec les sous-marins en plongée. — L'utilisation de la houille bleue : projets et études en cours. — La paille comme matière de construction. — Les inconvénients des anesthésiques pour le foie. — L'anaphylaxie chez les végétaux. — Le train amphibie. — Le cuivre chez les animaux. — Oiseaux et aviation. — Publications nouvelles..... 111
- Août.** — Météorologie et radiogoniométrie. — Le temps agit-il sur la direction des ondes ? — Météorologie et hauts-fourneaux. — L'anaphylaxie alimentaire. — La mutation physiologique chez les bactéries. — L'huile de pépins de raisins. — L'anaphylaxie chez les plantes. — A quoi servent les glucosides des végétaux ? — Pourquoi le lapin résiste à l'avitaminose. — Le lapin comme protecteur de l'homme contre la malaria. — Le soufre comme engrais. — Publications nouvelles..... 246
- Septembre.** — Le chauffage sans combustible : utilisation de la chaleur dégradée. — L'énergie de la lumière, et le radiomètre de Crookers. — La lutte contre le puceron lanigère au moyen d'un parasite importé. — Le zinc dans l'organisme animal. — Pourquoi la grêle est-elle plus rare la nuit ? — Le danger des préparations arsenicales en agriculture. — L'art de nourrir les porcs. — Antimoine et lèpre. — Publications nouvelles.. 389

CHRONIQUES POLITIQUES, par *Edmond Rossier*.

- Juillet.** — La Haute-Silésie et l'Orient Turc. — Les rapports de la France et de l'Angleterre et la visite de lord Curzon. — Dans les parlements. — Organisations de paix 121
- Août.** — Le conflit de Haute-Silésie. — La guerre en Asie-Mineure. — M. Lloyd George et la question d'Irlande. — La famine en Russie. — Un nouveau ministère en Italie. — La Conférence de Washington..... 265
- Septembre.** — La Conférence de Paris. — La question de Silésie et la Société des Nations. — Au secours de la Russie. — La guerre en Asie Mineure. — L'émir Faïçal. — L'Espagne au Maroc. — M. Lloyd George et la question irlandaise. — Une paix de plus 399



D'ANDIRAN & C^{IE} VEVEY

Manufacture suisse d'aiguilles et de crochets.

Spécialités :

Aiguilles à tricoter "HELVÉTIA"

se trouvent dans toutes les bonnes merceries.



SOUBOL „KATZ“

Savon dentifrice antiseptique à base de phénol, mentol et eucalyptol, blanchit les dents, désinfecte la bouche et cicatrise les gencives.

Se vend partout.

Prix par boîte : 1 fr. 50.

Montana (Valais) Altit. 1500 m. Reliée par un funiculaire à Sierre (Ligne Simplon)
Station climatérique la plus ensoleillée de la Suisse

CURHAUS & CLINIQUE VICTORIA

Méd. en chef : **Dr F.-L. de Muralt.**

Maladies des voies respiratoires et tuberculose sous toutes ses formes. — Maison confortable — Prix modérés. — Prospectus franco. — Dir. : **E. Nantermod.**

REVUE DES LIVRES

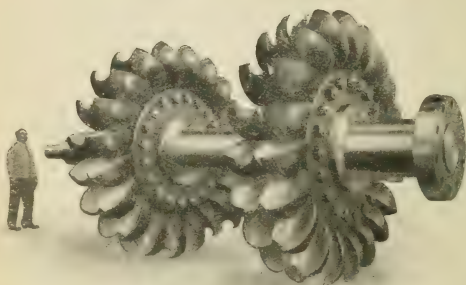
- J. de Pesquidoux* : CHEZ NOUS. TRAVAUX ET JEUX RUSTIQUES. Paris, Plon. —
Et. Antonelli : L'AFRIQUE ET LA PAIX DE VERSAILLES. Paris, Grasset. —
Henri Barbusse : LE COUTEAU ENTRE LES DENTS. Editions Clar é. Paris

C'eût été grand dommage, vraiment, que M. de Pesquidoux gardât en portefeuille les pages charmantes qu'il avait écrites avant la guerre et qu'il vient de publier. Elles n'ont rien perdu de leur fraîcheur, de leur couleur et de ce mouvement léger et alerte qui emporte l'auteur, les lecteurs, les personnages et tous les êtres, dans un tourbillon de vie.

Ce sont les Landes, c'est le Béarn, c'est le pays basque, vus du dedans, parmi ceux qui en sont, par quelqu'un qui en est. Des récits de dix pages, dont

ATELIERS DE CONSTRUCTIONS MÉCANIQUES DE VEVEY, S.-A.

Téléphone n° 69.

Adresse télégr. : *Fonderie VEVEY*.

Roues motrices turbines Pelton 14300 HP., de l'Usine d'Amsteg,
(C.F.F.)

Turbines

et

Régulateurs

—
Charpentes
métalliques
—

Engins

de

levage



La suprématie de la machine à écrire

UNDERWOOD

a été établie et maintenue partout par sa
RAPIDITÉ, son EXACTITUDE et sa DURABILITÉ

César MUGGLI, ZURICH21, Lintheschergasse, 21
Téléphone Selnau 16.62

FRIBOURG : O. Wintsch, av. du Moléson, 2.

GENÈVE : Machines à écrire Underwood
S.A., Place Métropole, 2.LAUSANNE : Agence Underwood, Place
Bel-Air, 4.

LUGANO : C. Garbani-Nerini, Piazza Rif.

NEUCHÂTEL : R. Legler, rue St-Honoré, 3

LA CHAUX-DE-FONDS : Mettler S.A.

AARAU : Ernst Wanner, Rathausg., 20.

BALE : H. Huber, Freiestrasse, 75.

BERNE : Fr. Gall, Waisenhauspl., 25.

LUCERNE : Karger & Co, Stadthausstr. 1

ST-GALL : Markwalder & Cie.

COMPTOIR D'ESCOMPTE DE GENEVE

Fondé en 1855

Capital-action Fr. 45 000 000

Réserves Fr. 16 000 000

Siège social : Rue de la Corraterie, Rue de la Confédération
et Rue de la Cité, Genève

Succursales à Genève : 1, Rue de la Rive et 14, Rue du Mont-Blanc

Service des Livrets d'épargne : 62, Rue du Stand

BALE - FRIBOURG - LAUSANNE - ZURICH

**Toutes opérations de Banque aux conditions
les meilleures.**

NOTARIAT - BUREAU TECHNIQUE

A. MERCIER

Notaire, géomètre officiel

Place de la Gare, 2 **RENEVS** Téléphone 84.99

Abornements. — Levée de plans. — Remaniements parcellaires. — Drainages.
Projets de routes, chemins. — Adductions d'eau. — Nivellements. — Expertises, etc.

REVUE DES LIVRES (*suite*).

chacun laisse une impression distincte, nette comme une photographie, mais animée et originale. M. de Pesquidoux aime son coin de pays avec tendresse et respect. Il ne vous laisse point ignorer que le grand Condé, passant devant le Clos-Vougeot, salua de l'épée ce vignoble illustre ; et il y a les cèpes et quantité de choses admirables, les palombes, la lamproie, les fameuses oies et toute la basse-cour. Comment se fait-il que M. Marcel Rouff n'ait pas encore pénétré jusqu'en de tels endroits ses expertises gastronomiques ?

Combien les mœurs aussi sont particulières ! Nous n'en connaissons guère, par ouï-dire, que la course landaise, aussi passionnante que la course de taureaux, mais sans l'atroce barbarie du meurtre ; il y a les fameuses parties de pelote et la chasse aux palombes, la poursuite de l'isard, et la pêche ; et puis, quel attrait que celui de ce peuple au corps robuste et à l'esprit subtil, attaché à ses

Société suisse d'Ameublements & Mobilier Complet

(anciennes maisons Heer-Cramer & F. Wanner réunies)

Installations complètes de Villas, Chalets
Appartements et Hôtels

Meubles en tous genres. Ebénisterie, Literie et Tapisserie garanties, fabriquées dans nos ateliers.
Exposition nationale Berne. Médaille d'or.

Seule maison à LAUSANNE, 6, Avenue du Théâtre.

Maison à MONTREUX, Avenue des Alpes, vis à vis de l'Hôtel de l'Europe

„Mercure“

La plus grande maison suisse de
Cafés, Thés et Chocolats

Autres spécialités :

Confitures, Conserves, Biscuits, Bonbons, etc.

Expéditions au dehors par toutes les succursales et par La Centrale,
à Berne, 8, rue de Laupen.

Antigoitreux Jurassien le « Strumasan »
seule friction efficace inoffensive pour la guérison rapide

DU GOITRE ET DES GLANDES

Prix : 1 flacon, 5 fr. ; demi flacon, 3 fr.

Succès garanti, même dans les cas les plus opiniâtres.

Dépôt : Pharmacie du Jura, BIENNE, place du Jura.
Prompt expédition au dehors.

GRELLET & C^{ie}

Vins fins

Yvonne Association 1917

Pour reprendre rapidement les forces demandez le merveilleux fortifiant tonique

Marque **Régénérateur Royal** Marque
déposée déposée

à base de jaunes d'œufs frais et d'extrait de viande associés à des toniques puissants.

Son assimilation parfaite fait reprendre rapidement le poids et les forces, comme le prouvent de nombreuses attestations. S'emploie pour adultes et pour enfants.

Spécialement recommandé dans les cas de Faiblesse Générale, Manque d'Appétit, Mauvaises digestions, Maux de tête. Pour guérir rapidement l'Anémie Chlorose, Neurasthénie et toutes maladies causées par le surmenage physique et mental prendre le

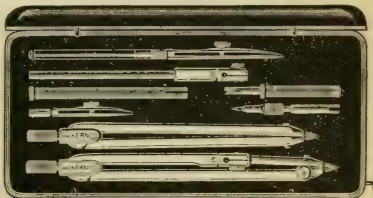
Régénérateur ROYAL Ferrugineux

En vente à Martigny à la PHARMACIE MORAND — Expéditions par retour du courrier
La Grande bouteille 8 fr. — La Grande ferrugineuse 9 fr.

Kern
AARAU

Fondé en 1819

Catalogues gratuitement.



REVUE DES LIVRES (Suite.)

traditions et qui conduit encore ses malades aux fontaines sacrées, industriels cependant, laborieux et bon !

M. de Pesquidoux écrit avec une simplicité très avertie : à certains passages, vous vous apercevrez qu'il connaît en savant les objets dont il vous parle en artiste ; ailleurs, vous découvrez qu'il sait en parler en historien et en orateur ; goûtez cet éloge des... sabots :

« Les sabots eurent leur jour d'apothéose, le 6 novembre 1792. Dès le matin, l'armée française, sous Dumouriez, composée, au dire de l'ennemi, de tailleurs et de savetiers, avait manœuvré pour enlever Jemmapes. Clerfayt et ses Autrichiens, formidablement retranchés, l'occupaient. Il était midi. La fusillade crépitait et, sur les colonnes d'attaque, portant baïonnette au canon, des averses de fer s'abattaient. Soudain une clameur immense éclata. Dix mille bouches chantaient la *Marseillaise*. Puis, tout se tut. Et, de la profondeur de la plaine hérissée en marche, Clerfayt, sur ses redoutes, entendit une rumeur inconnue monter. Cela tenait du murmure d'un orage lointain et du battement du flot déferlant. Et, dans ce grondement, tout autre fracas s'affaiblissait :

Fabrique de Draps

(Aebi & Zinsli) à SENNWALD (Ct. de St-Gall)

fournit à la clientèle privée d'excellentes étoffes pour Dames et Messieurs, laine à tricoter et convertures. Grosse baisse. On accepte aussi des effets usagés de laine et de la laine de moutons. :: :: :: :: Echantillons franco.

Le plus puissant **Dépuratif du Sang**, dont toute personne soucieuse de sa santé, devrait faire au moins deux cures par an, est certainement le

THÉ BÉGUIN

Qui guérit: dartres, boutons, démangeaisons, eczémas, et **qui fait disparaître** : constipation, vertiges, migraines, digestions difficiles, etc. **Qui parfait la guérison** des ulcères, plaies, varices, jambes ouvertes, etc. **Qui combat avec succès** les troubles de l'âge critique.

La boîte : fr. 2.— dans toutes les pharmacies.

Dépôt général et expéditions pour la Suisse :

PHARMACIES RÉUNIES, La Chaux-de-Fonds.

Banque Union de Crédit

Siège social: **Lugano** Succursale: **Chiasso**

Toute opération de banque

Anglo Swiss Biscuit Co
~~~~~ Winterthour ~~~~~



Elégantes & précises

Chez tous les bons horlogers

Longines
7 Grands Prix

Meubles et malles
en osier.

BROSSERIE ET VANNERIE

Jouets d'enfants.

F. JEANNIN-LECOULTRE

Nattes.

Boisseries.

LAUSANNE — LOUVE. 6

Téléphone 849.

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

celui même du canon, et le ronflement furieux des tambours. Clerfayt, la main à l'oreille, écoutait. Il ne comprenait point. Il comprit lorsque de toutes parts forcé, il vit les tailleurs et les savetiers emporter Jemmapes au pas de charge. C'était la Révolution en sabots lâchée sur l'Europe éperonnée.... La bataille fut gagnée au bruit de ce piétinement.... »

— M. Etienne Antonelli publie chez l'éditeur Grasset, un ouvrage exact, instructif et clair sur le problème africain. Ouvrage fort bien venu à tous égards et digne de l'auteur par la sûreté de l'information et la netteté des vues. Il est bon de le signaler : l'Afrique semble partagée définitivement depuis la conclusion du traité de Versailles, mais des questions épineuses subsistent, qui ne tarderont guère, peut-être, à s'imposer aux préoccupations des chancelleries et du public : on trouverait malaisément un meilleur guide que M. Antonelli pour s'y débrouiller.

ROYAL

QUALITY SERVICE



Une machine de confiance et de grande simplicité, nettoyant tapis, meubles et tentures, sans les déplacer, presque magiquement.

La vie moderne exige les machines modernes. Les hommes n'hésitent pas à acheter des machines pour assurer le rendement du travail dans leurs bureaux. Le dépoussiéreur électrique ROYAL, véritable domestique mécanique, coûte avec tous ses accessoires moins que la moitié d'une seule machine à écrire et cependant son rendement est relativement deux fois plus grand... Le home ne mérite-t-il pas au moins autant que le bureau?

Demandez une démonstration chez vous, sans aucun engagement. Ecrivez une carte postale.

AGENCE AMÉRICAINE

GENÈVE — 17, Boulevard Helvétique — GENÈVE



RHUMATISMES

L'ANTALGINE guérit toutes les formes de rhumatismes, même les plus tenaces et les plus invétérés.

Prix du flacon de 120 pilules fr. 7.50, franco contre remboursement.

PHARMACIE DE L'ABBATIALE, PAYERNE

Brochure gratis sur demande.

LAYTON'S

ŒUFS CONGELÉS ET ŒUFS FRAIS ÉVAPORÉS

EN achetant les "Produits Layton" vous réaliserez de **grosses économies.**

EN employant les "Produits Layton" vous obtiendrez le **maximum de rendement.**

EN travaillant avec les "Produits Layton" vous êtes certains d'avoir **des marchandises fraîches et saines.**

Spécialités : Œufs congelés, Œufs évaporés, Poulets, Canards, Gibier, Saumons congelés, Langues, Jambons en boîtes, Corned beef, etc., etc.

Représentation générale pour la Suisse

des ETABLISSEMENTS de JOHN LAYTON & Co, Ltd.

E. SCHÆFFER, 11, rue du Port, GENÈVE

Alimentation générale

CH. PETITPIERRE

115 succursales de vente en Suisse

Maison réputée par ses prix bon marché

et la bonne qualité de ses marchandises.

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

Qu'était l'Afrique coloniale en 1914 ? Qu'est-ce que la guerre en a fait ? Telles sont les deux parties de l'ouvrage. La première, après quelques notions géographiques générales, nous donne un tableau des possessions anglaises, allemandes, françaises, et de celles des autres puissances africaines. Le système colonial de chaque puissance est caractérisé avec précision. A ce propos, l'auteur nous rapporte un fait curieux et important dont je n'ai pas souvenir d'avoir trouvé mention ailleurs. Nous aurions eu cette guerre épouvantable parce que le projet de la constitution d'une "Mittel Europa" a été substitué



NOUVEAU **TISSAGE DE SOIERIES** SOC. ANONYME

ci-devant
EMILE SCHAEERER & C^{IE}, ZURICH, TALSTR. 32

fabrique de *Tissus de soie unis et nouveautés*

Comptoir de bijouterie et d'orfèvrerie

Mme M. LASSUEUR (anc. Haldy), Lausanne, Rue de Bourg 7, au 1^{er}

GRAVURES — REPARATIONS

La Montre

Zenith



sans rivale
comme précision,
quel qu'en soit le
format, est celle qui
convient le mieux à l'usage
de
bracelet.

En vente chez tous les bons horlogers.

Grippe, Influenza *prescrite par les médecins* **Siroline** *Dans toutes les pharmacies* **Roche**
Catarrhe, aff. pulmonaires

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

dans la politique allemande, à celui de la formation d'une « Mittel Africa » qui aurait pu aboutir pacifiquement. C'eût été une entreprise économique organisée par un accord avec de petites puissances, le Portugal, la Belgique, qui ne pouvaient, à elles seules, mettre en valeur les immenses territoires qu'elles possédaient. La neutralité anglaise était acquise à ce plan : on laissait la France en paix dans l'Afrique du nord, on renonçait à toute visée sur la Mésopotamie.... C'était la paix ! L'auteur de ce projet était le prince Lichnowsky, l'ambassadeur d'Allemagne à Londres. Il aurait publié en 1913, ou fait publier par son entourage une brochure sans signature intitulée *Deutsche Weltpolitik und kein*

FABRIQUE DE MEUBLES J. KELLER & C^{IE}

ZURICH
ST. PETERSTRASSE
BAHNHOFSTRASSE

Objets d'Art, Antiquités
Décoration d'Intérieurs



MAIER & CHAPUIS LAUSANNE
Pl. & Rue du PONT

MAISON SPÉCIALE
de **VÊTEMENTS**

sur MESURE et CONFECTIONNÉS.
Coupe moderne — Travail soigné.

MANTEAUX DE PLUIE

..... **COSTUMES SPORT**

Prix avantage x, marques en chiffres c n.
1 us. — Envois à choix. Collections échantil-
lons à disposition.

FABRIQUE DE REGISTRES Vve X. KOST, LAUSANNE

==== Maison Suisse fondée en 1875 =====

SPÉCIALITÉ : Registres à dos élastiques pour tous systèmes.

Registres à feuilles mobiles — Cartes comptabilité. — Dessiers pour classements verticaux

Parfum

„*Illusion Drallé*”

(dans le Phare)

Gouttes de Fleurs sans alcool donnant l'illusion parfaite de fleurs fraîchement cueillies.

Un atome suffit. Naturel et exquis.

Violette, Muguet, Rose, Lilas,
Héliotrope, Orchidée,
Foin coupé, etc.

Nouveauté: Le „Lys d'Or”

En vente partout.

Agence générale pour la Suisse :

A. RACH

Winkelriedplatz

BALE



REVUE DES LIVRES (*Suite*).

Krieg. Le plan, dit M. Antonelli, faillit réussir. Mais l'hostilité de certains milieux pangermanistes le fit échouer.

Quant aux problèmes actuels, ils reviennent à deux questions principales : celle des mandats et celle de la liberté commerciale. D'après le traité de Versailles, les colonies allemandes n'ont pas été attribuées en toute propriété aux puissances qui se les sont partagées : l'exercice des mandats est soumis au contrôle de la Société des Nations. Mais jusqu'où va ce droit de surveillance ? Rien n'est précisé à ce sujet et, de plus, la France prétend que le Cameroun et le Togo, qui lui reviennent, ne sont point territoires à mandats, mais lui appartiennent en propre. Thèse difficile à défendre et sans laquelle, pourtant, un Etat ne saurait faire en grand les avances de fonds et de travail nécessaires pour mettre ces territoires en valeur et les civiliser. D'autre part, la liberté commerciale illimitée, dans l'état actuel de l'Europe, ne paraît pas un système applicable, malgré son incontestable supériorité théorique. Le mettre en vigueur sans autre, ce

UNION DE BANQUES SUISSES

VEVEY**LAUSANNE****MONTREUX**

2, Place St-François, 2

Capital et Réserves : Fr. 85 500 000.—

Délivre des certificats de dépôt au porteur ou nominatifs avec
coupons semestriels aux taux les plus avantageux.

Carnets de dépôts.

Achat et vente de titres. — Gestion de fortunes.

Ouverture de Crédits commerciaux avec ou sans garantie.

Avances sur titres. — Escompte d'effets de commerce.

Change de monnaies et billets étrangers.

Grand choix

pour Enfants, Dames, Messieurs

en Chaussures

de ville, de sport, du soir

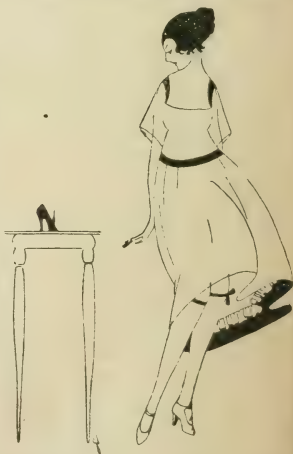
François JATON

S. A.

Galerie St-François

Téléphone 31.95

Téléphone 31.95

LAUSANNE

Transports Internationaux

GEORGES HELMINGER & C^{IE}

Téléphone : **BALE** Télégrammes :
5527 Helminger

N'expédiez pas des marchandises sans avoir consulté notre bureau de tarifs.

Kurhaus Tarasp

Basse Engadine (alt. 1200 m). Gare : **Schuls-Tarasp.**

Seul hôtel situé directement près des sources principales et ayant des bains minéraux dans la maison. La cure de bains et de boisson de Tarasp, bien plus efficace que celles de Karlsbad, Marienbad, Vichy etc., soutenue et favorisée par un climat alpestre extrêmement salubre est sans pareil dans ses effets et garantit absolument des résultats excellents. **Faites un essai avec 1 caisse de 10/1 bouteilles « Source Lucius » à fr. 10.50 ou 15/2 bouteilles à fr. 12.— et vous serez convaincus.** Prospectus par

Kurhaus Tarasp, 350 lits.

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

serait mettre l'agneau à la merci du loup ou, pour parler comme l'Evangile, ôter à celui qui a peu le peu qu'il a. Ceux qui disposent de capitaux écraseraient dès ce jour la concurrence future de ceux qui ont été ruinés par la guerre, dans les régions même qui leur sont allouées pour se relever. Ainsi, une puissante société s'est formée en Angleterre pour racheter les biens allemands séquestrés dans le Cameroun devenu français.

La conclusion de M. Antonelli, c'est qu'une entente doit intervenir entre les puissances pour la répartition des matières premières, qui sont les ressources qu'on demande principalement aux colonies. Cela simplifierait singulièrement les problèmes coloniaux.

Oui, certes, c'est le rêve que nous faisons tous. La réalité l'a bien démenti, depuis l'armistice ! Si lent que soit l'acheminement, la force des choses le fera peut-être triompher à la longue. M. Antonelli est un politique avisé, puisse-t-il être bon prophète.

SOCIÉTÉ DE BANQUE SUISSE

SWISS BANK CORPORATION

Bâle - Zurich - St-Gall - Genève
 Lausanne - Neuchâtel - Chaux-de-Fonds
 Bienne - Chiasso - Hérिसau - Le Locle - Nyon
 Aigle - Morges - Rorschach - Vallorbe.
 Londres E. C.

CAPITAL-ACTIONS VERSÉ fr. 100,000,000
 RÉSERVES fr. 31,000,000

Le Siège de **LAUSANNE**, 11, Grand-Chêne, traite
toutes opérations de
BANQUE, de BOURSE et de CHANGE.



Spécialité :

Biscômes
 de Berne

Confiserie-Pâtisserie
J. Hächler, Berne

13, Neuengasse, près de la Gare.

JEANRENAUD & MARGOT

LAUSANNE, 15, Place St-François

CIGARES, CIGARETTES, TABACS, PIPES et ARTICLES pour FUMEURS
 de meilleures marques.

Le plus grand assortiment. Envois à choix, Prompte expédition.

Lits ^{pour} enfants

Krauss

ZÜRICH, Stampfenbachstr. 46 / 48
Bahnhofquai 9
Catalogue gratuit.



CHARLES GUINCHARD

Maison spéciale p. timbres suisses - BERNE

J'envoie à choix timbres de tous les pays aux meilleures condit. Demandez mon prix-courant de tous les timbres suisses. J'achète également les vieux suisses et européens.

MAISON
DE
MUSIQUE

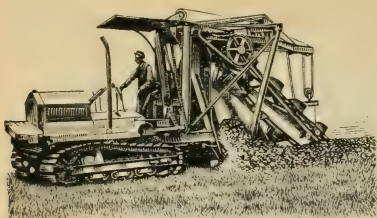


PIANOS
HARMONIUMS
ABONNEMENTS

HUG & C^o BALE

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

— Pour M. Barbusse, qui est un romancier puissant, impossible de le traiter, ni de politique, ni de prophète. La brochure qu'il vient de faire paraître dans les « Editions Clarté » n'est pas plus digne de son talent que de la cause qu'il veut servir. C'est un appel aux intellectuels pour la réorganisation de la société. Renverser ce qui existe, voilà son premier point. Etablir le communisme, voilà le second. Au moins faudrait-il décrire avec un peu de précision le régime futur. C'est de quoi l'auteur se dispense. L'éloge qu'il fait de Lénine et de la révolution bolchéviste en Russie ne supplée nullement aux explications qu'il doit à ses lecteurs. M. Barbusse adresse un appel pressant aux intellectuels en les conviant à assumer les responsabilités qui s'attachent à la fonction des avertis-



Machine à creuser les fossés de Drainage et Canaux

Combinée avec tracteur brevetée
Système Scheuchzer

Tracteur spécial
pour défrichement de marais.

A. SCHEUCHZER, constructeur, Renens-Lausanne.

„DACTYLOTRAD“

22, Petit-Chêne

LAUSANNE

Téléphone 39.90

Bureau spécial de Dactylographie et de traductions en différentes langues
Exécution rapide et soignée. — Prix minimes !

Articles de Caoutchouc en tous genres *Caoutchouc Industriel*

A. BRUNNER
SUCC. DE FRED. BRUNNER • BALE •



BRODERIES
DEPIERRE
LAUSANNE

Succursale à
MONTREUX
A la Ville de St-Gall

SANATORIUM DU LÉMAN

GLAND

MÉDECIN EN CHEF: Dr A. SCHRANZ

Hydrothérapie, Electrothérapie, Massage, Régime.

Médecine interne. Maladies nerveuses.

Convalescence. Repos.

Vaste parc. - Situation superbe au bord du lac. - Confort
Ouvert toute l'année. Prix modérés.

SOCIÉTÉ des CHAUDRONNERIES du NORD

Soc. anon. au capital de 5 500 000 fr. — Siège social: 10, Rue Vézelay, Paris.

Chaudronnerie fer et cuivre. — Tuyauteries. — Charpentes métalliques. — Chauffage. — Ventilation. — Humidification mécanique. — Générateurs Woodeson « Clarke Chapman ». — Sur-chauffeurs « Sugden ».

Agent général pour la Suisse: F. BARBIER, Avenue Ruchonnet, 10, Lausanne. Tél. 4122

Remède très efficace

contre l'eczéma, rougeurs, boutons, inflammation de la peau accompagnés de démangeaisons irritantes. — Prix du flacon, Fr. 3. —

Envoi par la poste contre remboursement :

Pharmacie Dr. E. Plattner, Granges (Soleure)



IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

Fabrique de Timbres en caoutchouc

MOULIN FRÈRES

BUREAU
Petit-Rocher, 6 bis
Tél. 43.63

LAUSANNE

ATELIER
Petit-Rocher, 6 bis
Tél. 43.63

REVUE DES LIVRES (*Suite.*)

seurs de la masse, de ceux qui précisent sa pensée et moulent en quelque sorte sa conscience ; cela est fort bien, mais leur rôle doit consister tout d'abord à dire des choses qui aient un sens. On ne régénère pas le monde par des déclamations.

M. M.

Société Anonyme
de
LAMINOIRS ET CABLERIE
Usines à COSSONAY-GARE
et DORNACH

Fonderie, laminoirs, tréfilerie de cuivre
laiton, bronze, aluminium et alliages de nickel.



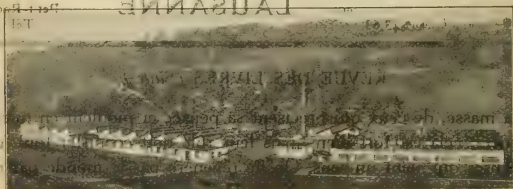
Fabrication de fils et câbles
pour applications de l'électricité



Matériel divers pour installations électriques.

J. N. FRÈRES

LAUSANNE



BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

CENT VINGT-SIXIÈME ANNÉE

TOME CIV

LAUSANNE

BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

23, Avenue de la Gare, 23.

SUISSE : Chez tous les libraires.

PARIS : LE SOUDIER, 176, Boulevard Saint-Germain.

FISCHBACHER, 33, rue de Seine

LONDRES

HACHETTE & C^{ie}, 18, King William Street, Charing-Cross.

NEW-YORK

G.-E. STECKERT & C^o, 151-155 W. 25th Street.

BUENOS-AIRES

H. IMSAND, 3574 Corrientes.

1921

Tous droits réservés.

Handwritten notes:
H. J. J. J.
and from the library
of the University of
the City of London
- 222
all the other numbers
The last number
is plate

LAUSANNE — IMPRIMERIES RÉUNIES (S. A.)

Sous le soleil.

La mer s'étendait au loin, large et paisible.

Le ciel doux, bleu et uniforme, versait sa lumière sur sa surface et la pénétrait de chaleur.

Sur la gauche, elle montrait différents reflets bleus qui, en larges bandes colorées de teintes violettes, vertes et grises, se succédaient pour se réunir du côté du soleil en un champ d'or.

L'horizon se dessinait nettement comme tiré au cordeau. Du côté du soleil, il devenait indistinct, et tout là-bas, dans les profondeurs de l'espace, la mer et le ciel se confondaient.

La mer commençait à s'agiter, mais aussi légèrement que la respiration de l'enfant qui dort.

Du côté de la terre déferlaient en se jouant quelques petites vagues. Elles avançaient, attirées pour ainsi dire par le rivage, puis s'amincissaient pour se dissoudre finalement dans le sable de la plage.

La mer élevait sa voix

Mais sa voix n'était qu'un murmure. Quelques accents bas et voilés, indistincts, sortaient de ses grandes profondeurs, où elle devait avoir sa pleine résonance ; mais, par ce jour d'été, ce n'était qu'un doux frémissement qui montait à sa surface.

La plage était ensoleillée et dorée, pareille à des

champs de blé en pleine maturité. Du côté de l'occident, cette vive couleur pâlisait : le sable y était d'un jaune pâle.

La plage était déserte. On ne voyait qu'un bateau de sauvetage peint en blanc, roulé sur un côté, dans le sable, la proue ronde levée en l'air ; çà et là, un panier de pêche échoué sur le rivage, quelques-uns sans fond, aux brins d'osier déchiquetés par le mouvement continu des eaux. Ils gisaient abandonnés, bons à rien. C'était bien la fin. D'autres étaient à moitié ensevelis déjà par le sable mouvant.

La mer bruissait toujours. On entendait ce mugissement jusqu'au fond des dunes.

Sur une pente de celles-ci étaient assis un jeune homme et une jeune fille : Grietje, qui avait dix-neuf ans, et Key, dix-huit.

Grietje se tenait toute droite, dans la rigidité que doivent avoir observée nos aïeules à l'église. Elle avait déposé son tricot sur ses genoux et, les mains oisives, elle contemplait la mer de ses yeux rêveurs.

Key était étendu tout de son long, comme abattu. Sa casquette couvrait son front pour abriter ses yeux contre le soleil brûlant. Il mâchait lentement de la laîche des dunes, qu'il faisait passer régulièrement d'un coin de la bouche à l'autre.

— Fait chaud, aujourd'hui.

Grietje disait cela moitié à elle-même, moitié s'adressant à Key.

— Fait bon, répondit-il d'une voix forte et contente.

Grietje répondit d'un signe de tête.

— Oui, mais les aiguilles me collent aux doigts.

— Qu'importe, n'est-ce pas dimanche aujourd'hui ?

— A la maison on se moque de moi. Mais moi,

je dis que je veux encore finir cette paire avant ton départ.

Puis ce fut le silence.

Quelques mouettes blanches passaient au-dessus de leurs têtes avec des cris perçants. Au-dessus de la plage, elles tournoyaient, décrivant un cercle, s'abattaient un moment, sautillaient et s'élevaient de nouveau avec de larges battements d'ailes. En grandes courbes, elles se dirigeaient vers le large où elles disparaissaient à la vue.

— Tu pars mardi matin, n'est-ce pas ?

Key acquiesca de la tête :

— Oui, à Amsterdam, par Harlingen. Alors commence la danse.

— J'aime bien voir les costumes des marins, Key. Je préfère les uniformes aux vêtements bourgeois, car je les trouve beaucoup plus beaux.

— Oui, à voir, c'est bien possible ; mais à porter, c'est autre chose. Sont-ils préférables aux habits que je porte maintenant ? Voilà la question !

— Qu'en dis-tu, Key ? Je crois pourtant que le service militaire te fera du bien. Voir un peu de monde, ce doit être agréable.

— Oui, et s'ils me font trimer, je l'approuve d'avance.

— Key, si tu devenais caporal, je serais aux anges. Peut-être que le service militaire te plaira tant que tu t'y rengageras.

— Jamais de la vie. Pour moi, rien ne vaut Terschelling.

— Je suis de ton avis. Mais je ne connais presque pas la ville. Quand je t'entends parler, il me tarde aussi de voir autre chose. Tu m'écriras souvent, Key ? Aussi souvent que possible ?

— Ce ne sera pas souvent ! Que veux-tu que je mette dans une lettre ? Je n'ai pas l'habitude des lettres !

— Moi, je t'écirai régulièrement ; toutes les fois que j'irai chez ton père, je te donnerai de mes nouvelles.

Tout à coup, on entendit de la musique. Un accordéon jouait des danses. Cela venait d'un pavillon qui était bâti sur une des dunes du côté de l'intérieur de l'île.

— Grietje, tu ne vas pas danser ?

Elle fit signe que non. Chaque dimanche, il lui posait cette question, et chaque dimanche elle lui donnait la même réponse. Key ne savait pas danser. Aller seule au Pavillon pour y danser sans lui n'était pas du goût de Grietje. Pour lui faire plaisir, il l'avait accompagnée, mais ces gambades rudes et maladroites — il embrouillait toutes les figures et l'on se moquait de lui — étaient une trop grande épreuve pour l'ambition de Grietje. Quoi qu'elle eût souvent la plus grande envie de se mêler à la danse, elle refusait presque toujours d'un visage en apparence indifférent, quand Key lui posait cette question.

— Après ton départ, on vendra probablement notre jument. Père est en pourparlers avec un riche monsieur de Harlingen. Nous la regrettons tous, chez nous ; mais il ne veut pas renoncer à son projet, car il dit que si l'on veut bâtir, il faut avoir une bourse bien garnie. Moi, je trouve que père ferait mieux de la garder. Qu'en penses-tu ?

— Quant à cela, ton père doit suivre son idée. Ce qui me paraît désagréable dans ce service militaire, c'est que la liberté vous manque. Ça ne me va pas.

— Oui, mais c'est pour peu de temps.

— Pour mon vieux, c'est beaucoup trop longtemps. Ça ne lui vaut rien de rester seul.

— Ne dis pas cela. Il peut faire sa popote lui-même. Et moi, j'irai voir de temps en temps si tout marche bien.

— Prendras-tu soin de la chèvre aussi?

— Evidemment. De la chèvre, de tout.

Elle se leva.

— Allons, nous sommes déjà depuis si longtemps ici. Je voudrais encore passer par chez vous.

— C'est bien. Mais, d'abord, encore une petite promenade sur la plage.

Sur la plage, Key était comme chez lui. Par toutes les intempéries, il s'y sentait à l'aise, tel un oiseau dans le creux de son nid. Cet amour de la plage s'était communiqué à Grietje. L'immensité du ciel et de la terre versait la paix dans son cœur.

Après une bonne promenade, ils prirent ensemble l'étroit sentier dans les dunes qui conduisait à la demeure de Key, une petite hutte de planches où il habitait avec son père. A eux deux, ils formaient un couple de pilleurs d'épaves fameux dans l'île. On racontait de son père qu'il avait trouvé un jour, jeté sur le rivage, un cadavre auquel il n'avait pu enlever une bague d'or. Par hasard, il n'avait pas son canif sur lui. Et sans hésiter un instant, d'un coup de dents il avait détaché le doigt.

Depuis lors, on lui avait donné le surnom d'« arracheur de doigts ».

* * *

— S'est-on bien amusée? demanda la mère Trientje à sa fille ce soir-là.

Grietje fit signe que non.

— Tu t'es encore promenée avec ce garçon de rien du tout ?

Grietje ne répondit mot, se leva et quitta la cuisine en faisant la moue.

Elle était habituée à ces paroles dédaigneuses à l'adresse de Key. D'ailleurs tout le village de Midsland se moquait de lui plus ou moins. Sa timide maladresse semblait provoquer le rire de tout le monde. En outre, personne ne le connaissait de plus près. De même aussi qu'il y a des oiseaux qui craignent la lumière, de même il y a des hommes qui craignent leurs semblables. Key était du nombre. Probablement les circonstances qui, dans sa première enfance, l'avaient privé de sa mère et de ses soins, l'avaient rendu tel. A vrai dire, il n'avait jamais fréquenté la société des autres hommes. Son métier de piller d'épaves le tenait d'ailleurs éloigné des habitants de l'île.

Il connaissait son métier à fond, comme pas un. Un sac gris sur l'épaule, la tête penchée en avant, il parcourait de préférence la solitaire « Boschplaat ». C'était là sa plus grande jouissance. Pourtant il n'était pas trop sauvage. Il le serait devenu sans les soins affectueux et l'intérêt cordial que lui portait Grietje. A la fréquenter il ne s'était pas amolli, mais il était devenu plus maître de lui.

Comment s'étaient-ils connus ? C'est difficile à dire. Le rapprochement de deux cœurs est d'une simplicité si imperceptible qu'on ne saurait l'expliquer par des mots.

Un dimanche ils s'étaient rencontrés. Depuis cette première rencontre, on les voyait toujours ensemble. Key, ce garçon lourd et rude, pouvait s'entretenir avec Grietje des heures entières.

Elle sentait naître en elle un intérêt toujours croissant pour cet abandonné. Grietje avait une de ces natures maternelles qui se donnent tout entières sans rien demander. Telle elle était pour Key et pour son père.

— C'est un drôle de type de garçon, dit ce soir-là Trientje à Sjoerd Eloma, son mari.

— Drôle ! Si ce n'était que cela ! Mais ce qui est bien pis, c'est qu'il est le fils de cet arracheur de doigts. Et puis, c'en est un lui-même. Non merci alors !

D'un geste brusque il avala son thé.

— Mais elle dit qu'elle ne s'est liée par aucune promesse avec lui — dit la calme Trientje — pas plus qu'avec un autre. Dans son aveuglement pour ce lourdaud, elle laisse échapper toutes les occasions. Tu viens d'apprendre qu'elle n'a dansé avec personne. Mon Dieu, comme à son âge j'étais tout autre ! Pour moi, pas de plus grand plaisir que de danser. Te rappelles-tu, Sjoerd, ce dimanche avant la Pentecôte, il avait encore neigé, lorsque...

Elle s'arrêta au beau milieu de sa phrase, et prêta l'oreille. Une voix d'enfant plaintive se faisait entendre. Elle se leva vite et courut dans la chambre à coucher. Grietje était à genoux devant un matelas posé à terre, où, sous une courteline couleur lie de vin, apparaissaient trois têtes blondes d'enfant. Le quatrième, un petit marmot d'à peine deux ans, venait de rouler du matelas. Grietje le déposa de nouveau avec précaution à côté des autres. Le petit Tjebbe larmoyait, les paupières lourdes de sommeil, à moitié ouvertes.

La mère et la fille bordèrent les quatre petits enfants et glissèrent la courteline aussi loin que possible sous le matelas.

Au même instant on entendit la respiration régulière de Tjebbe.

La mère Trientje retourna à la cuisine. Sjoerd était encore assis à la table comme auparavant, l'air bourru, les dents serrées, la lèvre inférieure avancée.

Grietje ne rentra pas à la cuisine. Mais par le corridor elle alla à la porte d'entrée, dont elle ouvrit la partie supérieure.

La clarté argentée de la lune inonda son visage ovale et fit pâlir ses joues vermeilles.

Ses yeux limpides et rêveurs tâchaient de percer l'obscurité.

Elle écoutait.

Au loin on entendait un faible mugissement : c'était le bruit de la mer immense.

Sjoerd Eloma, le père de Grietje, était un des plus riches paysans de l'île. Il descendait d'une famille de pêcheurs, dont deux fils, Sjoerd et son aîné, avaient abandonné le métier pour s'établir fermiers. Comme tous les insulaires qui, par préférence, cherchent à gagner leur vie sur la terre ferme, il regardait de son haut le métier de pêcheur. Et ce qui était étrange : autant ses ancêtres avaient été intrépides sur mer, autant il s'y était senti apeuré. Sur la terre ferme il était lui-même : une force de géant et un courage à toute épreuve.

Son service militaire, il l'avait fait comme matelot. Comme à tant d'autres, ce service lui avait inspiré un profond dégoût de tout ce qui était maritime.

Labourer la terre, voilà ce qui l'attirait. Aussi ce fut dès lors le but de sa vie.

Il avait débuté comme valet de ferme en Frise, avait suivi l'hiver un cours d'agriculture avec une application inlassable, puis avait travaillé comme moissonneur en Groningue, dans une ferme-modèle, et au bout de quatre ans, il revint à Terschelling, étant devenu

un éleveur habile et expérimenté, et bientôt tout le monde dans l'île le respectait.

D'abord il loua un lopin de terre, puis il l'acheta. Chaque année, il augmentait le nombre de ses bestiaux. Cette année-là il s'était mis à faire du fromage de lait de brebis et l'année suivante il avait l'intention de commencer autre chose sans savoir quoi. C'est que pour Sjoerd aucune année ne devait ressembler à une autre.

C'était le véritable Hollandais doué de beaucoup de bon sens et d'une espèce de génie novateur, étendant toujours son champ de travail. Son bétail faisait sa fierté. Mais à côté de celle-ci il en avait une autre : Grietje. Elle était bien la plus belle, la plus gentille, la plus riche jeune fille de tout Midsland.

Elle était son aînée. Puis venaient trois filles : Trientje, Martje et Nienke, et ensuite deux garçons : Sjoerd et Tjebbe.

Le plus grand espoir de Sjoerd était en Grietje. Par son mariage, il devait tâcher d'atteindre ce qu'il n'avait pu obtenir par son travail : la considération. Grietje devait épouser un homme qui n'était pas un ouvrier, mais un monsieur, et si possible, un riche monsieur. En parlant ainsi, il pensait avant tout à un monsieur de la terre ferme.

Il avait voulu que Grietje entrât en service à Amsterdam ou à la Haye. Mais quand un jour il l'avait emmenée à Amsterdam avec sa mère, toutes deux avaient trouvé le contact avec la grande ville terrifiant ; les tramways électriques et les hautes maisons leur semblaient si effroyables, ces centaines et centaines de visages qu'elles ne connaissaient pas, une chose si ahurissante, qu'elles étaient rentrées avec de terribles maux de tête. La mère Trientje avait même pleuré toute la nuit qui suivit le voyage ; elle ne savait pas

bien pourquoi. Plus tard, elle expliquait que les désagréments et les bruits de la ville en avaient été cause.

Depuis ce temps-là, ni prière, ni supplication ne purent persuader Grietje de quitter son île. Pourquoi faire ? Les soins à donner aux petits, c'était là son travail, sa tâche la plus chère. Elle ne pensait pas au mariage. Ceci peut paraître étrange : mais elle ne désirait pas le moins du monde de se fiancer, même pas de fréquenter les jeunes gens.

Elle n'en savait pas la cause elle-même ; mais quand on lui en faisait la remarque d'un ton d'exhortation ou de réprimande, elle secouait violemment la tête et les épaules, comme si elle recevait une douche froide. Elle passait les dimanches avec Key. Ils se suffisaient.

— Mais tu ne t'es pourtant pas promise ? lui avaient demandé ses parents.

D'un ton bien sincère, Grietje avait toujours répondu :

— Non, il n'y a pas de promesse. Nous nous promenons ensemble, voilà tout.

Cette société de Key, elle ne voulait pas y renoncer, pas même l'espace, quelle que fût la douce opposition de la part de ses parents.

Grietje était attachée à Key, et Key ne pouvait se passer de Grietje, mais ils ne s'étaient pas fiancés.

* * *

Le vent d'automne violent et déchaîné soufflait et bondissait sur l'île de Terschelling.

La mer était d'un bleu grisâtre.

Dans le ressac, de hautes vagues bordées d'écume blanche se précipitaient avec le fracas du tonnerre. C'était un bouillonnement, un rugissement, un tourbillon de vagues. Pareilles à des bêtes échappées, elles

se ruaient les unes sur les autres pour avancer plus vite, pour aller plus loin ; d'un jaune sale ici, couleur de boue là, ces flots portaient la menace de destruction dans leur assaut.

La mer est comme l'esprit d'un homme : tantôt elle donne, tantôt elle reprend.

Ce jour-là, la plage était parsemée de coquillages, de paniers percés ; une bouée détachée de sa chaîne et renversée, rouge comme une pivoine, des bouts de planches, un gouvernail...

On eût dit que la mer rendait tout. Une grande quantité de pièces de monnaie avait roulé sur le rivage. On disait même que deux cadavres avaient échoué au Boschplaat, pointe Nord-Est de l'île.

C'était une fête sauvage. Chaque lame semblait se soulever aussi haut que possible, retournait alors son dos d'écume blanchâtre et se renversait en bouillonnant et en rugissant, renforcée par une nouvelle lame plus forte.

Elle s'élevait et retombait pour s'élever et retomber encore et toujours, tantôt grondant, tantôt rugissant.

Une épave de bateau renversé sur le côté, enfoncée depuis trois ans dans la grève, et dont on voyait distinctement deux mâts noirs et dépouillés d'où pendaient seulement les cordages gonflés par l'eau, tremblait et vibrait comme un fétu de paille au milieu de ce tapage infernal.

C'était comme si la mer, dans cet effroyable roulement de vagues, voulait se soulever et se retourner de fond en comble.

La vaste plaine liquide, houleuse, s'abaissait et s'élevait, mais elle reculait toujours dans ses efforts impuissants.

Au-dessus de la mer grise s'étagaient de gros nuages sombres.

D'épais nuages de toutes formes couraient et planaient dans les régions élevées de l'atmosphère d'un bleu grisâtre ou noirâtre.

Le ciel menaçait, tout était assombri et pourtant...

Là où l'on aurait dû chercher le soleil, des nuages s'amoncelaient aux teintes blanc et or.

Ce jour-là le vent et l'eau rivalisaient de sonorité dans leur chant sauvage. Ils s'entremêlaient, ébranlant et remplissant l'île.

* * *

Dans la spacieuse cuisine de la mère Trientje régnait une douce chaleur. Toute la famille était réunie autour de la table à l'heure du crépuscule. Plus la tempête fait rage au dehors, plus on se sent à l'aise entre les quatre murs de chez soi. Les petits étaient un peu fatigués. Tout le dimanche après-midi, ils avaient joué dans les dunes. Ils étaient assis ou plutôt pendaient à moitié sur leurs chaises, les bras ballants, les jambes lourdes, écoutant les grands qui chantaient ou racontaient des histoires.

Maître Sjos ou plutôt Maître Georges savait raconter à merveille. Tout insulaire, d'ailleurs, sait raconter. Sur mer dans les cabines, et dans l'île, dans les paisibles cuisines, les longs récits viennent tout seuls. Mais Maître Sjos ne savait pas seulement raconter, il savait discourir.

« Discourir à s'en sentir bête soi-même », disaient avec admiration les habitants de Midsland à propos de Maître Sjos. Discourir avec éloquence sur le gouvernement, les partis politiques, l'humanité, le paradis, et *last not least*, sur les gros bonnets de la Haye. Et

il discutait sur eux d'une manière si naturelle qu'on aurait cru qu'il leur avait rendu visite la veille.

Sjoerd était infiniment heureux de ce que Maître Sjos était venu loger chez lui. Non pour le profit qu'il en avait ; ici l'argent ne jouait qu'un rôle secondaire ; il s'agissait de tout autre chose. Maître Sjos avait des vues sur Grietje.

Sa fille, la femme d'un maître d'école, sapristi, cela promettait. Sjos serait plus tard instituteur en chef, et puis... qui sait... peut être... pourquoi pas ?... ben oui, député ! C'était, en outre, un homme très respectable. Travailler toute la semaine, le dimanche à l'église, et puis membre d'une société anti-alcoolique.

La mère Trientje l'aimait aussi. Maître Sjos d'abord ménageait son linge. Et puis elle était touchée de voir quelle patience et quelle douceur il mettait dans ses rapports avec Grietje. Mais aussitôt que celle-ci s'aperçut que cette affabilité cachait une arrière-pensée, elle changea et devint revêche et bourrue avec lui, comme jamais ses parents ne l'avaient vue jusqu'ici.

Sjoerd avait fait à sa fille une verte semonce. Cela lui avait été difficile, car Grietje ne lui avait pas fait la moindre objection ; au contraire, elle avait acquiescé à ses questions.

— N'est-il pas très instruit ?

Elle avait fait signe que oui.

— N'a-t-il pas bon cœur ?

Grietje en avait été d'accord.

— N'est-il pas honnête et bien élevé ? Ne le disent-ils pas tous ?

Grietje n'avait pu le nier.

— Mais alors je voudrais pourtant savoir ce qui te retient de te fiancer avec un homme si bien ?

Grietje ne savait pas. Elle haussa les épaules.

— Parce que, père, le cœur ne m'en dit pas.

— As-tu des vues sur un autre ? lui avait demandé la mère Trientje, quand elles se trouvèrent seules.

Grietje avait eu un moment d'hésitation, puis elle avait secoué la tête...

Non, elle ne fréquentait aucun autre, elle n'aimait aucun homme.

— Mon enfant, mon enfant ! tu es une énigme pour tes propres parents.

— Mère, je ne l'aime pas.

Du coup, elle avait trouvé les paroles voulues.

— Je ne l'aime pas ; je reconnais bien qu'il est bon, mais je ne l'aime pas plus qu'un autre. Ils me sont tous indifférents !

Le visage de la mère Trientje s'éclaira. Sur le champ toute préoccupation disparut.

— Mais, mon enfant, n'est-ce que cela ? Trêve de ces bagatelles !

— Mais, mère, je ne sais que faire ; je ne l'aime pas !

— Mais il ne faut rien faire. C'est ce qui vaut le mieux. C'est moi qui te le dis.

Trientje se leva et prononça d'un ton décidé :

— Tout cela s'arrangera : Une fois que vous serez mariés, vous vous aimerez, c'est moi qui le dis.

Grietje mit de la bonne volonté à le croire, mais elle n'y réussit pas. Le jour, la nuit, elle se redisait : « Cela s'arrangera une fois que je serai mariée ».

Dès son enfance, elle avait eu pleine confiance dans les paroles de sa mère, mais les derniers mois, elle sentait que leurs opinions intimes différaient souvent.

Pendant les semaines qui suivirent cet entretien,

elle se ramassait sur elle-même avec toute son énergie, toute sa volonté

Maître Sjos était considéré et aimé dans tout le village. A vrai dire, Grietje se sentait un peu flattée qu'elle fût la seule à laquelle il marquât quelque préférence. Son bon naturel lui faisait deviner facilement la pureté des intentions d'autrui. Son zèle, à lui, Sjos, et son honnêteté la remplissaient d'admiration, mais entre aimer et admirer, la distance est grande.

Quand, le soir, maître Sjos était assis à la petite table de cuisine sur laquelle s'entassaient de multiples cahiers mystérieux, des bleus, des noirs bien luisants et quelques autres brun-rouge sur tranche, alors Grietje évitait même d'ouvrir l'armoire pour ne pas le déranger dans son étude, ses occupations. C'était un honneur pour elle de couvrir ses livres, d'aiguiser ses crayons, de raccommoder son linge. Tout cela la remplissait d'un contentement flatteur. Rien de plus.

Chaque samedi soir elle éprouvait une certaine anxiété à l'approche du dimanche. D'abord, aller ensemble à l'église, passe encore. Mais, l'après-midi... elle voulait toujours faire une promenade. Au début, elle s'était fait accompagner par un des petits ; mais il s'y opposait. Grietje devait se promener seule avec le maître d'école, lui donner le bras et c'est ce qu'elle trouvait absolument désagréable. L'idée seule la faisait frissonner. Elle essayait de toutes les manières de vaincre sa répugnance : elle avait permis à Sjos de lui prendre le bras ou bien elle posait sa main légèrement sur le sien, mais cela ne lui réussissait pas : « Non, ça ne va pas », s'était-elle reprise à dire chaque fois d'une voix découragée, tout en laissant retomber son bras. Avec une légère contrainte, il lui avait repris le bras :

— Il faut essayer, tu t'y feras.

Ses premiers pas étaient toujours vers la plage. Mais au moindre petit vent — et il y en avait presque toujours — Sjos préférait ne pas y aller. Son chapeau melon était emporté par le vent qui, en plus, vous empêchait de causer. La plupart du temps, il prenait la route de Hee à West et ils s'en retournaient à travers les dunes par le Longway un peu abrité. Elle faisait de son mieux pour être aimable et communicative, quoiqu'elle eût le sentiment d'être froide et raide. Le soir, une fois couchée, elle sentait les coins de sa bouche fatigués des sourires auxquels elle s'était contrainte. Et pourtant, malgré elle, elle devait reconnaître que Sjos était toute bonté et toute bienveillance à son égard. Il lui racontait toutes sortes de choses, lui donnait mille détails : comment une houillère était faite, où l'on trouvait les coraux qu'elle portait au cou. Ce qu'il y avait de plus amusant, c'était quand ils étaient assis et qu'il lui lisait des poésies : il y était passé maître. Alors Grietje sentait fondre la couche de glace dont elle était enveloppée. Un sentiment chaud et tendre s'emparait d'elle, quand il disait de sa voix traînante *La Girouette* ¹.

Elle écoutait mal, mais regardait Sjos, les yeux écarquillés, pleins d'admiration.

Et pendant qu'il lisait ainsi, elle pensait en elle-même, remplie d'espérance : « Possible que mère ait raison ; ça viendra. »

H. LAMAN TRIP DE BEAUFORT.

Traduction du hollandais par
S. A. Althuizen Hættel.

(*La fin prochainement.*)

¹ Poésie populaire en Hollande.

Les mémoires du comte Witte¹.

I

Un homme d'affaires qui fut un homme d'Etat, et un ministre tsarien qui fut presque libéral, telle est la définition que l'on peut donner du comte Witte, l'heureux négociateur de la paix russo-japonaise de 1905. S'il n'a jamais versé dans l'idéologie et s'il était un fidèle serviteur de ses maîtres, il n'avait nullement l'esprit fermé aux besoins, ni aux aspirations des temps nouveaux. Et il eut quelque mérite d'avoir une volonté et un programme, dans un pays d'absolutisme et de bon plaisir. Que fût-il arrivé, s'il était resté à la tête du gouvernement réformateur qu'il avait rêvé ? L'entêtement méfiant et l'autocratie aigu de Nicolas II non moins que l'inimitié de l'impératrice et les intrigues d'une Cour corrompue se mirent à la traverse de l'œuvre prudemment régénératrice qu'il avait commencée sous Alexandre III.

Il mourut dans une demi-disgrâce, lui qui avait sauvé la Russie après la catastrophe de Moukden. Et il eut de féroces ennemis dans tous les partis, pour la décisive raison qu'il fut un grand isolé, moins occupé de s'entourer d'une clientèle que de faire ce qu'il tenait pour son devoir.

¹ *Mémoires du comte Witte (1849 à 1915)*, traduction de François Rousseau. 1 vol. gr. in-8°. Librairie Plon, Paris, 1921.

Ses *Mémoires*, parus en 1921, ont été écrits à l'étranger. Ils sont un peu une apologie, à tout le moins un plaidoyer. Ils ne ménagent d'ailleurs rien, ni personne. S'il est difficile de les considérer comme des pages d'histoire, toujours est-il qu'ils rendent un son de vérité. Comme on soupçonnait Witte d'avoir laissé, à sa mort, des papiers de quelque importance, mais comme il était la prévoyance même, on ne réussit pas à étouffer la voix de ce témoin d'outre-tombe. Ses éditeurs nous racontent que ses mémoires avaient été cachés en lieu sûr. Ils ajoutent qu'après son décès, survenu le 28 février 1915, on enleva de son appartement, à Pétrograd, par ordre des autorités, tout ce qui pouvait s'y trouver. « A quelque temps de là, disent-ils encore, Mme la comtesse Witte recevait elle-même la visite d'un général-adjutant, chef du quartier général, qui venait lui demander de la part de Nicolas II, la remise des manuscrits dont le tsar désirait prendre connaissance. Cette démarche n'ayant pas abouti, un fonctionnaire de l'ambassade russe à Paris se rendit à Biarritz et, profitant de l'absence momentanée de la veuve de l'homme d'Etat, effectua en pure perte, puisque les manuscrits étaient déposés dans une banque de Bayonne, des recherches minutieuses dans la villa habitée par la famille de l'ancien ministre du tsar. » Et ce sont ces *Mémoires*, si vivement convoités en haut lieu, qu'on publie aujourd'hui en traduction française.

Le comte Serge Witte, né en 1849, a été successivement ministre des Voies et Communications (1892), ministre des Finances (1893 à 1905), président du Conseil des ministres (1905), et premier ministre après le manifeste du 17 octobre qui octroyait une

Constitution au peuple russe. Originaire des provinces baltes où ses ancêtres, des Allemands, avaient émigré après la fin du régime suédois, il était, par sa mère, une fille de la princesse Yelena Pavlovna Dolgoruki, de pure race moscovite. Son aïeul avait été membre du grand-conseil du vice-roi, au Caucase. Il vit le jour à Tiflis, où il passa toute sa jeunesse. L'une de ses cousines germaines fut la célèbre théosophe connue sous le nom de Mme Blavatska, et dont il narre de façon amusante les étranges aventures.

A l'université, il travailla, car il n'avait pas de fortune et il était ambitieux. « Je devins, affirme-t-il sans fausse modestie, très fort dans toutes les matières de mes cours. J'étais si familiarisé avec les sujets, que je subis mes examens en me jouant, sans m'astreindre à aucune préparation spéciale. Ma thèse académique finale portait sur les « Quantités infinitésimales ». Elle présentait quelques aperçus originaux et se distinguait par la largeur philosophique de ses considérations. » Trop laborieux pour s'affilier aux clubs d'étudiants et trop imbu de principes chrétiens pour adhérer aux idées révolutionnaires, il avait, par surcroît, des sympathies ardemment monarchistes. La politique lui était indifférente, au surplus.

Il débuta, en qualité d'ingénieur, dans l'administration des chemins de fer. Et sa carrière prouve que l'on peut goûter toutes les ivresses et toutes les amertumes du pouvoir, sans avoir traversé les écoles de droit. En 1893, il eut la chance d'être remarqué par Alexandre III, qui en fit son ministre des Voies et Communications à l'étonnement des cercles officiels de la capitale. Six mois après, la faveur impériale le hissait au ministère des Finances. Si Alexandre III

avait plus longtemps vécu, on peut croire que Witte aurait sagement occidentalisé la Russie et que... Mais il est dangereux de prédire après coup, et dans le vide. Il vaut mieux emprunter aux *Mémoires* quelques renseignements inédits et quelques jugements intéressants.

II

Comme je l'indiquais tout à l'heure, Witte, qui est très dur pour Nicolas II, n'a guère que des louanges pour Alexandre III ; non seulement ce dernier contribua dans une large mesure au relèvement économique de la Russie et refit le prestige international de l'empire, mais il reconstitua l'armée, désorganisée par la guerre avec la Turquie, rendit possible le rétablissement des finances et dota d'un précieux réseau de voies ferrées l'immense territoire de la monarchie. On a traité Alexandre III, peut-être tout simplement parce qu'il était un colosse, de souverain incapable et même de faible d'esprit. Witte proteste de toutes ses forces, et s'il y a, dans son hommage, l'accent de la gratitude, l'accent de la sincérité y est aussi. Je transcris ces lignes, en respectant le texte français des *Mémoires*, qui pourrait être d'une plus élégante et plus sûre correction :

Je me reporte à l'inauguration des tarifs protecteurs pour encourager et soutenir l'industrie manufacturière russe. Grâce à sa compétence impériale, Alexandre III possédait d'une manière absolue la claire intelligence d'une situation fondamentale. Celle-ci demeurerait obscure pour beaucoup de ceux qui avaient reçu une éducation technique et régulière faisant défaut à l'empereur. Il comprenait que la Russie doit produire des machines agricoles et industrielles avant de jouir d'une sérieuse et durable prospérité. Il sentait que la

protection est essentielle aux débuts et à la croissance des grandes manufacturiers. Aussi insistait-il pour l'établissement d'un tarif proportionnel. Cela demandait une volonté et une confiance non médiocres, car le plan rencontra une redoutable opposition de la part des classes dominantes et cultivées du pays. Seul, un monarque doué de la sagesse et de la fermeté rares d'Alexandre III, pouvait réussir dans une pareille tâche. L'œuvre de l'empereur fut un grand bienfait pour l'empire, ainsi que l'atteste sa rapide extension industrielle ; le jour n'est pas loin où la Russie tiendra la tête du monde manufacturier....

Ni Alexandre III, ni Witte n'avaient prévu le bolchévisme, qui a tant détruit pour reconstruire si peu. Ils avaient cependant à lutter contre d'obstinés et puissants adversaires. La politique réaliste et féconde de l'auteur des *Mémoires* heurtait des préjugés et dérangeait des combinaisons qui avaient leurs avocats tout près du trône. Mais l'intérêt de l'Etat s'accordait avec l'intérêt du peuple pour qu'on essayât au moins de moderniser le travail en Russie. « Je triplai notre industrie, » affirme Witte non sans fierté. Tout de suite après, et sans mâcher ses mots, il s'écrie : « Cela me fut encore reproché. Imbéciles ! On dit que j'ai usé d'artifices pour la développer. Quelle parole sotte ! Quoi que fasse l'homme, il doit en un certain sens user d'artifices. » Il était combattu par le ministre de l'intérieur et par ce Plehve, qui poussait aux complots militaristes dans l'Extrême-Orient et qui fut l'un des instigateurs de la déplorable aventure russo-japonaise.

Un intermède, assez divertissant. Il avait surgi de graves difficultés entre la Russie et la Chine. Pékin envoya Li-Hung-Chang comme ambassadeur extraordinaire à Pétersbourg. Witte dirigeait alors

le ministère des finances. Il s'agissait de tirer le meilleur parti de cette mission. Mais comment aborder l'énigmatique Li-Hung-Chang et comment, surtout, l'amener à découvrir son jeu ? Cueillons ceci dans les *Mémoires* :

J'étais averti que, dans les affaires avec les dignitaires chinois, il est nécessaire, par-dessus tout, de ne montrer aucune hâte, car ils considèrent cela comme de très mauvais goût, et il faut poursuivre les transactions lentement et avec cérémonie. Li-Hung-Chang, le premier, me rendit visite, en ma qualité de ministre des Finances. Quand il entra dans mon salon de réception, je sortis au-devant de lui en uniforme officiel. Nous nous saluâmes l'un et l'autre, et nous nous inclinâmes réciproquement. Je le précédai dans un autre salon et ordonnai de servir le thé. Le thé fut apporté avec un grand appareil, fort étudié d'avance. Mon hôte et moi assis, tandis que toute sa suite et mes serviteurs restaient debout. Quand nous eûmes pris le thé, je demandai à Li-Hung-Chang s'il ne voulait pas fumer. Il rendit un son qui ne différait guère du hennissement du cheval. Immédiatement, deux Chinois se précipitèrent de la pièce voisine, l'un apportant le narghilé et l'autre le tabac. Alors commença la cérémonie. Li-Hung-Chang demeurait assis, aspirant et exhalant la fumée, cependant que les domestiques, avec beaucoup de respect, allumaient le narghilé, lui tendaient la pipe, l'enlevaient de sa bouche et la remettaient. Il était manifeste que Li-Hung-Chang désirait m'étonner avec toutes ces cérémonies solennelles. De mon côté, je laissai croire que je ne prêtai pas la moindre attention à tous ces procédés. Du reste, durant la première visite, je ne fis aucune tentative pour parler. Li-Hung-Chang se borna à s'informer de la santé de Sa Majesté et de chacun de ses enfants. De mon côté, je manifestai un profond intérêt au sujet de la santé de l'empereur chinois, de sa mère et de ses parents les plus proches. Notre rencontre suivante fut d'une nature toute différente. Comme il vit que les cérémonies étudiées ne servaient à rien avec moi, il les négligea et devint moins formaliste

dans ses rapports. Plus tard, durant les fêtes du couronnement à Moscou, il se montra tout à fait communicatif et comme il convient pour traiter des affaires. Je conçus une très haute opinion de sa personne.

En aucune circonstance de sa carrière, Witte ne négligea ces petites malices, ou ces petites ruses, qui, selon l'occurrence, ne laissent point d'avoir leur prix. Nous le verrons bientôt, la paix avec le Japon devant se signer aux Etats-Unis, sagement préparer le milieu américain et créer là-bas une atmosphère favorable à la cause de la Russie.

Nicolas II avait succédé à Alexandre III. Il est probable que le nouveau tsar eût marché sur les traces de son père et que la paix n'eût pas été troublée, s'il n'avait trouvé Guillaume II dans son chemin. L'occupation de Kiao-Chow par l'Allemagne « imprima, selon le comte Witte, à notre politique le choc initial. » Guillaume II et la diplomatie allemande s'ingéniaient à détourner la Russie de l'Europe et à la jeter vers l'Extrême-Orient, pour la sécurité de l'Allemagne à l'est. « Pendant la guerre, déclare Witte, le kaiser fut censément le protecteur de notre frontière à l'ouest. Nous payâmes ce service par un traité commercial très défavorable pour nous. » On a souvent accusé le comte Witte d'avoir été un germanophile. Le reproche est injuste. Il ne fut qu'un Russe, même un nationaliste russe, mais un nationaliste éclairé et qui ne se payait d'aucune chimère.

L'une des parties les plus neuves et les plus curieuses des *Mémoires* est, sans contredit, celle qui évoque origines et péripéties de la guerre contre le Japon. Cette guerre avait eu son prélude : la répression de la révolte fomentée en Chine par les Boxers et qui conduisit à une occupation internationale

de Pékin. Allemagne, France, Angleterre, qui avaient coopéré avec la Russie à l'écrasement de la rébellion, entendaient bien ne pas avoir fait en vain une petite expédition commune contre les sujets indociles et xénophobes du Fils du Ciel. Mais c'est à Pétersbourg que surgirent des convoitises illimitées.

Le général Kouropatkine, ministre de la Guerre à cette époque, vint un jour dans le cabinet de Witte, qui était son collègue aux Finances. « Il rayonnait de joie, rapporte le rédacteur des *Mémoires*. Je lui rappelai que l'insurrection avait été provoquée par la saisie que nous avions faite de la péninsule de Kwann-Tung. Pour ma part, dit-il, j'en suis très content. Cela nous fournira un prétexte pour occuper la Mandchourie. Je désirais savoir ce que mon visiteur entendait faire de la Mandchourie, après l'avoir occupée. Nous transformerons la Mandchourie, me révéla-t-il, en une seconde Boukharie. » Le parti militaire dirigea la politique russe en Extrême Orient. Et tout se gâta. Les représentations de Witte et les efforts de Lamsdorff, qui était à la tête des Affaires étrangères, n'aboutirent à rien. Sa Majesté s'était mise du côté du sabre, qui promettait des conquêtes et de la gloire.

Witte n'est pas tendre pour Kouropatkine : « C'était un égoïste et un bavard, et il ne manquait pas de vantardise. Il était assez adroit pour prendre avantage de ce qu'il avait été nommé ministre par le jeune empereur lui-même. Il remarqua bientôt que, comme chef du département de la guerre, il était destiné à devenir le bras droit du souverain d'un empire essentiellement militaire. En fait, Kouropatkine fut le favori de Sa Majesté. » S'il ne fut pas un stratège extraordinaire, il y avait en lui l'étoffe d'un

habile courtisan. Un matin, à son retour du palais impérial, il s'était arrêté dans la maison de campagne de Witte. Et il lui avait raconté la scène suivante : « Ce matin, j'ai réussi à égayer Sa Majesté. Pendant que je faisais mon rapport, le ciel se couvrit et l'empereur demeurait sombre. Soudain l'impératrice, dans une toilette somptueuse, apparut à l'un des balcons. — Que Votre Majesté, dis-je, m'apercevant que l'empereur ne la remarquait pas, regarde, voici le soleil. — Où voyez-vous le soleil ? s'écria l'empereur. — Retournez-vous, s'il vous plaît, lui répondis-je. Il aperçut l'impératrice et sourit. Sa tristesse était partie. » Ces jeux d'adroite flagornerie étaient placements à gros intérêts.

Une lettre significative, que Witte introduit dans ses *Mémoires* (elle est du 31 août 1900), complète la biographie morale de Kouropatkine :

Plaisanterie à part, le comte Lamsdorff et moi avions plus peur de Kouropatkine que les Chinois.... Outre les contingents considérables et inutiles qu'il emploie, ses dépenses excessives et les mesures inconsidérées qu'il prend au sujet des télégraphes et des chemins de fer, mon indignation se soulève par ses communiqués qui parlent de fantastiques batailles où il n'y a presque pas de pertes de notre côté, tandis que des centaines de Chinois sont tués ou blessés.... Penser que Kouropatkine a mis toute la Russie en action et a mobilisé plus de 200 000 hommes pour lutter contre un pareil adversaire ! Je voudrais que tout ceci ne fût qu'erreur et vertige, mais je crains que le général n'ait quelque chose dans sa manche. Récemment, j'eus plusieurs discussions avec lui, mais, sans motifs, il dit une chose et en fait une autre. Peut-être le fil de sa conduite est-il le suivant : L'autre jour, il dîna avec nous et, entre autres choses, il dit que le commandant en chef était seul compétent pour déterminer le nombre requis de troupes. J'étais curieux de connaître le commandant en chef auquel il faisait allusion.

Il déclara qu'au lieu de nommer, comme le voulaient bien des gens, un commandant en chef, Sa Majesté et lui avaient décidé, dès le commencement de la campagne, que l'empereur lui-même agirait en cette qualité et que lui, Kouropatkine, serait son chef d'état-major....

Très jaloux de ses prérogatives, Nicolas II était le jouet des flatteurs qui l'associaient à l'exercice effectif du pouvoir et qui s'appliquaient à rehausser son prestige. Malheureusement, il était aussi le jouet des intrigants et des imposteurs qui, tels le capitaine de cavalerie en retraite Bezobrazof et d'autres, appuyés par quelque grand-duc, réussirent à persuader Sa Majesté que la Corée devait appartenir à la Russie, comme la Mandchourie. Witte eut beau prédire les conflits et les désastres futurs. N'y avait-il pas des proies magnifiques à dépecer ? La Chine ne soufflerait mot. Et, quant au Japon, il n'oserait pas bouger. Witte, auquel on ne refusera pas le sens prophétique, avait écrit, le 28 novembre 1901, au ministre des Affaires étrangères : « Aux yeux du peuple russe, une guerre avec le Japon pour l'occupation de la Corée, si loin de nous, ne se justifiera pas, et le mécontentement latent peut rendre plus aigus ces phénomènes alarmants de notre vie domestique qui se manifestent déjà, même en paix. » Oui, « même en paix, » un souffle d'émeute, sinon de révolution, passait sur l'empire. Evidemment, une guerre victorieuse contre le Japon les eût dissipés pour un lustre ou deux. Mais qu'adviendrait-il, en cas de défaite ?

L'institution d'un vice-roi, en Extrême-Orient, dans la personne de l'amiral Alexéief, déclencha les événements. Alexéief ne tarda pas à faire cause commune avec Bezobrazov. Découragé, Witte donna sa démission. « Nous marchions, tête baissée, vers la

guerre et, en même temps, nous ne faisons rien pour nous préparer à cette éventualité. » Le ministre de l'Intérieur Plehve se joignit ouvertement à Bezobrazov et, dès ce moment, l'empereur, qui avait hésité, n'hésita plus.

A Paris, cependant, on considérait avec optimisme la situation orientale de la Russie. Aux yeux de Delcassé, une guerre avec le Japon était impossible. « Il obtenait ses renseignements, explique le comte Witte, de notre ambassadeur à Paris. Ce dernier n'avait aucune connaissance diplomatique de ce qui se passait à Pékin ou à Tokio. Les circonstances montrent quel triste service diplomatique la France entretenait en Orient. Tout au contraire, le ministre des Affaires étrangères allemand était bien informé de la situation russo-japonaise. Berlin savait que le Japon préparait des forces militaires formidables et que la guerre paraissait inévitable de ce côté. » Et l'année 1904 arriva, et la Russie sortit, blessée à mort, d'une campagne follement engagée.

Le tsar eut la chance d'avoir, en Witte, un admirable négociateur d'une paix difficile. C'est à Portsmouth, petite ville et base navale américaine sur l'Atlantique, résidence d'été de la classe moyenne, que Russes et Japonais se retrouvèrent ailleurs que sur les champs de bataille. Au pays du bluff, Witte bluffa magistralement. Écoutons-le :

Je résolus de baser ma tactique sur les principes suivants :
1^o Ne pas montrer, le moins du monde, que nous désirions la paix, mettre en circulation l'idée que si Sa Majesté consentait à des négociations, c'était pour satisfaire au désir universel que manifestaient les autres Etats de voir terminer la guerre ;
2^o agir comme il convient au représentant du plus grand empire de la terre, peu effrayé que ce puissant empire fût temporaire-

ment engagé dans des difficultés sans importance ; 3^o en raison de la redoutable influence de la presse aux Etats-Unis, lui montrer tous les égards et se rendre accessible à tous les journalistes ; 4^o se conduire avec une simplicité démocratique, sans l'ombre de morgue ; gagner ainsi la sympathie des Américains ; 5^o à cause de l'influence considérable des Juifs sur la presse et sur d'autres parties de la vie américaine, surtout à New-York, ne pas manifester d'hostilité contre eux.... Je suivis strictement ce programme, pendant tout mon séjour en Amérique, où je vécus, en réalité, dans une maison de verre, constamment sous l'œil de chacun, comme un acteur sur les planches.

Sans avoir approfondi la psychologie des peuples dans des ouvrages spéciaux, le comte Witte avait su prendre ses hôtes de la bonne manière. Et la paix de Portsmouth fut l'un des plus incontestables succès diplomatiques du dernier demi-siècle. C'est à peine si le Japon profita de sa victoire au détriment de l'ennemi. La force de la Russie n'en était pas moins brisée. « Delcassé, constate Witte, reconnut que la France ne pouvait plus compter sur la Russie et que, dans de pareilles circonstances, il n'était pas prudent de prolonger des relations tendues à la fois avec l'Allemagne et avec l'Angleterre. Il en résulta que Delcassé réussit à se rapprocher de la Grande Bretagne. » Mais Witte n'en avait pas moins sauvé, de la politique tsarienne en Extrême-Orient, tout ce qui pouvait en être sauvé.

III

Il y a beaucoup de portraits dans les *Mémoires*, et de jugements sur les notoriétés contemporaines. Ainsi, pendant qu'il était aux Etats-Unis, Witte

eut et rechercha d'ailleurs l'occasion de voir de près le chef de la nation. Il fut même le commensal de Roosevelt et, s'il n'a pas (pour cause !) la reconnaissance de l'estomac, tant la cuisine américaine l'a mis au supplice, il ne dissimule pas son opinion peu flatteuse sur l'éducation professionnelle des parlementaires et membres du gouvernement à Washington. Il est confondu « de leur ignorance quant à la politique internationale en général, et la politique européenne en particulier. » Ils semèrent à ses pieds des perles telle que celle-ci : « Il n'y a pas de place en Europe pour la Turquie, déclaraient-ils, parce que c'est un pays musulman, et peu importe celui qui s'emparera de ses territoires européens. » Si Wilson n'était pas mieux préparé en ces matières que Roosevelt, on conçoit qu'il eût été bien avisé de ne pas traverser l'Océan pour les Conférences de Paris. Il ne venait pas à l'esprit de Roosevelt, dit le comte Witte, « que les progrès de la puissance japonaise n'étaient pas exactement le mieux pour l'intérêt de l'Amérique ! »

Comme bien l'on pense, les appréciations révélatrices abondent, dans les *Mémoires*, sur le caractère de Nicolas II et sur la tsarine. Durnovo, l'un des collègues de Witte au ministère, n'avait pas eu, dès l'origine, d'illusions sur le fils d'Alexandre III. Witte, lui ayant exprimé, au moment où Nicolas arrivait au trône, sa conviction que le nouveau monarque rachèterait son insuffisance intellectuelle par de l'application et du sérieux, Durnovo lui répondit : « Je crains que vous ne vous trompiez sur notre jeune empereur. Je le connais mieux, et je suis sûr que son règne nous réserve bien des malheurs. Notez mes

paroles : Nicolas II ne sera qu'une nouvelle édition de Paul 1^{er}. » Moins impulsif et moins brillant que Guillaume II, il en avait les défauts et les tares. Par exemple, il n'appelait jamais les Japonais que « les singes » et il usait même de ce langage dans les pièces officielles. Il aimait à répéter que « l'Anglais est un *zhid* (un juif). » Le capitaine Richter, qui commandait une compagnie de répression chargée d'étouffer un soulèvement dans le district de Reval, s'était vautré dans l'arbitraire et dans la cruauté. Witte ayant soumis à Nicolas II une dépêche dans laquelle on relatait les sinistres exploits de ce tortionnaire, Sa Majesté la lui retourna, avec ces mots jetés en face des lignes qui décrivaient les horreurs imputables au sieur Richter : « Très bien ! C'est un gaillard. » Lorsque Witte, au cours de ses entretiens avec son maître, parlait de l'opinion publique, Nicolas l'interrompait avec colère : « A quoi bon s'inquiéter de l'opinion publique ? » Envers les Juifs, l'idéal du tsar était celui des *Cent Noirs*, que Witte définit : « la personnification du patriotisme sauvage et nihiliste, » et qui étaient conduits par « des rustres dignes de la corde. »

Cela n'empêchait pas le grand-duc Nicolas de déclarer un jour à l'auteur des *Mémoires* : « A mon sens, l'empereur n'est pas un simple être humain, mais plutôt un être intermédiaire entre l'homme et Dieu. »

L'impératrice, qui était hostile à Witte, lui a inspiré des pages féroces. Avant son culte pour Raspoutine, elle avait été fascinée par un certain docteur Philippe, de Lyon. Elle croyait, paraît-il, que cet individu « vivait comme un enchanteur et ne pouvait

être atteint par des moyens physiques. » Elle se laissait persuader par lui qu'elle était enceinte d'un fils, alors qu'il n'y avait pas de grossesse. Et Witte de gémir sur les maux que « cette femme hystérique » ne manquera point de causer à la Russie.

Un des plus illustres hommes d'Etat de l'ancien régime, Stolypine, n'est guère mieux traité. Witte lui a voué une telle haine, qu'il convient de lire avec infiniment de précautions le chapitre des *Mémoires* intitulé : « Le régime réactionnaire de Stolypine. » Détachons-en quelques lignes :

Je vais examiner les conditions politiques telles qu'elles se présentèrent depuis le moment où je quittai le poste de président du Conseil des ministres. Il n'y a que peu de choses à dire de mon successeur Goremykine. Nullité bureaucratique, il n'avait aucun programme défini et ne fit rien. Son cabinet ne se prolongea pas au delà de la première Douma, qui ne dura que deux mois, et il fut remplacé par le ministère de Stolypine. Cet homme d'Etat était l'incarnation de l'immoralité politique et ses collègues, dans le cabinet, ne valaient pas mieux que lui. Il gouverna la Russie en violant toutes les lois, en particulier et en général, et il employa tous les moyens, même les plus répréhensibles, pour se maintenir au pouvoir. Avant la dissolution de la seconde Douma, il n'eut pas le courage de révéler sa véritable nature, qui était celle d'un homme sans principes, d'un égoïste et d'un arriviste. Pour obtenir l'appui de certains éléments de la population, il prononça des discours libéraux et adopta des mesures libérales. Mais bientôt, durant sa carrière, il prit sous sa protection ce qu'on appela « l'Union du peuple russe ». Dans son administration, ce corps, qui se composait de véritables voleurs et d'affidés, acquit une grande importance, car il était, en toute circonstance, soutenu par le gouvernement.... En estropiant le sens parfaitement clair de l'art. 87 des lois fondamentales (qui prévoyait l'accomplisse-

ment de mesures urgentes et extraordinaires par l'autorité impériale, à la recommandation des ministres, dans l'intervalle des sessions de la Douma), il chercha à régir les destinées du pays d'après son caprice, par sa propre autorité, et afin d'agir ainsi, il s'arrangea pour annihiler les Assemblées législatives pendant des périodes qui furent parfois de trois ans au moins. Ce fut en s'appuyant sur cette clause qu'il promulgua une loi électorale qui, elle-même, était un véritable coup d'Etat et qui eut pour conséquence l'assemblée domestiquée de la troisième Douma. Ce fut aussi en se servant de cet article que Stolypine employa la cour martiale d'une manière inconnue jusqu'alors dans un pays qui se prétend civilisé.

Comprenant que la Russie ne pouvait ni prospérer, ni subsister même, dans une Europe où, partout, on réclamait des gouvernements d'opinion, le comte Witte s'était appliqué à doter l'empire d'une constitution représentant une transition prudente entre l'autocratie et les monarchies occidentales. Nicolas II parut d'abord entrer dans les vues de son ministre, pour se perdre ensuite dans une politique réactionnaire que lui dicta sournoisement Stolypine. Et il arriva ce qui devait arriver !

Mais il n'est pas, dans les *Mémoires*, de confidences plus étonnantes que celles de Witte sur ses « rencontres avec le kaiser. » Elles ont le double mérite de n'être troublées par aucun parti-pris et d'émaner d'un homme exceptionnellement clairvoyant. On y trouve des détails impressionnants sur les démêlés franco-germaniques à propos du Maroc et sur les tendances comme sur les méthodes de la diplomatie allemande. On y trouve également de piquantes observations sur Guillaume II qui, « dans la vie officielle, a l'allure brusque et affecte la morgue

dédaigneuse qui caractérise les nobles officiers de la garde, mais qui, dans la vie privée, est charmant. » On y trouve encore des renseignements de première main sur ce fameux traité de Björke, secrètement négocié entre l'astucieux Guillaume et le candide Nicolas. Un jour, le comte Lamsdorff, ministre des affaires étrangères, avait posé cette question à Witte : « Approuvez-vous réellement la convention de Björke ? » Comme Witte lui avait répondu affirmativement et qu'il commençait à défendre la thèse de l'opportunité d'une entente entre la Russie, l'Allemagne et la France, son interlocuteur l'interrompit et lui demanda : « Mais avez-vous lu le traité de Björke ? » Witte lui confessa qu'il ne l'avait pas lu. Là-dessus, Lamsdorff, irrité et hors de lui, brandit le document dont la substance était que l'Allemagne et la Russie s'obligeaient à s'assister mutuellement, en cas de guerre avec une puissance européenne quelconque (la France y comprise !). Le tsar, notamment, ferait tout pour gagner la France à cette union, mais, quel que fût le résultat de ses démarches, le traité entre les deux empires ne demeurerait pas moins valide. « Le traité, expose Witte, devait entrer en vigueur aussitôt après la ratification de la paix de Portsmouth. (Cela revenait à dire : si la guerre continue, c'est bel et bon ; mais si la guerre cesse, la Russie est entraînée dans un désordre pire qu'auparavant.) La minute était signée des deux souverains et contresignée par un fonctionnaire allemand dont je fus incapable de déchiffrer le nom ; de notre côté, elle était contresignée par le ministre de la marine Biri-leff. » En somme, la Russie devait défendre l'Allemagne si elle ouvrait les hostilités contre la France,

et cela en dépit d'une autre convention antérieure, aux termes de laquelle la Russie était tenue de prêter son concours à la France, si elle était en guerre avec l'Allemagne ! Bien plus, s'écrie Witte, « l'Allemagne s'obligeait à défendre la Russie d'Europe, en cas de guerre avec une puissance européenne quelconque, mais ces prévisions étaient pratiquement sans utilité, puisque, dans l'Extrême-Orient, notre talon d'Achille, l'Allemagne nous abandonnait à nos propres ressources. » On conçoit que Witte n'ait pas tardé à partager la colère et la honte de Lamsdorff.

Comment arracher le consentement de Nicolas II à la rupture d'un accord qui était manifestement un acte de félonie envers la France ? « Le cerveau de Sa Majesté, expliqua Lamsdorff, aura été obscurci par tout le verbiage de Guillaume et elle ne fut pas capable de saisir l'ensemble de l'affaire. » D'ailleurs, le ministre de la marine Birileff avoua qu'il avait signé le papier sans même le parcourir, et parce que l'empereur avait exigé qu'il le signât de confiance. Après « quelques escarmouches », le tsar dut se résigner à l'annulation du traité, et la conférence internationale pour l'apaisement du conflit marocain remit toutes choses au point. Mais on peut se rendre compte de ce qu'était une Russie aux mains d'un Nicolas II et de l'alarme où fut plongé le cabinet de Paris.

S'il ne fallait se borner, j'aurais bien d'autres renseignements précieux à cueillir dans les *Mémoires*. Witte a été l'un des principaux acteurs sur la scène du monde, il y a quelque dix ou vingt ans. Sans presque en avoir conscience, il dresse un terrible réquisitoire contre le régime impérial. Préoccupé avant

tout de réhabiliter sa personne et son œuvre devant la postérité, il déchire tous les voiles. Autant que l'on peut en juger, il aurait été cruellement meurtri, s'il n'était pas mort en 1915, par la faillite militaire de la Russie, puis, par l'effondrement économique et politique de son pays. Mais il n'en eût éprouvé aucune surprise. L'immense cadavre vivant de la Russie tsarienne était prédestiné à subir l'expérience du dépeçage bolchéviste.

VIRGILE ROSSEL.



La guerre future.

TROISIÈME PARTIE ¹

CONSIDÉRATIONS SUR L'ORGANISATION DE LA GUERRE FUTURE

A la lumière des quelques considérations qui précèdent sur les enseignements de la guerre passée, sur la stratégie, la tactique de la guerre future, il est possible de se livrer à quelques considérations utiles sur *l'organisation* de la guerre future, c'est-à-dire l'organisation de toutes les forces que la nation peut mobiliser pour réaliser ses buts de guerre. Parmi ces forces, les unes seront organisées pour détruire, d'autres seront occupées aux transports, d'autres à la production des engins de destruction, toutes collaboreront à la destruction de l'adversaire.

La stratégie et la tactique constituent tour à tour la science ou l'art d'employer ces forces dans un but de guerre déterminé. Mais il faut que ces forces soient préalablement organisées. *Organiser c'est systématiser*. Car c'est précisément le caractère fondamental d'une *organisation* de constituer un ensemble, un tout homogène et non une juxtaposition d'organes secondaires. Une organisation doit, en outre, être mue par une impulsion unique sous peine de ne pas représenter un système. On peut observer

¹ Pour les deux premières parties, voir les livraisons d'août et septembre.

fréquemment des fonctions non systématisées travaillant à un *but commun*. Ce lien peut donner à l'ensemble de ces fonctions l'apparence d'un système, mais ne suffit pas à en constituer la réalité.

Le caractère essentiel d'un système de fonctions est intrinsèque : il réside dans l'unité de son action et de l'impulsion qui l'actionne. Le souci de réaliser une harmonie utile a présidé à la répartition de ses fonctions, à la constitution de ses organes secondaires et au règlement de leur activité par rapport au but commun.

Une organisation systématique a, sur celle qui ne l'est pas, l'avantage d'être plus simple, plus souple, plus équilibrée, donc de rendement meilleur.

Une organisation empirique, développée au fur et à mesure des nécessités, suivant la loi : la fonction crée l'organe, — un peu comme l'arbre sauvage, au gré des vents et des intempéries, — une telle organisation ne forme pas un système ; elle a pour résultat des lenteurs dans les fonctions, des gaspillages d'hommes, de compétences, de matériel.

Toutefois, une organisation qui ne repose sur aucune donnée expérimentale et qui ne représente qu'un système *a priori* ne fonctionnera probablement pas beaucoup mieux qu'une organisation exclusivement empirique. Il faut donc unir les avantages de l'expérience à ceux de la méthode, c'est-à-dire systématiser des institutions déjà existantes en réformant, selon l'expérience acquise, ou créer de toutes pièces une institution nouvelle en tenant compte des leçons du passé.

Mais l'organisateur ne se contentera pas d'être méthodique et de s'en tenir aux considérations que lui inspire le passé, il cherchera, par l'étude des pos-

sibilités et des probabilités, à percer un peu les obscurités de l'avenir.

Un système fonctionnel, une organisation, ne vaut pas seulement par la perfection du talent de son créateur dans l'art d'organiser, elle vaut aussi par la perfection des agents qui assurent ses fonctions secondaires. Cette perfection n'est pas uniquement constituée par leurs aptitudes professionnelles, mais aussi par leurs aptitudes à une parfaite collaboration. C'est pourquoi, il importe de choisir les agents en considération de leurs qualités de caractère autant que de leurs qualités strictement professionnelles et de leur faire subir, avant leur entrée en fonction, un stage rigoureux de préparation morale qui perfectionne en eux l'aptitude à collaborer.

* * *

Ce qui va suivre est l'essai d'un projet d'organisation d'une « Défense nationale », brossé à très grands traits. Je dis « d'une Défense nationale », bien que ce projet s'applique plus spécialement à la France. C'est un très rapide exposé d'idées et non de chiffres. Si je ne craignais d'employer un mot disproportionné à la mesure de ce modeste travail, je dirais que c'est une œuvre d'invention et non d'érudition.

Je n'ai pas la prétention d'épuiser en quelques lignes la critique des idées que j'expose. C'est précisément pour qu'elles soient discutées que je les livre à la publicité.

Le cadre des institutions chargées avant 1914 de préparer la guerre et de la conduire, à l'usage, s'est révélé trop étroit. Pendant la guerre, sous l'empire de l'urgence, on s'est efforcé de l'élargir en juxta-

posant, en France notamment, aux ministères de la guerre et de la marine, les ministères de l'armement et du ravitaillement, et les services sanitaires et aéronautiques ; quant à la campagne intellectuelle, elle fut généralement abandonnée au hasard des bonnes volontés individuelles. Mais ce qui fait le défaut de ces créations issues de la nécessité, conçues et réalisées dans la hâte et la fièvre du péril imminent, c'est de ne pas constituer un tout homogène, obéissant à une impulsion unique, c'est de ne pas réaliser un *système*, le système de la Défense nationale.

Il faudrait donc vertébrer ce chaos de ministères et d'annexes, systématiser cet amas de services, en allégeant les uns en renforçant les autres, les confier à une direction unique, en un mot, créer un ministère de la Défense nationale.

Mais tout d'abord il s'agit de créer un office de liquidation de la guerre passée, de façon que les services existants ne soient plus encombrés par le stock des affaires pendantes résultant de la guerre et dont la liquidation peut se prolonger assez longtemps encore. Ces affaires se réduisent petit à petit, leur volume actuel n'est-il pas assez restreint pour qu'elles puissent être remises à un office central ? Cette réforme aurait pour avantage principal d'alléger considérablement l'activité des bureaux dont l'attention est encore cristallisée sur le passé alors qu'elle devrait être nettement orientée vers l'avenir.

A cet office central de liquidation de la guerre on pourrait accoupler la section historique et une section nouvelle des archives qui comprendrait les archives des Ministères de la guerre, marine, armement et ravitaillement. Cette centralisation aurait pour avantage d'aboutir à une économie de personnel,

de faciliter les classements et les recherches en centralisant les matériaux.

Ces trois services devraient être abrités sous le même toit, étant solidaires, et devant l'être de plus en plus. Ils dépendraient administrativement du Ministère de la Défense nationale. Ainsi libérée du passé, l'organisation de la Défense nationale pourrait s'occuper de l'avenir.

Elle comprendrait tout d'abord un organe de direction central que l'on pourrait appeler le « Conseil supérieur de la Défense nationale », présidé par le Ministre de la Défense nationale auquel serait adjoint un militaire de carrière, comme vice-président. Le ministre aurait pour tâche de représenter l'organisation de la Défense nationale au Cabinet et au Parlement. Le général vice-président auquel on donnerait des compétences étendues, aurait celle d'*organiser* la Défense nationale et ensuite celle d'assurer le bon fonctionnement de l'organe créé.

Cette organisation de la Défense nationale comprendrait douze services dont voici, avant d'entrer dans plus de détails, la brève énumération :

1. Service de l'enseignement supérieur de la guerre.
2. » de l'armée terrestre.
3. » de l'armée aérienne.
4. » de l'armée navale.
5. » des recherches techniques.
6. » de l'organisation de la production de guerre et des transports.
7. » de l'organisation de l'économie nationale.
8. » de l'expansion intellectuelle, renseignements, propagande intérieure et extérieure.

9. Service des missions et courriers extérieurs.
10. » sanitaire.
11. » du personnel.
12. » de la justice militaire.

Les chefs de services assisteraient aux séances du Conseil supérieur de la Défense nationale où ils auraient voix consultative.

Ils se réuniraient en outre à périodes fixes et rendraient individuellement compte de leur activité en présence de leurs collègues.

D'une façon générale, cette institution serait modelée beaucoup moins sur un ministère, que sur un grand état-major dont elle adopterait les traditions : habitude de discipline, très fort sentiment de la hiérarchie, solidarité, responsabilité personnelle hiérarchisée, etc.

Service de l'enseignement supérieur de guerre.

Il est indispensable que *tous* les membres de l'état-major de la Défense nationale soient « brevetés d'état major », c'est-à-dire qu'ils passent avec succès par l'Ecole supérieure de guerre. Voici pourquoi :

1^o Il est justifié de confier l'organisation de la Défense nationale à une élite. L'Ecole de guerre sera le crible qui éliminera les éléments insuffisants.

2^o On ne pourra obtenir du personnel de l'état-major de la Défense nationale un bon rendement de travail qu'en exigeant de lui une parfaite collaboration. Pour réaliser cette collaboration, il faut que les officiers appelés à collaborer aient une formation initiale analogue. Or, les élèves issus de St-Cyr, de l'Ecole navale, de Polytechnique, de la future Ecole normale d'aviation n'ont pas la même forma-

tion. Il faut donc que ces éléments, avant d'aborder l'état-major de la Défense nationale, soient refondus dans le même creuset : ce creuset sera l'Ecole de guerre où les futurs officiers d'état-major apprendront à collaborer, où ils recevront l'enseignement d'une doctrine uniforme, où ils s'inspireront du même « esprit », et où ils apprendront à se connaître. J'insiste sur ce dernier point, car tous les officiers d'état-major savent comme moi combien les relations personnelles facilitent les relations professionnelles, quand celles-ci ont un caractère non exclusivement disciplinaire, mais plutôt intellectuel. Une communication écrite, notamment, est infiniment plus vivante quand elle n'émane pas d'un inconnu. Pendant la guerre, cet avantage s'est manifesté très clairement.

L'instruction ministérielle concernant l'admission des candidats à l'Ecole supérieure de guerre en 1920 élargit considérablement le programme de l'examen d'entrée. Il y est « fait appel — je reprends les propres termes de la circulaire — à la culture générale, au jugement, à la méthode des candidats », beaucoup plus qu'à leur formation strictement professionnelle. Cette réforme est heureuse, mais elle est insuffisante. Il faudrait non seulement élargir le programme des examens d'admission, mais aussi *l'accès* à l'Ecole, et cela non en abaissant le niveau des examens d'admission, mais en augmentant le nombre des *admissibles*. Tout d'abord pourquoi n'admettrait-on pas les officiers de marine à l'Ecole supérieure de guerre, au même titre que les aviateurs ?

On récupérerait ainsi, au profit de l'Ecole, un précieux élément intellectuel, la moyenne intellectuelle étant plus élevée, semble-t-il, dans l'armée navale que dans l'armée terrestre ou aérienne.

On pourrait facilement augmenter le nombre des admissibles dans l'armée terrestre. En 1920 quelques milliers de candidats se sont présentés : quelques centaines ont été déclarés admissibles et 250 ont été admis, exceptionnellement, l'admission annuelle normale étant fixée à 125.

Il serait indispensable de former des officiers d'état-major en plus grand nombre :

1^o Pour pouvoir faire face aux besoins des douze services de l'état-major de la Défense nationale ;

2^o Pour « intellectualiser » les organes supérieurs d'exécution. La guerre moderne s'est transformée : elle s'est machinisée, elle s'est compliquée. La machine règne. L'ingénieur doit régner. Il ne suffit pas de confier l'organisation de la guerre et sa conduite à des hommes de culture supérieure. Il faut relever le niveau intellectuel des agents *supérieurs* d'exécution. Le courage, l'aptitude physique sont des qualités qui concourent à faire un brillant colonel ou chef de bataillon, mais elles ne suffisent pas à en faire un bon chef. Il faut encore une intelligence exercée, de la méthode, de l'esprit de suite, joints à la faculté de systématiser ou à celle de s'assimiler rapidement les questions techniques ou tactiques les plus variées et les plus ardues.

Bien plus : après avoir augmenté le nombre des brevetés d'état-major de façon à faire face aux besoins des douze services de l'état-major de la Défense nationale et des états-majors des armées terrestre, aérienne et navale, il faudra encore *spécialiser* beaucoup d'entre eux pour qu'ils puissent assurer avec succès le fonctionnement de certains services tels que : Recherche technique, Organisation de la production de guerre, de l'Economie nationale, de l'Ex-

pansion intellectuelle, etc., pour lesquels il faudra des chimistes, des mécaniciens, des mathématiciens, des économistes, des juristes, des littérateurs, etc. Il s'agira donc de distinguer à l'issue de l'Ecole de guerre les sujets que leurs aptitudes naturelles et leur culture antérieure permettent d'orienter vers telle ou telle science. Au lieu de faire le stage de quatre ans prévu par la circulaire ministérielle dans les différentes armes, ces sujets spécialement qualifiés seront dirigés sur une Faculté universitaire, ou sur l'Ecole des sciences sociales et politiques, etc.

En outre l'état-major de la Défense nationale pourrait s'affilier un grand nombre de savants ou d'hommes de lettres qui, par patriotisme et contre l'octroi d'un brevet d'état-major « *honoris causa* », consentiraient à collaborer dans une certaine mesure à l'organisation de la Défense nationale. En tout état de cause il semble indispensable que l'état-major de la Défense nationale, d'une façon ou d'une autre, s'adjoigne « en puissance » l'élite intellectuelle du pays, en prépare la mobilisation. Le moyen le plus simple de créer un lien permanent entre elle et l'organe supérieur de la Défense nationale ne serait-il pas de délivrer des brevets d'officier d'état-major « *honoris causa* » contre la prestation d'un travail intéressant la Défense nationale ?

Service de l'armée terrestre.

Le service de l'armée terrestre serait formé par le ministère de la guerre remanié sur la base d'un état-major.

Sans s'attarder aux questions administratives, voyons quelles sont les directives qui doivent inspirer les

organisateurs de l'armée terrestre. Quelles sont les nécessités qu'impose l'étude des probabilités en ce qui concerne l'organisation de l'armée terrestre ?

1^o Il est indispensable de préparer une armée de couverture assez forte pour permettre d'achever en sécurité la mobilisation nationale.

2^o Il est indispensable de préparer une armée de campagne sans enlever au pays le personnel nécessaire au bon fonctionnement de l'économie nationale et de la production de guerre.

3^o Il est indispensable de préparer une armée territoriale forte, en tenant compte de la menace d'une agression aérienne généralisée à tout le pays.

Reprenons un à un ces trois postulats.

1^o Préparer une armée de couverture suffisamment forte pour permettre à la mobilisation de toutes les forces nationales de s'opérer.

A cet effet, il y a lieu de faire tout d'abord deux évaluations d'une égale importance dont la combinaison servira de donnée de base à l'organisation de l'armée de couverture.

Quel est le temps minimum nécessaire à l'achèvement de la mobilisation des forces nationales, en tenant compte de la nécessité de réaliser *rapidement* cette mobilisation tout en assurant sa *perfection* ? Tous les services de la Défense nationale¹ concourront à réduire dans la mesure du possible ce délai, de la brièveté duquel dépendra, en grande partie, le développement plus ou moins favorable de la guerre. Il est probable que cette question du délai de mobilisation des forces nationales donnera lieu à une surenchère, analogue à celle à laquelle se livrèrent les états-majors, futurs belligérants, avant

¹ Production, transports, économie nationale notamment.

1914, en ce qui concerne la mobilisation de l'armée. Actuellement, le problème s'est compliqué d'une inconnue redoutable : la mobilisation industrielle.

Quelle est la force immédiatement disponible de l'adversaire présumé ? Pour réaliser cette évaluation, il faudra se livrer à une série d'hypothèses de conflit avec un certain nombre de belligérants présumés et choisir, comme base d'évaluation, l'hypothèse la plus défavorable.

Parmi d'autres renseignements, ceux qui concernent le chiffre de la population de l'adversaire hypothétique, la perfection de ses transports, l'état de sa technique, devront être admis comme d'importants coefficients d'évaluation.

La force de l'armée de couverture sera donc déterminée par ces deux évaluations : durée plus ou moins longue de la mobilisation et force de l'adversaire présumé.

Il y a lieu de rechercher la surprise technique ainsi que nous l'avons vu au chapitre précédent. Dans ce but, le service de l'armée terrestre se mettra en rapport étroit avec le service de la *Recherche technique*.

L'instruction militaire devra être réformée, orientée dans un sens plus intellectuel, adaptée aux conditions de la guerre moderne. Le temps n'est plus où le soldat était une machine, actuellement il doit savoir tirer parti des machines compliquées, nombreuses et variées qu'on lui confie. Les casernes ne sont plus seulement des écoles de discipline et de développement physique, mais des écoles de perfectionnement intellectuel. En s'initiant à la collaboration tactique

de deux ou plusieurs armes, — fusil, mitrailleuse et grenade, par exemple, — en s'essayant à rédiger correctement un bulletin d'observation, en s'assimilant le fonctionnement d'un mécanisme ou d'une synthèse technique quelconque, la recrue apprendra à associer spontanément des idées, ce que le jeune homme est généralement incapable de faire en entrant dans la vie. Le remaniement de l'instruction militaire devrait avoir pour point initial une réforme de l'instruction primaire. Qu'on me pardonne cette digression. Mais j'estime que l'instruction primaire et militaire des masses doit former un ensemble harmonieux et non disparate. Ces deux instructions doivent se compléter. Il semble que l'instruction primaire, telle qu'elle est comprise de nos jours, développe trop l'individualisme et pas assez l'esprit collectif. Elle se fait trop au profit de l'individu et ne tient pas assez compte de l'intérêt de la collectivité. Ne devrait-on pas pousser à fond la culture physique pour améliorer la race, donner à l'élève des habitudes d'hygiène individuelle et collective, lui inculquer quelques principes de morale sociale, sans lesquels toute instruction non seulement est vaine, mais dangereuse pour la Société ?

L'enseignement d'une morale sociale devient indispensable depuis que, dans tant d'Etats, l'enseignement des morales religieuses a été officiellement aboli. Et l'enfant ne récupère pas dans sa famille, dont le lien est trop souvent distendu, ce dont il est privé à l'école.

Ne devrait-on pas apprendre aux enfants à se soumettre volontiers à cette loi de la collaboration humaine, partout où elle peut être réalisée ? Depuis

un siècle, on n'enseigne guère aux individus que leurs *droits* dans la société. Il serait peut-être utile de leur rappeler souvent leurs *devoirs*. Ne pourrait-on pas exalter un peu plus l'esprit collectif au détriment de l'individualisme ? En un mot, ne devrait-on pas *moins* armer les enfants pour la « lutte pour la vie », conception négative de la vie sociale, et les préparer *plus* à réaliser celle-ci par voie de conciliation et non par voie d'oppression ou de ruse ? De cette vie sociale, on devrait leur montrer la nécessité des principales fonctions : la famille, tout d'abord, pour laquelle les enfants devraient avoir un culte, la collectivité nationale, ensuite, qu'on ne devrait plus *seulement* évoquer comme une entité historique, notion qui ne séduit qu'une élite, mais comme une *entité sociale nécessaire*, groupement indispensable pour élever l'homme à un degré d'humanité supérieure.

Ces principes ne seraient pas enseignés par de sèches formules, dans une « branche » de plus ajoutée au programme, mais par toute une philosophie éparse dans l'enseignement.

Je pense que l'on ferait œuvre utile, non seulement pour la paix sociale, mais encore pour la collectivité nationale et sa défense si on inculquait aux enfants *la raison d'être essentielle* de cette collectivité et dès lors la nécessité de sa défense, si on les habituait à la propreté physique et morale, si on en faisait de jeunes athlètes, si on imprégnait peu à peu la masse « d'esprit collectif » créant ainsi un état d'âme social, plus favorable au jeu normal de cette vaste collaboration que sera la guerre future, au sens unilatéral. Sans une réforme fondamentale de l'esprit

social, pas de mobilisation nationale possible : sabotée par les individualistes et les internationalistes, elle avorterait.

La formule nouvelle ne serait donc plus : Armons nos enfants pour la lutte, mais armons-les pour la collaboration. Ainsi « armé » le jeune homme aborderait la caserne avec plus d'enthousiasme ; libéré de toute timidité physique par la culture de son corps, le service militaire ne serait pour lui qu'un stage de perfectionnement et non une initiation pénible, la discipline ne lui apparaîtrait plus comme une abdication plus ou moins douloureuse de sa volonté devant une volonté supérieure, mais comme la règle nécessaire qui régit la collaboration de la collectivité dans l'organisation de sa défense. L'« esprit collectif » éveillé en lui dès l'enfance l'inclinerait à accepter joyeusement cette règle qui prendrait ainsi la forme d'une manifestation d'harmonie.

2^o Préparer une armée de campagne, sans enlever au pays le personnel indispensable au bon fonctionnement de l'Economie nationale et de la production de guerre.

Autrement dit, il faut que la mobilisation de l'armée et la mobilisation industrielle s'effectuent sans se désorganiser réciproquement.

Nous touchons là au brûlant problème des effectifs.

Nous avons vu que la stratégie napoléonienne pouvait à la rigueur se contenter de la possibilité de constituer des supériorités numériques locales et successives par l'emploi judicieux des réserves, et la faculté de les déplacer rapidement. La stratégie moderne, au contraire, devra rechercher l'avantage

de la supériorité numérique absolue, l'activité de l'usine étant un très important élément de décision et les besoins en hommes de celle-ci étant constants, — plutôt progressifs, — peu compressibles.

La solution du problème consistera à régler le conflit entre l'usine et le *front* et à constituer une supériorité numérique ou au moins une équivalence des forces nationales par rapport à celles de l'adversaire présumé.

Je dis les *forces*, car il faut considérer le problème dans toute son ampleur et ne pas oublier que la question d'effectif humain n'est qu'une face du problème bien plus vaste de l'équilibre des forces.

Nous examinerons la question des forces « matérielles » à propos de l'organisation de la production de guerre.

En ce qui concerne les effectifs humains, il faut donc que la Défense nationale pourvoie aux besoins de l'armée sans désorganiser l'industrie. Mais comment réaliser ce postulat, puisque ce que l'on donne à l'un, on le prend à l'autre ? Il est indispensable de trouver un appoint. Pendant la guerre les belligérants ont constitué empiriquement et progressivement cet appoint en engageant dans les usines des femmes et des enfants au fur et à mesure de l'extension des besoins. En France, le déséquilibre des effectifs se manifesta en 1917 par une crise qui aurait pu avoir des conséquences néfastes : pour faire face aux besoins de la production de guerre ou de l'économie nationale on retira du front 705 000 travailleurs ¹. Sous le ministère Clemenceau, un certain nombre d'entre eux y fit retour. Ce va-et-vient entre

¹ Gal Mangin. *Comment finit la guerre*. Plon. p. 250.

l'usine et le front fut une manifestation pitoyable de ce conflit entre l'usine et le front. La nécessité de régler la question des effectifs dès le temps de paix en ressort. Mais il ne suffit pas de faire un plan de répartition des effectifs disponibles entre l'armée du front et l'armée industrielle : il faut en créer de nouveaux.

La solution du problème est plus facile pour les pays qui possèdent un empire colonial. Le général Mangin estime à plusieurs millions d'hommes le contingent de guerre et à 300 000 hommes le contingent permanent que la France pourrait tirer de ses colonies. Pendant la guerre l'apport des colonies françaises s'est élevé à 700 000 soldats et travailleurs. Ce n'était là cependant que le résultat d'un recrutement hâtif et peu méthodique. L'extension du recrutement colonial aurait comme avantage de constituer un renforcement d'effectif très appréciable et enfin de permettre de spécialiser le personnel métropolitain à des besognes de commandement ou plus spécialement techniques : en un mot, c'est plutôt parmi les métropolitains que l'on choisirait le cadre subalterne. les pointeurs, les mécaniciens, les observateurs, les contre-maîtres, etc., tous les innombrables techniciens de la guerre moderne et de sa production. Cette suggestion ne plaira pas à ceux qui préconisent la création d'une armée coloniale recrutant en elle-même son cadre subalterne. Cependant, une armée de quelques millions d'hommes de couleur ainsi encadrée ne serait-elle pas un péril ? Il vaut mieux qu'au début la métropole se réserve les rôles intellectuels, même dans les organes inférieurs d'exécution. A ceux que le souci d'être juste ferait regretter une pareille mesure, qui ne serait

d'ailleurs que provisoire, on peut dire que le grade ne doit pas être une récompense et qu'il y a d'autres moyens de reconnaître les services rendus. Ce monopole des besognes intellectuelles au profit des métropolitains aurait pour avantages d'augmenter le capital intellectuel national, de favoriser l'expansion coloniale en mettant les métropolitains en rapport plus étroit avec les indigènes et les colonies, d'éviter les embarras que pourrait créer à la métropole une armée coloniale trop homogène.

3^o Préparer une armée territoriale, en tenant compte de la menace d'une agression aérienne généralisée à tout le pays.

Il ne s'agit évidemment pas de munir chaque agglomération urbaine ou industrielle d'une organisation défensive complète. Les futurs belligérants s'assureront surtout contre les risques d'une invasion par la voie des airs, par la constitution d'une très forte armée aérienne.

Toutefois il demeure indispensable de protéger par de puissantes défenses certains centres dont la sauvegarde intéresse le pays tout entier.

Quant à l'ensemble des localités menacées, ne pourrait-on pas inviter leurs municipalités à créer, dès maintenant, des corps de pompiers renforcés, spécialement instruits et aptes à fonctionner dès la *première heure* de la mobilisation ?

Enfin, les organisations coûteuses étant irréalisables, ne devrait-on pas *vulgariser l'art du camouflage* ? A défaut de moyens de protection offensifs ou défensifs pour diminuer la vulnérabilité ne serait-il pas logique de chercher à diminuer la visibilité ?

Service de l'armée aérienne.

Ce service n'aurait aucun rapport de subordination avec ceux des armées terrestre et navale qui auraient leur aviation propre. Nous avons vu que la guerre future serait marquée dès son début par de puissantes actions aériennes sur les arrières du belligérant dont la capacité offensive aérienne serait la plus faible. Pour se prémunir contre une agression aérienne, pour pouvoir, si possible, agir sur les arrières de l'ennemi dès l'ouverture des opérations, il importe de créer une armée aérienne très forte et très rapidement mobilisable.

Les organisateurs de l'armée aérienne seront évidemment très limités par les possibilités financières.

Dans ces conditions, ne serait-il pas préférable :

1^o D'encourager par tous les moyens, — subventions, distinctions, concours, création de nombreuses places d'atterrissage le développement de l'aviation privée ?

2^o De créer, au moins à titre provisoire, des corps de volontaires, analogues aux corps de cavalerie suisses. En Suisse, le cavalier se procure son cheval à ses frais. Il en serait de même pour l'aviateur qui pourrait acheter son avion à des prix avantageux dans les magasins de l'Etat. La Suisse s'est donné ainsi à bon marché une cavalerie excellente, nul ne l'ignore.

Un grand pays pourrait aisément recruter quelques divisions aériennes. Le seul obstacle serait d'ordre juridique constitutionnel : le statut des aviateurs serait celui des miliciens, différent donc de celui de leurs camarades des armées terrestre et navale. Cet obstacle n'est pas insurmontable.

Un des premiers avantages d'une milice aérienne serait de permettre une mobilisation plus rapide, chaque aviateur conservant son appareil à domicile en dehors des périodes d'instruction.

3^o L'aviation postale pourrait être développée.

4^o Les Etats seront certainement amenés à se constituer des escadres permanentes de croiseurs aériens, car la piraterie et la contrebande aérienne se développeront avec la vulgarisation de l'aviation.

Capitaine GLASSON,

ancien commandant 6^e cie régt marche Légion.

Anc. attaché à la Mission militaire française à Berlin.

(Gal Dupont.)

(La fin prochainement.)

En route vers Tombouctou.

TROISIÈME PARTIE ¹

Thiès est encore un grand centre commercial, une des villes importantes du Sénégal. La gare, à dix heures du soir, est plongée dans l'obscurité la plus profonde. A tâtons, nous rassemblons nos petits colis, car les wagons ne sont pas plus éclairés que la gare. A tâtons, entre les trains garés là, heurtant du pied les rails ou les trottoirs invisibles, nous parvenons à sortir de la station. Même éclairage en ville. Heureusement, nous savons à peu près dans quelle direction il faut aller et nous pataugeons dans le sable mou, nous et nos compagnons, à la queue-leu-leu, butant, nous heurtant un peu partout. Enfin, presque par miracle, nous trouvons l'hôtel. Naturellement, il est plein, mais un peu plus loin, nous dit-on, il y a de la place.

Dans une espèce de gargote fort sale, on nous donne à dîner. Le gros bonhomme qui nous sert se plaint de la dureté des temps et nous fait avaler un horrible repas. Mais nous ne demandons qu'une chose, des lits. Prenant une chandelle, il nous conduit un peu plus loin dans la rue et nous ouvre deux chambres donnant directement sur le trottoir. Il est près de minuit quand nous nous étendons enfin, tout habillés, pour éviter le contact de la literie, un peu.... douteuse. A trois heures,

¹ Pour les deux premières parties, voir les livraisons d'août et septembre.

le bonhomme nous éveille et nous sert du café bien chaud, avec de grandes protestations d'abnégation et de dévouement envers ses voyageurs dont il croit être la providence.

Le café est très bon,... la note est salée. Tout doit se vendre au prix de l'or, à Thiès, pour qu'aussi maigre chère soit aussi coûteuse et laisse au pauvre hôtelier, du moins c'est lui qui l'affirme, un si minime bénéfice.

A tâtons, pataugeant dans le sable mou et nous heurtant un peu partout, nous et nos compagnons à la queue-leu-leu regagnons la gare, toujours parfaitement obscure. A tâtons, sans personne pour nous renseigner, nous trouvons notre train prêt à partir et nous nous installons. La Compagnie du chemin de fer Thiès-Kayes est en progrès sur celle de Dakar-Saint-Louis. Les wagons sont moins sales et les coussins presque pas déchirés. De plus, les nobles électeurs ne s'éloignant guère de leurs communes, nous ne sommes qu'entre blancs, c'est-à-dire entre gens propres. On ne nous enfumera plus et personne ne nous crachera sur les pieds comme hier.

Le jour venu éclaire toujours la même morne plaine que n'égayent plus les échappées de mer bleue. Presque pas d'arbres, des bas taillis seulement, et ces horribles baobabs qui sont aux autres arbres ce que l'hippopotame est à la biche légère : des monstres de la création. Le tronc énorme finit brusquement à quelques mètres du sol, comme si l'arbre avait été scié dans sa jeunesse et de ce sommet tronqué partent des branches tronquées aussi, épaisses au début et tout de suite finissant en pointe. Cela me fait toujours penser à certains animalcules qu'on voit au microscope : un corps informe, gonflé, d'où sortent des membres tordus, comme torturés. L'écorce, lisse et blanchâtre

par endroits, a l'aspect malsain d'une peau distendue par quelque enflure. Ailleurs, elle se couvre de pustules. Quand tout l'arbre est garni de feuilles, ces laideurs paraissent moins, mais, en cette saison, les feuilles sont tombées et les baobabs sont affreux.

La chaleur devient effroyable à mesure que le jour s'avance. Aux stations, c'est une vraie bataille autour de la fontaine où chacun veut boire, emplir ses bouteilles et se laver. Nous comptons déjeuner à certain buffet où, il y a quelques mois, on nous avait fort bien traités. Mais le train ne s'arrête là qu'une minute, le temps de prendre quelque chose à boire. Heureusement, la chaleur et la poussière nous enlèvent tout appétit. Ce soir, ce sera tout à fait bien. Nous devons arriver à sept heures à Tambacounda, y dîner, y coucher dans de bons lits très propres. Le souvenir de la journée et de la nuit passée en mars dernier dans cet hôtel-buffet tout battant neuf, nous fait prendre en patience l'interminable journée, oublier la soif qui nous tourmente et la faim qui se réveille.

Six heures. Le soleil se couche, on ouvre toutes grandes les portières des wagons et l'on respire enfin.

Sept heures. Dans quelques minutes nous arrivons... Mais le chef de train nous détrompe. Nous avons quatre heures de retard et ne serons pas à Tambacounda avant onze heures du soir.

— Mais du moins y trouverons-nous des lits et de quoi manger ?

— Le buffet est fermé depuis un mois. Le gérant avait barboté dans la caisse.

— Alors ?

— Vous coucherez dans les wagons.

Bienheureux en cette occurrence ceux qui ont songé à se munir de bougies, car pas plus que le Dakar-Saint-

Louis, le Thiès-Kayes n'éclaire ses trains. Nous dînons comme nous pouvons, fraternisant d'un compartiment à l'autre, échangeant des victuailles, des bouts de chandelle ou des allumettes. Et puis chacun s'installe pour dormir s'il le peut.

Onze heures. Tambacounda. Nous revoyons certain drame de cinéma où il était sans cesse question du « Noir absolu ». Il règne en maître ici, le noir absolu, dans la station, autour, partout. Nous rallumons les bouts de chandelle éteints par économie et cherchons de l'eau. Pas même cela ! La fontaine est à sec ou introuvable dans l'obscurité. Le chauffeur de la machine partage avec nous ce qu'il a et nous sauve la vie.

Dans l'obscurité une voix résonne :

— On va continuer tout de suite jusqu'à Cothiari. Vous y serez vers une heure du matin et resterez dans les wagons jusqu'au départ des autos.

Mais il est deux heures, naturellement, quand nous atteignons Cothiari et notre espoir de dormir est encore une fois déçu. On commence tout de suite à décharger les fourgons et il faut que chacun surveille ses bagages, les compte, se mette à la recherche des colis qui manquent et les fasse installer sur le quai où tout à l'heure, les autos les prendront. Le petit jour nous trouve occupés à cela, cherchant qui une malle, qui un carton à chapeaux, pendant que d'autres renfoncent des clous ou mettent des cordes aux caisses qui menacent ruine.

Les autos sont déjà rangées en dehors de la gare et dès que les bagages sont chargés, le convoi se met en route. Grâce à l'amabilité d'un commerçant de Kayes qui nous a envoyé un camion supplémentaire, on peut tout emporter, autrement nous serions exposés, les uns ou les autres, à devoir prolonger indéfiniment

notre séjour à Kayes, en attendant l'arrivée de nos bagages. Le chef de gare nous a montré un hangar où s'empilent des centaines de colis.

— Les colis postaux de deux mois. Que voulez-vous que je fasse ? Je n'ai pas d'autos pour les expédier plus loin.

Il arrive même que des sacs de courrier restent ainsi en panne, et les pauvres broussards, anxieux, attendent en vain lettres et journaux de France.

On a essayé de faire des transports par chameaux. En quelques semaines tous les chameaux étaient crevés, dans ce climat trop humide pour eux. Les bœufs porteurs n'ont pas mieux résisté. Il n'y a décidément de pratique que les autos, en attendant que le chemin de fer soit terminé. Mais une auto est hors de service quand elle a roulé pendant quelques semaines. Au début de la saison sèche, quand les eaux trop basses du Sénégal obligent à faire passer voyageurs et courrier par la voie de terre, tout marche à merveille. Les lettres vont en moins d'une semaine de Dakar à Bamako. Tout le monde jubile... Les autos ont deux ennemis mortels en Afrique : d'abord la route qui a raison en quelques jours des pneus les plus épais et des carrosseries les plus solides. Ensuite les conducteurs noirs qui se grisent de vitesse, font à qui arrivera le premier... L'une après l'autre, les voitures sont mises hors d'usage et les marchandises, souvent aussi les voyageurs, restent en panne à Cothiari, cité naissante qui compte juste deux maisons.

Le capitaine commandant les travaux neufs du chemin de fer nous a dit au départ :

— S'il ne fait pas trop chaud dans l'après-midi, j'autorise le chef de convoi à pousser d'une seule traite jusqu'à Kayes.

Cette sollicitude d'ailleurs ne s'adresse pas aux voyageurs, mais aux pneus que la trop forte chaleur fait éclater comme des ballons d'enfants.

Nous partons dans la lumière grisâtre de l'aube à une vitesse folle. Les quatre autos de voyageurs d'abord, puis les camions et camionnettes de bagages et de courrier. Sur la dernière de la file, le chef de convoi, un noir intelligent et débrouillard dont le front s'orne de formidables lunettes noires. Dès le départ, sur la piste étroite, les conducteurs veulent dépasser à tout prix la voiture de tête. C'est à qui se lancera pour être le premier du convoi, tout de suite remis en seconde ligne parce qu'un autre a forcé davantage sa vitesse. Les pauvres voyageurs cahotés, secoués, risquant parfois d'être lancés au dehors, se cramponnant de leur mieux, serrent les dents et, stoïques, se persuadent qu'ils n'arriveront pas vivants. A force de nous fâcher, cependant, et quand le premier instant d'ivresse est passé, les conducteurs consentent à modérer quelque peu leur allure, qui est encore loin d'être une allure modérée. Les voitures ne roulent pas, elles ont l'air d'avancer par bonds, d'enjamber les racines d'arbres et de sauter les ornières. Nous voyons passer comme sur l'écran d'un cinéma le paysage peu varié, mais plus vert, cependant que la veille, et plus boisé. Les baobabs dressent toujours au-dessus des taillis leurs moignons de suppliciés, mais on rencontre aussi des fromagers, le vrai arbre géant celui-là, Chez lui, tout s'harmonise dans la force et dans la grâce : le tronc énorme que soutiennent des contreforts comme la nef d'une cathédrale ; les branches très longues et horizontales qui se divisent en mille rameaux légers. Cela se mêle, s'entre-croise, dans une harmonie par-

faite jusqu'à de telles hauteurs que d'en bas on ne voit pas le sommet de l'arbre.

Le pays est plat, plat. Les ingénieurs n'ont eu besoin, pour tracer la piste des autos, que d'aller droit devant eux, la boussole en main. C'est la même chose pour la ligne du chemin de fer dont pendant quelques heures nous longeons la voie en construction ou le tracé seulement piqueté.

Quand voitures et conducteurs n'en peuvent plus de cette course folle, de tant de soleil et de poussière absorbés, le convoi s'arrête pour faire de l'eau. On voit fumer, bouillir l'eau versée sur les carburateurs et l'on s'étonne d'être arrivés à bon port.

Les voyageurs s'empressent de déboucher leurs bidons où l'air vif de la course a délicieusement rafraîchi l'eau. Boire en marche est impossible, nous nous en sommes vite aperçus. Nous faisons quelques pas sur la route en échangeant nos impressions de vitesse, de fatigue et de poussière. Puis nous repartons, toujours à la même allure vertigineuse.

L'un des points d'eau où nous nous arrêtons avant le lever du soleil est un campement des officiers du génie travaillant au chemin de fer. Ils ont construit dans un site ravissant deux ou trois cases de bambou couvertes en chaume. Des fromagers les abritent et tout autour de l'espace débroussé, le bois-taillis est tout fleuri de lianes roses. Tout le monde dort au camp, ou bien les maîtres sont à leurs travaux et les boys se reposent. C'est le silence absolu dans l'ombre douce des feuillages où le soleil levant lance ses flèches d'or. Un asile de paix où l'on aimerait à vivre. Cela nous semble un paradis, à nous qui depuis tant de jours sommes errants sur des terres inhospitalières.

Mais le chef du convoi ne nous laisse pas le temps de rêver. Sitôt que les voitures ont fait leur plein d'eau et refroidi leurs carburateurs, sitôt achevé le resserrage d'un boulon ou d'une vis à l'une ou l'autre des machines, il faut repartir. Au sortir de l'oasis, c'est de nouveau la plaine infinie avec sa brousse de hautes herbes et de buissons qui s'étend du fleuve Sénégal jusqu'aux lointaines montagnes du Bambouk, le pays où l'on trouve de l'or.

Lorsqu'à onze heures nous arrivons au campement de Uoupépatté, notre grand chef aux lunettes noires ne s'est pas encore prononcé sur la question de savoir si nous coucherons là ou si nous irons directement à Kayes.

A nos membres rompus par les cahots, courbaturés de crampes par la longue immobilité, le repos serait bienvenu. Il y a huit mois, quand nous avions passé là, la nuit avait été excellente. Tout le monde avait eu des lits, ou tout au moins des carcasses de lits et des nattes pour s'étendre. Une petite case ronde tout au fond de la cour nous avait été un abri délicieux, partagé avec deux jeunes sergents qui rentraient en congé. Ils nous avaient cédé des lits, couchant à terre, sous leurs moustiquaires bien tirées, derrière la cloison de paille tressée qui divisait le logis.

Il est dit que nous serons partout déçus. La case principale tombe en ruines laissant partout filtrer le soleil sur des chambres absolument vides. Disparue la petite case ronde, un tas d'argile seul marquant la place où nous avions si bien dormi. Disparus les lits, les rares paillasses, les caisses qui servaient de sièges.... Dans une vieille benne de wagonnet Decauville de l'eau croupit, sous une mousse verte où pullu-

lent les larves de moustiques. C'est tout ce qu'il y a pour boire et se laver. Aussi préférons-nous enlever, tant bien que mal, à sec, la poussière qui nous couvre, et boire le peu d'eau qui reste au fond de nos bidons. Nous faisons un déjeuner pique-nique, tous ensemble, sur une caisse qui sert de table. Des boîtes de conserves, du pain croquant à force d'être sec et pour finir un peu de café que nous trouvons moyen de cuisiner. La femme du gardien indigène a prêté une casserole, elle a allumé un feu de brindilles et, le repas fini, lave les assiettes et les verres dans l'eau verdâtre et crouissante, à même la benne-réservoir. Et puis nous repartons, toute la file des autos, dans l'ardente lumière de midi, sur la piste de terre rouge. A cette saison, heureusement, la chaleur n'est pas excessive. Les seuls à s'en plaindre sont deux jeunes Martiniquais, mari et femme, qui devraient cependant y être faits plus que les autres. Ils sont bien gentils tous les deux, mais manquent un peu d'énergie comme tous ceux de leur race.

Très peu après avoir quitté le campement, nous traversons la Falémé, la rivière de l'or. Un bac transporte l'une après l'autre les voitures de l'autre côté. Nous sommes en Haut-Sénégal Niger ou plutôt au Soudan français. Un décret vient de rendre à notre colonie son appellation première qui sonnait mieux. Le Soudan ! Cela évoque tout un passé d'explorations et de luttes héroïques, de lente pénétration, de populations délivrées et de tyrans vaincus. C'est aussi la justice pour tous, la paix régnant enfin parmi les peuples après des siècles de guerres atroces et sans merci.

La plaine se borde au loin de montagnes bleues, la végétation est plus riche, la brousse plus riante.

Il y a des coins de bois frais tout fleuris de lianes roses comme de somptueuses draperies jetées sur les ramures. Des oiseaux s'envolent et leur plumage met un éclair de pierres précieuses dans l'ombre des feuillages. Mais c'est toujours la solitude absolue d'un désert. Pas un village, pas une case au bord du chemin.

Comme le soleil baisse et que la lumière est moins ardente, la route longe un épais fourré qui borne la vue à notre gauche. A droite c'est la plaine nue, presque sans végétation. Jusqu'aux montagnes lointaines, ombres bleues sur le ciel clair, le soleil baigne ce désert d'une admirable clarté rose, tandis que le ciel est presque doré avec de vagues reflets verts.

Brusquement, la muraille de verdure s'est ouverte, encadrant un lac bleu très pâle, comme un morceau de ciel.

— Le Sénégal !

Nous n'avons que le temps de pousser ce cri et le fourré s'est refermé sur la vision. Plus loin il s'ouvre encore et des miroirs limpides reflètent le ciel clair avec le rose du soleil et les clartés vert pâle ou dorées du couchant.

Pour la dernière fois nous prenons de l'eau à Ambidédi, terminus du chemin de fer venant de Kayes à la rencontre de l'autre tronçon.

Du haut de l'estacade, nous contemplons le fleuve paisible et clair entre ses bancs de sable. Voici trois ans passés, nous abordions ici, arrivant de Saint-Louis, les eaux trop basses déjà pour permettre au navire de remonter jusqu'à Kayes. Nous avons passé cinq jours et cinq nuits atroces sur ce bateau dans la chaleur torride qu'emmagasinaient les hautes berges du fleuve. L'eau trouble et sale, couvrant les rochers et les bancs de sable nous renvoyait la lumière du soleil : fournaise

en bas, fournaise au-dessus. La vitesse même du bateau ne parvenait pas à nous donner un peu d'air ou, si un souffle arrivait jusqu'à nous, il était tellement surchauffé qu'il ajoutait encore à notre torture. Au bout, ç'avait été Kayes, autre fournaise où même les nuits étaient de feu... Mais tout cela c'était au mois d'octobre, encore dans la saison des grosses chaleurs. En janvier, même Kayes est supportable.

A partir d'Ambidédi, les montagnes se rapprochent un peu, formant un vaste demi-cercle. La plaine, là, est cultivée. On y a fait, voici quelques années, une vaste plantation de sisal qui réussit admirablement. Le sisal est une sorte d'aloès dont les feuilles, larges, épaisses, fournissent un textile extrêmement solide.

Les grandes plantes s'alignent à l'infini, en rangées parfaitement droites. Les plus grosses ont leurs basses feuilles coupées et ne conservent que la touffe du milieu dressée comme un faisceau de lances. Entre les jeunes plants que l'on ne peut effeuiller avant deux ou trois ans, on a planté du coton dont les graines laissent échapper leur léger nuage blanc. Des maisonnettes rompent la monotonie des alignements. Un nombreux personnel européen habite là, s'occupant de défricher toujours de nouvelles étendues, de planter, de récolter.

Après les soldats étaient venus les commerçants. Voici enfin venir les colons qui mettront en rapport tant de terres cultivables dont on n'a jamais rien tiré.

La nuit tombe lorsque nous arrivons aux premières maisons de Kayes : des cases indigènes rangées le long d'un chemin vert. Nous laissons à notre droite Kayes-Plateau avec l'ancien palais du Gouverneur et quelques grandes bâtisses administratives. Puis, par les allées éclairées à l'électricité, nous gagnons la gare.

Nous sommes arrivés. Là-bas est l'hôtel où nous savons qu'il y aura des chambres confortables, de l'eau pour se laver, et des repas bien servis. Je ne veux pas essayer de décrire les charmes de cette arrivée. D'abord la douche qui ne parvient pas cependant à nous débarrasser de la poussière rouge incrustée dans notre peau. Puis, des boissons glacées, les bons fauteuils sur la terrasse de l'hôtel. Pas de bruit. Pas de secousses. Le dîner servi sur une nappe propre, dans de la vaisselle propre, tandis que les pankas donnent une douce fraîcheur. Pour couronner tant de félicités, des lits. De vrais lits ! Pas des couchettes de bateaux, d'infâmes grabats comme à Thiès ou des banquettes de wagons. Pour comprendre ces jouissances, pas très relevées, je l'avoue, mais bien vives, il faut avoir fait le voyage Dakar-Kayes par le chemin de fer et les autos.

Kayes, 7 janvier.

Des malheureux arrivés en décembre à Dakar ont été expédiés sur Kayes par Saint-Louis et le fleuve. Partis bien avant nous, ils sont en panne du côté de Podor, sans moyen d'aller plus loin ni de retourner en arrière. Pas de logements, rien à manger, paraît-il. On dit que l'un d'entre eux a réussi à gagner Thiès par je ne sais quel moyen, et que là il a pris le train. Pour les autres, on va sans doute envoyer des chalands ou des pirogues, mais ils les attendront longtemps. Décidément, mieux vaut souffrir un peu pour arriver plus vite.

Seulement, voilà bien notre chance, le train de voyageurs, l'unique train de la semaine est parti ce matin. Nous aussi nous voilà en panne après nous être tant hâtés.

On nous a proposé de partir dimanche par un train

de marchandises, en fourgon avec nos bagages. Cela nous fera quatre jours de moins à rester ici et nous avons tous accepté avec enthousiasme. Nous serons cinq dans le fourgon : le petit ménage martiniquais, nous deux et l'un des jeunes gens qui m'avaient si fort intéressée à bord du *Stella*. Encore deux jours un peu pénibles à passer, dans la poussière et la chaleur. Nous aurons bien gagné le long repos que sera le voyage sur le Niger.

Fait aujourd'hui quelques visites et causé longuement de Tombouctou avec la femme d'un commerçant qui vient d'y passer plus d'un an. Mme M. regrette Tombouctou où, dit-elle, la vie est si facile, où le climat est délicieux, où tous les blancs s'entendent et vivent en frères... Sur ce dernier point, il y a du changement. En ce moment, on nous en a avertis à Dakar, tous les blancs de Tombouctou, civils et militaires, sont à couteaux tirés et vivent comme chiens et chats.

VAHINE PAPAA.

(La suite prochainement.)



Un grand patriote et pédagogue tchèque.

Jean-Amos KOMENSKY

Dans un volume publié à Paris en 1867, sous ce titre : *La Bohême pittoresque, littéraire et historique*, par Joseph Friez et Louis Leger, figure à la page 164 un portrait de Komensky accompagné de cette citation : « La puissance et la liberté te seront rendues, ô peuple tchèque, et c'est dans cette espérance que je t'institue l'héritier de mes travaux et de mes efforts. » A cause de cette citation et de beaucoup d'autres passages analogues, le volume, rédigé à l'occasion de l'exposition universelle de 1867, n'eut pas l'heur de plaire à la cour de Vienne, au moment même où le naïf Eugène Pelletan réclamait à Napoléon III la liberté comme en Autriche (!). L'ouvrage était poursuivi devant la cour de Prague, confisqué et interdit dans tout l'empire. Environ cinq cents exemplaires, souscrits d'avance, avaient déjà pénétré dans le royaume de Bohême, et j'ai raconté ici même comment j'en avais retrouvé un soigneusement abrité sous la couverture d'un traité de chimie à l'Exposition ethnographique de Prague, en 1895. Le jury de l'exposition ne s'était pas aperçu d'une fraude patriotique ou n'avait

pas voulu s'en apercevoir. En 1892, les écoles tchèques de Bohême et de Moravie auraient dû fêter le troisième centenaire de la naissance de l'illustre pédagogue. L'archevêque d'Ollmütz était alors un Schwarzenberg, naturellement hostile aux traditions religieuses et politiques de Komensky. Il découvrit dans une brochure publiée en 1665, sous ce titre : *Lux in tenebris*, un certain nombre de textes où l'exilé dressait un véritable réquisitoire contre la dynastie des Habsbourg et prédisait son écroulement définitif. François-Joseph, péniblement impressionné par ces textes, plus prophétiques qu'on ne l'imaginait, interdit la célébration du centenaire. La nation tchèque, ressuscitée conformément à la prédiction de Komensky, a tenu à fêter récemment le deux cent cinquantième anniversaire de sa naissance. De nombreuses publications ont paru à cette occasion. Je voudrais les mettre à profit pour présenter sous son véritable aspect la physionomie de cet éminent pédagogue qu'on a trop souvent attribué à l'Allemagne, ou même à la Hongrie, et restituer au Tchèque Komensky les mérites qu'on a trop souvent prêtés au pseudo Allemand Comenius.

I

Sauf de très rares exceptions, les écrivains qui, en Occident, se sont occupés de Komensky, ont plutôt songé à Comenius et ne se sont guère intéressés qu'à la partie pédagogique de son œuvre, généralement écrite en latin. Je voudrais ici, en m'inspirant de travaux tchèques, mettre en lumière la partie nationale et religieuse de son œuvre.

Il était né le 28 juillet 1592, à Uhersky' Brod, en

Moravie. Il mourut le 15 novembre 1670, dans les Pays-Bas, autrement dit en Hollande, et fut enseveli à Naarden. Brod est un mot tchèque qui veut dire le gué. La ville s'appelle ainsi parce qu'elle est située sur la rivière Olssava, non loin des frontières de la Hongrie, à laquelle elle appartenait aux débuts de son histoire. L'enfant reçut au baptême le nom de Jean-Amos. Sa famille, dans cette ville alors en grande partie germanisée, faisait partie d'une minorité tchèque composée en grande partie d'adhérents à la secte des Frères Bohêmes, que nous appelons plus volontiers en français Frères Moraves. Leur origine remonte aux premiers temps du hussitisme et notamment de la secte utraquiste qui pratiquait, comme on sait, la communion sous les deux espèces (*sub utraque specie*). Ces premiers frères étaient, à certains points de vue, des anarchistes religieux. Ils proclamaient que le chrétien doit plutôt se passer de prêtre que de recourir à un prêtre indigne pour l'administration des sacrements. Ils avaient rompu avec Rome et fondé leur hiérarchie ecclésiastique sur la consécration d'un évêque vaudois, c'est-à-dire, au point de vue romain, hérétique. Au commencement du seizième siècle, la secte comptait déjà quatre cents groupes ou congrégations en Bohême et en Moravie. Les principaux foyers étaient en Moravie, les villes de Prerov (Preram) et Prostiejour. Les progrès du luthéranisme en Allemagne apportèrent à la secte un renouveau d'énergie. Luther se plaisait à compter les Frères parmi ses adhérents. Les tentatives de persécution exercées en Bohême sur les dissidents eurent pour résultat de les concentrer particulièrement en Moravie d'où rayonna leur foyer principal. C'est un groupe de Frères Moraves qui traduisit de l'hébreu

et publia, de 1567 à 1596, les éditions de la Bible dite Kralicka, du nom d'une localité morave appelée Kralice où elle fut imprimée. Non loin de là, la petite ville Ivanczice possédait alors une école où l'hébreu et le grec étaient enseignés.

Komensky était âgé de vingt-neuf ans lorsque la défaite de la Montagne Blanche (1620) mit fin tout ensemble à l'indépendance de la Bohême et à la pratique de la liberté de conscience dans les pays tchèques.

Il était de modeste origine. Son père, qu'il perdit de bonne heure, était un simple meunier; sa mère lui survécut peu. Il hérita sans doute de quelques ressources, car rien ne nous prouve qu'il se soit trouvé dans la gêne. Il commença ses études à Prerov, où il apprit le latin. Dans le cours de l'année 1591, il se rendit avec un de ses jeunes compatriotes, un comte de Kunovice, à l'académie de Herborn, non loin de Wiesbaden, dans la région de Nassau, pour y achever ses études. Il les poursuivit à Heidelberg et entreprit un voyage en Hollande. Il visita Amsterdam sans se douter que la Hollande serait pour lui quelque jour une terre d'exil et qu'elle abriterait sa dépouille mortelle. Ses séjours à l'étranger, la connaissance approfondie qu'il avait acquise de l'allemand et du latin ne lui faisaient pas oublier sa langue maternelle, le tchèque. Il employait ses loisirs à un grand ouvrage intitulé : *Trésor de la langue tchèque*. C'était un dictionnaire tchèque-latin dont le manuscrit l'accompagna durant de longues années dans sa carrière vagabonde, et disparut dans un incendie à Leszno, en Pologne, au cours de l'année 1656.

Ainsi, même pendant un séjour à l'étranger, le premier travail de Komensky était consacré à sa langue

maternelle. En 1619, il revint, en passant par Prague, en Moravie. A l'âge de vingt-quatre ans, il fut ordonné prêtre ; puis il devint aumônier et directeur de l'école de Fulnek, en Moravie. Il se maria et paraît avoir vécu à ce moment les années les plus heureuses de sa vie. Cette félicité passagère allait bientôt s'évanouir. La bataille de la Montagne Blanche (8 novembre 1620) eut pour résultat l'anéantissement simultané des franchises politiques et de la liberté de conscience pour la nation tchèque. Les armées espagnoles auxiliaires de la maison d'Autriche et du catholicisme triomphant pénétrèrent jusqu'à Fulnek. Komensky dut quitter cette ville et se réfugier à Brandis, chez son protecteur Charles de Zerotin qui, resté fidèle à l'empereur, profitait de sa situation privilégiée pour donner asile à ses coreligionnaires.

J'ai publié dans le temps ¹ une étude sur ce personnage que son zèle pour la Réforme avait poussé à prendre du service dans l'armée de Henri IV avant l'abjuration. Il s'y trouve un fragment de lettre où se peint l'esprit austère de ces continuateurs des Hussites et qui pourrait s'appliquer à la vie tout entière de Komensky.

« Croyez-moi, écrivait Zerotin, je n'envie pas celui qui reste assis chez lui près du poêle, qui mange des pommes cuites et boit de la bière chaude avec du beurre, celui dont la pensée ne va pas plus loin que demain ; je ne regrette pas, pouvant mener une vie agréable, d'avoir volontairement choisi une vie pénible. L'existence ne nous a pas été donnée pour le plaisir, mais pour le labeur ; n'eussé-je qu'à rouler le rocher de Sisyphe, je n'hésiterais pas un instant à accepter cette tâche. »

¹ Voir *Nouvelles études slaves* (Paris Leroux 1886), le morceau est intitulé : Quelques documents tchèques relatifs à Henri IV.

Komensky était destiné à toutes les épreuves. Au milieu de cette période si cruelle pour ses compatriotes, la peste lui enleva sa femme et ses deux enfants. D'autre part, la protection de Zerotin se trouva impuissante devant l'hostilité que l'empereur Ferdinand témoignait aux non-catholiques. Le grand seigneur dut quitter la Moravie et se retirer en Silésie. Komensky dut imiter son exemple. A la fin de janvier 1628, il traversa les défilés des Monts des Géants que les Tchèques appellent du nom singulier de Krkonose, baisa en passant la frontière, le sol de cette patrie tchèque qu'il ne devait plus revoir, et commença une vie d'exilé qui ne devait finir qu'à sa mort. Il se rendit à Leszno, en Pologne ; cette ville possédait depuis longtemps une colonie tchèque qui se recrutait parmi les adhérents de la secte des Frères Bohèmes. Elle était le patrimoine d'une illustre famille qui tire d'elle son nom, celle des Leszczyński, plus connus sous la forme simplifiée de Leżczyński. Elle possédait une école où Komensky eut l'occasion de faire ses premières expériences pédagogiques. Notons en passant que dans la plupart des travaux français sur Komensky (notamment dans le *Dictionnaire de pédagogie* de Buisson), la ville est plutôt désignée sous la forme allemande de Lissa dont la forme polonaise semble n'être que la traduction.

Komensky devint directeur de cette école transformée en gymnase, et c'est pour ses élèves qu'il composa quelques-uns de ses ouvrages les plus célèbres. L'un des plus répandus est celui qui est intitulé en latin *Janua linguarum reserata*, autrement dit : « la porte des langues ouvertes ». Cet ouvrage dont il existe des éditions dans une douzaine de langues n'est pas une œuvre absolument originale. Il a été, paraît-il, inspiré par

celui d'un jésuite espagnol, le P. Baleus. Ce personnage est terriblement oublié aujourd'hui : il ne figure même pas dans le dictionnaire spécial que j'ai mentionné plus haut.

C'est à Leszno qu'il acheva son grand ouvrage latin *Didactica magna*, rédigé tour à tour en tchèque et en latin, et dont le texte tchèque n'a paru qu'en 1849. « C'est, dit le *Dictionnaire pédagogique* de M. Buisson, l'un des traités les plus remarquables qui aient été écrits sur la science de l'éducation. »

II

Eloigné de sa patrie, Komensky ne se contentait pas d'instruire et d'édifier ses compatriotes qui résidaient à l'étranger. Il se considérait comme un ambassadeur extraordinaire, chargé de défendre à l'étranger les intérêts temporels de sa nation. Elu en 1648, évêque de l'unité des Frères Bohèmes, il veillait également sur l'intérêt spirituel de ses compatriotes. Au cours de l'année 1650, il allait en mission officielle chez le prince de Transylvanie, Sigismond Rakoczy. Rakoczy n'était pas seulement un coreligionnaire dans l'esprit de la réforme, c'était le plus redoutable adversaire de cette maison de Habsbourg qui étouffait en Bohême la liberté de conscience et l'indépendance politique. Cette même année, l'année du traité de Westphalie, Komensky conjurait le chancelier Oxenstiern d'intervenir en faveur de ses compatriotes abandonnés lors des négociations d'Osnabruck : « C'est grâce à nos larmes que vous êtes vainqueurs, lui écrivait-il, et vous nous abandonnez à nos bourreaux. Au nom des plaies du Christ, je vous conjure de ne pas nous abandonner. » L'appel ne fut

pas entendu et l'heure de la justice, pour la nation tchèque, devait se faire attendre pendant près de trois siècles.

Chez Komensky, le patriote est inséparable du théologien, et les deux personnages confondent leur action dans une œuvre infatigable. Rappelons seulement, parmi les ouvrages de cette période de Leszno : *Le règlement de l'Eglise des Frères* (Leszno, 1632) ; *Les deux Eglises, la fausse et la vraie* ; *L'histoire des Frères Bohèmes*, traduite du latin de Lasioki ; *Le testament d'une mère mourante de l'Union des Frères Bohèmes qui partage les trésors que Dieu lui a confiés entre ses fils et ses héritiers*. (Leszno 1650.) Cet ouvrage mériterait une étude spéciale et cette étude constituerait un chapitre important dans une monographie détaillée que Comenius-Komensky ne possède pas encore dans notre langue. La nation tchécoslovaque est devenue assez populaire en France depuis quelque temps, et je sais d'honnêtes publicistes qui, au lendemain des récents traités, se sont donné le plaisir de la découvrir. Qu'ils me permettent de leur signaler un volume qui a échappé à leur attention. Il a paru à Paris, il y a plus d'un demi-siècle. Il est intitulé : *La Bohême pittoresque, historique et littéraire*. Il a pour auteur un poète tchèque, Joseph Fricz, exilé plus ou moins volontaire, comme le fut Komensky et le signataire du présent essai. Il a paru à Paris, en 1867, et renferme notamment une étude sur l'œuvre de Komensky. Elle est accompagnée d'un portrait du patriote réformateur au-dessous duquel sont reproduites ces paroles du *Testament* : « La puissance et la liberté te seront rendues, ô peuple tchèque, et c'est dans cet espoir que je t'institue l'héritier de mes travaux et de mes efforts. »

Ce volume, qui avait obtenu dans les pays de langue tchèque environ cinq cents souscriptions, ne pouvait manquer d'attirer l'attention du gouvernement de Vienne. Il fut dénoncé comme coupable de lèse-majesté, attentatoire à l'existence de l'Etat autrichien, et interdit sur tout le territoire de cet Etat. Il renfermait notamment un chapitre sur la Bohême et les Habsbourg. Ce chapitre était la reproduction abrégée d'une brochure intitulée *L'Etat autrichien*, qui avait paru à Paris l'année précédente. La première page portait cette épigraphe prophétique : *Ave Cæsar, resurrecturi te salutant.* « Salut César, ceux qui vont ressusciter te saluent. » Il faut avouer que l'auteur de la brochure voyait les choses d'un peu loin. Il a vécu assez longtemps pour voir sa prophétie se réaliser.

Au cours de l'année 1656, la ville de Leszno qui abritait Komensky fut incendiée durant la guerre entre la Suède et la Pologne. De nombreux manuscrits du réfugié furent anéantis par cette catastrophe, notamment un *Trésor de la langue tchèque*, ouvrage lexicographique, dont l'auteur avait amassé les matériaux durant de longues années. L'exilé avait alors soixante-quatre ans et se trouvait presque sans moyens d'existence.

La renommée de son nom, sous la forme latine Comenius, avait pénétré jusqu'en Hollande et la langue latine était encore le lien commun de tous les pays civilisés. Laurent de Geer, fils de Louis de Geer qui avait jadis été le Mécène du réformateur tchèque, lui offrit l'hospitalité dans la ville d'Amsterdam. Dans cette ville déjà illustrée par le séjour de notre Descartes, Komensky se remit à l'œuvre. Il entreprit une édition de ses œuvres pédagogiques qu'il appelait lui-même

didactiques : *Didactica opera omnia*. Son protecteur de Geer fit les frais de cette édition.

Ce fut également à Amsterdam qu'il publia un *Kancional*, ou recueil de cantiques (1659) qui renferme les chants religieux des Frères Bohêmes. La secte pour laquelle il avait vécu et dont il était le chef spirituel traversait alors une période de persécution qui devait aboutir, non pas à sa dissolution définitive, mais à une sorte de mise en sommeil, comme on dit en style maçonnique. Proscrite dans les pays tchèques par l'intolérance autrichienne, la secte se fonda pour la plupart du temps dans les communautés protestantes de la Prusse, de la Pologne et de la Hongrie. En 1660, Komensky, effrayé à l'idée de sa ruine définitive, publiait en tchèque, toujours à Amsterdam, une brochure sous ce titre : *Voix affligée d'un pasteur épouvanté par le courroux divin, à son troupeau effaré qui périt*. Il se distrait de ses graves préoccupations en traduisant les distiques moraux de Caton et des fragments choisis de Virgile et d'Ovide. Il travaillait à un grand ouvrage qu'il n'eut pas le temps de publier : *De rerum humanarum emendatione catholica* (consultation universelle sur la correction des affaires humaines). Je traduis *catholica* par universelle pour bien faire comprendre qu'il ne s'agit nullement ici du catholicisme romain, mais de l'humanité prise en général. L'ouvrage est écrit en latin et divisé en un certain nombre de chapitres qui portent chacun un titre grec. La *Panégyrsis*, ce qui veut dire le réveil universel ; la *Panaugia*, c'est-à-dire la lumière universelle ; la *Pantaxis*, l'ordre universel ; la *Panpédie*, autrement dit l'éducation universelle, résumé des idées pédagogiques de l'auteur ; la *Panglottie*, ou linguistique universelle ; la *Panortho-*

sis, ou rectification universelle. L'ouvrage se terminait par un épilogue, où l'auteur invite le lecteur à mettre en pratique ses conseils. Il était dédié aux hommes éclairés de l'Europe qui devaient, plus que tous les autres, travailler à sa reconstitution. Les troubles de l'époque justifiaient ces conseils. L'Europe était épuisée par une longue série de guerres et tout le monde sentait le besoin d'une nouvelle vie. « Les savants, disait Komensky, montrent un zèle extraordinaire pour l'éducation de la jeunesse. Des inventions nouvelles apparaissent. On découvrait de nouveaux mondes ; une ère nouvelle s'ouvrait, meilleure que les précédentes, à laquelle il fallait se préparer. » Ces lignes ne semblent-elles pas écrites d'aujourd'hui et les mystiques ne pourraient-ils pas y voir une prophétie ?

Je m'arrête ici. Komensky, sous le nom latin de Comenius, joue un rôle de première importance dans l'histoire de la pédagogie. Ses biographes ignorent généralement son caractère tchèque et son patriotisme slave. C'est sur ces côtés que j'ai voulu surtout insister. Pour écrire en notre langue une biographie définitive du grand pédagogue, du grand théologien, du grand patriote, il faudra désormais posséder à fond la langue tchèque, dont la connaissance est indispensable à l'étude de son œuvre.

Au temps lointain où j'essayais d'initier mes compatriotes à la connaissance du monde tchèque, mon collaborateur, Joseph Friez regrettait de ne pas savoir à quel endroit reposait le dernier évêque des Frères Moraves, le prophète qui avait prédit la résurrection de la nation tchèque. C'est au cours de l'année 1874 que l'on a découvert le tombeau de l'exilé à Naarden, où il avait été enterré dans l'église des protestants wallons le 22 novembre 1670.

La nation tchèque, désormais indépendante, songera peut-être quelque jour à ramener dans leur patrie les restes de cet homme illustre, l'un de ceux qui lui ont fait le plus d'honneur. Il a déjà été l'objet de nombreux travaux. Quelques historiens tchèques lui ont consacré des études qui mettent sa physionomie sous un jour absolument nouveau.

La France a désormais à Prague une mission scientifique permanente. Je me permets d'appeler l'attention de ses membres sur cette grande figure dont je n'ai voulu présenter ici qu'une rapide esquisse, en insistant surtout sur son œuvre tchèque, jusqu'ici trop méconnue.

LOUIS LEGER.





Edouard Rod

et l'américanisme.



Dans son discours du 5 mars 1917, M. Wilson disait que les questions étrangères à la vie nationale, sur lesquelles les Etats-Unis n'avaient aucun contrôle et dont ils désiraient se tenir éloignés, les entraînaient cependant dans leur courant et sous leur influence. Dès son début, en effet, la guerre avait inévitablement marqué les esprits, affecté les industries, le commerce, la politique, l'action sociale, la vie du monde entier, et agité les hommes de partout d'une passion ou d'une inquiétude inconnues. Le jour vint où M. Wilson dut annoncer à ses concitoyens que la neutralité cessait d'être possible ou désirable : « Nous ne sommes plus des provinciaux, s'écriait-il, nous ne sommes plus les simples citoyens d'un Etat. Les heures tragiques de trente mois d'une perturbation si profonde, ont fait de nous des citoyens du monde. Il ne peut y avoir de retour en arrière. Nos destinées nationales sont engagées, que nous le voulions ou non. »

Dans la note qu'il fit communiquer, le 20 décembre 1916, aux belligérants, M. Wilson disait déjà que tous les membres de la grande famille humaine sentaient le fardeau et l'horreur d'une guerre sans précédent, et qu'aucune nation ne pouvait se dire

hors de portée du conflit, à l'abri de ses effets troublants. Et un mois plus tard, s'expliquant au Sénat sur cette note, il déclarait que le jour venu de poser à nouveau et sur un nouveau plan les fondements de la paix entre les nations, « il était inconcevable que les Etats-Unis n'eussent aucun rôle dans cette grande entreprise. »

C'est en 1898, lorsqu'ils chassèrent l'Espagne de Cuba, que les Etats-Unis entrevirent pour la première fois qu'ils étaient, dans un sens très réel, une puissance mondiale. Ils s'en aperçurent mieux encore, lorsqu'en 1905 M. Théodore Roosevelt intervint dans les pourparlers de paix qui mirent fin à la guerre russo-japonaise. Ils comprirent alors que leur isolement n'était plus que l'effet d'un « mirage géographique », qu'aucun arrangement important ne pouvait s'effectuer dans le monde sans affecter, en bien ou en mal, l'Amérique, ou être influencé par elle, et que le développement du commerce mondial avait lentement modifié les aspects de la doctrine fameuse de Monroe.

C'est à cette époque, précisément, qu'Edouard Rod, invité à faire des conférences aux Etats-Unis, publia dans la *Revue Hebdomadaire*, la *North American Review*, les *Lectures pour tous* et le *Figaro*, ses impressions de voyage ou, comme il disait : « l'impression dominante rapportée de mon rapide voyage. »

Quelle était-elle ? Quoique un peu fragmentaire et cursive, elle ne manquait ni de précision, ni de prévision. Somme toute, elle s'accorde avec ce que nous venons de dire, et Rod que nous avons dépassé tout à l'heure nous rejoint. Il avait parfaitement compris qu'en se multipliant, les rapports de l'Europe avec l'Amérique faisaient de celle-ci « un des

facteurs essentiels de notre vie politique, économique et sociale, » que l'avenir est « l'union des peuples et des continents dans la grande œuvre humaine, » et que les Etats-Unis, malgré qu'ils en eussent, ne pouvaient plus échapper à leurs destinées et demeurer isolés entre l'Europe et le monde asiatique, comme ils le voulaient, comme ils le pouvaient avant l'ouverture du canal de Panama. Ils faisaient partie de la grande communauté civilisée. Et cette nécessité résultait de la force des choses, car dans l'interpénétration des peuples par la facilité et la rapidité sans cesse accrues des moyens de transport, par le contact multiple des individus, les communications de la pensée, l'enchevêtrement des échanges moraux et matériels, par la mêlée enfin des intérêts, des sentiments et des besoins, l'existence solitaire n'est plus possible. Mais Rod allait plus loin encore, nous le verrons par la suite. Son intelligence éveillée ne se fixait pas simplement sur des faits du moment. Il aimait par la conjecture à en suivre le prolongement probable dans les étendues muettes des temps futurs. Il leur demandait des suggestions pour imaginer la réalité prochaine ou lointaine, comme il demandait à ce qu'il appelait « l'intuitivisme » de lui découvrir ce qu'un cas particulier contient de général.

En sortant de leur isolement, en devenant plus tôt qu'ils ne le pensaient et qu'ils ne l'eussent souhaité, un membre responsable dans le corps des nations, quelles réalités et quel idéalisme les Etats-Unis nous apportent-ils ?

Nous, « gens de l'autre côté de l'eau », nous n'avons longtemps connu que la caricature du Yankee. C'est un « faiseur de dollars », pensions-nous, pour qui « le temps est de l'argent », un ploutocrate qui chante

des cantiques et qui, ayant atteint la vieillesse, écrit comme M. Carnegie un livre de *Conseils aux jeunes gens pour faire fortune consciencieusement* ; c'est un marchand de cochons, un « roi » de quelque métal, de quelque combustible ou de quelque autre chose ; c'est encore un monsieur qui méprise *l'old country*, la vieille Europe radoteuse ; c'est enfin un sportsman. D'un côté de l'Océan et de l'autre, les jugements-éclairés prévalaient.

Edouard Rod ne pouvait échapper tout à fait aux préjugés et, naturellement, ce qui le frappe d'abord d'admiration « un peu effrayée », c'est l'immense richesse du Nouveau-Monde, l'activité fébrile dans l'organisation de la vie matérielle, l'audace des entreprises, le souci de faire grand, les « possibilités illimitées », c'est-à-dire l'ignorance de l'impossible. Naturellement aussi, fils de l'Ancien-Monde, tout pénétré de sa culture séculaire et façonné par ses mœurs, il ressent profondément, par le contraste, son attachement filial à notre vieille civilisation, « sans me faire beaucoup d'illusions sur l'avenir qui l'attend », dit-il.

La Pensylvanie lui paraît être un des Etats de l'Union qui réalisent le plus pleinement la conception de la vie particulière aux Yankees. On y travaille beaucoup et l'on y jouit peu : « J'y ai vu des fermes, des usines, des écoles, des clubs, des bibliothèques : tout cela marche, agit, se développe, avance avec une insatiable énergie, avec une infatigable ardeur, mais sans aucun désir de joie. » Nulle est la part du rêve, de la poésie, de ce qui est inutile et charmant, « de ce qui fait l'agrément de la vie et peut-être sa noblesse. » Partout le labeur et son inséparable com-

pagne, la taciturnité. « Quels contrastes, partout, avec nos mœurs européennes. » La rencontre d'un ouvrier français, un certain dimanche après-midi, devant une ferme, non loin de Philadelphie, lui fit sentir particulièrement l'un de ces contrastes : « Ici, monsieur, quand on ne travaille plus, on s'ennuie, » lui confia son interlocuteur. « Evidemment cet homme faisait de louables efforts pour s'habituer à cet ennui, qui rentre dans l'ordre d'une existence réglée au même titre que le travail, le manger ou le sommeil. Mais sa nature protestait.... Il mourait d'envie de plaisanter, de rire, de raconter ses aventures. Jamais l'occasion ne s'en offrait. Après la journée ou la semaine finie, il aurait voulu s'amuser : ses compagnons américains ne semblaient pas soupçonner que ce verbe existât. Il fut enchanté de babiller un moment. Moi aussi. »

A Pittsburg, la ville du fer et du pétrole, « où le monde nouveau apparaît dans sa forme vraie, » Rod se sent « hors du monde des dieux et des choses, dans le monde des hommes. De l'œuvre de la création, à peine s'il subsistait quelques squelettes d'arbres anémiques et les eaux mornes de la Monongahela. L'œuvre humaine, debout, mouvante, prenait toute la place, triomphant dans sa grandeur et dans sa laideur tristes, chassant l'air, voilant l'azur, éteignant le soleil pour semer la suie et la fumée, pour remplir l'espace de ses entassements de fer. » Cette forme nouvelle de la civilisation va-t-elle nous gagner et nous conquérir ?... Cet autre monde assurément prépare un autre avenir. Il dresse notre acte de décès et prendra la succession. Cela est désolant.

Toute force créatrice mérite l'admiration, mais l'admiration de Rod se trouble de mélancolie. Cette

forme de civilisation contrarie ses habitudes, ses goûts, et pour autant qu'on peut risquer un regard dans l'avenir, en la choisissant, selon lui, les hommes de demain commettront une formidable erreur. Pourquoi ? Parce que le bien-être, la richesse et l'ordre matériel ne sont pas les véritables fins de la vie.

Sans doute l'Amérique n'est pas lancée seulement à la poursuite de ces réalités. Sans doute elle n'est pas exclusivement industrielle et ploutocratique, elle est démocratique au vrai sens du mot et, par delà l'établissement du bien-être et l'expansion de la richesse, « elle vise à l'amélioration du peuple, à la suppression de la misère, à l'avènement de la justice. » Telle est sa fuite vers l'idéal, un idéal qui n'est pas celui d'hier, qui n'est pas artistique ni métaphysique, qui « est humain ». « Et cet idéal suppose une grande capacité d'illusion, » dit Edouard Rod. A plusieurs reprises il insiste : « La conception américaine de la vie est trop optimiste, en ce sens qu'elle repose sur des illusions... Cette puissance d'illusion que j'admire, qui arrête le doute et l'esprit critique... Vous (Yankees) avez un pied dans l'illusion.... Votre démocratie appelle la foi. Vous l'avez : cela est admirable... Mais comment pourrions-nous l'avoir au même degré, nous autres fils de l'ancien monde, qui avons passé par tant de régimes, par tant de convulsions, par tant de rêves, par tant d'expériences, par tant de banqueroutes ?... »

Cette faculté d'illusion, si bien remarquée et avec tant d'insistance par Edouard Rod, ne l'avons-nous pas constatée dans les discours de M. Wilson ? Pensez à son système démocratique de société internationale : l'entente universelle pour éviter la guerre et rendre obligatoire l'observation du droit, « après

quoi il n'y aura plus d'ententes particulières et secrètes d'aucune sorte entre les nations... Le temps des conquêtes et des agrandissements est passé ; le temps est aussi passé des traités secrets, conclus dans l'intérêt des Gouvernements particuliers, » et qui ont toutes chances, à quelque heure imprévue, de bouleverser la paix du monde. Les nations ont pour mission, disait-il, « de procurer aux hommes, aux femmes et aux enfants, la sécurité, le bonheur et la prospérité, et aucune nation n'a le droit de mettre en balance ses intérêts spéciaux et le bien-être de l'humanité... Cessez d'envisager les intérêts rivaux des nations et pensez aux hommes, aux femmes et aux enfants partout dans l'univers. »

Voilà bien, comme disait Rod, « cette puissance d'illusion que j'admire, qui arrête le doute et l'esprit critique... » Hélas ! ajoutait-il, nous savons les surprises du lendemain... « Vous, Yankees, vous les ignorez, par l'excellente raison que vous n'avez pas encore de lendemain... Vous êtes la jeunesse : c'est pour cela que vous parlez de l'avenir avec tant de certitude... Quand vous serez devenus, à votre tour, l'avenir et que, comme nous, vous toucherez en étendant la main la ligne de votre horizon, vos rêves atteints auront d'autres couleurs ! »

Mais il n'y a pas de doute, comme l'Europe a eu son heure dans l'histoire, les Etats-Unis auront la leur, et quand le monde leur appartiendra, « comme nous avons fait ce que nous avons voulu » quand il était à nous, ils le marqueront de leur empreinte. Mais quand ? Dans un siècle ou deux, pensait Rod qui ne prévoyait pas l'imprévisible, la guerre ébranlant le vieux monde comme nulle autre ne l'avait fait

ni en étendue ni en profondeur, l'effondrement de trois empires, le bouleversement de la planète... « Dans un siècle ou deux... » En attendant, « je suis un fils du vieux monde latin, disait-il, je l'aime, je lui reste fidèle, je ne le renierai pas... Ne me demandez pas de me réjouir de vos triomphes futurs : s'ils adviennent, ils marqueront notre défaite. Et laissez-moi garder le culte de nos anciens dieux. Vous croyez qu'ils entrent dans leur crépuscule ; j'aime mieux croire qu'ils se reposent et qu'ils n'ont pas dit leur dernier mot ! »

Mais il ne se leurre pas : « Il se prépare là une nouvelle conquête du monde, sans ressemblance avec celle qu'accomplirent jadis les poignées d'aventuriers qui débarquaient dans quelque île à peu près déserte ; celle-ci, pensais-je, ne se bornera pas à des territoires isolés, elle englobera la terre entière, non seulement avec ses richesses visibles, mais avec les forces intimes et mystérieuses des cieux et des vents, et sous sa pression formidable disparaîtra notre civilisation comme disparut la civilisation romaine sous la pression des barbares. Sans doute, elle en respectera les monuments ; mais elle en détruira l'esprit ; et quand l'esprit n'en sera plus l'armature, — puisqu'en somme elle est intellectuelle avant tout, qu'en pourra-t-il bien subsister ? »

Beaucoup plus tôt que ne le pensait Edouard Rod, l'« emmêlement » avec l'Amérique est donc accompli. La guerre a précipité les choses. Aujourd'hui, l'Europe est en proie à une crise économique sans précédent, stupide de gloire, de lassitude et de déceptions. Elle est sur la lame d'un couteau, disent les Yankees, et hors d'état de se reconstituer elle-même. Quelque chose s'est achevé sous nos yeux ;

par conséquent quelque chose commence. L'histoire est une succession d'expériences, et la désorganisation actuelle ne peut que présager, conditionner et même produire une organisation nouvelle. L'heure de l'Amérique, prévue par Edouard Rod, est-elle venue ? Ou bien l'heure de l'Orient ? Ecouterons-nous cet appel qui nous vient du Bengale, du pays des brises tièdes, des eaux pures et des doux fruits, et dont Rod se serait enchanté : l'invitation de Rabindranath Tagore à la paix de l'esprit ? Laissez, dit-il, laissez votre vie danser avec légèreté sur les bords du Temps, comme la rosée à la pointe de la feuille... Panmécanisme, américanisme ? Ou vie de l'âme ? Heure unique dans l'histoire du monde !

LOUIS AVENNIER.



Chronique allemande.

Après l'assassinat de Mathias Erzberger. — La république en danger. — Ce qu'Erzberger pour sa défense dit dans ses souvenirs de guerre. — Un livre sur Walther Rathenau. — Philippe Scheidemann mémorialiste. — Henri Albert. — Sur le lyrisme allemand.

A quelque chose malheur est bon. Ce que trois cents meurtres politiques n'avaient pas réussi à faire, l'assassinat d'Erzberger est en train de l'accomplir. Un front unique de gauche s'est formé contre l'impérialisme militaire. Enfin le peuple allemand semble avoir compris où veulent le mener les assassins ! Dans l'importante manifestation qui s'est produite à Berlin, à l'occasion du meurtre et où drapeaux rouges fraternisèrent avec la bannière noir-rouge-or, nettement s'est exprimée la volonté de défendre à tout prix les institutions républicaines. La situation n'est pas sans analogie avec celle qu'offrit la France après la guerre de 1870. Aujourd'hui comme alors, il s'agit d'une lutte à mort contre la réaction monarchique. Sans doute le peuple allemand n'a point pour la République l'amour que lui portait le peuple français après ses désastres. Par son passé, le peuple allemand n'est point préparé à défendre la liberté. A cet égard son éducation politique reste encore à faire. Pourtant l'assassinat d'Erzberger lui a ouvert les yeux. « Une nouvelle révolution est en vue, a déclaré la *Correspondance socialiste* ; la mesure est comble ; tout ouvrier sait maintenant de façon claire où sont les aides du bourreau. »

Si la droite a quelque sens des réalités, elle comprendra ce langage. Qu'elle essaie de tenter un nouveau coup à la Kapp, elle trouvera à qui parler.

Ce n'est pas que la mort d'Erzberger ait fait disparaître un

grand homme d'Etat, comme certains de ses thuriféraires l'affirment. Erzberger n'avait pas l'envergure d'un grand homme politique : avisé, sans doute, très habile à se servir des circonstances, homme de ressources et d'expédients, il se révéla excellent manœuvrier parlementaire et, comme tel, il rendit de grands services à son parti. A côté de cela, il était actif, énergique et, doué d'une grande force de travail, il s'assimilait rapidement les connaissances qui sont nécessaires à la politique courante. Très cordial dans ses rapports avec ses collègues, il donnait, par la liberté de ses allures et ses propos gais, l'impression d'un bon vivant. Il avait parfois des maximes de sceptique, témoin ces mots qu'il écrivit dans le livre d'un hôtel à Weimar : *Mache deine Sache, dann trink und lach*. D'autre part, il avait dans les affaires une conscience un peu élastique et bien que ses adversaires aient exagéré sa vénalité, il n'est pas sorti sans éclaboussures du procès Helfferich : on a eu, au cours de cette sensationnelle affaire, l'impression nette que, dans sa carrière politique, il profita souvent de sa situation pour faire des affaires. Mais combien n'y a-t-il pas d'hommes politiques qui, en tous pays, sont dans son cas ? Le correspondant berlinois de la *Nouvelle Gazette de Zurich*, qui n'est certes point parmi les amis politiques d'Erzberger, reconnaît qu'on a fait le diable plus noir qu'il n'était et la fortune qu'il a laissée est fort modeste.

Ce qu'il y a de certain c'est qu'Erzberger ameuta contre lui toutes les classes possédantes par l'attitude résolue qu'il prit dans la question des impôts. N'est-il pas l'auteur de l'impôt du *Reich*, cet impôt que Bismarck aurait bien voulu lever, mais devant lequel il recula par crainte du particularisme. Erzberger, lui, n'eut pas peur, et dans la situation terrible où se trouve l'Allemagne, il était d'avis qu'il faut recourir aux grands moyens. Du reste, il était en 1921 ce qu'il fut déjà en 1912, lorsqu'il défendit le projet de loi relatif à la taxe sur les successions qui causa la chute du prince de Bülow. Devenu ministre des finances dans le cabinet Bauer, il resta fidèle à ses idées, et c'est sur une base analogue qu'il établit son fameux programme

fiscal qui lui valut de si féroces inimitiés. Que ces inimitiés aient conspiré à sa perte, cela ne fait l'objet d'aucun doute. Dans une station de bains où il se trouvait au moment où l'on apprit l'assassinat du dictateur catholique, le correspondant de la *Nouvelle Gazette de Zurich* entendit dire par un financier : « C'est heureux qu'Erzberger soit mort, nous n'aurons plus d'aussi lourds impôts à payer. »

Et pourtant c'est dans cette attitude à l'égard des impôts qu'on voit le mieux le patriotisme d'Erzberger, dont doutent la plupart de ses ennemis. Si ceux-ci avaient besoin d'être complètement édifiés, je leur conseillerais de lire ses *Souvenirs de guerre*, dont on vient de donner une traduction en français¹. Je ne connais pas, pour ma part, réquisitoire plus terrible contre la caste militaire qui a conduit l'Allemagne aux abîmes. On se souvient qu'au début des hostilités, Erzberger ne raisonnait pas autrement que cette caste. Ne doutant point du bon droit de son peuple, il disait que l'Allemagne était « odieusement attaquée par des ennemis jaloux de sa grandeur et de sa prospérité. » Contre de tels ennemis tous les moyens de défense lui semblaient légitimes. Le 17 septembre 1914, il écrivait au général de Falkenhayn, ministre de la guerre : « Il ne faut pas s'inquiéter de porter atteinte aux droits des peuples ni de violer les lois de l'humanité. De tels sentiments passent aujourd'hui au second plan. » Un mois plus tard, le 21 octobre 1914, il écrivait encore dans le *Tag* : « Si l'on trouvait un moyen d'anéantir la ville de Londres tout entière, il y aurait plus d'humanité à l'employer qu'à laisser couler sur le champ de bataille le sang d'un seul soldat allemand. Faire preuve de faiblesse et de sentimentalité pendant la guerre, ce serait faire preuve d'une stupidité impardonnable ». Annexioniste enragé, Erzberger ne protesta point contre l'envahissement de la Belgique. Il voyait déjà avec plaisir Anvers port allemand et il ne trouvait aucun inconvénient à ce que son pays établît sa puissance le long du rivage de la mer, au-delà de Calais.

¹ *Souvenirs de guerre de M. Erzberger*, ancien ministre des finances d'Allemagne. Préface de M. Maurice Muret. Paris et Lausanne, Payot, éditeur, 1921.

Si Erzberger raisonnait ainsi c'est qu'il avait une grande confiance dans l'armée et dans ses chefs qui promettaient la victoire. Aussi le réveil fut d'autant plus dur que l'espoir avait été placé plus haut. Chargé du service de propagande à l'étranger, il se rendit compte rapidement par les entretiens qu'il eut avec des hommes considérables, que la cause de l'Allemagne était perdue. Il vit aussi que moralement elle s'était discréditée en violant la neutralité de la Belgique. De retour dans son pays, il s'efforça de convaincre les dirigeants de leur erreur et préconisa une paix de compromis : on ne voulut point l'écouter. Quant la débâcle approche, nouveau Cassandre, il multiplie les appels ; on ne l'écoute pas davantage. Quand la débâcle est là, tout le monde s'esquive et il est seul au poste pour sauver la situation ; c'est lui qu'on charge d'entamer les négociations d'armistice et quand l'armistice est conclu, c'est encore lui qui doit conduire les pourparlers laborieux qui aboutiront à la paix. On sait le rôle qu'il joua à Weimar où, par ses discours pressants, il emporta le vote de la signature de la paix. Pour tant de services, quelle est sa récompense ? Elle lui est prédite par le *leader* démocrate, Frédéric Naumann, qui, au sortir de la séance historique de Weimar, lui jette à la face : « Aujourd'hui, nous avons besoin de vous. Mais dans quelques mois, quand la situation sera différente, nous vous mettrons à la porte. » Ce n'est pas à la porte qu'on l'a mis : on a trouvé plus expédient de se débarrasser de lui par le poignard.

Pour venger la mémoire d'Erzberger, ses *Souvenirs de guerre* restent. Ce que ces *Souvenirs* prouvent avec évidence, c'est que l'homme d'Etat du Centre fut un des rares démocrates que l'Allemagne possède. A cet égard, ses idées n'ont jamais varié. Déjà quand, après un court stage parmi les radicaux, il se rattache au Centre parce qu'il ne veut pas être isolé, il ne cesse d'orienter son nouveau parti dans la voie des réformes démocratiques. Certes, à ce moment il n'est point républicain : il est dynastique, mais on sent bien qu'il deviendra républicain le jour où il verra que la république est la seule forme de gouvernement capable de sauver son pays. Voilà surtout ce qu'on

ne lui a point pardonné: dans cette Allemagne issue de la Révolution, où les vrais démocrates sont si rares, Erzberger était sans doute une des forces de demain. En le supprimant, on a voulu tuer la République. On se demande si le tour ne viendra pas de Wirth ou de Rathenau ?

Walther Rathenau est certainement à l'heure qu'il est la personnalité la plus intéressante du monde politique allemand. J'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de parler de l'homme à propos de ses publications : *Critique du temps présent*, *La dynamique de l'esprit*, *Choses qui viennent*, *Nouvelle économie*, *Lettre à la jeunesse allemande*. Se posant en directeur spirituel de son peuple, il a tracé dans ces livres tout un plan de rénovation économique, sociale, morale et politique de son pays. Il vaut la peine de suivre cette pensée et justement l'occasion nous en est offerte par la publication d'un livre français sur le réformateur.¹ Ce livre, dû à la plume de M. Gaston Raphaël, est fort bien fait : après nous avoir montré comment s'est formé cet industriel idéaliste qui fut à la tête de quelques-unes des entreprises techniques les plus considérables de son pays, l'auteur étudie successivement le réformateur social, le réformateur économique, le réformateur moral et le réformateur politique. L'activité de Rathenau dans ces quatre domaines est à vrai dire semblable ou du moins il propose comme remède aux maux présents le retour à la vie de l'esprit. Il y a quelque chose de messianique dans l'annonciation de cette vérité. Ecoutez plutôt : « Nous ne sommes point sur cette terre pour posséder, pour exercer une autorité, ni même pour être heureux ; mais nous sommes ici-bas pour accomplir le glorieux épanouissement du divin qui peut naître de l'esprit humain. » Si l'Allemagne, dans sa rénovation, s'inspire de cet esprit, on peut affirmer qu'elle sera sauvée. Mais ce moment approche-t-il ? On peut en douter en entendant le cliquetis belliqueux des sabres des anciens chefs militaires, les hourras des foules enfiévrées hurlant la revanche comme on vient de le voir à Munich où les princes ont été accla-

¹ *Walther Rathenau. Ses idées et ses projets d'organisation économique.* Paris, Payot.

més. Le temps est sombre et porte aux plus tristes pronostics.

Ce n'est pas Scheidemann qui prendra la place des hommes politiques qui disparaissent. Ce chef des socialistes majoritaires vient de publier un bien singulier volume de *Souvenirs de guerre*¹. Je ne sais rien qui fasse mieux toucher du doigt que ce livre l'indigence politique du personnel gouvernemental du Reich. Le vieux Liebknecht et Auguste Bebel doivent frémir dans leur tombe d'avoir un successeur pareil. Scheidemann nous raconte ainsi comment il fut amené à l'idée d'écrire ses souvenirs. C'était à la fin de juillet 1914. Faisant alors des excursions dans la région des Dolomites, c'est là qu'il eut connaissance de l'ultimatum à la Serbie. Prévoyant que de graves événements se préparaient, il acheta dans la première ville venue un volumineux livre de notes. « L'avenir me paraissait sans espoir, dit-il. Le soir même j'écrivis mes premières impressions et je continuai ainsi jusqu'à Weimar : j'ai en tout vingt-six gros volumes. »

De ces volumes il donne aujourd'hui la quintessence dans un petit livre de deux cent cinquante pages. Jamais on ne vit vanité plus naïve s'étaler dans un ouvrage. Un seul exemple suffira à le montrer. A la date du 1^{er} août 1914, Philippe Scheidemann écrit : « La nouvelle de l'assassinat du Compagnon Jaurès vient de m'arriver — terrible nouvelle ! Aussitôt je rédige un télégramme pour l'*Humanité*. Ce télégramme était ainsi conçu... » Suit le texte de ce télégramme, après quoi l'auteur ajoute : « Bien que je l'aie envoyé d'urgence, je doute qu'il arrive. » On se demande ce qu'on doit le plus admirer de la naïveté ou de la jobarderie de l'homme ?

Tout le volume est écrit sur ce ton. On y chercherait vainement des portraits ou des réflexions originales. Scheidemann, qui ne manque pas d'un certain talent oratoire, est complètement dépourvu de l'art d'écrire : rien de plus plat que ses *Souvenirs*.

Ce qu'on voit surtout dans ces élucubrations, c'est combien ces socialistes sont gens de peu d'initiative. Pour Scheidemann,

¹ *Der Zusammenbruch*. Berlin, Verlag für Sozialwissenschaft, 1921.

La discipline du parti est tout en politique. Il le dit avec ingénuité dans sa préface. « Si dans cet exposé la personnalité de l'auteur et de son parti sont toujours au premier rang, la chose s'explique facilement. En effet, tout ce qu'il a fait, il l'a accompli comme représentant de son parti. Avant la guerre, il a appartenu pendant de nombreuses années au comité du parti social-démocratique. Pendant la guerre, il devint président de la fraction socialiste du Reichstag, et c'est en cette qualité qu'il prit souvent la parole. Soit comme secrétaire d'Etat, soit comme président du Ministère, il n'a jamais considéré ces fonctions que comme un mandat de son parti. »

L'Allemagne impériale n'a ni su ni voulu former des hommes politiques : la République réussira-t-elle à en former ? A considérer ses dirigeants et surtout Philippe Scheidemann, on peut en douter.

— Je me propose, dans une de mes prochaines chroniques, de parler de quelques ouvrages français sur des livres ou des auteurs allemands. Depuis la fin de la guerre, il en a paru de fort bons : ce sont des études de M. Thomas sur *Beowulf*, de Louis Brun sur *l'Oriantes*, de F. M. Klinger, de H. Tronchon sur *la Fortune intellectuelle de Herder en France*, de Strauss sur *la Culture française à Francfort au XVIII^e siècle*, de Tournouze, sur *La langue de Novalis*, de Louis Brun, sur *Hebbel, sa personnalité et son œuvre critique*, et de Gaston Raphaël sur *Otto Ludwig, ses théories et ses œuvres romanesques*. Il va sans dire que dans cette revue, l'ouvrage capital d'Henri Lichtenberger sur *Nietzsche* tiendra une large place.

En attendant de pouvoir réaliser ce désir, je voudrais rappeler ici les services rendus aux lettres allemandes par un critique français, Henri Albert, qui vient de mourir. Albert, de son vrai nom Haug, était un Alsacien né à Strasbourg en 1868. Etabli à Paris, il débuta en 1891 par une traduction de *Hyla et Mehalla* de Jean-Paul Richter, qui parut au *Mercure de France*.

Dès ce moment, Henri Albert s'attacha dans cette revue à faire connaître toutes les productions allemandes de quelque importance. Très bien renseigné et de goût fin, il rédigea sous

la rubrique « Lettres allemandes » des chroniques mensuelles qui furent très remarquées. Là ne se borna pas son activité. Il entreprit la traduction des œuvres de Nietzsche qu'il mena à bien jusqu'à ses dernières années. Aux douze volumes déjà parus, viendra se joindre prochainement la seconde partie des *Considérations inactuelles* qui clôturera la série. Cette traduction très fidèle et très littéraire est une œuvre de valeur : elle a sans doute fort contribué à populariser, en France, les idées du grand penseur allemand.

Puisque je suis en train de parler de Nietzsche, il me plaît de signaler la très belle étude que vient de lui consacrer Philippe Witkop, professeur à l'université de Fribourg en Brisgau, dans son livre, *Les poètes lyriques allemands de Luther à Nietzsche*¹. Dans cette étude, comme dans les autres du volume, M. Witkop s'entend à broser des portraits : sa méthode n'est point philologique comme celle de la plupart de ses confrères allemands, mais psychologique à la manière des grands critiques français. Aussi ai-je trouvé un vif plaisir à lire toutes ces études et particulièrement celles sur Nietzsche, Mörike, Heine, Hebbel, Novalis, Uhland, Gottfried Keller et Fontane. Je les indique ainsi, car c'est dans cet ordre qu'elles m'ont plu davantage. Dans toutes, M. Witkop s'efforce de faire comprendre les individualités. Très souvent il laisse à chaque écrivain la parole d'après ses propres confessions, ses vers ou sa correspondance. Sainte-Beuve appelait cela faire « l'histoire naturelle des esprits ». On sait avec quel succès Taine et Bourget ont marché sur ses traces et l'on est charmé de voir un Allemand s'inspirer de leur méthode. Son livre net, clairement ordonné, est fait pour plaire à un esprit latin.

ANTOINE GUILLAND.

¹ *Die deutschen Lyriker von Luther bis Nietzsche*. Zweiter Band : von Novalis bis Nietzsche. Zweite veränderte Auflage. Leipzig, B. G. Teubner, 1921.

Chronique italienne.

Saseno et Montecristo. — L'Albanie et les traités de Londres, de Tirana et de Rapallo. — L'amitié traditionnelle de l'Italie et de l'Angleterre. — La mort de Napoleone Colajanni. — L'hymne de Mameli et les catholiques italiens. — Le sixième centenaire de Dante. La *Divine Comédie*, les enfants et le peuple. La poésie de Dante d'après la philosophie de Benedetto Croce. 1821, 1865 et 1921.

Le *quatuor* albanais est maintenant un quintette, et l'harmonie européenne et celle de l'Entente n'y ont pas beaucoup gagné. La situation pourrait s'expliquer par cette similitude, musicale elle aussi, mais de musique d'opérette : une jeune nation inexpérimentée fait ses premiers pas dans la nuit noire qui précède l'avènement réel de la ligue des peuples ; deux voisins, qu'il serait parfaitement oiseux de nommer ici, visent à lui subtiliser sa bourse et sa montre, tandis qu'un quatrième pays, le mien en cette occurrence, n'en retient que la boîte d'allumettes pour essayer de voir et de laisser voir. Un gendarme arrive qui veut bien prendre en considération la possibilité théorique de sauvegarder ou de récupérer la bourse et la montre, mais somme au préalable l'Italie de se déposséder sans retard de la boîte d'allumettes. Ce gendarme, scandalisé et autoritaire, est un gendarme d'Albion ; la boîte c'est l'îlot de Saseno, moins connu et moins habité encore que celui de Montecristo. Saseno est le plat de lentilles que Rome a gardé en échange de la primogéniture diplomatique, des milliards dépensés, des routes, des ports, de ses morts laissés aux bords de la Vojussa. Du haut de ce rocher, n'ayant à craindre aucun autre irrédentisme que celui des éboulements, comme l'a spirituellement dit M. G. A. Borgese, sans sujets du tout, l'Italie veille, comme le veulent son intérêt et son devoir, à ce que la baie de Valona ne devienne pas une menace pour la paix adriatique de la part des recrues de l'impérialisme.

L'impression produite par l'attitude anglaise a été très pé-

nible et aggravée, si possible, par les arguments juridiques que les porte-parole du *Foreign Office* ont maniés de façon si leste. Oui, ont-ils déclaré, le traité de Londres de 1915 attribuait à l'Italie de gros privilèges en Albanie, mais elle y a renoncé en signant au mois de novembre 1920 le traité de Rapallo avec la Yougoslavie. L'état de fait et de droit est que l'Italie, au lieu d'exiger des Alliés l'application pure et simple du pacte de Londres, a négocié à Rapallo pour ce qui regardait les Slaves du Sud et, quelque temps auparavant, à Tirano, avec le gouvernement albanais pour ce qui regardait l'Albanie et qu'elle a gardé Saseno en vertu de cet accord direct avec le peuple intéressé et en lui abandonnant quatre-vingt-dix-neuf pour cent de ce que les Alliés lui avaient promis et garanti. Aussi la presse a-t-elle été unanime à regretter l'étrange herméneutique d'outre Manche. Faut-il rapprocher de cette fâcheuse histoire le changement de l'ambassadeur anglais au Quirinal ? Toujours est-il que les écrivains les plus anglophiles tels que M. Mario Borsa, du *Secolo*, et M. Malagodi, sénateur à Rome, ont invité la Consulta à déclarer à qui de droit que toute insistance serait considérée comme peu conforme à l'amitié traditionnelle de l'Italie et l'Angleterre. C'est ce que n'ont pas l'air de saisir certains journaux de la Tamise qui parlent de faire dépendre de Saseno tout l'ensemble des rapports italo-anglais. La cohésion de l'Entente ne profiterait guère de la prolongation de ces bavardages irritants ; c'est pourquoi il faut espérer la confirmation d'une réjouissante information de la *Tribune* de Rome, à savoir que le Quai d'Orsay considérerait Saseno comme une île italienne dont il juge inopportun de s'occuper. Ce serait là de la part de la France un geste d'indépendance très sobre et très apprécié et la marque d'un sage esprit d'initiative ; il contribuerait, bien plus qu'on ne saurait le supposer d'après l'objet si mince du débat, à la confiance mutuelle des deux nations appelées à une œuvre commune et à une étroite collaboration sur le continent pacifié.

Parmi les partisans de l'amitié, même de l'alliance, entre les nations libérales de l'Europe, imbues de l'esprit occidental et démocratique, ce fut bien l'un des plus fidèles et des plus convaincus que ce député de Castrogiovanni (Sicile), ce Napoleone Colajanni qui vient de disparaître à 74 ans. Directeur infatigable de sa *Revue populaire* qui eut toujours un cachet bien personnel et apporta à tous les problèmes de la vie publique la contribution d'une recherche originale et sincère, il y a lieu de le rappeler ici comme un collègue, un doyen de la presse ; il travailla jusqu'à la fin, et, le lendemain de sa mort, le *Journal de Sicile* publiait l'article qu'il lui avait envoyé quelques heures avant de s'éteindre. Professeur de statistique et de démographie aux universités de Palerme et de Naples, il s'attacha à combattre les prophéties de la décadence latine et surtout italienne qui constituaient au seuil du siècle une sorte d'offensive de l'ennemi et une entreprise de démoralisation, signe avant-coureur de la méprisante présumption teutonne. Certains mots de Maximilien Harden, aux débuts de la grande guerre, sur la régénération de la latinité par l'Allemagne victorieuse, m'ont semblé le refrain des vieilles chansons anthropologiques de 1890-1900 ; seulement, en 1914, on y croyait déjà beaucoup moins. Mais lorsque M. Colajanni publia son livre : *Latins et Anglo-Saxons*, nous étions perdus d'après notre propre verdict, rédigé et signé en bonne et due forme, par des écrivains de talent et des sociologues pressés ; aussi, dans son second livre, le plus connu de ses nombreux ouvrages, *Socialisme et Sociologie criminelle*, gardait-il une attitude critique en un temps qui était l'âge d'or des nouvelles écoles du matérialisme italien. Adversaire fougueux et chevaleresque de Crispi, il combattit avec véhémence la triplique et l'orientation qu'elle nous imposait et crut longtemps — avec la naïveté particulière de l'opposition d'autrefois — boudier et affaiblir sérieusement Berlin en refusant les crédits militaires à l'armée italienne. Qu'il est touchant et admirable de noblesse, le cri de remords et d'angoisse qu'il lança pendant la neutralité, à l'idée d'avoir, par son

action d'antan, rendu plus difficile à l'Italie le rôle qu'il souhaitait de lui voir jouer ! Ce « peccavi ! » est à lui seul un superbe témoignage de probité politique ; c'est la marque d'une conscience nette et loyale. Peut-être ce doute s'était-il présenté une première fois à son esprit devant les Italiens de Zara, accourus en 1911 comme à un culte de patriotisme et d'espérance pour écouter une conférence de l'éminent statisticien. Il avait, par une de ces digressions combattives qui lui étaient habituelles, trouvé le moyen de critiquer notre politique coloniale. L'imposant auditoire, cet auditoire religieux, presque altéré par une vision mystique de la patrie si voisine et si lointaine, cet auditoire inoubliable des villes « irredente » avant la rédemption, qui l'avait écouté jusque-là avec une sorte d'approbation voluptueuse, devint tout à coup glacial et attendit la fin par simple politesse. Cela leur était égal, aux patriotes de Zara, qu'on fût pour ou contre la guerre de Tripoli, mais ils apprenaient à un parlementaire illustre, à un savant, à un maître de l'opinion publique, ce qu'il ne savait pas encore et qu'eux, même les plus humbles, savaient tous : que devant le gouvernement autrichien, représenté par la police, devant les quelques Slaves glissés dans la foule, là où la patrie est l'enjeu d'une lutte de tous les jours, on n'affaiblit pas son pays pour frapper les ministres d'un régime.

Colajanni appartenait à la Montagne, mais, je l'ai dit, à la montagne de jadis, beaucoup plus tricolore que rouge, avec tous ceux qui, comme lui, avaient suivi Garibaldi — il s'était battu au Trentin en 1866 — et avaient entendu la parole de Mazzini. Revenu à la Chambre au mois de juin dernier, au lieu de s'inscrire à son groupe républicain dont il faisait partie à Montecitorio depuis 1890, il sembla quelque peu tenté de s'unir à la jeune escouade des « fascistes » auxquels il reconnaissait le mérite d'avoir défendu l'esprit du Risorgimento. L'hymne des fascistes ne lui semblait pas indigne d'être chanté avec celui de Mameli.

Cet hymne a été chanté ces jours-ci, au pied de l'autel de la Patrie, par les congressistes de la « Jeunesse catholique », au nombre de 30 000, dit-on, là-bas, à Rome, tout au fond

de la Place de Venise, sur les vastes gradins du monument du roi libérateur. Il est peu probable qu'on ait saisi à l'étranger la signification de ce simple détail qui réduit à bien peu de chose les incidents arrivés au cours d'une affluence pareille et pendant une semaine d'importantes cérémonies de tout genre. Ces incidents, qu'on n'a pas réussi, du reste, à exploiter au delà du premier jour, ne se seraient même pas produits si les organisateurs du Congrès avaient été assez avisés pour mettre ce cortège et ce chœur patriotiques, non seulement au programme, mais — comme cela aurait été si naturel pour des catholiques suisses en Suisse, ou français en France — tout au début de leur manifestation. Toujours est-il que ces jeunes gens, chantant le *resurrexit* national, le « Fratelli d'Italia » dans les journées de leur pèlerinage *ad limina apostolorum*, font penser au cardinal Lavigerie portant à la République ce toast couronné de la puissance magique de la Marseillaise. Les deux fois, ç'a été le signe de toute une situation changée et le témoignage que les anciennes antilogies sont bien dépassées et mortes.

L'hymne de Mameli est, en effet, la *Marseillaise* de la Révolution italienne et rien ne pourrait marquer avec plus d'évidence les lenteurs et les difficultés de la nouvelle histoire d'Italie que le contraste entre l'universelle ignorance à l'égard de l'un et la diffusion mondiale de l'autre. Pourtant, Jules Michelet le vénérât comme quelque chose de religieux et de sacré, comme un chant immortel tissé de devoir et d'espérance, fleur de poésie éclore d'une âme de printemps et de légende. C'était une douleur cruelle pour un Hugo, un Michelet, un Quinet que de se dire que l'auteur de la *Marseillaise* italienne avait été emporté par une balle française. Aux Français des générations actuelles, ce cauchemar est épargné par Larousse et d'autres dictionnaires encyclopédiques qui passent sans arrêt de Mame (Alfred) à Mameluks. Goffredo Mameli, donc, fut blessé au siège de la ville éternelle au mois de juin 1849 ; capitaine d'état major de la République Romaine, il ne lui survécut guère que pour la pleurer comme un enfant après l'avoir défendue comme un héros. Il n'avait

que vingt-et-un ans. A l'hôpital de la Trinité des Pèlerins, il suppliait les chirurgiens de lui dire si, après l'amputation de sa jambe, il pourrait encore combattre à cheval. Le jour où le tricolore italien fut abaissé, il se tourna en silence contre le mur et ne voulut plus voir la menteuse beauté du ciel de Rome jusqu'à ce 6 juillet qui le délivra de ses souffrances et du spectacle d'un monde hideux. Gênois, comme Mazzini, il en était le disciple bien-aimé, l'élue entre tous ; il avait vraiment dormi et rêvé sur le cœur du Maître, vivant et mourant de poésie et de guerre, « entre un hymne et une bataille ».

L'époque du Risorgimento finie, les Italiens reçurent en legs trois chants nationaux. Il aurait mieux valu en avoir un seul, mais il aurait fallu, pour cela, simplifier aussi et, dirai-je, faciliter l'histoire qui fut si complexe et contrastée. L'hymne de Mameli date de 1847, c'est l'hymne de la veille ; l'hymne royal date de 1848, c'est celui de la constitution de Charles-Albert et de la promesse de la maison de Savoie à la nation italienne ; l'hymne de Garibaldi date de 1858, et il représente l'initiative populaire s'accordant avec la politique de Cavour. Les partis s'emparèrent, selon leurs préférences, de l'un ou de l'autre et, dans ce partage, l'hymne de Mameli resta aux républicains comme « le plus pur », puisqu'il avait été conçu avant toute possibilité d'unité italienne sous forme monarchique. Il appartient aux nationalistes de lui rendre sa plus simple et plus grande expression qui dépasse toutes les circonstances d'une période historique. En quoi ils furent suivis par les fascistes et maintenant, comme je viens de le dire, par les catholiques. En France aussi, on a compris ce qu'il signifie, puisque j'ai eu la joie de l'entendre à la Sorbonne en 1917 pendant le congrès parlementaire interallié et tout de suite après l'hymne royal. C'était à la fois du protocole et de la cordialité, un hommage rendu tout ensemble avec une exquise intuition à la personne réelle et officielle d'un Gouvernement et au rêve généreux d'un peuple.

Ce qui montre qu'un peuple doit se comprendre d'abord lui-même pour que l'étranger soit informé de lui exactement et le comprenne. Le sixième centenaire de Dante, par exemple,

a éveillé l'écho le plus bienveillant chez tous les peuples cultivés d'Europe et d'Amérique. Il n'appartenait qu'à l'Italie de savoir en profiter pour son prestige et d'abord pour sa propre élévation à l'intérieur.

D'excellentes initiatives, il n'en a, certes, pas manqué au cours de cette année commémorative. Signalons la « chaire populaire dantesque », chaire ambulante, d'où l'on se proposait de répandre dans le peuple, par des leçons simples et appropriées à l'auditoire, par des brochures de bon goût, des projections lumineuses, l'amour et l'habitude de quelques lectures de la *Comédie*. Signalons parmi ces louables efforts de vulgarisation un charmant petit livre, « Livre de la première connaissance de Dante », *In piccioletta barca*, de Ettore Janni. (Milan. édition *Alpes*, 1921.) Le titre est déjà à lui seul une séduisante trouvaille, inspirée de cette modestie lumineuse et enjouée qui captive l'attention de la jeunesse. Dante se préoccupe, dans les tercets d'un exorde, de ceux qui parmi ses lecteurs ont voulu suivre « sur une barquerolle » son voilier traversant les mers inconnues en chantant. Puisque nous sommes tous, plus ou moins, sur une petite barque, vis-à-vis de son inspiration océanienne, tâchons de savoir au moins ce qu'on ne doit pas ignorer de lui, de son œuvre et de son génie. Et M. Janni, qui est un redoutable polémiste, s'acquitte de sa noble besogne avec un art d'éducateur consommé, et la candeur fervente d'un frère aîné qui raconte les histoires merveilleuses et les gloires du foyer.

Les fêtes qui ont eu lieu ces jours-ci, ont atteint et atteindront maintes fois ce degré d'émotion purificatrice, dans un élan collectif d'enthousiasme et de fraternité. Ainsi le geste de l'armée et de la marine venant déposer la seule couronne, admise à rester sur la pierre tombale du poète qui, à deux endroits de la *Comédie*, a assigné pour frontières à l'Italie « la montagne et la mer ». Ce fut le symbole auguste du vœu accompli : la fin idéale des longs siècles de l'Italie ouverte sans défense aux conquérants d'outre-monts, de l'Italie esclave ou inachevée. Ainsi, encore, le don fait par les communes italiennes à la ville de Ravenne de la cloche en argent qui son-

nera la fuite laborieuse des jours, à l'heure suggestive où Dante était accablé de toutes les mélancolies de l'exil et altéré d'infini, à l'heure du soleil couchant et de l'*Ave Maria* que Byron et Carducci ont chanté sur ce même pays de Romagne, entre la forêt de pins et les vagues de l'Adriatique. Ainsi encore le spectacle de cette ville de Ravenne affirmant avec tant de fierté la foi nationale. Ravenne est une ville républicaine depuis des années, au milieu d'une campagne socialiste : le conseil communal est tricolore, l'administration provinciale est rouge. Mais une bonne ville conservatrice et monarchiste aurait eu, probablement, entourée par les derniers remous du bolchévisme agricole, des prudences, des hésitations que Ravenne a dédaignées et ignorées, saluant les régiments du Carso et de la Piave par une démonstration inoubliable d'amour et de reconnaissance. Et cette journée de Rimini, et ce cortège à Florence, figurant le retour de l'armée communale dans laquelle Dante a servi, et la clôture du centenaire à Rome...

Mais ce qui demeure néanmoins trop vrai, c'est que, de la part du Gouvernement central, l'impréparation, l'infériorité, les défaillances ont frustré la nation du bénéfice moral qu'elle pouvait attendre de cette célébration. D'une mesquinerie inconcevable, il n'a donné que quelques sous et il les a donnés tard et mal. D'une petitesse d'idées déconcertante, il n'a su envoyer à Ravenne que les drapeaux du corps d'armée de Bologne comme s'il s'agissait d'une belle cérémonie, mais régionale tout au plus. Semblable à ce maire de Coni, disant au roi qu'il avait de meilleur vin, mais qu'il attendait les grandes occasions pour le tirer de sa cave, le gouvernement n'a pas jugé que le centenaire de Dante fût une occasion suffisante. Puisqu'il appelle à Rome tous les drapeaux militaires pour la mort d'un roi, le poète devait recevoir des honneurs souverains ou n'en pas recevoir du tout. Le Sénat était dignement représenté par le marquis Torrigiani ; mais c'était tout le Parlement, Chambre des députés et Sénateurs, qui devait se porter *in corpore* à ce pèlerinage patriotique. Un arrêté a déclaré le 14 septembre fête chômée, à la plus grande joie

des banques et des commerçants ayant une échéance et au grand ennui du public qui a dû payer un mercredi sur les chemins de fer la surtaxe du dimanche ! Mais ces fêtes sont proclamées dans l'*Officiel*, lorsqu'on est incapable de s'assurer d'avance de quelle façon elles seront fêtées et comprises par le peuple.

Le plus grave, c'est, cependant, de ne pas savoir parler, de ne pas posséder ce genre d'éloquence que M. Aristide Briand considère comme la qualité maîtresse de l'homme d'Etat dans un régime démocratique : prononcer la parole qu'il faut au moment exact où on l'attend de vous. Ces hommes du Viminal, ces parlementaires bavards, quels muets lorsqu'ils s'y mettent ! Pendant la guerre, avant Caporetto — (Orlando, l'Orlando qui va d'octobre 1917 au mois de juin 1918, fait exception, parce qu'il a su faire vibrer le Parlement et le pays) — il fallait leur tirer les mots avec un tire-bouchon et ces mots n'étaient jamais à la température voulue, à la température d'un Poincaré ou d'un Lloyd George. On dirait que ces ministres d'un pays volcanique font, pour nous diriger, un stage chez les Lapons.

La note froide et lointaine fut donnée en premier lieu par M. Benedetto Croce qui, en sa qualité de ministre de l'Instruction publique, alla prononcer à Ravenne, le 14 septembre 1920, le discours d'ouverture du centenaire. M. Croce, érudit et philosophe, a succédé à Carducci, érudit et poète, dans l'hégémonie de la haute culture nationale. Il est difficile de parler de lui sans servilité ou sans injustice et il ne faut jamais avoir l'air d'oublier qu'il a, grâce à une activité prodigieuse, ramené les esprits à la philosophie et peut-être aussi, bon gré mal gré, à la méditation religieuse. Mais son discours de Ravenne qui voulait distinguer dans la *Comédie* la structure et la poésie, pour se contenter des endroits où le chant est plus courant, plus facile à entendre, semblait, comme l'a dit M. Ugo Ojetti, faire de Dante un rossignol. Musset est un rossignol immortel, mais Dante est un apôtre ou bien il n'est qu'ennuyeux. Ce discours de Ravenne fut aussitôt recueilli et développé dans un livre intitulé *La poésie de Dante* (Bari,

Giuseppe Laterza, éditeur, 1921), qui n'ajoute pas grand' chose à la renommée de l'auteur. C'est, naturellement, à tout prendre, un livre de Croce : clarté, logique, sûreté, sobriété, richesse d'information. Mais on le prendrait pour un calmant contre la dantomanie et c'est en quoi, justement, il manque surtout son but : car les superstitions, les superstitions de microcéphales, celles du troupeau des commentateurs, ne peuvent être pourchassées que par la religion large et profonde. Mais Dante n'est pas, on le sent, le maître élu de Croce qui goûte trop l'Arioste, comme faisait Voltaire, et qui, s'élevant à un ordre supérieur, célèbre un autre culte : celui de Shakespeare « où il n'y a pas structure et poésie, où tout est poésie » (p. 68). Préférence qui ne devrait pas avoir pour conséquence un livre sur Dante. Aussi ce volume, à certains passages, n'est-il rien moins qu'extraordinaire, surtout si l'on considère que Croce, préposé au département des écoles, avait à ce moment une sorte de charge d'âmes. On est affligé de l'entendre se demander quelle *Françoise* ce pauvre Pellico « sentimental et patriote » pouvait bien créer (p. 195). Il parle avec respect de « l'importance pratique » qu'ont donné à la lecture du Dante, Mazzini, Gioberti et Balbo : c'est un respect sérieux mais détaché et il ne lui vient pas même à l'esprit que cette interprétation nationale et morale de la *Comédie*, l'interprétation de Mazzini, mais aussi de Carlyle et de Lamennais, élargie, corrigée, débarrassée de tout sectarisme et fétichisme, est pourtant la seule qu'il convienne d'approfondir et de propager.

Cela me rappelle un noble vieillard du pays de Vaud dont quelqu'un me disait : Il avait sa religion, mais Dante, sans lui en tenir lieu, venait tout de suite après. La Bible et la *Comédie*. Partout au monde il y a des âmes qui l'ont lue et qui la lisent ainsi et c'est à la tragique grandeur de ses éternelles espérances que l'Italie lui doit son rayonnement intellectuel. Il fallait en avoir conscience et profiter de 1921 pour convier les efforts ardents de tout les pays. Le centenaire de 1821 et celui de la naissance de Dante, en 1865, ont vu l'Italie faire un acte de foi et d'amour, préparer et consacrer sa liberté

nouvelle. Cette fois il fallait une manifestation internationale. Le centenaire de 1921 devait être l'Italie recevant ses hôtes entre le berceau et le tombeau du poète, entre Florence et Ravenne, pour les voir se disperser de Rome dans le monde.

PAOLO ARCARI.

Chronique scientifique.

La combustion spontanée de la houille et des landes. — La prévention du cancer. — La nature des vitamines. — Question énigmatique. — Pour rendre le tabac inoffensif. — La préparation du pétrole au moyen des huiles végétales. — A propos du tonnerre. — Le manganèse chez les plantes. — Le traitement électrochimique des graines. — Le froid en floriculture. — Une plante vermifuge à acclimater. — Publications nouvelles.

Nul n'ignore que les mines de houille, et aussi les tas de charbon sont susceptibles de prendre feu. Il y a de ces mines en feu, en France et en Allemagne, et sans doute ailleurs, et les combustions spontanées des dépôts de charbon constituent des accidents contre lesquels essayent de se prémunir les ingénieurs. A quoi tient cette ignition ? Une commission qui fut instituée il y a huit ans en Angleterre, sous la présidence de Sir Richard Redmayne, pour étudier la question et résumer les données relatives à celle-ci vient de faire paraître son rapport. On ne peut pas dire que celui-ci apporte une solution nouvelle. Pour la commission, comme c'était l'avis général, avant elle, l'échauffement de la houille qui aboutit à son ignition, tient principalement à l'absorption d'oxygène. Cette absorption constitue un phénomène chimique et consiste en la fixation d'oxygène à des molécules riches en carbone. Mais il y a encore une interaction chimique entre l'oxygène ainsi fixé de façon plutôt lâche et d'autres atomes ou molécules. Au point de vue chimique, plus le charbon est riche en oxygène, plus il risque de prendre feu. La texture du charbon joue un rôle considérable plus il est perméable, plus grande est la surface d'absorption

possible. L'humidité aussi joue un rôle : la présence d'humidité accélère l'oxydation, et celle-ci s'accroît à mesure que s'élève la température. On avait parlé de la possibilité d'une action de bactéries, mais la commission n'y croit pas. Et l'oxydation des pyrites ? Car il y en a un peu dans le charbon sous la forme de marcasite amorphe. Et l'oxydation de celle-ci peut amener un échauffement. Mais leur proportion est trop faible pour pouvoir compter sérieusement. Elles agissent toutefois, mais autrement. Se présentant sous forme instable, elles contribuent à désagréger le charbon, donc à augmenter la surface d'oxydation.

Les incendies de houille ne sont pas les seuls qui se présentent spontanément. D'après un correspondant de *Nature* (29 août, p. 811), les landes, les bruyères prennent souvent feu sans qu'il y ait à incriminer le fumeur ou les pique-niques. Son observation a été faite cet été, au cours de la grande chaleur, sur un talus, exposé au midi, de terre tourbeuse, portant de la bruyère et de la fougère. De divers points du sol sortait de la fumée. En homme avisé, M. E.-A. Martin foula le sol du pied, pour éteindre un incendie naissant. Mais le seul effet de son intervention fut que si la fumée cessait de sortir du point foulé, elle se mettait aussitôt à sortir du sol environnant, de divers points à 25 ou 30 centimètres de distance. Et il constata, en y regardant de près, que la fumée sortait de centaines de points différents. Elle sortait d'une étendue assez considérable, le quart d'un mille carré (le mille étant de 1609 mètres) au moins, et il n'y avait rien à faire contre elle. L'impression du narrateur est qu'avec une heure d'insolation de plus le feu aurait éclaté. Et naturellement on aurait vilipendé les fumeurs.

Par quel mécanisme le feu aurait-il pris ? Sans doute par le mécanisme mettant en ignition les poussières de charbon fines. Celles-ci, d'après des observations récentes, s'enflamment à 150°. Le sol, dans le cas dont il s'agit, est fait de parcelles carbonées abondantes, et si le soleil peut échauffer le sol à 150° C., l'ignition doit se produire. Toute la question est de savoir à quelle température le soleil peut porter le sol. 150° C., c'est beaucoup. Des expériences précises sur les possibilités

d'échauffement de la terre de bruyère seraient nécessaires. Peut-être permet-elle des échauffements supérieurs à ceux qu'on peut observer sur le sable, l'argile, la craie, le bois, etc.

— Peut-on quelque chose pour prévenir le cancer ? Ne pouvant guère le traiter, dans trop de cas, peut-on du moins s'opposer à sa genèse ? C'est la question qu'étudie M. Laphthorn Smith, de Londres, dans la *Presse médicale* du 31 août. Pour le praticien anglais, le cancer est une maladie parasitaire et contagieuse. Le parasite présente cette caractéristique de prendre particulièrement sur les cicatrices. Un tiers des morts par cancer a pour point de départ la matrice. Pourquoi ? C'est que la déchirure est très fréquente. Le cancer de l'estomac est très fréquent. Pourquoi ? Parce que l'estomac présente fréquemment des cicatrices, résultat d'un ulcère guéri. D'où vient le parasite ? De l'eau de boisson surtout : des eaux stagnantes et emmagasinées beaucoup plus que des eaux courantes. Et qu'est-ce que le parasite ? Une amibe, dit l'auteur. Et une des conséquences de la théorie est qu'on ne devrait jamais manger de légumes crus (salade, céleri, etc.). Une autre est qu'on devrait essayer contre le cancer des remèdes qui agissent contre une autre maladie due à un protozoaire, l'avarie. Il vaudrait la peine d'essayer de la méthode sur un certain nombre de cas de cancer inopérables. Car il reste certain que là où l'opération est possible, et faite à temps, c'est-à-dire le plus tôt possible, le résultat est excellent.

L'article de M. Laphthorn Smith est à lire, mais il ne faut pas le considérer comme réglant la question.

— Que sont donc les vitamines dont l'importance est si grande en physiologie et en pathologie ? M. J. Beauverie, dans la *Revue générale des sciences* (30 juin) donne à ce sujet quelques indications intéressantes.

Il semble y avoir trois types de vitamines :

1^o Vitamine nécessaire à la croissance (vitamine A de Mac Collum, ou liposoluble) ; son absence déterminerait une sorte de pellagre, la xérophtalmie, peut-être le rachitisme.

2^o Vitamine nécessaire à l'équilibre nutritif (vitamine B de Mac Collum, ou hydrosoluble) ; son absence détermine la perte

de poids et la mort. On l'appelle aussi antinévritique ; et sa suppression provoque le béri-béri et le scorbut (peut-être). Ce n'est peut-être pas tout, du reste.

Que sont les vitamines au point de vue chimique ? Il importe de faire une distinction. Ainsi il existe deux corps bien connus, des amino-acides, qui font la même besogne que les vitamines : la lysine et le tryptophane. Les vitamines elles-mêmes sont encore de nature obscure. Elles semblent être des alcaloïdes du groupe des pyrimidines ou des hydroxypyridines. Mais la question n'est pas encore réglée. Ce qui est certain, c'est que la mode de préparation des aliments opère souvent la destruction des vitamines.

Considérons d'abord la vitamine hydrosoluble. Elle est détruite par la chaleur (au-dessus de 100° C.), par la dessiccation aussi : la poudre de lait n'est pas antiscorbutique. La vitamine liposoluble paraît plus stable. Il n'en est pas moins vrai que de façon générale tous les aliments sont plus sains, consommés frais, que consommés conservés, et que de façon générale des aliments de conserve qui retiennent toute leur vertu alimentaire en tant que matières azotées, sucrées, ou grasses, perdent à des degrés variables, et souvent en totalité, leur vertu en tant que véhicules de l'une ou l'autre des vitamines. Si on veut obtenir la suffisance de vitamines, on préférera, comme aliments, pour obtenir la vitamine hydrosoluble : les grains de céréales non décortiqués, les embryons de céréales, les haricots, les fruits (orange, tomate, etc.), la levure, le foie, le rein, la carotte, la pomme de terre ; la cervelle, le cœur ; pour obtenir la liposoluble, le beurre, le jaune d'œuf, la margarine, les épinards, le chou. La margarine est très supérieure à l'huile d'olive, au lard, à l'huile d'arachide. Lait, beurre, œufs sont des aliments de premier ordre au point de vue des vitamines. A noter que l'eau de cuisson des substances contenant des vitamines doit être utilisée et consommée : partie des vitamines a passé dans celle-ci. Avis aux ménagères.

— Comète ou étoile nouvelle ? Un corps céleste a fait son apparition, et on ne sait pas au juste de quoi il s'agit. Le 8 août, le bureau central international d'Uccle annonçait que la veille

au soir un corps d'apparence stellaire, plus brillant que Vénus avait été aperçue à 3° à l'Est et à 1° au sud du soleil. Comme l'observation a été faite par des astronomes considérables, à l'observatoire Lick, par M.W. Campbell, le directeur de celui-ci, et M. M. Russell, directeur de l'observatoire de Princeton, elle présente de sérieuses garanties. *La Nature* relate la façon dont les choses se passèrent. M. et Mme Campbell avec des invités, observaient — au point de vue esthétique, sans nulle préoccupation professionnelle — le coucher du soleil. Un des invités attira l'attention sur une étoile, au voisinage du soleil, qu'il voyait depuis quelques instants, mais qu'il n'avait pas signalée, pensant qu'elle était connue, ce qui donne à penser que l'observateur n'est point astronome, même de loin. M. Campbell examina aussitôt l'objet à la jumelle et put le voir pendant quelques secondes jusqu'à sa disparition derrière un nuage. Toutes les personnes présentes le virent. Elles sont d'accord pour déclarer qu'il ressemblait à une étoile. Son diamètre apparent à la jumelle n'était pas plus considérable qu'à l'œil nu et il était donc très petit de diamètre. L'éclat l'emportait sur celui de Vénus, lorsqu'elle se trouve en même position.

Bien entendu, dès le lendemain, tout l'observatoire cherchait à apercevoir l'objet. Du matin au soir on lui donna la chasse à travers l'espace. Mais en vain. Vainement aussi les autres observatoires, prévenus, se sont associés à l'entreprise. Nul n'a revu le visiteur mystérieux. Une observation toutefois, faite à Kœnigstuhl, près Heidelberg, dans la nuit du 8 au 9 août, pourrait s'y rapporter. D'après cet observatoire, cette nuit, la terre a traversé la queue d'un comète. On a vu des bandes lumineuses s'étendre à travers le ciel, en forme de guirlande tendue de l'O. N. O. à l'E. S. E. Les bandes se mouvaient lentement vers le N. N. E., pâlisant avec l'arrivée du jour. La tête de la comète passa vers le sud, entre la terre et le soleil. Est-ce cette tête qu'on a vue à l'observatoire Lick ? Peut-être le saura-t-on, par les communications des observatoires de la région australe.

En passant on observera que cette traversée de la queue d'une comète par la terre s'est effectuée sans le moindre incident. La chose est déjà arrivée à diverses reprises, et avec autant de

succès. En juin 1861, la terre a passé dans la queue d'une comète qui était à ce moment visible, et il n'y eut nul autre incident qu'une faible aurore boréale. MM. Campbell et Russell ont-ils vu une Nova, et non la tête de la comète ? On ne sait. Et si on ne retrouve pas la Nova, que faudra-t-il penser ? Il faudra classer l'observation à côté d'un certain nombre d'autres, déjà faites, qui n'ont abouti à rien. La Nova, dans l'hypothèse où c'en serait une, a pu diminuer beaucoup d'éclat, très vite, et celui-ci peut paraître encore moindre du fait de la proximité plus grande par rapport au soleil.

— Peut-on rendre le tabac inoffensif ? En ce faisant on rendrait service à beaucoup de fumeurs qui souhaiteraient de satisfaire leur passion sans nuire à leur santé. Et on ferait grand plaisir aux gouvernements ayant le monopole du tabac, car ce monopole rapporte, et tout de même on préférerait que ce ne fût pas au détriment des individus. Ces gouvernements ont tout intérêt à ce que les fumeurs vivent longtemps : ceux-ci travaillent pour le budget. Divers procédés ont été imaginés. Ainsi, on peut dénicotiner le tabac, plus ou moins, et, en France, l'Etat vend un tabac atténué de ce genre. On peut affaiblir celui-ci en le mélangeant (à parties égales) avec des feuilles de thé ayant servi à faire l'infusion, et bien séchées. Evidemment, le tabac est plus faible, moins aromatique : mais deux pipes de ce tabac n'en représentent qu'une de tabac véritable. Il est indiqué encore de faire usage de pipes permettant l'introduction d'un tampon de coton hydrophile, filtrant la fumée : ce tampon arrête beaucoup de principes nuisibles, et doit être changé souvent, plutôt plusieurs fois par jour. Le tampon est indiqué aussi dans le fume-cigarette et le fume-cigare. Un autre procédé, tout différent, a été signalé récemment par le Dr Ambial et au comité médical des Bouches-du-Rhône. (*La Nature*, 3 septembre 1921.) Il consiste à ajouter au tabac les étamines du tussilage ou pas d'âne. L'auteur déclare avoir pu fumer 30 cigarettes par jour de ce mélange, sans aucun inconvénient. Le tabac conserverait tout son arôme ; la seule modification consisterait en ce qu'il se rapprocherait du tabac d'Orient. Quelle est l'action du tussilage ? Ne serait-ce pas

simplement d'occuper la place d'une partie du tabac (comme fait le thé dans le mélange thé-tabac).? Le tussilage, pas d'âne, ou pied de poulain, ou herbe de St-Guérin, est une plante bien connue, une composée très commune dans les lieux cultivés, dans les décombres le long des routes, aimant l'humidité et ne craignant pas le froid. En Europe, elle remonte jusqu'en Islande. Ses fleurs servent (20 ou 30 gr. pour un litre) à faire une infusion contre la toux, et aussi un sirop ; les feuilles servent à préparer des cataplasmes : on dit encore que séchées et fumées comme du tabac elles sont bonnes contre les maux de dents. La plante est traçante et fleurit avant de sortir ses feuilles, en mars et avril. Elle doit son nom à la forme très caractéristique de ces dernières. Il est facile d'essayer de la recette proposée : mais on n'a que deux mois pour faire sa provision pour l'année.

— On a parlé de « pétrole synthétique ». Ce n'est pas tout à fait cela qu'a fait M. Mailhe, un des collaborateurs de M. Sabatier, l'éminent chimiste. Il a, plus exactement, préparé un pétrole à l'aide d'une huile végétale, selon un procédé qu'il a fait connaître à l'Académie des Sciences. Opérant avec de l'huile de lin, M. Mailhe l'a chauffée à 600° C., au contact de catalyseurs mixtes, à la fois déshydratants et déshydrogénants. L'huile distillée donne, avec des produits gazeux, qu'on recueille au gazomètre, un produit liquide d'où par distillation on sépare des produits bouillant, l'un à 150°, l'autre à 220°, et un troisième à 250°. Le premier, soumis à l'hydrogénation, donne un liquide combustible. Il en va de même pour les autres. Les liquides ainsi obtenus se nitrent, et en définitive la méthode permet d'obtenir des hydrocarbures aromatiques utilisables. De l'huile de lin on arrive à de l'essence et à du pétrole lampant, utilisables comme carburants, pouvant se mélanger à l'alcool ordinaire. Le gaz obtenu est très riche en calories. En somme, les huiles végétales permettent d'obtenir le benzol nécessaire aux colorants, aux explosifs et aux parfums, que, jusqu'ici, on a demandés à la houille. Il reste à voir ce que sera le prix de revient, toutefois.

— Dans une étude fort intéressante, le distingué physicien

et météorologiste américain, M. W.-J. Humphreys étudie et explique un certain nombre de phénomènes sonores de la nature. Voyons ce qu'il dit du tonnerre. A quoi tient celui-ci ? C'est une question qu'on ne se pose pas toujours. Raison de plus pour y répondre. Le tonnerre résulte de la décharge de la foudre : sur tout le trajet de celle-ci il se fait un échauffement brusque et intense, d'où dilatation violente de l'air, une sorte d'explosion. Cette explosion produit dans l'atmosphère une onde de compression qui se propage avec la vitesse du son. Le bruit du tonnerre est souvent de longue durée. Cela se comprend. Si tous les points où se produit l'explosion étaient rangés autour de l'observateur en demi-cercle, le bruit serait court. Mais jamais le dispositif n'est celui qui vient d'être dit. Entre le point le plus rapproché de l'éclair, et le plus éloigné, la distance est souvent grande, 6 ou 8 kilomètres. Dès lors, le bruit arrive successivement des différents points du trajet de l'étincelle, et si celui-ci est en ligne droite, en s'éloignant de l'observateur, il faudra déjà bon nombre de secondes pour que le bruit parvienne de tous les points successifs. Quant au roulement du tonnerre, il tient surtout à ce que le trajet de la foudre n'est jamais droit : celui-ci présente souvent des zig-zags, et dans ces conditions la quantité de bruit qui arrive à l'oreille est à certains moments plus considérable qu'à d'autres. A ces moments, le bruit arrive simultanément de points différents également distants : de là les renforcements que chacun a observés. Comme M. Luizet, le regretté astronome de Lyon, M. Humphreys arrive à la conclusion que le tonnerre ne se fait guère entendre à plus de 24 kilomètres de distance. C'est peu, comparé à la distance où se font entendre le canon ou les explosions de munitions. Mais il faut voir que le tonnerre se produit dans une atmosphère moins dense, et, d'autre part, il n'a lieu que par des temps où l'atmosphère est troublée par des vents plus ou moins désordonnés, tout à fait défavorables à la propagation du son au loin.

— Poursuivant ses études de biochimie, M. Gabriel Bertrand s'est demandé si le manganèse existe chez toutes les plantes. La question se posait. M. Maumené, en 1884, a montré, en

effet, que le manganèse, qui existe chez beaucoup de plantes, manque chez quelques-unes : en particulier l'orange, le citron, l'ail, l'oignon, le son, la fraise. Cela étonne. Est-ce exact ? M. Gabriel Bertrand assure que non, Il a repris les analyses, avec des méthodes perfectionnées, et il conclut que toutes les plantes citées comme dépourvues de manganèse en contiennent. Le manganèse paraît exister chez toutes les plantes, et dans tous les organes de celles-ci. Il doit donc y jouer un rôle, et des recherches ultérieures nous feront voir quel il est. En attendant, rappelons que le manganèse est un engrais pour les végétaux.

— Que faut-il penser du traitement électrochimique des graines ? Voici quelques années que l'on s'occupe de la question, en Angleterre principalement. Rappelons en deux mots de quelle façon elle se présente. Divers expérimentateurs conseillent de placer les semences, en sacs, dans des bassins munis d'électrodes aux deux extrémités. L'électrolyte est une solution de nitrate de soude ou de quelque autre engrais. On fait passer le courant pendant un temps qui varie selon l'espèce puis on retire les graines et on les sème après séchage. Avec les céréales principalement, le résultat serait net ; il y aurait augmentation du rendement en grain et en paille. Ce résultat semble assez bien établi. Et le fait que 500 agriculteurs ont adopté le système est de nature à faire croire qu'il y a quelque chose dans la méthode. Mais, d'autre part, il y a des adversaires de celle-ci, et il y a le fait reconnu par ses partisans mêmes qu'elle est sans action sur certaines semences. De sorte qu'il est difficile de conclure de façon précise. L'idée est que par le traitement électrochimique on introduit de l'engrais dans la graine. Est-ce exact ? Et si ce l'est, cet engrais est-il réellement utile durant la période de germination ? Le traitement accélère-t-il la croissance, de sorte qu'à durée d'existence égale, les plants de graines traitées auraient plus de temps pour former et grossir le grain ? On ne sait : la question reste à l'étude. Comme beaucoup d'autres : par exemple la question connexe qui a été discutée à l'Académie d'Agriculture, de savoir s'il convient de tremper les graines à l'eau, de les faire s'imbiber et gonfler avant de les confier à la terre.

— L'industrie du froid a un intérêt certain pour la floriculture. Le froid permet, en effet, de retarder la croissance et la floraison des plantes, et d'en faire apparaître la fleur sur le marché après la saison ; elle permet aussi de conserver les fleurs coupées. On sait maintenant, par l'expérience acquise, que le muguet fleurit en trois semaines après sortie du frigorifique, les spirées en six ou sept semaines, l'azalée en cinq ou six semaines, les lis en une, deux ou trois semaines, selon l'époque de l'année. Il ne faut pas croire que le même froid convient à toutes les espèces. Les unes veulent telle température, les autres, une autre : c'est l'expérience qui fait connaître les exigences de chaque espèce. C'est l'expérience encore qui a montré à quelle température, et à quel degré hygrométrique il faut maintenir les différentes fleurs coupées pour obtenir les meilleurs résultats. La durée de conservation peut être considérable : 35 jours pour l'astrée, 45 pour le chrysanthème, 12 jours pour l'iris, qui tient mal, 30 jours pour la jacinthe, et le lis, plus encore pour le narcisse, l'œillet, la tulipe, 8 jours au plus pour la rose. On le voit, la durée de conservation varie beaucoup selon l'espèce. Ajoutons que les fleurs doivent être cueillies par temps ni chaud, ni sec, et mises immédiatement dans le frigorifique.

— L'asthme est un symptôme très répandu. Un symptôme, non une maladie, un symptôme tenant à des lésions très diverses. Tout comme la sciatique, par exemple. Aussi n'y a-t-il pas un traitement spécifique de l'asthme, et le même remède qui soulage l'un ne fait-il aucun bien à l'autre. Dans ces conditions toute idée nouvelle dans la thérapeutique de l'asthme est la bienvenue. Sur ce sujet qui intéresse une population nombreuse, car les asthmatiques sont légion, Sir Léonard Rogers, le médecin anglais bien connu, publie un travail intéressant dans le *British Medical Journal* (16 juillet), relativement au traitement par vaccins streptocociques autogènes, qu'il a utilisé dans de très nombreux cas aux Indes, où le mal est commun et tenace. La méthode de préparation du vaccin est simple. Avec les crachats, surtout ceux qui sont

rejetés durant l'accès, on fait des cultures. Celles-ci consistent en streptocoques avec quelques pneumocoques, et le vaccin contient une centaine de millions de microbes par centimètre cube. On en injecte pour commencer $\frac{1}{4}$ ou $\frac{1}{2}$ centimètre cube, puis on arrive à la dose d'un centimètre cube par semaine, pour arriver à 1 $\frac{1}{2}$ ou 2 centimètres cubes tous les 10 jours. Le traitement dure 2 ou 3 mois, en général. Et les résultats ? Sir Léonard ne prétend pas avoir mis la main sur une panacée. Il y a des cas où le vaccin reste inopérant (15 % des cas traités). Dans 32,5 % des cas, le soulagement est considérable, mais il n'est ni permanent ni complet : il faut recommencer. Enfin dans 52,5 % des cas, l'effet est très satisfaisant. Les sujets sont débarrassés de leur mal. Est-ce définitivement ? On ne sait. Mais si les uns sont guéris depuis six mois seulement, il leur est permis d'espérer l'être autant que d'autres qui, depuis 4 ans qu'ils ont subi le traitement ne connaissent plus la crise d'asthme. Notons qu'aux Indes les sujets traités par Sir Léonard étaient atteints du type bronchique surtout. C'est celui qui domine au Bengale. Ces résultats sont assez satisfaisants pour encourager à employer la méthode. Rappelons qu'un autre procédé consiste à pratiquer des injections souscutanées d'un mélange d'adrénaline et d'extrait hypophysaire, comme l'ont proposé MM. Bensaude et Hallion, en particulier dans les cas d'asthme essentiel ou nerveux (sauf hypertension forte) où l'on observe le plus souvent une action très nette et très prompte. (*Soc. de Thérapeutique*, juin 1920.)

— M. V. Galippe annonce des résultats de plus en plus surprenants en ce qui concerne ses microzymas. On en est à se demander s'il ne va pas « un peu fort » en l'affaire. Quoi qu'il en soit, exposons impartialement.

D'après une récente note à l'Académie des sciences, M. V. Galippe, après avoir annoncé que les organites dont il s'agit se trouvent dans des fossiles soumis à 200 et 350 degrés, malgré la chaleur, et qu'ils reprennent vie quand on les place en conditions appropriées, bien qu'au cours de la fossilisation ils

aient été minéralisés, déclare que ces organites se trouvent aussi dans les météorites, dans les pierres tombées du ciel, débris, probablement, de corps planétaires désagrégés.

M. V. Galippe a étudié plus de 20 météorites de la collection du Museum. A l'examen microscopique direct, toutes ces pierres ont présenté des corpuscules ovoïdes, et les ensemencements se sont invariablement montrés positifs. Les organites ont repris la vie active et la motilité

Ils se trouvent aussi, dans diverses pierres dures examinées par M. Galippe : opale, agate, onyx, marbre, obsidienne ; mais après chauffage à plus de 300 degrés, celui-ci y a découvert des organites susceptibles de reviviscence.

Il a encore examiné des minéraux divers : pyrite, minéraux de fer divers, galène, blende, cuivre natif : même résultat, malgré le chauffage.

M. Galippe a encore mis le quartz à l'épreuve : même du quartz fondu à 1800 degrés. Et chez ce corps il a encore trouvé des organites. « Les examens microscopiques directs nous ont montré que, en dépit des hautes températures employées, la poudre du quartz était douée d'une vie intense et renfermait un nombre considérable de corpuscules ovoïdes ou arrondis, et doués de mouvements très vifs. »

Même constatation en ce qui concerne le basalte et le granite, bien que ceux-ci aient été au préalable portés à des températures variant de 200° à 800° C., bien que l'on ait utilisé encore du basalte fondu à 1300° C. : on a trouvé des organites visibles, reprenant vie dans les cultures. Enfin, ces êtres mystérieux se retrouveraient dans les cendres et laves du Mont-Pelé, qui pourtant ont été chauffés à 1800 ou 2000 degrés.

Il faudrait donc admettre que les organites, remontant à des millions d'années, ayant subi des températures et des pressions formidables, ont pourtant conservé la vie, ou en tout cas une mobilité évidente. Cela paraît bien surprenant. On se demande si, par hasard, M. Galippe ne se trouve pas en présence de manifestations purement physiques, du genre du mouvement brownien, au lieu de phénomènes vitaux véritables.

— *Publications nouvelles.* Sous le titre de *Rôle des Colloïdes chez les êtres vivants, essai de Biocolloïdologie* (Masson, Paris), M. A. Lumière publie un très intéressant exposé de ses vues sur la question. Il montre quelle est l'évolution normale des colloïdes, comment s'opère le mûrissement par effritement de la couche périgranulaire des micelles, et fusion de ceux-ci, puis la floculation. Les colloïdes sont un élément caractéristique des tissus vivants. Tant que règne l'état colloïdal, tout va bien, et la vie est intense. Dès que la floculation lente s'opère, il y a trouble pathologique que M. Lumière considère comme un fait d'anaphylaxie chronique, par opposition à la mort brusque consécutive à la floculation brusque et que l'auteur considère comme un choc anaphylactique. L'idée est très intéressante et il y a lieu de la suivre, car elle ramène à des phénomènes d'ordre physico-chimique toutes les mutations, normales ou anormales, se produisant dans les humeurs et cellules des êtres vivants. Et en même temps elle fournit des indications à la thérapeutique. L'œuvre très originale et nouvelle du savant lyonnais doit être lue et méditée par tous les biologistes, médecins, et physiologistes. S'il fallait la résumer en deux lignes, il suffirait de répéter avec l'auteur que l'état colloïdal conditionne la vie, et la floculation détermine la maladie et la mort. La médecine s'enrichit dès lors d'une idée très nouvelle, dont on peut attendre beaucoup. Les biologistes liront aussi avec grand profit le petit volume de M. Georges Bohn, *La forme et le mouvement, essai de dynamique de la vie* (Flammarion, Paris), où l'auteur énumère une légion de faits relatifs au rôle que joue, non pas la chimie, mais la physique, la mécanique dans les manifestations vitales. Oeuvre très nourrie et suggestive, faisant à celle de Frédéric Houssay une part méritée, qui n'a pas été reconnue du vivant de celui-ci, et développant des points de vue nouveaux. Elle provoquera beaucoup de discussions et d'expériences, et c'est là l'essentiel pour les progrès de la connaissance. Pour les physiologistes, voici de MM. E. Retterer et S. Voronoff, *La glande génitale mâle et les glandes endocrines* (G. Doin, Paris). C'est une étude

historique et expérimentale fort poussée sur un des côtés de la question des sécrétions internes, et aussi, sur l'aspect le plus général de celles-ci. Voici pour le zoologiste une belle publication entreprise par l'Office central de Faunistique de la Fédération française des sociétés de sciences naturelles : la *Faune de France* (P. Lechevalier, 12, rue de Tournon, Paris, dépositaire) qui est en même temps la faune de la Belgique, de la Province rhénane et de la Suisse occidentale, et des mers de l'Europe occidentale jusqu'à 300 m. de profondeur (du Sund à Gibraltar, par les îles Britanniques, et le bassin occidental de la Méditerranée). Tous les volumes se vendent séparément. Deux ont paru : les *Echinodermes*, dus à M. R. Koehler, dont la compétence est bien connue (25 francs), et les *Oiseaux*, par M. P. Paris, de Dijon (40 francs), comprenant la description de 470 espèces et 96 sous-espèces (totalité de la faune européenne, car toutes les espèces rencontrées accidentellement en France sont décrites) : pour chaque espèce sont décrits le mâle, la femelle, le jeune, le poussin, le nid et l'œuf. Les autres volumes sont en préparation, ou sous presse. Cette très belle publication, abondamment illustrée (153 figures d'Echinodermes, 490 d'oiseaux) ne manquera pas d'obtenir un grand succès. Elle se vend à prix coûtant : c'est dire que le prix des fascicules ultérieurs pourra s'abaisser. Pour le médecin et l'avocat aussi, l'ouvrage de MM. Gourdon, Dijonneau et Thibaudeau, sur *Le rendement professionnel des mutilés*, se montrera fort utile, par tous les renseignements qu'il renferme sur la rééducation professionnelle (G. Doin, Paris, 18 francs). Enfin, pour le physicien, signalons de M. Lémeray, les *Leçons élémentaires sur la gravitation d'après la théorie d'Einstein*, leçons faites à la faculté des Sciences de Marseille, et s'adressant, bien entendu, à un public ayant des connaissances mathématiques (Gauthier-Villars, Paris).

HENRY DE VARIGNY.

Chronique politique.

La Société des Nations et les conflits du jour. — La Guerre en Asie-Mineure et l'Europe. — La Hongrie et le Burgenland. — La détresse de la Russie et le gouvernement des Soviets. — Les agitations de l'Allemagne. — Angleterre et Irlande. — La Conférence de Washington.

Les diplomates ont eu le souffle trop court : ils n'arrivent pas à refaire une Europe. Alors, comme il faut pourtant en avoir fini une fois, ils renvoient à la Société des Nations le travail qu'ils ne peuvent accomplir. Après la question des îles d'Aland est venue celle de Vilna ; puis le Conseil de la Société a été chargé de résoudre le litige de Haute-Silésie ; en dernier lieu, on parlait de la faire intervenir en Asie Mineure.

Tout cela présente quelque danger. La Société des Nations, qui n'a d'autre arme que sa force morale, et son prestige, ne peut pas les risquer dans toutes les mauvaises affaires qui se présentent.... Elle est fortement engagée. Si, dans le conflit suédo-finlandais, elle a réussi à faire respecter son verdict, il n'en est pas de même dans le débat pour la possession de Vilna, où, jusqu'à présent, tous les efforts de M. Hymans sont venus se briser, tantôt contre l'intransigeance de la Pologne, tantôt contre celle de la Lithuanie, quand ce n'était pas contre toutes les deux. L'affaire de Haute-Silésie est une bouteille à encre ; la solution, quelle qu'elle soit, fera des mécontents : souhaitons qu'une fois que le Conseil aura prononcé les gouvernements qui l'ont mis en si difficile posture aient assez d'honneur à cœur pour faire respecter ses décisions. Quant à l'intervention dans le guépier de l'Anatolie, il paraît que c'était une fausse nouvelle ; et c'est fort heureux.

D'autre part, il est très encourageant que les représentants des puissances, toutes les fois qu'ils se sentent en face d'une difficulté insurmontable, aient recours au Conseil de la Ligue comme à une instance suprême. Pour peu que ce

procédé devienne d'usage courant, la Société des Nations en arrivera bien vite à jouer le rôle auquel on l'a destinée. Nous n'en sommes malheureusement pas encore là ; et les expériences qui se tentent sont d'une importance si grande qu'on peut dire que le sort de l'organisation nouvelle se joue en ce moment.

Quant à l'Assemblée des Nations, qui siège actuellement à Genève, elle fournit chaque jour une abondante matière à la presse du monde entier. Elle aborde de grosses questions avec la volonté de les résoudre. On est d'accord pour déclarer qu'elle révèle plus d'esprit pratique et fait plus de travail utile que sa devancière de l'année passée : ce qui n'a rien d'étonnant si l'on veut bien admettre que le progrès naît de l'expérience. Mais je ne veux pas m'étendre sur ce sujet, dont il doit être question ici même dans une autre chronique.

— En Orient, les choses se passent comme nous l'avions supposé. Les Grecs, assez forts pour battre les Turcs à proximité de leurs bases, ne le sont pas assez pour détruire le nationalisme et pacifier l'Asie Mineure. Ils pouvaient faire une guerre prudente : couvrir solidement tout le territoire que revendiquait l'hellénisme, occuper de plus un secteur de la ligne de Bagdad, avec les deux embranchements d'Eski-Cheir et d'Ofioun-Karahissar ; ils auraient ainsi coupé les relations entre Angora et Constantinople et paralysé les mouvements de l'adversaire qui, un jour ou l'autre, aurait bien dû venir à composition. Ils ont jugé plus rapide et moins coûteux de pousser droit sur la capitale de l'ennemi dans la conviction, peut-être illusoire, que la prise d'Angora signifiait la fin de la guerre. Mais il paraît que cette entreprise dépassait déjà leurs moyens d'action.

En effet, l'armée du général Papoulas, que le roi Constantin ne suivait qu'à une distance respectueuse, n'a pu forcer le passage de la Sakharía ou, si elle a pu atteindre la rive droite, elle ne s'y est pas maintenue. Après quoi les renseignements diffèrent : les bulletins d'Athènes disent que les troupes helléniques, établies sur des positions de leur choix, sont prêtes à reprendre l'offensive si la diplomatie ne réussit pas à finir la

guerre ; les dépêches de Constantinople affirment que les Grecs défaits reculent rapidement, abandonnant à l'ennemi qui les talonne des blessés et un important matériel de guerre.

Il appert de ces choses que l'état-major hellénique, qui annonçait comme son but l'occupation d'Angora et la destruction de l'armée nationaliste, a échoué. Les Turcs, qui se faisaient fort, au début des hostilités, de jeter les Grecs à la mer et de reprendre Smyrne, réussiront-ils mieux ? C'est douteux. Mais, des deux côtés, les prétentions restent intactes, ou peu s'en faut. Le Gouvernement d'Athènes estime faire preuve d'une grande modération en demandant que la future paix assure à la Grèce divers avantages en plus de ceux formulés dans le traité de Sèvres ; Mustapha Kemal et les siens déclarent qu'il n'y a pas d'accord possible aussi longtemps que Smyrne et la Thrace orientale ne reviendront pas à la Turquie.

En présence d'un pareil écart, il est évident qu'aucun médiateur ne doit se mêler à cette querelle s'il ne sait pas parler haut et s'il ne possède pas les moyens de se faire obéir. Cela signifie-t-il que l'Europe doive persister à se désintéresser du conflit ? S'il n'y avait en Anatolie que des Grecs et des Turcs, on pourrait sans grand dommage, étant donné l'ardeur avec laquelle ils en sont venus aux mains, les laisser se battre encore un peu, avec l'espoir que cela les rendrait plus sages. Mais il y a aussi, dans cet immense pays, des malheureux opprimés, les Arméniens entre autres, à qui l'Entente a promis délivrance et justice, et qu'elle a tristement lâchés. Le sort de ces gens, livrés sans défense à leurs ennemis, doit être pire que jamais ; on en est à se demander s'il en reste encore... C'est un vrai scandale que les puissances, après leur avoir donné l'espoir, affectent de les ignorer ; cela d'autant plus qu'elles ont la force et qu'en dictant leur volonté elles auraient toutes les chances d'être écoutées.

Mais il faudrait d'abord que l'Europe fût d'accord, et ce n'est pas le cas. L'Angleterre réclame l'application du Traité de Sèvres ; la France et l'Italie en voudraient la revision. Cela peut aller ainsi longtemps encore.

— La faiblesse et les dissensions de l'Entente encouragent

naturellement ceux à qui, pour d'excellentes raisons, les *Traités* ne plaisent pas, à ne point les exécuter.

Les paix de Saint-Germain et de Trianon attribuaient à l'Autriche le territoire appelé Burgenland, qui ressortissait auparavant à la couronne de Saint-Etienne. Comme on pouvait s'y attendre, la Hongrie mit à l'évacuer un mauvais vouloir extrême. Sommée de s'exécuter, elle retira ses troupes ; mais, quand les gendarmes autrichiens voulurent prendre possession du pays, ils furent accueillis à coups de fusils et de mitrailleuses par de soi-disant bandes de volontaires. La république autrichienne, qui ne possède pas d'armée, fit appel aux puissances.

L'affaire, qui est parfaitement simple, menaçait de provoquer de longues discussions ; mais il existe à proximité du territoire contesté des gens prêts à agir. Les Etats de la « Petite Entente » sont très intéressés, et pour cause, au respect des traités : les Yougoslaves, comme les Tchécoslovaques, ont déclaré qu'ils ne laisseraient pas la Hongrie violer ses engagements ; ce que voyant, les grandes puissances, qui tiennent à conserver les apparences de l'autorité, ont fait envoyer par la Conférence des ambassadeurs une note énergique à Budapest. Comme la Hongrie n'est plus maintenant qu'un fort petit pays et qu'elle est hors d'état de résister à ces voisins, il est possible que cette fois la volonté de l'Europe soit respectée.

— En Russie la détresse dure et il paraît de moins en moins probable qu'on puisse y remédier. Il semble que le gouvernement des Soviets a éprouvé une impression désagréable quand il a constaté le désastre alimentaire, quand il a vu des bandes d'affamés marcher sur Moscou et les autres grandes villes. C'est alors qu'il a parlé de former un front unique contre le fléau et lancé des appels pressants à l'Europe.... Mais il a promptement reconnu que les migrations campagnardes ne présentaient pas grand danger ; les malheureux qui demandaient du pain ne pouvaient pas faire grand mal : quelques coups de fusil suffisaient pour les envoyer mourir ailleurs. Il a constaté aussi que les sociétés bourgeoises, dont

il craignait de devoir accepter les conditions, étaient de nature crédule : les pourparlers avec les agents de M. Hoover et M. Nansen, représentant de la Croix-Rouge, l'ont entièrement édifié sur ce point.

Alors le gouvernement de Moscou est revenu à ses procédés habituels. Pour se débarrasser du Comité russe de secours, qui menaçait de prendre quelque autorité, il a inventé une nouvelle conspiration et mis en prison tous ses membres que la mort guette apparemment. Vi-à-vis de l'Europe, il a argué de desseins hostiles de la part des puissances ennemies de la Russie pour interdire toute enquête préalable et fermer son territoire à la Commission internationale que la Conférence de Paris avait désignée.

Visiblement, les Soviets se réservent de disposer de tous les secours, en nature ou en argent, que leur enverra la charité des Etats ou des particuliers. Le contrôle de la distribution qu'ils permettent à leurs interlocuteurs, naïfs ou avertis, n'est qu'une frime. Les dons des bienfaiteurs iront à ceux que le pouvoir désignera, c'est-à-dire qu'ils n'atteindront pas les victimes, mais serviront à prolonger un régime abominable pour le plus grand malheur du peuple russe. Pourtant l'effort ne se décourage pas, au contraire. Les hommes mêmes qui sont le plus malmenés par les circulaires de M. Tchitcherine ont l'air de se piquer au jeu. Les bourgeoisies volent au secours d'une bande de malfaiteurs qui ne cesse de les dénoncer et de les injurier.

Le phénomène est intéressant. Il s'explique par les habitudes de bienfaisance qui se sont ancrées dans les sociétés contemporaines. Quand un appel est bien lancé, il se trouve toujours des gens charitables pour y répondre : alors même qu'on n'est pas sûr de réussir, on aurait honte, vis-à-vis des autres et de soi-même, de ne pas tenter quelque chose pour soulager le mal. Après quoi n'y a-t-il pas aussi des intérêts en jeu ? Les gouvernements, qui ont traité avec les Soviets et comptent assurer à leurs ressortissants de plantureux avantages aux dépens de la Russie dont le peuple est désormais incapable d'utiliser les richesses, ne cherchent-ils pas à soutenir le régime

auquel ils ont déjà témoigné tant de faveurs? C'est possible, mais je n'en ai pas la preuve ; et je vais me faire reprocher de manquer de cœur, ce qui est toujours fort désagréable.

— L'Allemagne est le théâtre d'un conflit assez intense. Le chancelier Wirth continue à dire qu'il remplira ses obligations. Il s'efforce de conclure un accord avec la France au sujet des réparations, et grâce aux entretiens de MM. Loucheur et Rathenau, il semble en passe d'y arriver ; mais il est violemment attaqué par tous les éléments de droite qui considèrent la république comme un expédient provisoire et ne peuvent admettre de la voir se fortifier dans le pays.

On reproche au gouvernement de se montrer trop faible vis-à-vis de l'Entente, de ne pas exiger la revision du traité de Versailles, dont la nation allemande ne peut supporter les charges. On cherche à discréditer les hommes au pouvoir et, si l'on n'y arrive pas suffisamment, à les supprimer : le meurtre de Mathias Erzberger a montré jusqu'où pouvait aller le ressentiment d'adversaires sans scrupules.... Sans doute, à l'attaque a répondu une contre-attaque : les masses socialistes attachées à la république ont manifesté de façon impressionnante, réclamant des mesures de défense, menaçant de déclencher la grève générale si la réaction tentait un coup de force ; et le ministère, se sentant soutenu, s'est mis à poursuivre les journaux qui prêchaient de façon trop insolente la guerre contre le régime.

Il s'est heurté à l'opposition de la Bavière qui, depuis la reprise de Munich sur les bolchévistes, est devenue la citadelle du nationalisme réactionnaire. Le gouvernement présidé par M. de Kahr prolongeait l'état de siège institué voici dix-huit mois pour poursuivre impitoyablement les partis de gauche ; il encourageait les manifestations monarchistes, pactisait avec le prince Rupprecht et n'exécutait pas les ordonnances promulguées à Berlin. Quelque temps, on a pu croire que le conflit allait devenir aigu entre le nord et le sud de l'Allemagne. Mais la diète de Munich s'est montrée moins résolue que le ministère : elle a reculé devant la perspective d'une rébellion qui pouvait avoir les pires conséquences. M. de Kahr démis-

sionnaire a été remplacé par le comte Lerchenfeld, qui déclare vouloir pratiquer une politique bavaroise tout en restant d'accord avec le Reich. Et le conflit paraît en voie d'apaisement.

Si l'on cherche à se représenter ce qui adviendrait en Europe au cas où la réaction l'emporterait à Munich, Dresde et Berlin, où un régime nationaliste refuserait de respecter les obligations du traité de Versailles, on se rend compte de l'importance de ces querelles allemandes.

— On croyait qu'une fois les conditions du gouvernement anglais exposées et la réponse du *Dail Eireann* connue, la conversation entre MM. Lloyd George et de Valera allait cesser : ou bien une conférence se réunirait pour élaborer l'arrangement dont les bases auraient été posées, ou bien les deux partis, faute d'entente, resteraient sur leurs positions. La correspondance continue, mais sans que l'affaire progresse d'une ligne. Le premier ministre anglais exige qu'au préalable les Irlandais admettent l'allégeance au roi, le chef du *Sinn fein* réclame qu'avant tout l'Angleterre reconnaisse l'indépendance de la république irlandaise. C'est un double dogmatisme contre lequel viennent échouer tous les efforts de conciliation. Pourtant la rupture n'est pas survenue : c'est que la perspective d'un renouveau de guerre est si détestable pour tout le monde que chacun désire se donner l'apparence du bon droit et rejeter sur l'adversaire le discrédit de l'injustice. De là cette succession de lettres qui ne font que ressasser des arguments exactement connus. Peut-être quelque chose de décisif sera-t-il arrivé quand ces lignes paraîtront ; mais ce n'est pas sûr.

— La Conférence de Washington continue d'être à l'ordre du jour ; le gouvernement américain a bien voulu dans une note en fixer le programme : il s'agit, d'une part, d'établir des limites aux armements maritimes et terrestres et des règles pour les nouvelles méthodes de guerre, d'autre part d'instituer un régime pour le Pacifique, de définir la situation politique, juridique et économique de la Chine et des îles mandatées.

Ainsi des questions intéressant la morale universelle en

côtoient d'autres d'essence pratique. Il a toujours été dangereux d'aborder de front ces deux ordres de choses. Certains hommes d'Etat qui se vantent de leur haute sagesse et y croient peut-être pourraient le faire remarquer à M. Harding et à ses conseillers. Mais les puissances européennes font avec une telle ardeur leur cour à l'Amérique qu'elles paraissent avoir pris leur parti de trouver remarquable tout ce qui vient de là-bas. On affecte de croire que les délibérations de Washington pourraient bien provoquer une régénération de l'humanité. J'espère ne pas m'exposer au reproche de pessimisme en recommandant aux lecteurs de la *Bibliothèque universelle* de ne pas se faire trop d'illusions sur ce point.

ED. ROSSIER.

Lausanne, 25 septembre.

Chronique suisse romande.

La Société des Nations à Genève. — La Cour de justice internationale. — Les affaires en cours. — Le Comptoir d'échantillons, à Lausanne. — L'apologie de notre politique intérieure, par M. Schulthess. — Le niveau du Léman. — Un emprunt qui réussit.

Nous nous sommes habitués très vite, dans la Suisse romande, à voir la Société des Nations siéger parmi nous, et la présente session a excité moins de curiosité que celle de l'an passé. Elle n'a peut-être pas autant de solennité, mais elle a plus d'importance. Il ne s'agit plus de ces premiers pas qui ne pouvaient qu'être bien accueillis, de ces déclarations de bonne volonté, de cette fraternité initiale, utile, sans doute, et indispensable, mais facile et qui n'engage pas à grand'chose. L'heure est venue où les peuples qui ont fait confiance aux intentions des chefs politiques jugeront des intentions sur les actes. Ils se poseront deux questions ; l'une est de savoir si l'on a fait quelque chose, l'autre de savoir si l'on a maintenu l'idéal au nom duquel la Société a été fondée et sans lequel son action

perdrait tout intérêt, parce que ses discussions deviendraient tantôt une répétition générale, tantôt une simple suite et un écho des conférences des chefs d'Etat. On a fait quelque chose, une grande chose : la cour internationale de justice est constituée.

Il eût été naturel de déférer à cette cour le jugement des grands criminels de la guerre. Peu importait la peine infligée et l'impossibilité de se saisir des coupables. Ce qui importait, c'était qu'un jugement régulier fût rendu, que l'opinion publique l'enregistrât dans le monde entier, et qu'il en résultât pour tous les peuples que les empereurs, les rois et les chefs d'Etat n'échappent point, par la grandeur même de leurs forfaits, à la honte de leur ignominie et à la flétrissure qu'elle appelle. On n'a pas voulu, on n'a pas osé vouloir que la cour internationale fût cette haute Cour de Justice dont l'humanité a besoin. C'est qu'on avait eu l'idée malheureuse de faire juger les coupables par leurs anciens et fidèles serviteurs, en Allemagne!

Je reconnais que la cour de justice internationale peut être considérée aussi comme une institution étrangère au passé, dont le rôle est entièrement dans l'avenir et qui ne peut, ni ne doit être saisie des litiges antérieurs à sa constitution, n'étant point, d'ailleurs, une cour pénale.

Mais il eût été bon qu'elle le fût. Il eût été bon de constituer une grande autorité morale, sinon mondiale, du moins internationale, dont les jugements auraient emporté par eux-mêmes une sanction à cause de leur immense publicité et de leur influence sur l'opinion en tous pays. La puissance matérielle des papes les plus célèbres ne comptait guère au moyen âge : que de rois n'ont-ils pas défauts!

De manière ou d'autre, il faudra bien créer cette autorité morale, si la Société des Nations doit devenir ce qu'elle est appelée à être : l'organe de la fédération des peuples. En somme, on cherche à régler les rapports collectifs de l'humanité civilisée ou soi-disant telle ; l'être collectif, pas plus que l'individu, ne peut se conduire sans une conscience. Il était nécessaire que la conscience de la nouvelle humanité, celle qu'on

veut faire, s'attestât impérieusement dès le premier jour. On n'a pas osé ou l'on n'a pas compris ; il résultera de là un retard de développement des princes et des peuples, un défaut d'éducation qui se fera peut-être sentir cruellement.

Il n'en est pas moins certain que la constitution de ce tribunal suprême est un événement solennel ; nous le saluons avec émotion.

La Société des Nations a-t-elle ou non dévié de sa ligne directrice ? Laissons les premières séances de la session ; allons tout droit aux grandes affaires qui se débattent en ce moment. Il y en a deux, l'affaire de Vilna et celle de Silésie, cette dernière soumise au Conseil de la Société, mais que le Conseil a certainement le droit de porter devant l'Assemblée générale. On le voit bien, la Société ne peut échapper à l'obligation de s'occuper des affaires du jour. Il était trop simple de tracer une ligne de démarcation entre le passé et l'avenir et de dire : Le Traité de Versailles et les traités accessoires établissent la nouvelle assiette de l'Europe ; tout ce qui s'y rapporte est du ressort des gouvernements alliés ; tout ce qui se produira par la suite, dans l'ordre international, sera de la compétence de la Société des nations. Elle a pour tâche d'organiser le monde nouveau, non pas de liquider la faillite de l'ancien. Il semble que la liquidation et la réorganisation aillent ensemble et qu'on ne puisse distinguer rigoureusement entre ces deux opérations. Pourquoi cela ? Hélas ! c'est que personne ne veut se charger de faire exécuter le traité intégralement et partout. La police mondiale est chose coûteuse, embarrassante et dangereuse. Alors, on s'en remet à la Société des Nations, qui n'a pas de police du tout et qui ne peut agir que par voie de conciliation.

Nous lui souhaitons de grand cœur de réussir à concilier la justice avec la volonté trop apparente, dans certains milieux, de diminuer la Pologne au profit de l'Allemagne ou de la nation germanogène des Lithuaniens.

Pendant que ces graves intérêts se débattaient à Genève, la plus joyeuse animation régnait à Lausanne, où le Comptoir d'échantillons a obtenu un plus grand succès encore que le précédent. D'année en année, cette entreprise acquiert une

importance croissante ; cette fois, le nombre considérablement accru des exposants, la variété des produits, un extraordinaire concours de public, en ont fait un événement. Il s'y est traité des affaires, dit-on, pour un assez beau chiffre. A un autre point de vue, les visiteurs ont eu une révélation, celle des progrès de l'industrialisation de notre agriculture suisse. Transformation inévitable, sans doute, et qui est une adaptation aux circonstances, mais dont les conséquences vont au delà de toutes nos prévisions. Est-ce que l'emploi de la machine aura les mêmes effets à la campagne qu'à la ville ? Favorisera-t-il la petite culture en la rendant plus intensive, ou nous conduira-t-il à la constitution de la grande propriété collective, et par suite, à la formation de cette classe des ouvriers agricoles avec laquelle les Italiens ont fait récemment de si douloureuses expériences ? Outre l'emploi généralisé de la machine, la multiplication des industries alimentaires et de celles qui en dépendent ou s'y rattachent est un phénomène frappant ; et, sans aucun doute, cela est très heureux : tout ce qui est un encouragement au travail, tout ce qui ouvre une source de prospérité, tout ce qui met en valeur les énergies créatrices de l'homme est heureux. Mais ce qui est heureux à certains égards peut devenir désastreux à d'autres. On ne peut s'empêcher de se demander si l'industrialisation de la campagne aura, à la longue, les mêmes résultats que celle des villes, c'est-à-dire la formation d'un capitalisme et d'un prolétariat agricole et la guerre sociale.

Ces problèmes sont à longue échéance et ne se posent pas encore chez nous. Ce sont d'autres échos qui se sont répercutés de la salle de fête dans les recoins et dans les stands. Restrictions d'importation, politique douanière, opposition d'intérêts de l'agriculture et de l'industrie, tels ont été les objets des préoccupations oratoires. Et c'est le président de la Confédération lui-même, M. Schulthess, qui en a fait l'exposé.

C'est une intéressante coutume que celle d'aborder, à la tribune de nos fêtes et de nos solennités, les questions actuelles de notre politique intérieure. Elle met nos hauts magistrats

en contact avec le public dans des conditions qui leur assurent un accueil respectueux, elle leur permet de sortir des banalités qui ont fait à l'éloquence officielle un si triste renom, et enfin elle leur donne occasion de s'élever au-dessus des incidents du jour et de faire connaître leur pensée sur la direction générale de nos affaires. M. Schulthess, cela était de rigueur, a fait l'apologie de la politique économique et douanière du Conseil fédéral, et, emporté sans doute, par l'élan de sa phrase, il a soutenu cette thèse hardie que les mesures prises par le gouvernement fédéral nous avaient assuré, pendant la crise mondiale, une situation préférable à celle des pays qui nous entourent.

Tout de même, M. le président a compté un peu trop sur cette chaleur communicative des banquets qui fait accepter, les yeux et l'esprit mi-clos, les paroles ailées dont le vol s'élargit en cercles sonores autour de la tribune rouge et blanche.

Si nous avons échappé aux horreurs de la guerre, ne pourrait-on pas soutenir avec quelque apparence de raison que c'est parce que nous n'avons pas été envahis? M. le président a peut-être négligé de peser cette considération.

Si nous avons échappé à la famine, ne serait-ce point parce que les Alliés ont permis notre ravitaillement? Ici, l'oubli devient une injustice manifeste. Je souhaite vivement que M. Schulthess, à qui je ne conteste ni la capacité de travail, ni l'art d'imposer sa volonté, ni la souplesse diplomatique, puisse s'attribuer des succès qui ne soient pas le fait des autres. Car, enfin, si les Alliés ont pu nous consentir des contingents d'importation pendant la guerre, c'est à cause des garanties que leur offrait la S. S. S. Et si jamais les organisateurs de cette société s'enhardissent à écrire leurs mémoires, ou si l'on nous explique seulement pourquoi les syndicats qui relevaient d'elle ont cru devoir constituer l'« Intersyndicale » pour lui faciliter la tâche, le public verra qu'au Département de l'Economie publique, précisément, on n'a eu de tendresses ni pour la S. S. S., ni pour les syndicats.

M. Schulthess voulait certainement nous sauver, mais il

entendait le faire autrement que cela ne s'est fait, et cela ne s'est pas fait du tout selon ses vues.

Errer est le propre de l'homme, et je ne prends aucun plaisir à relever les fautes de notre politique, à commencer par la première, qui a été de tomber dans une illusion profonde et de s'entêter dans l'illusion sur l'issue probable de la guerre. Cela est encore trop brûlant : passons. Mais il y a eu tout le système d'application des pleins pouvoirs, le système personnel. Ce système-là, le seul qu'on ait voulu comprendre à Berne, est nettement odieux, contraire à la démocratie, à la justice et à l'intérêt public. Et, dans l'interprétation de ce système d'arbitraire qui substituait partout des fonctionnaires aux professionnels, sauf à porter au compte de la Confédération les frais de leurs expériences ou plutôt de leur inexpérience, il y a eu des hésitations, des lenteurs et des peurs dont nous supportons encore les conséquences. Croit-on, à Berne, que nous ayons oublié la raideur et l'indifférence dont on a fait preuve d'abord envers les cheminots qui avaient faim, pour capituler ensuite avec armes et bagages? Pense-t-on que nous soyons plus fiers de l'une que de l'autre de ces attitudes? Et, pendant qu'on tremblait devant les menaces des ouvriers fanatisés par l'impunité des meneurs, la raideur retournée contre nos industriels, le prélèvement de l'impôt sur les bénéfices de guerre opéré de telle façon qu'on les privait de leurs réserves, d'où résulte — en partie — le chômage actuel? Et la nouvelle capitulation devant la coalition agraire? Est-ce qu'on ne pourra donc jamais gouverner qu'en faveur des uns, contre les autres? Faudra-t-il toujours nous représenter l'ours de Berne assis devant une bascule?

Après cela, le Conseil fédéral est, dit-on, en train d'examiner un projet fort intéressant ; il s'agirait d'organiser le crédit à l'exportation. S'il réussit, il aura rendu incontestablement un grand service à la Suisse. Nous ne pourrons bientôt plus supporter les frais des indemnités de chômage. Or, nous avons plus de cinquante mille chômeurs et autant d'ouvriers qui chôment partiellement. Sans parler de la démoralisation que

ce système d'assistance entraîne forcément. Et voici l'hiver approchant ! Rendre possible l'écoulement de nos produits et, par conséquent, la reprise de la production, voilà à quoi il faudrait tendre de toutes nos forces. L'encaisse de la Banque nationale est assez élevée pour que cette opération n'amène aucune inflation. Il n'est pas difficile de s'assurer des garanties et, même en calculant le crédit à échéance assez longue, la Confédération finirait par rentrer dans ses avances. Comptez ce qu'elle économiserait en allocations de chômage.

Une autre question pressante est celle de l'exhaussement du niveau du Léman. La France nous demande de le relever de 20 à 30 centimètres pour permettre la navigation du Rhône au Rhin. Elle ne fera qu'à cette condition le canal de Génissiat à Genève. Question grave, on le sait, pour les riverains. Il faudra, sans doute, en indemniser un certain nombre, si l'on se décide pour l'affirmative. Mais quel affranchissement pour la Suisse que de pouvoir déboucher sur la mer ! Et quel accroissement de vie, probablement, que de nous trouver sur le trajet de Marseille à Rotterdam !

Rappelons, pour terminer, l'étonnant succès du récent emprunt vaudois. Demander quatorze millions et s'en voir offrir quatre cents et plus, voilà qui n'est pas commun par le temps qui court. Ce qui n'est pas banal non plus, c'est le commentaire qu'en fit presque aussitôt, dans une assemblée publique, l'un de nos conseillers d'Etat, M. Porchet. « Ne nous enorgueillissons pas, dit-il, ne nous croyons pas au terme des difficultés ; travaillons. »

Tant que cet esprit et ces mœurs régneront dans notre pays, nous pourrons envisager l'avenir avec confiance.

MAURICE MILLIoud.



D'ANDIRAN & C^{IE} VEVEY

Manufacture suisse d'aiguilles et de crochets.

Spécialités :

Aiguilles à tricoter "HELVÉTIA"

se trouvent dans toutes les bonnes merceries.



VIN „KATZ”

Pour
faiblesses gé-
nérales, ané-
mie et surtout
pour la recon-
valescence.

Pepto - quino - ferrugineux

Produit suisse.

Dans toutes les pharmacies

Montana (Valais) Altit. 1500 m. Reliée par
un tunculaire à Sierre (Ligne Simplon)
Station climatérique la plus ensoleillée de la Suisse

CURHAUS & CLINIQUE VICTORIA

Méd. en chef : **Dr F.-L. de Muralt.**

Maladies des voies respiratoires et tuberculose sous toutes ses formes. — Maison
confortable. — Prix modérés. — Prospectus franco. — Dir. : **E. Nantermod.**

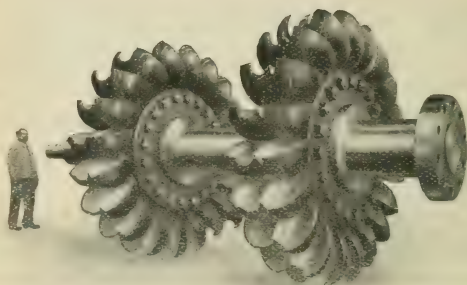
REVUE DES LIVRES

LA RÉSISTANCE AU CONCORDAT DE 1801, par *René de Chauvigny*. 1 vol. in-16.
Plon-Nourrit & C^{ie}, Paris. — LE PRINCE JOSEPH PONIATOWSKI, par *Simon
Ashenazy*. 1 vol. in-16. Plon-Nourrit & C^{ie}, Paris. — LE SPECTATEUR FRAN-
ÇAIS, par *Marivaux*. 1 vol. gr. in-16 carré. Bossard, Paris. — LES ABEILLES
MORTES, roman par *Léon Lafage*. 1 vol. in-16. Bernard Grasset, Paris. —
LA CROISÉE DES CHEMINS, roman par *Henry Bordeaux*; LE CILICE, roman
par *Maurice Paléologue*; LES MÈRES ENNEMIES, roman par *Catulle Mendès*.
3 vol. in-16 de la Bibliothèque Plon, Paris. — TOUT ARRIVE, roman par *Henri
Ardel*; PETITE PRINCESSE, roman par *Henry Gréville*. 2 vol. petit in-16 de

ATELIERS DE CONSTRUCTIONS MÉCANIQUES DE VEVEY, S.-A.

Téléphone n° 69.

Adresse télégr. : *Fonderie VEVEY*.



Turbines

et

Régulateurs

Charpentes
métalliques

Engins

de

levage

Roues motrices turbines Pelton 14300 HP., de l'Usine d'Amsteg,
(C.F.F.)



La suprématie de la machine à écrire

UNDERWOOD

a été établie et maintenue partout par sa
RAPIDITÉ, son EXACTITUDE et sa DURABILITÉ

César MUGGLI, ZURICH 21. Lintheschergasse, 21
Téléphone Selnau 16.62

GENÈVE : Machines à écrire Underwood
S.A., Place Métropole, 2.

LAUSANNE : Agence Underwood, Place
Bel-Air, 4.

LUGANO : C. Garbani-Nerini, Piazza Rif.

NEUCHÂTEL : R. Legler, rue St-Honoré, 3

LA CHAUX-DE-FONDS : Mettler S.A.

AARAU : Ernst Wanner, Rathausg., 20.

BALE : H. Huber, Freiestrasse, 75.

BERNE : Fr. Gall, Waisenhauspl., 25.

LUCERNE : Karger & Co. Stadthausstr. 1

ST-GALL : Markwalder & Cie.

COMPTOIR D'ESCOMPTE DE GENEVE

Fondé en 1855

Capital-action Fr. 45 000 000

Réserves Fr. 16 000 000

Siège social : Rue de la Corraterie, Rue de la Confédération
et Rue de la Cité, Genève

Succursales à Genève : 1, Rue de la Rive et 14, Rue du Mont-Blanc

Service des Livrets d'épargne : 62, Rue du Stand

BALE - FRIBOURG - LAUSANNE - ZURICH

**Toutes opérations de Banque aux conditions
les meilleures.**

NOTARIAT - BUREAU TECHNIQUE

A. MERCIER

Notaire, géomètre officiel

Place de la Gare, 2 **RENENS** Téléphone 84.99

Abornements. — Levée de plans. — Remaniements parcellaires. — Drainages.
Projets de routes, chemins. — Adductions d'eau. — Nivellements. — Expertises, etc.

REVUE DES LIVRES (*suite*).

la « Collection la Liseuse », Plon-Nourrit & C^{ie}, Paris. — QUAND ISRAEL
EST ROI, par Jérôme et Jean Tharaud. 1 vol. in-16. Plon-Nourrit, Paris.

Le concordat, signé le 15 juillet 1801 entre le gouvernement français et le saint-siège, stipulait entre autres conditions que le Souverain Pontife assurerait la vacance des anciens évêchés et consentirait à modifier la circonscription des diocèses pourvus de nouveaux titulaires : cela afin de poser les bases du nouvel édifice sur un terrain fraîchement déblayé. En conséquence, Pie VII adressait, le 15 août suivant, aux évêques un bref célèbre les sollicitant de consentir volontairement le sacrifice de leurs sièges, sacrifice qu'il avait le droit d'exiger.

En dépit du magnifique exemple de désintéressement donné aussitôt par Mgr de Belloy, le vénérable doyen de l'épiscopat français, la spontanéité fut

Société suisse d'Ameublements & Mobilier Complet

(anciennes maisons Heer-Cramer & F. Wanner réunies)

Installations complètes de Villas, Chalets
Appartements et Hôtels

Meubles en tous genres. Ebénisterie, Literie et Tapisserie garanties, fabriquées dans nos ateliers.

Exposition nationale Berne. Médaille d'or.

Seule maison à LAUSANNE, 6, Avenue du Théâtre.

Maison à MONTREUX, Avenue des Alpes, vis à vis de l'Hôtel de l'Europe

„Mercure“

La plus grande maison suisse de

Cafés, Thés et Chocolats

Autres spécialités :

Confitures, Conserves, Biscuits, Bonbons, etc.

Expéditions au dehors par toutes les succursales et par La Centrale,
à Berne, 8, rue de Laupen.

Antigoitreux Jurassien le « Strumasan »

seule friction efficace inoffensive pour la guérison rapide

DU GOITRE ET DES GLANDES

Prix : 1 flacon, 5 fr. ; demi flacon, 3 fr.

Succès garanti, même dans les cas les plus opiniâtres.

Dépôt : Pharmacie du Jura, BIENNE, place du Jura.

Prompte expédition au dehors.

GRELLET & C^{ie}

Vins fins

Yvorne Association 1917

Pour reprendre rapidement les forces demandez le merveilleux fortifiant tonique

Marque **Régénérateur Royal** Marque
déposée déposée

à base de jaunes d'œufs frais et d'extrait de viande associés à des toniques puissants.

Son assimilation parfaite fait reprendre rapidement le poids et les forces, comme le prouvent de nombreuses attestations. S'emploie pour adultes et pour enfants.

Spécialement recommandé dans les cas de Faiblesse générale, Manque d'Appétit, Mauvaises digestions, Maux de tête. Pour guérir rapidement l'Anémie Chlorose, Neurasthénie et toutes maladies causées par le surmenage physique et mental prendre le

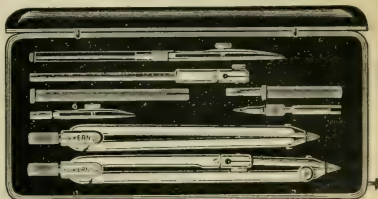
Régénérateur ROYAL Ferrugineux

En vente à Martigny à la PHARMACIE MORAND — Expéditions par retour du courrier
La Grande bouteille 8 fr. — La Grande ferrugineuse 9 fr.

Kern
AARAU

Fondé en 1819

Catalogues gratuitement.



REVUE DES LIVRES (*Suite.*)

loin d'être unanime. Une véritable résistance s'organisa contre le concordat, résistance dont les péripéties étaient jusqu'ici ignorées du grand public. M. de Chauvigny s'est appliqué à suivre cette histoire pas à pas. Par un scrupule que d'aucuns trouveront excessif, il ne nous fait grâce d'aucun détail et ne prend aucun souci de nous intéresser par des considérations générales. Pour le goûter il faut aimer l'histoire telle qu'elle est pratiquée par les fouilleurs d'archives, manière qui — cela va bien sans dire — n'enlève rien aux mérites très réels de son livre.

Aussi bien, le chapitre des luttes religieuses en France pendant le cours du XIX^e siècle vient-il à peine de se clore par le rétablissement des relations entre le gouvernement de la République et le saint-siège, rétablissement qu'il faut souhaiter définitif dans l'intérêt même des deux parties.

— Les publications de la librairie Plon sur et autour de Napoléon vont s'accumulant indéfiniment. La dernière est la biographie du prince Joseph

Fabrique de Draps

(Aebi & Zinsli) à SENNWALD (Ct. de St-Gall)

fournit à la clientèle privée d'excellentes étoffes pour Dames et Messieurs, laine à tricoter et couvertures. Grosse baisse. On accepte aussi des effets usagés de laine et de la laine de moutons. :: :: ' :: :: Echantillons franco.

Le plus puissant **Dépuratif du Sang**, dont toute personne soucieuse de sa santé, devrait faire au moins deux cures par an, est certainement le

THÉ BÉGUIN

Qui guérit: dartres, boutons, démangeaisons, eczémas, et **qui fait disparaître** : constipation, vertiges, migraines, digestions difficiles, etc. **Qui parfait la guérison** des ulcères, plaies, varices, jambes ouvertes, etc. **Qui combat avec succès** les troubles de l'âge critique.

La boîte : fr. 2.— dans toutes les pharmacies.

Dépôt général et expéditions pour la Suisse :

PHARMACIES RÉUNIES, La Chaux-de-Fonds.

Banque Union de Crédit

Siège social: **Lugano** Succursale: **Chiasso**

Toute opération de banque

Anglo Swiss Biscuit Co
Winterthour



Élégantes & précises

Chez tous les bons horlogers

Longines
7 Grands Prix

Meubles et malles
en osier.

BROSSERIE ET VANNERIE

Jouets d'enfants.

F. JEANNIN-LECOULTRE

Nattes.

Boissellerie.

LAUSANNE — LOUVE, 6

Téléphone 88.49

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

Poniatowski, par Simon Askenasy, mise à la portée des lecteurs français par MM. B. Kozakiewicz et Paul Cazin. Joseph, prince Poniatowsky, maréchal d'Empire, commandant en chef de toutes les troupes polonaises, qui termina sa glorieuse carrière à l'âge de 43 ans et demi, le 19 octobre 1813 sur le champ de bataille de Leipzig, est, sans contredit, l'une des plus grandes figures de l'histoire de la Pologne. Comme le souligne son biographe, il a laissé au cœur de son peuple, avant tout le souvenir d'un « enfant bien-aimé ». Vis-à-vis de Koscuisko, dont l'austère vertu força l'admiration des siens, Poniatowski est chéri pour ses qualités et ses défauts, pour la beauté de sa tragique existence. Il est l'incarnation même du génie national en même temps que l'incarnation du destin de sa malheureuse patrie.

**FOIRE SUISSE
D'ECHANTILLONS
BALE 1922
du 22 avril au 2 mai**

Tout renseignement par le
Bureau de la Foire, Bâle I



RHUMATISMES

L'ANTALGINE guérit toutes les formes de rhumatismes, même les plus tenaces et les plus invétérés.

Prix du flacon de 120 pilules **fr. 7.50**, franco contre remboursement.

PHARMACIE DE L'ABBATIALE, PAYERNE

Brochure gratis sur demande.

LAYTON'S

ŒUFS CONGELÉS ET ŒUFS FRAIS ÉVAPORÉS

EN achetant les "Produits Layton" vous réaliserez² de **grosses économies.**

EN employant les "Produits Layton" vous obtiendrez le **maximum de rendement.**

EN travaillant avec les "Produits Layton" vous êtes certains d'avoir **des marchandises fraîches et saines.**

Spécialités : Œufs congelés, Œufs évaporés, Poulets, Canards, Gibier, Saumons congelés, Langues, Jambons en boîtes, Corned beef, etc., etc.

Représentation générale pour la Suisse

des ETABLISSEMENTS de JOHN LAYTON & Co, Ltd.

E. SCHÆFFER, 11, rue du Port, GENÈVE

Alimentation générale CH. PETITPIERRE

115 succursales de vente en Suisse

Maison réputée par ses prix bon marché

et la bonne qualité de ses marchan

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

La renaissance de la Pologne, au lendemain de la grande guerre, ajoute, à une histoire palpitante en soi de vie et d'intérêt, un intérêt d'actualité qui n'était point ici indispensable. Il convient de signaler toutefois que l'excellente traduction de MM. Kozakiewicz et Cazin paraît l'année même du centenaire de la mort de Napoléon, et de rappeler, à ce propos, que si le prince appartient à la Pologne, le maréchal appartient à la France.

— La librairie Bossard complète avec une infatigable persévérance sa collec-



NOUVEAU

TISSAGE DE SOIERIES

SOC.
ANONYME

ci-devant

EMILE SCHAEGER & C^{IE}, ZURICH, TALSTR. 32

fabrique de

Tissus de soie unis et nouveautés

Comptoir de bijouterie et d'orfèvrerie

Mme M. LASSUEUR (anc. Haldy), Lausanne, Rue de Bourg 7, au 1^{er}

GRAVURES — REPARATIONS



Au premier rang

se place une fois de plus au Concours
chronométrique de l'Observatoire de
Neuchâtel en 1920, la montre

ZENITH

Elle obtient :

le prix de série entre fabricants
pour les 6 meilleurs chronomètres
de poche et de bord.

et

16 premiers prix pour chro-
nomètres de poche 1^{re} classe.



EN VENTE CHEZ LES BONS HORLOGERS

Grippe, Influenza *prescrite par les médecins* **Siroline[®] Roche**
Catarrhe, aff. pulmonaires *Dans toutes les pharmacies*

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

tion des chefs-d'œuvre méconnus. Nous avons suffisamment souligné ici même le goût parfait qui présida à l'établissement typographique de ces jolis volumes, pour ne point y revenir aujourd'hui. Est-il encore besoin de souligner le soin avec lequel les éditeurs choisissent leurs préfaciers et commentateurs ? Entre tous ces chefs-d'œuvre — ou, plus modestement, entre toutes ces œuvres méconnues — le *Spectateur français* méritait d'être ressuscité. On connaît de Marivaux quelques œuvres dramatiques et quelques romans. Mais les vocables *marivauder* et *marivaudage*, encore en usage aujourd'hui, suffiraient à consacrer la mémoire d'une tournure d'esprit particulière.

Je sais bien que le sens donné aux dits vocables est un peu compromettant

FABRIQUE DE MEUBLES J. KELLER & C^{IE}

ZURICH
ST. PETERSTRASSE
BAHNHOFSTRASSE

Objets d'Art, Antiquités
Décoration d'Intérieurs



MAIER & CHAPUIS LAUSANNE
Pl. & Rue du PONT

MAISON SPÉCIALE
de **V**ÊTEMENTS

sur MESURE et CONFECTIONNÉS.
Coupe moderne — Travail soigné.

MANTEAUX DE PLUIE

COSTUMES SPORT

Prix avantageux, marqués en **chiffres connus**. — Envois à choix. Collections échantillons à disposition.

FABRIQUE DE REGISTRES V^{ve} X. KOST, LAUSANNE

Maison Suisse fondée en 1875

SPÉCIALITÉ : Registres à dos élastiques pour tous systèmes.

Registres à feuilles mobiles — Cartes comptabilité. — Dossiers pour classements verticaux

Parfum

„ Illusion Drallé ”

(dans le Phare)

Gouttes de Fleurs sans alcool donnant
l'illusion parfaite de fleurs fraîchement
cueillies.

Un atome suffit. Naturel et exquis.

Violette, Muguet, Rose, Lilas,
Héliotrope, Orchidée,
Foin coupé, etc.

Nouveauté: Le „ Lys d'Or ”

En vente partout.

Agence générale pour la Suisse :

A. RACH

Winkelriedplatz

BALE



REVUE DES LIVRES (Suite).

et que c'est, en quelque sorte, trahir l'écrivain que de prétendre exprimer par un seul mot une psychologie compliquée et des nuances aussi subtiles. M. Paul Bonnefon, le savant conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, qui s'est chargé d'introduire ce recueil d'essais moraux, nous met dès l'abord en garde contre un jugement superficiel et hâtif, et nous invite à dégager des *feuilles* du journaliste-philosophe les « façons de sentir et de dire d'un esprit loyal et honnête, qui ne s'analyse jusqu'au tréfonds que pour se mieux connaître et se juger sans illusions. »

Aussi bien y trouvera-t-on à la fois plaisir et profit. Si la composition nous frappe par son décousu, la prodigieuse fécondité de l'invention nous frappe encore bien davantage. Comme le faisait déjà remarquer Gustave Larroumet, il y a là assez d'idées pour défrayer plusieurs auteurs comiques et plusieurs romanciers. Et, si deux ou trois sujets à peine sont menés à bonne fin, l'observation n'en reste pas moins excellente, et le style celui d'un maître écrivain.

UNION DES BANQUES SUISSES

VEVEY**LAUSANNE****MONTREUX**

2, Place St-François, 2

Capital et Réserves : Fr. 85 500 000.—

Délivre des certificats de dépôt au porteur ou nominatifs avec
coupons semestriels aux taux les plus avantageux.

Carnets de dépôts.

Achat et vente de titres. — Gestion de fortunes.

Ouverture de Crédits commerciaux avec ou sans garantie.

Avances sur titres. — Escompte d'effets de commerce.

Change de monnaies et billets étrangers.

Grand choix

pour Enfants, Dames, Messieurs

en Chaussures

de ville, de sport, du soir

François JATON

S. A.

Galerie St-François

Téléphone 31.95

Téléphone 31.95

LAUSANNE

Transports Internationaux GEORGES HELMINGER & C^{IE}

Téléphone :
5527

BALE

Télégrammes :
Helminge

N'expédiez pas des marchandises sans avoir consulté notre bureau de tarifs.

Kurhaus Tarasp

près du Parc National Suisse

Basse Engadine (alt. 1200 m). Gare : **Schuls-Tarasp**.

Seul hôtel situé directement près des sources principales et ayant des bains minéraux dans la maison. La cure de bains et de boisson de Tarasp, bien plus efficace que celles de Karlsbad, Marienbad, Vichy etc., soutenue et favorisée par un climat alpestre extrêmement salubre est sans pareil dans ses effets et garantit absolument des résultats excellents. **Faites un essai avec 1 caisse de 10/1 bouteilles « Source Lucius » à fr. 10.50 ou 15/2 bouteilles à fr. 12.— et vous serez convaincus.** Prospectus par

Kurhaus Tarasp, 350 lits.

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

— « On rencontre — écrit le bulletin-réclame joint à l'exemplaire des *Abeilles mortes* que j'ai sous les yeux — dans ce roman, plaisante et gaillarde compagnie : un pacha et de jolies filles, un diplomate et un trafiquant, un jeune amour qui apprend à naître, un vieil amour qui ne veut pas mourir. On y lira, avec beaucoup de vérité sous la fantaisie, la curieuse et pathétique histoire d'un homme et d'un cœur ; comment, pour rechercher les lointains vestiges de sa race, un cadet reluisant d'or et d'illusions court la mer et l'aventure et découvre dans l'âme et l'amour d'autrui son âme et son propre amour. »

J'ai parcouru, un peu rapidement il est vrai, le roman de M. Léon Lafage, paru récemment dans la collection *Le Roman*, dirigée par un écrivain de mérite, M. Edmond Jaloux, et je ne saurais mieux résumer, n'ayant qu'un nombre de colonnes tronquées fort limité à ma disposition, le thème d'un livre que j'ai trouvé moult, vivant et coloré. Si tous les numéros de la collection présentent un intérêt analogue, nous en féliciterons le bon éditeur Grasset.

— MM. Jérôme et Jean Tharaud, qui se sont conquis dans les lettres fran-

SOCIÉTÉ DE BANQUE SUISSE

SWISS BANK CORPORATION

Bâle - Zurich - St-Gall - Genève
 Lausanne - Neuchâtel - Chaux-de-Fonds
 Bienne - Chiasso - Hérिसau - Le Locle - Nyon
 Aigle - Morges - Rorschach - Vallorbe.
 Londres E. C.

CAPITAL-ACTIONS VERSÉ fr. 100,000,000
 RÉSERVES fr. 31,000,000

Le Siège de **LAUSANNE**, 11, Grand-Chêne, traite
toutes opérations de
BANQUE, de BOURSE et de CHANGE.



Spécialité :

Biscômes
 de Berne

Confiserie-Pâtisserie
J. Hächler, Berne

13, Neuengasse, près de la Gare.

JEANRENAUD & MARGOT

LAUSANNE, 15, Place St-François

CIGARES, CIGARETTES, TABACS, PIPES et ARTICLES pour FUMEURS
 de meilleures marques.

Le plus grand assortiment. Envois à choix. Prompte expédition.

Poussettes

Krauss

ZURICH, Stampfenbachstr. 46/48

Bahnhofquai 9

Catalogue gratuit.



CHARLES GUINCHARD

Maison spéciale p. timbres suisses - BERNE

J'envoie à choix timbres de tous les pays aux meilleures condit. Demandez mon prix-courant de tous les timbres suisses. J'achète également les vieux suisses et européens.

MAISON
DE
MUSIQUE



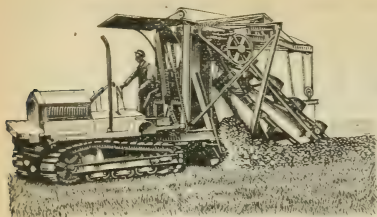
PIANOS
HARMONIUMS
ABONNEMENTS

HUG & C^o BALE

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

çaises une place enviable, restent fidèles à l'exotisme. J'entends par là, non seulement la description de pays lointains, voire transocéaniques, des tableaux de mœurs séduisants par leur nouveauté, mais, d'une manière plus générale, l'étude vivante des hommes et des choses étrangers à la France. Les mêmes éditeurs Plon ont publié coup sur coup *Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas*, *L'ombre de la croix*, *Un royaume de Dieu* qui retraçaient avec pittoresque et exactitude des scènes de la vie marocaine ou de la vie juive en Pologne et en Petite Russie.

Les frères Tharaud ajoutent aujourd'hui un chapitre nouveau à l'histoire du judaïsme contemporain en ressuscitant devant nos yeux la révolution hongroise. Ce ne sont plus des personnages imaginaires, mais des personnages précis : tout d'abord Béla Kun et Szamuely, la foule ardente des juifs du Danube et



Machine à creuser les fossés de Drainage et Canaux

Combinée avec tracteur brevetée
Système Scheuchzer

Tracteur spécial
pour défrichement de marais.

A. SCHEUCHZER, constructeur, Renens-Lausanne.

„DACTYLOTRAD“

22, Petit-Chêne

LAUSANNE

Téléphone 39.90

Bureau spécial de Dactylographie et de traductions en différentes langues
Exécution rapide et soignée. — Prix minimes !

Articles de Caoutchouc en tous genres Caoutchouc Industriel

A. BRUNNER
SUCC. DE FRED. BRUNNER • BALE •



IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

Fabrique de Timbres en caoutchouc

MOULIN FRÈRES

BUREAU
Petit-R. cher, 6 bis
Tél. 43.63

LAUSANNE

ATELIER
Petit-Rocher, 6 bis
Tél. 43.63

SANATORIUM DU LÉMAN

GLAND

MÉDECIN EN CHEF: Dr A. SCHRANZ

Hydrothérapie, Electrothérapie, Massage, Régime.

Médecine interne. Maladies nerveuses.

Convalescence. Repos.

Vaste parc. — Situation superbe au bord du lac. — Confort
Ouvert toute l'année. Prix modérés.

SOCIÉTÉ des CHAUDRONNERIES du NORD

Soc. anon. au capital de 5 500 000 fr. — Siège social: 10, Rue Vézelay, Paris.

Chaudronnerie fer et cuivre. — Tuyauteries. — Charpentes métalliques. — Chauffage. — Ventilation. — Humidification mécanique. — Générateurs Woodeson « Clarke Chapmann ». — Sur-chauffeurs « Sugden ».

Agent général pour la Suisse: F. BARBIER, Avenue Ruchonnet, 10, Lausanne. Tél. 4122

Remède très efficace

contre l'eczéma, rougeurs, boutons, inflammation de la peau accompagnés de démangeaisons irritantes. — Prix du flacon, Fr. 3 —

Envoi par la poste contre remboursement :

Pharmacie Dr. E. Plattner, Granges (Soleure)

REVUE DES LIVRES (*Suite.*)

de la Theiss faisant triompher là-bas, comme leurs frères de race sur les rives de la Néva ou de la Volga, la vieille conception messianique qui hante depuis des siècles l'imagination d'Israël, adaptée aux besoins et aux circonstances de l'époque.

A côté des Sémites, figurent d'autres personnages de premier plan : le comte Tisza qui finit d'une façon si tragique, l'impétueux Karolyi, le jeune empereur aux aspirations généreuses mais d'une insuffisante énergie, dans un décor largement brossé, telle une fresque haute en couleurs qui serait l'œuvre d'un peintre en même temps que d'un poète et d'un historien. D'un historien philosophe, puisque le titre seul *Quand Israël est roi* renferme un grave et solennel avertissement.

Société Anonyme
de
LAMINOIRS ET CABLERIE
Usines à COSSONAY-GARE
et DORNACH

Fonderie, laminoirs, tréfilerie de cuivre
laiton, bronze, aluminium et alliages de nickel.



Fabrication de fils et câbles
pour applications de l'électricité



Matériel divers pour installations électriques.



GRANOLA

Aliment complet, facile à digérer, recommandé aux personnes souffrant de l'estomac, aux enfants et à tous ceux qui ont besoin de **suralimentation**. 25 années de succès. II

En vente dans les épiceries fines. — Où il n'y a pas de dépôt, s'adresser à

Aliments hygiéniques "Phag"

GLAND (Vaud)

J. VÉRON, GRAUER & C^{ie}

GENÈVE - BELLEGARDE - VALLORBE - LA CHAUX-DE-FONDS - BRIGUE
PONTARLIER - DOMODOSSOLA - MORTEAU - MARSEILLE

TRANSPORTS INTERNATIONAUX

VOYAGES ET ASSURANCES

AGENCE PRINCIPALE DE LA COMPAGNIE

INTERNATIONALE DES WAGONS-LITS

REVUE DES LIVRES (*suite*).

— Il me reste à vous signaler les dernières publications parues dans la Bibliothèque Plon, dont on sait le succès rapide en France et chez nous. Ce sont : de Catulle Mendès, les *Mères ennemies*, roman historique ; de Henry Bordeaux, *La croisée des chemins*, et de Maurice Paléologue, *Le cilice*, couronné naguère par l'Académie française. Ces nouveaux volumes témoignent du choix le plus éclectique et, je ne crains pas de l'affirmer, le plus heureux.

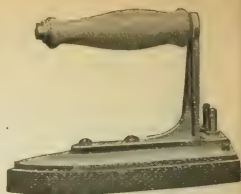
J'attendrai pour pouvoir en dire autant de la nouvelle collection populaire lancée par la même maison sous le nom de la *Liseuse*. Mais les titres des deux volumes que j'ai sous les yeux fourniront peut-être à eux seuls une indication sur le genre des œuvres et le but recherché par les éditeurs. Il se trouvera sans doute des amateurs — mettez le mot au féminin — pour relire la *Petite princesse* de Henry Gréville et *Tout arrive* de Henri Ardel.

R. F.

ELECTRO-MATÉRIEL

Zurich I ::

Téléphone : SELNAU 48. 01
Ad. télégr. : KILOWATT



Matériel complet

d'installation

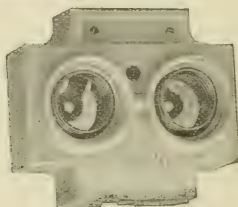
électrique :

Lumière

Force

Téléphone

Sonnerie



Magasins de vente :

ZURICH :

Löwenstrasse, 30.

LAUSANNE :.

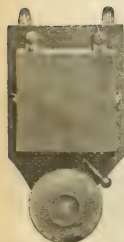
Avenue du Tribunal Fédéral, 9

BERNE :

Monbijoustrasse, 22

ST-GALL :

Katharinengasse, 22



Le centenaire d'Amiel.

Genève s'apprête à fêter une énigme, ou l'aura fait quand ces lignes paraîtront. Et nous allons assister à un de ces spectacles où la salle est aussi intéressante que la scène.

Comment les Genevois de 1921 vont-ils juger l'écrivain qui causa tant d'ahurissement à ceux de 1883 ?

On ne magnifie guère, chez nous, les ouvriers de la plume ; l'art, pris pour lui-même, n'a de dévots que dans quelques chapelles, à Genève et à Zurich. On regarde aux faits ou aux idées ; de celui qui écrit, on attend une doctrine et l'on ne craint nullement qu'il lui donne, pour la rendre plus sensible, le tour d'un dogme ou d'une prophétie.

Amiel, qui ne songeait point à mal, va-t-il, aujourd'hui, faire figure de pontife ?

Il est certainement l'auteur de quelques-unes des plus belles pages qu'on ait écrites dans la Suisse romande. Elles se trouvent toutes dans son *Journal intime*. Son *Penseroso*, ses *Etrangères* et les pièces diverses qu'il a composées ne sont que des exercices de style auprès de cette œuvre sans composition où l'art, cependant, transfigure la passion. Si bien qu'il est pour nous une énigme littéraire avant d'être

ou en même temps qu'il est et parce qu'il est une énigme psychologique et morale. Imaginez un artiste capable, par moments, de s'égalier aux plus grands, mais qui ne ferait en public que ses gammes et ne s'abandonnerait au démon génial que dans le secret du sanctuaire !

Cette dualité, il l'ignorait ; nul ne s'est plus mal jugé et moins connu, non, quoi qu'on en ait dit, pour s'être trop observé et analysé, mais pour s'être trop ingénié à se comprendre au lieu de se prendre tel qu'il était. Et pour lui, se comprendre, c'était se saisir dans l'ensemble universel, saisi lui-même en son principe. L'expression « tout ou rien » prenait ainsi un sens très particulier : ce qui n'est pas « le tout », n'est rien. Qu'est-ce qu'une œuvre qui n'épuise pas la vie, l'histoire, la nature, l'infini ? Et quand elle embrasserait tout cela, qu'est-elle, si elle ne ramène et ne réduit pas cette innombrable variété des choses à l'unité absolue ? Dilatation incommensurable de la pensée et rétraction, non pas consécutive, mais simultanée, qui étaient l'exercice constant, le mécanisme réflexe de son esprit. Peut-on faire rien sortir d'un sujet si l'on s'impose la tâche d'y mettre tout et peut-on y mettre tout quand il faut le rendre particulier, individuel et concret ?

Amiel, toutefois, ne rapprochait pas son cas littéraire de son cas intellectuel ; c'est par timidité, se disait-il, que je m'abstiens. « D'où vient cette timidité ? du développement excessif de la réflexion, qui a réduit presque à rien la spontanéité, l'élan, l'instinct et par là-même l'audace et la confiance. » Ou bien il se retranchait dans une conception sévère de l'art : « Au fond, ne serait-ce pas l'amour propre infini, le purisme de la perfection, l'inacceptation de la con-

dition humaine, la protestation tacite contre l'ordre du monde, qui ferait le centre de mon immobilité ? »

Le centre de son immobilité, comme il dit, était ailleurs. Et c'est ici que son cas devient extraordinairement curieux, exceptionnel et tragique. Scherer l'appelle une grande victime, un martyr de l'idéal. Je le veux bien, mais, pour l'amour de toutes les clartés, qu'on définisse les mots ! Si la victime de l'idéal est celui que paralyse le souci de s'amender, de se corriger, de se compléter, tel n'est point Amiel ; ce n'est pas de cette façon qu'il se replie sur lui-même ; si l'on croit qu'il jugeait ses moyens d'exécution inégaux à l'ampleur de sa vision première, je ne découvre rien dans le *Journal intime* qui confirme cette supposition. Par contre, j'y retrouve à chaque page les traces d'une manière de conduire sa pensée, devenue habitude, rythme mental, automatisme, tyrannie intérieure.

Il note en 1855 cette réflexion qu'il avait faite déjà bien souvent, qu'il refera jusqu'à sa mort, que le cardinal de Cusa, Giordano Bruno, Hegel, surtout, auraient pu signer :

« Beaucoup lu ; ethnographie, anatomie comparée, système cosmique. J'ai parcouru l'univers, du plus profond de l'empyrée jusqu'aux mouvements péristaltiques des atomes dans la cellule élémentaire ; je me suis dilaté dans l'infini, affranchi, en esprit, du temps et de l'espace, en ramenant la création sans bornes au point sans dimension et en voyant la multitude des soleils, voies lactées, étoiles et nébuleuses, dans le point. »

D'année en année cette pensée le maîtrise davantage ; il la traduit avec une variété de tons, une richesse de couleurs et une diversité de formes qui la renou-

vellent chaque fois ; la force, l'aisance, la plénitude sculpturale de l'expression et parfois la splendeur de l'image la rendent saisissante. Il faudrait montrer comment elle réagit sur lui, modifie en lui le sentiment de la personnalité, gouverne son inspiration. Il ne me semble pas qu'on ait avancé l'interprétation de ce phénomène depuis l'étude pénétrante d'Edmond Scherer, qui avait démêlé quelques faits essentiels sans en rechercher le lien.

Le phénomène est de l'ordre intellectuel : c'est l'invasion d'une idée, idée obsédante, mais d'une étonnante richesse, l'idée qu'en tout objet, dans n'importe quel événement, en chaque être, se manifeste une réalité spirituelle, qui est unité absolue, incorporelle, minimum — le point métaphysique — et maximum — l'univers infini. Comprendre, se comprendre, penser, vivre, c'est communier avec cet absolu, savoir le retrouver dans son identité, en tout lieu, en tout temps, à travers tous les aspects des choses. Et le procédé consiste à rejeter les particularités individuelles pour ne considérer comme réel que l'ensemble et ce qui est commun à tous les objets.

On connaît depuis longtemps cette doctrine ou cette tentation de la pensée ; mais on n'avait point d'exemple aussi complet, aussi net, aussi émouvant, d'un asservissement progressif de l'être entier à cette tendance. Il en résulte une « dépersonnalisation » qui atteint à l'intensité de la sensation physique ; parfois, Amiel se sent étranger à son corps, confondu dans la vie universelle ; d'autres fois, au contraire, c'est dans l'immobilité et l'identité de l'absolu qu'il s'absorbe et il s'apparaît à lui-même,

selon sa magnifique expression, « comme une statue au bord du fleuve du temps. »

L'unité universelle, c'est Dieu ; le sentiment de cette unité, c'est la conscience morale, notre guide, notre refuge, notre salut.

Contradiction ? Nouveau problème, plutôt. Sous cette hantise de l'unité, de l'identité, de l'immobilité, Amiel a vécu d'une vie religieuse, avec la jouissance de l'art, l'adoration de la nature, et, jusqu'à un certain point, l'intelligence des hommes. C'était, peut-être, quand le démon métaphysique lui faisait grâce pour un temps. Mais c'est à ce tortionnaire qu'il doit de survivre. La « statue dressée au bord du fleuve du temps » s'est dégagée des arbrisseaux, des feuillages jolis et des fleurs mignardes qui déparaient sa rigidité. Espérons que le nouveau choix d'extraits du journal intime qu'on annonce servira plutôt à l'éclairer du rayon droit de la pensée qu'à en troubler la ligne d'un papillotement de lueurs bigarrées.

Amiel s'est forgé lui-même dans une douleur en partie volontaire, il a de lui-même évolué en un type et en un symbole d'une humanité de pure exception. C'est dans cette douleur rare et en ce type solitaire qu'il convient de le contempler. Il sera longtemps encore un sujet d'émerveillement.

MAURICE MILLIoud.



En route vers Tombouctou.

QUATRIÈME PARTIE ¹

8 janvier.

J'ai retrouvé ce matin un trésor laissé ici en dépôt l'année dernière. Ce trésor, à vrai dire, ne paie pas de mine, mais je tiens à lui et lui tient à moi. C'est Mandara, mon cuisinier fidèle, une perle en son genre, et que je n'échangerais pas, tout vieux qu'il est, et peu décoratif, contre n'importe quel Vatel noir ou blanc.

Ce matin, mon mari lui avait fait dire que nous étions là et pendant que nous déjeunions il est arrivé, radieux :

— Mon madame, toi y a venu.

— Oui, mon vieux Mandara, nous voilà de retour. Et sais-tu où nous t'emmenons ? A Tombouctou.

— A Tombouctou. Ça y a bon, mon Madame. Tombouctou y a pas cher. Toi y a conomiser beaucoup.

Je m'attendais à cette joie et aussi à la remarque à propos de : « conomies ». Mandara m'a toujours vanté Tombouctou pour le bon marché de la vie là-bas et pour les économies qu'y avait pu faire certain « Doqueteurre » pour qui il cuisinait. Pour ce brave homme, faire faire des économies à ses maîtres est un devoir autant qu'un plaisir. Il est rayonnant, le

¹ Pour les trois premières parties, voir les livraisons d'août, septembre et octobre.

bon vieux. Partir avec « mon Madame » pour Tombouctou. Quelle joie ! Encore un dont le rêve se réalise.

Mais « son Madame » actuelle ne veut pas le laisser partir, proteste énergiquement, quoiqu'elle ait été avertie qu'à notre retour ! nous reprendrions Mandara. Il a une peur atroce qu'elle ne le garde de force au bout des huit jours réglementaires qu'il doit lui donner. N'aie pas peur, mon brave ami. Nous ne partirons pas sans toi pour Tombouctou !

Les bâtiments administratifs de Kayes-Ville s'étendent le long du fleuve sous d'épais ombrages. D'un côté les maisons basses dans leurs jardins fleuris, de l'autre le Sénégal que l'avenue domine de très haut. On a fait des jardins potagers sur la berge en pente et jusque dans le lit du fleuve, très bas à cette saison. Sur les grosses roches, parmi les lacs bleus, les lavandières sont installées et battent à grand bruit leurs lessives qu'elles étendent ensuite à même la roche. C'est un tableau très vivant et non moins bruyant.

Nous dînons à la résidence et passons la soirée sous les arbres du jardin à nous remémorer le temps où l'administrateur et nous étions en Guinée. La chère Guinée où nous avons passé quinze ans de notre vie et que toujours nous regrettons. Combien nous avons ainsi de doux souvenirs laissés un peu partout aux ronces du chemin ! Nous éparpillons notre vie, nos amitiés, nos efforts, trop souvent inutiles de ne pouvoir durer. Tant que la jeunesse est là, on va de l'avant sans souci, presque sans regrets. Mais l'âge vient pour nous et ces éternels recommencements sont de plus en plus difficiles, l'effort à faire plus considérable. Nous nous sommes souvenus des résolutions prises, il y a quelques mois, par mon mari.

Au prochain séjour, nous demanderons à rester dans

un centre près des docteurs et du chemin de fer. J'en ai assez de ces pays perdus où depuis tant d'années nous vivons loin de tout.

— Et vous partez pour Tombouctou, a dit M. S. en riant.

10 janvier.

Encore une étape du long voyage qui s'achève. Nous avons quitté Kayes hier matin de très bonne heure et ce soir nous serons à Bamako.

Dans le fourgon de marchandises où nos bagages empilés sont bien encombrants, nous avons installé nos fauteuils pliants, nos caisses de provisions, des seaux pleins d'eau, de la glace... La place est si justement mesurée que le service pour les repas est extrêmement compliqué. Il faut manger pourtant et surtout boire pour laver toute la poussière que nous avalons.

Par les panneaux grands ouverts du fourgon, elle entre à flots, la poussière, et ses millions d'atomes dansent la sarabande dans chaque rayon de soleil. Très gentiment, le petit jeune homme du *Stella* aide mon mari qui s'est improvisé maître d'hôtel. Il casse la glace, ouvre les boîtes de conserves, fait chauffer le café sur la lampe à essence.

Il a pris mon cœur, ce petit, avec une seule phrase, si simplement dite :

— J'ai besoin plus qu'un autre, voyez-vous, madame, d'être sérieux et de travailler. Mon père est mort. Je suis soutien de famille.

La guerre a fait cela, encore, de mettre sur de trop jeunes épaules le fardeau d'une famille à soutenir. Mais quels hommes énergiques et vraiment utiles seront plus tard ces petits qui embrassent avec tant de courage la lourde tâche. Celui-ci me parle des jeunes frères qu'il voudrait envoyer aux grandes écoles, des

sœurs qu'il faudra doter ou mettre à même de gagner leur vie. Il s'attendrit à la pensée de tout ce que sa mère a fait, toute seule, tant qu'il ne pouvait pas encore l'aider. Tant de projets, tant de devoirs qu'il s'est tracés suffiront à le garder de bien des tentations, et la vie coloniale sera pour lui moins dangereuse que pour beaucoup d'autres.

Sous un ciel de feu, les paysages défilent. Montagnes de formes bizarres, au sortir de Kayes, tours et bastions gigantesques où la verdure monte à l'assaut des rochers rouges. Lointains de plaines où par instants on aperçoit les eaux claires du Sénégal. Un embranchement du chemin de fer se dirige vers Médine, ville importante autrefois, presque abandonnée maintenant. C'est tout près de Médine que sont les chutes du Sénégal, si curieuses en saison sèche avec leur étendue de roches à perte de vue, creusées de vastes trous ronds comme des marmites.... ou comme des trous d'obus.

Malgré la sécheresse qui dure depuis trois mois sans qu'une seule averse soit tombée, une jeune verdure égaie déjà la terre où les hautes herbes achèvent de brûler. Bouquets triomphants des nérés aux feuilles dorées, fin gazon étendant sur la terre noire un léger voile vert. Au loin, des fumées montent là où la prairie brûle encore et nous traversons de vastes espaces en feu, les flammes montant à l'assaut des hautes herbes avec un crépitement de fusillade.

Etendus sur des caisses, côte à côte, les deux serre-frein regardent devant eux sans rien voir. Ils rêvent ou dorment les yeux ouverts et ne reviennent sur la terre que pour jeter un regard de convoitise sur nos provisions étalées. On leur en fait bonne part, bien entendu, et ils avalent tout avec une évidente satis-

faction, quoiqu'on leur ait apporté à plusieurs stations des calebasses abondamment garnies. Mais les estomacs de noirs sont indéfiniment extensibles et leurs digestions rarement troublées.

C'est à Mahina que le Bakoy et le Bafing se réunissent pour former le Sénégal. La vaste étendue d'eau que forment les deux rivières en se joignant est traversée par un magnifique pont, seul travail d'art à peu près sur cette ligne où l'on n'a eu qu'à marcher tout droit dans un pays tout plat.

Il y a trois ans, nous sommes descendus là pour aller vers Satadougou. Neuf jours de hamac en pays presque désert. Que nous étions heureux, ce matin du premier janvier ! Nous quitions Kayes où nous avions passé trois mois à soupirer après le départ. Nous étions grisés de liberté enfin reconquise, de la joie de recommencer les longues étapes sur des chemins nouveaux, de trouver là-bas une autre vie que nous rêvions très douce, dans une quasi solitude. Au coucher du soleil, je m'en souviens, nous avons traversé à pied l'immense pont, sautant de traverse en traverse et cette promenade à la Blondin au-dessus des eaux mugissantes nous avait semblé une des choses les plus délicieuses qui fussent.

On part ainsi toujours joyeux, plein d'espérances et d'illusions. La vie se charge de les détruire, de les éparpiller et trop souvent n'en laisse rien. Mais il est doux pourtant de revoir les endroits où l'on a cru, rien qu'un instant, au bonheur sans nuages et sans désillusions.

Satadougou veut dire village de la mort. Beaucoup de nos espoirs y sont morts, en effet, pendant une année de séjour, mais ils renaissent aujourd'hui avec l'existence nouvelle qui s'ouvre devant nous.

Dans un grand tapage de ferrailles, notre train a passé le pont et roule, grinçant et cahottant sur la voie qui s'allonge en ligne droite à l'infini. Les ressorts de notre fourgon sont très rudimentaires ou même inexistants. En moins d'une demi-journée, les heurts et les cahots désordonnés ont démoli nos chaises longues. Il faut les réparer, les renforcer sans cesse avec des bouts de cordes et des bouts de bois. Cela fait passer le temps. Pour l'honneur du chemin de fer Kayes-Niger, il convient de dire que par le train de voyageurs nous aurions fait un voyage cent fois plus confortable. Compartiments larges et propres. Wagon-restaurant, glace, ventilateurs électriques. Une chanson, dans une Revue jouée à Bamako l'an dernier se moquait fort spirituellement de :

Not' petit ch'min d'fer
De Kayes au Niger
Qui fil' comme le vent
A moins qu'celui-ci
Ne lui soit contraire...

Sans doute les vents aujourd'hui nous sont contraires, car nous n'arrivons pas avant la nuit noire à Toukoto. Mais la gare est éclairée et on nous donne même une ampoule électrique à installer dans la chambre de l'ancien buffet désaffecté où nous allons passer la nuit. C'est tout ce qu'on peut nous donner, par exemple, pour meubler cette chambre absolument vide. Le chef de gare s'excuse gentiment de ne pouvoir mieux faire. Il loge des amis ce soir, le petit ménage martini-quais, et couchera sur une natte pour leur laisser son lit.

Dans les bagages entassés, nous trouvons un de nos lits de camp. Nous descendons nos chaises longues et la caisse des victuailles. Avec le petit jeune homme,

nous improvisons souper et coucher dans un brillant éclairage. Mon mari couchera sur le matelas à terre, moi sur le lit sans matelas et notre jeune ami sur la chaise longue... Nous avons dormi tous trois comme des loirs.

La seconde journée a passé moins rapidement peut-être que la première parce que c'était la fin du voyage et que nous avions hâte d'arriver. Les mêmes sites que la veille ont passé devant nos portes ouvertes et les mêmes poussières ont dansé dans le soleil trop ardent. A Kita, nos yeux ont cherché, au bout de la belle avenue qui part de la gare, l'invisible Résidence. C'est là, probablement, que nous nous installerons au retour du merveilleux voyage. Tout ce pays est moins plat, moins monotone que la plaine du Sénégal, moins aride surtout et presque partout habité. Après Kita, le train monte, monte sans cesse, soufflant, grinçant. Nous quittons le bassin du Sénégal pour entrer dans celui du Niger.

A Katti, des officiers sont descendus de leurs maisons nichées là-haut dans la verdure pour voir passer le train. C'est la grande distraction de chaque soir et, tout en causant avec les connaissances retrouvées, je revoyais le Lavandou, la petite station aux haies fleuries de roses et le départ glacé... Comme tout cela est loin déjà.

Le train s'engage dans une tranchée profonde, une coupure dans la terre rouge. Quand il en sort, nous voyons le Niger au loin, majestueux dans la vallée. Le soleil s'est couché pendant que nous étions dans la tranchée, ce n'est plus que du blanc dans du gris, le fleuve et la plaine immense. Sur une colline à droite le palais du Gouverneur et les bâtiments des services administratifs sont encore un peu éclairés tandis qu'en

bas, parmi les arbres qui font des taches sombres des lumières scintillent. Nous sommes à Bamako.

11 janvier.

Il y a en Afrique occidentale française, en A. O. F., comme nous disons, deux très jolies villes, Conakry et Bamako. Toutes deux, cités d'allées ombreuses et de jardins fleuris, ont la fraîcheur et la grâce qui manquent aux villes neuves du Maroc ou du Sénégal.

Conakry a ses rues ombragées de manguiers sous lesquels on circule en plein midi à l'abri du soleil. Elle a la mer et les montagnes proches. Une mer calme et bleue, pâle sous le ciel pâle et caressante à la terre qu'elle enveloppe de toutes parts. La ville est construite sur un îlot relié au continent par une chaussée et de partout on voit l'eau se confondre avec le ciel, tandis que les grands arbres, les fromagers géants, étendent sur les plages l'ombre de leurs feuillages.

Bamako a couvert ses allées de flamboyants aux fleurs de feu. Ses habitations sont des villas dans la verdure et son sol, d'un rouge ardent, le rouge des terres cuites, est un enchantement pour les yeux. Elle n'a pas la mer pour la bercer dans les nuits claires, mais elle a le Niger, le fleuve aux sables d'or qui passe dans la plaine. Deux collines abruptes la dominent : Koulouba, la « Grande-Montagne », et le « Point G » où l'on a construit l'hôpital colonial. Un vallon sépare les deux plateaux et la route y serpente parmi les roches, le long des pentes vertes.

Un gouverneur, plus amoureux de beauté que pratique dans ses conceptions, décida un beau jour de construire à Koulouba le palais du gouvernement. Autour du palais on mit les différents services de l'administration dans de très beaux bâtiments et on cons-

truisit des maisons pour loger les fonctionnaires des dits services. C'est ainsi que sur ce plateau aride, brûlé par le soleil et desséché par tous les vents, une cité de palais et de villas s'est élevée comme par miracle, ou plutôt, disons-le, à force de volonté et d'énergie tenace. Par un sentier à peine praticable, des milliers d'indigènes, hommes, femmes et enfants, portèrent sur leurs têtes la chaux, les pierres et même l'eau pour les constructions. Une fois les travaux terminés seulement, on installa les puissantes pompes qui, du Niger, refoulent l'eau là-haut et la distribuent dans chaque habitation.

Celui qui avait rêvé et construit la cité de Koulouba n'a jamais habité le palais de style oriental qui réalisait son rêve. En revanche, les gouverneurs qui lui ont succédé et les fonctionnaires ont plus d'une fois maudit la fantaisie qui les fait vivre sur un rocher, loin de toutes les commodités de la vie.

Koulouba, pour ceux qui ne sont pas forcés de l'habiter, est une ville unique en son genre. Quand on arrive au haut de la montée, sur la large avenue qui traverse le plateau, on a de tous côtés une vue admirable. A gauche, c'est la vallée du Niger avec le fleuve incomparable, à droite un lointain de collines et de plateaux qui se succèdent et se dégradent en tons bleuâtres de plus en plus clairs. Les maisons basses ont toutes des vérandas fleuries, des jardins les entourent et des chemins ombreux arrivent à la grande allée centrale. Sur une vaste place à l'extrémité du plateau, le palais du gouverneur et celui du secrétaire général se font face. Bâtis dans le style mauresque, on croirait voir les palais pleins de fantaisie de quelque exposition universelle, mais tout cela, quand même, a fort grand air. Le jour, quand circulent les voitures et les autos, et qu'on rencontre quelques passants sur les chemins,

la ville ne manque pas de gaîté. Le soir, à partir de sept heures, c'est un peu triste. C'est même mortellement triste, affirment les célibataires cloîtrés là-haut, loin de toute distraction. Les lampes électriques, très brillantes, éclairent des allées désertes. Aucun bruit ne trouble le grand silence de la brousse, si ce n'est parfois le grognement de quelque hyène en chasse, et l'on regrette le gai tapage des tams-tams indigènes, le soir à Bamako.

12 janvier.

Notre première promenade à Bamako, notre visite d'arrivée a été pour le Niger, notre fleuve.

Y a-t-il, chez mon mari comme chez moi, atavisme provenant de nos lointains ancêtres, les lacustres du lac Léman ? Nous ne nous plaisons qu'au bord de l'eau, océan, lac ou fleuve. Elle nous attire comme un aimant et le plus beau paysage perd son charme à nos yeux s'il ne s'y trouve une surface claire pour le refléter et lui donner la vie.

Une seule fois, pendant nos vingt-sept ans de vagabondage sur la planète, nous avons habité un poste qui n'était pas au bord de l'eau. Au début, très dépayés, nous dirigions nos promenades du côté des montagnes ou parmi les verdure du plateau. Nous admirions ce qui nous entourait parce que réellement le pays était beau. Mais il nous manquait quelque chose, nous n'étions pas heureux. Jusqu'au jour où un sentier de chèvres à peine tracé à flanc de coteau nous amena au bord d'un clair ruisseau. Dès lors, le temps passa plus vite. Chaque soir, nous prenions le sentier, pour le seul plaisir, au bout de la rude descente, de regarder un instant couler l'eau, l'âme du paysage.

Le Niger est pour nous un très vieil ami. Il nous a portés autrefois pendant des semaines sur les chalands

couverts de paille qui sont les house-boats de la brousse. Il nous a bercés avec notre pirogue, tronc d'arbre creusé, sur ses lacs bleus en saison sèche ou entraînés à des vitesses folles dans ses courants rapides de l'hivernage. Nous l'avons connu tout enfant, pourrait-on dire, dans les montagnes de la Guinée où il est né. C'était une petite rivière, claire et gaie sous une voûte d'arbres toujours verts. Parfois elle s'attardait en des recoins pleins de mystère où l'eau profonde semblait noire sous les branches et les racines entrelacées. Des sentiers aboutissaient là, tracés par les lions ou les panthères qui venaient boire la nuit ou guetter des proies, et souvent on trouvait sur les bancs de sable, la trace de leurs pattes, profondément marquée.

Il y avait des rapides où l'eau bondissait furieuse entre les roches, agitant d'un perpétuel tremblement les buissons poussés sur les minuscules îlots. En hivernage, la rivière inondait la vallée, fécondant les rizières, faisant pousser les lourds épis qui s'inclinaient sur ses eaux claires.

A quelques jours de marche, un peu plus loin dans les montagnes, une source jaillissait au fond d'un creux, un filet d'eau caché sous les plantes aquatiques : la source du Niger que je n'ai pas vue, hélas ! Pendant que mon mari faisait seul ce voyage de découverte dont nous nous étions promis tant de joie, je voguais vers la France, embarquée mourante et me demandant si j'arriverais au bout de la traversée. La vie coloniale n'a pas que de bons moments et les rêves que l'on fait ne s'y réalisent pas souvent.

Ce soir, nous avons pris la large allée verte qui, de la ville, mène au fleuve. Le soleil n'était plus qu'une tache sanglante dans les brumes du couchant. Il y avait encore des traînées de lumière rouge aux troncs des

fromagers et, du sol couleur de brique cuite, des bouffées de chaleur montaient. Un parfum violent venait des acacias toujours fleuris qui bordent le chemin et se mêlait à l'odeur âcre des fumées traînant au ras du sol.

Que de fois nous l'avons longée, cette haie fleurie pendant l'année passée à Bamako ! Avec la senteur puissante de ses grappes blanches, tout un vol d'impressions s'échappe de l'épaisse muraille verte. Soirs angoissants du début de l'hivernage où, sous les lourds nuages de tornade, l'âme est anxieuse comme à l'approche d'un malheur. Journées de chaleur torride qu'on venait finir là dans l'espoir de trouver un peu de fraîcheur au bord de l'eau. Nous avons promené le long de cette allée bien des soucis, des chagrins, avec ce sentiment d'être isolés, loin de tout ce qu'on aime, cette sensation d'enfants perdus si douloureuse parfois dans notre vie errante. Mais quand on voyait apparaître, au bout de la chaussée rouge, la claire étendue du fleuve, les papillons noirs très vite s'envolaient.

Le plus souvent, à cette heure calme du crépuscule, l'eau était un miroir immense reflétant le ciel. Des ondes nacrées y jouaient parmi les rayons pourpres qui allaient en s'affaiblissant et qui bientôt s'éteignaient, laissant le miroir terne et sans couleur. On respirait plus librement au bord de l'eau et avec l'oppression physique disparaissait aussi l'angoisse irraisonnée la peur de vivre. Une très douce paix, faite de confiance et d'amour, calmait nos cœurs troublés et devant la sérénité de cette eau claire qui s'en allait vers son destin, une sérénité pareille nous dégageait de toute préoccupation terrestre. Et la tranquillité du soir nous accompagnait sous l'allée ombreuse où déjà la nuit descendait.

Comme il est tard ce soir, le fleuve est sans couleur sous un ciel sans lumière. C'est l'instant qui suit immédiatement le coucher du soleil où la nature semble mourir, privée de ses rayons. Une clarté blafarde enveloppe les chalands à l'ancre, les « laptots », les mariniers qui flânent, tandis que leur marmite bout sur un petit feu au bord de l'eau. De l'autre rive, très lointaine, presque invisible dans la brume du soir, le gros bac du passeur s'est détaché et s'en vient lentement, glissant sur l'eau claire comme du métal poli. Lentement il aborde et les femmes accroupies se lèvent, mettent pied à terre, maintenant sur leur tête la lourde charge. Elles apportent pour le marché de demain les produits de leurs « lougans », leurs petits champs. Patates douces, ignames fabiramas qui sont des sortes de pommes de terre minuscules. L'odeur insupportable du beurre de karité s'échappe de leurs paniers aussi bien que de leur coiffure en crête. Le karité sert indistinctement à la cuisine ou à la toilette et son emploi, pour nos odorats d'Européens, est aussi fâcheux dans un cas que dans l'autre.

Un bœuf à bosse et deux bourricots font des façons pour débarquer, mais quelques claques ont raison de leur timidité. Bêtes et gens à la file prennent l'allée qui conduit à la ville et très vite les formes claires se perdent dans l'obscurité.

L'ombre envahit peu à peu la rive, tandis qu'au loin, vague clarté sous le ciel sans étoiles, le fleuve continue sa course vers le désert.

Jamais je ne me suis trouvée ainsi au bord du Niger sans me dire qu'à cet endroit même, il y a quelque cent vingt ans, Mungo Park y arrivait pour la première fois. Après des années de luttes et de souffrances sans nom

il triomphait enfin, son but était atteint. De loin, il avait vu l'énorme étendue d'eau parsemée d'îles et s'était précipité pour reculer tout de suite, déçu, effrayé.... Le fleuve coulait vers l'Est. Il se dirigeait vers l'intérieur du continent au lieu d'aller vers l'Océan. Toutes les découvertes géographiques du pauvre explorateur ne rimaient plus à rien, tous ses calculs étaient faux. Le Niger, ce Djoliba dont tous les indigènes lui parlaient, n'était pas, comme il l'avait cru, un affluent du Sénégal.

Quelques années plus tard, revenu à ce continent noir dont le mystère l'attirait, Mungo Park s'embarquait sur le Niger pour s'en aller vers l'inconnu. Il voulait savoir où finissait la route triomphale et si le fleuve allait rejoindre l'Océan ou bien si ses eaux se perdaient dans l'immensité du Sahara, absorbées, bues par le soleil et par le sable.

Mais il ne devait jamais savoir où s'en allait le fleuve. Un peu plus loin que Tombouctou, la flèche d'un indigène mit fin à son voyage et le Djoliba roula jusqu'à la mer le corps du hardi voyageur.

20 janvier.

Le train a amené aujourd'hui mon brave Mandarø, rayonnant et très fier d'avoir pu s'échapper de Kayes. Il avait une telle frayeur que «son Madame» de là-bas ne le retînt de force, qu'il s'est sauvé la nuit pour aller prendre le train à une station éloignée. Il n'a pas même osé réclamer les quelques sous qu'on lui devait.

Je lui ai dit :

— Mais tu n'avais pas besoin de te sauver ainsi. Personne ne pouvait t'empêcher de partir puisque tu avais fait les huit jours réglementaires.

Il a eu un hochement de tête plein de sous-entendus :

— Tu le connais pas ce Madame là. Moi y a trop peur lui.

Enfin, mon précieux cuisinier est là, c'est l'essentiel. Avec lui, nous emmenons un boy quelconque, un Mamadou à la face de brute, aux dents limées en scie. Il ne possède que de très rudimentaires notions de travail et de propreté, mais semble être un brave garçon. Et puis, il faut bien nous en contenter, puisqu'on n'en trouve pas d'autre.

21 janvier.

Le gouverneur, arrivé de Dakar, il y a deux jours, a réuni ce soir à dîner ceux qui partent pour Tombouctou. Très joli dîner, gai et plein de cordialité. Partent en même temps que nous cinq voyageurs encore. Le colonel C., commandant les forces militaires du Soudan, va faire une enquête là-bas et sa jeune femme l'accompagne. Mais ils feront en auto la première partie du chemin et nous rattraperont à Mopti. Il y a encore deux Anglais, un colonel en retraite et un ingénieur, à l'occasion correspondant du *Times*, qui visitent en touristes le continent africain. Pour commencer, ils vont descendre le Niger jusqu'à Tombouctou, puis, par la Haute-Volta et le Dahomey, ils regagneront la mer. Un autre fleuve les fera pénétrer dans l'intérieur, d'où ils retourneront à la côte à travers forêts et montagnes. Ainsi toujours zigzaguant, ne rejoignant la côte que pour remonter tout de suite dans l'intérieur, ils arriveront dans deux ou trois ans, pensent-ils, au cap de Bonne-Espérance où leur randonnée prendra fin.

Un officier encore part avec nous pour prendre, à Tombouctou, le poste de Commandant de cercle. Celui-là nous regarde un peu de travers et ne semble pas disposé à lier connaissance. Il se demande évidem-

ment ce que vient faire en territoire militaire un administrateur civil, un vulgaire pékin, parmi tant d'officiers qui sont là-bas.

Ce sera peut-être le revers de notre médaille, d'être seuls civils dans un pays où tout marche encore militairement et l'on nous a avertis que la situation ne serait pas toujours facile. Mais dans notre longue vie coloniale, nous n'avons jamais rencontré difficultés ou mauvais vouloir dont un peu de philosophie souriante et beaucoup de bonne volonté ne pussent avoir raison. Allons toujours de l'avant.

Le gouverneur aussi part pour Tombouctou. Mais les moyens ordinaires de locomotion étant beaucoup trop lents pour lui, il fera la route en hydro-glisseur et sera de retour à Bamako bien avant que nous arrivions là-bas. Je n'envie pas à notre gouverneur ce voyage si rapide qui ne lui laissera guère le temps de regarder autour de lui. C'est le désavantage d'être au sommet du pouvoir : on n'a jamais le loisir de flâner en route ou de rêver en regardant passer la vie.

VAHINÉ PAPAA.

(La suite prochainement.)



La guerre future.

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE ¹

Service de l'armée navale.

(Ministère de la marine remanié et incorporé au système de la Défense nationale.)

Parmi les directives dont pourraient s'inspirer les organisateurs de l'armée navale, on peut citer :

1^o Constitution d'une flotte de croiseurs légers très nombreuse. En cas de conflit, ces croiseurs, transformés en corsaires et disséminés sur toutes les mers du globe, pourraient causer un tort considérable à l'adversaire, au début des hostilités.

2^o Constitution d'une flotte sous-marine puissante par le nombre de ses unités, par ses facultés de rapidité, de destruction, etc.

3^o Constitution d'une flotte aérienne navale : l'œil de la flotte sous-marine et de la défense côtière.

4^o Constitution d'une défense côtière adaptée aux nécessités modernes.

5^o D'une façon générale, développement de la puissance maritime plutôt par les petites unités que par les grandes, les premières étant moins coûteuses, moins vite déclassées et, semble-t-il, d'un meilleur rendement tactique.

¹ Pour les trois premières parties, voir les livraisons d'août, septembre et octobre.

Service de la recherche technique.

Nous avons vu précédemment comment la tactique, dans le cours de son évolution, était régie par la technique et tout le bénéfice que le belligérant pouvait retirer de la surprise technique. Il lui sera donc indispensable de créer un service de recherche technique à la perfection duquel il consacrera les plus grands efforts.

Il paraît avantageux de centraliser en un seul service les recherches techniques qui intéressent les armées terrestre, navale, aérienne, la production et l'économie nationale. Un seul service sera certainement moins coûteux et permettra des simplifications dans l'organisation des laboratoires, des champs d'expérience, du personnel subalterne. En outre, en astreignant les officiers techniciens à une vie commune, on les place dans un milieu favorable à la production inventive.

Le personnel principal de ce service serait composé d'officiers doués d'aptitudes spéciales qui auraient accompli à l'issue de l'école de guerre un stage de quelques années dans les laboratoires universitaires.

Seraient en outre *affiliés* au service et en liaison étroite avec ses membres ordinaires, tous les savants dont l'activité intéresse la Défense nationale. Il pourrait être décerné à ces membres extraordinaires du service de la recherche technique des brevets d'officiers d'état-major *honoris causa* contre la prestation d'un travail intéressant la Défense nationale.

Voici maintenant une observation concernant la méthode de travail :

L'invention technique, en dehors de celles — trop nombreuses — qui sont dues au hasard, et en tant

que processus psychique, peut se décomposer en deux actes : le premier est celui où l'inventeur *imagine*, le second est celui où il *réalise*.

Mais il arrive parfois que des techniciens de valeur sont dépourvus d'imagination. La nature synthétise assez rarement en un seul individu des qualités de précision et de méthode, d'acuité d'intelligence, des facultés de travail tenace avec celles d'une imagination généreuse. C'est ce qui fait la rareté de ce que le monde appelle des hommes de génie. Ne pourrait-on pas suppléer artificiellement à cette parcimonie de la nature en *associant* aux hommes qui n'ont pas assez d'imagination des hommes qui parfois en ont trop, en adjoignant aux hommes capables de *réaliser*, des hommes capables d'*imaginer*? Bien plus, pourquoi ne compléterait-on pas ce duo de l'imaginatif et du réalisateur en lui annexant le *psychologue* apte à discerner les effets moraux probables des inventions possibles et à distinguer, parmi celles-ci, celles dont la portée morale sur l'adversaire paraît devoir être spécialement efficace.

Il ne serait pas indispensable que ces collaborations diverses soient permanentes, c'est-à-dire que des « imaginatifs » ou des psychologues soient attachés d'une façon définitive au service de la recherche technique. *Elles pourraient fort bien s'exercer sous forme de concours* auxquels tous les agents d'exécution de la production et de la destruction (des armées terrestre, navale, aérienne) seraient admis.

Service de la production de guerre.

(Ancien ministère de l'armement.)

Il serait impossible de réaliser dès le temps de paix tout l'armement nécessaire à la conduite de la guerre :

1^o Les finances nationales, épuisées par la guerre passée, ne pourraient pas faire face aux charges écrasantes qu'entraînerait la continuation de la production de guerre dans sa plénitude.

2^o Cette production serait intrinsèquement inutile, car elle aboutirait à la création d'un matériel prématurément déclassé.

3^o La continuation de la production de guerre intensifiée absorberait une bonne partie des forces nationales qu'il importe, au contraire, d'orienter vers l'expansion commerciale, forme pacifique de la conquête.

4^o La situation politique internationale ne paraît pas justifier une production de guerre intensifiée.

Il semble donc opportun, en temps de paix de réduire au minimum la production de guerre, hormis quelques exceptions en faveur de l'aviation et de la marine.

En revanche, il est indispensable d'organiser minutieusement la production de guerre *en puissance* ; c'est-à-dire, de réaliser, dès le temps de paix, toutes les organisations nécessaires pour que, en cas de conflit, cette production puisse être mise en activité dans le plus bref délai et qu'elle atteigne, aussitôt que possible, son rendement maximum.

Dans ce but, les organisateurs de la production de guerre se mettront en rapport avec les producteurs de guerre et, de concert avec eux, régleront la question des effectifs ouvriers, du personnel directeur, de l'outillage, etc. :

1^o pour que les usines travaillant en temps de paix à la satisfaction des besoins nationaux normaux et de l'exportation, puissent adapter leur outillage à la production de guerre : en un mot, ils régleront *le double emploi industriel* ;

2^o pour que cette adaptation puisse se faire dans un

délai minimum : en un mot, ils prépareront *la mobilisation industrielle* ;

3^o pour que la production ainsi adaptée s'intensifie le plus rapidement possible jusqu'au maximum ; en un mot, ils assureront *la supériorité absolue des forces* sur un ou plusieurs adversaires hypothétiques.

Le rendement maximum serait atteint suivant une progression minutieusement établie.

Le « double emploi » pourrait être préparé dans toutes les branches de l'industrie intéressant la production de guerre.

La mobilisation industrielle serait réglée jour par jour, heure par heure peut-être.

Les désignations de personnel seraient revisées fréquemment.

Ici, il y aurait lieu d'émettre quelques considérations sur *le service obligatoire féminin* que l'on devra probablement introduire dans les mœurs et dans les lois, au moins partiellement, pour les femmes qui n'ont pas certaines charges de famille, en retour du droit de suffrage et de l'éligibilité à certaines fonctions officielles civiles. Mais l'étude de cette question délicate dépasse trop, par sa portée sociale et politique, le cadre de ce sujet pour que je songe à l'y introduire autrement que comme un simple point d'interrogation.

En outre, le Service de la production nationale pourrait « exciter » à la consommation de certains produits manufacturés indispensables à la guerre, de façon à augmenter les disponibilités nationales. Par exemple, en relevant les tarifs de chemins de fer, on activerait la consommation des automobiles, des camions notamment. On pourrait également activer la consommation d'avions, inviter les municipalités à choisir de préférence l'autobus au tram comme moyen

de communication urbaine, etc. Toute cette activité relève en somme du service de propagande intérieure, mais il est indispensable que le service de la production de guerre tienne le compte exact des disponibilités nationales et, avant d'élaborer les plans de production de ce qui n'existe pas encore, s'informe de ce qui existe déjà.

Mais il importe avant tout que ces plans de production soient perpétuellement « mis à jour », pour employer la formule consacrée. Ce service de la production de guerre, les plans une fois dressés, comporte un personnel permanent restreint.

J'ai annexé le service des transports au service de la production, non pas que je me sois laissé séduire par l'harmonie théorique que représente cette annexion, le « transport » étant une forme de la production en *créant* l'abondance là où elle n'existe pas. Ce motif très théorique n'a qu'une valeur secondaire en matière d'organisation. C'est, au contraire, une raison d'ordre pratique qui m'a engagé à cette disposition.

Le service des transports devrait comprendre désormais non plus seulement le *transport ferroviaire*, mais aussi le *transport automobile*, le *transport maritime*, le *transport fluvial* et d'ici peu le *transport aérien*.

La solidarité qui lie cette série de services à celui de la production de guerre est tellement étroite qu'il est plus simple d'assurer son exercice par annexion.

Parmi les postulats à proposer au service des transports de la Défense nationale française, je ne puis m'empêcher de signaler le chemin de fer transsaharien et l'organisation des transports maritimes et terrestres des troupes coloniales africaines.

Service de l'Economie nationale.

(Ancien ministère du ravitaillement.)

Il semblerait justifié de fusionner ce service avec le précédent. Le service de l'Economie nationale devant plutôt régler la consommation, ne serait-il pas plus harmonieux de centraliser en une même institution l'organisation de la production et celle de la consommation nationale ?

Toutefois, les motifs suivants m'ont déterminé à faire de ces organisations deux services distincts :

1^o Il importe que le fonctionnement de ces deux services soit systématisé. Ce postulat sera réalisé, puisqu'ils seront des organes jumeaux d'une même institution.

2^o Il importe cependant qu'ils ne soient pas amalgamés, confondus dans une même organisation. Leur fonctionnement sera certainement d'un rendement meilleur s'ils jouissent d'une certaine autonomie. Ils n'est pas inutile qu'ils exercent l'un sur l'autre un contrôle de fait, sinon de droit.

3^o Il faut que l'activité du service de la production de guerre soit spécialement orientée vers une production extraordinaire, qui *désaxe* la production normale.

La production de guerre pourvoit aux besoins nationaux *extraordinaires, en temps de guerre.*

L'Economie nationale pourvoit aux besoins *ordinaires, en temps de guerre.*

En temps de guerre, le jeu normal des lois naturelles auxquelles est soumise la vie économique est suspendu, par suite des conditions extraordinaires dans lesquelles elle se développe.

Il faudra donc que, dès le temps de paix, le service de l'Economie nationale :

1^o *évalue les besoins nationaux ordinaires* ;

2^o *évalue les possibilités de compression* de ces besoins, — car, en temps de guerre, il va falloir détourner une partie de la production pour satisfaire aux besoins extraordinaires ;

3^o *évalue les ressources nationales* ;

4^o *étudie les procédés de créer des réserves* ;

5^o *étudie les procédés d'activer* dès le temps de paix *la production de certains produits*, dont l'importation serait difficile en temps de guerre, et communique ses desiderata au service de la propagande intérieure ;

6^o *se mette en rapport avec le service technique* pour trouver des *succédanés* aux produits dont l'importation serait impossible en temps de guerre ;

7^o *règle, de concert avec le service de la production de guerre, la production qui intéresse les besoins ordinaires et extraordinaires de la nation en temps de guerre* ;

8^o *prépare la répartition des biens de consommation en temps de guerre* ;

9^o *intervienne énergiquement, discrètement et constamment, par le canal du service de propagande intérieure, pour que la politique économique du pays, celle des crédits extérieurs notamment — soit dirigée dans un sens favorable aux nécessités de la Défense nationale.*

Service de l'expansion intellectuelle ou propagande.

Nous avons vu précédemment qu'en nos temps où règne la démocratie, l'opinion publique est une force avec laquelle le belligérant doit compter, qu'elle est un important facteur de décision stratégique, puisqu'elle tend à déterminer l'orientation politique des

Etats dans un sens plus ou moins favorable à l'un ou l'autre belligérant.

Il est donc indispensable que, dès le temps de paix, les Etats créent une organisation susceptible de mener à bonne fin cette guerre de l'idée.

Cette organisation constituera un des plus importants services de la Défense nationale. Elle se renforcera en s'*affiliant* tout ce que le monde national de l'enseignement, des lettres et des arts compte d'influences. On pourrait l'appeler : « Service de l'expansion intellectuelle » pour ménager les gens timorés que le mot « Propagande » pourrait effaroucher.

En réalité, ce service comprendra : 1^o un service de renseignement, indispensable pour orienter la Défense nationale en général et la propagande en particulier ; 2^o un service de propagande intérieure ; 3^o un service de propagande extérieure.

Le service de renseignement embrassera le renseignement politique, économique et militaire, car, s'il limite son activité au renseignement militaire, il sera forcément incomplet. Il importe qu'une Défense nationale soit renseignée constamment sur *les facultés de production* de l'adversaire présumé. Enfin il est très indiqué de mettre le renseignement au service de la « conquête pacifique », en fournissant au commerce national tous les éléments qui lui sont nécessaires pour orienter son exportation.

Mais voici, en matière de « renseignement », une observation qui semble digne de retenir l'attention ; elle concerne la *méthode de travail* :

Le service de renseignement de tel ou tel ministère de la guerre, que ce soit Berlin, Paris, Rome, etc., disperse dans le monde entier un réseau plus ou moins dense d'agents *dont les renseignements fragmentaires*

sont centralisés dans un bureau spécial de l'état-major général de l'armée. De cet amas de renseignements, toujours incohérents, souvent contradictoires, on essaie, après élimination, de tirer le renseignement décisif. Cette méthode présente les inconvénients suivants :

1^o On emploie généralement comme agents de renseignements des gens souvent tarés, de médiocre valeur intellectuelle, peu instruits, dénués de tout sens critique. Ce ne sont, trop souvent, que de pauvres gens dont l'unique souci est de gagner un peu d'argent. Pour en gagner plus, il arrive fréquemment qu'ils soient à la solde de deux ou plusieurs services de renseignements. On appelle cela en termes du métier : « manger à plusieurs râteliers ».

2^o Les renseignements sont centralisés, étudiés, critiqués, synthétisés, par un rapporteur qui n'a souvent que des idées assez vagues ou *préconçues* sur les conditions générales de vie politique, économique, de mentalité, de race, du pays sur lequel il rapporte, le renseignement politique étant du ressort exclusif de la diplomatie et le renseignement économique n'étant pas organisé.

Le travail critique de tel ou tel lot de renseignements et la synthèse qui suit cette élimination, ne se font donc pas *dans le pays auquel ces renseignements se rapportent, mais généralement dans la capitale du pays qui se renseigne*. C'est ainsi que tel ou tel fait, pris isolément, indépendamment de la *situation* qui le conditionne, revêt une signification inexacte, susceptible d'induire en erreur le rapporteur bien intentionné, mais incapable d'estimer ce fait à sa juste valeur.

Il importe donc à un Etat, désireux de se bien renseigner, de se procurer des renseignements synthétiques et non analytiques ; c'est-à-dire, d'envoyer *dans*

le pays qui fait l'objet de l'investigation des *agents de haute valeur intellectuelle*, qui soient aptes à faire *sur place* le travail d'élimination auquel se livre le rapporteur d'état-major dans son lointain cabinet, dans sa tour d'ivoire ; des agents qui soient capables de comprendre une situation et de la décrire, de saisir le rapport qui lie les faits entre eux.

Chaque Etat délègue auprès des Etats avec lesquels il est en relation des agents diplomatiques et des attachés militaires qui sont officiellement chargés de renseigner leur gouvernement et qui le font de leur mieux. Mais ces agents sont paralysés par leur qualité officielle et la crainte de se compromettre ; ils sont très absorbés par leur rôle représentatif et la routine des affaires courantes.

Les agents non officiels de renseignement auraient une activité analogue à celle des meilleurs correspondants des grands journaux, mais ils disposeraient de moyens plus puissants.

Le service de renseignement de la Défense nationale pourrait, de concert avec les chambres de commerce, « inspirer » la création de sociétés de renseignement commercial, auxquelles serait intéressé le capital privé, et étudier dans quelle mesure ces institutions pacifiques pourraient éventuellement coopérer à des buts de guerre.

Il n'est pas inutile d'ouvrir le paragraphe consacré à la propagande par quelques brèves considérations sur un sujet à propos duquel on pourrait écrire des volumes.

1^o La « propagande », comme le dit ce mot, est l'acte ou la série d'actes par lesquels un individu ou une collectivité cherche à propager une ou des idées. On entend

également par « propagande » l'organe chargé de cette besogne, quand cet organe a une importance notable.

On dit, par exemple : la propagande allemande, la propagande bolchévique, pacifiste, etc.

La propagande a pris, à notre époque, une importance dynamique considérable, que ce soit en matière politique, sociale, artistique, commerciale ; tout d'abord parce que le niveau général intellectuel s'est élevé, parce que les masses sont plus instruites que par la passé et que, dès lors, elles sont plus sensibles à la séduction de l'idée.

Ensuite et surtout, les *moyens de diffusion de l'idée* sont beaucoup plus *nombreux et rapides* qu'autrefois. Ils sont même si rapides que l'on peut, grâce à eux, créer non seulement des états psychiques individuels, mais des états psychiques collectifs chez des individus qui ne sont cependant pas agglomérés en « foule ». Exemple : Le télégraphe répand une nouvelle dans tout un pays. Tous les journaux impriment aussitôt des bulletins extraordinaires qui sont immédiatement livrés au public. Les innombrables lecteurs de la presse quotidienne et leurs tenants et aboutissants apprendront donc la nouvelle, autrement dit, recevront la même commotion sensiblement en même temps. Cette coïncidence créera entre ces individus, séparés cependant souvent par des distances considérables, une « communion », ce que l'on peut appeler un état d'âme collectif.

Ces phénomènes de psychologie collective sont encore peu étudiés, mais il est vraisemblable qu'une habile propagande pourrait en tirer parti.

2^o Une propagande quelconque devra, sous peine d'insuccès, respecter certains principes de morale sociale universellement reconnus. Cette morale évolue

avec les mœurs dont elle est la codification idéale. C'est au propagandiste à saisir l'état de cette morale qui conditionne le plan de sa propagande.

A notre époque, une propagande politique n'aboutira à un résultat que si elle affiche de grands principes humanitaires, si elle se fait « au nom » des principes d'égalité, de justice, de fraternité, de liberté....

3^o Il faut que le propagandiste harmonise sa propagande dans sa *forme* avec la mentalité, les mœurs, parfois même les aspirations fugitives du pays où il l'exerce.

Il eût été vain, par exemple, d'entreprendre une propagande pro-française en Allemagne sitôt après l'armistice. Il eût été habile, au contraire, de la faire au nom de l'idée démocratique. L'art du propagandiste est de savoir « habiller » les idées qu'il veut répandre.

4^o Il faut également que le propagandiste fasse œuvre de psychologue dans le choix de ses *moyens*.

Ces moyens sont innombrables : la presse, le livre, le cinématographe, le théâtre, les arts, d'une façon générale, le livre scolaire, les fêtes populaires, les fêtes mondaines, les associations sportives, philanthropiques, commerciales, les conférences, etc...

Tel moyen particulièrement efficace dans tel pays, tel milieu, ne le sera pas dans tel autre.

5^o Il ne faut pas confondre la propagande et la *corruption*. La corruption doit être l'ultime moyen de la propagande. Il faut essayer de convaincre avant de corrompre.

Il serait d'une risible hypocrisie de se voiler la face à ce nom de corruption, et de s'obstiner à vouloir taire ce moyen de propagande dégradant, mais malheureusement si fréquent. Il y a là une branche d'activité de la propagande qui *est* et qui *sera* toujours,

je ne saurais la passer sous silence sous peine d'être incomplet. Voici quelques règles qui ont inspiré et qui inspireront encore les corrupteurs : Choisir avec le plus grand soin les personnages à corrompre. Proportionner les moyens de corruption à la « valeur » de ces personnages. En cas de probabilité d'insuccès, renoncer à les corrompre, mais circonvenir leur entourage. Si possible, corrompre pour obtenir une inactivité plutôt qu'une activité.

La propagande intérieure aura pour tâche de créer dans le pays un *milieu favorable* à la réalisation de la mission de la Défense nationale.

Les services de l'enseignement supérieur, de la production, de l'économie nationale, le service sanitaire seront spécialement en rapport avec elle.

Il est indispensable que la Défense nationale ait un organe qui lui permette d'agir sur l'opinion du pays. C'est en créant des mouvements d'opinion qu'elle atteindra ses buts. Il faut qu'elle intéresse le pays tout entier au succès de son activité. L'action parlementaire que la Défense nationale peut exercer par le canal de certains députés pourra sans doute être très puissante dans quelques pays, à condition que ses représentants bénévoles ne soient pas trop exclusivement absorbés par des préoccupations politiques et par le souci de plaire à leurs électeurs.

C'est certainement en associant intimement la nation à sa tâche que la Défense nationale pourra acquérir la liberté qui lui est nécessaire pour s'organiser, pour fonctionner, pour accomplir sa mission. Il faut qu'elle apprenne au pays à se défendre et qu'elle organise cette défense. Il importe donc qu'elle soit en contact permanent et direct avec lui. Elle le sera, par la pro-

pagande intérieure. Les prescriptions impératives que pourraient édicter les gouvernements dans le but d'agir sur l'évolution des mœurs de la nation et de perfectionner ses facultés défensives seront fortifiées puissamment si elles sont appuyées par une campagne de l'idée menée avec persévérance, avec méthode et avec des moyens suffisants.

Quant à la propagande extérieure, elle devra, avant tout, s'attacher à ne pas heurter les mœurs qui conditionnent la vie sociale de l'humanité civilisée. C'est l'art de celui qui élabore un plan de propagande de sentir « jusqu'où il peut aller » et « jusqu'où il ne peut pas aller ». Son souci sera donc, tour à tour, d'*influencer et de ne pas froisser* l'opinion mondiale, reflet intellectuel des mœurs dont je parlais ci-dessus. Son souci sera également d'adapter avec la plus grande souplesse les principes qu'il invoquera et les moyens qu'il emploiera à la mentalité, *aux mœurs du pays* dans lequel il exercera sa propagande. Son souci, enfin, sera d'élaborer un plan *avec le même soin*, avec la même minutie *que s'il s'agissait d'un plan de campagne par les armes*. Tel un très grand général, il pourvoira à l'instruction de ses troupes, il perfectionnera ses plans et s'assurera de leur parfaite exécution.

* * *

Il nous reste encore à passer en revue le service des Missions et courriers extérieurs, le Service sanitaire et vétérinaire, éventuellement le service du Personnel et celui de la Justice militaire.

Pour ne point allonger outre mesure cet article, je me borne à une énumération.

Le Service des missions et courriers extérieurs est spécialement important pour la France qui délègue un peu partout actuellement — à Berlin, Prague, Vienne, Varsovie, Constantinople, etc., etc., des missions militaires extraordinaires. Ce service constitue, en France, une annexe du 2^e Bureau de l'E.M. Gal A. Il vaudrait mieux qu'il soit indépendant. Il pourrait ainsi se mettre en rapport direct avec tous les services de la Défense nationale. En outre, le recrutement de son personnel serait plus aisé.

Une école d'interprètes pourrait lui être annexée. Mais, ne vaudrait-il pas mieux lui incorporer provisoirement au moins, des universitaires, agrégés des lettres, des juristes, divers spécialistes que pourraient tenter les très belles situations qui sont faites aux officiers dans les missions et qui apporterait à celles-ci un très précieux concours?

Le Service sanitaire, après avoir élaboré ses plans de *mobilisation sanitaire*, pourrait s'occuper d'hygiène publique, se mettre en rapport avec la Recherche technique pour perfectionner certains moyens de protection, — contre les gaz notamment, — développer l'aviation chirurgicale, etc., etc.

Ne serait-il pas plus économique et plus pratique de centraliser en un seul bureau les Sections du Personnel des douze services de la Défense nationale. Les affectations aux différents services se feraient plus facilement et un bureau serait évidemment moins coûteux que douze bureaux.

Il est indispensable de centraliser la Justice militaire. Il serait injuste qu'aux mobilisés du front, de l'air,

de la mer il soit appliqué un statut juridique différent quant à l'esprit sinon la lettre, de celui des mobilisés de l'usine.

Il ressort de ce qui précède que tous les organes dont l'activité doit assurer la défense nationale sont solidaires, au même titre que tous les éléments tactiques du combat. Il est indispensable, pour que la Défense nationale accomplisse sa mission, que tous ses organes réalisent non seulement un fonctionnement individuel irréprochable, *mais exercent leur solidarité dans sa plénitude*, collaborent étroitement. Cette collaboration est essentielle au système qui doit représenter un mécanisme bien réglé, souple, obéissant à une impulsion unique.

Jadis la Défense nationale ne représentait que l'organisation de la destruction de la force armée de l'adversaire. Ses moyens d'exécution étaient avant tout des hommes et non des armes.

Aujourd'hui, cet ordre est renversé. La machine triomphe. Sans elle, la victoire boude ou fuit.

N'est-il donc pas devenu nécessaire que l'Etat donne plus d'extension à l'organisation de sa défense en y englobant celle de la production de guerre, celle de la recherche technique destinée à assurer le perfectionnement de l'armement, celle de l'économie nationale, organisation nécessaire pour désaxer méthodiquement la production nationale ordinaire et l'adapter aux conditions extraordinaires de la guerre ?

En revanche, de nos jours, l'opinion des peuples a une valeur dynamique qu'elle n'avait pas autrefois. N'est-il pas logique qu'un peuple cherche, avant de recourir aux armes, à dissiper les malentendus en éclairant l'opinion du belligérant possible, en la travaillant

par sa propagande dont l'action pourrait se développer par allèment à celle de sa diplomatie ? Et si, malgré tout, le conflit éclate, n'est-il pas logique encore de cher cher, par une campagne intellectuelle, à déterminer l'opinion mondiale, à faire valoir son droit ?

Qui sait ? Peut-être, dans un avenir plus ou moins lointain, l'« Idée organisée », l'Idée souveraine, triomphera-t-elle de la Force avec plus de constance ?

Ce serait pour ceux qui sont appelés à présider aux destinées des peuples la rançon de leurs peines et la gloire du pays qu'ils représentent, s'il leur était donné de répandre dans le monde des *idées* grandes et belles. Porte-étendard sublimes d'une Religion nouvelle, universelle, la Religion de la Paix, dans le rayonnement de l'aube blanche des temps à venir, ils fouleraient aux pieds, d'une chevauchée pacifique, l'appareil sanglant de la Force brutale.....

N'est-ce point là une très séduisante vision?...

Capitaine GLASSON,

Ancien commandant 6^e cie régt marche Légion.
Anc. attaché à la Mission militaire française à Berlin
(G^{al} Dupont.)



L'appel de M^{me} Sacha Kropotkine à l'aide de la Russie.

I

A cette heure où l'immense Russie, ravagée par le bolchévisme, comme ses moissons par les sauterelles, est la proie de la famine, du choléra, de la peste, de tous les fléaux que l'imagination peut concevoir, un cri de compassion s'élève dans le monde entier et des mains se tendent vers ces frères malheureux, victimes de la sanglante expérience bolchéviste.

Comment les secourir ? Là-dessus les avis diffèrent. L'esprit de parti et la politique, chez nous et en Russie, opposent des entraves, parfois féroces, à cet élan de solidarité générale. D'ailleurs, de notre côté, une méfiance, trop justifiée, de la duplicité du gouvernement bolchéviste, tient en suspens les meilleures intentions.

D'autres se demandent si la philanthropie, même universelle, est capable de secourir une si vaste et complexe infortune. M^{me} Sacha Kropotkine, la fille du prince Pierre Kropotkine, l'apôtre de l'entr'aide, adresse dans l'*Observer* du 21 et 28 août un pressant appel à l'aide de la Russie.

Les lecteurs de la *Bibliothèque Universelle* se sou-

viennent peut-être des dernières paroles de Pierre Kropotkine, citées ici même ¹ « ...Dites-leur en Amérique que si je pouvais recommencer ma vie, alors je me donnerais pour tâche de combattre le bolchévisme jusqu'à son extinction ! »

Sa fille, née et élevée en Angleterre, a passé ces dernières années en Russie et a été témoin du développement de la révolution russe dans toutes ses phases, de son aurore pleine de promesses jusqu'au désastre bolchéviste, et elle a conservé quand même sa foi en son évolution finale, c'est-à-dire en la résurrection de la Russie.

Bien que les sinistres événements survenus depuis qu'a retenti son appel, entre autres la suppression violente du comité panrusse, en qui elle mettait son espoir, montrent que les éléments extrémistes sont plus forts qu'elle ne l'estimait et rendent toute transaction avec le gouvernement actuel des soviets impossible, et inutile, puisqu'elle ne servirait qu'à consolider le pouvoir néfaste qui a conduit la Russie aux abîmes, il est consolant d'apprendre que le réveil du peuple russe n'est qu'une question de temps et se manifeste déjà par plusieurs indices.

Sur ce point le témoignage de M^{me} Sacha Kropotkine est instructif et rassurant ; lors même qu'à l'opposé de sa thèse nous serions forcés de reconnaître que, pour le moment, il n'y a de voie ouverte que celle de la charité mondiale.

M^{me} Sacha Kropotkine a cru que c'était de bonne foi, et non pour lui tendre un guet-apens, que le gouvernement des Soviets avait accepté le concours du comité panrusse pour organiser les secours aux affamés, car toute son argumentation repose sur cette

¹ *Mes souvenirs de Pierre Kropotkine* (Bibliothèque Universelle, avril-mai 1921.)

base, qui s'est écroulée. Elle n'en rend pas moins un service inappréciable à la Russie en montrant toute l'étendue de son dénuement et que l'assistance, même universelle et surabondante, ne saurait être qu'un palliatif à ses maux.

J'ignore, écrit-elle, quelle a été jusqu'ici la réponse aux appels poignants au secours de la population russe, si généreusement répandus par la presse. Cette réponse sera, je n'en doute point, magnifique, bien qu'en ce moment il se trouve en Angleterre aussi des enfants et des adultes qui souffrent de la faim. L'Angleterre a toujours répondu généreusement aux prières des pays que désole la famine, et actuellement la charité réussira certainement à soulager pour un temps les souffrances d'un nombre considérable de Russes affamés.

Mais, continue-t-elle, cette catastrophe presque sans précédent doit être regardée en face, carrément. La charité est peut-être divine, mais elle est impuissante. La vérité, si cruelle et paradoxale que cela puisse sembler, est que le problème russe *ne saurait être résolu en se plaçant au point de vue humanitaire*. Il est trop tard. Des millions de Russes sont condamnés à mourir de faim. A Moscou on parle de quinze millions d'affamés. Je crois que ce chiffre est trop élevé, mais il est certain que des millions d'hommes périront.

Dès le mois de mai on a pu prévoir que la famine sévirait cet été et l'on se demande sans doute ici pourquoi l'appel au secours n'a pas été lancé plus tôt ?

A cela, en ma qualité de Russe, je répondrai par une autre question : — Que peut attendre des nations civilisées, la Russie, la Russie nouvelle, la Russie qui lutte dans sa marche vers la lumière, la Russie crucifiée par le fanatisme des partis, d'une part, et de l'autre par l'ignorance, en tout ce qui la concerne, qui règne à l'étranger ? Elle n'en peut rien espérer, si ce n'est la charité. Or la charité est incapable de nous sauver.

Il serait superflu, en ces graves circonstances, de revenir sur les abominables erreurs commises, sans fin, par l'Entente, dans ses rapports avec la Russie révolutionnaire depuis mars 1917

si ce n'est qu'elles se renouvellent sans cesse, en dépit de bonnes paroles à propos d'enfants et même d'adultes qui meurent de faim et qu'on veut secourir, sans distinction d'opinion, si ce n'était que l'ignorance persiste avec la cruauté qui en résulte.

Cependant tout le monde est d'accord sur un point, c'est qu'il faut secourir le peuple russe dans sa détresse. Cette conclusion n'est pas seulement l'expression d'un sentiment d'humanité, mais celle du bon sens : chaotique et accablée de fléaux, la Russie deviendrait une plaie au flanc du monde, trop dangereuse pour rester plus longtemps ignorée.

Jusqu'à présent, à part des appels à la charité, toutes les propositions d'assistance reposent sur ces questions fondamentales et terriblement complexes qui sont à la racine de tous les malentendus et des erreurs du passé.

Or, comme je l'ai déjà dit, le point de vue purement humanitaire est insuffisant. L'aide volontaire peut sauver quelques millions et les questions fondamentales restent insolubles.

Ce qu'il faut à la Russie, c'est tout d'abord des moyens de transport, des locomotives, du matériel ferroviaire, des matériaux pour réparer ses propres machines.

Secondement, elle a besoin de marchandises qui peuvent être échangées contre des grains, car il s'en trouve encore dans l'intérieur du pays, dans quelques districts, chez des paysans qui en ont en surplus.

Troisièmement, il faut à la Russie des grains pour la consommation mais surtout pour la semence.

Pour satisfaire à ces trois besoins essentiels, il faut des sommes d'argent si considérables, que l'unique solution qui s'impose est celle de *crédits*, des crédits immédiats et expédiés sans retard.

Selon le proverbe : « Le temps et la marée n'attendent personne, » et le port de Pétrograde gèle dès le commencement de l'automne. Il en est de même de beaucoup de ports russes en hiver. Néanmoins, pendant que M. Lloyd George, inspiré sans doute par des sentiments vraiment chrétiens, parle pathétiquement du désastre « qui fait appel à un seul sentiment, la pitié et la sympathie humaine », pendant qu'il stigmatise du nom de

« diabolique » toute tentative pour extorquer en raison de la famine la reconnaissance des anciennes dettes de la Russie par son gouvernement actuel, il esquisse lui-même une politique qui occasionnera autant de retard, qui empêchera toute assistance efficace et qui fera que, durant encore plusieurs mois, la charité restera l'aide unique sur laquelle la Russie pourra compter.

M^{me} Sacha Kropotkine insiste sur la nécessité de pourvoir, promptement, toute la population rurale de la Russie, de grains pour les semailles d'automne et du printemps, sans quoi ce pourrait être encore la famine pour l'année prochaine. Elle s'effare à la pensée que des raisons politiques peuvent entraver ou retarder ces secours :

Il est donc d'une nécessité impérieuse, écrit-elle, que cette question de ravitaillement, qui doit être traitée sur une échelle trop vaste pour qu'aucune commission de secours puisse s'en charger, soit immédiatement résolue. Cette solution est infiniment plus importante que celle de savoir si les secours seront ou non distribués sous le contrôle du gouvernement des Soviets, ce qui nous fait trébucher de nouveau sur les écueils des vieilles erreurs et des vieilles haines.

Durant trois années, les vagues de méfiance et d'incompréhension de l'Europe se sont brisées contre la forteresse improvisée du Soviet russe, édifice occupé provisoirement par le parti communiste. Mais si légèrement que la forteresse soit construite, si mal gouvernée qu'elle soit, ses fondations sont solides. Si elle a tenu jusqu'ici, c'est parce qu'elle a pour base l'esprit révolutionnaire du peuple russe et sa foi inébranlable dans l'avenir de la Russie.

M^{me} Sacha Kropotkine est convaincue que le paysan russe saura de lui-même éliminer le venin bolchéviste :

Le peuple russe, dit-elle, a su digérer les Romanof ; il digérera le parti communiste.

La russification de membres du parti imbu des théories antirusses de Marx est tâche malaisée, qui pourtant a réussi et montre la possibilité d'une évolution des esprits.

L'attitude nouvelle des nombreux congrès des soviets de province, dont les délégués paysans, en dépit du musellement général, critiquent librement le gouvernement, est une preuve irrécusable que le travail de digestion du bolchévisme par le moujik est en bonne voie.

Nous avons des milliers d'exemples qu'en dépit des circonstances adverses, engendrées par un état constant de guerre, le peuple russe a trouvé moyen de s'affirmer durant ces trois dernières années. Certes l'évolution est lente, tragiquement lente, ses manifestations souvent peu sensibles, mais elle se poursuit incontestablement. Son développement est surtout favorisé par le fait que les éléments encore sains du parti communiste ont reconnu leurs propres erreurs.

C'est parce que j'ai vécu en Russie toutes ces années tragiques, parce que j'ai vu des Russes de toutes les catégories, du paysan jusqu'au commissaire des soviets, que j'ai parlé avec eux, que je dis sans hésitation que tout crédit donné à la Russie *maintenant*, sera un crédit assuré au *peuple russe*.

Les deux grands problèmes à résoudre avant tout sont de savoir quelle forme la distribution des secours revêtira, et, par-dessus tout, comment elle sera contrôlée. Le second, auquel M. Lloyd George attache le plus d'importance, est de savoir comment faire renaître la confiance du commerçant britannique.

Le malheur est, ainsi que les derniers événements l'ont surabondamment prouvé, de l'aveu même de M^{me} Sacha Kropotkine, et comme M. Lloyd George l'a prévu, que l'organisation des secours ne peut se faire, selon l'expression du Premier ministre, qu'avec la complète coopération de tout le mécanisme gouvernemental de la Russie.

En effet, assure M^{me} Sacha Kropotkine, ce n'est que par l'intermédiaire du mécanisme gouvernemental que les secours

peuvent être distribués ; ce n'est que par la coopération avec des organes moins inféodés à des partis, tels que des trades-unions et les tronçons de coopératives qui subsistent encore, qu'un résultat pratique sera obtenu. Plus un *parti* est organisé, plus, hélas, il est bureaucratique. Quatre années de guerre en Europe ont démontré que la célérité est en raison inverse du développement de la bureaucratie.

Enfin, c'est principalement dans le comité panrusse de Moscou, si tragiquement dissous, que M^{me} Kropotkine voit une aide efficace pour l'organisation des secours en Russie. Le fait que le gouvernement de Moscou a accepté le concours de non-communistes avérés, de Russes russisants, tels que MM. Korobov, Kichkine, le président de la *Ligue Russe pour le sauvetage des enfants*, qui alimenta la population enfantine de Moscou de 1919 à 1920, lorsque le gouvernement des Soviets se montra incapable de le faire, — enfin M. Prokopovitch, ancien membre du gouvernement provisoire, semblait une garantie de tout repos.

En effet, comment soupçonner que cette concession était un baiser de Judas ? M^{me} Sacha Kropotkine s'y est laissé prendre. Elle voit même là un sujet de blâme pour l'Entente, bien que des précédents eussent dû lui inspirer quelque défiance. Au contraire, le fait que ces patriotes russes ont déjà été autrefois arrêtés et retenus en prison par le gouvernement des Soviets, et que maintenant celui-ci accepte leur collaboration, lui semble un signe d'amendement des dictateurs.

Une preuve suffisante pour les gouvernements étrangers qu'un *modus vivendi* peut être trouvé, si l'on s'adresse aux éléments sains du gouvernement des soviets.

Là-dessus elle fait la morale aux Alliés :

Si l'Entente avait dépensé moins d'argent en intervention

armée et recherché plus activement ce qui se passait en réalité dans ce pays étrange et fatal, qui ne se soulève pas pour couper la gorge à des hommes comme Lénine, alors peut-être les intérêts du monde commercial européen auraient été mieux sauvegardés. J'affirme que moins d'intervention aurait donné à ces éléments du gouvernement russe avec lesquels l'Europe entre aujourd'hui en composition, une chance de se développer, d'évoluer et de se dégager des éléments de fanatisme et de destruction qui ont fait un mal incalculable et pas rien qu'à la Russie.

Il est hors de doute qu'il est parfaitement possible aujourd'hui d'entrer en rapports avec le gouvernement des Soviets, pourvu que l'Entente puisse garantir sa bonne foi et ne pas tendre d'une main des boîtes de lait et de l'autre prodiguer l'argent et les armes à des Denikine, Koltchak, Savinkow, aux Polonais et aux « conspirateurs » secrets de Helsingfors. Quant à obtenir une garantie du gouvernement russe que les vivres iront à la population affamée, l'instinct humain de conservation n'est-il pas la meilleure qu'on puisse souhaiter ?

Quant à moi, en ma qualité de Russe qui n'est point partisan du parti communiste, je crois que la révolution a été profitable au peuple russe, quel qu'en soit le prix, et je souhaite de voir *the conscience money* (sic), l'argent qu'au nom de sa conscience le monde doit à la Russie se muer dans la crise actuelle en crédits s'élevant au moins à la moitié de la somme dépensée en intervention armée, pendant les trois dernières années.

II

Hélas ! on sait quel brutal démenti le gouvernement des Soviets infligea à ceux qui ont ajouté foi à ses promesses ! Le comité panrusse de Moscou a été dissous, ses membres incarcérés, déferés au tribunal révolutionnaire et ses archives mises sous scellés.

Pour quel motif ? Les membres du comité ont refusé d'obéir aux injonctions du pouvoir central des Soviets. Ils ont insisté pour envoyer des représentants

à l'étranger et on les accuse de vouloir favoriser le mouvement anti-révolutionnaire. A tort, cela va sans dire, car la plus élémentaire prudence leur défendait de mêler des préoccupations de cet ordre à leur œuvre de ravitaillement.

Depuis lors, cinquante-trois d'entre eux ont été relâchés et trois sont retenus. On sait que les geôles bolchévistes rivalisent d'horreur avec celles du régime tsariste et l'on se demande avec angoisse quel sera le sort de ces trois victimes si la diplomatie des Alliés ne réussit pas à les soustraire à leurs bourreaux. En attendant, ceux-ci triomphent bruyamment ; ils ont joué l'Entente ! Par l'intermédiaire du comité pan-russe ils ont reçu du blé et des vivres, qu'ils confisquent au détriment des destinataires. Ils ont escamoté cette garantie de l'instinct humain de préservation, qu'invoque M^{me} Sacha Kropotkine, au profit de leur dictature ; que le peuple meure de faim, peu leur en chaut. Par contre cette réponse des bolchévistes aux tentatives de coopération ne justifie-t-elle pas doublement la répugnance des gouvernements occidentaux à entrer en rapport avec celui de Moscou ?

Cependant des millions de Russes sont en proie à la famine hideuse... Au nom de la politique, les laissera-t-on périr ?

Devant une semblable détresse, il n'y a que le sentiment de la solidarité humaine qui puisse surmonter tous les obstacles. Seul l'amour, sous sa forme la plus noble, — la charité, — peut sauver un peuple que les fautes de ses maîtres ont perdu.

L'initiative privée, de peuple à peuple, d'homme à homme, sera plus forte que tous les obstacles. La Croix de Genève, née en temps de guerre, a repris et développé l'œuvre inaugurée par Miss Florence Nightingale, qui,

seule, trouva dans son cœur l'inspiration d'opposer à la guerre, qui tue, l'armée de la bonté, qui se dévoue, soigne et guérit.

Les Croix-Rouges, filles innombrables de la Croix de Genève, véritable légion du bon combat, se portent au secours de nos malheureux frères de Russie, pour combattre la famine, la misère et les épidémies, et elles vaincront, pourvu que la politique s'écarte de leur chemin.

Certes, les secours sous cette forme ne seront jamais qu'un palliatif et l'on pourrait désespérer du sort de la Russie, si l'on n'entrevoyait pas dans sa population paysanne des aspirations et une force latente qui lui permettront, dans un temps plus ou moins long, de se dégager de la dictature qui la terrorise, pour lui substituer un gouvernement à sa taille.

M^{me} Sacha Kropotkine, qui semble bien comprendre la psychologie du moujik, voit en lui l'élément stable sur lequel reposera la nouvelle Russie et analyse finement sa mentalité :

Le peuple russe est en voie d'évolution. Certains idéals socialistes se sont emparés de toute la nation ; il s'y mêle un grand désir de bien-être personnel, et une aversion pour les fâcheuses méthodes administratives du gouvernement, qui sont en contradiction avec ces idéals. C'est dans la modification d'un gouvernement d'étatisme socialiste exagéré et dans le désir du peuple de retenir quelques-uns des changements fondamentaux accomplis par la révolution, que réside une garantie de stabilité en Russie et celle du remboursement des prêts qui lui auront été consentis.

Les éléments essentiels de cette évolution du peuple russe sont d'une part les rapports du gouvernement avec les paysans et de l'autre avec l'*intelligentsia*, les intellectuels et techniciens, que persécutent les bol-

chévistes, en les désignant sous le nom impropre de *bourgeois*, et dont l'expérience et les lumières n'ont jamais été plus nécessaires au relèvement de la nation russe.

Le gouvernement des soviets, explique M^{me} Sacha Kropotkine, s'est trouvé dès le début en présence de la pauvreté presque incroyable du paysan russe. Celui-ci, naturellement, souhaite, sinon de devenir riche, tout au moins d'être à son aise, et il se montre absolument disposé à travailler dans ce but. Tout ce qu'il demande pour cela c'est de la terre à cultiver. Les outils, les machines agricoles perfectionnées, il les obtiendra, comme tant d'autres, par son travail acharné, à l'aide de sa charrue médiévale.

Maintenant qu'il a la terre, le paysan voudrait bien s'enrichir individuellement, mais ce désir légitime ne cadre point avec les théories bolchévistes. Pour supprimer cette tendance du moujik, le gouvernement soviétique a formé des communes composées des plus pauvres d'entre les paysans, pour la plupart des laboureurs, et il envoie parmi eux des propagandistes du communisme. En outre, il leur enlève le produit de leur travail sous forme de réquisitions.

Ces exactions ont excité l'hostilité et la méfiance du moujik à l'égard du gouvernement des Soviets et sa haine contre les ouvriers des villes, auxquels il suppose que le blé qu'on lui dérobe est destiné ; il se révolte à la pensée qu'il doit, selon son expression, peiner pour des gens qui ne font rien !

D'autre part, l'industrie en Russie étant totalement ruinée, le paysan reste l'unique producteur.

Cependant, explique M^{me} S. Kropotkine, bien que les paysans tiennent à conserver les Soviets, qu'ils considèrent comme une institution qui leur est propre, ils détestent ce qu'ils estiment être un élément étranger, c'est-à-dire les communistes, qui, pour la plupart, sont des citadins, ou simplement des gens du pays, souvent des fruits secs qui se sont

faufilés dans le parti, et qui ont, au gré du moujik, trop d'influence dans les conseils locaux.

Accorder plus de liberté dans les élections et à l'action de ces soviets ruraux serait, selon M^{me} S. Kropotkine, le meilleur moyen d'assurer une distribution équitable des secours et des échanges. Si l'on arrivait ainsi à donner plus d'essor aux autorités locales, ce serait — à côté de tant de maux — un bien amené par la famine.

D'autre part, si les hostilités envers la Russie cessaient, les éléments non-communistes, assure-t-elle, seraient considérés avec moins de méfiance, d'autant plus qu'eux-mêmes s'abstiendraient de faire de l'opposition au gouvernement.

En somme, M^{me} S. Kropotkine se flatte que les partis politiques feront trêve pour ne s'occuper que du ravitaillement des régions dénuées de vivres ; que, sur ce chapitre, tout le monde peut s'entendre et que cet apaisement favorisera le retour de la Russie à des conditions normales de vie économique et politique.

Hélas ! loin de là, les plus récents événements sont faits pour décourager la bonne volonté des puissances prêtes à secourir la Russie. Il ne reste donc, par la faute du gouvernement bolchéviste, que le sentiment de la solidarité humaine qui puisse, par les multiples voies des associations de la charité privée, secourir au moins un certain nombre de victimes ! Ce sera là, je veux le croire, une suprême victoire de la Croix-Rouge sur l'armée rouge des Trotzki.

CLARA-MICHEL DELINES.

Sous le soleil.

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE¹

Ce dimanche soir, pendant qu'au dehors le temps était rude et froid, toute la famille se trouvait réunie. Grietje était en haut dans sa chambrette, petite mansarde aménagée au grenier. Elle était assise à sa petite table sur une vieille chaise de cuisine à moitié défoncée. Le vent s'engouffrait par la fenêtre entr'ouverte, mais elle ne s'en apercevait pas. La chambre était éclairée par une petite lampe à huile.

Elle tenait à la main une longue lettre. Tantôt elle lisait quelques lignes, tantôt elle rêvassait, la figure égayée par un sourire. Voici la lettre qui amenait ce sourire sur ses lèvres :

« Chère Grietje,

« Je mets la main à la plume pour vous écrire quelques lignes. Le service n'est pas dur aujourd'hui et nous sommes à l'ancre devant le Helder. Mais j'aimerais mieux être avec vous dans les dunes à Terschelling et je pensais que vous seriez curieuse de savoir comment je me porte. Chère Grietje, le service, j'en ai soupé ; on n'est jamais libre, quoi, comme marin ; et à Terschelling j'étais toujours libre. Mais ici, au service, c'est toujours faut faire ci, faut faire ça, et patati et patata. Et i vous crient après tout le temps, et alors j'ai peur sur cette lourde bar-

¹ Pour la première partie, voir la livraison d'octobre.

que. Par le beau temps, ça va bien, i vous passe en une nuit en Angleterre, mais par un temps sale il est vrai que les nôtre i tanguent un peu. Mais nous savon avancer sous le van. Mais un très grand vent ne vau rien quand i n'es pas à l'encre.

» Chère Grietje, le service j'en ai soupé. Mais je veut dire comment je me porte. Mais le dimanche je vous voix toujours et Terschelling et je siffle souvant. Vous vous rapelai la chanson o, mon pays, comme je vous aime. Les autres la savent maintenant aussi et nous la sifflon souvant ensemble dans la cambuse.

» Aujourd'hui le van est debout. Je panse qu'il ferait beau temps pour « faire la côte ». Le dimanche soir, le dernier que j'ai passé à Terschelling j'ai encore trouvé un baril de pétrol.

» Chère Grietje, le service j'en ai soupé. Mais j'ai bon courage. Je ne sais pas encore quand j'aurai un congé, mais aussitôt que je l'aurai, j'irai vous voir sur le cou.

» C'est sûr.

» Chère Grietje, le service j'en ai soupé. Mais quant à ma personne, je me porte bien ; j'espère que ma lettre vous trouvera en aussi bonne santé qu'elle me quitte. Je cesse avec la plume, mais pas avec le cœur.

» Je désire ardemment de vous revoir.

» Votre

» Ke-y. »

» Envoyez le premier octobre de l'âne 1915. poste Le Helder. »

* * *

Apparemment, la signature avait été écrite avec peine, en deux parties : Ke-y, comme si l'auteur de la lettre avait dû s'interrompre au milieu du mot pour souffler, par suite du grand effort.

Grietje lisait et relisait la lettre et cela depuis trois semaines, trois semaines d'une jouissance secrète. Brusquement, un coup de vent vint éteindre la petite flamme de la lampe ; elle ne s'en émut pas, elle ne bougea même pas et continua son heureuse rêverie. L'obs-

curité rendait l'intimité plus grande. Ses rêveries devinrent plus intenses.

« Grietje, Grietje ! » C'était la voix de Sjoerd au bas de l'escalier. Elle plia la lettre à la hâte, la glissa dans son corsage et descendit l'escalier qui criait sous ses pas pressés.

Sjoerd était en train de conter. Accompagnant ses paroles de gestes vifs, il disait comment un jour, étant encore garçon, il était sorti du port de Hambourg et comment vers le matin, après avoir navigué toute la nuit les marins s'étaient tout à coup aperçus que ceux qui étaient de quart, avaient quitté le bord et pour cela s'étaient servis de la chaloupe.

— Ils avaient fiché le camp tout simplement, et s'en étaient retournés à Hambourg, ces gredins.

— Pourquoi ? demanda Sjos.

— Pourquoi ? C'étaient des Français ou des Belges, je ne me rappelle plus au juste, mais c'étaient des étrangers. Ils s'étaient pris à aimer des jeunes filles à terre, à Hambourg. Et alors il n'y a rien à faire avec ces gens-là. Ils ne peuvent rester éloignés de leurs promises qui leur avaient dit elles-mêmes de revenir.

Sjos sourit du bout des lèvres.

— J'aurais fait comme eux, fit-il.

— Je ne vous l'aurais jamais demandé, fit Grietje.

— Aussi était-ce impardonnable de mettre ainsi nos vies en danger, les gredins, ajouta Sjoerd.

— Oui, d'accord, des gredins, répéta Trientje qui entraînait avec un pot rempli de lait.

Elle connaissait le récit et pouvait le suivre alors même que ses soins pour gens et bêtes la contraignaient continuellement à sortir de la cuisine. Il lui était impossible d'ailleurs d'écouter un récit d'un bout à l'autre. Une tasse vide, le moindre mouvement que faisait

un enfant qui dormait, un bruit venant de l'étable, la moindre bagatelle la rendait distraite ; les détails d'un récit qu'elle saisissait en entrant ou en sortant ne l'en régalaient pas moins. C'était d'ailleurs le moyen de jouir toujours du même récit comme s'il eût été nouveau, car chaque fois elle saisissait tel autre détail.

Grietje était adossée aux grandes portes du meuble. Elle écoutait attentivement. Sa tête aux grands yeux limpides s'appuyait aux panneaux de l'armoire.

La mère Trientje rentra de nouveau, cette fois portant une assiettée de gâteaux empilés les uns sur les autres. A peine avait-elle franchi le seuil que la marmaille commença à s'agiter.

— Non, à bas les pattes ! D'abord encore une histoire. Allons, Sjos, c'est votre tour.

Trientje déposa l'assiette, la couvrit d'une autre plus grande et plus creuse, s'assit et fixa un regard interrogateur sur Sjos.

A cette heure, le dimanche soir, elle prenait quelques moments de repos absolu. Toute son attitude exprimait qu'il se faisait en elle une détente. Elle était assise sur sa chaise de cuisine comme sur un trône.

En semaine, même aux heures des repas, elle était toujours occupée. Un des petits sur les genoux et tout en lui donnant la becquée, elle mangeait. Elle avait toutes les peines du monde à sauver sa propre bouchée des mains avides du petit sauvage. Une seule fois dans la semaine, le dimanche soir sur le tard, elle ne faisait rien ; elle était assise et se reposait.

— Eh ben, et cette histoire ?

Sjos hésita un moment. Contrairement à la manière décisive de parler des pêcheurs et des paysans, il avait, dans sa voix et dans sa diction, l'hésitation de l'homme

qui se croit très cultivé et qui, par sa science, se laisse aller à douter de l'absolu.

Mais cette manière délicate de s'exprimer avait un charme spécial pour ces rudes insulaires.

— Savez-vous l'histoire de l'église de Hoorn ? Mais oui. Vous la connaissez tous. Attendez. En voici une autre... Il y avait une fois, il y avait une fois un riche commerçant. Il faisait le commerce du charbon.

— Du charbon, répéta la mère Trientje.

— Un jour, il ordonna à son domestique de charger une brouette de gros morceaux de houille qu'un paysan avait achetée, mais pas encore payée. Bon. Le domestique s'éloigne avec sa brouette chargée ; mais voyez ce qui arrive chemin faisant : La roue de la brouette se détache, le véhicule chavire et voilà tous les morceaux par terre.

Sjos se tut un moment.

— Et le charbon en poussier, ajouta Trientje d'un ton décidé.

— C'est cela. Les morceaux étaient cassés. Mais ce n'était pas là une affaire grave. Il y avait autre chose qui intrigua notre domestique. Il vit dans le poussier un objet brillant, il y enfonça les mains et en retira une pierre précieuse.

— Pas possible.

Trientje releva la tête brusquement.

— Oui, oui ; une pierre précieuse. C'était un véritable diamant.

— Un diamant ?

Cette fois ils le répétèrent en chœur, tous, Grietje aussi. La mère Trientje éclata de rire.

— Un diamant dans du poussier !

Cependant son regard incrédule allait de la caisse

à charbon à Sjos. Elle avait peine à croire cette histoire-là, et riait, riait....

En semaine, la mère Trientje travaillait pour deux ; le dimanche soir, elle riait pour trois.

Sjos s'arrêta jusqu'à ce qu'elle eût fini de rire et dit :

— Maintenant, voici l'essentiel : A qui appartiendra le diamant ? Au commerçant, au domestique ou au paysan ?

— Parbleu, je n'aurais pas pensé à celle-là.

Sjoerd donna un tel coup de poing sur la table que les tasses et les soucoupes en tremblèrent. Il avait écouté le récit, le bras droit appuyé sur la table et soutenant son menton.

— Le paysan avait-il déjà payé ? demanda-t-il tout à coup d'une voix que l'intensité de l'intérêt rendait dure.

— Non.

— Alors le charbon était encore au commerçant, par conséquent, le diamant aussi.

Sjos haussa les épaules d'un air de doute.

— Ah ! ai-je raison, oui ou non, Sjos ?

— Oui et non..., impossible de dire ce qui est juste. En l'espèce, le charbon seul avait été vendu et non la pierre précieuse. Alors même que la houille était la propriété du commerçant, il n'est pas encore dit que le diamant lui appartenait.

— Donc vous ne savez pas vous-même à qui était ce diamant, dit Trientje désappointée.

— La vérité n'est pas toujours assez simple pour être dite en quelques mots.

— Mais moi, je dis que vous n'auriez pas dû le raconter, si vous ne le saviez pas vous-même.

Du coup, la mère Trientje partit d'un grand éclat de rire en battant l'air des deux bras.

La manière de voir de Sjos excitait l'intérêt de Sjoerd.

— Tout cela est bel et bon ; la vérité est cachée, mais elle existe, comme vous et moi, donc il faut la mettre au jour, dit-il philosophiquement avec son naturel positif, d'accord avec Sjos.

— Voyons que je réfléchisse.

Et à petits coups il vida sa pipe sur le bord de la table.

— Grietje, quel est ton avis ? lui demanda Sjos.

— Moi, je trouve que le diamant devrait aller au domestique. Car supposez la présence d'une chose dangereuse dans cette houille, par exemple des matières explosives, une mine ou une bombe, le pauvre garçon aurait sauté avec elle.

Elle dit cela simplement d'une voix claire.

— Par ma foi, la fille a raison, fit aussitôt Sjoerd d'un ton émerveillé.

La mère Trientje regarda du côté de Sjos d'une manière significative.

— De nous tous, c'est sans doute toi qui as raison, fit Sjos songeur. Mais comment as-tu trouvé cette solution ?

— Moi ? Grietje se mit à rire. Allons, vous cherchez midi à quatorze heures et c'est si simple. Père, chantons une chanson, j'en ai si grande envie.

Il se fit un brusque mouvement dans la petite société. Sjoerd se leva, ouvrit l'armoire et en retira un accordéon, un grand accordéon tout noir, aux cuivres reluisants. Il glissa avec précaution ses deux rudes pouces de travailleur dans la boucle, recula sa chaise et tira le soufflet.

— Ben. que chanterons-nous ?

— *Aon Skillinge*, dit Grietje toute rêveuse.

Et l'accordéon se mit à jeter des sons lourds et criards. Les voix résonnèrent avec force : ils chantaient, ils s'exclamaient. Ce qu'ils faisaient, ils le faisaient avec énergie, ces hommes rudes et primitifs, avec la passion de l'instinct.

Quand ils mangeaient, c'était avec appétit, car ils avaient faim. Quand ils dormaient, c'était profondément, car ils avaient sommeil. Et quand ils chantaient, c'était avec force, de sorte que les vitres en tremblaient.

Au dehors, il y avait aussi du chant, le chant de la mer et du vent....

* * *

C'était le matin, un matin chaud de printemps, sur le Vliehorst, bas-fond situé sur la côte orientale de Vlieland.

Le soleil donnait en plein sur cette étendue immense qui semblait aussi vaste que la mer. Aucune courbe, aucune ligne inclinée, rien n'arrêtait le regard.

La plaine absolue, rien que la plaine à l'aspect encore plus imposant à cause de son immobilité.

La plaine était ce qu'elle devait être : étendue et espace si profonds et si hauts qu'il s'en dégageait une impression de ce que doivent être la Vérité et l'Eternité.

Ici tout était grandiose, la surface de la terre incommensurable, la voûte du ciel infinie. Ici, pas d'hommes, rien que des oiseaux.

Des vols de mouettes décrivaient des cercles dans l'air et descendaient en vol plané. Plus loin une multitude de perdrix de mer, qui, du côté de la plage où le sol était détrempé, sautillaient sur leurs fines pattes agiles, cherchant dans l'eau peu profonde des méduses,

masses bleuâtres et transparentes qui ressemblaient à des pierreries grossières que la mer aurait rejetées.

Ici, sur les bas-fonds, les oiseaux étaient maîtres. Quand, par hasard, un être humain s'approchait, ils étaient tout au plus étonnés ou irrités, mais ne s'effarouchaient pas.

C'était là le domaine des mouettes marines aux corps robustes et aux ailes puissantes se terminant en un noir de jais, des « pluviers » d'un noir velouté, tous ces oiseaux voletaient dans ces parages cherchant à découvrir leur butin, tantôt sautillant ça et là, tantôt se réunissant à marée basse sur les terrains mis à sec où avaient déferlé les petites vagues frangées d'écume blanche, qui frissonnaient dans les soupirs du vent.

Au-dessus de Vliehorst, bien haut dans le ciel, brillait un soleil estival qui réchauffait de ses rayons ardents l'immense plaine.

* * *

Trois heures durant, trois longues heures, Key avait marché péniblement dans la plaine sablonneuse des bas-fonds. Son bateau était à l'ancre près de Texel. Bien des jours, il avait regardé au télescope dans la direction de la solitude du Vliehorst. A son premier jour de congé, il y est allé pour se rendre par Vlieland à Terschelling.

Cette grande étendue solitaire l'attirait comme un aimant. Son âme avait grandi dans la solitude, qui, pour lui, n'était jamais déserte.

Ses yeux de fouilleur de grève erraient sur les plages ensoleillées, observaient les oiseaux et suivaient la fuite des nuages.

Un peu avant le village de Vlieland, là où la route qu'on y avait construite a été rongée par la mer toujours

avide, Key monta sur un monticule des dunes et s'y assit. Il avait chaud. Ses cheveux bruns étaient collés à son front couvert de sueur. Lentement, il tira d'énormes tartines de dessous sa blouse de marin et se mit à manger. Tout en mangeant, il faisait de grands mouvements avec ses mâchoires, de sorte que tout son visage en était tordu. Sa mâchoire inférieure allait et venait de droite à gauche. Quelquefois, la bouchée était si grosse qu'il pouvait à peine la remuer. Alors il portait le bidon rempli de café à sa bouche, en tirait une grande gorgée qui glougloutait dans sa gorge et lui permettait d'avaler le tout.

Sur la première tartine, il n'y avait que du beurre ; sur la deuxième, il y avait en plus du saucisson. Avec précaution, il souleva l'une des tranches, ôta les ronds de saucisson et les déposa à côté de lui sur son mouchoir rouge. Key était friand de saucisson. Il aimait à le manger sans pain. Après avoir expédié ses tartines, il secoua son bidon à café pour entendre s'il y en avait encore assez, le reboucha et le glissa dans la poche de son pantalon. Il fit un tampon de son grand mouchoir rouge et s'en essuya les lèvres, consulta le ciel et découvrit du côté de l'orient quelques gros nuages blancs et ronds.

— Mauvais temps, murmura-t-il. Puis, il s'étendit de tout son long et ne tarda pas à s'endormir.

Un vol de mouettes le réveilla au bout de quelque temps par leurs appels et leurs cris. Il se leva et, de son pas souple et allongé, se dirigea vers le village, le torse courbé. Il avait le pas traînant et pourtant rapide.

Arrivé à Vlie, il prit le petit bateau à moteur qui le transporta au bateau à vapeur de Harlingen et par celui-ci à West, sur l'île de Terschelling. Là, il monta dans « l'omnibus-roulotte » qui le conduisit à Midsland.

Tout de suite, il se rendit à la ferme de Sjoerd Eloma. Il régnait une grande tranquillité dans la maison. Margje, l'aînée des sœurs de Grietje, fillette de quatorze ans, sortit, surprise. Il la salua gauchement.

— Grietje est allée avec Sjos au Pavillon des bains. On y danse, dit la fillette aussitôt.

— Qui est-ce, Sjos ?

— Le nouveau maître d'école. Il demeure chez nous.

— Chez vous ?

— Oh, depuis longtemps. C'est le promis de Grietje.

— Grietje, elle est donc fiancée ?

La surprise fit bégayer Key.

— Oui. C'est comme je viens de vous le dire. Avec maître Sjos.

Et avec un mouvement d'humeur, elle s'éloigna.

— Grietje, fiancée ! répétait Key ; Grietje, fiancée !

D'abord ces mots étaient vides de sens pour lui. Il ne réussissait pas à se faire une idée de la réalité. Les pensées dans un véritable tumulte, il se mit à suivre lentement un sentier dans les dunes.

Tout à coup, le vent s'éleva, un vent violent, qui descendait des régions élevées de l'atmosphère.

Involontairement, il dirigea ses pas vers le Pavillon des Bains qui est bâti sur une haute dune du côté est.

Une foule de garçons et de jeunes filles, les joues enflammées et les yeux brillants, le dépassèrent en causant et en riant.

Le Pavillon était bondé. Lui n'entra pas, mais se tint près de la porte, regardant à l'intérieur par les grandes vitres. Il ne vit qu'un grand fourmillement d'hommes. Chaque fois que la porte s'ouvrait, il entendait plus distinctement l'accordéon qui gémissait. Il regardait passer les groupes qui entraient et sortaient. Il les interrogeait du regard, mais personne ne faisait atten-

tion à lui. Il finit par entrer. Une rangée compacte de jeunes filles vêtues de blanc se tenaient serrées près de l'entrée. De ses yeux perçants, il tâcha de découvrir Grietje.

Au milieu de la salle, il y avait un espace carré laissé libre. Dans un coin se tenait le musicien, avec, sur ses genoux, un accordéon de telles dimensions que ses bras avaient de la peine à l'étreindre.

On dansait la contredanse écossaise : les couples de quatre et de huit se croisaient. Sur les mesures accentuées, les danseurs frappaient le plancher à plein pied, si violemment que le sol en tremblait. Quand la danse devenait par trop sauvage, la voix puissante du joueur dominait le tout : « Eh ! vous là-bas, un peu de calme ! » Quand les figures se faisaient trop mollement à son gré, il criait d'une voix de stentor : « Allons, en avant, les gas ! une, deux, trois ! » Et tout en jouant, il battait la mesure de ses gros souliers. Quelquefois, on n'était pas d'accord sur le choix de la danse. Alors, le carré restait vide. Et comme diversion, il entonnait une chanson et tous chantaient avec lui. La chanson à peine finie, il préludait quelques modulations, et la danse, d'abord dédaignée, était reprise.... Il arrivait aussi parfois que l'esprit contradictoire triomphait : « En avant, en avant, une valse ! » faisaient des voix impérieuses.

A ce moment-là, on dansait la contredanse dite écossaise. Les multiples figures se succédaient. C'était un entrelacement de couples qui se croisaient, s'entrechoquaient : une rencontre, un tour, et puis, tout à coup un heurt saccadé des pieds sur le plancher.

Ce jour-là, il y avait beaucoup de matelots. Terschelling a une grande garde côtière, et il n'y a point de matelot qui ne soit épris de danse et de jeunes filles. La plupart avaient gardé leur béret. Les rubans flot-

taient joyeusement. Ils tenaient leurs danseuses solidement enlacées. Les rudes mains sur lesquelles était tatouée la grande ancre marine, pressaient les dos blancs des blouses, les doigts écartés.

Tout à coup, Key regarda du côté de la muraille. Dans un coin, à une petite table ronde, étaient assis un monsieur et une jeune fille. Key vit, sentit et sut que c'était Grietje et Maître Sjos.

Grietje.

Une grande joie l'inonda. Hâtivement, avec une agitation fébrile, il se fraya un passage à travers les danseurs, tout droit vers Grietje. Elle lui tournait le dos et ne pouvait donc pas le voir venir.

— Bonjour Grietje ! fit-il, avant même de l'avoir abordée.

Elle eut un sursaut. Ses épaules se rétrécirent.

Elle s'était déjà remise, quand elle répondit en lui tendant la main :

— Bonjour, Key.

Il dévisagea timidement Sjos qui s'était déjà levé poliment.

— Est-ce que je connais cet ami ? Ou est-ce la première fois que nous nous voyons ?

— C'est Key, dont je vous ai déjà parlé quelquefois.

Key s'assit gauchement et poussa sa chaise tout près de la table comme s'il allait prendre un repas.

Sjos s'informa avec un intérêt bienveillant du service, de son congé et Key répondait par monosyllabes, la tête détournée, et regardant sans les voir les couples dansants. Il évitait de causer avec Grietje.

Sjos s'était levé. Il voulait chercher lui-même de la bière au buffet où l'on n'avait pas assez de mains pour servir.

— Viens-tu te promener sur la plage ? demanda Key aussitôt à Grietje.

— Non, Key, ce n'est pas possible. Tout est fini entre nous.

— Tu ne veux donc plus venir comme autrefois ? Sa voix suppliait presque tendre.

— Non, Key. Ils ne le permettraient pas.

— Qui, ils ? Ça m'est égal. La question est de savoir ce que tu veux, toi !

— Moi, je ne sais pas. On me force à faire autrement que je ne voudrais. Dis donc, Key, il vaudrait mieux que tu t'en ailles, tout de suite, mais tout de suite, entends-tu ? Il ne faut pas rester ici, nous ne devons plus être ensemble.

Key se leva d'un bond, comme piqué au vif, la tête en avant, se heurtant aux gens, aux tables et aux chaises pour se frayer un passage vers la porte.

Il se dirigea tout droit vers la plage.

Le vent soufflait avec véhémence comme en automne. Avec un souffle sonore qui remplissait l'espace le vent sévissait.

Un son puissant, souple et changeant comme l'eau, tantôt courant, tantôt soufflant, tantôt rugissant, tantôt sifflant, tantôt radouci, tantôt démesuré, tantôt roulant, tantôt en rafales.

Des masses de sons turbulents et sauvages.

Key s'avavançait. La tête dans les épaules il allait tout droit contre le vent. C'était comme s'il devait gravir une pente escarpée. Il était forcé de relever les genoux, et pourtant il n'avavançait que difficilement, pas à pas. Ses mâchoires, son menton, tout le visage lui faisait mal.

Par moment il ricanait, serrait les poings et crachait devant lui. Puis il grinçait des dents.

Le bruissement du ressac et le rugissement du vent se confondaient en un fracas de tonnerre. C'était comme si, dans les hautes régions lointaines, des hordes de divinités aériennes invisibles s'entrechoquaient les unes les autres à la fois riant et criant, ricanant et hurlant, tantôt en colère, tantôt jubilant, mais toujours avec un grand vacarme.

C'étaient les puissances de la mer et les puissances du vent qui luttaient.

Key haletant continuait à marcher.

Deux fois, un coup de vent lui fit perdre l'équilibre et le renversa sur le dos. Il se releva et se remit en marche, l'échine courbée en deux. C'était comme s'il voulait couper le vent.

Il finit par prendre le sentier étroit dans la dune. Il avait le vertige. Tout tournait autour de lui. Il avait dû marcher longtemps, car la nuit était tombée.

Il se sentait épuisé, à bout de souffle.

A peine arrivé dans le chemin creux, ses genoux fléchirent. Il tomba tout de son long, la figure dans le sable, sans mouvement. Il resta longtemps ainsi, pareil à un chien de chasse essoufflé qui, enfin laissé au repos, fait encore des mouvements convulsifs. C'est ainsi que son corps exténué avait des soubresauts.

Tout à coup, d'un bond, il se releva. Les poings crispés dans les poches de son pantalon, il grinça des dents et reprit le chemin de la plage, contre le vent.

Ce vent, que diable, il aurait voulu le frapper, lui donner des coups de poing et de pied, car il l'arrêtait et il voulait avancer malgré tout.

Durant toute la nuit, Key se battit avec le vent de tout son être, sans avoir conscience que dans cette lutte contre la violence de la tempête, il luttait contre son propre moi.

* * *

Le printemps s'écoula. Key n'avait plus remis les pieds à Terschelling. Il ne donnait plus signe de vie à Grietje, pas le moindre mot, et pourtant ce mutisme était la dernière chose à laquelle il pût se résigner. Il ne pouvait mieux lui prouver qu'il lui restait fidèle.

* * *

Le mariage était fixé aux premiers jours d'automne. Vers la mi-juillet, Sjos était parti pour la Haye en vacances d'été.

Grietje, cet après-midi là, était avec sa mère en train de nettoyer les cuivres.

— Non, mère, vraiment, ce n'est pas possible, fit-elle à l'improviste, d'une voix nette.

— Quoi, qu'est-ce qui n'est pas possible ?

L'attention de Trientje était tout à fait accaparée par une grande bouilloire de cuivre que ses robustes mains voulaient faire reluire comme un soleil.

— Avec Sjos.

— Mon Dieu, mon enfant, cesse donc de parler ainsi ? Dans deux ou trois mois vous serez mariés.

— Non, dit Grietje en regardant sa mère fixement.

Les mains de Trientje s'arrêtèrent brusquement comme raidies.

— Qu'as-tu donc à reprocher à un homme aussi respectable ?

— Je ne l'aime pas.

— Ah ! mon enfant ? Tais-toi. De telles paroles sont de l'enfantillage. C'est moi qui te le dis.

Trientje déposa si rudement la bouilloire sur la table de la cuisine qu'elle rendit un son creux.

* * *

C'était l'été, un été fort chaud, fleuri et prospère. Depuis des semaines, le soleil d'août jetait ses rayons ardents sur les dunes et sur le pays de Terschelling.

L'île était comme en ébullition.

Le mariage de Grietje devait se faire en septembre : telle était l'intention, telle ne fut pas la réalité.

Key lui avait écrit une carte postale pour lui faire savoir qu'il reviendrait encore le dimanche suivant. Le même jour elle fit soigneusement un paquet de tous les cadeaux qu'elle avait reçus de Sjos dans le courant de l'année. En dernier lieu elle y mit la petite bague de fiançailles en argent dont elle ne se séparait que difficilement, tout en se mordant convulsivement la lèvre inférieure. Au-dessus elle mit un petit billet qui ne contenait que ces mots : « N'en voulez à personne. C'est ma propre faute ! Mais je ne pourrais jamais. Grietje. »

Billet on ne peut plus simple.

Ce soir même elle se promenait le long de la plage. Elle rencontra Key. Ensemble ils gravirent une dune. Tout à coup Grietje dit d'un ton de défi :

— Key, qui de nous deux atteindra le sommet le premier, toi ou moi ? Et en même temps, elle s'élança légère comme le vent.

Key se mit à sa poursuite.

— Le service t'a engourdi les jambes, taquina-t-elle, hors d'haleine, tandis qu'elle ne le dépassait que d'un pas à peine. Faut-il que je t'apprenne à courir ?

Arrivés au sommet ils s'assirent. En face d'eux s'étendait la mer calme sans un souffle.

Un ciel purement bleu, rien qu'un léger nuage blanc pareil à un bateau naviguant dans tout ce bleu.

L'infini de la mer et du ciel se confondaient.

La mer ronronnait doucement.

— Key.

En prononçant ce nom, Grietje y mit tout son amour.

— Alors, dis-moi, qu'y a-t-il ?

— Key, maintenant c'est de nouveau comme autrefois.

— Mais où est-il donc, lui ?

— J'ai rompu avec lui, je ne veux pas me marier.

— Avec lui ! Je m'en doutais bien.

Key donna de son pied droit un coup dans la pente sablonneuse sans regarder Grietje.

Très distinctement, plus distinctement qu'il ne parlait jamais, il dit tout à coup :

— Eh bien, ne serais-tu pas d'avis de devenir ma femme ?

Ce disant, il tournait la tête de son côté.

Grietje le regarda de ses yeux limpides. Elle fit lentement signe que non.

— Non. Key. Peut-être plus tard. Pour le moment je n'ai aucune idée de me marier, absolument pas.

Et en disant ces mots, elle secouait la tête et les épaules comme si un jet d'eau froide lui passait dans le dos.

— Mais, Key, continua-t-elle lentement, après père et mère, je n'aime personne autant que toi. Voilà. Veux-tu attendre ? Mais.... je ne promets rien.

Key se taisait. Il la contemplait de ses yeux de bon chien fidèle.

Là-dessus ils se donnèrent une poignée de main et descendirent de la dune.

Un soleil d'or les enveloppait tous deux dans ses rayons.

H. LAMAN TRIP DE BEAUFORT.

Traduction du hollandais par

S. A. Althuizen Hættel.

De l'électrification des chemins de fer en Suisse.

Introduction. — Nous ne parlerons pas ici des chemins de fer d'intérêt purement local tels que réseaux de tramways ou lignes suburbaines rayonnant autour des villes : cela nous mènerait trop loin. Nous laissons également de côté les chemins de fer de montagne proprement dits, avec ou sans crémaillère, ainsi que les funiculaires. Les avantages du service électrique pour ces deux catégories de chemins de fer sont reconnus depuis si longtemps qu'il n'est plus question de nos jours de prévoir la traction à vapeur ou autre. Disons en passant que la seule ligne de montagne qui ait été prévue ces dernières années pour traction à vapeur est celle de Brigue à Disentis par la Furka et l'Oberalp : ce chemin de fer n'a d'ailleurs jamais marché que dans la vallée de Conches (Brigue-Gletsch) et devra tôt ou tard être électrifié quand même.

Nous allons nous occuper ici des chemins de fer proprement dits, c'est-à-dire desservant toute une région ou reliant de grands centres : à quelques exceptions près il s'agit donc surtout de chemins de fer à voie normale, c'est-à-dire à écartement de 1435 mm. entre les 2 rails.

HISTORIQUE

Nous remarquerons qu'on s'est borné au début à électrifier des lignes d'importance secondaire ; ce n'est qu'après une période de 10 à 15 ans de tâtonnements et de progrès continuels et rapides qu'on est arrivé à électrifier de grandes lignes importantes. Nous verrons en outre que les premiers chemins de fer secondaires ou principaux qu'on électrifiait ont été équipés pour courant alternatif triphasé, que l'on estimait alors le plus avantageux. Citons dans cette catégorie le chemin de fer de Berthoud à Thoune 1899 et la ligne partiellement de montagne de Stansstad à Engelberg, 1898, toutes deux en triphasé basse tension et fréquence plutôt élevée (750 volts, 30 à 40 périodes). Vinrent ensuite différentes lignes secondaires à courant continu et tensions de 500 à 750 volts ; nous citerons les chemins de fer électriques de la Gruyère et la ligne de Montreux à Zweisimmen (MOB) tous deux ouverts en 1901 ; la ligne Fribourg-Morat-Anet avec prise de courant par troisième rail, au lieu de la ligne de contact aérienne.

En 1906 s'ouvre le premier trajet important avec la mise en service électrique du tunnel du Simplon, de nouveau pour courant triphasé, mais sur des bases modernes, haute tension à 3000 volts et basse fréquence à 16 périodes. La traction se fait au moyen de locomotives seulement, de puissances à partir de 1000 HP ; toutes les autres lignes précitées sont desservies principalement par des automotrices.

Puis viennent de nouveau des lignes secondaires, mais néanmoins importantes pour leur trafic, savoir par exemple Langenthal-Oensingen et Aigle-Ollon-

Monthey, toutes deux ouvertes en 1907, pour courant continu 750 à 1000 volts.

En 1908 vient le chemin de fer de la Bernina qui, bien qu'à voie étroite et ayant son point culminant à 2256 m., ainsi que des pentes jusqu'à 70 ‰, est cependant entièrement à adhésion. Cette ligne relie St-Moritz dans l'Engadine à Tirano dans la Valteline en passant par le col de la Bernina, soit un trajet de 61 km. ; le courant employé est du continu à 750 volts ; le service d'hiver est très dur à cause des énormes masses de neige qui encombrent la ligne et qui doivent être déblayées en quelque sorte à mesure qu'elles tombent. Pour que notre historique soit complet, mentionnons en passant les essais de traction électrique pour chemin de fer à voie normale qui ont été faits par l'initiative privée des Ateliers de construction Cernikow sur la ligne Seebach-Wettingen près Zurich. La décision en fut prise en 1901 et à ce moment déjà on se décida pour le système monophasé à 15 000 volts et environ 16 périodes. Les essais commencèrent en 1904 pour se terminer en 1909 : on peut dire que ceux-ci furent la base de notre système actuel, puisqu'ils donnèrent des résultats concluants et en tous cas satisfaisants.

En 1910 s'ouvre à la circulation la « Seethalbahn » (Wildeggen-Emmenbrücke et Beinwil-Münster, Argovie-Lucerne), équipée en courant alternatif monophasé, à la tension de 5500 volts et avec une périodicité de 25. Le système monophasé semble dès lors l'emporter. La même année s'ouvre au trafic le chemin de fer électrique Martigny-Orsières avec courant monophasé haute tension (8000 volts) et à basse fréquence (15 périodes). Cette ligne encore n'est desservie que par automotrices : le trajet est

de 20 km. et la pente maximum de 35 ‰; le chemin de fer Martigny-Orsières peut être considéré comme d'une certaine importance, puisqu'il constitue le premier jalon du passage du Grand-St-Bernard (ligne directe Lausanne-Turin). En 1910 également fut décidée l'électrification du tronçon d'essai Bevers-Schuls (Engadine) des Chemins de fer rhétiques; le système choisi fut également le monophasé haute tension, 10 000 volts cette fois et 16 $\frac{2}{3}$ périodes. Cette ligne fut desservie électriquement dès l'été 1913; nous en reparlerons plus loin.

L'année 1911 entre en service le premier tronçon Spiez-Frutigen de la ligne du Lötschberg; système choisi: 15 000 volts à 15 périodes, soit le résultat des expériences de Séebach-Wettingen; la ligne n'est provisoirement desservie que par une locomotive du type C-C, 2000 HP et par des automotrices.

Cette même année est ouverte au trafic la ligne de Biasca-Acquarossa (Tessin) et en 1912 le chemin de fer électrique de Lugano à Ponte-Tresa, tous deux à voie étroite (1 m.), respectivement 1200 et 1000 volts, courant continu. En 1913 s'ouvre le service électrique de la ligne Tavannes-Tramelan-Noirmont (Jura) également en continu 1200 volts; toutes ces lignes sont desservies par automotrices, exceptionnellement par de petites locomotives pour le transport des marchandises. Egalement en 1913 commence le trafic électrique des Chemins de fer rhétiques par les lignes St. Moritz-Bevers-Schuls-Tarasp et Samaden-Pontresina; l'électrification de ce réseau avance grand train pendant la guerre par les lignes Landquart-Davos-Thusis et Bevers-Filisur; le service de traction se fait par locomotives de types

divers et de puissances de 300 à 800 HP ; cette année, en 1921, la ligne Landquart-Coire-Reichenau-Thusis passe au trafic électrique avec 6 locomotives du type C-C, 45 km h., 1200 HP de puissance horaire, des Ateliers Brown Boveri ; c'est là déjà une très grande puissance pour voie étroite. Il ne reste plus dès lors qu'à électrifier le tronçon Reichenau-Disentis reliant les Grisons au Valais par le chemin de fer qui reste encore inachevé Oberalp-Furka, dont nous avons déjà parlé et qui rejoint Andermatt, point central de la ligne, au Gotthard (Göschenen) par le chemin de fer à crémaillère des Schöllenen (continu, 1200 volts, à récupération). On sait que les Chemins de fer rhétiques ont été construits à voie étroite, ce qui a un grand avantage pour le service d'hiver et qui a permis de réduire notablement les frais d'établissement et d'entretien de la ligne.

En 1914 s'ouvre la ligne complète du Lötschberg de Spiez à Brigue. Le service est assuré par 12 locomotives du type 1-E-1 sans compter le matériel déjà énuméré pour le trajet Spiez-Frutigen. La ligne entière est équipée pour monophasé à 15 000 volts et une périodicité de 15 à 16 $\frac{2}{3}$ (le chiffre 16 $\frac{2}{3}$ a été choisi comme étant le tiers exact de 50, l'énergie électrique dans l'industrie étant généralement du courant triphasé à 50 périodes, lequel peut au moyen de machines spéciales être transformé en monophasé 16 $\frac{2}{3}$ périodes). C'est donc quelques mois seulement avant la guerre qu'a commencé sérieusement l'électrification des grands réseaux. Pendant la guerre, les Chemins de fer fédéraux décident, pour économiser du charbon, l'électrification du trajet Brigue-Sion, provisoirement en triphasé 3000 volts comme le Simplon : l'usine électrique de Massaboden (Brigue)

d'une part et les locomotives électriques du Simplon d'autre part suffisant à assurer d'Iselle jusqu'à Sion le trafic réduit pendant la guerre. Il ne pouvait être question pour diverses raisons d'équiper ce trajet en monophasé : en effet ni le nombre des locomotives du Lötschberg, ni l'énergie des « Forces motrices bernoises » (centrales de Spiez et Kandergrund) ne pouvaient suffire à ce trafic supplémentaire. Le trajet Brigue-Sion sera probablement changé pour l'équipement en monophasé 15 000 volts dès que l'électrification de la ligne Lausanne-St. Maurice-Sion sera assez avancée, probablement vers la fin de 1922.

Mentionnons encore en passant les quelques lignes établies ces dernières années à courant continu haute tension, système le plus récent. Fin 1914 s'est ouvert le chemin de fer Coire-Arosa, puis en 1916 la ligne Nyon-St Cergues-Morez, toutes deux à courant continu, 2000 volts, voie étroite et service par automotrices. (On a déjà fait dans un pays voisin des essais concluants avec continu 4000 volts, Brown-Boveri.)

Encore pendant la guerre, les C. F. F. prennent en mains les débuts de leur électrification par la ligne du Gothard : dès l'été 1920 les trains passent le tunnel à la remorque de locomotives électriques de 2400 HP ; puis le trajet s'étend d'Erstfeld à Biasca, puis jusqu'à Bellinzone au début de 1921. Une cinquantaine de puissantes locomotives électriques sont déjà au service de ce réseau. La ligne complète du Gothard partant de Lucerne et Zurich pour se terminer à Chiasso, on électrifie maintenant les lignes Lucerne-Erstfeld, Zurich-Arth-Goldau, Zoug-Rothkreuz, enfin Bellinzone-Lugano-Chiasso ; avec le tronçon Bellinzone (Giubiasco)-Locarno le Tessin sera complètement électrifié. On prévoit dès maintenant les tra-

vaux d'électrification pour la ligne St-Gall-Zurich-Olten-Berne.

POURQUOI ÉLECTRIFIONS-NOUS NOS CHEMINS
DE FER ?

C'est là une question d'ordre purement économique. L'exploitation d'un grand réseau de chemins de fer, qu'il s'agisse de compagnies privées ou de l'Etat, *doit* être rentable : elle doit fournir une source de revenus. En effet les capitaux placés dans ces entreprises doivent être amortis et procurer en outre un bénéfice aux capitalistes intéressés : il est clair que sur cette base une administration privée sera en général plus apte à travailler économiquement avec des capitaux privés dont elle est directement responsable, qu'une administration d'Etat travaillant avec les capitaux de l'Etat. Il est clair aussi que les organes d'une compagnie privée sont plus directement intéressés à la bonne marche des affaires que des fonctionnaires de l'Etat. — Ceci dit en passant.

L'électrification d'un réseau ne peut donc entrer en ligne de compte que si l'on a la certitude d'une meilleure rentabilité. La partie purement technique passe au second plan. La Suisse a d'autres raisons encore pour électrifier : premièrement, elle se rend ainsi indépendante de ses voisins, puisqu'elle tire dès lors son énergie de son propre sol ; en second lieu, et cette raison est un corollaire de la précédente, la Suisse emploie la houille blanche qu'elle a en profusion, au lieu de la houille noire qu'elle doit importer : d'où à la fois économie et indépendance politique. Nous dirons encore que la technique de la traction électrique est actuellement assez avancée pour que

l'on puisse sans risques de déboires ou d'inattendu électrifier un réseau pour tel ou tel système approprié. D'ailleurs, l'industrie suisse est à ce point de vue fort avancée grâce à l'expérience acquise, et peut concourir avantageusement sur le marché mondial, même avec les Etats-Unis d'Amérique. La Suisse a donc encore un autre avantage de principe dans l'électrification, puisqu'elle peut la faire par ses propres forces : elle soutient et encourage ainsi directement son industrie et aide dans une large mesure à combattre le chômage pendant la crise actuelle.

Envisageons encore une question de haut intérêt pour la Suisse. L'électrification de nos chemins de fer est-elle avantageuse aussi du point de vue militaire ? Tout considéré, nous répondrons affirmativement. L'inconvénient principal est que, si une centrale vient à être détruite ou seulement endommagée, toute l'énergie fournie par cette centrale est perdue pour des mois ou des années ; or, une centrale peut et doit être protégée tout comme un autre ouvrage d'art, pont, tunnel, gare, fabrique, entrepôts, et les mesures de protection pourront jusqu'à un certain point être prévues en temps utile. Les sous-stations de transformation courent naturellement le même risque, mais dans une mesure moindre, puisqu'elles ne transmettent qu'une fraction généralement assez faible de l'énergie de la centrale. Nous dirons encore qu'un réseau électrifié est beaucoup plus sensible à des destructions essayées d'en haut, par exemple des bombes lancées d'un avion : on peut cependant protéger les centrales contre ce risque en les couvrant d'un réseau de toile métallique établi à quelques mètres au-dessus du toit : une bombe venant d'en haut éclatera au contact de la toile métallique et

n'endommagera guère que celle-ci aux environs de son point de chute. Les centrales sont d'ailleurs aussi très exposées à l'artillerie lourde moderne à très longue portée. Les dommages causés à la ligne de contact sur un point quelconque du réseau seront aussi vite réparés que des destructions locales de la voie. Un réseau électrifié a du point de vue militaire un avantage certain sur tout autre, c'est la possibilité offerte d'une surcharge *passagère* très considérable. D'une part la charge d'un train pourra être augmentée pour une seule et même locomotive, d'où un total moins grand de locomotives exigé sur place, d'autre part la fréquence des trains sur une ligne pourra aussi être augmentée notablement pour une seule et même centrale : on peut concentrer toute l'énergie d'une centrale à un point voulu. De là résulte une rapidité beaucoup plus grande dans le transport de troupes et de matériel. Il est clair d'autre part que, de ce même point de vue militaire, il sera indiqué de garder en réserve éventuelle un nombre suffisant de locomotives à vapeur, même lorsque tout sera électrifié ; il faudra prévoir de même un entrepôt permanent de charbon. Nous remarquerons d'ailleurs que, même si une centrale venait à être gravement endommagée ou même détruite, on pourra fournir à cette fraction du réseau une partie de l'énergie des autres, la connexion électrique en parallèle des diverses centrales entre elles permettant de distribuer l'énergie à volonté, au point voulu, dans les limites de la capacité de l'ensemble. Pour terminer ce chapitre nous allons encore énumérer rapidement les avantages pratiques que la traction électrique présente sur la traction à vapeur : il est clair que toutes ces

raisons additionnées jouent aussi un certain rôle dans la décision d'électrifier.

1^o Une locomotive ou automotrice électrique peut être mise en service tout de suite sur un point quelconque du réseau : il suffit pour cela d'élever les archets de prise de courant à la ligne de contact. Par comparaison, une locomotive à vapeur devra se charger au préalable du charbon et de l'eau dont elle a besoin pour la durée du trajet à accomplir, puis il faudra une ou deux heures au moins pour la chauffer et produire ainsi la vapeur nécessaire.

2^o La puissance d'une locomotive à vapeur est nettement limitée par la surface de chauffe de sa chaudière ; cette puissance n'est donc pas extensible et, si elle ne suffit pas, le train reste en panne. Une locomotive électrique en revanche pourra fournir une *puissance continue*, déterminée par la quantité de courant qu'elle peut recevoir sans que ses machines aient à subir un échauffement trop grand ; elle pourra développer cette puissance-là aussi longtemps qu'on le voudra ; la *puissance heure*, en revanche, c'est-à-dire la puissance que la locomotive n'a à développer que pendant une heure environ, peut être de 20 à 25 % supérieure à la puissance continue, l'échauffement plus considérable étant admissible temporairement ; enfin, pour une durée de quelques minutes, la puissance que l'on exigera de la machine peut être de près du double de la puissance continue. L'avantage considérable que présente cette faculté, en particulier pour les démarrages sur une forte montée, saute aux yeux. En effet, la tension (voltage) du réseau étant constante, la puissance développée sera proportionnelle au courant (ampères) emprunté à la ligne

de contact. D'autre part, une machine électrique traversée par un courant s'échauffe et la puissance est de ce fait limitée par la capacité d'échauffement admissible sans dégât pour la machine. Des appareils spéciaux appelés relais empêchent le passage d'un courant trop grand par l'interruption en temps utile du circuit de la machine.

3^o Une locomotive à vapeur ne dispose, à part le freinage à air comprimé qui agit sur tout le train, que d'un freinage mécanique. Ce freinage peut s'opérer soit par renversement de la vapeur dans les cylindres, soit par la pression mécanique des plots sur les jantes. Le premier moyen exige de la production de vapeur, donc de l'emploi de charbon aussi pour la descente ; le second moyen, de même que, d'ailleurs, le freinage à air comprimé (système Westinghouse ou autre ou, à vide, système Hardy ou autre) a pour effet une usure assez considérable non seulement des plots de freinage, mais chose plus coûteuse, des bandages d'acier des roues et, en outre des rails. Une locomotive électrique dispose, elle aussi, de freins à air comprimé qui agissent sur tout le train, ainsi que d'un frein mécanique ordinaire. Mais elle dispose surtout du freinage électrique qui présente des avantages considérables pour la raison suivante : à la descente, c'est la vitesse acquise par le poids de la locomotive elle-même et du train qui fait tourner les induits des moteurs au lieu que ce soient les essieux qui soient entraînés par les moteurs, et ceux-ci, excités artificiellement, fonctionnent alors, non plus comme moteurs, mais comme génératrices. Ils produisent ainsi du courant et renvoient dans la ligne de contact une bonne partie de l'énergie utilisée à la montée et qui peut

servir aussi pour d'autres trains. En même temps et par le fait qu'ils marchent comme génératrices, les moteurs retiennent la locomotive et occasionnent ainsi un freinage qui n'use ni les plots, ni les bandages, ni les rails. Il existe à ce sujet différents systèmes aux applications diverses et dans les détails desquels nous ne pouvons entrer ici. Il est bien clair que ce freinage supplémentaire et puissant augmente la sécurité du train à la descente et supprime la seconde locomotive nécessaire sur les lignes de montagne tant à la descente qu'à la montée. En ce qui concerne la montée, la puissance augmentée de la machine électrique suffit aux exigences du service comme nous l'avons montré sous 2°. Le nombre de locomotives peut donc être réduit pour le même service. On peut aussi freiner électriquement sans récupération d'énergie avec un appareillage de ce fait plus simple ; ce dernier mode est même considéré comme offrant une plus grande sécurité pour le trafic : l'énergie produite par les moteurs excités est alors annihilée dans des résistances, appelées résistances de freinage.

4° La traction électrique supprime complètement la fumée, la suie et la crasse qui sont le fléau des chemins de fer, surtout dans les tunnels ; tout sera propre, clair, et d'un entretien beaucoup plus facile.

5° La traction électrique permet le trafic local à très bon marché et sans locomotives, par le service de voitures automotrices (genre tramway) avec deux ou trois wagons seulement. Les trains réduits pourront se suivre à de courts intervalles, n'employant que le courant proportionné à la puissance développée ; il serait ici très faible en comparaison de celui qu'exigeraient des trains entiers.

6° Les automotrices et même les petites locomotives jusqu'à 1000 et 1500 HP n'ont besoin que d'un seul homme pour leur service au lieu de deux (mécanicien et chauffeur) comme sur les locomotives à vapeur. Le service des grandes et puissantes locomotives électriques de 2000 à 3000 chevaux exige cependant les 2 servants.

7° La puissance des locomotives électriques étant généralement plus grande que celle des locomotives à vapeur, et étant en outre, comme nous l'avons vu, moins limitée, la vitesse des trains pourra être plus grande et les voyages en seront raccourcis. A la descente, la capacité de freinage étant plus grande, on pourra laisser marcher les trains plus vite que jusqu'ici, tout en diminuant les risques.

8° Enfin il est très probable qu'avec le temps et à mesure que se fera l'amortissement des capitaux utilisés pour l'équipement électrique (centrales, lignes de contact, locomotives), le trafic coûtera beaucoup moins cher, et selon les circonstances, les prix des voyages en seront diminués. Il est certain que ces prix seront toujours plus élevés dans une grande organisation coûteuse de chemins de fer de l'Etat que dans des entreprises privées de même importance.

LE MATÉRIEL DE TRACTION

Nous distinguerons deux catégories principales de tracteurs électriques (locomotives ou automotrices). Le système le plus avantageux, sauf cas spéciaux, et de beaucoup le plus répandu est la prise de courant sur un réseau extérieur, ligne de contact aérienne

ou 3^{me} rail, au moyen d'un organe spécial appelé selon le cas trolley, archet, pantographe, etc. La 2^{me} catégorie est représentée par les tracteurs qui portent leur énergie en eux-mêmes au moyen de réserves accumulées : elles sont dès lors dépendantes de points de ravitaillement tout comme les locomotives à vapeur le sont pour l'eau et le charbon. Nous citerons dans cette catégorie les voitures et locomotives à accumulateurs, qui doivent être rechargées après un temps de service (généralement toutes les 24 heures) et les voitures où l'énergie électrique est produite sur la locomotive même au fur et à mesure des besoins, par exemple par un moteur Diesel : cette énergie est alors transmise aux moteurs électriques de traction. Des machines de ce dernier système sont utilisées comme automotrices sur certaines lignes de chemins de fer saxons, mais ne paraissent pas devoir prendre beaucoup d'extension. Le système à accumulateurs est par contre très répandu, mais seulement pour un service purement local, vu d'une part la dépendance de l'emplacement des stations de charge et d'autre part le fait que les accumulateurs ne peuvent fournir qu'une vitesse minime à cause de leur faible tension.

Nous allons décrire aussi brièvement que possible une puissante locomotive électrique moderne, et prendrons pour exemple la locomotive en service sur la ligne du Gothard pour les trains express. Cette machine est construite par la Société anonyme Brown, Boveri & C^{ie}, Baden. Elle a une puissance horaire de 2400 chevaux et peut atteindre une vitesse de 75 km. h. ce qui suffit amplement pour une ligne de montagne aussi accidentée. Cette locomotive re-

morque un train de 300 tonnes sur une rampe de 26 ‰ à 50 km. h. Démarrant avec cette charge sur cette rampe, elle atteint en 4 minutes la vitesse de 50 km. h. La charge maximum que cette machine peut remorquer sur une rampe de 10 ‰ dépasse 900 tonnes. Nous rappellerons que les C. F. F. ont une tension de réseau de 15 000 volts, courant monophasé avec une périodicité de $16 \frac{2}{2}$. Le courant est pris à la ligne de contact au moyen d'un organe appelé ici archet à pantographe. C'est une sorte de cadre articulé, tout entier sous haute tension, actionné par de l'air comprimé compensé par des ressorts et qui règle automatiquement sa hauteur d'après celle de la ligne de contact contre laquelle il s'appuie avec une pression constante. Par cet organe, l'énergie arrive à la conduite à haute tension qui court le long du toit de la locomotive, le tout placé sur de gros isolateurs.

De cette conduite part, toujours sur le toit, un embranchement qui passe par des solénoïdes en fer, appelées bobines de réactance ; ces appareils ont pour but de refouler dans la ligne de contact les surtensions éventuelles, par exemple les vagues de courant produites par la foudre et qui seront anéanties par des appareils spéciaux dans les centrales.

Après ces bobines le courant passe par un interrupteur à bain d'huile et à contacts multiples, lequel est destiné à séparer les machines et appareils de la locomotive d'une part, et du réseau électrique d'autre part ; de là enfin la conduite à haute tension traverse le toit de la locomotive au moyen d'un isolateur spécial et arrive au transformateur. Cet appareil contenu dans une grande cuve en tôle remplie d'huile

transforme le courant alternatif à haute tension en courant à basse tension pour l'alimentation des moteurs. Le circuit à haute tension de la locomotive commence donc à la ligne de contact pour se terminer dans le transformateur où commence alors le circuit à basse tension.

Nous sommes maintenant à l'intérieur de la locomotive. Le côté à basse tension du transformateur donne l'énergie sous différentes tensions en échelons réguliers (en général 12 à 18 échelons) et dans les limites de 100 à 1000 volts. En manœuvrant un appareil spécial appelé commutateur à échelons on donnera plus ou moins de tension aux bornes des moteurs de traction faisant varier ainsi leur nombre de tours par unité de temps, et, par suite, la puissance du moteur et la vitesse de la locomotive. Chaque fois que le conducteur dans le poste de commande déplacera sa manivelle d'un cran, il augmentera ou diminuera d'un échelon la vitesse de sa machine sans aucune perte d'énergie sur des résistances. La commande du commutateur à échelons se fait électriquement au moyen d'un petit moteur ; cette commande peut aussi, sur d'autres types de locomotives, se faire pneumatiquement, c'est-à-dire au moyen d'air comprimé, ou bien électro-pneumatiquement, soit encore, sur de plus petites locomotives, directement par une transmission mécanique par chaînes ; cette commande peut toujours être exécutée depuis l'un ou l'autre des deux postes de commande.

Depuis les échelons du transformateur et avant d'arriver aux moteurs, le courant à basse tension passera encore par un appareil inverseur du sens de marche. Cette inversion s'obtient simplement en

changeant le sens de circulation du courant dans un enroulement auxiliaire du moteur. La commande de l'appareil d'inversion se fait électriquement au moyen d'un petit moteur ; elle se fait aussi au moyen d'air comprimé ou encore électro-pneumatiquement dans d'autres types de locomotives.

Les locomotives ont généralement un nombre de moteurs de traction variant entre 1 et 4 ; dans le type décrit il y en a 4, couplés 2 à 2, ayant chacun une puissance horaire de 600 chevaux, ce qui fait 2400 HP par locomotive. On tend toujours plus à introduire un type de moteur uniforme pour toutes les locomotives ; c'est la normalisation qui s'introduira peu à peu partout. Chaque moteur de traction est muni d'un ventilateur à commande électrique destiné à refroidir continuellement ses enroulements, ce qui permet de réduire les dimensions ou, par suite, d'augmenter la puissance pour les mêmes dimensions. Des compresseurs, également à commande électrique, généralement au nombre de 2 fournissent l'air comprimé nécessaire à la commande des appareils (archets de prise de courant, éventuellement aussi inverseurs du sens de marche et interrupteur principal) et surtout à la commande des freins Westinghouse, lesquels fonctionnent sur toute la longueur du train. Enfin un groupe convertisseur couplé en parallèle avec des batteries d'accumulateurs fournit en courant continu l'énergie nécessaire pour l'éclairage de la locomotive et pour la commande des divers appareils depuis le poste de commande, à savoir, dans notre cas : le commutateur à échelons, l'interrupteur à haute tension, l'inverseur du sens de marche.

Certaines locomotives sont installées pour chauffer

électriquement tout le train, mais il est probable que, sur les grandes lignes, on continuera à chauffer les wagons à la vapeur en produisant celle-ci électriquement sur un wagon chaudière spécial. Celui-ci reçoit son énergie soit à basse tension depuis la locomotive par un accouplement spécial, soit à haute tension directement depuis la ligne au moyen d'un archet. La transformation de tous les wagons pour chauffage électrique direct, c'est à dire par résistances, entraînerait des frais supplémentaires très considérables et il est clair d'ailleurs que le chauffage des wagons doit rester le même partout à cause du trafic international.

La partie mécanique des locomotives est construite autant que possible symétriquement de l'avant à l'arrière afin de permettre indifféremment la marche dans un ou dans l'autre sens ; à chaque extrémité se trouve un poste de commande, les deux postes étant absolument semblables. De l'un de ces deux postes on peut faire fonctionner à volonté tous les services de la locomotive. De chaque côté de la machine, ou aussi d'un seul côté seulement, un couloir latéral intérieur réunit les deux postes de commande et permet de surveiller les machines et appareils pendant la marche. La partie mécanique de la locomotive se compose : 1^o des essieux, 2^o de la caisse, 3^o de la commande pour transmission de l'énergie. La transmission de l'énergie des moteurs aux essieux se fait par pignons ou sur une roue dentée actionnant un faux-essieu ; ce dernier transmet l'énergie aux essieux-moteurs au moyen de bielles. C'est le cas dans le type décrit. Un système plus récent et tout à fait moderne prévoit la commande

individuelle des essieux, chaque moteur actionnant un essieu indépendamment des autres. Ce système permet de conserver sans transformation le mouvement rotatif des moteurs électriques et évite le mouvement de va et vient des bielles. Les plus récentes locomotives des C. F. F. pour trains express en service de plaine (vitesse max. = 90 km. h.) sont équipées avec le système B. B. C. de commande individuelle.

La construction d'ensemble de la partie mécanique, c'est-à-dire le type de locomotive, varie suivant que les machines sont destinées à remorquer des express, des trains de voyageurs ou des trains de marchandises, cela à cause des vitesses et conditions de service différentes.

Pour terminer nous dirons quelques mots des dispositifs de sécurité prévus pour empêcher des accidents par suite de chocs électriques. Tout le circuit à haute tension de la locomotive est isolé et inaccessible pendant que la machine est en service ; presque tout d'ailleurs se trouve sur le toit, et la partie supérieure du transformateur est entourée d'un treillis en fil de fer qu'on ne peut abaisser que lorsque les archets de prise de courant sont en bas, c'est-à-dire que la locomotive n'est pas sous tension ; la partie haute tension est alors mise à la terre. Deux échelles pliantes disposées à l'avant et à l'arrière de la machine à côté des postes de manœuvre permettent d'accéder au toit, mais celles-ci aussi ne peuvent se déplier qu'une fois que les archets sont baissés, sinon un fort sifflement occasionné par échappement d'air comprimé hors des archets avertit du danger et abaisse ceux-ci automatiquement.

Conclusion. — Nous pouvons envisager avec confiance la suite des travaux d'électrification de nos chemins de fer : ils sont indiscutablement dans l'intérêt supérieur du pays et les avantages considérables très réels du système électrifié ne tarderont pas à se faire sentir dans toutes les classes de la population : la diminution du prix de voyages (réduction des prix des billets et autres avantages de ce genre) sera peut-être un des derniers avantages qui se révéleront, mais celui-là viendra aussi certainement.

On peut envisager qu'il faut maintenant encore une période de 15 à 20 ans pour terminer le programme d'électrification des C. F. F.

Ad. HUG, ingénieur.





Le mot et la chose.

Comment les hommes s'y sont-ils pris pour donner des noms aux choses ? Essayons de discuter ici ce problème si souvent débattu par des personnes étrangères à la science du langage.

Comme partout ailleurs, les meilleures théories sont celles qui jaillissent des exemples. Je prononce le mot *tête*. Aussitôt ce mot articulé par mes organes, il se présente dans notre cerveau une idée très précise : celle de la partie supérieure de notre corps, contenant l'organisme le plus merveilleux que nous ayons, capable de faire marcher toute notre machine. Comment ! Un groupe arbitraire de trois sons, *t - ê - t*, suffit pour évoquer en nous cette importante chose ? Pourquoi ne dit-on pas *tote* ou *prate* ou que sais-je encore ?

Y a-t-il un rapport mystérieux entre le mot et la chose ? Y a-t-il quoi que ce soit dans la tête de l'homme ou de l'animal qui ait déterminé le choix des trois éléments phonétiques dont le mot est composé ? Il serait absurde de le prétendre.

Car, à supposer l'existence d'un rapport de ce genre, comment expliquerions-nous que ce même objet ait fait naître dans d'autres pays des mots totalement différents, *Kopf* en allemand, *head* en anglais, *cabeza* en espagnol ? Ou songerons-nous un

instant à attribuer la différence entre *Kopf* et *head* à la forme de la tête allemande ou anglaise ? Chimères que tout cela ! On peut affirmer hardiment qu'il n'existe nulle part aujourd'hui pour l'idée de *tête* le moindre rapport entre la forme du mot et la nature de la chose. Le plus souvent le mot est un *signe purement conventionnel* pour exprimer la chose, de la même façon que telle pièce de monnaie ou tel chiffon de papier passent pour représenter la valeur qu'on trouve plus ou moins lisiblement indiquée sur ces objets. On ne peut assez insister sur cette vérité banale que, dans la plupart des cas, la forme du mot n'a rien à faire avec la chose qu'il figure ; il n'en est que l'*étiquette*, il n'en est que le signe convenu qu'il faut savoir pour se faire comprendre.

Il n'en est pas le *symbole*, n'en déplaît à ceux qui affectionnent ce terme ! Un symbole n'est pas un signe quelconque. Nous appelons la *balance* le symbole de la justice ou la *croix* le symbole de la foi chrétienne. Entre le symbole et l'idée qu'il représente il y a au contraire un rapport très intime, très visible. Le mot est moins qu'un symbole ! Il n'a qu'une valeur conventionnelle, comme certains gestes d'un chef d'orchestre ou certains mouvements de sabre chez l'officier.

A cette vérité il faut faire une restriction concernant les *onomatopées*. On se rappelle la curieuse enquête linguistique que *De Amicis* a faite à Florence et qu'il raconte avec autant d'étonnement que de grâce dans la préface de l'*Idioma Gentile*. Il s'agissait de trouver le vrai terme florentin pour exprimer le petit bruit que fait la croûte du pain frais sous les dents. Au lieu d'un seul il'en a déniché une bonne douzaine, tels que *scrichiolare*, *sgrigliolare*, *sgretolare*, en français *cro-*

quer, grignoter, croustillier, en allemand *knuspern, knopfern, knabbern*.

Partout la forme du mot — quelque différente qu'elle soit — essaie de rappeler le léger petit bruit. Nous n'avons pas à examiner ici si l'identité est réelle entre la sensation du bruit et les sons de la langue, choisis pour la rendre. Il suffit que l'illusion soit parfaite, il suffit qu'il y ait ici un rapport évident entre la forme du mot et la nature de la chose.

Pour être difficiles à distinguer des autres mots purement conventionnels, les *onomatopées* n'en existent pas moins. Leur existence a toujours été reconnue. Elles sont sans doute plus nombreuses qu'on ne pense. Toute enquête personnelle faite selon la bonne méthode de *De Amicis* en augmentera le nombre.

Revenons au mot *tête* qui nous en dira plus long sur le problème qui nous occupe. Toute convention a son histoire. Comment *tête* et *testa* sont-ils arrivés, en France, en Italie et ailleurs, à désigner la tête ?

C'est le moment de consulter le dictionnaire latin. Nous y apprenons que les Romains appelaient *testa* tout vase en terre cuite, soit vaisselle, soit urne, soit cruche ou bouteille. Ils parlaient de la *testa ardens* (lampe) ou du *vinum Graeca testa conditum* (du vin conservé dans un pot d'origine grecque). En outre, le mot servait à désigner le *test* ou l'*écaille* de certains animaux, appelés crustacés : tortue, huître, coquillage ou écrevisse. (Nous négligeons ici les autres significations.) En tout cas, le latin classique n'a jamais appliqué ce mot à la tête humaine ou animale.

Cette application doit être l'œuvre du latin vulgaire où *testa* est attesté dans des gloses au sens de tête.

Que s'est-il passé? N'ayant pas de documents, nous en sommes réduits à combler la lacune par des suppositions. Il me paraît évident que le premier qui employa *testa* pour la « tête » a fait dans son esprit une *comparaison*. La rotondité, la dureté et la capacité de la tête lui ont suggéré des objets de forme et de qualité analogues : tantôt un vase gros et bombé, tantôt une coquille.

Rien de plus fréquent que de pareilles comparaisons qui animent le discours. En France le langage familier ou argotique se sert pour rendre l'idée de tête de *carafe*, *fiole*, *lampe*, *urne*, *soupière*.

L'allemand *Kopf* avait dans la langue du moyen âge le sens exclusif de « gobelet » ou de « coupe ». (Il y avait à Bâle une auberge qui portait l'enseigne « Zum goldenen Kopf » et en français *A la Coupe d'or*.) Et quant à l'idée de coquille, elle a donné lieu en Sardaigne au terme courant pour « tête » qui est *conca*.

Il n'est donc pas téméraire de supposer que *testa* en latin vulgaire appartenait au langage familier, plaisant ou grossier, au même titre que *caboche* en français (vous avez la caboche un peu dure) ou que *zucca* en italien (*si grattava la zucca*, il se grattait la tête).

Ainsi un Romain, au lieu de dire, d'un ton menaçant : *age, age, egredere, sin tibi caput confringam!* (allons, va t'en, ou je te casserai la tête !) s'avisa de dire : *age, age, egredere, sin tibi testam confringam* (je te casserai la cabosse).

De l'emploi injurieux et grossier le mot se sera glissé dans le discours familier auquel il donnait une note comique. Au lieu de dire par exemple *impinxit caput parieti* (il donna de la tête contre le mur),

on préférerait la tournure plus plaisante *impinxit testam parieti*.

Donc, voilà *testa* arrivé à l'étappe de caboche, c'est-à-dire tout en gardant son sens latin de « vase de terre », il s'emploie déjà comme terme trivial pour « tête », il reste à l'état de *métaphore*. Rien de plus naturel. En France surtout, la langue populaire abonde en métaphores de ce genre, j'en connais une bonne vingtaine, sans compter l'argot de Paris qui à lui seul en offre une trentaine.

Tous les objets ronds et gros y passent, ne citons que *boule*, *melon*, *ciboule*, *courge*, *citrouille*, ou bien *caillou*, *mailloche*, *tronc*, *souche*, etc.

Bref, les analogies ne manquent pas, mais comment se fait-il que *testa*, terme purement familier et occasionnel, soit arrivé à être le terme usuel et neutre qu'il est devenu en français et en italien? Le fait est indéniable: *testa* entra en lutte sérieuse avec *caput*. En France, il sortit victorieux de cette lutte, après avoir refoulé son concurrent *chef* jusqu'aux patois du Midi. En Italie, la lutte continue depuis plusieurs siècles, *testa* est un vrai équivalent de *capo* dans la langue littéraire, il peut se substituer à *capo* dans un nombre étonnant de tournures. Et il faut déjà regarder de bien près pour lui trouver des points faibles qui trahissent l'infériorité de son origine. Je les vois entre autres dans le fait négatif que *capo* ne s'emploie plus en parlant des animaux, *capo* a je ne sais quoi de noble, *testa* a comme un air de rotture, il sent son parvenu.

A quelles circonstances doit-il le succès inattendu?

Nous n'en savons rien de positif. De pareilles intimités du langage se dérobent à l'observation. Personnellement, je crois qu'il faut chercher l'expli-

cation dans les conditions sociales de l'Empire romain. Par définition le *sermo vulgaris* était parlé par les basses classes de la société, les soldats et les colons (paysans et artisans). C'est dans ces milieux-là que *testa* s'employait pour la tête. Or on sait assez que c'est le langage de la classe inférieure qui a prévalu dans les langues romanes. Ainsi je suppose que peu à peu la métaphore grossière a remonté l'échelle sociale, mais en gagnant du terrain, elle a successivement perdu de sa saveur, elle s'est décolorée jusqu'à devenir le terme pâle et objectif qu'elle est maintenant.

Il faut supposer la même transformation pour le mot sarde *conca*, d'abord « coquille », aujourd'hui « tête, » et pour le terme allemand *Kopf*, d'abord « coupe », aujourd'hui « tête. » Signalons en passant le cas curieux d'un patois suisse-allemand. Dans le canton de Berne on appelle la tête *Grind*, mot qui s'est substitué à *Kopf*. Le mot désigne l'éruption malade sur la tête des enfants qu'on appelle « teigne ». Si le mot est arrivé au sens de « tête », c'est sans doute par suite d'une insinuation malicieuse. On disait par manière de menace : Attends, je te nettoierai comme il faut ta teigne ! c'est-à-dire ta tête couverte de teigne. Il faut croire qu'on employait méchamment cette expression lors même qu'on savait l'adversaire exempt de ce dégoûtant appendice.

Il paraît donc que les termes pour « tête » sont exposés à se transformer éternellement. Le lexique d'une langue se renouvelle sans cesse. Il est chose acquise pour la science que ce renouvellement ne procède nullement par des créations *ex nihilo*, mais qu'il procède en général par les matériaux linguistiques traditionnels.

C'est ce que nous allons illustrer par quelques autres exemples où le terme nouveau est dû à une comparaison.

Sans que nous quittions la tête, la joue nous offre un cas intéressant. On est d'accord pour dériver les mots *joue* et *gota* — qui en est le correspondant phonétique — du latin vulgaire *gabata* qui désignait un vase servant à table. Ce mot a eu une fortune analogue à celle de *testa* : il a remplacé les termes latins *gena* et *bucca* en France et dans le Nord de l'Italie. C'est évidemment l'idée de la joue gonflée qui fut le point de départ de cette métaphore. Au latin *gena*, qui est la partie saillante de la joue, correspond le mot français *pommette*, proprement « petite pomme », ainsi que l'italien *pomello*, peu usité il est vrai, mais qui montre le même développement. Quant à la bouche, la Suisse romande la compare quelquefois à un *volet de fenêtre* qui s'ouvre et se ferme tout le temps, ou à un *four* dont l'ouverture fait entrevoir d'immenses profondeurs.

A jeter un coup d'œil dans le « four » nous apercevons le *palais* dont la voûte se dresse juste au dessus de la langue. C'est pourquoi le palais s'appelle « le ciel de la bouche », expression qui a été créée indépendamment par les Roumains (*cerul gurii*) et par les Rétoromans (*tchiel de la bocca*).

Tout en arrière, dans le larynx, on voit suspendu un petit lambeau de chair, la *luette*, qui a beaucoup préoccupé l'imagination des peuples romans. Ils l'ont appelée tantôt « petite grappe » ou « petite cloche », tantôt « petite langue » ou « petit coq ».

C'est un vrai plaisir pour le linguiste de voir le génie créateur à l'œuvre. Et combien de fois n'ar-

rive-t-il pas de voir se répéter dans des régions fort éloignées l'une de l'autre la même image, la même idée drôle ou ingénieuse ! On comprend la satisfaction que tire l'étymologiste de ces rencontres inattendues.

La science des mots a pris un nouvel essor grâce à la publication des *Atlas linguistiques* de la France et de la Corse que nous devons à l'énergie de notre compatriote M. Jules Gilliéron. Ces atlas étalent devant nos yeux une richesse d'expressions que personne n'aurait soupçonnée ! Ouvrez la carte *arc-en-ciel*, vous y trouverez une bonne centaine de termes différents où la comparaison a sa grande part. Ce qui sert de point de départ, ce sont ou bien des objets de forme demi-circulaire comme la *corne*, le *pont*, la *porte*, les *colonnes* reliées par un arc, voire même le *rasoir* ; ou bien alors des choses circulaires comme la *roue*, le *cercle*, la *ceinture*, l'*auréole* ou l'*œil de bœuf*, terme qui à son tour remonte à une métaphore.

Quittons le chapitre de la métaphore pour examiner une autre catégorie de moyens d'expression. Très souvent on désigne les choses d'après certains caractères qui les distinguent, sans recourir à des comparaisons.

Choisissons cette fois une idée abstraite, le *printemps*. On ne saurait, en linguistique romane, parler du printemps sans évoquer le nom de M. Clemente Merlo, le distingué romaniste de l'université de Pise qui a consacré à la terminologie romane des saisons une étude pénétrante.

Il ressort de cette étude que le printemps, la plus belle des saisons, celle que glorifie le poète et celle

qu'attend si impatiemment le paysan, est en même temps de beaucoup la plus intéressante au point de vue de la langue. Nous n'avons pas à chercher ici le pourquoi de cette préférence.

Dans certains domaines romans les mots traditionnels *printemps* ou *primavera* sont presque inconnus. Ils furent remplacés, soit par des termes généraux *bontemps* ou *beautemps*, soit surtout par une série de termes de formation bien différente, mais qui tous se réduisent à l'idée de « départ » ou de « sortie ». Le printemps se dit : le *dehors*, le *dehors-temps*, le *partir*, le *saillir*, le *saillir-dehors*, la *saillie*, le *issir-dehors*, le *contre-dehors*, terme vosgien qui désigne plus vaguement la période qui précède immédiatement le printemps, le *Vorfrühling* des Allemands. Ajoutons que cette conception du printemps se trouve confirmée par certains dialectes allemands. En Bavière on l'appelle *Auswärtszeit* et dans l'Oberland bernois on dit *Ustig*, proprement *Hinaustag* (jour ou époque où l'on sort). En effet, on sent dans ces expressions toute l'impatience du montagnard qui, après les rigueurs d'un hiver long et pénible, est heureux de voir disparaître la neige, de voir repousser l'herbe, de voir fleurir les arbres, heureux aussi de pouvoir ouvrir toute grande la porte de son étable et de laisser courir où il lui plaira le bétail longtemps emprisonné.

C'est ce sentiment de délivrance qui se fait jour dans ces termes. D'autres régions ont été frappées par d'autres particularités.

Il nous reste à parler d'un troisième procédé : on nomme la chose d'après sa *fonction*, d'après l'usage qu'on en fait.

Reprenons les parties du corps. Saurait-on imaginer une expression plus appropriée que le terme fribourgeois *mangière* pour la bouche ? Le suffixe *-ière* indiquant souvent l'instrument, on voit que la bouche a été considérée ici comme le moyen dont on se sert pour manger. De la même façon on a formé : les *écoutilles* pour les oreilles, instrument pour écouter, les *mirettes* pour les yeux dans l'argot de Paris, instrument qui permet de viser, de regarder. La main servant à saisir, l'Autrichien a forgé le terme *Greiferl*, il dit par plaisanterie à un garçon : *Zeig mir mal deine Greiferl, Junge* (montre-moi tes menottes, gamin).

A quoi sert le *coussin* ? Il est évident qu'il a été rembourré de plumes pour qu'on puisse s'y appuyer mollement. Les noms romans ne diffèrent que par la partie du corps qu'on y pose : pour l'Italien c'est la *joue*, il dit *guanciale* ; pour le Français c'est l'oreille, il dit *oreiller* ; pour l'Espagnol c'est la tête, il dit *cabezal* (de *cabeza* « tête »). De même l'Allemand qui l'appelle *Kopfkissen*.

Voulez-vous d'autres exemples ? Prenez cet appareil aussi indispensable que malcommode qu'on appelle *parapluie* en français, *Regenschirm* en allemand, *paraguas* en espagnol et *ombrello* en italien, selon qu'on le croit destiné à protéger contre la pluie ou contre l'eau ou à donner de l'ombre. Rien de plus rationnel que ces dénominations. L'imagination comique — qui avait si bonne prise sur cet objet-là — a-t-elle par caprice cédé la place à la raison pure ? Illusion que cela.

Les termes plaisants ne manquent pas dans les parlers populaires en France : citons *riflard*, d'après un personnage de comédie qui ne sortait jamais

sans parapluie; *robinson*, par allusion au célèbre solitaire *Robinson Crusoé* qui s'était construit un refuge dans un grand arbre; *avant-toit*; *corbeille*, etc. Ils ne manquent pas, mais ils ont été refoulés par le terme officiel, le parapluie étant par excellence un article de commerce.

Etudions pour terminer une partie du corps dont les appellations romanes nous offriront la meilleure synthèse de ce que j'ai essayé de démontrer ici. J'entends parler de cette région latérale de la tête entre l'œil et l'oreille qu'on appelle *tempe* en français. Elle est caractérisée par un point délicat où l'on sent le battement des artères. C'est là un point de départ important pour plusieurs dénominations nouvelles. Citons d'abord une jolie comparaison poétique, le portugais *fonte de cabeça*, qui signifie proprement « la source de la tête ». En second lieu, on nomme la tempe : le *pouls* tout court dans les dialectes du Nord de l'Italie et du Midi de la France ou le *vibron* dans la Suisse romande, sans doute un dérivé de vibrer. Nous en retenons que le mot traditionnel, *tempus*, a été remplacé par l'intervention des idées de battement, de tremblement, d'ondulation ou de vibration.

Jusqu'ici nous restons pour ainsi dire dans la vérité scientifique de la chose.

Notre troisième point de vue, appellation d'après la fonction de la chose, nous en éloignera. En tout cas jamais un candidat aux examens de médecine, interrogé sur la *regio temporalis*, ne songera au sommeil que procure la tempe d'après la conception laïque, s'il faut en croire certaines expressions populaires.

En allemand on disait *Schlaf* tout court, *er hat mich auf den Schlaf getroffen* (il m'a frappé sur la tempe), la forme littéraire *Schläfe* n'en est qu'un

ancien pluriel pris plus tard comme singulier. De même plusieurs dialectes italiens appellent la tempe *sonno* ou *dormidor*. Mais l'expression la plus probante pour notre façon de voir, c'est le Jura bernois qui nous la fournit ; on y dit *endormière*, ce qui semble indiquer, en dernière analyse, soit l'endroit où l'on s'endort, soit le moyen qui fait dormir ; comparez pour le suffixe le mot *mangière* dont nous avons parlé, ou le mot *souricière* qui est l'engin servant à attraper des souris.

Ainsi dans les termes romans pour « tempe » nous trouvons appliqués nos trois procédés de renouvellement : 1^o Appellation par métaphore (source de la tête). 2^o Appellation par caractère distinctif (vibrer). 3^o Appellation par l'usage qu'on fait de la chose (sommeil).

Comment les hommes s'y sont-ils pris pour donner des noms aux choses ? Telle était la prétentieuse question posée au début.

Je sais bien, nous sommes loin d'y avoir répondu. C'est tout au plus si nous avons dit *comment un certain nombre d'hommes sont arrivés à nommer certaines choses*.

Je n'ai parlé que de ce que nous savons ou croyons savoir, j'ai évité à dessein de toucher à ce que nous ignorons ou à ce qui reste trop incertain. Car s'il est évident que le mot *tête* continue le latin *testa*, (vase de terre), il est plus malaisé de dire d'où vient ce *testa*, et toujours la question se prolonge jusqu'à l'acte de la création qu'il ne nous est presque jamais donné de découvrir. Partout le savoir humain a des bornes. Il faudra toujours tronquer les problèmes étymologiques.

Quant à nous, il a suffi à notre ambition de pousser

nos promenades jusqu'au point où le pied avance encore d'un pas sûr. Nous sommes d'avis que le linguiste, instruit par les expériences faites au contact avec les parlers vivants, sera mieux outillé pour se frayer un passage à travers la *selva oscura* du lexique que nous ont transmis les manuscrits et les inscriptions des temps reculés.

Ce qui importe pour le moment, c'est d'étudier systématiquement la vie linguistique qui s'agite autour de nous, dans le discours intime, dans les dialectes, dans le langage des enfants, dans les jargons ou argots de toute espèce.

Forts de ces expériences, nous serons mis en garde contre tout ce qu'il y a d'aventureux et de romantique dans les affirmations basées sur des débris de langage ; forts de ces expériences, nous entrerons toujours plus dans le fond et le tréfonds de cette âme humaine, à la connaissance de laquelle tendent les nobles efforts de la science du langage.

E. TAPPOLET.



Chronique américaine.

La lutte des tramways et des omnibus automobiles : une crise financière en perspective. — La Bourse et les spéculateurs. — Résurrection de l'ordre du Ku-Klux-Klan et questions qu'elle soulève. — Les *Chautauques* ambulants. — Le tarif douanier devant le Congrès.

L'automobilisme a révolutionné bien des choses. On lui doit, en particulier, aux Etats-Unis, une amélioration très nécessaire des routes et des hôtelleries de la campagne, ainsi qu'une bien plus grande facilité pour le transport en ville des denrées agricoles, — un facteur important dans ce pays aux énormes distances. Il y a, cela va sans dire, nombre d'autres avantages ; mais aussi des inconvénients auxquels l'on ne s'attendait point. C'est ainsi que les compagnies de tramways se trouvent aujourd'hui fort menacées par la concurrence des omnibus automobiles — des *jitneys*, comme on les appelle ici. Ces derniers se sont surtout développés depuis que les *trolley companies* ont dû augmenter le prix des places. Les omnibus, dont les frais d'équipement et d'exploitation sont relativement minimes, peuvent transporter les voyageurs au tarif traditionnel de 5 sous, alors que les tramways, accablés d'impôts et de dépenses de toutes sortes, ont été obligés presque partout de monter leurs prix à 7, 8 et même 10 sous. Il en résulte une crise très sérieuse. Un capital formidable se trouve placé dans les compagnies de tramways : si celles-ci périssent, un nombre considérable d'actionnaires et obligataires souffriront. Et il ne faut pas oublier que les valeurs sont souvent aux mains de tout petits rentiers, de travailleurs même.

Ce sont des millions de dollars qui sont en jeu ; et la chute des tramways serait une catastrophe autrement grave que les

désastres financiers figurant dans les annales de Wall Street, parce que la répercussion en serait plus profonde parmi les classes sans fortune. Déjà l'on peut lire et entendre dire que « les tramways ont fait leur temps », que leur disparition n'est plus qu'une affaire de quelques années, peut-être de quelques mois. Faisant la part de l'exagération voulue de ces prédictions, il faut reconnaître que la situation de ces compagnies, dans bien des villes, n'est pas brillante, en dépit de l'élévation du prix des places. A Des Moines, une grande cité d'Iowa, les trolleys ont entièrement disparu et sont remplacés par des autobus. Les opinions, sur cette question, diffèrent beaucoup. Les adversaires des tramways font remarquer que ces entreprises se sont rendues impopulaires en traitant le public cavalièrement lorsqu'il n'y avait aucune concurrence possible ; que, durant de longues années, elles ont fait de beaux bénéfices, pas toujours très licites, car il est notoire que certaines d'entre elles ont obtenu, pour des sommes dérisoires, de la part d'*aldermen* peu scrupuleux, des franchises municipales extraordinaires.

Cependant, il est impossible de nier que les tramways offrent un degré de confort que les autobus n'atteindront jamais. Non seulement ils ont, pour les longs parcours, des convois rapides, avec un tarif moins élevé que ceux des chemins de fer, mais quelques lignes ont même des wagons-lits. Toutefois la question primordiale est celle des capitaux placés dans ces entreprises. Les différents Etats et municipalités commencent à se préoccuper de cette situation. Des mesures très diverses sont prises, avec passablement de décousu ; ici, les autobus sont frappés d'une taxe parfois presque prohibitive ; là, on leur interdit des routes parallèles à celles des tramways ou bien on les empêche de circuler dans les mêmes artères que ces derniers. Néanmoins, il est impossible de prévoir ce que nous réserve l'avenir — et les choses vont vite en Amérique. En attendant, les milliers de possesseurs de *street railway securities* font grise mine, d'autant plus que l'incertitude générale plânant sur le marché

financier rend difficiles et la vente de ces valeurs, et le emploi des fonds.

A propos de la Bourse. la présente dépression, dont la durée est sans précédent n'est pas du tout imputable *entièrement* aux troubles commerciaux et industriels — comme on s'efforce de nous le faire croire. Le facteur « spéculation » joue un grand rôle dans la dégringolade actuelle, qui est bien plus sérieuse que la situation du marché pendant la guerre. On assiste, en somme, à un énorme jeu à la baisse, coupé de petites relèves partielles manipulées par des financiers désireux de réaliser de temps à autre un petit bénéfice. Mais les hommes qui tiennent les ficelles du *Stock Exchange* opèrent avec la patience d'un Joffre et la profondeur d'un Foch ! Le procédé de baisse le plus à la mode aujourd'hui est la suspension de paiement des dividendes, sous des prétextes aussi variés qu'incompréhensibles pour le gros public. Ledit procédé est sûr et rapide, car la masse des porteurs de titres ou bien prennent peur, ou ne peuvent se passer de dividendes : dans les deux cas, ils vendent à la hâte, et la baisse, alors inévitable, permet aux spéculateurs de faire moisson de valeurs à bon marché. Ces derniers, en effet, n'ont cure des sommes relativement minimes représentées par les dividendes absents : ce qu'ils cherchent, c'est le gros magot que leur réserve une subséquente manipulation à la hausse ; et celle-ci se produira à leur bon plaisir, du moins en ce qui concerne la majorité des valeurs. Dans l'intervalle, le menu fretin souffre, comme toujours.

Un fait indéniable est que les abus des spéculateurs, les exactions des profitards, le laisser-aller général des agents chargés de l'ordre public, et d'autres causes encore, ont produit aux Etats-Unis, depuis la guerre, parmi les masses, une sourde irritation dont l'étendue vient d'être dévoilée, tout récemment, de la façon la plus imprévue. Les cas de justice sommaire, administrée par des bandes masquées ou déguisées, ont attiré l'attention du journal *The World* qui, à la suite d'une longue enquête privée, a mis au jour

des faits extraordinaires. En 1915, un groupe d'individus résolurent de faire revivre la société secrète dite du Ku-Klux-Klan, qui s'était formée dans le Sud, aussitôt après la guerre de Sécession, dans le but de purger cette région des aventuriers et criminels contre lesquels les autorités semblaient incapables ou peu désireuses d'agir. Malgré les excès commis par elle, cette fraternité rendit évidemment des services. Elle avait en somme sa raison d'être, tout comme la loi de Lynch ; elle disparut une fois sa mission accomplie, laissant le souvenir pittoresque de chevauchées nocturnes et vengeresses d'hommes inconnus, revêtus du costume des pénitents blancs. Il va sans dire que le Ku-Klux-Klan a joué un grand rôle dans les romans sur le Sud, et sur l'écran du cinéma. Mais aujourd'hui, l'ordre défunt a ressuscité, et avec une vigueur déconcertante. Les nouveaux « Chevaliers » de « L'Invisible Empire » se déclarent nettement anti-catholiques, anti-noirs, anti-sémitiques, et opposés aux étrangers de naissance, même naturalisés. Subsidiairement (et ceci secrètement), ils cherchent à redresser les torts ou suppléer à l'action de la justice, si celle-ci est trop lente à leur gré. Il saute aux yeux que cet ordre prête aisément à la critique. Non seulement il est inadmissible, en principe, que des particuliers prennent sur eux de faire la loi, mais un appel aux préjugés de race et de religion n'est guère démocratique de la part de gens qui se disent 100 % Américains. On a dit aussi que tout cela n'est au fond qu'une « affaire » destinée surtout à enrichir les leaders, auxquels va le plus clair des cotisations. C'est possible ; il n'en reste pas moins fort troublant que cette institution, qui n'avait que trente-quatre membres en 1915, à son début, en compte actuellement *sept cent mille*. Evidemment les statuts de l'ordre plaisent à un nombre énorme de personnes. On ne saurait s'étonner beaucoup, connaissant l'Amérique, qu'une propagande contre les nègres et les israélites trouve des partisans. Les symptômes d'intolérance contre les catholiques peuvent sembler étranges aux Européens. Toutefois, lorsqu'on vit

aux Etats-Unis. on s'aperçoit vite que, si les personnes de cette religion sont parfaitement traitées en tant qu'individus, une opposition sérieuse existe contre leur participation aux affaires publiques, surtout dans les campagnes et petites villes. D'autre part, nombreux sont les gens qui voient d'un mauvais œil l'affluence en Amérique d'immigrants de bas étage. Cependant, si ces faits expliquent en partie la croissance phénoménale du Ku-Klux-Klan, il est probable que celle-ci est principalement attribuable à un malaise général, dont nous sentons tous les effets, et dû, lui-même, à des causes très diverses. Il est fort bien, en théorie, d'affirmer que la justice ne doit être administrée que par des agents légalement désignés dans ce but : mais ceci suppose que les dits agents font leur devoir. *Quid ?* s'ils ne le font point et que leurs supérieurs hiérarchiques ne les y obligent pas ? Où est le remède ? Les plaintes ? Elles n'ont aucun effet contre l'inertie officielle, traditionnelle, de fonctionnaires soutenus par les politiciens. Le bulletin de vote ? C'est souvent une plaisanterie, puisque les listes électorales sont élaborées plus ou moins par les *machines* des divers partis — et bien rarement par des réformistes ayant à cœur les intérêts généraux. De quelque côté que l'on regarde aujourd'hui, on constate de si nombreux cas de dénis de justice, de partialité en faveur des riches et des politiciens professionnels, de sévérité contre les petits, les gens sans influence, d'insouciance en ce qui concerne la sanction des lois et des arrêtés municipaux ; on est si profondément attristé et écœuré à la fois, que l'on ne peut blâmer très fort ceux qui se sont joints, en désespoir de cause, à cette grande fraternité de mécontents. Les enquêtes ont fait ressortir même — ce qui est très significatif — que, parmi les membres du Klan, sont beaucoup de fonctionnaires fédéraux, voire des officiers de l'armée. Tel est le soin avec lequel l'ordre est organisé, qu'il a créé, à l'usage des aviateurs militaires, une branche spéciale, dite de « l'Invisible Planète », dont les adeptes portent le titre de « Chevaliers de l'Air ». Le gouvernement fédéral, comme

les Etats, commence à se préoccuper de la situation. Une commission du Congrès fait une enquête. Le plus sûr moyen de parer au mal serait de se montrer plus équitable, plus strict surtout, dans l'observation des lois. Mais il est bien tard ; et bien du mal est fait.

Malgré tout — ou peut-être à cause même des troubles qui nous assiègent — la soif de distractions semble plus forte que jamais. Ce phénomène est analogue à celui qui se remarquait en Allemagne, par exemple, au lendemain de la guerre. Jamais théâtres, cinémas, spectacles sportifs, qui ont pourtant presque doublé leurs prix, n'ont été aussi nombreux, aussi florissants. Dans les campagnes, les cirques, les fêtes foraines pullulent. D'autre part, on assiste à un développement remarquable des *Chautauquas*. C'est là une institution que Roosevelt a pu appeler « la chose la plus caractéristique de l'esprit américain qu'on puisse trouver. » L'origine du mouvement fut l'ouverture par le docteur en divinité J. H. Vincent, il y a quelque quarante ans, sur les bords du lac Chautauqua, New-York State, d'une école d'été, à l'usage de personnes désireuses de perfectionner leur éducation, mais n'ayant ni le temps, ni les fonds nécessaires pour entrer à l'université. Les cours, faits par les professeurs les plus éminents des Etats-Unis, couvrent les sujets les plus divers. Dans la suite, la popularité croissante de l'institution amena ses leaders à faire profiter de ses avantages d'autres régions du pays. De là est née l'idée d'avoir des *Chautauquas* ambulants, se transportant, en été, de ville en ville, et desservant surtout les petites localités. Toutefois, dans ce cas, la durée de l'école ne dépasse pas une semaine, et tout se borne à un certain nombre de conférences entrecoupées d'auditions musicales. Les cotisations, qui sont de douze à quinze francs pour les sept jours, servent uniquement à défrayer les dépenses. Actuellement, huit cents cités et bourgs environ sont parcourus par les *Chautauquas*, lesquels, bien entendu, comportent différents groupes, — (de valeur inégale d'ailleurs), — car l'époque où les sessions

peuvent avoir lieu est très limitée. Les conférences, en effet, se font d'habitude sous la tente ou en plein air. A notre sens, il y a une ombre au tableau. Il semble que l'esprit des Chautauquas — du moins parmi ceux qui sont ambulants — subisse une transformation. La part est faite trop grande, croyons-nous, aux choses accessoires, d'où l'on ne peut retirer aucun bénéfice éducationnel, telles que des opérettes, des concerts que le public peut avoir toute l'année dans les places ordinaires d'amusements. Il y a là aussi, évidemment, un signe des temps, mais il serait dommage de laisser dévoyer une institution d'une utilité incontestable dans son plan original.

Nous reléguons la politique à la fin de cette chronique, parce qu'en vérité, cette fois, elle ne mérite pas une meilleure place. Il est difficile de rien trouver de satisfaisant dans ce qui a été fait au courant de l'année, — une année bien terne ! Le Congrès a perdu un temps précieux à discuter la question du *bonus* à accorder aux vétérans de la grande guerre ; mais sans aboutir à une solution. Cela se comprend, d'ailleurs, car, à un moment où les impôts sont si lourds, il semble intempestif de distribuer des millions à des soldats dont l'immense majorité sont valides, et dont beaucoup n'ont pas vu le feu. Il était tout aussi prématuré, dans les conditions actuelles, de proposer une révision des tarifs douaniers ; et là encore le Parlement a dû ajourner sa décision. Les *républicains*, étant aujourd'hui au pouvoir, se doivent à eux-mêmes d'élever les droits destinés, selon leur programme, à protéger l'industrie nationale. Toutefois, leur tâche n'est pas aisée dans les circonstances que nous traversons. D'une part, il leur est facile de faire ressortir qu'à cause de la guerre, il s'est créé aux Etats-Unis nombre de nouvelles industries pour suppléer au défaut d'importations européennes ; d'importants capitaux y sont placés qui, maintenant, seront compromis s'il n'y a pas de tarif protecteur. C'est fort bien ; mais, sur ce point particulier, nombreux sont les gens qui répliquent : ces industries nées de la guerre n'ont pas donné

de résultats satisfaisants ; on ne voit pas clairement pourquoi nous serions contraints à employer à perpétuité, par exemple, des teintures tout à fait défectueuses et de la coutellerie chère et inférieure, uniquement parce qu'elles sont produites en Amérique. Ces entreprises, comme les fabriques de munitions, étaient des anomalies, des essais temporaires, mais où des capitalistes ne redoutant pas la spéculation, ont cherché une bonne occasion de faire de beaux bénéfices. Nul n'a songé à réclamer quand les usines de fournitures de guerre ont dû fermer leurs portes : les gens qui y avaient mis des fonds savaient ce qu'ils risquaient. Si les « nouvelles industries » ne peuvent nous donner que de la camelote à un prix double de celui des bons produits européens, elles ne méritent pas plus de sympathie que les usines de guerre. Les protectionnistes disent encore : Laisser entrer aux Etats-Unis la marchandise à bon marché d'Europe, c'est nous obliger à baisser les salaires ; et, si ceux-ci descendent, nos ouvriers seront *ravalés* au niveau économique de ceux du vieux monde. Mais cela n'est pas du tout évident ; l'abaissement des salaires correspondra alors à une diminution de la cherté de la vie et la population ouvrière pourra continuer à vivre sur le même pied qu'aujourd'hui. Quant aux professionnels, aux petits rentiers, aux retraités, ils seront tirés du mauvais pas où les met actuellement le prix élevé de la production indigène. Ces arguments ont eu assez de force, récemment, pour faire ajourner, au Congrès, la discussion définitive du tarif douanier.

GEORGE NESTLER TRICOCHÉ.

Chronique suisse allemande.

Gotthelf et les charlatans de la médecine. — Une nouvelle édition d'*Anne Bäbi*. — Lettres d'amour de J. V. Widmann. — Gottfried Keller et Fanny Lewald. — Un livre sur Théodore Storm. — Publications nouvelles.

J'ai toujours plaisir à parler de Gotthelf et je ne manque jamais de le faire quand l'occasion s'en présente.

Cette occasion se présente ce mois-ci par la publication de deux nouveaux volumes de l'édition suisse entreprise par M. Eugène Rentsch de Zurich-Erlenbach. Ces volumes contiennent le fameux roman *Anne Bäbi et sa manière de tenir ménage et de guérir les gens*¹. Dans aucune autre œuvre, Gotthelf n'a déployé plus de verve et n'a mieux révélé son talent d'écrivain : l'intrigue est fortement nouée, le récit solidement charpenté et la langue d'une singulière vigueur. On sait que c'est surtout par le style que Gotthelf est grand. Son verbe est comme une fontaine jaillissante où il puise avec bonheur.

En lisant quelques-unes de ces pages d'une si riche invention verbale et d'une si grande truculence, on songe involontairement à Rabelais. Le fort de Gotthelf est de peindre les gens par leurs propos et l'on sait la riche galerie qu'offrent à cet égard ses romans. Comme créateur de types, il n'a point son pareil dans la littérature suisse allemande : aucun de nos écrivains n'a mieux observé les hommes et découvert les mobiles secrets de leurs actions.

Anne Bäbi, comme d'autres chefs-d'œuvre de Gotthelf, *Uli*, *l'Ame et l'argent*, fut un écrit d'occasion. En 1842, le Conseil d'Etat du canton de Berne, frappé des ravages que

¹ *Jeremias Gotthelf in 24 Bänden*, herausgegeben von Rudolf Hunziker und Hans Blösch. — V^{er} und VI^{er} Bände, bearbeitet von Alfred Ineichen: *Wie Anne Bäbi Jowäger häushaltet und wie es ihm mit dem Doktern geht*. Im Eugen Rentsch Verlage, Zurich-Erlenbach.

faisaient, dans les campagnes, les rebouteurs et autres guérisseurs publics, chargea la commission sanitaire de faire une enquête sur ce sujet et de voir s'il y avait lieu, par un écrit populaire, de rendre le peuple attentif aux dangers qui le menaçaient. La commission sanitaire s'adressa à Gotthelf qui refusa d'abord, puis à la réflexion se décida et se mit allégrement à la besogne. Son intention d'abord était de ne rédiger qu'un opuscule de cent pages au plus, mais en avançant dans le sujet il vit la matière prendre des proportions énormes. Toute la vie de la campagne bernoise qu'il connaissait si bien surgit sous ses yeux ¹. Toutes les expériences qu'il avait faites comme pasteur lui revinrent en mémoire et en revoyant les gens et en entendant leurs propos tout un roman se déroula. Bien mieux, à côté de la médecine, un autre sujet s'imposa à lui. Il se souvint que dans les campagnes un autre danger que celui des charlatans du corps, menace les paysans, c'est celui des charlatans du christianisme, piétistes et méthodistes, qui avec leurs idées mystiques, étranges, maladives corrompent le peuple. Alors il partit en guerre contre ces deux ennemis. Goûtant les joies de la bataille, le beau lutteur qui était en lui tomba avec délices sur les hypocrites farceurs, cerveaux déséquilibrés ou gens malhonnêtes qui vivent de la crédulité du peuple.

Gotthelf avait été encouragé dans son entreprise par un médecin bernois, le Dr Edouard Fueter, professeur à l'université de Berne. Celui-ci mit au service du romancier ses observations et son riche champ d'expériences. Bien mieux, il l'aida dans la confection du livre. Au fur et à mesure que Gotthelf l'écrivait, il en lit les pages, corrige les erreurs et conseille. Il met en garde l'écrivain contre ses défauts, le modère quand il va trop loin ou lorsqu'il emploie des mots trop vifs qui, en ouvrant sa pensée, dépassent le but. Il voudrait que son ami fût plus objectif, moins passionné. Il lui dit : « Fais

¹ Un érudit français, M. Gabriel Cunche, professeur au lycée de Strasbourg, vient de publier un intéressant volume sous ce titre : *La société bernoise dans la première moitié du XIX^e siècle, d'après les romans de Jeremias Gotthelf.*

en sorte que tes tableaux reflètent la mansuétude du chrétien et l'amour de l'humanité ». Le conseil était bon : Gotthelf l'écouta et bien des duretés de son récit furent atténuées. Au point de vue de la forme aussi le roman gagna à cette critique intelligente d'un ami. Dans le feu de l'improvisation Gotthelf négligeait parfois son style. Fueter le rend attentif à l'abus de termes dialectaux, que Gotthelf aimait à cause de leur verdeur et il l'engage aussi à alléger son histoire. Le romancier est reconnaissant de ces avis. Convenant que pour lui « la difficulté n'est pas de trouver une matière, mais de la dominer » il tasse son récit et donne plus de soin à la forme. « Je veux limer et polir », dit-il.

Le roman d'*Anne Bäbi* est long, mais il se lit d'un bout à l'autre avec un intérêt soutenu. Extraordinairement vivant, il respire l'amour et la joie. Gotthelf qui était d'esprit gai et qui rapidement saisissait le côté drôle des choses, donne libre cours à sa fantaisie. Le livre est plein d'humour et d'esprit, de drôleries et d'inventions cocasses. « C'est un livre de folies », dit Gotthelf. Oui, de folies, mais cette folie est remplie de sagesse. Fueter, qui goûtait fort les scènes comiques de Dickens auquel il compare parfois son ami, disait qu'*Anne Bäbi* contenait les pages les plus délicieuses que Gotthelf eût écrites, et il exprimait son admiration pour « la façon à la fois originale, drôle, diabolique et naturelle dont l'intrigue est nouée et dénouée ». Fueter avait raison et la postérité a ratifié son jugement.

— J'ai toujours pensé que J. V. Widmann devait être un charmant épistolier : avec sa verve aisée, primesautière et naturelle on le voit volontiers écrire de jolies lettres. Et pourtant on ne nous a donné que de courts fragments de sa correspondance. On annonce que sa fille, fixée en Hanovre, prépare une biographie pour laquelle sans doute elle utilisera les lettres de son père. En attendant, elle vient de communiquer au Rheinverlag de Bâle sept lettres de la jeunesse de J. V. Widmann. Ce sont des lettres d'amour qu'il adressa à dix-huit ans à une jeune Neuchâteloise qui était en pension

chez son père, le pasteur de Liestal¹. Ces lettres, à vrai dire, étaient écrites à la sœur de Widmann qui se trouvait alors auprès de la jeune Neuchâteloise, dans sa ville, mais elles étaient destinées à celle-ci. Quelle ardeur elles révèlent chez ce jeune homme, quelle sentimentalité aussi : en les lisant on croit lire des pages de *Werther* ou d'*Hermann et Dorothee*. Cet amour n'eut pas de lendemain : moins d'un an après son départ de Liestal, la jeune Neuchâteloise se fiançait et peu de temps après se mariait. J. V. Widmann ne semble pas avoir conservé de rancune ou d'amertume de cet abandon. Il pensa toujours avec attendrissement à cette idylle ébauchée dans la cure de son père : ce fut un souvenir qui embauma sa vie.

La publication de ce petit livre nous a valu de délicieuses pages de Carl Spitteler qui, en guise de préface, a raconté de façon charmante la vie qu'on menait alors dans ce presbytère de Liestal, où mari et femme étaient des artistes. « On s'y occupait, dit Carl Spitteler, moins de philosophie ou de théologie que d'art ou de littérature ; on y faisait surtout de bonne musique. » M. et M^{me} Widmann étaient des Viennois cultivés et enjoués qui tranchaient par leurs fines manières et leur joli parler avec le monde rustique qui les entourait. M^{me} Widmann semble avoir conquis le poète. « Elle parlait, dit-il, un allemand si exquis, qu'on se demandait pourquoi toutes les bonnes gens ne parlaient pas ainsi. » On peut croire que le futur auteur de *Printemps Olympien* prit là de bonnes leçons. « Dans cette famille de réfugiés étrangers déracinés, dit-il, aussi dépourvus de biens qu'une souris d'église, on s'entendait à attirer et à retenir les gens. Tout ce qui avait un nom ou croyait en avoir un, artistes de passage, poètes ou savants s'arrêtaient dans la cure de Liestal. »

J. V. Widmann fut le fruit délicat de ce milieu charmant qui laissa sur ses lèvres le goût du miel de l'Hymette.

— Quelle étrange idée d'avoir choisi comme sujet de thèse de doctorat Fanny Lewald, ce bas-bleu allemand, médiocre

¹ *Liebesbriefe des jungen J. V. Widmann*. Herausgegeben von Dr. Max Widmann. Einführung von Carl Spitteler. Im Rhein verlag zu Basel, 1921.

et vaniteux qui, pendant plus de cinquante ans étala son encombrante personnalité dans d'interminables romans que personne ne lit plus aujourd'hui ! C'est pourtant ce que vient de faire une jeune érudite zurichoise, M^{lle} Martha Weber, élève du professeur Ermatinger ¹. Son excuse est peut-être d'avoir, en analysant l'esprit de cette femme-auteur, contribué à nous faire connaître le milieu au sein duquel elle évolua : la société littéraire berlinoise vers le milieu du XIX^e siècle. A ce propos il me plaît, comme chroniqueur suisse allemand, de rappeler les rapports que Gottfried Keller entretenait avec la poëtesse berlinoise. Fanny Lewald tenait, comme disait Molière, boutique d'esprit dans la capitale de la Prusse et tout ce qui alors avait un nom dans les lettres ou dans les arts fréquentait son salon. Gottfried Keller fit comme les autres, mais il ne s'y arrêta guère. Introduit dans le lieu par le critique littéraire Hermann Hettner, après deux ou trois visites il s'abstint.

C'est que la dame n'avait rien pour lui plaire et il se vengea de l'ennui que lui causa sa maison en faisant d'elle un portrait assez haut en couleur.

Fanny Lewald, quise jugeait au-dessus des préjugés vulgaires, s'était mariée avec un écrivain d'art, Adolphe Stahr, qu'elle avait enlevé à sa femme légitime. Le processus de liaison avait eu trois phases : dans la première, Fanny Lewald faisait profession d'aimer platoniquement ; elle disait : « Je sens encore le courage d'être pour toi une sœur fidèle, ton Egérie et de te garder dans la patrie de mon âme. Formons tous deux une œuvre d'art classique, celle de la Sainte Amitié. » Dans sa seconde phase, renonçant à un amour spirituel, Fanny Lewald s'adressa à l'épouse de son ami et lui proposa tout simplement la vie à trois : « Montrons au monde, disait-elle, que deux natures pures de femme peuvent s'assigner la noble tâche de rendre heureux un homme qui leur est cher et montrer que trois êtres peuvent s'aimer sans avoir la moindre jalousie. » La troisième phase est plus brève et

¹ *Fanny Lewald. Ihr Leben und ihre Werke von Martha Weber.* Zurich-Erlenbach, Eugen Rentsch Verleger, 1921.

plus brutale : on peut la résumer ainsi : « Ote-toi de là que je m'y mette. »

Lorsque l'union fut consommée, Fanny Lewald, qui avait conquis une certaine notoriété par ses longs romans très sensationnels (dans une seule année, 1862, elle publia 12 volumes : *De sexe à sexe*, huit volumes ; *La jeune fille d'Oyas*, 2 volumes ; *Un navire de Cuba*, 1 volume), ouvrit son salon littéraire à Berlin. Gottfried Keller conserva de cette maison un si mauvais souvenir que, lorsqu'il rentra à Zurich, ayant appris que le couple Stahr-Lewald viendrait en 1856 dans sa ville natale, il écrivit à son ami Hettner : « Henri Simon m'apprend, chose horrible, la visite des Stahr-Lewald. On ne pourra donc sur ce globe échapper à ce couple ! » Au même moment Gottfried Keller mande à Lina Duncker : « Simon annonce pour cet été, la visite de ce monstre d'encre bisexuel, à quatre pattes. Vous voyez bien que votre présence est nécessaire ici pour effacer cette mauvaise impression des Berlinoïses et purifier notre ciel. »

C'est ainsi qu'avec son rude bon sens et sa santé morale l'auteur d'Henri le Vert caractérisait cette femme auteur oubliée maintenant. Parmi les bas-bleus du XIX^e siècle, Fanny Lewald, outrecuidante, vaniteuse, avide de publicité et de réclame est sans doute la plus antipathique.

— J'ai en plus le plaisir de vivre dans la société d'un autre écrivain allemand, Théodore Storm, auquel un écrivain bâlois, M. E. Steiner, vient de consacrer un petit livre auquel il a donné comme sous-titre : « Esquisse du développement de l'homme et de l'artiste ¹. » C'est donc une étude plus psychologique et philosophique que littéraire. Au travers des œuvres de l'écrivain, M. Steiner cherche à discerner l'homme et à montrer comment son œuvre sortit de sa personnalité et de ses expériences humaines, Storm avait une nature portée vers la vie méditative. Poète de l'intimité et du sentiment, son horizon n'est pas très étendu, mais il est exquis dans les limites de son art. Proche parent de Mörike et des poètes

¹ *Theodor Storm. Eine Darstellung seiner menschlichen und künstlerischen Entwicklung* von Dr. E. Steiner. Basel, Wepf, Schwabe & Cie, 1921.

souabes, il avait comme ceux-ci le goût de la vie simple. Il exprimait ce goût avec beaucoup de naturel. Certains de ses lieds font songer aux chants populaires allemands et, comme eux, ils semblent faits pour être chantés. Cette tournure d'esprit est bien faite, je crois, pour plaire à un Suisse et je m'explique par là la sympathie que M. Steiner ressent pour le caractère et l'œuvre de Storm. Il y a aussi une autre qualité de cet homme qui doit plaire à un républicain, c'est le goût que cet Allemand du Nord avait gardé, à l'instar des vieux Germains, pour la liberté et le particularisme, en Suisse nous dirions le cantonalisme. Lorsque son pays fut annexé par la Prusse en 1867, Storm ne parvint pas à s'en consoler « Les circonstances politiques, écrivait-il alors, ont fait de moi un homme très malheureux. Comme au temps des Danois, je ne puis que faire le poing dans ma poche, étouffer dans ma poitrine le cri de mon cœur. Je ne puis m'habituer à cet acte de force brutale contre mon pays. Etre fonctionnaire du gouvernement prussien me ronge, car les juges dans cet Etat de puissance ne sont pas autre chose que des fonctionnaires. »

— Les livres de la fin de l'été et du début de l'automne ont été relativement nombreux. L'exposition Hodler à Berne a été l'occasion de plusieurs études entre lesquelles je signalerai l'importante biographie du peintre de C.-A. Loosli ¹. Il vaudra la peine de revenir un jour sur ce livre. L'éditeur Francke a mis en vente une brochure, *L'importance mondiale de Hodler*, par le Dr R. Nicolas ² : c'est la réunion d'articles publiés dans le *Bund* pendant l'exposition et qui donnent une vue synthétique de l'œuvre du peintre. Le Rhein verlag de Bâle a édité un petit volume, *Hodler-Buch*, qui, avec d'excellentes reproductions de dessins nous donne une étude très suggestive d'Hermann Kesser sur Hodler. Il faut remercier l'éditeur de cette collection, M. Albert Baur, d'avoir déjà consacré plusieurs volumes à des artistes suisses, les dessina-

¹ *Ferdinand Hodler's Leben, Werk und Nachlass*. Bern, Verlag R. Suter & Cie, 1921.

² *Hodler's Weltbedeutung*.

teurs de la Renaissance, les graveurs du XVIII^e siècle et Arnold Böcklin ¹.

Dans la collection *Questions actuelles* que publie l'éditeur Orell-Fussli de Zurich, vient de paraître une étude du Dr J. Lorenz, sur la question du travail en Suisse ². L'auteur n'a pas la prétention d'épuiser un vaste sujet, il se contente de l'introduire et d'orienter le lecteur. Cet ouvrage est appelé à rendre des services à l'industrie nationale.

A la même librairie paraît une seconde édition revue et considérablement augmentée d'un ouvrage du Dr Schmidt, professeur à l'Ecole supérieure de St-Gall, *Les industries suisses dans la lutte internationale de la concurrence* ³ : on trouve là une foule de renseignements sur un sujet destiné aux industriels et aux hommes d'affaires.

L'éditeur Orell-Fussli a la spécialité de jolis récits d'enfants qu'il publie chaque année en certain nombre. Cet été, à côté des contes d'Ernest Eschmann, *Himmelskinder*, qui sont si plaisants et si joliment illustrés, il a mis en vente une histoire de vacances à la montagne *Hallo! die Berge*, contée avec humour par M^{me} Rosie Guyer et qu'a ornée de dessins M^{me} L.-B. Strasser-Tappolet ⁴.

Les livres de Noël s'annoncent comme nombreux : je relève un roman de Jacob Bosshart, *Ein Rufer in der Wüste*, des poèmes d'Albert Steffen et Siegfried Lang et un volume d'*Essais sur la littérature suisse* de Robert Fäsi, auquel on doit une récente *Anthologie suisse* ⁵. De tout cela je parlerai dans ma prochaine chronique.

ANTOINE GUILLAND.

¹ *Erinnerung an Böcklin*.

² *Zur Einführung in die Arbeiterfrage*. Mit besonderer Berücksichtigung schweizerischer Verhältnisse, 1921.

³ *Die schweizerischen Industrien im internationalen Konkurrenzkampf*.

⁴ *Hallo, die Berge!* Eine Geschichte für Kinder von 9 bis 14 Jahren. Schweizer Jugendbücher. 10ter Band, 1921.

⁵ *Anthologia helvetica*, Leipzig Insel-Verlag 1921.

Chronique scientifique.

La sécheresse et les nuages supérieurs. — L'obtention de la glycérine par la fermentation alcoolique. — L'ignition spontanée de la houille. — Pourquoi les préhistoriques pratiquaient-ils la trépanation? — L'utilisation de la houille bleue : vagues ou marées? — Le tabac désinfecte-t-il la bouche? — Le titane dans la nature. — Les graines tropicales apportées par la mer à l'Irlande. — Pourquoi le paludisme a disparu. — Le choc anaphylactique. — Publications nouvelles.

A propos de la sécheresse de la présente année, la *Monthly Weather Review* de Washington publie une note qui n'est pas sans intérêt, de M. D. F. Manning. Depuis de nombreuses années qu'il observe le temps, l'auteur dit qu'invariablement, avant et pendant une période de sécheresse, les nuages supérieurs, c'est-à-dire les cirrus et les cirro-stratus, et les cirro-et alto-cumulus, qui, normalement, se meuvent du sud-ouest ou de l'ouest, ou du ouest-nord-ouest, changent de direction; ils viennent du nord nord-ouest, du nord et même du nord-nord-est. C'est-à-dire, en somme, qu'au lieu de venir du secteur ouest, ils viennent plutôt du secteur nord. Le fait a été très notable cette année. Les cirrus se déplaçaient avec une vitesse anormale, venant du nord nord-est. Pendant les périodes pluvieuses, au contraire, ils viennent du sud. Le fait paraît assez général. Pourquoi, avec cirrus venant du nord, aurait-on la sécheresse? Ne faut-il pas admettre qu'en pareil cas la source d'air ascendant se trouve au loin dans le nord, et cet air n'est-il pas nécessairement pauvre en humidité? Au lieu que l'air ascendant ayant sa source au sud doit être plus riche en vapeur d'eau? Il le semble. Mais la concordance de la direction nord-sud des cirrus avec la sécheresse ne constitue pas une explication. Ce qu'il faudrait découvrir, c'est pourquoi cette direction prédomine durant les périodes de sécheresse. Il faudrait savoir pourquoi les courants d'air ascendant se trouvent plutôt au nord.

Là est le nœud du problème. Mais l'observation a son intérêt, puisqu'elle permet de discerner si la sécheresse va durer. (On la trouvera dans le numéro de la *Monthly Weather Review* de juin.)

— Durant la guerre, il a été parlé des méthodes par lesquelles, en Allemagne, on suppléait à l'absence de matières premières grasses pour se procurer la glycérine nécessaire à la fabrication des explosifs, en tirant cette substance de l'alcool. La revue *Chimie et Industrie* d'août publie un travail de M. K. Schweizer, de Winterthour, sur ce sujet, exposant le procédé adopté et montrant comment il a été élaboré. L'extraction de la glycérine de l'alcool est assurément chose intéressante en elle-même, mais il ne semble pas qu'elle ait, maintenant, grand intérêt pratique. La pénurie des matières grasses s'atténue. Pourtant, il faut observer que la méthode pourrait présenter de l'importance en industrie, si l'on pouvait mettre la main sur une source de sucre bon marché. M. Schweizer pense, en particulier, que cette source pourrait se trouver dans la sciure de bois et les lessives sulfitées des fabriques de cellulose. On peut, en effet, de ces substances, tirer du sucre, et le sucre donne l'alcool, comme chacun sait. De la sorte, on ne sait si la fermentation alcoolique ne servira pas industriellement, même en dehors des circonstances spéciales qui ont fait naître le procédé. Il faut se dire qu'on ne sait jamais à quoi servira quelque chose. Tout ce qui est acquis a sa valeur, qui peut devenir très grande dans la pratique, dans des conditions non encore existantes, mais pouvant surgir.

— Il n'est pas inopportun de revenir sur la question de l'ignition spontanée de la houille. Le rapport britannique, auquel nous avons déjà fait allusion (Document C m d 1417, *Spontaneous combustion of Coal*), contient en effet beaucoup de renseignements intéressants, en particulier sur un point d'histoire et de doctrine. Voici bien trois siècles qu'on se demande si le charbon peut s'enflammer *per se*, ou si l'échauffement prend naissance dans des impuretés, dans les pyrites de fer en particulier. C'est une idée très répandue que l'ignition est due aux pyrites, échauffées elles-mêmes par oxyda-

tion. On la trouve en particulier dans un travail fort ancien de Plott qui, en 1686, dans sa *Natural History of Staffordshire*, relate le fait que le petit charbon abandonné dans les trous des anciennes galeries prend feu de lui-même, et a fait ainsi de temps immémorial. L'échauffement se produit dans un mélange des parois non charbonneuses et de « masses de bronze ». Ces masses, ce sont les pyrites. Plott est tout à fait en faveur de l'ignition par les pyrites, et cite deux contemporains qui ont observé que le petit charbon, additionné de matières sulfureuses, quand on l'humecte et expose à l'air, devient incandescent. Bien entendu, il ne parle pas d'oxygène — et pour cause. — Mais pour lui, le rôle des pyrites n'est pas douteux. Il ne l'est pas non plus pour beaucoup d'ingénieurs qui ont constaté que les incendies sont plus fréquents dans les veines riches en pyrites (Staffordshire) et manquent là où les pyrites sont rares (Durham). C'est un Anglais, Percy, qui semble avoir le premier, en 1864, émis l'idée que l'ignition pourrait tenir à une absorption d'oxygène par la houille. Des expériences de Richters, de Waldenburg, montrèrent que le charbon fin, avec très peu de pyrites dedans, absorbe l'oxygène et s'échauffe, tandis que les pyrites mêmes ne prennent que très peu d'oxygène. Néanmoins, la Commission britannique de 1876 considéra les pyrites comme jouant le rôle essentiel, tout en reconnaissant que la houille s'oxyde par condensation d'oxygène à sa surface, ce qui ne nuit pas au phénomène.

Depuis cette époque, les expériences d'Henri Fayol, en France, puis d'Allemands sur les houillères de la Silésie supérieure — où les incendies sont fréquents — ont fait voir que la condensation et l'absorption d'oxygène humide joue le rôle essentiel : celui de l'oxydation des pyrites (marcasite) est secondaire. Aussi la Commission allemande de 1910 a-t-elle conclu dans ce sens.

Devant ces deux opinions contradictoires, le sentiment des praticiens demeure incertaine. Il y a lieu de croire que le rapport de la Commission britannique de 1921 les tirera d'embarras. Pour elle, il n'y a pas de doute : le rôle de l'oxydation

des pyrites est très secondaire et négligeable, bien que cette oxydation se produise certainement. A noter toutefois que les pyrites collaborent : non en échauffant la houille, mais en la fragmentant, ce qui la rend plus oxydable. A noter aussi que le charbon lui-même joue un rôle dans l'affaire par sa composition, en ce sens que, d'après les expériences faites, le charbon contenant plus de 10 % d'oxygène est plus apte à l'ignition, alors que le charbon contenant moins de 6 % ne prête point à suspicion. Plus un charbon est riche en oxygène, plus son point d'ignition est bas. Observons en passant que de l'avis de la Commission, la meilleure façon de protéger la houille contre l'ignition spontanée consiste à la conserver sous l'eau. Mais la méthode est-elle pratique?

— Nul ne l'ignore : les découvertes de crânes humains préhistoriques trépanés sont assez fréquentes. Pourquoi l'homme préhistorique trépanait-il ses congénères? D'après M. T. Wilson Parry, qui a présenté à ce sujet une étude dont le *British Medical Journal* du 21 septembre donne le résumé, ce devait être pour les guérir de maladies diverses : possession démoniaque, — car l'homme croit depuis bien plus longtemps au diable qu'à Dieu, — épilepsie, etc. Sans doute, l'idée était qu'en ouvrant le crâne on ouvrait une porte de sortie à quelque esprit malfaisant. Les crânes néolithiques trépanés sont assez abondants en France. Par contre, en Grande-Bretagne, ils sont très rares. M. T. W. Parry a étudié de près les crânes britanniques. Le résultat a été que, des huit exemples connus, il faut d'abord en éliminer un qui est un cas de défaut congénital de substance osseuse des pariétaux chez un idiot de naissance ; et dans deux cas, la trépanation paraît avoir été faite après la mort, sur des crânes vides, peut-être pour en faciliter la suspension comme ornements ou trophées. Dans un cas, la trépanation a été opérée sur un crâne malade, et peut-être a-t-elle servi à faire disparaître un séquestre ; dans un autre, il en a été de même, mais la mort a dû être rapide, car on ne voit nulle trace de réparation osseuse. En somme, il reste deux cas où, à coup sûr, la trépanation a été opérée sur le vivant et où le sujet a survécu pendant un temps

peut-être considérable ; mais un de ces crânes n'est peut-être pas préhistorique. L'opération semble avoir été faite avec des outils en silex de fabrication fraîche, et par conséquent relativement aseptiques, ce qui expliquerait les guérisons qui ont eu lieu.

— On parle beaucoup d'utiliser la houille bleue et de capter l'énergie des marées et de la houle. M. A. Auric examine le problème, et ses conclusions ne sont pas très encourageantes. Tout d'abord, les possibilités diffèrent beaucoup selon le moment : l'énergie théorique produite pendant une marée de morte eau est 16 fois moindre que l'énergie pouvant être fournie par une marée de vive eau. D'autre part, le lieu a une importance. Ainsi Granville peut fournir 39 ou 40 ; Saint-Malo 32 ; mais Cayeux 22 et Socoa 4 seulement. Dès lors, on ne peut évidemment obtenir quelque résultat que sur les points de la côte où les dénivellations sont le plus considérables. Mais lequel, et à quel prix, surtout ? Car d'après la note que donne M. Auric à la *Revue scientifique* (24 septembre), les marées, en somme, ne pourraient fournir qu'une puissance très inférieure à celle qu'on pourrait tirer de la houle (3 %). Mais quel est le moyen d'utiliser la houle ? Jusqu'ici, on ne voit rien de bien pratique. Dès lors, la situation n'est pas très encourageante. Mais cela ne doit pas empêcher de faire l'expérience.

— Le tabac est-il un désinfectant de la bouche ? Les fumeurs l'affirment. Mais leurs adversaires les accusent d'imaginer au tabac des vertus qu'il n'a pas. Où est la vérité ? M. Vittorio Pantoni a voulu le savoir, d'où des expériences dont le *Bulletin de l'Office International d'Hygiène Publique* (août) donne le résumé. Il a donc soumis des émulsions de microbes divers à l'action de la fumée de cigares toscans : microbes du choléra, de la typhoïde, de la diphtérie, méningocoques, streptocoques et staphylocoques. Et il a vu que, selon l'espèce, le germe périssait en un temps variant de 5 à 30 minutes. Voilà qui est très satisfaisant. Mais ce qui l'est moins, c'est que dans la bouche du fumeur, l'action désinfectante de la fumée est bien moindre qu'*in vitro*. L'action bactéricide n'est apparente dans la bouche que pour une quan-

tité de tabac considérable : et encore, elle n'est réelle que pour les microbes moins résistants (méningocoques et vibron cholérique). La qualité du tabac semble indifférente, et des différentes qualités essayées, aucune ne paraît sensiblement plus désinfectante que d'autres. En somme, le tabac possède une certaine action bactéricide, mais il ne faut pas l'exagérer. Ce qui étonne, c'est que la fumée conserve son pouvoir même après filtration à travers du coton pressé qui arrête la nicotine et les produits goudronneux.

— Le titane est un élément dont on ne parle pas souvent. Pourtant il est relativement abondant : il forme près de la moitié du centième des matériaux comme de la lithosphère, des océans et de l'atmosphère. C'est dans le sol qu'il est le plus répandu. On le trouve dans presque toutes les roches ignées et dans les roches sédimentaires qui en dérivent. Sur 800 roches ignées analysées au laboratoire du *Geological Survey* américain, 784 contenaient du titane sous forme de titanite, ilménite, rutile et pérogskite. Le titane accompagne très souvent le fer. Dans ces conditions, il faut s'attendre à trouver le titane dans les terrains agricoles, et il s'y rencontre en effet. Seulement on ne s'en apercevait pas jusqu'ici, parce qu'on le dosait généralement comme alumine. D'après une note résumant les recherches de M. Geilmann, dans la *Revue générale des Sciences* (15-30 août), en utilisant une méthode de détermination fournie par Hillebrand, le titam existe à l'état de bioxyde dans tous les terrains. C'est dans les sols argileux qu'on en trouve le plus (jusqu'à 1,008% du bioxyde); il y en a moins dans les terrains argilo-sableux : dans le calcaire et le sable purs, la proportion est très faible. Du moment où cet élément existe dans tous les sols, il doit se trouver aussi dans les plantes. C'est le cas en effet. Des analyses faites sur une quinzaine de végétaux montrent que ceux-ci renferment du titane. Mais certains n'en contiennent pas évidemment, car dans le cacao on n'en a pas trouvé. Le maximum a été observé sur les fanes de pommes de terre (0,269% dans les cendres); dans tous les autres cas, la teneur en bioxyde est inférieure à 0,1 et souvent à 0,05 des cendres. Les légumineuses

contiennent 0,06 %, le blé et l'avoine 0,005 %. Le titane paraît s'accumuler de préférence dans les organes assimilateurs, et peut-être jouerait-il, dans la physiologie des plantes, le rôle de catalyseur oxydant.

— On trouve parfois, sur les côtes occidentales de l'Irlande, des graines tropicales, et M. H. B. Guppy s'est beaucoup occupé de la question de la distribution possible des graines par les courants océaniques. Dans un récent travail analysé dans le *Geographical Journal*, M. N. Colgan donne le résultat de ses recherches sur l'origine possible des graines ramassées sur la côte irlandaise. Un point intéressant, élucidé par le naturaliste dont il s'agit, est qu'en aucun cas cette dispersion par les courants ne peut conduire à une extension de l'habitat de la plante. Beaucoup de graines tropicales trouvées sur la côte irlandaise sont encore capables de germer comme le fait voir l'expérience, mais les plantes ne sauraient s'établir dans le pays : le climat s'y oppose. La preuve en est que, depuis le temps qu'on cite des arrivages de graines, pas une acclimatation n'a eu lieu. La plus ancienne mention remonte à 1570, époque où Mathias de Lobel, dans son *Adversaria nova*, parle d'haricots rares trouvés en grande quantité sur les plages de Cornouailles. Il s'agit évidemment de gousses d'*Entada scandens*, plante grimpante bien connue, des tropiques, et ce sont à coup sûr les graines qui se présentent le plus souvent et que l'on rencontre dans le plus de localités. Huit espèces ont été identifiées avec plus ou moins de certitude, dont cinq, *Entada* comprise, appartenant aux légumineuses. Le transport de ces graines se fait, évidemment, par le Gulf-Stream, c'est-à-dire selon les grandes lignes attribuées à ce courant. Leur provenance est à chercher sur les rives de l'Amazonie ou de l'Orénoque, ou dans les deltas de ces fleuves, d'où elles parviennent au golfe du Mexique, où la circulation océanique s'en empare.

— Pourquoi le paludisme a-t-il pour ainsi dire disparu des régions froides et tempérées ? C'est une question à laquelle entreprend de répondre M. Ch. Joyeux, dans la *Presse médicale* du 24 septembre. Autrefois, en France, le paludisme était fré-

quent. Il y en a eu des épidémies à Troyes en 1828, en Vendée en 1838, et ailleurs. En fait, le paludisme, autrefois très répandu, n'a commencé à regresser que vers 1830. Et il en a été de même dans les pays à climat analogue. Pourtant les anophèles, les moustiques inoculateurs du mal, existent toujours, et en abondance. On a invoqué la quinine, l'assèchement des marais. Ce semble être une erreur. Et les travaux commencés par M. E. Sergent en 1903, poursuivis par M. Roubaud (*Annales de l'Institut Pasteur*, avril 1920) et par M. Wesenberg-Lund, au Danemark, montrent quelle est l'explication du fait. La disparition du paludisme paraît tenir à un changement d'habitudes des anophèles. Ceux-ci existent toujours, et ils possèdent comme par le passé la faculté d'inoculer la malaria, comme le montre l'expérience directe. Mais ils ont changé de régime. Autrefois, ils se nourrissaient surtout de sang humain, comme ils font encore dans les contrées chaudes. Mais actuellement, dans nos pays, l'insecte a pris d'autres habitudes et vit du sang des animaux domestiques. Ceux-ci font à l'homme un écran protecteur, littéralement. C'est au porc, au cheval, au bœuf, au lapin, que l'anophèle demande leur sang. Pourquoi? Pour des raisons diverses. Le bétail, maintenant, passe la nuit non pas dehors, mais en étable, où l'anophèle est toujours sûr de le rencontrer. L'étable, d'autre part, est mieux construite, plus abritée, et offre à l'anophèle une retraite humide et tiède qui lui convient, et où il trouve toujours à se nourrir. L'insecte, qui recherchait l'habitation humaine, où il était pourchassé, recherche maintenant l'habitation animale, où il est non seulement aussi bien, mais même mieux, et plus tranquille, et tout aussi bien nourri. L'anophèle est abondant dans les étables, les écuries, les cabanes à lapins, les porcheries ; il semble même qu'une race zoophile se soit formée par adaptation. Et comme à la campagne, où vit surtout l'insecte, les animaux domestiques sont nombreux, la malaria a diminué et disparu. Les animaux domestiques nombreux l'attirent et la détournent de l'homme. Telle est la façon de voir adoptée par le naturaliste fort averti qu'est M. E. Roubaud. Elle est pleine d'intérêt, et on conçoit que sur

cette donnée, le distingué entomologiste ait établi une façon toute nouvelle de concevoir la lutte contre les maladies inoculées par les insectes, et la protection de l'homme contre ceux-ci. Au lieu de chercher à détruire les inoculateurs, ce qui est à peu près impossible, il cherche à les diriger sur les animaux pour qu'ils laissent l'homme en paix. On le voit, il y a là une orientation toute nouvelle et très ingénieuse.

— M. Auguste Lumière a apporté à la biologie une notion nouvelle fort intéressante relativement à l'anaphylaxie. C'est que le choc anaphylactique tient à un phénomène physico-chimique, à la destruction de l'état colloïdal de la substance vivante par floculation, par précipitation. M. A. Lumière a encore constaté que le même choc anaphylactique peut être obtenu par des substances chimiques variées, et inertes, tout comme par des toxines diverses. Il a, en fait, constaté ceci, que tous les produits floculés ou floculants peuvent à volonté se substituer les uns aux autres pour réaliser la protection contre les infections déchaînantes mortelles de l'un quelconque d'entre eux. Le choc, de quelque origine qu'il soit, présenterait toujours le même mécanisme. Et la vaccination des animaux anaphylactisés confère l'immunité contre des doses mortelles de tous les produits. Par exemple, si l'on injecte de l'oléate de soude à dose faible, et un certain temps avant l'injection de la dose déchaînante, on s'oppose à la production du choc anaphylactique vrai, du choc barytique et des autres chocs anaphylactoïdes. Il y a là une notion générale et un fait général de grand intérêt, relativement à la théorie du choc.

— Publications nouvelles : Voici d'abord deux beaux volumes sur la relativité. L'un est dû à un astronome et physicien éminent, A. S. Eddington, professeur à Cambridge ; il a pour titre *Espace, temps et gravitation* (J. Hermann, Paris). Il s'adresse aux physiciens et mathématiciens, aux philosophes aussi ; mais pour le lire avec profit, il faut évidemment des connaissances mathématiques, quoi qu'en dise M. Eddington. L'autre est dû à Lord Haldane et a pour titre *The Reign of Relativity* (3^{me} édition, J. Murray, Londres). Ce volume

s'adresse plutôt au philosophe et au métaphysicien et logicien, et a pour but de montrer que la relativité se trouve partout, et qu'il y a des ordres et degrés différents de connaissance, bien distincts : affaire de point de vue. Ces deux ouvrages fournissent une ample provision de lecture sérieuse et un très grand intérêt philosophique. Pour le physicien et le chimiste, encore, M. E. Ariès a écrit, dans la collection Payot, un ouvrage de petites dimensions, mais très nourri, sur l'*Œuvre scientifique de Sadi Carnot, Introduction à l'étude de la thermodynamique* (Payot & C^{ie}, Paris). C'est un exposé et un historique de premier ordre d'une des grandes idées de la science moderne. — Voici un livre qui s'adresse à un public plus étendu, certainement, les *Principles of Human Geography*, par E. Huntington et S. W. Cushing (Chapman et Hall, Londres). Le sujet ? Les rapports de l'homme avec son milieu, au sens le plus large du mot : avec le sol, le site, l'eau, les minéraux, le climat, la végétation, les animaux et l'homme même. Nul n'était plus qualifié que M. Huntington, par l'étendue de sa connaissance personnelle du globe et par la tendance philosophique de son esprit, pour écrire ce livre. Et nul ne pouvait l'écrire de façon plus suggestive, plus propre à inviter le lecteur à réfléchir, à se poser des questions. Ce livre serait à traduire et à mettre dans les mains de la jeunesse pour lui former le cerveau et lui ouvrir les idées. — Le naturaliste et le philosophe feront le meilleur accueil au *Discours sur l'évolution des connaissances en Histoire naturelle*, de M. G. Penner, directeur du Musée d'Histoire naturelle de Rouen (7 fascicules, Rouen, Imprimerie administrative). Commencant avec Aristote, l'auteur montre comment se sont accrues nos connaissances, avec le temps, quelles idées nouvelles ont surgi, en géologie, en botanique, en zoologie, quelles discussions ont eu lieu, etc. Une conclusion résumera les résultats de tant de labeur, de façon philosophique. L'ouvrage est très documenté et rempli de renseignements, et restera comme document d'histoire et de référence. — Voici encore, pour le géologue, un curieux ouvrage, l'*Histoire géologique de la pluie*, par Stanislas Meunier (Vuibert, Paris). C'est, en somme,

l'étude du rôle qu'ont joué les eaux pluviales en géologie. Et ce rôle a été immense, comme on sait : la pluie a énormément détruit, et construit aussi. M. S. Meunier a su, dans cet ouvrage, comme dans tous ses autres, s'exprimer de façon claire et exposer son sujet de façon agréable. Le géologue le lira avec plaisir, et le non-géologue s'initiera sans difficulté à l'un des grands chapitres de la géologie.

HENRY DE VARIGNY.

Chronique politique.

Le partage de la Haute-Silésie. — Crise ministérielle en Allemagne. — La conférence de Venise et le Burgenland. — L'aventure de Charles de Habsbourg. — Angleterre et Irlande. — La rentrée de la Chambre française. — Choses et autres.

Le grand événement du mois d'octobre 1921 sera, selon toute apparence, le règlement du litige de Haute-Silésie par le verdict du Conseil de la Société des Nations.

Les conditions dans lesquelles s'est accompli cet acte sont assez remarquables. On sait que la question était mûre, que des experts avaient été envoyés sur les lieux, que tous les renseignements désirables, qu'il s'agît d'histoire, d'ethnographie, de statistique, de géographie minière, industrielle ou commerciale avaient été dès longtemps collectionnés, qu'à des rapports de détail innombrables étaient venus s'ajouter les rapports d'ensemble préparés par les soins de la Commission internationale.... Pourtant le Conseil suprême avait épuisé ses efforts en discussions stériles qui devenaient irritées vers la fin. Au contraire, la Commission des Quatre où se trouvaient, à côté des représentants de deux puissances secondaires, un Brésilien et un Chinois, est arrivée sans trop de peine à élaborer un projet qui a recueilli l'approbation unanime du Conseil des Nations et a été ratifié par les gouvernements. Cela signifie-t-il que, pour régler les affaires de l'Europe, il faille dorénavant faire appel à des Sud-Américains ou à des ressor-

tissants du Céleste Empire, en attendant peut-être les Esquimaux du Groenland ou les nègres de l'Afrique ?

Non pas : il faut simplement s'adresser à des hommes impartiaux, qui soient capables d'envisager les questions en elles-mêmes et de les trancher sans se préoccuper d'autre chose que de justice. Les chefs de gouvernements, qui en étaient arrivés à ne plus tenir compte que des intérêts nationaux et avaient aliéné leur liberté par toute sorte de promesses à leurs parlements, n'en étaient manifestement plus là. C'est ce qui explique leur incapacité à régler les affaires encore en souffrance. Heureusement que, pour le différend de Haute-Silésie, ils ont accepté de passer la main à d'autres.

Quant à la solution elle-même, on peut évidemment la discuter. En face d'un bloc de terre que deux pays revendiquaient avec une passion égale et le même luxe d'arguments, les arbitres n'ont rien trouvé de mieux que de le couper en deux. Ils se sont préoccupés de faire les parts justes, de sacrifier les minorités à peu près dans la même proportion. Et comme il est fort délicat de disloquer un territoire où les populations ne peuvent vivre les unes sans les autres, où les régions minières, industrielles et agricoles se côtoient et se pénètrent, sans parler des galeries qui se prolongent sous le sol, les Quatre ont institué une commission suprême, chargée d'appliquer un régime transitoire qui permettra aux produits de s'échanger et aux gens de ne pas mourir de faim.

Ce verdict, qui s'inspire des projets du comte Sforza amendés à l'avantage de la Pologne, a été accueilli avec une vive satisfaction en France, tandis que l'Angleterre le subissait avec une résignation lassée. Le gouvernement de Varsovie s'est hâté de dire qu'il ne répondait pas à ses vœux, ce qui était d'élémentaire prudence ; mais il a déclaré dans la suite que, par « gain de paix », il chercherait à s'en accommoder. En Allemagne, au contraire, la déception est amère, le mécontentement est intense.

Depuis longtemps la presse unanime du Reich affirmait que la Haute-Silésie était indivisible. L'argument n'avait pas grande valeur : il n'y a pas de terre que, moyennant quelques

précautions, on ne puisse séparer en deux ; et comme, au cas où le plébiscite aurait donné des résultats opposés, les journaux d'outre-Rhin n'auraient pas manqué de soutenir la thèse inverse, on peut n'admettre leurs affirmations intéressées qu'avec un robuste scepticisme. Plus expressive est la plainte de l'Allemagne quand elle dit qu'il est injuste de la dépouiller d'une région que son travail et ses capitaux ont mise en valeur et que la Pologne ne pourra qu'abandonner à la finance étrangère : la première de ces allégations a une part de vérité ; quant à la seconde, c'est l'avenir qui en décidera.

Au demeurant, un fait est certain : que la décision soit justifiée ou non, l'Allemagne ne l'acceptera pas. Elle pourra s'incliner pour un temps sous la menace, mais elle attendra le moment propice pour revenir sur le fond ; et elle ne reculera devant aucun moyen pour rentrer en possession de ce que, plus que n'importe lequel des autres territoires perdus, elle considère comme son bien. Il y a là une cause d'insécurité de plus pour l'Europe de demain. Mais pouvait-on l'éviter ?

— L'issue malheureuse de cette affaire a provoqué la démission du chancelier Wirth. Son raisonnement a été simple : il s'était engagé à faire face aux obligations de la paix, moyennant que le Reich continuât à disposer de toutes ses ressources ; l'enlèvement d'une partie de la Haute-Silésie, celle qui produit le plus de charbon, diminue par trop sa capacité de paiement : donc le chef du gouvernement s'en va.... En réalité, la situation est un peu plus complexe : depuis des semaines et des mois, M. Wirth était attaqué furieusement par les partis conservateurs ; malgré tous ses efforts, il ne parvenait pas à élargir sa majorité ; l'échec de sa politique en Haute-Silésie allait provoquer un renouveau de colère : il a préféré prendre les devants, quitte à ressaisir le pouvoir si son indispensabilité apparaissait, ou à rentrer dans la vie privée si un de ses collègues ou rivaux parvenait à mettre sur pied une combinaison plus solide que la sienne.

Aux dernières nouvelles, il semble que c'est la première alternative qui ait chance de se réaliser. Ce serait fort heureux, car on ne sait ce que signifierait une équipe ministérielle nou-

velle soutenue par des groupes nouveaux. Est-ce que les accords de Wiesbaden, péniblement élaborés par MM. Loucheur et Rathenau, seraient respectés ; est-ce que le gouvernement du Reich continuerait de se soumettre aux conditions de l'ultimatum de Londres ? Et, s'il se rebellait, l'Entente serait-elle encore capable de se mettre d'accord contre lui, ou verrait-on une fois de plus la France s'ébranler toute seule ?...

Le maintien de M. Wirth au pouvoir écarterait ces fâcheuses hypothèses. Mais, si tant est qu'il reprenne le gouvernement, le moment ne serait-il pas venu de lui accorder quelques menues faveurs pour adoucir l'amertume accumulée par les événements récents ? La levée des sanctions sur la rive droite du Rhin, dont on cherche vainement l'utilité, ne serait-elle pas du nombre ?... Mais il appartient à des hommes d'Etat et non à des profanes de décider de ces choses.

— Presque au moment où le Conseil de la Société des Nations prononçait son verdict, une autre conférence prenait une autre décision, de moindre importance il est vrai. A Venise, des représentants de l'Autriche et de la Hongrie, présidés ou inspirés par le marquis de la Torretta, ministre des affaires étrangères du royaume d'Italie, se mettaient d'accord sur le litige du Burgenland : il était entendu que la ville d'Oedenburg demeurerait hongroise, qu'un plébiscite serait organisé dans la région environnante et que le reste du pays passerait à l'Autriche, qui aurait dû recevoir le tout.

Ainsi la désobéissance du gouvernement de Budapest lui a servi à quelque chose : le traité de Trianon subit un accroc ; les sommations de la Conférence des ambassadeurs sont restées sans effet ; et c'est le ministre des affaires étrangères d'une des grandes puissances de l'Entente, qui provoque cet arrangement qu'expliquent seules la combativité de la Hongrie et la faiblesse de l'Autriche. S'il n'y avait pas d'autre moyen d'en finir avec cette affaire, on doit se réjouir de cette décision ; mais elle ne peut qu'être un précieux encouragement pour tous ceux, petits et grands, qui regimbent contre les traités et n'aspirent qu'à les déchirer.

— Tandis que la Hongrie se réjouissait de son indéniable

succès, l'équipée du roi Charles lui a fait courir le plus grand danger. Car, si le souverain en mal de trône avait réussi à entraîner toute l'armée et à occuper Budapest avec ou sans lutte, il provoquait une intervention étrangère immédiate. Sans doute on pouvait tout espérer des hésitations et des faiblesses de l'Entente. Mais l'ancien royaume de St-Etienne est entouré de voisins qui le surveillent de près ; c'est justement pour prévenir le rétablissement de l'ancien ordre de choses et empêcher une restauration des Habsbourg que la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie et la Roumanie ont conclu entre elles une alliance. Leurs troupes étaient prêtes à marcher et, une fois le territoire hongrois occupé, elles auraient su apparemment, non seulement mettre hors d'état de nuire le monarque téméraire, mais se faire payer grassement les frais de la campagne. C'eût été pour la Hongrie un second désastre auquel ce qui reste à ses peuples de bien-être et d'espoir n'aurait pas survécu.

Comment le prétendant ne s'est-il pas rendu compte de ces choses ? On parle de l'influence des courtisans de l'exil, les plus dangereux de tous, des faux rapports que lui faisaient des visiteurs mécontents du nouveau régime, des exhortations d'une femme ambitieuse... Tout cela est possible, probable. Il semble pourtant que Charles de Habsbourg aurait dû, puisque tout dépendait de lui, étudier quelque peu son terrain avant de se jeter dans une aventure où se jouaient le sort de son peuple et l'avenir de sa dynastie. S'il ne l'a pas fait, c'est sans doute que l'intelligence lui manquait. La vie privée est sa véritable place : selon toute apparence il n'en sortira plus.

Remise de cette alerte, l'opinion publique regarde plus loin que le roi ; elle apprécie les mérites et les fautes, elle distribue la louange et le blâme... L'attitude du gouvernement hongrois est universellement appréciée. Pris par surprise, l'amiral Horthy a su ordonner les mesures nécessaires, mettre l'opinion de son côté, isoler le prétendant, puis procéder avec rapidité et vigueur. Il a fait de bon travail, il a épargné à son pays d'incalculables maux. Cela lui donne une force morale qui lui permettra sans doute de sauvegarder l'indépendance de la Hongrie en face de ses voisins qui vont demander des garanties. Le gouverne-

ment suisse, au contraire, provoque des critiques malheureusement justifiées. Il a, par deux fois, laissé échapper un hôte qui portait le trouble dans un pays ami et menaçait d'allumer la guerre en Europe. Il a révélé une naïveté extrême. Or, des hommes d'Etat n'ont pas le droit d'être naïfs. Et à quoi sert cet appareil coûteux qu'on appelle la police des étrangers, si on ne se donne pas la peine de surveiller le plus dangereux de tous ?

— En Angleterre, des événements se sont produits, mais ils n'ont rien de décisif. La conférence, si souvent annoncée, s'est réunie à Londres ; elle siège aujourd'hui, on se demande si elle siégera demain. C'est que les deux partis se rencontrent sans avoir pu fixer aucune base commune : tandis que M. Lloyd George réclamait l'allégeance à la couronne comme la condition première de toute négociation, M. de Valera ne voulait parler qu'au nom de l'Irlande indépendante et républicaine. On s'est réuni quand même, parce que les distinctions subtiles des chefs ne sont pas appréciées par tout le monde et que les masses veulent la paix. Mais, tandis que les délégués du Dail Eirann ont des entrevues presque journalières avec M. Lloyd George et ses collègues et témoignent du désir d'arriver à un accord, M. de Valera semble ne vouloir laisser aucun doute sur son attitude : il envoie au pape un télégramme qui, à côté de diverses insolences, indique un détachement complet en face de Sa Majesté George V ; il veille à ce que la délégation irlandaise fasse hisser sur sa porte, en pleine ville de Londres, le drapeau républicain vert-blanc-jaune.

On comprend mal que M. Lloyd George qui, dans les congrès de l'Europe, se montre volontiers autoritaire et fréquemment nerveux, supporte avec une si angélique patience ces provocations répétées. C'est qu'il se trouve dans une situation difficile. L'armistice a profité aux Sinn-feiners qui ont solidement assis leur régime sur les trois quarts de l'Irlande. Si la guerre recommençait, il faudrait reprendre les choses de très loin ; et la nation anglaise n'est aucunement disposée à fournir un pareil effort qui lui imposerait de douloureux sacrifices et lui créerait des difficultés sans nombre dans sa politique extérieure.

Si bien que le premier ministre prolonge les pourparlers en dépit de tout, espérant toujours découvrir la formule magique qui fera tomber les armes des mains de ses adversaires et mettra le point final à une lutte de six siècles.

Il est vrai qu'autour de lui les unionistes s'agitent : ils constatent que la souveraineté anglaise sur l'« île sœur » s'émiette en lambeaux, ils se souviennent que la raison d'être de leur parti est de sauvegarder l'unité de l'empire... En temps ordinaire, leurs murmures pourraient inquiéter la sécurité de l'homme au pouvoir. Mais, au cours des dernières années, l'opposition parlementaire est devenue si peu de chose, les tentatives de désobéissance ont été si facilement réprimées que M. Lloyd George poursuit son œuvre en toute liberté, ne s'occupant que de ses adversaires, sûr, au premier appel, de ramener à lui ses partisans.

En France il n'en va pas de même. Non pas que la Chambre actuelle soit de tempérament démolisseur : elle n'a jusqu'ici exécuté qu'un ministère de haute lutte ; mais elle croirait manquer à tous ses devoirs si elle ne faisait pas entendre aux membres du gouvernement de nombreuses et véhémentes critiques.

Depuis que la session a commencé, M. Briand subit de rudes attaques. Il fait face sur tous les points, déclanchant volontiers de vigoureuses contre-offensives. Sur le terrain de la politique extérieure, sa position est forte. Il a beau jeu à démontrer que son premier devoir est de maintenir les alliances de la France et que, devant compter avec des partenaires, il est obligé de leur faire des concessions. Il reconnaît qu'il ne remporte pas toujours des succès, mais soutient qu'un autre ne ferait pas mieux que lui. L'accord de Wiesbaden et le verdict du Conseil des Nations dans l'affaire de Haute-Silésie l'ont d'ailleurs mis en assez bonne posture... A l'intérieur, il se sent moins solide. Le point faible du gouvernement est sa politique financière. La France, si elle ne diminue pas ses dépenses, risque d'aller à la ruine : chacun le reconnaît, chacun déclare qu'il est grand temps de faire des économies. Mais quand on demande aux ministres de réduire sérieusement

leurs budgets, ils opposent une résistance opiniâtre ; car, pour pratiquer des coupes profondes, il faudrait toucher à des situations acquises ; ce qui est infiniment dangereux quand on vit sur une clientèle.

Et la lutte se renouvelle chaque jour et le premier ministre rêve du grand succès oratoire qui lui assurera un large vote de confiance et lui permettra de partir sur l'océan, le cœur léger, en route pour l'Amérique.

— A part cela, il ne se passe rien de très particulier dans le monde. Les nouvelles d'Asie-Mineure sont devenues rares et brèves ; elles ne signalent plus que des escarmouches où, bien entendu, les deux partis s'attribuent la victoire. On parle moins de la famine en Russie. Le gouvernement des Soviets, qui a besoin d'argent, fait dire à cor et à cri qu'il revient vers des formes bourgeoises ; ce qui signifie qu'il s'efforce de reconstituer ce qu'il a si consciencieusement démolì. Cela ne l'empêche pas d'envoyer à la mort tous ses prétendus adversaires et d'interdire à des observateurs trop subtils de venir voir ce qui se passe chez lui. Les Espagnols continuent leur dure campagne dans le Rif et annoncent des succès que leurs adversaires, faute de service télégraphique, ne peuvent contredire. La république portugaise compte une crise ministérielle de plus, avec cette particularité que des meurtres ont été commis, que l'ancien président du Conseil, entre autres, a passé de vie à trépas. Sans doute, ces gestes regrettables ont été mis sur le compte de malfaiteurs vulgaires : il n'en est pas moins d'assez mauvais augure pour le nouveau chef du gouvernement d'arriver au pouvoir par-dessus le cadavre de son prédécesseur.

Lausanne, 26 octobre.

ED. ROSSIER.



D'ANDIRAN & C^{IE} VEVEY

Manufacture suisse d'aiguilles et de crochets.

Spécialités :

Aiguilles à tricoter "HELVÉTIA"

se trouvent dans toutes les bonnes merceries.



Schutz-Märke

SOUBOL „KATZ”

Savon dentifrice antiseptique à base de phénol, mentol et eucalyptol, blanchit les dents, désinfecte la bouche et cicatrise les gencives.

Se vend partout.

Prix par boîte : 1 fr. 50.

Montana (Valais) Altit. 1500 m. Reliée par un funiculaire à Sierre (Ligne Simplon)

Station climatérique la plus ensoleillée de la Suisse

CURHAUS & CLINIQUE VICTORIA

Méd. en chef : **Dr F.-L. de Muralt.**

Maladies des voies respiratoires et tuberculose sous toutes ses formes. — Maison confortable. — Prix modérés. — Prospectus franco. — Dir. : **E. Nantermod.**

REVUE DES LIVRES

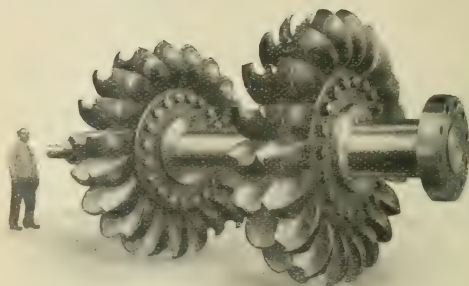
following page 272

AUTRES PAYS, par *Fred.-Philippe Amiguet*. 1 vol. in-16 écu. Editions de la Licorne, Lausanne. — LA PROTECTRICE, par *Paul Acker*. 1 vol. in-16. Plon-Nourrit, Paris. — CHARLES DE FOUCAULD, par *René Bazin*. 1 vol. grand in-16. Plon-Nourrit, Paris. — FLAVIANA, PRINCESSE, par *Daniel Lesueur*. 1 vol. in-16. Plon-Nourrit, Paris. — A DIX-HUIT ANS, par *M. Aigueperse*. SŒUR ALEXANDRINE, par *Champol*. 2 vol. petit in-16, Collection de la Liseuse. Plon-Nourrit, Paris. — LES GRENOUILLES DANS LA MARE, par *Emile Moselly*. 1 vol. in-16. Albin Michel, Paris. — CONCENTRATIONS PROTESTANTES, par *Roger Bornand*. 1 vol. grand in-16 carré. Editions Forum, Neuchâtel. — LE SOLEIL DANS LA FOPÊT, par *Alice de Bary*. 1 vol. in-16. Editions Spes, Lausanne.

A tout seigneur tout honneur. Je m'empresse de souhaiter la bienvenue à un débutant, M. Fred. Philippe Amiguet. A vrai dire, ce nom n'est point étran-

ATELIERS DE CONSTRUCTIONS MÉCANIQUES DE VEVEY, S.-A.

Téléphone n° 69.

Adresse télégr. : *Fonderie VEVEY*.

Turbines

et

Régulateurs

Charpentes

métalliques

Engins

de

levage

Roues motrices turbines Pelton 14300 HP., de l'Usine d'Amsteg,
(C.F.F.)

La suprématie de la machine à écrire

UNDERWOODa été établie et maintenue partout par sa
RAPIDITÉ, son EXACTITUDE et sa DURABILITÉ**César MUGGLI, ZURICH** 21, Lintheschergasse, 21
Téléphone Selnau 16.62GENÈVE : Machines à écrire Underwood
S.A., Place Métropole, 2.LAUSANNE : Agence Underwood, Place
Bel-Air, 4.

LUGANO : C. Garbani-Nerini, Piazza Rif.

NEUCHÂTEL : R. Legler, rue St-Honoré, 3

LA CHAUX-DE-FONDS : Mettler S.A.

AARAU : Ernst Wanner, Rathausg., 20.

BALE : H. Huber, Freiestrasse, 75.

BERNE : Fr. Gall, Waisenhauspl., 25.

LUCERNE : Karger & C^o, Stadthausstr. 1

ST-GALL : Markwalder & Cie.

COMPTOIR D'ESCOMPTE DE GENEVE

Fondé en 1855

Capital-action Fr. 45 000 000

Réserves Fr. 16 000 000

Siège social : Rue de la Corraterie, Rue de la Confédération
et Rue de la Cité, Genève

Succursales à Genève : 1, Rue de la Rive et 14, Rue du Mont-Blanc

Service des Livrets d'épargne : 62, Rue du Stand

BALE - FRIBOURG - LAUSANNE - ZURICH

**Toutes opérations de Banque aux conditions
les meilleures.**

NOTARIAT - BUREAU TECHNIQUE

A. MERCIER

Notaire, géomètre officiel

Place de la Gare, 2 **RENENS** Téléphone 84.99

Abornements. — Levée de plans. — Remaniements parcellaires. — Drainages.
Projets de routes, chemins. — Adductions d'eau. — Nivellements. — Expertises, etc.

REVUE DES LIVRES (*suite*).

ger à nos oreilles, et vous aurez vu sans doute cette signature à plusieurs reprises sous des articles de la *Tribune*, particulièrement sous de très consciencieuses critiques des films cinématographiques dont il s'est fait une spécialité. Mais, sans doute encore, le journalisme n'est-il pour M. Amiguet qu'un vestibule. Comme disait l'autre, le journalisme mène à tout, à condition d'en sortir. Et je ne crois pas effaroucher la susceptibilité de mon jeune confrère en lui souhaitant de pouvoir en sortir le plus tôt possible, car il me paraît doué pour la « carrière ».

Si j'avais quelque autorité en la matière, je ne me risquerais pas, évidemment, à exprimer aussi simplement ma façon de penser, sachant trop le poids des responsabilités qui incombent aux donneurs de conseils en général et aux critiques littéraires en particulier. Ne l'ayant pas, je me sens libre de dire mon avis

Société suisse d'Ameublements & Mobilier Complet

(anciennes maisons Heer-Cramer & F. Wanner réunies)

Installations complètes de Villas, Chalets
Appartements et Hôtels

Meubles en tous genres. Ebénisterie, Literie et Tapisserie garanties, fabriquées dans nos ateliers.

Exposition nationale Berne. Médaille d'or.

Seule maison à LAUSANNE, 6, Avenue du Théâtre.

Maison à MONTREUX, Avenue des Alpes, vis à vis de l'Hôtel de l'Europe

„Mercure“

La plus grande maison suisse de

Cafés, Thés et Chocolats

Autres spécialités :

Confitures, Conserves, Biscuits, Bonbons, etc.

Expéditions au dehors par toutes les succursales et par La Centrale,
à Berne, 8, rue de Laupen.

Antigoitreux Jurassien le « Strumasan »

seule friction efficace inoffensive pour la guérison rapide

DU GOITRE ET DES GLANDES

Prix : 1 flacon, 5 fr. ; demi flacon, 3 fr.

Succès garanti, même dans les cas les plus opiniâtres.

Dépôt : Pharmacie du Jura, BIENNE, place du Jura.
Prompte expédition au dehors.

GRELLET & C^{ie}

Vins fins

Yvorne Association 1917

Pour reprendre rapidement les forces demandez le merveilleux fortifiant tonique

Marque
déposée

Régénérateur Royal

Marque
déposée

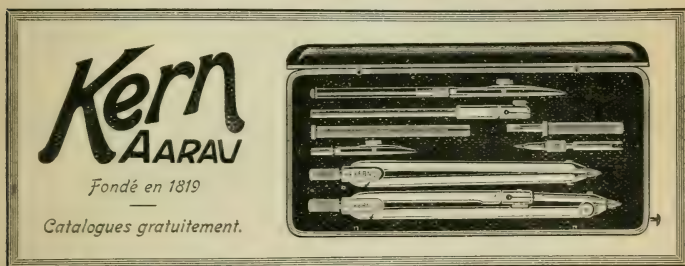
à base de jaunes d'œufs frais et d'extrait de viande associés à des toniques puissants.

Son assimilation parfaite fait reprendre rapidement le poids et les forces, comme le prouvent de nombreuses attestations. S'emploie pour adultes et pour enfants.

Spécialement recommandé dans les cas de Pâlesse Générale, Manque d'Appétit, Mauvaises digestions, Maux de tête. Pour guérir rapidement l'Anémie Chlorose, Neurasthénie et toutes maladies causées par le surmenage physique et mental prendre le

Régénérateur R O Y A L Ferrugineux

En vente à Martigny à la PHARMACIE MORAND — Expéditions par retour du courrier
La Grande bouteille 8 fr. — La Grande ferrugineuse 9 fr.



REVUE DES LIVRES (*Suite.*)

en toute sincérité. Aussi bien n'ai-je point la fatuité de m'imaginer que M. Fréd.-Philippe Amiguet fasse de cet avis un cas quelconque. Mais il me plairait tout de même assez qu'il le sût.

Il me semble découvrir chez lui deux choses assez rares chez nous : une réelle faculté de création et un goût marqué de l'exotisme, le mot étant à prendre dans son sens le plus général. Du reste, son petit livre, si joliment habillé par les soins de MM. Panchaud et Vaney-Burnier (éditions de la Licorne), et orné d'après bois de Henry Bischoff, porte en guise d'épigraphe ce mot d'André Gide : « Mon Dieu, que nous sommes enfermés ! » Il eût pu tout aussi bien porter cet autre mot d'un grand poète

« Fuir, là-bas fuir ! je sens que des oiseaux sont ivres... »

Fuir dans d' « autres pays », respirer dans un autre atmosphère. De là, l'effort d'imagination, très sensible dans les cinq nouvelles qui composent le volume, une imagination disciplinée dans les premières, singulièrement déroutante dans la dernière.

Fabrique de Draps

(Aebi & Zinsli) à SENNWALD (Ct. de St-Gall)
*fournit à la clientèle privée d'excellentes étoffes pour Dames
 et Messieurs, laine à tricoter et couvertures. Grosse baisse.
 On accepte aussi des effets usagés de laine et de la laine de
 moutons. :: :: :: :: Echantillons franco.*

Le plus puissant **Dépuratif du Sang**, dont toute personne soucieuse de sa santé, devrait faire au moins deux cures par an, est certainement le

THÉ BÉGUIN

Qui guérit : dartres, boutons, démangeaisons, eczémas, et **qui fait disparaître :** constipation, vertiges, migraines, digestions difficiles, etc. **Qui parfait la guérison** des ulcères, plaies, varices, jambes ouvertes, etc. **Qui combat avec succès** les troubles de l'âge critique.

La boîte : fr. 2.— dans toutes les pharmacies.

Dépôt général et expéditions pour la Suisse :

PHARMACIES RÉUNIES, La Chaux-de-Fonds.

Banque Union de Crédit

Siège social: **Lugano** Succursale: **Chiasso**

Toute opération de banque

Anglo Swiss Biscuit Co.
~~~~~ Winterthour ~~~~~



Élégantes & précises

Chez tous les bons horlogers

Longines
7 Grands Prix

Meubles et malles
en osier.

BROSSERIE ET VANNERIE

Jouets d'enfants.

F. JEANNIN-LECOULTRE

Nattes.

Boissellerie.

LAUSANNE — LOUVE. 6

Téléphone 88.49

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

Mais notre jeune auteur se cherche encore. Il convient de suspendre notre jugement jusqu'au moment où il se sera trouvé tout à fait. Un esprit aussi consciencieux que le sien, qui a subi, entre plusieurs influences, l'empreinte très forte du protestantisme, et qui professe pour Amiel un véritable culte, y mettra tout le temps qu'il faudra. Ayons la patience d'attendre et soyons bienveillants à ces premiers essais qui contiennent plus qu'une espérance : une promesse.

— On retrouvera dans les deux récits édités sous ce titre : *La Protectrice*, suivie de *Marthe et Lucie*, les qualités de souplesse, d'observation pénétrante et d'ironie attendrie du romancier tué naguère à l'ennemi. Un jeune musicien de province, venu à Paris conquérir la gloire et la fortune, connaît un jour le succès après de dures années de vache enragée, ce qui l'entraîne — naturellement —

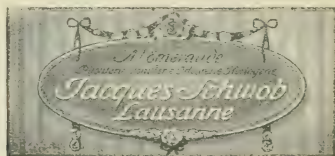
FOIRE SUISSE D'ECHANTILLONS

BALE 1922

du 22 avril au 2 mai

Tout renseignement par le
Bureau de la Foire, Bâle I

Demandez le prospectus.



RHUMATISMES

L'ANTALGINE guérit toutes les formes de rhumatismes, même les plus tenaces et les plus invétérés.

Prix du flacon de 120 pilules **fr. 7.50**, franco contre remboursement.

PHARMAC DE L'ABBATIALE, PAYERNE

Brochure gratis sur demande.

LAYTON'S

ŒUFS CONGELÉS ET ŒUFS FRAIS ÉVAPORÉS

—•—

En achetant les "Produits Layton" vous réaliserez de **grosses économies**.

En employant les "Produits Layton" vous obtiendrez le **maximum de rendement**.

En travaillant avec les "Produits Layton" vous êtes certains d'avoir **des marchandises fraîches et saines**.

Spécialités : Œufs congelés, Œufs évaporés, Poulets, Canards, Gibier, Saumons congelés, Langues, Jambons en boîtes, Corned beef, etc., etc.

—•—

Représentation générale pour la Suisse
des ETABLISSEMENTS de JOHN LAYTON & Co, Ltd.
11, rue du Port, GENÈVE

Alimentation générale CH. PETITPIERRE

115 succursales de vente en Suisse

*Maison réputée par ses prix bon marché
et la bonne qualité de ses marchandises.*

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

à méconnaître la muse aimable et dévouée qui l'avait jusque-là protégé. Il abandonne l'effort vers l'idéal pour des réalisations immédiates et profitables, et Paul Acker y trouve le motif d'un drame émouvant.

Le second récit est conçu dans une note plus optimiste. Ici encore il s'agit d'une vocation artistique. Une jeune provinciale, fascinée par l'éclat des lumières de la rampe, s'arrache à l'existence paisible du foyer familial pour affronter la vie mouvementée, incertaine et décevante du théâtre. Elle s'aperçoit heu-



NOUVEAU TISSAGE DE SOIERIES SOC. ANONYME

EMILE SCHAEERER & C^{ie}, ZURICH, TALSTR. 32

fabrique de *Tissus de soie unis et nouveautés*

Comptoir de bijouterie et d'orfèvrerie

Mme M. LASSUEUR (anc. Haldy), Lausanne, Rue de Bourg 7, au 1^{er}

GRAVURES — REPARATIONS

La Montre

Zenith



sans rivale
comme précision,
quel qu'en soit le
format, est celle qui
convient le mieux à l'usage
de
bracelet.

En vente chez tous les bons horlogers.

Grippe, Influenza
Catarrhe, aff. pulmonaires

*prescrite par
les médecins*

*Dans toutes
les
pharmacies*
Siroline Roche

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

reusement de son erreur avant qu'il soit trop tard, et son équipée, comme dans les bons romans, se termine par un mariage. Mais l'auteur ne nous dit pas s'ils eurent beaucoup d'enfants.

— Nous en venons à l'ouvrage très substantiel, très documenté, consacré par René Bazin à Charles de Foucauld, explorateur du Maroc, ermite au Sahara où il mourut. C'est une figure bien singulière et bien captivante que celle de ce soldat qui finit comme un saint, et une biographie attrayante telle un magnifique héros de roman. Aussi bien songe-t-on, en la lisant, tour à tour au *Saint Augustin* de M. Louis Bertrand et à l'*Atlantide* de M. Pierre Benoit. Ce rapprochement voulu entre deux œuvres si différentes signifiera, j'espère, tout ce

FABRIQUE DE MEUBLES J. KELLER & C^{IE}

ZURICH
ST. PETERSTRASSE
BAHNHOFSTRASSE

Objets d'Art, Antiquités
Décoration d'Intérieurs



MAIER & CHAPUIS LAUSANNE
Pl. & Rue du PONT

MAISON SPÉCIALE
de **VÊTEMENTS**

sur MESURE et CONFECTIONNÉS.
Coupe moderne — Travail soigné.

MANTEAUX DE PLUIE

..... **COSTUMES SPORT**

Prix avantageux, marqués en **chiffres connus**. — Envois à choix. Collections échantillons à disposition.

FABRIQUE DE REGISTRES Vve X. KOST, LAUSANNE

==== Maison Suisse fondée en 1875 ====

SPÉCIALITÉ : Registres à dos élastiques pour tous systèmes.

Registres à feuilles mobiles — Cartes comptabilité. — Dossiers pour classements verticaux

Parfum

"Floral" Drallé "

(bare)

Extrait de Fleurs sans alcool donnant
l'essence parfaite de fleurs fraîchement
cueilli.

Un atome suffit. Naturel et exquis.

Violette, Muguet, Rose, Lilas,
Héliotrope, Orchidée,
Foin coupé, etc.

Nouveauté: Le "Lys d'Or"

En vente partout.

Agence générale pour la Suisse :

A. RACH

Winkelriedplatz

BALE



REVUE DES LIVRES (*Suite*).

qu'il y a de passion, de foi, d'aventures, de grandeur et de beauté dans la vie de Charles de Foucauld.

Enfant en Alsace et en Lorraine, élève indiscipliné à Saint-Cyr et à Saumur, le futur ermite participe d'abord à la campagne contre Bou-Amama. Il explore ensuite sous un déguisement le Maroc, alors à peine connu. Converti par l'abbé Huvelin, il fait son noviciat chez les trappistes de Notre-Dame des Neiges et séjourne en qualité de simple servant près le monastère des Clarisses à Nazareth. Puis il retourne en Afrique, selon son vœu le plus cher et entreprend, avec les colonnes du général Lapenine, de longues tournées "d'approvisionnement" dans le Sahara.

Pendant des années, il mena l'existence d'un chevalier errant du Christ parmi les populations musulmanes les plus rebelles à l'influence européenne. Pendant des années, il usa pour les plus hauts intérêts de l'Eglise romaine et de la France de l'indiscutable prestige que lui avaient acquis, jusque chez les Touaregs les plus reculés, sa charité vraiment chrétienne, sa connaissance des langues et des

UNION DES BANQUES SUISSES

VEVEY

LAUSANNE

MONTREUX

2, Place St-François, 2

Capital et Réserves : Fr. 85 500 000. —

Délivre des certificats de dépôt au porteur ou nominatifs avec
coupons semestriels aux taux les plus avantageux.

Carnets de dépôts.

Achat et vente de titres. — Gestion de fortunes.

Ouverture de Crédits commerciaux avec ou sans garantie.

Avances sur titres. — Escompte d'effets de commerce.

Change de monnaies et billets étrangers.

Grand choix

pour Enfants, Dames, Messieurs

en Chaussures

de ville, de sport, du soir

François JATON

S. A.

Galerie St-François

Téléphone 31.95

Téléphone 31.95

LAUSANNE



Transports Internationaux GEORGES HELMINGER & C^{IE}

Téléphone:
5527

BALE

Télégrammes :
Helminger

N'expédiez pas des marchandises sans avoir consulté notre bureau de tarifs.

Kurhaus Tarasp

près du Parc National Suisse

Basse Engadine (alt. 1200 m). Gare: **Schuls-Tarasp**.

Seul hôtel situé directement près des sources principales et ayant des bains minéraux dans la maison. La cure de bains et de boisson de Tarasp, bien plus efficace que celles de Karlsbad, Marienbad, Vichy etc., soutenue et favorisée par un climat alpestre extrêmement salubre est sans pareil dans ses effets et garantit absolument des résultats excellents. **Faites un essai avec 1 caisse de 10/1 bouteilles « Source Lucius » à fr. 10.50 ou 15/2 bouteilles à fr. 12.— et vous serez convaincus.** Prospectus par

Kurhaus Tarasp, 350 lits.

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

mœurs, le rayonnement de sa figure d'apôtre. Il mourut en pleine guerre, assassiné par des fanatiques, ennemis des Français, mais cette mort même achève en beauté la vie du grand Africain dont l'âme ardente ne redoutait pas le martyre.

— A signaler dans la Bibliothèque Plon la parution, ou plutôt réédition, de *Flaviana princesse*, par Daniel Lesueur. Les romancières contemporaines, après celles d'hier ou d'avant hier. Les choix du bon éditeur Plon sont on ne peut plus éclectiques et cependant susceptibles de satisfaire le public moyen auquel il s'adresse qui ne se sera pas, j'imagine, effarouché devant une œuvre aussi fortement pensée que le *Disciple*, par exemple ? La dernière collection lancée par la maison, la collection de la Liseuse, nous apporte aujourd'hui deux aimables petits romans : *Sœur Alexandrine*, de Champol et *A dix-huit ans*, de M. Aigueperse. Quand j'aurai dit que, suivant la formule, les dits romans « peuvent être mis entre toutes les mains », je les aurai à peu près caractérisés.

— De M. Emile Moselly, dans la Nouvelle Collection Albin Michel, les *Grenouilles dans la mare*. L'auteur estimé de *Jean des brebis* et de maints autres livres qui lui valurent, la même année, le prix Stanislas de Gayta et le prix Gon-

SOCIÉTÉ DE BANQUE SUISSE

SWISS BANK CORPORATION

Bâle - Zurich - St-Gall - Genève
 Lausanne - Neuchâtel - Chaux-de-Fonds
 Bienne - Chiasso - Hérिसau - Le Locle - Nyon
 Aigle - Morges - Rorschach - Vallorbe.
 Londres E. C.

CAPITAL-ACTIONS VERSÉ fr. 100,000,000
 RÉSERVES fr. 31,000,000

Le Siège de **LAUSANNE**, 11, Grand-Chêne, traite
toutes opérations de
BANQUE, de BOURSE et de CHANGE.



Spécialité :
Biscômes
 de Berne

Confiserie-Pâtisserie
J. Hächler, Berne

13, Neuengasse, près de la Gare.

JEANRENAUD & MARGOT

LAUSANNE, 15, Place St-François

CIGARES, CIGARETTES, TABACS, PIPES et ARTICLES pour FUMEURS
 des meilleures marques.

Le plus grand assortiment. Envois à choix. Prompte expédition.

Pouss^{ettes} pliantes

Krauss

ZURICH, Stampfenbachstr. 46 / 48

Bahnhofquai 9

Catalogue gratuit.



CHARLES GUINCHARD

Maison spéciale p. timbres suisses - BERNE

J'envoie à choix timbres de tous les pays aux meilleures condit. Demandez mon prix-courant de tous les timbres suisses. J'achète également les vieux suisses et européens.

Le véritable
GRAMOPHONE

sans rival.



Seuls concessionnaires
pour la Suisse

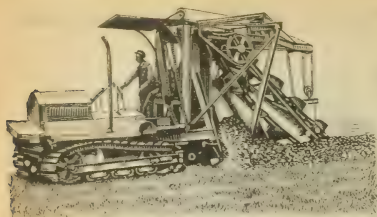
HUG & Co
BALE

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

court, n'a rien perdu de son observation nette, de sa manière alerte de peindre les hommes et les choses dans un décor approprié. M. Emile Moselly est la simplicité même. Je ne sache pas qu'il y ait chez d'autres plus de naturel et de sincérité. Vagabonds, juges, députés, amoureux sont pris par lui sur le vif et croqués impartialement. Je dis "croqués" sans méchant jeu de mot, encore que le romancier ne cache pas absolument ses sympathies et qu'il y ait en lui l'étoffe d'un satirique.

— Il n'est pas très aisé de déterminer le genre où il faut ranger le dernier livre de M^{me} Alice de Bary. Poème en prose, méditation philosophique, lyrisme descriptif ? Il y a un peu de tout cela dans la longue *suite* de morceaux qui le composent. Morceaux peut-être un peu courts, serait-ce parce que manquant de souffle ? Mais pénétrés de gaieté et de noblesse, jaillis d'une âme dont on lit entre les lignes qu'elle a souffert, et que sollicitent les éternels problèmes qui nous hantent.

S'il me fallait vous suggérer un rapprochement, je songerais à Isabelle Kaiser. Pourtant, ce n'est pas tout à fait cela. L'auteur du *Soleil dans la Forêt* apparaît



Machine à creuser les fossés de Drainage et Canaux

Combinée avec tracteur brevetée
Système Scheuchzer

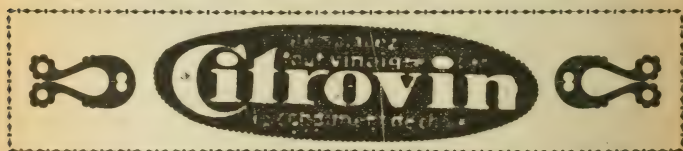
Tracteur spécial
pour défrichement de marais.

A. SCHEUCHZER, constructeur, Renens-Lausanne.



Articles de Caoutchouc en tous genres Caoutchouc Industriel

A. BRUNNER
SUCC. DE FRÉD. BRUNNER • BALE •



| | |
|---|---|
| <p>BRODERIES
DEPIERRE
LAUSANNE</p> | <p>Succursale à
MONTREUX
A la Ville de St-Gall</p> |
|---|---|

SANATORIUM DU LÉMAN

GLAND

MÉDECIN EN CHEF: D^r A. SCHRANZ

Hydrothérapie, Electrothérapie, Massage, Régime.

Médecine interne. Maladies nerveuses.

Convalescence. Repos.

Vaste parc. - Situation superbe au bord du lac. - Confort

Ouvert toute l'année. Prix modérés.

SOCIÉTÉ des CHAUDRONNERIES du NORD

Soc. anon. au capital de 5 500 000 fr. — Siège social: 10, Rue Vézelay, Paris.

Chaudronnerie fer et cuivre. — Tuyauteries. — Charpentes métalliques. — Chauffage. — Ventilation. — Humidification mécanique. — Générateurs Woodeson « Clarke Chapmann ». — Surchauffeurs « Sugden ».

Agent général pour la Suisse: F. BARBIER, Avenue Ruchonnet, 10, Lausanne. Tél. 4122

REVUE DES LIVRES (*Suite.*)

moins passionné, partant plus docile aux acceptations nécessaires. Il n'est pas jusqu'au style qui, plein et harmonieux, ne trahisse un esprit et une âme heureusement équilibrés. Il y a tant d'excentriques aujourd'hui !

— Il me reste à vous signaler le dernier opusculé publié par les Editions Forum : *Concentrations protestantes*, par Roger Bornand. Une actualité s'il en est. Il ne faudrait pas, tout de même, que les angoissants problèmes politiques et économiques nous obsèdent au point de perdre de vue les questions religieuses et ecclésiastiques. Ne serait-ce que sous le jour de leur importance sociale et de leur répercussion sur le régime complexe et susceptible de modifications qui est le nôtre, il convient de nous y intéresser.

Vous n'êtes pas sans savoir que, depuis un lustre ou deux, un besoin de rapprochement s'est manifesté chez nous comme à l'étranger entre les Eglises ou organisations protestantes. Inquiétude d'un émiettement préjudiciable à l'avenir de la religion évangélique ; instinct naturel de *concentration* dans tout domaine matériel ou spirituel où il s'agit de fournir un rendement maximum — pour employer le langage des économistes ? Les convulsions consécutives à la grande guerre ont mis en relief davantage encore la nécessité de parer aux effets désas-

Société Anonyme
de
LAMINOIRS ET CABLERIE
Usines à COSSONAY-GARE
et DORNACH

Fonderie, laminoirs, tréfilerie de cuivre
laiton, bronze, aluminium et alliages de nickel.



Fabrication de fils et câbles
pour applications de l'électricité



Matériel divers pour installations électriques.



NERVEUX !!!

remplacez le café colonial par le

CARAMEL CEREAL Marque
du Dr Kellogg

succédané par excellence. **Le Caramel Cérééal n'excite pas, ne fatigue pas l'estomac.** 25 années de succès. III

En vente dans les épiceries fines. — Où il n'y a pas de dépôt, s'adresser à

Aliments hygiéniques "Phag"

GLAND (Vaud)

J. VÉRON, GRAUER & C^{ie}

GENÈVE - BELLEGARDE - VALLORBE - LA CHAUX-DE-FONDS - BRIGUE
PONTARLIER - DOMODOSSOLA - MORTEAU - MARSEILLE

TRANSPORTS INTERNATIONAUX

VOYAGES ET ASSURANCES

AGENCE PRINCIPALE DE LA COMPAGNIE

INTERNATIONALE DES WAGONS-LITS

REVUE DES LIVRES (*suite*).

treux d'un principe d'individualisme poussé à l'extrême, face à l'unité du catholicisme romain.

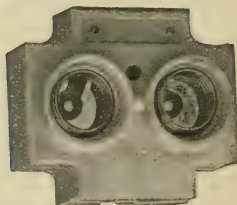
L'opuscule de M. le pasteur Bornand renseigne abondamment sur ce qui a été fait et sur ce que l'on est en train de faire pour réaliser les concentrations indispensables, puisqu'il ne peut être question de renoncer à ce principe fondamental de l'individualisme qui nous est essentiel. Et, malgré les prophètes de mauvais augure, je ne doute pas que, si les Eglises le veulent violemment, elles ne parviennent à élaborer un pacte qui renforce leur action, élargisse leur esprit et constituent une barrière solide devant les menaces de désagrégation interne ou les attaques venues de l'extérieur.

R. F.

ELECTRO-MATÉRIEL**Zurich I ::**

Téléphone : SELNAU 48. 01

Ad. télégr. : KILOWATT

**Matériel complet****d'installation****électrique :****Lumière****Force****Téléphone****Sonnerie****Magasins de vente :****ZURICH :**

Löwenstrasse, 30.

LAUSANNE :

Avenue du Tribunal Fédéral, 9

BERNE :

Monbijoustrasse, 22

ST-GALL :

Katharinengasse, 22



PRODUIT SUISSE



Donnez !

aux **enfants délicats** entravés dans leur développement, comme aussi aux **adultes** surmenés, épuisés, se sentant faibles et surtout aux **jeunes filles** et **femmes anémiques**

Hématogène du D^r HOMMEL

VOUS EN SEREZ ÉMERVEILLÉ

Des milliers d'attestations du monde médical prouvent la valeur incontestable de notre produit comme **fortifiant** par excellence. Un passé triomphal de vingt-cinq ans est la meilleure recommandation.



Demandez expressément le véritable
HÆMATOGENE du D^r HOMMEL

Vente dans toutes les pharmacies.

Prix du flacon : 4 fr.

AKTIENGESELLSCHAFT HOMMEL'S
HÆMATOGEN --- ZÜRICH

SOIERIES GRIEDER

Robes, Blouses, Manteaux
Grands Salons de Couture

Demandez Echantillons
et Catalogues

GRIEDER & C^{IE}, ZÜRICH

ADRESSES UTILES

LAUSANNE

Hôtels et pensions.

BEAU-RIVAGE-PALACE, OUCHY Parc superbe au bord du lac. O. Egli, directeur.

Hôtel-Pension Beau-Séjour, avenue de la Gare. Grand parc ombragé. 1^{er} ordre.

Hôtel-Pension Britannia. Mousquines.

Hôtel de l'Europe, à la gare centrale, av. Ruchonnet. Confort moderne. Prix très modérés.

Hôtel de France. Centre de la ville. Maison de famille.

Hôtel de Lausanne, près de la gare. R. Stettler, prop

LAUSANNE-PALACE **BEAU-SITE** et **RICHEMONT**, 1^{er} ordre.

A. Steiner, directeur général.

Hôtel Meurice, Ouchy. 1^{er} ordre.

Hôtel Victoria, près de la gare. Dernier confort.

Hôtel-Pension Village suisse, Sauvabelin sur Lausanne.

Hôtel-Pension Windsor, Montriond. 1^{er} ordre. G^d jard. Famille Martin et P. Barrière, propr.

Pension Villa Florissant, Ouchy. 1^{er} ordre. M^{me} Petitmaître.

Pensionnats de jeunes demoiselles.

Mme **Chaubert-Félix**, les Fougères.

Institution Heubi, Château Brillant-Mont et Ecole ménagère.

Mmes **Maget et Matti**, La Bourdonnière, Chamblandes.

Mme **A. Vulliemin**, Rochemout, Chailly. Vie de famille. Vaste jardin ; tennis.

Pensionnats de jeunes gens.

M. le Dr phil. **Auckenthaler**, la Villa, Ouchy.

Ecole nouvelle, Chailly sur Lausanne. Directeur L. Vuilleumier.

Pensions pour jeunes gens.

M. **David-Blumer**, Beaumont (Béthusy). Vie de famille ; leçons à la maison.

M^{lles} **Vulliemin-Vautier**, Belles-Roches, 1.

Institut de musique.

Institut de Ribeaupierre, 12, rue Beau-Séjour. Demander le prospectus.

Architecte. — **H. & J.-H. Verrey**, Avenue Agassiz. Tél. 8785.

Cliniques. — **Clinique du Dr Roux**, avenue Tissot, 8.

Médecins.

Dr **O. Cornaz**, Grotte, 10. Estomac et nerfs, Cons. 10-12 h. ; 2-3.

Dr **Dind**, Montbenon.

Dr **Othmar Dufour**, rue du Midi, 7. Consult. dès 2 1/2 h. les lundi, mercredi, vendredi et samedi

Dr **E. Gay**, 11, Grand-Chêne. Chirurgie.

Ecole Supérieure de commerce, Lausanne.

Ecole officielle. Cinq années d'études. Maturité commerciale. Commerce, banque, langues modernes, sténodactylographie. — Ouverture de l'année scolaire : mi-avril ; rentrée d'automne : 1^{er} septembre.

===== Pour renseignements, s'adresser au directeur Ad. Blaser. =====

Dr **J. Gonin**, médecin-oculiste, Grand-Chêne, 11. Reçoit de 2 à 3 h., ou sur rendez-vous. T. 9442.
 Dr **Jaeggy**, chirurgien. Urologie et gynécologie, 18, avenue d'Ouchy, téléphone 25.62.
 Dr **Ch. Krafft**, boul^d Grancy, 5. Consult. de 1¹/₂ à 3 h.; Clinique de Beaulieu, de 9 à 10 h.
 Dr **W. Leresche**, sq. de Georgette, 1. Maladies nerveuses. Consult. de 1 à 3 heures.
 Dr **M. Muret**, Pré-Scylla, av. Eglantine. Accouch^{ts} et gynécol. Cons. 2 à 4 h., sauf jeudi et dim.
 Dr **A. Renaud**, 38, avenue de Rumine, médecin-chirurgien-accoucheur.
 Dr **Rogivue**, anc. méd. de l'Hop. cant. 8, av. du Théâtre. — 8 à 9 et 1¹/₂ à 3 h., s. jeudi et dim.
 Dr **C. Roux**, prof. de chirurgie, Riant-Site, Montbenon, Consult. lundi et vendredi, dès 1 h.
 Dr **Léon Rücklin**, 14, Saint-Pierre.
 Dr **Simonin**. Malad. de la peau et voies urinaires. Reçoit sur rendez-vous. Rue du Midi, 20.
 Dr **A. Verrey-Westphal**, oculiste, 3, r. Pichard. Cons. 2 à 4 h. (samedi exc.) et sur rendez-v^{ts}.

Dentistes.

René & Henri Breuleux, méd.-dentistes, avenue de la Gare, 1.
William Charbonnier, méd.-chir.-dentiste, 3, rue Centrale. Tél. 2612.
 Dr **A.-E. Correvon**, american dentist, rue du Midi, 2.
 Dr **Fr. Dubuis**, méd.-dentiste, 14 Grand-Pont. Tél. 30.13.
M. et Mme Dupuis, méd.-dent. 29, Av. de la Gare. Téléphone 89.71.
 Dr **Fitting**, american dentist, rue de la Paix.
E. Paccaud, 6, place St-François.
 Dr **E. Vaucher**, american dentist. Bâtiment de la Banque fédérale, Grand-Chêne, 15.

Etudes d'avocats, notaires et agents d'affaires.

M^{rs} **G. Pellis & R. Correvon**, Avenue Agassiz, 1.
 M^{rs} **Aloys de Meuron & E. Meyer**, 15, place Saint-François.
 M^{rs} **Ch. Reymond & H. Rapin**, avocats, avenue du Théâtre.
 M^{rs} **J. Baup & Ed. Piguet**, avocats, 14, Grand-Pont.
Ed. Moret, notaire, rue Saint-Pierre. Gérances diverses.
F. Spielmann, notaire, 14, rue Saint-Pierre.
F. Michaud, notaire, 14 rue Haldimand.
Ad.-Henri Jaton, agent d'affaires.
J. Contini, agent d'affaires patenté, 8, rue Centrale, téléphone 52.85.

ROBERT CHANSON Agent d'affaires patenté.
 4, rue du Lion d'or. 36-87.

Banques.

BANQUE FÉDÉRALE S. A. (Voir aux annonces.)

Charrière & Roguin, place Saint-François. Caisse ouverte de 9 à 12¹/₂ h. et de 2 à 5 h.
Galland & C^{ie} (Banque anglo-américaine), pl. Saint-François.
Comptoir d'Escompte de Genève, siège de Lausanne, rue du Lion d'or. La caisse est ouverte de 9 à 5 h.
Société de Banque Suisse, 11, Grand-Chêne.
Union de Banques suisses, place Saint-François.

FUMEZ

les produits de la Manufacture de Cigares et de Tabacs

J. FROSSARD & Co, Payerne

Maison suisse fondée en 1868.

LAUSANNE (suite).

Divers.

Georges Bridel & C^{ie}. éditeurs et journaux, rue de la Louve. — Téléph. 8645.

Librairie Payot & C^{ie}. rue de Bourg, Tél. 8423. | **Libr. Nouvelle.** Grand-Chêne, 12. Tél. 2007.

Libr. Univ. Fr. Rouge & C^{ie}. r. Haldimand, 6. | **Librairie Th. Sack,** rue Centrale, 3. Tél. 8460.

Papeterie Hoirs de Ch. Krieg & C^{ie}. Spécialité de fournitures de bureaux et de dess'n.

Atelier de reliure et de brochage : **Vulliemin & Clerc,** ruelle Saint-François, 22 bis.

Confiserie

THÉ

Chocolats

Maison NYFFENEGGER

T. 403

ROSSET-NYFFENEGGER, P^{re}.

Rue de Bourg 17

R. Müller-Blanc. Boulangerie-pâtisserie, 3, avenue d'Ouchy.

J. G. WEITH

15, rue de Bourg. Mercerie. Quincaillerie. Bonneterie. Laines et cotons. — Seul dépôt des sous-vêtements du Dr Jaeger.

Frey-Curchod, place Pépinet. Toilerie, trousseaux. Spécialité de literie.

Boree, S. A. Fabrique de douilles et culots de lampes électriques. 35, Boul. Grancy. Expor.

Brosserie et vannerie. F. Jeannin-Lecoultre, 6, Louve. Tél. 88.49.

AGENCE UNDERWOOD

Machines à écrire, 4 place Bel-Air.

Georges Michoud. Huiles. Benzine. Courroies. Place du Grand Saint-Jean.

TIMBRES

DE GUERRE

Ed. ESTOPPEY, 1, avenue de Georgette, envoie prix-courant
intéressant de séries et liste de prix timbres de guerre et
Croix-Rouge. — **Achat et vente de collections.**

MAYOR. ARMES ET PÊCHE. Lausanne, Genève, Montreux, Fribourg, Bienne.

Bois en gros (construction). E. H. Heer, Mornex 6.

Agence Ecoffey, S. A., Petit-Chêne 36. Billets circul. étrangers. Voyages outre-mer.

Orell Fussli-Publicité, Petit-Chêne 3. Tél. 40.28,

Pédiures, Manucures. M. et M^{me} Oulevay-Bauer, spécialistes. Petit-Chêne 22. Tél. 28.63.

Perrin & C^o, Gare C. F. F. et place Saint-François. Transports internationaux.

G. Weber, constructeur, fabrique d'appareils de chauffage.

Jeanrenaud & Margot, 15, place Saint-François. Articles pour fumeurs.

Eug. Faillettaz, président de la Chambre de commerce.

Société de l'Ouvroir coopératif (S. O. C.). Art. de sport. Magasin 26, rue de Bourg. Tél. 9905

Photographie. Francis de Jongh, avenue du Théâtre.

Beck frères. Caoutchouc technique et sanitaire, gros et détail, 23 avenue de la Gare.

Montre Omega. Seul concessionnaire pour la vente en gros en Suisse, **Gameo S. A.**

Combustibles. Etablissements **J. Tapernoux S. A.** Grotte 6. T. 3358 et 3394.

G. Droguet. Sq. Georgette, 4. Reprise et remise de commerce.

F. Albert Simon, ingénieur, succ. de MM. de Vallière & Simon, ingénieurs-conseils.

F. Bourgeois & C^{ie}. Cigares en gros.

PERRIN. Ameublements. Montbenon.

Pasquier, Kiefer & Bizot, ingénieurs. Briques et machines P. K. B., 2 rue du Midi.

HELIOGRAPHIE DUVAL

Fournitures, papiers héliographiques et calques.

Reproduction de plans. -- Spécialité de tirage par procédé à sec.

Prix modérés. — 6, Petit Rocher, LAUSANNE — Téléphone 34 83

LAUSANNE (suite).

Chapuis & Chavannes. Représentation. Exportation. Importation.

Barblan & Meylan. Combustible.

Maison Regamey, 3, av. Gare. Broserie, savonnerie et denrées alimentaires. Tél. 40.56.

A. Jeanrenaud, 21, rue de Bourg. Gravure sur métaux.

AGENCE MONARCH, MACHINE A ÉCRIRE } L.-M. Campiche, 2, Paix.
Agence Edison, appareils de reproduction.

Frank Pochelon. Bijouterie, joaillerie, 16, place St-François.

J. Gervais, agence immobilière, 4, rue du Lion d'Or.

Misteli & Baur. Quincaillerie, articles de décoration.

Jacques Pfister & Co. Manufacture de papiers, 12, Louve.

Comptoir de bijouterie. Gravures. Réparations. M^{me} Lassueur, Bourg 7, au 1^{er}.

M^{me} veuve X. Kost, gare du Flon. Fabrique de registres.

Ed. Bourgeois, boucher.

Installations sanitaires. Daniel Perret, 6, avenue de Béthusy.

Horlogerie, bijouterie, orfèvrerie. M. Langle-Chappuis, 12 rue Saint-François.

Cuir et peaux en gros. J. Pellet. Importat. directes. Tél. 8227.

Electricité H. Bourquin, 22. Grand St-Jean. Installations, fournitures, réparations.

Maxima, Bijoux-antiquités, rue Pichard 1, entresol.

Imprimerie typographique Moulin frères, 6 bis, Petit-Rocher, téléphone 43.63.

PULLY. Ecole ménagère. La Paisible.

LUTRY. R. Mégroz. Commerce de vins.

CULLY. Henri Contesse. Vins fins de Lavaux en bouteilles et en fûts.

CHEXBRES. Pension Beau-Site. Hydrothérapie, massage. Régime.

VEVEY

Hôtel Suisse. Confort moderne. Près gare et bateaux. Vve Decasper-Genetti, propr.

Pensionnat de demoiselles. M^{lle} Guillermet et Miss Chart, Beauregard, Corseaux.

SOUDURE POUR ALUMINIUM G. Jeanrenaud, dépositaire.
Exclusif pour la Suisse.

Dr J. Perrier, 16, av. de la Gare.

G. Johnson, médecin-chirurgien-dentiste, villa Elisabeth. Téléphone 612.

UNION DE BANQUES SUISSES ci-devant Banque William Cuénod & C^{ie}
S. A., 21, Grande Place.

Banque Chavannes, de Palézieux & C^{ie}. Gérance de rentiers. Change.

E. Monod, notaire, 16, avenue de la Gare.

Aug. Demierre & fils. Régisseurs. Gérance d'immeubles.

M. Chaudet, méd.-vétérinaire.

CHOCOLATS PETER-CAILLER-KOHLER

Grand bazar R. Mack. Même maison à Montreux, aven. du Kursaal.

Fabrique lausannoise d'appareils de chauffage. — Maison fondée en 1889.

G. WEBER, constructeur, LAUSANNE

1914, MÉDAILLE D'OR, Exposition nationale. 2^e Division, Groupe 20

Chauffage central et ventilation. Cuisines d'hôtels, pensions et ménages. Buanderie à vapeur. Calorifères.

MONTREUX ET TERRITET

Hôtels et pensions.

Le Grand-Hôtel et Hôtel des Alpes, Territet-Montreux.

Hôtel Monney. 1^{er} ordre pour famille.

Montreux.

Montreux-Palace et Hôtel du Cygne. 1^{er} ordre.

»

Hôtel de Paris. En face du Casino, à côté de l'Eglise catholique. L. Moinat, propr

»

Hôtel Mirabeau. Position abritée et tranquille, G. Béraneck, propriétaire. **Clarens.**

GLION. Hôtel Victoria. 1^{er} ordre. Hôtel de familles.

Cliniques.

Dr Widmer, Valmont, sur Territet. Sanatorium pr troubles de digestion et nutrition.

Dr Jacot, La Colline, Territet.

Divers.

**EAU MINÉRALE
MÉDICALE**

„MONTREUX“ ALCALINE

EAU DE TABLE

gazeuse ou non gazeuse

Indiquée dans les maladies de l'ESTOMAC, du FOIE, des REINS et de la VESSIE

Prospectus à la Société des Eaux Alcalines, Montreux.

Pharmacie Bührrer, rue du Lac, Clarens.

H.-A. Wellauer, chir.-dentiste, Territet.

R. Maron, géomètre.

Paul Pochon, 18, avenue du Kursaal, agent d'affaires patenté.

Suter frères, avenue du Kursaal. Boucherie, charcuterie.

UNION DE BANQUES SUISSES ci-devant Banque William Cuénod & C^{ie}.
S. A., 21, Grande Place.

BEX. Grand-Hôtel des Salines. Hydrothérapie, électrothérapie. G. Heinrich, directeur.

— **Hôtel Villa des Bains.** M^{me} veuve Lesoldat.

— **Pharmacie centrale.** Pasche-Borel. Exécution d'ordonnances de tous pays.

— **Anc. château des de Rovéréa** (XV^e siècle) et **Villa Serényi**, à louer, meublés ou non, en bloc ou par appart. Chauff. centr. Bains, beaux ombr. H. Grenier, propr.

ARVEYES s. Bex. MONTESANO. Etablissement diététique.

CHESIERES. Pension Gentiana. Ouverte toute l'année. A. Besson, prop.

AIGLE. Mayor frères. Vins d'Aigle et d'Yverne.

LEYSIN. Berthoud & C^{ie}, correspondants officiels de la Banque nationale suisse.

GRAND HOTEL DES DIABLERETS sur **AIGLE**
Ch. Buchs, dir.

LAVEY. Etablissement des bains. Méd. des bains, Dr Laurent Petitpierre.

A

CHEMIN DE FER ÉLECTRIQUE

AIGLE - SÉPEY - DIABLERETS

Billets du dimanche du samedi après-midi au lundi soir.
Réduction de tarif pour sociétés et écoles

SÉPEY (Ormonts). Hôtel Mont - d'Or et Buffet de la Gare.

— — Hôtel des Alpes.

— — P. Chablaix, notaire.

VILLARS-SUR-OLLON. Grand-Hôtel Muveran. Ch. Genillard.

Home d'Enfants Beau-Soleil. Mlles B. Ferrier et E. Vielle-Kœchlin, dir.

LA SARRAZ. Dr H. Curchod. Chirurgie. Cons. à 1 h. sauf jeudi et samedi.

SAINTE-CROIX. Pièces à musique : E. Paillard et Cie. Médaille d'or, Paris 1900.

— Machines parlantes et pièces à musique. Hermann Thorens.

— Mermod frères S. A. Horlogerie, machines parlantes et boussoles.

BRASSUS. Audemars, Pignet & Cie. Fabrique d'horlogerie.

— Hôtel du Marchairuz. J. Lecoultre.

LE LIEU. Aubert frères. Fournitures d'horlogerie

SENTIER. Fabrique d'assortiments à ancre. Gallay, succ. de H. Gallay.

— C.-H. Golay. Fabrique d'horlogerie.

VALLORBE. T. Christin, notaire.

PAYERNE. Guillermaux. Pensionnat de jeunes gens, tenu par C.-F. Jomini, instituteur.

— J. Frossard & Cie. Manufacture de cigares et tabacs.

— Marius Capt, méd.-dentiste.

— Louis Ischy. Coutellerie, vélocipèdes, armes, musique, art. p^r fumeurs.

MOUDON. Meyer frères. Manufacture de draps.

— G. Besson. Fers et quincaillerie.

ORON. W. Gilliéron, notaire.

AVENCHES. Jules Cuhat. Imprimerie de la *Feuille d'Avis*.

YVERDON

GRAND HOTEL DES BAINS Etablissement thermal,
Entièrement modernisé.

Pensionnat de jeunes gens : M. et M^{me} Ch. Vodoz, à la Villette.

P. Perret, médecin-dentiste.

CHATEAU-D'ŒX

Grand Hôtel et Hôtel Berthod.

Hôtel de l'Ours, ouvert toute l'année. Cuisine soignée.

Hôtel-Pension du Torrent, ouvert toute l'année. Grand jardin ombragé.

Hôtel Victoria. Même maison, Hôtel des Bains de l'Etivaz.

Pension de la Cheneau, ouverte toute l'année. Promenades ombragées.

Hôtel-Pension Rosat. Ouverte toute l'année. Confort moderne. Situation unique

Ernest Rossier, notaire.

Ecole Nouvelle Suisse "La Châtaigneraie"

Sur **COPPET** près **GENÈVE**

Pensionnat pour garçons de 7 à 18 ans.

Demandez le Prospectus-Programme, etc.

Dir. E. SCHWARTZ-BUYS.

AUBONNE. Imprimerie du Jura.

BIÈRE. Louis Croisier, notaire.

RENENS. Armard Mercier, notaire et géomètre officiel. 2 place de la Gare. Tél. 84-99.

MORGES. P. Boulanger, méd.-chirurg.-dentiste. Tél. 224.

— Th. Schneeberger, méd.-chirurg.-dentiste. Tél. 68.

— Redard & C°. Lessive et produits chimiques.

— Pensionnat de demoiselles : M^{lle} Vittoz, villa La Victoire.

ST-CERGUES. Grand Hôtel de l'Observatoire. 1^{er} ordre.

— Pension Bon-Accueil.

— Bazar O. Durnat.

GENÈVE

Les Bergues. Hôtel 1^{er} ordre d'ancienne renommée.

Hôtel-pension des Familles, 14, rue de Lausanne, en face de la gare. Maison chrétienne.

Hôtel Richemont, au bord du lac. Maison de famille, 1^{er} rang. A. R. Armleder, propriétaire.

Hôtel de Russie et Continental. V. Ernens, directeur.

Hôtel Victoria. Chauffage central. Prix modérés. Lumière électrique, ascenseur. P. Schlenker.

Pensionnat de demoiselles. M^{me} Dimier-de Siebold, 5, La Forêt, Servette.

D^r A. Jeanneret, place Neuve, 4. Maladies chirurg. Lundi, mercr. et sam., de 10 ¹/₂ à 12 h.

Thury et Amey. Atelier pour instruments de précision, 12, chemin des Sources.

Photographie Fréd. Boissonnas. Grand prix, Paris, 1900.

Banque de Genève, rue du Commerce, 4.

Joseph Collet, agent de change, 12, rue de Hollande.

Société Genevoise d'Héliographie.

M^e Alex. Moriaud, avocat, Tour-de-l'Île.

M^e John Renaud, avocat, 17, Croix-d'Or.

J.-A. Poncet, notaire, 42, r. du Rhône.

Flegenheimer & C^{ie}, 10-12-14, Corratierie. Rubans et soieries en gros. Maison fondée en 1852.

Jean Cevey, 16, Corratierie. Fabrique de gants.

W. Julliard, 25, Croix-d'Or. Ameublements.

Ch. Barbier, 2, place Longemalle. Horlogerie en tous genres, montres Zénith.

Ulysse Nardin, 7, Délices. Chronométrie marine et poche.

Meubles Perrenoud, 4, Place des Alpes.

Sautier & Jæger. Pianos, 12, Fusterie.

Syndicat pour l'importation et l'exportation des bois, 10, rue Tour-Maitresse.

Téron, Moll & Sésiano, 8, Bd G. Favon. Gestion, vente, ach. d'immeubles, villas et terrains.

Chambre de commerce des Pays-Bas, 8, rue Bovy-Lysberg.

POMMADE KÆLBERER

Pour guérir les maladies de la peau, d'une efficacité surprenante dans les cas d'Eczémas, Dartres, Boutons, Herpès, Rougeurs, Démangeaisons, Eruptions diverses, Plaies variqueuses et hémorroïdes

Pot 2 fr. —  DANS TOUTES LES PHARMACIES. DÉPOT GÉNÉRAL
PHARMACIE KÆLBERER, GENÈVE

Envoi franco contre remboursement dans toute la Suisse.

NEUCHÂTEL

Henri Baillod. Fers et quincaillerie. Articles de ménage.
Bouvier, frères. Grands vins mousseux de Neuchâtel (Swiss Champagne.)
C. Müller, Pianos et instruments.
Martin Luther, opticien. Place Purry, 7.
 Librairie-papeterie **James Attinger.** — Librairie de **A.-G. Berthoud.**
 Librairie **Delachaux & Niestlé,** 4, rue de l'Hôpital.
Albert Georges, 5, rue de l'Hôpital. Fabrique de parapluies et ombrelles.
Favarger & Ott, docteurs en droit, avocats. Treille, 10.
Haefliger & Kaeser. Combustibles et matériaux de construction.
Ch. Petitpierre. Denrées coloniales. 13, route de la Gare.
Meubles Perrenoud, 19 et 21, Faubourg du Lac.
 Conservatoire de musique. G. Humbert, directeur.
Cercle féminin, 12, faub. de l'Hôpital. Rest. ouvert aux dames. Thé. Salon de lecture.
La Rotonde. Restaurant moderne. Orchestre permanent.
 Pensionnat de demoiselles. **Mlle Perrudet,** 10, chemin du Rocher.
SOCIÉTÉ DE BANQUE SUISSE précédemment Pury & C^{ie}. Siège du vice-consulat britannique.

LE LOCLE

J.-A. Jürgensen. Chronomètres, horlogerie de précision. Méd. d'or, Genève 1896.
Favre-Brandt & C^{ie}. Maisons à Yokohama et Osaka. Importation et exportation.
Perret & Berthoud. Fabrique d'horlogerie en tous genres.
Gentil & C^{ie}. Fabrique de boîtes d'or.
Ch.-E. Jeanneret. Ressorts-timbres et emboîtages.
Chocolats J. Klaus. Auto-noisette, Chocolats au lait, etc.

LA CHAUX-DE-FONDS

Buess & Gagnebin, 1^{er} août, 39. Montres, Bracelets platine et fantaisie or.
Henry Buffat, fabricant d'horlogerie.
Clémence frères & C^o. Montres en tous genres.
Eberhardt & C^{ie}. Fabricants d'horlogerie.
Emile Gander & Fils. Fabrique d'horlogerie. Montres en tous genres, or, argent, métal.
Vve de Louis Gœring. Paix 33. Fabrique d'horlogerie. Comm. export.
W Hummel fils. Outillage de précision.
D. Kenel-Bourquin. Fabrique d'horlogerie. Montres or hommes, soignées.
Z. Perrenoud & C^{ie}. Horlogerie soignée.
L'Information horlogère suisse. Office de renseignements et de contentieux.
Binggely & Company (London). Instruments de précision. Horlogerie industr.

Ecole supérieure de commerce, Neuchâtel.

Ecole officielle. Quatre années d'études. Classes spéciales pour demoiselles, pour élèves droguistes, pour l'étude des langues modernes. Ouverture de l'année scolaire mi-septembre. Cours préparatoires d'avril à juillet.

Ed. BERGER, directeur.

D^r H. Joliat, 42 rue Léop. Robert. Maladies nez, gorge, oreilles.
Mercerat & Piquet. Spéc. de vins fins en fûts et en bouteilles.
Meubles Perrenoud, 65, rue de la Serre.

FLEURIER. Gustave Guye & Fils. Fabrique de fraises pour horlogerie mécanique.

— **Sutter & Cie**, banquiers.

LES BRENETS. Oscar Buess. Fabrication de pain pour diabétiques.

MOTIERS. Mauler & C^{ie}. Vins mousseux.

CERNIER. Meubles Perrenoud. Siège central et usines.

CORTAILLOD. R. Guillod & C^o. Fabrique de fraises et scies circulaires.

SAINT-AUBIN. C. Thiébaud & fils. Fabrique de balanciers.

— **R. Hunziker**. Atelier de mécanique.

— **Fabrique « Vermeil »**. Pignons de pendules et compteurs. W. Wermeille.

— **Hôtel Pattus**. Grand jardin. Bains du lac.

COLOMBIER. Dr Roulet, médecin-chirurgicalien.

VAUMARCUS. Clinique Vers la Rive, D^r Liengme. Mal. nerveuses. Renseign. sur demande.

SAINT-BLAISE. Société Industrielle « Fabris ». Atelier mécanique.

CORMONDRECHE. Ch. Renaud. Confiserie suisse.

FRIBOURG

FRIBOURG. Fabrique de cartonnages, S. A.

— **Young England**. Les fils de Bernard Comte. Marchands-tailleurs.

— **Les fils de A. Chiffelle**. Ferronnerie-Quincaillerie.

R. Morier. Machines à écrire, 21 rue de l'Hôpital.

Spaeth & Deschenaux. Camionage officiel. Déménagements.

EMILE PILLER & C^{ie} Transports internationaux. Déménagements, camions - auto. Téléphone 63.

BULLE. Ch. Demierre, médecin-dentiste.

— **D^r Peyraud**, méd.-dentiste, place du Tilleul.

— **D^r Goumaz**.

— **J. & A. Glasson**. Fers et métaux.

— **Aloys Jaquet**, vétérinaire.

GRUYÈRES. Hôtel-de-Ville. Maison recommandée.

CHARMEY (Gruyère). Hôtel du Maréchal - Ferrand et Pension du Chalet.
 Rime, propriétaire.

Hôtel MONTBARRY-LES-BAINS. Station climatique par excellence.

CHATEL-SAINT-DENIS. D^r Chaperon, médecin-chirurgicalien

— — **Louis Savoy**, avocat.

VALAIS

SION. Armand de Riedmatten, avocat et notaire.

— **Albert de Torrenté**, notaire.

SION. E. Reinhardt & C^{ie}. Export. Import, Commission.

— **Pharmacie Zimmermann**.

— **Fédération valaisanne** des producteurs de lait.

— **Pharmacie de Quay**. A. Gaille.

— **Photo Hall**. J. Perraudin. Fournitures générales pour la photo.

ZERMATT. Hôtel Mont-Cervin. Seiler frères.

— **Hôtel de Zermatt et Kulmhôtel au Gornergrat**. Gindraux & Co, propr.

MARTIGNY. Banque coopérative suisse.

MONTHEY. Contat & C^{ie}. Verrerie fine et ordinaire en tous genres.

— **Victor Defago**, avocat et notaire.

MONTHEY. P. Darman & C. Mariaux, avocats et notaires.

SAINT-LUC. Hôtel Bella-Tola. Gabriel Pont, propriétaire.

— Hôtel du Cervin.

SAINT-MAURICE. César Gros, avocat et notaire.

— A. Hoegler. « Nouvelliste ».

SIERRE. Grand Hôtel Château Bellevue.

— Pension Baur.

MONTANA-GOLF-HOTEL Sports d'été et d'hiver.

CURHAUS ET CLINIQUE VICTORIA Affections des voies respiratoires.

MONTANA. Sanatorium Dr Stépiani. Trait., affections des voies respiratoires.

— Pharmacie Internationale.

VERMALA sur Montana. Forest - Hôtel.

LOËCHE-VILLE. Zen Ruffinen, docteur-médecin.

BRIGUE. Hôtel Victoria.

— Banque coopérative suisse.

— E. Margairaz & Cie. Tissus, confections, mercerie.

CHANDOLIN (Val d'Anniviers). Hôtel Chandolin.

CHIPPIS. Restaurant de l'Industrie. L. Zufferey.

EVOLÈNE. Grand Hôtel.

VIÈGE. Adolphe Rovina, avocat et notaire.

ARGOVIE - BALE - LUCERNE - ST-GALL Zoug - Zurich

BADEN-LES-BAINS (Argovie). Verenhof-Limmathof. 180 lits. Ouv. toute l'année.

— Hôtel Hirschen. Bains thermaux dans l'hôtel. Otto Wüger, pr.

— Nouvel Hôtel National. Source thermale privée.

— Hôtel Ochsen. 60 lits. 4 sources. F. X. Markwalder, propr.

— Hôtel Rebstock. Bains dans la maison.

RHEINFELDEN-LES-BAINS. Hôtel de la Couronne.

BALE. Renaud frères. Spécialité de comestibles fins.

— Augusto Rusca, président « Pro Ticino ».

— Ecole de commerce Widemann. Commerce et langues mod., 13 Kohlenberg.

— Théodore Schwarz & Cie. Installations électriques.

— Société Générale d'organisations de bureaux S. A.

— Erikson & Cie. Haute couture.

— Société de Transports internationaux S. A. anc. Ch. Fischer S. A.

LUCERNE. Grand Hôtel National.

— Hôtel Victoria et Sonnenberg.

— Hôtel Fédéral au Lac, près la gare et débarcadère. Fam. Burchler, prop.

HERTENSTEIN. Hôtel et Pension Pilatus. Situation unique.

Grippe, Influenza

Catarrhe, aff. pulmonaires

Siroline Roche

Dans toutes les pharmacies

prescrite par les médecins

WEGGIS. Hôtel Paradis. 2^e ordre. Vue superbe.

VITZNAU RIGHI. Les Hôtels A. Bon. Park Hôtel & Kurhaus, Vitznauerhof, à Vitznau. Hôtel Righi-First, au Righi. Dir. Bon frères.

BRUNNEN. Hôtel-Pension de l'Aigle d'Or. Sit. sup. face débarc. Frères Auf der Maur, pr. 95 lits. tout confort.

— **HOTEL BELLEVUE AU LAC** J. Suter, propr.

ENGELBERG. **HOTELS CATTANI** 1^{er} ordre. Saisons d'été et d'hiver.

— **HOTEL BELLEVUE-Terminus.** 1^{er} ordre. Saisons d'été et d'hiver. Odermatt frères.

— **Hôtel Edelweiss.** 1^{er} ordre. Tschopp-Muller, prop.

— **Hôtel Ness,** 150 lits et **Hôtel Trübsee** s'Engelberg 1800 m. Ness fr.

— **Hôtel Schöntal.** Saison d'été et sports d'hiver. Dem. prosp. Fam. Gander.

— **HORLOGERIE DE GENÈVE** A. Guntensperger, horloger-bijoutier.

SAINT-GALL. Institut Dr Schmidt. Préparation pour universités et commerce

ZOUG. SCHÖENBRUNN, 698 m. Etabl. hydrot. Trait. physical et diétét. Dr méd. Hegglin, dir.

ZURICH. **HOTEL BAUR AU LAC** Tout premier ordre, ouvert toute l'année. F. & H. Kracht, propr.

— **Walter Næf & Co.** Caoutchouc et gutta-percha.

— **Grand-Hôtel & Baur en ville.** Paradeplatz, 1^{er} ordre. Prix modérés.

OLTEN. Dr Schlappner, avocat et notaire.

URI-ANDERMATT. Danioth Grand Hôtel. 135 lits. Prix mod. Danioth prop.

BERNE

BERNE. Bernerhof. 1^{er} ordre.

— **Meubles Perrenoud,** 8, Langasstrasse.

— **E. Bernheim,** 46, rue du Spectacle. Acier, fer et métaux.

— **Ménès S. A.** Fabrique de cigarettes.

LAUPEN. Fabrique de cartonnages, **Ruprecht et Jenzer.**

BIENNE. Baehni & C^{ie}. Machines pour boîtes de montres.

— **Rollier frères.** Fabrique de boîtes en argent.

— **Jean Hediger-Weber,** succ. de R. Hediger et fils. Manufacture de cigares.

— **Fritz Huguerin et Fils.** Décor. de boîtes de montres, fabr. de cadrans métal.

— **S. A. Louis Brandt & frères.** Fabrique des montres **Omega.**

— **Courvoisier & Notz.** Acier en gros.

— **Office W. Kolliker.** (Brevets d'invention).

ÉVILARD sur Bienne. **Hôtel des Trois Sapins.** Ouv. toute l'année. Cuis. française. Funic. toutes les 20 minutes. M^{me} Kluser.

MACOLIN sur Bienne. **Grand Hôtel Kurhaus.** Maison de famille, ouv. toute l'année.

CORTÉBERT. Cortébert Watch Co.

COURT. Russbach-Hänny & Co. Manufacture d'horlogerie.

— **Lardon & Marchand.** Fabrique de fournitures.

SONCEBOZ. Fabrique de piles électriques, S. A.

ST-IMIER. Agassiz Watch, S. A. Hori. haute précision, simple et compliquée.

— **Berna Watch, Co.** Horlogerie de confiance, genres classique et sport.

— **Louis Bandelier.** Nickelage et argentage de mouvements

— **Longines,** Montres de précision, chez les bons horlogers.

MAXIMA

Achète et vend

BIJOUX - ANTIQUITÉS

ARGENTERIE, OBJETS D'ART

1. Rue **PICHARD** 1. Entresol **LAUSANNE** Tél. 44.01

Se rend à domicile.

ST-IMIER. Leonidas Watch Factory. Horlogerie de précision.

— Fritz Moeri. Fabrique d'horlogerie

— Dr B. Sagne, médecin-dentiste.

MONT-SOLEIL sur St-Imier. Grand Hôtel Mont-Soleil. Sports d'hiver et d'été.

SONVILLIER. Fabrique de montres L. U. C.

VILLERET. Pauly & Co. Spécialité de boîtes fantaisie.

TAVANNES. M^e Jules Schlappach, avocat. Toutes affaires civiles et pénales.

— Cercle démocratique.

TRAMELAN. Lucien Grobéty, médecin-dentiste.

— Paul Tavernier, médecin-dentiste (Tavannes et Tramelan)

— R. Ducommun, agent.

— Gindrat et Knuchel. Fabrique de boîtes argent.

— Paul O. Mathez & Cie. Fabrication d'horlogerie.

— H. & E. Rossel. Horlogerie.

— Tramelan Watch C^o, S. A.

PORRENTRUUY. M^e Albert Chapuis, avocat.

— Gressot & Cie. Manufacture d'horlogerie *Perfecta*.

— L. Gigon, pharmacien.

— M^e Ch. Lachat, notaire.

— Henri Grandjean, notaire.

MALLERAY. Malleray Watch Co. Fabrique d'horlogerie.

MOUTIER. E. Frepp, avocat.

— Emile Sautebin, notaire.

NOIRMONT. M^e E. Hofner, notaire.

ADELBODEN. **GRAND HOTEL** 5 places de tennis.
E. Gurtner, propr.

— Le Nevada Palace Hôtel. Richert frères.

— Hôtel Regina. 1^{er} ordre. M. Zurbuchen, propr.

— Hôtel National. 1^{er} ordre. O. Schmid, propr.

— Hôtel Adler et Kursaal. Jossi, dir.

— Hôtel-Pension Beau-Site. Bonne maison soignée. H. Moor, propr.

— Hôtel-Pension Edelweiss. P. Petzald, propr.

— Huldli's Hôtel Victoria et Privat Pension. Ouv. toute l'an. Ram. Huldli.

INTERLAKEN. Grand Hôtel Victoria.

— Hôtel de la Croix-Blanche. 2^{me} ordre.

GSTAAD. Royal Hôtel et Winter Palace.

GRINDELWALD. Baer Grand Hôtel. H.-J. Arnet, dir.

— Hôtel Belvédère. 100 lits. J. Hauser, propr.

— Hôtel Schönegg. 100 lits. Ad. Stettler, propr.

— Hôtel de la Gare Terminus. E. Steiger, propr.

KANDERSTEG. Grand Hôtel Victoria. 130 chambres.

— Hôtel Schweizerhof. Ouvert toute l'année.

LAUTERBRUNNEN. Hôtel Steinbock. Grand restaurant. Garage.

LENK. Park Hôtel Bellevue. S. Peyrollaz, propr.

THOUNE. Caisse d'Epargne et de Prêts. Succursales à Spiez et à Gstaad.

CHEZ

FETISCH FRÈRES
S. A.

à LAUSANNE

Maison de l'Enseignement Musical

Vous trouvez TOUT ce qu'il faut :

MUSIQUE

INSTRUMENTS en tous genres

LIBRAIRIE THÉÂTRALE

LITTÉRATURE MUSICALE

ABONNEMENTS

WENGEN. Palace Hôtel et National.

— Grand Hôtel Belvédère. 1^{er} ordre. 160 lits. Olloz-Loosli, propr.

GRISONS

St-Moritz-Dorf **GRAND HOTEL DE ST-MORITZ** de tout
1^{er} ordre

ST-MORITZ. Engadiner Kulm et New Kulms Hotels. 1^{er} ordre.

- Hôtel Suisse (Schweizerhof). 1^{er} ordre. Spécialement pour familles.
- A. G. Kurhaus et Grand Hôtel des Bains.
- Hôtel Calonder. Maison de famille bien recommandée.
- Nouvel Hôtel de la Poste. Maison de famille de 1^{er} ordre.
- Privat-Hôtel. Ancienne maison de famille. Fam. Badrutt, propr.
- Savoy Hôtel. Dir. E. Balmer.
- Pension Bellavista. Maison de famille, 1^{er} ordre.
- Palace Hôtel. Dernier confort Hans Badrutt.
- Hôtel Margna. Maison de 1^{er} ordre. Récemment construit.
- Hôtel Belvédère. 1^{er} ordre.
- Hôtel Steffani. Spécialement pour familles. Sports. Pension 13 fr.

ST-MORITZ-LES-BAINS Grand Hôtel Neues Stahlbad. Bains d'acide carbonique ferrugineux. Bains de boue, hydrothérapie dans la maison. Régimes.

ST-MORITZ-LES-BAINS. Hôtel du Lac. Maison de 1^{er} ordre. Ancienne réputation.

CELERINA HOTEL CRESTA PALACE La bonne maison de famille
(Près St-Moritz.)

CELERINA-SOLARIA Pensionnat pour jeunes filles. Mlle Brunner, directrice.

DAVOS-PLATZ. Grand Hôtel et Belvédère.

PONTRESINA. Palace Hôtel.

- Hôtel Suisse-Schweizerhof.
- Hôtel Rosatsch. Nouvelle maison de 1^{er} ordre.
- Hôtel Pontresina.
- Hôtel Saratz.

KLOSTERS. Grand Hôtel Vereina.

- Hôtel Weiss Kreuz et Belvédère.
- Hôtel Silvretta et Kurhaus Klosters.

SAMADEN. Grand Hôtel Bernina. 1^{er} ordre.

TARASP. Kurhaus Tarasp.

SCHULS-TARASP. Engadinerhof. J. Frei et famille, prop. gérant.

VULPERA-TARASP Alt. 1270 m.
Hôtel Waldhaus et Schweizerhof. 1^{er} ordre.

TESSIN

AIROLO. Hôtel Lombardi. Prospectus. Mêmes maisons :

ST-GOTHARD. Hôtel Monte Prosa.

PIORA. Hôtel Piora.

ALLEMAND, ANGLAIS, et autres langues
enseignées à fond

à l'Institut de jeunes gens **Inter Silvas, à Wangen s. Aar.**

Préparation aux écoles supérieures et spéciales.

BELLINZONE. Dr Alfred Vella, méd.-chir.

- Hôtel Suisse et Métropole, à côté de la Poste. A. Sorgesa, propr.
- Pusterla & Zehfus, dentistes.

CHIASO. Banque Union de crédit. Siège social Lugano. Succursale Chiasso.

GIORNICO. Dr Angelo Sciolli, médecin-chirurgien.

LOCARNO. **GRAND HOTEL PALACE** Meilleure situation dans vaste parc privé.

- **HOTEL DU PARC** 1^{er} ordre, situation superbe, plein midi, grand parc, auto-garage. M. Hagen.

- **HOTEL REBER AU LAC** Maison de famille et passage; la seule dans grand parc au lac.

- **HOTEL MÉTROPOLE AU LAC** En face du Kursaal, Restaurant, Pens. dep. 12 fr. Jardin. Garag. J. Bucher.

- **Hôtel Belvédère.** Plein midi. Dernier confort. Grand parc. Franzoni frères. Nouvel arrêt funiculaire vis-à-vis de l'Hôtel.

- Dr R. A. Genet. D. D. S. American dentist.

- Vittore Pedrotta, Avocat et notaire.

- Dr L. Bacilieri, rue de la Poste.

LOCARNO-ORSELINA. Hôtel Kurhaus Orselina. Maison de bonne et ancienne réputation, altitude 500 m. Prix modérés, prospectus.

LUGANO. Grand et Palace Hôtel.

- Hôtel Beau-Rivage au lac. Grand jardin.
- Hôtel Bristol. E. Camenzind.
- Hôtel Continental-Beau Regard.
- Hôtel Washington. Grand jardin. Vue superbe sur le lac et les montagnes
- Hôtel Central et Poste.
- Hôtel Bellevue au Lac. Lugano-Paradiso. F.-C. Muller, propr.
- Hôtel Villa Castagnola.

— **GRÄNICH & C^o, BANQUE ET CHANGE**

— Banque de la Suisse italienne.

— Lloyd Hotel et National au lac, 1^{er} rang situation incomparable.

— Hôtel St-Gothard-Terminus, Jean Scheuer, prop.

— Hôtel-Pension Villa Minerva, Grand parc, vues splend., M^{me} Imer-Dittmann.

— Paradiso Grand-Hôtel Eden au Lac, 140 lits. J. Hügi, directeur.

— Hôtel Walter, Face lac et débarcadère, 150 ch., 200 lits, J. Cereda, propr.

MONACO

Hôtel Windsor. Gaillard, propriétaire. Monte Carlo.

Italie.

FLORENCE. Librairie Viusseux. Salles de lecture. Bibliothèque circulante.

Ecole de Commerce Widemann, Bâle

Langue allemande et branches commerciales; cours semestriels et annuels. — Fondée en 1876

Kohlenberg, 13

Entrée: mi-avril et mi-octobre. — Prospectus par le Directeur: René Widemann, Dr en droit.



Confitures
enzboung

Henri Pirenne.

« L'Europe se trouve dans le désarroi le plus angoissant. Tous les éléments humains tournoient comme un cyclone ; ils se précipitent vers un abîme où tout se broiera ; et les débris sanguinolents de la civilisation européenne serviront tout au plus d'humus où s'étalera la végétation bizarre de quelque culture asiatique. Nous ne pourrions être sauvés que par un *homme*, à qui rien d'humain ne fût étranger, dominant le chaos par le génie, et qui de sa personnalité puissante pût élever un rempart au bord du gouffre, arrêter la course à la mort et diriger ce qui survivra à l'ouragan vers une destinée nouvelle. Mais nous n'avons pas d'*homme*, hélas ! Tous sont entraînés par la tempête. Voilons-nous la face devant la fatale catastrophe, afin de mourir sans trop de terreur, sans trop de dégoût. »

Voilà bien les lugubres prévisions qui s'emparent d'âmes nombreuses, et où des poètes chagrins trouvent le thème de quelque nouveau *Crépuscule des Dieux*. Spengler, dans son *Déclin de l'Occident*, s'est efforcé d'en trouver la formule scientifique, et veut nous faire avaler, comme narcotique pour les derniers spasmes de notre agonie, une fusion de « Junkertum » prussien et de socialisme allemand. Dieu merci, il n'y a là que l'ombre des préoccupations actuelles. Beaucoup de

cœurs généreux font face au soleil, et ne renoncent pas aux espérances essentielles. Il n'y a pas d'homme peut-être qui, comme César ou Napoléon, remette en marche à coups d'épée ou à coups de canon le mécanisme détraqué des sociétés humaines. Mais il y a des hommes, en possession de toutes les ressources humaines, qui par un esprit lumineux et un inflexible caractère arriveront à maîtriser la rafale, et nous permettent d'espérer un ordre plus sain dans une humanité assagée.

Ces réflexions se présentent naturellement à l'esprit devant la grande et belle figure d'Henri Pirenne. Merveilleuse incarnation de l'âme belge, symbole et porte-voix de sa nation, il nous a révélé par son exemple ce que l'Europe occidentale recèle encore de pensée claire et de généreuse énergie. Il a réalisé cette synthèse féconde de la pensée et de l'action, — de la pensée sincère fructifiant en action bienfaisante, — qui est le signe de la santé intégrale. Il nous apprend que même les peuples languissants, dont les pessimistes prédisent la mort, sont toujours guérissables.

Avant la grande guerre, Pirenne était une des gloires de la science historique. G. Kurth avait été en Belgique un initiateur ; il avait apporté à la recherche méthodique une ardeur enthousiaste qui a exercé l'influence la plus heureuse sur toute une pléiade de jeunes historiens. Henri Pirenne a subi son action ; mais il ne tarda pas à briller de sa propre lumière. Des travaux de haute érudition, définitifs par la rigueur méthodique, lui assignèrent une place de choix dans les fructueuses écoles d'histoire dont s'enorgueillit la Belgique. Son *Histoire de Dinant au moyen âge*, de *La Hanse flamande à Londres*, du *Soulèvement de la Flandre maritime en 1323-1328*, son étude si lumineuse des *Anciennes démocraties dans les Pays-Bas* ont révélé

la puissance synthétique de son esprit ; tandis que la publication de documents précieux sur *Le meurtre de Charles le Bon*, sur *La bataille de Courtrai*, sur *L'Abbaye de Saint-Trond*, sur *Les troubles de Flandre en 1379-1380*, et une indispensable *Bibliographie de l'histoire de Belgique* le signalèrent aux spécialistes comme le modèle du chercheur consciencieux et avisé.

Cependant, pour le grand public cultivé, Pirenne est avant tout l'auteur d'une splendide *Histoire de la Belgique*. Elle jouit d'un prestige sans égal. Pirenne ne fait valoir que les faits, — les faits attestés, contrôlés, certains. Avec un talent unique il les aligne ; et de leur juxtaposition résultent des tableaux d'une frappante unité. Au point de vue strictement scientifique la valeur de cette œuvre était si évidente qu'elle s'est imposée à l'attention des plus graves écoles d'Outre-Rhin : une traduction allemande fut publiée aussi rapidement que le texte original ; et dans ces milieux germaniques, où trop souvent on s'est attribué la possession exclusive des bonnes méthodes, où la minutie parfois un peu enfantine rend les esprits revêches aux travaux synthétiques, Pirenne était célébré comme un maître.

Qui pouvait prévoir à ce moment que toute cette exaltation allait se tourner contre les convoitises nationales, officiellement sanctionnées, de ces mêmes admirateurs ? La guerre éclate ; la Belgique est envahie, souillée, meurtrie ; et du jour au lendemain Pirenne devient pour les Allemands un malfaiteur intellectuel. Tous ses travaux sont sans valeur ; ils sont viciés par un nationalisme belge complètement illusoire. *Le maître* n'est plus qu'un propagandiste, mettant au service d'une thèse absurde une érudition tendancieuse

et mensongère. — Pourquoi cette humiliante palinodie ?

Pirenne ne laisse soutenir ses thèses que par les faits ; et, devant les faits, même les théoriciens de la « culture allemande » doivent s'incliner. Or, s'il est une vérité qui se dégage, nette et indiscutable, de la très calme et très objective *Histoire de la Belgique*, c'est qu'il y a une nation belge, aussi naturelle, aussi permanente, que la configuration physique du sol sur lequel elle a vu le jour, sur lequel elle a grandi, elle a souffert et triomphé.

Elle est placée à la jonction de deux races, qui depuis l'antiquité jusqu'à nos jours se sont heurtées dans une lutte meurtrière. Dès la dislocation de l'empire de Charlemagne s'esquisse une tendance suggestive. La mentalité des races, les faits politiques et naturels semblent créer spontanément un pays, un peuple, une nation au meilleur sens du mot, qui ne pourra jamais, dans la mesure de toutes les prévisions humaines, se perdre dans le monde latin ou dans le monde germanique. Les Belges sont trop germaniques pour devenir de bons Français ; ils sont assurément trop latins pour que les Allemands puissent les digérer. Au cours des siècles le territoire belge a été sans cesse le champ de bataille des deux grands éléments antagonistes qui se partagent les influences décisives dans l'Europe occidentale : Germains et Latins ont fait les derniers efforts pour s'en emparer. Or la Flandre belge est le seul fief français que la couronne n'a jamais pu absorber ; et les influences de l'Empire ont toujours été illusoires, malgré les violences et les intrigues, sur tout le reste du sol belge. Maximilien d'Autriche, devenu souverain effectif par la mort de sa femme, avait imaginé de créer dans l'empire un « Cercle de Bourgogne » auquel auraient appartenu ses Etats des Pays-Bas. Quelle

trace a laissé dans l'histoire cette institution saugrenue ? Son petit-fils Charles Quint saisit sans peine l'absurdité radicale de cette prétention, et donna la Belgique à son fils Philippe II, roi d'Espagne. Les Belges eurent alors des maîtres étrangers ; dans tout le peuple leur mémoire est restée en exécution ; et malgré les cruautés les plus abominables jamais ils n'ont réussi à gouverner la Belgique. Tous ont fait la dure expérience que Bissing formulait en cette phrase mélancolique : « Les Belges sont incompréhensibles ! » Ils le sont, en effet, aussi longtemps qu'on refuse de les considérer comme des Belges, comme une nation aussi caractérisée, aussi vivante et aussi légitime que peuvent l'être les Allemands.

Là, dans la grande plaine où l'Escaut, la Meuse et le Rhin se fraient un passage vers l'océan, s'est constituée une nation, mixte sans doute dans ses éléments, — quel peuple ne l'est pas ? — mais en possession d'une mentalité propre, ayant des traditions et des intérêts communs. La nation belge, parce qu'elle est mixte, parce qu'elle est mi-partie germanique et gallo-romaine, possède un titre spécial à l'existence indépendante. Faudra-t-il renoncer, — maintenant surtout que l'esprit et le droit semblent enfin prendre la place du calcul égoïste et de la force brutale dans les relations internationales, — faudra-t-il renoncer à ces rapports intellectuels et moraux qu'implique l'idée de la grande et large humanité ? Et quand deux peuples se développent suivant leur génie propre, quand de part et d'autre s'accumulent les divergences et les causes de conflit, n'est-il pas éminemment opportun que les chocs violents soient amortis par un intermédiaire, capable de comprendre les deux adversaires, capable d'assurer la paisible osmose des éléments les

plus précieux que possèdent les deux civilisations ? Aussi longtemps que chaque nation possédera sa physionomie particulière, façonnée par toutes les influences ancestrales, par tous les facteurs du milieu physique, par tous les événements de l'histoire, par toutes les initiatives, tous les progrès et toutes les sottises du présent et du passé, — aussi longtemps qu'il y aura des nations et des patries, sur leurs confins se constitueront naturellement, fatalement, heureusement, des nations mixtes, ayant une mission pacifiante. Même le Thibet n'est plus inviolable ; et la grande muraille de Chine est impuissante devant le marchand, comme devant la pensée et la poésie. Partout s'opère un brassage de tous les éléments de la civilisation ; et au point où se rencontrent deux « idéals » divergents ou même antagonistes, se formera une région tempérée, qui base son droit à l'existence sur sa nécessité.

Telle est bien la physionomie de la Belgique. Même ses écrivains de langue française ne sont pas des latins de France ; voyez Maeterlinck et Verhaeren. Même ses artistes les plus flamands ne sont pas des germaniques d'Allemagne ; voyez van Eyck et Rubens. La nation belge existe, avec son caractère propre et sa fonction européenne ; elle doit exister ; et toute atteinte à sa vie est un crime que l'humanité tout entière doit prévenir et réprimer.

Cette vie nationale, le peuple belge l'avait vécue sur le petit triangle géographique que le hasard, les intérêts dynastiques, les finesses et les méprises des diplomates lui ont laissé. Il l'avait vécue ; peut-être n'en avait-il pas la pleine conscience. Pirenne la lui a donnée. Il n'a raconté que les faits ; mais de ces faits surgit, lumineuse et certaine, cette précieuse conclusion : le

peuple belge est une nation nettement distincte, nécessaire, naturelle, légitime par conséquent. Au sentiment instinctif Pirenne a ajouté la certitude, la confiance réfléchie, et aussi la fierté.

L'envahisseur ne le lui a pas pardonné. Ses grands historiens, lorsqu'ils ne s'attachaient qu'aux intérêts scientifiques, avaient reconnu, il est vrai, la haute valeur des synthèses de Pirenne. Mais l'état-major avait parlé ; la Vérité devait couvrir sa rayonnante nudité de l'uniforme prussien, et porter le masque de Guillaume II. On avait décrété que les Belges ne forment pas une nation, que la Belgique n'a aucun droit de se constituer en Etat, puisqu'elle est incapable de lever une armée aussi nombreuse que celle de la France ou de l'Allemagne¹ ! Par conséquent Pirenne est un ignorant dangereux, dont les rêveries s'opposent à l'expansion de la « Kultur », aux sacro-saintes prétentions de l'Empire allemand.

Mais voilà ! la réalité des choses n'obéit pas plus aux très-hautes volontés de Guillaume II que la montagne n'exécuta les fantaisies de Mahomet. L'attitude du peuple belge pendant la guerre a été la démonstration la plus frappante des idées de Pirenne. Elle a la valeur d'une vérification de laboratoire. Malgré toutes les menaces, malgré toutes les fallacieuses promesses, la Belgique s'est levée comme un seul homme, et de sa poitrine elle a fait une cuirasse au droit et à l'honneur de l'humanité.

En face de cette splendide affirmation de la nationalité belge, devant cette preuve par le sang et le martyre de la thèse de Pirenne contre la science asservie de l'Allemagne, le génial historien fut immédiate-

¹ Pour cette fantaisiste et inquiétante conception juridique, voir, par exemple, J. Langhammer, K. K. Professor : *Belgiens Vergangenheit und Zukunft*.

ment suspect à l'envahisseur, devenu, hélas ! l'occupant. Au milieu des douleurs de sa patrie qui étaient ses douleurs, le savant eut au moins la consolation de voir consacrer ses convictions par l'héroïsme de ses concitoyens. Il s'enferma dans son cabinet de travail, il remua encore les documents poussiéreux, où lui souriait avec une immortelle confiance le visage aimé de la patrie. Jamais il n'eut des lecteurs plus nombreux, plus enthousiastes, que pendant ces années d'angoisse. Deux de ses volumes furent réimprimés pendant la guerre ; et pour les soustraire à la censure de l'ennemi on data la réimpression de 1909 et de 1911. Pirenne eut la joie de constater que ses recherches savantes devinrent un réconfort et un apostolat.

Et voyez la psychologie des militaires allemands ! C'est à cet homme, à cette force spirituelle que les canons ne pouvaient pas atteindre, qu'on s'adressa pour une œuvre de dissolution, commandée par la politique allemande. Pirenne était l'orgueil de l'université de Gand. L'Allemagne voulut exploiter les aspirations flamingantes d'une partie de la population pour germaniser ce centre d'instruction supérieure ; elle voulut le transformer en un foyer de propagande anti-belge pour la plus grande gloire de l'empire, et osa faire appel à la collaboration de Pirenne.

Le pacifique savant n'avait jamais été qu'un homme d'étude ; et les rats de bibliothèque ne sont suspects, en général, d'aucun héroïsme excessif. Mais l'homme d'étude s'est révélé un *homme* tout court. A ces invitations des puissants de l'heure, à ces offres qui équivalaient à des menaces, Pirenne opposa le roc inébranlable de sa conscience. Il savait bien que tout refus déclancherait la vengeance brutale ; mais placé entre la trahison et la souffrance, il n'a pas hésité à choisir

la prison et l'exil, qui furent la rançon de la victoire et de l'honneur. Le maître illustre devenait ainsi le symbole de sa nation. Son nom vit dans le cœur des Belges avec ceux du roi Albert I^{er}, du bourgmestre Max, du cardinal Mercier. Comme les Belges regardent vers l'avenir, Pirenne, « prophète du passé », esquisse à la lumière de l'histoire l'*Avenir de la Belgique* (*Times*, 9 avril 1920). Tous les cœurs droits ont glorifié la Belgique ; tous les hommes intègres s'inclineront devant Pirenne ; et ils sauront que l'on peut espérer toujours, parce que notre époque possède encore des hommes, aux vues claires et au caractère indomptable, capables de dominer toutes les tempêtes et de conduire les éléments solides du genre humain vers la pleine humanité.

P. M. MUNNYNCK.

En route vers Tombouctou.

CINQUIÈME PARTIE ¹

23 janvier.

Levés avant le jour, nous bouclons en hâte les derniers colis pour les joindre au tas énorme de nos bagages qui s'empilent devant la gare. C'est aujourd'hui que nous partons réellement pour Tombouctou.

Je suis joyeuse, certes, en cet instant qui comble tous mes désirs. Mais à ma joie se mêle une mélancolie un peu craintive. Je me demande parfois quelles épreuves nous attendent au bout de la route lumineuse et de quelle rançon il va falloir payer la si parfaite réalisation de mon rêve. Comme l'esclave répétait au triomphateur romain : « Souviens-toi que tu n'es qu'un homme », une voix me dit tout bas : « Souviens-toi que nulle joie ici-bas n'est sans mélange et que les larmes sont bien près du rire. »

Par moments, le sentiment de l'effroyable distance m'emplit d'angoisse. Oh ! s'il fallait que l'un de nous deux refît seul la route interminable.... Mais l'avenir ne nous appartient pas et le bonheur qui nous est donné aujourd'hui, nous devons en jouir tant qu'il durera, confiants, sans arrière-pensée. En avant !

Je m'attarde dans la chambre du buffet-hôtel déjà

¹ Pour les quatre premières parties, voir les livraisons d'août à novembre.

pleine de souvenirs en ces quelques jours. Des heures exquises et des heures tristes y ont passé... Toutes les existences sont ainsi faites de contrastes et les jours sombres font aimer davantage le soleil qui dissipe les nuages.

Dehors, il fait encore nuit. Sur le terre-plein de la gare, des manœuvres, avant de se mettre au travail, ont allumé un grand feu, autour duquel ils sont accroupis. Les lampes électriques éclairent le va-et-vient des convois qui se forment, des employés affairés à leur besogne. Sur la colline de Koulouba, le palais du Gouverneur commence à se teinter de rose et la clarté peu à peu descend le long des pentes rocheuses, gagne la plaine et s'étend sur toutes choses, dissipant l'inquiétude de la nuit. Brusquement, les petites lumières, si brillantes dans les arbres, n'ont plus été que des points jaunes sans clarté et sans clarté aussi les flammes qui, tout à l'heure, éclairaient si bizarrement les noirs visages penchés vers elles. C'est l'aurore d'un beau jour.

Devant le buffet où les petites tables sont dressées pour le déjeuner, Mandara se dispute une dernière fois avec le cuisinier de l'endroit. Il s'agit du thé de « mon Madame » qu'il tient à préparer lui-même, arguant que lui seul « connaît manière ». Dès son arrivée il a traité l'autre de sauvage parce qu'il m'envoyait seulement une tasse de thé :

— Pour mon Madame, y faut théière et pis l'eau bouillante dans un pot. Ti connais rien.

Au nez de la gérante qui riait de bon cœur, il a chaque matin pris dans la réserve la plus belle théière pour me la monter avec un pot tout battant neuf en métal anglais.

Maintenant il est là, gardien farouche de nos malles,

lançant des regards soupçonneux à quiconque s'en approche. Mamadou, ahuri, s'occupe uniquement de ses bagages personnels : un vieux carton et un vieux mouchoir dans lesquels il a empaqueté un tas de vieux chiffons. Orgueilleusement, il en sort un petit tablier de mousseline rose comme en mettent les jeunes filles de France, avec beaucoup de fanfreluches.

— C'est mon dernier Madame qui donné ça. Moi y va mettre pour faire beau pour « cimin de fer. »

Il se met en devoir de nouer les rubans... Il est grotesque mais si fier... et pleure presque lorsque je le lui fais enlever.

Tandis que les trains se forment pour Kati et pour Koulikoro, une femme blanche arrive avec une bande de manœuvres. Leste, elle passe dans chaque compartiment, fait balayer, brosser, épousseter. Les vitres sont soigneusement essuyées, les housses des sièges défrippées. Elle ordonne, se fâche, met la main à la pâte et ne quitte un wagon que lorsqu'elle est certaine qu'il n'y reste pas un grain de poussière. De loin, passant d'un train à l'autre, elle nous salue avec un sourire. Nous sommes de vieilles connaissances et elle sait que nous avons de l'estime pour elle.

Voici trois ans passés, arrivant à Bamako, nous l'avions remarquée, le soir, dans le jardin du buffet. Toujours seule à une table, en toilette fort élégante et semblant attendre quelqu'un qui ne venait jamais, elle m'avait fait profondément pitié. Sans doute, elle avait espéré, comme tant de pauvres femmes qui viennent chercher leur vie dans la brousse africaine, un coup de fortune, une aubaine qui la mettrait pour toujours à l'abri du besoin. Non seulement la fortune n'était pas venue, mais la pauvre créature était tombée

ns l a misère, sans un sou pour rentrer en France.

Alors elle demanda du travail. Et comme on se plaignait sans cesse du mauvais entretien des wagons du chemin de fer, on lui proposa la place de nettoyeur en chef. Bravement, elle a laissé là ses toilettes pour vêtir un sarreau de toile et chaque matin au petit jour elle est à la besogne, faisant marcher son équipe de noirs. Et comme elle a l'air plus heureux qu'autrefois!

Des quelques amis qui, gentiment, ces jours derniers, avaient insisté pour venir nous dire adieu au train, un ou deux seulement ont su se réveiller à temps. Quelques poignées de mains s'échangent, on nous crie quelques ironiques : « Amusez-vous bien à Tombouctou », car personne ne comprend notre joie d'aller là-bas.... Le train est parti.

Pendant les deux heures que dure le trajet, nous revoyons les mêmes paysages qu'entre Kayes et Bamako. Collines pierreuses où les herbes ont brûlé. Nérès tout fraîchement vêtus de leur feuillage vert et or. Des baobabs et des fromagers, laideur et beauté côte à côte. Le Niger est invisible, mais un amoncellement de roches, un chaos de blocs entassés nous indique l'endroit où le fleuve franchit un seuil rocheux dans une série de rapides. Plus loin, nous l'apercevons une fois ou deux, très bleu à travers les verdure.

Les deux Anglais sont enthousiasmés par cette lumière qui fait du plus terne paysage un tableau féérique. Tout les intéresse ou les amuse, ces deux. Voilà des compagnons de voyage comme je les aime. Rien n'est glaçant autant que d'avoir à ses côtés des gens qui ne savent pas regarder et qui jamais ne s'enthousiasment.

A l'entrée en gare de Koulikoro, nous voyons le Niger dans toute sa splendeur grandiose. Il semble, au delà des grands arbres qui le bordent, étendre à l'infini ses lacs d'un bleu très pâle et ses bancs de sable.

Toute une flotille est à l'ancre, chalands, chaloupes, vedettes à vapeur, et l'*Ibis*, le bateau que tout d'abord nous devions prendre. Mais la saison est avancée et les eaux sont déjà trop basses pour qu'on ose y aventurer ce beau yacht d'un trop fort tirant d'eau. Nous allons voyager en chalands remorqués par une vedette à vapeur.

Tous ces bateaux blancs sur cette eau bleue, cet air de fête que donne le grand soleil nous rappellent le lac Léman, pas revu depuis tant d'années. Comme nous sommes loin déjà de tout ce que nous aimons!

L'ami M., capitaine de la vedette et chef de convoi, nous attend à la gare et nous bouscule un peu :

— On va partir tout de suite,... tout de suite... dès que les bagages seront embarqués.

— Très bien, mais... le déjeuner ? Il est tard et nous avons faim.

— Vous allez venir manger un morceau chez moi. Je vais vous conduire, Madame, et votre mari nous rejoindra quand il en aura fini avec ses colis.

Tout en grimpant la côte très dure et pierreuse, je regarde mon compagnon. Sa bonne figure, si réjouie d'habitude, est entortillée d'un mouchoir qui cache fort mal une énorme enflure.

— Vous avez mal aux dents mon pauvre monsieur M. ?

— Ne m'en parlez pas. Un abcès. J'étais fou la nuit dernière. Maintenant cela va mieux.

Au sommet du rocher qu'incendie le soleil de midi, nous déjeunons dans la case fraîche où M^{me} M. nous reçoit à cœur ouvert. Elle nous sert un excellent déjeuner, prépare les provisions et les vêtements que son mari doit emporter. Tout cela en berçant sur un bras son petit dernier que la dentition tourmente.

— Est-ce assez triste, dit-elle en s'apitoyant. Le père et le fils qui tous deux ont mal aux dents. Cela me fait passer de belles nuits.

Elle s'effraie un peu de voir partir son mari pour un si long voyage et de le sentir peu bien.

— Que ferais-je s'il tombait malade si loin ?

— Ma pauvre femme ! Est-on malade pour une fluxion ? Ne te tourmente pas. Le coffre est bon.

Notre capitaine, en effet, malgré sa triste figure, est un joyeux vivant, un robuste gaillard que le climat du Soudan n'a nullement anémié.

La vedette siffle éperdûment pour appeler les voyageurs et M. M. nous presse. Il faut dégringoler en hâte la colline. Quel soleil ! La chaleur monte du sol et brûle à travers les chaussures. La lumière est aveuglante : il semble que l'on va tomber là, terrassé dans la fournaise. Mais, au bord du Niger, les fromagers étendent leurs branches jusqu'au dessus des chalands à l'ancre. Une brise fraîche vient des lointains bleus et l'eau a des frissons où le soleil met des reflets dorés.

Le convoi est prêt à partir et, tandis qu'on embarque les dernières provisions, les caisses de glace, les régimes de bananes, le chauffeur du *Davoust* entasse les morceaux de bois dans le foyer de la chaudière.

Notre chaland, la *Gazelle*, est le premier de la file après le remorqueur, puis le chaland des Anglais et un gros bateau très lourd dont la vue fait froncer les sourcils à notre capitaine.

— Vous n'imaginez pas de quoi il est chargé, ce chaland-là ? De bidons d'essence pour ravitailler l'hydroglisseur. Voilà des marchandises que je n'aime pas à transporter. Une supposition que ces b... de laptots fument leur pipe ou qu'une flammèche s'envole de la vedette,.... nous sauterions tous.

L'hydro-glisseur est là aussi, à la remorque jusqu'à Segou. Quatre fauteuils confortables sur une sorte de plate forme relevée de l'avant. C'est léger, c'est blanc, c'est joli, et comme cela doit filer, glisser sur l'eau.

— En deux jours, de Segou nous serons à Tombouctou, dit le mécanicien. Tandis que vous mettrez au moins dix jours avec un pareil train de chalands.

— Mais au moins aurons-nous le temps de regarder autour de nous. Vous ne pourrez rien voir avec une telle vitesse.

Il hausse les épaules avec un bon rire :

— C'est ça qui m'est égal ! Pour ce qu'il y a à voir dans ce pays de sauvages....

Ce mécanicien, envoyé avec l'hydro-glisseur pour le montage et les essais, est un petit Parisien un peu blagueur, mais gentil garçon et « qui ne s'en fait pas ». Il aura passé trois mois en Afrique et descendu le Niger jusqu'à Tombouctou sans connaître grand'chose du pays. Tout ce qui n'est pas Paris ou qui n'a pas trait à ses machines ne l'intéresse pas.

Un dernier sifflement du *Davoust*, une bordée de jurons de M. M. à l'adresse des laptots qui ne démarrent pas assez vite leurs chalands et nous voilà partis.

Les heures de l'après-midi ont passé à organiser notre chaland, notre « home » pour bien des jours. La *Gazelle* est un gros bateau en fer sur lequel sont construites deux cabines assez spacieuses avec un étroit passage en largeur entre les deux. C'est bien couvert, les parois sont en jalousies afin de laisser libre circulation à l'air et des toiles encore peuvent se baisser du côté où donne le soleil. L'avant et l'arrière sont pontés et des trous ronds donnent accès dans ces sortes de cales. Dans la cabine de l'avant, nous avons table, chaises longues, les petits lits qu'on déplie le soir et

qui, pendant le jour, se rangent dans un sac avec la literie. Sur des rayons, nous rangeons nos livres, des ouvrages, de quoi écrire... Nous n'aurons pas le temps de nous ennuyer.

L'intervalle couvert entre les deux cabines sert de cabinet de toilette, la pièce de l'arrière, encombrée de malles et de caisses est abandonnée aux boys qui, le soir, y étendront leurs nattes pour dormir. Mandara y étale ses provisions, ses casseroles : c'est tout de suite un capharnaüm où l'on a grand'peine à retrouver ses affaires. Sur la partie pontée de l'arrière est la cuisine primitive où la marmite bout sur trois cailloux au-dessus d'un petit feu.

Tout a été très vite mis en état, et, la porte avant de notre cabine grande ouverte, nous jouissons de la merveilleuse fin de journée. Le Niger est ce soir d'un vert très pâle, un peu ridé par la brise comme une soie froissée. Au-delà des bancs de sable d'une belle couleur fauve, la rive basse, déjà voilée de brume, est presque invisible. La claire immensité du ciel et celle de la terre se fondent dans une teinte d'opale sans qu'aucune ligne marque l'horizon. On vogue dans de la clarté et n'était le bruit de la vedette, nous croirions par moments voler en plein azur, loin de la terre et des humains.

Quand le soleil a disparu et que la nuit descend très vite, nous abordons un banc de sable et jetons l'ancre pour la nuit. Des planches nous relient à la terre et, tandis que le boy dispose la table pour le dîner, nous faisons les cent pas sur le sable en causant avec nos voisins les Anglais.

Ils sont ravis et n'ont rien vu, disent-ils, dans le monde entier, qui puisse égaler cette beauté tranquille du Niger. Le Nil est moins grandiose, moins sauvage,

et la civilisation nouvelle, les barrages, les hôtels et les dahabiehs bondées de touristes enlèvent tout le charme et le mystère de ces voyages à travers les civilisations mortes.

Qui donc parlait un jour des paysages ruinés par l'art des architectes et des agents voyers ? Sur les bords du Niger ni les uns ni les autres n'ont encore passé, heureusement. Tel il est aujourd'hui, tel il était il y a des siècles et des centaines de siècles, peut être.

Mandara, sur son petit feu de bohémien, a trouvé moyen de nous faire un repas fort convenable. Nous dînons dans la cabine et tandis que Mamadou et notre brave cuisinier installent les lits, nous retournons sur le banc de sable.

La nuit est tellement profonde, tellement opaque, que dès qu'on s'éloigne des lumières du campement il semble qu'on marche parmi des étoffes suspendues. Les laptots ont allumé un grand feu au bord de l'eau et bavardent assis en rond dans les clartés mouvantes. Ils doivent se raconter de bien bonnes histoires, car les rires éclatent constamment ces bons rires de noirs, si francs et si joyeux. On entend très souvent revenir le mot « mousso » qui veut dire femme, et à chaque fois la gaité redouble. Sans doute, ces messieurs narrent leurs conquêtes, leurs succès amoureux auprès des beautés de la rive.

Les chalands éclairés, toutes leurs jalousies ouvertes, projettent sur l'eau sombre des reflets lumineux qu'elle divise, éparpille et brise en mille facettes. Mais l'air très frais depuis le coucher du soleil devient de plus en plus froid et nous grelottons. Il faut sortir des couvertures, baisser les toiles autour de la cabine. Très tôt, nous sommes blottis dans nos petits lits. A côté de ma tête, l'eau, contre la paroi du chaland, fait un

doux bruit jaseur et berceur. Par instants, un grand éclat de rire des laptots vient briser mon rêve à demi conscient, mais eux aussi, heureusement, s'endorment les uns après les autres.

24 janvier.

Plus encore que les voyages en hamac, ma nonchalance aime les longues randonnées en chaland. Cette maison flottante où l'on retrouve son confort, ses petites affaires, où la vie continue son tran-tran habituel dans un perpétuel changement de décor est certainement le moyen de locomotion idéal. J'avais envié quelquefois ceux qui parcouraient ainsi la France par les canaux sans me douter qu'un jour nous aussi aurions un house-boat pour nous enfoncer au cœur du continent mystérieux.

Nous avons été éveillés ce matin au petit jour par le bruit que faisaient les laptots en embarquant le bois pour la chaudière du *Davoust*. Il y a tout le long du fleuve des approvisionnements de bois préparés par les soins des chefs de village et nous arrêtons deux ou trois fois le jour pour nous ravitailler.

Il fait encore gris et terne sur le banc de sable, la clarté sans couleur qui précède le lever du soleil. Autour des restes de leur feu, quelques laptots dorment encore, vivement relevés du péché de paresse par la voix de stentor du capitaine :

— Eh là-bàs, toi, Bokhari, fainéant. Veux-tu voir à parer ton chaland ?

Les passerelles sont enlevées. les chalands poussés au large. Sans enthousiasme, les laptots se mettent pour cela dans l'eau glacée jusqu'à la ceinture. Le soleil et le vent auront tôt fait de sécher sur eux leur ample culotte, mais tant qu'elle séchera ils n'auront pas chaud. A cette saison la brise du matin est

glacée comme celle du soir et nous ne regrettons pas d'avoir gardé avec nous nos chauds vêtements de voyage.

Le lourd convoi se met en route non sans beaucoup de cris et d'injures du capitaine à ses laptots. Il les traite de b... de fainéants, b... d'abrutis et de beaucoup d'autres noms. Mais au fond, il les aime bien, sachant par expérience combien ils sont actifs, dévoués et entendus à leur métier.

Très vite éloignés de la rive, nous naviguons dans une atmosphère un peu brumeuse à travers laquelle transparaît le vert très pâle du Niger. Sous ces voiles clairs le paysage est d'une douceur infinie dont rien ne trouble la pureté. Rien qui choque, rien qui détonne dans cette harmonie de couleurs et de formes : lignes de la rive ou des bancs de sable qui s'estompent très lointaines, pirogues ou chalands qu'on croise et qui glissent comme des ombres sous leurs voiles déployées.

Tout en savourant le thé préparé par Mandara nous jouissons en sybarites de cette claire matinée, de ce repos absolu dans le silence et dans la fraîcheur. Brusquement, à un cri du capitaine, les laptots ont bondi, saisi leurs longues perches et s'efforcent d'arrêter l'élan des bateaux. La vedette ensablée, s'est immobilisée et l'un après l'autre les chalands viennent la heurter, se jettent les uns sur les autres dans un tapage effroyable de coques qui résonnent et d'hommes qui jurent. Comme une volée de grenouilles, d'un seul bord, les laptots sont dans l'eau et s'efforcent de dégager la vedette, d'éloigner les chalands. Les câbles sont emmêlés et le capitaine, craignant pour son hélice, parle sans douceur. Puis la vedette repart à toute petite vitesse, le câble se tend entre elle et notre

Gazelle. Nous glissons aussi. La même chose pour le chaland des Anglais, qui part facilement, entraînant l'hydro-glisseur. Mais le gros chaland à essence refuse obstinément de bouger. On arrête la machine et tandis que vedette et house-boat s'en vont au fil de l'eau, le correspondant du *Times*, trempé jusqu'aux aisselles, a gagné le chaland embourbé. Dans un beau geste, il pousse à la perche, tandis que tous les laptots dans l'eau s'épuisent en vains efforts. Enfin il flotte de nouveau et nous partons... pour nous ensabler un peu plus loin et repartir et nous échouer encore... cinq ou six fois pendant la matinée.

Un esprit chagrin pourrait observer que si les architectes et les agents voyers ruinent les paysages, les ingénieurs hydrographes ont parfois du bon... Mais ces aventures font le grand charme du voyage.

Tandis que tout le monde s'affaire, que les heurts et les secousses menacent de tout renverser à bord, sur l'arrière des chalands, sans s'émouvoir, les cuisiniers surveillent leurs casseroles.

Dans le courant de la matinée, nous abordons la rive droite, assez élevée en cet endroit. Des maisons sont construites au bord de l'eau et un blanc accourt, tout joyeux de voir d'autres visages blancs. C'est encore une plantation de coton et sisal qui vient de se fonder là, et nos Anglais s'étonnent. Ils croyaient sur la foi des journaux que l'on n'avait encore fait aucun effort pour cultiver la vallée du Niger.

Pourquoi donc aussi avons nous la rage de nous décrier nous-mêmes, de dire et laisser dire que les Français ne savent pas coloriser et qu'ils ne tirent aucun parti de leurs conquêtes en Afrique ? Sans doute les Anglais eussent été plus vite en besogne mais au détriment des peuples indigènes. Leur prin-

cipe colonisateur est fort simple : Ote-toi de là que je m'y mette. Sauf aux Indes où vraiment ils étaient trop, les indigènes ont partout dû céder la place.

Nous colonisons avec l'indigène en essayant de ne lui porter tort en aucune manière. Les résultats sont moins rapides, moins brillants, mais peut-être plus sûrs.

Quant aux Boches n'en parlons pas. Ils tuaient, massacraient sans merci tous ceux qui les gênaient dans leurs possessions africaines et faisaient vivre dans la terreur constante les populations qu'ils voulaient bien épargner.

Déjeuner, sieste dans la cabine bien abritée. Puis, le soleil baissé, c'est l'heure exquise. Toutes portes ouvertes, nos deux fauteuils côte à côte sur l'avant de la *Gazelle*, nous regardons, nous nous imprégnons de beauté.

La surface du fleuve, absolument calme, sans une ride, est d'une couleur mauve, grisâtre, un peu triste. Devant nous, la vedette y trace un sillon argenté que les chalands l'un après l'autre reprennent en l'élargissant jusqu'aux lointains derrière nous où le soleil couchant le dore. Sur les bancs de sable, des lueurs roses traînent et les arbres de la rive sont nimbés d'or translucide. Au delà de la ligne d'arbres la plaine se perd dans la brume, et les silhouettes de quelques bœufs au pâturage sont la seule trace de vie dans cette immensité.

Quelle paix, quelle douceur autour de nous ! Rien ne révèle la présence de l'homme et l'on pourrait se croire aux premiers âges de la création. Pourtant ces contrées ont été peuplées autrefois, les villes et les villages étaient nombreux sur ces bords du Niger. Des invasions successives, des siècles de luttes et de

guerres sanglantes avaient ruiné et dépeuplé cette riche vallée où tant de races ont passé. C'est depuis l'arrivée des Français seulement que l'agriculture et le commerce peuvent se développer en paix. Il faudra de nombreuses années pour que ces vastes territoires soient enfin mis en valeur.

Il y a quelques années, après la prise de Segou, les femmes, dans les villages, chantaient, tout en pilant leur mil, la grandeur et la générosité de ces blancs qui leur avaient apporté la sécurité et la paix. On pouvait maintenant construire des maisons sans crainte de les voir brûler par le voisin. On pouvait circuler partout, faire du commerce, amasser des biens sans craindre les voleurs ou les assassins... et jamais, jamais, nos peuples n'avaient vu cela.

A la nuit tombante, sur les bancs de sable au ras de l'eau, des oiseaux dorment, rangés en longues lignes et le bruit de la vedette ne trouble pas leur paisible sommeil. Une petite fille noire m'a jadis expiqué, dans son naïf langage, pourquoi ces mouettes du Niger ne s'effrayaient jamais de rien : « Eux y a bien connaît y a pas bon manger. Alors y peur pas fisil. Ceux qui a bon manger tout de suite y partir. »

Il fait tout à fait noir quand nous arrivons à Segou et nous ne voyons rien qu'un mur au-dessus de la rive et l'administrateur avec une lanterne qui vient chercher les Anglais pour le dîner.

27 janvier.

Le départ a traîné ce matin. Il fallait laisser en arrière l'hydro-glisseur et décharger l'essence nécessaire à son voyage. Du gros chaland de l'arrière, on a sorti d'innombrables bidons que le jeune mécanicien vidait les uns après les autres dans le réservoir. Notre capitaine grommelait dans sa moustache :

— Vous ne pourriez pas me les prendre tous, ces bidons ? Je n'aime pas ce volcan derrière ma vedette. Je n'ai pas envie de sauter.

Le gouverneur est attendu dans la matinée, venant de Bamako en automobile. Le capitaine aviateur qui doit piloter le glisseur est déjà là et s'active autour de ses appareils.

— Nous vous dépasserons dans l'après-midi, pour arriver à Mopti ce soir. Dans quatre jours, nous vous croiserons au retour.

La résidence de Segou est charmante au milieu de ses jardins en terrasse, de ses bosquets d'orangers et de mandariniers. On a fait des jardins potagers tout le long de la rive et des files de prisonniers transportent l'eau du fleuve pour les arroser. Un jardinier nous apporte un panier de légumes et de fruits, qui fait le bonheur de Mandara.

A deux kilomètres environ de Segou-Administration, nous arrivons à Segou-Ville. Un banc de roches d'une centaine de mètres de largeur nous sépare de la rive élevée où les maisons s'alignent sous des fromagers. Mon mari fait le tour des maisons de commerce et Mandara se précipite au marché, tous deux dans le but de nous ravitailler. L'un rapporte des boîtes de conserves et l'autre du bœuf, des œufs et un morceau de capitaine, ce saumon blanc du Niger à la chair ferme et délicate.

Et puis, nous nous remettons en route sur le fleuve aux eaux tranquilles. Oh ! la délicieuse paix de ces journées toutes pareilles et pourtant si courtes dans leur monotonie. Monotone et jamais semblable, le paysage qu'on ne se lasse pas de regarder. La surface du fleuve a mille couleurs changeantes, mille nuances toujours claires allant du bleu au vert très pâle en

passant par toute la gamme des gris, irisés comme la gorge des pigeons. Au long des bancs de sable, l'eau profonde est d'un bleu intense. La vedette y soulève de petites vagues qui viennent battre le bord à pic, faisant ébouler le sable en cascades fauves avec un léger bruit musical.

Notre chef laptot est toujours accroupi sur l'avant de la *Gazelle*, surveillant les fonds, criant, souvent trop tard, un avertissement au laptot de l'arrière qui tient le gouvernail. D'un mot bref, il nous signale un caïman étendu sur la rive, un aigle pêcheur aux aguets ou bien un vol de canards traversant le ciel, groupés en triangle parfait.

Nez épaté, bouche lippue, des yeux tout petits sous des paupières bridées, Bokhari notre chef laptot, a beaucoup plus l'air d'un Esquimau que d'un noir africain. Le matin et le soir, il complète la ressemblance avec les hommes du Nord en s'affublant d'un tas de vieux vêtements les uns par-dessus les autres, jusqu'à n'être plus qu'un informe paquet. Sur sa tête il enfonce un bonnet de drap tiré bien au-dessous des oreilles. Ainsi emmitoufflé, il serait à sa place dans une hutte de neige bien plutôt qu'à naviguer sur le Niger. Quand il sourit, ses petits yeux bridés pétillent de bonne humeur et rien ne semble troubler jamais l'égalité de cette humeur. Est-ce indifférence ou philosophie ? On ne sait trop. Toute sa vie se passe à descendre ou remonter le fleuve, et son caractère a fini par participer de la sérénité des lointains bleus et du calme des plaines sans fin.

Tous ces laptots du Niger sont une race à part, méprisée des autres indigènes. Mais ce sont de braves gens quoique un peu sauvages. Connaissant à fond leur métier, débrouillards et ne regardant pas leurs

peines, ils se dévouent sans compter au patron qui les traite bien. Encouragez-les de temps en temps par des « bougnas », des dons comestibles surtout, ils marcheront nuit et jour à la perche ou à l'aviron si vous êtes pressé. Dix fois de suite, ils déchargeront votre chaland pour lui faire franchir une passe difficile, rechargeront... repartiront... et jamais rien ne manquera dans vos colis. Mais s'ils sont abandonnés à eux-mêmes, s'il n'y a pas là un blanc pour les surveiller, c'est autre chose. Maintes fois, nous avons vu sur les bancs de sable du côté de Kouroussa des amoncellements de caisses et de ballots, les chargements de deux ou trois chalands qui n'avaient pu passer, faute d'eau. Avec des voiles, des nattes et les plus gros colis, messieurs les laptots s'étaient fait dans le tas un abri où ils vivaient à l'aise comme des rats dans un fromage. Comme des rats encore, ils grignotaient après tout ce qui dans le chargement se trouvait être plus ou moins comestible. Ils goûtaient aux liquides pour s'assurer que la chaleur ne leur avait pas nui et, paisibles, attendaient la crue qui remettrait à flot leurs chalands.

Arrivés au bout du voyage, lorsque le commerçant, exaspéré déjà d'avoir tant attendu sa marchandise, constatait les dégâts, les laptots mettaient tout sur le dos de la pluie, du soleil et du vent.

— Ça c'est Dieu qui faire. Nous y a pas connaît.

Je ne plains pas beaucoup les commerçants. Ils font d'assez gros bénéfices pour supporter le grignotage des laptots.

VAHINÉ PAPAA.

(La suite prochainement.)

L'aide financière à l'Autriche.

BREF EXAMEN CRITIQUE DU PROJET DE LA SOCIÉTÉ DES NATIONS ET INDICATION DES BASES D'UN NOUVEAU PROJET

I. — *Introduction.*

Les Autrichiens comprennent très bien que, comme vient de le dire M. Gürtler, nouveau ministre des Finances, « la tendance à leur octroyer des crédits s'accentuera dans la mesure où ils s'efforceront d'accroître par leurs propres réformes le crédit que mérite leur Etat. » Leur mot d'ordre est : « Aide-toi », parce qu'ils savent que c'est la condition essentielle de toute réforme comme de toute aide étrangère.

Depuis plusieurs mois, le Gouvernement, les partis politiques et les financiers de l'Autriche étudient comment il serait possible de réagir contre le déficit croissant du budget, contre une inflation croissante et contre la baisse croissante du change. Déjà des mesures ont été prises en vue de diminuer les dépenses et d'augmenter les recettes de l'Etat ; d'autres le seront prochainement ; et, lorsque tout sera prêt pour une action d'ensemble, un programme de réforme générale sera mis en application.

Epuisée par une longue guerre et séparée des territoires avec lesquels elle faisait la majeure partie de ses échanges, l'Autriche est incapable de se tirer des difficultés actuelles par ses seuls moyens ; elle a besoin, au moins pendant une période de réadaptation, de l'aide étrangère pour importer les denrées alimentaires et les matières brutes qui lui sont nécessaires et pour disposer des éléments qui lui permettront de « défendre » sa monnaie. L'aide étrangère, ainsi que l'a remarqué récemment le Dr Guillaume Rosenberg (*Neue Freie Presse* du 23 octobre 1921), aurait également une heureuse influence au point de vue « psychologique », en donnant confiance à l'intérieur du pays.

La Section autrichienne de la Commission des Réparations savait bien, en se rendant à Vienne, qu'elle devrait jouer tout d'abord un rôle de réorganisatrice. Après des enquêtes et études qui lui font honneur, elle a établi un ensemble de projets de réforme à réaliser par l'Autriche elle-même avec l'aide des pays étrangers. Mais l'Entente a considéré que le concours qui lui était demandé était trop élevé pour être accordé à un Etat avec lequel elle avait été en guerre, alors surtout que, maintenant, chaque pays doit faire de très larges dépenses et se trouve dans une fort médiocre situation budgétaire.

Après un intermède occupé par un projet de société par actions pour le relèvement de l'Autriche — les financiers l'ont vite écarté comme impraticable ! — la Conférence de Londres, en désespoir de cause, s'est tournée vers la Société des Nations et lui a demandé d'appliquer à l'Autriche les méthodes préconisées par la Conférence financière internationale

de Bruxelles, en se servant des gages auxquels les créanciers privilégiés de l'Autriche renonceraient, sans doute, temporairement, en vue de faciliter son action.

Le Comité financier de la Société des Nations dont les études étaient beaucoup facilitées par les travaux antérieurs de la Commission des Réparations, envoya trois délégués faire à Vienne une rapide enquête, puis examina quelques projets et prit de premières résolutions.

Les décisions du Comité financier ont été connues en France par une interview de M. J. Avenol, qui annonçait que l'Autriche allait être *vite* régénérée grâce à des réformes d'ordre intérieur et à des *crédits ter Meulen*. Les Français qui connaissent l'Autriche, trouvèrent dangereux un optimisme aussi criard, et les financiers remarquèrent qu'il était absurde d'appliquer la formule ter Meulen à des crédits consentis à un Etat et à long terme. Le rapporteur du Traité de Saint-Germain à la Chambre des Députés se fit, devant le Gouvernement français, l'interprète de ces craintes et de ces critiques.

En juin 1921, le Secrétariat de la Société des Nations a publié sous le titre : *Rapport et documents relatifs à la reconstitution financière de l'Autriche*, une forte brochure que nous citerons très souvent et qui, pour être assez discutable à cause surtout de graves lacunes, contient cependant un certain nombre d'observations exactes et des propositions intéressantes.

La Société des Nations, qui avait perdu quelque temps à chercher de premiers concours financiers, a été paralysée complètement dans ses efforts par le fait que les Etats-Unis, principaux créanciers privilégiés de l'Autriche, n'ont pas, jusqu'à présent, déclaré expressément renoncer à leur avantage.

Les retards successifs dans l'octroi d'une aide financière ont causé à l'Autriche un grave préjudice. Après avoir donné une certaine confiance dans l'avenir, ils ont accentué les craintes : la baisse du change a pris la forme d'une catastrophe, l'inflation s'est accentuée et, ainsi, le déficit budgétaire s'est élargi. De récentes « avant-avances », d'ailleurs faibles, ont peu calmé, à Vienne, l'état de l'opinion. Le moment est proche pourtant où l'étranger *devra* aider l'Autriche dans la réalisation de ses réformes ; aussi convient-il que l'on se rende bien compte de la valeur réelle du projet de la Société des Nations et de *la façon dont on devrait pratiquer si l'on veut atteindre plus sûrement le but.*

Pour ne pas décourager nos lecteurs par la longueur et l'aridité de notre exposé, nous avons dû *abrégé* celui-ci dans toute la mesure du possible.

II. — *Moyens d'améliorer la situation budgétaire de l'Autriche.*

La Société des Nations, rappelant les vœux de la Conférence financière internationale de Bruxelles, a remarqué qu'il était nécessaire que, tout d'abord, « l'Autriche adoptât elle-même les mesures les plus sévères pour améliorer sa situation financière intérieure » et que, notamment, il lui fallait « obtenir aussitôt que possible l'équilibre de son budget ». Le déficit budgétaire est, en effet, l'un des chaînons principaux de la chaîne sans fin qui se déroule, en spirale, à un niveau toujours plus bas : il accentue l'inflation ; l'inflation et plus encore le déficit de la balance des comptes accentuent la baisse des changes, et, par contre-coup, la dépréciation de la

monnaie à l'intérieur et la baisse du change accentuent le déficit budgétaire en obligeant à augmenter le montant, en couronnes, des subsides, des traitements et des sommes destinées à l'achat de marchandises.

Comment ralentir, puis arrêter ce mouvement ? Evidemment, en diminuant les dépenses et en augmentant les recettes de l'Etat.

a) En Autriche, la diminution des dépenses doit résulter surtout d'une réduction progressive des subsides pour les vivres et du nombre des fonctionnaires, comme d'une meilleure exploitation des postes et chemins de fer.

Les subsides pour les vivres sont depuis plusieurs années, et demeurent malgré de premiers efforts pour les supprimer, la cause principale du déficit budgétaire : de deux milliards et demi de couronnes par mois auxquels on les estimait au printemps dernier, ils sont arrivés à atteindre le quadruple, depuis les nouvelles baisses du change.

Une telle situation ne peut durer, a dit avec raison la Société des Nations. L'Autriche a établi un programme tendant à la suppression progressive des subsides de cette nature et commencé à entrer dans cette voie : les personnes appartenant à certaines catégories de contribuables, ont déjà dû passer chez le percepteur pour verser en bloc une certaine somme représentant à peu près le montant de leur part dans les subsides jusqu'à la fin de l'année. Malheureusement, l'extension d'une telle mesure deviendra difficile lorsqu'il faudra l'appliquer à des couches sociales dans une situation précaire, non seulement aux anciens, mais aux *nouveaux pauvres* ! Quant aux fonctionnaires, on sera obligé de leur octroyer de

nouvelles augmentations de traitement ! (Voir sur cette question l'excellent article de M. Rosenberg dans la *Neue Freie Presse* du 22 octobre 1921.)

La suppression des subsides pour les vivres sera une œuvre délicate et d'assez longue haleine ; son effet sera moindre que ne le croit la Société des Nations par suite de ses répercussions budgétaires que rien ne permettra d'éviter ; ses répercussions économiques seront également notables à cause des augmentations de salaires qu'elle entraînera. (Voir sur ce point de nombreux articles de *L'Oesterreichischer Volkswirt.*)

L'Autriche a trop de fonctionnaires, surtout depuis que les Etats successeurs lui ont renvoyé ses nationaux qui exerçaient des charges publiques sur leur territoire. Pour faciliter la transition, il faut prévoir des pensions et secours à ceux d'entre eux qui, volontairement ou non, quitteront leur situation.

Quant aux services publics, notamment aux Postes et Télégraphes et surtout aux Chemins de fer de l'Etat, leur déficit est énorme. Il va falloir rapidement augmenter *encore* leurs tarifs, déjà élevés, et réduire leur personnel, *extravagant*.

Si pressée que la Société des Nations se soit montrée à cause de la faiblesse des fonds qu'elle s'était assurés pour venir en aide à l'Autriche, elle aurait dû constater ces faits, et tenir compte des nécessités qui rendraient sans effet les engagements qu'elle obtiendrait à nouveau du Gouvernement autrichien pour ce qui concerne le relèvement du traitement des fonctionnaires !

b) D'autre part, le relèvement des impôts anciens et l'établissement d'impôts nouveaux ne donneront probablement pas les résultats que l'on en attend...

à moins qu'entre temps la dépréciation de la monnaie ne soit assez forte pour le permettre. Telles seraient, d'ailleurs, nous dit-on, les principales constatations que l'on aurait faites depuis que, cet été, on a relevé certains droits et tarifs en Autriche.

Le programme financier du gouvernement autrichien paraît étudié sérieusement. Malgré l'exemption récemment décidée des petites cotes, l'impôt direct peut rendre un peu plus, si on revise les estimations de la valeur de certains biens. La perception en « or effectif » des droits de douane sur les articles de luxe gênera évidemment nos exportations, mais paraît assez légitime, parce qu'elle permettra d'atteindre vraiment la richesse et, en restreignant les importations d'articles qui ne sont pas nécessaires, de diminuer le déficit de la balance commerciale. Un peu trop faciles sont les calculs prévoyant qu'en doublant certains droits, on doublerait les recettes ; assez critiquable aussi serait d'augmenter la quantité de tabac mise en vente à l'intérieur, parce qu'il faudrait en importer plus et qu'en conséquence l'on augmenterait le déficit de la balance commerciale....

En une période de monnaie stabilisée, il faut s'attendre à ce que les recouvrements soient inférieurs aux prévisions, — ce qui, joint à l'impossibilité de réduire les dépenses autant qu'on le voudrait, oblige à prévoir un déficit très supérieur à celui que l'on annonce comme probable une fois que toutes les réformes financières seraient appliquées.

Pour combler le déficit provisoire résultant des subsides, la Société des Nations a prévu une aide extérieure, et, pour combler le déficit restant — malheureusement, il a *beaucoup* augmenté depuis mai-juin 1921 ! — un emprunt intérieur. Sur les con-

ditions dans lesquelles celui-ci serait émis, nous n'avons guère de renseignements ; il aurait, en tout cas, lieu rapidement, parce que son but serait également d'arrêter l'émission de billets de banque. Il serait, dit-on, garanti par une hypothèque de 2 % sur les biens fonds. Son succès, remarquent avec raison tous les Autrichiens, dépendra des circonstances dans lesquelles aura lieu l'émission ; aussi tremblent-ils que, par un choix inopportun du moment, on n'aboutisse à un échec dont les conséquences seraient très sérieuses.

Pendant que l'on discute, la situation s'aggrave. Il est urgent de réagir !

III. — *Réforme monétaire et création d'une banque d'émission.*

Essentielle est, comme l'a constaté la Société des Nations, « une réforme monétaire, à réaliser par une banque d'émission jouissant de l'autorité et de l'indépendance nécessaires. »

Tous les documents de la Société des Nations insistent sur la *stabilisation* de la monnaie à sa valeur à *l'intérieur* au moment de la réforme. Malgré tout notre désir d'atteindre ce but sans accentuer la dépréciation, nous croyons nécessaire de faire quelque réserve sur ce point pour le cas où l'opération aurait lieu *peu après une nouvelle baisse du change*. Alors, on pourrait très bien commettre, dans l'établissement de la nouvelle parité, une erreur assez grave pour compromettre le succès des efforts.

En même temps, on « placerait un emprunt intérieur suffisamment considérable pour (nous l'avons vu) obtenir l'arrêt de l'émission des billets. »

La Banque nouvelle d'émission, qui serait chargée

de mener à bien l'opération, serait formée, pour moitié, de capitaux nationaux, pour moitié, de capitaux étrangers avec une représentation identique des intérêts au sein du Conseil. Un Comité de Contrôle, composé de quatre étrangers et de trois Autrichiens et ayant des pouvoirs très larges, exercerait une surveillance sur la Banque et, en même temps, sur les opérations de crédit de l'Etat.

En fait, la nouvelle Banque aurait *une politique identique à celle de la Banque d'Autriche-Hongrie avant la guerre*. « La banque d'émission, a écrit la délégation de la Société des Nations, devra assumer la charge de maintenir la parité-or de la nouvelle monnaie. Nous n'estimons ni possible, ni nécessaire l'obligation légale du remboursement en or. Mais il sera indispensable que la nouvelle Banque puisse disposer toujours de la quantité de devises étrangères suffisantes pour pouvoir faire face à toute demande formulée à l'extérieur. Elle devra donc constituer un fond de conversion au moyen de son capital et à l'aide de divers apports que pourra éventuellement lui faire le Gouvernement. Bien entendu, la véritable base de l'équilibre des paiements extérieurs, c'est la reprise du jeu normal des crédits et le développement économique du pays. Le fond de conversion de la Banque ne peut avoir qu'un rôle régulateur. »

Les Autrichiens n'ont pas dû trouver que ce langage était bien nouveau pour eux. L'emploi d'expressions, empruntées aux pays sud-américains, ne change rien aux choses. Avant la guerre, la Banque d'Autriche-Hongrie se servait de ses capitaux pour empêcher les fluctuations trop fortes du change — ce qui était sa principale obligation statutaire — et elle ne pouvait

le faire que grâce aux opérations de crédit contractées à l'étranger qui venaient assez régulièrement lui fournir les éléments nécessaires pour combler à peu près le déficit.

Ce programme, assez imprécis nécessairement, ne vaudra que ce que vaudront les hommes qui l'appliqueront. Le tout est qu'il soit appliqué par des hommes compétents, habiles et connaissant bien l'Autriche-Hongrie.

Puisse l'exemple, en Hongrie, de M. Roland de Hegedüs faire prévoir, d'une part, les difficultés auxquelles on se heurtera pour réaliser des réformes tracées seulement sur le papier, et, de l'autre, la nécessité d'une sorte d'ubiquité, parce que les événements d'ordres très divers auront de très graves répercussions sur la situation financière du pays.

IV. — *La balance des comptes de l'Autriche.*

Ce qui étonne et même inquiète le plus dans les documents de la Société des Nations, c'est leur silence à peu près complet sur la question dont dépend surtout le succès de ses efforts : quel est maintenant et quel sera demain l'état de la balance des comptes de l'Autriche ? Il semble que, pour la Société des Nations, il suffise que l'Autriche reparte sur des bases nouvelles, pour que, du fait de la « reprise du jeu normal des crédits » et du « développement économique du pays, » l'équilibre s'y rétablisse. C'est là se montrer bien optimiste, ou plus exactement bien insouciant, imprudent même, car l'état de l'opinion sur lequel on compte est essentiellement instable. Insistons donc sur la balance des comptes de l'Autriche dans la mesure où l'on peut en parler avec quelque certitude et précision.

Avant la guerre, l'Autriche-Hongrie avait, malgré l'industrie de la Bohême et l'agriculture de la Hongrie, et malgré les capitaux apportés par les touristes étrangers ou envoyés par les émigrants dans leur pays natal, une balance commerciale assez notablement et régulièrement déficitaire. A plus forte raison, tel est maintenant le cas de l'Autriche allemande, qui ne comprend pas les principales régions productrices de l'ancien Empire et dont les habitants ne cherchent fortune au loin qu'en petit nombre.

L'*Oesterreichischer Volkswirt* a estimé que le déficit de la balance commerciale de l'Autriche a été, en 1920, de 900 à 1200 millions de couronnes-or, soit de quelque 200 millions de dollars, et a conclu qu'en tenant compte des capitaux apportés par les visiteurs étrangers, des bénéfices réalisés sur les marchandises, les titres et les devises, achetés et revendus au dehors, et des coupons touchés à l'extérieur, le déficit avait encore été de *quelques centaines de millions de couronnes-or*.

Actuellement, on peut constater en Autriche une certaine amélioration de la situation économique : « L'industrie, a dit M. Gustave Stolper dans l'*Oesterreichischer Volkswirt* du 1^{er} octobre 1921 travaille relativement plus fort en Autriche que dans n'importe quel autre pays de l'Europe. Le nombre des sans-travail n'est au total que de 24 000 et a eu, durant les dernières semaines, tendance à diminuer. L'importation de charbon est supérieure aux besoins ; les matières premières ne manquent pas ; la stagnation des affaires a cessé en général depuis la récente baisse de la couronne. De toutes parts, on crée de nouvelles industries pour combler les lacunes de la production industrielle de l'Autriche allemande ; des

chefs d'entreprise tchéco-slovaques transfèrent ici une partie de leurs établissements ; des sociétés qui avaient transporté leur siège au dehors, ont ouvert de nouveaux bureaux à Vienne. Banques et banquiers ont de la peine à faire face au courant des affaires ; le commerce se développe toujours plus. Les touristes sont plus nombreux que jamais.... »

Il y a pourtant des ombres au tableau. Notons-en quelques-unes, en plus des difficultés d'ordre général : l'Autriche a beaucoup de peine à exporter, parce que les pays voisins ferment leurs frontières par des tarifs très élevés ou des interdictions d'importation. (Voir la déclaration du nouveau Ministre du Commerce dans la *Neue Freie Presse* du 22 octobre 1921.) De plus, elle a obtenu d'Etats étrangers des crédits qui atteignent cinq cents millions de couronnes, et aura, malgré de récents accords reculant de nombreuses échéances, à payer au dehors des sommes probablement notables. Enfin, le marché du change est, du fait tant d'anciens crédits privés et de la spéculation que de l'évasion des capitaux, rendu plus instable.

Nous considérons que l'Autriche, qui n'a cessé de progresser depuis l'armistice, pourra améliorer encore plus nettement sa situation dans l'avenir : sa balance du commerce deviendra moins déficitaire, surtout si la consommation intérieure demeure très réduite pour les matières et marchandises importées, et elle pourra être atténuée dans une plus forte mesure par certains actifs de la balance générale des comptes. Que le déficit devienne assez faible, et il sera possible de le combler de la même façon qu'avant la guerre : le principal est qu'au lieu d'être considéré comme une sorte de tonneau des Danaïdes, il ne paraisse

pas hors de proportions avec les forces du pays. Les groupes financiers qui s'intéresseront au sort de l'Autriche, feront bien d'encourager spécialement les efforts qu'elle tentera pour *réduire ses importations au strict nécessaire*.

V. — *Le projet de la Société des Nations.*

Le projet que la Société des Nations a conçu pour venir en aide à l'Autriche, est assez simple, mais de nature à dérouter les techniciens, parce qu'il repose sur des confusions étranges.

Afin de donner aux crédits étrangers la base la plus solide, il a été entendu à la Conférence de Londres que l'on demanderait à tous les pays ayant « des privilèges constitués sur les ressources de l'Autriche, pour le remboursement de crédits de relèvement et pour le paiement des réparations, de les laisser suspendre pour une période d'au moins vingt ans. » En prévision qu'il en serait ainsi, l'Autriche s'est déclarée disposée à offrir, comme gages spéciaux, des nouvelles opérations financières, « ses recettes des douanes et des monopoles d'Etat, des tabacs et des forêts, ainsi que des hypothèques sur les biens fonds du pays ; » et elle confierait ces gages au Comité financier de la Société des Nations ou à un de ses délégués jouant le rôle de « trustee ».

La première opération financière aurait lieu selon la formule ter Meulen. L'Autriche obtiendrait ainsi des sommes « suffisantes pour permettre la mise en œuvre du programme pendant un certain nombre de mois ; » « ces avances seraient remboursables, et le produit des emprunts extérieurs serait affecté en première ligne à leur remboursement. »

En ce qui concerne les gages, rien de bien notable

à remarquer ; la seule chose un peu intéressante serait leur remise, non à un consortium financier international ou à un service de la Dette publique (ainsi qu'on avait songé à en créer un par le Traité de Paix), mais à un organe qui offrirait d'autres garanties. Il faut ajouter que tous les gages, quels qu'ils fussent, n'auraient de valeur que dans la mesure où l'Autriche se relèverait, et que tous les financiers qui viendraient en aide à celle-ci, même temporairement, sans bien s'en rendre compte, ne comprendraient point la situation réelle.

Lorsque la Conférence financière internationale de Bruxelles a adopté le projet ter Meulen, elle avait en vue notamment l'Autriche, mais elle prévoyait une aide aux *particuliers*, cautionnés, pour ainsi dire, par l'Etat pour leurs achats de *matières premières à transformer*, et non directement à l'Etat lui-même. (Voir notre article sur « la pratique des crédits internationaux élaborés par la Conférence financière de Bruxelles et de la Société des Nations », dans la *Revue politique et parlementaire* du 10 janvier 1921, et notre autre article, sous le pseudonyme de Testis, « La Conférence financière de Bruxelles et son projet de crédits internationaux » dans la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* de février 1921). Or, de tels crédits qui auraient pu rendre de grands services durant la période qui a suivi l'armistice, ne sont plus du tout nécessaires, ne seraient même guère utiles, depuis la crise économique générale : l'industrie autrichienne obtient directement des crédits pour l'achat des matières premières, qui, nous l'avons constaté, ne lui font plus défaut.

Dans le projet d'aide à l'Autriche que nous étudions ce serait l'Etat lui-même qui profiterait des

crédits ter Meulen ; et il s'en servirait surtout pour importer des denrées alimentaires. Le chef du service des crédits de la Société des Nations — ce service, qui n'a donné jusqu'ici *aucun* résultat, coûtera, en 1921, 10 000 livres sterling, soit 500 000 francs français à la Société ! — a vu ce que la première de ces constatations avait de nature à étonner ; de là, cette remarque que l'on trouve dans le Rapport au Conseil de la Commission économique et financière, septembre 1921 : « le plan de reconstitution prévu par l'Autriche n'est pas une application absolue du projet ter Meulen : en effet, les crédits seront donnés directement à l'Etat, ce qui ne permettra pas la double garantie qui existe lorsque les obligations garantissent les crédits privés. » — Observation bien curieuse, car elle suppose, par sa texture même, une conception étrange des crédits ter Meulen. Ce qui est essentiel dans ceux-ci, ce n'est pas l'existence de deux engagements *quelconques*, mais de l'engagement *principal* d'un producteur ou commerçant en vue de la production, et l'engagement *accessoire* de l'Etat, et aussi la situation de fait que le *remboursement du crédit sera assuré généralement par l'exportation de partie des manufacturés faits avec les matières premières livrées à crédit*. Or, tel ne serait *nullement* le cas si l'on appliquait à l'Autriche, en tant qu'Etat, la formule ter Meulen : non seulement le débiteur *accessoire* deviendrait le débiteur *unique*, mais comme il emploierait les avances à l'achat de vivres pour consommation intérieure, il ne serait pas en mesure de rembourser le crédit avec les éléments de change qu'il se procurerait grâce à eux. Seuls, des crédits ordinaires à plus ou moins long terme peuvent permettre d'atteindre le but.

Tous les financiers ont dû s'en rendre compte. Rien d'étonnant dès lors que le projet de la Société des Nations ne leur ait pas donné confiance et que, pour la plupart, ils l'aient considéré avec suspicion.

Au bout de *peu de mois*, les crédits provisoires seraient épuisés, et, tandis que les banques détentrices de bons ter Meulen émettraient un emprunt pour passer à d'autres leurs risques, l'Autriche se trouverait dans une situation, qui, de délicate, deviendrait vite plus que difficile, à moins de chances exceptionnelles sur lesquelles compte sans doute la Société des Nations.

L'erreur de la Société des Nations a été double : au lieu de choisir des formules nouvelles pour une situation nouvelle, elle a voulu « replâtrer » la formule ter Meulen dans des conditions où la chose était impossible ; ne trouvant pas tous les concours nécessaires pour réaliser une œuvre sérieuse, digne d'elle, elle a agi de la même façon que les financiers qui, si bien intentionnés qu'ils soient, risquent de faire sombrer une entreprise faute de s'être assuré des fonds suffisants.

VI. — *Dangers du projet de la Société des Nations.*

Ce que nous venons d'exposer suffit pour montrer que le projet de la Société des Nations comporterait, si on le réalisait tel qu'on le prévoit, de sérieux dangers, d'abord pour la considération dont jouissent les techniciens de la Société des Nations, sinon pour la Société des Nations elle-même, ensuite et surtout pour l'Autriche, qui, faute de mieux, a dû accepter de telles propositions.

Les contre-coups de toute erreur se feraient sentir jusqu'à nous, aux points de vue financier, écono-

mique et politique. Les créanciers étrangers de l'Autriche ne toucheraient pas même les sommes très réduites que celle-ci doit leur payer en diverses échéances. Nous qui supportons déjà les conséquences de la crise des changes dans les pays de l'Europe centrale, nous les supporterions plus encore. Et, après un échec, l'Autriche se tournerait certainement vers la Société des Nations, et, invoquant les erreurs commises par elle, réclamerait d'elle avec force son rattachement à l'Allemagne que seule elle peut autoriser en vertu des Traités de Paix !

VII. — *Nécessité d'une aide américaine.*

L'Entente a chargé la Société des Nations de s'occuper de l'Autriche avant que les Etats-Unis aient fait connaître définitivement leur intention de ne pas ratifier le Pacte. L'œuvre de la commission économique et financière de la Société des Nations s'en est ressentie : les Etats-Unis se sont moins pressés de renoncer à leurs gages en sa faveur — ce qu'elle n'a pas encore fait pour d'autres motifs également et qui rend impossible toute intervention — et ont mis moins de bonne volonté à participer à l'œuvre de relèvement de l'Autriche.

Cependant, des financiers américains sont venus en Europe et n'ont pas caché qu'ils pourraient aider l'Autriche de leurs capitaux. Qui les a peu encouragés, sinon découragés ? Et pourquoi l'a-t-on fait ? Pour une œuvre assez difficile et d'assez longue haleine, ils sont presque indispensables, parce que seuls ils disposent d'assez de capitaux.

Espérons que la Conférence de Washington fournira à quelques personnes compétentes l'occasion de faire cesser le malentendu et de nouer de nouveaux

liens, tandis que des efforts semblables seront faits d'un Continent à l'autre.

VIII. — Conclusion.

Si sérieuse que soit la situation de l'Autriche, elle n'est pas si grave qu'elle doive décourager ceux qui l'étudient de près et s'y intéressent sérieusement. Les Autrichiens eux-mêmes ont commencé une réforme qu'ils se proposent de poursuivre avec énergie si on leur en fournit les moyens ; ces efforts peuvent et doivent aboutir à des résultats très notables pourvu qu'ils soient appuyés des conseils de techniciens compétents et de fonds suffisamment importants.

La Section autrichienne de la commission des Réparations avait bien vu que l'Autriche ne pourra se relever que par une aide décroissante sans doute, mais *assez forte et d'assez longue durée*.

Ce que les Etats de l'Entente ont jugé au-dessus de leurs moyens, ne l'est pas au-dessus de ceux d'un *syndicat international*, fortement soutenu par la Finance américaine et appuyé par les groupes qui se sont liés en France à la *Banque des Pays autrichiens* et en Angleterre à l'*Anglo-Oesterreichische Bank*, et par des banques hollandaises et scandinaves.

Le nouveau Syndicat pourra remercier la Société des Nations, comme la Section autrichienne de la Commission des Réparations, de ses études, tout en reconnaissant, espérons-le, l'utilité et l'opportunité de cet exposé.

ANDRÉ-E. SAYOUS.

La révolution vaudoise de 1845

Récit publié et annoté par Aug. Reymond.

Le récit que nous donnons ci-dessous est extrait d'une lettre d'Henri Druey à M^{me} Piguet, lettre commencée le 29 avril 1845, et qui n'était pas achevée le 5 mai suivant : elle compte plus de 200 pages in-4^o. M^{me} Piguet était la veuve du pasteur Piguet, de Cotterd, mort en 1830, qui, frappé de la vive intelligence du jeune Druey, avait engagé ses parents à lui faire faire des études, et s'était toujours intéressé à lui. Druey avait un véritable culte pour son protecteur ; il entretenait avec lui, à partir de 1822 — c'est de cette année, du moins, que date la plus ancienne lettre que nous ayons de lui — une correspondance aussi copieuse que suivie, lui faisant part de toutes ses impressions et de tous ses projets. Après la mort de M. Piguet, ce commerce épistolaire se continua avec sa veuve jusqu'en 1854. Le recueil de ces lettres, actuellement en possession de la Bibliothèque cantonale vaudoise, est une source des plus précieuses pour l'histoire de notre canton et de la Suisse ; il constitue en même temps un document biographique et psychologique du plus haut intérêt. On en jugera par les pages qui suivent.

A. R.

Vous ai-je mal comprise ou la précipitation avec laquelle vous avez écrit votre lettre (celle du 28 mars) ¹

¹ La Bibliothèque cantonale ne possède pas les lettres de M^{me} Piguet. Il n'est pas probable qu'elles aient été conservées. En effet, M^{me} Piguet avait prié Druey de les brûler, et tout porte à croire que Druey s'est conformé à ce désir.

laisse-t-elle dans l'ombre une pensée qui était dans votre esprit, mais que vous n'avez pas exprimée ? A travers le tableau, en général fort exact, que vous me faites de la situation des esprits, et où vous me rapportez plutôt ce qui se dit que vous ne jugez à proprement parler, il me semble que j'entrevois un nuage qui me semble signifier que vous me croyez entraîné par un tourbillon, embarrassé dans une fausse voie, et m'associant par des motifs impurs à des hommes que je n'aime pas pour opérer le bien public ; en un mot, votre lettre me fait l'effet que vous avez un peu perdu de vue ce que je vous ai dit à Faoug, ou que les impressions produites par mon calme et mon désintéressement se sont affaiblies dans votre esprit. En d'autres termes, vous éprouvez à mon égard une inquiétude alarmante. Si j'ai mal compris, tant mieux, et mettez que je n'aie rien dit. Mais si j'ai saisi le sens de vos appréhensions, il est bon que vous puissiez vous faire une idée plus juste de l'état de mon intérieur. Dans tous les cas, vous serez toujours bien aise de pouvoir vous convaincre, et moi je tiens à ce que vous n'ignoriez rien.

Je puis tout résumer en deux mots : je suis parfaitement calme et tout à fait à l'aise dans mon intérieur. C'est que j'ai le sentiment d'avoir été fidèle à mes principes, qui ont triomphé dans la révolution de février, d'avoir agi avec un entier désintéressement, et par amour du bien, en un mot d'avoir fait ce que me commandait mon devoir et le bien du pays dans les circonstances difficiles où l'on s'est trouvé. Heureusement des faits irrécusables sont là, qui le prouvent.

Quels sont les principes que j'ai contribué à faire triompher le 14 et le 15 février ? Ceux-là mêmes que j'avais toujours soutenus et défendus dans le

Grand Conseil et le Conseil d'Etat depuis 1831 que j'y suis entré, et dans le *Nouvelliste vaudois* depuis 1834, où j'ai commencé à y écrire. En combattant sans relâche pour ces principes, j'ai été relégué dans la minorité, j'ai été systématiquement écarté de la Diète et de la présidence jusqu'en 1839, où mon système a momentanément obtenu quelque ascendant dans le Grand Conseil et le Conseil d'Etat, à la suite d'une sorte de révolution parlementaire. En un mot, ce qui a triomphé dans la révolution de février, c'est le radicalisme, et certes qui était le chef et l'âme du radicalisme dans le canton de Vaud, si ce n'est moi ? On me fera donc un grief de ce que j'ai accepté le triomphe de mon principe, de ce que j'en ai assuré l'application lorsque le moment s'est présenté, de ce que je me suis mis à la brèche, c'est-à-dire à la tête des masses, pour monter à l'assaut lorsqu'il s'agissait de livrer bataille en quelque sorte pour le principe que je défendais de la parole et de la plume depuis tant d'années ! Est-ce que peut-être j'aurais dû imiter certains meneurs qui se cachent au moment décisif ? Ou bien aurais-je dû marcher sur les traces du général La Harpe, de Monnard et des libéraux d'avant 1830, qui, après avoir soutenu leur principe pendant sept ans dans le Grand Conseil et le *Nouvelliste vaudois* de ce temps, se sont retirés au moment décisif, le 18 décembre 1830, je veux dire qu'ils ne se sont montrés que pour repousser, invectiver ceux qui ont métamorphosé leur plume en bâton, ceux qui, ne se contentant pas de vaines paroles, de vides abstractions, ont voulu des faits, des réalités, ceux qui les ont pris au mot, et qu'ils ont reniés en les traitant de *hideux sauvages* ?¹ Oh ! je ne tiens pas à ressembler à ceux

¹ De la Harpe et Monnard avaient, en effet, avant 1830, mené campagne dans

qui, conjurant les esprits, s'enfuient lorsqu'ils apparaissent. En me mettant à la tête des affaires lors de notre dernière révolution, je n'ai donc fait que réaliser mes idées, appliquer mon principe, traduire mes paroles et mes écrits en faits palpables, moissonner ce que j'avais semé, avouer ma cause et mes amis politiques et tous les hommes dévoués à la démocratie, c'est-à-dire à la souveraineté réelle et non chimérique du peuple.

Mais aurais-je peut-être usé de moyens condamnables pour atteindre à mon but ? Voyons. C'est encore les faits qu'il faut laisser parler, lorsqu'on a le bonheur de pouvoir les citer et les prouver, en cas de besoin. Depuis 1831, j'ai fait au Grand Conseil et au Conseil d'Etat de l'opposition parlementaire : la légitimité de ce moyen est maintenant généralement reconnue, malgré ce que la mauvaise humeur peut inspirer de critiques mensongères et d'insinuations perfides à des adversaires de mauvaise foi. De 1834 à la fin de 1844, j'ai écrit dans le *Nouvelliste vaudois* : moyen qui est aussi généralement admis, malgré ce qu'en peut dire la jalousie ou le désappointement ; c'est tellement cela que tous les hommes d'Etat de l'Europe écrivent dans les journaux ou y font écrire : c'est un hommage rendu à la raison et à la persuasion, puisqu'on emploie leurs armes. J'ai consacré vingt mille francs de ma

le *Nouvelliste vaudois* en faveur de la liberté de la presse, et De la Harpe avait présenté au Grand Conseil, le 6 mai 1826, une motion par laquelle il demandait qu'on examinât les lacunes et les défauts de la Constitution. Mais Monnard protesta avec force, dans la séance du Grand Conseil du 17 décembre 1830, contre la pression que les masses, pour nous servir d'un terme cher à Druet, prétendaient exercer sur les délibérations de l'assemblée. S'il traita de « sauvages » ceux qui avaient « métamorphosé sa plume en bâton », ce fut sans doute dans une conversation particulière. Ce mot ne figure pas dans le compte rendu de ses discours que donne la *Gazette*, compte rendu qui, pour 1830, tient lieu de bulletin officiel.

fortune, c'est-à-dire toute ma fortune, au *Nouvelliste*, et je n'ai cessé d'y écrire et de le diriger que lorsque j'y ai été forcé par l'épuisement des moyens, la fatigue et d'autres circonstances. Ma présidence du tir fédéral de Lausanne, ma présence dans d'autres tirs fédéraux, les discours que j'y ai tenus, mon action dans les associations politiques (publiques et non secrètes) sont des moyens du même genre, avoués par tout ce qui n'est pas décidément arriéré et encroûté, depuis que les idées de la vie et de la liberté politique ont reçu quelque développement. Si cela m'a valu une certaine popularité, après laquelle je n'ai cependant pas couru, puisque dans ces actes de la vie publique j'ai constamment cédé à des vocations, des appels de mes amis politiques et même du public ; si cela m'a valu une certaine popularité, qui m'est ordinairement venue pour avoir soutenu des choses impopulaires, j'ai, d'un autre côté, été exposé à tout ce que la jalousie, la haine, la vengeance peuvent imaginer, et peu s'en est fallu, en 1836, que je ne fusse exclu du Conseil d'Etat pour quelques paroles courageuses et prophétiquement vraies prononcées à la clôture du tir fédéral¹ : on n'a pas osé, parce que j'ai su me défendre.

¹ Druet avait, avant de clore la fête, demandé qu'on lui accordât la parole pour un dernier toast et ce dernier toast il le porta « à la liberté des associations publiques » et en particulier à l'Association nationale, dont il était le président, et qui professait « la souveraineté du peuple suisse dans les affaires fédérales ». « Si, dit-il en terminant, la Diète, sortant de sa compétence, prenait un conclusum pour interdire les associations publiques, le canton de Vaud s'y soumettrait-il ? (On répond avec force : Non ! non !). Si, contre toute attente, par pure supposition, une majorité du Grand Conseil du canton de Vaud, dans un mauvais quart d'heure, acceptait ce conclusum, ne résisteriez-vous pas à une décision inconstitutionnelle ? (Oui ! oui !). Quant à moi, je le déclare, j'en prends ici l'engagement formel, public, bien réfléchi, si pareille chose arrivait, je sortirais du Conseil d'Etat, et, en tête de l'Association nationale que j'ai l'honneur de présider, je résisterais de toutes mes forces, et, s'il le fallait, nous allumerions des feux d'un bout de la Suisse à l'autre ».

Examinons maintenant ma conduite dans les évènements mêmes de la révolution. A la fin de 1844, je remis à d'autres la rédaction du *Nouvelliste vaudois*, parce que j'avais atteint la limite des sacrifices que je pouvais faire et par d'autres motifs également impérieux. Eh bien, il y avait, outre cela, une raison supérieure que j'ai reconnue plus tard, une raison providentielle que je n'avais pas pénétrée alors, parce que je ne m'étais pas donné la peine d'examiner d'assez près l'état du pays et surtout de réfléchir ; cette raison est que j'avais fini mon œuvre comme propagateur des principes de la souveraineté du peuple la plus étendue possible, parce que la semence que j'avais répandue avait germé, poussé des tiges, et commençait à porter des fruits. En effet, l'influence factice que le parti conservateur doctrinaire avait acquise au Grand Conseil, sa position menaçante commençait à alarmer le pays ; aussi le parti radical

pour appeler le peuple à la défense de ses droits et de l'indépendance de la patrie. Sans droit d'association, il n'y a plus de Confédération suisse : tuer ce droit, c'est tuer la patrie, car c'est lui ôter son principe de vie. »

En ce moment, l'Association nationale était très mal vue des autorités suisses. Voici ce qu'on dit dans une lettre de Druey à M^{me} Piguet, en date du 27 juillet 1836 : « Lisez le *Nouvelliste vaudois* d'hier ; vous y trouverez un long article de moi où j'ai réfuté les affreuses calomnies dirigées contre l'Association nationale et contre moi (sans qu'on m'ait nommé)... Tout est sens dessus dessous à Berne, et l'on y continue les arrestations : outre les réfugiés qu'on a pu attraper, outre les rédacteurs et compositeurs du journal la *Jeune Suisse* à Bienne, on a arrêté un des professeurs de l'Université, Allemand d'origine, mais naturalisé, M. Louis Snell. Je sais de bonne part que, dans la même séance du 22, on a fortement agité dans le Conseil exécutif de Berne la question si l'on arrêterait aussi Guillaume Snell (frère de Louis), Troxler, Kasthofer et M. Druey... Une majorité a décidé que non, mais je ne serais point surpris que ces arrestations eussent lieu plus tard. » Et plus haut, dans la même lettre : « L'horizon se rembrunit horriblement ; la Suisse est dans une position fort critique ; d'un jour à l'autre, je (c'est nous qui soulignons) puis être appelé à prendre quelque grande résolution dans l'intérêt de la défense et de l'honneur de la patrie. »

du Grand Conseil forma en janvier l'« Association patriotique », tendant à combattre les doctrinaires, et cette association eut beaucoup de retentissement et de succès dans le pays : le *Courrier suisse*, organe de l'aristocratie, soit du parti conservateur-doctrinaire¹, en fut un moment effrayé : il se cacha sous terre, n'osant pas attaquer en face. Je ne voulus cependant pas faire partie de cette association, soit parce que je tenais à laisser faire, soit parce que mon caractère me porte plutôt à entrer dans les associations faibles et conspuées, comme l'était l'« Association nationale »², que dans les associations puissantes, parce que celles-ci n'ont pas besoin de moi, comme les autres. L'Association patriotique donna l'élan aux assemblées populaires lorsque l'affaire des Jésuites vint sur le tapis³ : ces assemblées étaient en quelque sorte l'association multipliée. Je ne parus pas non plus dans ces assemblées, parce qu'un certain instinct inexplicable me portait à conserver ma position intacte, comme si j'eusse vaguement flairé des événemens où j'ai dû me produire comme point de ralliement. Mais, pour peu qu'on réfléchît, il était aisé de voir par ces assemblées qu'il s'était opéré un immense changement dans les idées du peuple vaudois ; jusqu'alors, c'est en vain qu'on avait cherché à former de grandes assemblées populaires : jamais on n'avait réuni plus de cent ou deux cents citoyens. Cette fois-ci, on se réunissait en masse dans toutes les parties du pays comme par enchantement. L'assemblée de Villeneuve fut surtout

¹ Le *Courrier suisse*, dont le premier numéro parut le 27 mars 1840, avait été fondé par le parti conservateur. Il était rédigé depuis ses débuts par Ch. Monnard et par l'historien Louis Vulliemin.

² Voir plus haut, note de la page 321.

³ Par la décision du Grand Conseil de Lucerne d'appeler l'ordre des Jésuites.

caractéristique, soit par le nombre des assistans, soit par le ton des discours prononcés, soit par les idées démocratiques radicales dont ces discours et la tenue générale de l'assemblée étaient l'expression¹. Au fond, la révolution était déjà faite dans les esprits, et les journées de février n'ont fait que généraliser, formuler, appliquer, sanctionner ce que les assemblées locales avaient déjà fait ou plutôt mis au jour.

Eh bien, si j'eusse été de mauvaise foi, et si j'eusse usé de moyens machiavéliques, j'avais beau jeu. Lorsque parut l'affaire des Jésuites, qui fut la baguette qui évoqua l'esprit nouveau, je n'aurais eu qu'à faire semblant de m'y opposer, c'est-à-dire à m'y opposer faiblement, de manière à ce que l'opinion de la majorité du Conseil d'Etat triomphât et que, par là, on fût sûr de le renverser, ainsi que tout le gouvernement. Or, il est de fait que j'ai agi d'une manière tout opposée, savoir avec une grande loyauté. Je n'ai absolument rien négligé au Conseil d'Etat pour l'engager à proposer l'expulsion des Jésuites, soit lorsque le gouvernement de Neuchâtel nous proposa de nous joindre à lui pour

¹ L'excitation était particulièrement grande dans le district d'Aigle qui avait vu se dérouler à ses portes les événements du Valais (voir Dierauer, t. V, p. 799 sq.) et où s'étaient réfugiés un grand nombre de partisans des Jeunes-Suisses. Plusieurs centaines d'habitants du district étaient même entrés en Valais, sans ordre du gouvernement vaudois. Ils assistèrent, l'arme au bras, dit Boisot, à la défaite de leurs protégés et se retirèrent ensuite sans avoir rien fait. » Ils n'en étaient pas moins exaspérés. Aussi l'assemblée convoquée à Villeneuve le 2 février fut-elle très nombreuse (2500 à 3000 personnes) et très vibrante. Elle fut présidée par Ch. Veillon ; on y remarquait les principaux chefs du parti radical : Delarageaz, Schopfer, député de Morges, Eytel, Blanchenay. Elle vota la résolution suivante : « L'assemblée populaire emploiera tous les moyens légaux qui sont en son pouvoir pour procurer l'expulsion des Jésuites et de toutes les sociétés qui leur sont affiliées ; elle s'associe aux pétitions qui demandent que cette expulsion soit prononcée par la Diète, conformément au Pacte fédéral ; elle n'entend pas porter atteinte au Pacte fédéral ni à la religion catholique ; en cas de besoin, elle se réunira de nouveau sur la convocation du Comité central dans la localité que ce comité désignera. »

écarter la convocation de la Diète extraordinaire (ce qui aurait été une grande faute, que j'ai réussi à empêcher, quoique au fond la majorité du Conseil d'Etat se fût d'abord prononcée pour cette funeste alliance), soit lorsque Berne nous demanda de faire cause commune avec lui et les autres cantons libéraux contre les Jésuites (ce que j'appuyai de toutes mes forces, mais sans succès, parce que M. Ruchet prit la position fausse et équivoque qui l'a précipité), soit enfin lorsque le Conseil d'Etat arrêta le préavis à soumettre au Grand Conseil sur l'affaire des Jésuites. Quand il décida d'imprimer son fameux préavis, travaillé avec tant de soin par M. De Miéville et M. Jaquet, préavis qui est un plaidoyer fort habile sans contredit, mais superficiel et qui se réfute lui-même¹, je votai aussi pour cette impression, voulant laisser à la majorité du Conseil d'Etat les moyens constitutionnels d'expliquer son opinion au pays.

Dans le Grand Conseil, je suivis la même politique loyale. Le 12 février, je prononçai en faveur de l'opinion de la minorité du Conseil d'Etat et de la commission (savoir l'expulsion des Jésuites de la Suisse entière

¹ Au Grand Conseil, M. De Miéville se fit un malin plaisir de déclarer qu'il avait trouvé le canevas des propositions et de l'exposé des motifs du Conseil d'Etat dans un article publié par le *Nouvelliste vaudois* le 7 juin 1844, et qui se terminait par ces lignes : « Accorder aux libéraux le droit de supprimer les Jésuites en refusant le même droit à ceux-ci, par le motif que les libéraux et les radicaux sont le bon parti, les Jésuites le mauvais, cela ne serait pas soutenable, et ce serait encore imiter Rome, qui veut la liberté pour elle et l'exclusion des autres, précisément parce qu'elle se dit infallible et prétend que hors d'elle il n'y a pas de salut. De grâce, ne nous faisons pas Jésuites pour combattre les Jésuites ; cela ne vaut pas mieux que le despotisme au profit de la liberté. Est-on sûr que quand on aura chassé les Jésuites, on sera délivré du jésuitisme ? Voyez la France, tous les décrets possibles ne l'ont pas préservée. C'est que les seules armes efficaces contre le jésuitisme, ce sont celles de la raison, une philosophie et une religion qui le surmontent en satisfaisant à tous les besoins de l'esprit humain, celui de croire comme celui de penser. » Or, cet article était de Druey.

par un arrêté de la Diète) un discours où je ne négligeai rien de ce qui pouvait tirer le Grand Conseil de la voie périlleuse dans laquelle il allait s'engager. Le lendemain 13, je repris encore la parole, quoique je fusse très fatigué, et redoublai d'efforts pendant près de deux heures. M. Ruchet qui, tout en expliquant sa conduite au Conseil d'Etat, conseillait néanmoins au Grand Conseil de déférer au vœu des 32 000 pétitionnaires¹, avait été compris tout de travers par l'assemblée, parce qu'il insista beaucoup trop sur la justification du Conseil d'Etat ou de sa propre conduite, et passa beaucoup trop légèrement sur le conseil qu'il donnait de se rendre au vœu public : ce fut au point que l'assemblée, qui était fort partagée avant ce discours, fut visiblement en grande majorité pour le préavis du Conseil d'Etat, tant on avait cru que M. Ruchet conseillait de le suivre². Je pouvais me taire et laisser s'accomplir un quiproquo si favorable à ma cause. Eh bien, non : je fis à M. Ruchet l'observation qui précède, et je lui conseillai très fortement

¹ Le nombre des pétitionnaires de 1845 n'a pas été officiellement établi. D'après le rapport de la commission, les pétitions, au nombre de 200, étaient revêtues de 29 069 signatures. Diverses pétitions en sens contraire en portaient au total 2532. Les pétitions étaient arrivées la veille de l'ouverture de la session : il en vint encore dès lors, ce qui explique le chiffre de 32 000 — chiffre arrondi évidemment — qu'indique Druey. Les signatures n'avaient pas été contrôlées, et il est très probable qu'il y en avait un certain nombre de non-citoyens, ou que certains citoyens avaient signé plusieurs fois. Ce qui porte à le supposer, c'est que, le 10 août suivant, la nouvelle constitution ne fut adoptée que par 17 672 voix contre 10 036. Il y eut 815 voix nulles. Le total des votants, dans cette journée particulièrement importante pour le canton, ne fut donc que de 28 523.

² Le discours de M. Ruchet fut, en effet, équivoque. Après avoir longuement soutenu le préavis de la majorité du Conseil d'Etat, il termina en disant : « Vous avez à tenir compte de faits qu'on ne peut négliger, vous avez à apprécier des pétitions dont vous seuls pouvez juger l'importance et la signification. Quant à moi, je le dis franchement, je ne pense pas qu'on puisse traiter légèrement une telle manifestation. »

de reprendre la parole pour s'expliquer mieux et tirer le Grand Conseil de l'erreur où il l'avait jeté en pensant trop à lui et trop peu à la chose publique. (Ce conseil fut donné le 12 février.) Il me dit qu'il reprendrait la parole dans le but indiqué, mais il ne le fit pas par des motifs que j'ignore, probablement parce que, écrasé par sa fausse position, il en coûtait trop à son amour-propre de faire un *peccavi* d'une manière claire et intelligible, ou bien parce qu'il hésita, sa vue continuant à être troublée.

La proposition à double sens de M. Verdeil¹ ayant passé, on nomma les députés à la Diète. M. Ruchet, qui ne pouvait moralement et politiquement pas aller en Diète après ce qui venait de se passer, me demanda si j'accepterais. Je répondis que oui, ainsi qu'à tous mes amis politiques qui me firent le même question. Alors il travailla à me faire nommer auprès de ses amis : j'ai cependant tout lieu de croire que j'aurais été nommé sans cela, mais enfin je dois lui tenir compte de sa démarche, lors même qu'elle aurait été dictée par son intérêt à me ménager. Or, au moment où l'on m'adressait cette question et où je donnais cette réponse, je venais d'apprendre que le vote du Grand Conseil

¹ Voici le texte de cette proposition : « La députation votera pour qu'une invitation amiable et pressante soit adressée à l'Etat de Lucerne pour l'engager à ne pas donner suite à son décret relatif à l'introduction de l'ordre des Jésuites dans son canton. Elle motivera cette invitation sur le trouble grave que ce décret a occasionné en Suisse, sur ce que l'ordre des Jésuites est essentiellement hostile au protestantisme, et surtout sur ce que la position de Lucerne comme Vorort doit le rendre encore plus circonspect que d'autres à cet égard. La députation s'abstiendra d'accompagner cette invitation d'aucune espèce de commination. La réponse de Lucerne devra intervenir avant la prochaine Diète ordinaire, assez à temps pour qu'elle puisse être communiquée aux Etats, qui auront à donner leurs instructions sur cette réponse. Rien n'est préjugé sur les mesures qui seraient à prendre dans le cas où la réponse de Lucerne ne serait pas satisfaisante ; la question, à cet égard, demeurera intacte. »

avait causé un grand mécontentement dans le public, et qu'une assemblée populaire allait avoir lieu au Casino¹. Mon intérêt me dictait donc de m'abstenir, de refuser, d'autant plus que mon acceptation me plaçait dans une position équivoque aux yeux de la fraction la plus sévère, la plus conséquente, la plus active et la plus influente du parti radical, soit parce que cette instruction rendait ma position en Diète des plus difficiles, soit enfin parce que mon jeu, si j'eusse voulu jouer, aurait été de laisser se compliquer la situation en rendant la députation impossible ou en la faisant tomber sur des hommes sans consistance politique. M. De Miéville refusa par le motif que l'instruction ne répondait pas au préavis du Conseil d'Etat, qu'il avait élaboré et soutenu avec force assaisonnement d'insinuations malveillantes contre moi, pour le dire en passant. Cependant, j'avais plus de voix que M. De Miéville lorsque celui-ci refusa, car, en comptant les suffrages en ma faveur que le règlement ne permettait pas de compter parce qu'ils portaient M. Druet tout court (il y a plusieurs Druet dans le canton), il ne me manquait qu'une seule voix pour avoir la majorité. Au second tour, je fus nommé. Je n'hésitai pas à me rendre à cet appel malgré les motifs de refus que j'aurais eus, comme on le voit plus haut ; mais j'ai pour principe de ne jamais me refuser à l'appel de mes concitoyens, à moins d'im-

¹ Le Casino se trouvait à l'orient de l'église de Saint-François. La place qu'il occupait correspond à la partie ouest du bâtiment de la Banque cantonale et au fragment de rue qui longe celle-ci au nord. Bâti en 1825 comme salle de spectacles et de concerts, ainsi que nous l'apprend M. G.-A. Bridel, il servait en outre de lieu de rendez-vous à diverses sociétés ; on y tenait des assemblées publiques. De 1874 à 1886, il abrita le Tribunal fédéral en attendant que le palais de Montbenon fût achevé, puis il servit de nouveau de local de réunions et de conférences sous le nom d'Athénée. Il a été démoli en 1891.

possibilité physique ou morale bien constatée, comme en 1836¹ ; ensuite, en me nommant, le Grand Conseil donnait à l'instruction, susceptible d'interprétation, un sens qui amenait à ma proposition, puisqu'il me faisait l'interprète et le porte-enseigne de sa délibération : c'était d'autant plus évident que M. De Miéville avait déclaré que l'instruction ne se conciliait pas avec le préavis du Conseil d'Etat (c'est-à-dire de la majorité du corps) ; enfin c'était un moyen de conciliation et d'arriver à une solution pacifique dans le canton. En acceptant ma nomination, je déclarai positivement au Grand Conseil que je considérais ma nomination comme une interprétation de l'instruction dans le sens de ma proposition et que je resterais dans cet esprit, au risque d'être désavoué et blâmé. Personne ne me contredit.

A peine fus-je nommé et eus-je accepté que la nouvelle de la fermentation publique et de l'assemblée du Casino se répandit dans le public avec le bruit qu'il était question de mettre le feu au Signal. L'égoïsme me conseillait encore de m'abstenir ; le dévouement, au contraire, de me rendre à l'assemblée pour chercher à la détourner de son entreprise révolutionnaire. Je n'hésitai pas. D'accord avec le Conseil d'Etat tout entier et avec M. le Président du Grand Conseil (chef des conservateurs)², je fus assermenté avant que M. Briatte fut nommé, afin de ne pas perdre un moment. Arrivé à l'assemblée, quelques radicaux fort influents de la masse du peuple cherchèrent à me détourner de mon projet. Je tins bon. L'assemblée du Casino (6 heures du soir, le 13 février) était fort

¹ Druey veut sans doute parler ici des mandats de député au Grand Conseil qu'il n'avait pu accepter, parce qu'il avait été élu dans six cercles à la fois.

² Louis Frossard, sur lequel on lira plus loin un mot de Druey.

nombreuse et fort agitée. Je montai à la tribune, exposai ce qui venait de se passer au Grand Conseil et fis observer que ma nomination à la Diète, accompagnée de l'interprétation que je lui avais donnée au Grand Conseil en acceptant, me permettait de voter en Diète dans un sens qui répondrait en partie au vœu du peuple, et j'engageai l'assemblée à se contenter de cette espèce de transaction. Je fus accueilli très favorablement, mais je ne convainquis pas. Plusieurs orateurs des plus influents de la société patriotique parlèrent dans mon sens, mais en vain : on objectait que, le Grand Conseil ayant foulé aux pieds le vœu des 32 000 citoyens, il fallait au peuple une satisfaction¹.

Je montai une seconde fois à la tribune et je fis une déclaration plus positive que la première, et je l'ac-

¹ On a reproché à Druey sa « versatilité ». Si le mot est un peu fort, du moins doit-on reconnaître qu'il a donné des preuves d'une souplesse d'opinion déconcertante, et qu'il n'a jamais été embarrassé pour justifier ses changements d'idées sur les questions les plus importantes. En 1829, vingt-sept pétitions portant 4197 signatures demandaient des modifications à la constitution, et surtout au système électoral. Ces pétitions provenaient pour la plupart des districts riverains du Léman. Druey se prononça contre et leur opposa les *pétitions silencieuses* des citoyens qui ne demandaient aucun changement à la constitution. Que devons-nous faire des pétitions ? s'écria-t-il. J'estime qu'elles doivent être écartées. Où irions-nous si nous nous laissons entraîner par des pétitions ? Où serait le pilote de l'Etat ? Les factions ne s'en serviraient-elles pas pour atteindre à leur but ? En admettant que le Grand Conseil exerce la souveraineté, la participation du peuple ayant expiré après les élections, les adresses sont un empiétement sur le pouvoir du Grand Conseil. Dans l'autre système de souveraineté, qui consiste à dire que le Grand Conseil ne peut de sa propre autorité changer la constitution, sans laquelle il ne serait pas, les pétitions doivent encore être écartées parce qu'elles ne sont pas adressées par tous les citoyens et qu'il n'en est pas arrivé de toutes les contrées du canton. De plus, rien ne nous garantit que ces pétitions sont librement signées. Nous ne savons comment elles ont été recueillies. Peut-être sont-elles le résultat de l'intrigue et de la contrainte morale. Comment ! Pour de chétifs intérêts pécuniaires, on exige des actes authentiques ou des signatures légalisées, et pour toucher à l'acte qui est la base de nos institutions on se contenterait de signatures dont l'authenticité n'est pas certaine ! »

compagnai de considérations plus pressantes. Je convainquis les sept huitièmes de l'assemblée, mais l'autre huitième fut intraitable, quoique je fusse encore appuyé par des orateurs fort populaires. Enfin, me présentant une troisième fois à la tribune, je déclarai expressément : « Citoyens, je prends l'engagement formel de puiser mes instructions dans les pétitions des 32 000 citoyens. Que voulez-vous de plus ? Le peuple aura ainsi obtenu satisfaction. Moi, je me suis mis la corde au cou, suivant la tournure des événemens, mais peu importe : le vœu du peuple va avant tout. » J'insistai encore sur les dangers d'une guerre civile, en cas de tentative révolutionnaire, et sur l'importance qu'il y avait à ce que le canton de Vaud, dans l'intérêt de son influence en Diète, ne fût pas divisé : « Si le canton de Vaud est uni, dis-je, son vote pèsera de tout le poids des 32 000 épées des pétitionnaires dans la balance fédérale. » Là-dessus, M. Vulliet¹, qui présidait, m'appuya et il leva l'assemblée. Quoiqu'il y eût un silence à peu près complet sur mon discours et celui du président, je vis bien que le huitième des mécontents n'était pas satisfait, et je m'aperçus qu'il allait mettre le feu au Signal.

C'était vers les sept ou huit heures du soir, le 13 février 1845. Je remontai au Château, où le Conseil d'Etat m'attendait avec une vive impatience. Je racontai ce qui venait de se passer, et fis une proposition qui aurait encore pu le sauver si elle eût été acceptée dans ce moment encore opportun : je proposai de convoquer le Grand Conseil pour le lendemain matin 14 février de bonne heure et de lui proposer de revoir les instructions, vu les vœux qui s'étaient manifestés

¹ Louis Vulliet, avocat. Il devint dans la suite Conseiller d'Etat.

depuis la clôture de la session, le 13 au soir. Cette proposition était des plus praticables, puisque la plupart des membres du Grand Conseil, si ce n'est tous ceux qui avaient assisté à l'assemblée, étaient encore à Lausanne, la séance ayant duré trop tard pour qu'ils pussent partir le 13 au soir. Bien entendu que cette décision du Conseil d'Etat aurait été annoncée par une proclamation. M. Blanchenay fut seul de mon avis. Les autres membres trouvèrent que ce n'était pas compatible avec la dignité du Conseil d'Etat et que c'était exposer le Grand Conseil. M. De Miéville alla même jusqu'à s'impatienter de la durée de la délibération et, déclarant ma proposition anti-patriotique et anti-démocratique, il proposa de faire battre la générale à Lausanne, d'y lever le bataillon d'infanterie de l'arrondissement, et d'en faire venir cinq autres du reste du pays avec les armes spéciales (artillerie, cavalerie, carabiniers) en conséquence. Cette proposition, par laquelle le gouvernement jouait son va-tout, fut acceptée par tout le Conseil, *excepté* par moi et M. Blanchenay ; M. Ruchet la regretta, mais la laissa aller et se joignit à la majorité. Je fis inscrire mon opposition au protocole ; M. Blanchenay en fit autant. MM. De Miéville et Jaquet se regardèrent comme s'ils se fussent dit : « Voilà des traîtres ; ils sont d'accord avec ceux qui conspirent au dehors. » Ma proposition, rejetée, et celle de M. De Miéville, acceptée, furent faites au moment où le feu venait d'être mis au Signal par une troupe d'une cinquantaine de révolutionnaires. Ce pouvait être vers les neuf ou dix heures du soir (le 13)¹.

¹ Une centaine de citoyens, selon Boisot, armés les uns de haches, les autres de fusils, montèrent au Signal. Ils brisèrent les bancs, abattirent les arbres de la promenade et allumèrent un grand feu. Entre neuf et dix heures, une flamme sinistre

Au moment où le Conseil d'Etat eut décidé de mettre des troupes sur pied, je me demandai si je ne devais pas me séparer de lui en donnant ma démission et en me rangeant du côté des révolutionnaires ; car je dois compléter ce qui précède en notant que lorsque les citoyens assemblés au Casino eurent appris que le feu avait été mis au Signal, et que le Département militaire (MM. De Miéville et Jaquet) préparait des mesures qui supposaient l'emploi des troupes, l'assemblée du Casino, qui s'était formée de nouveau après mon départ, et qui demeurait en permanence, avait décidé de se défendre, mais elle n'avait point encore pris de mesures : c'est ce que j'avais pu démêler au milieu des nouvelles fausses que le département militaire, écho des énergumènes du parti conservateur-aristocratico-doctrinaire (ajoutez académico-mômier), portait au Conseil d'Etat. Mais je réfléchis que le Conseil d'Etat était dans son droit constitutionnel en levant des troupes ; seulement faisait-il un usage fort impolitique de ses attributions : il n'y avait donc pas là un motif suffisant, assez éclatant et palpable, de rupture, puisque je ne pouvais pas l'accuser d'avoir violé la constitution ou les lois. Ce qui me détermina surtout, c'est la continuation de cette voix intime¹ qui, depuis le nouvel-an (depuis que j'avais laissé le *Nouvelliste vaudois* à d'autres), me disait de me borner à agir dans la sphère gouvernementale où j'étais placé, en soutenant ce que je croyais le mieux, et de laisser faire le peuple, de laisser aller les événemens, et de

éclaira toute la contrée... Les uns coupaient les arbres, les traînaient, les jetaient dans la fournaise, les autres entretenaient le feu. »

¹ Dans ses lettres, Drucy parle à plusieurs reprises des « ouvertures » que lui fait la Providence. C'est sans doute ce qu'il entend ici par cette voix intime. Il était persuadé que la Providence avait sur lui des desseins particuliers et qu'il en était l'instrument

ne prendre une part active au mouvement que lorsque je serais appelé par mes concitoyens et que cet appel aurait le caractère irrésistible d'un devoir impérieux, d'une nécessité intérieure et extérieure, d'une nécessité logique, en d'autres termes, Je demeurai donc sur mon siège.

Dans la nuit, le département militaire, écho de partisans fanatiques, apportait au Conseil d'Etat des bruits fort alarmans (qui, plus tard, se sont trouvés faux). On disait : L'assemblée du Casino a décidé de s'armer et d'armer les citoyens ; — plus tard : Elle fait battre la générale par la ville (c'était la générale que l'on battait par ordre du gouvernement !) ; ensuite : Le Casino a commencé l'attaque, et l'on se tire des coups de fusil de part et d'autre ; — enfin : Le Casino a décidé de prendre le Château.

Cette dernière nouvelle prenant de la consistance dans l'esprit de la camarilla qui entourait le département, M. De Miéville déclara, vers minuit, ou après, plutôt, que le Conseil d'Etat n'était pas en sûreté au Château, que si les masses entraient par la porte du Château, le Conseil, n'ayant aucune autre issue, et les fenêtres étant trop élevées pour pouvoir se retirer par cette voie, les membres seraient pris dans la salle des séances ; il proposa, en conséquence, de quitter le Château et conseilla de se rendre à la Maison de Ville de Lausanne, vers la Municipalité, où se trouvait un centre de résistance. (Nous avons appris plus tard qu'on y avait fait venir secrètement et caché des armes et des munitions.) Cette proposition m'indigna : frappant du poing sur la table, je dis que nous étions le Conseil d'Etat du canton de Vaud, et non celui de Lausanne, que nous n'avions point à nous mêler avec la Municipalité de Lausanne, rien à

faire à la Maison de Ville, qui n'est pas la maison du gouvernement, mais celle de la commune ; que notre devoir était de rester en permanence sur nos sièges au Château ; que je ne me rendrais point à la Municipalité, et que je protestais. (Vous voyez que j'avais sur le cœur ce que M. De Miéville avait dit de ma proposition quelques heures auparavant : il l'avait accusée d'être anti-patriotique et anti-démocratique.) M. De Miéville devint rouge, bleu et pâle de colère. J'eus le dessus et on resta.

Une demi-heure plus tard, M. De Miéville, plus inquiet et plus agité encore que la première fois, proposa de nouveau de quitter le Château et de se rendre à l'Hôtel de la Poste, qui appartenait à l'Etat ¹. Je m'opposai de nouveau à la proposition, faisant observer que le Conseil d'Etat n'était pas plus en sûreté à la Poste qu'au Château, et qu'il serait honteux pour le Conseil d'Etat, issu de la Constitution de 1831, d'abandonner le poste après que celui de la précédente Constitution (celle de 1814) avait eu le courage de rester en permanence au Château pendant la nuit du 17 au 18 décembre 1830, beaucoup plus menaçante que celle où nous nous trouvions. J'eus encore le dessus. Mais M. De Miéville et M. Jaquet (membres du département militaire) étant revenus une troisième fois à la charge avec beaucoup plus d'insistance, déclarant que le Conseil d'Etat courait de très grands dangers et qu'il s'exposait sans utilité pour la chose publique, c'est en vain que j'opposai une nouvelle résistance, en faisant observer que je courrais autant de danger

¹ Le service des postes — alors cantonal — était installé dans un immeuble situé à l'occident de l'église Saint-François, et qui a été démoli pour agrandir la place. Il ne s'agit donc pas de celui sur l'emplacement duquel se construit aujourd'hui l'hôtel de l'Union de banques suisses.

que les autres membres quand même j'avais parlé contre les Jésuites, parce que les masses qui pénétreraient dans la salle du Conseil ne me connaissaient probablement pas personnellement et que je pourrais bien subir le sort d'Hegetschwylér à Zurich en septembre 1839¹, l'évacuation du Château par le Conseil d'Etat fut décidée par la majorité du Conseil pendant que je dus me retirer un moment pour satisfaire à un besoin.

Cette décision me navra tellement que lorsque mes collègues se furent retirés pour se rendre à la Poste, je restai encore quelque temps au Château, ne pouvant me résoudre à cette fuite honteuse, dont je risquais d'avoir ma part de responsabilité, puisque je n'avais pas pensé à faire inscrire mon opposition au protocole. En sortant du Château, je rencontrai M. le préfet de Lausanne (M. Auberjonois, conservateur assez libéral, modéré et éclairé) qui se rendait au bureau de l'inspecteur général des milices. Je lui racontai ce qui venait de se passer, et, lui faisant part de ma douleur, je lui dis : « Sans doute, je ne suis pas connu des masses par ma figure, quoique mon nom ne soit ignoré de personne ; mais si des insurgés eussent pénétré dans la salle du Conseil, je me serais placé devant la porte, et, me faisant connaître, je leur aurais déclaré que je prenais mes collègues sous ma protection et que l'on passerait sur mon corps avant de les toucher. » M. Auberjonois me tendit la main et me dit : « Vous savez que je ne partage pas vos opinions, quoique je sois loin d'approuver le *Courrier suisse*, mais je n'attendais

¹ Le médecin et naturaliste Hegetschweiler avait été tué dans la nuit du 5 au 6 septembre 1839 lors de la révolution provoquée à Zurich par l'appel du professeur de théologie allemand Strauss, à une des chaires de l'Université. (Cf. Dierauer V, p. 758.)

pas moins de votre caractère, que j'ai toujours apprécié. »

En descendant la Cité, je rencontrai deux commandans d'arrondissement qui me demandèrent ce qu'ils devaient faire dans ces circonstances difficiles : s'ils devaient expédier l'ordre de lever des troupes, qu'ils avaient reçu de l'Inspecteur des milices, pour le faire parvenir aux chefs de corps et aux commis d'exercice. Je leur répondis que le devoir de leur place les obligeait à transmettre les ordres qu'ils ont reçus, mais que ce devoir n'allait pas au delà d'une simple transmission.

Avant de me rendre à la Poste, je fis un tour de ville pour m'assurer de la réalité des choses. Il n'y avait rien du tout de ce qu'on nous avait dit au Château ; seulement, on entendait des groupes parcourir les rues et crier de temps en temps : « A bas les Jésuites ! » Au café Morand (rendez-vous général de tout ce qui s'occupe de politique)¹, je trouvai plusieurs membres du Grand Conseil du parti radical fort montés contre les mesures prises par la majorité du Conseil d'Etat et annonçant vouloir faire bonne contenance. Quelques jeunes doctrinaires des plus fanatiques parlaient de concessions réciproques... Arriva M. Delarageaz, le président des assemblées populaires et le chef des réunions révolutionnaires du Casino. J'appris de lui qu'il était faux que le Casino eût fait battre la générale, faux qu'il y eût une attaque à main armée de sa part, faux qu'il eût décidé de monter au Château dans la nuit ; seulement, entendant parler de mesures militaires préparées par le Gouvernement, les hommes du Casino avaient décidé d'opposer de la résistance, la force à la force ; je vis fort bien qu'on pensait si peu

¹ Le café Morand se trouvait vers le milieu de la rue de Bourg, à gauche en montant. .

à prendre le Château qu'on était loin d'être en mesure. C'est à ce moment que M. Delarageaz apprit que le Conseil d'Etat avait décidé de faire arriver des troupes à Lausanne ; dès ce moment, je vis qu'il fut décidé d'expédier des estafettes dans tout le canton pour faire arriver les masses, car M. Delarageaz se rendit immédiatement au Casino pour provoquer ces mesures.

Instruit [autant] que cela m'était possible de l'état des choses, je me rendis à la Poste avec M. Blanchenay, qui y avait déjà été, mais qui l'avait quittée un moment pour venir au café Morand. A la Poste, je trouvai M. Ruchet, président, M. Jaquet, M. De Miéville, et, je crois, M. Boiset. Les autres membres étaient allés chez eux. Je dis à ces messieurs : « Les nouvelles qu'on nous a données cette nuit étaient fausses ; le Casino ne pense pas le moins du monde à prendre le Château. (M. Jaquet dit : « Ah ! il ne faut pas s'y fier. ») Tous les membres du Conseil n'étant pas ici, et notre véritable place étant au Château, je vais me coucher chez moi, car je suis très fatigué ; s'il arrive quelque chose, monsieur le président pourra me faire appeler chez moi par l'huissier. » Là-dessus, je me retirai, et je me rendis chez moi ¹ en passant sur la place de la Riponne, où je vis de mes propres yeux les vingt soldats (de jeunes conservateurs de ce qu'on appelle les bonnes familles) et une quinzaine d'officiers ! les seuls militaires qui eussent répondu à l'appel du gouvernement fait par le son de la caisse. M. Blanchenay se retira quelques instans après moi de la Poste.

¹ En 1842, lors du concert helvétique à Lausanne (août), Druey demeurait au n° 34 du Maupas, campagne du Petit Rocher. D'après une autre source, il habitait encore au Petit-Rocher en 1846. Cette maison a été démolie. Elle était un peu plus loin mais assez proche du bureau de poste actuel, à droite en descendant la voie qui rejoint Chauderon. (D'après une obligeante communication de M. G.-A. Bridel.)

Or, chose curieuse que j'appris plus tard, il pouvait être trois heures du matin, dans la nuit du 13 au 14 février lorsque nous quittâmes l'hôtel des Postes. Vers les quatre heures du matin, MM. De Miéville et Jaquet, membres du Département militaire, remontèrent au Château qu'ils avaient demandé à quitter avec tant d'instance quelques heures auparavant ; ils firent apporter des matelas dans la salle même du Conseil d'Etat et y passèrent le reste de la nuit. Il m'a été dit quelques jours après, que ces 'messieurs s'étaient imaginé que j'étais allé au Casino dire que le Conseil d'Etat était réuni à la Poste, et engager à venir l'y prendre ! On m'a aussi dit que ce qui avait aussi contribué pour quelque chose à la détermination de ces Messieurs était la nouvelle, reçue de Morges, que les patriotes s'étaient emparés de l'arsenal : cette circonstance a fortifié chez eux la préoccupation où ils étaient que le Casino cherchait à s'emparer de leurs personnes, et on me faisait sans façon jouer le rôle de traître !... Je dormais profondément dans mon lit, accablé que j'étais de fatigue pour avoir parlé deux jours de suite au Grand Conseil, fort longuement et avec beaucoup de vivacité, et aussi pour n'avoir guère dormi les nuits précédentes.

HENRI DRUEY.

(La suite prochainement.)



Les épigrammes champêtres de Martial et les odes rustiques d'Horace.

A ne considérer en Martial que le poète courtisan, le peintre des rues de Rome et de la société de son temps, on risque de méconnaître une des faces de son caractère et de négliger la partie la plus gracieuse et peut-être la plus intime de son œuvre. Il n'est pas tout à fait vrai de dire que les épigrammes de Martial « ne sont que le reflet de la vie romaine¹ ». Quelques-unes d'entre elles tout au moins sont aussi le reflet de ses aspirations à quitter Rome pour goûter, dans le calme et le bien-être de son coin natal, les douceurs de la vie champêtre. « Posséder et cultiver un petit champ, vivre sans faste et en repos au sein de la médiocrité, voilà, en peu de mots, les souhaits de ton ami Marcus », écrit-il à Fronton. « ...Que quiconque ne m'aime pas, n'aime pas ce genre de vie, tant mieux ! Qu'il vive à Rome, vêtu de blanc, et soumis aux obligations de la ville². » Ailleurs, toujours sur le mode d'Horace, ce sont les mêmes sentiments qu'il exprime à Quintilien : « Moi, j'aime mon foyer, mon toit que

¹ G. Boissier, *Le poète Martial*, dans *Tacite*, Hachette, 1904, p. 332.

² Livre I, épigr., 55. — Nous citons d'après l'édition de W. Gilbert, Teubner 1912.

noircit à son gré la fumée ; j'aime ma fontaine d'eau vive et mon simple gazon¹. »

A Rome, où il connut pendant plus de trente ans toutes les misères de l'artiste qui tire son pain du bon plaisir de ses protecteurs, le spectacle des rues n'a jamais pu lui faire oublier Bilbilis, sa petite patrie, ni « les eaux du Tage aux sables d'or² ». Ne l'oublions pas non plus en parlant de lui : cette nostalgie de Bilbilis lui a inspiré des vers aussi gracieux et aussi nuancés que ceux qu'Horace écrivait dans sa retraite de Tibur.

Les épigrammes champêtres de Martial, sauf celles du livre XII, n'ont pas été composées à la campagne, ni à une époque déterminée. Eparses dans l'œuvre du poète, elles forment une série de petits tableaux colorés et frais, qui contrastent avec le réalisme si cru et si ordurier des autres épigrammes. Ces claires visions de campagne se détachent comme des points lumineux de la sombre peinture des vices de la société romaine à la fin du I^{er} siècle. Elles apportent une bouffée d'air pur dans l'atmosphère corrompue de Rome. Pour Martial, devenu, bon gré mal gré, celui qu'on a appelé « le chroniqueur attitré des scandales journaliers de Rome³ », ces évocations de la vie rustique ne rentrent pas dans la catégorie des amplifications d'école où l'abus de la rhétorique pousse la plupart des écrivains de l'époque impériale. Elles ont une signification plus haute : elles correspondent aux heures de découragement et de lassitude du poète, écœuré de mettre sans cesse son talent au service de protecteurs avarés et débauchés. Sans elles, nous ne comprendrions pas que, dans son jugement sur Martial,

¹ Livre II, épigr., 90. — ² Livre X, épigr., 96. — ³ L'abbé Reure, *Les gens de lettres et leurs protecteurs à Rome*, Belin 1891, p. 146.

Pline le Jeune ait pu dire : « C'était un homme d'esprit, piquant, mordant, qui mettait dans ses vers du sel et du fiel, et non moins de *candeur* ¹. » La candeur de Martial apparaît précisément dans les pièces qu'il n'écrit pas sur commande, dans celles où il ose être lui-même et où il exprime, avec autant de simplicité que de franchise, son amour pour la campagne. « J'ai toujours eu cette idée, vraie ou fausse, mais assurément bien innocente », écrivait Nisard, « qu'il n'y a que les bonnes gens qui aiment la campagne et qui sachent en parler avec accent. Or, je trouve cet amour dans Martial... Les plus jolis morceaux peut-être du poète bilbilitain ont été inspirés par la campagne ². » Cet hommage, rendu à la fois au caractère et au talent de Martial, s'oppose fort heureusement à l'appréciation sommaire de ceux qui s'obstinent à ne voir en lui que « l'exemplaire classique du poète rampant ³ ». Comment donc cet amour de la campagne se manifeste-t-il chez Martial ? Sur quoi repose-t-il ? Peut-on tirer des épigrammes champêtres des indications qui modifient ou qui complètent ce que nous savons du sentiment de la nature à Rome ? Ainsi posée, la question s'élargit. Il ne s'agit pas d'un épiluchage de textes, mais de dégager des pièces rustiques de Martial, en les comparant à celles dont elles se rapprochent le plus dans la littérature latine, le sentiment qui inspire le poète et les traits essentiels de sa description.

On a souvent accusé le génie romain d'être peu fait pour goûter dans sa profondeur ce sentiment de la

¹ Lettre III, 21. — ² D. Nisard, *Etudes de mœurs et de critique sur les poètes latins de la décadence*. Hachette 1849, T. I, p. 362. — ³ L'abbé Reure, *op. cit.*, p. 137.

nature dont les peuples du Nord surtout ont su exprimer toute la poésie¹. Et pourtant les Romains aimaient la campagne. S'ils ne la comprenaient pas et ne la sentaient pas comme nous, ils ne l'appréciaient pas seulement, en gens pratiques, pour le profit qu'ils tiraient de leurs domaines. Ils l'aimaient aussi pour le calme et le repos qu'elle procure, pour le bien-être qu'on éprouve à vivre au bord d'un lac, près d'une forêt, ou en face de la mer qui recule l'horizon. Leur penchant à chercher des sites et à choisir pour leurs villégiatures les endroits consacrés par la mode a fait supposer qu'« ils aimaient moins la campagne que telles campagnes agréables² ». Est-ce à dire qu'ils n'étaient « nullement contemplatifs », qu'ils n'avaient jamais « remarqué pour leur compte qu'un paysage fût un état d'âme », comme l'assure Emile Thomas³? Nous ne le pensons pas. L'exemple de Virgile, qui aime la nature pour elle-même, non pas comme un décor qui flatte l'œil, mais comme un être vivant avec lequel il sympathise et dont il perçoit tous les frémissements, est très significatif. C'est parce qu'il avait appris dès son enfance à contempler la nature et à en traduire la vie secrète que ses contemporains ont vibré au contact de la sensibilité du poète des Bucoliques et des Géorgiques. De même, avant Virgile, Lucrèce n'est pas seulement un lutteur et un apôtre, c'est aussi un contemplatif qui a rendu, dans une langue puissante et âpre, l'immensité de la matière. Les élégiaques, enfin — je pense ici surtout à Tibulle — qui associent volontiers la nature à leurs plaintes, nous

¹ Michel, *Revue des Deux Mondes* (15 juin 1884), p. 889. — ² E. Thomas, *A la campagne, dans Rome et l'Empire aux deux premiers siècles de notre ère*. Hachette 1897, p. 192. — ³ E. Thomas, *op. cit.*, p. 193.

font goûter le charme de la vie champêtre dans les tableaux que leur inspire la contemplation directe de la nature.

Sous l'Empire, avec les loisirs que le régime politique procure à la classe aisée, se développe le goût des villégiatures et en même temps cet amour et cette observation de la vie agreste que Martial a su nous peindre avec des traits si personnels et si précis.

Il avait reçu, non loin de Rome, une pauvre maison de campagne et quelques arpents de terre. La maison, mal bâtie, faisait eau de toutes parts. Cela ne l'empêche pas de s'y rendre le plus souvent possible et de s'imaginer qu'il y retrouve le soleil de Baïes et les douceurs du lac Lucrin. « Je renais à la santé dans ma paisible campagne de Nomentum... Aujourd'hui, je n'aime plus que les environs de Rome, les retraites à ma portée, et c'est assez pour moi, si je puis y être paresseux¹. » Dans ce petit enclos qui l'arrache pour un jour aux tribulations de la ville, il vit à sa guise, comme Horace à Tibur. Ce maigre bien de Nomentum, s'il ne nourrit pas Martial, a du moins la vertu, qu'Horace prisait avant tout, de le rendre à lui-même et de lui donner l'illusion d'être véritablement son maître. A Rome, il vit des libéralités d'autrui ; sa table est celle de ses protecteurs. A la campagne, il se repose de son dur métier de parasite ; il se plaît à inviter à son tour ses amis et leur décrit le menu du repas qu'il est fier de leur offrir : la fermière apportera les produits du jardin ; il y aura des tranches d'œufs qui entoureront un plat d'anguilles, un chevreau, puis un poulet et un jambon qui a déjà figuré dans trois repas. Au dessert, des fruits doux et une bouteille de vin de Nomentum, bien clair. A cette table, ni parasites, ni flatteurs. Les

¹ Livre VI, épigr., 43.

convives échangeront des plaisanteries sans fiel et jouiront d'une entière liberté de langage. Ils n'auront pas à se repentir le lendemain, comme dans d'autres repas surveillés, des propos tenus la veille : leurs rasades ne compromettront personne ¹.

Nulle part Martial — sauf peut-être lorsqu'il parle de Bilbilis — n'apparaît plus sincère qu'en exprimant sa joie de posséder un pied à terre où il s'appartient. A la façon dont il loue son refuge de Nomentum, on s'aperçoit qu'il y a en lui un homme aux goûts simples et faciles et que la fréquentation de la société élégante de Rome n'a altéré ni sa bonhomie, si sa franchise d'allures. Ce sont d'ailleurs les ridicules des gens qui manquent de naturel et qui n'osent pas secouer le joug des conventions mondaines qu'il a raillés avec une prédilection marquée. Parce qu'il a le sens de la vraie campagne, *rus uerum barbarumque*, il se moque de ceux qui vont en villégiature avec un chariot garni de tous les produits d'une terre féconde. Ce Bassus, dont le domaine est symétriquement planté de stériles platanes et de buis taillés en statues, est obligé de transporter de Rome dans sa villa des œufs, des poulets, des fruits, du fromage et du vin nouveau. A voir ces provisions entassées, on croirait qu'il rentre en ville : au contraire, Bassus se rend à la campagne ².

En regard de cette campagne où l'on meurt de faim, Martial s'attache à nous décrire le domaine de Faustinus, un vrai et joyeux domaine, celui-là, qu'on peut à bon droit appeler rustique : les greniers y regorgent de blé ; des vases nombreux exhalent les parfums d'un vin vieux de plusieurs automnes ; on voit s'agiter la troupe errante de la basse-cour largement peuplée ; des porcs gourmands suivent à la piste la pâture que

¹ Livre X, épigr., 48. — ² Livre III, épigr., 47.

porte dans son tablier la fermière. Dans le jardin, rustiquement planté, se divertissent les citadins. Ils participent à la vie de la ferme et mettent aussi la main à l'ouvrage. De leur côté, les métayers viennent saluer le maître du lieu : l'un offre du miel encore blanc dans ses alvéoles de cire ; l'autre, un chevreau qui appelle en bêlant sa mère aux longs poils. Après le travail, on invite à souper le voisin. Tout le monde mange, le cœur à l'aise, et le serviteur, pleinement rassasié, ne porte point envie au convive qui a bu largement ¹.

Voilà la campagne, riante et grasse, dont Martial goûte la saveur rustique. Tout le ravit dans la villa de son ami Faustinus, parce que tout y est harmonieux et conforme à ce cadre champêtre. Tout : les gens et les bêtes. Une odeur de fruits mûrs et d'étable se dégage de cette description aux traits nets et rapides. De cette envolée à la campagne, loin des formalités de l'étiquette et du tumulte de Rome, le poète a gardé le paisible souvenir d'une trêve dans sa vie haletante. Mieux que sa retraite de Nomentum, exposée à la poussière du faubourg, le domaine de Faustinus, avec ses vrais champs, ses vrais troupeaux, ses vrais paysans, l'a refait campagnard.

Il faut rapprocher de cette description celle que Martial consacre à la résidence d'été d'Apollinaris, un autre de ses bienfaiteurs, qui l'invitait parfois à venir le rejoindre, avec quelques amis, sur la côte de Formies. Pour s'acquitter envers son hôte, le poète célèbre la douceur de ce rivage, d'où il aime à contempler le chatolement de l'eau sous la brise. « C'est là qu'un doux zéphyr ride la surface de la mer. L'eau n'est point languissante, mais son repos est animé. Une

¹ Livre III, épigr., 58.

brise légère y fait glisser la barque peinte, pareille au vent frais qu'une jeune fille fait avec sa robe de pourpre pour se rafraîchir des ardeurs de l'été¹. » Le charme de ces vers tient, comme on l'a relevé², à la nuance même de l'expression, aussi la poésie de Martial, où la pensée, dépouillée de l'expression, est assez souvent commune, résiste moins que toute autre poésie aux désenchantements de la traduction. À cette description si délicate se mêle une pointe de regret. Quand donc Rome permet-elle à Apollinaris de jouir des agréments de sa villa ? Combien de jours de l'année laisse-t-elle pour Formies à celui que d'importantes affaires enchaînent à la ville ? Et il conclut par ce trait sans piqure, qui renferme plus encore de sentiment que d'esprit : « Heureux gardiens, heureux fermiers, ces biens préparés pour nos maîtres, c'est vous qui en jouissez !³ »

On a dit que Martial « était fait pour la poussière de Rome, et qu'il aimait la campagne à la condition d'en partir juste au moment où le regret des cercles lettrés de la ville commençait à le reprendre⁴. » Ou bien, on a représenté Martial comme « un homme du monde, fait pour vivre dans la société élégante de Rome, et qui s'y plaisait uniquement ; mais, par moments aussi, la vie mondaine l'excédait, il lui prenait des accès d'affection pour la retraite et la solitude, il souhaitait passionnément le repos des champs et le calme de la province⁵. » Il y a sans doute une part de vérité dans ces deux appréciations assez voisines, mais ni l'une ni l'autre ne tient suffisamment compte de ce fond persistant de provincialisme chez Martial, que signale à bon droit M. Plessis. « Martial, dit-il,

¹ Livre X, épigr., 30. — ² D. Nisard, op. cit., p. 364. — ³ Livre X, épigr., 30.
— ⁴ L'abbé Reure, op. cit., p. 130. — ⁵ G. Boissier, op. cit., p. 325.

est avant tout provincial d'éducation et campagnard de cœur¹. » Cet attachement du poète à la province apparaît surtout dans la pièce où il reproche doucement à Faustinus de quitter Ravenne pour rentrer à Rome, tandis que la campagne est riante et que la terre et les arbres reprennent leur vêtement. « Les beaux jours, Faustinus, la belle retraite que Rome t'a fait perdre ! le beau soleil ! les doux loisirs ! qu'ils ont de charme, ces bois, ces fontaines, ces rivages, dont le sable est à la fois humide et ferme² ». Pour Martial, malgré l'attrait qu'elle exerce sur lui, Rome demeure la cité étrangère, celle dont il admire les théâtres, les temples et les bains, mais à qui il dit : « Garde pour toi ce qui est à toi, et laisse-moi jouir de ce qui est à moi³. » Ailleurs, il évoque avec mélancolie les retraites paisibles d'Anxur, et Baïes où se trouvait, assise sur le rivage, la maison de Faustinus, dont il fut l'hôte. Il songe à la fraîcheur des bois, à ces lacs semblables à des fleuves, près desquels il pouvait fêter les muses. « Maintenant, ajoute-t-il, Rome pèse sur moi et m'écrase. Ici puis-je avoir un jour à moi ? Ballottée par les flots de cette immense cité, ma vie se consume en de stériles fatigues⁴. »

Mais c'est surtout dans l'épigramme qu'il adresse à son ami Jules Martial que le poète oppose à la vie qu'il est obligé de mener à Rome, la vie de ses rêves, qu'il appelle la vie réelle. « Si je pouvais avec toi, mon cher Martial, disposer à mon gré de mes loisirs et vivre de la vie réelle, nous ne connaîtrions ni les antichambres, ni les palais des grands, ni les procès fastidieux, ni les images d'ancêtres illustres, mais la

¹ F. Plessis, *La poésie latine*. Klincksieck, 1909, p. 591. — ² Livre X, épigr., 51.

— ³ Ibid., v. 16. — ⁴ Livre X, épigr., 58.

promenade, la conversation, la lecture, la campagne, les portiques, les ombrages, les eaux vierges. Voilà les seuls lieux, les seuls travaux qui nous plairaient. Maintenant, hélas ! ni l'un ni l'autre, nous ne vivons pour nous, et nous voyons nos beaux jours s'écouler et s'enfuir : jours perdus à jamais et qui nous sont comptés ¹. »

Les beaux jours dont il observe avec tristesse la fuite rapide, ce n'est pas Rome qui les lui procure, mais sa modeste campagne de Nomentum, ou les résidences d'été de ses amis. Le moment vient pourtant où ces haltes écourtées dans sa vie besogneuse ne lui suffisent plus. Il aspire à quitter Rome définitivement, à se reposer une bonne fois, à dormir surtout, et laisse échapper ce cri de lassitude : « Rome, grâce pour un complimentateur épuisé, pour un client harassé ². » Mais, avant de retourner dans sa ville natale, qu'il n'a pas revue depuis trente-quatre ans, il songe à ce petit domaine de Nomentum qui a si souvent abrité sa fatigue. Dans une charmante épigramme, pleine de tendresse émue, il recommande à son ami Marius, qui toujours rechercha et souvent partagea avec lui les douceurs de la retraite, les arbres et les autels qui ornent ce coin champêtre. « Je te recommande ces pins jumeaux, ces yeuses chéries des Faunes, ces autels que la main demi-savante de mon fermier a élevés au dieu du tonnerre et au sauvage Sylvain et que l'on a souvent teints du sang d'un agneau ou d'un chevreau ³. » Il veut que son ami l'associe à tous les sacrifices qu'il offrira aux divinités protectrices de sa terre et qu'il ne manque pas de leur dire : « En quelque lieu que soit notre Martial, quoique absent, sa main s'unit à la mienne dans ce sacrifice :

¹ Livre V, épigr., 20. — ² Livre X, épigr., 74. — ³ Livre X, épigr., 92.

considérez-le comme présent et accordez à tous deux ce qu'un seul vous demande¹. »

Cet adieu à sa maison de Nomentum est suivi d'une autre épigramme, écrite peu de temps après, dans cette même année 98, où il explique à ceux qui s'étonnent de l'entendre regretter sa petite patrie, lui qui a vieilli à Rome, qu'il aime les lieux où peu de chose rend heureux, où l'on est riche avec un mince avoir. « Ici, il faut nourrir la terre; là, c'est elle qui me nourrit. Ici, le foyer à peine tiédi ne réchauffe personne; là, il brille d'une immense lumière. Ici, la faim coûte cher; là, il suffit des produits de mon champ pour couvrir ma table². » Il quittait Rome aussi pauvre qu'il y était venu, sans pouvoir même subvenir aux frais de son voyage, mais devant lui s'ouvrait la perspective de retrouver le pays de sa jeunesse, de n'être plus le jouet du hasard et du vent qui souffle, de reprendre pied enfin sur le sol de la patrie.

* * *

Son retour à Bilbilis, où il escomptait se procurer, comme il le dit lui-même, une retraite agréable et sans tracas, à un prix raisonnable, est marqué par une aubaine qui dépasse toutes ses espérances. Il reçoit d'une dame espagnole fort riche, qu'il appelle Marcella, un domaine assez vaste pour qu'il puisse y jouer le rôle de gentilhomme campagnard. Le voilà donc propriétaire d'une vraie ferme, dans la campagne qu'il aime, où désormais il vivra à sa guise, indépendant et maître de ses loisirs. Ce ne sont plus, cette fois, de rares jours de vacances, arrachés à grand'peine à l'avidité de ses protecteurs et assombris par la perspective du collier qui l'attend à Rome; c'est l'affran-

¹ Ibid., v. 15-18. — ² Livre X, épigr., 96.

chissement définitif, avec le sentiment du chez-soi assuré, que lui confère le présent de Marcella. Après avoir joui en invité des riches campagnes de ses amis, il goûtera la joie de s'asseoir à son foyer, de se promener dans ses terres, de dormir dans son lit, tout son saoul. Aussi la vie nouvelle qui s'ouvre enfin pour lui dans ce cadre rustique le grise-t-elle au début. Avec un réalisme savoureux, il se plaît à décrire son bonheur champêtre dans la pièce, si pittoresque, qu'il adresse à Juvénal resté à Rome. « Après tant d'années, s'écrie-t-il, j'ai enfin revu ma patrie : Bilbilis m'a reçu et m'a fait campagnard, Bilbilis, orgueilleuse de son or et de son fer ¹. » Et il nous raconte l'une de ses journées. Tout d'abord, il jouit d'un sommeil profond, opiniâtre, qui souvent se prolonge au delà de la troisième heure ; il répare ainsi les fatigues de ses veilles pendant trente-quatre ans. A son réveil, on lui donne, non pas une toge — la toge est inconnue en ces lieux — mais un vêtement quelconque jeté, tout près de lui, sur une chaise boiteuse. Il se lève ; le feu l'attend : magnifique foyer construit avec les chênes de la forêt voisine, que les marmites de la fermière entourent comme une couronne. Le métayer distribue leur tâche aux esclaves et le prie de lui permettre de couper sa chevelure. Puis, c'est le départ pour la chasse, avec un vrai chasseur, tel qu'on voudrait en avoir un au plus profond d'un bois. La joie de Martial est si complète qu'il déclare en terminant ce petit tableau : « Voilà comment j'aime à vivre, voilà comment je veux mourir ² ! »

Outre le plaisir de ne rien faire, sinon de participer, quand bon lui semble, à la vie rustique de son entourage, Martial savoure le charme de la nature qu'il a

¹ Livre XII, épigr., 18. — ² Ibid., v. 26.

sous les yeux. A la satisfaction du propriétaire se mêle l'admiration du poète qui ne se lasse pas d'observer le détail de ce décor champêtre, où les bosquets et les fontaines, les treillis de vigne, les ruisseaux qui promènent une eau vive, alternent avec les prairies, les plantations de rosiers qui fleurissent deux fois l'an, et de légumes qui verdissent en janvier. Il s'arrête près des viviers, où nage, emprisonnée, l'anguille domestique et, quand il lève les yeux, il suit dans leur vol les colombes qui s'échappent d'une tour blanche... Alors, il aime à répéter : « Ce domaine, ce petit empire, c'est Marcella qui me les a donnés. Si Nausicaa me cédait les jardins d'Alcinoüs, je pourrais dire au père de Nausicaa : je préfère les miens ¹. »

Il n'est pas sans intérêt de comparer cette description de Bilbilis, écrite après son retour au pays, à celle que Martial composait, de mémoire, à Rome, environ seize ans auparavant, selon la chronologie probable de ses livres. On sait qu'il n'a jamais songé à cacher son origine espagnole. Au contraire, il s'en glorifie et souhaite que sa patrie cite un jour son nom avec orgueil, « comme Mantoue est heureuse d'avoir produit Virgile, Cordoue les deux Sénèques et son unique Lucain ². » Il laisse au poète né dans les cités de la Grèce le soin de chanter Thèbes ou Mycènes. Quant à lui, il ne rougit pas, « dans des vers inspirés par la reconnaissance, d'exalter les noms assez durs de sa terre natale ³ » et de chanter Bilbilis. Aussi, lorsqu'un de ses compatriotes de talent, Licinianus, que Martial appelle, avec un peu d'emphase sans doute, « la gloire de l'Espagne ⁴ », s'apprête à rentrer dans son pays, il se console de ne pouvoir l'accompagner en lui traçant

¹ Livre XII, épigr., 31. — ² Livre I, épigr., 61. — ³ Livre IV, épigr., 55. —

⁴ Livre I, épigr., 49.

le tableau enchanteur des lieux qu'il reverra et de la vie saine et libre qui l'attend là-bas. La première ville qui doit attirer les regards de Licinianus, c'est Bilbilis, toujours présente au souvenir de Martial, « la haute Bilbilis, célèbre par ses eaux et par ses armes ¹, » au pied du Vadavéron sacré. Là, il jouira sans orgueil du vrai bonheur ; chaque saison lui procurera de nouveaux plaisirs : en été, il se baignera dans le Tage, à l'ombre des arbres qui couvrent ses rives, ou bien il traversera à la nage le tiède Congédus, au cours paisible, et les lacs tranquilles habités par les nymphes. Lorsque viendra décembre et qu'on entendra retentir les rauques mugissements de l'Aquilon, il regagnera les rivages tempérés de Tarracone : il chassera le sanglier et le lièvre plein de ruses, puis il viendra se réchauffer au foyer, où flambe le bois de la forêt voisine et où les enfants crasseux du fermier sont assis en rond. Il invitera son compagnon de chasse à prendre place à sa table, sans façon, car il n'y aura chez lui « ni toge, ni vêtements qui exhalent une odeur de pourpre. Aucun client importun, aucune veuve impérieuse, aucun accusé n'interrompront son sommeil et il dormira toute la matinée ². »

Ainsi, d'une pièce à l'autre, malgré l'intervalle qui les sépare, ce sont, à peu de chose près, les mêmes détails, les mêmes traits descriptifs. Faut-il voir là une réminiscence d'exercices scolaires ? Mais, même en faisant la part de l'influence de la rhétorique, on doit reconnaître que cette description n'est ni vide, ni artificielle. Loin d'avoir recours aux clichés habituels, le poète choisit les mots et les tours qui font image. Il est bien naturel, d'ailleurs, que, développant le même thème à deux occasions différentes, il

¹ Ibid., v. 3-4. — ² Ibid., *passim*.

se soit moins attaché à le renouveler qu'à rendre fidèlement la physionomie d'un paysage familier ou la rusticité d'un intérieur de ferme. La correspondance des traits essentiels de ces deux descriptions confirme ce que nous avons dit de la sincérité de Martial, qui peint la nature comme il la voit, et comme il la sent.

* * *

En quittant Rome pour prendre sa retraite dans sa ville natale, Martial cédait à l'illusion que tant d'autres poètes ont connue au déclin de leur carrière. Il ne se doutait pas de la force des liens qui l'attachaient à la vie ardente et fiévreuse de Rome. Avec l'éloignement, le souvenir des mauvais jours s'effaçait peu à peu. Il oubliait les fatigues, les humiliations qui accompagnaient ses démarches de solliciteur, pour ne retenir que les agréments de la vie mondaine et les succès que lui valaient jadis ses épigrammes brillantes et légères. Aussi, après avoir cru de bonne foi que Bilbilis l'avait « refait campagnard », après avoir repris contact avec la nature, son enthousiasme diminue ; il se sent désœuvré et désesparé dans cette solitude de province. L'âge pèse maintenant sur lui ; hors du milieu où il trouvait un stimulant, son talent s'étiole. Comme on l'a remarqué, « il en était arrivé à ce point de fatigue morale qu'il ne pouvait plus jouir du repos d'esprit, ni savourer ses loisirs. Il ressemblait à un homme qui a fait un excès de marche et qui ne peut pas se reposer la première nuit ¹. » Alors, il se prend à regretter Rome pour des raisons très précises qu'il indique à son ami Priscus dans la lettre en prose qui sert de préface au livre XII.

¹ D. Nisard, *op. cit.*, p. 406.

Tout d'abord, c'est en vain qu'il cherche à Bilbilis les oreilles délicates qui l'écoutaient jadis ; il lui semble plaider au milieu d'un Forum étranger, tandis qu'à Rome il se sentait soutenu par la pénétration de jugement de ses auditeurs. « S'il y a, en effet, dit-il, quelque chose qui plaise dans mes livres, c'est à eux que je le dois¹ ». Il regrette ensuite « ces bibliothèques, ces théâtres, ces réunions, où l'on ne sent de l'étude que ses plaisirs² », et il s'en veut d'avoir renoncé à ces précieux avantages, dont il ne peut plus se passer maintenant qu'il les a perdus. A cela s'ajoute enfin la malveillance grossière et la jalousie stupide des provinciaux qui manquent précisément des qualités que Martial appréciait chez les Romains. Dans une petite ville de province, la présence de quelques personnages malintentionnés, envieux de la renommée d'un de leurs compatriotes, donne lieu à des tracasseries continues. Martial souffre de cette étroitesse d'esprit et de ces vexations qui altèrent sa bonne humeur et lui ôtent toute envie de travailler. Après être resté trois ans sans rien écrire, il se décida pourtant à composer son douzième livre d'épigrammes pour l'offrir en présent de bienvenue à un ami qui rentrait en Espagne. « Je te prie, lui dit-il, d'examiner et de peser mûrement ces vers, de peur que j'envoie à Rome un livre, non pas écrit en Espagne, mais espagnol³. » Ce fut son dernier recueil ; il mourut quelques années plus tard à Bilbilis, mais sa pensée était à Rome.

Quelle est donc cette inconséquence ? A Rome, Martial désire se retirer à la campagne, loin du bruit et des corvées qui l'accablent et, une fois installé à Bilbilis, il regrette Rome. Est-ce que cette aspiration à vivre en pleine nature, qui se manifeste tout au long

¹ Livre XII, préf., 9-10. — ² Ibid., 12-13. — ³ Ibid., 24-28.

de son œuvre, ne répond pas chez lui à un véritable besoin? N'est-ce là que de la littérature, un prétexte à de gracieux développements? S'il en était ainsi, il aurait ajouté aux raisons qui lui font regretter Rome l'aveu de sa déception à la vue de la campagne bilbitaine. Mais ses regrets sont d'un tout autre ordre : il se borne à déplorer la pauvreté intellectuelle de ce milieu provincial, où la médisance va son train, et à songer à toutes les ressources que Rome lui offrait, avec sa vie de société si raffinée. Jamais il n'accuse la campagne. Au contraire, c'est elle qui lui rend plus facile la privation de la capitale du monde et qui le console des mesquineries de son entourage. Il n'y a donc pas, à proprement parler, d'inconséquence chez Martial : son amour de la campagne est aussi sincère à Bilbilis qu'à Rome. Mais, comme on l'a fort justement observé, « à Rome, les sujets de ses petits poèmes se levaient, pour ainsi dire, à chaque pas devant lui, sans qu'il prît la peine de les chercher ; hors de Rome il n'avait plus rien à dire ¹ ». Dans son empressement à regagner sa campagne, embellie de tous les souvenirs de sa jeunesse, il ne mesurait pas les changements qui s'étaient opérés en lui durant une si longue absence. Il s'imaginait que la paix des champs suffirait entièrement à son bonheur, mais il était mal préparé à vivre dans la solitude, privé du spectacle mouvementé qui alimentait chaque jour sa verve satirique.

Ainsi, malgré les déceptions qui ont assombri ses dernières années, d'un bout à l'autre de sa vie, Martial a aimé la campagne sincèrement, spontanément, avec de joyeux élans qui révèlent à la fois la bonté naturelle de l'homme et la délicatesse du poète. Il l'aimait sans

42. G. Boissier, *op. cit.*, p. 332 sqq.

doute un peu à la façon d'Horace, pour le repos et le loisir qu'elle lui procurait dans une atmosphère de liberté et d'indépendance. Mais, tandis qu'Horace l'aime surtout à travers sa philosophie et qu'il lui demande des leçons de vérité et de modération, Martial en saisit davantage le côté extérieur. Elle parle plus à ses yeux et à ses sens qu'à son intelligence. Chez Horace, la nature est surtout le point de départ d'une méditation sur le bonheur, la résignation, ou tel autre thème de morale pratique. Elle illustre son enseignement, auquel elle fournit des exemples simples et familiers. Martial, lui, professe un épicurisme moins tempéré. La recherche de la sagesse ne le préoccupe pas au même degré, loin de là ; il s'abandonne plutôt, sans trop réfléchir, comme il le dit lui-même, à la joie de « boire les rayons du soleil par tous ses pores avides ¹. » Cette joie, Horace la connaît aussi, lorsqu'il chante son ruisseau d'eau vive, ou qu'il se promène dans ses bois, mais la nature lui parle autrement qu'à Martial : il s'efforce de l'interpréter, il l'associe à sa vie intérieure, tandis que Martial en jouit sans arrière-pensée et qu'il la contemple pour elle-même. L'un et l'autre, cependant, ont trop souvent éprouvé les mêmes sentiments en face de la nature, pour que nous ne cherchions pas aussi à marquer, au point de vue psychologique et littéraire, le lien qui existe entre les épigrammes champêtres et les odes rustiques.

CHARLES BURNIER,
prof. à l'Université de Neuchâtel.

(La fin prochainement.)

¹ Livre X, épigr., 12.

Un étrange compagnon de route.

Malgré ses cornes, ce n'était pas un des monstres de la légende et encore moins le diable lui-même ; merci, je ne voudrais pas d'une telle compagnie dans cette contrée grise et solitaire des Abruzzes. Non, c'était l'animal le plus original et le plus distrayant de toute la terre : une jolie chèvre tachetée de brun et de jaune ; sur le front, une étoile blanche que dominait la courbe gracieuse de ses cornes luisantes. Que vous avez bien su m'égayer avec votre inépuisable, votre divin humour, ô vous, chèvres des cimes sybillines ! Vous m'avez remplacé les hommes, des journées entières !

Vraiment, il n'y a rien au monde de plus indépendant que vous. Vous allez broutant l'herbe sur un marbre grec, sans vous soucier du César qui repose dessous, ni de la brève épigraphe du plus pur latin qu'un autre César y a inscrite.

Je vous vis même, en compagnie de petits cochons, faire des cabrioles sur la place du dôme d'Orvieto ; et n'était-ce le custode menaçant posté à la grande porte, je parie que vous eussiez poursuivi vos gambades jusqu'au beau milieu du plus splendide dôme d'Italie, qui sait même, jusqu'au pied du terrible jugement dernier de Signorelli !

Non, vraiment, rien ne vous arrête et vous ne connaissez pas le respect ! Petites chèvres, ce sans-gêne vous va si bien, et plus d'un être à deux pattes vous l'envie et voudrait l'imiter, s'il le pouvait seu-

lement ! Dars les villages, et tout là-haut dans les montagnes, vous êtes encore bien plus drôles, dans la candeur de votre âme de chèvre. Vous n'éprouvez aucun besoin, rien ne vous inquiète. Là où vous broutez, c'est votre patrie, et que vous soyez sur la voie Appienne, parmi des Anglais, des prélats, des chambellans, que sais-je ! ou dans les hameaux du Gran Sasso, rien ne saurait troubler la gaieté de vos ébats et de vos folles gambades. D'autres animaux s'enfuient craintifs à notre approche, d'autres ont l'esprit de caste trop développé pour frayer avec les hommes, d'autres encore méditent de mauvais tours à nous jouer. Mais vous, vous êtes les plus sociables et les plus humains de tous les quadrupèdes de la création. Vous avez un sens de la camaraderie très développé ; nous ne sommes pas plutôt ensemble que vous nous proposez déjà de faire « Schmollis ». L'on en est encore au « Bonjour, comment cela va-t-il ? » que vous ne craignez pas de nous dévoiler jusqu'au fond les secrets de votre âme de chèvre. Et avec cela vous avez un bon regard confiant et tout plein de malice à la fois, alors nous ne savons pas vous résister, et, bon gré mal gré, nous voilà vidant aussi devant vous le contenu de notre cœur. Non, vraiment, je ne saurais rougir devant vous en vous avouant ainsi toutes mes vanités, ma méchanceté, mes soucis et mes craintes. Que pourrait-on bien vous cacher à vous, créatures aux yeux clairs, avec votre large gueule bon enfant au nez aplati et votre honnête, brave cœur de chèvre ? Vous répondez tout de suite et je vous comprends, et cela nous remonte. Il semble qu'on vous entende dire : « Ne prends pas ainsi, tout de suite, tout au sérieux, toi, faible créature humaine... Va, laisse, cela s'arrangera, cela s'arrangera bien, ne te

désespère pas si vite, allons, la tête haute ! Il faut savoir montrer les cornes, à l'occasion et là-dessus l'on se remet à bêler, joyeusement. » Voilà à peu près la bonne, saine sagesse que vous semblez nous apprendre.

Oh ! des heures durant, j'ai marché seul à travers des vallées solitaires de l'Ombrie. Plus trace de chemin, et j'entendais résonner à mes oreilles les recommandations de nos bouquins de voyages : « Attention, Abruzzes, brigands, crimes, » et alors je commençais à ne plus me sentir aussi à l'aise. Surtout parce que, à gauche, à droite, sur les hauteurs, partout où je regardais, c'était si sauvage, si solitaire ; on eût dit que la mort elle-même devait être assise là-haut sur ces pierres. Et autour de moi, tous ces ombrages épais, ces buissons touffus ; un bruissement derrière moi : un bandit peut-être, un vilain reptile venimeux... François d'Assise, lui, dans sa belle, sainte confiance d'enfant, aurait sifflé une chanson... Moi aussi je siffle mais c'est par peur... Tout à coup... Dieu sait d'où... voici plantée devant moi, une brave petite chèvre, qui redresse son bon museau, avec ses jolies cornes courageuses et me regarde de ses yeux drôles et malicieux d'un air si engageant. Je me sens soulagé d'un énorme poids et je lui adresse la parole dans le plus bel italien que je possède : « *Ti saluto mia cara caprina !* » (Je te salue ma gentille petite chèvre !) Et je caresse son dos, ses flancs bien droits ; elle se met à me suivre en bavardant, mais en tenant toujours sa gauche, par politesse... italienne ? Je l'interroge :

— D'où viens-tu, bella mia ?

— De là-haut, signore, je suis chez moi dans le coin le plus reculé de San Carlo.

— Et tu ne crains pas les étrangers ? continuai-je.

Alors, elle me regarde d'un air malin et dit :

— Pourquoi donc, ne viens-tu pas de siffler ? Tu es un être tout à fait inoffensif. Cela se voit de loin, ecco !

— Oui, en effet, en effet, tu as raison chère petite chèvre, et du même coup je te prie, reste seulement ainsi gentiment près de moi. Tu sais, je ne me sens pas très en sécurité, ici, tout seul, dans cette contrée !

— Mais oui, bien sûr, je vais rester ici près de toi, n'aie pas peur, Pellegrino ! J'aime mieux quand les hommes me parlent comme s'ils étaient mes pareils ; toi, tu parles un italien un peu douteux, c'est vrai, mais faute de mieux on se comprend. Continue seulement !

J'observe maintenant ma compagne de plus près et je suis frappé de son regard presque humain. Que d'expression dans sa façon de bêler ! Comme elle sait bien appuyer sur les substantifs, comme elle module merveilleusement les verbes, qu'il y a de rythme dans sa phrase ! On dirait une stance du Tasso.

— Mais mon cher petit être doué de cornes, où trouver un abri pour ce soir ? Où trouver de braves gens ?

— Orsu, amico, suis-moi, je vais moi aussi chez mes bergers. Ils sont un peu méfiants ici, dans la montagne, calmes, indifférents, un brin mélancoliques, comme tous les montagnards. Mais cela ne fait rien, quand ils verront que je suis près de toi, et qu'on bavarde si gaiement ensemble, alors ils penseront qu'on est frère et sœur et ils te recevront comme nos pareils.

— Mille mercis, signorina — ou dois-je dire signora ?

— Signora, répondit-elle, avec toute sa dignité de mère-chèvre.

— Alors, signora, mais vois-tu, j'ai quand même un peu peur. On raconte un tas de choses terribles, sur vos Abruzzes, dans nos livres.

— Remets t'en à moi, Pellegrino, pour tout ! ... les livres ? Oui, enfin, des bêtises !

Pleine de mépris, la chèvre leva légèrement la queue, oh ! un tout petit peu... Et la voilà gambadant, à côté de moi, mais toujours à gauche ; de temps en temps elle frotte sa barbiche contre moi, par ci, par là, elle arrache un brin de cresson au bord du chemin, niflote ma poche, me regarde d'un air qui mendie, tire quelque chose de ma poche et tout en disant « merci bien », elle mendie encore, et elle me prend de nouveau quelque chose. A côté de cela elle continue à me raconter un tas d'histoires des hauteurs, là-bas, du pays des pâtres.

— L'hiver est humide et froid, brrr... on se tient tous serrés les uns contre les autres. A la première petite brise un peu tiède, on file vite vers les hauteurs, on dirait que les herbes se mettent à croître tout à coup et toutes ensemble. On ne sait par où commencer et où finir, les jeunes cabris s'en donnent généralement des indigestions, on a beau les avertir. En pénétrant bien en avant dans les bois, on rencontre bien par ci, par là un loup. Alors bien serrées, quatre ou cinq ensemble, les cornes en avant, on se jette à sa poursuite pour que le coquin ne s'y frotte pas. Ah ! signore ! Une fois cela a été bien drôle, allez, là-haut à Benozzio. On n'était que trois : moi petit cabri encore, une tante à moi, une maîtresse chèvre, je vous en réponds, et mon oncle. On ne l'appelait que « Barbone » parce que sa barbiche allait jusqu'à terre. Lorsque nous sentîmes le loup, le vieux bouc nous enjoignit de tenir immobiles et quand le brigand nous atta-

querait de rester neutres à tout prix, il voulait en venir à bout lui tout seul, il aurait honte toute sa vie d'avoir eu recours à une honorable dame et à un enfant. Et vraiment, voici arriver le loup énorme avec ses longs poils, couleur de cendres. Nous regardions en tremblant mon brave oncle qui s'était précipité en avant tête baissée vers la gueule du monstre, le renversant, le piquant et lui donnant des coups de cornes, reculant pour se jeter de nouveau en avant. Nouveaux coups de cornes bien visés, les pointes en avant, face à l'adversaire, ne lui laissant même pas le temps de reprendre haleine, à tel point qu'au premier répit que lui laissa cependant Barbone — mon oncle se battait d'après les lois de l'honneur — l'autre déguerpit lestement. Oui, ça se passait tout là-haut, au Monte Benozzio, signore ! On en parle encore aujourd'hui. N'est-ce pas, quelle magnifique histoire je vous ai raconté là. Barbone devrait avoir sa place dans les livres d'école tout comme Garibaldi !

— Superbe, caprina, mais n'y a-t-il pas d'eau ici ? J'ai une soif atroce.

— Vous voilà bien vous autres, *povera gente*, vous avez toujours soif ou faim, il faut que vous ayez l'un ou l'autre. Sans doute, vous êtes tous malades de l'estomac. Ah ! si vous aviez un de ces bons, solides estomacs de chèvres, vous renonceriez, je crois, volontiers à toutes vos lectures, à vos écritures et à tous vos calculs.

— Oui, oui, bien sûr, loin de nous tout ce fatras, si seulement j'avais là, maintenant, oh ! rien qu'une gorgée d'eau, *sorella mia*...

— Patience, dans un quart d'heure c'est la *Rivola Mazza*, un petit filet, tu sais, juste assezpour nous deux.

— Merci, merci, ça me fait plaisir. Mais continue,

j'oublie ma soif en t'écoutant. Quels amis as-tu encore par ici ?

— Hum, il y a encore des marmottes, des petits cochons, des moutons, des lièvres et des renards...

— Parle-m'en, signora !

— Avec les braves petites marmottes on fait bon ménage ; quoiqu'elles soient vraiment par trop craintives et ne se fient à personne à trois pas de distance. Connais-tu les vieux ermites ? Ces frères qui habitent les bois ? *Benissimo* ! Eh bien, c'est ainsi, exactement, que nos petites marmottes ont perdu tout contact avec le reste du monde. Elles ne savent plus s'y tenir et nous n'oserions vraiment pas nous risquer à les introduire dans une certaine société ! Dommage, ce sont de si bonnes petites bêtes, si sages et raisonnables.

— Et les petits cochons, et les moutons, signora ?

— Ce sont naturellement nos cousins germains. Pour ce qui est des cochons, ils font notre joie. Ils sont sales, ça oui, et aussi bien maladroits, mais bons enfants toujours. Pour une chèvre, ils feraient fondre leur graisse. Mais les moutons eux, *per bacco*, que vous allez traitant d'innocents et de patients agneaux, ah ! bien oui, ils sont jaloux de nous comme tout ! Et bêtes comme de la « polenta » ! Toujours ils sont à se disputer et à prétendre qu'ils sont meilleurs que nous ; leur dernier mot c'est toujours et encore : rôti de mouton vaut mieux que rôti de chèvre. Ils r'ont pas de point d'honneur. Qui parle de son propre rôti ? Il n'y a qu'une misérable âme d'esclave pour s'abaisser à ça ! N'est-ce pas, signora ? Et pour ce qui est des lièvres, ils sont bien gentils, pas méchants pour un sou, mais il n'y a rien au fond, c'est sans cervelle ! On peut leur répéter tant qu'on veut : « Restez chez vous, il y a un fusil en route. » Bêtise, si ça sent le chou ou la

carotte chez nous, les voilà, pas moyen de les retenir. Mais si une pauvre feuille tombe, là, au milieu de leur repas, houp ! comme ils pâlisent, ils sont là raidis comme s'ils avaient pour le moins déjà une livre de grenaille dans le corps. « Regarde donc, dis-je, l'ami longue oreille, ce n'était qu'une feuille d'olivier, ça aurait tout aussi bien pu être une balle, il est vrai. » « Au nom du ciel, soupire le lièvre, c'est bien nous, si pleins de vie et si près de la mort, mais puisque ce n'était qu'une feuille d'olivier, allons-y et mangeons. » Oui, je t'assure qu'il peut dévorer alors à lui seul plus de salades, de choux et d'épinards que toi et moi ensemble. Il n'y a rien à faire, il est ainsi le lièvre, que veux-tu ?

— Caprina, tes récits ont presque la saveur de ceux de Boccaccio. Tu sais observer, chevrette, ça se voit tout de suite. Continue, je t'en prie, et des renards, qu'en est-il ?

— Pouah ! nous ne voulons rien avoir à faire avec ces vilaines bêtes là, c'est plus faux que des chats. Heureusement nous avons nos règlements. Aujourd'hui nous croyons tout juste le contraire de ce qu'ils racontent. Ils s'en aperçoivent et changent de tactique. Et demain nous croyons le contraire du contraire, et après-demain, au contraire, le contraire du contraire, *davvero* !

— Mille tonnerres, signora, vous êtes une grande philosophe !

— Oh ! pas tant que ça, signore. On ne peut pourtant pas passer son temps à faire des cabrioles. C'est un joli mot du reste, ça vient de nous. *Capra, capra* ! Cicéron nous a déjà appelées ainsi autrefois. Eh bien, oui, signore, il y a aussi des temps durs. On se délecte alors du moindre petit chardon ; on est là à chercher

parmi les pierres, et croque que te croque, et il n'y a pas grand'chose à croquer. Voilà qu'il vous vient alors de drôles de pensées et on se met à réfléchir à des choses profondes. On médite et on fait de la philosophie, sur ce qu'est au fond la faim, par exemple. Est-ce quelque chose de réel et de positif, ou n'est-ce qu'une négation ou n'est-ce au fond peut-être rien du tout ? Et qu'est-ce que cela signifie avoir assez mangé ? Pourquoi est-ce que cela alterne toujours : avoir faim — être rassasié — avoir faim — être rassasié ? Et où aboutit un enchaînement de vie aussi logique ? à la faim ou à la satiété ? Pellegrino sur ce sujet là, j'ai déjà médité des après-midi entiers là-haut sur le Monte Benozzio. J'entends dire que vos philosophes, — c'est-à-dire les plus éclairés, — croient à un ciel pour les animaux. *Corpo di bacco*, y serons-nous aussi, une fois ? nous avec nos barbiches et nos drôles de manières d'être, mais surtout et avant tout, avec nos cornes ? L'oncle Barbone, y est-il déjà, lui, là-haut ? *Attenzione* ! si ce gros bouc, lui, y est entré, alors pourquoi pas nous autres aussi, les plus petits ! Qu'en penses-tu, signore ?

— Je pense en moi-même : non, quelles bêtises ! mais, à haute voix, je dis : Oui, pourquoi pas après tout, ça pourrait bien être vrai, cette histoire du ciel des chèvres.

— Zitto, zitto, signore, je vois bien que tu n'y crois pas. Mais, ne m'en fais pas accroire, alors !

— Caprinella ! je te le promets.

— Vous êtes ainsi vous autres hommes. Ici-bas il faut que tout soit fait pour vous, que tout vous plaise et vous serve. Et le ciel, après, vous le voulez pour vous seuls. Ce n'est pas digne, ça. Que t'ai-je donc fait ?

— Caprinellina ! je serai vraiment heureux de te

trouver quelque part au ciel, et aussi d'y rencontrer ton oncle Barbone si courageux, crois-moi, et la zia et...

— Basta, signore, basta ! Attends, ici il y a encore quelque chose que je voudrais te dire. Quand je gambade comme ça dans les ruelles aux alentours de Pâques, alors je me sens monter dans le nez quelque chose, oui, je sens. Oh ! horreur ! Vous, les hommes, vous avez de nouveau commis un meurtre. Vous parlez de l'odeur d'un rôti ; pour moi c'est de la puanteur et du crime. Alors je me mets à courir, courir, jusqu'en haut la montagne, tout en haut là-bas, jusqu'aux rochers, et là je recommence à philosopher. Je pense au couteau ! Regarde, signore, comme je tremble ! ça me menace aussi. Chut, chut ! Je le sais mieux que toi. Mais pourquoi, pourquoi donc, que vous avons-nous fait de mal pour nous traiter ainsi ? Nous vous avons donné notre lait et des petits. Ne pouvez-vous pas attendre que nous mourions de nous-mêmes ? Après, pour ce qui est de moi, dépouillez-nous de notre peau et de nos cornes ! Mais pourquoi nous tuer en pleine joie de vivre ? Savez-vous, signore, quand je sentirai que mon tour approche, alors je me jeterai en bas les rochers ou dans des eaux bouillonnantes. Je veux mourir de la bonne façon, moi.

Plantée là, exubérante de vie sur ses jolies pattes bien fines, la gracieuse petite chèvre me regardait d'un air terriblement chargé de reproches. Je voudrais bien la consoler, mais comment ? Que de fois n'ai-je pas mangé moi-même de la chèvre et combien je l'apprécie encore, cette viande exquise !

— Caprina, dis-je, la caressant sur le dos, nous prendrons tous un jour le chemin de la chai...

— Taisez-vous, signore, ce que vous dites là n'est

plus de bon goût. C'est encore un de ces lieux communs comme on en trouve par douzaines chez vous *per un soldo*. Mais, écoutez ! la rivola Mazza !... de l'eau, venez vite !

Nous bûmes tous deux au mince filet d'eau qui jaillissait de la roche, et nous en oubliâmes et la mort et la philosophie. Puis chacun de nous poursuivit sa route, trottant de son côté.

C'est ainsi que sont les chèvres dans les Abruzzes, un petit peuple plein d'humour et de sérieux, aimant à bavarder et à philosopher et chez qui le cœur ne le cède en rien à la raison.

Ce soir-là je ne trouvai pas d'auberge dans le petit village où je m'arrêtai et j'allai chez le curé lui demander s'il pouvait me donner un peu de minestra et de vin et ensuite un matelas pour dormir.

Accueillant et hospitalier, le brave homme me répondit :

— *Vuole capra ?* Voulez-vous de la chèvre ?

— Pst, pst, murmurai-je vite, pas si haut !... là, en bas.

Et je désignais le jardin abandonné où broutaient des chèvres, comme si elles pouvaient m'entendre ! Puis,... être inhumain que je suis,... je mangeai quand même de la capra. Quelle viande excellente ! mais tout en me régaland, j'avais mauvaise conscience ; entre chaque bouchée il me semblait entendre cette plainte douce, murmurée à peine : « Signore, que t'ai-je donc fait de mal ? »

HENRI FEDERER.

(Traduit de l'allemand par Louisa Wenger.)

Lettre de Paris.

Les vains commentaires. — La meilleure opinion. — La leçon des faits — La justice sommaire du révolté. — Le monde sous la misère, la colère et la folie. — Le devoir des philosophes et des savants. — Le silence de M. Anatole France.

Des considérations sur le cas Landru, des impressions sur le Salon d'Automne, des réflexions inspirées par l'état précaire de nos finances, des critiques de la Conférence de Washington où M. Aristide Briand vient de discourir, tous ces commentaires qu'il serait convenable qu'un chroniqueur parisien vous fit entendre, je ne les formulerai pas. Ce qu'il faut penser de ces événements, vous le pensez déjà ; car la meilleure des opinions est celle qu'on a conçue soi-même. Stirner disait que la vérité était sa vérité. A mes yeux donc, tout lecteur a raison, même quand son jugement condamne le mien. Je ne me suis voué à aucun prosélytisme.

Mais j'ai d'autres motifs de me montrer si libéral. Je suppose que l'esprit des gens à qui je m'adresse est moins curieux des incidents et des accidents qui se succèdent en une grande capitale, que de la leçon qu'ils comportent, des conséquences qu'ils entraînent. Si je me proposais donc de fixer l'état de Paris présentement, je vous raconterais ceci :

Un homme exerçait le métier de valet d'hôtel. Il avait été soldat, possédant un fusil et des cartouches, et il avait fait usage de son arme contre les ennemis de sa patrie. La guerre achevée, il était redevenu, comme auparavant, un citoyen paisible, préoccupé de dormir et de manger. Mais il ne trouvait pas aisément à gagner sa pitance. L'hiver venu, il fut malheureux et, dans sa misère, il entendait des voix. Elles étaient solennelles et menaçantes. Elles disaient : « Si tu ne manges point, c'est que d'autres mangent trop. Puisque tu dois souffrir, venge-toi de ceux qui ne souffrent pas ! » Grelottant et la vue

troublée, il revoyait ces prophètes qui lui étaient apparus sur les tréteaux des *meetings*, qui avaient raillé sa lâcheté, bafoué sa résignation. Leurs accents frappaient maintenant son oreille, et il les découvrait superbes et consolants. Il se rendit dans un lieu de lumière et de tumulte. Devant lui, passaient un monsieur et une dame. L'ancien soldat sortit de sa poche un pistolet, tira contre eux plusieurs balles, puis, rasséréné, se tua lui-même.

Cela s'est passé hier, rue Royale. On a trouvé dans les poches du « justicier » une lettre adressée aux juges et qui fournit l'explication que j'ai exposée ci-dessus. Ainsi est Paris à présent. Et je ne crois pas que ce drame soit spécifiquement parisien. Je crois que, sur le monde entier, souffle un vent de misère, de colère et de folie. Je crois qu'il ne fut jamais plus difficile de gouverner les hommes et que jamais les hommes ne furent plus mal gouvernés. Je crois que la guerre méchante et la guerre généreuse ont produit le même fruit affreux : la haine. Je crois que, plus que jamais, les hommes sont portés à accuser autrui de causer les maux qu'ils endurent. Je crois qu'il faudrait beaucoup de sagesse aujourd'hui pour apaiser l'orage et que l'orage étouffe précisément la voix des sages.

Je comptais M. Anatole France parmi l'un de ces sages. L'attribution du prix Nobel prouverait que je ne me trompais point si les prix prouvaient quelque chose. On a eu raison de tenir M. Anatole France pour un idéaliste ; car sa fameuse ironie ne corrompt point sa pensée, toujours inspirée par un idéal. Ce que je reproche à M. Anatole France, c'est non point d'avoir approuvé les tragiques essais de Moscou, mais de ne nous avoir pas dit pourquoi il les approuvait. Où M. Anatole France aperçoit-il le triomphe de la justice ? Y a-t-il moins d'inégalité, d'égoïsme, de mensonge dans la politique des Soviets que dans celle qu'il réprouve et qui est celle de son pays et des pays occidentaux ? Quand on a mérité la gloire autant par les constructions de son intelligence que par les travaux de son art — car c'est cela, le génie d'Anatole France : avoir compris et avoir su exprimer, — on se doit à soi-même et aux autres d'éclairer la route où tous nous cheminons péniblement. Le salut ne nous viendra point des politiques ; il

nous viendra des philosophes et des savants. Dans la retraite de la Béchellerie, le repos doit être doux et le silence agréable. Mais M. Anatole France a déjà trop médité et écrit sur l'a-mertume de notre temps, pour qu'il puisse se taire. Ou bien nous devons conclure de sa réserve qu'il a, ces dernières années, parlé inconsidérément.

JEAN LEFRANC.

Chronique allemande.

Le troisième volume des *Pensées et souvenirs* de Bismarck. — Bismarck et l'effondrement de l'Europe. — L'Allemagne et la France sont-elles faites pour s'entendre? — L'opinion d'Ernest Renan en 1871. — Des Allemands voudraient reprendre cette œuvre. — Un livre symptomatique sur Ernest Renan et l'Allemagne. — Regards vers l'Orient. — Les idées d'Ernest Curtius. — Ce qu'on en pense en France.

On n'a jamais bien compris pourquoi la famille Bismarck faisait opposition à la publication du troisième volume des *Souvenirs et pensées*¹ de son illustre chef. Car enfin, dans ce volume, le chancelier justifiait sa politique vis-à-vis d'un souverain ignominieux. La maison Cotta a bien fait de passer outre. Une brève notice, qui sert d'avant-propos, nous informe que malgré toute la considération qu'elle peut avoir pour les motifs invoqués par la famille, elle ne peut différer plus longtemps de rendre publique une œuvre dont le manuscrit est dans ses mains depuis un très grand nombre d'années.

Ce n'est pas que ces *Souvenirs* nous apportent des révélations bien nouvelles. Bismarck avait déjà tout dit ou presque tout, et son ineffable secrétaire particulier, « le petit Busch », comme il le nommait, avait avec désinvolture « mangé le morceau ». L'intérêt de ces confessions réside avant tout dans les portraits qu'il fait des hommes qui furent ses collabora-

¹ *Gedanken und Erinnerungen*, von Fürst Otto von Bismarck. Widmung : Den Söhnen und Enkeln zum Verständniss der Vergangenheit und zur Lehre für die Zukunft. Stuttgart und Berlin, J. G. Cotta'sche Buchhandlung, Nachfolger.

teurs ou ses ennemis et dans certaines lettres inédites qui jettent un jour nouveau sur les événements qui accompagnèrent ou suivirent sa chute. Bismarck a la dent dure pour les gens qui s'opposèrent à sa politique ou s'efforcèrent de la ruiner clandestinement. Certes, ce grand vindicatif fut toujours un peu hanté par la manie de la persécution, et le fameux procès d'Arnim en fournit la preuve évidente. Dans les circonstances qui présidèrent à son renvoi, il ne veut point voir une conséquence naturelle d'une politique nouvelle, ou, si l'on préfère, d'une incompatibilité d'humeur entre deux caractères aussi différents que le sien et celui d'un jeune souverain impétueux, impatient de tout joug et désirant devenir son maître. Non, Bismarck ramène tout à des questions personnelles, à des intrigues de personnages subalternes, gens ambitieux qui, pour servir le nouveau chef, conspirèrent contre l'ancien. Cela nous vaut des portraits qui ont du relief, ceux entre autres du grand-duc de Bade, de Bötticher et d'Herrfurth. Mais après ? La politique allemande de ce temps n'en est point pour cela éclairée.

Guillaume II, naturellement, tient la plus large place dans ce volume. Bismarck en fait deux portraits, celui du prince royal et celui de l'empereur. Dans le premier, il ne confesse point qu'il fut d'abord engoué de ce jeune prince pétulant, qui le considérait, lui, Bismarck, comme le chef de file. Il dit seulement : « Je me suis trompé sur son compte. » Il trouve, il est vrai, qu'on aurait pu mieux élever le futur empereur d'Allemagne, qu'on aurait dû, par exemple, le soustraire au milieu purement militaire de Potsdam où il avait établi résidence, et l'installer à Berlin pour y recevoir « l'instruction appropriée à sa haute destination ». D'autre part, quand le père trouvait qu'on avait tort « d'initier aux secrets de la politique un jeune homme présomptueux, turbulent, et qui avait une façon de juger les choses trop rapide et précipitée », Bismarck ne fut pas de cet avis et invoqua comme exemple Frédéric-le-Grand, monté sur le trône à vingt-huit ans !

Le portrait de l'empereur est plus haut en couleur : on sent là que Bismarck vit de près l'homme qu'il juge et son juge-

ment est cruel : aucun défaut ne lui échappe et il pénètre d'avance les graves fautes que son caractère lui fera commettre dans la suite. Tout l'édifice politique que lui, Bismarck, a si patiemment construit, il sent qu'il va bientôt se fissurer, puis s'écrouler : il énumère et commente, les unes après les autres, les fautes de la politique du nouveau cours : l'abandon de l'alliance russe, la politique autrichienne subordonnée en bien des cas à la politique prussienne, les traités désavantageux d'Héligoland et de Zanzibar et le traité de commerce avec l'Autriche, plus désavantageux encore. Il sent aussi que l'école diplomatique de la vieille Prusse n'a plus guère de représentants : les gens qui montent aux affaires ou qu'on charge de représenter l'Allemagne au dehors sont souvent comme le nouvel empereur, des gens fantasques et aventureux dont la clairvoyance est la moindre qualité. Il en augure les pires calamités pour son pays. « Sur les fautes de la politique étrangère, dit-il, on ne sera au clair que lorsqu'il nous sera possible de jeter un coup d'œil en arrière sur l'histoire de toute une génération et les *Achivi qui plectuntur* ne sont pas toujours les contemporains immédiats des fautes commises. La tâche de la politique consiste avant tout à prévoir avec le plus de perspicacité possible ce que d'autres gens feront dans des circonstances données. Ce don de prévision est rarement inné à un tel degré que, pour produire son plein effet, il n'ait pas besoin d'une certaine somme d'expérience des affaires et de connaissance des hommes, et je ne puis me défendre d'impressions inquiétantes quand je songe combien aujourd'hui ces qualités se sont perdues dans nos classes dirigeantes. »

Avec une telle politique, on court aux abîmes, et l'histoire des origines de la guerre de 1914 ne justifie que trop les craintes de Bismarck. Cette guerre, du reste, il l'a prévue et annoncée. Il savait qu'un jour la politique par soubresauts de l'Allemagne déclencherait une guerre générale, où l'empire risquerait bien de sombrer. « Plus tard la catastrophe se produira, dit-il, plus terrible elle sera. »

Au moment où je lisais cette sombre prophétie, la République allemande était justement en train de célébrer, le 11 novem-

bre, son troisième anniversaire. Quel est le bilan de ces trois années? Certes, on ne peut point dire que le gouvernement républicain soit populaire. La République n'est en général pas aimée du peuple allemand. On chercherait vainement en ce peuple l'attachement que marquait à la sienne le peuple français après ses désastres. Il semble que les Allemands n'aient guère confiance en son avenir. L'élan manque en tout cas. On a dit que pour organiser cette République il a manqué un Gambetta, l'homme ardent capable de galvaniser les énergies de la nation. C'est vrai, et la République allemande est pauvre en individualités et en caractères. La vie publique de l'empire n'a point su former d'hommes politiques, et ceux que la Révolution a mis au pouvoir sont lamentablement au-dessous de leur tâche. Dès lors, comment s'étonner si la République ne jouit d'aucune considération dans la nation et si elle inspire des craintes à ses voisins? Faible comme elle est, n'est-elle pas à la merci d'un nouveau *Putsch* militaire? Eh bien, tout compte fait, cette crainte n'est point justifiée. L'assassinat d'Erzberger a montré que le peuple voit le danger qu'une réaction ferait courir au pays. Les partis de gauche se sont ressaisis et rapprochés, et l'accord de Görlitz prouve que les socialistes, conscients du péril, ont pris une mentalité d'hommes de gouvernement. On peut donc envisager l'avenir sans trop de crainte. La République se maintiendra, car on ne saurait par quoi la remplacer, ou plutôt ce qui la remplacerait serait un mal pire que le mal existant. Le peuple a conscience de la chose, et c'est sans doute la meilleure chance que la République ait de vivre. Trois ans dans la vie d'un peuple, c'est peu. Faisons donc crédit à la République allemande.

Et voici que, de nouveau, on parle d'un rapprochement de la France et de l'Allemagne. L'an dernier, plusieurs articles dans ce sens ont paru dans des journaux allemands, notamment la *Gazette de Voss* et la *Gazette de Francfort*. A ces articles d'Alexandre Redlich et de Carl Weichardt, sont venus s'ajouter les remarquables essais du professeur Færster, les *Deux Allemagnes, Allemagne et France et Culture politique* (qui ont paru dans la *Nouvelle Gazette de Zurich*), et, dans le

même journal, la très judicieuse étude du prince de Hohenlohe, *France et Allemagne*. Aujourd'hui, c'est un pangermaniste notoire, le professeur Edouard Wechsler, qui met en garde ses compatriotes contre la prétendue décadence de la France et les invite à prendre modèle sur cette nation qui, depuis sa défaite de 1870, témoigne d'une forte vitalité, gardant sa puissance intellectuelle intacte. Tous ces signes sont réjouissants. Ils nous rappellent les efforts que fit Ernest Renan, en 1871 et les années suivantes, pour rendre le courage à son peuple et l'aider à se relever. Renan avait toujours été partisan d'une alliance de la France et de l'Allemagne. Il trouvait que les deux nations se complètent par leurs qualités et que, pour cette raison, elles sont faites pour s'entendre. Il n'abandonna point cet espoir, même au moment du pire déchaînement des passions chauvines outre Rhin. Il dit son fait au grand savant David Strauss, dont il s'était déclaré le disciple dans deux lettres qui eurent du retentissement, mais ce fut pour revenir tout de suite à une plus juste compréhension de la situation. Déjà en 1871, dans la préface de sa *Réforme intellectuelle et morale* revenant à l'idée qu'il avait jadis défendue « l'alliance intellectuelle, morale et politique de la France et de l'Allemagne, alliance entraînant celle de l'Angleterre et constituant une force capable de gouverner le monde, c'est-à-dire de le diriger dans la voie de la civilisation libérale », il reconnaît qu'il y a en Allemagne des éléments sur lesquels on peut s'appuyer pour la reconstruction de cette Europe libérale, il va même jusqu'à dire « les Etats-Unis d'Europe ». Rendant justice aux grandes qualités de la race allemande, « à ce sérieux, à ce savoir, à cette application qui suppléent presque au génie et valent mille fois mieux que le talent », il ajoute que les Allemands doivent se défaire de leur orgueil et ne point croire « qu'ils peuvent à eux seuls se charger de l'œuvre tout entière de l'humanité ». Eh bien, ce travail que Renan voulut entreprendre après 1870, et qu'il eut le regret de ne point mener à bien, ce sont aujourd'hui des Allemands, animés du même esprit, qui voudraient maintenant le reprendre. J'ai sous les yeux une étude du professeur Küchler, de l'université de Wurzburg, consa-

crée précisément à Ernest Renan¹, et qui vise à être un *pont* entre les deux pays. Après avoir retracé la vie de l'éminent esprit que fut Renan, après avoir analysé les mobiles qui l'amènèrent à sortir de l'Eglise et avoir parlé de ses œuvres historiques, philosophiques, morales et religieuses, M. Küchler, dans un chapitre qu'il intitule : *Entre la France et l'Allemagne*, reproduit tous les arguments qu'avait déjà invoqués le penseur français pour souhaiter que les deux peuples s'entendent dans un idéal commun. Cet idéal sera peut-être réalisé un jour dans la *Société des Nations* qui, timidement, à l'heure qu'il est, essaie ses premiers pas. Renan avait appelé de ses vœux cette société après « l'effroyable événement de la guerre de 1870 », et il semble qu'il la vît venir certainement après de nouveaux désastres plus effroyables encore et qui montreraient que ces nations, trop indépendantes les unes des autres, n'ayant « personne au-dessus d'elles », auraient finalement besoin d'un « congrès, d'une diète, d'un tribunal amphictyonique supérieurs aux souverainetés nationales ».

Dans une partie de la jeunesse allemande, les idées de Renan sont en train de faire leur chemin. J'ai déjà parlé ici d'un jeune écrivain, Ernest Curtius, petit-fils du grand historien de la Grèce antique et fils de Frédéric Curtius, ce fonctionnaire allemand en Alsace qui comprit si bien l'esprit alsacien. Ce jeune écrivain, qui a de qui tenir, montre une ouverture d'esprit bien faite pour gagner les sympathies. Il nous dit qu'un certain nombre d'hommes de sa génération, répudiant les erreurs du passé et l'étroit esprit nationaliste, voudraient introduire dans leur pays un esprit largement international. Il regrette qu'en France on prête peu d'attention à ce mouvement qui, à l'en croire, est plus fort qu'on ne le croit communément. Jusqu'à présent, le seul groupe des intellectuels français qui lui ait donné appui est celui de *Clarté*. Barbusse et ses compagnons, pourtant, n'inspirent pas confiance à Ernest Curtius, qui dédaigne « leur doctrinarisme rationaliste vieillot et enfantin ». Il ne veut voir là qu'un reste

¹ Walther Küchler : *Ernest Renan. Der Dichter und der Künstler*. Dans la collection *Brücken*. Gotha, F. A. Perthes, 1921.

de la tradition révolutionnaire jacobine, dont notre époque, précisément, aspire à s'affranchir. « Le temps n'est plus, dit Ernest Curtius, où l'on puisse diviniser la déesse raison et rester hypnotisé par l'idée d'égalité ; il y a maintenant d'autres valeurs humaines dans le monde. » Il entend bien qu'on jette « des ponts », mais il ne veut pas que ce soit en « sacrifiant toutes les profondeurs et tous les sommets de l'âme ».

Ce que cette jeunesse ne trouve point en Angleterre ou en France, elle le cherche à l'Est, dans cette Russie de Dostoïewski, si ouverte à tout ce qui est humain, et plus loin encore, chez les sages de l'Inde et de la Chine. J'ai déjà parlé ici de ce curieux mouvement dont le romancier Hermann Hesse et le philosophe comte Keyserling sont les plus illustres représentants. Ernest Curtius nous dit qu'ils ont actuellement de nombreux adeptes dans la jeunesse allemande et, précisant la chose dans un article du *Neuer Merkur*, il dit : « L'aspect du problème intellectuel franco-allemand, aujourd'hui, est tout à fait différent de ce qu'il était en 1914. La génération n'existe plus qui aurait pu fournir les états d'un nouveau rapprochement organique entre les deux cultures. La génération nouvelle a de tout autres bases d'expérience. La jeunesse intellectuelle de l'Allemagne de 1921 n'apporte plus au problème des relations psychologiques avec la France l'intérêt vivant qu'elle lui portait avant la guerre.... La jeune Allemagne regarde vers l'Est et tourne résolument le dos à l'Occident. Le revirement est décisif. De tout temps, sortir de soi-même fut un des besoins de l'esprit allemand, qui ne prend vie qu'après avoir été fécondé ailleurs. Mais là où cette tendance reste vivante (c'est-à-dire là où elle n'est pas refoulée par un rationalisme pédant et vieilli), les esprits se tournent vers la Russie, et au delà vers les Indes et la Chine. Les sympathies que le bolchévisme rencontre auprès de notre jeunesse ne sont que la marque extérieure de ce revirement. Il ne faut point voir là une adhésion à des théories. Non, ce qui importe pour elle, c'est d'exprimer le changement qu'elle veut imprimer à la direction de l'intelligence occidentale. A la suite de Descartes et Voltaire, après l'affranchissement de la pensée de France et

d'Angleterre, et de la Révolution française, on considérerait que toute émancipation intellectuelle, tout renouveau social devait venir de l'ouest. La France alors se sentait le porte-flambeau de l'Europe. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi, et quand elle croit pouvoir encore jouer ce rôle, elle s'aperçoit qu'elle n'a plus devant elle d'auditeurs.

L'Allemagne a cessé de considérer la France comme le pays qui peut lui apporter quelque chose. Pour qu'elle s'adresse de nouveau à elle, il faudrait qu'une personnalité éclatante y parût, témoignant que les vieilles traditions françaises, aussi bien que l'intarissable vitalité de la race, ont encore de quoi fournir de nouveaux aliments au monde, qu'elle peut donner autre chose que de piquantes variations d'analyse psychologiques et des raffinements littéraires ; qu'elle est capable de franchir ces frontières de l'auto-dissection artistique et de se déprendre du rétrécissement nationaliste, pour jeter des paroles de vie spirituelle dans l'aréopage européen. »

Il est très curieux de voir l'effet qu'ont produit ces révélations sur quelques-uns des esprits les plus avertis de France, Albert Thibaudet, par exemple, et André Gide. Le premier a répondu à cet appel par un article plein de sens dans l'*Opinion* du 13 août, et le second par un article très juste de la *Nouvelle Revue française* (1^{er} novembre). M. Thibaudet reprend la thèse de Renan : « Sachons, dit-il, considérer les choses non d'un point de vue nationaliste, non d'un point de vue internationaliste, mais d'un point de vue international, c'est-à-dire humain. » André Gide, rappelant les paroles de Nietzsche après 1870 : « La nature humaine supporte plus difficilement la victoire que la défaite », confesse que la France depuis la dernière guerre, a perdu du terrain moralement et intellectuellement. Il est vrai qu'il ajoute aussitôt qu'il croit pouvoir affirmer qu'elle est en train de reprendre ce qu'elle a perdu, mais il n'en donne pas moins de sages conseils à ses compatriotes : « Nombre d'esprits, et des meilleurs, dit-il, — je veux dire des plus français — commencent à

envisager d'un autre œil la question des relations intellectuelles avec l'Allemagne. Ils commencent à admettre que ces relations puissent être reprises, et de là à penser qu'elles doivent être reprises, il n'y a qu'un pas, que certains ont déjà franchi ; certains ont même pensé qu'il ne pouvait y avoir qu'avantage pour la France à les reprendre, et à les reprendre au plus tôt. »

Tout cela est très réconfortant. Est-ce l'indice de temps nouveaux ?

ANTOINE GUILLAND.

Chronique scientifique.

La désintégration provoquée de la matière ; transmutation de la matière, et libération de l'énergie atomique, d'après Sir Ernest Rutherford. — L'origine des « atmosphériques » en T. S. F. — La vaccination contre la fièvre typhoïde. — Le dirigeable à vide. — La terre agit-elle sur le soleil ? — Le photophone cinématographique et son fonctionnement. — Publications nouvelles.

Dans un très intéressant discours inaugural à la section de physique de la *British Association for the Advancement of Science*¹, M. O. W. Richardson, président, a parlé de diverses questions des plus importantes de la physique, et en particulier des recherches de Sir Ernest Rutherford sur la désintégration provoquée de la matière et de l'intérêt qu'elles présentent pour la solution du problème de l'énergie.

De tous côtés, on cherche des sources d'énergie utilisables, pour remplacer la houille qui disparaît. Or la découverte de la radioactivité a fait connaître une source d'énergie qu'on ignorait, l'énergie atomique. Il est apparu que dans la nature, certains corps, les radioactifs, jouissent de la propriété de se

¹ Les discours prononcés dans les différentes sections sont chaque année réunis en une forte brochure sous le titre de *The Advancement of Science* (avec la date de l'année), par l'éditeur John Murray, à Londres. Il convient de signaler cette excellente collection de mises au point annuelles des grands problèmes scientifiques.

désintégrer, spontanément — ou plus exactement sous l'influence d'agents ignorés — en un peu de matière et beaucoup d'énergie.

Cette désintégration est lente, et cela fait qu'on ne peut en tirer parti pratiquement. Celle du radium serait précieuse, Cet élément à poids égal, dégage quelques millions de fois autant d'énergie que le charbon au cours de sa combustion. Mais le dégagement est très lent, et dès lors inutilisable industriellement. Si l'on pouvait l'accélérer à volonté, ce serait, selon le cas, ou bien un explosif sans pareil, ou un générateur d'énergie incomparable. La chose est évidente. On répondra : mais le radium et les corps radioactifs sont rares : cela ne mènerait pas bien loin. Et d'autre part nul moyen connu n'existe d'accélérer la désintégration du radium. C'est très vrai.

Mais les expériences ont fait voir que les corps radioactifs ne sont pas seuls à se désintégrer : on peut, par certains moyens, les obliger à faire comme le radium. La question change donc d'aspect et, dans le numéro de janvier de *Scientia*, 1920, Sir Oliver Lodge exposait tout l'intérêt de la chose. Si l'on peut provoquer à volonté la désintégration de la matière en général, et se procurer ainsi une source nouvelle d'énergie, de l'énergie atomique, toutes appréhensions engendrées par la disparition progressive de la houille doivent disparaître : l'homme dispose d'une quantité prodigieuse, illimitée, d'énergie qu'il utilisera à son gré.

Mais une objection surgit aussitôt. Quel sera le coût de l'opération ? Que faudra-t-il dépenser en énergie pour obliger la matière à libérer la sienne ? Quand il s'agirait de dépenser 10 en énergie tirée de la houille ou de quelque autre agent, pour obtenir 9 en énergie atomique, où serait le profit ? C'est juste.

Mais c'est ici qu'apparaît l'intérêt extrême des expériences de Sir Ernest Rutherford.

Comme l'a relaté M. Richardson, l'éminent physicien anglais a constaté qu'en certains cas, l'énergie obtenue est *supérieure* à l'énergie employée. La question prend dès lors un autre aspect.

Comment Rutherford opère-t-il? Il l'a exposé : c'est en soumettant le noyau de divers atomes au bombardement par les noyaux d'hélium, les rayons *alpha* des substances radioactives. Ce qui se passe en pareil cas, c'est qu'on voit tels atomes, comme ceux de l'azote et du phosphore, émettre des noyaux d'hydrogène. D'autres en émettent de différents, de nature non encore élucidée. En tout cas, on tient là la démonstration de la transmutation *artificielle* des éléments chimiques. Les substances radioactives fournissaient la preuve de la transmutation *naturelle* ; nous tenons maintenant celle de la transmutation artificielle, opérée à notre volonté. C'est déjà fort intéressant. Mais ce qui est d'un prix au moins égal, en théorie, et supérieur, en pratique, c'est qu'en certains cas l'énergie cinétique des fragments résultant de la désintégration par le bombardement est *supérieure* à celle des parcelles bombardantes. Il y a libération d'une énergie plus considérable que l'énergie opérant la libération. Dès lors, la chose devient très intéressante au point de vue pratique, puisque, une fois encore, l'énergie atomique de la matière est plusieurs millions de fois supérieure à celle de poids égal de charbon. Jusqu'ici, toutefois, les choses ne vont pas bien loin. C'est-à-dire que les quantités d'énergie libérées, tout en étant énormes par rapport à la quantité de la matière désintégrée, sont, en elles-mêmes, faibles, comme cela est le cas pour la désintégration spontanée du radium. Mais si l'on peut accroître la vitesse, à quoi n'arrivera-t-on pas? C'est déjà beaucoup de pouvoir provoquer une désintégration lente, ou faible ; mais n'est-il pas permis d'espérer obtenir la désintégration rapide? Le plus difficile est peut-être fait. Le plus difficile doit être d'obliger la matière à se désintégrer : peut-être sera-t-il relativement aisé d'accélérer le processus, de le rendre utilisable. Mais il y faut de la prudence. Il ne faut pas que la libération d'énergie se fasse trop vite non plus. Ce serait alors la fin de toutes choses, l'explosion de la planète. Mais si l'on trouve un moyen de provoquer une libération raisonnable, suffisante sans être dangereuse, une ère nouvelle s'ouvrira pour l'humanité, celle de l'énergie atomique. Une ère permettant d'avoir partout, en suffisance, de la chaleur,

de la lumière et de la force, et de diminuer le labeur humain. « On ne sait pas, ajoute M. Richardson, seul le temps prononcera. » Il faut attendre la suite de l'histoire.

— Nul n'ignore que les postes de télégraphie sans fil reçoivent souvent des « atmosphériques », des « parasites », qui ne proviennent pas de postes quelconques. Ces perturbations ont leur origine dans la nature. D'où peuvent-elles bien venir? Assurément, il en est qui sont engendrées par des orages à distance, et on a songé à les utiliser pour la prévision du temps. Mais d'autres se présentent qu'on n'arrive pas à interpréter. Peut-être, d'ailleurs, pour ce faire, faudrait-il, au poste récepteur en jeu, disposer de renseignements relatifs à ce qui se passe au même moment en des parages lointains, et on ne les a pas.

En tout cas, ces atmosphériques ne semblent pas être des perturbations générales, nées en un point et intéressant uniformément tout l'espace en s'y propageant. Marconi, Pickard, et d'autres, ont suggéré que ce sont des ondes ayant leur point de départ en des centres déterminés et rayonnant autour de ceux-ci. En 1918 déjà, d'après la *Revue générale des Sciences* (15-30 août 1921), qui consacre à la question un article intéressant, les expérimentateurs américains le constataient nettement. Aux Etats-Unis, les atmosphériques arrivent de directions définies et paraissent avoir leur origine dans les plaines chaudes du sud, ou au Mexique. Une étude méthodique s'imposait, et elle a été faite par les soins du chef du laboratoire radiotélégraphique de la marine M. R. W. Austin. Celui-ci a fait ses observations en des localités diverses, les atmosphériques étant peu marqués à Washington où est le laboratoire. Naturellement, il a fait usage de cadres tournants permettant de déterminer la direction d'où venaient les ondes. L'ensemble des recherches a permis d'établir un certain nombre de conclusions.

1^o Les perturbations atmosphériques permanentes se faisant sentir sur le littoral de l'Atlantique (aux Etats-Unis, cela s'entend) viennent généralement d'entre sud et ouest, c'est-à-dire de la direction du Mexique et des Monts Alleghany.

2° Sur le littoral du golfe du Mexique, elles paraissent venir du sud-ouest, c'est-à-dire du Mexique.

3° Sur le littoral du Pacifique, où elles sont plus faibles, les atmosphériques semblent provenir surtout des centres voisins : au nord, des Montagnes Rocheuses, du Mont Renier en particulier ; à San Francisco et San Diego, l'origine se trouverait nettement dans les montagnes voisines.

4° A Porto-Rico, les atmosphériques viennent de deux contrées : du sud-sud-est, c'est-à-dire probablement de l'Amérique du Sud, et de l'ouest-nord ouest c'est-à-dire du sud du Mexique, de la région d'où viennent les perturbations enregistrées dans la région occidentale des Etats-Unis, visées au n° 1. Mais on constate aussi à Porto-Rico, en été, des atmosphériques diffus, considérables, d'origine locale.

5° Par conséquent, c'est plus souvent sur terre qu'en mer que les atmosphériques semblent prendre naissance. Et lorsqu'ils semblent venir de la mer, il y a généralement, plus ou moins loin, dans la même direction, des terres.

6° L'intensité des atmosphériques varie en certains endroits de façon très notable avec la longueur d'onde pour laquelle les appareils sont accordés : ceux dont l'intensité augmente avec la longueur d'onde, de façon appréciable, proviennent probablement de centres lointains ; les autres, d'intensité à peu près indépendante de la longueur d'onde, sont probablement d'origine locale.

7° A Washington, les atmosphériques d'après-midi en été sont beaucoup plus nettement orientés que ceux de la matinée, et la direction est d'autant plus nette que l'intensité des perturbations est plus grande.

8° Il y a deux genres d'atmosphériques : l'un donne un choc pur dans les écouteurs et se perçoit entre des longueurs d'onde plus ou moins écartées ; l'autre produit une succession de crachements correspondant à des longueurs d'onde différentes et formant ainsi une sorte de spectre atmosphérique plus ou moins continu.

Quant à la cause des atmosphériques, elle semble résider dans de puissantes décharges entre masses d'air à des potentiels

différents. Mais comment de pareilles décharges ne s'accompagnent-elles pas de phénomènes lumineux visibles? Peut-être la neutralisation des masses d'air se fait-elle par contact rapide, sans accompagnement d'étincelle. Les phénomènes se passeraient dans les hauteurs de l'atmosphère. Le front d'onde se propagerait en ligne droite jusqu'à atteindre la surface de la terre, après quoi les ondes se transporteraient de la même façon que celles qu'émet un poste d'avion, avec un front vertical. M. Austin souhaiterait de voir établir un programme de surveillance générale des atmosphériques, à travers le monde.

— Doit-on vacciner les civils contre la fièvre typhoïde? La question a été posée à l'Académie de médecine de Paris, et deux praticiens éminents, Chauffard et Vincent, ont sans hésiter répondu par l'affirmative.

La guerre, en effet, a montré toute la valeur du vaccin contre la typhoïde. Les soldats ont été vaccinés avec le vaccin T. A. B. de Vincent, et on sait avec quels résultats. Dans un volume des plus intéressants sur *Les maladies infectieuses pendant la guerre* (F. Alcan, Paris), M. Dopter, le médecin et bactériologiste bien connu, a montré sans peine que la vaccination, qui avait été rendue obligatoire grâce à l'influence de Léon Labbé, a eu les meilleurs effets. Au début, sans doute, on a eu encore une morbidité assez élevée, tenant à ce qu'il y avait sous les armes une proportion élevée de soldats qui n'avaient pas été vaccinés; cette morbidité a été de 6 et 7 pour 1000; mais elle a vite diminué à mesure que l'armée était plus riche en soldats vaccinés, tombant à 2, à 1, et au-dessous de 1 pour 1000. « Il est hors de doute, dit M. Dopter, que cette morbidité a été fonction du nombre des vaccinations effectuées, et en rapport avec les différentes phases que la méthode a subies. C'est ce qui ressort des statistiques publiées par une foule d'auteurs qui ont observé sur le front français. »

La mortalité elle aussi a diminué notablement : la morbidité est devenue 7 fois moins fréquente, la mortalité 8 fois et demie plus rare. Donc, pas de doute : la vaccination antityphoïdique a donné des résultats excellents. Si elle a agi de la sorte sur

le militaire, existe-t-il une raison quelconque de douter qu'elle agirait pareillement sur le civil? On ne la voit pas. Et la statistique de M. Chauffard fait voir que l'action bien-faisante de la vaccination du soldat en guerre se poursuit chez le soldat rendu à la vie civile. Les jeunes gens vaccinés comme soldats, présentent une morbidité inférieure à celle des jeunes filles de même âge, qui n'ont pas été vaccinées. Dès lors, n'est-il pas indiqué de rendre la vaccination anti-typhoïdienne obligatoire pour la population civile d'âge à prendre la fièvre typhoïde? Cela est évident, dit M. Chauffard, qui voudrait que tout sujet fût obligatoirement vacciné à 15 ans, puis à 18 et 21 ans.

C'est l'opinion aussi de M. H. Vincent, qui proclame que « la fièvre typhoïde est, avec la variole, la plus évitable des maladies. »

Mais doit-on rendre la vaccination obligatoire? M. Vincent ne le croit pas. Le mieux serait de bien faire comprendre aux médecins l'intérêt qu'il y a à employer la vaccination et de compter sur eux pour persuader le public. M. H. Vincent a cité à ce propos un exemple fort intéressant. C'est celui du professeur Peset, de l'université de Valence. Convaincu de l'excellence de la méthode, par les statistiques de Vincent, il s'adressa aux médecins et les convertit à ses idées. Et de la sorte, il put, en 1918, vacciner 21 000 habitants de la région de Séville. Ailleurs, le docteur Arnal put vacciner 700 habitants d'une bourgade où, pourtant, il n'y avait pas un seul cas de typhoïde.

Ce qui a pu se faire en Espagne doit pouvoir se faire en France aussi. Sans doute, il y aura toujours des parents négligents et imbéciles : c'est dans la nature. Mais d'autres existent qui comprendront l'intérêt qu'ils ont, pour eux-mêmes et pour leurs enfants, de faire vacciner ceux-ci. Les vaccins ne manquent pas, et les autorités ont le devoir de faciliter la vaccination. En l'accomplissant, elles feront beaucoup, elles feront à peu près tout ce que l'on peut, actuellement, pour faire disparaître une maladie parfaitement évitable. La vaccination anti-typhoïdique doit entrer dans nos mœurs tout autant que

la vaccination jennérienne, malgré les imbéciles criailleries des anti-jennériens anglais.

— Les dirigeables, étant pleins d'hydrogène, sont pleins de dangers. Ils prennent feu, ils explosent, ils obligent à des précautions innombrables et compliquent leur construction par l'obligation où l'on est de tenir les moteurs à distance. Il y a l'hélium, il est vrai, qui vaut presque l'hydrogène, étant incombustible. Mais l'hélium est rare et coûteux. Il y a mieux, dit M. O. Cahen dans une note présentée à l'Académie des Sciences. C'est le vide. Imaginez un ballon, de forme quelconque, dans lequel on aura fait le vide : il flottera dans l'air à une altitude qui variera selon ses propres dimensions et son poids. Et jamais il ne risquera de brûler ou de faire explosion. On conçoit que pareil appareil n'ait pas besoin de lest pour varier d'altitude. Avec un robinet, on peut faire rentrer de l'air et diminuer la force ascensionnelle. Et avec un moteur, on peut l'épuiser d'air, et accroître la force au contraire. Il y a là une application nouvelle d'un principe connu dont M. Cahen paraît attendre des résultats excellents. En principe, tout va bien. Mais en pratique? Quels seront les matériaux avec lesquels on fera ce ballon, quelle leur résistance, quel le poids total? C'est ce qu'il faudrait voir, et les physiciens restent quelque peu sceptiques quant à l'excellence du procédé proposé pour rendre moins dangereux les dirigeables.

— Le soleil agit sur la terre, c'est certain. Mais la terre n'agirait-elle pas aussi sur le soleil? La théorie non seulement le permet, mais l'exige. Quelle action pourrait-on bien citer, comme exemple? M. Luis Rodès en propose une: une influence sur la formation des taches du soleil, comme le croit Mme Maunders, suivie de M. J. Evershed. La terre agirait sur la formation des taches en atténuant celles-ci. Les taches se forment plus souvent sur la face invisible du soleil que sur la face faisant vis-à-vis à la terre. Par une influence qui reste mystérieuse d'ailleurs, la terre restreindrait la formation de taches sur le soleil. Cette influence se rattacherait-elle à la densité de la terre? Celle-ci a plus de densité qu'aucune autre

planète. Quoi qu'il en soit de l'explication, le fait serait acquis.

— On parle fort du photophone cinématographique : du cinéma parleur, où il y a accord parfait entre les mouvements de la bouche des personnages et les sons reproduits, tandis que se déroule le film. *La Nature* a donné sur cette invention un article intéressant de M. A. Poidloüe. C'est en Suède qu'est née l'invention. Il y a longtemps qu'on la cherchait. M. d'Arsonval et M. L. Gaumont avaient déjà, en 1910, présenté à l'Académie des Sciences des résultats très intéressants. Mais il semble qu'en Suède on soit allé plus loin. Quel est le procédé employé? On fait usage d'une chambre cinématographique double : les deux roues sur lesquelles se déroulent les bandes de celluloid sont montées sur un même arbre et se présentent simultanément, à la même vitesse, derrière les deux objectifs des deux chambres. L'une de celles-ci sert à prendre les photographies. L'autre à prendre la voix. L'objectif est dirigé non vers le centre de la scène, mais sur une sorte d'embouchure téléphonique placée sur la scène et dont le fond est constitué par une mince plaque de cristal argenté formant miroir. Ce miroir reçoit un filet de lumière d'une ampoule puissante : il est orienté de manière à réfléchir le rayon dans le second objectif, et sur la pellicule derrière. La voix de l'acteur fait vibrer le miroir, et la pellicule va enregistrer les vibrations correspondant aux modulations de la voix, sous forme de traces plus ou moins claires.

Il s'agit de transformer ces photographies de voix en voix. Le sélénium joue ici un rôle. Tandis qu'est projetée la bande cinématographique proprement dite, les taches de l'autre bande sont simultanément projetées sur une plaque de sélénium traversée par un courant. Le courant, qui sort plus ou moins fort, le sélénium opposant une résistance variant avec l'éclairage, arrive à un récepteur téléphonique dont il fait vibrer la plaque en fer doux, laquelle reproduit la voix. Comme le courant sortant du sélénium est très faible, on l'amplifie au moyen de tubes à trois électrodes, autant de fois que l'on veut, même des millions.

Le procédé a été employé, en Suède, à la reproduction

cinématographique d'une conférence. L'orateur était là qui se démenait, faisait ses gestes, prenant ses attitudes, et en même temps tout ce qu'il disait était parfaitement bien entendu, en synchronisme parfait. A quand l'opéra en cinématographie? Car on doit pouvoir y arriver. On ne dit pas que la voix soit déplaisante : c'est donc qu'il y a progrès sensible sur le gramophone. Tant mieux... Les figures accompagnant l'article de *La Nature* expliquent très clairement le mécanisme, qui est fort ingénieux.

— Publications nouvelles. — Voici, pour le philosophe, *Descartes savant*, du regretté G. Milhaud (F. Alcan, Paris). C'est une fort bonne étude sur l'œuvre scientifique de l'illustre philosophe, sur ses travaux d'optique, de géométrie, d'analyse infinitésimale, sur sa notion du travail, sur les idées relatives à l'expérimentation, etc. Ce livre est à ajouter aux divers autres, de Liard, Krautz, Hamelin, Gilson, sur Descartes, qu'a déjà publiés le même éditeur. — Pour le médecin, et pour les parents en général, MM. Armand Delille et P. Barbarin ont écrit une *Culture de l'Enfant* (G. Doin, Paris), qui sera fort utile, sur l'hygiène, la culture physique et la pathologie de l'enfant. Livre qui se recommande à toutes les mères, et à tous ceux qui ont à soigner de jeunes enfants, dû à deux praticiens bien connus et ayant fait leurs preuves. — Voici deux ouvrages pour le biologiste : *Le Parasitisme et la Symbiose*, par M. M. Caullery (G. Doin, Paris), le distingué élève et successeur de Giard, ouvrage rempli de faits sur les modalités nombreuses du fait général de l'association entre organismes, et on voit par ce livre combien elles sont diverses et abondantes. A noter que M. Caullery ne croit pas à la symbiose intracellulaire : la symbiose ne représente nullement pour lui la forme fondamentale de la vie cellulaire. L'autre ouvrage est intitulé : *Symbiosis, a socio-physiological study of Evolution*, par M. H. Reinheimer (Londres, Headley Brothers). C'est un ouvrage curieux où l'auteur oppose le parasitisme (prédation, état de guerre, tyrannie, esclavage, domination immorale du plus fort), source de désordres biologiques et monstruosité, à la symbiose (association, coopération amicale, union,

égalité, amitié) qui, elle, conduit à la « vertu » biologique et au perfectionnement dans l'évolution. La thèse n'est pas sans intérêt. Mais les bases en sont discutables. Ou plutôt elles semblent faire défaut. Quand même, on lira ce livre avec curiosité. — Pour le physicien, voici trois volumes : l'un d'eux est dû à M. L. Rougier, sur *La Matière et l'Énergie selon la théorie de la relativité et la théorie des Quanta* (Gauthier-Villars, Paris). A noter un chapitre fort curieux sur la structure de l'énergie, un autre aussi sur la pesanteur. Les philosophes liront ceci avec profit. Les deux autres sont de M. Paul Bary : *Les Colloïdes, leurs gelées et leurs solutions*, et *Les Colloïdes métalliques, propriétés et préparations* (Dunod, Paris, tous deux), deux ouvrages très documentés sur une des grosses questions du moment. Car si les colloïdes, d'après A. Lumière, jouent un rôle capital dans les phénomènes de la vie et de la maladie, ils en jouent un non moins important dans nombre d'industries. Il importe donc d'en bien connaître les propriétés, caractères et structure, et les deux ouvrages de M. P. Bary donnent sur tous ces points d'abondants renseignements, comme sur les applications des colloïdes à l'industrie et à la thérapeutique. — Voici la suite des Guides Michelin, si admirablement conçus pour l'instruction des touristes visitant les champs de bataille — *experto crede Roberto*; trois volumes, à savoir *Saint-Quentin, Cambrai, la Ligne Hindenburg*, puis *Compiègne, Pierrefonds*, et enfin *Les Batailles de Champagne*. Illustrations admirables et abondantes, cartes détaillées en quantité, narration des événements de la guerre : rien n'y manque, et ces guides sont aussi nécessaires à ceux qui veulent voyager dans leur fauteuil qu'à ceux qui vont voir sur place les hauts faits du « peuple élu de Dieu ». J'allais oublier un quatrième volume : *Noyon, Roye, Lassigny*.

Mention a été faite plus haut de la publication de l'éditeur John Murray qui, chaque année (depuis 1920 inclus), édite en brochure l'ensemble *in extenso* des discours d'ouverture des sections de l'Association britannique pour l'avancement des sciences (titre : *The Advancement of Science*, et date de l'année). Ces discours, tous dus à des spécialistes éminents,

sont d'excellents résumés, des mises au point des grosses questions du jour, et par là présentent un intérêt considérable pour qui veut suivre les progrès scientifiques dans la vingtaine de domaines représentés par les sections de l'Association.

Voici enfin un excellent petit livre, qui résume des travaux fort étendus, où M. Henri Vignaud condense l'œuvre de Colomb. Dans *Le vrai Christophe Colomb et la légende* (A. Picard, Paris), M. Vignaud montre quel était le véritable but de Colomb, et en quoi il a pu paraître, après son premier voyage, en avoir eu un autre. — On lira encore avec beaucoup d'intérêt *La vie d'une Armée pendant la Grande Guerre*, du colonel F. L. L. Pellegrin (Flammarion, Paris), montrant quelles furent les difficultés et quelles les ressources qu'on dut imaginer (intéressante préface du général Mangin), et *Les Poisons méconnus*, par MM. Marchadier et Goujon (Flammarion, Paris). Ces poisons, ce sont les aliments, simplement. A lire et faire lire : instruira le médecin, le public aussi. Œuvre à coup sûr très originale et utile.

HENRY DE VARIGNY.

Chronique politique.

La Conférence de Washington. — Le traité franco-turc et la protestation anglaise. — Les dettes de la Russie. — M. Lloyd George et la question irlandaise. — Les embarras du chancelier Wirth. — La fin d'une aventure.

La Conférence de Washington n'est pas un acte de bon plaisir du président des Etats-Unis : elle s'imposait comme le seul moyen de prévenir une guerre. Entre la grande république et l'empire du Soleil-Levant, en effet, les rapports devenaient chaque jour plus mauvais. On soupçonnait, en Amérique, les Japonais de vouloir assurer leur suprématie sur l'Extrême-Orient pour le fermer au commerce de toutes les autres nations. Pendant la guerre déjà, on les avait empêchés d'occuper la Sibérie ; on les voyait après la paix prendre pied dans le Chantoung et intervenir à tout propos dans les affaires de la

Chine. Ils s'établissaient dans les îles allemandes sur lesquelles la Société des Nations leur avait donné un mandat, entretenaient des intelligences dans l'archipel des Philippines, en attendant de pénétrer les Hawaï. C'était la question du Pacifique qui se posait : il fallait ou bien se préparer à un conflit qui ne pouvait tarder beaucoup, ou bien résoudre le différend par un arrangement à l'amiable.

La seconde alternative a paru préférable au gouvernement des Etats-Unis, qui considère la guerre comme un moyen extrême dont il n'use qu'avec répugnance. Mais une entente sur la question du Pacifique impliquait, pour avoir de la valeur, une limitation des armements navals ; et les deux nations ne pouvaient réduire leurs flottes si l'Angleterre, puissance asiatique et océanienne, n'entrait dans la combinaison. Une conférence étant décidée en principe, d'autres Etats devaient y être convoqués aussi, soit qu'ils possédassent une marine de guerre importante, soit qu'ils eussent des intérêts coloniaux ou commerciaux sur le Grand-Océan. Et, une assemblée internationale une fois réunie, des questions d'une portée générale pourraient avantageusement y être discutées : celle du désarmement universel, par exemple ; ce qui répondait aux alléchantes promesses que le président Harding avait prodiguées avant et après son élection.

Quelle était la principale préoccupation des promoteurs de la conférence : s'attachaient-ils à un idéal ou poursuivaient-ils un but pratique ? De pareilles questions sont toujours indiscrètes ; elles ne sont d'ailleurs pas faciles à résoudre : car rien n'est plus complexe que le cœur de l'homme, et les gens les plus sincères peuvent se tromper sur leurs sentiments profonds.... Il suffit de dire que, la grande réunion une fois décidée, l'opinion américaine s'est emballée : on a cru avec une parfaite bonne foi, de l'autre côté de l'Atlantique, que la conférence allait ouvrir à l'humanité une ère nouvelle, que la guerre allait disparaître du monde. L'enthousiasme a eu des répercussions jusqu'en Europe. Le désir de la paix, d'une paix définitive inspirée de justice, est si répandu dans les sociétés contemporaines qu'on s'attache à tout ce qui peut

en faire espérer la réalisation. Ceux-là même qui n'attendaient plus grand'chose de la Société des Nations se reprenaient à croire que, cette fois, ils ne seraient plus déçus. Il y avait là quelque chose d'excessif ; mais les hommes d'Etat américains ne pouvaient que se féliciter de se voir attribuer un but purement philanthropique alors qu'ils se préoccupaient d'autre chose encore.

La Conférence s'est ouverte, et, s'il est un peu prématuré de placer dès maintenant M. Hughes au nombre des plus grands hommes d'Etat qui aient vu le jour sur notre planète, il faut cependant reconnaître que son entrée en matière a été fort habilement montée. En présentant un plan tout fait de désarmement naval à d'illustres invités qui, depuis des journées, clamaient à tous les échos leur soif de paix et leur bonne volonté, il les mettait dans la nécessité de répondre oui ou non. Comme de juste, ils ont dit oui, quitte à discuter ou à reviser des détails ; car il n'est pas possible de transformer du jour au lendemain des conceptions de vie, et le projet du secrétaire d'Etat américain, le chiffre du tonnage qu'il attribue aux flottes de chacune des grandes puissances, la proportion entre les navires de chaque type qu'il autorise, tout cela doit être apprécié de façon fort différente selon les pays et les hommes.

Mais la proposition de M. Hughes, tout en lésant certains intérêts industriels, répondait à un désir général. Le bon sens populaire avait peine à comprendre qu'on dépensât quelque deux cents millions de francs pour construire un cuirassé qu'une torpille pouvait envoyer au fond de la mer. Les gouvernements des grandes puissances maritimes se voyaient en face de programmes de constructions qui s'allongeaient sans cesse et chargeaient les budgets de façon extravagante. L'Angleterre elle-même, en proie à une crise financière douloureuse, ne pouvait plus espérer tenir longtemps la tête dans la course aux armements.... On finira donc par s'entendre.

La discussion sur le Pacifique et l'Extrême-Orient est moins avancée. La Chine a présenté son programme, d'où il ressort que ce pays, en dépit de troubles intérieurs inquié-

tants et d'une opposition intense entre le Sud et le Nord, demande à être laissé à lui-même. Il admet, au point de vue commercial, le principe de la « porte ouverte », tout en se réservant d'élever ses droits de douane. Il ne veut pas que les étrangers interviennent dans ses affaires intérieures ou concluent, à son sujet, des traités où il ne serait pas partie. Les représentants des puissances admettent, à quelques nuances près, la justesse de ces réclamations. Le Japon se dit animé d'intentions excellentes : il ne désire que le bien de la Chine, il ne veut que son relèvement ; il ne refuse pas d'évacuer le Chantoung ; il est prêt à s'entendre sur la Mandchourie, sur Yap, sur toutes choses....

Pourtant un peu de défiance subsiste. L'Extrême-Orient est un monde si lointain, si étrange, qu'on craint toujours qu'il ne s'y passe quelque chose d'insolite. La solution la plus simple serait évidemment que les blancs, qui interdisent leurs territoires aux jaunes et se défendent jalousement contre leur concurrence, laissent les jaunes maîtres chez eux et libres de débattre leurs affaires entre eux. Mais la perspective de voir quatre cent millions d'Asiatiques se former et s'exercer sous la haute direction du Japon ne saurait plaire à qui que ce soit ; et puis, il y a les intérêts commerciaux.... Pour le moment on discute.

En ces affaires, les représentants de la Hollande, de la Belgique ou du Portugal ne jouaient aucun rôle. Ceux de la France et de l'Italie approuvaient en principe les propositions de M. Hughes, tout en se réservant d'exposer un programme naval et se déclaraient prêts à appuyer, dans les affaires d'Orient, toutes les solutions qui leur paraîtraient conformes à la justice et contribueraient à créer l'universelle union. Cette attitude, si louable fût-elle, n'a pas suffi à M. Briand : il a voulu introduire la question du désarmement terrestre et exposer la situation particulière de son pays. Son discours, d'une forme impeccable, a fait, paraît-il, une forte impression ; mais il ne pouvait aboutir à un résultat pratique. Personne, en effet, ne songeait à interdire à la France de prendre les mesures nécessaires pour prévenir le retour des affreux mal-

heurs qui s'étaient abattus sur elle ; mais, malgré les paroles encourageantes de MM. Balfour et Hughes, il ne paraît pas que le traité de garantie, signé le 28 juin 1919, soit à la veille d'entrer en vigueur : l'Angleterre et les Etats-Unis s'occupent pour l'instant de la question du Pacifique.... Le président du Conseil français déclare pourtant que le but de son voyage est entièrement atteint : il a rectifié des erreurs, dissipé des préventions, il s'est assuré des sympathies, il a, de plus, obtenu un beau succès oratoire.

— Si le meilleur accord semble régner, au pays transatlantique, entre les représentants de la France et de l'Angleterre, il n'en est pas de même en Europe entre les gouvernements. La cause en est l'éternelle question d'Orient.

On se plaignait depuis longtemps, à Paris et en province, du rôle que le pays jouait en face des nationalistes turcs. L'état de guerre se prolongeait, ce qui exigeait de durs sacrifices ; pourtant la Cilicie qu'occupaient les troupes n'était pas comprise dans la zone que se réservait la France : elle devait être évacuée au moment de la paix générale. De là un universel désir de se dégager moyennant un arrangement acceptable avec le gouvernement de Mustapha Kemal. C'est cet accord qui a été conclu, voici quelques semaines, par M. Franklin-Bouillon, envoyé extraordinaire en Turquie insurgée, et approuvé soit par l'Assemblée nationale d'Angora, soit par le gouvernement et les commissions parlementaires de Paris.

Bien que le choix du négociateur, qu'on ne croyait nullement apte à une tâche diplomatique, ait provoqué partout un légitime étonnement, le traité ne semble pas si mauvais que cela. Il comporte l'échange des prisonniers, stipule diverses concessions industrielles ou commerciales et fixe une frontière partant du golfe d'Alexandrette et rejoignant le Tigre à peu près à la même latitude. Le point principal est l'évacuation de la Cilicie par les troupes françaises : des garanties sont comme de juste établies en faveur des populations chrétiennes dont le gouvernement d'Angora promet de respecter les droits, exactement selon les termes qui ont été fixés dans les traités européens en faveur des minorités sacrifiées.

C'est là-dessus que l'Angleterre élève des réclamations : elle estime que les chrétiens, arméniens ou grecs, de la Cilicie ne sont pas suffisamment protégés ; elle déclare de plus que la France, liée à ses alliés dans les affaires d'Orient, n'a pas le droit de conclure un accord séparé qui modifie diverses dispositions établies en commun. Le premier reproche n'est que trop fondé : quel que soit l'optimisme de M. Franklin-Bouillon qui, épris d'un bel enthousiasme pour les Turcs, se porte garant de leurs intentions généreuses, il est certain que les garanties fixées en faveur des minorités ne pèseront pas d'un poids bien lourd quand les bandes indisciplinées et pillardes de Mustapha Kemal se répandront sur la Cilicie. On peut redouter le pire ; mais, du côté français, on fait remarquer non sans raison que ceux qui manifestent ce zèle tardif pour les populations chrétiennes n'ont qu'à envoyer des soldats pour les protéger. Le second grief est également justifié : le procédé de la France est insolite ; si chacun des partenaires se met à conclure des accords particuliers, il n'y a pas d'alliance qui tienne. Mais, ici encore, il n'appartient pas à l'Angleterre de parler haut : n'a-t-elle pas, depuis tantôt une année, poursuivi en Orient sa politique là elle sans s'occuper de ses alliés ; n'est-elle pas entrée en rapport avec le gouvernement du roi Constantin, de triste réputation, pour le pousser contre les Turcs ; n'a-t-elle pas établi l'émir Faïçal à Bagdad contre les vœux et les intérêts de la France ?...

Avec cela, les deux gouvernements échangent des notes, et les journaux polémisent. C'est dommage : chacun sait que, pour leur bien et celui de l'Europe, les deux pays doivent marcher d'accord, et il y avait déjà entre eux assez de causes de refroidissement pour ne pas y ajouter une querelle asiatique.

— Une puissance riveraine du Pacifique ou des mers adjacentes n'a pas été convoquée à Washington, la Russie ; et M. Tchitcherine s'est hâté de protester en déclarant, selon l'habitude bolchéviste, que son gouvernement considérerait comme d'aucune valeur tout ce qui se déciderait dans une conférence où il n'était pas représenté. Les hommes de Moscou

ont dû être d'autant plus sensibles à cette exclusion que, justement alors, ils faisaient un effort pour obtenir leur entrée dans le monde politique : une note signée du commissaire du peuple aux affaires étrangères a proposé, de la part de la république soviétique, la reconnaissance des dettes russes jusqu'à l'année 1914, moyennant que les puissances alliées la considèrent comme un gouvernement régulier et s'engagent à respecter son intégrité territoriale.

La proposition manque de netteté et surtout le régime bolchéviste, dont le papier est à tel point déprécié qu'il compte maintenant par trillions, ne dit pas comment il s'y prendra pour effectuer des paiements à l'étranger. Son geste s'explique simplement : il veut, moyennant une promesse trompeuse, obtenir la reconnaissance officielle qu'il ambitionne depuis si longtemps ; ce qui lui permettra d'asseoir plus solidement son autorité à l'intérieur, d'attirer les capitaux étrangers qui lui sont indispensables et de développer sa propagande dans l'Europe et l'Amérique.

Ces choses, que les simples découvrent sans peine, sont exactement connues des hommes politiques. Personne, parmi les membres des gouvernements, ne se fait la moindre illusion sur les promesses des Soviets. Voici peu de jours encore, le *Foreign Office* reprochait à M. Tchitcherine de répondre par des affirmations fausses à la note qu'il avait reçue de Londres relativement aux menées bolchévistes en Asie.... Pourtant, M. Lloyd George a feint de prendre très au sérieux l'offre de Moscou ; sa réponse ne devait pas être décourageante, puisque le commissaire aux affaires étrangères soviétique lui a fait part de sa gratitude. A Paris, on s'est montré de moins bonne composition : on a déclaré que la reconnaissance d'une obligation élémentaire ne comportait aucun avantage en échange ; on a réclamé plus de clarté ; on a dit aussi que le gouvernement des Soviets ne pourrait faire face à ses charges que quand il aurait obtenu l'approbation et le soutien de toute la Russie. C'est l'évidence même.

— M. Lloyd George, lui non plus, n'est pas allé en Amérique. Ce n'est pas que l'envie lui en manque ; mais les affaires d'Ir-

lande l'ont jusqu'ici occupé à tel point qu'il n'a pu quitter son pays. A la Conférence de Londres, en effet, les délégués sinn-feiners ont largement exploité les avantages que leur assurait la faiblesse de l'adversaire. Ils ont énergiquement refusé d'abord l'allégeance à la couronne, puis ont fait dépendre leur acceptation de la réunion de l'Irlande tout entière sous un régime indépendant. Comme ultime concession, ils demandent qu'un plébiscite ait lieu dans l'Ulster, ce qui aurait pour effet de démembrer cette province et d'en rattacher un tiers ou la moitié à la partie catholique de l'île.

Après les promesses qui avaient été faites à l'Ulster et la loi de Home Rule de 1921, sanctionnée par le roi, qui consacrait l'autonomie des six comtés du nord-est sous l'autorité du parlement de Belfast, il paraissait difficile que le gouvernement anglais entrât dans cette voie. Mais, engagé comme il l'est, M. Lloyd George ne peut plus reculer ; le ministère le soutient et le parti unioniste, qui vient de tenir de grandes assises à Liverpool, s'est prononcé à une majorité écrasante pour la politique du gouvernement. Une pression intense s'exerce donc sur l'Ulster ; on le supplie de se sacrifier au salut de la patrie. Mais ces protestants du nord, descendants pour la plupart des vieux presbytériens écossais, ont la tête dure : ils ont jusqu'ici résisté à toutes les sommations, à toutes les prières. Et la crise continue.

— L'Allemagne aussi se trouve dans une situation délicate. Le Dr Wirth reste au pouvoir ; mais la baisse continue du mark lui rend difficile l'exécution de son programme : il n'a plus les moyens d'assurer des paiements à l'étranger. Pourtant l'Allemagne abonde en ressources ; les gros industriels font des affaires magnifiques ; grâce aux dépôts qu'ils possèdent au dehors, ils se procurent aisément les matières premières qui leur manquent : ils pourraient, s'ils le voulaient, secourir l'Etat dans sa détresse et le mettre à même de faire face à ses engagements. Le ministère leur a adressé un appel ; mais ils ont mis à leur intervention des conditions formidables : ils prétendent, non seulement disposer d'une partie des services publics, mais s'imposer dans la politique. Comme les

ouvriers parlent de proclamer la grève générale, si l'on accepte cette mise en demeure, le gouvernement ne peut songer à capituler. Entre les attaques de la droite, la menace d'en bas et la pression de l'étranger qui veut être payé, la situation du chancelier Wirth doit n'avoir aucun charme.

— Et de toutes les questions ouvertes depuis quelques mois, une seule, celle des Habsbourg, est réglée. L'assemblée nationale hongroise a proclamé la déchéance de la dynastie, et l'ex-roi, prisonnier, a été conduit par un vaisseau anglais à Madère, qu'on lui impose comme résidence.

Il y a là sans doute une sage précaution et le prétendant malheureux mérite son sort. Car il a manqué à sa parole, exposé avec une imprudence extrême son pays aux pires dangers, fait tuer quelques honnêtes garçons pour une cause perdue, et tout portait à croire qu'il recommencerait. De semblables personnages sont nuisibles : il convient de les mettre en lieu sûr. Pourtant, au temps où nous sommes, il n'est pas d'usage de condamner un homme à l'exil ou à la relégation sans un jugement régulier ; et rien de pareil n'est intervenu. Alors c'est au nom de la raison d'Etat qu'on a agi. Pareille chose était très naturelle autrefois : Napoléon I^{er} l'a appris à ses dépens.... Mais voilà un siècle que Napoléon est mort et nous pensions que les mœurs avaient changé.

Lausanne, 24 novembre.

ED. ROSSIER.

Chronique suisse romande.

La situation. La crise économique et l'atténuation des antagonismes sociaux. — Evolution de ces deux ordres de faits. — Les palliatifs fédéraux. — Les « miettes » de M. Philippe Godet. — Un nouveau roman de M. B. Vallotton.

Nous sommes l'une des nations les plus fortement atteintes par la crise d'après-guerre. Ailleurs, la situation de l'Etat est embarrassée, mais le peuple vit, et même il semble prospère. Chez nous, la situation de l'Etat est saine, mais la popu-

lation souffre, et il n'est malheureusement pas douteux qu'en mainte région les souffrances deviennent cruelles. Avant de raisonner sur ce phénomène étrange, constatons avec une joie mêlée de surprise qu'il n'a pas eu jusqu'à présent les conséquences politiques auxquelles on pouvait s'attendre. N'est-il pas singulier que le mouvement politique et social et le mouvement économique se produisent en sens inverse l'un de l'autre ?

Je m'explique. Pendant la guerre, qui a été pour nos industries une époque de grande production, c'est-à-dire de prospérité, et pour la classe ouvrière une période de salaires élevés, l'agitation populaire a pris des formes de plus en plus violentes ; la grève générale qui a coïncidé avec la signature de l'armistice était bel et bien une tentative de révolution.

A partir de ce moment, nous voyons nettement les deux ordres de phénomènes évoluer en sens opposé ! Il y a là matière à de curieuses méditations, dans lesquelles nous verrions surgir plus de problèmes que nous ne sommes en état d'en résoudre.

Quantités d'industries de guerre démobilisent dès l'armistice et le chômage commence. C'est alors que l'impôt de guerre et l'impôt sur les bénéfices de guerre s'abattent lourdement sur nos producteurs. La situation empire par l'effet des circonstances extérieures. On dirait que tout conspire contre nos industriels. Au lieu de la pénurie tant prédite et qu'il était si naturel de prévoir, c'est une crise de surproduction qui est venue nous surprendre ; c'est que nous n'avions pas pensé au fret, augmenté dans d'énormes proportions pour les besoins de la guerre et qui est revenu brusquement au commerce privé ; nous n'avions pas fait entrer en compte dans nos prévisions les stocks gigantesques qui sont devenus disponibles tout à coup au moment où les pays belligérants avaient intensifié leur production au delà de ce qu'on aurait imaginé ; en même temps, des marchés immenses se trouvaient fermés : la Russie, l'Autriche, l'Allemagne. Dans les autres pays, le consommateur se restreignait faute de ressources et l'on ne pouvait mettre la marchandise à la portée de sa bourse par ce que le coût de production avait été très

élevé et que l'introduction soudaine de la journée de huit heures l'augmentait encore.

Alors s'enfla la vague de nationalisme et de protectionnisme qui déferla sur le monde entier et y continue encore ses ravages. Remède qui aggrave le mal et que chacun est forcé d'adopter parce que tous les autres le font. Il a pour effet de maintenir les hauts prix et par suite de restreindre la consommation, partant, de ruiner la production. Nous tournons lamentablement dans un cercle vicieux, faute d'une entente internationale qui aurait dû se faire à Bruxelles et ne s'est pas faite, et que la Société des Nations, que le Bureau International du Travail devraient chercher à renouer. Il faudrait répartir la production et organiser un crédit mondial.

En même temps que les conditions économiques s'aggravaient pendant cette terrible crise de réadaptation, le malaise des populations croissait. Quelles révoltes, quelle anarchie nous aurions annoncées si nous avions pu prévoir tous ces événements !

Partout, au contraire, sauf en Russie, où il n'y a plus rien à désorganiser, les mouvements sociaux tendent à prendre la forme modérée. Le danger de la révolution communiste est passé, en France depuis les élections parlementaires de 1919, en Angleterre, depuis la fin de la grève des charbons, en Italie, depuis la désoccupation des usines, chez nous, depuis la grève honteuse de 1918. Nous avons plus de 100 000 chômeurs, presque 150 000 ; la vie est à 200 % par rapport aux prix de 1913 ; l'inquiétude est générale ; et nous ne voyons plus rien qui ressemble au « putsch » de Bâle, aux émeutes de Zurich ; qui parle encore de tentatives de « soviétisation » de la Suisse ?

Les élections qui viennent d'avoir lieu, à Genève pour le renouvellement du Conseil d'Etat, dans le canton de Vaud pour celui des autorités communales, ont assez fait voir la disposition présente des esprits. La Suisse romande, il est vrai, n'a jamais été sérieusement menacée par le communisme. Cependant, la crise économique s'y fait durement sentir ; les agitateurs extrémistes l'ont exploitée de leur mieux et il faut bien que les yeux se soient ouverts et que la vision du para-

dis communiste se soit décolorée ou qu'on ait perdu l'espoir d'y atteindre, pour que la victoire des partis de l'ordre n'ait pas été plus disputée.

Au surplus, on a repris confiance chez nos Confédérés ; la preuve, c'est que le Conseil national va — probablement — discuter, dans sa session de décembre, la loi sur les menées subversives. Cette revision du code pénal fédéral a, je crois, pour but d'empêcher la révolution que nos bolchévistes de contre-façon ont voulu faire en novembre 1918. Vous voyez bien qu'on n'a plus peur ! Tout de même, s'il n'avait fallu compter, pour notre salut, que sur la promptitude d'esprit de nos législateurs !... Apaisement politique et social ou, du moins, atténuation des antagonismes, et, en même temps, aggravation inquiétante des conditions économiques, telle est la formule de l'état de choses actuel. Tout le monde connaît le remède : c'est la diminution du coût de la vie, qui augmenterait la consommation, faciliterait l'écoulement des stocks, activerait la circulation monétaire et permettrait de rétablir la production, ce qui ferait cesser le chômage. Le remède est infaillible, mais en l'appliquant on tuerait le malade. C'est qu'il ne peut être employé, dans les circonstances actuelles, que d'un commun accord entre les Etats producteurs, à défaut de quoi, ceux qui ouvriraient leur frontière verraient leur industrie écrasée par le dumping des voisins au change avarié. Alors, on use de demi-mesures, tant bien que mal.

Chez nous, les procédés mis en œuvre ont été le relèvement du tarif douanier, les restrictions d'importation, les allocations de chômage, les subsides alloués à la Confédération et aux cantons pour entreprendre des travaux et fournir de l'ouvrage aux chômeurs, et, tout récemment, l'appui fourni à l'industrie horlogère sous forme de subsides. Telles sont les décisions du Conseil national dans sa session d'automne.

La dernière de ces mesures, les subsides industriels, est un essai auquel on consacre cinq millions. On n'a pas voulu aborder franchement la question du crédit à l'exportation, malgré l'exemple de l'Angleterre, qui, de cette façon, a, non seulement sauvé son industrie, mais conservé ses marchés.

La solution qui a prévalu chez nous ménage les finances fédérales, mais laisse subsister le marasme avec toutes ses conséquences ; on ne pourra certainement pas s'en tenir là.

Quant aux autres mesures, elles consistent à remplacer sous un nom d'emprunt les pleins pouvoirs qu'on a solennellement abolis pour la galerie. Le Conseil fédéral pourra modifier à sa guise les arrêtés pris en vertu de ces pouvoirs défunts. Et il jouera selon son bon plaisir de l'orgue imposant des restrictions d'importation. Il faut bien procéder ainsi, dès le moment qu'on ne veut pas de politique, pas de ligne de conduite arrêtée et que tout se réduit à sentir le vent et à satisfaire, partiellement et successivement, tous les partis. Seulement, nous ne savons plus où nous en sommes. Les représentants du peuple ne servent guère qu'à sanctionner le fait accompli. Et tout cela fait un bien beau jeu aux intrigants. En somme, c'est le régime personnel, système politique horriblement dangereux, parce qu'il n'a pour garantie que le mérite de quelques hommes qui ne peuvent ni tout voir ni tout faire et qui émergent d'une mer de brouillard : l'anonymat des services et des bureaux.

Quand le régime politique est faussé, toute l'économie de la vie nationale se fausse à son tour ; c'est ce qui nous reste de fédéralisme qui retarde chez nous la crise, entrave le processus de décadence et nous permettra peut-être de gagner le point d'évolution où les choses se rétabliront dans l'assiette normale. Il y en aurait long à dire là-dessus. Nous y revenons.

M. Philippe Godet a cru devoir nous expliquer dans un avant-propos les raisons qu'il a de recueillir, comme il dit, « ses miettes » ; il n'y a que cette justification qui soit de trop dans son livre ; l'ouvrage se défend lui-même quand il est de main d'ouvrier ¹. Et après tout, qu'est-ce que les miettes ? Ce ne sont pas les morceaux de circonstance, car les meilleurs vers de certains poètes, les meilleures lettres de plus d'un épistolaire, et surtout les meilleurs discours des vrais orateurs

¹ Philippe Godet. *Pages d'hier et d'avant-hier*. Editions Delachaux & Niestlé, Neuchâtel et Paris.

sont de cette espèce ; les miettes, c'est ce qui est destiné à vieillir. Or, le triomphe de M. Philippe Godet, c'est la persistante jeunesse dont ce livre nous apporte le témoignage. Les « pages d'hier » sont aussi limpides, aussi nerveuses que celles d'avant-hier, avec une émotion plus directe, à cause de la gravité poignante du sujet.

L'auteur nous entraîne dans les sentiers les plus divers, à la suite de La Fontaine, de d'Urfé, de M^{me} de Staël, ou de Juste Olivier. Qu'il est juste et franc, cet article sur Olivier, et qu'il fait bon le relire ! Je n'ose dire qu'il est courageux... Où en serions-nous, s'il y avait du courage à goûter Juste Olivier, dans la Suisse romande ! Pourtant...

L'article sur Victor Hugo a été aussi un acte de justice ; cette critique est donc, à certains égards, une critique de combat. Combien tendrement elle voile et assourdit son verbe sur les tombes encore jeunes de Philippe Monnier, de Gaspard Vallette, d'Albert Bonnard, du colonel Secretan. Regrets toujours vivants, blessures, solitude, que le temps apporte impitoyablement et devant lesquelles nous nous arrêtons avec respect, sachant que nous les connaissons à notre tour.

Le voyageur à la plume pittoresque, le littérateur exempt de snobisme, indépendant et sincère, l'ami au cœur chaud, ce sont là des aspects fort variés de l'âme et du talent ; mais il y en a un autre et j'en viens à mon dada. Ce livre est une leçon à chaque page, une des leçons qui se donnent le plus rarement dans notre pays, une leçon de style. Oh ! cette langue rapide et claire, si facile et en apparence si simple, capable de tout dire, certaines choses sans paraître y toucher, les autres comme en les gravant à la pointe de l'épée, langue d'art s'il en fût, mais qui n'étale point ses habiletés et dont l'habileté principale est qu'elle semble n'en point avoir, langue où tout se proportionne sous l'empire du bon sens, parce que le bon sens est le sens même de la proportion, que je voudrais la voir enseignée et répandue dans notre pays. Comme on s'oblige à penser droit, quand on s'impose de penser dans ce français-là ? Comment un si fervent admirateur de Rousseau a-t-il pu arriver à tant de souplesse et surtout à tant de justesse d'ex-

pression ? Si l'espace ne m'était mesuré, je lui chercherais querelle ici même, à la place où il a fait tant de plaisir à tant de lecteurs, pendant si longtemps, et ce serait précisément au sujet de ses « Notes et souvenirs d'un chroniqueur ». Voici la phrase à conviction :

« J'assiste ainsi fort calme à la faillite de ma critique. Il est bon, au soir de la vie, d'avoir l'occasion de mesurer l'inutilité de son effort : cela fait faire quelques progrès dans la voie du détachement ; cela fait comprendre qu'il y a des choses plus essentielles que celles pour quoi l'on se passionne au temps de la lutte. »

Or, ce *requiescat*, que M. Ph. Godet prononce allègrement sur son œuvre de critique, atteint notre effort à tous, et l'enseignement et la presse. Il s'était proposé de combattre la littérature du prêchi-prêcha, les pauvretés et les platitudes qu'on offre au public sous le nom de « bonnes lectures » ; il n'admet pas que les intentions moralisatrices de l'auteur servent d'excuses à un livre niais. Deuxièmement, il a voulu rappeler ou apprendre, hélas ! à ceux qui s'escriment avec une plume que la littérature est un art qui implique un métier, qui exige un apprentissage, de l'étude, de la réflexion, ce qu'on appelle, et dans le meilleur sens du mot, de la rhétorique.

Eh bien, je ne crois pas que M. Ph. Godet, qui suivait en cela les traces d'Eugène Rambert et qui fut secondé par Gaspard Vallette, ait perdu sa peine. Il ne la perd pas même en ce moment, dans ses efforts pour rappeler aux rédacteurs de nos journaux que la langue française est chose respectable et qu'il y aurait quelque pudeur à la respecter et que leur négligence confine au grotesque.

La littérature niaise renaîtra éternellement, comme la niaiserie ; toute la question est de savoir s'il y en a une autre. Je crois que le sentiment littéraire est devenu plus vif et plus général chez nous, dans la dernière génération ; seulement, la recherche de la couleur, de la sonorité, de l'originalité du mot l'a emporté sur le souci de l'architecture, de la composition et des qualités fondamentales qui, pour la langue française, seront toujours les qualités logiques. A cet égard, ce serait toute une rééducation qui serait nécessaire. Il me semble

qu'elle tend à se faire. Où cela ? Dans et par le journalisme, malgré ses péchés mortels. Il a produit, pendant la guerre, des écrivains lucides vigoureux, sachant « construire » un article ; nous avons exporté les meilleurs, mais il nous en reste, qui donneront le ton ; ceux-là comprendront M. Philippe Godet.

On fait tort à M. Benjamin Vallotton en résumant ses livres ¹. Ils vivent par le détail, par le mouvement, par le dialogue, fourmillant de mots heureux, par la physionomie si caractéristique des moindres personnages, et non seulement par la vérité narquoise de l'observation. mais par une bonhomie sous laquelle on sent palpiter les sentiments généreux. Parce que ses romans sont, à la lettre, écrits avec l'accent vaudois, on les regarde trop, chez nous, comme des vaudoiseries ; il a dépassé depuis longtemps les ressources de ce genre assez médiocre et n'y aurait même jamais réussi s'il n'y avait eu en lui, dès le début, autre chose. M. B. Vallotton est un peintre de mœurs, le premier que nous ayons eu dans le canton de Vaud.

Il se délasse, cette fois, des horreurs, des héroïsmes et des pitiés de la guerre, en donnant la chasse aux nouveaux riches. La donnée est simple ; les Grassou, elle, ancienne coiffeuse, lui, ancien mercanti, achètent un château historique et y font... des histoires, posant en grands seigneurs avec toute leur éclatante vulgarité. Une sarabande, menée par leur fille, leur fils, le chauffeur de l'automobile, avec ses comparses, tourbillonne sous les yeux ahuris du bon vieux jardinier Jérôme qui représente les anciennes mœurs. Et cela finit mal : le fils, maniaque de la vitesse est tué dans un accident d'automobile et l'on décampe pour fuir l'image de la mort. Jérôme noie le ouistiti Achille, son ennemi personnel, le symbole de cette vie satanique et l'achèvement de la mascarade.

Ai-je besoin de dire que cela se lit d'un trait ? J'exprimerai plutôt le vœu que M. B. Vallotton demeure fidèle à ses fidèles lecteurs et rencontre, dans l'Alsace où il s'est établi, de nouvelles et heureuses inspirations.

MAURICE MILLIOUD.

¹ Benjamin Vallotton, *Achille & Cie*. — 1 vol. Lausanne, Rouge.

Table des matières

CONTENUES DANS LE TOME CENT QUATRIÈME

OCTOBRE-DÉCEMBRE 1921. — Nos 310-312.

| | Pages |
|---|-------|
| SOUS LE SOLEIL, par <i>H. Laman Trip de Beaufort</i> . | |
| Première partie | 3 |
| Seconde et dernière partie | 188 |
| LES MÉMOIRES DU COMTE WITTE, par <i>Virgile Rossel</i> | 19 |
| LA GUERRE FUTURE, par le Capitaine <i>Glasson</i> . | |
| Troisième partie | 38 |
| Quatrième et dernière partie | 158 |
| EN ROUTE VERS TOMBOUCTOU, par <i>Vahiné Papaa</i> . | |
| Troisième partie | 57 |
| Quatrième partie | 142 |
| Cinquième partie | 282 |
| UN GRAND PATRIOTE ET PÉDAGOGUE TCHÈQUE. JEAN-AMOS KOMENSKY,
par <i>Louis Leger</i> , de l'Institut | 70 |
| EDOUARD ROD ET L'AMÉRICANISME, par <i>Louis Avennier</i> | 82 |
| LE CENTENAIRE D'AMIEL, par <i>Maurice Millioud</i> | 137 |
| L'APPEL DE M ^{me} SACHA KROPOTKINE A L'AIDE DE LA RUSSIE, par
<i>Clara-Michel Delines</i> | 176 |
| DE L'ELECTRIFICATION DES CHEMINS DE FER EN SUISSE, par <i>Ad. Hug</i> .. | 206 |
| LE MOT ET LA CHOSE, par <i>E. Tappolet</i> | 226 |
| HENRI PIRENNE, par <i>P.-M. de Munnynck</i> | 273 |
| L'AIDE FINANCIÈRE A L'AUTRICHE, par <i>André-E. Sayous</i> | 299 |
| LA RÉVOLUTION VAUDOISE DE 1845, par <i>Henry Druey</i> . (Récit publié
par <i>Aug. Reymond</i> .) | |
| Première partie. | 317 |
| LES ÉPIGRAMMES CHAMPÊTRES DE MARTIAL ET LES ODES RUSTIQUES
D'HORACE, par <i>Charles Burnier</i> , professeur à l'Université de
Neuchâtel. | |
| Première partie' | 340 |
| UN ÉTRANGE COMPAGNON DE ROUTE, par <i>Henri Federer</i> | 358 |

LETTRE DE PARIS, par *Jean Lefranc*.

- Décembre.** — Les vains commentaires. — La meilleure opinion. — La leçon des faits. — La justice sommaire du révolté. — Le monde sous la misère, la colère et la folie. — Le devoir des philosophes et des savants. — Le silence de M. Anatole France. 369

CHRONIQUE ITALIENNE, par *Paolo Arcari*.

- Octobre.** — Saseno et Montécristo. — L'Albanie et les traités de Londres, de Tirana et de Rapallo. — L'amitié traditionnelle de l'Italie et de l'Angleterre. — La mort de Napoleone Colajanni. — L'hymne de Mameli et les catholiques italiens. — Le sixième centenaire de Dante. La *Divine Comédie*, les enfants et le peuple. La poésie de Dante d'après la philosophie de Benedetto Croce. 1821, 1865 et 1921. 99

CHRONIQUE AMÉRICAINE, par *G.-N. Tricoche*.

- Novembre.** — La lutte des tramways et des omnibus automobiles : une crise financière en perspective. — La Bourse et les spéculateurs. — Résurrection de l'ordre du Ku-Klux-Klan et questions qu'elle soulève. — Les *Chautauquas* ambulants. — Le tarif douanier devant le Congrès. 239

CHRONIQUE ALLEMANDE, par *A. Guillard*.

- Octobre.** — Après l'assassinat de Mathias Erzberger. — La république en danger. — Ce qu'Erzberger pour sa défense dit dans ses souvenirs de guerre. — Un livre sur Walther Rathenau. — Philippe Scheidemann mémorialiste. — Henri Albert. — Sur le lyrisme allemand. 91

- Décembre.** — Le troisième volume des *Pensées et souvenirs* de Bismarck. — Bismarck et l'effondrement de l'Europe. — L'Allemagne et la France sont-elles faites pour s'entendre ? — L'opinion d'Ernest Renan en 1871. — Des Allemands voudraient reprendre cette œuvre. — Un livre symptomatique sur Ernest Renan et l'Allemagne. — Regards vers l'Orient. — Les idées d'Ernest Curtius. — Ce qu'on en pense en France. 371

CHRONIQUE SUISSE ROMANDE, *Maurice Millioud*.

- Octobre.** — La Société des Nations à Genève. — La Cour de justice internationale. — Les affaires en cours. — Le Comptoir d'échantillons à Lausanne. — L'apologie de notre politique intérieure, par M. Schulthess. — Le niveau du Léman. — Un emprunt qui réussit. 130

- Décembre.** — La situation. La crise économique et l'atténuation des antagonismes sociaux. — Evolution de ces deux ordres de faits. — Les palliatifs fédéraux. — Les « miettes » de M. Philippe Godet — Un nouveau roman de M. B. Vallotton. 398

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE, par *A. Guillard*.

- Novembre** — Gotthelf et les charlatans de la médecine. — Une nouvelle édition d'*Anne Babi*. — Lettres d'amour de J.-V. Widmann. — Gottfried Keller et Fanny Lewald. — Un livre sur Théodore Storm. — Publications nouvelles. 247

CHRONIQUES SCIENTIFIQUES, par *Henry de Varigny*.

- Octobre**. — La combustion spontanée de la houille et des landes. — La prévention du cancer. — La nature des vitamines. — Question énigmatique. — Pour rendre le tabac inoffensif. — La préparation du pétrole au moyen des huiles végétales. — A propos du tonnerre. — Le manganèse chez les plantes. — Le traitement électrochimique des graines. — Le froid en floriculture. — Publications nouvelles. 109

- Novembre**. — La sécheresse et les nuages supérieurs. — L'obtention de la glycérine par la fermentation alcoolique. — L'ignition spontanée de la houille. — Pourquoi les préhistoriques pratiquaient-ils la trépanation? — L'utilisation de la houille bleue: vagues ou marées? — Le tabac désinfecte-t-il la bouche? — Le titam dans la nature. — Les graines tropicales apportées par la mer à l'Irlande. — Pourquoi le paludisme a disparu. — La choc anaphylactique. — Publications nouvelles. 255

- Décembre**. — La désintégration provoquée de la matière; transmutation de la matière, et libération de l'énergie atomique, d'après Sir Ernest Rutherford. — L'origine des « atmosphériques » en T. S. F. — La vaccination contre la fièvre typhoïde. — Le dirigeable à vide. — La terre agit-elle sur le soleil? — Le photophone cinématographique et son fonctionnement. — Publications nouvelles. 379

CHRONIQUES POLITIQUES, par *Ed. Rossier*.

- Octobre**. — La Société des Nations et les conflits du jour. — La guerre en Asie-Mineure et l'Europe. — La Hongrie et le Burgenland. — La détresse de la Russie et le gouvernement des Soviets. — Les agitations de l'Allemagne. — Angleterre et Irlande. — La Conférence de Washington. 123

- Novembre** — Le partage de la Haute-Silésie. — Crise ministérielle en Allemagne. — La conférence de Venise et le Burgenland. — L'aventure de Charles de Habsbourg. — Angleterre et Irlande. — La rentrée de la Chambre française. — Choses et autres. 265

- Décembre**. — La Conférence de Washington. — Le traité franco-turc et la protestation anglaise. — Le dettes de la Russie. — M. Lloyd George et la question irlandaise. — Les embarras du chancelier Wirth. — La fin d'une aventure. 390

Le NESSOL-SHAMPOO

« aux œufs » et « aux camomilles » est un produit de première qualité. Il nettoie le cuir chevelu et les cheveux à fond, il produit un effet stimulant sur la croissance des cheveux et il rend les cheveux souples et bouffants. — Plus haute récompense à l'Exposition nationale de Berne en 1914 : Médaille d'or (coll.). — Dans les pharmacies, drogueries et parfumeries
:: :: :: à 30 cent. le paquet :: :: ::

: PRODUIT SUISSE :

Un sommeil agité

résulte bien souvent d'une mauvaise digestion.

Une tasse d'



L'OVOMALTINE

prise le soir

fortifie et calme les nerfs

tout en ne fatiguant pas l'estomac.

En vente partout en boîtes de fr. 3.— et 5.50

D^r A. WANDER S. A., BERNE

CRÉDIT SUISSE

Capital et Réserves : Fr. 130 000 000

ZURICH, BALE, BERNE, FRAUENFELD, GENÈVE, GLARIS, KREUZLINGEN,
LAUSANNE, LUCERNE, LUGANO, NEUCHÂTEL, SAINT-GALL
Agences à HORGES, CERNIKON, ROMANSHORN, WEINFELDEN

LAUSANNE

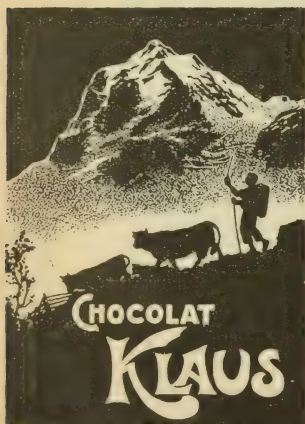
Angle Avenue Benjamin Constant et Rue du Lion d'Or
Téléphone : 2405 — 2406 — 2407 — 2408 — 2409 — 2410

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Garde de Titres.

Location de Compartiments de coffres-forts.

Compte de Dépôts. — Comptes-courants. — Comptes
chèques. — Escompte. — Encaissement d'effets.



CARAMEL MOU à la crème KLAUS

En vente partout en
jolies boîtes fantaisie.

D'ANDIRAN & C^{IE} VEVEY

Manufacture suisse d'aiguilles et de crochets.

Spécialités :

Aiguilles à tricoter "HELVÉTIA"

se trouvent dans toutes les bonnes merceries.



VIN „KATZ”

Pepto - quino - ferrugineux

Produit suisse.

Dans toutes les pharmacies

Pour
faiblesses gé-
nérales, ané-
mie et surtout
pour la recon-
valescence.

Montana (Valais) Altit. 1500 m. Reliée par
un funiculaire à Sierre (Ligne Simplon)
Station climatérique la plus ensoleillée de la Suisse

CURHAUS & CLINIQUE VICTORIA

Méd. en chef : **Dr F.-L. de Muralt.**

Maladies des voies respiratoires et tuberculose sous toutes ses formes. — Maison
confortable. — Prix modérés. — Prospectus franco. — Dir. : **E. Nantermod.**

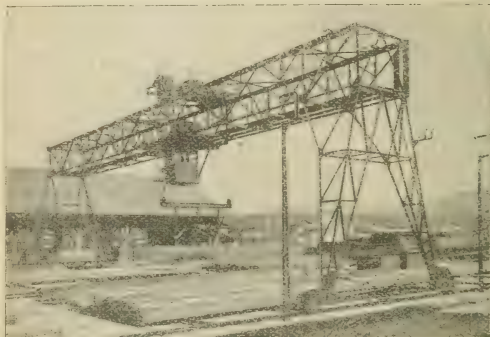
REVUE DES LIVRES

LA SPHÈRE ET LA CROIX, par G.-K. Chesterton. Traduction française de Charles Grolleau. 1 vol. in-16. Editions Crès, Paris. — LES MÉSAVENTURES DE JOHN NICHOLSON, par R.-L. Stevenson. 1 vol. in-16. L'Edition française illustrée, Paris. — LA DERNIÈRE AUBERGE, par Martial Piéchaud. 1 vol. in-16. Collection du Roman : B. Grasset, Paris. — CHACUNE SON RÊVE, par Daniel Lesueur. 1 vol. in-16 de la Bibliothèque Plon, Paris. — COMME UNE TERRE SANS EAU..., par Jacques des Gachons. 1 vol. in-16. Plon, Paris. — LES DERNIERS JOURS DES ROMANOF, par R. Wilton. 1 vol. in-16. Editions Crès, Paris. — PENSÉES ET SOUVENIRS DU PRINCE DE BISMARCK. 3^e vol. in-8^o. Imprimerie strasbourgeoise, Strasbourg et Paris. — LA RELATIVITÉ ET LES FORCES DANS LE SYSTÈME CELLULAIRE DES MONDES, par Stéfan Christesco. 1 vol. in-16. Librairie Alcan, Paris.

Commençons aujourd'hui notre revue, si vous le voulez bien, par la production étrangère. Précisément j'ai sur ma table le dernier ouvrage de G.-K.

ATELIERS DE CONSTRUCTIONS MÉCANIQUES DE VEVEY, S.-A.

Téléphone n° 69.

Adresse télégr. : *Fonderie VEVEY*.

Pont roulant électrique à portique destiné
à la manutention des fers.

Turbines

et

Régulateurs

Charpentes
métalliques

Engins

de

levage



La suprématie de la machine à écrire

UNDERWOOD

a été établie et maintenue partout par sa
RAPIDITÉ, son EXACTITUDE et sa DURABILITÉ

César MUGGLI, ZURICH 21, Lintheschergasse, 21
Téléphone Selnau 16.62

GENÈVE : Machines à écrire Underwood
S.A., Place Métropole, 2.

LAUSANNE : Agence Underwood, Place
Bel-Air, 4.

LUGANO : C. Garbani-Nerini, Piazza Rif.

NEUCHÂTEL : R. Legler, rue St-Honoré, 3

LA CHAUX-DE-FONDS : Mettler S.A.

AARAU : Ernst Wanner, Rathausg., 20.

BALE : H. Huber, Freiestrasse, 75.

BERNE : Fr. Gall, Waisenhauspl., 25.

LUCERNE : Karger & C^o, Stadthausstr. 1

ST-GALL : Markwalder & Cie.

COMPTOIR D'ESCOMPTE DE GENEVE

Fondé en 1855

Capital-action Fr. 45 000 000

Réserves Fr. 16 000 000

Siège social : Rue de la Corraterie, Rue de la Confédération
et Rue de la Cité, Genève

Succursales à Genève : 1, Rue de la Rive et 14, Rue du Mont-Blanc

Service des Livrets d'épargne : 62. Rue du Stand

BALE - FRIBOURG - LAUSANNE - ZURICH

**Toutes opérations de Banque aux conditions
les meilleures.**

NOTARIAT - BUREAU TECHNIQUE

A. MERCIER

Notaire, 2^e onctre officiel

Place de la Gare, 2 **RENENS** Téléphone 84.99

Abornements. — Levée de plans. — Remaniements parcellaires. — Drainages.
Projets de routes, chemins. — Adductions d'eau. — Nivellements. — Expertises, etc.

REVUE DES LIVRES (*suite*).

Chesterton, auteur des romans déjà célèbres du *Nommé Jeudi* et du *Napoléon de Notting Hill*, mais qui est encore à peu près inconnu chez nous. Que réparation lui soit faite et la bienvenue souhaitée en terre romande.

Aussi bien la *Sphère et la Croix* mérite-t-il plus qu'un succès de curiosité. Avec une présomption un peu déconcertante, Gilbert Keith Chesterton, que M. André Chevrillon surnommait naguère "la figure la plus neuve de la littérature anglaise d'aujourd'hui", aborde le thème éternel et toujours palpitant de la lutte entre le christianisme et l'athéisme, symbolisés par la croix du salut et la sphère, image parfaite de la pensée qui s'emprisonne dans le cercle de la négation. Un auteur français, M. Paul Bourget, par exemple, l'eût traité avec tout le sérieux que comporte un tel souci. M. Chesterton, lequel est un humoriste,

Société suisse d'Ameublements & Mobilier Complet

(anciennes maisons Heer-Cramer & F. Wanner réunies)

Installations complètes de Villas, Chalets
Appartements et Hôtels

Meubles en tous genres. Ebénisterie, Literie et Tapisserie garanties, fabriquées dans nos ateliers.
Exposition nationale Berne. Médaille d'or.

Seule maison à LAUSANNE, 6, Avenue du Théâtre.

Maison à MONTREUX, Avenue des Alpes, vis à vis de l'Hôtel de l'Europe

„Mercure“

La plus grande maison suisse de

Cafés, Thés et Chocolats

Autres spécialités :

Confitures, Conserves, Biscuits, Bonbons, etc.

Expéditions au dehors par toutes les succursales et par La Centrale,
à Berne, 8, rue de Laupen.

Antigoitreux Jurassien le « Strumasan »

seule friction efficace inoffensive pour la guérison rapide

DU GOITRE ET DES GLANDES

Prix : 1 flacon, 5 fr. ; demi flacon, 3 fr.

Succès garanti, même dans les cas les plus opiniâtres.

Dépôt : Pharmacie du Jura, BIENNE, place du Jura.

Prompte expédition au dehors.

!! Biscuits lactés Oulevay, Morges !!

Pour reprendre rapidement les forces demandez le merveilleux fortifiant tonique

Marque déposée **Régénérateur Royal** Marque déposée

à base de jaunes d'œufs frais et d'extrait de viande associés à des toniques puissants.

Son assimilation parfaite fait reprendre rapidement le poids et les forces, comme le prouvent de nombreuses attestations. S'emploie pour adultes et pour enfants.

Spécialement recommandé dans les cas de Faiblesse Générale, Manque d'Appétit, Mauvaises digestions, Maux de tête. Pour guérir rapidement l'Anémie Chlorose, Neurasthénie et toutes maladies causées par le surmenage physique et mental prendre le

Régénérateur ROYAL Ferrugineux

En vente à Martigny à la PHARMACIE MORAND — Expéditions par retour du courrier
La Grande bouteille 8 fr. — La Grande ferrugineuse 9 fr.



Conservatoire de musique de Neuchâtel

Sous les auspices du Département de l'Instruction publique

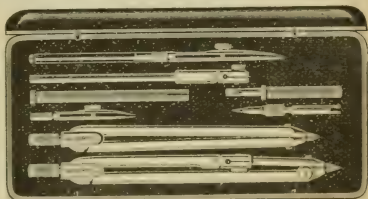
Toutes les branches — 25 professeurs — Tous les degrés

Notice, renseignements, conditions par le Directeur : *Georges Humbert*

Kern
AARAU

Fondé en 1819

Catalogues gratuitement.



REVUE DES LIVRES (Suite.)

affronte les plus graves questions qui se posent à l'esprit humain avec la fantaisie la plus étourdissante et la plus étonnante désinvolture. Si quelqu'un était capable de rajeunir un tel débat, c'était lui. Il n'y a pas manqué. On lira avec intérêt ce roman extraordinaire où voisinent le comique le plus énorme et le plus puissant lyrisme, où la pensée est énergique et le tempérament agressif, où, parmi les péripéties de la farce, rayonne la plus belle santé morale et aussi la plus communicative qui soit.

Et cela d'autant plus que M. Grolleau a rendu le texte anglais avec une liberté dans l'exactitude qui ne lui enlève rien de sa saveur.

Autre roman britannique : *Les Méaventures de John Nicholson*, de R.-L. Ste-

Ceux qui cherchent du bon le meilleur devraient boire le :

THÉ PICCADILLY Brand

Étant emballé dans les pays d'origine, ces thés contiennent tout leur parfum original et sont garantis absolument purs.

| | |
|---|--------------------|
| CHINA Etiquette jaune (recommandé aux personnes délicates) | la livre, fr. 8.50 |
| CEYLON Etiquette rouge (très aromatique) | la livre, fr. 7. — |
| INDIAN Etiquette bleue (fort et économique) | la livre, fr. 5.50 |

Depositaires de la Suisse française de la Marque "Piccadilly" :

| | |
|---|----------------------------------|
| Paul Audétat, Boulevard Grancy, Lausanne. | B. Jung, rue Winkelried, Genève. |
| J. Tochon, place des Philosophes, Genève. | Société „La Ménagère“, Vevey. |
| MM. Robert Frères, La Chaux-de-Fonds. | E.-D. Primavesi, Lugano. |
| Société Sédunoise de Consommation, Sion. | R. Bourquin, Tramelan. |
| Giuseppe Carugo, Bellinzona. | A. Loup-Jordan & Cie, Fribourg. |
| Vve Duvernay, rue Plantamour, Genève. | |

Société "MERCURE" en toutes les succursales.

Représentant général pour la Suisse: **Musso & Cie, Zurich-Engel.**

Le plus puissant **Dépuratif du Sang**, dont toute personne soucieuse de sa santé, devrait faire au moins deux cures par an, est certainement le

THÉ BÉGUIN

qui **guérit** : dartres, boutons, démangeaisons, eczémas, etc.,
 qui **fait disparaître** : constipation, vertiges, migraines, digestions difficiles, etc.,
 qui **parfait la guérison** des ulcères, plaies, varices, jambes ouvertes, etc.,
 qui **combat** avec succès les troubles de l'âge critique.

La boîte : fr. 2. — dans toutes les pharmacies.

Dépôt général et expéditions pour la Suisse :

PHARMACIES RÉUNIES, La Chaux-de-Fonds.

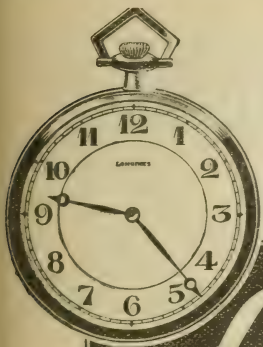
Banque Union de Crédit

Siège social: **Lugano** Succursale: **Chiasso**

Toute opération de banque

Anglo Swiss Biscuit Co

Winterthour



Élégantes & précises

Chez tous les bons horlogers

Longines
7 Grands Prix

Meubles et malles
en osier.

BROSSERIE ET VANNERIE

Jouets d'enfants.

F. JEANNIN-LECOULTRE

Nattes.

Boissellerie.

LAUSANNE — LOUVE, 6

Téléphone 88.49

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

son, dont les mêmes traducteurs, MM. Albert Savine et Michel Georges-Mi-
l ont mis naguère en français, *Les Hommes joyeux*. Il ne s'agit plus ici, à vrai
ce, de littérature pure. Les dites mésaventures appartiennent au genre dénommé
roman d'aventures, excusez cette cascade de rimes. Aussi bien, distingue-t-on
ins encore que chez nous, de l'autre côté de la Manche, entre ces deux caté-
ies.

Les *Mésaventures de John Nicholson* ne sont point sans intérêt, pas plus,
reste, que les deux autres histoires que contient le volume : *l'Histoire d'un*
songe et le *Trésor de Frauchard*. Et je ne voudrais pas que mon peu de goût
sonnel pour ce genre de livres vous décourageât de les lire, s'il vous en prenait
aisie.

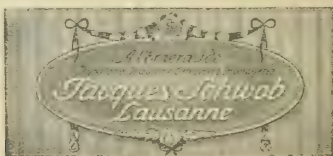
BANQUE FÉDÉRALE

S. A.

LAUSANNE

Capital et Réserves Fr. 65.200.000

Toutes opérations de Banque
de Bourse et de Change



RHUMATISMES

L'ANTALGINE guérit toutes les formes de rhumatisme même les plus tenaces et les plus invétérés.

Prix du flacon de 120 pilules **fr. 7.50**, franco contre remboursement.

PHARMAC DE L'ABBATIALE, PAYERNE

Brochure gratis sur demande.

LAYTON'S

ŒUFS CONGELÉS ET ŒUFS FRAIS ÉVAPORÉS

En achetant les "Produits Layton" vous réaliserez de **grosses économies.**

En employant les "Produits Layton" vous obtiendrez le **maximum de rendement.**

En travaillant avec les "Produits Layton" vous êtes certains d'avoir **des marchandises fraîches et saines.**

Spécialités : Œufs congelés, Œufs évaporés, Poulets, Canards, Gibier, Saumons congelés, Langues, Jambons en boîtes, Corned beef, etc., etc.

Représentation générale pour la Suisse
des ETABLISSEMENTS de JOHN LAYTON & Co. Ltd.
11, rue du Port, GENÈVE

Alimentation générale

CH. PETITPIERRE

115 succursales de vente en Suisse

*Maison réputée par ses prix bon marché
et la bonne qualité de ses marchandises.*

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

— Avec la *Dernière auberge* de M. Martial Piéchaud nous rentrons dans le roman psychologique, voire le roman passionnel, le mot n'étant point pris ici dans son sens péjoratif. L'auteur y raconte, avec un talent, déjà éprouvé ailleurs, l'histoire d'un homme jeune qui, "désarmé par la séparation d'avec la jeune fille qu'il aime, devient le jouet d'hérédités puissantes et malsaines, glisse de l'erreur au mensonge, du mensonge au crime, jusqu'à l'heure où, remis en présence de cette jeune fille qu'il ne peut plus épouser, et conseillé par elle, il se



NOUVEAU **TISSAGE DE SOIERIES** SOC. ANONYME

ci-devant

EMILE SCHAERER & C^{IE}, ZURICH, TALSTR. 32

fabrique de *Tissus de soie unis et nouveautés*

Comptoir de bijouterie et d'orfèvrerie

Mme M. LASSUEUR (anc. Haldy), Lausanne, Rue de Bourg 7, au 1^{er}

GRAVURES — REPARATIONS



Demandez catalogues illustrés aux Fabriques des Montres ZENITH au Locle. dépt 9.

Grippe, Influenza *Siroline* Roche
Catarrhe, aff. pulmonaires *prescrite par les médecins* *Dans toutes les pharmacies*

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

sent brusquement sous la dépendance du remords et n'a plus que la volonté d'expier. »

Drame intime, mais familial aussi, conduit avec art et une très vive pénétration des âmes, surtout des âmes tourmentées qui ont conscience de leurs tourments et l'énergie nécessaire pour s'en guérir, l'opération fût-elle radicale et douloureuse. Cela est trop rare dans la littérature contemporaine pour que nous n'y insistions pas complaisamment.

J'ajoute que le livre fait partie de la collection du *Roman*, publiée sous la direction de M. Edmond Jaloux, collection qui compte déjà plusieurs œuvres remarquées.

FABRIQUE DE MEUBLES J. KELLER & C^{IE}

ZURICH
ST. PETERSTRASSE
BAHNHOFSTRASSE

Objets d'Art, Antiquités
Décoration d'Intérieurs



MAIER & CHAPUIS LAUSANNE
Pl. & Rue du PONT

MAISON SPÉCIALE
de **VÊTEMENTS**

sur MESURE et CONFECTIONNÉS.
Coupe moderne — Travail soigné.

MANTEAUX DE PLUIE

COSTUMES SPORT

Prix avantageux, marqués en **chiffres connus**. — Envois à choix. Collections échantillons à disposition.

FABRIQUE DE REGISTRES V^{ve} X. KOST, LAUSANNE

— Maison Suisse fondée en 1875 —

SPÉCIALITÉ : Registres à dos élastiques pour tous systèmes.

Registres à feuilles mobiles — Cartes comptabilité. — Dossiers pour classements verticaux

Parfum

„Jllusion Drallé”

(dans le Phare)

Gouttes de Fleurs sans alcool donnant
l'illusion parfaite de fleurs fraîchement
cueillies.

Un atome suffit. Naturel et exquis.

Violette, Muguet, Rose, Lilas,
Héliotrope, Orchidée,
Foin coupé, etc.

Nouveauté: Le „Lys d'Or”

En vente partout.

Agence générale pour la Suisse:

A. RACH

Winkelriedplatz

BALE



REVUE DES LIVRES (Suite).

— Nous avons naguère parlé ici-même de *Flaviana princesse*, de M^{me} Daniel Lesueur, histoire à laquelle *Chacune son rêve*, parue dans la même collection, forme une suite sous ce titre synthétique et sensationnel *Du sang dans les ténèbres*. On y retrouvera les mêmes qualités de romancière habile et sensible, et le *Manuscrit de Francine*, qui ouvre le présent volume, provoquera dans les cœurs de nos lectrices une délectable émotion. Et puis, il y a une très réelle connaissance de cette fameuse âme russe, que les péripéties et les coups de théâtre de la révolution actuelle ont achevé de mettre au premier plan de nos curiosités psychologiques.

— A signaler dans la même collection un roman conjugal de Jacques des Gachons. *Comme une terre sans eau...* L'épreuve a rafraîchi la sécheresse de deux âmes. Il a fallu la souffrance pour que Hélène et Camille arrivent à l'amour, et

UNION DES BANQUES SUISSES

VEVEY

LAUSANNE

MONTREUX

2, Place St-François, 2

Capital et Réserves : Fr. 85 500 000.—

Délivre des certificats de dépôt au porteur ou nominatifs avec
coupons semestriels aux taux les plus avantageux.

Carnets de dépôts.

Achat et vente de titres. — Gestion de fortunes.

Ouverture de Crédits commerciaux avec ou sans garantie.

Avances sur titres. — Escompte d'effets de commerce.

Change de monnaies et billets étrangers.

Grand choix

pour Enfants, Dames, Messieurs

en Chaussures

de ville, de sport, du soir

François JATON

S. A.

Galerie St-François

Téléphone 31.95

Téléphone 31.95

LAUSANNE



Transports Internationaux

GEORGES HELMINGER & C^{IE}

Téléphon **BALE** Télégrammes :
5527 Helminger

N'expédiez pas des marchandises sans avoir consulté notre bureau de tarifs.

Kurhaus Tarasp

près du Parc National Suisse

Basse Engadine (alt. 1200 m). Gare : **Schuls-Tarasp**.

Seul hôtel situé directement près des sources principales et ayant des bains minéraux dans la maison. La cure de bains et de boisson de Tarasp, bien plus efficace que celles de Karlsbad, Marienbad, Vichy etc., soutenue et favorisée par un climat alpestre extrêmement salubre est sans pareil dans ses effets et garantit absolument des résultats excellents. **Faites un essai avec 1 caisse de 10/1 bouteilles « Source Lucius » à fr. 10.50 ou 15/2 bouteilles à fr. 12.— et vous serez convaincus.** Prospectus par

Kurhaus Tarasp, 350 lits.

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

pour que la première murmure à l'oreille de son mari, blessé à la guerre, comme une première confidence, comme un aveu timide : « Aimons-nous ! »

Comme disait l'autre : Mieux vaut tard que jamais.

— Après avoir sollicité, et pour cause, l'intérêt de M. Pierre Gilliard, la cruelle destinée des Romanof a sollicité celui de M. Robert Wilton, envoyé spécial du *Times* en Sibérie, témoin de l'enquête, menée avec l'habileté qu'on sait, sous les auspices de l'amiral Koltchak par le juge d'instruction Sokolof. Cette enquête déjoua les calculs de Moscou et de Berlin et perça à jour le formidable tissu de mensonges ourdi par les assassins bolcheviks et les Allemands leurs patrons et leurs complices.

Les éléments du livre de M. Robert Wilton, recueillis sur place, sont les pièces mêmes de l'enquête judiciaire officielle : c'est dire qu'ils sont puisés aux meilleures sources. Par un souci extrême d'impartialité, le chroniqueur a tenu à écrire en personne la version française dont l'original anglais avait suscité à

SOCIÉTÉ DE BANQUE SUISSE

SWISS BANK CORPORATION

Bâle - Zurich - St-Gall - Genève
 Lausanne - Neuchâtel - Chaux-de-Fonds
 Bienne - Chiasso - Hérिसau - Le Locle - Nyon
 Aigle - Morges - Rorschach - Vallorbe.
 Londres E. C.

CAPITAL-ACTIONS VERSÉ fr. 100,000,000
 RÉSERVES fr. 31,000,000

Le Siège de **LAUSANNE**, 11, Grand-Chêne, traite
toutes opérations de
BANQUE, de BOURSE et de CHANGE.



Spécialité :

Biscômes
 de Berne

Confiserie-Pâtisserie
J. Hächler, Berne

13, Neuengasse, près de la Gare.

JEANRENAUD & MARGOT

LAUSANNE, 15, Place St-François

CIGARES, CIGARETTES, TABACS, PIPES et ARTICLES pour FUMEURS
 de meilleures marques.

Le plus grand assortiment. Envois à choix, Prompte expédition.

Chars à ponts Krauss

ZURICH, Stampfenbachstr. 46/48
Bahnhofquai 9
Catalogue gratuit.



CHARLES GUINCHARD

Maison spéciale p. timbres suisses - **BERNE**

J'envoie à choix timbres de tous les pays aux meilleures condit. Demandez mon prix-courant de tous les timbres suisses. J'achète également les vieux suisses et européens.

Le véritable
GRAMOPHONE
sans rival.



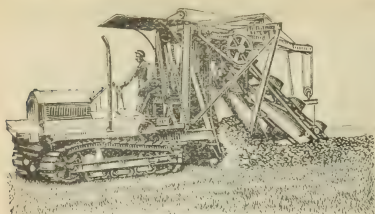
Seuls concessionnaires
pour la Suisse
HUG & Co
BALE

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

Londres la plus vive émotion. Quant à la traduction des procès-verbaux confirmant le récit des faits, elle est celle même des originaux russes.

M. Wilton s'excuse, dans son avant-propos, d'avoir sacrifié la forme littéraire à l'exactitude historique ! Mais, dans une œuvre comme celle-ci, la dite exactitude historique passe au premier plan. Aussi bien le don de vision direct s'avère-t-il si net et si puissant chez l'écrivain, le drame est en lui-même si passionnant qu'il n'y a pas besoin d'autre intérêt. L'objectivité se suffit à elle-même. M. Robert Wilton peut considérer comme acquise « l'indulgence du lecteur français ». Du reste, je voudrais bien écrire sa langue comme il écrit la nôtre.

— La librairie Cotta, de Stuttgart, avait pris, en son temps, l'engagement de ne pas publier, du vivant de l'empereur Guillaume, II, le troisième volume des *Mémoires et souvenirs* du prince de Bismarck. En raison des changements survenus en Europe, en général, et en Allemagne, en particulier, la dite librairie, ayant considéré le dit engagement comme annulé, dut soutenir un long et retentissant



**Machine à creuser
les fossés de Drainage et Canaux**

Combinée avec tracteur brevetée
Système Scheuchzer

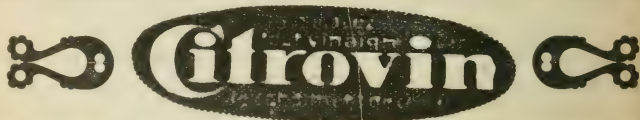
**Tracteur spécial
pour défrichement de marais.**

A. SCHEUCHZER, constructeur, Renens-Lausanne.



Articles de Caoutchouc en tous genres
Caoutchouc Industriel

A. BRUNNER
SUCC. DE **FRED. BRUNNER** • **BALE** •



IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

Fabrique de Timbres en caoutchouc

MOULIN FRÈRES

BUREAU
Petit-Rocher, 6 bis
Tél. 43.63

LAUSANNE

ATELIER
Petit-Rocher, 6 bis
Tél. 43.63

SANATORIUM DU LÉMAN

GLAND

MÉDECIN EN CHEF: Dr A. SCHRANZ

Hydrothérapie, Electrothérapie, Massage, Régime.

Médecine interne. Maladies nerveuses.

Convalescence. Repos.

Vaste parc. - Situation superbe au bord du lac. - Confort

Ouvert toute l'année. Prix modérés.

REVUE DES LIVRES (*Suite.*)

procès contre les héritiers du chancelier de fer. Le procès ayant eu pour elle une issue favorable, le testament politique de Bismarck est maintenant à la portée de tous, et la traduction française a rapidement suivi la publication du texte allemand.

M. J. Ris l'a rendu avec une fidélité à laquelle on ne saurait assez rendre hommage. Pas n'est besoin d'attirer l'attention du grand public sur l'intérêt de ce troisième volume des *Mémoires*. L'exposé des relations de Bismarck avec le prince Guillaume et l'histoire des incidents qui, peu après son avènement au trône impérial, provoquèrent le brusque renvoi du vieil homme d'Etat, sont fort susceptibles, aujourd'hui encore, de nous émouvoir, sans parler de la curiosité légitime que peuvent susciter un certain nombre de lettres confidentielles des deux "protagonistes".

Cependant, il n'y faudrait pas chercher — et le traducteur nous en prévient loyalement — dans les *Pensées et souvenirs* des révélations sensationnelles. Bismarck connu, sans doute, la vie de la cour, dans tous ses détails, mais il ne s'y mêla jamais. On saura apprécier comme il convient cette réserve d'un homme qui servit jusqu'à la fin avec une dignité incontestable le régime qu'il avait fondé par le feu et par le sang. Ses plus implacables ennemis lui doivent rendre cette justice.

— J'ai réservé pour la fin le " morceau " le plus indigeste, la *Relativité et les forces dans le système cellulaire des mondes*, par le capitaine Stéfan Christesco, ingénieur de l'Ecole du génie maritime de Paris et ancien chef de la marine marchande roumaine. J'ignore jusqu'à quel point ces titres peuvent conférer une aptitude à traiter les plus hautes questions scientifiques qui puissent se poser à l'esprit humain, mais il faut reconnaître la grandeur de l'effort.

Société Anonyme
de
LAMINOIRS ET CABLERIE
Usines à **COSSONAY-GARE**
et **DORNACH**

Fonderie, laminoirs, tréfilerie de cuivre
laiton, bronze, aluminium et alliages de nickel.



Fabrication de fils et câbles
pour applications de l'électricité



Matériel divers pour installations électriques



Demandez la

Crème d'Arachides "PHAG"

25 années de succès. — Remplace avantageusement le beurre de table. — Agréable au goût. — Ne pas confondre avec produits similaires.

En vente dans les épiceries fines. — Où il n'y a pas de dépôt, s'adresser à

Aliments hygiéniques "Phag"

GLAND (Vaud)

J. VÉRON, GRAUER & C^{ie}

GENÈVE - BELLEGARDE - VALLORBE - LA CHAUX-DE-FONDS - BRIGUE
PONTARLIER - DOMODOSSOLA - MORTEAU - MARSEILLE

TRANSPORTS INTERNATIONAUX

VOYAGES ET ASSURANCES

AGENCE PRINCIPALE DE LA COMPAGNIE

INTERNATIONALE DES WAGONS-LITS

REVUE DES LIVRES (*suite*).

On sait combien, depuis la retentissante "découverte" d'Einstein, le problème de la relativité a passionné le monde savant ? C'est un point de vue analogue auquel se place M. Christesco. Mais il en prend prétexte pour développer une cosmogonie complète et systématique d'une formidable envergure. Mes faibles lumières m'interdisant de prétendre l'avoir entièrement embrassée, je me bornerai à relever deux ou trois points particulièrement mis en évidence : l'existence de l'éther, composé lui-même de particules plus ténues d'un *ultra-éther* ; la conception des atomes comme une intégration des particules éthériques ; la création, au cours de l'évolution, de deux nouveaux états de la matière : l'état *cosmogène* primordial, composé de particules encore plus ténues que l'*ultra-éther*, les *éthérons*, et l'état *vivant*, entre lesquels agissent les forces cosmiques dans les différents milieux matériels : *cosmogène*, *ultra-éthérique*, *éthérique* et *atomique*.

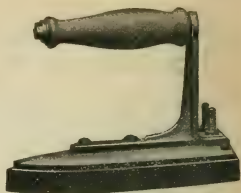
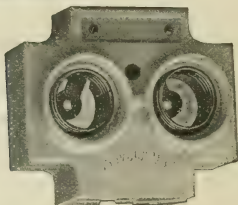
C'est très savant, comme vous voyez, et pas à la portée de toutes les intelligences. Si l'ouvrage possède les plus hautes qualités requises de la spéculation scientifique, on ne peut pourtant soutenir qu'il présente celles de la vulgarisation à laquelle il prétend aussi.

R. F.

ELECTRO-MATÉRIEL**Zurich I ::**

Téléphone : SELNAU 48. 01

Ad. télégr. : KILOWATT

**Matériel complet****d'installation****électrique :****Lumière****Force****Téléphone****Sonnerie****Magasins de vente :****ZURICH :**

Löwenstrasse, 30.

LAUSANNE :

Avenue du Tribunal Fédéral, 9

BERNE :

Monbijoustrasse, 22

ST-GALL :

Katharinengasse, 22



Nouvelle Société Anonyme des Automobiles

MARTINI

St-Blaise

Neuchâtel

Achetez une

MARTINI

et vous serez

CONTENT

— CATALOGUE ET DEVIS SUR DEMANDE —
PAR LE BUREAU CENTRAL DE VENTE A ZURICH,
BAHNHOFSTRASSE, 16

Salle d'exposition à Zurich, Stadthausquai 7

Impressions en tout genre

COMMERCE, INDUSTRIE
ADMINISTRATIONS ...

MÉDAILLE D'OR
Exposition nationale suisse
Berne 1914
La plus haute récompense décernée
dans ce groupe.



OUVRAGES LITTÉRAIRES, SCIENTIFIQUES, etc.:
dans toutes les langues européennes
HÉBREU ET CHINOIS.

MUSIQUE NOTÉE, CHIFFRÉE ET LETTRÉE ...
MATHÉMATIQUES, ILLUSTRATIONS en noir et couleurs

Livraison dans les meilleures conditions de rapidité, de bienfaisance et de prix

Imprimeries Réunies (S. A.)

AVENUE GARE, 23

LAUSANNE

TÉLÉPHONE 83 91

OUVRAGES REÇUS

- Pages d'hier et d'avant-hier. par *Philippe Godet*. — 1 vol. in-16. Neuchâtel, Delachaux & Niestlé. Prix 5 fr.
- Achille & Cie, par *Benjamin T'allotton*. — 1 vol. in-16. Lausanne, F. Rouge & Cie.
- La triple révolution, par *Walther Rathenau*. — 1 vol. in-16. Paris et Bâle. Editions du Rhin. Prix 8 fr.
- Le Kaiser, par *Walther Rathenau*. — 1 vol. in-16. Paris et Bâle, Editions du Rhin. Prix 4 fr.
- Pensées et souvenirs du Prince von Bismarck. 3^e vol. — 1 vol. in-8°. Paris et Strasbourg. Impr. Strasbourgeoise. Prix 12 fr.
- Les derniers jours des Romanof, par *Robert Wilton*. — 1 vol. in-16, illustré. Paris, éd. G. Crès & Cie. Prix 6 fr. 50.
- La relativité et les forces dans le système cellulaire des mondes, par le capitaine *Stéfan Christesco*. — 1 vol. in-16. Paris, Alcan, Prix, 12 fr.
- Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers, par *Henri Cordier*. — 4 vol. in-8°. Paris, libr. P. Geuthner.
- L'Irlande dans la crise universelle (1914-1920), par *Yann M. Goblet* (Louis Tréguiz). — 1 vol. in-8°. Paris, Alcan.
- L'Europe au jour le jour, par *Auguste Gauvain*. — Tome XI. La guerre européenne (avril-décembre 1917). — 1 vol. in-8°. Paris, Bossard. Prix 18 fr.
- L'Albanie et les Albanais, par *Jacques Bourcart*. — 1 vol. ill. Paris, Bossard. Prix 12 fr.
- Le nationalisme turc, par *Berthe Georges-Gaulis*. — 1 vol. in-16. Paris, Plon. Prix 5 fr.
- La vie au théâtre, par *Henry Bordeaux*, de l'Académie française. 5^e et dernière série. — 1 vol. in-16. Paris, Plon. Prix 8 fr.
- Les principaux résultats des nouvelles fouilles de Suze, par *P. Cruveilhier*. — 1 vol. in-16. Paris, Geuthner.
- Contes et légendes du bouddhisme chinois. Traduits du chinois par *Edouard Chavannes*; préface et vocabulaire de *Sylvain Lévi*; bois par *Andrée Karpelès*. — 1 vol. in-8°. Paris, Bossard. Prix
- Fables chinoises du III^e au VIII^e siècle de notre ère. Traduites par *Edouard Chavannes*; versifiées par *Mme Edouard Chavannes*; ornées de dessins par *Andrée Karpelès*. — 1 vol. in-16. Paris, Bossard.
- Samarendranath Gupta : Les Maires dans les fresques d'Ajanta. Traduction d'*Andrée Karpelès*. Paris, Bossard.
- Les nocturnes. Roman, par *Georges Imann*. — 1 vol. in-16. Paris, Grasset.
- Quatorze décembre. Roman, par *Dmitri Méréjkowsky*. Traduit par *Michel de Gramont*. — 1 vol. in-16. Paris, Bossard. Prix 6 fr. 50.
- Le règne de l'Antéchrist, par *Dmitri Méréjkowsky*. — Mon journal sous la terreur, par *Z. Hippins*. — Notre évasion, par *D. Philosophoff*. Traduits du russe. — 1 vol. in-16. Paris, Bossard. Prix, 4 fr. 50.
- L'Offrande à l'amour, par *Jean Chardon*. — 1 vol. in-16. Paris, Bossard. Prix 3 fr. 60.
- Vers l'unité. Revue internationale de libre recherche spiritualiste. — Genève, 55 rue de Montchoisy.
- Gesammelte Dichtungen, par *Hans Reinhardt*. I. Band : Gedichte. — 1 vol. in-16. Erlenbach-Zürich und Leipzig.
- Der Lesezirkel. 9. Jahrgang. 1. Heft. Zürich, Hottingen.
- Der Bildermann von Zizenhausen, von *Wilhelm Fraenger*. — Album mit 109 Abbildungen. Erlenbach-Zürich und Leipzig, Eugen Rentsch.

Librairie PAYOT & C^{ie}

LAUSANNE — GENÈVE — VEVEY — MONTREUX — BERNE

Quelques ouvrages pour les étrennes :

EN AVANT

par LINA BÖGLI, un volume in-16 broché fr. 5.— relié fr. 7.—

« En vérité, ce livre est charmant et rare. Il est de ceux qui font aimer leur auteur... Lisez le récit de la spirituelle voyageuse; vous ne vous ennuierez pas, j'en réponds ».

D'après Philippe Godet.

COEUR DE FEMME

par ISABELLE KAISER, un volume in-16 broché fr. 4.50

Ce volume est la réédition d'une œuvre de jeunesse qui eut un grand succès; c'est un beau roman qui conte et exalte un amour malheureux; il ne saurait laisser indifférent.

LES BELLES MINUTES

par le Dr G. KRAFFT, un volume in-16 broché fr. 4.50

Nous retrouvons dans ce nouveau volume la bonne et saine philosophie de l'auteur de « La vie est belle... mais » Très vivant, toujours intéressant, spirituellement présenté, cet ouvrage sera un charmant cadeau à offrir pour les étrennes.

PROPOS GASTRONOMIQUES

ET CONSEILS CULINAIRES

par ALBERT MURET, avec 8 illustrations et 50 recettes choisies, peu connues ou même inédites, un volume in-16. broché fr. 6.—

« Sachons cueillir au passage les plaisirs qui sont encore à notre portée, et s'ils sont restreints et menus qu'ils nous soient d'autant plus précieux.

... C'est à quoi vous convie ce petit livre, modeste contribution à un art trop peu en honneur chez nous. »

Extrait de la préface.

PROPOS D'UN ALPINISTE

par CHARLES GOS, un volume in-16 broché fr. 4.50

Sous ce titre trop modeste, M. Charles Gos publie des études tour à tour documentaires pittoresques, historiques et toujours pleines de poésie sur le Cervin et tout ce qui y touche. Ce sont des pages prenantes et curieuses où abondent les impressions neuves.

ALMANACH PESTALOZZI 1922

in volume relié toile fr. 2.80

Ce charmant volume d'étrennes populaires ne devrait marquer dans aucune famille; c'est celui que les enfants apprécient le plus.

| |
|-------------------------------------|
| DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE D'ETRENNES |
|-------------------------------------|



UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

Ecole des hautes études commerciales. Licence et doctorat ès sciences commerciales (6 subdivisions : 1. Banque et commerce. 2. Administration générale. 3. Transports. 4. Douanes. 5. Assurances. 6. Sciences consulaires) et diplôme d'expert-comptable.

Pour de plus amples renseignements, s'adresser au Directeur de l'école, L. MORF, professeur.

Ecole des sciences sociales. Licence et doctorat ès sciences sociales (4 subdivisions : 1. Sciences sociales. 2. Sciences politiques. 3. Sciences pédagogiques. 4. Sciences consulaires).

Pour de plus amples renseignements, s'adresser au Directeur de l'école, M. MILLIoud, professeur.

Programme et règlements sont envoyés, sur demande, par la Chancellerie de l'Université.

Bracelet



"Army."

Breveté & Déposé

pour Dames et Messieurs

remplace la courroie

SOCIÉTÉ DE L'IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE KLAUSFELDER

Maison fondée en 1708

VEVEY

TÉLÉPHONE 189

TÉLÉPHONE 42

25 Presses - 500 Ouvriers

ETABLISSEMENT LITHOGRAPHIQUE DE 1^{er} ORDRE

Spécialement outillé pour la production en masse:
d'Emballages riches et simples tels que: Enveloppes
Etuils pliants - Boîtes - Habillages de boîtes - Etiquettes
Pancartes - Panneaux - Tableaux - réclame, etc. pour les
industries du Chocolat - Confiserie - Produits alimentaires
Parfumerie - Savonnerie - Cigares et Cigarettes, etc. et

Ateliers spéciaux de cartonnage et gaufrage

EXPORTATION POUR TOUS PAYS

Correspondance en toutes langues - Adresse télégraphique: Klausfelder-Vevvey

LYCEUM ALPINUM ZUOZ

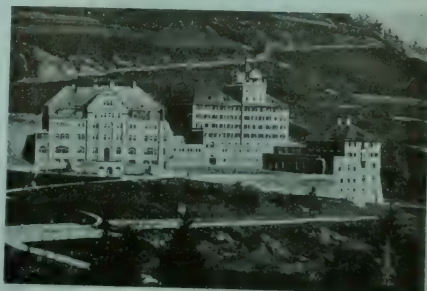
ENGADINE (altitude 1750 m)

Commencement des cours en septembre, janvier et mai.

Lycée libre pour garçons de 9 à 17 ans. Section littéraire, scientifique et commerciale.

Examen de Maturité dans l'établissement même.

Tous les avantages hygiéniques d'une station climatique 1^{er} ordre.



Cailler

Chocolat au lait



